This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

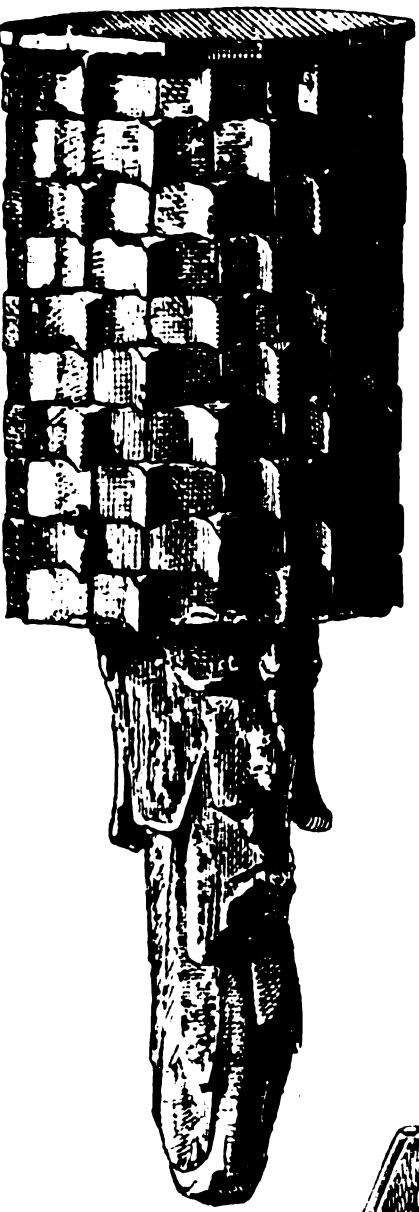
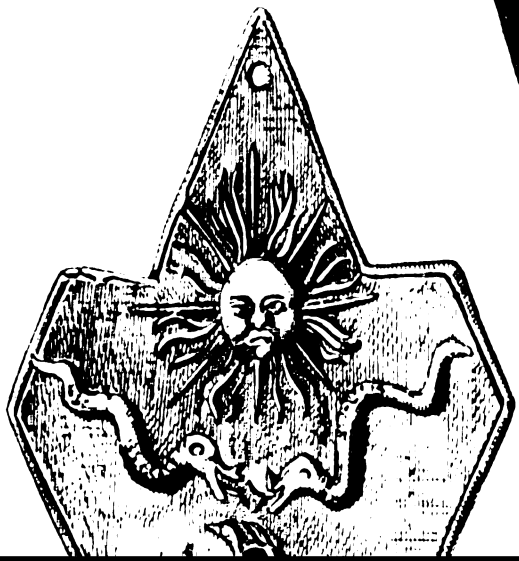


Fig. 2.



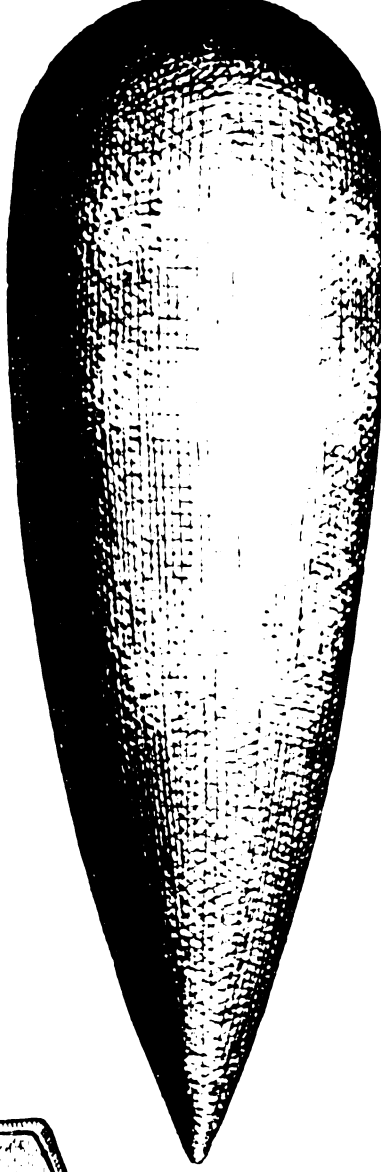


Fig. 3.

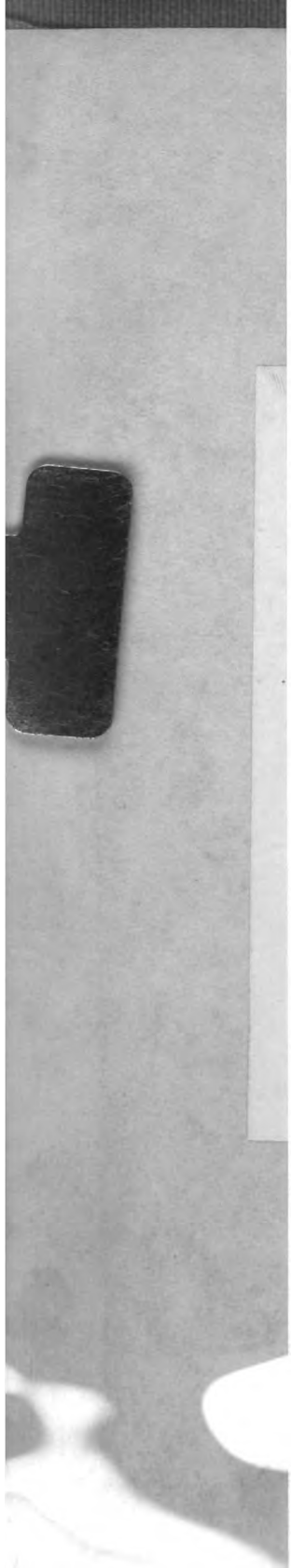
Compte-rendu de La Septième Session

International Congress of Americanists 7th Berlin

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COMPTE-RENDU

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES AMÉRICANISTES.

7ME SESSION — BERLIN 1888.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

AMÉRICANISTES.

COMPTE-RENDU

DE LA

SEPTIÈME SESSION.

BERLIN 1888.

BERLIN.

LIBRAIRIE W. H. KÜHL.

1890.

Digitized by Google

Harvard Depository
L. Soc. 1501.5
Q. of Mary Hemenway
Rec. [illegible] 1895

Digitized by Google

PRÉFACE.

Chargé par le Comité d'organisation de la publication de ce Compte-Rendu, je me suis efforcé de le livrer au public le plutôt possible. Si ça n'a lieu que dix-huit mois après la session du Congrès, qu'on veuille bien avoir égard aux diverses difficultés qui s'opposent généralement à la prompte décharge d'un tel devoir. Entretenir une correspondance suivie avec les auteurs, corriger les épreuves et les envoyer aux différents pays de l'Europe et de l'Amérique, cela prend assez de temps à quelqu'un qui a d'autres fonctions. Cependant la publication de ce livre n'aurait pas tardé si longtemps si tous les auteurs avaient envoyé à terme fixé leurs manuscrits, et si quelques uns ne se fussent abstenus de les retenir tout à fait.

Par la même raison peut-être, les publications des sessions antérieures ont subi des retards semblables, quelques fois de beaucoup plus grands. En me consolant donc du même sort de mes prédécesseurs, j'espère qu'une petite modification, qui pourrait être introduite dans l'organisation du Congrès, per-

Digitized by Google

mettra dorénavant une publication plus prompte de ses actes: il suffit pour cela que tous les auteurs rendent immédiatement les manuscrits après leurs discours.

Quant à la rédaction du Compte-Rendu et à la disposition des matières, j'ai suivi les modèles donnés par les publications antérieures et surtout celui de la session de Copenhague en 1883. La partie scientifique a été traitée aussi amplement que le permettaient les manuscrits des auteurs et les notes prises par le sténographe, mais j'ai presque laissé de côté tous les détails accessoires. Pour M. M. les Américanistes qui étaient présents c'est superflu, et pour ceux qui ne pouvaient assister à la session, la description détaillée d'un banquet ne peut être d'importance.

Je ne saurais terminer ici sans remercier deux des secrétaires du Congrès, M. M. Polakowsky et Seler, qui ont bien voulu m'aider au contrôle d'une partie des épreuves.

Berlin le 15 mars 1890.

Le Secrétaire Général
G. Hellmann.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

Page

Comité d'Organisation 3
Programme provisoire 7
Liste des Membres 11

SÉANCE PRÉPARATOIRE.

Election des Membres du Bureau et des Membres du Conseil . . . 29

SÉANCE D'INAUGURATION.

Discours d'ouverture de Son Exc. le Ministre d'État M. von Gossler 32
Allocution de l'„Ober-Bürgermeister" de Berlin, M. von Forckenbeck 35
Discours de M. Cora 36
Discours de M. Reiss 45
Allocution de M. Fabié 49
Allocution de M. Gaffarel 52
Allocution de M. Netto 53

PREMIÈRE SÉANCE ORDINAIRE.

Allocution de M. Schöne 55
Allocution de M. Bastian 56
Sur le nom „America". — M. Cora 57
Discussion: M. Fabié 57
Basques, Bretons et Normands sur les côtes de l'Amérique du Nord pendant les premières années du XVIe siècle. — M. Gaffarel 57
Discussion: M. Baxter 68
Publication des écrits et documents relatifs à Christophe Colomb et à son temps, à l'occasion de la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. — M. Cora 68
Discussion: M.M. Dalla Vedova, Fabié, Dalla Vedova, Reiss . . 68
Communication de M. Polakowsky 71

Digitized by Google

Page

Ensayo historico de la legislacion primitiva de los estados españoles de América. — M. Fabié 72
Communication du secrétaire général, M. Hellmann 73
Bemerkungen zur modernen Litteratur über die Entdeckung Amerikas. — M. Gelčich 73
Communication du secrétaire général, M. Hellmann 83
On the Nahuatl version of Sahagun's Historia de la Nueva España. — M. Brinton 83
Discussion: M.M. Fabié, Seler, Reiss, Fabié, Reiss 89
Communication du secrétaire général, M. Hellmann 92

DEUXIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Sur quelques objets archéologiques du Mexique et de l'Amérique du Sud. — M. Heger 93
Discussion: M.M. Tischler, Seler, Netto 97
Colliers de pierre de Portorico. — M. Jimenez de la Espada 105
Discussion: M. Hamy 105
Communication de M. Schmeltz 106
Antiquités de l'Etat de Vera Cruz. — M. Strebel 107
Résultats archéologiques de son dernier voyage en Mexique. — M. Seler 111
Sur une ancienne mosaique mexicaine. — M. Andree 146
Communication de M. Bastian 149
Communication de M. Morse 149
Preliminary Notes on the Origin, Working Hypothesis and Primary Researches of the Hemenway Southwestern Archeological Exposition. — M. Cushing 151
Discussion: M. Bastian 194

TROISIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Allocution de M. Valdemar Schmidt 195
Communication du secrétaire général, M. Hellmann 196
Communication de M. von den Steinen 196
Sur les antiquités du Nicaragua. — M. Bovallius 200
Sur les antiquités céramiques de l'île de Marajó. Sur la néphrite et la jadéïte. — M. Netto 201
Discussion: M.M. Bastian, Grossi, Netto 206
Sur la provénance de la néphrite et de la jadëite. — M. Virchow . 207
Discussion: M.M. Morse, Dieck 216
Présentation d'une collection de photographies d'antiquités de Costa Rica par M. Polakowsky 218
Discussion: M. Lüders 220
Die Verbreitung der Eskimo-Stämme. — M. Rink 221
Observations on the Aztecs and their probable relations to the Pueblo Indians of New Mexico. — M. Evans 226
De l'Emploi de la Coca dans le Pays Septentrionaux de l'Amérique du Sud. — M. Ernst 230

Digitized by Google

Page
Lettre de M. Charnay 243
Die Bekleidung eines reichen Guajiro-Indianers. — M. Pleyte . . 244

QUATRIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Communication de M. Cora 250
Sur la crâniologie américaine. — M. Virchow 251
Discussion: M.M. Hamy, Cora 260
Communication de M. Morse 262
On an Anatomical Characteristic of the Hyoid Bone of Pre-Columbian Pueblo Indians Arizona, U. S. A. — M.M. Wortman et Ten Kate 263
Die Frage nach der Einheit oder Vielheit der amerikanischen Eingeborenenrasse, geprüft an der Untersuchung ihres Haarwuchses. — M. Fritsch 271
Discussion: M. von den Steinen 281
Die Chronologie des diluvialen Menschen in Nordamerika. — M. Émile Schmidt 281
Discussion: M. Dieck 297
Communication de M. Reiss 299

SÉANCE DU CONSEIL-CENTRAL.

Discussion: M.M. Le Président, Hamy, Gaffarel, Cora, Hamy, Cora, Fabié, Reiss, Gaffarel, Dalla Vedova, Morse, Hamy, Le Président 300

CINQUIÈME SESSION ORDINAIRE.

Indication approximative de vestiges laissés par les populations précolombiennes du Nicaragua. — M. Pector 303
Ueber alt-peruanische Hausthiere. — M. Nehring 308
Discussion: M.M. Seler, Nehring, von Ihering, Nehring 321
Die Nutzpflanzen der alten Peruaner. — M. Wittmack 325
Discussion: M. Baxter 349
Diritto e Morale nel Messico antico. — M. Grossi 349
Antropofagìa e Sacrifizî umani nell' America precolombiana. — M. Grossi 366
La Cremazione in America prima e dopo Cristoforo Colombo. — M. Grossi 371
Discussion: M. Fabié 372
Anthropologie des peuples d'Anahuac au temps de Cortez. — M. Hartmann 373
Présentation d'un mémoire de M. Horatio Hale par M. Steinthal . 374
Was America peopled from Polynesia? — M. Horatio Hale . . . 375
Discussion: M. Cora 388

SIXIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Allocution de M. Cora 389
Communication du secrétaire général, M. Hellmann 389
Étude sur la langue Mam. — M. le Comte de Charencey 389

Digitized by Google

Page

Texte analysés et vocabulaire de la langue Timucua. — M. Raoul de la Grasserie 403
De la famille linguistique Pano. — M. Raoul de la Grasserie . . 438
Communication de M. Baxter 449
The Historical Archives of the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition. — M. Bandelier 450
Sur le débris de cuisine (Sambaquis) du Brésil. — M. H. Müller . 459
Das Verhältniss zwischen dem Ketschua und Aimará. — M. Steinthal 462
Sur une ancienne carte de l'Amérique. — M. Gaffarel 465
Verwandtschaften und Wanderungen der Tschibtscha. — M. Uhle 466
Trois familles linguistiques des bassins de l'Amazone et de l'Orénoque. — M. Adam 489
Bibliographie des récentes conquêtes de la linguistique Sud-Américaine. — M. Adam 497
Das Tonalamatl der Aubin'schen Sammlung und die verwandten Kalenderbücher. — M. Seler 521
Communication de M. Reiss 735
Communication de M. Uhle 737
Die Entzifferung der Maya-Handschriften. — M. Förstemann . . . 739
Classification chronologique des monuments architectoniques de l'ancien Pérou. — M. Borsari 753
Contribution à l'américanisme du Cauca (Colombie). — M. Douay . 753
Linguistique des peuples qui habitent le centre de l'Amérique du Sud. — M. von den Steinen 786
Figures péruviennes en argent. — M. Lüders 787
Discussion: M. M. Hamy, le Président, Netto, Reiss, Bastian, Reiss, Hamy 788
Communication de M. Falb 789
Allocution de M. Cora 790
Réponse de M. Reiss 791

Réceptions, Fêtes et Excursion 793

Livres présentés du Congrès 796

Additions et Corrections 807

L'ouvrage est accompagné de 7 planches (pl. II coloriée, pl. I, III, IV, V, VI et VII en phototypie).

Digitized by Google

LISTE DES AUTEURS.

Adam 489. 497.
Andree 146.

Bandelier 450.
Bastian 56. 149. 194. 206. 789. 790.
Baxter 68. 349. 449.
Borsari 753.
Bovallius 200.
Brinton 83.

Charencey (Comte de) 389.
Charnay 243.
Cora 29. 36. 57. 68. 149. 250. 262. 300. 388. 389. 790.
Cushing 151.

Dalla Vedova 68. 70. 301.
De La Grasserie 403. 488.
Dieck 297.
Douay 753.

Ernst 230.
Evans 226.

Fabié 49. 56. 57. 69. 72. 89. 92. 301. 372.
Falb 789.
Förstemann 739.
von Forckenbeck 35.
Fritsch 271.

Gaffarel 52. 57. 300. 301. 465. 758.
Gelčich 73.
von Gossler 32.
Grossi 206. 349. 366. 371.

Hale 375.
Hamy 105. 300. 301. 788. 789.
Hartmann 373.
Heger 93.
Hellmann 73. 83. 92. 105. 196. 389.

von Ihering 325.
Jimenez de la Espada 105.

ten Kate 263.

Lüders 220. 787.

Morse 149. 250. 262. 301.
Müller 459.

Nehring 308. 324. 325.
Netto 53. 93. 105. 201. 206. 789.

Pector 303.
Pleyte 244.
Polakowsky 71. 218.

Reiss 29. 35. 45. 71. 91. 92. 93. 299. 300. 303. 489. 735. 787. 789. 791.
Rink 221.

Schmeltz 106.
Schmidt (Émile) 281.
Schmidt (Valdemar) 195.
Schöne 55.
Seler 90. 104. 111. 321. 521.
von den Steinen 196. 281. 786.
Steinthal 374. 462.
Strebel 107.

Tischler 97.

Uhle 466. 735. 737.

Virchow 207. 251.

Wittmack 325.
Wortman 263.

Digitized by Google

Digitized by Google

Par décision du Congrès international des Américanistes tenu à Turin, en septembre 1886, la ville de Berlin a été désignée pour être le siège de la septième session, du 2 au 5 octobre 1888.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

La session de Berlin avait pour

Président d'honneur.

Seine Excellenz Herrn Staatsminister D. Dr. **VON GOSSLER,** Minister der geistlichen, Unterrichts- und Medicinal-Angelegenheiten.

Vice-Présidents d'honneur.

Seine Excellenz Herrn Wirklichen Geheimen Rath Dr. **VON STEPHAN,** Staats-Sekretär des Reichs-Postamts.

Herrn Wirklichen Geheimen Ober-Regierungs-Rath Dr. **SCHÖNE,** General-Direktor der Königlichen Museen.

Herrn Geheimen Regierungs-Rath Professor Dr. **CURTIUS,** ständiger Sekretar der Königl. Akademie der Wissenschaften.

Herrn Geheimen Regierungs-Rath Professor Dr. **AUWERS,** ständiger Sekretar der Königl. Akademie der Wissenschaften.

Le Comité d'organisation était composé de la manière suivante:

Président.

Herr Dr. REISS, Vorsitzender der Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte.

Digitized by Google

Vice-Présidents.

Herr Dr. VIRCHOW, Professor, Geh. Medicinal-Rath, Mitglied der Kgl. Akademie der Wissenschaften.

Herr Dr. BASTIAN, Professor, Geh. Regierungs-Rath, Direktor des Kgl. Museums für Völkerkunde.

Herr Dr. Freiherr VON RICHTHOFEN, Professor, Vorsitzender der Gesellschaft für Erdkunde.

Secrétaires Généraux.

Herr Dr. HELLMANN, Mitglied des Kgl. Meteorologischen Instituts.

Herr Dr. O. OLSHAUSEN.

Secrétaires-Adjoints.

Herr Dr. R. ANDREE, Leipzig.
Herr Dr. P. GÜSSFELDT.
Herr Dr. W. JOEST.
Herr Professor Dr. R. VON KAUFMANN.
Herr Dr. F. VON LUSCHAN.
Herr Dr. H. POLAKOWSKY.
Herr Professor Dr. JOHANNES RANKE, München.
Herr Dr. P. SCHELLHAS.
Herr Dr. EMIL SCHMIDT, Leipzig.
Herr Dr. E. SELER, Steglitz bei Berlin.
Herr Dr. K. VON DEN STEINEN, Düsseldorf.
Herr Dr. M. UHLE.

Trésorier.

Herr WILLIAM SCHÖNLANK, General-Konsul der Republik San Salvador.

Membres Délégués.

Herr KARL BECKER, Professor, Präsident der Kgl. Akademie der Künste.

Herr Dr. E. BEYRICH, Professor, Geh. Berg-Rath, Direktor der geologischen Landes-Anstalt, Mitglied der Kgl. Akademie der Wissenschaften.

Digitized by Google

Herr Dr. H. CREDNER, Professor, Ober-Berg-Rath, Direktor der Kgl. sächsischen geologischen Landes-Anstalt, Leipzig.

Herr Dr. E. DU BOIS-REYMOND, Professor, Geh. Medicinal-Rath, ständiger Sekretar der Kgl. Akademie der Wissenschaften.

Herr Dr. MAX VON FORCKENBECK, Ober-Bürgermeister der Stadt Berlin.

Herr AD. FRENTZEL, Kommerzienrath, Präsident des Aeltesten-Kollegiums der Berliner Kaufmannschaft.

Herr Dr. G. GERLAND, Professor, Strassburg.

Herr Dr. W. HAUCHECORNE, Geh. Berg-Rath, Direktor der Kgl. geologischen Landes-Anstalt und Berg-Akademie.

Herr Dr. H. VON HELMHOLTZ, Geh. Regierungs-Rath, Vice-Kanzler der Friedensklasse des Ordens pour le mérite, Präsident der Physikalisch-Technichen Reichsanstalt, Mitglied der Kgl. Akademie der Wissenschaften.

Herr C. HERZOG, Excellenz, Wirkl. Geh. Rath, Staats-Sekretär a. D.

Herr K. VON HOFMANN, Excellenz, Wirkl. Geh. Rath, Staats-Minister, Staats-Sekretär a. D.

Herr Dr. A. MENZEL, Professor, Kanzler der Friedensklasse des Ordens pour le mérite und Senator der Kgl. Akademie der Künste.

Herr Dr. G. MEYER, Professor, Rektor der technischen Hochschule zu Berlin, Charlottenburg.

Herr Dr. S. SCHWENDENER, Magnificenz, Rektor der Kgl. Friedrich-Wilhelms Universität, Mitglied der Kgl. Akademie der Wissenschaften.

Herr Dr. H. SETTEGAST, Professor, Geh. Regierungs-Rath, Rektor der landwirthschaftlichen Hochschule.

Herr Dr. WERNER VON SIEMENS, Geh. Regierungs-Rath, Mitglied der Kgl. Akademie der Wissenschaften.

Herr Dr. C. A. STRYCK, Stadtverordneten-Vorsteher.

Digitized by Google

Herr Dr. ALPHONS STÜBEL, Dresden.
Herr Dr. F. SUSVIELA Y GUARCH, Excellenz, Minister-Resident der Republik Uruguay.
Herr Dr. J. J. VON TSCHUDI, Jacobshof bei Edlitz, Nieder-Oesterreich.
Herr Dr. VOSS, Direktor am Kgl. Museum für Völkerkunde.
Herr Dr. WILMANNS, General-Direktor der Kgl. Bibliothek.

Digitized by Google

PROGRAMME PROVISOIRE.

D'accord avec le bureau de la session de Turin, le Comité d'organisation avait proposé les questions suivantes pour être soumises à la discussion du Congrès:

Géographie, Histoire et Géologie.

1. Sur le nom „America" (rapporteur M. Cora).
2. Les dernières recherches sur l'histoire et sur les voyages de Christophe Colomb (rapporteur M. Gelčich).
3. Publication des écrits et documents relatifs à Christophe Colomb et à son temps, à l'occasion de la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique (rapporteur M. Cora).
4. Les voyages entrepris au nouveau monde dans les premières années du XVI. siècle et spécialement les voyages entrepris par les Français (rapporteur M. Gaffarel).
5. Des nationalités qui existaient dans l'Amérique centrale avant l'invasion des Aztèques et des autres peuples septentrionaux, et de la formation de l'empire mexicain.
6. Les Huastèques et leur influence sur l'histoire du Mexique (rapporteur M. Seler).

Digitized by Google

7. Sur la chronologie des invasions barbares dans l'ancien empire du Mexique.

8. Histoire primitive et migrations des Chibchas (rapporteur M. Uhle).

Archéologie.

9. L'Architecture et les produits de certaines industries, surtout les ustensiles en pierre (jade) et la poterie, de l'Amérique précolombienne peuvent-ils servir comme preuve d'une communication directe entre l'ancien et le nouveau monde?

10. Antiquités de l'état de Vera-Cruz [Mexique] (rapporteur M. Strebel).

11. Les antiquités récemment trouvées à Costa Rica sont-elles les produits d'un peuple préhistorique qui n'existait plus au temps de la conquête? (rapporteurs M. Polakowsky et M. Peralta).

12. Valeur religieuse et emblématique des divers types d'idoles, de statuettes et de figures que l'on trouve dans les tombes péruviennes; classement des canopas par types.

13. L'emploi des moules dans la fabrication des poteries au Mexique et au Pérou (rapporteur M. Reiss).

14. Fabrication et ornementation des tissus dans l'Amérique précolombienne (rapporteur M. Stübel).

15. Classification par âges des monuments architectoniques du Pérou.

16. Les débris de cuisine (Sambaquis) du Brésil (rapporteur M. G. H. Müller).

Anthropologie et Ethnographie.

17. Les provinces géographiques illustrées par l'ethnologie de l'Amérique (rapporteur M. Bastian).

18. Nomenclature des peuples et peuplades de l'Amérique avant la conquête. Carte ethnographique du territoire occupé par chacun d'eux.

19. Classification anthropologique des peuples sauvages anciens et modernes de l'Amérique. Atlas craniologique (rapporteur M. Virchow).

Digitized by Google

20. L'étude des cheveux peut-elle servir à résoudre la question de l'unité ou de la pluralité de la race américaine? (rapporteur M. Fritsch).

21. Les études craniologiques actuelles permettent-elles d'affirmer que la race américaine existait en Amérique dès la période quaternaire (diluvium), et que la conformation de leurs crânes était la même que chez les Indiens d'aujourd'hui? (rapporteur M. Cora).

22. Peut-on dire que toutes les variétés de la race américaine sont originaires de l'Amérique même et qu'elles n'ont pas subi d'altérations essentielles par des influences étrangères? (rapporteur M. Cora).

23. Sur les déformations artificielles du crâne chez les anciennes peuplades américaines, comparées avec les déformations en usage chez les peuples de l'Asie, de l'Europe et des îles du Pacifique (rapporteur M. Virchow).

24. Existe-t-il chez les Indiens de la côte nord-ouest de l'Amérique des caractères distinctifs indiquant des affinités avec les peuplades asiatiques? (rapporteur M. Aurel Krause).

25. Anthropologie des peuples habitant le Mexique au temps de Cortez (rapporteur M. Hartmann).

26. Morale et droit dans l'ancien Mexique (rapporteur M. Grossi).

27. Anthropophagie et sacrifices humains dans l'Amérique précolombienne (rapporteur M. Grossi).

28. La crémation en Amérique, avant et après Christophe Colomb (rapporteur M. Grossi).

29. Les races des animaux domestiques dans l'ancien Pérou (rapporteur M. Nehring).

30. Les plantes cultivées chez les anciens Péruviens (rapporteur M. Wittmack).

Linguistique et Paléographie.

31. Les principales familles linguistiques des bassins de l'Amazone et de l'Orénoque (rapporteur M. Adam).

32. Linguistique des peuples qui habitent le centre de l'Amérique du Sud (rapporteur M. von den Steinen).

Digitized by Google

33. Différences d'essence et de forme entre les langues des côtes et celles des montagnes du Pérou; analogie des premières avec celles de l'Amérique Centrale.

34. Le Quichua et l'Aymara appartiennent-ils à la même famille? (rapporteur M. Steinthal).

35. Les idiomes de la côte occidentale de l'Amérique présentent-ils quelques affinités grammaticales avec les langues polynésiennes? (rapporteur M. Steinthal).

36. La composition avec emboîtement et l'incorporation du pronom personnel ou du nom régi sont-elles des procédés communs à la majorité des langues américaines?

37. Existe-t-il des ressemblances entre les caractères chinois et les caractères toltèques? (rapporteur M. Charnay).

Digitized by Google

LISTE DES MEMBRES.

Angleterre.

M. CHANDLESS (William), *Londres.*
M. CLARKE (Hyde), *Londres.*
M. MIRO QUESADA (J. A.), *Londres.*

République Argentine.

M. BACHMANN, directeur du bureau de renseignements de la République Argentine, *Berlin.*
M. BELGRANO (Cárlos Vega), consul général de la République Argentine en Allemagne, *Hambourg.*
M. le Dr. BERG (Charles), professeur à l'université, *Buenos Aires.*
M. le Dr. CASTRO (Alexandre), actuellement à *Berlin.*
M. le Dr. MADARIAGO (Charles), *Berlin.*
M. PENDOLA (Augustin), bibliothécaire du musée national, *Buenos Aires.*
M. ZEBALLOS (Stanislas), ancien président de la chambre des députés, *Buenos Aires.*

Autriche.

M. le Baron von ADRIAN, président de la société d'anthropologie, *Vienne.*

Digitized by Google

M. BACHOFEN VON ECHT (Adolphe), *Nussdorf près Vienne.*
M. GELČICH (Eugène), directeur de l'école nautique, *Lussinpiccolo.*
M. HEGER (François), attaché au „Hofmuseum", *Vienne.*
M. NAPP (R.), *Vienne.*
M. le Dr. von TSCHUDI (J. J.), *Jacobshof.*

Belgique.

M. BAMPS (Anatole), secrétaire général du congrès de 1879, docteur en droit, *Bruxelles.*
M. BLOMME (Arthur), président du tribunal de 1ère instance, secrétaire du congrès de 1883, *Termonde.*
M. de HARLEZ (Charles), professeur à l'université, *Louvain.*
INSTITUT NATIONAL DE GÉOGRAPHIE, *Bruxelles.*
M. MÜLLENDORF (P.), publiciste, *Bruxelles.*

Bolivie.

S. E. M. SALINAS VEGA (L.), ministre résident de la République de Bolivie, *Paris.*

Brésil.

M. le Dr. von IHERING, *Rio Grande do Sul.*
Mme von IHERING, *Rio Grande do Sul.*
S. E. M. le Baron de JAURU, ministre du Brésil, *Berlin.*
M. NETTO (Ladislas), délégué du gouvernement, directeur du musée, *Rio de Janeiro.*

Canada.

M. HALE (Horatio), *Clinton (Ontario).*

Chili.

M. ABALOS (Louis), docteur-médecin, actuellement à *Berlin.*
M. ALBARRACIN (Thomas Louis), docteur-médecin, actuellement à *Berlin.*
M. DARAPSKY (Louis), *Santiago.*
M. FRAGA (Stanislas), docteur-médecin, actuellement à *Berlin.*
M. GONZALEZ (A. Marcial), actuellement à *Berlin.*
M. OYARZUN (Aurélien), docteur-médecin, *Santiago.*

Digitized by Google

M. POTEN (Georges), consul de la République Chile, *Berlin.*
S. E. M. SANTA CRUZ (Vicente), ancien ministre du Chili en Allemagne, *Valparaiso.*
M. DEL SOL (Guillaume), actuellement à *Berlin.*

Colombie.

M. KOPPEL (B.), consul général de Colombie, *London.*
M. ZERDA (Liborio), Recteur de l'université nationale, *Bogotá.*

Costa-Rica.

M. ALFARO (Anastase), directeur du musée national de Costa-Rica, *San José.*
M. THIEL (Bernard Auguste), évêque de Costa-Rica, *San José.*

Danemark.

M. ADSERSEN (Frédéric), capitaine, *Copenhague.*
M. BAHNSON (Chrétien), attaché aux musées royaux d'ethnographie et des antiquités du nord, *Copenhague.*
M. HERBST (C. F.), directeur du musée d'ethnographie, du musée des antiquités du nord et des monuments historiques de Danemark, *Copenhague.*
M. D'IRGENS-BERGH (Alfred), capitaine démiss., docteur en droit, gentilhomme de la chambre de S. M. le Roi de Danemark, *Copenhague.*
M. SCHMIDT (Valdemar), délégué du gouvernement, professeur à l'université, *Copenhague.*
M. STEINHAUER (C. L.), conseiller de justice, inspecteur du musée d'ethnographie, *Copenhague.*

Egypte.

S. E. M. FRANZ PACHA, *Le Caire.*

Espagne.

M. de ABELLA (Marceliano), „oficial" du ministère des affaires étrangères, *Madrid.*
M. DURO (Cesáreo Fernandez), délégué de l'académie royale d'histoire, secrétaire général du congrès de 1881, capitaine de vaisseau, *Madrid.*

Digitized by Google

M. FABIÉ (Antonio Maria), délégué du gouvernement espagnol et de l'académie royale d'histoire, sénateur du royaume, *Madrid.*

M. JIMENEZ de la ESPADA (Márcos), délégué du gouvernement et de la société géographique, *Madrid.*

M. NEUSSEL (Otto), géographe de la commission de la carte géologique d'Espagne, *Madrid.*

M. OSMA marquis de la FUENTE (J. J.), *Madrid.*

M. de la RADA Y DELGADO (Juan de Dios), délégué de l'académie royale d'histoire, directeur de l'école diplomatique, *Madrid.*

États-Unis d'Amérique.

M. BANDELIER (Ad. F.), membre de l'expédition Hemenway, *Nouvelle Mexique.*

M. BAXTER (Sylvester), délégué de l'expédition Hemenway, *Boston.*

M. BIGELOW (Poultney), *Yale University.*

M. BOAS (François), docteur-ès-sciences, *New-York.*

M. BOURKE (Jean), capitaine de cavalerie, *Washington.*

M. BRINTON (Daniel), professeur d'ethnologie et d'archéologie, *Media.*

M. le Dr. BRÜHL (G.), *Cincinnati.*

M. CALVERT (Frank), vice-consul des États-Unis d'Amérique, *Dardanelles.*

B. CUSHING (Frank Hamilton), chef de l'expédition Hemenway, *Nouvelle Mexique.*

M. DALY (Charles P.), président de la société américaine de géographie, *New-York.*

M. D'HEUREUSE (R.), *New-York.*

B. EISEN, *Californie.*

M. EVANS (S. B.), directeur des postes, *Ottumwa (Jowa).*

M. GARMAN (Samuel), *Cambridge (Mass.).*

M. GILMAN (D. C.), président de l'université John Hopkins, *Baltimore.*

HARVARD UNIVERSITY, *Cambridge (Mass.).*

Digitized by Google

M. HORSFORD (Eben Norton), professeur, *Cambridge (Mass.)*.
Mlle. KENNEDY, *Concord (Mass.)*.
M. le Dr. LAMBORN (Robert), *New-York*.
M. MORSE (Edward S.), professeur, délégué de l'expédition Hemenway, *Salem*.
M. MÜHLENBERG (J. Bailey), *New-York*.
M. SCHURZ (Charles), actuellement à *Kiel*.

Finlande.

M. DONNER, professeur à l'université, *Helsingfors*.
M. le Dr. HEIKEL (Axel), *Helsingfors*.

France.

M. ADAM (Lucien), secrétaire du congrès de 1875, président de la chambre à la cour de *Rennes*.
M. le baron de BAYE (Joseph), *Château de Baye (Marne)*.
M. BOBAN (E.), antiquaire, *Paris*.
S. A. le prince BONAPARTE (Roland), *Paris*.
M. le comte de CHARENCEY, *Paris*.
M. le marquis de CROIZIER, président de la société académique indo-chinoise de France, membre de la société américaine de France, *Paris*.
M. DOUAY (Léon), *Nice*.
M. GAFFAREL (Paul), délégué du gouvernement, professeur à la faculté des lettres, *Dijon*.
M. GOUPIL (Eugène), libraire, *Paris*.
M. de la GRASSERIE (Raoul), docteur en droit, juge au tribunal, *Rennes*.
Le MUSÉE GUIMET, *Paris*.
M. le Dr. HAMY (E.), conservateur au musée d'ethnographie, *Paris*.
M. le Dr. LE GRAND, *Neuilly*.
M. LESOUËF (Auguste), *Paris*.
M. MARELLE (Charles), *Berlin*.
M. de MARGERIE (E.), *Paris*.

Digitized by Google

M. PRÊT (C. A.), délégué de la société d'ethnographie de France, *Paris.*

M. de ROSNY (Léon), professeur à l'école des hautes études, *Paris.*

Hollande.

M. le Dr. TEN KATE (H. F. C.), *La Haye.*

M. le Dr. LEEMANNS (C.), directeur du musée royal d'antiquités, *Leyde.*

M. PLEYTE (C. M.), directeur du musée colonial, *Amsterdam.*

M. SCHMELTZ (Jean Dreda Edouard), conservateur au musée national d'ethnographie, rédacteur des archives internationales d'ethnographie, *Leyde.*

M. le Dr. SERRURIER (L.), délégué du gouvernement, directeur du musée national d'ethnographie, *Leyde.*

M. TRAP (J. P.), éditeur des archives internationales d'ethnographie, *Leyde.*

Italie.

M. BORSARI (Ferdinand), délégué de la société américaine de Naples, professeur, *Naples.*

M. CORA (Guido), délégué du gouvernement, secrétaire général du congrès de 1886, professeur à l'université, *Turin.*

Mme CORA, *Turin.*

M. DALLA-VEDOVA (Joseph), délégué de la société italienne de géographie, professeur à l'université, *Rome.*

M. le Dr. FABRETTI (Ariodante), vice-président de l'académie des sciences, président du congrès de 1886, *Turin.*

M. le Dr. GROSSI (Vincenzo), délégué de la société d'anthropologie, d'ethnographie et de psychologie comparée de Florence, *Pollone (Biella).*

M. le Dr. TIRABELLA (Léonard), *Villaricca (province de Naples).*

Java.

M. KUIPERS (John), *Soerabaya.*

Digitized by Google

Mexique.

M. del CASTILLO (Antonio), ingénieur des mines, *Mexique.*
M. LARRAINZAR (F.), délégué du gouvernement, attaché à la légation des Etats-Unis Mexicains, *Berlin.*
M. RIVERO (Joaquin), ingénieur des mines, *Mexique.*
M. VELEZ (O. M.), consul des Etats-Unis Mexicains, *Hambourg.*

Nicaragua.

M. PECTOR (Désiré), délégué et président de la société américaine de France, consul du Nicaragua, *Paris.*
M. SCHLIEPHAKE de GRONCKEL (Hermann), docteur-médecin et naturaliste, *Managua.*

Norvége.

M. le Dr. RINK (H.), ancien directeur en chef des colonies groenlandaises, *Christiania.*

Pérou.

M. BRASS (Emile), vice-consul du Pérou, *Berlin.*
M. le Dr. MACEDO (José Mariano), *Lima.*

Portugal.

M. le chevalier da SILVA (J.), gentilhomme et architecte du Roi, fondateur de la société royale et du musée d'archéologie, *Lisbonne.*

Russie.

M. BOGDANOW (Anatole), professeur émérité de l'université, conseiller intime, *Moscou.*
S. A. M. le prince GORTSCHAKOW (Michel), vice-président du congrès de 1881, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur de toutes les Russies près S. M. la Reine régente d'Espagne, *Madrid.*

Digitized by Google

M. le Dr. JUNKER (Guillaume), actuellement à *Berlin.*
M. PANDER, professeur, actuellement à *Peking.*
M. le Dr. REYSER, *St. Petersbourg.*

Suède.

M. le Dr. BOVALLIUS (Charles), professeur agrégé à l'université, *Upsal.*

Suisse.

Mittelschweizerische Geographische Commercielle Gesellschaft, *Aarau.*
M. de SAUSSURE (Henri), professeur, *Genève.*

Uruguay.

M. le Dr. FONSECA, secrétaire de la légation d'Uruguay, *Berlin.*
M. le Dr. FORS (Louis), *Montevideo.*
S. E. M. SUSVIELA Y GUARCH (Frédéric), ministre résident de la République d'Uruguay, *Berlin.*

Vénézuéla.

M. le Dr. ERNST (A.), directeur du musée des sciences naturelles, professeur à l'université, *Caracas.*

Allemagne.

Dr. ABEKING (Ernst), praktischer Arzt, *Berlin.*
Dr. ABEL (C.), *Berlin.*
Dr. ABEL (Karl), praktischer Arzt, *Berlin.*
Dr. ABRAHAM (F.), Gymnasialprofessor, *Berlin.*
ALBRECHT (George), Vorsitzender der geographischen Gesellschaft, *Bremen.*
Dr. ANDREE (Richard), Sekretär des Kongresses, *Leipzig.*
ANNECKE (W.), Konsul z. D., *Berlin.*
Dr. ARENDT (Otto), Delegirter der Deutschen Kolonialgesellschaft, *Berlin.*
ARNOLD (Hans), Premierlieutenant d. R., *Berlin.*
ASCHENBORN (Adolf), Bergrath a. D., *Berlin.*
Dr. ASCHERSON (P.), Professor der Botanik an der Universität, *Berlin.*

Digitized by Google

Dr. ASCHROTT (G. F.), Amtsrichter, *Berlin.*

Dr. AUWERS (A.), Ehren-Vicepräsident des Kongresses, Geh. Regierungsrath, ständiger Sekretar der Akademie der Wissenschaften, *Berlin.*

Dr. BAIER (Rudolph), Stadtbibliothekar, *Stralsund.*

Dr. BARCHEWITZ (Victor), Hauptmann z. D., *Berlin.*

Dr. BARRANECHEA (Manuel J.), *Berlin.*

Dr. BARSCHALL (Max), Sanitätsrath, *Berlin.*

Dr. BARTELS (Max), Sekretär der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnographie und Urgeschichte, *Berlin.*

Dr. BASTIAN (Adolf), Vice-Präsident des Kongresses, Geh. Regierungsrath, Professor an der Universität, Direktor des Museums für Völkerkunde, *Berlin.*

BECKER (J. H.), *Berlin.*

BECKER (Karl), Professor, Präsident der Akademie der Künste, *Berlin.*

BECKER (Phil. Jos.), *Darmstadt.*

BEHREND (Adolf), Buchhändler, *Berlin.*

BEHRENDT (Alexander), *Berlin.*

BEHRENS (Heinrich), *Lübeck.*

BELLERMANN (F.), Professor an der Akademie der Künste, *Berlin.*

BEUTHNER, Regierungsrath, *Berlin.*

Dr. BEYRICH (H.), Geh. Bergrath, Prof. an der Universität, Mitglied der Akademie der Wissenschaften, *Berlin.*

Dr. von BEZOLD (Wilhelm), Professor an der Universität, Direktor des Meteorologischen Instituts, Mitglied der Akademie der Wissenschaften, *Berlin.*

Dr. BIRNBAUM, Frau, *Berlin.*

BOAS (Otto), Konsul, *Berlin.*

BÖGER (Louis), Handelsrichter, *Berlin.*

Dr. BOKEMEYER, Generalsekretär der Deutschen Kolonialgesellschaft, Delegirter derselben, *Berlin.*

Dr. du BOIS REYMOND (Emil), Geh. Medizinalrath, Professor der Physiologie an der Universität, ständiger Sekretar der Akademie der Wissenschaften, *Berlin.*

BORCKMANN (Paul), *Berlin.*

Digitized by Google

von BREDOW, Rittergutsbesitzer, *Berlin.*
Dr. BREUSING, Direktor der Seefahrtsschule, *Bremen.*
Dr. BRUCHMANN (Kurt), *Berlin.*
BRUNNEMANN (Karl), Rechtsanwalt und Notar, *Stettin.*
Dr. von BUCHWALD, (Gustav), *Neustrelitz.*
Dr. BÜTTNER (C. G.), Missionsinspektor, *Berlin.*
Dr. von BUNSEN, (Th.), Generalkonsul a. D., *Berlin.*
Dr. BUSCHAN (G.), kaiserl. Marinearzt, *Kiel.*
BÜTOW (H.), Geh. Rechnungsrath, *Berlin.*
CASTAN (Louis), *Potsdam.*
CLAUSSEN (Heinrich), Vorsitzender der Bremer Bürgerschaft, *Bremen.*
Dr. CONTZEN (L.), Gymnasialdirektor, *Essen.*
Dr. CONZE, Professor, Mitglied der Akademie der Wissenschaften, *Charlottenburg.*
CORDEL (Oskar), *Charlottenburg.*
Dr. CREDNER (Hermann), Professor der Geologie a. d. Universität, *Leipzig.*
Dr. CREDNER (Rudolph), Professor der Geographie a. d. Universität, *Greifswald.*
Dr. DAMES (W.), Professor der Geologie an der Universität, *Berlin.*
Dr. von DANCKELMAN, Generalsekretär der Gesellschaft für Erdkunde, *Berlin.*
Dr. DECKERT, Redakteur des „Globus", *Berlin.*
Dr. DERNBURG (A.), Chefredakteur der Nationalzeitung, *Berlin.*
Dr. DIECK, *Zöschen bei Merseburg.*
DIJES (L. G.), Generalkonsul von Oesterreich-Ungarn, *Bremen.*
Dr. DIERCKS (Gustav), *Charlottenburg.*
Dr. DŒLTER (Cornelius), Professor, *Berlin.*
ENDE (Hermann), Geh. Regierungs- und Baurath, Professor an der techn. Hochschule, *Wannsee b. Potsdam.*
ENGEL, Frl. (Martha), *Potsdam.*
Dr. EWALD (J. W.), Mitglied der Akademie der Wissenschaften, *Berlin.*
EYRICH (Emil), Maler, *Berlin.*

Digitized by Google

Dr. FALB (Rudolph), *Berlin.*
Dr. FELIX, Privatdocent an der Universität, *Leipzig.*
Dr. FISCHER, Rechtsanwalt, *Berlin.*
Dr. FÖRSTEMANN (E.), Professor, Geh. Hofrath, *Dresden.*
Dr. FÖRSTER (W.), Geh. Regierungsrath, Professor an der Universität, Direktor der Sternwarte, *Berlin.*
Dr. von FORCKENBECK (Max), Ober-Bürgermeister der Stadt *Berlin.*
FRENTZEL, Kommerzienrath, Präsident des Aeltesten-Kollegiums der Berliner Kaufmannschaft, *Berlin.*
FREUND (G. A.), *Berlin.*
FRIEDEL (E.), Stadtrath, *Berlin.*
Dr. FRITSCH (Gustav), Professor der Physiologie a. d. Universität, *Berlin.*
Dr. GERBER (G.), Gymnasialdirektor a. D., *Charlottenburg.*
GEHRICKE (Emil), *Berlin.*
Dr. GERLAND (G.), Professor der Geographie a. d. Universität, *Strassburg.*
GESENIUS (F.), Stadtrath a. D., *Berlin.*
GOLDBERGER (L. M.), Kommerzienrath, *Berlin.*
GOLDSTÜCKER (Eugen), Buchhändler, *Berlin.*
GRÄF (B. C. Ch.), *Dresden.*
GRÄF (Paul), Reg.-Baumeister, *Berlin.*
GRAPOW (Hermann), Geh. Regierungsrath, *Berlin.*
GRAWITZ, Professor an der Universität, *Greifswald.*
Dr. GREMPLER, Geh. Sanitätsrath, *Breslau.*
Dr. GRUBE (Wilh.), Direktorial-Assistent am Kgl. Museum für Völkerkunde, *Berlin.*
Dr. GRÜNWEDEL (Albert), Direktorial-Assistent am Kgl. Museum für Völkerkunde, *Berlin.*
Dr. GÜSSFELDT (Paul), Sekretär des Kongresses, stellvertretender Vorsitzender der Gesellschaft für Erdkunde, *Berlin.*
Dr. GURLT (Ernst), Geh. Medizinalrath und Professor an der Universität, *Berlin.*
HALSKE (Joh. Georg), *Berlin.*
Dr. HAMMACHER (F.), Reichstags-Abgeordneter, *Berlin.*

Digitized by Google

von HANSEMANN (A.), Geheimer Kommerzienrath, *Berlin.*
Dr. HARTMANN (Robert), Geh. Medizinalrath, Professor an der Universität, *Berlin.*
Dr. HAUCHECORNE (W.), Geh. Bergrath, Direktor der Kgl. Geologischen Landesanstalt und Berg-Akademie, *Berlin.*
Dr. HELLMANN (G.), Generalsekretär des Kongresses, Mitglied des Kgl. Meteorologischen Instituts, *Berlin.*
Dr. von HELMHOLTZ (Hermann), Geheimer Regierungsrath, Präsident der Physikalisch-Technischen Reichsanstalt, *Berlin.*
Dr. HEPKE (R.), Geh. Legationsrath z. D., *Berlin.*
Dr. HERTER, *Berlin.*
Dr. HERZBERG (Philipp), prakt. Arzt, *Berlin.*
HERZOG (C.), Excellenz, Staatssekretär a. D., Wirkl. Geh. Rath, *Berlin.*
von HEYDEN (A.), Professor, Geschichtsmaler, *Berlin.*
Dr. HIRTH (Friedrich), *Berlin.*
von HOFMANN (K.), Excellenz, Wirkl. Geh. Rath, Staatsminister, Staatssekretär a. D., *Berlin.*
Dr. HOLLÄNDER (A.), *Berlin.*
HOLLÄNDER (J.), Direktor, *Berlin.*
HORSTMANN (Richard), *Berlin.*
JACOBSEN (R.), *Berlin.*
JACOBSTHAL (Joh. E.), Professor, Mitglied der Akademie des Bauwesens, *Charlottenburg.*
JACOBY (Adolph), *Berlin.*
Dr. JAGOR (Fedor), *Berlin.*
Dr. JANNASCH (Robert), Vorsitzender des Centralvereins für Handelsgeographie, *Berlin.*
Dr. JŒST (Wilhelm), Sekretär des Kongresses, *Berlin.*
Dr. von KAUFMANN (Richard), Sekretär des Kongresses, Professor, *Berlin.*
KERB (Moritz), Rentier, *Berlin.*
KELLER (Jean), *Berlin.*
KETTEMBEIL, Frl. (Paula), *Berlin.*
KLAAR (Wilhelm), *Berlin.*

Digitized by Google

Dr. KLEIN (Karl), Professor und Mitglied der Kgl. Akademie der Wissenschaften, *Berlin.*

Dr. KLEISSNER, Vertreter des „Hannöverischen Courier", *Berlin.*

KŒNIG (C. A.), *Berlin.*

KORTH (Karl) jr., Besitzer des Hôtel Magdeburg, *Berlin.*

KRAUSE (Eduard), Konservator am Museum für Völkerkunde *Berlin.*

KREISMANN (H.), Generalkonsul a. D., *Berlin.*

Dr. KRONECKER (Franz), *Rixdorf bei Berlin.*

Dr. KRÜGER (Fr.), Hanseatischer Minister-Resident, *Berlin.*

KRUPP (Fritz Alfred), Gussstahlfabrik, *Essen.*

KÜHL (Wilh. Hans), Buchhändler, *Berlin.*

KÜNNE (Karl), *Charlottenburg.*

Dr. KÜSTER (Ernst), Professor der Chirurgie an der Universität, *Berlin.*

Dr. KUNDT (A.), Professor der Physik an der Universität, *Berlin.*

von KUPFFER, Chefredakteur, *Berlin.*

KURELLA, Premierlieutenant a. D., Delegirter der Deutschen Kolonialgesellschaft, *Berlin.*

Dr. LANGE (Henry), Professor, Plankammer-Inspektor am Kgl. statistischen Bureau, *Berlin.*

Dr. LASSAR (Oscar), Docent an der Universität, *Berlin.*

Dr. LASSON (Adolf), Professor, Oberlehrer am Luisenstädtischen Realgymnasium, *Friedenau bei Berlin.*

von LE COQ (August), *Darmstadt.*

LEMCKE (Hugo), Professor, Direktor des Stadtgymnasiums, *Stettin.*

LENZ (Friedrich), Eisenbahn-Bauunternehmer, *Stettin.*

LEO (Heinrich), *Berlin.*

Dr. LESSHAFFT, *Berlin.*

Dr. LESSING (Julius), Professor, Direktor der Sammlungen des Kunstgewerbe-Museums, *Berlin.*

Dr. LEWIN (Leopold), Geh. Sanitätsrath, *Berlin.*

Dr. LICHTENSTEIN (E. A. J.), Konsul, *Bremen.*

Dr. von LIEBERMANN, Kammergerichts-Referendar, *Berlin.*

HEMENWAY EXPEDITION,
40 MT. VERNON ST.
BOSTON, MASS.

Digitized by Google

Dr. LIEBREICH, Professor a. d. Universität, *Berlin.*
LÜDERS (C. W.), Vorsteher des Museums für Völkerkunde, *Hamburg.*
Dr. LÜHRSEN, Generalkonsul in Odessa, z. Z. *Berlin.*
Dr. von LUSCHAN (F.), *Berlin.*
Dr. MAGNUS (Paul), Professor der Botanik an der Universität, *Berlin.*
Dr. MALBRAN (Cárlos), *Berlin.*
MANNSTÄDT (W.), *Steglitz.*
Dr. MARTHE (F.), Professor, Oberlehrer am Dorotheenstädtischen Realgymnasium, *Berlin.*
Dr. MARTIN (A.), Docent a. d. Universität, *Berlin.*
Dr. MARTIUS (A.), *Berlin.*
Dr. MEITZEN (L. August), Geh. Regierungsrath, Professor der Statistik an der Universität, *Berlin.*
Dr. MENZEL (Adolph), Geschichtsmaler, Professor und Senator der Kgl. Akademie der Künste, *Berlin.*
METZGER (Emil), Delegirter des Württembergischen Vereins für Handelsgeographie, *Stuttgart.*
MEYER (Adolph), *Berlin.*
Dr. MEYER, Direktor des zoologischen Museums, *Dresden.*
MEYER (Georg), Professor an der Technischen Hochschule, *Charlottenburg.*
Dr. MEYER (Moritz), Geheimer Sanitätsrath, *Berlin.*
Dr. MEYER (Richard), Privatdocent an der Universität, *Berlin.*
MILINOWSKI, Hauptmann, *Danzig.*
MILINOWSKI, Frau, *Danzig.*
Dr. MINDEN (Georg), Syndikus des Berliner Pfandbrief-Amtes, *Berlin.*
Dr. MŒBIUS, Professor, Direktor des Museums für Naturkunde, *Berlin.*
MÖNCH (Karl), *Berlin.*
MÜLLER (Erich), Regierungsrath, *Berlin.*
MÜLLER (H.), *Rostock.*
Dr. NATHANSON, *Berlin.*
von NATHUSIUS-LUDOM (Ph.), *Rudolstadt.*
Dr. NEUHAUS, *Berlin.*

Digitized by Google

Dr. NEHRING, Professor an der Landwirthschaftlichen Hochschule, *Berlin.*

Dr. NEUMAYER (G.), Geheimer Admiralitätsrath, Direktor der Deutschen Seewarte, *Hamburg.*

NITZE (F.), *Berlin.*

NORDENHOLZ, Konsul, *Berlin.*

NORDHOFF (Walter), *Berlin.*

Dr. OLSHAUSEN (Otto), Generalsekretär des Kongresses, *Berlin.*

Dr. ORTH (A.), Professor an der Universität und an der Landwirthschaftlichen Hochschule, *Berlin.*

Dr. OSSOWITZKY, *Oranienburg.*

PASCH (Max), Verlagsbuchhändler, in Firma: Wilhelm Greve, *Berlin.*

PETERSEN (Oskar), z. Z. *Millstadt b. Klagenfurt.*

PFEFFER (M.), Ingenieurmajor a. D., *Charlottenburg.*

Dr. PLATZMANN (Julius), *Leipzig.*

Dr. POLAKOWSKI (H.), Sekretär des Kongresses, *Berlin.*

Dr. POLLNOW (H.), praktischer Arzt, *Berlin.*

Dr. POTONIÉ (H.), *Berlin.*

Dr. RABL-RÜCKHART (H.), Professor, Oberstabsarzt 1. Klasse, *Berlin.*

Dr. RANKE (Joh.), Sekretär des Kongresses, Professor an der Universität, *München.*

REISS (Karl), Konsul, *Mannheim.*

Dr. REISS (Wilhelm), Präsident des Kongresses, Vorsitzender der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnographie und Urgeschichte, stellvertretender Vorsitzender der Gesellschaft für Erdkunde, *Berlin.*

REISS, Frau Emmy, *Berlin.*

RHEINGANTZ (Heinrich), *Berlin.*

RICHTER (Berthold), in Firma: Richter & Co., *Berlin.*

RICHTER (Isidor), Banquier, *Berlin.*

RICHTER (Max), in Firma: Emil Ebeling, *Berlin.*

Dr. Freiherr von RICHTHOFEN (F.), Vicepräsident des Kongresses, Professor der Geographie an der Universität, Vorsitzender der Gesellschaft für Erdkunde, *Berlin.*

Digitized by Google

Dr. RIEDEL (Bernhard), praktischer Arzt, *Berlin.*
RITTER (Wilhelm), Banquier, Schatzmeister der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnographie und Urgeschichte, *Berlin.*
Dr. RÖMER, Geh. Regierungsrath, Professor an der Universität, *Breslau.*
Dr. RÖMER (Hermann), Senator a. D., Reichstags-Abgeordneter, *Hildesheim.*
Dr. RÖSING (Joh.), Geh. Ober-Regierungsrath, *Berlin.*
ROSE (Hermann), Generaldirektor, *Berlin.*
Dr. SACHAU (Ed.), Professor an der Universität, Mitglied der Akademie der Wissenschaften, kommissar. Direktor des Seminars für orientalische Sprachen, *Berlin.*
SAMTER, Frl. Franziska, *Berlin.*
Dr. SARASIN (Fritz), *Berlin.*
Dr. SARASIN (Paul), *Berlin.*
Dr. SAUER (Hermann), *Berlin.*
Dr. SCHAAFFHAUSEN, Professor an der Universität, *Bonn.*
Dr. SCHELLHAS (P.), Sekretär des Kongresses, *Berlin.*
Dr. SCHEPPIG (Richard), *Kiel.*
von SCHIRP, Freiherr, *Berlin.*
von SCHKOPP, Excellenz, Generallieutenant, *Spandau.*
Dr. SCHLEMM, Sanitätsrath, *Berlin.*
SCHLESINGER, Generalkonsul, *Berlin.*
SCHLICHTING (J.), Professor, zeitiger Rektor der Technischen Hochschule, *Charlottenburg.*
Dr. SCHMIDT (Emil), Sekretär des Kongresses, *Leipzig.*
Dr. SCHMOLLER (G.), Professor der Nationalökonomie an der Universität, Mitglied der Akademie der Wissenschaften, *Berlin.*
SCHNELLENBACH (E.), Lehrer, *Berlin.*
Dr. SCHÖNE (R.), Ehren-Vicepräsident des Kongresses, Geh. Ober-Regierungsrath, Generaldirektor der Königl. Museen, *Berlin.*
SCHÖNLANK (Adolph), *Berlin.*
SCHÖNLANK (William), Schatzmeister des Kongresses, Generalkonsul von San Salvador, *Berlin.*

Digitized by Google

SCHÖNLANK, Frau Amalie, *Berlin.*
Dr. SCHŒNSTÄDT (W.), *Berlin.*
SCHÖPF, Direktor des zoologischen Gartens, *Dresden.*
SCHWABACHER (Adolph), Banquier, *Berlin.*
Dr. SCHWALBE (B.), Professor, Direktor des Dorotheenstädtischen Realgymnasiums, *Berlin.*
Dr. SCHWARTZ (W.), Professor, Direktor des Luisen-Gymnasiums, *Berlin.*
Dr. SCHWENDENER (S.), Professor der Botanik an der Universität, Mitglied der Akademie der Wissenschaften, *Berlin.*
Dr. SCHWERIN, *Berlin.*
SCHWETSCHKE (Ulrich), Verlagsbuchhändler, *Halle a S.*
Dr. SELER (Ed.), Sekretär des Kongresses, *Steglitz bei Berlin.*
SELER, Frau Cäcilie, *Steglitz bei Berlin.*
SELLIN (H. W.), Koloniedirektor a. D., *Steglitz bei Berlin.*
Dr. SETTEGAST (H.), Geh. Regierungsrath, Professor an der Landwirthschaftlichen Hochschule, *Berlin.*
Dr. SIEGMUND (Gustav), Geh. Sanitätsrath, *Berlin.*
Dr. von SIEMENS (Werner), Geh. Regierungsrath, *Charlottenburg.*
Dr. SIEVERS, Privatdocent, *Würzburg.*
SINOGOWITZ (Eugen), *Charlottenburg.*
Dr. STEINMANN, Professor an der Universität, *Freiburg i. Br.*
Dr. STAPFF (F. M.), Geologe, *Weissensee bei Berlin.*
Dr. von den STEINEN (Karl), Sekretär des Kongresses, *Düsseldorf.*
von den STEINEN (Wilhelm), Maler, *Düsseldorf.*
Dr. STEINTHAL, Professor an der Universität, *Berlin.*
Dr. SPERLING, *Berlin.*
von STRANTZ, Major z. D., *Berlin.*
STREBEL (Hermann), *Hamburg.*
Dr. STRYCK (C. A.), Stadtverordneten-Vorsteher, *Berlin.*
STUCKEN (Eduard), *Berlin.*
Dr. STÜBEL (Alphons), *Dresden.*
TELGE (Paul), Hofjuwelier, *Berlin.*
von THIELMANN, Freiherr, Kgl. preuss. Gesandter, *Darmstadt.*
Dr. THIESSEN (J. H.), *Berlin.*

Digitized by Google

Dr. THORNER, *Berlin.*
Dr. TISCHLER (Otto), Museums-Direktor, *Königsberg.*
von TIELE-WINCKLER, Oberst a. D., *Miechowitz (Ober-Schlesien).*
Dr. UHLE (Max), Sekretär des Kongresses, Assistent am Königl. Museum für Völkerkunde, *Berlin.*
Dr. VATER, Oberstabsarzt, *Spandau.*
Dr. VIRCHOW (Rudolph), Vicepräsident des Kongresses, Geh. Medizinalrath, Professor an der Universität, Mitglied der Akademie der Wissenschaften, *Berlin.*
Dr. VIRCHOW (Hans), Privatdocent an der Universität, *Berlin.*
VOGTLÄNDER (Adolph), *Berlin.*
Dr. VOSS, Direktor der prähistorischen Abtheilung im Museum für Völkerkunde, *Berlin.*
Dr. WAGNER (E.), Direktor der Grossherzoglich Badischen Sammlungen, *Karlsruhe.*
Dr. WALDEYER, Geh. Medizinalrath, Professor der Anatomie an der Universität, *Berlin.*
WALLICH (Hermann), Konsul, *Berlin.*
Dr. WEIGEL, *Berlin.*
WEISBACH (Valentin), Banquier, *Berlin.*
Dr. WILMANNS (A.), Professor, Generaldirektor der Königl. Bibliothek, *Berlin.*
WILMANNS (Hilmar), Vicekonsul von Mexico, *Gross-Lichterfelde bei Berlin.*
WITT, Stadtrath, *Charlottenburg.*
Dr. WITTMACK (L.), Professor der Botanik an der Universität und Landwirthschaftlichen Hochschule, *Berlin.*
WOLDT (A.), Schriftsteller, *Berlin.*
WOLF (Eugen), Forschungsreisender, *Köln.*
Dr. WOLFF, Professor, *Berlin.*
Dr. WOLFF (M.), *Berlin.*
Dr. ZIMMERMANN (Alfred), *Berlin.*
Dr. ZÜLZER, Professor, *Berlin.*

Digitized by Google

SÉANCE PRÉPARATOIRE.

Mardi 2 octobre 1888, 10 heures et demie du matin.

La séance est ouverte par M. Reiss à l'Hôtel de Ville („Kleiner Bürgersaal").

Conformément à l'article 6 des statuts du Congrès M. Reiss invite M. Cora, secrétaire général de la session de Turin, d'occuper le fauteuil de la présidence.

M. Cora remercie le comité pour la réception cordiale qui a été faite aux membres étrangers. Il rappelle brièvement qu'à Turin, lorsqu'on discuta la question de savoir où se tiendrait la prochaine session, il était porteur d'une lettre privée de M. Reiss affirmant que, si le Congrès voulait se réunir à Berlin, la réception serait digne du Congrès et de la capitale allemande. Sur sa proposition Berlin fut choisi par acclamation.

M. Cora propose ensuite de maintenir le bureau du comité d'organisation comme bureau définitif. Cette proposition est acceptée à l'unanimité.

Prenant place au fauteuil, M. Reiss remercie en son nom ainsi qu'en celui du comité d'organisation M. Cora de la proposition, qu'il a bien voulu faire de siéger à Berlin.

Depuis longtemps, les personnes qui à Berlin s'occupent d'études américanistes avaient désiré y recevoir les Américanistes de tous pays pour leur montrer les collections entassées dans différents musées de la capitale allemande, en attendant

Digitized by Google

l'achèvement du bâtiment affecté au musée d'ethnographie. A Madrid déjà, la proposition de se réunir à Berlin, devait-être faite, mais l'orateur lui-même dût insister pour qu'elle ne fût pas présentée: on n'était alors pas encore prêt.

Dans une grande ville, l'organisation d'un congrès présente des facilités, mais elle offre aussi des difficultés spéciales. Ici, c'étaient des difficultés exceptionelles. L'orateur rappelle les malheurs qui cette année ont frappé, à peu d'intervalles, la Famille Impériale et l'Allemagne entière. Il prie les membres étrangers d'être indulgents si, en raison de ces circonstances, la réception n'est pas telle qu'on peut se l'attendre de la capitale de l'Allemagne.

Enfin, M. Reiss propose de choisir comme vice-présidents du Congrès MM. Cora, Fabié, Gaffarel, Morse, Netto et Schmidt, dont la nomination a lieu par acclamation, de même que celle des membres du Conseil central, qui représentent les différentes nationalités, et des trois secrétaires étrangers, MM. Baxter, Heger et Pector.

MEMBRES DU CONSEIL CENTRAL:

République Argentine:	M. Belgrano.
Belgique:	M. Blomme.
Chili:	M. Poten.
Colombie:	M. Koppel.
Espagne:	M. Jimenez de la Espada.
France:	M. Hamy.
Hollande:	M. Serrurier.
Italie:	M. Dalla Vedova.
Mexique:	M. Larrainzar.
Russie:	M. Junker.
Suède:	M. Bovallius.
Uruguay:	S. Exc. M. Susviela y Guarch.

La séance est levée à 11 heures.

Digitized by Google

SÉANCE D'INAUGURATION.

Mardi 2 octobre, midi.

Pour la séance solennelle d'inauguration la municipalité de Berlin avait bien voulu mettre à la disposition du Congrès la grande salle des fêtes de l'Hôtel de Ville. Le grand escalier conduisant à cette salle somptueuse était magnifiquement décoré de fleurs, de verdure et de jets d'eau, et la salle elle-même était ornée d'une manière toute spéciale pour cette circonstance.

Le fauteuil présidentiel et la tribune se trouvaient devant le tableau si célèbre de M. Anton von Werner, représentant le „Congrès de Berlin" de 1878; à droite le président et les vice-présidents d'honneur, à gauche le bureau du Congrès composé du président, des vice-présidents et du secrétaire général du Comité d'organisation, tandis que les délégués étrangers et les membres du conseil central étaient placés sur les premiers rangs de la salle formant deux ailes de chaque côté de la table présidentielle. Le reste de la salle était réservé aux invités, aux membres du Congrès ainsi qu'à leurs dames, qui avaient grâcieusement honoré cette assemblée de leur présence.

Parmi les invités on remarquait des membres du Corps diplomatique, de hauts fonctionnaires militaires et civiles, et l'élite du monde des sciences, des lettres et des arts.

Digitized by Google

Quand cette vaste salle fut remplie et que tout le monde eut pris place, le président d'honneur, Son Excellence le ministre de l'instruction publique, M. von Gossler, monta sur la tribune et prit la parole en ces termes:

Verehrte Mitglieder des Kongresses!
Hochgeehrte Versammlung!

Durch das Vertrauen des Komités zum Ehrenpräsidenten des 7. Amerikanistenkongresses berufen, habe ich die Freude und die Auszeichnung, Sie in der Hauptstadt des Deutschen Reiches willkommen zu heissen, — Ihnen zu danken, dass Sie so zahlreich zu ernster Arbeit erschienen sind, selbst die Anstrengungen langer und mühevoller Reisen nicht gescheut haben, — nicht minder aber auch Dank zu sagen den Regierungen und Korporationen, welche durch die Entsendung von Vertretern den ehrenden Beweis ihrer Theilnahme uns gegeben haben.

Vor Allem bin ich beglückt durch die Ehre, dass ich den Mitgliedern des Kongresses den Gruss meines Kaiserlichen und Königlichen Herrn entbieten und der Versicherung Ausdruck geben darf, dass Seine Majestät an Ihren Bestrebungen den wärmsten Antheil nimmt. Lebendig steht vor meiner Seele das lebhafte Interesse, welches Allerhöchstderselbe schon vor Jahren dem schwersten Problem der Amerikanisten zuwandte: den Zusammenhang der Bevölkerungen und der Kulturen der alten und der neuen Welt zu erforschen, den Ausgangspunkt und die Wanderung des Menschengeschlechts zu ergründen.

Nicht weniger warm ist das Willkommen, welches ich Ihnen im Namen der preussischen Staatsregierung darbringe. Freudig begrüsst sie die Zusammenkunft der Vertreter der verschiedensten Staaten und Nationen, welche durch ein gemeinsames wissenschaftliches Band sich verbunden fühlen und keinen andern Ehrgeiz kennen, als an der eigenen Stelle als treue Arbeiter erfunden zu werden und die Leistungen der Anderen nach Gebühr zu würdigen. Auf das Bereitwilligste benutzt sie die Gelegenheit, die auf Amerika bezüglichen

Digitized by Google

Sammlungen in der Bibliothek, den naturwissenschaftlichen Anstalten, vor allen in dem Museum für Völkerkunde Ihrem erfahrenen und kritischen Auge vorzuführen.

Deutschland kann sich nicht rühmen, an der Entdeckung Amerikas und den ersten kühnen Schritten zur Verpflanzung unserer Civilisation nach dem neuen Erdtheil einen nennenswerthen Antheil gehabt zu haben. Erst spät haben die Deutschen als Einwanderer an der Erkenntniss und der Verwerthung der Schätze der neuen Welt und an der Entwickelung der dort begründeten Gemeinwesen mitgewirkt. Aber an der „wissenschaftlichen Entdeckung" Amerikas, an der Durchforschung weiter Länderstrecken, an der Bearbeitung naturwissenschaftlicher, kulturhistorischer und sprachwissenschaftlicher Fragen hat sich Deutschland in steigendem Maasse betheiligt, und wir freuen uns über jede Vermehrung unseres Beitrags.

Wenn ich auch davon absehen möchte, die Namen kühner Reisenden und emsiger Forscher zu nennen, so kann ich doch nicht schweigend vorübergehen an dem grossen Brüderpaare, das keins der Gebiete unberührt gelassen hat, welchen der Kongress seine Aufmerksamkeit widmet, — an Alexander und Wilhelm von Humboldt. Wir Deutschen danken ihnen, dass sie uns eingeführt haben in das Verständniss der neuen Welt; — durch sie haben die amerikanistischen Studien hier ihr Bürgerrecht gefunden; — zahlreiche Nachfolger, voran ein Mitglied unseres Königshauses, haben sie geworben, und unsere Museen und Bibliotheken sind mit reichen, zum Theil noch ungehobenen Schätzen ihres Forscherfleisses angefüllt.

So finden Sie, verehrte Kongressmitglieder, wie ich vertraue, hier in weiten Schichten einen wohlvorbereiteten Boden, — ein volles Verständniss dafür, dass nur durch das Zusammenwirken aller Wissenschaften und aller Kulturvölker die neue Welt, wie sie war, als sie mit der alten Welt in Berührung kam, und wie sie sich bis dahin entwickelt hatte, begriffen werden kann. Wir verstehen, dass ein Erdtheil, welcher alle Zonen, alle Gestaltungen der Erde, alle Kulturarten in sich vereinigt, zunächst in seinem inneren Zusammenhange erforscht

Digitized by Google

werden muss, ehe die wichtigste Frage ihre Lösung finden kann, ob die eigenthümlichen Erscheinungen der neuen Welt auf uralte Verbindungen mit der alten Welt hinweisen. Wir erkennen, dass auch in Amerika für die einzelnen Gebiete Geschichte und Prähistorie weit auseinander liegen, dass schon vor Jahrhunderten mächtige, organisch entwickelte Staaten mit festgegliederter Verfassung und geregelter Gottesverehrung vernichtet sind, während in der Nachbarschaft noch heute zahlreiche Stämme anscheinend im Naturzustande dahin leben. Das Wort, welches auf dem ersten Kongress zu Nancy gesprochen wurde: „Nicht Systeme, sondern Thatsachen", ist zum Programm der Amerikanisten geworden, — doppelt werthvoll in einer Zeit, in welcher die Einbildungskraft oft nur zu sehr geneigt ist, mit leichtem Sinn die weiten Strecken zu überfliegen, welche sich nur dem mühsamen Vorwärtsschreiten erschliessen.

Zahlreich und bedeutungsvoll sind die Bausteine, welche die voraufgehenden Kongresse zu dem das Ganze dereinst krönenden Gebäude zusammengetragen haben. Von der Meteorologie, Geographie, den beschreibenden Naturwissenschaften bis zu der Sprachvergleichung, Kunst und Religionsgeschichte, haben die mannigfaltigsten Wissenschaften ihre Schätze beigesteuert, — immer weiter wird der Kreis der Disciplinen, welche ihre Anstrengungen auf die Ergründung der neuen Welt richten, und unsere erweiterte Kenntniss der ostasiatischen Geschichte und Literatur eröffnet uns wohl einen neuen Zugang zu dem letzten der Probleme.

Vielleicht naht auch die Zeit, wo nach dem Vorgange anderer, internationaler Vereinigungen der Kongress, unbeschadet aller Freiheit der Einzelforschung, aus der Fülle der der Lösung harrenden Fragen gewisse einheitlich zu bearbeitende Aufgaben herausnimmt, bestimmte Forschungsmethoden vereinbart oder eine Arbeitstheilung zwischen den einzelnen Ländern vorbereitet.

In einem Zeitalter, welches in nie gekannter Vollständigkeit Material aus der Vorzeit dem Forscher zugänglich macht, liegt der Gedanke nahe, dass in jedem Lande die Urkunden,

Digitized by Google

welche die gewaltigen Entdeckungen des 15. und 16. Jahrhunderts behandeln, verzeichnet und nach Bedarf veröffentlicht werden und es unterliegt wohl schon jetzt keinem Zweifel, dass in dem mit so viel Hochherzigkeit geöffneten Vatikanischen Archiv sich zahlreiche noch wenig bekannte Berichte finden, welche über eine der wichtigsten Perioden der Geschichte der Menschheit neues Licht verbreiten.

Gross wie die Aufgabe, welche der Kongress sich stellt, ist das Interesse an seinen Arbeiten. Mit jedem Schritt weiter in der Erkenntniss seiner Ziele wächst das lebhafte Verlangen, dass dem ernsten Werke auch das sichere Gelingen nicht fehlen möge. Bei den Mitlebenden Verständniss zu finden ist Lebensluft für den Forscher, erhebt den Müden, treibt den Sieger zu neuer That. Möge dieser erquickende Odem Ihnen hier in reicher Fülle entgegenströmen, — möge auch der Berliner Kongress Zeugniss davon ablegen, dass den vereinten Kräften auch die schwersten Hindernisse weichen.

Mit diesem Wunsche erkläre ich den 7. internationalen Amerikanistenkongress für eröffnet.

Son Excellence le président d'honneur annonça ensuite le résultat des élections faites dans la séance préparatoire et remit la présidence à M. Reiss.

M. Reiss, prenant alors place au fauteuil présidentiel placé devant la tribune, dit:

Messieurs,

En occupant cette place d'honneur, qui m'est dévolue, moins à cause de mes mérites, que par la bienveillance de mes collègues, je suis heureux de pouvoir commencer l'exercice de mes fonctions présidentielles en donnant la parole à M. l'„Ober-Bürgermeister" de Berlin.

M. von Forckenbeck, l'„Ober-Bürgermeister" de Berlin, s'adressa ensuite à l'assemblée et dit:

Hochansehnliche Versammlung!

Gestatten Sie mir einige Worte der Begrüssung im Auftrage der Stadtverwaltung und der Berliner Bürgerschaft an

Digitized by Google

den hier versammelten 7. Amerikanistenkongress. Nach der tiefen Trauer, welche infolge des Heimganges zweier so geliebter Kaiser die gesammte Bürgerschaft Berlins erfüllt hat und noch erfüllt, sind heute zum ersten Male diese Räume wieder festlich geschmückt. Wenn wir die Gäste dieses internationalen Kongresses mit besonderer Sympathie und Wärme begrüssen, so hat dies seinen Grund in der Erkenntniss, dass Weltstädte ihren Aufgaben als wahre Kulturstätten nachkommen müssen, dass sie diesen Aufgaben aber nur nachkommen können durch lebendige und thatkräftige Unterstützung der Männer der Wissenschaft, nicht nur ihres eigenen Landes, sondern der ganzen Welt. Wir danken daher auch dem Kongress dafür, dass er unsere Stadt zum Sitz seiner heurigen Tagung gewählt und uns so die Gelegenheit gegeben, die Gesinnungen der Reichshauptstadt den gelehrten Forschern gegenüber zu bekunden. Aber es ist noch ein besonderer Grund, der die Berliner Bürgerschaft diesen Kongress so sympathisch begrüssen lässt. Das ist die Erinnerung an den Mann, dessen schon der Herr Staatsminister in seiner Rede gedacht, an unsern grossen Mitbürger, dessen Steinbild den Vorhof der Universität schmückt. Sein Andenken, welches bei uns warm fortlebt, lässt mich Sie in Berlin willkommen heissen. Möge der Berliner Kongress die Lösung der Probleme fördern, welche Sie Sich gestellt haben!

M. Cora, délégué du gouvernement italien et secrétaire général de la session de Turin, prit ensuite la parole et prononça le discours suivant:

Excellence,
Mesdames et Messieurs,

Mon illustre ami le docteur Reiss, l'infatigable explorateur et savant que tous vous connaissez, et les autres honorables membres du Comité d'organisation de ce Congrès ont voulu m'adosser une mission certainement bien flatteuse, mais aussi je crains trop lourde, en me chargeant de vous adresser

Digitized by Google

la parole, après l'éloquent discours que vient de prononcer S. Exc. le Ministre de l'Instruction Publique.

Je ne peux pas douter de l'honneur trop grand qui m'est fait en me plaçant ainsi pour le moment en première ligne, après S. Exc., dans cette réunion d'hommes d'élite de tous les pays et je ne veux pas manquer d'en exprimer ici mes plus vifs remerciments — mais d'autre part je ne peux pas aussi envisager sans une sorte de crainte les dangers d'une telle position, qui m'impose des obligations trop lourdes en proportion de votre légitime attente.

En effet nul plus que moi ne peut avoir présent à son esprit que nous nous trouvons dans un pays qui se maintient au premier degré pour l'éducation intellectuelle, où les sciences exactes et abstraites ont en même temps acquis un développement si considérable, qu'on ne pourrait pas décider, même dans ce moment de grande fortune politique si l'Allemagne l'emporte plus sur les autres nations civilisées par l'instruction de son peuple ou par la force politique qu'elle s'est acquise en Europe. Du reste pour tout penseur il est hors de doute que l'éducation de l'esprit doit précéder ou marcher en même temps que l'éducation physique et qu'il ne pourrait y avoir saine politique et force réelle dans tout pays où l'instruction serait relâchée.

Cette persuasion, qui ne pourrait m'être personnelle et qui est un fait acquis, que l'Allemagne, si elle ne l'emporte quelquefois, ne la cède à aucun pays dans le progrès scientifiqué m'aurait fait refuser absolument cet honneur, si je n'avais pas réfléchi que mon humble qualité d'organisateur du précédent Congrès des Américanistes et ma position de Délégué du Gouvernement Italien simplifieraient ma tâche en me procurant de cette manière votre sympathie, si mes paroles ne sont pas tout-à-fait proportionnées à la solennité scientifique de ce jour.

Permettez-moi, avant tout, que selon les traditions des autres Congrès, je vienne ici vous retracer brièvement l'histoire de la 6me Session de nos Congrès et vous dire de l'influence qu'elle a pu avoir pour nos études.

Digitized by Google

Les membres présents du Congrès de 1883 se rappelleront que lorsque M. Worsaæ, le très regretté président de la 5me Session et un des piliers de la paléthnologie, et M. Lucien Adam, avec quelques autres membres s'ouvrirent très gracieusement à moi de leur idée de réunir à Turin la session suivante, je fus assez perplexe, car, après avoir admiré les collections ethnographiques de la capitale du Danemark, je ne pouvais me dissimuler que, sauf des collections américaines bien plus restreintes réunies au Musée civique, à la Galerie royale d'armes, au Musée d'antiquités et en moindre quantité encore ailleurs, on ne possédait dans ma ville natale des matériaux assez importants pour éclairer d'une manière nouvelle nos recherches précolombiennes. Mais mes hésitations cessèrent quand je vis dans cette aimable proposition l'expression d'un désir déjà souvent manifesté de voir réuni aux moins une fois dans une ville d'Italie un Congrès qui a pour but de travailler à la connaissance d'une grande partie du monde découverte à tous par un italien, Christophe Colomb.

Turin a été fière d'accueillir les Américanistes en 1886 et si le défaut de grandes collections, l'absence de quelques représentants étrangers — causée par des inexactes connaissances des conditions sanitaires de la ville — ont put faire paraître un peu modeste la sixième Session, néanmoins la parfaite cordialité qui a existé parmi tous les Congressistes, les soins des autoritées pour recevoir d'une manière digne les hôtes désirés, les questions importantes qu'on y a traité (et qui paraîtront sous peu de temps dans le volume du Compte-rendu), laisseront, je l'espère, un bon souvenir du Congrès de Turin, dont j'ai été bien heureux d'être l'organisateur.

La sympathie montrée pour nos travaux par le Gouvernement Italien et surtout le haut patronage accordé par S. M. le Roi Humbert et la présence au Congrès de son Auguste Frère, S. A. R. le Duc d'Aoste, ont témoigné de l'amour aux études sérieuses de l'Italie entière, enfin reconstituée en nation libre. Et de la sympathie que le Gouvernement Italien a pour nos études et nos recherches, il vous en donne encore aujourd'hui une preuve, en s'y faisant représenter par un délégué officiel —

Digitized by Google

qui aurait pu être choisi parmi des hommes plus remarquables par leur savoir, mais qui réclame pour sa part l'enthousiasme pour la science, l'attachement et l'admiration pour ce pays, où il a toujours trouvé des encouragements sérieux et désintéressés pour ses études.

Dans le Congrès de Turin, à côté des questions discutées — entre autres les différentes interprétations des voyages des frères Zeno dans le Nord, par MM. Beauvois, Schmidt et moi-même, les restaurations des monuments de Izamal au Yucatan éclaircies par M. Désiré Charnay, les origines de la jadéite à l'époque précolombienne expliquées par MM. de Baye et Stradelli, les recherches de M. Jimenez de la Espada sur les quippos et sur le mouvement ethnique ou émigration de la race Caribe, la trépanation de crânes en Amérique, les investigations de M. Seler sur les pictographies mexicaines, des nouvelles recherches sur l'ancien Maya, l'emploi des suffixes en langue Quichée selon M. de Charencey, les études fort étendues de M. Rink sur les tribus Esquimaudes de l'extrême ouest et de l'extrême est et sur leur langue — à côté de ces questions principales et d'autres dont je ne parle pas pour abréger nous avons tâché de faire ressortir l'importance réellement très grande que l'étude de l'Amérique précolombienne dans son ensemble et dans ses détails doit avoir pour tout le monde.

Pour ma part je ne crains pas de taxer d'injuste le préjugé, encore bien enraciné aujourd'hui, que l'Amérique précolombienne ne présente pas une histoire et des monuments comparables à ceux des autres parties du monde. On admet parfaitement l'utilité, on dit même le besoin de connaître l'histoire des anciennes civilisations de l'Orient et des pays de la Méditerranée, on l'impose dans tous les degrés de l'instruction, et on néglige ou on ne veut pas faire une part quelconque — je ne dirai pas même égale — à l'histoire des anciennes civilisations du Nouveau Monde, lequel a pourtant une étendue très grande et présente des restes aussi très remarquables pour l'histoire de l'homme. On a tâché en première ligne de faire descendre tous les hommes d'un cep unique, on a prêché, que l'ancienne civilisation américaine, voir même les représentants

Digitized by Google

actuels de la race vraiment indigène (les Indiens, ainsi qu'on les appelle) ne sont que des dérivations des races asiatiques, on a procédé, en un mot, de l'hypothèse à l'observation des faits, en oubliant que notre humanité sous toutes les latitudes et toutes les longitudes a dû se former et se développer dans bien de foyers différents et qu'aucune race ne peut prétendre d'une manière absolue à une conformation intellectuelle spéciale et plus perfectionnée, puisque toutes les races humaines présentent les mêmes caractères anatomiques généraux et qu'elles ne forment que des embranchements d'un genre animal unique, du *genus homo*. Les recherches d'anthropologie préhistoriques nous prouvent l'existence au commencement du quaternaire d'un nombre considérable de groupes humains sur des endroits de notre globe fort éloignés les uns des autres, dont nous retrouvons les caractères craniologiques dans les races actuelles, qui ne sont ainsi pour la plupart des cas que les descendants directs de ces populations primitives. Ainsi le développement de la culture américaine ne doit être considérée, dans les traits principaux, que comme un exemple de la loi d'évolution de toute race, de l'enfance jusqu'à la virilité.

A mon avis un des meilleurs résultats de nos Congrès des Américanistes ce serait de populariser la connaissance de l'Amérique précolombienne, de faire pénétrer dans l'enseignement secondaire (comme il commence à paraître dans celui supérieur) l'étude de ce qu'on appelle aujourd'hui la préhistoire américaine, de manière que les générations prochaines apprennent à connaître en même temps que l'histoire des anciens Égyptiens, des Assyriens, des Hindous et d'autres peuples de l'Ancien Monde celle des Mexicains, des Mayas, des Péruviens et d'autres nations américaines, qui ont laissé des traces et des monuments qui peuvent être comparés à ceux de l'antiquité classique et de l'Orient. Peut-être pourriez vous me faire remarquer que ce que nous connaissons de l'histoire de l'homme américain est encore peu de chose ou que les données que nous possédons attendent encore l'œuvre d'un Cavour ou d'un Bismarck de l'Amérique précolombienne qui prenne à tâche de réunir les membres épars et en former une unité. Eh bien,

Digitized by Google

Messieurs, je crois qu'un résultat pratique de cette nouvelle Session serait celui de trouver une solution satisfaisante à cette idée — et ainsi on verrait la civilisation Européenne rendre un hommage éclatant à celle de l'ancienne Amérique, apportant dans tous les degrés des études les principes de justice et d'harmonie qui forment le cachet et l'honneur de la civilisation moderne.

Populariser, vulgariser même nos études, voilà mes chers collègues l'ambition que nous devons avoir. Quand les buts que nous nous proposons ne seront plus l'apanage d'un petit nombre d'adeptes, quand nous aurons fait pénétrer dans les masses quelques-unes des vérités que nous avons déterrées parmi les décombres des anciens âges de l'Amérique, alors nous pourrons être fiers de notre œuvre, car nous aurons servi de la manière la plus évidente aux véritables intérêts de la science.

Je ne me fais pas l'illusion d'être un novateur: les idées que j'exprime ici sont certainement partagées ou sont les mêmes de beaucoup d'entre vous — et je peux même indiquer, parmi les noms d'autres savants, celui de M. Charnay, qui après avoir exprimé des idées semblables dans le Congrès de Turin, est entré directement dans cette voie de vulgarisation en publiant depuis son roman historique „Une princesse Indienne avant la conquête", où la fiction romanesque s'allie parfaitement au tableau des anciennes mœurs et usages du Yucatan, reconstruits d'après les explorations locales de l'auteur. C'est un exemple à suivre, mais je crois que le savant qui aurait le courage d'aborder dès à présent la rédaction d'une histoire même élémentaire de la civilisation américaine avant la conquête, rendrait un des plus importants services à l'américanisme, une telle œuvre pouvant servir de guide pour des nouvelles recherches, en montrant les lacunes existantes et la marche à suivre pour les combler.

J'espère, Messieurs, que cette disgression qui m'a emporté assez loin, ne m'aura pas nui dans votre esprit et que votre bienveillance me permettra de vous exprimer encore quelques idées sur le présent Congrès, auquel je me sens intimement lié.

Digitized by Google

Au début de mon discours je vous ai fait sentir l'importance de l'ouverture de ce Congrès, en qualifiant cette journée de solennité scientifique. Je retourne avec insistance à cette expression, Messieurs, car en effet cette septième Session du Congrès international des Américanistes la mérite tout-à-fait, soit par le pays où elle a lieu, soit parce qu'elle offre l'occasion de montrer aux savants de tous les pays l'importance du Musée ethnographique de Berlin, l'un des plus riches, sinon le plus riche du monde, tant pour ses collections américaines, que pour celles relatives à d'autres parties de notre globe.

Tous ceux d'entre vous qui ont suivi de près ou de loin la marche de l'œuvre que nous poursuivons, se rappelleront que lors du Congrès de Madrid le docteur Reiss, répondant à un désir exprimé par la Présidence, annonça que la ville de Berlin aurait été heureuse d'être le siège d'une session du Congrès des Américanistes seulement lorsque le nouveau Musée d'ethnographie serait achevé et en état de servir au but que les Américanistes poursuivent. La même idée a été exprimée dans le Congrès de Copenhague, dans lequel pourtant le docteur Reiss, tout en appuyant la proposition de tenir la sixième Session à Turin, laissa paraître sa conviction que Berlin aurait pu recevoir d'une manière digne le septième Congrès. Cette conviction qui valait une promesse a été recueillie soigneusement par moi, et lorsque à la séance du Conseil central du Congrès de Turin j'eus l'honneur de tenir la présidence (en l'absence du Président effectif M. Fabretti) je n'ai pas manqué de déclarer hautement que la septième Session ne devait se tenir qu'à Berlin et j'ai eu le bonheur de voir approuver ma proposition et de faire accepter l'engagement que je prenais vis-à-vis de mes collègues d'assurer la meilleure réception pour un autre Congrès.

Ainsi les Américanistes, depuis 1881, ont été soutenus par l'espoir toujours grandissant d'admirer dans cette glorieuse capitale des trésors ethnographiques destinés à éclaircir beaucoup de questions de l'Amérique précolombienne. Une longue attente et des promesses répétées rendent toujours bien exigeantes les personnes intéressées et peut-être quelqu'un qui ne serait pas

Digitized by Google

bien au courant des progrès des études ethnographiques aurait pu croire que la réalité serait inférieure à l'imagination. Et bien, non, Messieurs, aux moins pour ce qui regarde mon expérience personnelle, après quelques explorations — je peux me servir de ce terme — dans le Musée ethnographique de Berlin je ne crois pas exagérer en affirmant que si l'attente a été grande, le résultat est bien plus remarquable.

Que ceux qui n'ont pas encore visité cet admirable Musée entreprennent ce pélerinage ethnographique et après qu'ils auront vu les trésors rapportés particulièrement du Pérou par MM. Reiss et Stübel, du Brésil par von den Steinen et par Schomburgck, de l'Amérique centrale par Bastian, du Mexique par Uhde, de la côte nord-ouest par Jacobsen et par Krause, pour ne citer que les groupes principaux de collections de l'Amérique dont nous avons aujourd'hui à nous occuper particulièrement, ils pourront eux-mêmes juger de l'immense valeur de ce grand Musée, qui non seulement par ses collections américaines, mais aussi par celles de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie, est en tout digne d'un pays où l'ethnographie a pris un grand développement et du voyageur savant et érudit qui l'a presque créé, du professeur Adolphe Bastian. Rien ne pourrait être plus instructif qu'une course à travers le Museum für Völkerkunde avec ce modèle de tous les directeurs de Musées, qui après avoir étudié sur place une infinité de monuments et d'objets qui reflètent la vie et la culture de l'humanité dans chaque partie du monde, en a transporté ici des échantillons, des modèles, des dessins, et a inoculé le feu sacré de l'ethnographie dans un nombre déjà important de voyageurs et collectionnistes, et avec l'aide puissante du Gouvernement et de la ville, et la libéralité de plusieurs personnes, a su réaliser des prodiges et accumuler des matériaux qui ne pourront être complètement étudiés que par des générations entières.

A côté de cette mine inépuisable de recherches, les membres de la septième Session trouveront encore d'autres matériaux très importants pour l'étude de l'homme précolombien ou plus récent dans la réunion de crânes américains du Musée anatomique et pathologique, dans les manuscrits mexi-

Digitized by Google

cains de la Bibliothèque Royale et ailleurs — documents humains qui nous aideront pour discuter les questions du questionnaire, dont un bon nombre ont déjà des relateurs qui en feront ressortir l'importance. Ayant eu le plaisir d'être initié aux travaux préparatoires de ce Congrès, je peux déjà vous assurer que les séances et les journées dédiées à notre Session seront parfaitement remplies et le résultat final montrera le progrès incessant de l'Américanisme.

Du reste nul doute ne peut exister que le Congrès de Berlin n'ait la meilleure organisation possible: puisque le Comité d'organisation et le Congrès ont le bonheur d'avoir un Président comme M. Reiss qui a apporté une activité vraiment surprenante et le tact le plus parfait, quand on y trouve à la besogne des hommes tels que le docteur Virchow, une illustration de la science, dont s'honore le monde entier, le professeur Bastian, le grand voyageur von Richthofen, des Secrétaires travailleurs ainsi que MM. Hellmann et Olshausen et tant d'autres savants si bien connus, nous pouvons être assurés que si quelque chose nous reste à regretter à la fin de la session, ce sera que sa durée n'ait pas été plus longue pour pouvoir aborder dans ce milieu si favorable toutes les questions qui nous tienuent au cœur dans nos études.

Ainsi que nous l'avons expérimenté dans les autres sessions, la présente a aussi l'honneur d'être placée sous l'égide du patron naturel de tout ce qui se rattache à l'éducation intellectuelle: en acceptant la présidence honoraire du septième Congrès international des Américanistes et en en ouvrant solennellement les travaux, S. Exc. le docteur von Gossler, Ministre de l'Instruction Publique, a montré une fois de plus que l'œuvre à laquelle nous travaillons est digne du plus grand intérêt.

Dans ma qualité de délégué officiel de l'Italie et de représentant de la Session de Turin, et surtout au nom de mes collègues étrangers j'ai l'honneur de remercier vivement avant tout S. M. l'Empereur d'Allemagne qui en souverain éclairé a voulu montrer sa haute sympathie pour notre œuvre, le Gouvernement pour l'appui prêté à cette septième Session du Congrès international des Américanistes et le Comité d'organi-

Digitized by Google

sation, qui, après avoir assuré le succès scientifique du Congrès même, nous a reçus avec cette franche cordialité et cette véritable politesse qui gagnent les cœurs et établissent les liens les plus durables.

Puis, le président, M. Reiss, prit la parole pour faire le discours suivant:

Mesdames et Messieurs,

Presque quatre cents ans se sont écoulés depuis que Christophe Colomb a découvert le Nouveau Monde. Les nations de l'Amérique, à part les états de l'Europe, qui se disputent l'honneur de compter le grand navigateur parmi leurs plus célèbres citoyens, se préparent pour célébrer dignement le quatrième centenaire d'un fait, qui pour ainsi dire, a formé une des bases de notre civilisation moderne. La grande évolution intellectuelle, le développement des arts, des lettres et des sciences, que nous désignons sous le nom de Renaissance, recevait un nouvel élan et était deviée dans de nouvelles voies par les grandes découvertes du quinzième et seizième siècle. La conquête de l'Amérique nous apportait non seulement une acquisition de terres nouvelles, une augmentation de richesses matérielles, par lesquelles la vie sociale de l'Europe changeait complètement d'aspect, mais elle eut encore une influence plus puissante sur la vie intellectuelle. Un nouveau monde émergeait de l'océan; des grands empires, d'une organisation tout-à-fait différente de ceux connus jusqu'alors, peuplés d'une race humaine de forme et de couleur étrangère, furent détruits dassaut, et les contes de leur splendeur presque féerique et de leur magnificence éblouissaient l'Europe entière. Les vues s'élargissaient, de nouveaux problèmes agitaient les esprits; une nouvelle impulsion fut donnée à ces mouvements de réforme d'où sortirent peu à peu nos institutions modernes. Aujourd'hui, comme à l'époque de la découverte, l'Amérique exerce sur nous une influence matérielle et intellectuelle. Le Nord s'est développé en état puissant, en pays de progrès et de liberté; le Sud, moins favorable par rapport à l'accroisse-

Digitized by Google

ment de la race blanche, offre encore pour des siècles un vaste champ à l'énergie humaine.

Il n'y a pas de doute: l'invasion européenne a détruit presque d'un trait la civilisation, qui existait dans l'Amérique précolombienne. Mais, Messieurs, ne jugeons pas trop sévèrement les conquérants hardis, qui peu nombreux, se subjuguèrent de grandes étendues de pays. Comment pouvaient-ils trouver le temps à se familiariser avec les moeurs et les idées d'une race étrangère? La bataille de la vie demandait catégoriquement ses droits, et les croyances du temps, qui attribuaient au démon du mal une si grande influence, approuvaient la politique de destruction.

Nous jugerons avec plus d'indulgence les manques d'intérêt pour les questions d'ethnologie, si nous considérons combien peu nous en apprenons de nos explorateurs d'aujourd'hui, dans un siècle qui aime à se vanter d'être l'âge scientifique.

Dans tous les temps et encore aujourd'hui c'est une tache difficile de comprendre la manière de penser des peuples et des races étrangères, sauvages ou à-demi barbares. Une foule de problèmes de la plus haute importance pour l'étude de l'évolution de l'esprit humain nous porte à traiter sérieusement ces questions si difficiles à résoudre.

A l'époque de la découverte ce stimulant manquait et ce qui aujourd'hui provoque l'intérêt de la foule, pouvait au temps de la conquête à peine exciter la curiosité de quelques savants. De telles réflexions doivent augmenter, s'il est possible, notre reconnaissance envers les princes éclairés, qui encouragaient les recherches et envers les hommes de caractère philantrope et investigateur, qui se vouaient à des études, peu estimées par leurs contemporains, et nous ont laissé des ouvrages, qui aujourd'hui sont des sources d'une valeur inappréciable pour la connaissance de l'état intellectuel et politique des peuples et peuplades américaines avant l'invasion européenne.

L'ethnologie est une des sciences les plus jeunes, dans l'intérêt de laquelle des archives longtemps inaccessibles sont étudiées et une foule d'hommes travaille pour conquérir encore une fois l'Amérique. Les tombes sont de nouveau fouillées

Digitized by Google

mais pas pour en retirer de l'or ni des richesses, ce que nous cherchons aujourd'hui ce sont des trésors d'une plus haute valeur. Dans le sein de la terre reposent des objets d'ornement et d'usage journalier, que jadis les survivants enterraient avec leurs morts dans une acte de piété touchante. Nos voyageurs et nos savants pénètrent jusqu'aux points les plus inaccessibles de l'Amétique, pour s'initier dans les tribus indiennes avec l'intention d'étudier leurs langues, leur industrie, leurs mœurs et les rapports de race pour aider à reconstituer les notions générales de la population précolombienne de l'Amérique.

Pour obtenir ces résultats toutes les sciences doivent être mises en contribution. Mesdames, Messieurs, c'est le but de notre Congrès de rallier les savants de toutes les parties du globe, pour mener à bonne fin un travail, qui mérite tout notre intérêt, car il s'agit d'éclaircir quelques-uns des points les plus obscurs dans l'histoire progressive de l'humanité.

Si nous jetons un coup d'œil en arrière, tenant compte du peu de temps, depuis que les études américanistes ont été ressuscitées et se sont éveillées à une nouvelle vie, nous pouvons être contents de ce que nous avons atteint et nous pouvons espérer pour l'avenir de plus grands succès encore, le nombre des collaborateurs croissant de jour en jour et les recherches étant menées d'une manière plus méthodique et plus scientifique.

Dans les Comptes-Rendus de nos Congrès se réflète le progrès de la science. Sorti de l'initiative des savants français la France à toujours été représentée par des savants illustres, et le français est resté la langue officielle du Congrès. La Hollande et la Belgique ont suivi l'exemple donné par la France. En travaillant sous des circonstances favorables, les savants d'Espagne nous apportent à chaque Congrès de nouveaux documents de leurs archives inépuisables, et l'exposition américaine de Madrid révéla les riches trésors que la mère patrie des républiques de l'Amérique méridionale et centrale nous rendra accessibles dans l'avenir. La réunion de Copenhague fit valoir les découvertes précolombiennes et les explorateurs du Nord. Turin démontra d'une façon étonnante de quelle manière profonde et avec quelle étendue les savants du pays

Digitized by Google

natal de Christophe Colomb s'occupent des études américanistes. Qu'est ce que nous pourrons à notre tour offrir à nos hôtes étrangers — voilà la question que beaucoup de nos compatriotes se sont posée, lorsque, il y a deux ans, Berlin fut désigné pour le lieu de la septième session.

Eh bien, Messieurs, si l'Allemagne, par sa situation et par les circonstances politiques, était exclue de ces expéditions lointaines, par lesquelles les pays maritimes de l'Europe se conquéraient des terres étrangères, on ne doit pas oublier que des Allemands prirent des le commencement une part active à l'exploration de l'Amérique. Une des exqéditions les plus aventureuses de la Conquista a été exécutée par Friedemann, chef de l'armée des Fugger, qui pénétrant des Côtes de Vénézuéla à travers les forêts vierges de l'Amazone arrivait jusqu'au plateau de Bogotá.

Des explorateurs scientifiques ont parcouru les deux hemisphères du Nouveau Monde, et même l'expédition de Malaspina fut accompagnée par le savant allemand Hencke, peu connu entre nous, parceque les riches matériaux recueillis par lui n'ont jamais été publiés. Et les voyages d'Alexandre von Humboldt ne les a-t-on pas désigné quelquesfois comme la découverte scientifique de l'Amérique méridionale? En suivant les traces de cet illustre savant, des études américanistes furent soignées en Allemagne, et nos explorateurs scientifiques ont choisi avec une certaine prédilection l'Amérique pour but de leurs recherches et de leurs explorations. Il suffit de nommer les Meyen, les Pœppig, les Spix et Martius, les Prince de Neuwied, et je me permettrai de vous rappeller qu'un membre de notre famille royale, le Prince Adalbert de Prusse, a pris une part glorieuse à l'exploration du Brésil. Vous tous vous connaissez les œuvres de ces savants, de même que les travaux de la génération vivante.

Mais ce qu'on a préparé silencieusement, ce qui a été sauvé, d'une perte presque inévitable, des matériaux linguistiques, archéologiques et ethnographiques, tout cela, Mesdames et Messieurs, vous montreront, j'espère, les discussions, qui auront lieu dans nos sessions suivantes, tout cela vous montreront les

Digitized by Google

salles, qui au musée d'ethnologie sont consacrées à la section américaine.

Qu'il me soit permis de profiter de cette occasion pour offrir nos remerciments les plus respectueux au gouvernement de Sa Majesté pour la grande libéralité et la haute bienveillance, qu'il a toujours montré aux exigences de cette partie du musée; bienveillance qui s'est étendue aussi à notre Congrès. Dès le commencement de nos préparatifs S. Exc. Monsieur le ministre de l'instruction publique nous a accordé sa haute protection, qu'il a étendu jusqu'à prendre part à nos travaux comme président d'honneur.

Je suis heureux de pouvoir exprimer aussi notre gratitude aux magistrats de la ville de Berlin et principalement à son digne représentant, Monsieur l'„Ober-Bürgermeister", qui ont si grâcieusement offert une réception hospitalière aux Américanistes.

Je remercie le gouvernement, je remercie les magistrats de la ville de Berlin, sous la protection desquels il nous a été possible de faire une digne réception au Septième Congrès International des Américanistes. Je vous remercie, Mesdames et Messieurs, d'avoir bien voulu vous intéresser à notre œuvre, je remercie enfin Messieurs les étrangers, qui venus de loin, accordent à notre réunion leurs précieux concours et intérêt.

Messieurs les Américanistes! Je vous souhaite la bienvenue à Berlin, sûr que votre travail sera riche en résultats et qu'il prouvera un nouveau progrès de la science. Je vous invite à commencer les travaux sérieux dans la salle du musée royal d'ethnologie, au milieu de ces collections, qui vous fourniront les matériaux à vos études.

M. Fabié, délégué du gouvernement espagnol, s'adressa ensuite à l'assemblée en ces termes:

¡Señoras y Señores!

En virtud del caracter internacional de este Congreso y de ruegos que para mi son órdenes, voy á dirigiros la palabra en la hermosa lengua castellana. Empezaré por adherirme á las manifestaciones de gratitud hechas por el digno representante

Digitized by Google

de Italia, mi amigo el Sr. Cora, dirigidas al gobierno de S. M. Imperial por la parte que ha tomado en el mayor explendor del Congreso y por la acogida cordial que los sabios y las corporaciones científicas de esta ilustre Ciudad han dispensado á los extrangeros que concurren á esta reunion exclusivamente consagrada al adelanto de algunos ramos del humano saber. Por mi parte, no habiendolo hecho otro, creo contar con el asentimiento de mis colegas para dar en su nombre las mas cordiales gracias á la Municipalidad de Berlin y á su ilustre burgo-maestre que tan afectuosas palabras acaba de dirigirnos y que tan magnifica hospitalidad nos otorga en este suntuoso palacio.

Sin preparacion alguna, por que hace pocos momentos ignoraba que habia de tener la honra de hablaros, poco he de poder deciros despues de los elocuentes discursos que habeis oido, entre los que merecen especialisima mencion el de nuestro digno Presidente Sr. Reiss y el del Sr. Ministro de Instruccion publica, acerca de los estudios que forman el conjunto de lo que ya hoy tiene el nombre de americanismo y que principalmente consiste, en el conocimiento de las razas y de las civilizaciones del nuevo continente anteriores á su descubrimiento en el siglo decimo sexto; asi como á los hechos que inmediatamente siguieron á aquel importante suceso. Pero á titulo de español me será licito recordar, si bien con la debida modestia, que los primeros elementos asi de la filologia como de la etnografia y de la historia precolombianas se deben á los escritores castellanos. Todos sabeis que las primeras gramaticas de las lenguas americanas fueron obra de aquellos religiosos, especialmente de los ordenes de San Francisco y de Sto Domingo, que con celo apostolico se consagraron á propagar en las tierras nuevamente descubiertas con la luz del evangelio los tesoros de la civilizacion europea.

En cuanto á las antiguedades americanas se refiere, cuantos á esta materia se dedican saben que todavia hay que acudir para conocerlas y explicarlas á las obras del insigne historiador Gonzalo Fernandez de Oviedo, á las de Las Casas, Sahagun, Duran, Acosta y á las del Inca Garcilazo de la Vega.

Digitized by Google

Viniendo á tiempos mas modernos ningun americanista desconece los servicios prestados á la filologia americana por el jesuita Hervas en su Catalogo de las lenguas, y para la historia natural del nuevo continente es imposible olvidar los trabajos de Mutis de Savon, y de otros sabios españoles, asi como los de Malaspina, Jorge Juan y Ulloa en lo que se refiere à otros ramos cientificos y aun á las antiguedades. Estos nombres van unidos con vinculo indisoluble en la sucesion de la historia cientifica americana al del Ilustre Humboldt, gloria imperezadera de la nacion alemana, que tanto contribuyó al esclarecimiento de todos los aspectos cientificos y aun politicos de los vastos dominios españoles en el continente americano. Con razon ha atribuido el Dr. Reiss la iniciacion moderna de los estudios á que nos dedicamos al autor inmortal del Cosmos y por los motivos que dejo expuestos nosotros los españoles casi consideramos á Humboldt como un compatriota. Por esto tanto como por las admirables colecciones de objetos americanos reunidos y clasificados en el museo etnografico que con tanto acierto dirige el ilustre Sr. Bastian ha sido acertadisima la eleccion de la Ciudad de Berlin para celebrar el actual Congreso y todos los que tenemos la honra de formar parte de él consideraremos en adelante la capital del nuevo Imperio aleman como formando parte de nuestra patria intelectual y cientifica.

En cuanto á la importancia y trascendencia de los estudios americanistas bastava decir que ellos completan el conocimiento de la historia de la humanidad, y esto solo demuestra su valor cientifico, por que si interesa al hombre el saber lo que fueron aquellos antepasados suyos, de que apenas empezamos á saber algunos particulares, que habitaban las cavernas y los palafitos de los lagos del viejo continente, si el estudio de las antiguedades de Egipto y de la Asirea llama hoy tan poderosamente la atencion no solo de los eruditos sino de los meros curiosos, no puede menos de suceder otro tanto con lo que á los origines americanos se refiere, asi lo comprenden cuantos toman parte en la actividad intelectual de nuestro tiempo, y á este proposito permitidme, vosotros que

Digitized by Google

llorais la perdida reciente de dos Emperadores que tanta gloria han dado á vuestra nacion, permitidme, digo, evocar el recuerdo de nuestro nunca bastante llorado monarca D.n Alfonso XII unido por los vinculos del afecto á vuestros augustos principes; por que no solo fué el protector del Congreso de americanistas celebrado en Madrid, sino que al inaugurar sus sesiones pronunció un discurso elocuentisimo en que se ponian de manifiesto asi los recuerdos de la antigua España descubridora y civilizadora del nuevo mundo, sino el interes cientifico y de todas especies que para la humanidad entera tienen las cosas de America que parece destinada á ser teatro de nuevas y grandiosas manifestaciones de la civilizacion universal; por lo que sin duda atrae con fuerza irresistible á los pueblos del antiguo continente, desde que apenas disipadas las tinieblas de la edad media, empezó á sospecharse la existencia de regiones de la tierra hasta entonces desconocidas para los habitantes de Europa. He dicho.

M. Gaffarel, délégué du gouvernement français, prit à son tour la parole et dit:

Après les éloquentes paroles que vous venez d'entendre, je ne voudrais pas abuser plus longtemps de votre patience. M. le sénateur Fabié, mon honorable collègue, s'est fait l'interprète de tous les délégués des puissances étrangères en remerciant M. le ministre de l'instruction publique, M le bourgmestre de Berlin, et Messieurs les membres du comité d'organisation du Congrès américaniste de leur accueil si cordial et si empressé. Je ne peux que m'associer à ses remerciments.

Vous allez assister bientôt à la première séance de nos délibérations. C'est un grand plaisir pour moi de rappeler que, si les études américaines naissent à peine, leurs progrès ont été bien rapides. Je n'en veux pour preuve que le nombre toujours croissant des adhérents au Congrès. Nous étions encore peu nombreux à Nancy, car vous n'avez pas oublié que c'est dans une ville française qu'ont été inaugurées ces grandes assises scientifiques. A Luxembourg, à Bruxelles, à Madrid,

Digitized by Google

à Copenhague, à Turin, le succès a continué et il a dépassé nos espérances. Le Congrès de Berlin est sans doute destiné à l'emporter encore sur les précédentes sessions; car vous possédez ici un merveilleux musée, organisé avec une méthode parfaite, et dont les fondateurs font les honneurs avec une bonne grâce absolue. Aussi me permettrez-vous de les remercier de leur courtoisie, au nom de la science américaine, dont je suis heureux de saluer ici les représentants autorisés.

Enfin, M. NETTO, délégué du gouvernement brésilien, prit la parole:

Je demande la parole pour saluer le Congrès International des Américanistes non seulement comme directeur général du Musée National de Rio de Janeiro et au nom de l'Instituto Historico Geographico e Ethnologico Brasiliano et de la Sociedade de Geographia de Rio de Janeiro, mais aussi de la part de Sa Majesté l'Empereur du Brésil en sa qualité d'homme de science, si souvent proclamée par le monde savant, et en même temps comme membre du Congrès des Américanistes, titre auquel Sa Majesté attache le plus vif intérêt.

Je salue également le Congrès au nom du développement scientifique du Brésil qui par sa vaste étendue, par sa nombreuse population, par ses richesses naturelles et surtout par ses énormes progrès dans la voie de la culture intellectuelle, occupe le premier rang dans l'Amérique latine. Et tout en saluant la Septième Session du Congrès des Américanistes, je sens le devoir de féliciter bien vivement la ville de Berlin en la personne de l'honorable Bourgmestre de cette belle capitale, dont la municipalité a bien voulu nous honorer de son aimable accueil. Pour moi Brésilien, pour moi représentant, dans ce Congrès, la science qui a pour but l'étude de l'homme indigène dans sa patrie, la ville de Berlin n'est pas simplement le siège hospitalier, où le Congrès International des Américanistes reçoit autant de témoignages de sympathie pour les sciences anthropologiques, qu'un bienveillant empressement pour les étrangers qui les représentent ici, la capitale de l'Allemagne, à mes yeux,

Digitized by Google

est aussi le chef-lieu glorieux d'une nation, qui est la patrie de la majeure partie des grands explorateurs auxquels le monde savant, l'humanité entière, dois-je plutôt dire, doit la connaissance des merveilleuses richesses, dont le Brésil est l'heureux possesseur.

Il me suffit de citer, parmi d'autres noms, ceux de Eschwege, Sellow, Marggraf, Spix, Martius, le Prince Maximilien, le Prince Adalbert, proche parent de S. M. l'Empereur Frédéric, ainsi que son compagnon de voyage dans l'Amazone, le Comte de Bismarck, également proche parent du Prince de Bismarck, noms auxquels je m'empresse d'ajouter ceux de Karl von den Steinen et de ses compagnons voyageant dans la vallée du Xingú, et on me saura gré de la justice que je rends ainsi aux explorateurs allemands et à leur énorme part dans les connaissances que nous avons aujourd'hui des innombrables richesses du Brésil.

Digitized by Google

PREMIÈRE SÉANCE ORDINAIRE.

Mardi 2 octobre, 3 heures de l'après-midi.

Les séances ordinaires avaient lieu dans l'„Aula" du musée royal d'ethnographie, dont le péristyle était artistement décoré et où l'on avait groupé en trophées les drapeaux de toutes les nationalités représentées au Congrès. Les riches collections du musée étaient à la disposition des membres du Congrès pendant toutes les journées du 2 au 13 octobre pour y être étudiées dans tous ses détails.

La séance est ouverte par le président, M. Reiss, qui donne la parole à M. Schöne, vice-président d'honneur du Congrès et directeur général des musées royaux.

M. Schöne monte sur la tribune et prononce l'allocution suivante:

In dem Augenblick, wo Sie im Begriff stehen, Ihre Arbeiten zu beginnen, bitte ich um die Erlaubnis, Sie im Namen der Verwaltung unserer Königlichen Museen an dieser Stätte willkommen zu heissen. Die Verbindung dieses Saales mit einem Museum für Völkerkunde wird Ihnen am besten aussprechen, welchen Werth unsere Staatsregierung darauf gelegt hat, das von dem Direktor dieser Anstalt mit so viel Aufopferung und Unermüdlichkeit zusammengebrachte wissenschaftliche Material in eine möglichst unmittelbare Beziehung zur

Digitized by Google

lebendigen Forschung zu setzen. Diese Einrichtung des Hauses hat uns die Freude verschafft, die Berliner Anthropologische Gesellschaft als Hausgenossin zu gewinnen und auch Ihnen ein, wie ich hoffe, einigermassen genügendes Lokal für Ihre Arbeiten anbieten zu dürfen. Die liebenswürdigen und sympathischen Worte, womit der erste Redner unter Ihnen dieses Museums gedacht hat, bestärkte uns in der Hoffnung, dass Sie mit freundlicher Nachsicht über die Mängel der Aufstellung und Anordnung hinwegsehen werden, welche von einer werdenden Sammlung unzertrennlich sind, dass Sie aber auch dem hier aufgespeicherten Material die Beachtung und Bearbeitung nicht versagen werden. Dieses Material ist ja an sich ein todtes; Sie werden es erst zum Leben und zur Wirkung bringen. Indem ich Ihnen im Voraus unsern Dank für alle Anregung, Förderung und Belehrung ausspreche, die wir Ihnen werden zu verdanken haben, heisse ich Sie nochmals an dieser Stelle willkommen.

M. Bastian. Je me permets de me joindre aux paroles que nous venons d'entendre pour vous souhaiter la bienvenue à Berlin.

En même temps j'ai l'honneur de vous soumettre le premier cahier d'une publication du musée royal d'ethnographie. Le temps nous a manqué, le cahier n'est pas complet. Nous vous offrons les planches et les descriptions qui sont prêtes, après quoi M. le docteur Uhle vous présentera quelques remarques sur la partie qui va suivre. Une autre publication que j'ai l'honneur de déposer sur le bureau est le catalogue des collections américaines de ce musée.

M. le président fait une communication sur l'emploi de la journée du 3 octobre. Il prie ensuite M. Fabié d'occuper la présidence de la première séance.

M. Fabié en prenant place au fauteuil remercie M. Reiss et tous les membres présents pour l'honneur qu'on lui fait et exprime l'espoir que la science tirera le plus grand profit de la session de Berlin.

Digitized by Google

M. Cora prend la parole sur le nom „*America*".

J'avais l'intention de parler de cette question, qui a déjà été traitée à Turin; mais comme elle a été discutée abondamment depuis lors, je m'abstiendrai cette fois, pour céder la parole à M. Gaffarel qui aura certainement à vous faire des communications plus importantes. Je me bornerai à dire que certains auteurs, notamment des auteurs américains, veulent dériver le nom „America" de certains mots indigènes. La question a été traitée différemment; Humboldt entre autres l'a examinée. Elle n'a qu'un intérêt purement historique. Parmi ceux qui ne pensent pas que le Nouveau Monde doit son nom à Amerigo Vespucci, figure M. Marcou, qui a publié un mémoire fort étendu pour prouver que le nom provient d'un nom indigène. Mais comme je devrais me borner à une simple question bibliographique, je ne désire pas entrer dans le détail de cette publication. Pour ma part, je considère la question comme vidée. S'il y a d'autres orateurs qui veulent dire leur opinion sur la question, je leur en serais reconnaissant. Nous serions heureux d'entendre dire par M. Fabié ce qu'on en pense en Espagne.

M. Fabié. En Espagne, on ne comprend pas comment il y ait des doutes. Pour moi, le nom dérive évidemment d'Amerigo Vespucci. Je fais mention de la question dans le petit ouvrage dont je vous donnerai quelques renseignements plus tard, d'une cédule royale de 1512 par laquelle le Roi Catholique prescrit que personne ne pourra entreprendre un voyage sans avoir préalablement passé un examen et il charge de cet examen Amerigo Vespucci, qui confectionnait aussi les cartes et les signait. Je pense que c'est là la véritable origine du nom „America". En Espagne, du reste, nous avons toujours appelé le nouveau continent *las Indias*.

M. Gaffarel prend la parole sur:

Basques, Bretons et Normands sur les côtes de l'Amérique du Nord pendant les premières années du XVIe siècle.

De toutes les colonies de la France en Amérique, le Canada fut la plus importante. Ce pays nous appartenait encore en

Digitized by Google

1763, et l'influence française y a été si durable que, à l'heure actuelle, près de deux millions de Canadiens sont restés fidèles à la langue de leurs ancêtres, et n'ont encore oublié ni les liens d'affection ni les relations d'intérêt qui les rattachaient à la métropole. Il importe donc, puisque la domination française a été si persistante dans cette région, de connaître ceux de nos compatriotes qui jetèrent les fondements d'une colonie qui aurait pu devenir un empire.

D'après la tradition, les Basques furent les premiers à s'aventurer dans l'Atlantique à la poursuite de la baleine. Emportés par leur fiévreuse ardeur, ils découvrirent, sans s'en douter, les îles et les côtes de l'Amérique du Nord. Dès le treizième siècle, on citait pour leur ardeur à ce genre de pêche les Basques de Biarritz. Quand on parcourt les côtes du golfe de Gascogne, on aperçoit encore, de loin en loin, des ruines de tours et de fours[1]). Les tours étaient des observatoires qui servaient à découvrir au loin les baleines, et, dans les fours, on fondait leur graisse. Dès que le guetteur avait aperçu un de ces gigantesques cétacés, il donnait un signal, et la population accourait tout entière comme au pillage d'une ville. Une charte de l'année 1150 mentionne les barbes de baleine comme étant, sur toute la côte Basque, l'objet d'un commerce important et ancien. Du douzième au seizième siècle de nombreux faits attestent que la pêche des baleines était en pleine activité: ainsi une charte de 1338, donnée par le roi Édouard III, affecte le droit seigneurial de six livres sterling par baleine amenée à Biarritz aux frais de l'équipement d'une escadre. Il est vrai que les baleines, chassées à outrance, et bientôt instruites du danger, ne se hasardèrent plus si près de la côte, elles gagnèrent la haute mer, de même qu'elles s'enfoncent aujourd'hui dans les océans mystérieux des pôles. Pourtant le 11 février 1878 entre Guetaria et Zaranz on prenait encore une baleine, dont le squelette long de quarante-huit pieds, est conservé au musée de Saint-Sébastien. Les Basques, alléchés par l'espoir du gain, se lancèrent alors à leur poursuite, et, comme l'expérience leur

[1]) F. Michel, Le Pays basque, p. 187.

Digitized by Google

avait appris qu'ils devaient de préférence filer vers l'ouest, ils se portèrent dans cette direction.

Rondelet[1]), le disciple et l'ami de Rabelais, auteur d'un savant ouvrage sur les poissons écrivait en 1554 que les Basques, depuis longtemps, s'aventuraient en pleine mer à la recherche des baleines. Thevet[2]), l'auteur d'une Cosmographie universelle publiée en 1575, remarque que quatorze ans avant l'arrivée du Portugais Cortereal dans l'Amérique du Nord, c'est-à-dire en 1487, „ceste terre avoit esté visitée par quelques capitaines rochelois de la part du golfe de Merosse, lesquels furent fort avant dans ledit goulfe." En 1661 Cleirac[3]), l'auteur des Us et coutumes de la mer écrivait que les grands profits que firent les Basques „leur servirent de lucre et d'amorce à les rendre hasardeux à ce point que de faire la queste des baleines sur l'Océan par toutes les longitudes et latitudes du monde." De nos jours encore les Basques sont d'intrépides marins. Il leur arrive parfois d'aller à la rame, sans se reposer, de Bayonne à Saint-Sébastien, et même ils poussent jusqu'à Santander. Au quinzième et au seizième siècles, surexcités par les émotions de la pêche, ils perdaient bientôt la côte de vue, et, sans plus se soucier de la tempête, risquaient gaiement leur vie. Peu à peu ils passaient d'un pays à l'autre, d'une île à une autre île, et, emportés par quelque coup de vent, ils finirent par aborder en Amérique bien avant Christophe Colomb.

Telle est du moins la tradition unanime du pays Basque. C'est même à un certain Jean de Echaïde[4]) qu'on attribue d'ordinaire l'honneur de cette découverte. Sur la septième feuille de l'atlas de Bianco, qui remonte à l'année 1436, est marquée très à l'ouest dans l'Atlantique, une île Scorafixa ou Stocafixa, dont la position correspond à peu près à celle de Terre-Neuve.

---

[1]) Rondelet, De Piscibus marinis, 1554, p. 480—481.

[2]) Thevet, Cosmographie universelle t. II. p. 987.

[3]) Cleirac, Us et coutumes de la mer, 1661, p. 140—141.

[4]) Michelet, La Mer, p. 272. — Navarrete, Coleccion de los viajes y descubrimientos, etc., t. I, p. 51: Los Vascongados pretenden tambien' haber descubierto un paisano suyo, que se llamaba Juan de Echaïde, los bancos de Terranova muchos años antes que se conociese el Nuevo Mundo.

Digitized by Google

Le premier éditeur[1]) de ce curieux document, Formaleoni, a cru, non sans raison, y retrouver le nom de Stockfish ou île des Morues, car ce fut longtemps la coutume des navigateurs et des cartographes de désigner les pays nouvellement découverts par le nom de leurs principaux produits. Or sur quelle relation Bianco, qui composa cette carte en 1436, se fondait-il pour désigner ainsi une île dont la principale et, à vrai dire, l'unique richesse, encore de nos jours, est la pêche des morues? Peut-être Echaïde ou tel autre de ses compatriotes avait-il fait part de sa découverte à des étrangers, qui la communiquèrent à Bianco? Toujours est-il qu'à partir du milieu du quinzième siècle toutes les cartes de l'Océan portent, dans la direction de l'Amérique du Nord, un certain nombre d'îles désignées sous le nom ou bien de Stockfish ou bien de Bacalaos, et bacalaos est justement le mot basque qui veut dire morue. Ce nom de bacalaos désigna même longtemps, à l'exclusion de tout autre, l'île de Terre-Neuve: il s'est perpétué jusqu'à nos jours, car on trouve à l'extrémité nord de la baie de la Conception la petite île Bacalaos, rocher isolé sur lequel se rassemblent des milliers d'oiseaux aquatiques. Aussi bien plusieurs des dénominations géographiques de Terre-Neuve rappellent encore le basque[2]): Rognouse ressemble au bourg d'Orrougne près de Saint-Jean de Luz; le cap de Raye qu'il faut éviter à cause des brisants a été ainsi nommé du basque arraico, qui signifie poursuite ou approche; le cap de Grats vient de Grata, station pour les travaux de pêche; Ulicillo signifie en basque trou à mouches, Ophoportu vase à lait, Portuchua petit port. On a même prétendu que le Labrador avait été ainsi nommé à cause du pays de Labour. Pendant longtemps les indigènes canadiens n'ont

---

[1]) Formaleoni, Saggio sulla antica nautica di Veneziani (1783).

[2]) Cette persistance du langage basque en Amérique est confirmée par un document cité par Léonce Goyetche (Saint-Jean de Luz historique et pittoresque, 1856, p. 143). Cf. José Pères (Revue américaine, VII, 182) citant un certain nombre de mots basques conservés en Amérique. Le père Charles Lalemant écrivait de Quebec, en 1626: „Les sauvages de ce pays appellent le soleil Jésus, et l'on tient ici que les Basques, qui y ont ci-devant habité, sont les auteurs de cette dénomination." Voir Relation de la Nouvelle-France, année 1626, p. 4.

Digitized by Google

su que le basque, et tous les Européens qui naviguaient dans cette direction étaient obligés de savoir le basque[1]). Il semble donc établi que les Basques, dans leurs pêches aventureuses, allaient jusqu'à Terre-Neuve et peut-être jusqu'au continent.

Les Bretons et les Normands se sont également, bien avant Christophe Colomb, lancés dans l'Atlantique. En voyant sur toutes les cartes qui datent de la première moitié du seizième siècle les côtes de l'Amérique du Nord indiquées avec des dénominations françaises, on en conclut que ce sont nos compatriotes qui les ont découvertes. Les noms du cap des Bretons, cabo de bretaos, de terre des Bretons, tierra de los Bretones se retrouve presque sans exception, même sur les cartes qui n'ont pas été composées en France. Ainsi, sur la carte dressée avant 1520[2]), dont l'original est à Munich dans la Bibliothèque du roi, et dont une belle copie est déposée à Paris, on lit dans la contrée qui correspond à la Nouvelle-Écosse: Terra y foy descubierta per Bertomes. Sur la carte que le capitaine Duro[3]) a présentée au congrès des Américanistes de Madrid en 1881 figure également le golfo de Bretones à l'embouchure du Saint-Laurent, et dans l'intérieur des terres une ville ou du moins une habitation nommée Bretan. Quant à des dates, à des noms, à des détails précis sur ces voyages des Bretons, on n'a encore rien trouvé. Il est pourtant probable que les archives des ports et de l'amirauté de Bretagne recèlent des documents qui porteront la lumière sur cette intéressante question. D'après une tradition dont un capitaine dieppois, cité par Ramusio[4]), serait l'interprète, les premiers voyages des Bretons remonteraient à l'année 1504. „Cette terre (il s'agit de l'Amérique du Nord) a été découverte il y a trente-

[1]) Pierre de l'Ancre, Tableau de l'inconstance des mauvais anges, liv. 1, p. 30—31. „Si bien que les Canadois ne traittoient parmy les François en aultre langue qu'en celle des Basques."

[2]) Harrisse, Jean et Sébastien Cabot, p. 167.

[3]) Congrès de Américanistes de Madrid, en 1881, t. 1., p. 216.

[4]) Ramusio (Raccolta delle navigationi e viaggi, t. III, p. 432), rapporte qu'en 1504 „detta terra è stata scoperta da 35 anni in qua cioè quella parte che corre levante e ponente per li Brettoni et Normandi, per la qual causa è chiamata questa tierra il capo delli Brettoni."

Digitized by Google

cinq années par les Normands et les Bretons. C'est pour cette raison qu'on la nomme aujourd'hui le cap Breton." Ils ont continué à une date postérieure. Une lettre de rémission nous montre les marins de Dahomet péchant en 1510 à Terre-Neuve[1]), et vendant au retour leurs *molues* à Rouen. Dès juin 1519 les pêcheurs Malnino faisaient secher la morue au Sillon, comme ils ont fait longtemps après[2]). En 1526 on signalait la présence aux pêcheries „des Bacallaos" d'un Breton, Nicolas Don[3]), avec trente matelots. L'année suivante, le 3 août, John Rut[4]), un Anglais, rencontrait dans la baie de Saint-Jean un autre navire breton.

Rappelons encore à ce propos que les Espagnols dans leurs premières expéditions à l'Amérique du Nord, employaient toujours des pilotes bretons[5]). Ainsi en 1511, lorsque Juan de Agramonte prépara son voyage, la reine Jeanne ne lui donna l'autorisation de partir qu'à la condition qu'il emploierait et qu'il irait même chercher des pilotes bretons. Donc, bien que de ces voyages de nos Bretons aucune preuve authentique ne nous soit parvenue, les plus fortes présomptions nous engagent néanmoins à croire que de simples pêcheurs ou d'humbles négociants ont fait siliencieusement ce que refirent plus tard, à grand bruit, les expéditions officielles. Leur gloire est anonyme mais paraît vraisemblable.

C'est seulement en 1506 que commencent, avec les Normands, les voyages certains.

Un grand nom domine ici tous les autres, celui de l'armateur dieppois Jean Ango. Ce fut un des personnages les plus sympathiques du seizième siècle, un vrai Français par l'intelligence et le cœur tout aussi bien que par la hardiesse et l'esprit

---

[1]) Du la Borderie, mélanges d'histoire et d'archéologie bretonnes, t. II, p. 153—6.

[2]) Registre des audiences de Saint-Malo (Juin 1519).

[3]) Herrera, De cad. III, X, 9. „Escrivio al Emperador, Nicolas Don, natural de Bretana, que iendo con treinta marineros à la pesqueria de Baccalaos."

[4]) Harrisse, Jean et Sébastien Cabot, p. 291.

[5]) Navarrete, ouv. cit., t. III, p. 123. „Que por cuanto vos habeis de ir por los pilotos que con vos han de ir al dicho viaje la Bretâna."

Digitized by Google

d'initiative. Fils unique d'un homme de pauvre extraction, mais qui s'était enrichi sur mer, il reçut une excellente éducation, et fut de bonne heure associé à toutes les entreprises de son père. Toute une légion de hardis capitaines se pressait alors autour de l'entreprenant armateur. On a conservé le nom de quelques-uns d'entre eux, Pierre Crignon et Thomas Aubert de Dieppe, Gamart de Rouen, Jean Denys de Honfleur, Parmentier, etc. Ce ne sont pas les relations françaises où nous avons retrouvé leurs noms. Ils sont mentionnés dans le recueil italien de Ramusio[1]). „Il y a environ trente-trois ans qu'un navire de Honfleur, dont Jean Denys était capitaine et le Rouennais Gamart pilote arrivèrent les premiers dans cette région (le Canada). — Vers l'année 1508[2]) un navire de Dieppe nommé la *Pensée*, appartenant à Jean Ango, père de monseigneur le capitaine et vicomte de Dieppe, et commandé par maître Thomas Aubert y aborda également. Ce fut le premier qui ramena des indigènes."

Voici donc deux voyages bien constatés: celui de Denys en 1506, et celui d'Aubert deux ans plus tard. Il paraît même que Denys avait dressé la carte de la région, et que nous lui devrions la première description du golfe dans lequel se jette le Saint-Laurent. On lit en effet sur le catalogue de la bibliothèque du parlement canadien, en 1858[3]), „carte de l'embouchure du Saint-Laurent, faite et copiée sur une écorce en bois de bouleau, envoyée du Canada par Jehan Denys en 1508." C'était un calque d'une carte conservée au dépôt des cartes et plans du ministère de la guerre à Paris, en 1854. La carte a disparu, mais on peut encore étudier le calque, qui représente une bonne carte de la Gaspésie, non pas comme on la connaissait au seizième siècle, mais telle qu'elle figurait sur tous

[1]) Ramusio, ouv. cit., t. III, p. 423. „Sono circa 33 anni che un navilio d'Onfleur; all quale era capitano Giovanni Dionisio, et il pilotto Gamarto di Roano primamente vando."

[2]) Id.: „Nell' anno 1508 un navilio di Dieppa, detto la Pensee, il quale era gia di Giovan Ango, padre del monsignor lo capitano et Visconte di Dieppa viando, scudo maestro over patron di detta nave maestro Tommaso Aubert, et fu il primo che condusse qui le genti del detto paese."

[3]) Harrisse, Jean et Sébastien Cabot, p. 249.

Digitized by Google

les atlas du dix-huitième siècle. Aussi peut-on conclure sans hésitation que ce prétendu calque est un document apocryphe. Quant à Thomas Aubert, que certains écrivains ont présenté très à tort comme chargé d'une mission par Louis XII, mais qui n'était en réalité qu'un capitaine aux ordres d'Ango, il amena en France des sauvages canadiens qui excitèrent une vive curiosité. Ce sont sans doute les indigènes dont il est parlé dans la continuation d'Eusèbe de Césarée[1]) par Prosper et Mathieu Paulmier, en 1512.

„En 1509, sept sauvages, originaires de cette île qu'on appelle le Nouveau-Monde, furent amenés à Rouen avec leur barque, leurs vêtements et leurs armes. Ils sont de couleur foncée, ont de grosses lèvres; leur figure est couturée de stigmates; on dirait que des veines livides, qui partent de l'oreille et aboutissent au menton, dessinent leurs mâchoires. Ils n'ont jamais de barbe au visage ou ailleurs, sauf les cheveux et les sourcils. Ils portent une ceinture avec une espèce de bourse pour cacher leurs parties honteuses. Ils parlent avec les lèvres. Ils n'ont aucune religion. Leur barque est d'écorce: un seul homme peut avec ses mains les porter sur l'épaule. Ils ont pour armes des arcs très étendus, dont la corde est faite de boyaux ou de nerfs d'animaux. Leurs flèches sont en roseau, et terminées par des pierres ou des arêtes de poisson. Ils mangent de la chair desséchée et boivent de l'eau. Ils ne savent ce qu'est le vin, le pain ou l'argent. Ils marchent nus

---

[1]) Eusèbe de Césarée, Chronicon. 1512, p. 172. „Anno MDIX septem homines sylvestres; ex ea insula, quæ terra nova dicitur, Rothomagi adducti sunt cum cymba, vestimentis et armis eorum. Fuliginei sunt colorum, grossis labrio, stigmata in facies gerentes ab aure ad medium mentum instar lividæ venulæ per maxillas deductæ. Barba per totam vitam nulla, neque pubes, neque ullus in corpore pilus, præter capillos et supercilia. Balteum gerunt in quo est bursula ad tegenda verenda; idioma libris bormant. Religio nulla, cimba eorum cocticea, quam homo una manu evehat inhumeros. Arma eorvm arcus lati, chordæ ex intestinis aut vervis animalium. Sagittæ cannæ saxo aut ossa priscis acuminatæ. Libus eorum carmes tostæ, potu aqua, panis et vini peanisarum nullus omnino usus. Nudi incedunt aut vestiti pellibus animalium, usorum, cervorum vitulorum marinorum et similium."

Digitized by Google

ou recouverts de la peau d'animaux, ours, cerfs, veaux marins, et autres semblables."

Nous citerons encore, en 1524, le voyage d'un navire rouennais, chargé de morues, capturé au retour par un capitaine anglais, Christophes Coo[1]). En 1527[2]), un autre Anglais, John Rut, rencontrait dans la baie de Saint-Jean jusqu'à onze navires normands. La même année 1527, un capitaine Castillan signalait dans cette baie jusqu'à cinquante navires[3]), soit anglais, soit français, soit portugais. Rappelons également, mais sous bénéfice d'inventaire, que d'après Lescarbot, le seul écrivain qui ait mentionné cette expédition, un certain baron de Léry et Saint-Just, vicomte de Gueu, aurait débarqué vers 1528 à l'île de Sable, au sud de cap Breton, et y aurait séjourné avec ses hommes pendant cinq ans, vivant de poissons et du laitage de quelques vaches. Enfin on a retrouvé dans les greffes de Normandie divers actes notariés où sont relatés les voyages de la *BonneAventure* commandée par le capitaine Jacques de Rufosse, de la *Sibille* et du *Michel* appartenant à Jehan Blondel, de la *Marie des Bonnes-Nouvelles* appartenant à Guillaume Dagyncourt, Nicolas Duport et Luys Luce, et commandée par Jehan Dieulois[5]).

Si donc nous résumons ces premières notions, bien qu'incomplètes et confuses, il demeure établi que, depuis longtemps, des pêcheurs français, surtout Basques, et des négociants, surtout Bretons et Normands, fréquentaient le grand banc de Terre-Neuve, les îles et les côtes voisines, et leur avaient imposé des

---

[1]) Harrisse, Jean et Sébastian Cabot, p. 281.

[2]) Hakluyt, Princip. Navig., t. III, p. 129.

[3]) Cesareo Duro, Arca de Noé, p. 316. „Cuyo capitan declaró que habia ido a reconecer los bacallaos y halló alli unas cincuenta naos castellanas, é francesas, è portuguesas, que estaban pescando."

[4]) Lescarbot, Historie de la Nouvelle-France, 1621, p. 22. „Et demeurerent là (île du Sable) des hommes l'espace de cinq ans, vivans de poisson et de laictage de quelques vaches qui y furent portées il y a environ quatre-vings ans, au temps du roi François I, par le sieur baron de Leri et de Sainct Just, vicomte de Gueu."

[5]) Gosselin, Documents authentiques et inédits pour servir à l'histoire de la marine normande pendant les XVIe e. XVIIe siècles; Rouen, 1876.

Digitized by Google

noms qui rappelaient la patrie absente; mais, avant d'entrer dans la véritable histoire, et de citer un voyageur, dont au moins la relation a été conservée, il nous faudra descendre jusqu'à l'année 1523. C'est un voyageur au service de la France, le Florentin Verrazzano. Si l'histoire se tait sur les autres entreprises maritimes tentées à la même époque, dans cette direction, en voici peut-être la raison. La France, à cette époque, n'avait pas encore conquis la majestueuse unité qui fit sa grandeur dans les temps modernes. Elle ne présentait guère qu'une juxtaposition de villes et de provinces, qui, toutes, avaient des lois, des mœurs et des intérêts différents; de plus, le roi n'était qu'à peine obéi. A l'exception de quelques galères sur la Méditerranée, il n'y avait pas de marine royale. Aucun port sur l'Océan n'était à la disposition du gouvernement central. Les uns étaient villes libres, les autres relevaient de grands feudataires. Tout ce qui se passait sur l'Océan était donc à peu près indifférent au roi. Les affaires maritimes ne le regardaient pas. Les négociants de la Rochelle ou de Dieppe n'ignoraient pas qu'ils n'avaient à attendre aucune protection de leur souverain. Aussi s'isolaient-ils du gouvernement. Ils ne lui donnaient même pas avis de leurs découvertes. Ils avaient assez à faire de lutter contre les rois d'Espagne et de Portugal qui les poursuivaient sur toutes les mers. Leur commerce était surtout interlope. En effet, du moment qu'on acceptait la fiction que, de tel degré à tel autre, toutes les terres, même celles qui n'étaient pas encore découvertes, appartenaient à tel ou à tel souverain, et que le droit d'y trafiquer était la propriété de ce souverain, il était logique d'appeler vol et de poursuivre comme piraterie tout commerce fait au profit d'un étranger. Dès lors nos marins, obligés de se défendre, devinrent tous corsaires. Ils avaient bien pour but l'échange, mais ils faisaient la course par occasion. C'est sans doute ce qui explique le silence de l'histoire à leur sujet. Ils se taisaient par prudence et par esprit mercantile, afin d'éviter ou de moins de retarder une concurrence qui diminuerait leur profit, et aussi pour que leurs rivaux ne les poursuivissent pas dans les régions dont ils s'étaient attribué le monopole. Ainsi que l'écrivait, non sans

Digitized by Google

amertume, l'auteur d'un routier rimé, encore inédit, Jehan Mallart[1]).

On peut, il est vrai, s'étonner que nos marchands n'aient pas songé à s'organiser en puissantes compagnies, et à fonder des colonies; mais, dans les idées du temps, commercer c'était métier de marchand, coloniser c'était métier de roi. Or, nos souverains se désintéressant de toute question maritime et ne songeant pas à créer des colonies, nos négociants se contentèrent de visiter, mais non de coloniser, les régions dont ils exploitaient les richesses. C'était déjà pour eux bien assez d'audace que d'aventurer sur l'Océan et leurs fortunes et leurs personnes, malgré les hostilités des Espagnols et des Portugais.

Tout change avec François Ier et ses successeurs. Non seulement le commerce prend son essor au grand jour, mais encore le roi intervient personnellement dans les affaires d'outremer. Il prend à sa solde des marins et des soldats, les couvre de sa protection contre toute agression étrangère et essaie d'établir des comptoirs et des colonies. François Ier, en effet, voyant les rois d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre même, prendre une part directe aux entreprises maritimes, comprit tous les avantages que retiraient ces souverains de l'exploitation des richesses encore presque inconnues du Nouveau-Monde. De plus, une question d'amour-propre le piquait au jeu. Les rois d'Espagne et de Portugal ne s'arrogeaient-ils pas la propriété exclusive de l'Océan, prétendant traiter en pirates tous les étrangers qu'ils y surprendraient? François Ier demanda[2]) d'abord, avec esprit, qu'on lui montrât l'article du testament d'Adam qui l'excluait d'Amérique; puis, trouvant avec raison qu'un mot heureux ne suffisait pas, il se décida à envoyer un homme à lui faire un voyage de découvertes, qui serait comme

[1]) Cité par Harrisse, Les Cabot, p. 228.

O quel meschef et quelle ingratitude
Ont commis ceulx qui scavent longitude
Qui nont voulu descrire oneques leur stille,
Car France feust maintenant à ses ysles
Ou Portugays ont place primeraine.

[2]) Art de vérifier les dates, édition de 1783, t. I, p. 635.

Digitized by Google

l'annonce de plusieurs autres: c'était un Florentin, le célèbre Jean Verrazzano.

M. Baxter. I wish simply to call attention to the researches made by Prof. E. N. Horsford of Cambridge. He had made elaborate investigations concerning the voyages of the Cabots and has discovered some strong evidence to the effect that the French were very early on the coast of New England, and that the pioneer English navigators found the French fur-traders in Massachusetts Bay. It is to be hoped that Prof. Horsford might present the results of his studies at the next session of the Congress.

M. Cora prend la parole à propos de la *„Publication des écrits et documents relatifs à Christophe Colomb et à son temps, à l'occasion de la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.“*

J'avais l'intention de faire à ce sujet une communication au Congrès d'une publication qu'on veut faire en Italie pour célébrer de la façon la plus digne le centenaire de la découverte. On sait que cet événement sera célébré dans trois pays à la fois. En Italie, le gouvernement a institué une commission pour la publication des écrits qui se rapportent à Christophe Colomb et à són époque. La ville de Gênes aussi a l'intention de faire une publication. Puisque nous avons le bonheur d'avoir parmi nous un des membres de la commission, il pourra vous dire mieux que moi ce qu'il en est. Je puis dire, quant à la publication projetée par la ville de Gênes, qu'elle sera probablement parallèle à celle qui sera faite par les soins spéciaux du gouvernement.

M. Dalla Vedova. Veramente io ho poche informazioni da dare. In Italia il Ministero dell'Istruzione pubblica ha nominata una Commissione, coll'incarico di provvedere ad una edizione diplomatica e critica degli scritti di Cristoforo Colombo, come pure alla pubblicazione di ricerche critiche e documenti sugli altri Italiani, ch'ebbero parte nella scoperta d'America e

Digitized by Google

di una bibliografia dei lavori pubblicati in Italia, intorno alla scoperta.

Però questa Commissione, in causa della grave malattia da cui è travagliato il suo Presidente, S. Ecc. Cesare Correnti, non ha ancora tenuta la sua prima adunanza; ma qualche indagine preparatoria è gia fin d'ora avviata; e fu anche disposto, perchè in ogni modo la Commissione debba riunirsi quanto prima.

M. Fabié. En vista de lo manifestado por los Sres. Cora y Dalla Vedova me veo obligado á dar algunas explicaciones al Congreso sobre las determinaciones que el gobierno español ha tomado, algunas de las cuales estan ya en via de ejecucion para solemnizar el cuarto aniversario del descubrimiento de America por el immortal Cristóbal Colon. Aunque el gran navegante nació en Italia y los españoles no disputan esa gloria á los italianos, es indudable que Colon pertenece por muchos conceptos á España y que es uno de los mas ilustres personages de su historia. El hecho que rodea su nombre de brillante aureola lo llevó a feliz término no solo porque le facilitó para ello los necesarios recursos la augusta Reina Isabel la catolica, sino porque encontró españoles dispuestos á correr los peligros de tan grande empresa para lo que necesitaban, mas que los navegantes de Colchos, tener rodeado el pecho de una triple coraza de bronce. Bastan estas consideraciones para que se comprenda porque se prepara la España á solemnizar del modo mas esplendido que sus medios le consientan el cuarto centenario del descubrimiento de America en 1892.

A este fin se ha creado una gran junta formada por las primeras notabilidades del pais y presidida por el Presidente del Consejo de Ministros habiendo recaido la vice-presidencia en el descendiente directo de Colon, Sr. Duque de Veragua. La junta ha celebrado ya varias reuniones y entre otras cosas ha acordado (que es lo que mas importa al Congreso y se refiere á lo dicho por los Señores Cora y Dalla Vedova) publicar una Bibliografia colombiana y una coleccion de los escritos de Colon o á el dirigidos. Para realizar esta empresa la

Digitized by Google

junta del centenario ha dado el encargo oficial de llevar á cabo estos trabajos á la Real Academia de la historia que ejerce hoy el cargo de Cronista mayor de Indias, y la Academia ha nombrado una comision de su seno consiliada por personas extrañas á ella y competentes en la materia que se ocupa ya activamente de tan importante asunto. No hay para que decir que España posee casi todos los elementos necesarias en sus archivos y bibliotecas para llevar á la practica este pensamiento que dará por resultado la publicacion de dos obras que, al propio tiempo que han de contribuir á la gloria de Colon, seran de la mayor importancia para la historia del descubrimiento y conquista de America. La circumstancia de haber coincidido Italia en una parte de este projecto demuestra su oportunidad, pero entiendo que en honra del descubridor deben dejar su realizacion á España emprendiendo otro que contribuya al fin que ambas naciones se proponen, por ejemplo a dilucidar lo que se refiere á la genealogia de Colon, punto muy discutido y en mi entender aun no puesto todavia en claro. He dicho.

M. Dalla Vedova. Sebbene io abbia il mandato di parlare a nome della Commissione colombiana d'Italia, pure credo di poter assicurare l'illustre Sig^r. Senatore, ch' essa non ha affatto l'intenzione di fare un lavoro doppio con quello che potrà essere fatto dalla Spagna, nè di portare il menomo ostacolo al lavoro altrui. A noi è già noto quanto fu deliberato dalla Commissione nominata in Ispagna per le feste del Centenario, perchè possediamo il verbale della prima adunanza tenuta dalla Commissione spagnuola a Madrid nel Maggio passato ed in quell' adunanza è tracciato il piano generale di quanto potrà esser fatto dagli Spagnuoli per la storica ricorrenza. Eravamo tanto lontani dall' idea di intralciare in alcun modo l'opera altrui, che delle aperture furono fatte da parte dei nostri rappresentanti in Ispagna per una eventuale collaborazione. E posso aggiungere in via confidenziale, che io stesso ho scritto da parecchio tempo al Segretario dell' Accademia di Storia in Madrid, domandando informazioni minute e precise sui lavori che quello spettabile Istituto é incaricato di fare per la solenne

Digitized by Google

occasione; e queste informazioni, se mi arriveranno, saranno da me comunicate alla Commissione italiana allo scopo di evitare lavori doppî e quindi inutili. Da parte nostra noi saluteremo con gioja ogni lavoro, da cui riceva maggior luce la storia della scoperta, sia poi questo lavoro pubblicato in Italia od altrove; e saremo lieti di cooperare in ogni modo alla celebrazione di un avvenimento storico, che fu ricco di si grandiose conseguenze non per un solo popolo, ma per tutte le nazioni civili. Come Italiano poi io debbo rallegrarmi anche nel rilevare lo zelo ed il calore, onde sono considerate anche fuori d'Italia le glorie di un mio connazionale.

M. Reiss. Je crois que nous devons être reconnaissants à M. Cora d'avoir fait mettre la question à l'ordre du jour. Nous avons entendu ainsi les déclarations des représentants des deux nations qui ont le plus de droit de s'occuper de Colomb. Cependant, on fêtera le quatrième centenaire non seulement en Espagne et en Italie, mais encore aux Etats-Unis, au Brésil, au Chili et ailleurs en Amérique, et il serait fort intéressant et fort utile de saisir l'enthousiasme qui se produit à l'occasion d'un tel fait pour arriver à faire publier des documents qui autrement ne verraient pas le jour de sitôt encore. Mais comme des publications de cette nature sont très coûteuses, il serait bon de diviser le travail. Il est impossible qu'un seul pays puisse publier tout ce qui a paru sur Christophe Colomb. La discussion actuelle peut dès lors avoir son utilité. Espérons que les intéressés en tireront parti.

M. Polakowsky fait la communication suivante:

Meine Herren!

Gestatten Sie mir Ihre Aufmerksamkeit für einige Minuten zu erbitten, um Ihnen im Auftrage der Oficina Estadística de Guatemala die Historia de la América Central des José Milla vorzulegen. Es sind leider nur zwei Bände erschienen, der zweite wurde nach dem Tode des D. José Milla von D. Ant. Machado edirt. — Der erste Band enthält eine historische Abhandlung über die verschiedenen Nationen, welche Mittel-

Digitized by Google

Amerika zur Zeit des Einbruches der Spanier bewohnten, und die Geschichte Mittel-Amerikas bis zum Tode des Adelantado (bis 1542). Der zweite Band giebt in grossen Zügen die Geschichte dieser Länder bis 1686.

Diese Geschichte ist im Allgemeinen nur eine fleissige und geschickte Zusammenstellung der in den spanischen Historikern enthaltenen Daten. Nur wenig neues Material (aus den Archiven Guatemala's) ist verwerthet und manche der bis zu jener Zeit (1878—80) in Spanien publicirten Dokumente scheinen dem Autor unbekannt gewesen zu sein. So ist denn besonders der die Geschichte von Costa-Rica und Nicaragua behandelnde Teil sehr fehlerhaft. Diese Lücke ist aber durch die seit 1881 erschienenen Publikationen von Leon Fernandez und Man. Ma. de Peralta ausgefüllt worden.

M. Fabié présente au Congrès un exemplaire de son œuvre inédite *„Ensayo histórico de la legislacion primitiva de los estados españoles de América"* et en donne le résumé suivant:

Como su titulo indica esta obra tiene por objeto dar á conocer las disposiciones de caracter legislativo que sucesivamente fueron dictando los monarcas españoles para el régimen y gobierno de los vastos territorios á que estendieron su soberania en el nuevo continente empezando por las célebres capitulaciones ajustadas en la ciudad de Sta. Fé entre Cristobal Colon y los Reyes Católicos y llegando hasta la creacion del Supremo Consejo de Indias. Refierense tales disposiciones á las facultades de los gobernadores que representaban la autoridad suprema en aquellos estados; á la creacion de las municipalidades que representaban y regian las poblaciones nuevamente fundadas; á la administracion de la hacienda del Estado, y por tanto á las funciones de los famosos Oficiales reales; á la administracion de la justicia hasta la creacion de la Audiencia de la isla Española, dando noticia de su organizacion y de las ordenanzas por que se regia; del régimen militar establecido en aquellos paises, y por ultimo de la organizacion religiosa desde el Vicariato de Juan Buil hasta la ereccion de los primeros Obispados; refiriendo las pragmaticas relativas al establecimiento en

Digitized by Google

América de las primeras comunidades religiosas que fueron, como se sabe, las de San Francisco y Sto. Domingo, así como las bulas y cédulas referentes al regio Patronato Indiano.

No hay para que decir que en esta obra se hace especialisima mención de cuanto se refiere á las numerosas disposiciones que se dieron respecto á los indigenas, empezando por la clausula del testamento de la Reina Católica en que se declaran los indios libres y con los mismos derechos que los demas súbditos de la corona de Castilla, refiriendo por lo tanto lo que se dispuso en órden á su conversion á la Religion Cristiana, á sus casamientos ya entre los mismos naturales, ya con los españoles, y á el trabajo que habian de prestar para el cultivo de los campos, el laboreo de las minas y las faenas domésticas, en una palabra, el objeto de esta obra es, dar á conocer como las leyes españolas implantaron en el nuevo mundo la civilizacion propia de los que lo descubrieron y conquistaron.

Le secrétaire général, M. HELLMANN. Messieurs, comme le nombre des discours annoncés est assez grand, je me bornerai, quant aux mémoires des membres absents que je suis chargé de vous présenter, à vous en nommer seulement les titres et à y ajouter quelques remarques explicatives pour le cas où le titre ne suffirait pas à donner une idée exacte du contenu.

Le secrétaire général dépose ensuite sur le bureau avec quelques mots explicatifs le mémoire suivant de M. GELCICH à Lussinpiccolo (Autriche) et intitulé:

Bemerkungen zur modernen Litteratur über die Entdeckung Amerikas.

Es scheint eine eigenthümliche Fügung des Schicksals zu sein, dass wie in der Geschichte der Künste und Wissenschaften, so auch in jener der Erdkunde, gerade die grössten, die epochemachendsten Ereignisse in ein Dunkel gehüllt bleiben, welches die Forschung trotz ihrer gewaltigen Anstrengungen doch nicht zu durchbrechen vermag. Von den unaufgelösten Problemen aus der Geschichte der Erdkunde verdienen grosse Beachtung diejenigen, die sich auf die Auffindung der neuen Welt und auf ihren grossen Entdecker be-

Digitized by Google

ziehen. Wir müssen geradezu froh sein, dass uns noch der Name des Entdeckers und das Datum der ersten Landung erhalten geblieben, es fehlt aber gerade nicht viel, dass auch über diese Angaben die Welt in Zweifel gesetzt werde, wie ich dies später zu beweisen beabsichtige. Wo wir nur hinsehen, bei jeder Parthie aus der Entdeckungsgeschichte, die unsere Wissbegierde reizt, überall stossen wir auf Schwierigkeiten und Hindernisse, auf Widersprüche und Meinungsverschiedenheiten, die alle mit einander ein buntes Gewirr bilden, aus dem hinauszusteuern nicht der fähigste Lootse wagt. Bei anderen Gelegenheiten habe ich in verschiedenen Zeitschriften den Versuch gemacht, einige dieser Klippen zu ersteigen und schwebende Fragen mir zurechtzulegen. In manchem Punkte konnte ich zwar mit mir selbst einig werden und mir eine bestimmte, meinen Geist befriedigende Lösung bilden. Ob es mir aber auch gelang, noch Andere zu überzeugen, ob ich die Zustimmung der Fachgenossen erhielt, dies zu beurtheilen war mir bisher schwer. Im Ganzen und Grossen muss ich mir aber gestehen, dass, je mehr man sich in die Entdeckungsgeschichte vertieft, man desto unangenehmeren Erfahrungen und grösseren Enttäuschungen entgegengeht.

Schon die Fahrten der Nordmannen und Irländer geben vom nautischen Standpunkte aus betrachtet viel zu denken. Man hat die balsamischen Lüfte der Sagen in der Atmosphäre des südlichen Nordamerika, die dichten Nebel des Condlars an den Neufundlandbänken wieder gefunden. Der Lauf der amerikanischen Flüsse, die Hügel des Mississippi entsprechen so vollständig den Schilderungen der Legenden, dass man daraus klar und deutlich erkennen will, wie die Irländer Amerika vor dem Jahre 1000 entdeckten. Nun, wäre hier die Frage nicht gestattet, ob ähnliche Verhältnisse nicht auch auf europäische Länder Bezug haben können? Ich finde in den meisten Sagen, so auch in jener Condlars, dass die Schiffe gleich nach der Abfahrt aus Irland von dichtem Nebel umhüllt waren. Wären sie nach Westen gefahren, so hätten sie bis zur amerikanischen Nebelregion lange segeln müssen, wogegen ihnen die englische viel näher lag. Balsamische Lüfte trifft man auch in Spanien

Digitized by Google

an, die iberischen Flüsse laufen Ost-West, und Spanien besass viel Silber, wie die Sagen unausgesetzt berichten.

Ein weiteres Argument bezieht sich auf die Schwierigkeit, die Schiffe genügend zu verproviantiren. Die Fahrt von Island nach Amerika wird von den herrschenden Luftströmungen eher begünstigt, jene von Irland aus aber geschieht im Gebiete vorherrschender Westwinde und des Golfstromes. Columbus hatte auf seiner Fahrt den günstigen Nordostpassat, die Irländer hätten dagegen mit conträren Winden und Strömungen zu kämpfen gehabt, und ihre Schiffe müssten sehr gross angenommen werden, um sie einer ziemlich langen Ueberfahrt für fähig zu erachten.

Merkwürdig klingt dem Fachmanne die Breitenbestimmung der besuchten Länder aus der in den Sagas angegebenen Dauer der Tageslänge. Ich glaube hier wäre vor Allem nöthig zu untersuchen, welcher Art der Zeitmessung sich die damaligen Seefahrer bedienten. Auch die Kühnheit oder besser die Sicherheit, mit der die Schiffe bei Nacht und Nebel ohne Compass uns in eine gefahrvolle, von mächtigen Stürmen heimgesuchte See führen, wo starke Meeresströmungen herrschen und die Winternächte lang sind, gibt Anlass zu manchem Bedenken. Wenn uns z. B. S. Exc. Herr Minister Anderson durch stichhaltige Gründe für die Entdeckung durch die Nordmannen einnimmt, so plagen uns Zweifel dieser und anderer Art in bedeutendem Maasse und wir können uns von denselben nicht leicht losmachen. Man hatte in Island Nachrichten von einem im Süden oder Südwesten — so genau wusste man das gar nicht — gelegenen Weinland — Spanien! — man sprach von wunderbaren Steinklippen, die, um dorthin zu gelangen, passirt werden müssten — die Fingalshöhle auf der Insel Staffa! — dass auf Irland Priester in weissem Gewande und mit fliegenden Fahnen Processionen anführten, u. s. w. Ob dies nicht alles in einer Sage von Fahrten nach Vinland und Helluland vereinigt wurde!?

Diese Begriffsverwirrungen constatirt man in so mancher der oft angezogenen Quellen, so z. B. in der Vita Sancti Brendoni, Edition Jubinal, wo es über den Lauf der Flüsse heisst

Digitized by Google

„Vergentem ab orientali parte ad occasum", während die anderen Beschreibungen sagen „ad orientalem plagam ab occasu". Ersteres passt auf Amerika, letzteres auf Spanien. Das Landnámabók schreibt, Gross-Jrland liege auf sechs Tagesreisen von Irland! Professor Rafn meint, es handle sich um einen Schreibfehler, wir denken aber, dass mit diesen Schreibfehlern heutigen Tages viel zu sehr gerechnet wird.

Auch die oft angezogene Stelle aus Adam von Bremen klingt nicht glatt genug. „Post eam insulam ait terra non invenitur habitabilis in illo oceano, sed omnia quae ultra sunt, glacie intolerabili ac caligine immensa plena sunt". Also über Vinland hinaus, von Island aus gerechnet, soll lauter Eis sein. Wie kann ein Seemann, der die Ostküste Nordamerikas von Nord gegen Süd befuhr, solche Nachrichten mitgebracht haben! Ueber Vinland hinaus musste es doch immer wärmer und freundlicher werden.

Ich halte mich bei diesen Argumentationen, die ich demnächst des Näheren ausführen werde, nicht länger auf, dachte aber die allgemeine Aufmerksamkeit darauf lenken zu sollen.

* * *

Geht es aber uns mit den Kenntnissen über die Entdeckung durch Columbus besser? Ich sagte früher, dass wir froh sein müssen, wenn wir über den Namen des Entdeckers und über das Datum der ersten Landung nicht noch in Zweifel gesetzt werden. Wenn wir in der That die Geschichte Brasiliens von Gaffarel und die durch Duro veröffentlichten Dokumente „Colon y Pinzon" lesen, so fühlen wir uns schliesslich doch versucht zu fragen, wer der eigentliche Entdecker ist, Columbus oder Pinzon?

In den Dokumenten von C. F. Duro sind Zeugen-Aussagen vorhanden, laut welchen Pinzon auf den Westindischen Inseln um einen Tag und um eine Nacht vor Columbus gelandet haben soll. An und für sich betrachtet verdienen die Prozessakten nicht gerade die grösste Beachtung, weil die Zeugen nur Alles aus dritter und vierter Hand wissen wollen und sie augenscheinlich parteiisch sind. Die Sage der Fahrten Jean

Digitized by Google

Cousins kann uns dagegen nicht kalt lassen, weil zu viel Anzeichen vorliegen, die ihr eine Existenzberechtigung zusprechen. Nun bemerkt Desmarquets in seinen Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe 1785, dass der Steuermann des Cousin Pinzon hiess und dass dieser nach der Rückkunft des ersteren in Frankreich wegen versuchter Meuterei und unwürdigen Benehmens halber aus Dieppe ausgewiesen wurde. Pinzon soll zuerst nach Genua, dann nach Spanien ausgewandert sein. Wie nahe liegt da die Vermuthung, dieser Pinzon sei derselbe gewesen, der die Pinta führte! Dann würde es sich auch erklären, warum Pinzon mitten im Ocean dem Admiral rieth, südwestlichen Curs zu setzen, anstatt noch weiter nach Westen zu fahren. Allein Desmarquets verwechselt mehr als einmal die Ereignisse und die Personen, und so wäre nicht Wunder zu nehmen, wenn ihm bei der Erzählung dieser Geschichte die Legende der Meuterei auf der Sta. Maria vorschwebte. Uebrigens hätten die Nachkommen des Pinzon im berühmten Process der Familie Colon gegen die Krone Castiliens eine solche Thatsache nicht verschwiegen. Schliesslich muss bemerkt werden, dass die Archive von Dieppe um ein Jahrhundert vor Desmarquets abbrannten, dass kein einziges der Dokumente gerettet werden konnte, dass daher auch die Frage gestellt werden muss, woher eigentlich Desmarquets seine Nachrichten schöpfte.

Während die bisher berührten Punkte dem Zweifel immerhin einigen Raum lassen, müssen wir uns anderseits gestehen, dass die eigentliche Columbus-Geschichte so manchen Fortschritt aufzuweisen hat, dass aber selbst neueste Werke nicht die gehörige Rücksicht darauf nehmen. Uns sind speziell in Italien erschienene umfangreiche Abhandlungen und ganze Bücher aufgefallen, die einen Harrisse z. B. nicht kennen und daher nur soviel bieten als bereits in Irving zu lesen ist. Freilich darf man sich keinen übergrossen Erwartungen hingeben, denn kritische Stellen gibt es noch genug. Ob aber alles, was in neuester Zeit als kritisch behandelt wird, auch wirklich kritisch ist? In der Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde versuchte ich einige solcher Fragen nach meinen schwachen Kräften zu

Digitized by Google

beleuchten, ich will hier nur wenige derselben — die mir die wichtigsten scheinen — noch einmal ganz kurz berühren.

Man spricht dem Columbus das Verdienst ab, die Entdeckungsidee geschöpft zu haben. Ich theile diese Ansicht vollkommen und bin überzeugt, dass das unendliche, grenzenlose Meer auch dem XV. Jahrhundert zu bunt war, dass die Ansicht, es müsse jenseits des Oceans schliesslich doch etwas geben, sich Bahn gebrochen hatte. Columbus beruft sich ja auf Autoren, welche die Nähe Indiens an Europa schon ausgesprochen hatten, und wer weiss, ob er nicht gar auch Adam von Bremen gelesen hatte! „Aber — sagt Goethe — es gehörte denn doch zuletzt ein Mann dazu, der das alles zusammenfasste, um Fabel und Nachricht, Wahn und Ueberlieferung in Wirklichkeit zu verwandeln." — Und dieser Mann war Columbus! Ich habe lange über den Brief des Toscanelli gebrütet und einmal glaubte ich so weit gekommen zu sein, um kühn aussprechen zu können, der virtuelle Entdecker sei der Florentiner Arzt gewesen. Als ich jedoch zum so und so vielten Mal den Brief wieder las, blieb ich bei der Einleitung stehen, die so lautet:

„Es freut mich sehr, von deinen engeren Beziehungen zum König zu hören. Ich habe andere Male noch über die kürzere Route gehandelt, die man nach Indien einschlagen könnte anstatt des langen Weges, den ihr über Guinea macht. Und da du mir gegenwärtig schreibst, der König möchte von mir darüber Aufklärungen haben, wie man diesen Weg verfolgen sollte, so will ich dir solche auch geben."

Ich bin leider nicht in der Lage bestimmte Aufklärungen zu geben, ob und wo Toscanelli früher diesen Gegenstand behandelte; vielleicht meint er davon nur gesprochen zu haben, denn der italienische Text sagt: ragionato, der spanische tenga dicho. Aber beim Brief verweilend ist mir eines klar geworden: dass nicht die eigene Initiative des Toscanelli, auch nicht die Wissbegierde des Lissaboner Domherrn, sondern, wie der Text ausdrücklich sagt, der Wunsch des Königs etwas Näheres über diesen Weg nach Westen zu erfahren, um ihn zu begreifen und eventuell einzuschlagen, Anlass zur Ver-

Digitized by Google

fassung desselben gab. Wie kam nun der König dazu, sich solche Informationen einzuholen? Offenbar deswegen, weil er Anregung erhielt, den Versuch zu wagen und diese Anregung ist durch Columbus gegeben worden. Könnte man nachweisen, wann Columbus seine Anträge in Genua und Venedig stellte, so liesse sich wohl dieser Punkt endgültig erledigen.

Sehr hart ist Columbus durch Peschel beurtheilt worden. „Kaum hat er Haiti und seine Goldbäche entdeckt — schreibt der grosse deutsche Gelehrte — so ist plötzlich all sein Entdeckungsdrang abgekühlt, und er hat für nichts mehr Sinn, als für die Hebung jener Schätze.“ Wäre Peschel Fachmann gewesen, so hätte er einen solchen harten Ausspruch nicht gemacht. Peschel vergass, dass durch die Desertion des Pinzon und durch den Schiffbruch der Sta. Maria Columbus allein mit dem kleinsten seiner Schiffe geblieben war. So lange er die Sta. Maria noch besass, fuhr er fleissig herum; er vollendete die Bereisung von Cuba, entdeckte Hispaniola und unternahm Kreuzungen, um Babeca aufzufinden. Am 24. Dezember finden wir ihn noch in See, in der Nacht darauf verlor er die Sta. Maria und von diesem Augenblicke an rührt er sich nicht mehr vom Hafen.

Wäre es gerathen gewesen, sich mit dem kleinsten seiner Schiffe in einer ganz unbekannten Gegend, in einem fremden Meere sich der Gewalt der Elemente preiszugeben? Nicht die Goldgier war es, die ihn in Haiti fesselte, sondern der durchaus seemännisch besonnene Entschluss, die Pinta abzuwarten. Beweis dessen sind die Anstrengungen, die Columbus machte, um den Pinzon wieder aufzufinden und überhaupt das Benehmen des Admirals, welches hier noch näher zu erörtern überflüssig erscheint, da es sich um allgemein bekannte Sachen handelt.

„Wie gleichgültig ihm die Vollendung seines Entdeckerwerkes war — fährt Peschel fort — erkennen wir aus seinem Betragen auf der dritten Reise .... Obgleich er aus der Mächtigkeit des Orinocowassers mit Recht schloss, dass er ein geräumiges Festland entdeckt habe, berührt er doch nur flüchtig die Gruppe der Testigos und die Insel Margarita, um

Digitized by Google

schon am 15. August nach Española zu eilen. Wenn er dort alles, gelobte er sich, in blühendem Zustande treffe, wolle er seinen Bruder Bartolomé zur weiteren Entschleierung des neuen Landes absenden. So vergass er, dass er Zaiton und Quintay aufsuchen wollte, und vom Genuss und Besitz angezogen verzichtete er auf weiteren Entdeckerruhm." Soll aber da der Gesundheitszustand des Entdeckers gar nicht auf die Wagschale gelegt werden? Gicht, Fieber und Augenkrankheit hatten ihn so stark mitgenommen, dass er schliesslich in Haiti nur mehr als der Schatten von sich selbst und fast völlig erblindet anlangte. Wollen wir es diesem armen Greis übelnehmen, wenn er sich in solchem Zustande nach Ruhe sehnt?

Die nautischen Kenntnisse des Columbus sind nach allen Seiten hin discutirt worden und führten schliesslich zu dem Resultat, Columbus sei kein besonderer Fachmann gewesen. Nun, ein Gelehrter war er wohl nicht, aber etwas mehr, als man ihm in letzterer Zeit zumuthete, muss er doch verstanden haben. Sein Capitalfehler bestand in der Breitenangabe von Cuba. Die 42° des Las Casas können meiner Ansicht nach nicht durch Columbus niedergeschrieben worden sein, die Ziffer war dem Las Casas wahrscheinlich unverständlich und er hat sie falsch ausgedeutet. Wie könnte man sich sonst die Thatsache erklären, dass der Entdecker am 13. Oktober notirte, die Breite der entdeckten Länder sei jener von Ferro gleich; ein zweites Mal, am 15. Februar 1493, schrieb er, dass Española in 26° liegt; am 3. Februar schien ihm der Nordstern so hoch, wie am Cap St. Vincent. Ich kann nicht annehmen, dass er Cuba in 42° glaubte, um dann nach einem ziemlich langen Nordcurs die eigene Position im Parallel von St. Vincent zu schätzen.

Greifen wir aber noch mehr zurück. Am 13. Oktober gibt er die Breite mit ungefähr 28° an; am 30. findet man schon die 42°. Vom 13. bis zum 30. ist er, ein einziges Mal ausgenommen, immer südlich gesteuert. Am 14. Dezember langte er in der Mosquito-Bai an. Ist es möglich, dass der schlechteste aller Seeleute nach solchen Cursen und nachdem er die Abfahrts-

Digitized by Google

breite mit 28°, die Ankunftsbreite mit 26° bezeichnete, eine Zwischenstation mit 42° annehme und gelten lasse?!

In der früher angezogenen Zeitschrift der Berliner Gesellschaft für Erdkunde habe ich die Gründe angeführt, die mich überzeugen, dass auch der Fehler in der Ortsbestimmung auf den Azoren nicht dem Entdecker zuzuschreiben ist, ich merke aber, dass ich mich doch zu sehr in die Länge ziehe und muss daher die verehrten Herren Congressmitglieder auf die bezügliche Abhandlung verweisen.

Das schwierigste Problem ist mir die Geschichte des zwiefachen Tagebuches. Soll Columbus wirklich so wenig Selbstvertrauen besessen haben, dass er es nicht wagte, sich mit seiner Rechnung in die Oeffentlichkeit zu wagen? Denn das Verheimlichen des abgelaufenen Weges bei dem Umstande, dass er die besten spanischen Piloten bei sich hatte, will mir nicht einleuchten. Die Pinzon's, Juan de La Cosa, Cristóbal Garcia Xalmicuto waren doch erfahrene Seefahrer, die in der Distanzschätzung jedenfalls die gleiche Uebung besassen wie der Entdecker, und Columbus musste dies gewusst haben. Auch hat es keinen rechten Sinn, dass er die Leute glauben machen wollte, sie seien dem Mutterlande näher als es wirklich der Fall war. Ich glaube, das Vernünftigere wäre gerade gewesen, ihnen zu sagen: da seht her, wir haben schon so viel Weg zurückgelegt, uns bleibt nurmehr wenig zu thun, um das gesuchte Land zu finden.

Es gibt nicht wenig andere Punkte in der Geschichte der Entdeckung, die vielfache Commentare zulassen und vielfach auch commentirt wurden, aber die eigentlichen grösseren Werke, auch jene, die in letzterer Zeit erschienen und über Columbus handeln, berücksichtigen sie zu wenig oder gar nicht. Wir haben bis jetzt nur reine Apologien des Columbus und dann in allerlei Zeitschriften zerstreute Artikel, die entweder zu streng oder zu milde urtheilen. Eine ausführliche Geschichte der Entdeckung, welche die neuesten Errungenschaften der Forschung enthält, kenne ich wenigstens nicht.

Columbus war kein ausgezeichnet gebildeter Mann, nein, das wird Niemand zugeben, der las, wie er irgendwo einen

Digitized by Google

Baum sah, der mehrere Fruchtarten trug, aber er war auch nicht so unwissend als man seit einiger Zeit behaupten will. Er war ein schlichter Seemann, der viel gelesen hatte und weil er eben spät in seinem Leben las, so hat er das Viele nicht ordentlich verdaut. Man fasse ihn in diesem Sinne auf, in dem Sinne nämlich, wie ihn der grosse Goethe auffasste, und in diesem Sinne behandle man seine Geschichte.

Gelegentlich des bevorstehenden IV. Säcularfestes der Entdeckung will man in Italien eine Sammlung aller Druckschriften veranlassen, welche in jenem Lande über Columbus erschienen. Dazu soll die italienische Regierung eine ansehnliche Summe Geldes bestimmt haben. Dies ist meiner Meinung nach nicht der richtige Weg, um die neuesten Errungenschaften der Forschung zu popularisiren, einfach deswegen nicht der richtige Weg, weil gerade auf diesem Gebiete Italien sich von Irving am wenigsten emanzipirt hat. Ich möchte lieber vorschlagen, dass eine Entdeckungsgeschichte auf Grund der neuesten Untersuchungen zusammengestellt werde und erlaube mir besonders auf den Werth einiger Quellen hinzuweisen.

Irving stützt sich in vielen Punkten auf die Angaben der Vida, deren Authenticität zwar nachgewiesen wurde, die aber ohne Zweifel stellenweise wenigstens Einschiebungen und Fälschungen enthält. Die darauf bezügliche Polemik von Harrisse, D'Avezac und Peragallo liefert genügende Anhaltspunkte, um dieses wichtige Dokument nach seinem wahren Werthe beurtheilen zu können.

Was den Geburtsort und die Jugend des Columbus anbelangt, glaube ich, dass den Ausführungen Harrisse's nichts mehr beizufügen ist — Harrisse sollte in der Folge als Basis den Schilderungen dienen.

Die zuletzt erschienenen Dokumente von Cesareo Fernandez Duro können nur mit grösster Vorsicht gebraucht werden, ebenso bedürfen die Studien über die vorcolumbische Entdeckung einer eingehenden kritischen Revision. Schliesslich möchte ich auch die Angaben von Peschel und Ruge über die Fähigkeiten und über den Charakter des Entdeckers nicht un-

Digitized by Google

bedingt unterschreiben. Es wäre höchst unbescheiden von mir, wollte ich meinen einschlägigen Arbeiten irgend welchen Werth beimessen. Ich könnte höchstens die Herren Congressmitglieder bitten, das, was ich über die Geschichte der Entdeckung in mehreren Jahrgängen der Zeitschrift der Berliner Gesellschaft für Erdkunde und in der für wissenschaftliche Geographie schrieb, mit einer gütigen Durchsicht zu beehren, und ich fände vielleicht hin und wieder Fachmänner, welche meine Ansichten theilen oder meine Beweisgründe anerkennen.

Ein neues zeitgemässes Werk über die Geschichte der Entdeckung müsste ungefähr folgendes Programm ausführen.

1. Kritische Besprechung der vorcolumbischen Entdeckungen, mit Rücksicht auf meine früher kurz skizzirten Zweifel.

2. Stand der nautischen Wissenschaft zur Zeit der Entdeckung.

3. Lebenslauf des Columbus mit Berücksichtigung der Untersuchungen von Harrisse, Navarrete, Irving u. s. w.

4. Commentirte und richtig gestellte Neuauflage der Vida auf Grund der Untersuchungen von Navarrete, Harrisse, D'Avezac, Peragallo u. s. w.

Nur das Alte wieder zusammenzutragen hätte keinen richtigen Sinn.

Le secrétaire général, M. Hellmann. Un autre mémoire se rapportant à l'histoire nous est envoyé par M. Brinton de Philadelphie; il traite sur la traduction en Nahuatl de la „*Historia de la Nueva España*" par Sahagun. A la fin de son mémoire M. Brinton propose au Congrès d'émettre un vœu à l'adresse du gouvernement espagnol, afin de faire republier l'œuvre de Sahagun, proposition à laquelle je vondrais attirer l'attention des membres espagnols du Congrès.

M. Brinton. *On the Nahuatl version of Sahagun's Historia de la Nueva España.*

Among other interesting documents laid before the Congress of Americanists at its fourth meeting, in Madrid, in 1881,

Digitized by Google

was the Nahuatl version of Sahagun's Historia de las Cosas de la Nueva España. It is mentioned in Vol. I of the Actas del Congreso Internacional de Americanistas, p. 29, as „el texto, inedito, original, en idioma Mexicana, de la Historia de Nueva España, de P. Sahagun," but no further description of it is given.

This precious manuscript belongs to the private library of the king, but through the enlightened liberality and kindly courtesy of the Spanish scholars which I met, I was permitted, during a recent visit to Madrid, to make a careful examination and collation of it. The results of this examination I have the honor to lay before you.

The Ms. is a folio of three hundred leaves exclusive of a modern title-page bearing the following title: ... En este volumen se contiene seis libros del original de los libros historiales de las cosas desta Nueva España tocantes a la espiritual y temporal, que son todos doce libros. At the top of folio 1 there is a title in the handwriting of Father Sahagun reading as follows; Historia Universal, de las cosas de la Nueva España, repartida en doce libros, en Lengua Mexicana, y Española, fecha por el muy Reverendo Padre Fray Bernardino de Sahagun; Frayle de Sanct Francisco, de observancia. This, I say, appears to have been written by Sahagun himself, as it resembles his irregular, sprawlling, but legible hand.

In the body of the book there are at least four different handwritings, and the whole is evidently merely a collection of materials, or, as the spaniards would say, a borrador, prepared for completing the earlier books of the author's celebrated production. But precisely as such it has a peculiar value which merely a Nahuatl version of the history would not possess, as it contains a large amount of native material which the author did not utilize in his work as finally written; and this material is of the greatest interest to Americanists, especially to those who study the language, history or religion of the Nahuatl-speaking tribes. To make this appear, I shall give a collation of the contents of the volume.

Digitized by Google

Folios 1 to 19, inclusive, contain a spanish version of part of the first book of the Historia as printed; and folios 20, to 24, present a similar version of the earlier chapters of the fifth book. These spanish pages, which contain no Nahuatl, and are apparently in Sahagun's own hand, are followed by eight blank leaves.

Folios 33 to 52, inclusive, present the Nahuatl Original from which Sahagun drew his material for the first book of his History, treating of the gods worshipped by the Mexicans. It is in two parts, in different handwritings, the first in short verses, the second in prose.

Folio 53 is an original letter, in Nahuatl, by a native, Pedro Gonzalez, addressed to Father Sahagun, and in reply to his inquiries as to the correct date on which the mexican year commenced.

Folios 54 to 129 recto, contain the Nahuatl original on which the author based his second book, concerning the religious feasts and sacrifices of the natives; and on folios 129 verso to 159, inclusive, we have the original material for book third of the History describing the origin and history of the gods.

Folios 160 to 170, inclusive, contain the earlier chapters of the seventh book of the History, giving the native myth of the origin of the sun, moon and stars. This myth is written very carefully in three parallel columns, the first giving the Spanish translation, the second the Nahuatl original, and the third abundant exegetical notes upon the latter. After this follow eight leaves in blank, which in turn are followed by ten folios presenting again the Nahuatl original of the history of the sun and moon just referred to. Evidently this second copy of the myth, in a different hand, is the one from which the annotated copy was prepared. This gives us an insight into the way Sahagun went to work. Some intelligent native wrote down for him the ancient chants or legends. The Father preserved them, and when opportunity offered, had them carefully transcribed with notes and a translation by the aid of some of his neophytes. In this volume, however, the example given is the only one where this method is carried out in full.

Digitized by Google

Folios 190 to 243, contain the Nahuatl material for the fifth book, and folios 244 to 249, contain some of the material for the sixth book of the History, also in Nahuatl.

Up to this point, that is, up to folio 250, there are no illustrations to the text; but after this there are many, carefully drawn and colored. They embrace, first, the material on the religious feasts and ceremonies which the author worked up in the Appendix to his second book of his History, and that relating to the calendar, which he inserted at the close of the first, fourth and seventh books. The text is entirely in Nahuatl, without Spanish translation, and none of it, except the headings of some of the divisions, are in the handwriting of Sahagun himself. Various material, which does not appear in the printed volume, and the loss of which is bewailed by M. Jourdanet, in the notes to his french translation of the Historia, will be found here in its original form, especially the tables concerning the native calendar.

Among the illustrations are thirty-seven figures of as many mexican divinities, accurately drawn and colored, showing their characteristics, forms, costumes and ornaments, with a description of each in Nahuatl. Some of these descriptions have been used by Sahagun in the chapters of his first book, but of a number of the gods here portrayed he has made no mention at all, and we thus have offered many new facts in mexican theology. The artistic execution of these cuts is superior to the similar ones in the history of Father Duran, and their value in the study of the mexican codices and inscriptions will be apparent to every one.

Such is a succinct description of this precious manuscript. No one, conversant with the study of ancient mexican mythology, but will see how much its publication would add to the stores of our knowledge in that direction. But its actual value is much greater than I have yet expressed. It will be observed that I have referred to the Nahuatl text as containing the sources from which Father Sahagun drew his material for the portion of his history referring to the religion of the ancient mexicans. I wish to emphasize this, as it was evident

Digitized by Google

to me on examination that the Nahuatl text is by no means a paraphrase of the Spanish history, but contains a great deal which does not appear at all in this latter. Of a large portion of it, Sahagun gave only the most superficial rendering, omitting whole passages, and generally merely culling here and there facts and expressions which he wove in with statements drawn from other sources.

Much of the Nahuatl is in short rhythmical sentences, and is, I believe, the original traditional chant in which they preserved the myths of their complicated theology, and which were taught orally in the public schools or calmecac, very much as Caesar tells us the Celtic youth were instructed by the druids in Britain.

To illustrate what liberties the worthy father took with his authorities, I will read the first chapter of his first book, as it appears in the printed volume, and then shall add a close translation of the same chapter made by myself from the Nahuatl original as preserved in the manuscript in question.

Chapter First: which discourses of the principal god Uitzilopochtli, whom the mexicans adored and to whom they made sacrifices.

This god, called Uitzilopochtli, was another Hercules of lofty stature, of considerable strength, very warlike, a great destroyer of cities and living in carnage. He undertook wars like a devouring fire and was always much feared by those whom he opposed. He bore upon his shield a fearful dragon's head, vomiting flames. He was a sorcerer, or lover of disguises, and often turned himself into a bird or wild beast. The mexicans esteemed him higly during his life on account of his strength and skill. After his death they paid him the honors of a god, and sacrificed to him many slaves. They selected for this purpose those which were in good condition, and they took care, for his greater honor, that the victims were ornamented with ear-rings and lip-rings such as they were accustomed to wear. There was another god like him, called Camaxtle, in the republic of Tlaxcala.

Now of this same short chapter I shall give a literal

Digitized by Google

rendering from the nahuatl, adding also the original, so that the metrical character, as it seems to me, may be manifest. It is written in the original manuscript in the same short lines which I have used.

Vitzilipuchtli	Huitzilopochtli
çan maceualli	only a subject
çan tlacatl catca;	only a mortal, was;
naualli	a magician,
tetzaultl	a terror,
atlacacemelle	a stirrer of strife,
teixcuepani	a deceiver,
quiyogoyani in yaoyotl	a maker of war,
yautecani	an arranger of battles,
yautlatoani;	a lord of battles;
ca itechpa mitoaya	and of him it was said
tepan quitlaca	that he hurled
in xiuhcoatl	his flaming serpent,
immamalhuaztli	his fire-stick,
quitoz nequi yaoyotl	which means battles,
teoatl tlachinolli.	bloody war and burning.
Auh iniquac ilhuiq'xtililoya	And when his festival was celebrated,
malmicouaya	captives were slain,
tlaaltilmicoaya	washed slaves were slain,
tealtilaya impochteca.	the merchants washed them.
Auh inic mochichuaya	And thus he was arrayed:
xiuhtotonacoche catca	with ear-pendants of green feathers,
xiuhcoanauale	holding his serpent torch,
xiuhtlalpile	girded with a belt,
matacaye	bracelets upon his arms,
tzitzile	wearing turquoises,
oyuuale.	as a master of messengers.

It will readily be seen how much of the vivid and antique character of the original has been neglected by Sahagun, and how many interesting archaeological traits were passed

Digitized by Google

over by him as undeserving attention, or possibly were not understood by him or by the translator he employed.

The metrical form of the original will, I am persuaded, be evident in the lines given. They are to a certain extent alliterative and assonantal, and the last six lines are composed of active possesives carefully selected as terminating in Ê long, this being only one of three terminations for this part of speech in the Nahuatl language.

This brief notice will, I hope, make it evident to all Americanists present how much our studies would gain by the publication of the Nahuatl portion of this manuscript: and, in conclusion, I would offer a resolution that the enlightened government of Spain, which of late years has done so much toward fostering the study of the history of her colonies by the publication of the „Cartas de Indias" and similar productions, be solicited to take under consideration the publication of the precious and unique manuscript which I have described.

M. Fabié. Sabido es que la obra del P. Sahagún segun él mismo declara se formó de este modo: reunió en dos ocasiones distintas los indios mas ancianos y entendidos en sus antiguedades y las representaron en pinturas estos mismos, y otros tradujeron dichas pinturas en lengua Nahuatl, y por último el P. Sahagún vertió este texto al castellano formando al proprio tiempo un glosario de aquella lengua. Hasta ahora solo ha visto la luz la traduccion castellana tomada sin duda del códice que perteneció al monasterio de Franciscanos de Tolosa y que hoy posee la Real Academia de la Historia, las demás partes de la obra permanecen inéditas y de ellas posee dos importantes fragmentos España; uno de ellos existe en la Biblioteca del Palacio y el otro en la de la Academia. Ademas en la Biblioteca Medico-laurentiana de Florencia hay un códice en tres tomos en folio que por su encuadernacion y otras señales revela claramente que perteneció á España y es sin duda el mas completo y perfecto de esta obra, pues en el estan las pinturas, el texto Nahuatl, la version castellana y el glosario

Digitized by Google

aunque no completo. La Real Academia de la Historia tiene acordada la publicacion de esta importantísima obra valiendose de los elementos que posee y, prévias las negociaciones oportunas, del códice de Florencia, pero lo hará cuando las circunstancias se lo permitan.

M. Seler. Von den einzigen beiden vorhandenen Handschriften, welche den ursprünglichen aztekischen Text des Werkes enthalten, habe ich die gesehen, welche in der Biblioteca Laurentiana zu Florenz aufbewahrt wird. Es sind zwei starke Bände, die Seiten eng beschrieben. Auf der einen Hälfte der Seite ist der aztekische Text, gegenüber die spanische Uebersetzung gegeben. Der aztekische Text enthält mehr, als in den bekannten, auf der spanischen Uebersetzung beruhenden Ausgaben steht. Ein besonderer Vorzug dieser Handschrift besteht in den beigegebenen Bildern. So sind die in den 22 Kapiteln des ersten Buches beschriebenen Götter durch je ein Bild, bezw. die Tlaloques des Kap. 21 durch 5 Bilder veranschaulicht. Weiterhin finden sich im vierten Buch Kap. 1 die dort erwähnten Urmenschen und Erfinder des tonal amatl (Cipac tonal und Oxo moco) durch einen Mann und eine Frau, am Schluss des 16. Kapitels noch einmal Huitzilipochtli, am Schluss des 31. noch einmal Quetzalcoatl dargestellt. Endlich sind die verschiedenen kostbaren Schulterdecken, welche in Buch 8 Kap. 8 mit ihren Namen als fürstlicher Schmuck aufgeführt sind, das priesterliche Wams, welches der neugewählte Fürst bei der ersten feierlichen priesterlichen Funktion im Tempel Huitzilipochtli's trug (Buch 8 Kap. 31) und Buch 10 Kap. 17 die Waare der Kleiderhändler durch verschiedene Abbildungen erläutert. Der P. Sahagun erzählt, dass ihm das Material für seine Geschichte von alten angesehenen Indiern geliefert wurde, und dass diese alle ihre Mittheilungen schriftlich, d. h. in Bilderschrift niederlegten, welche Bilderschrift ihm von seinen indianischen Zöglingen in aztekischer Sprache erklärt ward, — lo declararon en su lengua, escribiendo la declaracion al pié de la pintura. Ich glaube, diese Angabe ist doch nur cum grano salis zu verstehen. Abgesehen von den

Digitized by Google

sehr bedeutenden Stücken didaktischen Inhalts, die nichts anderes sind als Proben der überlieferten alten indianischen Litteratur — la postilla y los cantares, von denen Sahagun spricht, — sind in dem Werke Sahagun's eine ganze Menge anderer Dinge enthalten, die durch Bilderschrift unmöglich ausgedrückt oder doch höchstens nur angedeutet worden sein konnten. Eine Darstellung des Inhalts von Sahagun's Geschichtswerk in Bilderschrift darf man, meine ich demnach, nirgends erwarten anzutreffen. Dass jedenfalls die Bilder der Handschrift der Biblioteca Laurentiana das nicht bieten, wird nach dem Angeführten ohne Weiteres klar sein. Was den Stil der Bilder angeht, so ähneln sie denen, welche den Text des Geschichtswerkes des P. Duran begleiten, oder noch mehr den Figuren eines Dokuments, welches sich im Besitze des Herrn Aubin befindet, und welches bei der von Ramirez und Chavero besorgten Neuherausgabe des Werkes von Duran im Anhange publicirt worden ist[1]). Von dem schönen kräftigen Stil der alten Bilderhandschriften ist hier wenig mehr zu spüren. Immerhin entsprechen wenigstens die Götterbilder ziemlich genau der Beschreibung. Und man mag demnach annehmen, dass diese Bilder das wiedergeben, was die alten Indianer dem P. Sahagun hinmalten. Sie enthalten unstreitig echte Züge und sind von Bedeutung, weil die gröbere Darstellung gewisse Merkmale der Ausstattung stärker in die Augen springen lässt, als die fein ausgeführten, aber mit dem ganzen Apparat beladenen Figuren der alten Bilderhandschriften.

M. Reiss. Je ne veux pas m'occuper de Sahagun, je veux parler seulement du principe d'émettre des vœux, ce qui me semble assez dangereux. Nous en avons fait l'expérience au Congrès international de géographie qui a incommodé les gouvernements en émettant constamment des vœux, ce qui revenait à demander de l'argent. Eh bien, Messieurs, ce Con-

[1]) Ich habe an anderer Stelle nachgewiesen, dass dieses Dokument nichts anderes ist als eine Darstellung der mexikanischen Monatsfeste. Vgl. Verhandlungen der Berliner Anthropologischen Gesellschaft. 19. Febr. 1887.

Digitized by Google

grès de géographie n'existe plus. On essayera de le faire revivre dans deux ans à Paris, mais il n'a pas été possible de réunir la session qui devait se tenir l'année passée: aucune ville ne voulait le recevoir. Un congrès qui s'occupe de science ne doit pas faire autre chose et ne pas chercher à prescrire aux gouvernements comment ils doivent dépenser leur argent. Que si l'on dit au gouvernement de tel pays qu'il doit publier tel ou tel livre et que le gouvernement ne soit pas en état de faire la dépense, on adresse à ce gouvernement une critique sur la manière de dépenser son argent. C'est une voie dans laquelle nous ne pouvons pas entrer.

M. Fabié. Je crois que la déclaration de M. Reiss est très opportune et je propose au Congrès d'adopter le principe qu'il vient de défendre.

M. Reiss. Il n'est pas nécessaire d'insérer dans les statuts une clause interdisant les vœux. Il y a des difficultés aux changements des statuts. Contentons nous de prendre une résolution pour notre session et qu'on la maintienne pour les sessions suivantes.

Le secrétaire général, M. Hellmann, dépose sur le bureau les ouvrages présentés au Congrès et attire spécialement l'attention des membres sur l'ouvrage de M. Horsford intitulé: „*Discovery of America by Northmen*".

Une liste complète des livres présentés au Congrès se trouve à la fin des Comptes-Rendus.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Digitized by Google

DEUXIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Mercredi 3 octobre, midi.

La séance s'ouvre sous la présidence de M. Reiss, qui fait au Congrès la communication suivante:

J'ai reçu une lettre du prince Gortschakow qui a été vice-président du Congrès à Madrid et qui a montré alors son haut intérêt pour nos études, comme ceux qui ont assisté à la session de Madrid se le rapelleront sans doute. Il souhaite le meilleur succès à la session de Berlin et espère pouvoir assister à une session ultérieure.

Le président prie M. NETTO de prendre place au fauteuil.

M. NETTO se rend à cette invitation, et après avoir remercié de l'honneur qui lui a été fait, il donne la parole à M. Heger.

M. HEGER fait une communication *sur quelques objets archéologiques du Mexique et de l'Amérique du Sud,* dont il a donné le résumé suivant:

Der Vortragende legt einige interessante Gegenstände aus den Sammlungen der anthropologisch-ethnographischen Abtheilung des k. k. naturhistorischen Hofmuseums in Wien vor, welche zumeist noch der näheren wissenschaftlichen Deutung und Erklärung bedürfen, die er sich von den zahlreichen, zum Kongresse versammelten Fachmännern erhofft.

Digitized by Google

1. Zuerst weist er eine kleine altmexikanische Figur aus dunkelbraunem Holze vor, die aus den Sammlungen des k. k. Münz- und Antiken-Kabinetes in Wien stammt, wohin sie möglicherweise aus dem alten Bestande der Ambrasersammlung gekommen ist. Das Stück stellt eine hockende menschliche Figur dar, mit grossem, thierähnlichen Kopfe. Auf dem Kopfe befinden sich kleine, stumpfe, hornartige Ansätze, auf der Spitze mit Goldblech überzogen; die Augen sowie die Zähne des etwas geöffneten Mundes sind durch geschnittene Muschelschalenstückchen dargestellt, welche in das Holz eingelegt sind. Am Nabel der Figur ist ein kleiner Menschenkopf aus einem tiefschwarzen, glänzend polirten Stein eingelassen, dessen Stirnband, Augen, Zähne, Zunge aus verschiedenen grünen Gesteinsarten und Muschelschalenscheibchen, welche in die schwarze Masse eingelegt sind, dargestellt erscheinen. Dieses Köpfchen ist ein Meisterwerk altmexikanischer Mosaikarbeit, aber nicht wie die bekannten grösseren Stücke Stein oder Muschelschalen in Holz, sondern Stein in Stein. Auch die beiden seitlichen, dreieckigen Begrenzungsflächen der Figur müssen ehemals je drei ähnliche Köpfchen eingelegt besessen haben, wie dies die ovalen Vertiefungen, welche noch zum Theil mit einer harzartigen Masse (Kittmaterial) ausgefüllt sind, zeigen. Das Stück, welches 8,8 cm hoch und 7 cm breit ist, hat hinten eine kugelkappenförmige Vertiefung, welche einen starken Ueberzug mit der vorhin erwähnten Harzmasse hat, mittelst welcher dasselbe seinerzeit an irgend einen Gegenstand befestigt gewesen sein muss.

Die weiteren Stücke sind:

2. Ein merkwürdig geformtes, kolbenförmiges Geräth mit Stiel (s. Taf. I, Fig. 2), letzterer abgebrochen (unvollständig), aus massivem Silber, wahrscheinlich ein Streitkolben; angeblich altmexikanisch. Der eigentliche Knopf bildet einen nahezu 8 cm hohen Cylinder, dessen Mantelfläche von 100 in zehn übereinanderliegenden rechteckigen Plättchen gebildet wird, von denen jedes in der Mitte der Quere nach einen scharf vortretenden, etwa $^1/_2$ cm hohen Grat trägt. Nach oben ist das Stück durch eine 2 mm dicke Platte abgeschlossen, welche

Digitized by Google

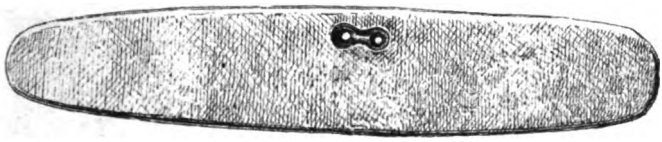


Fig. 1.

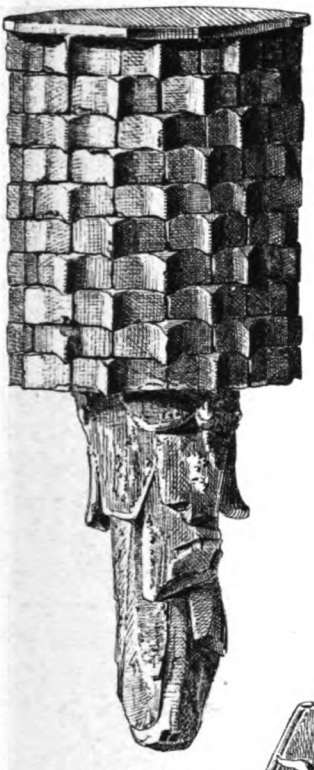


Fig. 2.

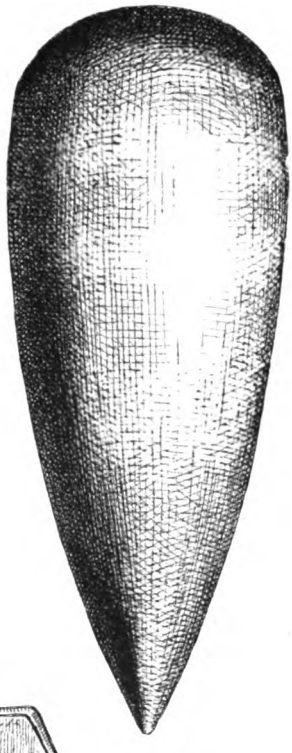


Fig. 3.

Fig. 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

achtseitig ist, so, dass je eine längere und eine kürzere Seite miteinander abwechseln. Der Rest des etwa 3 cm starken Stieles ist $7^1/_2$ cm lang und vom dem ursprünglichen Stiele durch scharfe Axthiebe getrennt worden. Merkwürdig ist die Erscheinung, dass der Stiel und die untere Begrenzungsfläche des Kolbens eigenthümlich granulirt erscheint. welche Granulirung durch scharfe Längsfurchen zu Längslinien angeordnet erscheint. Das Stück wiegt 793 Gramm.

3. Eine jener sogenannten Klangplatten aus dem nördlichen Südamerika (Venezuela?) aus Nephrit (spec. Gewicht: 3,007) (s. Taf. I, Fig. 1). Unser Stück ist von helllauchgrüner Farbe (Radde 38 n mit Stich in 39 n), mit weisslichen Querstreifen, durchscheinend, 14 cm lang, in der Mitte 3,7 cm breit und etwa 4 mm dick. Das eine Ende muss etwas abgebrochen gewesen sein und wurde später primitiv zugeschliffen, so dass das Stück nicht ganz symmetrisch erscheint. Die beiden Löcher sind auf der einen Seite durch eine seichte Längsfurche verbunden (s. Abbildung), während auf der anderen Seite von jedem derselben eine breite Vertiefung gegen den oberen Rand ausgeht, so dass man genau erkennen kann, wie die Schnur befestigt war, an der das Stück zweifellos aufgehängt gewesen sein musste. Das Stück ist sehr sorgfältig polirt und die Kanten überall gut abgerundet. Angeschlagen giebt dasselbe einen sehr hellen, schönen Klang. Das Stück stammt aus den Sammlungen des ehemaligen Hof-Mineralienkabinetes und trug die Provenienzangabe: China oder Südamerika. Erstere Angabe ist gewiss falsch, die letztere, obzwar sehr allgemein, stimmt mit dem überein, was bisher über ähnliche Stücke bekannt wurde[1]). Ob das Stück lediglich nur als Klangplatte, oder auch als Brustschmuck gedient hat, für welch' letztere Meinung Dr. Uhle eingetreten ist, lässt sich heute schwer entscheiden. So lange an einem sicher altamerikanischen Stück, sei es einer

[1]) Siehe: Fischer, H., Nephrit und Jadeit.
Meyer, A. B., Jadeit und Nephrit-Objecte. A. Amerika und Europa. Leipzig 1882, p. 5.
Virchow und Ernst in der Zeitschrift für Ethnologie. Verhandlungen 1884, p. (454), 1885, p. 128 und p. (312).

Digitized by Google

Figur aus Terracotta oder aus Stein, einem Relief oder einer Zeichnung nicht nachgewiesen ist, dass die Bewohner des nördlichen Südamerika nicht nur halbmondförmigen, sondern auch geraden Brustschmuck trugen, muss diese Frage offen bleiben. Gegen letztere Deutung scheint die bedeutende Länge des Hamburger Stückes zu sprechen, welches die Provenienzangabe: Puerto Cabello (ein venezuelanischer Hafen) trägt.

4. Beil aus Chloromelanit, Rückentheil zugespitzt (siehe Taf. I, Fig. 3), ausserordentlich sorgfältig geschliffen, mit scharfer Schneide, von tiefer, dunkelbläulichgrüner Farbe (Radde zwischen 15 e und 16 e), an den Kanten durchscheinend. Der Umriss entspricht beiläufig jenem unserer mitteleuropäischen Flachbeile aus Jadeit, doch ist unser Stück durchaus nicht flach, sondern ziemlich dick im Fleische (bis 33 mm). Es stammt aus dem Nachlasse Ferdinand v. Hochstetter's, in dessen Besitz es auf Umwegen von einem Mineralienhändler kam, der für dasselbe die Provenienzangabe: „Atacama, Chile" machte. Trotz eifriger Nachforschungen liess sich bis heute nichts Näheres über diesen Punkt eruiren. Da wir bis heute kein ähnliches Stück aus diesen Theilen Südamerikas kennen, so bleibt diese Provenienzangabe zum mindesten sehr fraglich.

5. Silberplatte von eigenthümlicher Form (s. Taf. I, Fig. 4), auf der einen Seite mit Figuren in Relief versehen, angeblich altperuanisch und aus Cuzco, Peru, stammend. Das Stück stammt aus dem Besitze des bekannten Mäcenas Louis Sokoloski. Die Rückseite ist ganz flach, der obere Winkel durchlocht. Die Darstellung eines sonnen- und schlangenanbetenden, knieenden, nackten Menschen, der nur einen Federkopfschmuck trägt, ist jedenfalls sonderbar und lässt an der Echtheit des Stückes etwas zweifeln. Die Darstellung der Sonne und des knieenden Indianers lassen es nicht unmöglich erscheinen, dass das Stück aus späterer Zeit stammt und spanisches Erzeugniss ist und man in dem Stück die sonnenanbetenden Bewohner des alten Incareiches zur Darstellung bringen wollte. Die stellenweise vorhandenen Vertiefungen, sowie die zwischen den Sonnenstrahlen auftretenden Unebenheiten lassen erkennen,

Digitized by Google

dass das Stück gegossen wurde. Das Gewicht des Stückes beträgt $124^1/_2$ gr.

6. Eine jener sogenannten Aggriperlen, auf deren Bedeutung uns zuerst Dr. Richard Andree und später Dr. Otto Tischler aufmerksam gemacht hat. Unser Stück (s. Taf. II, Fig. 1 und 2) befand sich in einer grossen altmexikanischen Sammlung, und es ist kaum zweifelhaft, dass dasselbe auch aus Mexiko herübergekommen ist. Da wir das Vergnügen haben, Herrn Dr. Tischler in unserer Mitte zu sehen, so lade ich ihn ein, uns seine Anschauung über den Ursprung dieser vielgenannten Perlen mittheilen zu wollen.

M. O. Tischler. An die von Herrn Heger vorgezeigte, aus Mexico stammende Glasperle möchte ich mir erlauben einige Bemerkungen zu knüpfen, welche allerdings nicht den mindesten Anspruch auf Vollständigkeit machen sollen und können. In Bezug auf nähere Details verweise ich auf eine kleine Arbeit „Ueber Aggry-Perlen und die Herstellung farbiger Gläser im Alterthume," die ich in den Schriften der Physikalisch-ökonomischen Gesellschaft zu Königsberg Bd. XXVII (1886) veröffentlicht habe, die ich später aber in bedeutend erweiterter Form herauszugeben gedenke. Die Bezeichnung „Aggry-Perle", womit man diese Perlen manchmal benannt hat, ist nicht zweckmässig, da man hierunter Perlen verstand, die an der Guineaküste in Afrika gefunden sind, über deren nähere Form und Zeichnung nichts weiter bekannt ist, die aber von viel mannigfacherer Beschaffenheit sein mögen.

Die vorliegende, längliche Perle besteht aus einer Reihe concentrischer, gezähnter, verschiedenfarbiger Schichten, wobei sich zwischen zwei verschiedenen Lagen immer eine opakweisse Schicht befindet. Die innerste besteht aus hellem, durchsichtigem, leicht grünlichem Glase, dann kommt eine opakweisse, wieder dieselbe (nur scheinbar dunkler erscheinende) Schicht, eine 2te opakweisse, eine breite aus opakem Braunroth, eine 3te opakweisse und aussen eine dunkel-kobaltblaue transparente Schicht. Man hat die innerste Röhre nach und nach mit einer Reihe von anderen Schichten umhüllt und nach

Digitized by Google

Ueberfangen mit je einer opakweissen Lage durch Pressen in einer gerippten Form wellig gemacht, so dass sie auf dem Querschnitt gezähnt erscheinen. Die rothe Schicht, über welche man wohl die innere Röhre rollte, ist in vielen Fällen nicht dünnflüssig genug gewesen, so dass sie mitunter in die Vertiefungen zwischen den Rippen nicht tief genug eindrang, wodurch dann hier eine Reihe von ursprünglich nicht beabsichtigten Kanälen entstand. Wahrscheinlich wurden auf solche Weise längere Stäbe hergestellt, die man nachher in kürzere zerschnitt und durch Schliff vollendete, indem an jedem Ende 6 Facetten angeschliffen wurden, so dass ein kurzer Cylinder entstand, der an jedem Ende in eine 6seitige Pyramide mit kleiner Endfläche auslief, welcher demnach aussen einen blauen, scheinbar heller und dunkler gestreiften Mantel, auf den Facetten eine Reihe sternförmiger, einander umschliessender, farbiger Streifen zeigt.

Diese Form, Zeichnung und Farbenfolge wiederholt sich geradezu identisch bei der grössten Anzahl dieser durchaus nicht seltenen Perlen, so dass wir sie als die normale bezeichnen können. Einige Varianten in Form und Farbe, die besonders bei kleineren Perlen vorkommen, sollen daher hier übergangen werden. Die Grösse variirt von 6 mm Länge (parallel der Röhre), 6 mm Durchmesser, bis 25 mm Länge, 22 mm Durchmesser und noch mehr.

Diese normalen Perlen sind in den verschiedensten Gegenden Europa's gefunden, von Italien durch Deutschland hin bis England, da, wo sichere Berichte vorliegen, nur einzeln oder mehrere beisammen in der Erde; ferner in Aegypten (1 Exemplar im Berliner Aegyptischen Museum) und in Nubien. Das Berliner Museum für Völkerkunde besitzt von Loanda 6 grosse Perlen von ganz derselben Normalform als die vorgezeigte mexikanische.

Man hielt diese Perlen lange für alt-ägyptisches oder phönicisches Fabrikat, das schon durch uralten Handel über dies Gebiet verbreitet wäre. Dann wurden aber diese Perlen durch fast ganz Nord-, Central- und Südamerika gefunden, vom atlantischen bis zum stillen Ocean. Im Süden in Peru

Digitized by Google

und in Brasilien, von woher ich selbst eine solche Perle aus Mundo novo, Provinz Rio Grande do Sul, der Güte des heute hier anwesenden Herrn Dr. v. Ihering verdanke. Die meisten haben völlig normale Form und Farbenfolge, so dass sie wie aus einer Fabrik zu stammen scheinen, nur einige kleine, u. a. aus Peru (im hiesigen Museum für Völkerkunde), aus Costarica (im Museum zu Bremen) etc. zeigen kleine Variationen, sind aber von ganz demselben Charakter, aus einer Reihe gezähnter Schichten, an den Enden pyramidal zugeschliffen. Ganz analoge Perlen sind auch noch auf den Inseln nahe Neu-Guinea gefunden worden.

Diese Verbreitung spricht nun schon gegen ihre Abstammung aus Aegypten oder Phönicien, obwohl einige Phantasten sie gerade trotzdem als Beweis für die Anwesenheit der Phönicier in Amerika ansehen wollten. Ihre Herkunft wird aber klar (wie dies schon A. Franks und andere grosse Glaskenner vermuthet haben), da wir sie auf den altvenezianischen Millefiorigefässen wiederfinden, von denen sich u. a. in Berlin einige hochcharakteristische Stücke wiederfinden, so neben anderen ein Fussbecher im Kunstgewerbe-Museum, ein sehr schönes Fläschchen, vorläufig noch im Antiquarium.

Diese Millefiorigefässe, wie z. B. das Fläschchen, bestehen aus vielfach dunkelblauem Glase (mitunter auch aus farblosem), das aussen mit mehrfarbigen Stäbchen, den Millefioristäbchen, belegt ist, die der Länge nach platt ausgebreitet sind, während meist auf beiden Seiten auch noch die Querschnitte dem Kerne platt aufliegen. Diese Stäbchen bedecken also stets einen inneren ursprünglich geblasenen Kern. Das Ganze hat etwas sehr buntes und unruhiges und befriedigt eigentlich einen feineren Geschmack nicht. Diese Millefioristäbchen zeigen aber völlig die Technik und Farben der uns beschäftigenden Perlen, mit dem Unterschiede, dass sie in der Mitte voll (und natürlich jetzt plattgedrückt) sind. Bei dem genannten Fläschchen nimmt die Mitte der Stäbchen meist ein 4- oder 5strahliger opakrother Stern ein, dann folgt umhüllend eine opakweisse, gezähnte Schicht, eine 2te sternförmige opakrothe, eine 2te gezähnte weisse und eine äussere meist kobaltblaue, hin und

Digitized by Google

wieder aber auch dunkelgrüne oder amethystviolette, in der Regel runde, selten auch noch gezähnte.

Bei anderen Gefässen zeigen diese Stäbchen noch mehr bunte Farben: immer bestehen sie aus concentrischen, vielfach aus gezähnten Schnitten. Natürlich fiel bei diesen Stäbchen, welche nur Abschnitte längerer durch vielfaches Ueberfangen und Pressen hergestellter Stäbe sind, der Facettenschliff weg. Wenn man den so verzierten Gefässen aber unsere Perlen entgegen hält, kann wegen der ausserordentlichen Uebereinstimmung über ihren venezianischen Ursprung kaum noch ein Zweifel bestehen. Die Millefioristäbchen sind von viel kleinerem Durchmesser und wohl aus den ursprünglich viel breiter hergestellten Stäben, welche man zum Theil direkt in Perlen zerlegte, durch Ausziehen gebildet.

Es fragt sich nur noch, wann und wie diese Technik entstanden ist.

Die Geschichte der hochedlen venezianischen Glaskunst ist vielfach leider noch ausserordentlich dunkel. Den besten Aufschluss giebt die „Monografia della Vetraria Veneziana e Muranese" (Venezia 1874), herausgegeben von der giunta speciale für die Wiener Weltausstellung 1873, wo besonders die Mittheilungen aus den Matrikeln der verschiedenen Glasmacherzünfte von grosser Wichtigkeit sind. Wir wissen, z. B. nach Sabellico, dass am Ende des 15. Jahrhunderts zu Venedig Millefiorigefässe gefertigt wurden. Der Glaskelch des Berliner Kunstgewerbemuseums wird seiner Form nach an's Ende des 15. Jahrhunderts gesetzt. Ferner finden sich auf mehreren der Berliner Gefässe feine Goldflitterchen zerstreut. Die Decoration mit solchen Flitterchen (semés d'or) fällt überwiegend noch in's 15. Jahrh. und hört im 16. allmählich auf. Die Verbindung von Goldstreifen mit Millefioristreifen, die dann mit farblosem Glas umhüllt sind, findet sich mehrfach in venezianischen Glaskugeln. Auf einen ähnlichen Zeitpunkt führt nun auch die Formirung der Perlen, die durch Schleifen stattgefunden hat, hin.

Die Fabrikation der Perlen alla lucerna, welche jetzt noch in Venedig ausgeübt wird, wo in der Lampenflamme die auf

Digitized by Google

einem Draht befindliche, erweichte Glaskugel mit erweichten farbigen Glasstäben gewissermassen bemalt wird, soll erst 1528 durch Andrea Viador erfunden sein (ein Zeitpunkt, der aber nicht ganz feststeht). Wohl aber ersehen wir aus den in obiger Monografia citirten Matrikeln, dass grade am Ende des 15. Jahrh. in Venedig Glasstäbe (oder Röhren) zerschnitten und mit dem Schleifrade facettirt wurden, also grade die bei unseren Perlen angewandte Technik.

Alle diese Betrachtungen führen also immer auf denselben Zeitpunkt hin, auf das Ende des 15. Jahrhunderts, kurz gesagt auf das Jahr 1500.

Es fragt sich nur noch, wie lange solche Perlen fabricirt wurden. Wie erwähnt kam im 16. Jahrh. eine neue (an und für sich uralte) Methode der Perlenfabrikation auf: daher dürfte anzunehmen sein, dass man die ältere Methode nicht mehr allzulange anwandte. Allerdings finden sich Millefioristäbchen von ähnlicher Technik noch in Dosendeckeln mit Streifen von Aventuringlas, dessen Entdeckung sich nur bis in den Anfang des 17. Jahrh. zurückverfolgen lässt: es kann ja sein, dass man zu diesem dekorativen Kleingeräth die bunten Stäbchen noch länger anfertigte; vielleicht reichen einige Varianten der kleinen Perlen noch in etwas jüngere Zeit zurück.

Bei der ungemeinen Gleichmässigkeit der am häufigsten vorkommenden normalen Perlen wird man aber doch wohl einen engeren Zeitraum der Fabrikation annehmen können und sie wohl nicht mehr weit ins 16. Jahrh. hineinsetzen. Die Geschichte der venezianischen Perlen während der folgenden Jahrhunderte ist dann allerdings viel dunkler als die fast ganz aufgeklärte der antiken.

Schliesslich lässt sich die Entstehung dieser Stäbe und Perlen, welche letztere, wie gezeigt, einfach solche Stäbe mit röhrenförmiger Mitte sind, aus der ganzen Geistesrichtung der Renaissance erklären.

Im ganzen Kreise der antiken Perlen haben die vorliegenden nichts Analoges. Vor der römischen Kaiserzeit kommen Glasperlen aus Ziegelglas gar nicht vor: mir sind nur solche aus Blutglas bekannt, obwohl Ziegelglas bereits im

Digitized by Google

5. Jahrh. v. Chr., allerdings recht selten, vorkommt. (Ueber die Bedeutung der Namen für die zwei verschiedenen Arten des antiken opakrothen Glases vgl. die Nachweise in meiner oben citirten Abhandlung). Von alt-phönicisch oder ägyptisch kann also gar nicht die Rede sein. Zur Kaiserzeit tritt Ziegelglas bei den Perlen auf, immer noch in einer schöneren Nüance als das schmutzige Braunroth der vorliegenden Perlen, welches sich eigentlich erst in der Völkerwanderungsperiode findet. Aber die Perlen dieser beiden Perioden sind aus genügend sicheren Gesammtfunden so vollständig bekannt, dass wir vergebens nach Analogien suchen. Die angeblichen Funde einiger solchen Perlen in sächsischen Gräbern Englands beruhen nur auf ungenauer Beobachtung.

Als man später zur beginnenden Renaissancezeit den Boden nach den Resten des Alterthums durchwühlte, müssen auch die herrlichen antiken Millefiorigefässe und ihre bunten Scherben grosses Aufsehen erregt haben; aber wie die Renaissancezeit überhaupt die Antike wohl wiederherzustellen glaubte, dafür aber etwas eigenartig Neues schuf, so bildete sie auch hier in Nachahmung der alten ganz neue Muster.

Es sei daher noch ein kurzer Rückblick auf die antiken Millefiorigefässe, die herrlichsten, noch nicht erreichten Erzeugnisse alter Glasmacherkunst, gestattet.

Die Elemente der antiken Millefioritechnik, deren Beginn erst in die römische Kaiserzeit fällt, sind die Millefiori-Stäbe und Plättchen. Man legte eine Zahl verschiedenfarbiger Stäbe schachbrettartig oder in anderen Mustern aneinander und schmolz sie zusammen. Oder es wurde ein runder Stab mit einer anderen Farbe überfangen, so dass eine ausgefüllte Röhre entstand, ein Process, den man mehrfach wiederholen konnte (wie man es allerdings auch später in Venedig that). Eine solche aus concentrischen Schichten bestehende Röhre konnte dann mit breiter einfarbiger Glasmasse umhüllt werden. Häufig legte man aber einen Kranz kleiner Röhren herum, deren helle, opake Wände einander berührten, und dann folgte erst die umhüllende, meist transparente Schicht. Diese letztere Form ist für den vorliegenden Fall besonders wichtig, eine Schilde-

Digitized by Google

rung der zahlreichen übrigen Varianten würde hier zu weit führen. Die Stäbe konnte man beliebig auf einen kleineren Querschnitt ausziehen und dann wieder combiniren. Wenn man sie zerschnitt, erhielt man die „Millefioriplättchen", welche alle denselben, resp. einen ähnlichen Querschnitt zeigen.

Diese Plättchen wurden entweder zu grösseren Platten (Fournierplatten) aneinandergelegt und zusammengeschmolzen, zu Perlen vereint, besonders aber zu Glasgefässen verbunden, wobei aber ein grosser Unterschied gegen die sie nachahmen wollenden venezianischen Gefässe hervortritt. Während bei letzteren die Stäbe flach über einen geblasenen Kern gelegt sind, fehlt ein solcher Kern im Alterthum ganz, kann auch nie vorhanden gewesen sein. Die Platten sind entweder nur in eine Form gepresst, resp. formirt ohne jede weitere Nachhilfe, oder es ist bei etwas bewegterem Profil durch Schliff die Form vollendet: dies beides ist die Technik bei den Gefässen, wo die Zeichnung der Plättchen noch ziemlich klar und unverzogen hervortritt. Bei den antiken Gefässen kommen daher besonders die Querschnitte, die dünnen Millefioriplättchen zur Wirkung, während in Venedig bei den aufgelegten viel längeren Stäben die Mantelflächen sehr hervortreten, daneben jedoch auch die Endflächen, d. h. die Querschnitte. Aber auch im Alterthum treten durch die bei der Formirung nicht zu vermeidende Verzerrung hin und wieder diese Seitenflächen hervor, ganz besonders bei Perlen, und hier musste ihre gestreifte Schattirung auffallen. Der Röhrenkranz mit hellen opaken Wänden scheint an den äusseren Stellen heller durch die umgebende transparente färbige Glasschicht hindurch als aus den Tiefen in der Mitte zwischen zwei Röhren, daher das streifige Aussehen. Dies suchten die Venezianer auf anderem Wege zu erreichen, indem sie den mit opakweisser Schicht umgebenen Kernstab zähnten und dann noch einmal farbig überfingen, eine allerdings einfachere Operation, die dann auch im Inneren des Stabes wiederholt angewendet wurde. Im Alterthum kommen solche concentrische gezähnte Schichten nie vor, nur an einanderliegende Röhren. Man kann also dies Vorbild, welches die Venezianer nachzubilden suchten, noch gut erkennen.

Digitized by Google

Wenn man demnach solche Stäbchen fertigte zur Nachbildung der Millefiorigefässe, so ist es sehr natürlich, dass man solche bunte Stäbe, indem man nur zuerst mit hohler Röhre begann, statt mit massivem Mittelstab, auch zu bunten Perlen verwandte, und nach der Methode des 15. Jahrh. zerschnitt und an den Enden zuschliff. Danach würde man zuerst auf die Idee gekommen sein, die Gefässe nachzubilden und dann die dazu nothwendigen Stäbchen auch bei der Perlenfabrikation verwendet haben: doch ist diese zeitliche Folge gerade nicht bewiesen.

Die ganze Betrachtung lässt sich aber mit der auf verschiedenen Wegen gefundenen Bestimmung des Zeitpunkts der Fabrikation unserer fraglichen Perlen sehr gut vereinen.

Das Geheimnissvolle ist ihnen genommen, ohne dass sie an Interesse verloren haben.

Sie wurden gerade zu einer Zeit hergestellt, als kühne Seefahrer den Osten der alten Welt auf einem anderen Wege entdeckten und eine neue Welt erschlossen.

M. Seler. Ich glaube die vierte Figur (Taf. I, Fig. 4) bestimmen zu können. Es ist eine männliche Figur, wie die sorgfältig ausgearbeiteten Geschlechtstheile (auf der Unterseite der Figur) deutlich erkennen lassen. Sie zeigt einen Ungeheuerkopf mit fletschenden Zähnen und trägt auf der Brust die Muschel, das Kleinod des Gottes Quetzalcoatl. Durch diese beiden Merkmale kennzeichnet sich die Figur als Xolotl, der Gott der Zwillinge und der Missbildungen, der in den kosmogonischen Mythen mit und neben Quetzalcoatl agirt, und der sich opfert, bezw. geopfert wird, um der neugeborenen Sonne Leben und Bewegung zu verleihen. Der Gott zeigt in den Abbildungen auf der Oberseite des Kopfes zwei stilartige Verlängerungen mit abgeschnittenem Rand. Vergl. z. B. die Hieroglyphen von Xolotlan (Cod. Mendoza 13. 13) und die Figur Cod. Borgia 50, den Kopf der letzteren habe ich in meiner Arbeit über das Tonala matl von Aubin in der Figur 148 wiedergegeben. Der abgeschnittene Rand markirt sich hier durch die gelbe Farbe (Leichenfarbe, bei Wundrändern stets angewendet) und die

Digitized by Google

lappig gewellte Linie. Die vorliegende Figur des Wiener Hofmuseums zeigt dieselben zwei stilartigen Fortsätze auf dem Kopf. Sie sind auch hier scharf abgeschnitten und mit einem Metallplättchen bedeckt, das in der Mitte ein kleines Kügelchen trägt — vielleicht bestimmt, das Tropfen zum Ausdruck zu bringen.

M. Netto. Je ferai remarquer, au sujet de la communication que nous venons d'entendre sur les perles phéniciennes en Amérique, que celles dont nous avons connaissance au Brésil sont de fabrication vénitienne et ont été transportées, à mon avis, par des missionaires italiens dans le but d'en faire cadeau aux sauvages qu'ils allaient catéchiser au Brésil.

M. Jimenez de la Espada fait une communication en espagnol sur les *„colliiers de pierre de Portorico“*.[1])

M. Hamy. L'honorable préopinant a abordé deux points tout-à-fait distincts. Je voudrais dire un mot sur chacun de ces points. Il a rappelé le travail d'un de mes compatriotes, M. Eugène Beauvois, qui, se servant de documents recueillis en Écosse et comparables à ceux de Portorico, a résumé ce qu'on sait des „collares“ dont l'île de Portorico est le centre de fabrication. Ces colliers de pierre, qui se rencontrent presque exclusivement à Portorico et quelquefois aussi dans les petites Antilles du Nord, sont de deux sortes. Il y en a qui se composent d'un ovale assez régulier, sans aucune espèce d'ornement extérieur, avec seulement quelques parties en saillie semblant reproduire un décor généralement fort simple. Ensuite il y en a qui sont asymétriques: au lieu de présenter une courbe régulièrement ovale, ils s'écartent légèrement vers

[1]) Malgré mes demandes réitérées de bien vouloir me remettre le manuscrit de cette communication, M. Jimenez de la Espada n'a répondu ni envoyé un résumé de son discours. De plus, comme le sténographe n'a pu suivre l'orateur, je ne suis pas à même d'en donner un court extrait.

Le secrétaire général
G. Hellmann.

Digitized by Google

une extrémité inférieure pour aboutir à une plaque sur laquelle il y a généralement une ornementation. On a depuis longtemps constaté dans la fameuse collection, qui se trouve à l'Institut Smithsonian, que ces colliers sont tantôt dextres et tantôt sénestres, de manière à former paire. Or, dans un vieil auteur espagnol j'ai lu un texte que je n'ai pas retrouvé, mais que j'espère pouvoir reproduire. Chez les habitants de Portorico, dit cet auteur, à une certaine époque de l'année, les chefs étaient obligés de se mettre sur les épaules une espèce d'ornement en pierre — ce sont probablements ces colliers — et d'exécuter devant leurs sujets une danse d'un caractère spécial afin de montrer qu'ils avaient conservé toute leur vigueur. Je suppose que c'est là l'explication des colliers; ils se disposaient sur les deux épaules, se bouclaient devant et derrière, de manière à former une paire.

Quant au second point abordé par M. Beauvois, à savoir que la présence des objets montrerait une affinité entre l'Écosse et Portorico, je ne l'accepte en aucune façon. Il se trouve toujours des antiquités américaines en Europe, égarées depuis le siècle de la découverte. Dans ma province, au musée de Douai, il y a deux magnifiques haches caraïbes avec figures gravées comme M. Bastian en possède deux ou trois. Ces haches ont été trouvées dans une petite commune des environs d'Arras. Allez-vous dire que nos compatriotes soient de la même race que les habitants des Antilles? Vous trouvez des objets égyptiens partout: allez-vous dire que les habitants chez qui ils se trouvent cachés sont parents des Égyptiens? C'est inacceptable. Il faut donc nous borner à constater qu'on a trouvé deux colliers en Écosse, qu'ils ont été apportés par quelque voyageur de Portorico et égarés ensuite.

M. Schmeltz. Ich erlaube mir das Wort zu ergreifen, um, anknüpfend an die Festgabe der Redaktion und des Verlegers des *Internationalen Archivs für Ethnographie*, dieses seit Anfang 1888 begründete Organ der Unterstützung der Fachgenossen wärmstens zu empfehlen und zwar dies um so mehr, als es sich hier nicht um eine buchhändlerische

Digitized by Google

Spekulation, sondern um ein rein wissenschaftliches Unternehmen handelt, dessen etwaige Ueberschüsse laut Erklärung des Verlegers dem Organ selbst wieder zu gute kommen sollen.

Unter dem Hinweis darauf, dass das Organ einer Anregung des Prof. Bastian sein Entstehen verdankt und doch selber nur unter schweren Opfern seitens des Verlegers zu Stande gekommen, bitte ich das Archiv sowohl durch lebhaftes Abonnement, als auch besonders durch Mittheilung von Berichten über Museen und Sammlungen, Reisen und Reisende etc. zu unterstützen, damit selbes immermehr den Zweck erfüllt, der den Gründern vor Augen geschwebt, nämlich den eines Bindegliedes zwischen den Ethnographen und den ethnographischen Museen aller Länder und solchergestalt der jüngsten aller Wissenschaften mehr und mehr von Nutzen sei.

M. Strebel fait le discours suivant sur les „*Antiquités de l'État de Vera Cruz (Mexique).*"

Die Eigenart eines jeden der Volksstämme zu ergründen, welche Alt-Mexico nach und neben einander bewohnt haben, ihre Beziehungen zu einander und die Abgrenzung ihrer Wohnsitze festzustellen, das sind Aufgaben, zu deren Lösung unser heutiges Wissen nicht ausreicht. Die entscheidendste Förderung unserer Erkenntniss würde unzweifelhaft durch eine systematische Durchforschung des Landes nach den Ueberresten seiner ehemaligen Bewohner und den Erzeugnissen ihrer untergegangenen Kultur erreicht werden, von denen noch vieles im Schoosse der Erde geborgen liegt. Dem stehen aber leider zur Zeit wenigstens sehr grosse, ja zum Theil unüberwindliche Schwierigkeiten entgegen, denen wir es auch zuschreiben müssen, wenn bisher verhältnissmässig so wenig Material gewonnen werden konnte, das den Anforderungen entspricht, die wir im Interesse jener Aufgaben stellen müssen.

Ein solches Material ist es nun, das sich hier im Königlichen Museum für Völkerkunde theils in natura, theils in getreuen Abbildungen ausgestellt findet und, so weit es hier besprochen werden soll, ausschliesslich in Gebietstheilen des

Digitized by Google

ehemaligen Totonacapan und zwar vorwiegend in Gräberfunden gewonnen wurde.

In den Erzeugnissen der Menschen spiegelt sich innerhalb gewisser Grenzen nicht nur ihre Kulturstufe im Allgemeinen wieder, sondern auch die weitere und engere Begrenzung ihrer ethnischen Eigenart, sowie die innerhalb dieser auftretenden Abweichungen, welche theils durch individuelle, theils durch Verschiedenheit äusserer Bedingungen hervorgerufen werden. Von diesen Wahrnehmungen ausgehend, habe ich versucht, an dem zur Verfügung stehenden Material diejenigen Merkmale aufzufinden, welche seine Eigenart nach den erwähnten Richtungen hin am besten kennzeichnen, um dann durch Zusammenfassen derselben einen Typus zu schaffen, der als fester Ausgangspunkt für weitere Entscheidungen dienen könne. Sobald sich Hauptmerkmale an mehreren Fundorten wiederholen, ist die Sicherheit einer ethnischen Zusammengehörigkeit und damit auch ein Typus ethnischer Eigenart gewonnen, den ich Kulturgruppe bezeichnet habe. Zu einem derartigen befriedigenden Ergebniss konnte nun freilich nicht in allen Fällen vorgedrungen werden. Mancher Theil des Materials musste vorläufig bei Seite gestellt werden, weil seine Eigenart, sei es durch beschränkte Stückzahl, sei es durch andere besondere Umstände, nicht genügend zu Tage trat. Für derartiges müssen dann weitere Aufschlüsse, die meist von umfangreicherem Material zu erwarten sind, abgewartet werden.

Gestatten Sie mir, ehe ich weiter gehe, einige Bemerkungen über die bei meiner langjährigen Arbeit gemachten Erfahrungen, die, wenn sie auch nicht gerade Neues bieten, doch vielleicht durch ein energisches Betonen an dieser Stelle von Nutzen sein können. Je mehr Material man unter die Hände bekommt, je grösser werden die Ansprüche, die man an Umfang, Vielseitigkeit und rationelle Sammelweise des Materials stellen muss, denn erst dann erkennt man die Bedingungen und die Schwierigkeiten einer richtigen Deutung und gewissenhaften wissenschaftlichen Ausnutzung. Wie oft habe ich es erfahren, dass Merkmale, die für die Bestimmung der Eigenart wichtig erschienen, bei zunehmendem Material gegen andere zurück-

Digitized by Google

treten mussten, die anfangs nicht beobachtet oder unterschätzt waren, und wie erst dann sich verstreute Beobachtungen, die zusammenhanglos erschienen, sich zu einem verständigen Ganzen zusammenfügten. Man kann daher nicht genug vor jener noch immer vereinzelt auftretenden Ausnutzung warnen, die auf Grund einzelner Stücke zu den weitest gehenden Deutungen vorzudringen wagt. Nicht minder schädigend für eine gesunde Entwickelung unserer Erkenntniss wirkt jene ebenfalls noch vielfach vertretene Sammelmethode, die nur gut erhaltenes Material beachtet und mit Verachtung auf Bruchstücke herabsieht. Alles, auch das unscheinbarste Bruchstück muss gesammelt werden, worin uns ja die Prähistoriker mit gutem Beispiele vorangehen, wohl wissend, dass oft ein Bruchstück wichtigen Aufschluss geben kann. Ebenso wenig aber darf ein gut gesammeltes Material, bevor es nicht eingehend wissenschaftlich bearbeitet ist, durch Abgabe sogenannter Doubletten verstümmelt werden, denn abgesehen davon, dass wirklich identische Stücke verhältnissmässig selten vorkommen, giebt auch das quantitative Auftreten, sowie die Variationsweite in manchen Fällen wichtige Fingerzeige für die wissenschaftliche Verwerthung.

Auf die von mir aufgestellten Kulturgruppen zurückkommend habe ich denselben als unterscheidende Bezeichnung den Namen desjenigen Fundortes zugefügt, der das am meisten entscheidende Material geliefert hat, denn wenn diese Kulturgruppen auch entschieden ethnische Eigenarten vertreten, so war doch eine nähere Bezeichnung derselben vor der Hand nicht rathsam. Ich will die Gründe dafür kurz angeben. Schon der Umstand, dass ich aus dem innerhalb der Grenzen des ehemaligen Totonaken-Reiches gefundenen Material zwei sich gut von einander scheidende Kulturgruppen aufstellen konnte, schliesst die Annahme einer ethnischen Einheit, die man sonst wohl anzunehmen geneigt sein könnte, aus. Die spärlichen historischen Ueberlieferungen zeigen freilich, dass neben einer durch lange Zeiten in ungestörtem Besitz des Landes ausgebildeten totonakischen Eigenart durch die zuwandernden Chichimeken (auch Teochichimeken, Ulmeken und Zaca-

Digitized by Google

teken genannt) fremde Elemente auftreten können, deren Einfluss auf die einheimische Kultur, jenen Ueberlieferungen nach, aber nicht sehr gross gewesen sein kann. Die eine meiner Gruppen nun, die „Cerro montoso"-Kulturgruppe, vertritt durch die Zahl und die räumliche Vertheilung der Fundorte den grösseren Theil des ehemaligen Totonaken-Reiches, wo auch noch heute die totonakische Sprache herrscht, soweit sie nicht durch die spanische verdrängt ist. Sie hat aber in ihren wesentlichen Merkmalen Uebereinstimmung mit Fundorten, die nach Westen hin schon entschieden ausserhalb der Grenzen von Totonacapan liegen und durch anderweitig bekannte Funde noch weiter in Gebiete eindringt, die von Stämmen der Nahoa-Familie (mexikanische Sprachfamilie) bewohnt waren. Sie kann aus diesem Grunde nicht wohl eine totonakische Eigenart vertreten, die schon durch die verschiedene Sprache als deutlich unterschieden gekennzeichnet ist. Die zweite, „Ranchito de las Animas"-Kulturgruppe, welche durch geringere Zahl und geringere räumliche Ausdehnung der Fundorte auf den südlichen Theil des ehemaligen Totonacapan beschränkt wird, müsste dann jene gesuchte totonakische Eigenart vertreten. Darnach würden dann die historischen Ueberlieferungen dahin zu berichtigen sein, dass der Einfluss der zuwandernden sogenannten Chichimeken ein weit grösserer gewesen sei, so zwar, dass er in dem grösseren Theil des Reiches die einheimische totonakische Kultur schon so frühzeitig verdrängt habe, dass man daselbst heute nicht leicht mehr Reste derselben auffindet. Nur im Süden des Reiches erschiene sie dann noch erhalten geblieben zu sein. Einer solchen Auffassung stehen nun allerdings noch manche Bedenken entgegen, die aber hier nicht eingehender erörtert werden können, und für deren Kenntnissnahme und Beurtheilung ich auf meine Arbeit „Alt-Mexico" verweisen muss, deren zweiter vorläufig abschliessender Theil demnächst erscheinen wird.

Wenn sich nun auch über die ethnische Zugehörigkeit der aufgestellten Kulturgruppen vor der Hand nur Vermuthungen sagen lassen, so bleibt doch der nicht zu unterschätzende Gewinn, in diesen Gruppen feste Anhaltspunkte

Digitized by Google

gewonnen zu haben, die einen maassgebenden Vergleich für weitere Entscheidungen gestatten. Gelingt es, derartige typische Gruppen in immer grösserer Zahl und für immer weitere Gebiete Alt-Mexicos aufzustellen, dann sind wir auch einer befriedigenden Lösung der am Eingange meiner Besprechung erwähnten Aufgaben sehr nahe gerückt. Ein solches Ziel kann sich aber nur durch die vereinten Kräfte Vieler erreichen. Möge diese Besprechung und das ausgestellte Material, zu dem ich den sich dafür Interessirenden gern eingehendere Erklärungen geben will, dazu beitragen, diesem Zweige amerikanistischer Forschung neue, ergiebige Kräfte zuzuführen.

La parole est à M. SELER qui présente les *résultats archéologiques de son dernier voyage en Mexique:*

Seit Jahren mit der Archäologie und Linguistik der Völker Centralamerikas beschäftigt, war es schon lange mein sehnlicher Wunsch gewesen, das Land, in dessen Gebiete meine Studien sich bewegten, mit Augen zu sehen. Im vorigen Jahr endlich konnte ich diesen Wunsch befriedigen. Mitte September reiste ich aus Deutschland ab. Einige Wochen habe ich den grossen Städten der Vereinigten Staaten von Nordamerika gewidmet. Acht Tage habe ich, Dank der liebenswürdigen Bereitwilligkeit des Herrn Professor Brinton, den handschriftlichen Schätzen seiner Bibliothek widmen können. Acht weitere Tage habe ich in der Gegend von S. Fé in Neu-Mexiko zugebracht. Die ganze übrige Zeit, von Mitte November 1887 bis Anfang August 1888, habe ich mich im Gebiet der Republik Mexiko aufgehalten.

Für die Beurtheilung der Verhältnisse, wie sie vor der Eroberung des Landes durch die Spanier unter Cortez lagen, und für die alte Geschichte der Nationen Centralamerikas sind wir bisher auf die Berichte der spanischen Mönche und einiger getaufter Eingeborenen, sowie auf die spärlichen Reste der einheimischen in Bilderschrift niedergelegten Traditionen angewiesen gewesen. Die letzteren, abgesehen von ihrer Lückenhaftigkeit, leiden an dem Mangel, der allen solchen Quellen anhaftet. Die Berichte der Spanier dagegen, so zahlreich und

Digitized by Google

umfassend sie sind, sind doch nur sehr fragwürdige Quellen, da eine ganze Menge Dinge ohne Zweifel den Mönchen für immer verborgen blieben, und es ihnen auch an der für das Verständniss nöthigen Unbefangenheit mangelte. Zudem bewegten sich die Erkundigungen der Spanier im Grossen und Ganzen in dem unmittelbaren Gebiet der grossen Centren. Wollen wir zu einem richtigen Verständniss der alten Geschichte des Landes gelangen, so müssen wir in erster Linie die objektiven Quellen, d. h. das archäologische Material, in Betracht ziehen und aus diesem uns ein Bild von der Vertheilung der Stämme und von der Richtung und von den Wegen, in welchen die Kultureinflüsse wirkten, zu gewinnen suchen. Aber auch an dem archäologischen Material hat es bisher sehr gemangelt. Es ist viel in Mexiko gesammelt worden, aber fast nirgends hat man sich die Mühe genommen, genau zu notiren, wo die Stücke hergekommen, bezw. die Herkunft der Stücke zu erforschen, wo diese zweifelhaft war. Erst in jüngster Zeit haben, in Mexiko die Herren Chavero und Peñafiel, in Oaxaca Herr Sologuren, in Mechoacan die Herren Leon und Plancarte, im Gebiet des Staates Veracruz endlich Herr Strebel, angefangen wissenschaftlich zu sammeln. Ebenso haben die Herren Pinart und Charnay werthvolles Material auf ihren Reisen zusammengebracht. Aber in den europäischen Museen ist ausser der schönen, aber auf ein enges Gebiet begrenzten Sammlung des Herrn Strebel und der doch auch nur wenig umfassenden Sammlung des Trocadero, keine einzige mexikanische Alterthumssammlung vorhanden, die den Anforderungen, welche die Wissenschaft stellen muss, genügt. Bei dieser Sachlage habe ich von Anfang an als eines der Hauptziele meiner Reise betrachtet, sicheres archäologisches Material, und zwar möglichst viel und von möglichst verschiedenen Orten, zusammenzubringen.

In erster Linie habe ich den Scherbenhaufen meine Aufmerksamkeit zugewendet, welche die Stätten der alten aztekischen Städte bezeichnen. Ich habe in Tlaltelolco und auf dem peñon de los baños, in Tacuba und Azcapozalco, in Texcoco, Huexotla und Coatlinchan, auf dem cerro de Iztapalapa und in

Digitized by Google

Teotihuacan, in Cholula und Tlaxcala, in Xochicalco, in Tehuacan und Teotitlan del camino gesucht und habe alles, die groben und die feinen Stücke, gesammelt und so versucht, mir die zu weiterer Vergleichung nothwendigen Lokaltypen zu schaffen.

Die Scherbenstätten der näheren Umgebung der Hauptstadt weisen zunächst eine ganze Menge roher unverzierter Scherben verschiedener Art und Dicke auf. Darunter auch solche, die offenbar durch Streichen des Thons über Flechtwerk und nachheriges Verbrennen des Ganzen hergestellt waren.

Unter den feineren Gefässen sind hauptsächlich zwei Typen zu unterscheiden. Einmal nämlich sieht man Gefässe aus hellem, gelblichrothen gebrannten Thon mit schwarzer Verzierung, die aus geraden oder gekrümmten, welligen oder federartig zerfasernden Linien besteht, vielfach abwechselnd mit einfachen oder doppelten Spiralen. Es sind grössere napfartige Gefässe von verschiedener Wandstärke, mit an der Aussenseite des Randes angebrachter Verzierung, oder Teller und dreibeinige Schüsseln, die Füsse kegelförmig oder viereckige, am Rande treppenartig abgestufte Platten darstellend. Die Aussenseite der Füsse und die Innenseite des Randes der Schüssel ist bemalt. Der Boden ist auf der Innenseite ebenfalls bemalt, oder er ist mit rechtwinklig sich kreuzenden Furchen bedeckt, das sind dann die molcajetes, die Reibschalen, die zur Bereitung des molle, der Chilesauce dienen. Den zweiten Haupttypus bilden glatt polirte Gefässe mit dunkelblutrothem Grund, meist von Becher- oder Römerform. Die Scherben sind entweder ziemlich dick, und dann finden sich darauf Bemalungen in dünn aufgetragener schwarzer und weisser Farbe. Oder die Scherben sind dünner, dann ist die Bemalung schwarz und gewöhnlich nur in Linien oder schmalen Streifen ausgeführt. Als Seltenheiten begegnen daneben ähnliche polirte, aber buntere Gefässe, die neben dem rothen Grunde gelbe, weisse und schwarze Bemalung aufweisen. Ebenso als Seltenheit Gefässe mit eingedrückten Wellenlinien und Scherben, die viereckig begrenzte Felder, bedeckt mit punktartigen Hervorwölbungen, zeigen.

Digitized by Google

Die Fundstätten von Texcoco, Huexotla und Coatlinchan weisen keine besonderen neuen Typen auf. Im Allgemeinen trifft man aber hier, und zwar bei den beiden eben charakterisirten Hauptgefässtypen, eine reichere Bemalung und grössere Mannigfaltigkeit der Ornamentformen an.

Auf dem cerro de Iztapalapa — bekanntlich der Ort, wo am Schluss der Periode von 52 Jahren unter grossem Zusammenströmen des Volks das Feuer neu errieben ward, — fand ich neben rohen Scherben der verschiedensten Art und neben vereinzelten Funden des molcajete-Typus und der blutrothen polirten Gefässe, dicke Scherben, ebenfalls polirt, mit breiten gelben Streifen auf röthlichem Grunde, oder mit rothen Streifen auf weissem Grunde. Die letzteren kommen vereinzelt auch in Texcoco vor. Dagegen besteht in Teotihuacan die Hauptmasse der verzierten Scherben aus dicken Scherben mit breiten gelben Strichen auf rothem Grunde, die denen von Iztlapalapa frappant ähnlich sehen.

Eine besondere Art dicker und stark gerippter Scherben habe ich nur auf dem peñon de los baños — dem alten Tepetzinco — angetroffen. Bekanntlich spielte auch diese, nahe bei Tlaltelolco aus dem See aufragende Klippe eine grosse Rolle im Kultus. Hier war der feindliche Copil von den Priestern Huitzilopochtli's geschlachtet worden. Hier ward am Neujahrstage dem Tlaloc ein Mädchen geopfert, um ein gutes Regenjahr zu erhalten. Hier rastete der menschgewordene Tezcatlipoca auf seinem Todesgange.

In Cholula und Tlaxcala sieht man nichts von dem im Thal von Mexiko so massenhaft auftretenden molcajetes. Dagegen sind in grosser Zahl Scherben von glattpolirten und herrlich gelb, roth, weiss und schwarz gemalten Gefässen zu sehen, die eine Fülle eigenartiger Ornamente aufweisen, unter denen namentlich Figuren häufig sind, die Rauchwolken oder Feuerflammen ähnlich sehen, und nicht selten kombinirt sind mit den band- oder thurmartigen Gebilden, die man in dem Bilde der mexikanischen Sonne in den Zwischenräumen zwischen den vier Strahlen sieht.

Aus der Gegend von Atlixco habe ich Gefässe gesehen,

Digitized by Google

die eine grünliche oder bräunliche Farbe und ein sehr sonderbares, fast an moderne Gefässe erinnerndes glasirtes Ansehen haben. Es sind namentlich Thiergefässe, die vorn einen vorspringenden Thierkopf zeigen, und an den Seiten des Gefässes die Beine, hinten den Schwanz des Thieres durch eingedrückte Linien andeuten. Ferner dreibeinige cazuelas, deren Boden auf der Innenseite eigenthümliche Muster in ziemlich stark hervortretendem Relief zeigen.

In Tehuacan und Teotitlan endlich, den letzten Vorposten mexikanischer Zunge gegen Oaxaca, überwiegen Gefässe mit eingedrückten, sich krümmenden Linien, die in der Technik an die glasirten Thiergefässe von Atlixco erinnern. Daneben sieht man Scherben schöner bunter, glatter Gefässe, ähnlich denen von Cholula, und in grosser Zahl Bruchstücke von Gefässböden mit erhabenen Reliefmustern, wie ich sie eben von Atlixco beschrieben habe. Scherben mit viereckig begrenzten Feldern voller punktartiger Erhebungen, die ich oben als Seltenheiten aus den Scherbenstücken der Umgebung von Mexico genannt habe, sind hier häufig und erweisen sich als Bruchstücke von Räucherlöffeln.

Thonfiguren sind im Valle de México häufig. Sie sind, wie es scheint, ausnahmslos in Thonformen gemacht, oder wenigstens die Hauptmasse, die kleineren fabrikmässig hergestellten Götzenbildchen, oder „santos de los antiguos", wie die Idole allgemein im Lande genannt werden. Man findet solche Thonformen häufig genug, und sie sind nicht selten zu Fälschungen benutzt worden. Den Typus der Figuren kann man in allen bedeutenderen europäischen Sammlungen genügend studiren, denn sie sind massenhaft in die Sammlungen gelangt. Von solchen, die mir bestimmt als aus dem Valle de México stammend bekannt geworden sind, hebe ich hervor zunächst die Frau mit dem Kind und den beiden aufrecht stehenden Haarflechten — Cihuacohuatl, wie wohl zweifellos feststeht. Die Figuren sind fast alle aus scharf gebranntem hellröthlich gelben Thon gefertigt, ähnlich dem der molcajetes, und vielfach hohl und rasselnd. Ich kenne solche Figuren aus Azcapotzalco, aber ich habe auch Bruchstücke von ihnen auf

Digitized by Google

der andern Seite der Lagune und sogar in Teotihuacan und Cholula gefunden. Die Idole waren ohne Zweifel Handelswaare, die weithin vertrieben wurde. Es ist mir indess wahrscheinlich, dass sie an denselben Orten, wie die oben genannten Gefässe vom molcajete-Typus, d. h. im eigentlichen Valle de México, gefertigt wurden. Die genannten Figuren sind hervorragendes gutes Fabrikat, die die besondere Sorgfalt, welche ihnen gewidmet wurde, auch dadurch verrathen, dass sie nicht einfach in die Form gedrückt wurden, sondern auch hinten in gewisser Weise ausgearbeitet, oder wenigstens glatt gestrichen wurden. Die überwiegende Masse der Figuren ist schlechteres Fabrikat, aus weniger gutem Thon gefertigt, der schnell und flüchtig in wenig sorgfältig ausgearbeitete Formen gestrichen und gewöhnlich auch nur ungenügend gebrannt wurde. Eine ganze Reihe Gottheiten findet man in dieser Weise dargestellt: eine sitzende Göttin mit Kranz um das Haupt und aufstrebendem Federbusch, vermuthlich Xochiquetzal, ferner Quetzalcoatl in verschiedener Gestalt und überaus häufig, Xolotl, das als Quetzalcoatl ausgestattete Ungeheuer, Xipe in sein Fell gehüllt und mit Schild und Keule, Huitzilopochtli aus dem aufgesperrten Rachen des Vogels hervorsehend, seltener Tlaloc. Figürchen, die Quetzalcoatl, Xolotl und Xipe darstellen, habe ich bei Herrn Peñafiel gesehen, der sie an der Stätte des alten Xipe-Tempels in Texcoco ausgegraben hat, und danke seiner Zuvorkommenheit einige schöne Stücke. — Seltener und kostbarer sind die grossen Gefässe mit der Figur eines Gottes an der Vorderseite. Tlaloc, der Feuergott (Ixcoçauhqui) und Xipe begegnen am häufigsten. Ich habe solche Gefässe aus Tlaltelolco, Texcotzinco und Coatlinchan gesehen. Charakteristisch sind namentlich die Gefässe mit dem Feuergott und mit Xipe. Ich habe, auch wo ich solche Gefässe in andern Sammlungen gesehen, regelmässig konstatiren können, dass sie aus dem Valle de México stammten.

Die Köpfchen von Teotihuacan, deren Räthsel mir auch durch die neueren Arbeiten darüber noch immer nicht gelöst zu sein scheint, sind bekannt. Mir fiel bei dem Besuch der Ruinenstätte die Massenhaftigkeit des Vorkommens auf. Wenn

Digitized by Google

man bedenkt, dass Tausende und Tausende davon in die Sammlungen gelangt und überallhin zerstreut sind, ist es wirklich erstaunlich, dass bei einmaligem Besuch ich die Köpfe dutzendweise auf den Feldern auflesen und zu Hunderten von der bäuerlichen Jugend einhandeln konnte. Echte Teotihuacan-Köpfe habe ich übrigens auch in den Ruinenstätten von Tacuba und Cholula gefunden. Diese sind wohl als Kuriositäten aus dem längst verlassenen Teotihuacan in den Besitz tepanekischer oder cholultekischer Hausbewohner gelangt.

Auch in Cholula werden Mengen von Thonfiguren und Thonköpfen gefunden. Unter den Figuren begegnen bunte, vorwiegend blau, weiss und roth bemalte, die an die Malweise von Teotitlan del camino erinnern. Die Köpfe sind gröber gearbeitet als die von Teotihuacan und selten so ausdrucksvoll wie diese. Doch sind sie wichtig, weil eine ganze Reihe von Gottheiten — Tlaloc, Xipe, Tlaçolteotl, Cihuacohuatl — unter ihnen zu erkennen ist. Daneben Köpfe mit grossem Nasenpflock und Nasenplatte, wie es scheint, Fürsten oder Edle darstellend. Häufig trifft man auch Thierköpfe, namentlich ist der Affe vertreten, seltener Coyote, Tiger, Adler. Figürlich werden in Cholula auch die Gefässfüsse. Die schönen bunten, glattpolirten Gefässe haben Füsse in Gestalt eines Tiger-, Schlangen- oder Vogelkopfes. Ebenfalls von polirten, aber wie es scheint einfarbigen oder wenigfarbigen Gefässen mit dunkelrothem Grund rühren Gefässfüsse, die den Kopf eines Reptils (oder eines Coyote) zeigen, und die mich auffallend an Gefässfüsse aus Guatemala, der Gegend von Coban, erinnern. Besonders charakteristisch sind aber farbige Gefässfüsse, die ein Menschengesicht mit verlängertem Kinntheil zeigen. Ich habe solche Gefässfüsse auch in Teotitlan gesehen, und ferner in bestimmten Typen der Strebel'schen Sammlung, die überhaupt, wie Herr Strebel sofort bei der Besichtigung meiner Zeichnungen und der von mir aus Cholula mitgebrachten Sachen erkannte, eine ganz auffallende Uebereinstimmung mit Cholula-Typen zeigen.

Sehr merkwürdige und interessante Thonfiguren habe ich endlich in Teotitlan del camino erworben. Die Figuren

Digitized by Google

zeichnen sich durch eine bestimmte steife Haltung aus, und die freien Arm- und Beintheile sind durch Verbindungsstücke gestützt. Tlaloc ist mehrfach dargestellt, und dann begegnet in einer ganzen Reihe Stücke die bunte, namentlich auch im Gesicht bemalte Figur eines Gottes, dessen Gesicht aus dem aufgesperrten Rachen eines Vogels hervorsieht. Ich habe an anderer Stelle[1]) nachgewiesen, dass diesem Gotte der Name Macuilxochitl zukommt. Ferner trifft man Figuren von Königen mit über die Lippe herabhängendem Nasenschmuck und in Thon (wie in Stein) Figuren des Todesgottes oder der Todesgöttin. In Tehuacan endlich habe ich einen grossen Kopf erworben, der ein Schloss oder eine Maske über dem Mund trägt und auf dem Kopf zwei hohle Röhren zeigt. In dem Museum für Völkerkunde zu Hamburg befindet sich eine Figur (No. 351 des Katalogs), die angeblich aus Tehuantepec stammt, die aber ganz die Haltung der Figuren von Teotitlan und dieselben beiden oben offenen Röhren auf dem Kopf zeigt. Es scheint mir nicht unmöglich, dass hier ein Irrthum vorliegt, und dass auch diese Figur anstatt nach Tehuantepec nach Tehuacan gehört. In Betreff der Gefässfüsse endlich habe ich oben schon erwähnt, dass dieselben in Teotitlan dieselbe figürliche Ausgestaltung zeigen wie in Cholula.

Was die übrigen kleineren Gegenstände betrifft, so erwähne ich, dass auch in den Spindelsteinen eine Differenz der Typen zwischen dem Valle de México einerseits und Cholula andererseits sich zu dokumentiren scheint. Besonders schön gearbeitet sind die Spindelsteine im Distrikt von Texcoco. Häufig sieht man auf denselben im Relief das Bild eines Adlers mit der Zahl zwei, also ome quauhtli, vermuthlich Name eines Gottes oder Göttin, die zu der Technik des Spinnens in Beziehung stehend gedacht ward. In Teotitlan fand ich Spindelsteine, die in ähnlicher Weise bunt bemalt waren wie die Thonfiguren.

Im Ganzen ergibt sich also aus der Durchmusterung des

---

[1]) Siehe in diesem Bande meine Abhandlung über das Tonalamatl von Aubin Fig. 168.

Digitized by Google

archäologischen Materials, dass Cholula und Tlaxcala einerseits, mit den von Puebla und Esperanza südwärts ziehenden Theilen als Ausläufern, eine Einheit bildet, der das Valle de México als andere Einheit gegenübersteht, während Teotihuacan abseits steht, das nur durch die Gefässfunde von Iztapalapa mit dem Valle verknüpft erscheint. Es scheint so aus dem archäologischen Material sich dasselbe zu ergeben, was die Völkertafel zum Ausdruck bringt, die Motolinia und Mendieta uns überliefert haben. Derselbe nennt als die in Chicomoztoc entsprossenen Söhne Iztac Mixcohuatl's merkwürdigerweise nur sechs Völkerschaften: Xelhua, den Stammvater der Leute von Quauhquechollan und von Tehuacan und Teotitlan, Tenoch, den Stammvater der Mexikaner, Olmecatl-Xicalancatl, die Bewohner der atlantischen tierra caliente, Mixtecatl und Otomitl. Da aber unmittelbar nachher von denselben Autoren als erstgeborener Sohn Iztac Mixcohuatl's oder Camaxtli's Quetzalcoatl genannt wird, der Gott und Vater der Cholulteca, so glaube ich, dass man als siebenten Namen die Cholulteca und ihre Nachbarn hinzufügen muss, die vermuthlich nur deshalb von dem Erzähler nicht genannt wurden, weil der Erzähler selbst zu diesem Stamm gehörte und dem Berichterstatter nur die ihm bekannten stammfremden Nationen aufzählte. Als Tenochca, als Söhne Tenochs, sind hier ohne Zweifel die gesammten Bewohner des Thals von Mexico und vielleicht auch ihre südlichen Vettern, jenseits der Bergreihe des Ajusco verstanden. Und in der That, der Stamm, der sich Tenochca nach seinem Wohnort, Azteca nach der mythischen Urheimath nannte und nach langen Wanderungen in das Land gelangt sein wollte, repräsentirt ein städtisches Gemeinwesen, das am Ort inmitten stammverwandter Republiken entstand, durch die Gunst der Umstände, durch Handelsgeschick und kriegerische Tüchtigkeit die Hegemonie über seine Nachbarn erwarb und sein spätes Emporwachsen als eine späte Einwanderung hypostasirte.

Ehe ich das aztekische Gebiet verlasse, will ich noch eine Klasse von Alterthümern erwähnen, die in alten mexikanischen Sammlungen überaus häufig angetroffen werden, grosse Gefässe,

Digitized by Google

meist von schwarzer, oft aber auch von hellerer bräunlicher Farbe, die sich durch einen besonderen Figurenschmuck auszeichnen. Ganz abweichend von der sonst bei altmexikanischen Gefässen beobachteten Technik, die mit feinem Kunstverständniss das Gefäss gewissermassen in die Thier- oder Menschenform hineinmodelt — ich erinnere an die glasirten Gefässe von Atlixco und die bemalten Räuchergefässe von Cholula und Tlaxcala, welche den frei herausgearbeiteten Tigerkopf durch fleckige Zeichnung auf den Armen des Gefässes begleiten — sind hier in der Peripherie des Gefässes, ohne Zusammenhang mit der Form desselben, allerhand erhabene Figuren angebracht, die mit eingedrückten Ornamenten abwechseln. Die erhabenen Figuren sind ausnahmslos ident mit den kleinen Idolen, die in grossen Mengen in dem Umkreis der alten Städte des Hochthals gefunden werden, und die handwerksmässig mittels Thonformen hergestellt werden. Die eingedrückten Ornamente rühren von Thonstempeln her, die ebenfalls massenhaft im Valle de México und dem benachbarten Hochlande angetroffen werden. Legt schon diese Billigkeit und Bequemlichkeit der technischen Ausführung die Vermuthung nahe, dass wir es hier mit Fälschungen zu thun haben, so wird die Vermuthung zur Gewissheit, wenn wir die Grobheit in Betracht ziehen, welche diese Gefässe, sowohl was Material, wie was Ausführung betrifft, bekunden. Die Thatsache indes, dass solche Gefässe schon in alten Sammlungen aus den zwanziger und dreissiger Jahren, wo angeblich noch Niemand ans Fälschen dachte, in Mengen vorkommen, und die durch die Massenhaftigkeit des Materials hervorgebrachte Gewöhnung des Auges an diese Formen, haben immer und immer wieder Zweifel an der Unechtheit derselben entstehen lassen. Hat doch selbst Chavero in dem ersten Bande des grossen illustrirten Werkes México à traves de los siglos, ein solches Gefäss als Vaso de Teotihuacan abgebildet. Und in den im Museo Nacional aufgenommenen Photographiensammlungen figurirt eine mit den schönsten Stempeln bedeckte Figur. Für mich ist es ausschlaggebend gewesen, dass ich an keiner der von mir untersuchten Ruinenstätten auch nur einen einzigen Scherben gefunden habe, der

Digitized by Google

mit Sicherheit als von diesen Gefässen herrührend zu erkennen gewesen wäre. Wären diese Gefässe seltene Funde, so würde diese meine Beobachtung nicht gerade ins Gewicht fallen. Da aber die ganzen Gefässe so massenhaft in allen alten Sammlungen und bei allen Antiquitätenhändlern zu finden sind — noch heute werden auf der Station S. Juan Teotihuacan täglich dergleichen an reisende Amerikaner verhandelt — so müsste doch irgendwo ein Scherben zu finden sein. Ich halte die ganze Serie für Produkte einer in den zwanziger oder dreissiger Jahren blühenden Industrie, die vielleicht heute noch irgendwo ihre Ausläufer hat.

Mein erster weiterer Ausflug galt den Ruinen von Xochicalco, südwärts von Cuernavaca. Meine Beobachtungen über dieselben habe ich bereits an anderer Stelle niedergelegt (Verhandlungen der Berliner Anthropologischen Gesellschaft, Sitzung vom 18. Februar 1888), und begnüge ich mich, hier darauf zu verweisen.

Mein zweiter Ausflug führte mich in das Land der Huaxteca. Ich dachte erst von Queretaro aus über Jalpan und Jilitla nach Tanquian zu gehen, musste aber von dem Vorhaben abstehen, weil mir von kompetenter Seite die Wege über das Gebirge als in der Jahreszeit unpassirbar geschildert wurden. So musste ich den weiten Umweg über San Luis Potosí und Ciudad del Maiz machen. Dadurch hatte ich allerdings Gelegenheit, die wenig bekannten Gegenden der oberen Huaxteca zu durchwandern. Ich fand, dass nach dieser Seite in alter Zeit die Ansiedelungen der Huaxteca weit über ihr gegenwärtiges Gebiet hinaus gingen und Gegenden umfassten, die heutzutage von Wald bedeckt und fast menschenleer sind. Genauere Angaben über die Verbreitung der alten huaxtekischen Ansiedelungen habe ich in einem Vortrag gegeben, den ich im Monat Oktober d. J. in der Anthropologischen Gesellschaft hielt. Eben daselbst habe ich auch die Art der Anlage der alten Städte näher beschrieben. Die Alterthümer des Gebiets repräsentiren einen ganz besonderen Typus, für den es in den bis jetzt durchforschten Gebieten der Republik keinen Anhalt gibt. Stellenweise wird man fast an die Casas grandes, an

Digitized by Google

Arizona und New-Mexico erinnert, aber das ist doch auch nur eine äusserliche Aehnlichkeit. Ich habe bei fast dreimonatlichem Umherziehen im Land eine ganze Menge sehen und nicht weniges sammeln können. Im Allgemeinen erwiesen sich die der Küste näher gelegenen Gebiete, insbesondere die Ufer des Pánuco und seiner Zuflüsse reicher, die Produkte zierlicher als die der weiter landeinwärts gelegenen Gebiete. Doch habe ich gerade am untern Lauf des Pánuco, wo ohne Zweifel seit langer Zeit eine von Jahrhundert zu Jahrhundert anwachsende Bevölkerung zusammen sass, konstatiren können, dass im Lauf der Jahrhunderte eine merkliche Entwicklung zu höherer Vollkommenheit und zu feineren Kunstformen sich vollzog. An dem Steilufer des Pánuco, da wo die Häuser der heutigen Stadt Pánuco auf dem aufgehäuften Schutt von vielleicht Jahrtausenden sich aufbauen, sieht man in den untersten Schichten fast ausschliesslich Bruchstücke unverzierter grober, aber schon in ähnlicher Weise, wie die späteren Gefässe, aus hartgebranntem, festen weisslichen Thon bestehender Gefässe, dazwischen Muschelschalen (Austern und Venusmuschel), Stückchen rothen Ockers, Säugethierknochen etc. Ein eben daselbst gefundenes Bruchstück zeigte mir das Urbild eines molcajete, ein tigelartiges Gefäss, das auf der Innenseite schwach eingeritzte Furchen von spinnenwebartiger Anordnung zeigte. Von dem, was ich sonst im Lande Gelegenheit hatte zu sammeln, erwähne ich als hervorragendste Formen Melonenkrüge mit Henkel und langer Ausgussröhre, aus ausserordentlich festem, schönen weisslichen Thon gefertigt. Von diesen habe ich insbesondere in Tempoal (Distrikt Tantoyuca, Staat Vera Cruz) eine ganze Anzahl erhalten. Ferner Henkelgefässe von plattgedrückter Form, die vorn ein Gesicht (Mensch oder Thier mit rüsselartig verlängerter Schnauze), an den Seiten Arme und Beine ausgearbeitet haben, während hinten die lange Ausgussröhre gleichsam den Schwanz darstellt. Oder aber es ist vorn und hinten ein Gesicht ausgearbeitet und dann steht die Ausgussröhre seitlich. Suchen diese Henkelgefässe die Figur eines platt auf dem Bauche liegenden Thiers, einer Kröte mit Menschengesicht oder dergleichen zum Ausdruck zu bringen,

Digitized by Google

so stellen andere direkt eine menschliche oder thierische Figur dar, eine knieende Frauengestalt, ein Gürtelthier u. a. m., oder aber ein Gefäss von der Form einer Calebasse (guaje), wie sie als Wasserflaschen allgemein im Gebrauch sind, ist mit menschlichen Zügen versehen. Sämmtliche genannten Gefässformen sind aus demselben schönen weisslichen Thon gefertigt, wie die Melonenkrüge und in höchst origineller Weise bemalt. Die Bemalung (schwarz und roth) schliesst sich zum Theil der Form des Gefässes genau an, die einzelnen Linien der Figur, die nicht herausgemodelt werden konnten, zum Ausdruck bringend (Fig. 1). Zum Theil aber werden eine Reihe eigenthümlicher Muster, unter denen das Andreaskreuz und Pentagramme, oder auch eine der Mayahieroglyphe ahau ähnliche Figur eine Rolle spielen, einfach als Flächenornament benutzt (Fig. 2). An diese Gefässe schliessen sich grosse weitmundige Wassergefässe, in der Form ähnlich denen, wie sie noch heute im Land gebraucht werden, aber von demselben schönen weissen Thon gefertigt und mit den eben geschilderten Flächenornamenten oder auch mit à la grecque-Mustern und S-artigen Figuren bedeckt. Dreibeinige cazuelas aus röthlichem Thon sind überall häufig. Der Boden ist ziemlich eben, der Rand niedrig, senkrecht aufgekrümmt und auf der Aussenseite nicht selten mit eingeritzten Ornamenten (Schachbrettfiguren, Kreise und Wellenlinien) bedeckt. Flache Schalen aus ähnlichem Thon, mit spiraligen Zeichnungen oder mit der Figur der Muschel bemalt. Reibschalen (molcajetes) aus festem weissen Thon, von ähnlicher Form wie die cazuelas, die Furchen am Boden breit, geradlinig und parallel neben einander verlaufend, oder (seltener) sich krümmend, und in vier Felder nach dem Prinzip der Ziegelsteinpackung geordnet. Charakteristisch sind endlich auch die Spindelsteine. Sie sind aus ziemlich weichem hellen Thon gefertigt, gewöhnlich von der Form eines einfachen oder zweier übereinander gesetzter Kegel.

Digitized by Google

Daneben kommen Formen vor, die einen flachen, nach Art der Melonenkrüge mit radialen Furchen versehenen Untertheil und darauf aufgesetzten lang cylindrischen Obertheil zeigen. Die Oberseite ist fast regelmässig mit schwarzer, glänzender, lackartig aussehender Farbe überzogen. Mit derselben Lackfarbe sind auch die hervortretenden Figuren der Unterseite überzogen, oder es finden sich auf der Unterseite in verschiedener Anordnung Tupfe dieser Farbe. Auf der Oberseite sind durch eingedrückte Punkte und Linien allerhand Muster hergestellt, unter denen gelegentlich auch wieder einmal Kreis- und S-linie eine Rolle spielt. Oder es ist der ganze obere Kegel durch solche eingedrückte Linien in die Form eines den Rachen nach oben kehrenden Thierkopfes gebracht. Auf der Unterseite sind sehr häufig in erhabenem Relief allerhand Thierfiguren dargestellt, Affe, Vogel, Hirsch, schmetterlingsartige Zeichnungen oder andere bilateralsymmetrische Figuren. In Unzahl trifft man Bruchstücke von Thonfiguren, namentlich Thonköpfe, theils mehr flach, theils rund und voll herausgearbeitet. In überwiegender Zahl sind es weibliche Figuren, und die Geschlechtsmerkmale sind an den Figurenbruchstücken jederzeit sehr scharf markirt. Man findet sehr rohe und höchst fein und höchst sorgsam gearbeitete Köpfe, die selbst die feinsten Details der Frisur zum Ausdruck bringen. Der Gesichtsausdruck ist stellenweise frappant und erinnert bei den männlichen Figuren an die Indianerphysiognomie der Teotihuacan-Köpfe. Die weiblichen Köpfe der Gegend von Pánuco lassen stellenweise entschieden erkennen, dass künstliche Abplattung des Stirntheils des Schädels geübt ward. Der Kopfputz ist bei den männlichen Figuren reich und schwer und zeigt auch bei den weiblichen Köpfen eine Reihe der mannigfaltigsten Formen. In der Gegend von Pánuco findet man sehr fein mit weisser, rother und schwarzer Farbe bemalte Köpfe und Figuren. Weiter landeinwärts, in Tempoal und Tanquian, erhielt ich Figuren roherer Bildung, die ganz und gar weiss gemalt waren und nur einzelne rothe Bänder aufwiesen. Von den Steinfiguren und den zum Theil mit sehr originellen Reliefs bedeckten Steinplatten, die nach Art von

Digitized by Google

Wappenpfählen an den Ecken der cues aufgestellt waren, erspare ich mir hier zu reden. Ich habe dieselben in dem oben citirten Vortrag näher beschrieben und daselbst auch einige Abbildungen gegeben.

Einen letzten grossen Ausflug unternahm ich in das Land der Zapoteca. Ich habe dem ganzen Gebiet leidér nur einen sehr flüchtigen Besuch schenken können. Denn die Regenzeit war schon stark vorgerückt, und ich musste immer fürchten, durch die angeschwollenen Gebirgsflüsse an der Rückkehr behindert zu werden. Eine Woche habe ich der Umgegend von Oaxaca gewidmet. Eilf Tage war ich in Mitla, und zuletzt habe ich noch einen Abstecher nach Zoquitlan gemacht, im Thal des Rio de Tehuantepec oberhalb Totolapam gelegen. Aber so flüchtig der Besuch war, habe ich doch eine ganze Menge Neues sehen und eine nicht unbeträchtliche Sammlung zusammenbringen können.

Das Land der Zapoteken kann mit Recht als das Land der mogotes bezeichnet werden. Wohin man auch seine Schritte lenkt, in der unmittelbaren Umgebung von Oaxaca und in den nördlichen und südlichen Thalausläufern, auf den Höhen und in der Thalsohle, überall begegnen wir Erdhügeln, weithin sichtbare Landmarken bildend. Ein Theil dieser mogotes sind als Bastionen aufzufassen, der Befestigung dienend oder zur Einfriedigung heiliger Bezirke. Dahin gehören vermuthlich die mogotes auf den Höhen des Monte Alban. Sie erinnern merkwürdig an die Bastionen, die in Xochicalco den Platz, der die berühmte Pyramide trägt, umgeben. Andere enthalten Gräber. Einzelne sind aufgedeckt, wo der Pflug sie anschnitt, oder auch absichtlich, aus Neugierde, Wissbegierde oder Gewinnsucht. Aus ihnen sind Massen von Idolen und Gefässen in die Museen und in Privatbesitz gelangt, noch grössere Massen hat man achtlos der Vernichtung anheimfallen lassen. Eines der merkwürdigsten Gräber ist neuerdings in Xoxo, unweit Oaxaca, aufgedeckt worden. Herr Dr. Sologuren in Oaxaca hat das Verdienst, dieses merkwürdige Stück Alterthum durch regelrechtes Aufgraben freigelegt zu haben. Ich habe das Grab unter seiner Führung besichtigt und habe es mir angelegen

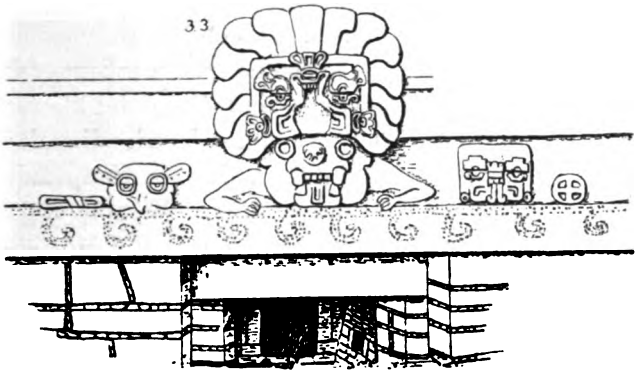
Digitized by Google

sein lassen, durch Nachfragen bei den verschiedenen bei der Aufgrabung beschäftigt gewesenen Leuten, ein möglichst genaues Fundbild mir zu gestalten.

Xoxo liegt unweit Oaxaca, am andern Ufer des Atoyac. Unmittelbar hinter dem Ort erhebt sich der Monte Alban mit seinen mogotes und seinem von Bastionen gekrönten Kamm. Gerade aus geht es nach Zaachila, dem Teotzapotlan, der alten Zapotekenhauptstadt. Den Raum zwischen Xoxo und Zaachila nehmen jetzt Getreide- und Zuckerrohrfelder ein, aber in alter Zeit, wie wir aus den Berichten wissen, dehnte sich hier ein See. Seitwärts liegt Cuilapa, der Vorposten, den die Mixteca in die Ebene vorgeschoben. In Xoxo selbst ward mixtekisch gesprochen, und der Monte Alban dürfte demnach richtiger wohl als Mixtekenfestung betrachtet werden. Heisst es doch auch von den letzteren direct, dass sie überall im Lande grosse Festungen errichteten, cual si estuvieron amenazados de graves peligros (Burgoa cap. 23). Im Südosten von Xoxo, links an der Strasse nach Zaachila, liegt eine Gruppe von fünf mogotes, die schon von weitem durch ihre Höhe auffallen. Vier davon umgeben einen rechtwinklig viereckigen Platz von 50—60 Schritt Seitenlänge. Der Hügel auf der Ostseite ist der höchste, ungefähr 15 m hoch und mit Bäumen und Gestrüpp bewachsen. Die andern drei sind niedriger, der vierte westliche hat kaum ein Viertel der Höhe des gegenüberliegenden östlichen. Ueber alle drei ist der Pflug schon längst hinweggegangen. Auf der Südwestseite endlich liegt ein fünfter Hügel. Er wird etwas höher gewesen sein, als die Hügel an der Nord- und Südseite des Platzes, aber nicht so hoch, wie der auf der Ostseite. Er zeichnet sich von den andern dadurch aus, dass an der einen (der Südwestecke) eine niedrige, wallartige, gekrümmte Verlängerung ausgeht. Herr Dr. Sologuren führte mir als eine Erfahrung, die er gemacht hätte, an, dass die Hügel mit solcher schwanzartigen Verlängerung regelmässig Gräber enthielten. Das kann richtig sein. Denn diese schwanzartige Verlängerung sieht ganz aus wie die Wölbung eines unterirdischen Ganges, der zu der Grabkammer führte. Wie dem auch sein mag, der in Rede stehende Hügel enthielt jedenfalls eine

Digitized by Google

Grabkammer, oder, um mich vorsichtiger auszudrücken, ein Subterraneum, aus Steinen gefügt, mit der Façade, die ich in Fig. 3 wiedergegeben habe.



Eine Eigenthümlichkeit mexikanischer Baukonstruktion, die ich sowohl an der Pyramide von Cholula, wie an dem Burgberg von Tlacolula, dem Stufentempel von Mitla und den Tempelzellen des Berges Texcotzinco beobachtet habe, ist die, dass man dem leichten erdigen Material — und als solches haben die aus Lehm oder Erde gefertigten adobes ebenfalls zu gelten — dadurch Festigkeit zu geben suchte, dass man immer über einer mehr oder minder dicken Schicht Erde oder adobes eine dünne Schicht Mörtel breitete. Dasselbe Verfahren ist bei der Aufschüttung des in Rede stehenden Hügels ebenfalls befolgt worden. Es zeigte sich indess bei der Aufgrabung, dass die Mörtelschichten hier nicht einfach horizontal verlaufen, sondern mit Ausbauchungen nach unten, so dass man fast den Eindruck gewinnt, als sei vor dem Eingang zum Subterraneum ein Hohlraum vorhanden gewesen, dessen Decke vielleicht durch vergängliches Material gebildet war, und der nachher durch den Druck der darüber liegenden Erdmassen ausgefüllt worden sei.

Es hat zunächst etwas Befremdendes, ein Bauwerk von gewisser künstlerischer Vollendung, mit einer Façade, welche sich jedenfalls als eine giebt, die gesehen werden soll, unter

Digitized by Google

einem Erdhügel vergraben anzutreffen. Und es ist wohl möglich, dass es nicht jederzeit darunter vergraben lag, jedenfalls nicht mit der Absicht erbaut ward, verschüttet zu werden. Von Anfang an aber ist es als Subterraneum gedacht, denn zu dem Eingang der Kammern führen Stufen, die von Treppenwangen eingefasst sind, hinab. Das Ganze ist aus einem grünlichen festen, regelmässig zubehauenen Stein erbaut. Die Mörtelschichten zwischen den Quadern sind dick, und kleinere Steine sind in dieselbe eingedrückt — ähnlich wie die altspanische und auch die moderne Architektur in der Haupstadt Mexiko in die aus Bruchsteinen aufgeführten Wände eine gewisse Lebhaftigkeit dadurch hineinbringt, dass die Mörtelschichten aussen mit kleinen Steinchen ausgepflastert werden. Die Steine zeigen an verschiedenen Stellen rothe Bemalung; auf dem langen Thürbalken ist mit rother Farbe ein vollständiges à la grecque Muster hergestellt. Ueber der rothen Bemalung aber — und das ist ein weiterer befremdender Umstand — zeigen sich namentlich die oberen Theile des Gebäudes dick mit Mörtel beschmiert. Es ist dies indess kein vereinzeltes Vorkommen. In der Sammlung des Herrn Dr. Sologuren sah ich ein Paar aus einem merkwürdigen rothbraunen Thon gefertigte und roth bemalte Idole, die aus einem Grabe im Distrikte Zimatlan stammten. Dieselben waren über der rothen Bemalung ebenfalls dick mit Mörtel beschmiert. Dasselbe habe ich an einer Figurenurne aus Etla beobachtet, die in dem Instituto público in Oaxaca aufbewahrt wird. Da nicht anzunehmen ist, dass ein Gefäss so schön gefertigt und so schön bemalt worden sei, um durch den Mörtelanstrich all dessen sofort beraubt zu werden, so liegt die Vermuthung nahe, dass diese Gefässe erst dem Lebenden gedient, und erst später, als sie dem Todten ins Grab gegeben wurden, ihrer Schönheit entkleidet wurden. Und ebenso müssten wir hier annehmen, dass das in Rede stehende Subterraneum zunächst zu gewissen Zwecken den Lebenden diente, und erst später die Signatur des Todes aufgedrückt erhielt und vielleicht dann erst vollständig verschüttet und vergraben ward.

Der Figurenschmuck, aus welchem die Façade besteht,

Digitized by Google

zeigt unmittelbar über der Thür einen Tiger, der die Zähne fletscht und die Zunge herausstreckt — eine sehr gewöhnliche und übliche Darstellung dieses Thieres. Der Tiger trägt einen Kopfschmuck, der wiederum ein Gesicht zeigt, — eine auch bei anderen zapotekischen Figuren häufig beobachtete Eigenthümlichkeit. Das Gesicht stellt ohne Zweifel den gewöhnlichen Typus der sacralen Gefässe dar, mit dem zu einem Schlangenrachen transformirten Munde. Der centrale Theil (die Schlangenzunge und vielleicht etwas, was das Ungeheuer im Munde hielt) war ausgebrochen, und ich konnte über den Verbleib des Stückes absolut nichts erfahren. Zur Linken des Tigers ist ein Eulenkopf zu sehen und daneben das aus den Handschriften und aus anderen Monumenten (Xochicalco, Tenango) wohlbekannte Zeichen der Jahresbindung. Zur Rechten ist wiederum das bekannte Gesicht, der Gott mit dem Schlangenrachen, und daneben eine Figur mit einem Kreuz in der Mitte zu sehen, die ich als Spiegel auffassen möchte. Denn auf zapotekischen Grabplatten, wo diese Figur ebenfalls combinirt mit dem Zeichen der Jahresbindung vorkommt, ist dieselbe an den vier Ecken mit Kreisen versehen, ganz wie der Spiegel in den Handschriften, in den Hieroglyphen der Städtenamen und sonstigen bildlichen Darstellungen erscheint. Dürfte ich eine Conjectur wagen, so möchte ich die beiden Darstellungen, die hier rechts und links neben dem Tiger zu sehen sind, als Licht und Dunkel, Tag und Nacht, aufgehende und untergehende Sonne betrachten. Es ist gewiss nicht zufällig, dass der Spiegel und der Gott die nach Süden gewendete Seite einnehmen, die Eule und das Zeichen der Bindung an der nach Norden gekehrten Seite angebracht sind. Wie bei der Pyramide von Xochicalco und wie, nach Vétancourt, bei den mexikanischen Tempeln überhaupt, ist auch hier die Eingangs- oder Zugangs- (bezw. Aufgangs-) Seite die westliche.

Auf dem Thürbalken links neben dem obern Ende des Kopfschmuckes des Tigers, standen fünf grosse thönerne Gefässe, aus einem grossen hohlen viereckigen Untertheil und einer darauf gesetzten Thonfigur (der Gott mit dem Schlangenrachen) bestehend. Die entsprechende andere Seite des Thürbalkens

Digitized by Google

ist noch unter der Erdschicht vergraben. Möglich, dass dort noch eine ähnliche Reihe von Gefässen zum Vorschein kommt.

Der Eingang zur Mauer war durch eine skulpirte Steinplatte verschlossen. Dieselbe ist von dem Besitzer des Terrains, auf dem sich die in Rede stehenden mogotes befinden, an einen Herrn in Oaxaca verschenkt worden. Und dieser hat sie angeblich dem gegenwärtigen Präsidenten der Republik zum Geschenk gemacht. Ich habe noch nicht ausfindig machen können, wo der Stein wirklich geblieben ist.

Das Innere der Kammer zeigt eine grosse Nische in der Hinterwand und eine kleinere in der Seitenwand. In der Nische der Hinterwand befand sich ein Tigerkopf aus Stein, offenbar ein Werkstück, das in den Zusammenhang einer grösseren Architektur gedacht ist; ferner ein Bruchstück eines skulpirten Steins und zwei grosse Bruchstücke von Thonfiguren. Der Boden der Kammer war mit einer Matte bedeckt, und darauf lag eine Anzahl menschlicher Gebeine. In drei Ecken der Kammer standen einfach gearbeitete, mit einem Deckel verschlossene Töpfe, die ebenfalls menschliche Gebeine enthielten. Und menschliche Gebeine lagen auch in der Nische der Seitenwand. In diesem ganzen Beinhaufen ist aber nicht ein einziger Schädel gefunden worden. Dieser merkwürdige Umstand, sowie die Fülle der Gebeine erwecken die Vermuthung, dass dies Subterraneum vielleicht ähnlichen Zwecken diente, wie, nach den Angaben der Autoren das grosse Subterraneum des vierten Palastes von Mitla, d. h. dass es bestimmt war, die Leichen der Opfer aufzunehmen, deren Köpfe vielleicht in einer Art Schädelgerüst, einem tzompantli, deponirt worden waren. Der von den vier mogotes umgebene Platz könnte die Opferstelle gewesen sein. Und der Eingang zu dem Subterraneum ist vielleicht erst, als man aufhörte dort zu opfern, vollständig zugeschüttet worden.

In dem Erdreich neben und über dem Subterraneum sind übrigens noch eine Menge von Gegenständen gefunden worden: ein Spiegel, ein Räuchergefäss oder Kohlenbecken, Thonscherben und Schmucksachen. Unter den letzteren hebe ich ein Halsband hervor, aus grünen Steinperlen, zwischen denen fünf

Digitized by Google

Scheiben aus demselben Material eingeschaltet waren, vier davon glatt, die fünfte enthielt im Relief die rohen Umrisse eines Gesichts, umgeben von dem Bilde der mexikanischen Sonne.

Das Grab von Xoxo ist, neben dem Monte Alban, das Interessanteste, was man in der nächsten Nähe von Oaxaca sehen kann. In Zaachila ist von Bauwerken nichts mehr erhalten. Nur die grossen künstlichen Hügel sieht man, auf denen die Tempel oder die Paläste standen. Dagegen sind bedeutende Reste von Bauwerken noch in Tlacolula zu sehen. Von einer Felsmasse, die durch das Bett eines Arroyo auf der einen, durch eine breitere Thalniederung auf der andern Seite von den benachbarten Höhen geschieden ist, ist der ganze obere Theil zu einer Citadelle umgestaltet, indem eine Mauer, die allen Vorspringen und Ausladungen des Felsens folgt, denselben in seinem ganzen Umkreis umgiebt. Die eigentlichen Baulichkeiten liegen auf einer tieferen, dem Burgberge angelagerten Terrasse. Es ist eine nicht unbeträchtliche Anzahl derselben vorhanden, aber die Anlage ist im Wesentlichen überall dieselbe. Man sieht einen vertieften, von kyklopischen Mauern umgebenen Hof, auf dessen einer Seite, aus Erde und Steinen aufgeführt eine Art Pyramide sich erhebt. Die obere Fläche dieser Pyramide ist mit einer dicken, festen Mörtelschicht bekleidet, unter welcher eine Anzahl zimmerartiger Subterraneen aufgedeckt sind, die nur von oben betretbar gewesen sein konnten. Ganz ähnliche Anlagen werden aus der Festung Quiengola bei Tehuantepec berichtet und es ist mir nicht unwahrscheinlich, dass hier das Prinzip der Wohnungsanlage vorliegt, das wir aus den Pueblos von Neu-Mexiko kennen. Ausserdem sind aber noch Oberbauten vorhanden gewesen, von denen hier und da noch die Fundamente zu sehen sind. Andere Oberbauten werden aus vergänglichem Material aufgebaut gewesen sein. Die Wände der zimmerartigen Subterraneen sind mit Stuck ausgekleidet. Man findet aber auch Bruchstücke von Wandbekleidung aus Steinmosaik in geometrischen Mustern, ähnlich den berühmten Mosaiken von Mitla.

Digitized by Google

In Mictlan, der „Totenstadt", von den Zapoteken Yoo-paa oder Lioo-paa „Ort des Ausruhens", genannt, befanden sich, wie uns Burgoa erzählt, vier Paläste, jeder aus einer Serie von Räumlichkeiten über der Erde und aus einer Krypte bestehend. Der erste Palast sei für den Oberpriester, den Huiya-tao, den zapotekischen Pabst und Dalai-Lama bestimmt gewesen. Der zweite für das Corps der Priester, der dritte für den König der Zapoteken, der letzte für den hohen Adel, der das Gefolge des Königs bildete. Die Krypte des ersten Palastes sei ein Tempel gewesen. Die des zweiten Palastes sei für die Gebeine der Oberpriester, die des dritten für die Gebeine der Könige bestimmt gewesen. In die vierte und grösste Krypte endlich hätte man die Leichen der Opfer und der im Kriege gefallenen Häuptlinge gebracht Die Leichen der Prinzen aus königlichem Geblüt, die in Mitla nicht mehr Raum fanden, hätte man nach Zee-toba oder Quehui-quiye-zaa, d. i. das heutige S. Magdalena Teiticpac, gebracht.

Noch heute stehen die vier Paläste aufrecht, im Halbkreis um eine hohe Stufenpyramide gelagert, die jetzt als Calvarienberg dient und zu der von der Ostseite eine Treppe hinaufführt. Eine zweite Stufenpyramide liegt etwas abseits am andern Ufer des Flusses. Der höchstgelegene der vier Paläste ist seit der Christianisirung des Landes in Pfarrwohnung umgewandelt worden, und inmitten seiner Baulichkeiten erhebt sich die Kirche S. Pablo de Mitla. Das war vermuthlich derjenige, der von dem Oberpriester bewohnt wurde. Denn es war Prinzip bei den alten Missionaren, die Kirchen gerade in den Rachen des Satans zu bauen. Der Palast war vermuthlich ebenso gross, wie der zweite. Wenigstens zeigt er denselben Grundplan, doch haben die An- und Inbauten sein Ansehen gründlich verändert. Der zweite Palast liegt etwas niedriger, dem Treppenaufgang zur Pyramide gerade gegenüber. Es ist gegenwärtig der grösste und schönste, jedenfalls der besterhaltene. Ist unsere Auffassung die richtige, so müsste er von der Priesterschaft bewohnt gewesen sein. Unmittelbar neben ihm, aber etwas tiefer und etwas mehr zurück (d. h. entfernt von der Pyramide) liegt der dritte Palast. Ihm fehlt

Digitized by Google

der grosse, von Gemächern umschlossene Nebenhof, den die drei andern Paläste zeigen. Er erscheint so, obwohl ein besonderes Bauwerk, gewissermaassen als Anhängsel des zweiten Palastes und bringt vielleicht die Thatsache zum Ausdruck, dass der König hier nur gewissermaassen als Mitglied der Priesterschaft gezählt wurde, wenn auch als bevorzugtes Mitglied. Der vierte Palast liegt noch weiter abwärts, ziemlich nahe dem Fluss. Er ist jetzt ganz von Häusern und Gärten umschlossen und von seinen Baulichkeiten ist wenig mehr vorhanden. Doch scheint er ebenso, wie die beiden ersten, einen von Gemächern umschlossenen Nebenhof besessen zu haben. Von den Krypten endlich ist die des dritten (kleineren) Palastes aufgedeckt. Es ist ein kellerartiger Raum von einfach kreuzförmiger Gestalt, der seinen Eingang, wie es scheint, unmittelbar unter dem Aufgang zu dem Hauptgebäude hatte. Die Wände sind mit denselben Steineinlagen in geometrischen Mustern geschmückt, wie die Aussen- und Innenwände der Paläste. Ein ähnliches noch besser erhaltenes Subterraneum befindet sich in Xaagá, drei Viertel Legua von Mitla entfernt. Andere liegen am Berghang zerstreut.

Das äussere Ansehen dieser Paläste und ihre wunderbare Ornamentation durch geometrische, in erhabener Steinarbeit ausgeführte Muster ist aus Abbildungen und Beschreibungen zur Genüge bekannt. Fast keiner der Autoren aber, die über Mitla geschrieben haben, hat auf die Fresken aufmerksam gemacht, die über der Mittelthür einer jeder der Seiten der Nebenhöfe sich befanden und zum Theil noch zu sehen sind. Nur in einem von E. Mühlenpfordt gezeichneten handschriftlichen Atlas, der in dem Instituto publico zu Oaxaca aufbewahrt wird, fand ich neben genauen Grund- und Aufrissen der Paläste auch Proben der Wandmalereien aus jedem der beiden Höfe gegeben, wo diese Malereien noch existiren. Der Atlas soll in dem Anhang zu dem grossen Werk über mexikanische Alterthümer, welches Herr Peñafiel im Auftrage der mexikanischen Regierung herausgiebt, publizirt werden. Herr Peñafiel war es auch, der mich schon in Mexico auf diese Malereien aufmerksam machte. Ich habe elf Tage daran gegeben, die Ge-

Digitized by Google

mälde, soweit sie noch zu sehen waren, zu copiren, um so wenigstens in der Zeichnung zu retten, was zu retten war. Die Originale selbst werden kaum noch lange dem Ansturm der Witterung und den Folgen der Vernachlässigung widerstehen. Ist doch noch wenige Monate vor meiner Ankunft in Mitla, gelegentlich des famosen Einbaues eines Schweinestalls in den bislang und noch heute als Pferdestall der Pfarrwohnung dienenden Hof des ersten Palastes, ein grosser und wesentlicher Theil der Malereien heruntergeschlagen worden. Und das Uebrige bröckelt an allen Orten.

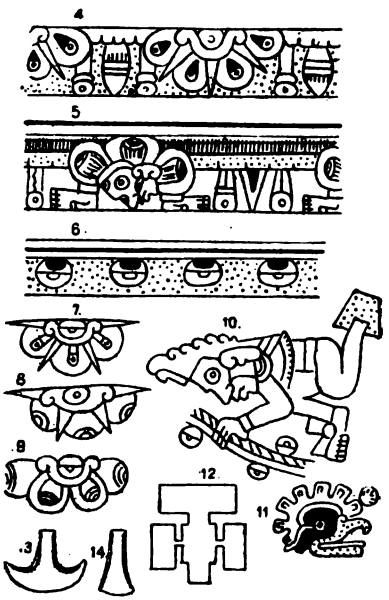
Die Malereien befinden sich, wie erwähnt, in den Nebenhöfen der Paläste, zu denen man vom Hauptgebäude aus durch einen engen winklig gebogenen Gang gelangt. Eine jede der Seiten dieses Hofes zeigt in der Mitte eine Thüröffnung und darüber eine schmale viereckige, bandartige Nische. Dann folgt eine in die ganze Länge der Wand einschneidende vertiefte Linie. Und darüber wiederum sind drei breitere und kürzere Nischen in die Wand gearbeitet, von denen die mittlere über die beiden andern vorspringt. Die Thüren in der Mitte führen zu schmalen corridorartigen Gemächern, welche den Hof auf allen vier Seiten umgeben. Auf der einen Seite mündet, seitwärts der Hauptthür, der winklig gebogene Gang, der das Hauptgebäude mit dem Hofe verbindet. Die Nordwand des Nebenhofes des ersten höchstgelegenen Palastes hat drei gleich hohe Thüröffnungen, über welche die schmale bandartige Nische, beträchtlich verlängert, gleichmässig hinwegzieht. Während die drei oberen kürzeren und breiteren Nischen mit den charakteristischen, in erhabener Steinarbeit ausgeführten geometrischen Mustern gefüllt sind, weisen die unteren, unmittelbar über der Thüröffnung angebrachten schmalen bandartigen Nischen einen feinen Stuckbelag auf, und dieser ist mit Malerei bedeckt, die Figuren in weisser Farbe von dem roth gemalten Grunde sich abhebend, ähnlich wie die erhabenen Steinmuster in heller Farbe von dem roth getünchten Grunde sich abhoben.

In dem zweiten, dem grössten und besterhaltenen der Paläste, ist von diesen Malereien absolut nichts mehr zu sehen.

Digitized by Google

Gleichwohl sind sie ohne Zweifel vorhanden gewesen, denn die Stuckschicht, welche in andern Palästen die Malerei trägt, fehlt auch hier nicht.

Von dem Nebenhofe des vierten, dem Flusse zunächst gelegenen Palaste, der, wie ich annehme, dem Gefolge des Königs als Wohnung diente, sind zwei Seitenwände und ein Stück der dritten noch im untern Theil erhalten. Auf der Ostseite sieht man die schöne Borte Fig. 4 — ein Auge, von Strahlen und Augen umgeben, und dazwischen Steinmesser und die thurmartigen Gebilde, die in dem mexikanischen Sonnenbilde ziemlich regelmässig zwischen den vier Strahlen zu sehen sind, und die, wie man gerade an den vorliegenden Malereien mit Sicherheit erkennen kann, sich ebenfalls aus der Zeichnung des Auges (genauer vielleicht des herausschiessenden oder herausgebohrten Auges) entwickelt haben. Von der Zeichnung, die unter dieser Borte vorhanden war, ist an dieser Wand keine Spur mehr zu sehen.



Etwas vollständiger ist die Malerei auf der Nordseite des Hofes erhalten. Hier sieht man die durchgehende Borte Fig. 5: ein bandartig aufgerolltes, gewissermaassen in Mercator's Projection dargestelltes Sonnenbild, mit seinen nach allen Seiten herausschiessenden Strahlen und seinen herausschiessenden Augen. In demselben sind in regelmässigen Abständen Gesichter angebracht, die von oben herabsehen — wohl Bilder des Himmelsgottes oder der Lichtgenien. Die flügelartigen Anhänge, die wie ein Kranz hinten das Gesicht umgeben, sind ohne Zweifel ebenfalls als Augen zu deuten. Denn dasselbe

Digitized by Google

von Augen umgebene Element, welches in der Borte Fig. 4 regelmässig sich wiederholt, sehen wir auf unserem Wandbild in Gestalt der Figg. 7—9.

Von dem von der Borte eingerahmten Haupttheil des Bildes ist leider wenig erhalten, so wenig, dass man daran verzweifeln muss, einen Zusammenhang herauszufinden. In der Mitte der Wand befindet sich oben, in die Borte hineinragend, ein grosses Sonnenbild. Der Sonnengott, welcher in der Mitte des letzteren dargestellt war, ist — jedenfalls absichtlich — herausgeschlagen worden. Durch das Sonnenbild zieht sich ein Seil, mit Augen und dem Element Fig. 7—9 (Sternenauge?) besetzt. Aus der Borte — d. h. vom Himmel herab — stürzen Figuren, deren Haar wie aus Wasserwellen gebildet erscheint, die mit der Hand nach dem Seile greifen (vgl. Fig. 10). — Aus dem Uebrigen ist wenig zu enträthseln. Links, ziemlich vorn, ist ein Xipe unverkennbar und hinter ihm eine Doppelschlange. Weiterhin sieht man zwei mit gekreuzten Armen sitzende Figuren, zwischen ihnen das Symbol vollzogener Kasteiung, Grasbündel und spitze, blutige Knochen. — Der Kopf eines Adlers und weiterhin eines Tigers ist deutlich, und rechts vom Sonnenbilde sieht man die obere Hälfte eines Taschenkrebses.

Wichtiger sind die Malereien in dem Nebenhofe des ersten, obersten Palastes — jetzt als Pferdestall der Pfarrwohnung dienend, mit eingebautem Schweinestall. Ich habe schon hervorgehoben, dass die Nordseite dieses Raumes ausgezeichnet ist durch drei nebeneinander befindliche gleich hohe Thüren. Hinter denselben scheint nicht, wie an den andern Seiten, sich ein Zimmer befunden zu haben. Wenigstens ist keine Spur einer der Hofmauer parallelen Mauer zu sehen. Dagegen steigt das Terrain ziemlich schnell an. Ich habe daher die Ueberzeugung, dass diese drei Thüren zu einem Subterraneum führten, und dieses Subterraneum müsste dann — wenn wir die Pfarrwohnung richtig als den Palast des Oberpriesters deuten — das Heiligthum gewesen sein, „in welchem die Götter auf einem als Altar dienenden Erdhaufen standen". Für diese Auffassung spricht auch, dass das ganze nördliche

Digitized by Google

Drittel des Hofes, gegenüber den andern zwei Dritteln, um ein paar Stufen erhöht ist. Es scheint mir, dass die Zugänge zu diesem Heiligthum reichlich mit Erde zugeschüttet, und der Erdhaufe dann, um den Raum benutzbar zu machen, geebnet worden sei. Wie dem auch sei, diese Wand des Hofes ist jedenfalls die ausgezeichnete gewesen, die Nische war hier die längste, und der gemalte Fries in derselben ist ohne Zweifel der wichtigste und interessanteste.

Die Borte stellt nichts besonderes dar: Kreise, mit einem kleinen Kreis in der Mitte, in weisser Farbe vom rothen Grunde sich abhebend. Innerhalb derselben aber sehen wir, wo der Stuckgrund noch unzerstört geblieben ist, eine ganze Reihe verschiedenartiger Gottheiten, hieroglyphische Bilder von Ortschaften, Häuser, Bäume, Vögel und — Daten! von letzteren, die wie es scheint, meist in der unteren Hälfte angebracht waren, leider so wenig erhalten, dass kaum Hoffnung vorhanden ist, dass man den Zusammenhang des Ganzen einmal wird erfassen können. In die Discussion der einzelnen Bilder kann ich hier nicht eingehen. Ich hoffe, das Ganze publiziren und dabei die Einzelheiten näher besprechen zu können. Hier hebe ich nur hervor, dass die Figuren und namentlich das, was ich als die hieroglyphischen Bilder von Ortschaften bezeichnete, eine nahe Verwandtschaft dieser Malerei mit gewissen Bilderschriften aufweisen, von denen man längst gemuthmasst hat, dass sie zapotekischen Ursprungs sind, wie der Wiener Codex, die Bodley Codices, und der mit zapotekischen Legenden versehene Codex Sanchez Solis. Unter den Gottheiten kommt am häufigsten vor Quetzalcoatl, der mexikanische Windgott. Ich darf hier wohl daran erinnern, dass die Person des huiyatao, des Oberpriesters von Mitla nichts anderes zu sein scheint, als eine lebendige Incarnation dieses Gottes. Wie Quetzalcoatl, der keusche und strenge Büsser, von Tezcatlipoca verleitet, im Rausch, mit der ihm zugeführten Buhlerin Xochiquetzal sich vergeht, dann ausser Landes geht, aber prophezeit, dass er wieder unter seinen Jüngern erscheinen werde, so wurde auch dem huiyatao, der sonst streng und keusch lebte, wie es heisst, an gewissen Festtagen gestattet, sich zu betrinken, zu gleicher

Digitized by Google

Zeit führte man ihm die schönsten Weiber zu, und wenn eine dieser dann einen Sohn gebar, so war dies der neue huiyatao (der wiederkehrende Quetzalcoatl).

Auf der Ostseite wiederholt sich die Borte, die wir auf der Nordseite des vierten Palastes gesehen haben (Figur 5). Unter den Darstellungen, die von derselben eingerahmt werden, fällt die Figur eines Vogels auf, der bald als wirklicher Vogel (Fig. 11), bald als Mensch mit Vogelflügeln und Vogelhelm erscheint. Diese Figur ist interessant, denn es ist unstreitig dieselbe, die ich auf Reliefplatten in Teotlitlan del Valle fand. In Teotlitlan del Valle ward, wie uns Burgoa berichtet, ein Idol verehrt, das in alter Zeit vom „Himmel gekommen sein sollte, in Gestalt eines Vogels, wie ein leuchtendes Sternbild."

Zeigt uns die Borte der Ostseite den hellen, sonnigen Taghimmel, so zeigt die der gegenüberliegenden Westseite den dunklen, den Nachthimmel — Nebel mit Sternenaugen (Fig. 6). In den Darstellungen dieser Seite wiederholt sich, mannigfach variirt, das Bild eines Gottes, der das Wurfbrett in der einen, Speerbündel in der andern Hand hält und auf dem Gesicht die halbmaskenartige Zeichnung aufweist, welche das Idol Camaxtli's und die in den Codices mit dem Namen Tlahuizcalpantecutli „Herr der Dämmerung" bezeichnete Figur trägt. Zwischen den Figuren dieser Gottheit sieht man verschiedene Figuren und Bilder, unter denen ich namentlich einen prächtig gezeichneten Adler und die Figur eines Doppelhirsches mit drei Pfeilen davor hervorhebe.

Die letzte, die Südseite, hat dieselbe Borte, wie die Nordseite. Die Darstellung zeigt in mannigfacher Variation die Figur eines Gottes, der die Kopfbinde des Sonnengottes trägt und in der Hand, wie es scheint, einen Strom von Quetzalfedern hält. Ich bin nicht abgeneigt, diese Figur wirklich als Sonnengott aufzufassen.

Die ganze Malerei zeigt in den Figuren, Symbolen und Daten den schönen, kräftigen, alten Stil. Trotz der weitgehenden Zerstörung sind einzelne Figuren uns nahezu vollständig, wenigstens in den wesentlichen Theilen erhalten. Ich hebe namentlich einen Xolotl hervor, der auf der Nordseite steht,

Digitized by Google

einen Todesgott ebendaselbst, die Bilder Quetzacoatl's, Camaxtli's, des Sonnengottes und des Sonnenvogels. An sich schon, als ein noch zu rechter Zeit entdecktes, in gutem alten Stil gezeichnetes Monument, würden diese Wandgemälde ihre Bedeutung haben. Um wie viel grösser ist ihre Bedeutung aber durch die Stelle, an der sie sich finden. Sie repräsentiren ein Monument unzweifelhaft zapotekischen Ursprungs, und zeigen klar die weitgehende Abhängigkeit, in der in Sitte und Glauben die Zapoteken, wenigstens der jüngeren Zeit, von den Mexikanern standen — oder um mich vorsichtiger auszudrücken, die engen Bande, welche in Religion und Mythologie die beiden sprachlich so weit entfernten Nationen verknüpften.

Von Mitla aus habe ich endlich einen Abstecher südwärts in die tiefe Thalspalte des Flusses von Tehuantepec gemacht, wo an der Stelle, wo die Strasse nach Tehuantepec diesen Fluss kreuzt, die alte Ortschaft Totolapam und weiter flussaufwärts die Ortschaft Zoquitlan liegt. Bei beiden Ortschaften sind auf hoher Bergspitze Reste von alten Baulichkeiten zu sehen, die aber wenig mehr als den Grundplan zeigen. Bei Zoquitlan fand ich auf einer Terrasse in der halben Höhe des Berges, der auf der Spitze die alten Baulichkeiten trug, Subterraneen von ausgebildet kreuzartiger Form, wie sie der Grundriss Fig. 12 wiedergiebt. Andere in der Nähe gelegenen Ortschaften, die, wie ich erfuhr, ebenfalls noch alte Baulichkeiten enthalten sollen, konnte ich, der beschränkten Zeit halber, nicht mehr aufsuchen. Aus demselben Grunde musste ich darauf verzichten, eine Ruinenstelle zu besuchen, die neuerdings auf dem Wege nach Tehuantepec aufgedeckt worden ist, und von der ich, bei Dr. Sologuren, einige interessante Fundstücke sah.

Von den Alterthümern des Zapotekenlandes sind seit langer Zeit, seit die Expeditionen des Capitän Dupaix zum ersten Mal die Augen der gelehrten Welt auf die herrlichen Schöpfungen. als barbarisch verachteter Nationen lenkten, die merkwürdigen Figurengefässe bekannt, die ein sonderbar verschnörkeltes Gesicht mit einem riesigen Aufbau über dem Kopfe verbinden. Fast in jedem grösseren Museum sind eine An-

Digitized by Google

zahl dieser Stücke zu sehen. Von dem wirklichen Reichthum aber, welchen das Land an Alterthümern dieser Gattung besitzt, und von der Mannigfaltigkeit der Formen, die innerhalb des festen Typus sich entwickeln, kann sich nur der einen Begriff machen, der die im Lande selbst in den Sammlungen aufgehäuften Schätze gesehen hat. Stücke dieser Art sind, so vielfach sie sich finden, immerhin Gegenstände von Bedeutung und nicht leicht, wenigstens in grösserer Zahl, zu erwerben. Ich habe mich daher im Wesentlichen darauf beschränken müssen, was mir an besonderen Typen auffiel, zu zeichnen. Die hauptsächlichsten der vorkommenden Typen und die Art des Ausputzes der Figuren habe ich an anderer Stelle näher beschrieben.[1]) Ebendaselbst habe ich auch nachgewiesen, dass diejenige Figur, welche unter den genannten Gefässen am häufigsten angetroffen wird, und die durch ein oben und unten von starken Wülsten eingefasstes Auge und einen Schlangenrachen mit heraushängender Schlangenzunge sich auszeichnet, eine Darstellung des Gottes Tepeyollotl oder Votan ist, auch „corazon del pueblo" („Herz des Landes" oder „Herz des Berges") genannt, über dessen Verehrung im zapotekischen und mixtekischen Gebiet wir im Burgoa die bestimmtesten Angaben finden. Als Darstellung desselben Gottes dürften dann auch die verschiedenen Tigerfiguren und Tigerbilder anzusehen sein, die wir bei den Zapoteken finden. Denn auch in den Handschriften ist der genannte Gott häufig als Tiger dargestellt.

Ausser den grösseren Figuren und Figurengefässen findet man nun aber auch kleinere Thonfiguren und Thonköpfe in grossen Massen in der Nähe der alten zapotekischen Städte. Und das sind Alterthümer, die trotz der Massenhaftigkeit ihres Vorkommens bislang in den Museen gar nicht oder nur sehr spärlich vertreten waren. Die Figuren sind meist flach und wie es scheint, sämmtlich in Thonformen gemacht. Bruchstücke von solchen Thonformen habe ich heim-

[1]) Mittheilungen aus dem königlichen Museum für Völkerkunde, Berlin.

Digitized by Google

gebracht. Die Köpfe rühren fast alle von bauchigen auf drei Füssen stehenden Thonfiguren (sifflets) her (das Mundstück bildet den einen der drei Füsse). Während die flachen Thonfiguren im Ausputz sich an bestimmte Typen der grossen Figuren anlehnen, zeigen die Köpfe der Thonfiguren (sifflets) besondere Typen, unter denen Gesichter mit Wülsten um die Augen und starken Furchen auf den Backen, andere mit eingekniffenem Mundè und ebenfalls stark markirten Furchen um die Mundwinkel und auf dem Kinntheil unterhalb des Mundes hervorzuheben sind, die durch breiten, aber auf beiden Kopfseiten häufig verschieden ausgebildeten Federschmuck auffallen. Eine andere Gruppe solcher Köpfe zeichnet sich im Gegensatz zu den vorigen durch ein jugendliches Gesicht aus, das von dem aufgesperrten Rachen eines Reptils überragt wird.

Bunte Thongefässe sind selten, doch kommen sie vor, zum Theil mit recht zierlichen Mustern, die entschieden an Cholula Typen erinnern. Ich habe solche aus Ejutla, Zoquitlan, und dem Distrikt Zimatlan gesehen. Auf dem Monte Alban und in Xoxo fand ich dicke Scherben, glattpolirter Gefässe, die breite rothe Streifen auf weissem oder gelblichem Grunde zeigten, ähnlich den Scherben von Iztapalapa und Teotihuacan. Die Hauptmasse der Thonwaaren aber zeigt düstere Farbe, grau oder schwarz. Noch heute sind im Staate Oaxaca die schwarzen oder grauen Gefässe und Krüge durchaus an der Tagesordnung. Sie zeichnen sich aber vor dem Geschirr anderer Gegenden der Republik durch ihre unübertreffliche Leichtigkeit aus. Charakteristisch sind unter der alten Thonwaare flache, schwarze Tigel, die auf drei hohen, am Ende in Schlangen-, seltener Vogelköpfe auslaufenden Beinen stehen. Ich habe ein ganzes Gefäss der Art erworben, und an abgebrochenen Füssen allein in der Gegend von Cuilapa und Zaachila an fünfzig Stück erhalten, und ganz gleiche Stücke in Mitla, Zoquitlan, S. Juan del Estado. Die Bruchstücke von molcajetes, die wir auflasen, zeigen leicht eingeritzte wellige Linien. Charakteristisch für das Zapotekenland sind ferner becherartige Gefässe, meist von cylindrischer Gestalt, doch auch breiter und ausgebaucht, die auf der Fläche in erhabenem Reliet ein Datum

Digitized by Google

zeigen. Wir haben bestimmte Angaben, dass es bei den Zapoteken Brauch war, die Kinder nach dem Tage zu benennen, an welchem sie geboren waren.[1]) Daher sehen wir in den Codices, welchen mit grosser Wahrscheinlichkeit zapotekischer Ursprung zugeschrieben wird, wie der Wiener Codex, neben den Figuren der Götter regelmässig ein Datum verzeichnet, das ohne Zweifel den Namen des Gottes angibt. Ich bin schon lange auf diese Eigenthümlichkeit aufmerksam geworden und habe gefunden, dass zwar, wie es scheint, der selbe Gott mit verschiedenen Namen bezeichnet wird, dass aber dasselbe Datum in einer Handschrift nur bei dem einen bestimmten Gotte, oder bei Priesterfiguren, die ohne Zweifel den Gott repräsentiren sollen, verzeichnet steht. Es ist mir daher auch keinen Augenblick zweifelhaft gewesen, dass die Daten, die man auf zapotekischen Gefässen findet, den Namen eines Gottes oder einer Person angeben.

Ich bin auf Steinbildnisse im Verlauf dieser Arbeit im Allgemeinen nicht eingegangen, um mich nicht zu weit zu verlieren, kann aber doch hier nicht unterlassen zu erwähnen, dass auf den Steinplatten, mit denen die Zapoteken ihre Grabkammern schlossen, eine Reihe der merkwürdigsten Darstellungen sich finden, unter denen ich namentlich hervorhebe: die Gestalt eines alten Mannes, der auf einer Art Tragbahre oder Lehnstuhl sitzt. Das Haupt ist mit einer mehr oder minder phantastisch ausgebildeten Schlange bedeckt, auf der Brust hängt nicht selten eine Maske, und auf dem Schultergewand sind drei Kreise zu sehen, die drei oder vier Punkte enthalten. Vor dem Munde ist gewöhnlich das Zeichen der Rede angegeben. In der Hand hält die Figur einen Gegenstand, der dem Gegenstand frappant ähnlich ist, den die Priesterfiguren auf dem Karniss der Pyramide von Xochicalco in der Hand halten, und der vielleicht einen Kopalbeutel darstellt. In Villa de Etla sah ich als Eckstein in einem Hofgebäude eingemauert einen solchen Stein, der auf der Vorderseite die

[1]) Vgl. Arte del idioma Zapoteco por el P. Fr. Juan de Cordova p. 16, 17.

Digitized by Google

erwähnte Figur zeigt — schön scharf herausgearbeitetes Relief, das Ganze mit prächtig rother Farbe übertüncht — und auf der Rückseite eine ähnliche Figur, aber mit geschlossenem Auge und im Vergleich zu der ersten verkehrt, d. h. mit der Oberseite nach unten, gezeichnet.

Interessant sind ferner die Steinköpfe, die in der Mauer — vermuthlich zu beiden Seiten der Thür, wo man auch in den Palästen von Mitla regelmässig Löcher im Mauerwerk sieht — eingezapft waren. Die Gesichter sind in der Regel seitlich comprimirt, die Augenbrauen stark markirt, die Augen geschlossen oder halb geschlossen. Häufig Furchen auf den Wangen und vorgeschobene Unterlippe. Aus den oben erwähnten Ruinen, die neuerdings auf dem Wege nach Tehuantepec aufgedeckt sind, sah ich einen Steinkopf regelmässiger Bildung, der der Angabe nach zur Seite der Thür eingefügt gewesen war. Die Augen waren durch zwei geschlossen aneinander liegende Wulste markirt, und neben dem linken Auge, rechts oben, war ein tiefes Loch in den Stein gebohrt. Wie man mir sagte, wäre diese Sonderbarkeit an sämmtlichen Steinköpfen der erwähnten Ruinen zu sehen.

Von andern Steingegenständen erwähne ich die kleinen Figürchen aus grünem Stein (Gabbro, Serpentine, Jadeït-ähnliche Gesteine) gefertigten Idole und Schmuckgegenstände. Es sind kleine sitzende Figürchen, die Arme über der Brust gekreuzt, oder die Knie umfassend. Oder viereckige oder unregelmässig gestaltete Platten mit Löchern versehen, durch welche eine Schnur gezogen werden konnte, und die auf der Vorderseite ein Gesicht oder eine Figur, meist ähnlicher Haltung wie die eben beschriebenen kleinen Figürchen, ausgearbeitet haben.[1]) Die Scheibe mit dem vom Sonnenbilde umrahmten Gesicht (des Sonnengottes?), die in Xoxo gefunden worden ist, erwähnte ich schon. Ein ganz ähnliches Stück, das der Angabe nach aus Tuxtepec, Distrikt Teotitlan, Departe-

[1]) Nach einem Fund zu urtheilen, der Herrn Hermann Strebel neuerdings aus dem Staate Vera Cruz zuging, muss ich annehmen, dass diese Figürchen, alternirend mit Steinperlen, als Halsband getragen wurden.

Digitized by Google

ment Oaxaca, stammte, ist auf der Tafel abgebildet, welche als Illustration einem Bericht über zapotekische Alterthümer beigegeben ist, der in Band I S. 246 der Zeitschrift El Museo Mexicano abgedruckt ist, und wovon ich der Güte des Herrn Hermann Strebel einen Auszug verdanke. Die genannten Gegenstände sind im zapotekischen und mixtekischen Gebiete ziemlich häufig. Ich sah eine grosse Zahl davon in der Sammlung des Herrn Dr. Sologuren in Oaxaca. Und wir selbst konnten in Mitla und in Zoquitlan ebenfalls eine Anzahl erwerben. Figürchen ganz gleicher Art findet man aber auch ausserhalb des zapotekischen Gebiets in dem benachbarten, aber schon dem aztekischen Sprachgebiet angehörigen Teotitlan del camino. Hier tritt neben den typischen zapotekischen Figuren schon der Tlaloc auf, der allerdings in mixtekischem Gebiet (Nochistlan, Teposcolula) ebenfalls viel Steinbildnisse aufzuweisen hat, und dessen Kopf wir auch weit im Süden, in Zoquitlan, in der Aussenwand der Kirche eingemauert sahen.

Das Zapotekenland ist endlich schon seit alter Zeit seines Metallreichthums halber berühmt. Wir erhielten schwere kupferne Beile und aus starkem Kupferblech gefertigte Gegenstände mit halbmondförmiger (Fig. 13) oder schmälerer, meisselartig gerundeter Schneide (Fig. 14) und mit einem Handgriff, längs dessen das Kupferblech jederseits einen saumartigen Umschlag bildet. Die Gegenstände dienten vermuthlich als Messer, sie werden aber in solchen Massen (zentnerweise) gefunden, dass die Vermuthung erweckt wird, dass dieselben zu gleicher Zeit die Bedeutung eines Tauschmittels, einer Münze, hatten. Von feineren Gegenständen der Metallindustrie, Fingerringe aus Kupfer und aus Edelmetall, und Schmuckgegenständen verschiedener Art habe ich ebenfalls in der Sammlung des Herrn Dr. Sologuren prächtige Stücke gesehen. Abbildungen werden in dem oben schon genannten Werke, das Herr Dr. Peñafiel vorbereitet, gegeben werden.

Dem Reichthum an Metall steht gegenüber eine entschiedene Armuth an Obsidian, der bekanntlich in Mexiko die Messer und andere schneidende Werkzeuge lieferte. Wir fanden eigentlich nur in Mitla erheblichere Mengen dieses sonst überall

Digitized by Google

an den Orten der alten Städte in so grossen Massen sich vorfindenden Materials.

Ich habe von den Alterthümern des Zapotekenlandes ausführlicher gesprochen, weil dieselben, so vielfach das Gebiet auch bereist worden ist, doch wenig bekannt sind, und weil ich hier zum ersten Mal Gelegenheit habe, über das Gebiet, das den Schluss meiner Reise bildete, meine Beobachtungen mitzutheilen. Im Allgemeinen habe ich den Eindruck gewonnen, dass überall im Lande noch ungehobene Schätze liegen, und dass die systematische Durchforschung der einzelnen Gebiete uns eine Fülle von Material an die Hand geben wird, vermittels dessen es nicht mehr als ein so aussichtsloses Unterfangen erscheinen wird, über die nationalen Verhältnisse und die geschichtliche Entwickelung in präcolumbischer Zeit in's Klare zu kommen.

Zum Schluss muss ich noch der ausserordentlich liebenswürdigen und warmen Aufnahme gedenken, die ich überall bei den Behörden und bei den Privatpersonen und bei den Aermsten im Lande gefunden habe. Ich will hier keine Namenliste geben, weil ich nicht wüsste, wo ich aufhören soll, und nenne nur, gewissermaassen als Repräsentanten, den Director des statistischen Büreaus der Republik, Herrn Peñafiel. Wenn ich bei dem kurzen und flüchtigen Besuche so vieles lernen und vielleicht auch einiges leisten konnte, so danke ich es in erster Linie der thatkräftigen und opferwilligen Unterstützung und Förderung, die mir von Seiten dieser Herren zu Theil geworden ist. Und wenn die Reise in Mexiko mir für alle Zeiten eine der theuersten Erinnerungen meines Lebens sein wird, so danke ich das nicht bloss der Schönheit des Landes, nicht bloss der Freude über die Erweiterung meines Blickes und meiner Kenntnisse, sondern in erster Linie auch der Liebenswürdigkeit und Ritterlichkeit der Mexikaner. Möge es mir bald einmal vergönnt sein, eine neue Reise in's Land zu unternehmen und das, was ich jetzt unausgeführt und unvollendet liegen lassen musste, mit frischen Kräften wieder aufzunehmen.

Digitized by Google

M. RICHARD ANDREE, prend la parole pour faire la communication suivante *sur une ancienne mosaique mexicaine.*

Als die erobernden Spanier nach Mexiko kamen fanden sie das, was wir heute als „Kunsthandwerk" bezeichnen in einigen Zweigen bereits hoch entwickelt. Sie rühmen vor allem die Goldarbeiten, von denen sich verhältnissmässig viele erhalten haben und die feiner als jene der Madrider Goldschmiede waren, ferner die farbenprächtigen Federarbeiten, deren einige noch in unsern Museen sich befinden und endlich die Mosaiken. Ganz unabhängig von der alten Welt hatte auch in der neuen sich die Kunst Gegenstände mit musivischer Arbeit zu schmücken ausgebildet. Bis dieselbe zu der Höhe gelangte, die sie im alten Mexiko zeigt, musste bereits eine lange Zeit vergangen sein. Das Verfahren ist kein einfaches mehr, wie es z. B. die Anfänge desselben bei manchen Naturvölkern (Salomoinsulaner) zeigen, sondern es zeigt Schule und Erfahrung, ist bis zu einem besondern Stil vorgeschritten, der auf den sämmtlichen uns erhaltenen Kunstwerken dieser Art zu bestimmtem Ausdruck gelangt.

Im Ganzen haben sich von diesen altmexikanischen Mosaiken bis heut noch 18 oder 19 Stück erhalten, die sich alle in europäischen Museen befinden und von denen einzelne, trotz der Feinheit der Arbeit, noch eine schöne, farbenprächtige Erhaltung zeigen, während andere Exemplare im Verlaufe der 400 Jahre, die seit ihrer Herstellung verflossen, stark gelitten haben.

Bisher waren folgende Stücke bekannt. Im British Museum, zumeist aus der Sammlung Christy stammend: Eine Schädelmaske, zwei Holzmasken, ein Dolch in Gestalt eines kauernden Menschen mit Silexklinge, ein kleiner Thierkopf, ein Jaguar und eine sog. Kalenderscheibe, zusammen sieben Stück. (Vergl. E. B. Tylor, Anahuac, London, 1861. S. 338 und Guide to the Exhibition galleries of the British Museum. Bloomsberg 1888 S. 232). Zu Rom befinden sich im Museo preistorico ed etnografico fünf Stück, nämlich zwei Holzmasken, zwei Dolchgriffe und ein menschlicher Oberschenkelknochen, als Musikinstrument gedeutet, letzterer mit nur geringen Resten

Digitized by Google

von Mosaik. (Vergl. S. Pigorini, Gli antichi oggetti messicani incrostati di mosaico. R. accademia dei Lincei, anno 1884—85). Das kgl. Museum für Völkerkunde zu Berlin besitzt drei derartige Mosaiken: eine Schädelmaske, ein Pumakopf und ein doppelköpfiges Thier. (Verhandl. der Berliner Anthropol. Ges. 1885 S. 201 und Veröffentlichungen aus dem kgl. Museum für Völkerkunde, Berlin 1888.) Zwei Holzmasken mit Mosaik befinden sich im ethnographischen Museum zu Kopenhagen (Steinhauer, Ethnographisches Museum zu Kopenhagen 1886 S. 22). In einer englischen Privatsammlung soll sich gleichfalls noch ein Exemplar befinden.

Zu diesen 18 bekannten altmexikanischen Mosaiken vermag ich nun noch ein bisher nicht beschriebenes Exemplar hinzuzufügen, das ich in der Abbildung hier vorlege. Es ist dieses eine im herzoglichen Museum zu Gotha befindliche Vogelmaske, die einzige uns erhaltene mexikanische Thiermaske mit Mosaik. Sie ist im reichsten Mosaik ausgeführt, sehr gut und sauber gehalten und stammt aus Rom, von wo sie ein Kammerdiener des Herzogs Friedrich IV von Sachsen-Gotha-Altenburg in den ersten Jahrzehnten unseres Jahrhunderts mitbrachte. Ihre Länge vom Hinterkopfe bis zur Schnabelspitze beträgt 0,3 Meter, die Höhe 0,135 Meter. Die Grundlage der Maske besteht aus braunem Holz, auf welches eine Schicht eines harzigen Stoffes aufgetragen ist, in welche die hunderte von vieleckigen Mosaikstückchen scharf und genau aneinanderpassend eingekittet sind. Das Mosaik besteht aus kleineren und grösseren Plättchen von Türkis, Malachit (?), Perlmutter, Obsidian, sowie rothen und weissen Stückchen von Muschelschale, auf denen hier und da noch Kreise mit schwarzer Farbe aufgetragen sind. Die Bänder, Reihen und Bögen, aus denen das Mosaik zusammengesetzt ist, folgen im allgemeinen den natürlichen Formen des Vogelkopfes, so ist z. B. die Spalte des geschlossenen Schnabels von einem rothen Bande umzogen, das durch weisse und schwarze Plättchen unregelmässig unterbrochen ist. Von dem Mosaik fehlt allerdings manches, doch ist die gleichmässige Ausschmückung der rechten und linken Seite deutlich zu erkennen. Nur auf der Stirn,

Digitized by Google

zwischen den Augen, ist als einzelne Zierrat die stilisirte Figur eines Papageis angebracht. Die Augen zeigen die leeren Holzflächen; sie waren einst auch, wie sich erkennen lässt, mit einem Stoffe gefüllt, vielleicht Pyrit, wie ihn die Augen der einen in London befindlichen Mosaikmaske zeigen. Die Maske ist nach unten und hinten zu offen, so dass sie bequem über den Kopf gestülpt werden konnte; am hintern Rande befinden sich beiderseits zwei kleine Löcher, wohl zum Anbinden von Bändern.

Der Gebrauch der Masken bei den alten Mexikanern war ein verschiedenartiger. Unter der Anschauung, dass sie vor den Dämonen schützen, wird uns ihre Anwendung bei dem Tode und den Leichenbegängnissen der Könige erklärlich. Starb der Monarch, so wurde dessen Schutzgottheit mit einer Maske bedeckt. (Brasseur de Bourbourg, Histoire des nations civilisées du Mexique III. S. 572. Clavigero, Storia Ant. del Messico II. 95, berichtet dieses von den Götterbildern des Huitzlipochtli und des Tezcatlipoca. Quelle für diese Angaben ist Gomara, Conq. Mex. fol. 309). Auch dem Todten selbst wurden Masken angelegt; erst am fünften Tage nach dem Begräbnisse gelangte er auf schwierigem, gefahrvollen Wege ins Jenseits und auf diesem Wege schützte ihn die oft kostbare Todtenmaske. Bestimmt werden Goldmasken mit Türkisen verziert erwähnt, die man der Leiche auf das Angesicht legte. Von dem Leichenbegängniss des Tezozomoc von Azcapuzalco sprechend sagt Ixtlixochitl, dass eine Türkismaske über sein Gesicht gelegt wurde conforme lo fisonomía de su rostro. Esto no se usaba sino con los monarcas de esta tierra; á los demas reyes les ponian una máscara de oro (Relaciones in Kingsborough's Mexican Antiquities IX. S. 370. Nach Veytia, Hist. Ant. Mej. III. S. 5, war es eine Goldmaske garnecida de turquezas).

Die vorliegende Vogelkopfmaske muss indessen eine andere Bestimmung gehabt haben. Sie erinnert an die Kriegsmasken, welche, um die Feinde zu erschrecken, angelegt wurden und die oft auch von kostbarer Beschaffenheit waren. Nach dem Kaplan Juan Diaz, der 1518 mit Grijalva's Flotte in Yukatan war,

Digitized by Google

trugen die dortigen Krieger „eine Art Kopfschmuck, welcher darstellte: einen Schlangenkopf, einen Tigerkopf, Löwen- oder Wolfskopf, jeder mit einem Rachen versehen. Der Kopf des Mannes steckte in diesem Thierkopfe. Diese Köpfe waren aus Holz verfertigt und mit Fell überzogen, mit Goldblechen und schönen Steinen verziert, die einen wundervollen Eindruck hervorbrachten." (Ternaux Compans, Voyages pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique. Paris 1838. S. 58.)

M. Bastian. Par l'intermédiaire de M. Schönlank, nous avons reçu un rapport du gouvernement de la République de San Salvador sur la mission chargée d'examiner les ruines de Copan. L'expédition confirme les résultats des investigations antérieures et en a trouvé de nouveaux.

Je crois qu'il serait opportun de remercier le gouvernement de la République pour l'appui qu'il veut bien nous donner.

M. Cora. Puisque nous avons le bonheur d'avoir parmi nous M. Bovallius, il voudra peut-être ajouter quelques mots aux paroles de M. Bastian, M. Bovallius nous avait envoyé à Turin quelques exemplaires imprimés de son ouvrage très important sur les monuments en pierre de Nicaragua.

M. Morse. The paper from M. Cushing, giving a summary of the work accomplished by the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition, has not yet arrived, but will doubtless be received by the General Secretary of the Congress in time to find a place in the printed proceedings. The institution of this important archaeological and ethnological enterprise was due to the liberality and high-mindedness of a Boston lady, Mrs. Mary Hemenway. The character and attainments of Mr. Cushing, the director of the Expedition, could not find a too high appreciation from his scientific contemporaries. He was the first ethnologist who had had the courage to make himself into an Indian, going among Zuñis and becoming one of them, adopting their costume, eating their food, learning their language, living their life, and thus gaining their entire

Digitized by Google

confidence and obtaining initiation into their esoteric societies. The knowledge thus gained enabled him to look at things with the eyes of a primitive man and therefore to learn the true nature of things and institutions hitherto not understood. In this way he had received a training that had proven invaluable in his archaeological investigations, enabling him to ascertain the nature and purpose of the objects discovered in the investigations through his familiarity with the use of the same things by the Zuñis to day or with their traditions concerning the same.

M. Morse then gave a brief description of the researches of the Hemenway Expedition, illustrating his remarks by sketches upon the blackboard. Upon broad, floor-like plains, surrounded by mountains, in Southern Arizona M. Cushing had discovered remains of an extensive and indisputedly precolumbian culture, consisting of many ancient cities surrounded by wide fields that, by an elaborate method of irrigation from far-reaching systems of canals, traced for scores of miles, and which had transformed arid deserts into rich and fertile lands that must have supported large populations. Everything discovered indicated a considerable degree of culture. Among their ornamental work were found various examples of inlaid objects very similar in their character to the inlaid objects recently described by Dr. Andrée, and M. Morse described a beautiful frog of shell inlaid in turquoise and red and white shell imbedded in black cement made from the gum of the American lac, or hediondilla. M. Morse also described some animal figurines sacrificed „for increase of herd", so strongly resembling the llama that, in connection with old pictographic figures upon the roches of the region, indicated that some species of auchenia, akin to the llama, may have been domesticated by this people. In the center of each of these old cities was a large mound formed of the remains of the great central temple of the place, of which style of building the Casa Grande, the celebrated ruin about 50 miles distant, was the only standing example in the territory of the United States. M. Cushing had found on all hands strong evidence that the

Digitized by Google

cities had been overwhelmed by severe earthquakes, that perhaps had caused their abandonment.

Le mémoire de M. CUSHING annoncé par M. Morse est le suivant.

Preliminary Notes on the Origin, Working Hypothesis and Primary Researches of the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition.

Introductory. It seems that an *Idea,* conceived during the incipient stages of a culture-growth, has had more to do with the subsequent shaping or development of its Institutions, than thereafter, even changing environment.

It may, perhaps, be better said that a people carry through all succeeding environments, — relatively unmodified — the impress or the *Idea* of the earliest environment which affected their Culture.

From this, the history of any special Culture, as such, may be said to begin with the general conception or acquisition of and conformity to some special *Idea.*

Embarking on the study of any one of these Special Cultures then, the Ethnologist has for his task the ascertainment of, first, what *Idea* possessed, so to speak, the primitive group of peoples he would study; second, how and through what influences that Idea originated and became fixed; and third, how, ever after, it modified or induced from the least to the greatest — not merely all lesser ideas, — but also, all the autochthonous Institutions specially characteristic of that culture.

In his search for the Idea, — which in this sense is the living soul of a dead culture, — he will often be guided by, for example, surviving customs amongst analogous peoples; by the distribution of structural remains, sacerdotal or utilitarian, of his dead people; by indications of some peculiar rites of sepulture once practiced by them, or by symbolism in their art. Ascertaining thus, by the study of the traces of, say any one Institution, what was the dominant Idea (or Culture-soul) which fostered its growth, he will then be enabled, — even

Digitized by Google

though he discover but scant evidences of other Institutions, — nevertheless to reconstrue or reconstruct them all, or nearly all, merely by virtue of his *a priori* understanding of this dominating or all-fashioning Idea.

Again, if amongst remains far removed from the scene of those he has been studying and at first sight unconnected therewith, he chance to find indications that the same Idea has been uppermost in the Culture of which these remains are the relics, he will be enabled, if I be right, to establish relationship, without fear of error, between the one culture and the other.

I have said that we might consider the history of any special culture as beginning with the conception or, — perhaps better — the *adoption* of a general idea. It remains for me to add that it would also seem, while these general ideas, *after* their adoption, have had more to do with the special development of a culture, as such, than environment, yet their original conception or adoption has been unmistakably due *to* environment.

In the second part of his task then, (as above set forth) the Ethnologist, in ascertaining to what particular environment the conception of a special idea has been due, will be enabled, no matter how widely severed in time or space, the remains of the people to whom this idea pertained may be, to judge not only of how they were once related to one another, but also, of where their original habitat may have been, and by introducing into his calculations geological or other factors, to judge, approximately, at least, how long since they left that original habitat, and perhaps, likewise, of the true succession of the various periods of their subdivision and dispersal.

Conscious that these introductory paragraphs are necessarily meagre and more or less inexplicit, it shall be my task in endeavoring to portray the origin, theoretical working basis, and achievements thus far, of the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition, to make them clearer by means of the ample illustrations which the course of this portrayal will develop. Then let me ask those who have kindly listened to

Digitized by Google

the foregoing, to consider it in the light also of a conclusion to my paper, thereupon founding their criticisms of these, my few generalizations; for I know not whether the latter be old or new; whether, if the former, they may not have been long ago disproved; whether, if the latter, they may not seem, to those more learned than myself, illogical or untenable, even when viewed from my standpoint of experience.

First, in regard to the Origin of the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition:

It will be necessary for me to characterize, in a prefatory way, some portions of my studies prosecuted several years since among the Zuñi Pueblo Indians of western-central New Mexico.

Adopting their costume and habits of life the sooner to win their entire confidence; likewise, with as much rapidity as possible acquiring their language, I came to learn that they were possessed not only of the gentile or totemic sociologic subdivisions of primitive peoples generally, but also of a series of interesting Sacerdotal or Medicinal Esoteric Societies or Fraternities; that the higher members of all these Orders constituted a numerous and somewhat elaborate Priesthood; that each division of them, amongst other things, had the keeping of set sacred and usually secret formulae or rituals, the import of which will be presently alluded to. But I found presiding over both the original gentile divisions of the tribe, and in a certain way, also, over all the esoteric societies, a Hereditary Priesthood, composed of seven leading members, the heredity of this Priesthood conforming, of course, to the usual laws and rules characteristic of matriarchal institutions.

In endeavoring vainly to learn whether (as is the case with so many primitive peoples) these Zuñis possessed a Phratral organization of the gentes themselves, I ascertained many singular and, at the time, wholly mysterious facts, the mention of some of which may be excused as especially serving our present purpose.

I was first struck by the title by which, collectively, these six Priests and one Priestess (making the seventh) were

Digitized by Google

alluded to; namely, „*Tchá-kwi-a-mo-si*" or „Masters of the Great House". In attempting to learn whence came this appellation, „Masters of the Great House", I found that the „Great House", at least in modern Zuñi, was represented only by the Priests themselves and their names; in other words, was merely implied. That is to say, although I discovered that there were six *Estufas*, or lodge-rooms, wherein the *Ká'-Ká*, or Mythic Drama, is wont to be performed on winter nights, yet these six „Masters of the Great House" were not considered as the special „Masters" of these *Estufas*, — the latter being merely regarded as adjunctives to this implied „Great House". Therefore I decided, for the time being, (though unsatisfactorily to myself), that the „Great House" signified must be the entire Zuñi Pueblo itself.

In the course of this investigation, however, I learned this significant fact: That one of the six Priests was known as *Pish'-le-shí-wa-ni*, „Priest of the North", or of the Northern Division; that another was known as *K'yä'-li-shi-shí-wa-ni*, „Priest of the West", or of the Western Division; a third as *A'-lo-ho-shí-wa-ni*, „Priest of the South" or of the Southern Division; a fourth as *Té-lu-a-shí-wa-ni*, „Priest of the East", or of the Eastern Division; a fifth, (and in some special sacred senses Chief o them all) as *Pé-kwi-* or *I'-ya-ma-shí-wa-ni*, „Sun Priest" or „Priest of the Upper Region" or Division, and a sixth as *Má-ni-lam-shí-wa-ni*, „Priest of the Lower Region" or Division, while the seventh was known as *A'-tâ-a-Shí-wan-O'-k'ya* or the „All Seed Priestess" or „Conservatress of All."

In the course of time, it became apparent to me that these Priests were regarded each as the special representative, not only of the region which appellatively pertained to him, but also of the Gods of that region and of the souls of the Priests and people who had pertained in past time to that region; then, that although the Pueblo of Zuñi was practically a single congregation of houses, built in a terraced form, one above another, it was really looked upon as being subdivided into six parts, with a seventh part, — as nearly as I could ascertain, — inclusive of, or representative of, the

Digitized by Google

whole; and that over each one of these parts (the nucleus of which might be considered as its nominal *estufa),* one of the Priests above mentioned was supposed to have at least *spiritual* control, there being the six visible though arbitrary parts symbolized by the six *estufas*, the seventh part including them all. If ever mentioned as a special locality this latter was implied as being *centrally* situated.

All this was to me — as no doubt it may seem to those who may hear it, — very mystifying, until, reading all the early Spanish narratives of discovery and conquest I could lay hands on, I learned of the heretofore somewhat mythic „Seven Cities of Cibola." In this reading, one passage struck me most forcibly. It was drawn from the statement made by Coronado, the Conquistador of New Mexico, to the Viceroy Don Antonio de Mendoça. Therein he states, in his endeavor to refute the account rendered by his predecessor, the discoverer, Fray Marcus de Nizza, that while the Father Provincial stated that he had discovered among the seven, a „*City* of Cibola" there was really no such *City* as „Cibola", — „*but altogether they were called Cibola.*"

Not only this name of Cibola, but also the various names of the Cities which, according to this same authority, constituted Cibola, sounded strangely familiar to me, and a little investigation proved that they were all really illwritten names of as many ancient ruins which now lie scattered over an area of some 25 miles throughout the Valley of Zuñi, while in this general name of Cibola, pronounced according to the original notes of Fray Marcus de Nizza „*Chí-vo-la*", I recognized the general modern name of their country as given by the Zuñis themselves, namely, *Shíwona*, — *or Shíwina.*

It then began to appear that not only the priestly divisions of the modern tribe of Zuñi, but also the mystical or implied divisions of the modern Pueblo of Zuñi itself, had been derived from this original reputed occupancy by the Zuñis of the Seven *separated* Cities.[1])

[1]) The various names as supplied by the Spanish documents, are the general or inclusive name of *Cívola* or *Cíbola*, as above given, and

Digitized by Google

I was further impressed with this tendency to the septenary division of provinces among the original Pueblos, by the constant mention, (in fact the almost *invariable* mention in the earliest Spanish chronicles of discovery), of Province after Province that had been passed through containing „Seven Cities", while I was still more struck by the statement of one or two of these old writers, that they encountered occasionally provinces containing *Thirteen Cities.*

Guided by Zuñi traditions of the great Pueblo Rebellion or uprising against Spanish authority in 1680, I also learned from the Spanish archives that, as a refuge from the avenging Spanish army, the Zuñis all gathered together a few months later, and built semi-fortified dwellings on the top of *Tâ-aiyä'l-a-ne,* or the „Rock Mountain of Thunder."

Now, although the same traditions and archives made patent the fact that, at the time of the building of this citadel on the summit of Thunder Mountain, the Zuñis were inhabiting only six of the reputed Seven Cities of Cibola; nevertheless, as established by examinations made by myself, as well as hastily, though more carefully, by Prof. Ad. F. Bandelier, they built the citadel in question not in one great cluster, as is built the Zuñi of to-day, but in *Seven* groups[1]) corresponding, it would seem, to the original Seven Cities of Cibola.

---

the special names of (lst) *Ahacus, Aquico* or *Avicu;* (2nd) *Cánabe;* (3rd and 4th) *Aquinsa;* (5th) *Alona;* (6th) *Muzaqui* or *Mozaqui;* (7th) *Caquima.*

The native or traditional Zuñi names of the ruins in question, as identified by me in the years 1880 and 1882, are, in the same order, (lst) *Há-wi-k'ùh* and (2nd) *K'yá-na-we,* (situated respectively eleven and twelve miles southwest of modern Zuñi); (3rd) *Kwá-ki-na* and (4th) *A'-pi-na* or *Pi-na-wan* (seven, and one and a half miles west; (5th) *Há-lo-na,* or *Há-lo-na-wa* (the ancient and modern Zuñi); (6th) *Má-tsa-k'i* (three miles east), and (7th) *K'yä'-ki-me* (four and a half miles east-south-east, under Thunder Mountain).

It is interesting to note that at the same time, and independently, from purely documentary evidences, that is, Prof. Ad. F. Bandelier, definitely located the ancient Cibola as Zuñi and surrounding ruins.

[1]) The key to the distribution or rather separation, of these groups in the accompanying map, which was kindly drawn form original surveys by our volunteer Engineer, my friend Mr. Henry D. Bigelow, is the occurrence in each (as at A) of an isolated, square or nearly square,

Digitized by Google

Evidently then, whatever the Idea which gave rise to the septenary division, it was still so potent an Idea in the minds of the Cibola, or Zuñi people, as late as 1680, that, notwithstanding danger, haste, and, as may be seen by the accompanying map, unsuitability of topography, nevertheless, even in extensive though temporary building operations, it was carried out, — as apparently for ages it had been carried out, — by the preservation or continued observance of what we may term this Mythico-sociologic subdivision of the Zuñi people, and correspondingly, of their structures, wheter permanent, or as in the above instance, temporary.

Thus it first became plain to me that perhaps not merely this phase of it, but even the *entire* culture of the Zuñi people, as indeed of the *Original* Pueblo, Aridian-, or Shiwian-peoples, (as they may be variously termed), of which they are the best living representatives, was founded mainly upon the conception of a single Idea.

The search for this Idea and its origin then became my chief, though silent task.

While I had been acquiring all of these facts, I had been also studying carefully the rituals and ceremonials earlier mentioned. I found that in all of these rituals one notion predominated, or, I might better say, was commemorated namely, the search for and the finding of the „Middle of the World." Closely akin to this were also references, in both sacred song or incantation and ritual, to the „Earthquake, or „Out-turning" and, figuratively, to the „Umbilical poison, *(Kó-li-wan)* or the Sonorous eruption of deadly fumes or vapors, as moving or warning causes for this seeking of the Middle of the World. Likewise I found that the ceremonials I had been studying (not one, but all) conformed even in their ground-plans or tactics, if I may so term them, to this idea of a Middle of the world, sometimes regarded as comprehensive of, at other times surrounded by, six sides or regions.

four-roomed house, the connecting link between the Temple or „House of the Priests" of the prehistoric Shiwians (see follwing pages) and the General Estufa of the historic Zuñis.

Digitized by Google

I found again that this applied not only to the mythico-sociologic divisions of the tribe, to the subdivisions actual or implied of its structures and to the forms of its ceremonials, but even to the Priestly subdivisions of every lesser organization in the tribe, such as a special sacred dance or a particular esoteric society. Adding to these observations the evidences furnished by folk-tale as well as by sacred myth and migratory legends, I yet lacked such completeness of information as would enable me to fully understand this idea which had been thus apparently fashioning, from the greatest to the least, the institutions of the Zuñis, or to conceive precisely what its origin could have been.

For this purpose, it seemed to me absolutely essential that the *Archaeology* of the Zuñi or Shiwian peoples, should, — in connection with their Ritual-, Folk-, and Song-lore, in connection also with full knowledge of their technology and art, manners and customs, religious and sociologic or governmental institutions as above partially outlined, — be investigated throughout as much of the South-West as possible.

While I felt that this archaeological investigation should be carried on mainly with the purpose of elucidating the problems involved in the Mythico-sociologic organization and distributions, of which I had already gleaned these various hints, I at the same time realized that such comprehension as I had already gained of the latter would furnish an exceedingly reliable guiding-light for such archaeological investigation. Namely, to repeat, knowledge of this characteristic tendency of the Shiwians to a sextenary or septenary division of the world; correspondingly thereto, of their Priestly and social ordres; and suitably to this, of their structures or towns (each town, or at least one in each seven towns, containing in itself a septenary division representative of all the others, like that of modern Zuñi, like that — seen — in the ruined citadel of Thunder Mountain), would aid to identify any remains, wherever found, of the same or of related peoples.

As it was, however, the desire of my former honored Director, Major J. W. Powell, that I should continue exclu-

Digitized by Google

sively engaged on a study of the existing characteristics of the Zuñi people, I found no opportunity for making, even simply as a desirable test, such an archaeological investigation.

Health failing me, after some five years of life among the Zuñis, I was finally forced to abandon my modern field of inquiry; and it was then, while seeking medical aid in New England, that a friendship, already begun, with our Patroness, Mrs. Mary Hemenway, of Boston, was ripened into the highest regard and pleasantest intimacy. Always desirous of accomplishing good, with her broad culture and large means, Mrs. Hemenway came to look upon the purely scientific investigation of man, in any estate, as, in the highest sense, philanthropic, and to kindly deem that, in the continuation and completion of such studies as I had begun, there were great possibilities of useful achievements in new fields.

Through her friendly regard for me, Mrs. Hemenway honored me with greater confidence in my ability to carry on such a work than I possessed of myself, and thus she brought about in her characteristic, simple and unostentatious manner the ways and means for the formation and equipment of what I have been glad to name the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition.

In accomplishing the first steps toward the regular organization of this Expedition, Mrs. Hemenway fortunately gathered about her a company of admirably chosen friends as counselors. Of this Advisory Board of Associates, she wisely named as President, our esteemed Philosopher of New England, and well known Educational Essayist, Dr. William T. Harris. As Vice Presidents, she with equally wise discrimination, chose her son, Mr. Augustus Hemenway, whose calm judgment and interest was indispensable; our mutual friend, the Salem Naturalist, Prof. Edward S. Morse, whose long scientific career and training seemed equally invaluable; Mrs. Martha, Le Baron Goddard, her life-long, cultivated and sympathetic friend; and an Attorney and Financier of the highest professional and practical standing. She honored at once himself and me, by choosing, as Home Secretary of the Expedition, our tireless

Digitized by Google

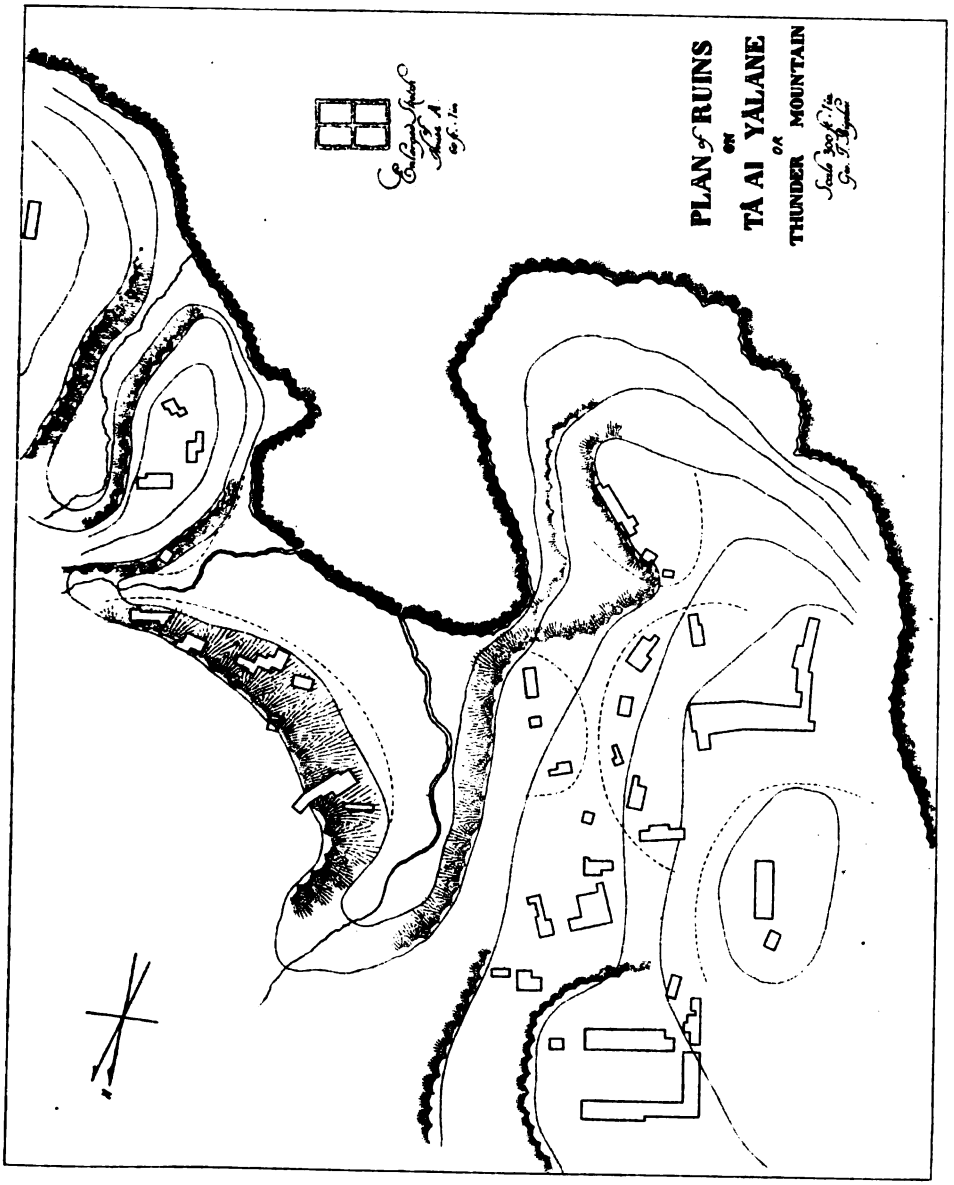
Colaborator and my loyal friend, Mr. Sylvester Baxter; while as Bookkeeper, she named one previously associated with both herself and me in a kindred work, Mr. Rufus B. Leighton.

Desirous of making this Expedition, as far as possible, functionally the most complete, and as dealing with a special subject of culture-study, the most absolutely monographic that had ever been undertaken in our country, I organized the Field Division with a view to the coordinate pursuit of all possible branches of research within the domain of General Ethnology, this latter being regarded as inclusive of Archaeology (or Ethnology itself carried back), and Ethnology proper.

I planned that, so far as possible, I would myself, while directing, also try to fill the office of Ethnologist and Archaeologist of the Expedition; but that, in order to avoid liability of mistake in the special lines of this ethnoligic research, there should be a thoroughly trained and authoratative Anthropologist associated with the actual field-work, as well as a Historian, as thoroughly familiar with all the known archives relating to the discovery and settlement of the areas which we should undertake to investigate, located at various centers best suited to his special work, yet in a constant communication with all of us.

Generously supported and nobly encouraged at every step by Mrs. Hemenway herself, I had the rare good fortune to secure for the office of Anthropologist, Dr. Herman F. C. ten Kate, well known to the European public by his extensive travels and investigations; and was no less fortunate in securing, as Historian to the Expedition, our equally well-known student of early Spanish annals, (particularly in their ethnologic bearings), Prof. Adolf F. Bandelier. As General Secretary and assistant in the literary portion of our labors, I was correspondingly happy in acquiring, with Major Powell's aid, the services of Mr. Fred. Webb Hodge, whose long training in the Bureau of Ethnology, with which I had hitherto been associated, had especially fitted him for this task and for work with me. Again, I found a no less well-trained Topographer and General Field Manager, in the person of Mr. Charles

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Ansicht von oben.

Seitenansicht.

Aggriperle aus Mexico.

(1/1)

(1/4)

Interior.

Eating-bowl.

From Ruin of Hálonawan, Ancient Cibola, near Zuni, New Mexico.

H. S. HERMANN, Berlin.

Digitized by Google

Digitized by Google

A. Garlick, who brought to us his long experience in the service of the United States Geological Survey.

Thus organized and equipped, the Expedition was outfitted at Albuquerque, New Mexico, in December, 1886, and proceeded at once, via Zuñi, to Fort Wingate, New Mexico, and by rail to Ash Fork, in the western-central portion of the Territory of Arizona, thence overland, by tedious journeying through many mountain-passes, far southward to the Valleys of the Salado and Gila Rivers.

It had been my original intention to penetrate eastward through one or the other of these great confluent valleys, into the mountain plateaus, a hundred miles, more or less, nearer to Zuñi, with the object of seeking what I had supposed would prove to be the farthermost remains in that direction of a Zuñi people. Between the towns of Tempe and Phoenix, on the Rio Salado, however, I observed, during our journey, occasional great rectangular and apparently terraced earthmounds, some description of which had been previously afforded by Professor Bandelier himself, in letters and in his Annual Reports to the American Archaeological Institute[1]).

While resting near Tempe, in the course of this journey to our proposed first field, I took occasion to examine in detail some of the mounds in question. During the reconnoissance of one of these mounds, situated nine miles southeast of Tempe, in a desert forest of mesquites, I observed, to my surprise, at some considerable distance from the mound itself, slight surface indications, which, by virtue of my long training in the search for ancient remains, formed sufficient evidence to me of a town.

Intending to make but a brief examination into this, I employed men and directed them to dig, with the hope of possibly finding faint traces of structural remains. Our first excavations revealed not only pyral-burials or numerous incinerary-urns containing cremated humain remains, but also well-defined and enclosed, as well as indefinately extensive domi-

[1]) „Reports by A. F. Bandelier", etc., in the Fifth Annual Report of Arch. Inst. Am., pp. 55 to 98. Cambridge, 1884.

Digitized by Google

ciliary structures. So rich, indeed, were these, our first finds, so exceedingly interesting our discoveries, that day after day I extended these excavations, and gradually came to realize with undiminishing surprise, that the whole vast plain surrounding the mound which I had at first supposed constituted the sole monument of a pueblo, was underlain by these foundation-walls of well-built dwellings, interspersed with huge ovens, pyral mounds (at the bases of which we invariably unearthed incinerary-urns), and the arteries, veins and ganglions, so to call them, of an extensive and elaborate system of irrigating canals and reservoirs.

I regret that I cannot develop in this already lengthening paper, detail by detail, the progress, after this, of our work and discoveries in not only this city (which I have named from its numerous dead, „Los Muertos"), but throughout the general Salado and Gila Valleys. I can merely relate that ere long it became evident to me that each great mound, such as I had seen during our journey and such as occurred in the center of our buried city of Los Muertos, was the center of a *City* varying in area from one to six miles. That even while I was still desirous of going on and seeking farther east and north for my supposititious „Seven Ancient Cities", it became evident to me that I was encamped within and investigating the remains of an actual, perfect group of such cities.

Feeling confident from this fact, as well as from the testimony of identical symbolic characteristics in ritualpetrographs among neighboring mountains, of art in the pottery, shell, bone and stone articles that we exhumed, that the people who had occupied these ancient cities were unquestionably people belonging to the Shiwian culture (if not division or stock of men), I decided to continue the investigations we had so tentatively begun, until a thoroughly representative series of collections could be gathered, an equally representative store of facts collected, and an amply illustrative atlas of maps had been prepared.

As indicative at once of how far the Expedition has been enabled during the first fifteen months of its labors to achieve

Digitized by Google

these results, as also of how far these our first archaeologic investigations may have accomplished the elucidation of the subject I at first designed they should render clearer, I will endeavor, all too briefly, to characterize the principal discoveries we succeeded in making, and the methods of research, the following of which led us thereto.

By reason of the great haste with which this paper must be prepared, by reason also, alas, of the illness with which to the extreme of endurance I am oppressed while dictating it; brevity, system, logical sequence and finish must be, to a large extent, sacrificed.

The most conspicuous structures in the cities which we unearthed, were the great buildings, the debris of which we found speedily by excavation, constituted the usually solitary mounds I have before mentioned.

These buildings were found to be generally centrally situated in each city, although in one city of either a system of seven or of thirteen (as was the case in the Salado Valley) there were seven such structures, one — the most central — larger than any of the rest.

I therefore naturally came to regard these structures as Temples. By later investigation it was proved that they were, in every instance, surrounded not by a terrace as at first seemed the case, but by an enormous rectangular wall, varying from five to ten feet in thickness, — which, retaining the debris from the desintegration of the lesser walls it encompassed, gave the terraced appearance to each one of these great mounds.

It was further found that the inner structure, as a rule, consisted of a massive building containing in its ground plan four great and two lesser principal rooms, and giving indications of having possessed from four to six, and sometimes seven, stories. It thus became evident that these buildings were Priest-Temples, and I failed not to see in them or in the models on which they had been constructed, the origin of the titles of the Priests of Modern Zuñi as given in the earlier pages of this paper.

Digitized by Google

Here folk-lore came to my aid, and in the Zuñi tale of the Origin of the „Great House of the Priests", I learned the function which the lowermost of these remains must have fulfilled, namely, that of storerooms for the tithes of grain of the priestly occupants.

In these six store-rooms might be seen, then, the areas of the Priest of the North, then of the Priests of the West, South, East, Upper and Lower Regions successively, the symbols of whom, to this day, in certain ceremonials at Zuñi, are, for the North, yellow-, for the West, blue-, the South, red-, the East, white-, the Upper, variegated-, and the Lower, black-corn. It may be interesting to add, though out of place, perhaps, that in the grander central structure of the greatest of all the cities we discovered, containing, as I have above said, not merely one, but seven Temple-mounds, there was evidence of greater height and size, presumably of a larger number of rooms in some of which it may be supposed the Priestess, whose symbol is the speckled or many-colored corn, (that is, the ear of corn which contains kernels of the colors of all the rest), had her official residence. Recognizing in these great mounds, then, the Temples or the Houses of the Priests (whom I had found in Zuñi without „Houses"), it was thus that I was led, to what had not previously appeared clear, to the conclusion that I was in the midst of a septenary group of cities.

Investigation proved that this was, in a measure, correct; that is to say, there were, as we ultimately ascertained, in the southern half of the Salado valley, six, and in the northern half also six great cities, each characterized by one central Temple, while at a bend of the River, farthest east, and situated midway between the two systems, was the great city which served probably as the seventh (or „Middle-world") city, of both systems, — the one that I have mentioned before as containing seven Temple mounds instead of a single one.

The walls of all of these buildings were found to have been constructed after an ingenious and heretofore undescribed fashion. Besides stone and hand-, as well as basket-made-

Digitized by Google

adobe-work used in the making of them, (especially of the communal dwellings to be mentioned later), careful examination revealed, along the outer and inner edges of the main walls, numerous holes, containing the dust of decayed wood. This gave evidence that, corresponding to the thicknes of a proposed wall, rows of upright posts had been firmly planted. As further careful cutting into plastering on these walls determined these had then been fastened together, both latterally or horizontally, and transversely by means of poles and sticks lashed to them. This wall-like form or frame work had then been wattled, on both the outer and inner sides, with canes. Adobe mud, or in some instances a kind of concrete, had then been impacted within these great wall-frames and heavy coats of plastering added to their outer and inner surfaces. Thus when dried, a structure almost unparalleled in adobe-work for solidity and enduring qualities was formed.

The inner walls of these buildings differed from the outer only in being less massive, that is, in having the two rows of border posts nearer together. The lesser partitions had, on the other hand, still less thickness, having been built up along a „core", as it were, composed of a single row of posts.

Desirous of learning whether or not these structures which, when unexcavated, appeared to be mere mounds, were, as it semed to me, identical with the celebrated Casa Grande on the Gila, I made an expedition to the latter ruin and found that it also had been built by similar methods, as well as learned that my inference regarding the number of stories in these Temples of the Salado was correct, there being still five, and evidences of a sixth, and perhaps seventh, story in the ruin in question. I later ascertained, moreover, that *Las Casas Grandes* in Chihuahua and Sonora, as in other parts of Mexico, though grander and more elaborate, were identical in structural, and apparently, in functional characteristics.

Usually contiguous, or, if far removed, at least adjunctive to these great Central Temples, were what I found occasion to name the „Sun Temples" of the ancient inhabitants, where as evidenced by the central hearth, the floors elevated at the

Digitized by Google

edges for the accomodation of spectators, and by other signs, the Mythic Sun drama and other sacred ceremonials must have been performed during winter, as well as wherein the esoteric societies gave there rare public exhibitions of mysterious feats or Occult Medicine powers.

The smallest of these which we measured was fifty feet in width by nearly a hundred in length. Another was not less than *one hundred feet in width by more than two hundred in length!* All were eliptical in shape, the sole traces of which looked like gigantic oval mounds from which the centers had been dug out.

In this appearance they were almost identical with enormous oval reserviors which occurred throughout this district, with the difference, however, that while the latter were usually lower, and open at one or both ends, the Sun Temples were almost always unbroken.

Excavation indicated that these most gigantic of all structural remains yet encountered in North America, were formerly reared on enormous basket-forms, the lower portions and sides of them being composed of tier above tier of large poles set up vertically and gradually converging toward the apex, each tier being bound together by horizontal poles, and so locked into and placed one above the other, (like the stones in an arch), that the tremendous weight of the superincumbent covering of impacted earth with which they were evidently finished outside (so as to appear like unburned, inverted and elongated terra cotta bowls), only made them the stronger. The apices appear to have been finished by spirally contracting interwoven cane or rushwork, which proved no less firm under pressure of the covering of plastered earth, as may be seen by experiments on the qualities of resistance in an apparently frail spiral basket of this same Southwest. By both this converging and spiral construction of the roofs of these great Sun Temples, it may be seen that the great wicker roofs of Ancient Peru might have been any thing rather than the mean thatches and shifts which we are apt to think they were, when first reading of them.

Digitized by Google

In these remarkable Sun Temple-Structures made oval on account of the necessities encountered in their uprearing, I see the survival of the Sun Estufas of ancient Pueblos in the far north of Arizona and New Mexico and in the South of the contiguous Territories of Utah and Colorado; in the round *estufas* of existing and extinct Pueblos; in the six Modified Estufas of the Zuñis, which, — though once the mere adjunctives of the Great Priest-Houses characteristic of the Zuñi ancestry, — yet have out-lived even these, as things pertaining to *the masses* are apt to out-live things special, or pertaining to the priviledged.

At Los Muertos, as in all ancient cities of this class we examined, there occurred below these central and more conspicuous monuments in every direction, slight, though broad and apparently natural elevations, adjoining which were also comparatively low mounds, covered with pot-sherds, calcined fragments of bones and broken shell, stone, and other implements, ornaments, etc., of a Stone-age people.

It was, as I have said, in the course of investigating one of these latter mounds, that I ascertained they were what I found it expedient to term „Pyral Mounds", since on their sites, for generations evidently, had been burned a certain class of the dead of these cities, together with their numerous funeral sacrifices. Usually at the southern and western bases of these mounds were found great cemeteries containing from twenty, to two, three, and even four hundred incinerary urns.

The same excavation which revealed these features of a pyral mound, also revealed the contiguous enclosing wall of what proved to be a typical, very extensive many-roomed dwelling. Not only from the discovery of totemic devices on, and forms in pottery, — which each one of these great blocks of dwellings contained, always a distinguishing few, — but also from the fact that each had, outside of its en closing wall, its own pyral mound, its great underground communal oven and its still greater reservoir fed by a special branch of the larger City viaducts or canals, it was inferable that each was the abiding-place of a particular clan or gens.

Digitized by Google

In Los Muertos, which city more thoroughly excavated by us than any other, no fewer than fifty of these great enclosed communal blocks of dwellings were ultimately revealed by our searches and excavations, whilst there were indications of many others. It appeared also, by excavation (for of surface indications but few remained), that each one of these blocks of buildings had not only its reservoir and branch of canal leading thereto, but was usually surrounded, or practically encompassed, by a canal. Sometimes however, three or even four blocks of buildings, while each possessed its pyral-mound and reservoir, was surrounded by a single canal.

The canals in question were, if we except certain extremely ingenious and vast water-storage reservoirs, or *represos*, the greatest public works of the people who built the system of cities of which Los Muertos was a type.

These canals in the Salado and Gila Valleys were found to vary in length from ten to eighty miles, and in width from ten to thirty feet, with a depth of from three to twelve feet. Each canal, whether large or small, was found on excavation to have been „terraced", i. e., the banks of dirt thrown out in its excavation had formed, as it were, a greater canal containing a lesser, which in turn, contained yet another. It seems that by this method, the ancient Los Muertans not only succeeded in causing always to flow a uniform and central current, but also that thus they managed to preserve, whether the water-supply filled or only partially filled them, a sufficient, even central depth of water-course.

It afterwards became evident from various reed-marks, mooring-stakes, etc., which we found, that in thus constructing their canals, they had in view the navigation of them, probably with balsas made from the identical reeds and rushes which were so extensively used in the lathing or wattling of their post-formed walls. Further evidence of this existed in the fact that each City which we examined in either the Salado or the Gila Valleys was found to be situated on the outermost limits of the originally irrigated and cultivated tracts, and that also each City was formed principally along

Digitized by Google

each side of its principal canal. Hence these Cities were of great length relatively to their widths, some of them indeed, reaching an extension of not less than six miles, as shown by our actual excavations at Los Muertos, while in width only one (the principal seventh one, above mentioned), ever exceeded two miles.

I have said that these canals, reservoirs, and other ancient water-works, (so leveled and filled had they become in the course of centuries), were scarcely traceable above the surface of the ground, and this was true to such a degree that, but for the former prevalance of a practice, similar to one among the Zuñis with which I was acquainted, most of them would have been, so far as the mere surface indication was concerned, undiscoverable. I refer to the custom of using river-, and other „water-stones", as we may call them, arising from a peculiar belief in regard to such as controling the flow or current in artificial channels. Such use led to the scattering along the borders of all canals, especially where one canal intersected another, or where one led into a reservoir or out of it, of such river or water-stones, sometime concretionary, though chiefly consisting of diorite pebbles.

From motives both of economy, (since these pebbles were put to universal household or industrial use), as well as of a supposititious superiority of articles long associated with man, these pebbles were first employed as implements, and, when worn out or broken, invariably laid aside or else directly used in the manner above described.

Now, so universally were they thus used as „water-tamers" or the „urgers of the water", that, wherever an ancient canal or other water-work was situated, the occurrence of these black and time-polished stones marked sufficiently its buried site and trend.

First in the Temples, in what remained of the second and third stories, afterwards in the enclosed communal buildings, we found sepulchers. Those in the Temples were built of adobe, shaped like sarcophagi. These had in turn been carefully walled in and plastered over, in order that the living-

Digitized by Google

rooms that contained them might still be occupied. Amongst other evidences of this were two instances in which these adobe burial-cases or sarcophagi had been let into the main central wall, by cutting nearly half-way through the latter, then plastering, in order that space in the living-room might be thereby economized. In yet another instance the remains of a child were found wholly enclosed in a niche which had been excavated in the same central wall, near the floor.

The interments in the surrounding walled communal dwellings differed from these latter only in that they were usually placed beneath the ground-floors, sometimes in simple excavations sealed over with plaster, sometimes in carefully made, rectangular cuttings, the bottoms and sides of which had been more or less thickly and carefully plastered and impacted. There were here also occasional instances of economizing in the space of the living-room, whenever, in fact, the dead had been buried above, or on a level with, the floors. In such cases, cuttings large and high enough for the reception of the bended legs elevated at right angles to the reclining bodies had been made in the walls, and sarcophagi built out therefrom corresponding in length to the length of the body from the hips headward.

In both the Temples and the communal dwellings, nearly all little children, the remains of whom were found, occurred in graves or sepulchers disposed about the hearths of the kitchen-, or cooking-rooms.

Frequently double, and in three instances, treble burials were encountered. The latter will help to explain the former. In one case, as admirably observed and reported by Doctor Wortman, the lowermost or first interment was that of a young woman, the next, superimposed, that of a youngish or middle-aged man; the last, and nearest the surface, that of an old woman. Both the young woman (first burial) and the old (last burial) had suffered from a peculiar disease which affected the bones, and which, as shown by my observations of certain families in Zuñi, was often transmissible by heredity. Appa-

Digitized by Google

rently, then, the two women were related, if not, indeed, sisters to each other. The skeleton of the man, however, showed no sign of disease; hence it was inferable that he was unrelated to the women buried with him by any other than marital ties. Judging of this case by Zuñi marital institutions, the young woman was the first wife of the man. She dying, he married, according to well known primitive custom, her sister, who, surviving him by many years, and remaining unmarried, had been buried with him, as he had been buried with his first wife.

As the great majority of multiple burials contained but two interments, always consisting of adult man and woman, I inferred from the above and from other evidences, that there existed in Our Ancient Cities, a practise of interring man and wife in the same sepulcher. That this practise did not imply the sacrifice of a man's wife with himself, or *vice versa,* was shown by the fact that in many instances the graves had been opened a little more or less too far to the east or west, as the case might be, so that these superimposed burials overlapped, one way or the other, the first, evidencing, of course, different periods of burial, as was the case in the above example. Not only this, but each skeleton, in such multiple burials, contained its own exclusive set of paraphernalia. It was also supposable that, as in the case of modern Zuñi, and as was, according to Spanish authority, the case in ancient Zuñi or Cibola, these peoples were, as a rule, monogamists.

The facts, indeed, to be drawn from these and the observations we made of Pyral-burial traces of the Ancient Los Muertans, are numerous and distinctive in their bearings on both religious and sociologic customs and institutions; but I must limit myself to a statement, additionally, of but few of these.

All of the skeletons, especially of adults, were, as a rule with but few exceptions, disposed with the heads to the east, and slightly elevated as though resting on pillows, so as to face the west; and the hands were usually placed at the sides or crossed over the breast.

Digitized by Google

With nearly all were paraphernalia, household utensils, articles of adornment, etc., etc. As this paraphernalia quite invariably partook of a sacerdotal character (notably that occurring with the burials in the Temple), I was often able, through knowledge of the Zuñi Priesthoods, to identify the Medicine or Priestly rank of the silent occupant of a sepulcher. I was led also to the inference, presented more amply below, that these burials in the Temples and houses were those of a higher or sacerdotal class.

On the other hand, it was found that outside of the communal dwellings, usually at the western and southern bases of the pyral-mounds, occurred extensive cemeteries. Each burial consisted of a vessel, (large or small, according to the age of the person whose thoroughly cremated remains it was designed to receive), together, ordinarily, with traces of the more valued and smaller articles of personal property sacrificed at the time of cremation. Over each such vessel, was placed either an inverted bowl, or a cover (roughly rounded by chipping) of potsherds, which latter, in most cases, showed traces of having been firmly cemented, by means of mud plaster, to the vessels they covered. Again, around each such burial were found always from two or three to ten or a dozen broken vessels, often, indeed, a complete set; namely, eating and drinking-bowls, water-jar and bottle, pitcher, spheroidal food-receptacle, ladles large and small, and cooking-pot. Sometimes, however, one or another of these vessels actually designed for sacrifice with the dead, was itself used as the receptacle of his or her remains. In every such case, however, the vessel had been either punctured at the bottom or on one side, or else violently cracked, in what I may call, from my knowledge of Zuñi customs, was the process of „killing" it. In and around all such vessels thus broken for sacrifice with the dead, were the remains of other articles (the nature of which depended always upon whether the person interred was man or woman, girl or boy), showing traces of having been burned in the same fire as that which burned these dead.

As was the case in the Temple and house-burials, so

Digitized by Google

here, were occasionally though much more rarely, encountered double-burials; that is, the remains of two adults were found placed in a single incinerary urn, and likewise, so far as could be judged from their much calcined and broken remains, these double-burials included the bones of both male and female persons.

Excavations through one or two of the largest typical pyral-mounds showed from two to six „pyral-hearths" ... as we may call them, ... biers on which the dead had been burned. Again, these mounds were, in most cases, remarkable from the fact they extended over an area of from sixty to one hundred and fifty feet in diameter, and reached a height at the rounded apex of from three to even nine feet, yet were composed exclusively of the ashes, cinders, and burned, broken or otherwise destroyed sacrifices to the dead who had there been cremated.

From a study of the decorated pottery discovered, for example, in the pyral cemetery pertaining to the ruined communal structure which we designated No. XIV, it was found that these potteries were identical, in totemic and other symbolic devices, with the pottery found within this communal dwelling. Thereupon was founded my conclusion that each communal dwelling had its own special pyral burial-place, ... the one contiguous to it. But within every communal dwelling-place, on the other hand, were evidences of the house-burials I have described.

Thus it may be seen that two systems of burial-rite existed side by side in every one of these ancient cities. I have related how, in the Temples and in the communal house-burials, paraphernalia accompanying the dead were invariably found entire, or, in other words, „unkilled", save in the case of young children near the hearths.

Again appealing to my knowledge of Zuñi modes of thought in regard to the souls respectively of the ordinary and of the Priestly dead, I found the explanation of the cooccurence of these two quite distinct methods of disposal of the dead, in the belief that the Priests, whether of an

Digitized by Google

hereditary or merely of an initiate caste in any of the esoteric societies, has, by virtue of his inherited or acquired occult powers, control or will-power over the movements of his own soul, sometimes over other souls. By a continuation of the same kind of reasoning, he is supposed to have also control over the souls of the vessels and all the other things made by his hands, and considered, therefore, to be of some sort of kin to him; while they, in turn, are supposed to possess powers not possessed ... in equal degree, at least, ... by the implements and utensils made by ordinary hands.

It became apparent to me then, that the uncremated remains found in the Temple and house-burials, were those of the upper or semi-sacerdotal class, while the cremated remains found buried at the bases of the pyral mounds, were those of the ordinary class, amongst whom, nevertheless, the merely gentile or only initiated Priests had their abodes.

Since exceptions are said nearly always to prove rules, so the exception in this case seems to prove the correctness of my conclusion; namely, the finding of house-buried childrens' remains, accompanied, when the latter were very small, most often with „killed" vessels. It is presumable, however, that in these instances the vessels were thus „killed" (much more neatly, I may add, than in the cases of the pyral burials) to facilitate the release of their souls by the child with whom they were buried, the latter not having been sufficiently initiated to understand fully the use of his supposed semi-inherited occult powers.

Another proof that this was the distinction of class in burial, may be found in the fact that no pyral mound was associated with the Temple or Main Building of each city, and from this, of course, it seemed inferable (as for other reasons I had already inferred), that only the „Hereditary House-Priests" (as they are now called in Zuñi), occupied, or at least were buried in, the Temples in question.[1])

[1]) This seems to explain the fact that while one early Spanish writer (Castañeda) describes the Ancient Cibolans as practicing cremation of the dead, (with all their valued personal effects) others, as well as

Digitized by Google

In spite of all these arguments it might be queried whether the interments within the Temple and house sepulchers were really of a higher or lower class than those of the pyral cemeteries, were it not for our discovery, as time went on, of what we designated „Ultra Mural" huts, or housesites; that is, actually the foundations of thin-walled, usually somewhat rounded huts, outside of the walls surrounding Communal dwellings, scattered indefinitely and apparently without system (particularly around the outer borders of each city), and designed for occupancy by a distinctive Ultra Mural, — one might almost say Ultra-Urban — population; as shown by the fact that they were not, as are the scattered farm-huts of Zuñi-land, occupied in summer merely, but in winter as well, as signified by the occurrence in each, of a central hearth or fire-bowl, like those of the regular houses within the city.

Now, the indirect evidence to be drawn from these structures (ignoring the „Soul" conception mentioned above) is this: That, in no case (or in only two or three cases — each doubtful), were interments ever found within the Ultramural houses; yet pyral mounds were, (as was the case with the Communal

---

the Zuñi folk-tales, claim for the same people, House and Plaza burial, — or the burial of important Priestly personages, both male and female, old and young, „Under the ladders", or in the „Light of the fires", as a protection against unholy or magical resuscitation.

Again, while with the „Shiwani" or true Priest of Zuñi, to-day (whose face, at death, is painted with the black and yellow paint symbolic of his future semi-Deific estate as a „Priest-Soul"), the paraphernalia and articles placed in his shroud-blanket are left unbroken, with the ordinary gentile dead, on the contrary, a vessel of water is broken over the corpse to symbolize the renunciation of its soul and that of its vessel, in the flowing out of the water, or the life of both. It is readily conceivable how this may be the solitary survival of the cremation or „Baptism" of the ashes of the ordinary dead. It is as readily conceivable that, as interment was the privilege of a class, it came to be, — on the initiation by the Early Franciscan Friars of the whole Zuñi people into the Catholic Church, — the universal practice. Hence, it seems to me, comes the Zuñi custom of speaking of the graves within the precincts of the sanctified ground (Campo Santo) as the „Homes or Walled Houses" of the dead; while any grave outside such boundaries is spoken of simply as the „Place of Interment" or the „Burial Hole."

Digitized by Google

dwellings within the cities), found scattered about amongst them, and the art-remains occurring at the bases of the latter corresponded, moreover, with the art-remains found within the Ultra-mural houses. It may be as well to add, as of probable significance, that the incremations around these Ultra-mural pyral mounds, seem to have followed no uniform rule in regard to direction in disposition.

Since the art-remains of the Ultra-mural houses and mounds were invariably (though often of a fine order) those obviously of an Industrial class of people, while within both the communal buildings and the Temples more luxurious articles, as well as abundant sacred paraphernalia occurred, the inference became irresistible that of the three or four Classes or Castes constituting the populations of these cities, the highest was that which occupied the Temples, presumably a Hereditary Chief-Priesthood; the second, that which occupied the better portion of the communal dwellings presumably an initiated and gentile Priesthood; the third, that which, in common with the latter, occupied the same communal houses and were buried in the pyral mounds pertaining thereto, — the ordinary or „younger" gentile class; and, finally, that which, as an Outcast element (such an element as among the older Zuñis was called the A'n-a-kwai-ko-na, or A'-wa-na-kwai-k'ya-ko-na); namely, the dwellers in the Ultra-mural structures, whose remains were also buried in what, for the present, as I have above termed them, we may call the Ultra-mural pyral mounds, — Kwam-as-tin, or „All-class", common or working people.

The bearing of many of these facts relative to the Ultra-mural populations, on either a direct or indirect relationship of the Los Muertos peoples with the more northern Shiwians or early Zuñis, and as well, on the populations of similar cultures as far south even as Peru, seems to be quite definite.

One may gather from the Spanish archives referred to by me so repeatedly, that, as told by Coronado in one of his letters to Charles V. (I can only approximately quote his exact words from lack of authority at hand). — „There were, in the principal City of Cibola, within its walls, it might have been

Digitized by Google

some five hundred houses (that is families), while without the city walls, there might have been two hundred more."

Now, the outcasts of old Zuñi cities were a class made up from all the gentes, their immediate representative within the city, being the All-Priestess (whom I have mentioned before) in her capacity as „Mother of All"; hence, no doubt, the name for the common people as „All", or „Every-body-Class". These outcast populations seem to have been replenished or mustered, as one might say, from amongst those who, through having offended the tribal laws, having been proven or suspected as dealers in magic, or from other more arbitrary causes had been disowned by the regular gentes, and of course could claim neither a place nor protection, within the special dwelling places of the latter.

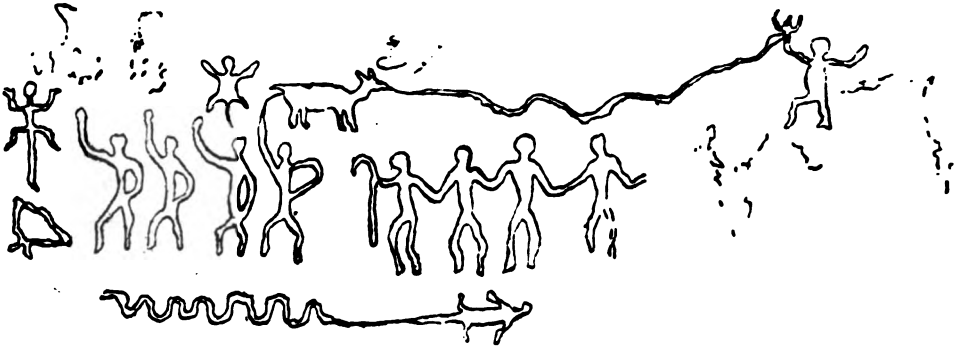
In olden Zuñi these people seem to have been at least the servants, if not in many cases the slaves of the Intra Mural or City populations; and especially if we may judge by the folk-tales, they were the herders of the turkeys, rabbits, and possibly, other domesticated animals which the Zuñi may originally have possessed.

Late during our Labors in the Salado Valley, an extention of our excavations far to one side of Los Muertos, revealed (where there appeared no indication on the surface of any kind of ancient town), very numerous deeply buried huts mainly of the Ultra-mural description. So numerous indeed, were they, that they constituted an extensive town in themselves, midway between the city of Los Muertos and the more western and northern city of Los Hornos. No Temple Mound, it is worthy to note, occured within this town, but it is equally of note that there was within it one of the great oval „Sun Temples", which I have described as generally adjunctive to the House Temples.

Beneath the floor of the first one of these huts which we excavated, near the ranch of M. George Kay Miller, were discovered, disposed precisely as would be a modern sacrifice of the kind in Zuñi, the paraphernalia of a Herder's sacrifice, namely, the paint-line encircled, perforated medicine cup, the

Digitized by Google

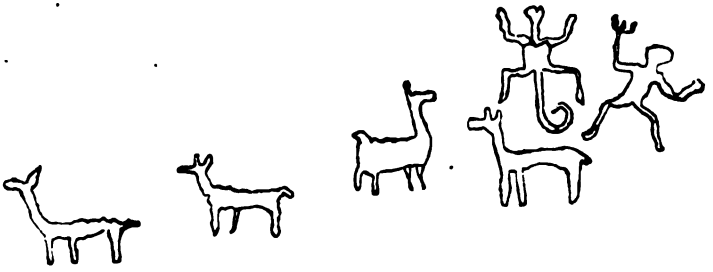
Herder's amulet-stone of chalcedony, and a group of at least fifteen remarkable figurines. The figurines alone, of the articles constituting this sacrifice, differed materially from those which



would occur in a modern Zuñi „New Year Sacrifice" of the kind designed to propitiate the increase and prosperity of its herds. While in Zuñi these figurines invariably represent sheep

(the young of sheep, mainly; mostly also females), the figurines in the hut at „Los Guanacos", as I named the place, represented, with rare fidelity (as may be seen in one of them which I have had selected and forwarded for exhibition at the Congress), some variety I should suppose, of the Auchenia or llama of South America.

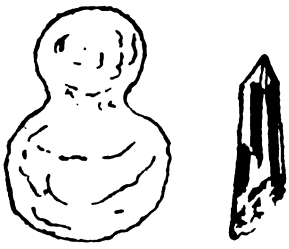
Summing up the evidence presented by the occurrence of



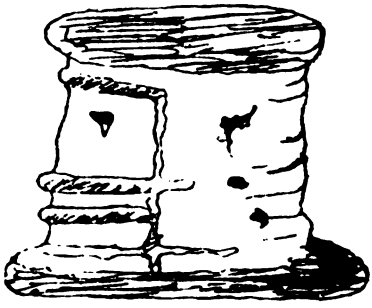
numerous „bola-stones" in these huts, and within the cities; by the remarkably characteristic forms of these figurines; by the traditional statements of modern Zuñis regarding „small

Digitized by Google

hairy animals" possessed by their ancestors, no less than by the statements of Marcus Nizza, Bernal Diaz, and other Spanish writers to the same effect, and adding to this sum the facts presented in sundry ritualistic pictographs (See page 178, a, b, c.) encountered by me in various neighboring mountains as well as in the northern and western portions of the Southwest, I concluded, very boldly, it may be thought, nevertheless quite confidently, that the ancient Pueblos-Shiwians or Aridians, .. as I like to call them, .. must have had domesticated, a North American variety of the auchenia, more nearly resembling, it would seem, the Guanaco of South America, than the llama.



In this connection it is interesting to add as of possible moment suggestively, that associated with the Ultra mural remains, both house-, and pyral-, were found small, peculiar concretion-stones and crystals (See page 179, 1 and 2) evidently once used as personal fetiches or amulets, as is the case at Zuñi, today. Again, in the Communal or intra mural buildings were found, not only the latter class of remains, but also usually in the plazas which these structures contained, small collections of somewhat larger concretions, grotesquely formed and highly colored, associated with the remains of altars; which we may regard, I think, as family or gentile amulets. And again in the great Temples, usually near one end (the southern), were always found accumulations of still larger and more highly colored concretions (See page 179, 3), with various other sacred paraphernalia, which we may as safely conclude, I think, were the great Tribal or Priestly fetiches.



One has only to make research in Zuñi, to find that not

Digitized by Google

only are such various classes of concretions still used by the tribe (under the titles of A'-thlä-shi-we and wi-ha-we, K'yá-noa-na-we, etc.) but it is still more interesting and important, it may be, to note the close identity of these classes of amulets,[1]) with similar classes described as having belonged especially to the Yunga peoples of ancient Peru.

In not one, but in many other respects there seem to exist close analogies between the Zuñi-, and the ancient Salado-, and Gila-, and between both these and the ancient Peruvian-remains. It would appear alsmost as probabably as it does that the Salado-, the Zuñi-, and intermediate remains had a common far northwestern origin, ... I would suppose in Southwestern Utah and Colorado, ... that likewise, many highly developed characteristics of the ancient Yunga and Inca cultures had their genesis (since they are so numerously represented in early forms here in the north), in such places as Los Muertos and its associated ruins furnish us glimpses or survivals of.

A hurried description of our methods of work and of the kinds of collections gathered in the Salado and Gila, will serve to illustrate the character of the operations of the Expedition in ancient ruin-fields, wherever found.

After ascertaining at Los Muertos that we had to deal not with a small pueblo, such as might have been included in what proved to be the single Temple of great City, but rather with a great City of walled dwelling-places, extending in one direction from its Temple three and one-half miles, while beyond, in a nearly opposite direction, it extended fully two and one-half miles, we laid out our work according to comprehensive rules. First, we located and mapped, as accurately as surface indications would permit, all of the ruined communal dwellings, with their associated pyral mounds, reservoirs and ovens, which we could find. Giving to the Great

[1]) Such classes for example, as the Cánopas (Zuñi, K'yá-noa-na, „water-made" or „water-making stone"), or personal and family concretion amulets, and the Huacas or Tribal and Priestly concretion-, or crystal-amulets, as described in the work of „Padre Pablo Joseph de Arriaga Coña de Jésus (Lima 1621)", on the „Extirpacion de la Idolatria del Peru".

Digitized by Google

Mound the Roman numeral I., we then numbered each lesser or communal House-mound elevation and its associated remains, separately; and as rapidly as our excavations revealed them, designated each room within a given building by a letter of the alphabet. Special numbers were also given to all sepulchers within either the Temple, or under the house-foundations. Whatever ancient remains we encountered, for example, within a room, we then tentatively marked with the letter of that room, and with the Roman number of the house-ruin within which it occured; or, as the case might be, with the number of the sepulcher to which it pertained. Whatever special facts were ascertainable in, for instance, the relation of one to another of these collections or specimens, ... as when a series of bola-stones occured in single groups; when a vessel was found containing paint or other sacred paraphernalia; when a metate was found overturned, that it might be considered „dead" for the use of the dead matron near whom it was buried; in fact, every circumstance peculiar to these collections or specimens was noted, and the note referred back to these particular collections or specimens to which it was related, by means of the same system of lettering and numbering.

It was thus that we endeavored to make a collection which should have, as it were, a „living soul", each specimen of which should not only represent an isolated fact, but also, by these means, be made to represent a large number of most significant facts.

In cases of marked peculiarity in the disposition of specimens, (whether scattered about the rooms or accompanying house-burials), photographs, moreover, were invariably taken as soon as possible after an entire group (i. e., a related series of specimens) had been uncovered. Furthermore, whenever practicable, maps of these ruins were made on a large scale, in order that every possible architectural, as, indeed, archaeological detail, might be noted on them before at least the principal specimens had been disturbed or removed. Brief records, corresponding not only to the collections, but likewise to the notes thereupon, were also marked on the maps.

Digitized by Google

Again, I made out as Director, each evening, a formal Daily Report; in which were summed up the details of the day's operations, and such ideas and partial generalizations as had been thereby suggested to me.

Such care as all this in the recording of all facts and in the making of all collections, was deemed most essential by me for the following and for many other reasons: (1st) Because I considered that, however great our knowledge might be, however extensive our collections might prove, we could not comprehend, as would be comprehended at some future time, the full value and significance of either the specimens we were gathering, or especially of the facts relating to them and their gathering which we were accumulating; that, in other words, we were not collecting merely for ourselves, but for future generations! (2nd) that from my long-continued study of the institutions and practises of the Zuñis, I had come to know that as there is no accident or, rather, inexplicable thing or occurence considered possible in the philosophy of the Savage, so, the placement of the things which he used, or buried with his dead, must be regarded as having been by no means accidental, but, on the contrary, deliberately, designed, hence, highly significant; and (3rd) that where, since the placement of such ancient articles, disturbances mostly natural, or displacements of one sort or another had occurred, even the records of these would be fraught with significant or, at any rate, highly suggestive facts.

In this manner, then, we gathered from the Los Muertos and associated ruins alone, during the first fifteen months of the activities of the Expedition, not fewer than between seventeen thousand and twenty thousand specimens. These collections, amounting to a full carload of twenty thousand pounds, exclusive of the rejecta, (which, nevertheless, furnished us valuable notes), and exclusive, likewise, of the anthropological remains, (which were chiefly contributed to United States Army Medical Museum), included not only a main, and wonderfully perfect series, illustrative of all possible phases of the ancient life of the people to whom they pertained, which

Digitized by Google

could be illustrated by such art remains; — but also a sufficient number of duplicates to form from twenty to thirty as fairly representative series as that sent herewith for exhibition at the Congr`s des Americanistes, and for contribution thereafter to the Royal German Ethnographical Museum at Berlin. These several series were designed for future use as exchanges, etc.

I beg that the special duplicate series which I have selected, may be allowed, with little aid from me, to describe itself; for it will do this far more perfectly, and in better terms than could I. It will signify also, in equally better manner than could I, the character of our first collections.

I have only, then, to call attention to a few points which this collection might fail, without such notes, to emphasize. Of such a nature is the finding amongst Los Muertos remains of the same rules, and even of the same details of keramic art, as well as of the same exceptions to these rules, as those traceable in the symbolic decorations of the potteries of Zuñi, both Ancient and Modern. Most notable amongst these are the openings in the encircling bands outside of water-jars and inside of eating-bowls, see colored plate II, as I have described at lenght in a former report of 1886, (of the United States Bureau of Ethnology), to form the significant „exit trail of life", ...

Of such a nature also, is the finding, late in the course of our investigations, of traces of metal-work, mostly of copper, with indications also of silver and gold-work, by purely repoussé and blow-pipe treatment, with stone and terra-cotta implements.

In the discovery of these latter remains, we found that most interesting, perhaps, of all phases in the technology of a primitive people; namely, as I have elsewhere stated it, the „transition within, yet from, the Stone Age toward the Metal Age, in this, the working of the softer metals, chiefly for ornamental purposes, with Stone Age appliances; the utilization of metal for implements being considered as marking the beginning of the Metal Age proper."

Only one or two of the many salient characteristics of

Digitized by Google

the general collections which this series represents, can be mentioned in a paper like the present, and this I greatly regret. One such characteristic is the almost universal crudeness, yet ingeniousness, of implements, utensils and weapons, in the southern cities, showing a rough and ready, free-hand manipulation of all articles, save some few for special adornment and sacred usage; showing the employment, moreover, of a vast number of „shifts", as it were, — rude chipped articles of stone, for example, approaching, the characteristic paleolithic implements of Europe. Yet this apparently undeveloped state of the useful arts forms a proof, in combination with the great public water works, Temple and house buildings, vast, still traceable, cultivated areas, etc., rather of the very high, industrial advancement of the native populations, than of — as would, at first sight, appear — an undeveloped people. To make my meaning plainer, it would seem that the inhabitants of Los Muertos and associated cities, owing to the extremely long seasons during which crops might be cultivated and other works advantageously carried on in those excessively hot regions, were too much occupied with industrial pursuits conducive to the highest possible development of a Stone Age culture, to be able to lavish the same amount of care on both their industrial and aesthetic arts, which is traceable in the remains of the same people, at a period of really less culturistic development, farther North, in an environment that afforded long winter seasons of leisure.

In a close study of these collections, there may be discriminated, in almost all directions, lesser evidences than those existing in the systems of distribution, rite and ceremonial, which I have discussed, of the identity of the origin of these extreme Southwestern, with the more northern Southwestern Shiwian peoples, and the same rule applies to a close comparative study of these remains and of those of Mexico, Central America, and even Peru.

Contemplating the numerous structures in no fewer than thirteen cities, scattered throughout a single valley not exceeding seven hundred and fifty square-miles, all of the said

Digitized by Google

cities bearing sufficient evidence of having formed members of a single (even though two-fold) System cötemporaneously inhabited; and still further contemplating the vast superior systems of water-works constructed with rude stone implements, on which these cities, being situated at the outermost limits, (i. e., on the borders of the cultivated areas farthest removed from the river and hence entirely dependent upon artificial water supplies), ... we are impressed not only by the prodigious industrial energy of their builders and makers, but also by the unavoidable conclusion that they harbored populations far denser and more numerous than heretofore had been deemed (by scientists at large) possible, in reference to any group of ancient North American remains.

We are forced to this conclusion when we further reflect that all of these cities (save the central one and two or three others) were situated as far as from three to ten miles away from any, save artificial water-ways; ... that they could hence have been deprived, by a mere handful of enemies, of all means of sustenance in little more than a day and a night; and that consequently the populations of these cities must have been sufficient to dominate the whole vast mountain area surrounding their valley lands.

I need mention but a few of the evidences relative to the age of these remains. While the researches of our Historian, Professor Bandelier, make it quite certain that only a little more than a hundred miles farther to the east, probably, similar systems of towns or cities were occupied up to the time of the Spanish explorations and conquest, yet these cities of the Lower Salado- and Gila-plains were unquestionably abandoned long prior to that date.

Anticipating for months the finding, by means of our careful excavations, signs of the occupation, somewhere, of the ruins we uncovered, within historic times, yet I found none. On the contrary, the further our work extended the greater appeared the antiquity of these remains. The river which supplied them with water has in most places not materially changed its course since their day, but it has slowly worn

Digitized by Google

its bed downward nine, even ten, feet below the level that it occupied in the day of their occupancy. The distribution even of marine shell species on the Pacific Coast, has changed since the shells we found in the Los Muertos ruins were brought thither; time enough, finally has passed, for the almost complete leveling of each one of these cities, in some cases even of their enormous Temple buildings, and to give chance for the growth of a first, second and perhaps third, almost primaeval growth of mesquite forest above them since they were thus leveled.

I would infer from all this, as well as from the extremely advanced state of decay in which we found all art and human remains, even in this arid region of country, that the date of the abandonment of these cities could not have been less remote than from fifteen hundred to two thousand years, and it might have been very much more remote.

It might be asked: „Why were some of these Southwestern systems of cities abandoned so long ago, while others remained occupied within comparatively recent times, and still others until even the present day, as is the case with the Zuñi descendants of these primal ruin-builders?"

The answer to this question, it seems to me, is to be found in the condition of the ruins themselves. All, or nearly all, except some of the comparatively eastern among them, bear distinctive tokens, from the far North in Colorado to the extreme Southwest of our Southwestern territories, of abandonment mainly through earthquake disturbances. That such disturbances were the cause of the abandonment of at least the Lower Gila and Salado cities, seems indisputable, to my mind, after a careful examination which I was enabled to make of their condition, of the condition and distribution of the remains they contained, and especially of the occurrence there of earthquake sacrifices, kindred to, though much more extensive than those made in modern Zuñi on occasions of even slight earth-tremors or land-slides.

In the conception of this question of the successive abandonment of vast, well-established systems of towns or cities

Digitized by Google

by the ancient Shiwians or Aridians, great stress may be laid upon the mere survival of these same sacrifices of the Zuñis. Great stress may be also laid upon their surviving earthquake ceremonials and rituals, commemorative of, and as evidently framed under, the dread influence of earthquake and volcanic eruptions; and finally upon incantations, songs and folk-tales of the same general tendency.

When, for example, we hear in a modern Zuñi ritual, song or myth, of the sounding of the great trumpet-shell of the Gods (and the consequent rumbling of the earth, overturning of the mountains and the issuance forth of fire, water and demons from the Underworld), as a warning that the people should wholly arise and abandon their homes and all the country they are in, to seek, in new places, the stable „Middle of the World", when, moreover, we see in ceremonials celebrating this lore an ancient univalve employed and used as a God-trumpet, wherewith to test the solidity of the earth to-day, we cannot fail to infer that first in the idea of the „Center of the World" (the origin of which may be presently discussed); and secondly, in the idea of the danger of not having found it, are the main-springs or motives of the primitive dispersions and constant migrations of the Aridian peoples from whom the Zuñis are so lineally descended.

This series of facts becomes still more potent in explaining the causes which led to the abandonment of the Lower Gila and Salado cities, when in them we find — as tradition states of the ancestral towns of the Zuñis, — that there were abandoned within their houses all that was best; and when we find long rows of the houses, in certain directions, tumbled down in true earthquake fashion, the roofs burned by the hearth-fires that were burning even when they fell, skeletons crushed under them, and finally, more significant than all, actually, at least in some of these cities, *Earthquake Ceremonial appliances — identical with those of Zuñi*, — as was the case in one of the sacred lodge-rooms we chanced to open at Los Muertos.

Referring to these evidences of the trustworthiness of

Digitized by Google

Zuñi tradition, the fidelity of Ceremonial-survival, — we see that the mountain-sides and mesas of this great Southwest do not bear more indelibly than do the institutions of an olden Culture, the marks of volcanic throes and fires.

After the pristine Shiwian people had been presumably forced into their desert environment (in the far north of this Southwest we take it), and had abandoned the places of refuge which they probably first sought in mountain fastness and cañon cliff, it would seem that they settled always in the *middles* of plains, for the sake not only of the cultivation near at hand, of the soil (which this same desert environment had taught them was an imperative necessity and shown them was comparatively easy), but also in order that they might be surrounded by as wide a field of vision as possible, whereby to detect afar off the approach of the enemy, who would be ever on the alert to steal from them the coveted fruits and harvests of their labors.

It was thus, it appears to me, that, naturally enough — since each vast, almost level plain, whether elevated or not here in the Southwest, is surrounded, nearly circularly, by mountains and mesas, — the conception of the „Middle of the World" arose.

We have only to recall the sensations of our childhood — if we come of those who have been born and reared in the country, — to see how natural such a conception regarding one's most accustomed place would arise in the minds of a primitive people. Such a conception once gained, the divisions into the surrounding spaces or regions of the North, West, South, East, Upper and Lower, would readily follow; or having begun, become more elaborated, and, as time went on, a special Priesthood for each one of these Divisions or Regions, — believed to be at once guarded and dwelt in by special deities, — would be formed, each Priesthood with its special followings, leading, of course, to special or local habitations for the latter in quarters or separated towns.

Thus, it seems to me, I say, this at first apparently complex, even abstract, conception, and the formation on it of

Digitized by Google

combined social and mythic divisions or institutions, had its simple origin.

How strongly confirmed such a conception of the „Middle of the World" would be by the very earthquake disturbances which probably convinced those original Shiwians that they were not (though occupying the homes which they had perhaps tarried in for generations), situated at the stable Center or Middle World! In the spasms of such terror as the songs and traditions of modern Zuñi assuredly reëcho, and thus as assuredly convince us overtook the ancient peoples amongst whom were their ancestry, we can well imagine, — even without the express statements of these traditions, — how it was supposed that in such profound world-disturbing tones the Gods spoke their warning and commands that the people were to „Seek a new Center of the World[1])". We can see how, far in the North, where, it seems, the Shiwian peoples were originally settled, they thus became perhaps, divided, the inhabitants of one great valley seeking others less extensive, and how thus, wave after wave or division after division of this primal stock was sent out over and through our vast southwestern desert region, each little band or great nation alike carrying with it the same idea of „Seeking for, and not resting until at last finding, the Middle of the World."

Thus we find that in the great Migration Ritual of the Zuñis which I have sometimes characterized, perhaps improperly, as their Iliad; (certainly it is their chiefest epic) that

[1]) I have been led at least to suppose this from the occurrence there of closely-grouped and apparently inter-related yet far-reaching ancient remains, from the archaeic character of the estufas (or Sun Temples) which these contained; from Zuñi traditions of their „Cave-origin" (birth) far in that direction, and from several other facts. Amongst the latter may be mentioned my belief that the plain allusions to Earthquake Phenomena, traceable in this same traditional genesis, will be found, — notwithstanding the remote period of the more northern lava-flows, — to have some foundation in fact.

Since the above was written (day before yesterday) we have been presented with a massive block of lava, from the identical region under discussion, containing perfect impressions and some charred remains, of ears of corn, etc.

Digitized by Google

even traditionally they found no fewer than something like one hundred and nineteen Middles of the World, ere the final actual Middle of the World was discovered. This Middle of the World thus discovered was where Halona itiwana, the „Ant Hill", at the „Navel of the Earth Mother", (Zuñi) has stood for seven centuries, and is still standing!

It need not be surprising then, that while I might have hesitated, on the mere evidence of abundant analagous art-remains, to suppose that the Culture (perhaps the stock) of a far-off people like the ancient Peruvians, could have been related, possibly as child to parent, to the Culture (and perhaps the stock) of these North American Aridians or Shiwians, ... yet when I found that, (as exemplified by their chief institutions, as also by those intermediate cultures as nearly as I could ascertain), they alike professed or typified in one way and another, the belief in the „Middle World", and were characterized, to a greater or lesser extent, by consequent sextenary or septenary institutions, I confess that I was, ... and I am more and more ... inclined to proclaim, hypothetically, at least, such a relationship.

When I found that the Sacred City of Cuzco was supposed to have been the „Middle of the World", the „Navel of the Earth Mother", that it was divided into twelve (the two-fold sextenary) parts, with an Upper and a Lower therein, all which, so far as I know, has not been clearly explicable heretofore by modern or early writers; that the valley wherein stood this Sacred city, had great mountain gateways, the „Northern" not situated at the north, the „Western" not situated at the west, the „Southern" not situated at the south, and the „Eastern" not situated at the east; that indeed it and its people possessed many other characteristics pointing to even closer institutional similarity than I have thus far hinted at, ... it will not appear surprising, I say, that I become even bolder in such inclination, and proclaim that I suppose the Ancient Peruvians to have derived their Idea of these things at least, from a Desert region which contained broad plains, like the plains of our Southwest, and not like the

Digitized by Google

„Bolsons" of Peru! The stronger still becomes this my tendency, when I reflect that a primitive people, once having conceived an Idea, rather modify (nominally) a changed environment to suit it, than modify it to suit their changed environment. This seems exemplified in the above instance of the (from a primitive standpoint) „rightly-named" but wrongly-placed Gateways of the Valley of Cuzco!

Of course some portions of these speculations of mine are, as I have said, but hypotheses, but others are growing theories. I form these hypotheses and theories because they seem more clearly to account, at one stroke, for the many „Provinces of Seven Cities", mentioned by the early Spanish Explorers; for the survival to-day, in Zuñi, of such a seven-system as I have outlined; for the occurence in annals of ancient Mexico, and generally throughout Mexico and Central America, of the „Seven-Caves"-, and related -traditions, and often of the „Seven-Ward"-divisions of their cities. The same may be assumed for the institution of the six Priests of Zuñi, the principal Mundane one of whom has a sister, ... the Supreme Priestess of the Tribe, because the representative and, therefore, the imputed Conservatress of the Seed, — of all the Priesthood.

In this House-Priest and his sister, I seem to see a survival of the prototype of the traditional Manco Capac and his sister-wife Mama Oella, as in the Priest-House or Temple of the Los Muertos or Casa Grande type, with its invariable main plan of six rooms, and sometimes of a seventh; I seem to see the prototype of the House of Veracocha, with its six chambers and its seventh inner-chamber, most hallowed of all, as containing six lesser divisions. In other words, I cannot find anywhere, ... even here where I first discovered this curious Mythico-Sociologic septenary system ... so perfect and symmetrical, an exemplification of it as in Peru. I am, therefore, forced to the conclusion (especially in the presence of the added evidence associated with the „plume and cord" ritual-worship of the Zuñis, which, to some extent, I understand; and which thus shows me how perfect a system of record Quipus could be made to form), that the Ancient Zuñi

Digitized by Google

and the Ancient Peruvian Cultures are, in effect, identical, whether of single or of independent origin ... whether the one represents by survival the beginning, the other the end, or uncompleted culmination, (so to call it) of a single system and development of ideas. Also I am led or forced to put forth, perhaps prematurely, in this paper, these statements of my half-formed views, as more fully explanatory of the Hypothesis or Working Basis of the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition.

Should the future prove to us, as, ... through the evidence we are slowly gathering from the anthropological researches of Doctors ten Kate and Wortman, and from Professor Bandelier's historical investigations there seems to be promise it will, ... that instead of being independent in origin, these and many newer cultures are of identical origin here in the North, then we will be encouraged to suppose that there is even further connection. For instance there may be something of this sort shadowed forth in at least the central idea of these our Americal Cultures, compared with that of the Chinese, as exemplified in their Imperial and Priestly New Year Ceremonials of the „Middle-World Kingdom" and its surrounding regions.

I must hasten on, however, in the midst of many neglected facts, observations and, perhaps, other and worthless theories, to the conclusion of this paper.

I need not now note what will be made obvious by the papers of my esteemed colaborators, Doctors ten Kate and Wortman and Professor Bandelier, ... why it seemed desirable to me that these various researches of our Hemenway Expedition, should be united and coordinated into single-souled efforts of one Expedition, at one time. Nor need I now refer to the connection which the present work of the Expedition has with both its past work and its proposed future work; namely, the careful excavation of the ancient, historic „Seven Cities of Cibola", and then of the older systems of „Seven Cities" surrounding them, whereby I see the possibility of joining the most ancient with the Historic and this latter

Digitized by Google

with the most modern of our researches into Primitive Southwestern or Aridian Culture.

Let it suffice for me to add that these investigations seem to indicate, to me, the essential unity of all great indigenous American cultures. How far this unity of culture implies unity of Race-stock, our own and other anthropologic and linguistic researches must be left to help determine. I confidently believe that, as the evidences found by us seem to say that the Mythico-sociologic systems and institutions, (along with the symbolism in arts, fetishism and other religious tendencies, burial customs, etc. etc., corresponding thereto), were already developed here in the North, ere the ancient Peruvian and other intermediate cultures became what they are seen to have been in the South; so both anthropologic and linguistic evidence will not be long forthcoming with their burden of supporting evidence.

I even dare to predict also, that in what would appear from this point of view was the youngest born of American phases of culture, (that of the Mound-builders in the Ohio and Mississippi valleys), a wave of influence from these older cultures, (through their descendants in the south) soon may be traced for instance in the fragments of southern art-work found throughout them; in the terraced earthmounds, of which so much has heretofore been vainly written.

While typifying the terraced structures of the south (in Mexico), these latter will likewise surely be found to contain traces of post- and pole-enclosed earth-wall structures so characteristic of their almost exact counterparts which we excavated in the Salado and Gila valleys.

Almost everywhere, then, the work of one Ethnologist impinges on that of another, here in America. In the survival of Pristine distribution seen in the disposition of lodges according to gentes, among western nomadic tribes, each congregation of such lodges containing its great medicine lodge, I perceive slowly grafting itself upon a purely Sociologic system, the undeveloped Mythic system of the World-quarters or Regions, which, in the broad mountain- and mesa-bordered plains of this great Southwest, fostered by a combined desert-

Digitized by Google

and world-phenomenal-environment, grew into the Mittle-world-, and Region-division-idea or conception which led to the fully born Septenary system I have so at lenght set forth; — and which is nowhere so maturely, or elaborately and yet so symetrically exemplified, as in the annals and monuments of the ancient Peruvians, though scarcely less so in the Chinese Imperial, yet Priestly, New Year Ceremonials, etc.

It behooves a mighty company of us then, to join hands and voices in this great American work, which, owing to the thousand-fold Archaeic (yet living) Survivals still visible around us, will yet prove to be the Schooling-place for even far away brother Archaeologists and Ethnologists, and which may assuredly prove potent to throw not a little light into the darker and lowermost corners of Old-world monumental studies.

To summarize, then, this whole work of the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition, past and future, is the investigation of the various sedentary cultures of at least Western America, both North, and South-American, ancient and Modern; as being really and simply representative of different periods, phases or branches of One Culture, the ARIDIAN, as I have generalized it; the Shiwian or Zuñi, as I have specialized or typified it; though in truth, it might almost as appropriatily be styled the American. And it is claimed that wheter such basis of investigation be theoretically correct or not correct, it will practically and certainly lead to greatly extended knowledge, thereby almost as certainly, to correcter ideas, from the closer scrutinization and simpler comparison and grouping of segregated facts which they will manifestly foster.

M. BASTIAN. Gentlemen, high honors are due to Mrs. Hemenway for her liberality in instituting this Expedition and to Mr. Cushing for the great ethnological and archaeological work which he was accomplishing. I also wish to thank Mr. Morse and Mr. Baxter for coming so far especially to attend the Congress, they being the first American members who have ever attended the meetings of the Americanists.

Digitized by Google

TROISIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Jeudi 4 octobre 1888, 11 heures et demie du matin.

M. Valdemar Schmidt, de Copenhague, invité à prendre la présidence de la séance, s'exprime de la manière suivante:

Messieurs! Je vous remercie, de tout cœur, de l'honneur que par l'intermédiaire de votre président, vous avez bien voulu me faire en m'appelant au fauteuil de présidence de la séance de ce matin. Nous allons nous occuper dans cette séance de l'archéologie de l'Amérique. Je vois donc dans cet honneur un témoignage constatant que vous n'avez pas oublié l'importance des travaux des savants Scandinaves dans l'archéologie préhistorique. En effet c'est dans le Nord Scandinave que l'archéologie préhistorique a trouvé ses premiers adeptes, et c'est dans ces pays, qu'on a arrangé, pour la première fois, les musées archéologiques d'après les résultats obtenus par les études préhistoriques. Du reste en faisant mention de ce fait, nous ne devons pas oublier, que dans un pays allemand, le Mecklenbourg, on a commencé les études préhistoriques à peu près à la même époque qu'en Danemark, en Suède et en Norvège, et il faut bien mettre le nom de Lisch à côté des Thomsen, des Worsaae et des Nilsson. Ces fondateurs de l'archéologie préhistorique nous ont tous quitté. Avant tout nous regrettons la mort de Worsaae, le président du Congrès de Copenhague, et lorsque

Digitized by Google

aujourd'hui vous voulez confier l'honneur de la présidence à un de ses plus petits élèves, j'y vois un honneur montré au souvenir du maître regretté, et en donnant le fauteuil à un Scandinave, j'y vois un témoignage constatant, que vous n'avez pas oublié les découvertes de nos ancêtres, les anciens navigateurs scandinaves sur la côte de l'Amérique.

Le secrétaire général, M. HELLMANN. Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter, au nom de quelques membres du Congrès qui à leur grand regret ne peuvent pas assister à cette session, les mémoires suivants:

1. Distribution des tribus Esquimaux, par M. Rink, de Copenhague;
2. Remarques sur les Aztèques et leur relations probables avec les Pueblo-Indiens de la Nouvelle Mexique, par M. S. B. Evans, de Ottumwa, Jowa;
3. De l'emploi de la coca dans les pays septentrionaux de l'Amérique du Sud, par M. Ernst, de Caracas, Vénézuéla;
4. Lettre de M. Désiré Charnay, de Paris, sur l'exportation des antiquités mexicaines;
5. Le vêtement d'un riche Indien de Guajiro, par M. C. M. Pleyte, d'Amsterdam.[1])

En même temps je me permets de déposer au bureau les livres présentés au Congrès se rapportant à l'archéologie et l'ethnographie américaine.

Entre ces livres se trouve le deuxième volume de „Fernschau. Jahrbuch der mittelschweizerischen geographisch-commerciellen Gesellschaft in Aarau, 1888" dont M. VON DEN STEINEN va ajouter quelques remarques:

Ich kann es nicht unterlassen, einem Theil dieses Buches, weil es sehr merkwürdig und vielleicht in seiner Art einzig ist, einige Begleitworte auf den Weg zu geben. Es behandelt

[1]) Ces mémoires et communications se trouvent réproduits à la fin du Compte Rendu de cette session.

Digitized by Google

in ausführlicher Darstellung eine Reise des „Dr. Emil Hassler" in der brasilianischen Central-Provinz Mato Grosso, aus der ich soeben zurückkehre. Herr Dr. Hassler, der einige Monate in Cuyabá, der Hauptstadt dieser Provinz, als Arzt thätig war und sich wegen seiner persönlichen Liebenswürdigkeit und seiner Erfolge eines grossen Zulaufes erfreute, erzählt uns, dass er mit einer von der brasilianischen Regierung ihm beigegebenen Begleitmannschaft unter dem Commando eines Ingenieur-Offiziers, sowie einigen von ihm selbst gemietheten Leuten den Rio das Mortes, einen Nebenfluss des Rio Araguay, von den Quellen bis zur Mündung erforscht, auch eine Befahrung des obern Araguay vorgenommen und über Land den S. Lourenço aufgesucht habe, den er auf Flossen zur Nachtzeit bis zu der gleichnamigen Militärkolonie, wo er wieder in die Civilisation eintrat, hinabgerudert sei. Ergreifende Schilderungen belehren uns über die Noth, den Hunger, die Krankheiten, mit welchen die kleine Schaar in der Wildniss zu kämpfen hatte; ein Unglücklicher starb auch und wurde in dem weichen Ufersand des neuentdeckten „Rio Humboldt" zur letzten Ruhe eingebettet. Aber die Ergebnisse lohnten die ausgestandenen Leiden. Wenn die Photographieen, die Ortsbestimmungen und die Karte auch noch nicht zur Veröffentlichung reif waren, so konnte Hassler doch eine genaue Schilderung des Lebens unter den Indianern geben, die er in ihren Dörfern besucht hat. Eine reiche ethnographische Sammlung schenkte er der Aarauer Gesellschaft und diese ernannte ihn zu ihrem Ehrenmitglied und schmückte die „Fernschau" mit dem Bildniss des kühnen Forschers.

Leider ist die ganze Reise von Anfang bis zu Ende niemals gemacht worden; sie ist mit ihren sämmtlichen Einzelheiten ein reines Phantasiegebilde des Verfassers. Jedermann in Cuyabá weiss, dass Herr Hassler niemals auch nur einen kleinen Ausflug in das Innere der ungeheuren Provinz unternommen, geschweige jemals ihre unbekannten Gebiete durchzogen hat. Die Sammlung hat er zum grössten Theile mit den von ihm als Arzt erworbenen Geldmitteln angekauft, und die Vertheilung der einzelnen

Digitized by Google

Stücke auf die verschiedenen Stämme ist mit aller Vorsicht aufzunehmen, wie der Kenner leicht zu begründen vermag. Hassler liess sich durch zwei Angestellte auch eine ornithologische Sammlung anlegen, während er selbst Cuyabá nicht verliess, und diese beiden seiner „Reisebegleiter", die von seinen Reisen ebensowenig wie Andere wissen, haben mit mir die Schingú-Expedition mitgemacht und stehen noch jetzt im Dienste meines Gefährten Ehrenreich.

Persönlich habe ich selbst Herrn Dr. Hassler, der allerdings, bevor er seine Araguayreise zum Besten gab, seinen Freunden in Asuncion eine von ihm unternommene Schingú-Expedition beschrieben hatte, nicht das geringste vorzuwerfen, bin ihm sogar in gewissem Sinne verpflichtet, da er, mit einem Schwindler zusammentreffend, der sich als meinen „Bruder" einführte, diesen bereitwilligst unterstützt hat.

Nachtrag. Wenn ich es auch für meine Pflicht halten musste, die Hassler'sche Erfindung blosszustellen, so darf ich doch vielleicht dem Leser der „Fernschau" nicht verargen, wenn er sich schwer entschliessen kann, an die Unechtheit eines so breit und anscheinend genau ausgeführten Gemäldes auf mein einfaches Wort hin zu glauben. Ich füge desshalb den Text eines von der höchsten Behörde der Provinz Mato Grosso, von Sr. Exc. dem Gouverneur und Generalcommandanten, Herrn Oberst Francisco Raphael de Mello Rego selbst unterzeichneten Dokumentes bei, damit sich Alle, die Herr Hassler getäuscht hat und noch täuschen könnte, von der Berechtigung meines Protestes überzeugen können:

„Gabinete da Presidencia. Cuiabá em 27 de Setembro de 1888.

Illmo Senhor Dr. Carlos von den Steinen.

De posse da Carta de V. S^a ..... cabe me dizer:

1° que a presidencia desta provincia não auxiliou com força militar, nem por outra qualquer forma o Dr. Emilio Hassler, para fazer uma viagem de exploração;

2° que não consta á presidencia desta provincia que o

Digitized by Google

referido doutor jamais tivesse feito nenhuma exploração ao Rio das Mortes, nem ao Araguaya ou ao S. Lourenço.

Devo accrescentar, coms informação e para melhor esclarecimento, que esse doutor aqui chegado no paquete que aportou á esta Capital em principio de Janeiro de 1886, segundo me affirmam as pessoas deste logar, retirou-se em Abril ou Maio do mesmo anno, por não ter o Inspector de Hygiene consentido que elle continuasse a clinicar, como estava fazendo, sem apresentar o seu titulo scientifico ou carta de doutor em medicina, exigencia este a que elle não quiz prestar-ve, embora assegurasse possuir este titulo.

Etc. F. Raphael de Mello Rego."

Zu deutsch:

„Kabinet der Präsidentur. Cuiaba, 27. September 1888.

Herrn Dr. Karl von den Steinen!

Im Besitz Ihres Schreibens .... habe ich zu sagen:

1. dass die Präsidentur dieser Provinz den Dr. Emil Hassler weder mit einer militärischen Begleitmannschaft noch in irgend einer anderen Form unterstützt hat, um eine Forschungsreise zu machen;
2. dass es der Präsidentur dieser Provinz nicht bekannt geworden ist, der besagte Doctor habe jemals irgend eine Forschungsreise unternommen, weder zum Rio das Mortes, noch zum Araguay oder zum S. Lourenço.

Ich muss zur Auskunft und zum besseren Verständniss hinzufügen, dass dieser Doctor, welcher hier mit dem Postdampfer am Anfang Januar 1886 angekommen war, sich im April oder Mai desselben Jahres, wie auch hiesige Personen versichern, zurückgezogen hat — weil ihm der Inspector der Hygiene nicht erlaubte, weiter zu practiciren, ohne seinen wissenschaftlichen Titel oder sein medizinisches Doctor-

Digitized by Google

diplom beizubringen, — eine Nothwendigkeit, der er sich nicht unterziehen wollte, obgleich er behauptete, diesen Titel zu besitzen.

Etc. F. Raphael de Mello Rego."

Da die sachliche Würdigung der Angelegenheit sich mit diesem authentischen Schriftstück von selbst erledigt, verzichte ich darauf, aus der Fülle jener über Herrn Dr. Hassler bekannter psychologischer Einzelheiten auch nur eine Auswahl vorzulegen, aber ich betone, dass seine Reisebeschreibung, wenn ich die Entstehung derselben nicht zufällig hätte in dem fernen Cuyabá kontrolliren können, als ein wichtiger Beitrag zu unserer geographischen und ethnographischen Kenntniss jener zentralen Gebiete hätte gelten müssen, dass es darum aber auch unerlässlich war, die Täuschung aufzudecken.

M. Bovallius prend la parole sur les *antiquités du Nicaragua:*

Je ne saurais donner ni une relation de mon voyage dans l'Amérique centrale, ni en exposer le résultat archéologique. Je veux seulement appeler votre attention sur deux questions, dignes, je crois, d'être soumises à votre jugement éclairé. C'est d'abord la forme simple et naturelle des monolithes du Nicaragua, en opposition avec les types grotesques et surchargés d'ornements des statues du Yucatan, du Guatemala et de San Salvador. Ce type est tout-à-fait caractéristique pour les statues provenant du Nicaragua. M. Squier, le plus célèbre Américain et un des plus éminents Américanistes, à notre sens, a le premier dessiné des figures pareilles. Quant à moi, j'ai eu l'occasion de constater ses découvertes et d'augmenter d'une vingtaine de monolithes le nombre des statues nicaraguennes connues. Les pièces ont été trouvées à Zapatero, dans un endroit jusque-là oublié par les explorateurs. Vous pouvez les voir reproduites dans mon livre. Je ne connais que deux statues semblables, trouvées plus au nord. Toutes deux sont mentionnées par M. Charnay dans son ouvrage célèbre sur les anciennes villes

Digitized by Google

du Nouveau-Monde. La statue marquée p, planche 18, offre une forme qui est difficile à concilier avec les théories émises par M. Charnay. Le temps nous est trop limité pour m'étendre à ce sujet.

Une autre particularité que je voudrais signaler à votre attention est le mode de fabrication. L'ornementation consiste dans de petites boules appliquées à la surface des vases et entourées de bandes ou de cordons avec des incisions à peu près symmétriques, pratiquées sans doute à l'aide d'une petite baguette. Au fond des vases on perçait un grand trou d'un diamètre de 20 à 30 mm. A la surface inférieure, les vases étaient diamétralement concaves. Il semble que les vases avaient été posés aussitôt fabriqués sur des supports ronds. Le modèle le plus complet s'en trouve au musée dans lequel nous siégeons actuellement.

La parole est à M. Netto qui fait la communication suivante:

Messieurs, je me suis inscrit pour faire deux communications au Congrès: l'une *sur les antiquités céramiques de l'île de Marajó,* à l'embouchure de l'Amazone; l'autre *sur la néphrite et la jadéïte* dont les indigènes américains ont fait de tout temps leurs amulettes et leurs ornements personnels. Comme le temps nous manque pour les travaux que nos collègues inscrits vont nous exposer, je tâcherai de faire mes deux communications, l'une à la suite de l'autre en les résumant de mon mieux afin de ne pas abuser de votre temps. Les antiquités céramiques de Marajó sont, la plupart, des urnes funéraires qu'un peuple très-avancé, du moins dans l'art de la poterie, par rapport aux sauvages des régions environnantes, y a laissées sous terre, avec les os de ses morts. Ces urnes se trouvent le plus souvent dans des collines artificielles en tout semblables aux *mounds* de l'Amérique du Nord. Rarement on les trouve enterrées dans le sol naturel de l'île, ce qui n'avait lieu que lorsqu'il s'agissait d'une sous-tribu du même peuple, venant de s'installer dans la localité. La colline ou mound connu sous le nom de *Pacoval* où j'ai fait plus particulièrement

Digitized by Google

mes fouilles, se trouvant dans l'intérieur de l'île de Marajó, au bord du lac *Arary,* dont la surface mesure environ 12 kilomètres de long sur 4 de large, est tantôt une île de ce lac, tantôt un promontoire ou presqu'île de Marajó, selon que le niveau des eaux de l'Amazone est plus haut ou plus bas. Le mound de Pacoval qui mesure près de 100 mètres de long sur 45 de large et dont la hauteur au centre est de 5 à 6 mètres, n'est à présent que la moitié et peut-être moins de ce qu'il était jadis. Il est même bien probable qu'il eût au commencement la forme d'un chélonien, car encore de nos jours ce petit ilôt artificiel est composé de deux élévations dont l'une est dix fois plus grande que l'autre, en sorte que si l'on avait voulu le construire sous la figure de cet animal en représentant la tête hors sa compace, comme il se tient souvent, on ne s'y serait mieux pris. Pour vérifier cette supposition j'ai pratiqué plusieurs fouilles dans la dépression qui sépare les deux élévations et je n'y ai rien trouvé. Du reste tout me fait croire que les constructeurs de cette nécropole chéloniforme n'enterraient leurs urnes funèbres que dans la plus grande de deux élévations, la plus petite figurant la tête de l'animal ayant à peine une douzaine de mètres de longeur et ne fournissant aux fouilles essayées que de rares vestiges d'un nombre de vases de date plus récente d'ailleurs. Selon moi le mound de Pacoval était à la fois la nécropole de la nation et la résidence de son chef, car le sol de l'île étant très plat de ce côté, du haut de la colline le regard pouvait embrasser une grande étendue, soit du côté de la terre, soit du côté du lac. Quant aux morts chez ce peuple céramiste dont la principale industrie, toujours exercée par les femmes me fait croire qu'elles y dominaient en maîtresses, ils étaient ensevelis dans la terre ou mis en macération dans l'eau, mais à l'abri des Caïmans qui y sont fort nombreux. Une fois les os complètement dépouillés de leur chair et préparés convenablement, on les déposait dans l'urne qui leur était destinée. Pour celle-ci tout me fait supposer qu'on la fabriquait et décorait d'accord avec les qualités du défunt, pendant que ses chairs se décomposaient dans leur dépôt provisoire, car toutes les urnes exhumées de ce mound révèlent le

Digitized by Google

rang du mort, son importance, son sexe et peut-être même son âge et son nom, à juger d'après les figures curieuses qui les couvrent. Un fait digne d'attention c'est que toute urne gardant la dépouille d'une femme en représente l'image plus ou moins complète depuis la tête jusqu'aux pieds et contient avec des plats et de petits vases[1]), le plus souvent cassés, un objet très remarquable, sous la forme d'une plaque triangulaire, concave d'un côté, convexe de l'autre et avec un trou à chaque extrémité, où des fils pouvaient passer afin d'attacher cette espèce de *folium vitis* au corps de sa propriétaire.

Ces plaques sont très soigneusement faites en argile-cuite, peinte en blanc avec des dessins décoratifs, tantôt noir et rouge, tantôt d'une seule de ces deux couleurs, toujours avec une finesse admirable et un cachet vraiment artistique.

Mais ce qui frappe le plus l'attention dans ces objects dont vous avez sous les yeux quelques beaux échantillons c'est l'exacte justaposition qu'on cherchait à leur donner en les faisant sur mesure peut-être. Chaque pièce était évidemment

[1]) Cette habitude, d'ailleurs très répandue chez presque tous les peuples primitifs du globe a pris de telles racines à l'Amazone que parmi les nombreuses sépultures que j'ai fouillées dans la vallée du *Capim*, sépultures d'indiens *Tembés* déjà baptisés, pas une ne se trouva dépourvue de plats de faïence importés d'Europe et enterrés avec le défunt. Pour les hommes on ajoutait leurs couteaux de fabrique également européenne.

Digitized by Google

destinée à sa propriétaire, à en juger non seulement par cette particularité, mais aussi par les dessins qui en retracent les qualités, car parmi plus de 60 de ces plaques dont j'ai fait une étude très-minutieuse il n'y en avait pas deux qui fussent pareilles. Du reste comme pour les urnes, ces ornements, symboles de pudeur, instruments préservatifs ou de toute autre nature, décelaient deux classes distinctes de femmes chez cette nation; l'une puissante, représentant l'aristocratie, l'autre pauvre, obscure, représentant le bas-peuple. A la première appartenaient les élégants *folia vitis* dont je viens de parler. Pour la seconde, ces objets étaient faits en argile mal cuite, sans mesure, sans aucune espèce de peinture et avec toute la négligence de l'à-peu-près.

Or jusqu'ici aucune autre nation barbare soit de l'Amérique, soit de toute autre région du globe n'a jamais présenté, que je le sache, cet ornement de femme en terre-cuite, peinte; ce qui donne à cette nation une physionomie propre et pourrait prouver jusqu'à un certain degré son long séjour à Marajó. Quant aux urnes anthropomorphes où les plus riches de ces ornements on été trouvés il me faut en signaler un caractère qui n'est pas moins remarquable et qui, tout en donnant à ces sarcophages en terre-cuite un cachet d'un très-haut intérêt, ne peut qu'éveiller l'attention des Américanistes sur ces questions des plus intéressantes. Je veux parler des gravures décoratives dont ces vases, en forme de femmes, sont entièrement couverts; circonstance d'autant plus curieuse que ces gravures, comme vous pouvez le vérifier sur le vase mis devant vous, ont exactement la forme capricieuse des tatouages des chefs *Mundurucus* de l'Amazone ou des Maoris de la Nouvelle-Zélande. Sans

Digitized by Google

vouloir aller au delà du champ de l'observation, ni attacher aux objets que nous avons sous les yeux, plus d'importance qu'ils n'en ont en réalité, je ne peux m'empêcher d'appeller votre attention sur l'influence qu'une certaine classe de femmes semble avoir eu dans l'île de Marajó; influence décelée par ces urnes aussi soigneusement faites que richement parées d'un véritable tatouage, car tel est bien le nom qui sied le mieux à cette ornementation. D'un autre côté ces tabliers de pudeur d'une fabrication presque aussi délicate que celle de la vieille porcelaine mérite bien qu'on y arrête un moment l'attention. Nous y avons, selon moi, des caractères ethnologiques dignes d'un grand intérêt, surtout en songeant qu'il s'agit d'une région où la tradition la plus répandue et la plus hautement placée dans l'esprit des tribus de toute la vallée de l'Amazone indiquait l'existence d'une classe de femmes extraordinaires dont le grand fleuve même a pris le nom. Si cette tradition d'une véritable *Gyneocratie* amazonienne eût jamais eu quelque raison d'être, certes la voilà assez vraisemblable dans cette nation de femmes céramistes, probablement fort nombreuses et puissantes et dont les femmes-chefs jouissaient des honneurs les plus grands et les plus élevés dans le pays. C'est un sujet qui mérite bien l'attention du Congrès et en le lui présentant je propose qu'il soit mis au nombre des questions d'études pour notre prochaine session.

Il me reste à vous parler maintenant, Messieurs, de mon second sujet: *De la néphrite et de la jadéïte chez les indigènes américains.* Disons tout d'abord que les objets en jadéïte rencontrés jusqu'ici en Amérique sont assez rares, tandis que ceux de néphrite y sont fort communs et qu'on les y a trouvés partout, depuis la presqu'île d'Alaska jusqu'au delà de la vallée de la Plata. Du reste l'analyse spectrale appliquée au microscope commence à dissiper la confusion qui régnait dans les distinctions de ces deux silicates, très rapprochés l'un de l'autre, sous tous les rapports et il en résultera peut-être quelque modification à ces distinctions. Quoiqu'il en soit ce sont des substances appartenant aussi bien à l'Amérique qu'à l'ancien Continent. Les amulettes et les ornements personnels que chez la

Digitized by Google

plupart des peuples américains on en a fait de tout temps n'ont donc rien à voir avec des immigrations quelconques qui aient eu lieu en Amérique. Si jusqu'à présent on n'a pas trouvé les gisements de la néphrite ou de la jadéïte, cela tient à ce que ces silicates se trouvent dans des filons de roches serpentineuses, aussi vite désagregés au contact des eaux pluviales et des intempéries qu'à peine à découvert par une cause quelconque.

Une fois décomposés les filons de la roche qui leur sert de gangue, les fragments de néphrite ont le même sort des cailloux roulés: détachés de leurs gisements d'abord ils sont bientôt entrainés par les eaux des pluies et des courants jusqu'au fond des rivières, où comme en Chine ou partout ailleurs où ces substances existent on les trouve plus tard et après l'action prolongée des eaux complétement roulés.

Voilà, Messieurs, ce que je crois sur ces silicates dont l'origine ne se rattache nullement au sol asiatique comme l'ont pensé quelques auteurs anciens et modernes.

M. Bastian. M. Netto nous a parlé de la légende des Amazones. En lisant le rapport sur les fouilles merveilleuses de Marajó et en regardant les dessins qui accompagnent le document, nous croyions qu'il ne pouvait s'agir en effet que d'une légende. Mais aujourd'hui nous voyons que la légende est réalisée par les objets qu'il nous a apportés et qui formeront la base d'études exactes. Nous sommes fort reconnaissants à M. Netto d'être venu à Berlin et de nous avoir apporté ces précieux objets, qui feront partie de notre musée.

M. Grossi. Je demanderai que M. Netto dont le Congrès vient d'entendre avec le plus vif interêt la savante communication veuille bien nous informer s'il n'a pas trouvé des os brûlés à l'intérieur des urnes qu'il a exhumées de Marajó.

M. Netto. Pour être bien précis et bien clair dans ma réponse à mon savant confrère, M. le Dr. Grossi, il me faut d'abord établir deux remarques sur la question dont il s'agit:

Digitized by Google

1° Il y a pour les urnes funèbres du *mound* de Pacoval plusieurs époques d'inhumation, les plus belles de ces urnes étant ordinairement les plus anciennes. 2° Ces urnes funèbres de Pacoval, aussi bien les anciennes que les modernes, se trouvant presque toutes brisées, les eaux et la terre dont elles furent remplies pendant des siècles, en ont detruit presque complètement les os. Néanmoins j'ai trouvé des urnes dans lesquelles les os se sont conservés plus ou moins entiers et ceux-là n'avaient pas subi aucune incinération. Une de ces urnes est placée sur le bureau et comme elle a été sciée exprès à la moitié de sa hauteur il est facile d'y voir au milieu de la terre durcie dont elle était remplie les os entiers qu'elle contenait.

M. VIRCHOW fait la communication suivante sur la *provenance de la néphrite et de la jadéïte.*

C'est particulièrement la question de la provenance originaire des objets préhistoriques en néphrite et en jadéïte qui a été discutée pendant les dernières années avec une agitation croissante en Europe et en Amérique. Permettez-moi, Messieurs, de vous exposer brièvement la part que nous avons pris dans ces discussions.

Posée pour la première fois devant un congrès international d'archéologie[1]) par le vénérable Desor, la question a trouvé des réponses diamétralement opposées. Desor lui-même était convaincu de l'origine orientale des objets en néphrite ou en jadéïte, trouvés dans les contrées alpines de l'Europe. Il déclarait que malgré le zèle et la persévérance des recherches dirigées spécialement sur cette matière, jamais en Suisse on n'avait rencontré ces minéraux ni dans une gangue naturelle des Alpes, ni dans un dépôt erratique des régions sousalpines. Il citait les analyses chimiques de M. de Fellenberg ainé qui avait prouvé l'identité de composition d'une hache en jadéïte extraite du lac de Neuchâtel et d'une pièce chinoise, et qui en avait déduit la conclusion, que ces armes auraient été importées

[1]) Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la 6me session. Bruxelles 1872 p. 351.

Digitized by Google

de l'Orient dans les temps préhistoriques par le commerce. Mais, comme on ne connait pas d'autres objets, qui pourraient être importés dans ces temps reculés de l'Orient, M. Desor soumettait une autre version: selon lui ces armes seraient apportés, comme objets sacrés, par les peuples primitifs lors de leur immigration de l'Asie.

Cette formule a été adoptée, non par le vote d'un congrès, mais par la grande majorité des archéologues comme une vérité confirmée. En effet, les seules localités connues où l'on trouve aujourd'hui ces deux minéraux précieux, sont dans l'Est: la néphrite en Turkestan et en Sibérie, dans la Nouvelle Zélande et la Nouvelle Calédonie, la jadéïte dans les montagnes de la Haute Birma. Un de nos minéralogues les plus estimés, M. H. Fischer (de Fribourg, Grand-Duché de Bade), auteur d'une excellente monographie sur cette matière [1]), a soutenu jusqu'à sa mort la thèse, que tous les objets en néphrite et en jadéïte, répandus sur le monde, devaient dériver d'une de ces sources citées. Aussi il démontra par une foule d'illustrations, que la manière du travail, la forme des objets, particulièrement des haches et celtes en néphrite et jadéïte, était la même dans tous les pays, en Amérique et en Europe comme en Asie et dans les îles du Pacifique.

Dernièrement un éminent savant américain, M. Putnam, a associé son autorité à celle de M. Fischer: il croit, après des recherches étendues et consciencieuses, qu'on doit reconnaître l'origine asiatique aussi des trouvailles américaines. M. le baron J. de Baye [2]) s'est rangé du même côté.

Pendant des années la discussion n'a pas fait de grands progrès. Aussi l'opposition d'autres savants, parmi lesquels il faut nommer M. A. B. Meyer [3]), resta sans succès parce qu'on

[1]) Heinrich Fischer, Nephrit und Jadeit nach ihren mineralogischen Eigenschaften, sowie nach ihrer urgeschichtlichen und ethnographischen Bedeutung. Stuttgart 1875.

[2]) Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme. Oct. 1886. 3e Série, T. III p. 477.

[3]) Königliches Ethnographisches Museum zu Dresden. II. und III. Jadeit- und Nephrit-Objecte. A. Amerika und Europa. B. Asien, Oceanien, Afrika. 1883.

Digitized by Google

ne pouvait donner des preuves effectives pour l'origine occidentale des dits minéraux. Une observation récente a produit une révolution complète. Un jeune géologue allemand, M. H. Traube, a trouvé sur deux points de la Silésie un gisement naturel de la néphrite: le premier en 1884 dans une carrière du Mont Zobten, près Jordansmühl[1]), le second en 1886 dans une mine arsénicale près Reichenstein[2]). C'était une surprise vraiment extraordinaire. Tandis qu'on cherche envain dans les Alpes, où les stations lacustres ont fourni une richesse de néphrites travaillées, on découvre un gisement parfaitement sûr en Silésie, pays où jamais un objet de néphrite qui porte les traces de main d'homme, ait été ramassé. La seule pièce qui peut être mentionnée en cet égard, est une grande hache polie en serpentine que j'avais choisie pour notre musée dans une collection à Gnichwitz, village voisine du Zobten: comme la serpentine de la carrière de Jordansmühl, elle contient de petits rayons de néphrite[3]). Mais sans doute cette hache a été travaillée seulement pour sa nature serpentineuse; les rayons néphritiques pont la serpentine est parcourue, ne sont qu'un mélange accidentel, qui n'était pas estimé par l'ouvrier préhistorique.

Il y a quelques observations antérieures sur des blocs de néphrite dispersés, peut-être erratiques, du Brandebourg et de la Saxonie: les trouvailles de Potsdam et de Schwemsal sont bien connues par les savants. Mais les objets travaillés en néphrite manquent absolument à l'Est de l'Elbe. Notre musée préhistorique possède une seule pierre roulée, qui rappelle un peu la forme d'une hache ébauchée; elle est trouvée à Suckow, village de l'Uckermark près de Prenzlau[4]). Jusqu'ici nous n'avons aucune pièce achevée ni aucune indication, que les peuples préhistoriques de l'Allemagne du Nord aient connu ou estimé la

[1]) Un grand échantillon de cette néphrite est placée sur la table du Congrès.

[2]) Pour les rapports de M. Traube voir notre „Zeitschrift für Ethnologie" 1884. Verhandlungen der Berliner anthrop. Gesellschaft, p. 255, et 1887, p. 652.

[3]) Bulletins de la soc. anthropol. de Berlin 1884, p. 284 et 359.

[4]) Zeitschr. für Ethnologie 1883. XV. p. 171.

Digitized by Google

néphrite comme une substance précieuse, convenable pour la fabrication des armes ou des bijoux.

Ainsi la découverte de la néphrite en Silésie a une valeur purement théorique: elle nous a informé que la néphrite existe dans une roche européenne, et l'espoir est rentré dans tous les esprits qu'on réussira de trouver d'autres places, peut-être dans les Alpes, d'où sont venus les blocs et les pierres roulées qui ont fourni le matériel pour la fabrication des armes préhistoriques dans la Suisse et l'Allemagne du Sud. En effet, chez Maurach[1]), sur les bords du lac d'Uberlingen (branche du lac de Constance), on a découvert dans une station lacustre un bloc de néphrite, entouré de milliers de petits éclats détachés et couvert de traces de la scie et des coups de pierres. Ce bloc, trop lourd pour avoir été importé par le commerce ou par une immigration de l'Asie, est un témoin certain d'une provenance peu éloignée.

Quelques autres observations s'attachent à des néphrites roulées, qui ont été ramassées aux bords des ruisseaux de la Carniole et de la Styrie. M. A. B. Meyer a étudié avec beaucoup de zèle les montagnes voisines, mais jusqu'ici sans succès. Néanmoins je pense avec lui que l'ensemble des faits communiqués suffit pour donner la conviction que les objets préhistoriques en néphrite doivent être d'origine indigène.

Un second ordre de preuves, conduisant au même résultat, comprend la composition intime de ces minéraux. Déjà au congrès de Bruxelles, M. Gabriel de Mortillet, partisan déclaré de la théorie de l'indigénité, dirigea l'attention des archéologues sur la différence de structure qu'on pourrait voir sur les différentes pièces de néphrite et aussi de jadéïte[2]). Il disait: „Il y a des espèces et des variétés de néphrite. La néphrite et la jadéïte ne sont pas toujours les mêmes; elles ont des caractères variés." C'était le jugement d'un observateur exercé, basé seulement sur l'inspection macroscopique. Depuis l'année 1881[3]) j'ai eu le

[1]) Verhandlungen der Berliner anthrop. Gesellschaft 1882 p. 563.
[2]) Compte rendu du Congrès de Bruxelles p. 354.
[3]) Verhandlungen der Berliner anthrop. Ges. 1881. p. 281.

Digitized by Google

bonheur d'engager un de nos minéralogues micrographes des plus habiles, M. Arzruni, à s'adonner à la recherche microscopique de toutes les pièces accessibles de néphrite et de jadéïte naturelle et travaillée. M. Arzruni a non seulement confirmé l'exactitude de la remarque de M. de Mortillet, mais il a aussi démontré l'existence de groupes locaux de ces espèces et variétés[1]). La structure de la néphrite et de la jadéïte européennes est bien différente de la structure de la néphrite et de la jadéïte asiatiques, mais les pièces asiatiques mêmes présentent des variations locales. Par exemple, une petite hache, trouvée dans la première cité de Hissarlik, que j'avais reçu de M. Schliemann, ressemble par sa structure microscopique beaucoup plus aux haches suisses et allemandes, c'est-à-dire au type alpin de M. Arzruni, qu'à la néphrite de Turkestan[2]), tandis que des haches de Sardes que j'avais gagné à Smyrne, montraient des différences non seulement de celle de Hissarlik, mais aussi entr'elles: l'une se rapproche du type de Turkestan, l'autre du type de la Nouvelle Zélande[3]). Le même est observé sur des objets de néphrite assyriens, acquis par M. Blas à Erbil (Arbela), que j'ai soumis à l'examen de M. Arzruni[4]): la pierre d'un amulette applati qui d'ailleurs se rapproche du type de Turkestan, en diffère complétement par l'inclusion d'un grand nombre de granulations de zoïsite, qui manquent dans la néphrite de l'Asie centrale.

Les recherches microscopiques sur la structure des pièces néphritiques ne sont pas assez multipliées pour résoudre toute la question. Cependant elles démontrent qu'il ne suffit pas de reconnaître la nature néphritique d'un objet, mais qu'il faut déterminer aussi l'espèce ou la variété. Pas une des variétés européennes connues ne correspond exactement aux variétés de l'Asie centrale.

---

[1]) A. Arzruni, Neue Beobachtungen am Nephrit und Jadeït. Zeitschrift für Ethnologie 1883. XV. p. 176. voir aussi Mittheilungen der Wiener anthropologischen Gesellschaft. 1885. XV. p. 10.

[2]) Verhandlungen der Berliner anthrop. Ges. 1884. p. 299.

[3]) ibid. 1886. p. 132.

[4]) ibid. 1887. p. 460.

Digitized by Google

Quant à la jadéïte il faut avouer qu'on en sait encore moins sur un gisement naturel en Europe. M. Damour auquel la science est redevable pour la détermination et le diagnostic de ce minéral, a reconnu un échantillon d'apparence naturelle, trouvé dans les environs du Monte Viso (Alpes Cottiennes), mais on a soulevé le doute si cet échantillon ne pourrait être une pièce perdue. Du moins tous les essais de découvrir dans le Monte Viso une roche jadéïtique, ont échoués.

Dernièrement sur une autre localité dans les Alpes Grisonnes l'attention des minéralogues à été fixée[1]). A ma demande M. Edmond de Fellenberg lui-même a visité la place où les premiers échantillons avaient été découverts. C'était au pied du Piz Longhin dans le Bergell où une ravine profonde reçoit les blocs tombés du haut de la montagne. Vu la difficulté de l'accès M. de Fellenberg ne pouvait pas arriver au gisement même, mais il observa de loin une ligne très-élevée qui paraissait contenir des dépôts isolés du minéral cherché. Les blocs détachés et accumulés dans la ravine avaient l'aspect de la jadéïte, cependant restaient des doutes sur la nature du minéral qui ne seront dissipés que par l'analyse chimique[2]).

Dans la litérature moderne on rencontre encore quelques citations sur des pièces de jadéïte erratiques ou roulées des environs de Neuchâtel. Malheureusement parmi les personnes qui voulaient avoir trouvé ces pièces, il y a des falsificateurs convaincus, et comme on avait proposé un prix pour la trouvaille de telles pierres, le soupçon d'une supposition ne peut être supprimé[3]).

Doit-on renoncer à l'espoir qu'un gisement naturel de la jadéïte en Europe sera un jour découvert? Pas du tout. M. Arzruni a trouvé un caractère diagnostique qui sépare les jadéïtes euro-

[1]) Verhandlungen der Berliner anthrop. Ges. 1887. p. 561, 1888. p. 316.

[2]) M. C. Rammelsberg, notre chimiste distingué, a eu la grande bonté d'en faire l'analyse; il a prouvé que le minéral n'est pas de la jadéïte, mais du vésuviane (Verhandl. der Berliner anthrop. Ges. 1889. p. 115). *Note additionelle.*

[3]) E. von Fellenberg, Verhandl. der Berliner anthrop. Ges. 1884. p. 260.

Digitized by Google

péennes (et mexicaines) des jadéïtes asiatiques: c'est la présence de granulations de zircone entremêlées dans la substance des jadéïtes européennes, granulations qui manquent dans le minéral asiatique[1]). Les mêmes granulations existent dans une hache brisée et percée d'un trou que j'ai apporté de Hissarlik, et dans deux hachettes de Sardes, mais ces pièces de l'Asie-Mineure peuvent être distinguées par d'autres caractères micrographiques de la jadéïte de Birma[2]). Voilà la même division en plusieurs variétés locales, qui était déjà indiquée par M. de Mortillet pour les jadéïtes de la France et qui semble aboutir à l'hypothèse d'une provenance multiple.

J'ai donné[3]) une revue succincte sur les haches en jadéïte trouvées en Europe et particulièrement en Allemagne. La majorité de ces haches a des caractères archéologiques communs. Ce sont des instruments relativement grands, applatis et en arrière pointus, d'une forme si constante qu'ils font l'impression d'un centre commun de fabrication d'où elles ont été exportées dans plusieurs directions. Dans l'Allemagne du Nord elles occupent un territoire beaucoup plus étendu que les haches de néphrite, mais elles ne dépassent non plus l'Elbe dans la direction de l'Est. Seulement en Moravie on en a trouvé plusieurs dans des lieux plus avancés. Comme ces instruments sont beaucoup plus fréquents aux bords du Rhin, en Suisse, en France et en Belgique qu'en Allemagne, on doit conclure, que le centre de la fabrication était dans une région située vers l'occident et qu'ils ont été dispersés par le commerce jusqu'au bord occidental de l'Elbe. Certainement ils ne peuvent pas être importés de l'Asie par la Russie centrale ou septentrionale.

Quant à l'Amérique toutes les indications antérieures étaient basées seulement sur l'aspect extérieur; beaucoup de citations ne donnaient que la couleur verte de l'objet. L'analyse scientifique n'a commencée que dans les dernières années. Depuis là la connaissance des minéraux précieux, qui ont été

[1]) Mittheilungen der Wiener anthrop. Ges. 1885. XV. p. 11.
[2]) Verhandlungen der Berliner anthrop. Ges. 1886. p. 136.
[3]) ibid. 1881. p. 283.

Digitized by Google

appliqués à la fabrication des armes, des idoles et des bijoux, a fait de grands progrès. Je mentionne en premier lieu Vénézuéla. La première pièce, reconnue par M. Arzruni[1]) comme de la vraie néphrite, était une hache des environs du lac de Valencia, donnée par M. Karsten au Musée d'Ethnographie de Berlin. Peu de temps après nous avons reçu grâce à M. A. Ernst de Caracas plusieurs objets très-curieux dont la nature néphritique est démontrée par l'analyse microscopique[2]). Parmi ceux-ci il y a une petite hachette des environs de Caracas, parfaitement analogue aux hachettes des stations lacustres de la Suisse et de l'Allemagne[3]). Dernièrement M. Ernst a envoyé une hache bien grande (poids de 155 g, longueur 116 mm, largeur 17—45, épaisseur 10—18 mm), provenant de Maracay sur le bord Est du lac de Valencia[4]). Enfin une lame sonnante comme celles qui ont été décrites par Alexandre de Humboldt et qui se rapprochent des kings chinois; elle vient de Tocuyo, Ouest de Valencia. Voilà 4 objets de néphrite bien constatés, qui existent à Berlin, tous trouvés dans la même région de Vénézuéla. Sont-ils de fabrication indigène? Je le suppose. Jusqu'ici la place natale du minéral n'est pas découverte, mais comme l'on rencontre dans les parties occidentales de l'État de Vénézuéla des roches serpentineuses très-repandus, les gangues néphritiques ne doivent pas être loin.

On a parlé en outre d'objets en néphrite, trouvés sur maints points du Sud, du Centre et du Nord-Ouest de l'Amérique, mais une certaine sûreté n'existe que pour la côte Nord-Ouest (Alasca), d'où le capitaine Jacobsen nous a apporté de très-belles pièces[6]). Pour les autres régions on citait auparavant une foule d'exemples, qui ont été anéantis par l'analyse exacte. Je mentionne la callaite, minéral vert dont on a fabriqué les chalchihuitls de l'ancien Mexique et des

[1]) Zeitschr. für Ethnol. 1883. p. 482, note.
[2]) Verhandlungen der Berliner anthrop. Ges. 1884. p. 453.
[3]) ibid. p. 454. Fig. 1.
[4]) ibid. 1885 p. 126.
[5]) ibid. 1886 p. 133.
[6]) ibid. 1883 p. 482, 530.

Digitized by Google

Pueblos[1]): elle se distingue de la néphrite par sa couleur vive et sa composition cuivreuse. Une idole très-curieuse de San Salvador que j'ai montré à notre société[2]), consiste en paragonite (Natronglimmer), substance extrèmement rare, qui a été trouvée dans l'état naturel seulement au St. Gothard et dans l'Oural.

Malgré tels mal-entendus il paraît que la jadéïte (et la chloromélanite) sont beaucoup plus répandues en Amérique que la néphrite. La majorité des pièces analysées appartient au Mexique. D'après M. Arzruni aussi les jadéïtes mexicaines contiennent des granulations de zircone, seulement ces granulations seraient plus rares et jamais réunies en agglomérations considérables, comme dans les jadéïtes européennes. Uniquement la hache dite des Aztèques, apportée par A. de Humboldt, posséderait des agglomérations encloses comme les haches suisses. Ce fut longtemps un spécimen solitaire. Mais dernièrement j'ai reçu par Mr. Schönlank une très-belle hache polie de S. Salvador qui donnait précisement les mêmes résultats analytiques que la hache des Aztèques[3]). Ces deux haches américaines sont les seules connues, qui se rapprochent des jadéïtes de l'Europe, mais elles diffèrent beaucoup du type des haches asiatiques. D'autres jadéïtes américaines sont très-mélangées avec du quartz, quelques-unes aussi avec l'amphibole, toutes sont plus finement granulées que les jadéïtes de Birma.

L'analyse chimique a donné pour les jadéïtes des diverses localités et pour toutes les variétés la même constitution du minéral principal. Par cela elle est inutile de résoudre la question de la provenance d'une certaine pièce. De même comme pour la néphrite, c'est à l'analyse microscopique à laquelle il faut recourir aussi pour les variétés locales de la jadéïte. L'expérience ultérieure apportera les éléments nécessaires pour le jugement final. Aujourd'hui où le nombre des analyses exactes est minime, il faut attendre. Cependant toutes nos connaissances sur les

[1]) Verhandlungen der Berliner anthrop. Ges. 1883 p. 367. Pl. VI. Fig. 5.
[2]) ibid. 1882 p. 567. Pl. XVIII. Fig. 1.
[3]) ibid. 1887 p. 455.

Digitized by Google

pierres vertes de l'Amérique concordent en ce point, qu'il y a eu aussi dans le nouveau Continent plusieurs centres de fabrication qui ont fourni des objets différents. Les grandes haches et les lames sonnantes en néphrite, comme celles de Vénézuéla, n'existent pas chez les Indiens de la côte Nord-Ouest, et ceux-ci possèdent bon nombre d'objets, destinés à l'usage journalier, comme les couteaux, les hameçons, les boutons des lèvres[1]), qui jamais ne sont observés chez les aborigènes de Vénézuéla. Sans doute il faut distinguer les objets vraiment préhistoriques des objets quasi-modernes, appartenant à des tribus sauvages encore vivantes, mais le contact avec les nations civilisées détruira bientôt cette différence. L'usage des anciens objets disparaît très-rapidement, et dans peu d'années aussi à la côte Nord-Ouest les pièces néphritiques rentreront dans le cadre des reliques préhistoriques. Maintenant commence l'âge des recherches géologiques qui devront découvrir le gisement naturel jusqu'ici entièrement inconnu des minéraux verts américains.

Mr. Morse said that he saw no reason why these minerals should not be found in all parts of the world, but in justice to Prof. Putnam, the director of the Peabody Museum at Cambridge, who held that the articles found in Central America were of Asiatic origin, he would say that Mr. Putnam had observed, in the study of many examples contained in various collections in the United States, that they were mostly made by cutting up old edges, and had therefore been led to believe that, since the mineral had not yet been found in America, these edges had been brought to America from Asia in ancient times, had been carefully preserved and had become precious on account of their rarity, and therefore used for the making of ornamental objects designed for sacred purposes. — Mr. Morse illustrated on the blackboard how the edges had been cut up for these purposes.

[1]) Capitain Jacobsen's Reise an der Nordwestküste Amerikas 1881—83, bearbeitet von A. Woldt. Leipzig 1884. p. 230, 241 (Fig. 3) etc.

Digitized by Google

M. Dieck. Permettez, Messieurs, que j'ajoute quelques paroles au discours de M. le professeur Virchow, qui a traité une question, qui pendant de longues années a préoccupé ou embarrassé la plupart des anthropologistes. — A la main des instruments en minéral néphritoïde on a voulu traîner par force en Amérique l'homme *asiatique*, qui selon l'avis de l'ancienne école devait à tout prix avoir vu le *premier* le monde préhistorique. La situation changea déjà avec la découverte d'un gîte de néphrite incontestable, accompagnée d'une foule de pièces travaillées dans la presque-île d'Alaska du nordouest américain. — Nous ne sommes pas encore à la fin des découvertes relatives! Depuis deux ans je fais explorer la Colombie anglaise et le nordouest des Etats-Unis par plusieurs naturalistes. Les collections ethnologiques assez considérables et fort intéressantes de ces messieurs sont à présent en possession du musée dans lequel nous avions tout à l'heure l'honneur de nous assembler. Il ne me reste plus qu'une seule pièce de cabinet de celles qui font trembler un peu les mains de ceux qui les tiennent, soit de joie de les posséder, soit de peur de pouvoir les perdre. Là voici, Messieurs, cette hache[1]) magnifique de couleur verdâtre, travaillée en pierre néphritoïde et trouvée par mes voyageurs chez les „Cholomuch", tribu résidant dans les environs de Yale sur le Fraser. De pareilles haches y sont excessivement rares et elles sont conservées dans les familles avec des soins extraordinaires et même superstitieux, à peu près comme les poignards des ancêtres dans les familles malaies. Il se comprend alors que l'obtention de cette hache fut très difficile et très coûteuse! Ces instruments, Messieurs, sont de fabrication *indigène*, car le matérial se trouve non seulement dans le Fraser, où les laveurs d'or en retirent quelques fois des grosses pièces, mais aussi dans les montagnes. Un de mes voyageurs en a découvert un bloc considérable dans une des vallées ou „baranques" située à quelques milles au nord

[1]) Elle possède la forme d'un parallelogramme assez régulier, retranché un peu à la base et au tranchant et elle mesure à peu près 1 cm d'épaisseur et 7 cm de largeur sur 25½ cm de longueur. Elle a été en usage encore tout récemment pour l'abbature d'arbres.

Digitized by Google

de Yale. Donc, je le répète, il ne fallait pas une immigration asiatique ou „mongoloïde" pour répandre des haches vertes sur le continent américain! Cette théorie n'est plus tenable du tout! Il me semble du reste que c'est à tort que l'on ait attribué un rôle si grave à la néphrite et à la jadéïte, minéraux définis et limités par une science avancée et moderne sur des caractères tout-à-fait insaisissables pour l'homme préhistorique, qui avait naturellement une prédilection bien fondée pour toutes les variétés de pierres dures et en même temps coloriées, très différentes l'une de l'autre pour *nous*, mais de valeur à peu près égale pour *lui*.

En terminant je me permets encore d'attirer l'attention de messieurs les linguistes sur la dénomination de la hache en question dans la tribu des Cholomuch ou Kalamuck où elle a été trouvée. Elle y porte le nom „Chogolstl", un mot d'un caractère on ne peut plus mexicain.

Avec cette hache mes voyageurs ont ramassé d'autres instruments en jadéïte, omphacite et autres matériaux sans pouvoir en constater sur lieu un gîte naturel, qui cependant existera très probablement.

La parole est à M. Polakowsky qui présente au Congrès une collection de *photographies d'antiquités de Costa Rica*.

Meine Herren! Costa-Rica ist durch seine geographische Lage ein in mehr als einer Beziehung interessantes Land. Bildet es doch einen Theil der verbindenden Länderbrücke zwischen den beiden Kontinenten von Nord- und Südamerika und ist deshalb seine Flora und Fauna auffallend reich an den verschiedensten Repräsentanten beider Nachbargebiete. Dieses Costa-Rica galt aber bis vor kurzer Zeit für ein an archäologischen und ethnographischen Objekten armes Land. Erst in neuester Zeit ist konstatirt worden, dass diese Annahme unrichtig. — In einem kleinen, in der Festschrift zur Feier des fünfundzwanzigjährigen Bestehens des Vereins für Erdkunde zu Dresden publicirten Aufsatze habe ich in grossen Zügen (nach den Briefen des Sammlers resp. Entdeckers) die Ge-

Digitized by Google

schichte der neuesten Funde des leider bereits verstorbenen Hr. D. Juan R. Troyo aus Cartago de Costa-Rica gegeben. Diese Funde sind jetzt in dem erst seit Anfang 1887 existirenden Museo Nacional zu San José de Costa-Rica niedergelegt. Sie umfassen über 3000 Nummern. Die Goldobjekte, 79 Nummern, sind kurz durch D. Anast. Alfaro beschrieben (Grösse, Farbe, Gewicht) im ersten Bande der Anales del Museo Nacional de Costa-Rica und wird Herr Professor Dr. William H. Holmes (Washington) dieselben demnächst wissenschaftlich bearbeiten. Im Juni 1888 erstand die Regierung von Costa-Rica für 2000 Pes. von einem Herrn Juan J. Matarrita eine sehr schöne Sammlung von Objecten aus Stein und Thon (600 Nummern), welche derselbe in Guanacaste und Nicoya ausgegraben hatte.

Ich habe die Ehre Photographien der von Hr. Troyo gefundenen Goldobjekte in natürlicher Grösse dem Kongresse hiermit vorzulegen. Die interessantesten derselben sind drei Brustschilde, von denen das eine in der Mitte die Figur eines Affen zeigt, dessen Rücken in einen Schlangenleib ausläuft, der mit einem Schlangenkopfe endet. In der Mitte des zweiten Schildes ist ein menschliches Antlitz markirt und das dritte zeigt die Figur einer Eidechse mit gespaltenem Schwanze. Ob das Gold mit Silber, Kupfer oder Zinn, oder mit mehreren dieser Metalle zugleich legirt ist, ist noch nicht untersucht. Alle diese Goldfunde stammen von der Hacienda San Francisco im Thale des Dorfes Aguacalientes bei Cartago, wo sie in alten Gräbern der Eingeborenen aufgefunden wurden. Die übrigen Goldfiguren stellen Vögel dar, die den in Chiriquí gefundenen ähnlich sind, und höchst sonderbar und phantastisch gebildete menschliche Figuren, welche zum grössten Theile den in Chiriquí, nicht aber den im Lande der Chibchas gefundenen ähnlich sehen.

Weiter lege ich hiermit 78 Tafeln Photographien vor, welche ca. 200 der wichtigsten Objekte aus Stein und Thon der Sammlungen des Museo Nacional darstellen. Viele dieser Objekte sind hochinteressant, von den bisher aus Costa-Rica, Nicaragua und Chiriquí bekannten verschieden. Mehrere der Thonvasen aus Nicoya erinnern an die Arbeiten der Zapoteken.

Digitized by Google

Es ist Hoffnung vorhanden, dass Herr Dr. Carl Bovallius (Upsala) die Bearbeitung der Thongegenstände, die denen aus Nicaragua zum grossen Theile ähnlich sehen, übernehmen wird. — Zweck dieser meiner Mittheilung ist nur gewesen, die Aufmerksamkeit auf diese Funde in Costa-Rica, welche ich als von hohem wissenschaftlichen Werthe betrachte, zu lenken.

M. Lüders. Als im Jahr 1859, wo ich mich in Chile befand, in der Provinz Chiriquí in Central-Amerika der erste grosse Goldfund gemacht wurde, hatte ich das Glück, durch einen Freund, der auf der Heimreise nach Europa gerade in Panamá sich befand, als die Goldobjekte dort ankamen, 3 Stück davon käuflich zum Goldwerth zu erwerben. Die Mittel reichten nicht um Alles zu kaufen, da der Werth des ganzen Fundes ca. 1 Million betrug. Eine kleine Partie ging nach Nord-Amerika, eine andere nach London, doch wurde bei weitem der grösste Theil in Panamá eingeschmolzen. Einen noch bedeutenderen Dienst als den Kauf der 3 Stück Originale leistete mir mein Freund, indem er von den interessantesten und verschiedenen Typen der Objekte genaue Zeichnungen anfertigen liess. Seit meiner Zurückkunft von drüben habe ich mich nun schon lange Zeit (Jahre) vergeblich bemüht, etwas in Erfahrung zu bringen, ob und wo über diesen Goldfund etwas geschrieben oder publicirt sei und namentlich ob die Zeichnungen von den Objekten erschienen seien. Nur in einer Zeitung, der Londoner Times von 1859, fand ich eine kurze Notiz und in W. Bollaerts Antiquarian, London 1860, einen kleinen Bericht mit 4 Abbildungen. Um so überraschter war ich einige Wochen vor diesem Kongress aus einer Schrift von Mr. Wm. Holmes, Washington, sowie aus einer kleinen Brochüre des Herrn Dr. Polakowsky, „Alterthümer aus Costa-Rica", zu ersehen, dass im Museum von Costa-Rica eine grosse Anzahl solcher Goldobjecte vorhanden und letztgenannter Herr unter Vorlegung zahlreicher Photographien darüber berichten werde. Es war mir jetzt nur darum zu thun, zu ermitteln, ob diese letzteren mit den Typen meiner

Digitized by Google

Zeichnungen übereinstimmten. Die Vergleichung haben wir heute Morgen vorgenommen und es stellen sich verschiedene Abweichungen heraus, auch sind in meinen Zeichnungen einige ganz hervorzuhebende Thiere, wie der Pelikan und der Krebs, unter den Photographien nicht vorhanden. Dann möchte ich noch auf einen Irrthum des Herrn W. Holmes aufmerksam machen, indem er seine Fig. 16 als cray fish angiebt, welche aber einen Octopus oder Tintenfisch vorstellen soll. Ich habe meine ursprünglichen Bleifederzeichnungen sauber und korrekt in Tusche kopiren lassen und gedenke solche in nächster Zeit photolithographisch zu vervielfältigen.

La séance est levée à une heure et demie de l'après-midi.

Voici les mémoires et communications des membres absents du Congrès mentionnés déjà à la page 196 de ce volume.

M. Rink. *Die Verbreitung der Eskimo-Stämme.*

Die Eskimos müssen wegen der Lage ihrer Wohnsitze für die Frage, inwiefern Amerika durch Einwanderung aus Asien bevölkert worden ist, nothwendig eine gewisse Bedeutung haben. Es kann deshalb auch keine unwichtige kulturhistorische Aufgabe sein, vorerst zu untersuchen, wie das, nicht eben zahlreiche Polarvolk sich über das ausgedehnte Territorium von Alaska bis Ostgrönland hat verbreiten können, indem wir uns auf die zunächst liegenden Folgerungen, die aus rein ethnographischen Thatsachen gezogen werden könnten, beschränken.

Was den Anschluss an Nachbarvölker betrifft, kann es wohl keinem Zweifel unterworfen sein, dass die Eskimos den sogenannten Nordwest-Indianern an der Küste Alaskas und weiter südwärts am nächsten stehen. Es dürfte deshalb der Untersuchung werth sein, ob sie nicht auch wirklich als das äusserste nördliche Glied dieser Völkerstämme zu betrachten wären. Man hat angenommen, dass diese letzteren, dem Laufe der Flüsse folgend, vom Binnenlande zur Küste gekommen sind. Sie lernten dann, theilweise und um so mehr wohl, je

Digitized by Google

weiter nach Norden, sich ihren Lebensunterhalt aus dem Meere zu verschaffen. Die Eskimos endigten damit, sich ausschliesslich der Jagd auf dem Meere zu widmen, und erlangten dadurch ihre merkwürdige Fähigkeit, allen Hindernissen des arktischen Klimas Trotz bieten zu können. Betrachten wir demnach, wie man vermeintlich noch jetzt die Spuren der Veränderungen beobachten kann, denen sie nach und nach unterworfen worden sind, indem sie sich, unserer Vermuthung zufolge, nach Norden und Osten verbreiteten.

Der Kajak hat zum Modell das Birkenrinde-Canoe der Indianer des Binnenlandes. Die Kunst, denselben zu gebrauchen, sehen wir nach und nach sich entwickeln und in Grönland den höchsten Grad erreichen. Es thut dieser sich in zwei Fähigkeiten kund, welche hier für die Erlangung der Würde eines wirklichen Seehundsfängers erforderlich sind. Die erste ist die Kunst, im Falle des Umschlagens sich durch Hülfe des Ruders selbst emporrichten zu können, die zweite besteht im Gebrauche der grossen Harpune mit loser Blase. In Süd-Alaska gebraucht man noch das einfache Ruder der Indianer auch für den Kajak. In Nord-Alaska kommt das, für den Kajak eigenthümliche Ruder mit doppeltem Blatte zum Vorschein, allein nur abwechselnd mit dem einfachen benutzt; erst östlich vom Mackenzie-Flusse wird es alleinherrschend. Ganz ähnlich sieht man die Harpune mit loser Blase entstehen und die eben erwähnte Ehre als die Hauptwaffe erlangen. Dasselbe ist endlich mit der Kajak-Kleidung der Fall, welche, soweit ich habe erfahren können, erst in Grönland die für das genannte Emporrichten nothwendige Eigenschaften erlangt und im wildesten Seegange das Schifflein gegen Eindringen des Wassers schützen kann.

Was Kleidung und Schmuck betrifft, haben die Eskimos mit den Nordwest-Indianern den Lippenschmuck und die bei Festlichkeiten gebräuchlichen Masken gemein. Das Durchbohren der Lippe und Einsetzen eines Pflockes scheint eine, aus südlicheren Gegenden mitgebrachte Sitte zu sein, deren Bewahrung den Eskimos in ihrer neuen Heimath mit den eisigen Winden Verlegenheit verursacht hat. Zuerst tauschten

Digitized by Google

sie den grossen Pflock in der Mitte mit zwei kleineren an den Enden der Unterlippe um; allein jenseits des Mackenzie-Flusses hören auch diese gänzlich auf. Die zuerst recht kunstvollen Masken reichen, wenngleich in einem verringerten Zustande, etwas weiter, nämlich bis Baffins-Land. Die Haare der Frauen werden in Süd-Alaska als herabhängende Zöpfe geflochten, etwas westlich vom Mackenzie-Flusse hat man die ersten Exemplare der bekannten aufrechtstehenden Zöpfe oder Haarknäuel der grönländischen Frauen gesehen; von da an führen beide Moden gleichsam einen Kampf mit einander, in welchem die erste endlich an der Baffinsbai ganz unterliegt.

Die Einrichtung der Winterwohnungen steht mit dem socialen Zustande in Verbindung. In Alaska haben die Winterplätze, ausser den Wohnhäusern, öffentliche Gebäude, Kayse oder Kashim genannt, für Versammlungen. Selbige verlieren sich jenseits des Mackenzie-Flusses, werden dort noch theilweise durch grosse Schneehäuser ersetzt, sind aber endlich in Grönland gar nicht mehr bemerkt worden. Gleichzeitig nehmen dann aber auch die Wohnhäuser eine andere Form an, indem sie je nach der Zahl der Bewohner verlängert werden können, wodurch die Gütergemeinschaft gefördert wird. Die sociale Ordnung, insofern als sie bis zu einem gewissen Grade individuelles Eigenthumsrecht begünstigt und auch den Keim zu sonstiger Sonderung enthält, steht im Westen höher als im Osten. Dazu kommt dort die Anwendung der öffentlichen Gebäude für Volksfeste mit religiösen Ceremonien, welche man in Grönland kaum gekannt hat, wogegen gleichzeitig damit die Angakoks oder Schamanen hier im Osten scheinbar grösseren Einfluss gewonnen haben, indem sie allein die Vermittelung zwischen den Menschen und der Geisterwelt übernahmen. Man spürt in mehrfacher Beziehung den von Westen nach Osten zunehmenden Druck, den der Kampf mit der harten Natur und die grosse Isolirung ausgeübt haben.

Die Sprache der Eskimos, und speciell ihre verschiedenen Dialekte betreffend, habe ich in der Sitzung des Kongresses in Kopenhagen eine kurze Mittheilung gegeben. Es handelte sich damals um eine, nur erst angefangene Arbeit. Wenn man die

Digitized by Google

Verschiedenheit der Dialekte nach Vocabularien beurtheilen will, welche zeigen, wie dieselben Begriffe in verschiedenen Gegenden benannt werden, muss eine solche Vergleichung nothwendig auf Kenntniss von der Bauart der Wörter gegründet sein. Ich habe versucht, hierzu ein Hülfsmittel zu liefern, indem ich, von dem Grönländischen als Normaldialekt ausgehend, eine Uebersicht ausarbeitete, und in dieselbe das entsprechende aus den anderen Dialekten einschaltete. Dieser Auszug umfasste die ersten nothwendigen Mittel zum Bau der Wörter, nämlich: das Stammwort als Fundament, die Affixe, welche demselben die vielartigen Begriffe einverleiben, und endlich die Flexion, durch welche das so gebildete Wort zum Vertreter eines ganzen Satzes wird. Diese Arbeit, in englischer Sprache verfasst, habe ich mir hiermit erlaubt, dem geehrten Kongresse in gedruckter Form vorzulegen.

Anmerkungen: 1. Quellen. Die Grundlage meiner, die Eskimoische Sprache betreffenden Arbeiten waren noch wie früher Samuel Kleinschmidt's Schriften, nämlich „Grammatik der grönländischen Sprache" (Berlin 1851) und „Den grönlandske Ordbog" (Kjöbenhavn 1871). Dieser, auch in andern Beziehungen um Grönland und die Grönländer hoch verdiente Forscher ist im Februar 1886 zu Godthaab in Grönland gestorben. Zu den andern, im Berichte des Kopenhagener Kongresses genannten Reisenden und Verfassern sind hinzugekommen: A. Krause (Tschukschen-Halbinsel), A. Jacobsen (Alaska), J. Murdoch (Alaska), P. H. Ray (Point Barrow), F. Boas (Baffins-Land), G. Holm (Ostgrönland). Ausser den öffentlichen Mittheilungen dieser Reisenden bin ich ihnen für die mir sowohl schriftlich als mündlich geleistete werthvolle Hülfe den besten Dank schuldig.

2. Die vermutheten Wanderungen. Gegen die Annahme, dass Alaska die eigentliche oder alleinige Heimath der Eskimos sei, ist von F. Boas (in „Science", December 1887) und J. Murdoch (in „American Anthropologist", April 1888) der Unterschied zwischen den Stämmen im Osten und im Westen von Cap Bathurst hervorgehoben. Ich gebe gerne zu, dass von den ursprünglichen Binnenlands-Eskimos auch einige Stämme durch die Flüsse östlich von Cap Bathurst der Meeresküste zugeführt sein können. Allein trotz der möglichen Abweichungen im Einzelnen, ist doch die Aehnlichkeit in Erfindungen, Sitten, Vorstellungen und Sprache so überwiegend, dass die Ausbildung der Binnenländer zu Küstenbewohnern unter gemeinschaftlichem Verkehr vor sich gegangen sein muss, und dass jedenfalls die später hinzugekommenen Stämme sich mit den, früher am Meeresgestade angekommenen amalgamirt, oder von ihnen gelernt haben. Dass, wie Murdoch annimmt, die östlichen und die westlichen Eskimos nach ihrer Niederlassung auf der

Digitized by Google

Küste, unabhängig und ganz gesondert von einander ihren jetzigen Kulturzustand entwickelt haben sollten, scheint mir mit jener Aehnlichkeit unvereinbar.

3. Erfindungen. Meine Ansicht von der fortschreitenden Entwickelung des Kajaks von Westen nach Osten betreffend, ist die Einwendung gemacht worden, dass in der Gegend der Beringstrasse Kajakko vorkommen, die eben so leicht und beinahe eben so schön geformt sind als die grönländischen. Dieses habe ich selbst nach früheren Berichten wohl vermuthet. Es würde aber, besonders da es ja ausdrücklich nur als Ausnahme angeführt wird, auf mein Resultat gar keinen Einfluss haben. Während des Zeitraums, der seit der ersten Zerstreuung der Stämme verlaufen ist, kann der Zustand ja kaum so stagnirend gewesen sein, dass nicht hin und wieder derartige Abweichungen sich hätten entwickeln können. Ich fand deshalb in meiner, so kurz abgefassten Darstellung keinen Platz dafür.

4. Affixe. Die Zahl der grönländischen Affixe ist, nach Kleinschmidt, etwa 200. Ich habe einen Versuch angestellt, zu erfahren, wie viele Wörter aus einem Stammworte durch Anhängung von Affixen gebildet werden könnten. Ich musste aber den Versuch aufgeben, da ich schon sehr bald einsah, dass die Zahl der Wörter, die ich dabei hätte aufschreiben müssen, Hunderttausend zu übersteigen drohte. Was die andern Dialekte betrifft, so ist die Zahl der Affixe in denselben wahrscheinlich eine ganz ähnliche wie die der grönländischen. In dem „Journal of the Anthropological Society" (London 1885) habe ich angeführt, dass ich in den westlichen Vocabularien schon bei einem ganz losen Ueberblicke 30 Affixe herausfand; nach den spätern wären hierzu noch mehrere hinzuzufügen. Auf eine genauere Berechnung habe ich mich nicht einlassen wollen, da für diese, schon ohnehin schwierige, zum Theil auf feine Distinctionen beruhende Untersuchung die eskimoischen Wörter in diesen Vocabularien nicht scharf und konsequent genug wiedergegeben sind. Ich habe aber recht sehr zu bedauern, dass in meiner jetzt vorgelegten Schrift drei, nicht unwichtige Affixe vergessen sind, nämlich: mersorpoq „lange (Zeit)", mineq „ein Stück von —", mio „Bewohner von —".

5. Stammwörter und Benennungen. Die bisherigen, freilich auch nur ganz vorläufigen Versuche, die Verwandtschaft der Eskimostämme unter sich, nach der Zahl der Abweichungen ihrer Dialekte vom Grönländischen zu beurtheilen, zeigten im ganzen grössere Verschiedenheit, als man hätte erwarten sollen. Dieses beruht aber auf mehreren zufälligen Ursachen, und merkwürdig genug hat unsere letzte Expedition nach der Ostküste Grönlands auch noch zur Vermuthung einer solchen geführt. Es ist dies die grosse Bedeutung der bekannten Sitte, die Namen der jüngst verstorbenen Personen nicht auszusprechen, und deshalb, wenn ein solcher Name den Benennungen bekannter Gegenstände oder Begriffe entnommen ist, dann eine solche Benennung zu verändern. Die Ostgrönländer in Angmagsalik gingen hierin so weit, dass sie unter andern das Wort „Kajak", welches doch überall bis jenseits der Beringstrasse bekannt ist, nicht als gebräuchlich anerkannten, sondern eine

Digitized by Google

ganz andere (wahrscheinlich doch wohl nur vorübergehende) Benennung für den Kajak erfunden hatten. Wenn diese Sitte auch den Alaska-Eskimos wenigstens nicht fremd ist, dürften daraus mehrere Abweichungen zu erklären sein. Besonders erinnert sie an den öfters vorkommenden Fall, dass man in den Vocabularien von dort, neben der abweichenden, auch die grönländische Benennung desselben Gegenstandes antrifft. Vor allem muss man doch auch bedenken, dass, wenn man die Zahlen der abweichenden Benennungen unter gewissen Klassen von Begriffen mit einander vergleicht, es dann darauf ankommt, ob sie wichtige (z. B. unter „Geräthschaften etc.": Kajak und Umiak) oder unbedeutende Gegenstände betrifft.

6. Sagen. Die bedeutenden Beiträge zur Sammlung eskimoischer Traditionen, welche F. Boas von Baffins-Land, und G. Holm von Ostgrönland mitgebracht haben, werden wohl bald erscheinen. Vor allem fehlten uns aber bis jetzt noch solche aus Alaska. Endlich hat J. Murdoch mit einigen, im „American Naturalist" mitgetheilten „Fragmenten" den Anfang gemacht, und da sich jetzt in Nordamerika eine „Folklore-Society" gebildet hat, kann es ja kaum fehlen, dass diesem wesentlichen Mangel in den sparsamen Mitteln zur Aufklärung der Vorzeit der Eskimos recht bald abgeholfen werden wird.

M. Evans. I wish to submitt some *observations on the Aztecs and their probable relations to the Pueblo Indians of New Mexico:*

It was in the interests of the Spanish conquerors that the Aztec tribe of Indians were magnified into citizens of a great Empire with a powerful monarch at the head, enthroned in a capital rivaling cities of the Old World in splendor.

It cannot be denied that the achievements of Cortez were remarkable; he reduced to submission a hostile population and made the conquest of a vast territory with an inferior force, yet if the Aztec empire were as great as the Spaniards alleged it to have been, miracles were indeed necessary to have accomplished the result. Hence the aid of St. James was demanded to put to rout the legions that beset the invaders at Otumba.

It is conceded by all that the Pyramids of Teotihuacon and the city itself were not of Aztec origin, but are ascribed to the Toltecs. The fact of a pre-Aztec occupation of the soil is undisputed and the monuments of that period furnish their own evidence of superiority over later works.

There can be found in Mexico to-day two distinct classes of monuments. In the first class may be mentioned the Sun,

Digitized by Google

or Calendar Stone; the so-called Sacrificial Stone and the bas relief Calendar Stone of Tezcuco, discovered in 1881. The Sacrificial Stone presents of itself evidence that is was made by a people superior in art and civilization to the Aztecs who had utilized the stone to their own purposes. It is disfigured by the rude channel cut on its surface by Aztec workmen who converted a work of art into a block for the execution of victims of war and sacrifice. The monuments of the first-class are made of hard, close-grained stone *(porphyry)*, susceptible of polish, the sculpture of which is characterized by finely drawn lines indicating depth of thought and the hand of an artist. The second class of monuments in which is included representations of animals and the human form are made of soft sandstone, or *tufa*. The representations of human forms are grotesque caricatures, with mere circles for eyes, rough protuberances for the nose and semi-circles for ears. The animal forms are so roughly fashioned that they can only with difficulty be identified. These rude creations are unquestionably of Aztec origin. Some of them are idols worshipped by Aztec within the historic period.

There are some incongruities connected with Spanish relations of the Aztecs which must be taken into account in order to arrive at correct conclusions. They (the Aztecs) are freely spoken of by the Conquerors as *„beings without reason"*, yet Spanish history would have us believe that these pariahs were capable of „unterstanding all the sciences and exercising all the arts" of that period. Aided by a calendar for the division of time and employing picture writing to record events, Aztec history as handed down to us by the Spaniards (who pretend to decipher the hyerogliphics), informs us that the tribe arrived at Chapultepec in 1248, and were seventy years employed in migrating to the site of Tenochtitlan, a distance of about two and a half english miles. We are told by the Spanish annalists that the spoils of war taken from the Aztecs consisted in part of great plates of silver as large as a wagon wheel and of most elaborate workmanship, and yet to believe this we must accept with a greater degree of faith that the

Digitized by Google

Aztecs possessed such a knowledge of chemistry as to reduce silver ore, a most tedious and intricate operation requiring now the best skill of the world to convert rebellious ores into useful metals. Gold is found in Mexico in the sands, and this no doubt was utilized by the natives, but there is no evidence whatever that silver mines were worked prior to Spanish occupation. It is also reported by the same authority that in a single charge made by the Spaniards and their allies, twelve thousand Aztecs were slaughtered, yet this was but a single episode of the campaign; in nearly every engagement thousands of Aztecs were slain, until the aggregrate reached a number which was more than the entire population of the tribes of Aztecs, Tezcucans and Tlascalans, combined. The city of Tenochtitlan according to all accounts was a magnificent collection of palaces, temples and dwellings: its palaces were of jasper and the public buildings of hewn stone with pillars of marble. There is not a vestige to-day of ruins indicating anything of the kind. The city, however, was destroyed during the siege and we are expected to believe that all these evidences were buried in the ruins. All the testimony that I have been able to find which I feel warranted in using to reconstruct Tenochtitlan, would fall far short of reproducing the fabled capital of Montezuma.

Excavations have been made on the supposed sites of the Aztec buildings and especially in the vicinity of the cathedral, which occupies the site of the great temple, and whilst idols and ancient sculpture have been recovered, no columns, pillars or hewn stone have been found to indicate that a great structure with secure foundations ever existed there.

The emblem that is blazoned on the banner of the Mexicans (derived from an Aztec legend), an eagle perched on a cactus with a snake in its talons, is a glaring inconsistency applied to a people claiming the serpent as one of their deities.

Researches in the locality and personal contact with objects add to the conviction that Montezuma was the chief of a tribe of barbarians who at time of the conquest were beginning to adapt themselves to the modes of a sedentary life

Digitized by Google

and were using objects of antiquity obtained in the ruins of Toltec cities and striving to adapt them to their domestic and public purposes. The so called city was an immense collection of adobe houses, huts of reeds and rubble; the canals were narrow ditches through with canoes might be propelled; the „palaces" were communal houses such as can be found to-day in Taos, New Mexico.

In the year 1530, the Spaniards continued their explorations northward, led on by reports of the exceeding riches of a country called Cibola, the cities of which „having fine streets and market places, immense houses five stories in height. These houses were of stone and lime, the gates and pillars of turquoise, while all the household, vessels and ornaments were of gold."

There was as much foundation for these reports as in the descriptions of Tenochtitlan. The Pueblo Indians at Acmaat, Cochiti, at Zuñi, Taos, San Ildefonso, Nambe and San Domingo exist to-day in much the same manner as when first visited by Coronado and De Vaca.

At Taos are the immense communal buildings of adobe, four stories in height, each story after the first receding from the front forming a landing place. Entrance to the upper stories is made on the outside by means of ladders. The people inhabiting these structures resemble the descendants of the Aztecs. Their customs are almost the same and yet there is no similarity in language. Strange to say, that although the inhabitants of all the pueblos resemble in personal appearance, yet each town has its own dialect and there is no common language understood by all.

In the mountain near Cochiti, are ruins of communal dwellings, and carved in the rock not far from the ruins are the representations of mountain lions which the inhabitants of the pueblos to this day, although nominal Catholics, worship in secret. These images in stone resemble idols of the Aztecs in Mexico.

The ancient inhabitants of America were mound and pyramid builders and exercised their proclivities for building

Digitized by Google

such structures in both the United States and Mexico. The Indians of the States were never known to build mounds. They had no traditions concerning the mounds except that they were made by people of whose history they knew nothing. The Aztecs were neither mound or pyramid builders; they certainly built none after the arrival of the Spaniards in Mexico; they made no claims to having built the pyramids and mounds of Teotihuacan. It is notable that there are no mounds or pyramids in New Mexico, the land of the Pueblos.

The Aztecs and Pueblos of New Mexico have therefore one more common characteristic: they are not a mound or pyramid building people.

Whilst it may not be established that the Aztecs and the Pueblo Indians are of the same family, yet enough is known to interest ethnologists and historians in the people now existing in New Mexico whose modes of life are essentially the same as three hundred years ago, and who at that time so closely resembled the Aztecs as to call forth expressions of wonder from those who reduced both peoples to subjection and slavery.

M. ERNST. *De l'Emploi de la Coca dans les Pays Septentrionaux de l'Amérique du Sud.*

A mesure que la domination des Incas s'étendait par des conquêtes successives, l'usage de la coca se répandait de plus en plus hors du Pérou proprement dit, et fut même adopté par les tribus voisines qui n'étaient point soumises au sceptre des seigneurs de Cuzco. C'est surtout vers le nord du Pérou que nous trouvons à l'époque de la conquête l'emploi de ce masticatoire chez presque tous les habitants de la chaîne des Andes, jusqu'à l'isthme de Panamá et les bords de la mer Caraïbe.

Il paraît que la coca était inconnue aux peuples de l'Amérique Centrale. Oviedo[1]) dit bien que les habitants du

[1]) Historia general y natural de las Indias, Madrid 1851, vol. I, 206 (livre VI, chap. 20); vol. III, 106 (livre XXIX, chap. 21).

Digitized by Google

Nicaragua la nommaient *yaat*, et M. Martius dans un travail sur le genre Erythroxylon,[1]) en parlant de l'Erythroxylon Coca, cite aussi l'ouvrage d'Hernandez sur les plantes du Mexique. Malheureusement il m'est impossible de consulter ici ce livre, de manière que je ne puis juger de la valeur du passage cité; mais quoi qu'il en soit, le silence de tous les auteurs qui ont décrit si minutieusement les coutumes des anciens Mexicains, prouve que ceux-ci ne connaissaient pas l'emploi de la coca tel qu'il existait dans l'Amérique méridionale. Quant à l'assertion d'Oviedo, elle n'est appuyée, que je sache, par aucun autre témoignage contemporain, et le mot *yaat* d'ailleurs est si semblable au nom mexicain du tabac (*yetl*), que j'incline à croire que l'ancien chroniqueur a confondu ces deux plantes, chose d'autant plus facile que leur emploi était le même.

Il nous reste donc, pour épuiser la matière dont ce mémoire fait l'objet, à parler seulement de la Nouvelle Grenade et des parties du Vénézuéla qui en sont limitrophes, auxquelles il faut ajouter, comme poste avancé, la province de Cumaná, où les Espagnols virent pour la première fois faire de la coca l'usage dont nous nous occupons.

Tous les historiens de la conquête de la Nouvelle Grenade racontent que les indigènes employaient comme masticatoire les feuilles d'une plante qu'ils appellent *hayo*, en ajoutant que c'est la même chose que la *coca* des Péruviens. Herrera[2]) nous dit que le mot *hayo* appartient à une langue parlée sur le bord de la mer Caraïbe; mais aucun de ces auteurs ne nous a conservé les noms de cette plante dans les langues parlées dans l'intérieur du pays. Aussi manque-t-il dans le vocabulaire chibcha publié par M. Uricoechea,[3]) où l'on trouve seulement les expressions „mascar hayo, *bchuscua*"; „*bsoscua*, manger en

[1]) Beiträge zur Kenntniss der Gattung Erythroxylon (Abhandl. der II. Kl. der Akad. der Wissenschaften zu München, vol. III, 2e Sect., page 367).

[2]) „yerva que en la costa de la mar llaman hayo" (Década VI, chap. 6: „De la vida, costumbres i religion de los Indios de esto Nuevo Reino de Granada"; page 116 de l'édition de 1730).

[3]) *Uricoechea*, Gramática, vocabulario etc. de la lengua chibcha, Paris 1871, page 170, 132.

Digitized by Google

général", et en même temps „comer hojas y yerba", ce qui dans le langage du pays répond évidemment à la même idée que „mascar hayo". La terminaison *scua* caractérise en chibcha les verbes de la première conjugaison; le radical *bso* ou *bchu* peut donc avoir ou le sens de „manger, mâcher", ou désigner l'objet de l'action; en tout cas les formes *bsoscua* et *bchuscua* sont des façons de parler où il reste toutefois quelque chose de sous-entendu.

Piedrahita[1]) dit que les Indiens de la Nouvelle Grenade employaient anciennement les feuilles du *hayo* sans y ajouter la poudre de coquilles calcinées, et que cette addition fut introduite par quelques Espagnols, ce qui me paraît très-peu vraisemblable. Je parlerai plus tard du mot *poporo* cité dans la note ci-dessous; le mot *anúa* signifie, selon Uricoechea, „chaux bleuâtre"; c'est donc un minéral d'où l'on savait tirer la chaux vive par la calcination.

De notre temps on appelle dans la Nouvelle Grenade la plante de son nom péruvien. M. Triana[2]) fait observer que l'on retrouve encore parmi certaines peuplades des provinces du sud (Neiva, Popayan) la trace de son emploi; c'est probablement le tabac qui a pris généralement sa place. Humboldt[3]) était d'avis que les habitants de ce pays faisaient usage de plusieurs espèces d'Erythroxylon, et il en décrit une sous le nom d'*Erythroxylon hondense*. Du reste, il ne serait pas étonnant que la culture, après tant de siècles, en eût produit quelques variétés plus ou moins marquées.

J'ai déjà mentionné que, selon Herrera, le mot *hayo* appartient à une langue parlée sur les côtes septentrionales de la Nouvelle Grenade, où nous trouvons aujourd'hui encore

[1]) *Piedrahita*, Hist. general de la conquista del Nuevo Reyno de Granada (Anvers 1688; Livre I, chap. 3): „De antes usaban mascar esta yerba simple, pero ya la mezclan con cal de caracoles, que han introducido algunos españoles, y llaman *poporo*, y con *anua*, que es otro género de masa, que embriaga los sentidos."

[2]) Triana et Planchon, Prodromus Floræ Novo-Granatensis (Paris 1862), 337.

[3]) Humboldt, Bonpland et Kunth, Nova Genera et Spec. Plant. V, 176; Synopsis III, 190.

Digitized by Google

des tribus d'Indiens qui dans la Sierra Nevada de Santa Marta et dans la péninsule Guajira ont conservé la presque totalité de leurs anciennes coutumes. Nous devons à Rafael Celedon, F. A. A. Simons, Jorge Isaacs et W. Sievers d'importants détails sur leur territoire, leur manière de vivre et leur langage, et je me suis servi pour les paragraphes suivants de ce que ces explorateurs nous ont appris du *hayo* et de son emploi[1]).

On sait que les Espagnols n'ont jamais pu prendre pied dans ces régions, et c'est pour cela que les données des historiens sur leurs habitants sont extrêmement courtes et confuses. Nous ne nous tromperons guère en admettant que le siège des différentes peuplades a peu changé depuis le temps de la conquête, à l'exception cependant des tribus qui demeuraient dans les terres situées au sud et au sud-ouest de la Sierra Nevada, et qui peu à peu se sont réfugiées des plaines vers les vallées et les plateaux presque inaccessibles des montagnes, pour

[1]) J'ai consulté les écrits suivants de ces auteurs:

a) Celedon. Gramática etc. de la lengua Goajira, Paris 1878.

b) id Gramát. de la lengua Köggaba, Paris 1886. (On y trouve en outre des vocabulaires des langues bintunkua, chimila et guamaca.)

c) Simons. On the Sierra Nevada of Santa Marta and its watershed. (Proceed. of the R. Geogr. Soc. and Monthly Record of Geography, Décembre de 1881.)

d) id. An Exploration of the Goajira Peninsula (Proceed. of the R. Geogr. Soc. and Monthly Record of Geography, Décembre de 1885).

e) id. Notices ultérieures sur les Guajiros. Manuscrit qui m'a été communiqué par l'auteur.

f) Isaacs. Estudios sobre las tríbus indígenas del Estado Magdalena, antes Provincia de Santamarta (Anales de la Instruccion publica en los Estados Unidos de Colombia, vol. VIII, 177 à 352). Ce volume porte l'année de 1884; mais le numéro 45 des Anales qui contient le mémoire de Isaacs, n'a été distribué qu'au commencement de 1887.

g) Sievers. Reisen in der Sierra Nevada de Santa Marta. Leipzig 1887. Le VIe chapitre traite des Indiens Arhuacos, nom collectif qui comprend les différentes tribus nommées dans le texte.

h) id. Die Sierra Nevada de Santa Marta und die Sierra de Perijá (Zeitschr. der Gesellsch. für Erdkunde zu Berlin, vol. XXIII [1887], page 1 à 158).

Digitized by Google

éviter la persécution des conquérants. La partie méridionale de la Sierra est aujourd'hui habitée par les Businkas ou Bintukuas, qui autrefois demeuraient probablement plus au sud sur les rivages du Rio Cesar. En supposant, comme il est logique, que l'emploi de la coca se soit répandu des parties centrales de la Nouvelle Grenade vers le nord, ce seraient eux qui les premiers devraient l'avoir reçu, ce qui me paraît d'autant plus vraisemblable qu'il y a dans leur langue un mot qui pourrait bien être le radical du mot *hayo*. Il ne faut pas oublier quand on se livre à ce genre de recherches, que les noms d'origine indigène que nous trouvons dans les ouvrages des anciens historiens de la conquête, sont des formes hispanisées et souvent très mutilées, les *conquistadores*, dominés surtout par la soif de l'or, se souciant en effet très-peu de rendre exactement les mots étranges qu'ils venaient d'apprendre.

M. Isaacs a publié, dans le travail qui je viens de citer dans la dernière note, un vocabulaire très-curieux de la langue des Businkas, où nos trouvons le verbe *haguen*, „boire, sucer, aspirer" (*u* comme en allemand, *e* presque muet), dont le radical est sans doute le mot *agu*, „boisson", cité par R. Celedon, et qui probablement signifie aussi „chose qu'on mâche, suce, ou absorbe". Il est évident dès lors qu'on pouvait l'employer comme nom de la coca, et l'on voit que la différence phonétique entre *agu* et *hayo* (ou *ayo*) est presque nulle.

Des Businkas l'emploi du *hayo* passa chez leurs voisins dans les autres régions de la Sierra Névada (Chimilas, Guamacas, Köggabas etc.) et plus tard il fut appris par les Guajiros, qui sont la tribu la plus avancée vers le nord sur les rivages de l'Océan.

Examinons maintenant les différentes expressions qui ont trait à cette coutume dans les langues des Businkas, Guamacas, Köggabas et Guajiros. A cet effet il ne sera pas superflu de rappeler, en termes généraux, la manière dont on se sert du hayo.

On sait que les Indiens en gardent les feuilles séchées dans un petit sac, d'où ils tirent de temps en temps une petite quantité qu'ils mettent dans la bouche, pour y former une

Digitized by Google

chique, qui entraine une salivation assez abondante. Alors l'Indien humecte de salive la pointe d'une petite bagnette qu'il introduit ensuite dans une calebasse contenant de la chaux vive réduite en poudre, et en touche sa chique pour lui donner une saveur plus piquante.

Les auteurs espagnols donnent généralement à la calebasse le nom de *popóro;* Oviedo[1]) écrit *baperón*, et on trouve encore d'autres variantes. La calebasse est le plus souvent formée par le péricarpe vidé du fruit du calebassier *(Crescentia cujete* et *Cr. cucurbitina).* Le mot paraît d'origine péruvienne, car le même objet s'appelle en quechua *iscupúru,* de *iscu,* „chaux", et *púru,* „calebasse". Ce dernier mot n'est pas quechua proprement dit, mais appartient au dialecte chinchaysuyu, selon le vocabulaire qui se trouve dans la grammaire quechua imprimée en 1614 par Francisco del Canto.

Les Businkas ont transformé le mot *popóro* en *yumbúro* (Celedon) ou *yobru* (Isaacs), les Guamacas disent *dumbúro* (Isaacs) ou *dumbúru* (Celedon), et les Guajiros *jurur* (Isaacs), ce qui est en même temps le nom d'un fruit cucurbitacé, à péricarpe ligneux qu'on emploie à faire ces objets. Dans le parler espagnol du pays, on a formé du substantif *popóro* le verbe *poporear,* „faire usage du popóro, prendre du hayo"; de la même manière les Guamacas disent *dumburujái* (Celedon). Les Köggabas ont un mot tout différent pour désigner cette calebasse qu'ils appellent *súgui,* d'où le verbe *zugzahiñ* (Celedon), que l'on peut comparer avec le terme chibcha *bchuscua* mentionné ci-dessus.

La chaux destinée à être mélangée avec les feuilles du hayo est nommée *impúsi* dans la langue des Businkas, mot qui vient probablement de *buzi,* „clair, lumineux"; on a aussi *buzi-kaba,* „blanc" (Isaacs). Les Guajiros l'appellent *guarépo* ou *guaréto* (Simons), dérivé sans doute de l'adjectif *uretá,* „blanc" (Isaacs). Chez les Köggabas on dit *núgui,* „chaux" (Celedon), ce qui ne paraît pas trop différent du chibcha *anúa* cité plus haut.

[1]) Historia general y natural de Indias, vol. II. page 286.

Digitized by Google

Les Köggabas nomment la petite baguette *zugkalla* (Celedon), évidemment un mot composé de *súgui* + *kalli*, „calebasse + baguette de bois"; les Guamacas disent *shuguna* (Isaacs), les Businkas *sôkane* (Isaacs) de *sô*, „calebasse en général", et *kan*, „bois"; les Guajiros enfin *sutánia* (Celedon). On voit que tous ces mots ont un certain air de famille, preuve d'une origine commune.

La petite quantité des feuilles que l'on met en même temps dans la bouche (l'*acullico* des Péruviens) doit porter aussi un nom spécial dans ces différentes langues; mais je ne connais que celui que lui donnent les Guajiros: *taguara* (Simons); j'ignore cependant quelle en est l'étymologie.

Enfin le sac, où l'on porte tout ce qu'il faut pour prendre du *hayo*, s'appelle chez ces derniers *kartáure* (Celedon), *yobrumosi* chez les Businkas (Isaacs) et *sugaméi* (de *súgui* + *gamá*, „popóro + petit sac") chez les Köggabas (Celedon).

La chaux du popóro est quelquefois mêlée avec du jus de tabac, appelé aujourd'hui *ambiro* dans le langage du pays; les Businkas disent *duámba* (Celedon) ou *yualáre* (Isaacs); ils le portent dans une petite calebasse nommée *duámosi* ou *yuámosi*. Le Dr. Sievers dit que l'*ambiro* est le mélange des substances, mais c'est une erreur.

L'emploi du *hayo* est à présent sur son déclin. Les Guajiros l'ont abandonné presque complètement et lui préfèrent le tabac (Simons); d'autre part les jeunes gens des Guamacas d'Atanquez se promènent les jours de fête le plus souvent avec le cigare à la bouche, tandis que le *hayo* et le *popóro* ne se voient qu'entre les mains des vieux Indiens.

D'après Sievers, on cultive aujourd'hui le *hayo* surtout dans les environs de San Miguel, San Antonio, Santa Cruz, Santa Rosa et Pueblo Viejo (sur le versant septentrional de la Sierra Nevada) et près de Marocaso, San' José et Pueblo Viejo (versant méridional). Les anciennes cultures de Macuire, dans la péninsule Guajira, n'existent plus; la sécheresse les a détruites. On sème les grains principalement dans les mois de mars à mai. Les Indiens prétendent que peu de personnes possèdent le secret du mode d'ensemencement, et disent que

Digitized by Google

celui qui s'y livre sans savoir le bien faire, meurt à bref délai; c'est pourquoi il n'y a que quelques individus spéciaux à qui l'on confie cette besogne; aussi n'est-il pas permis aux femmes de prendre part à la récolte et à la préparation ultérieure des feuilles (Sievers).

J'en viens maintenant à parler de l'usage du *hayo* dans la province de Cumaná, sur la côte du Vénézuéla. Il y a bien longtemps qu'il n'y existe plus, et nous n'avons qu'un seul témoignage direct qu'il y ait existé vers la fin du quinzième siècle. C'est le récit du Père Thomas Ortiz qui accompagnait l'expédition d'Alonso Niño et de Luis Guerra en 1499, récit publié par Pierre Martyr dans le 6e chapitre de la VIIIe Décade de son ouvrage „De orbe novo" (Compluti, apud Michaelem d'Eguia, 1530). Le passage qui se rapporte au *hayo* est très-intéressant, raison pour laquelle je le donnerai *in extenso* (le livre de Pierre Martyr étant d'ailleurs un des plus rares), d'après une copie que je dois à l'amabilité de Mr. C. M. Pleyte, Conservateur du Musée ethnographique de la Société Royale de Zoologie Natura Artis Magistra, à Amsterdam.

„A decimo vel duodecimo aetatis anno quando jam Venereo „incipiunt erigeri titello, arborea gestant folia toto die ad nucum „quantitate in utraque maxilla, neque tollunt citra cibi et „potus captum. Nigrescunt ea medela dentes ad carbonis ex-„tincti tetricitatem, feminas aut infantes ignominiose appellant „nostros quia candidis delectent dentibus, et silvestres feras „quia barba et pilis nutriendis intendanti ad extremum vite „durant illis dentes, neque molarium unquam dolore afficiuntur, „aut putrescunt unquam; folia sunt myrtheis paulo grandiora, „mollia utique terebintus arbor creat, lanae aut gosampii moli-„ciei tangantur; nulli magis culturae indulgent hi Chiribichenses, „quam earum arborum curae quas vocant *hay*, quia ex earum „foliis quascunque gratas merces adipiscantur.

„Per earum arborum agros perbelle compositos deducunt „fossas et riviros trahunt, quibus sata irrigent ordine grato. „Sepit quisque portionem suam deducto tantum funiculo go-„sampino cingulo viridi tenus, habent pro sacrilegio si quis

Digitized by Google

„vicini traiecto funiculo predium calvarecit, violatori sacri pe-
„riturum prope diem pro certe tenent. De quo pacto foliorum
„pulverem illum curent, ne corrumpatur, additu dignum est.
„Priusquam in pulverem folia exsiccata teruntur, ad montanas
„proficiscuntur silvas, ubi coclearum et limacum gignitur copia
„ingens ob humidam tellurem, ex earum conchis congestis in
„structam fornacem positis cum particulari quodam ligno acri
„supposito igne calcem conficiunt, cum pulvere commiscent.
„Est ejus calcis tanta vis ut primo sumenti labra ita canes-
„quantur et durescant, uti fossoribus accidit habere callosas
„manus ob ligonum frequenter tractatum, aut si labra nostra
„calce viva confricuerunt, assuetis non idem. Pulverem ita con-
„ditum in coptinas et sportas ex cannis palustribus miris modis
„intextis recondunt, servantque ad mercatorum adventum, qui
„ad eos commeant ejus pulveris habiendi gratia, ut at nundinas
„et fora concurritur. Maicium granum, mancipia et aurum aut
„ex auro monilia, quae *guanines* appellant, afferunt illi ut pul-
„verem hunc assequantur, quo regiones omnes vicine utuntur
„ad curam dentum, ipsi tamen Chiribichenses quottis horis
„spatio foliis veteribus recentia sumunt."

Gomara[1]) ne donne qu'un extrait du passage qu'on vient de lire, et comme „no vió cosa ninguna, ni jamas estuvo en Indias" (selon l'expression foudroyante de Las Casas), son témoignage ne peut servir à corroborer le récit d'Ortiz. On doit dire la même chose d'Herrera, qui du reste est encore plus bref[2]); de telle sorte que la relation assez prolixe, et rédigée en très-mauvais latin, du Pére Ortiz est en effet le seul document que nous ayons sur le fait en question.

Or, si ce rapport est authentique (et personne, que je sache, n'a soutenu le contraire), il relate la première occasion où les Espagnols ont connu cet usage dans le Nouveau Monde. On a douté si le hay était la même chose que le hayo ou la coca[3]); mais l'absence de la voyelle finale ne signifie rien,

[1]) Historia de las Indias, Madrid 1749, page 72 (chap. LXXIX „de las costumbres de Cumaná").

[2]) Décade IIIe, page 126.

[3]) Waitz, Anthropologie III, 366.

Digitized by Google

et il est bien certain que toutes les espèces du genre Erythroxylon s'appellent aujourd'hui encore hayo dans le Vénézuéla; même l'Erythroxylon cumanense HBK. porte ce nom, et nullement celui de cerezo qui est mentionné dans la description qu'en a publié Kunth.[1])

Il n'est pas surprenant que le mot hayo se soit répandu des bords du lac de Maracaïbo vers l'Est dans tout le Vénézuéla, car les espèces d'Erythroxylon ont un certain facies caractéristique et si frappant que nos campagnards les reconnaissent facilement, même lorsque la plante est dépourvue de feuilles. La description qu'Ortiz fait de l'arbuste cultivé par les Indiens de Chiribiche est certainement loin d'être exacte; mais ce qu'il dit des feuilles („lanæ aut gosampii moliciei tangantur") est assez correct, si nous appliquons les termes de ce passage à leur consistence herbacée, et non point coriace comme chez d'autres espèces du même genre; en particulier la face inférieure des feuilles fraîches de la Coca a quelque chose de mou ou de soyeux au toucher.

Il paraît cependant étrange que l'usage du hayo de Cumanú ait produit la noirceur des dents et contribué, au dire des Indiens à la bonne conservation du râtelier, tandis qu'il est bien connu que les coqueros du Pérou ne présentent aucuns de ces effets. Ne serait-il pas possible que la chaux employée eût contenu encore d'autres substances provenant des cendres du bois piquant („cum particulari quodam ligno acri") avec lequel on calcinait les coquilles? Je me rappelle que dans une de mes excursions à l'île de Tortuga (située à l'ouest de Margarita) un des hommes qui m'accompagnaient me recommanda le bois de Capparis subbiloba HBK. comme remède excellent pour conserver les dents; ce bois est d'une saveur si acre qu'on appelle la plante palo de mostaza, i. e. bois de moutarde.

Les grands soins que les Indiens de Chiribiche mirent à la culture de leur hayo prouvent, entre autres choses, à mon avis, que l'introduction de la plante était encore récente en 1499;

[1]) Nova Gen. et Spec. Plant. V, 177; Synopsis III, 191.

Digitized by Google

et cette circonstance explique aussi la disparition totale de sa culture après l'établissement des Espagnols, quelques années après, établissement qui fut suivi immédiatement de l'introduction du tabac, qui aujourd'hui encore est un des produits principaux de la province de Cumaná, et d'une très-bonne qualité.

La culture du hayo dans cette partie du littoral du Vénézuéla démontre encore qu'il y avait déjà, dans les temps précolombiens, des relations de commerce assez considérables entre les peuplades riveraines de la mer des Antilles. On sait d'ailleurs parfaitement bien que les Caraïbes surtout faisaient des expéditions assez longues, de sorte qu'on les a nommés, et à juste titre, les Phéniciens du Nouveau Monde. C'est un fait de haute importance qui nous explique, par exemple, l'existence de noms caraïbes dans des parages où l'on ne devait pas s'attendre à les rencontrer.

La distance de Maracaïbo et de la partie orientale de la Guajira à la côte de Cumaná est de 600 kilomètres à peu près. Entre ces deux extrêmes il y avait partout des tribus indigènes établies sur le bord de la mer, qui certainement avaient des communications entre elles. Il est donc possible que l'emploi du hayo se soit répandu progressivement de peuplade en peuplade, sans se conserver cependant partout.

Le Chiribichi de l'expedition d'Alonso Niño et de Luis Guerra était situé à 40 kilomètres à l'ouest de Margarita, près du golfe de Santa Fé, où il se trouve indiqué dans les deux anciennes cartes générales de 1527 et 1529, publiées et décrites par Kohl en 1860. Il n'existe plus depuis longtemps; mais le même nom apparaît plusieurs fois sur les côtes du Vénézuéla. On pourrait en chercher l'origine dans les termes de vieux guaraní cirib + iti, „pointe de palmiers épineux".

Je veux ajouter encore que la coutume de mâcher les feuilles de certaines plantes ne se limite pas aux quelques espèces citées généralement dans les ouvrages d'ethnographie. Au cours de l'expédition à l'île de Tortuga, dont j'ai parlé plus haut, les matelots de ma chaloupe s'empressèrent de faire le même usage des feuilles de Tournefortia gnaphalodes RBr.,

Digitized by Google

et la coutume doit être générale, puisque la plante s'appelle ici tabaco de pescadores; les feuilles en ont un goût assez fade, légèrement salé. En d'autres occasions, j'ai vu que mes hommes, faute de tabac, mâchaient les feuilles de Capsicum baccatum L. (ají chirel), qui sont assez piquantes, et l'un de mes élèves du dernier cours de botanique m'a raconté que dans le Táchira (au sud du lac de Maracaïbo) on emploie de la même manière les feuilles de Lippia micromera Schauer (orégano), qui sont très-aromatiques. Il paraît même que la présence dans la bouche de corps entièrement insipides sert à produire une salivation plus abondante qui rafraîchit l'organisme; le Dr. Güssfeldt par exemple donne aux alpinistes le conseil de mâcher un petit morceau de bois pendant une ascension très-difficile, et j'en ai fait l'expérience avec succès.

Résumé.

L'emploi de la Coca s'est répandu au nord du royaume des Incas par toute la Nouvelle Grenade jusqu'aux bords de la Mer des Antilles. Il paraît qu'il était inconnu dans l'Amérique Centrale et dans le Mexique; mais il existait aussi dans la province de Cumaná, sur la côte du Vénézuéla.

Le nom chibcha de la coca ne nous a pas été transmis par les historiens de la conquête, qui appellent la plante toujours hayo, mot qui, selon Herrera, appartient à une langue parlée sur les bords de la mer Caraïbe. On peut en trouver l'origine dans celle des Businkas, tribu d'indigènes qui habite aujourd'hui le versant méridional de la Sierra Nevada de Santa Marta. Ils ont le verbe haguen (boire, mâcher, sucer) et le substantif agú (boisson, chose qu'on mâche ou suce).

Voici le glossaire comparatif des autres expressions qui ont trait à cette coutume chez les tribus du Nord de la Nouvelle Grenade, selon les données acquises dans les écrits de Rafael Celedon, F. A. A. Simons, Jorge Isaacs et W. Siewers.

Digitized by Google

	Businka	Guamaca	Köggaba	Guajiro
Sac pour y garder les feuilles du hayo . . .	yóbru-mósi	?	sugaméi	kartáure
Calebasse contenant la chaux ou popóro . . .	yumbúro / yóbru	dumbúro	súgui	jurúr
La chaux	impúsi	?	núgui	guarépo / guaréto
Baguette pour la prendre	sôkáne	shugúna	zugkálla	sutánia
Quantité de feuilles qu'on met en même temps dans la bouche	?	?	?	taguara

On mêle la chaux quelquefois avec du jus de tabac appelé ambiro dans le language du pays, et yuabíre ou duámba par les Businkas.

L'emploi du hayo est à présent sur son déclin; c'est le tabac qui en prend la place. On cultive la plante encore dans plusieurs points de la Sierra Nevada, où les Indiens conservent des croyances superstitieuses en relation avec sa culture.

L'usage de la coca dans la province de Cumaná est témoigné par le récit du Père Ortiz, qui accompagnait l'expédition de Alonso Niño et de Luis Guerra en 1499. Il a été publié par Pierre Martyr dans le 6e chapitre de la VIIIe Décade de son ouvrage. C'est un document fort intéressant puisque il se rapporte à la première occasion où les Espagnols virent cet usage dans le Nouveau Monde. On a douté si le hay était la même chose que le hayo; mais l'absence de la voyelle finale ne signifie rien, et il est bien certain que toutes les espèces du genre Erythroxylon s'appellent aujourd'hui encore hayo dans le Vénézuéla. Ce nom doit être venu des bords du lac de Maracaïbo, et il n'est pas surprenant qu'il se soit généralisé, puisque les espèces d'Erythroxylon ont un certain facies caractéristique et si frappant que même les campagnards les reconnaissent facilement. La description que le Père Ortiz fait de la plante de Cumaná est loin d'être exacte; mais ce qu'il dit de ses feuilles s'accorde assez bien avec les caractères tirés de la consistence des feuilles de l'Erythroxylon Coca. L'effet que, selon lui, le hayo de Cumaná avait sur la couleur et con-

Digitized by Google

servation des dents, peut être attribué à d'autres substances qui se trouvaient dans les cendres que les Indiens mêlaient avec la chaux employée pour rendre le masticatoire plus piquant. Le passage du récit d'Ortiz sur la plante en question est encore important parcequ'il fournit une preuve de plus des relations de commerce qui existaient déjà dans les temps précolombiens entre les nombreuses tribus qui demeuraient sur les côtes vénézuléennes de la mer Caraïbe.

On emploie, dans le Vénézuéla, encore d'autres plantes comme masticatoire, dans le but, véritable ou prétendu, de rafraîchir l'organisme, comme par ex. la Tournefortia gnaphalodes RBr. („tabaco de pescadores"), le Capsicum baccatum L. („ají chirel") et la Lippia micromera Schauer („orégano"), et il paraît même que des corps entièrement insipides produisent un effet analogue, à cause de la salivation plus abondante qu'ils entrainent quand ils sont mâchés.

Lettre de M. Désiré Charnay, de Paris, adressé au Congrès des Américanistes à Berlin.

Paris, 20 sept. 1888.

Monsieur le président,

il est une loi mexicaine qui prohibe l'exportation des antiquités — cette loi apporte un grand empèchement aux explorations archéologiques, fait des explorateurs étrangers de véritables contrebandiers, et met le Mexique au ban de la science.

Je viens prier le Congrès des Américanistes réunis à Berlin, d'émettre un voeu qui serait adressé au président de la république mexicaine et à la chambre des députés, les priant de vouloir bien abroger ou modifier cette loi touchant les antiquités. Au lieu d'une confiscation, un partage égal des objets découverts encouragerait les explorateurs que les menaces d'une pénalité excessive arrêtent certainement. Cette mesure enrichirait en outre les musées de la république qui en ont le plus grand besoin. De plus, dans l'intérêt général de la science et du Mexique en particulier, il serait désirable que le G^t de la république imposât aux Compagnies de chemins de fer formées

Digitized by Google

ou en voie de formation, l'obligation de remettre au musée de Mexico toutes les antiquités qui se rencontrent journellement dans les tranchées et travaux quelconques entrepris pour la création des lignes ferrées, antiquités qui jusqu'à ce jour ont été brisées, disséminées et perdues pour la science.

Veuillez agréer, Monsieur le président, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Désiré Charnay.

M. C. M. PLEYTE: *Die Bekleidung eines reichen Guajiro*[1])*-Indianers.*

Vor einiger Zeit wurde meine Aufmerksamkeit erregt durch einen Bund Pfeile, welche sehr vergiftet schienen, da man, zur Verhütung unfreiwilliger Verletzung, die Spitzen in ein Rohrköcherchen gesteckt hatte. Woher diese Pfeile rührten, vermochte ich nicht zu entscheiden.

Allerdings trugen sie eine Etiquette mit einer Nummer, aber die Liste, womit die Nummern korrespondirten, war verloren gegangen. Bei einer genaueren Betrachtung setzte sich die Ueberzeugung bei mir fest, dass diese Pfeile aus Südamerika stammten, weil die Befestigung der Spitze mittels Baumwolle bewerkstelligt war. Aus welcher Gegend blieb mir aber ein Räthsel. Einige Tage später fand ich auch einen Bogen, von derselben Hand als die Pfeile etiquettirt, der in Form, Typus und Bearbeitung sehr viel mit den in Guyana gebräuchlichen Bogen übereinstimmte; indess war er viel kürzer und etwas anders angefertigt, während auch die Sehne bedeutend dicker war. Daraus ergab sich die Vermuthung, dass der Bogen sammt den Pfeilen von den Guajiro-Indianern herstamme. Um Sicherheit zu erlangen, schrieb ich an Herrn Dr. A. Ernst, den verdienstvollen Ethnologen in Caracas, und übersandte ihm daneben eine Skizze der betreffenden Gegenstände. Hierauf antwortete er mir, dass dieselben unzweifelhaft bei den Guajiro-Indianern in Gebrauch seien.

Gerade bei Empfang dieses Briefes fielen mir einige alte Dokumente des Museums in die Hände, worunter auch folgende

[1]) Ich schreibe Guajiro als die richtige von Herrn Dr. Ernst angegebene Schreibweise.

Digitized by Google

Liste, geschrieben von derselben Hand, die die Etiquetten geschrieben hatte, und genau mit diesen letzteren korrespondirend, wodurch die Angabe des Herrn Dr. Ernst und meine Auffassung sich als vollkommen berechtigt herausstellten. Die noch fehlenden Objekte waren bald herbei gesucht und, weil die Sammlung mir sehr interessant vorkam, fasste ich den Entschluss sie zu publiciren.

Leider fehlte mir jede Kenntniss der Guajiro-Sprache; deshalb schrieb ich, weil in der Liste ziemlich viel einheimische Wörter vorkommen, abermals an Herrn Dr. Ernst um Auskunft, welche er mir freundlichst zuschickte und wodurch er mich in den Stand setzte, die betreffenden Gegenstände genau zu beschreiben und zu veröffentlichen.

Ich spreche ihm dafür an dieser Stelle meinen herzlichen Dank aus.

Das Originalverzeichniss lautete wie folgt:

Vestido de un indio rico de la Guajira.

No. 1. Tequeara, adorno para la Cabeza.
2. Faja para la cintura tejida de algodon.
3. Manta para las espaldas id. id.
4. Poporo. Poporo llaman los Indios Guoajiros una bola redonda que forman en la boca de una tapara con el jugo de una hoja que llaman jallo que mascan y humedeciendo luego en la boca de un palito delgado y redondo untan la boca de la tapara y despues embarran el mismo palo de un polvo blanco que hacen de un caracol y que depositan dentro de la misma basija frotando este palo del mismo modo que untaran el jugo del jallo y praticando esto constantamente forman al cabo de meses la bola referida. Este entretenimiento es regularmente usado por los indios ricos. La planta jallo de donde toman las hojas la cultivan ellos y viene à ser lo que la.... coca par los indios peruanos.
5. Flechas evenenadas.
6. Paletilla.
7. Arco.

Maracaibo, Diciembre 12 de 1866.

Digitized by Google

Beschreibung der Gegenstände.

ad 1. Tequeara, te-k-yara = mein Kopfputz. Aus weissem Rohr geflochten und mit rothen Wollenfransen am unteren Rande verziert.

Das pechschwarze Haar wird rund herum ziemlich kurz geschnitten und gewöhnlich durch eine ringförmige Krone festgehalten. Die letztere heisst *yara*, wenn sie aus Halmen eines Grases, *isi* genannt, geflochten ist, dagegen *capanasa*, wenn sie aus Wollenfäden besteht. Manchmal werden beide Formen mit einander verbunden und vorn ein Paar bunte Federn zum Schmucke hinzugefügt. Ein solcher Kopfputz hat den Namen *toroma*[1]).

ad 2. Taja, Guajiro *si ira*, Gürtel, prachtvoll aus Baumwolle gewebt und mit schönen rothen, weissen und blauen Figuren ausgestattet. An den beiden schmalen Seiten befinden sich einige Schnüre, ebenfalls aus Baumwolle gedreht, zur Befestigung. Der Gürtel bildet das Hauptstück der ganzen Tracht. Das hier vorliegende Exemplar ist ein wunderschönes und lang und breit genug, um im Falle der Noth als Hängematte dienen zu können.

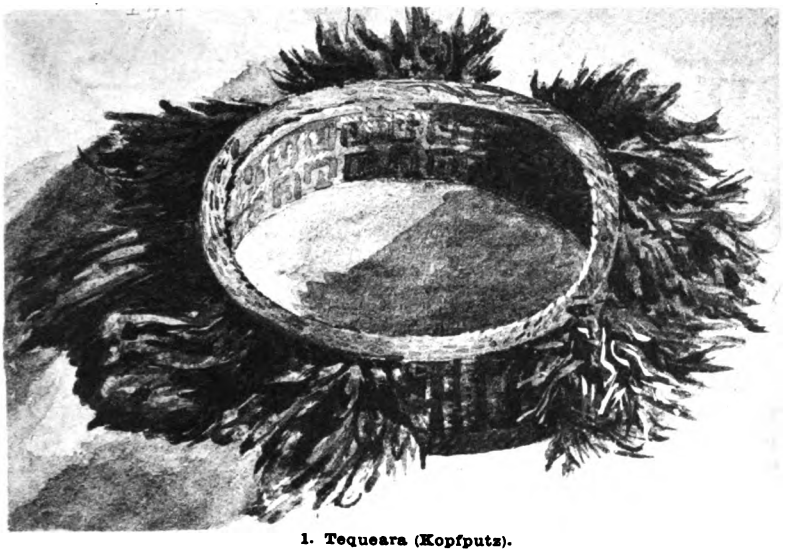
In diesem Gürtel trägt der Guajiro-Indianer sein langes Messer und seine Pfeile; die Falten dienen ihm überdies noch als Taschen für allerlei kleinere Sachen[2]).

ad 3. Manta, Guajiro *she*, ebenso schön und nach demselben Muster, wie der Gürtel gearbeitet. Die Anfertigung der Mäntel ist den Frauen aufgetragen. Die beiden Seiten sind zusammengenäht und die Naht mit Quasten und Fransen verziert. Ein Gleiches geschieht theilweise mit einer der schmalen Seiten, so dass nur eine Oeffnung bleibt, gross genug um den Kopf hindurch zu stecken[3]).

ad 4. Poporo bezieht sich auf den Gebrauch der Coca, welche die Stämme des Nordwestens *hayo* nennen. Da die ursprünglich mir zugegangene Notiz sehr verwirrt und sogar ungenau ist, schlug Herr Dr. Ernst mir vor, sie in der vorliegenden Form überhaupt nicht zu verwerthen. Er versprach

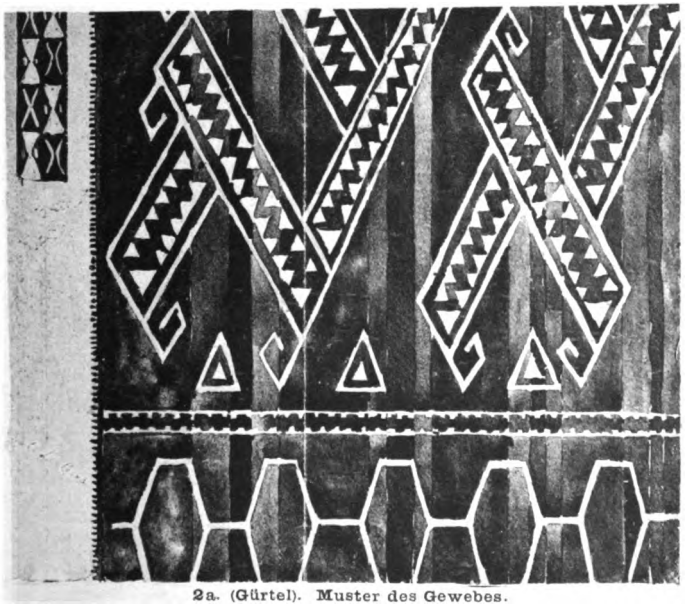
[1]) [2]) [3]) Zeitschrift für Ethnologie, Bd. XVIII, S. 522.

Digitized by Google



1. Tequeara (Kopfputz).

2. Faja (Gürtel).

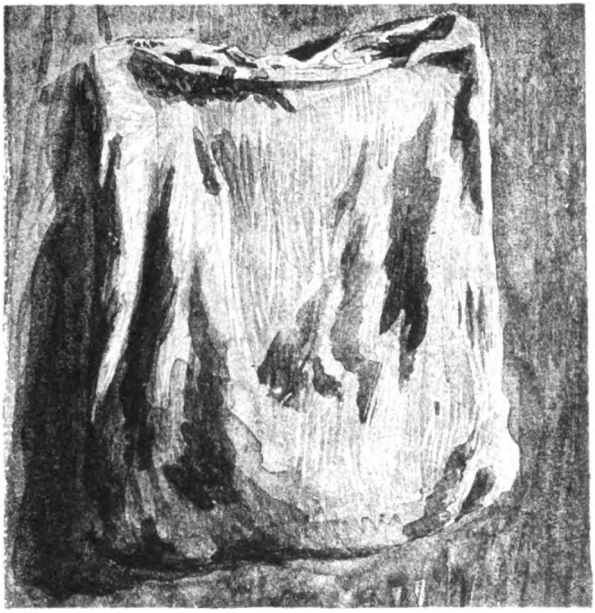


2a. (Gürtel). Muster des Gewebes.

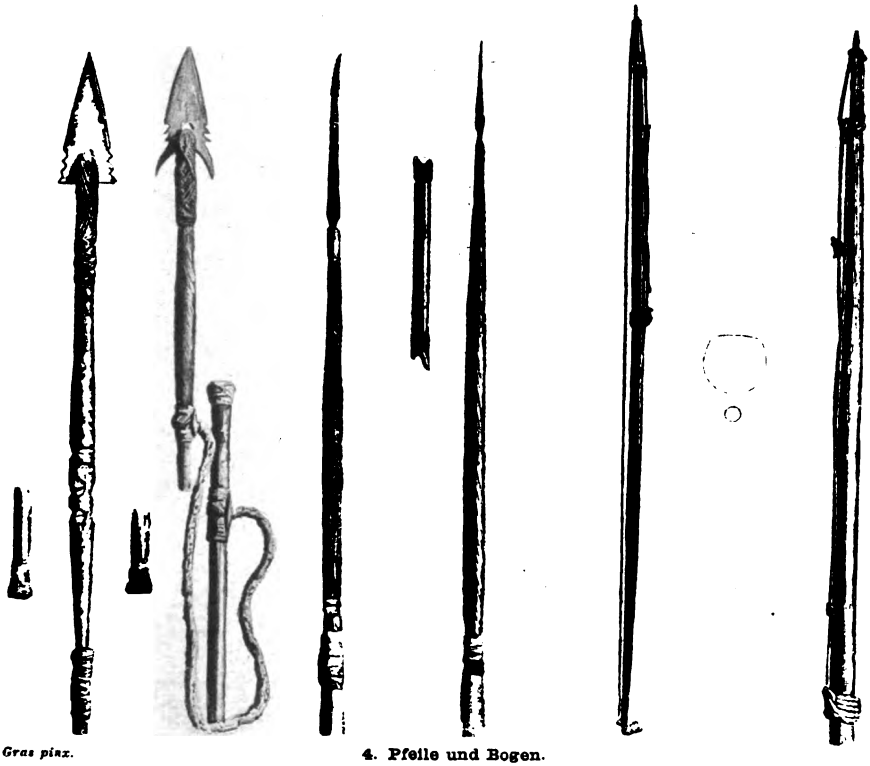
Aug. Le Gras pinx

Digitized by Google

Digitized by Google



3. Coca-Tasche.

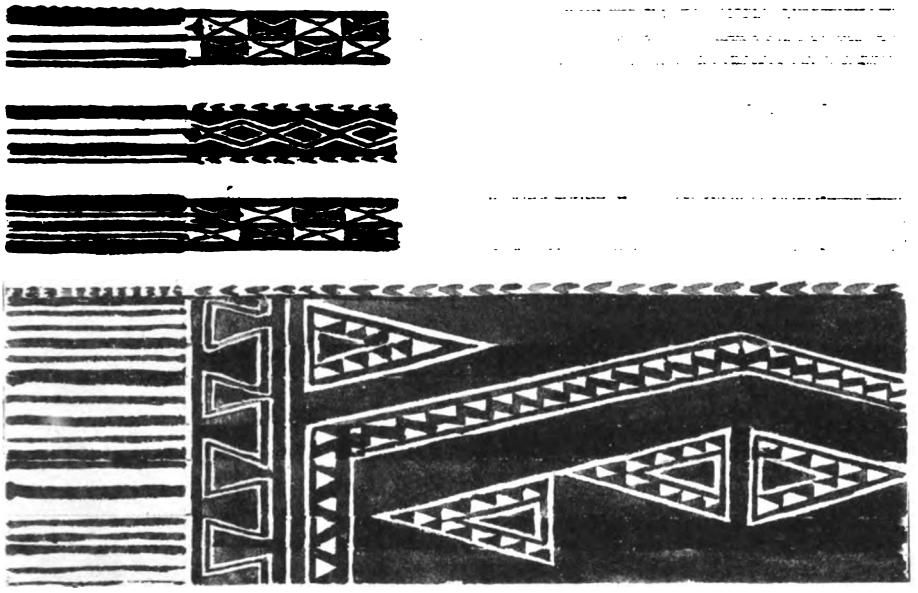


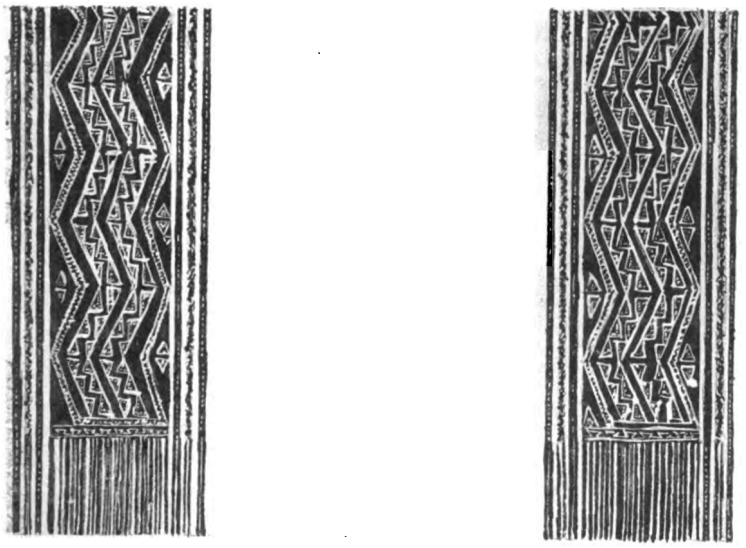
Aug. Le Gras pinx.

4. Pfeile und Bogen.

Digitized by Google

Digitized by Google





Aug. Le Gras pinx.

5. Ornament-Muster.

Digitized by Google

Digitized by Google

mir aber, den Gebrauch derselben genau zu untersuchen und das Ergebniss dann später zu veröffentlichen. Demnach werde ich hier nur den zum Cocagenuss benutzten Gegenstand beschreiben. Er besteht aus einer blauen, aus Baumwolle gewebten Tasche mit pulverisirten Blättern, wahrscheinlich Cocablättern, gefüllt. Weil aber die Erklärung der einheimischen Namen vielleicht von Interesse sein kann, werde ich diese noch hierbei angeben.

Poporo, die kleine Kalabasse zur Aufnahme des Kalkes. Die Guajiros nennen es *juruíru*. Der Kalk (aus gebrannten, feingestossenen Muschelschalen) heisst (oder hiess) *guarépo* oder *guaréto* vom adjectivem *uréta*, weiss. Das Stäbchen, mit welchem der Kalk aus dem Poporo genommen und auf die im Munde befindlichen Cocablätter gebracht wird, hiess *sutánia*.

Tapara heissen die entleerten Fruchtschalen der Crescentia cujete, des sogenannten Kalebassenbaums. Sie werden namentlich als Wasserflaschen benutzt.

Basija ist eine schlechte Orthographie für *vasija*, Gefäss.

Jallo ungenau statt *hayo* = *coca* geschrieben [1]).

ad 5. Flechas evenenadas, vergiftete Pfeile. Die Pfeile sind gewöhnlich 0,80 m lang. Ihr unterer Theil ist aus Rohr, dem Stengel der Blüthenrispe des Gynerium sacharoides, *parala*; in das obere Ende wird ein Holzstückchen fest eingebunden, an welchem oberhalb der Schwanzstachel des Stechrochens (Trygon spec.) befestigt ist. Dieser Stachel ist genau 0,05 m lang, scharf spitzig und an beiden Seiten mit scharfen, dichtstehenden Widerhaken versehen. Man schreibt der Verwundung mit demselben giftige Eigenschaften zu; doch ist diese Behauptung wohl unbegründet, da der Stachel vollkommen massiv und knochig ist. Die Wunde ist jedenfalls sehr schmerzlich und kann wegen ihrer Tiefe und der von den Seitenstacheln verursachten Zerfleischung des Randes in einem heissen Klima sicherlich gefährliche Zufälle mit sich führen. Die Pfeilspitze wird von den Guajiros vergiftet. Das Gift, jemala, ist thierischen

[1]) Nach brieflicher Mittheilung von Herrn Dr. Ernst.

Digitized by Google

Ursprungs. Der gewöhnliche Bericht, wie ich (Dr. Ernst) ihn aus dem Munde von Indianern gehört habe, lautet wie folgt:

Man tödtet eine grüne, auf Bäumen lebende Schlange, *jirül-li*, nimmt die Giftdrüse heraus und steckt diese durch eine kleine Oeffnung in eine Kalebassenfrucht. Nach 15 bis 20 Tagen ist das Innere der Frucht eine dunkle schleimige Masse, mit der man die Pfeilspitzen bestreicht.

Die Guajiros gebrauchen ihre vergifteten Pfeile nur im Kampfe, nicht auf der Jagd. Das Holzstück ist ringsum eingeschnitten, um das Abbrechen der Spitze zu erleichtern.

Nach den Angaben von Augenzeugen soll die durch einen vergifteten Pfeil gemachte Wunde unheilbar und binnen wenigen Tagen tödtlich sein, wenn man nicht gleich ihre Cauterisation vornehmen kann. Der Verwundete stirbt unter stets steigenden heftigen Convulsionen.

In Gemeinschaft mit Herrn Dr. J. Cuello machte Herr Dr. Ernst Versuche mit einem vergifteten Pfeile an einem Meerschweinchen, um die physiologischen Wirkungen des Giftes näher zu beobachten. Leider gaben sie aber kein Resultat[1]). Ich bin glücklicher gewesen. Zehn Ratten habe ich das Gift eingeimpft und alle zehn sind unter heftigen Convulsionen innerhalb vier Stunden gestorben. Dazu habe ich das Gift von einem der Pfeile abgekratzt und mit etwas Wasser flüssig gemacht, und dann mittels einer gewöhnlichen Pincette unter die Haut der Thiere gebracht.

ad 6. Paletilla, Pfeil mit eiserner Spitze, übrigens ebenso verfertigt wie die oben beschriebenen. Herr Dr. Ernst erwähnt diese Art nicht, aber bei Simons finde ich hierüber Folgendes: In weapons the Goajiro uses the old fashioned bow and bolts for killing game and war, *siguanai*, with iron heads made from old knives filed and worked into shape[2]).

ad 6a. Paletilla, Pfeil, bildet jedoch eine Gattung, wie ich weder bei Herrn Dr. Ernst, noch bei Simons erwähnt finde. Der Schaft ist ebenfalls aus Rohr angefertigt; die Spitze ist

[1]) Zeitschrift für Ethnologie, Bd. II, S. 334 und 335.

[2]) Simons, An exploring of the Goajiro Peninsula. Proc. of the R. G. Society, Dec. 1885. S. 795.

Digitized by Google

auch von Eisen und auf dem Holzstück befestigt, aber nur lose in den Schaft gesteckt und mittels einer Schnur damit verbunden, so dass wenn der Pfeil trifft, die Spitze sich von dem Schafte trennt, der hängen bleibt. Ich bin geneigt, diese Art als Fischpfeile zu betrachten.

ad 7. *Arco*, Bogen, Guajiro *jurasch*. Der Bogen ist aus festem, elastischem Holze angefertigt und gewöhnlich 3 m lang. Die Sehne, *jurachapo*, ist aus Pita-Hanf, den Fasern der Tourcoya gigantea, gedreht[1]) und wie bei den aus Guyana bekannten Bogen theilweise um das Holz gewunden.

Die oben beschriebenen Gegenstände sind alle aus dem Ethnographischen Museum der Kgl. Zool. Ges. „Natura Artis Magistra“ in Amsterdam. No. 2000—2007.

[1]) Zeitschrift für Ethnologie, Bd. II, S. 334.

Digitized by Google

QUATRIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Jeudi 4 octobre, 3 heures de l'après-midi.

Le Président du Congrès, M. Reiss, après avoir rappelle que la séance du Conseil Central a lieu demain matin, prie M. Morse de présider la séance.

M. Morse, en prenant place au fauteuil, dit que l'ordre du jour étant très chargé, il s'abstient de faire un discours d'ouverture et prie les orateurs inscrits de ne pas trop s'étendre.

M. Cora, invité à prendre la parole sur la question suivante: „Peut-on dire que toutes les variétés de la race américaine soient originaires d'Amérique même et qu'elles n'aient pas subi des altérations essentielles par des influences étrangères?" prie M. le président d'ajourner cette communication jusqu'après celle que doît faire M. Virchow, d'autant plus que M. Cora a déjà traité cette question à la séance d'ouverture et qu'il est inscrit encore pour la question suivante: „Les études crâniologiques actuelles permettent-elles d'affirmer que la race américaine existait en Amérique dès la période quaternaire (diluvium), et que la conformation de leurs crânes était la même que chez les Indiens d'aujourd'hui?"

Il en est fait ainsi et la parole est donnée à M. Virchow sur la classification des peuples sauvages anciens et modernes de l'Amérique et pour soumettre au Congrès un Atlas crâniologique.

Digitized by Google

M. Rodolphe Virchow fait un discours sur
la crâniologie américaine.

Depuis le temps où feu M. Blumenbach a publié les premiers dessins de crânes américains, jusqu'à Morton, Retzius, Quatrefages et Hamy, l'art de dessiner des crânes a fait de grands progrès. Cependant il manquait beaucoup pour arriver à des reproductions parfaites qui peuvent être mesurées immédiatement. Seulement la méthode des dessins géométriques, introduite dans l'usage ordinaire des anthropologues par feu M. Lucae, a satisfait aux exigences de la science.

C'est d'après cette méthode que sont exécutés les dessins contenus dans mon Atlas de Crânes américains ethniques[1]), dont je présente les premières épreuves au Congrès et qui devra paraître sous peu de temps. Mon dessinateur très-exercé dans ce genre, M. E. Eyrich a travaillé avec un appareil original de Lucae, modifié un peu par moi dans ses parties destinées à fixer le crâne. De cette manière on gagne une reproduction exacte des contours et de tous les points importants dans leur position réciproque naturelle, marqués sur une plaine, dans la grandeur naturelle de l'objet. Plus tard on peut faire très-facilement une réduction exacte quelconque pour une comparaison commode de différents dessins. Mon Atlas donne toutes les figures dans une réduction à la moitié de la grandeur naturelle.

Mais une comparaison exacte de divers objets, aussi du même genre, comme de crânes, devient à-peu-près impossible, si l'on n'a pas choisi une position constante pour orienter tous les objets à comparer sur le même horizon. En tout cas il n'est pas permis de tourner les crânes autour de leur axe, et de dessiner seulement trois-quarts du profil ou même un quart au-delà le véritable profil. Mais cette précaution ne suffit pas. Pendant plusieurs années nous avons essayé de réunir les savants anthropologues des différents pays pour l'introduction d'un horizon crânien commun. Nous

[1]) Crania ethnica americana. Sammlung auserlesener amerikanischer Schädeltypen, herausgegeben von Rudolf Virchow. Berlin. Verlag von A. Asher & Co.

Digitized by Google

n'avons pas réussi. C'est la raison pour laquelle les anthropologues allemands, assemblés à Francfort-sur-le-Mein en 1882, se sont décidés d'adopter une certaine ligne horizontale, et ils ont eu la satisfaction que beaucoup d'anthropologues étrangers, particulièrement ceux de l'Autriche-Hongrie, de la Russie, de la Suisse etc. ont déclaré leur entente. Maintenant on parle d'un horizon allemand. Cet horizon est déterminé par une ligne, tirée du centre de la circonférence supérieure du conduit auditif extérieur jusqu'au point le plus profond du bord inférieur de l'orbite. Cette ligne correspond en général avec la ligne de l'arc zygomatique qui avait été proposée comme un modèle commun par la réunion des anthropologues, tenue à Göttingen en 1861 sous la présidence de feu M. Ch. de Baer.

Il faut remarquer que nous appliquons le même horizon non seulement aux crânes, mais aussi aux têtes des vivants, soit pour les dessins photographiques, soit pour les mesures de la tête et du corps entier. Après cela la comparaison peut être exécutée entre morts et vivants, entre dessins et objets matériels. Précisement pour les crânes on arrive à une sûreté vraiment mathématique. Le coup d'oeil qu'on donne sur les différentes vues (normes) du même crâne de mon Atlas, montre qu'elles concordent exactement. Je donne 5 vues de chaque crâne: une antérieure, une postérieure, une latérale (ordinairement celle du côté droit), une supérieure et une inférieure. Le contour de la vue antérieure est identique avec le contour de la vue postérieure; le contour de la vue supérieure se couvre avec le contour de la vue inférieure. (Si l'on voulait achever la comparaison, on pourrait encore ajouter la vue de la section sagittale, regardée de dedans; elle doit correspondre à la vue latérale quant aux contours.)

Enfin, pour compléter le dessin, il faut marquer à l'intérieur du contour extérieur géométriquement les différentes lignes et points visibles à la surface du crâne, particulièrement les sutures, les proéminences, les trous et les dépressions. Mais ici nous rencontrons de graves difficultés. On peut marquer très-nettement la position d'une proéminence ou d'une dépression dans la plaine, mais on ne peut pas ajouter l'indi-

Digitized by Google

cation exacte de son hauteur ou de sa profondeur au-délà de la plaine. Pour gagner une belle vue et une indication approximative, il faudrait recourir à la perspective. Malheureusement elle n'est pas applicable à notre dessin parcequ'on ne peut pas fixer pendant le travail l'oeil dans la même position, le dessin géométrique exigeant plutôt le changement de position de l'observateur pour chaque nouveau point du crâne.

Comme il faut chercher quelque moyen pour provoquer dans l'oeil du spectateur l'impression des hauteurs et des profondeurs, et pour donner au dessin le caractère corporel de l'objet, j'ai proposé d'appliquer aux dessins géométriques des anthropologues la même méthode qui est en usage chez les cartographes qui marquent les montagnes et les lacs sur leur feuilles unies par des nuances de l'ombrage. On réussit ainsi à produire l'illusion d'une perspective, suffisante pour provoquer l'idée des irrégularités de la surface regardée. Mon dessinateur, en suivant les conseils donnés par moi, a été assez heureux pour faire des dessins crâniologiques, en même temps géométriques et quasi-perspectifs.

Une seule fois j'ai laissé colorer de tels dessins. C'étaient des crânes Péruviens d'Ancon, publiés dans le grand Atlas des MM. W. Reiss et A. Stübel[1]). La libéralité de ces heureux voyageurs m'a permis de donner pour 3 crânes toutes les vues possibles, la vue de la section sagittale enclose, dans leur grandeur naturelle et avec les couleurs naturelles. Je profite de cette occasion pour exprimer à ces Messieurs mes remercîments sincères. En effet, c'était un grand service offert à la science. Sans aucune ostentation je crois pouvoir déclarer, que ce sont les seuls dessins crâniologiques existants qui accomplissent toutes les postulations de la science et de l'art.

Dans mon Atlas américain je dois renoncer aux couleurs. Vous verrez cependant les 5 vues des crânes, prises d'après la méthode géométrique et ombrées d'après la méthode décrite quasi-perspective. J'espère qu'on y trouvera pour la première fois une iconographie parfaite des principaux crânes ethniques

[1]) W. Reiss und A. Stübel. Das Todtenfeld von Ancon in Peru. Taf. 106—116.

Digitized by Google

de l'Amérique. J'aurai certainement des successeurs plus riches qui pourront remplir les lacunes de ma collection et achever l'oeuvre commencée. Si je voyais encore ces améliorations, je dirai comme le Romain: *In magnis voluisse sat est.*

Tous les crânes dessinés dans mon Atlas se trouvent à Berlin. Ils appartiennent en partie à la Société d'anthropologie et d'ethnologie, en partie au Musée anatomique de l'Université, en partie à moi-même. Maintenant ils sont exposés ici dans une vitrine, placés vis-à-vis des planches correspondantes de mon Atlas. Voilà une bonne occasion de juger sur le degré de vérité auquel nous sommes arrivés dans ces reproductions.

Une classification chronologique de ces crânes n'est possible que dans les limites étroites des traditions historiques du Nouveau Monde. Vous savez tous, Messieurs, que bon nombre des objets précolombiens ne sont pas préhistoriques dans le sens rigoureux du mot: il y a des relations sur l'histoire précolombienne du Pérou, du Nicaragua, du Mexique. De l'autre côté la période préhistorique surpasse dans beaucoup d'endroits la découverte de l'Amérique: encore de notre temps sur la côte Nord-Ouest, dans l'Arizona et les Pueblos, au centre du Brésil des tribus sauvages, qui vivaient en plein âge de la pierre, ont été visitées pour la première fois par nos pioniers infatigables. La chronologie historique ne concorde pas avec les périodes de la culture.

Ainsi l'on peut distribuer les crânes dessinés en 4 groupes:

1. Le seul crâne préhistorique sûr est celui de la Planche XIX, trouvé dans un cimetière près d'un mound de Madisonville, Ohio.
2. Dans la groupe d'une date préhistorique douteuse doivent être rangés le crâne Patagonien (Pl. I.), le crâne extrait du guano dans l'île chilienne de Huanilla (Pl. IV), les crânes chiliens de Copiapó et de Caldera (Pl. V et VI), enfin le crâne fouillé dans un kjökkenmödding à Mechi. Chilé (Pl. VII).
3. Crânes précolombiens: Les trouvailles Péruviennes d'Iquique (Pl. VIII). d'Ancon (Pl. IX et XXV) et de Paucartambo (Pl. XXVI), enfin le Mexicain (Pl. XV).

Digitized by Google

4. Crânes de peuplades encore vivantes ou depuis peu de temps éteintes: de l'Amérique du Sud un Araucano chilien (Pl. II), un Pampéo argentinien (Pl. III), un Guarapavano, un Caygua et deux Botocudos du Brésil (Pl. X—XIII), un Goajiro de Colombie (Pl. XIV); de l'Amérique du Nord un Pah Ute, un Coeur-d'Alène, un Ponca des États-Unis (Pl. XVI—XVIII), un Flathead d'Orégon (Pl. XX), un Koskimo de Vancouver (Pl. XXIII), un Californien de S. Catalina (Pl. XXIV), deux Esquimaux de Labrador (Pl. XXI et XXII).

En regardant les planches, vous remarquerez aussitôt, Messieurs, qu'ils s'y trouvent dessinés plusieurs crânes remarquables par leur déformation artificielle. Quelques-uns appartiennent à des tribus vivantes, p. e. le Flathead d'Orégon, le Pampéo de l'Argentinie; d'autres sont précolombiens, p. e. les Péruviens et le crâne de Copiapó; d'autres enfin sont de date incertaine, comme le Patagonien. Dans le texte de l'atlas je donnerai des détails précis sur la mode de déformation, sur l'extension géographique de cette coutume étrange et sur ses affinités dans d'autres régions du monde. Ici je veux signaler seulement l'existence de la déformation crânienne depuis les temps préhistoriques jusq'à notre âge, dans l'Amérique du Nord, comme dans l'Amérique centrale et du Sud, enfin l'identité de la manière de déformer les crânes en Amérique, en Polynésie et dans l'ancien monde. C'est la raison pour laquelle je ne pense pas qu'on pourrait en déduire, sans beaucoup de réserves, des conclusions sur l'origine, la parenté et les migrations des peuples affectés.

Une seconde remarque touche la question de l'infériorité de quelques tribus américaines. Aujourd'hui il est prouvé bien exactement que ni les Esquimaux, ni les Fuégiens, qui étaient regardés auparavant comme privés d'une organisation supérieure, ont des crânes d'un type inférieur. Au contraire, d'autres tribus, marquées par leur caractère presque bestial, demeurent dans des contrées plutôt centrales. Quant à moi je n'ai vu aucun crâne d'un aspect plus bestial que celui d'un

Digitized by Google

Pah Ute de la Nevada (Pl. XVI), indigène d'une tribu bien connue, dont le caractère mesquin a été témoigné par tous les auteurs. L'Indien des Pampas Argentiniennes (Pl. III) se rapproche très-près du Pah Ute. Parmi les crânes de date douteuse je nomme celui de Mechi (Pl. VII), extrait d'une ancienne colline de débris de cuisine sur la côte de Chile.

Il serait trop long d'exposer tous mes matériaux, très-riches et très-importants, pour ébaucher cette question. Vous me pardonnerez, Messieurs, d'être bref et de dire, que l'infériorité du type crânien dans une tribu vivante ou éteinte ne prouve rien pour une infériorité originaire, c'est à dire pour la position primitive de la race. Nous connaissons des tribus dégénérées, qui sont redescendues d'un état de développement supérieur à un état inférieur, comme les Lappons. Or, les Pah Utes, les Pampéos, n'ont ils pas éprouvé une semblable dégénérescence? Je suis très-disposé à le croire, car ils ne présentent pas des caractères ostéologiques vraiment pithécoides ou théromorphes. Dans d'autres régions du monde les caractères pithécoides sont beaucoup plus développés et plus répandus, p. e. en Afrique et dans l'Archipel malaïen. Une seule particularité est plus fréquente en Amérique que dans les autres parties du monde: c'est l'Os Incae à l'occiput des Péruviens (Pl. VIII et XXVI), qui se retrouve chez les Poncas du Nord (Pl. XVIII), les Botocoudes du Brésil (Pl. XIII, partiel) et plusieurs autres tribus. Mais d'après mon avis ce n'est pas un caractère pithécoide[1]).

Dans mes études sur les crânes américains je me suis arrêté sur un autre caractère bien accusé, sur lequel je désire attirer l'attention du Congrès, c'est la nannocéphalie. Auparavant on avait placé ces crânes dans le cadre des microcéphales. Mais si l'on veut appliquer cette signification à des crânes ethniques, on doit être encore plus retenu que dans la pratique ordinaire. La vraie microcéphalie qui a été rangée parmi les caractères pithécoides et qui repose essentiellement sur un développement

[1]) Rud. Virchow, Ueber einige Merkmale niederer Menschenrassen am Schädel. Aus den Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin. 1875. S. 60, 114. Taf. IV.

Digitized by Google

pathologique du cerveau, est bien différente de cette autre forme de petitesse de la tête que je nomme nannocéphalie. Le crâne nannocéphalique retient la forme ethnique de sa race ou de sa tribu, tandis que le crâne microcéphalique s'en éloigne. La microcéphalie représente un type pathologique *sui generis*, ainsi qu'on pourrait supposer que tous les microcéphales forment une tribu particulière ou seraient descendu d'une même famille. Voilà, Messieurs, comme cette distinction est importante pour l'Amérique. Les soi-disant Aztèques, qui ont été conduits par les capitales de l'Europe, étaient des microcéphales; les Américains ordinaires avec de petites têtes sont des nannocéphales.

Je range sous ce titre des nannocéphales chaque crâne de forme typique dont, la capacité intérieure reste audessous de 1200 ccm. Voici le crâne de Mechi (Pl. VII), qui n'a une capacité que de 1100 ccm, qui est doué en outre d'un prognathisme des plus accusés, et qui néanmoins retient le type brachycéphalique ordinaire de cette contrée. Le même peut être dit du crâne d'un Pah Ute, déjà mentionné plusieurs fois. De telles nannocéphalies apparaissent accidentellement sous toutes les zones et chez tous les peuples, mais jamais je les ai vu si fréquentes que chez les indigènes américains, où je les ai indiqué déjà en 1874[1]).

Cette anomalie apparaît plus marquée dans le sexe féminin. Parmi 11 crânes de femmes de l'archipel de S. Barbara (Californie du Sud) je l'ai observée 5 fois[2]). Chez les Goajiros, la seule tribu encore indépendante sur la côte méridionale de la mer des Caraïbes, la capacité moyenne du crâne féminin, tirée de la mensuration de 4 crânes, me donnait 1087 ccm. Par la comparaison avec des crânes d'enfants je pouvais démontrer, que la capacité chez les femmes reste stationnaire de bonne heure, pendant qu'elle s'aggrandit chez les hommes[3]). La nannocéphalie doit donc être prise comme caractère infantil persistant, comme défaut de développement, mais pas du tout

[1]) Verhandlungen der Berliner anthropo·ogischen Gesellschaft. 1874. S. 261. 1877. S. 151.

[2]) ibid. 1889. S. 384.

[3]) ibid. 1886. S. 694.

Digitized by Google

comme déviation de la forme typique. Elle existe aussi chez les Araucanos, les Botocoudes et maintes autres tribus sauvages américaines; elle est déjà visible chez les anciens Péruviens. Je ne veux pas nier qu'elle peut devenir héréditaire, car on la trouve aussi dans le sexe mâle, seulement beaucoup moins répandue, p. e. chez les Pah Utes.

Après avoir abordé un peu largement ces questions préliminaires, nous pouvons nous occuper plus rapidement des formes typiques des crânes américains. Y-a-t'il un type américain commun? C'est ce qu'on a prétendu mille fois. Le grand ouvrage de Morton apportait beaucoup de faits favorables à l'hypothèse unitaire. Le premier qui l'ait combattu sérieusement, était André Retzius. D'après ses matériaux il croyait pouvoir prouver, que l'Amérique devrait être divisée selon les crânes des indigènes entre deux races essentiellement différentes: l'une brachycéphalique, répandue le long de la côte Pacifique jusqu'aux Cordillères, l'autre dolichocéphalique, habitant à l'Est de la montagne jusqu'à la côte Atlantique.

Lors de la présence de Sa Majesté l'Empereur du Brésil à Berlin, dans une séance solennelle, tenue le 7 Avril 1877 par les Sociétés de Géographie et d'Anthropologie, j'ai donné une revue succincte des faits[1]). Il en resultait pour moi une pleine concordance avec Retzius sur la coexistence de tribus brachycéphaliques et dolichocéphaliques en Amérique, mais je ne pouvais pas consentir à la séparation géographique de ces tribus selon la situation de leur pays natal à l'Ouest ou à l'Est de la montagne centrale. Je trouvais plutôt un mélange des deux types dans différentes parties du Nouveau Monde.

Depuis ce temps-là nos collections crâniologiques se sont accrues considérablement et nous possédons aujourd'hui une foule de crânes dont la provenance est bien déterminée. Maintenant ma position est très-fortifiée. Mes recherches sur les indigènes de la côte Pacifique de l'Amérique du Nord ont abouti à la thèse que des tribus dolichocéphaliques s'y trouvent partout, commençant avec les Esquimaux et se continuant jusqu'aux

[1]) Verhandlungen etc. 1877. S. 147.

Digitized by Google

îles de la Californie méridionale. De l'autre côté nous rencontrons des tribus brachycéphaliques non seulement dans les plaines de La Plata et sur la côte du Chilé, mais aussi dans l'intérieur de la Guyana et sur la péninsule Goajira colombienne.

La brachycéphalie est certainement très-ancienne en Amérique. Elle se trouve constamment chez les crânes, tirés des Sambaquis brésiliens d'où nous avons reçu de temps en temps des specimens bien reconnaissables. Elle apparaît de nouveau chez les crânes des paradéros Patagoniens et des curantos Chiliens. Parmi les crânes anciens Péruviens non déformés on observe quelquefois des dolichocéphaliques, mais la majorité appartient aux brachycéphaliques. Parmi les Mound builders de l'Amérique du Nord il y a beaucoup de brachycéphales. Aussi le fameux crâne de Pontimélo en Argentinie, un des plus anciens peut-être de l'Amérique, a la forme brachycéphalique [1]).

Mais ce serait une grande erreur, d'en conclure que la brachycéphalie signifierait la forme primitive générale du crâne américain. Il suffit de mentionner parmi les crânes préhistoriques celui de Rock Bluff, Illinois, et ceux de Lagoa Santa, fouillés par M. Lund, comme représentants anciens du long type [2]). Sans doute l'existence des deux types opposés date de temps très-reculés. Comme aujourd'hui, ils ont existé dans des peuplades primitives. Cette vérité, constatée par moi en 1877 [3]), a été approfondie plus tard par M. Kollmann qui a rassemblé toutes les notices sur les crânes américains les plus anciens; il laisse descendre les deux types de deux sources déjà présentes pendant le temps du diluvium.

Pour compléter ces considérations il faudrait parler encore du troisième type, dont j'ai indiqué l'existence en Amérique dans mon adresse de 1877, c'est-à-dire du mésocephalique. Cependant l'index céphalique, calculé des mesures de la longueur et de la largeur de la voûte crânienne, ne doit pas être admis

[1]) Virchow, Verhandlungen der Berliner Anthrop. Gesellsch. 1883 S. 465. 1884. S. 375. Kollmann, Zeitschrift für Ethnologie 1884. S. 200.
[2]) Kollmann, ibid. S. 191, 194.
[3]) Verhandlungen 1877. S. 153.

Digitized by Google

comme preuve déterminante de l'origine unique ou diverse des peuples. Si l'on ajoute l'index de hauteur, on verra d'abord qu'on peut diviser non seulement les dolichocéphales, mais aussi les bas hycéphales en deux grouppes différentes, les hauts et les bas (hypsicéphales et chamécéphales). Dans mon adresse de 1877 j'ai donné une liste des indices de largeur et de hauteur pour une série de crânes américains, et l'on peut s'y convaincre aisément que les mêmes indices de largeur (les soi-disant indices céphaliques) se combinent avec des indices très-divers de hauteur.

Aussi la pensée unitaire a surgi des considérations qui touchaient très-peu au type crânien. Tous ceux qui ne mesurent pas, — et c'est la majorité des voyageurs et des simples observateurs, — prennent beaucoup plus d'attention sur la face que sur la capsule cérébrale. Les jugements ordinaires s'attachent à la forme du visage, à la physionomie, à l'aspect des yeux, de l'os malaire, du nez, de la bouche etc. Ils n'ont pas tort. J'ai commencé moi-même de bonne heure à mésurer la face et à calculer les indices des orbites, du nez, du palais etc., pour les placer à côté des indices de la tête. Déjà en 1877 j'ai donné dans ma liste les indices du nez. On y voit aussitôt un autre ordre. Un crâne hyperdolichocéphalique de Bogotá donna la même platyrrhinie qu'un crâne brachycéphalique araucano.

Dans le texte de mon Atlas je poursuivrai ces données. Aujourdhui je me borne à déclarer que les caractères physionomiques des têtes américaines montrent une divergence si manifeste qu'on doit renoncer définitivement à la construction d'un type universel et commun des indigènes américains. Eux aussi sont mélangés de plusieurs races originaires, et le programme des recherches ultérieures trouvera son expression finale dans la séparation des différents éléments ethniques, qui sont entrés dans la composition des diverses tribus vivantes et éteintes.

M. Hamy. Je ne m'étendrai pas longuement sur le sujet que M. Virchow vient de traiter d'une façon si suivie, mais il

Digitized by Google

n'est pas inutile de faire observer à cette assemblée que travaillant avec des méthodes identiques à celle préconisée par M. Virchow, c'est à dire à l'aide de projections géométriques, mais appliquant cette méthode à des séries entièrement différentes puisque ce sont les séries existant dans mon pays je suis arrivé, il y a dix ans, au moment où je faisais la partie américaine de mon ouvrage, à des conclusions identiques à celles que M. Virchow vient de faire connaître. Il n'est cependant pas sans intérêt, pour l'ensemble des études américaines, de constater que deux observateurs travaillants de la même façon il est vrai, mais opérant sur des collections absolument différentes, soient arrivés au même résultat. Cela est fait assurément pour inspirer de la confiance dans les conclusions absolument semblables auxquelles nous sommes arrivés.

Une petite question seulement s'est posée à moi tout à l'heure relativement à la prédominance du type brachycéphale dans les deux Amériques et notamment dans le Nord, à une époque ancienne. Grâce à des collections particulières rapportées autrefois du Mexique, je m'étais trouvé très disposé à croire que l'élément le plus ancien dans l'Amérique du Nord devait être l'élément brachycéphale. En effet, à diverses reprises, dans des fouilles exécutées à Mexico dans deux comtés de terrain, on a parfaitement distingué les sépultures très anciennes, qui ont donné un type brachycéphale, très voisin de celui dont M. Virchow nous a montré tout à l'heure des spécimens, n'en différant peut-être que par l'exagération de certains caractères anatomiques. Quand je compare les pièces découvertes dans la vallée de Mexico à celles provenant des mound builders, à celles signalées par quelques Américains dans le Continent Nord, je me demande s'il n'y avait pas une tendance à la brachycéphalie, car les crânes brachycéphales se trouvent répartis d'une façon curieuse chez les mound builders d'une part et de l'autre aussi chez les anciens habitants de toute la région si bien explorée de l'Arizona en particulier; puis ce sont des populations qui semblent avoir hérité des caractères généraux des mound builders et qui sont rejetés du côté de la Floride, qui forment le fond de la population sud-est du continent nord;

Digitized by Google

la population primitive de la vallée de Mexico, auxquelles on peut ajouter les populations des montagues voisines, et enfin celles qui sont localisées dans le coeur de la presqu'île de Yucatan. Tout cela constitue un substratum de populations brachycéphales, qui auraient formé une première couche étendue à peu près sur tout le milieu du continent du Nord de l'Amérique. Il est surtout important de constater que les résultats obtenus de différents côtés par les observateurs concordent, de la manière la plus parfaite, pour établir les bases les plus solides, les bases définitives de l'étude de la crâniologie américaine.

M. Cora. Après l'exposé magistral qu'a fait M. Virchow, des nouveaux matériaux de la crâniologie, surtout après ses conseils fort judicieux pour tout ce qui regarde les conclusions qu'on peut tirer des matériaux qu'on possède, je crois pouvoir ajourner, je ne dis pas à une autre session, mais indéfiniment peut-être, la question que j'avais posée. Je me permets de rappeler seulement, que cette question avait été acceptée pour le programme de cette session par le Comité d'organisation de Turin. C'est à la suite de ce fait que je me suis déclaré prêt à la discuter de nouveau ici. Mais puisque M. Virchow, à l'aide du matériel si considérable dont il dispose, a produit des faits si importants, puisqu'il annonce la publication d'un texte qui sera annexé à son ouvrage crâniologique, je m'abstiens, quant à moi, de continuer la discussion, du moins en ce moment, et j'abandonne à d'autres orateurs le soin de produire des indications exactes appuyées sur des faits.

M. Morse, in presenting the paper by Drs. Wortman and ten Kate, stated that the observation of the pecularities of the hyoid-arch in the skeletons at Los Muertos and other excavations of the Salado and Gila valleys was first made by Dr. Wortman, the comparative-anatomist of the U. S. Army Medical Museum, while detailed to assist M. Cushing in the preservation of the remains. Calling Dr. ten Kate's attention to the matter, the latter agreed with him that it was an important question that seemed to indicate a racial distinction. After reading the paper M. Morse mentioned the fact that Dr. Wort-

Digitized by Google

man had just examined in Washington five negro hyoids, which were all coössified; a fact that, so far as it went, confirmed the views of the observers. At all events, it presented a very interesting question, deserving a thorough investigation.

M. M. J. L. WORTMAN et H. TEN KATE, On an Anatomical Characteristic of the Hyoid Bone of Pre-Columbian Pueblo Indians of Arizona, U. S. A.

A study of the human hyoid arch, or of those elements of it which take part in the formation of what is familiarly known as the hyoid bone of human anatomy, has, so far as we have been able to learn, been entirely neglected from the standpoint of the anthropologist. That it affords characters of more than ordinary interest and importance in the matter of racial distinction, we are led to believe from the results of certain preliminary observations which we have made upon a comparatively full series of hyoid bones of one race, as compared with the statements of many leading anatomists.

It is necessary to observe at the very outset however, that owing to the divers statements of many of our leading anatomical authorities respecting the hyoid, more especially with reference to the time of life when its various elements unite or coössify into a more or less complete bony arch, it is somewhat difficult to determine just what the normal condition of the hyoid really is in the best known races of mankind.

Just how far the statement of any given anatomist is the result of his own personal knowledge and experience, or to what extent he has drawn his information from previous authors, it is often difficult to say, and for this reason the exact anthropological value of the quotations which we herewith append is difficult to estimate.

In the absence of any published results of independent researches upon the hyoid bone bearing upon this question, as well as the paucity of materials illustrating its condition in the white races, we are compelled to quote the statements of the accepted anatomical authorities and rely largely upon them

Digitized by Google

for our information. It is a fact of great significance that the German, French, and English anatomists do separately pretty well agree in their several statements regarding the union of the various elements of the hyoid bone.

Among the German anatomists Meckel in his Manual of Anatomy says: „The hyoid bones, or the hyoid bone, forms an arch which is convex forwards. It is situated behind and below the maxillary, beneath the root of the tongue, and the upper part of the neck. It is generally considered as a single bone, and is divided into a central portion or body, and four horns, two upon each side, but as these parts remain distinct throughout life it is better to admit five distinct hyoid bones, a middle and four lateral. The inferior hyoid bones or the great cornua of the hyoid often vary considerably in form and size upon the different sides in the same subject. They articulate with the central piece by a fibro-cartilaginous mass and sometimes unite in the later periods of life in one bone." Henle in his Human Anatomy says: „The great horns of the hyoid can also be connected with the body by joint. Many hold this to be the rule".

Hyrtl in his Lehrbuch der Anatomie des Menschen, says, quoting from Meckel: „The os hyoid is divided into central part or body, and two lateral cornua, which parts, as they are united by movable articulation, or by synchondrosis, and often in old age not coössified, can be considered as so many different or separate hyoids".

Gegenbaur in his Lehrbuch der Anatomie des Menschen says: „The great cornua often coössify with the body".

Hartmann in his Handbuch der Anatomie des Menschen, says: „The five parts of the hyoid bone articulate by movable joint at the small horns, and with synchondrosis at the large horns. In old age these parts are oftimes anchylosed",

Krause in his menschliche Anatomie says: „The great horns are united to the body by capsular ligament, and the joint is an amphirthrosis. Very often it is only a synchondrosis".

Walter, Human Osteology: Berlin, 1798, says: „It is rare

Digitized by Google

that the entire bone is ossified. It occurs only in very advanced age".

The conclusion which one draws from these statements is that the great cornua of the hyoid bone remain free, even in old age, in the majority of examples upon which these observations have been made, and all these authorities seem to agree that it is only at a very advanced period of life that any of the hyoidean elements coössify.

Taking for granted that the observations of German anatomists have, for the most part been made upon German material, one can safely say, if these statements be correct, that this is the normal condition of the German hyoid.

The French anatomists upon the other hand, make a different statement. Sappey in his Traité d'Anatomie, 1867, 72 says: „At forty or fifty years, oftimes before that period, the great cornua are joined to the body. The little horns are also sometimes joined to the body but only in old age".

Boyer, Traité d'Anatomie — 1803 9 — says: „With age the great cornua are joined to the body. The little horns are also sometimes joined to the body, but this happens much later".

Cruveilhier, Anatomie Descriptive — 1844 — says: „All the pieces are at first separated by considerable portions of cartilage, afterwards by a very thin layer, which sometimes remains during life".

Portal, Cours d'Anatomie Médicale — 1803 — says: „The borders of the body and the middle of the greater horns ossify first, but they remain epiphyses for a long time or separated from the body of the bone by a portion not ossified, and which hardens with age. The small cornua remain still longer without ossifying, but in old age not only are all the pieces of the hyoid united, but the stylohyoid ligament is ossified."

Beaunis and Bouchard, Nouveaux Eléments D'Anatomie Descriptive, 1873 — say: „The great cornua are sometimes united to the body by a true movable articulation. The small cornua are habitually movable upon the rest of the bone".

One would be led to infer from these statements that the normal condition of the French hyoid, allowing that the ob-

Digitized by Google

servations of French anatomists have been made upon French subjects, is the complete consolidation of all the five elements, and if Sappey's statement can be trusted, at a comparatively early period of live, so far at least as the great cornua are concerned.

It is a difficult matter to reconcile these statements of the French and German anatomists, otherwise than upon the ground of difference in the structure of the hyoid itself in these two peoples. It would be interesting to determine the truth or falsity of this supposition.

English anatomists agree more nearly with the French in their statements of the union of the hyoidean pieces. Flower in his Osteology of the Mammalia — 1870 — says of the human hyoid: „The thyrohyals or great cornua of the hyoid bone are elongated, nearly straight and somewhat compressed. They usually become anchylosed before middle life with the outer extremity of the basihyal".

Holden, Human Osteology, 1885 — says: „Until the middle period of life the great cornua are united to the body by cartilage, but this ossifies in the progress of age".

H. Hyde Salter in Todd's Cyclopedia of Anatomy and Physiology, Article Tongue, says: „Ossification begins in the greater cornua; it then takes place in the body where it begins soon after birth; and finally in the lesser cornua where it does not commence until sometime after. It proceeds but slowly, and generally leaves a thin lamina of cartilage unossified, so that complete anchylosis is comparatively rare".

Erasmus Wilson, Anatomy — 1859 — says: „In early age and in the adult the cornua are connected to the body by cartilaginous surfaces and ligamentous fibers, but in old age they become united by bone".

In Gray's Anatomy it is stated: „In youth the cornua are connected to the body by cartilaginous surfaces and held together by ligaments; in middle life the body and greater cornua usually become joined, and in old age all the segments are united together, forming a single bone".

Morton, Human Anatomy, 1849, says: „The cornua are

Digitized by Google

connected to the body by a distinct movable articulation which generally however becomes anchylosed later in life".

These statements on the part of the English authorities are for the most part harmonious and indicate the normal condition of the hyoid elements to be free until the middle period of life is reached when they coössify. This period according to the best anthropological authority is marked in the skull by the incipient obliteration of the sagittal or coronal suture, as the subject happens to belong to the higher or lower races; collateral evidence is furnished by the abrasion of the teeth, the absorption of their alveoli, and the changes in the angle of the jaw.

Upon the whole, taking the statements of the French and English anatomists to be, that in the majority of French and English subjects the hyoidean elements are united in persons beyond middle life, any considerable deviation from this rule constitutes an anatomical difference, and if it can be shown that the rule of persistent separation of these elements obtains even in the very oldest subjects of any given race we have found a means by which they can be anatomicaly distinguished.

With these facts in view we will next direct attention to the results of our own observations, which have for the most part been made upon materials consisting of an unusually complete series of ancient American Indian skeletons from the Gila and Salado Valleys in southwestern Arizona. These materials were gathered by the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition*) under the direction of Frank Hamilton Cushing, and are now in the collections of the U. S. Army Medical Museum at Washington D. C.

They pertain to a small statured, brachycephalic race of people, belonging to the Pre-Columbian Pueblo Indians, who formerly inhabited that region. These skeleton collections were

*) The organisation and equipment of this expedition, whose success has been so marked, has beern entirly due to the liberal patronage of Mrs. Mary Hemenway of Boston Mass., to whom the gratitude of all anthropologists is justly due.

Digitized by Google

made under our own personal supervision or with our own hands, and we can vouch for the correctness of the labels which they bear.

In all, there are 97 hyoids of this series, many of which are complete. Some of this number are not accompanied by the skeletons to which they belong, owing to the advanced stage of decomposition in which they were found, rendering it impossible to preserve them. In all cases where the skull could not be preserved a careful examination was made with a view to the determination of the age, from the condition of the teeth, the synostosis of the cranial sutures, and the angle of the jaw.

Anterior view of complete human hyoid bone from Pueblo de las Acequias, Arizona, U.S.A.

We have adopted the system of labeling them Young, Adult, Old, and Very Old. In the category of Young, we have placed all those cases under the age of 21 years, or those in which the last molar teeth had not been erupted, the teeth themselves little worn and the evidence of epiphyses in various parts of the skeleton had not yet been obliterated. In the class Adult, we have placed all those examples in which the teeth were fully erupted, all evidence of epiphyses obliterated, but which do not show any bony union of the cranial sutures.

In the class marked Old, we have placed all those cases in which the teeth are very considerably worn, and the sagittal or coronal Sutures show bony union. The class marked Very Old, we have made to include all those specimens in which the sagittal coronal and lambdoid sutures were synostosed, in which the teeth were either entirely gone and their alveoli absorbed, or were reduced to inconsiderable stubs and the angle at which the horizontal ramus of the lower jaw joins the perpendicular portion is very open or obtuse. In most of the examples of this class all the sutures of the skull have disappeared, indicating a great age.

Digitized by Google

That part of our material in which the greatest amount of interest centers, is, of course, in the classes old and very old, and it is more than possible that a certain number of anomalies in the way of premature union of the cranial sutures, as well as loss of the teeth and absorption of the alveoli exist, but we are persuaded to believe that the series is a fairly typical one, and exhibits the normal condition of this race in these particulars.

It may be urged that the determination of age upon the basis which we have adopted is not sufficiently accurate for purposes of this kind, but there are few anatomists who would hesitate to pronounce judgement upon the age of a skull, from the evidences which we have cited.

Of the class very old we have altogether 13 examples, in which union of the great cornua with the body is found in 3. In these the coössification is partial, for it is only upon the left side that it exists. It should be stated that in one other of these 13 examples the hyoid is represented by one of the great cornua only, so that it is impossible to say whether partial union existed or not in this case.

Of the class old we have 44 examples in which bony union of the great cornua with the body exists, on both sides in 2, upon the left side in 1, and upon the right side in 1, making 4 in all. Of these cases 9 are represented by one of the great cornua only, so that it is impossible to say whether or not partial bony union existed upon the opposite side. In all the four cases in which partial or complete bony union is found, we have discovered skeletal disturbances in the way of exostoses, unusual anchyloses etc., which would lead to the belief that the union of the hyoid elements was an abnormal condition as well. Be this as it may however, it will be seen that the percentage of free cornua is very great. If we admit these four cases to be normal coösifications, we have a percentage of 88 or there about, and if we exclude them the percentage reaches 95. Again it should be remembered that in these 7 examples of coössification, where it would be most

Digitized by Google

reasonably expected to be found if anywhere, 5 are upon one side only, while in 2 it is found upon both sides.

In the cases marked Adult, we have 30 examples showing 9 cöossifications, of which 3 are completely joined, 2 are joined upon the left side, and 4 are joined upon the right side. Of the 3 cases showing union of both great cornua, one was found to be abnormal in other parts of the skeleton, the skeleton of one is unknown, while in the remaining one no abnormalities were found. In the remaining 6 cases slight exostoses and abnormalities were found to exist, especially in the lumbar region of the spinal column. This appears to have been so common a feature among these people however, that it is questionable whether it is to be regarded as strictly pathological or not.

Of the young examples we have 10 specimens, all of which are ununited as would be naturally anticipated.

In conclusion we will say that, owing to the lack of materials for proper comparison, we are unable to make any definite or satisfactory deductions respecting the hyoid at this particular time, and what we note here must be regarded as merely a statement of fact to be correlated in its proper place. If on the other hand we are to accept the statements of the many anatomists we have already quoted, then we can say that the very high percentage of free hyoidean elements we have found in these ancient people distinguishes them markedly from some other races at least. If it is ultimately found that this structure obtains in the North American Indians in general, as well as some other races, it would be interesting to know in what way, if any, it is associated with language. Since the chief function of the hyoid is the support of the muscles of the tongue, one would be led to infer that in those races where rapid talking and much talking were the rule, the hyoidean elements would coössify early, while among those people who speak slowly and deliberately and at the same time comparatively little, the hyoidean elements would coössify late in life, if at all. The complexity and modification of sound, depending largely upon the use of the tongue, would also furnish sufficient reasons for early or late coössifications.

Digitized by Google

M. Fritsch prend la parole sur: *Die Frage nach der Einheit oder Vielheit der amerikanischen Eingeborenenrasse, geprüft an der Untersuchung ihres Haarwuchses.*

Das Programm des augenblicklich tagenden Congresses giebt einen neuen, schlagenden Beweis dafür ab, dass gerade in Betreff des Continentes Amerika es bisher noch nicht gelungen ist, eine auch nur annähernd gesicherte Basis über die ethnographischen Verhältnisse der vorhistorischen Zeiten festzustellen. Wenn man die staunenswerthe Entwickelung dieses Landes ins Auge fasst, auf welche die ganze Welt mit Bewunderung blickt, so kann es nicht als ein Vorwurf erachtet werden, dass nicht schon früher die beschauliche Ruhe gewonnen werden konnte, um wissenschaftliche Beobachtungen über das eigene Land zu sammeln und festzulegen. Ja man kann wohl sagen, die Bildung dieses Congresses selbst sei veranlasst worden durch die Erkenntniss, dass es die höchste Zeit ist, gerade in Betreff Amerikas mit einer ganz besonderen Energie vorzugehen, um das Versäumte nachzuholen, ehe es zu spät dazu wird.

Das Wenige, was ich selbst mir erlauben möchte hier vorzubringen, hat auch den Zweck, auf eine bestimmte Lücke der wissenschaftlichen Beobachtungsreihen in der amerikanischen Ethnographie hinzuweisen und die bescheidene Aufforderung daran zu knüpfen, dem erkannten Mangel schleunigst abzuhelfen. Meine eigenen Beobachtungen kann ich dazu nur als eine Einführung in die Untersuchung, als eine Probe für die Nothwendigkeit und Nützlichkeit weiterer Fortsetzungen betrachten und bitte dieselben als solche mit Nachsicht aufzunehmen.

Die physische Beschaffenheit des amerikanischen Eingeborenen finden wir in den meisten Autoren über Ethnographie mit einer fast befremdenden Dürftigkeit behandelt; es kommt hinzu, dass sich die Darstellung noch grossentheils auf Angaben von Reisenden stützt, welche, nach dem flüchtigen Eindruck urtheilend, oft die wunderbarsten Merkmale zu Papier brachten. Es muss als unerlässlich bezeichnet werden, wenn ein Fortschritt angebahnt werden soll, solche nur durch den Augenschein gewonnene Angaben neuerdings unter Beweis

Digitized by Google

zu stellen, zu verlangen, dass dieselben durch strenge Beobachtung verificirt und nach Bedarf corrigirt werden, zumal sich dieselben untereinander vielfach in den wesentlichsten Punkten widersprechen. Ich weiss kein schlagenderes Beispiel für die verhängnissvolle Richtung, welche solche, auf ungenügende Beobachtung gestützte Beweisführung nehmen kann, als die Entdeckung mancher Autoren, dass die amerikanische Urrasse zweifellos mongolischen Ursprungs sei. Solcher Ausspruch ist zur Zeit gewiss unberechtigt.

Der verdienstvolle Peschel hat mit grossem Fleiss Angaben einer ganzen Reihe von namhaften Reisenden zusammengestellt, darunter A. v. Humboldt, Moritz Wagner, Burton, v. Tschudi, St. Hilaire und anderer, wonach bald hier bald dort mongolische Merkmale der amerikanischen Eingeborenenbevölkerung gefunden wurden. Peschel sieht sich trotz der mannigfachen in den Angaben erscheinenden Widersprüche dadurch veranlasst, mit v. Tschudi anzunehmen, die amerikanische Eingeborenenrasse sei von der mongolischen nicht zu trennen. Mir scheint als das beste Mittel, um das Zwingende in der versuchten Beweisführung zu widerlegen, nicht sowohl die citirten Autoren einer Unrichtigkeit zu zeihen, als vielmehr ihre Angaben durch weitere Zusätze zu bereichern. So beschreibt bekanntlich Prichard die Hottentotten an der Südspitze Afrikas als durchaus ähnlich den Mongolen. Broca führte die mongoloiden Stämme Australiens in die Wissenschaft ein, unter der Bevölkerung des slavischen Europas hat gewiss jeder dafür interessirte Ethnograph schon gelegentlich mongolische Gesichtszüge bemerkt. Wir haben so überall, wohin wir auf dieser Welt blicken, Mongolen, und die mongolische Rasse wird, wie Friedrich Müller es ausdrückte, „zu einem grossen Sack, in dem alles Unerklärbare Platz findet".

Anstatt „alles Unerklärbare" möchte ich vielleicht lieber sagen alles Unedle noch auf niedriger Entwickelungstufe des Körpers Stehende, was bei den höchsten Culturrassen durch mannigfache Kreuzung beseitigt wurde; dazu würde an erster Stelle zu rechnen sein die steigende Entwickelung der Nase bei Zurücktreten des Untergesichts und der Backenknochen.

Digitized by Google

Diese Mongolomanie einzelner Autoren erinnert an eine andere frühere Strömung ähnlicher Art, wo die verloren gegangenen Stämme Israels oder andere jüdische Einwanderungen über einen grossen Theil der Welt bis hinunter nach Fernando-Po und womöglich nach den Salomons-Inseln gesucht wurden.

Genauere Untersuchung des angeblich mongolischen Charakters der amerikanischen Eingeborenen, wozu die vergleichende Betrachtung guter Photographien nicht dringend genug empfohlen werden kann, wird denselben in den weitaus meisten Fällen als ein Trugbild erscheinen lassen, und den jetzt lebenden und zukünftigen Forschern die Möglichkeit gewähren, über manche der früheren Angaben zur Tagesordnung überzugehen.

Es ist hier nicht der Ort, näher auf die einzelnen Merkmale einzugehen, auf welche sich die Beweisführung stützt, und bescheide ich mich nur noch beiläufig zu bemerken, dass die viel ventilirte Schiefstellung der Augen gelegentlich auch bei unserer Rasse erscheint, wie ein liebliches Mädchen meiner eigenen Familie dieser Eigenthümlichkeit den Beinamen „China" verdankte; auch hat die Venus von Milo bekanntlich eine ungleiche Stellung der Augen und gehörte danach vielleicht auch eigentlich zur mongolischen Rasse.

Doch wenn in Bezug auf die Augenstellung die Angaben der Autoren über die Amerikaner wenigstens wechselnd ausgefallen sind, in einem Punkte scheinen sie Alle einig gewesen zu sein, nämlich, dass das Haar der Eingeborenen dem der Mongolen durchaus gleiche.

Friedrich Müller, mit dem ich sonst in den wichtigsten Punkten übereinstimme, sagt darüber: „Das Haar ist schlicht, lang, grob und von sehr schwarzer, glanzloser Farbe"; d. h. thatsächlich Mongolenhaar. Peschel berichtet: „Das straffe, lange, im Querschnitt walzenförmige Haar fehlt keinem einzigen Stamm". Andere Autoren sprechen sich ähnlich darüber aus, Alle meines Wissens: „Short and sweet". Sollte ich eine ausführlichere Arbeit über diesen Gegen-

Digitized by Google

stand übersehen haben, so bitte ich, diese nicht beabsichtigte Unterlassung gütigst zu entschuldigen.

Es ist nun keineswegs schwierig zu zeigen, dass die Angaben über das Haar der amerikanischen Eingeborenen demselben Vorwurf der Oberflächlichkeit unterliegen wie die übrigen oben erwähnten Angaben über den Mongolencharakter derselben. Dazu ist aber eben erforderlich, dass man sich die Objecte wirklich genau ansieht; aus den Untersuchungen ergiebt sich alsdann, dass die über den Haarwuchs gegebene Beschreibung nicht zutrifft.

Ich würde diesen Ausspruch vielleicht nicht wagen, wenn ich nicht in der Lage wäre, die hochansehnliche Versammlung selbst zum Richter anzurufen und ihr das Beobachtungsmaterial zu eigener Beurtheilung zu unterbreiten. Einen grossen Theil desselben verdanke ich der Güte der Herren Bastian, Reiss, v. den Steinen und Ehrenreich, auch standen mir die Beamten des Museums, besonders Herr Dr. Höckert, bei Entnahme der Proben sehr hülfreich zur Seite, wofür ich den Herren an dieser Stelle meinen besten Dank ausspreche.

Die flüchtige Betrachtung des Haares auf dem Kopfe der Individuen in unserer Umgebung genügt nicht, zumal Haartracht, Einmischung von fremden Bestandtheilen, sowie der Kopfputz das Aussehen des Haares stark beeinflussen. Es ist nothwendig die Proben in eine bestimmte, direkt vergleichbare Form zu bringen, was ich bereits seit einigen Jahren nicht ohne Nutzen durchgeführt habe. Selbst wenn die Proben nur in der Form mikroskopischer Präparate gewöhnlicher Grösse angeordnet sind, wie solche in einiger Anzahl dem Congress vorliegen, lässt sich mancherlei aus der Vergleichung lernen; ein weiteres Hülfsmittel zur eingehenden Untersuchung ist die Aufrollung eines einzelnen vorher in Betreff auf die Länge gemessenen Haares zu einem kleinen Ringe von etwa 1 cm. Durchmesser und Befestigung dieser Ringe, in Balsam eingeschlossen, unter dem Deckgläschen so, dass Anfang und Ende des Haares der Untersuchung zugänglich bleibt. Auch solche Präparate erlaube ich mir der Versammlung zur Beurtheilung vorzulegen.

Um einen Maassstab dafür zu gewinnen wurden in den

Digitized by Google

herumgereichten Cartons unten zwei Proben gelegt, welche ich in dieser Beziehung als die Grenzen der Menschheit bezeichnen möchte: Das Haar eines sehr hellblonden, deutschen Knaben von leicht gelockter Anordnung und das sehr eng spiralig gedrehte, tief pigmentirte Haar einer Buschmännin. Von beiden Proben entfernt sich das Haar der Amerikaner sehr stark und nähert sich gleichzeitig thatsächlich etwas dem Mongolenhaar; dass es aber solchem Haar in typischer Gestaltung keineswegs gleich ist, wird ein Blick auf die dritte Probe, Haar eines Japaners, deutlich machen können.

Der allgemeine Ueberblick über die Gesammtheit der Präparate beweist, dass in Bezug auf die Haarbildung die von den meisten Autoren vertretene Einheit der eigentlichen amerikanischen Rasse, von den Jägervölkern Nord-Amerikas bis hinunter zum Feuerland und Patagonien, sich als thatsächlich nicht erweisen lässt, wenn sie dadurch auch nicht als unmöglich hingestellt wird. Trotz mannigfacher individueller und Stammverschiedenheiten ist der Charakter doch insoweit ein einheitlicher, von dem mongolischen der Regel nach stark abweichender, dass die Annahme mannigfacher fremder Beimischungen zu einer ursprünglich einheitlichen Rasse genügende Erklärung für die Abweichungen bieten würde.

Die von Charles Pickering versuchte Unterscheidung einer mongolischen und einer malaiischen Rasse in Amerika findet durch die Haarvergleichung keine Unterstützung; dagegen hindern die Ergebnisse es nicht, die auch durch anderweitige physische Merkmale abgesonderte hyperboräische Rasse der Eskimo von den übrigen zu trennen.

Die vorliegenden Proben lehren, dass der typische Haarwuchs der Amerikaner schlicht, oder leicht wellig und als Regel keineswegs so straff ist wie das Mongolenhaar. Ferner, dass es von mässiger Stärke (also nicht grob) und nur mittlerer Länge ist. Die stark wechselnde Farbe gehört den Nuancen des Braun an, von dem Hellbraunen (besonders jugendliche Individuen) bis zum Schwarzbraunen; tiefschwarzes Haar, wie es den Mongolen bei grosser Länge und Dicke als Regel eigen ist, gehört

Digitized by Google

unter den amerikanischen Eingeborenen zu den Ausnahmen, deren Erklärung zu versuchen ist. So entfernt sich der Haarwuchs des Amerikaners fast in allen Punkten von demjenigen der Mongolen Ostasiens.

Findet das soeben Angeführte den Beifall der Versammlung, so ist durch die Haaruntersuchung ein weiterer höchst erfreulicher Stützpunkt gewonnen für die stets an Ausbreitung gewinnende Anschauung, dass es eine einheitliche Rasse war, welche die Unterlage für die heutigen so verwickelten ethnographischen Verhältnisse des Landes bildete, gleichviel wie und woher dieselbe durch fremde Eindringlinge später modificirt wurde.

Unter den mir zugänglichen Proben maass das längste Haar, welches ich bisher fand, nur 68 cm; selbstverständlich mag unter dem im Museum vorhandenen Material gelegentlich längeres gefunden werden, doch wird der Unterschied kaum mehr als etwa 10 cm ergeben, was immer noch eine sehr mässige Entwickelung bedeutete. Dabei ist zu berücksichtigen, dass höchst wahrscheinlich der grössere Theil des zur Ausschmückung der Masken verwandten Haares vom weiblichen Geschlecht stammt. Es unterliegt bekanntlich keinen Schwierigkeiten unter unseren Rassen wie unter den Asiaten Haar von mehr als Meterlänge zu finden; schönes Frauenhaar, wie solches von mehreren deutschen Damen vorliegt, zeigt 134 cm Länge und darüber.

Die zusammengerollten amerikanischen Haare sehen meist noch so zart und wenig massig aus, dass sie unter gleich präparirten europäischen gar nicht auffallen. Die Dickenunterschiede beider Enden sind nicht bedeutend.

Sehr bemerkenswerth sind die starken Abweichungen in der Pigmentirung, welche besonders durch die Hinzuziehung des kindlichen Alters in sehr breiten Grenzen schwankt. Wie schon an den durch Herrn Dr. Ehrenreich mitgebrachten Haarproben von Botokudenkindern vor mehreren Jahren constatirt wurde, ist noch im Alter von etwa 10 Jahren die Pigmentirung gewöhnlich so gering, dass gar keine Rede davon sein kann, das Haar als schwarz anzusprechen, sondern die

Digitized by Google

Nuance als ein röthliches Hellbraun zu bezeichnen ist. Die allmählich steigende Pigmentirung macht sich durch den abweichenden Ton beider Enden eines Strähnes bemerkbar, wobei natürlich dem proximalen der dunklere Ton eigen ist (auch bei europäischen Kindern lässt sich, wenn auch in geringerem Maasse, gelegentlich die Veränderung der Farbe gegen die Spitzen zu feststellen).

Das umfangreichste Material, welches zur Zeit aus Amerika mir zur Verfügung steht, verdankt die Wissenschaft unserem hochverehrten Vorsitzenden, Herrn Dr. Reiss, durch die zahlreichen, von Ancon stammenden Mumien. Es zeigt sich an diesen Mumien der Haarwuchs meist ziemlich vollständig erhalten und bestätigt die oben gemachten Angaben, was die Länge, Stärke und Anordnung der Haare betrifft.

Die Verwerthung der Farbenunterschiede für eine allgemeine Vergleichung könnte mit gewissem Recht angefochten werden, da unzweifelhaft eine postmortale Veränderung derselben Platz greift. Dieser Umstand wird durch eine der vorgelegten Proben besonders anschaulich gemacht, bei welcher gegen sonstige Erfahrungen das distale Ende eines Haarsträhnes dunkler erscheint als das proximale. Die auf den ersten Blick befremdliche Thatsache erklärt sich sehr einfach dadurch, dass bei der vorliegenden Mumie zufällig die Kopfbinden den dunkler gebliebenen Theil gegen die Witterungseinflüsse schützten, während die Wurzelabschnitte entblösst lagen.

Gleichwohl ist die Haarfärbung der Mumien, wenn auch gewiss durchschnittlich etwas ausgebleicht, doch nicht durchaus abweichend geworden, wie die Vergleichung mit anderen nicht von Mumien entnommenen Haaren erkennen lässt. Bei den im Gräberfeld von Ancon beigesetzten Individuen waren ebenfalls die Haare der Kinder sehr hell von Farbe, so dass man, dem Alter nach Schätzung folgend, eine Stufenleiter der Helligkeit in den Haaren zusammenstellen kann; es liegen deren beispielsweise drei Proben als Präparate vor.

Gerade das Haar der Anconmumien, wovon ich durch Herrn Dr. Reiss' Güte in der Lage bin eine grössere Probe in Natur vorzulegen, um den Zusammenhang des im Präparat

Digitized by Google

gegebenen Bildes mit der Wirklichkeit festzuhalten, erscheint mir als besonders typisch für den grössten Theil der amerikanischen Eingeborenen; gerade bei ihnen ergiebt sich, dass es durchaus nicht straff, sondern leicht wellig war, dass es nur von tiefbrauner Farbe und nicht grob war.

Herr von den Steinen theilt mir mit, dass er gelegentlich sogar durch wirklich gelocktes Haar in Süd-Amerika überrascht worden ist.

Das bunte Gewirr der mannigfachen Proben, in vergleichbare Form gebracht, wurde ohne vorgefasste Meinung nach der besonders notirten Herkunft, nicht seiner Beschaffenheit nach geordnet, und mit einer gewissen Spannung verfolgte ich die allmähliche Entstehung des mir selbst noch unbekannten Gesammtbildes. Es handelte sich ja darum, ob die einzelnen Proben, wie die einzelnen Worte einer zu entziffernden Schrift, richtig zusammengefügt, einen lesbaren Text darstellen würden?

Nun, ich gestehe, dass der Erfolg meine eigenen Erwartungen weit übertroffen hat, und ein Blick auf die vorliegenden, die Zusammenstellung der Haarproben enthaltenden Tafeln wird in dem Beschauer vermuthlich auch den Eindruck hervorrufen, dass die Schriftzüge recht wohl lesbar sind. Freilich sind es nur lose Blätter, gleichsam herausgerissen aus dem Buche, welches von dem physischen Menschen Amerikas handelt; aber wenn dieselben Beifall finden, so steht zu hoffen, dass es gelingt Mitarbeiter zu gewinnen, deren gütiger Beistand es ermöglicht, die vereinzelten losen Blätter immer mehr und mehr zu einem stattlichen Bande zu ergänzen.

Was ich aus dem bereits Vorliegenden glaube ablesen zu sollen, ist vor allen Dingen eine höchst bemerkenswerthe Uebereinstimmung unter den Haarproben, welche den Culturvölkern des Continentes entnommen wurden, repräsentirt durch die Ancon-Mumien, ebenso wie von Chibcha oder Cuzco. Daran schliessen sich diejenigen der Botokuden, vom lebenden Menschen entnommen, unverkennbar an, ein Umstand, der weiterer Erklärung, wie sie zur Zeit noch nicht gegeben werden kann, bedarf.

Haar von dem beschriebenen Charakter ist dem Mongolen-

Digitized by Google

haar möglichst unähnlich; denn letzteres ist straff, grob, sehr dunkel pigmentirt und häufig sehr lang, dagegen ähnelt ersteres unverkennbar dem Haar, wie es polynesische Bevölkerungen aufweisen.

Werfen wir einen Blick auf eine andere Tafel der vorliegenden Proben, so tritt uns ein durchaus abweichendes Bild entgegen; die Haare erscheinen dunkler, vielfach wirklich schwarz, dabei straffer und gröber. Fragen wir nach der Herkunft, so ergiebt sich, dass hier die Jägervölker Nord-Amerikas und Stämme der Nordwestküste vorliegen. Hieran schliessen sich aber wiederum manche isolirten Stämme des südlichen Amerika, die Parintintim, Miasal und Jivaro, welche durch Stärke und Pigmentirung des Haares schon an asiatische Proben erinnern.

So zeigt die Haaruntersuchung in gleicher Weise, wie die Untersuchung der Schädel und Sprachen, dass hier ungemein verwickelte Probleme vorliegen, zu deren Lösung es unter allen Umständen erforderlich sein wird, ein sehr viel reicheres Vergleichsmaterial zusammenzutragen, als augenblicklich vorliegt.

Die nordwestlichsten Provinzen des Continentes sind diejenigen, wo Spuren asiatischer Einwirkung auch im Haarwuchs unverkennbar sich erhalten haben, wofür die von einem Bella-Coola-Indianer entnommene Probe als gutes Beispiel dienen kann, da sie fast völlig mit dem vorliegenden Japaner-Haar übereinstimmt. Auch das Gebiet der arktischen Indianer, Vancouver und Alaska liefern ähnliche Proben, wenn auch weniger constant, da die Haare nicht selten den Charakter der Hyperboräer tragen.

Sie führen hinüber zu Proben, welche Eskimo-Haare der Nordwestküste zeigen. Hätte man keine anderen Merkmale zu berücksichtigen als den Haarwuchs allein, so wäre keine Veranlassung gegeben, diese Stämme von den anderen Bewohnern des Continentes zu trennen, weil sie wie die zuletzt Besprochenen von der Nordwestküste gewöhnlich pigmentirt, schlicht, wenn auch nicht straff und von mittlerer Stärke bei mässiger Länge sind.

Da aber die sonstige körperliche und geistige Entwicke-

Digitized by Google

lung sie den zur sogenannten hyperboräischen Rasse vereinigten Völkern anreiht, so erscheint auch mir unzweifelhaft, dass die Trennung von den echten Nordamerikanern nothwendig ist. Dabei darf nicht vergessen werden, dass ihr Haarwuchs dem der andern zur gleichen Rasse gehörigen Völkern, gleichviel ob sie im nördlichsten Asien oder Europa wohnen, z. B. dem Haar der Lappen, wie andererseits dem der Aino nicht unähnlich ist, sowie dass wir in den Aino's auch in Asien Völkerschaften haben, welche den Charakter der Mongolen nicht erkennen lassen.

So ergiebt sich die Nothwendigkeit, eine von der eigentlich geographischen abweichende Begrenzung der ethnographischen Provinzen herzustellen, wozu freilich eine viel genauere Kenntniss der Völker nothwendig sein wird, als wir zur Zeit besitzen. Es kann daher augenblicklich zu Nichts führen, sich über Möglichkeiten zu verbreiten, die vielleicht niemals zur Höhe von Thatsachen erhoben werden können. Doch scheint mir diese offenkundige Incongruenz der ethnographischen und geographischen Provinzen unserer Erde eine weitere Unterstützung der von mir früher an anderer Stelle niedergelegten Ansicht abzugeben, dass noch bei der vorhistorischen Verbreitung unseres Geschlechtes auf dieser Erde vielfach andere continentale Verhältnisse vorgelegen haben müssen, als jetzt vorhanden sind.

Die Hauptresultate der vorliegenden Untersuchung kurz resumirend möchte ich folgende Punkte besonders betonen:

Die Haarvergleichungen stützen die Ansicht von einer durch den ganzen Continent, mit Ausnahme der Polarländer, verbreiteten einheitlichen Urrasse nicht sonderlich; doch könnte dieselbe unter der Annahme mannigfacher fremder Einwanderungen gleichwohl aufrecht erhalten werden.

Gerade die Culturvölker Central- und Süd-Amerikas zeigen den Typus der Haarbildung besonders rein und entfernen sich am stärksten von der mongolischen Haarbildung, während er auffallende Aehnlichkeiten mit dem polynesischen darbietet.

Hat mongolische Einwanderung stattgefunden, so erscheinen ihre Spuren nur als wechselnde Beimischung spora-

Digitized by Google

disch unter wenig in der Cultur fortgeschrittenen Stämmen.

Die Cultur auf specifisch mongolische Bevölkerungen zurückzuführen ist danach zur Zeit unmöglich; wie weit solche gelegentlich dazu Anstoss gegeben haben, lässt sich durch physische Merkmale der vorhandenen Reste und der Jetztlebenden nicht feststellen.

Augenblicklich haben wir uns jedenfalls dahin zu bescheiden, die Monroe-Doctrin auch auf die Ethnographie anzuwenden und ich schliesse daher diese Mittheilungen mit dem Ausspruch: Amerika den Amerikanern.

M. von den Steinen. Ich freue mich sehr, Seitens des Herrn Vortragenden die gewöhnliche Auffassung des Indianerhaars bekämpft zu sehen, nachdem ich mich unter den Schingú-Stämmen häufig mit grosser Verwunderung gefragt habe: ist dieses Haar dick, straff und dunkelschwarz oder nicht vielmehr ziemlich fein, wellig und braunschwarz? Das typische Rosshaar habe ich nirgendwo beobachtet, dagegen ein Haar mit den beschriebenen abweichenden Eigenschaften bei Stämmen von sehr verschiedener Abstammung. Wir haben vollständige Lockenköpfe unter den Indianern angetroffen. (Vorlage von Photographieen und Proben.) Ich kann versichern, dass ich oft genug an das Haar der Polynesier erinnert worden bin, wie es mir von Reisen in Oceanien durch eigene Anschauung bekannt geworden ist.

M. Emile Schmidt analyse sommairement son mémoire intitulé: *Die Chronologie des diluvialen Menschen in Nordamerika.*

Wenn wir rückwärts schauend die Schwelle der geschriebenen Geschichte im engeren Sinne überschreiten und in das Gebiet der Prähistorie eintreten, so verändert sich für uns mit einem Schlage der chronologische Maassstab. Die Geschichte gewinnt eine fast mathematische Schärfe durch den Besitz eines exakten Maassstabes von Jahren, Jahrzehnten, Jahrhunderten. Ganz anders ist das Maass dessen, was über die Zeit, wo der Mensch bewusste Aufzeichnungen als Dokumente seines Daseins machte, zurückliegt. Die Prähistorie theilt hier die chrono-

Digitized by Google

logischen Schwierigkeiten mit der Geologie: beide müssen darauf verzichten den exakten Maassstab der Geschichte anzuwenden. Wohl drängt sich oft die Ueberzeugung auf, dass wir es mit sehr beträchtlichen Zeitgrössen zu thun haben, aber deren Maass ist immer nur ein sehr unbestimmtes, und in den meisten Fällen müssen wir uns bescheiden, wenn es uns möglich war, ein „Früher" oder „Später" mit einiger Sicherheit festzustellen.

Wie in der Geologie, so sind auch in der Prähistorie Versuche gemacht worden, exakte Zeitbestimmungen für einzelne Daten anzustellen. Wir können über sie kurz hinweggehen: alle die Versuche, die Zeit, welche uns von der letztverflossenen geologischen Epoche, der Diluvialzeit, scheidet, in Jahreszahlen auszurechnen, stehen auf mehr als unsicherem Grund, und ebenso sind alle Versuche, einzelne prähistorische Daten mit dem exakten Zeitmaassstab der eigentlichen Geschichte zu messen, ohne brauchbares Resultat geblieben. Der Grundfehler aller dieser Versuche ist der, dass gewisse Vorgänge, deren Ablauf und Maass wir während eines gewissen, aber relativ nur immer kurzen Zeitraumes übersehen können, auch für sehr weit zurückliegende Zeiträume als konstant angenommen worden sind. Die Berechnungen aus neubildenden und aus zerstörenden Vorgängen, Fluss- und Meeresanschwemmungen, Tropfstein-, Torflagerbildung, Auswaschung von Felsen, von Flussufern etc. — sie alle haben sich nicht bewährt. Und so genügt hier eine blosse Erwähnung der Jahreszahlen, welche man für einzelne prähistorische Beobachtungen in Amerika ausgerechnet hat, wie die 10000 Jahre, um welche Agassiz das Vorkommen des Menschen in Florida zurückversetzte, oder wie das von Dowler auf 57600 Jahre berechnete Alter eines Fundes in New-Orleans. Diese Zahlen halten einer nüchternen Kritik ebensowenig Stand, wie ähnliche Berechnungen über die Zeit des prähistorischen Menschen in der alten Welt.

Wenn nun aber auch die Prähistorie auf die Genauigkeit der geschichtlichen Chronologie verzichten muss, so bleiben ihr doch wenigstens für eine relative Zeitrechnung eine Anzahl von Hilfsmitteln übrig, an deren Hand sie die einzelnen That-

Digitized by Google

sachen doch zeitlich ordnen kann. Diese Hilfsmittel sind theils kultureller, theils geologisch-paläontologischer Natur.

Es ist bekannt, dass die schon im Alterthum aufgestellte Aufeinanderfolge einer Stein-, Bronze- und Eisenstufe in neuerer Zeit eine fast allgemeine Annahme gefunden hat. Aber so bequem eine solche Eintheilung für die Klassifikation von Funden ist, so ist sie doch nicht ausreichend, namentlich nicht für die erste, längste Zeit der Prähistorie, in welcher Stein das vorzugsweise verwendete Material für die menschlichen Artefakte bildete. So erklärt sich der Wunsch nach weiterer Unterscheidung, ein Wunsch, dem bekanntlich De Mortillet durch seine weitere Untereintheilung der Steinzeit zu genügen geglaubt hat. Die Entwickelung derselben lasse — so nahm er an — wieder eine regelmässig auftretende Anzahl von Stufen erkennen. Auf der ältesten derselben, von ihm Epoche von St. Acheul, später Chelléen genannt, habe der Mensch nur äusserst rohe, mandelförmige Steinbeile anzufertigen vermocht; es sei darauf eine Periode gefolgt, das Moustérien, in welchen auch Schabsteine und dreieckige, nur auf einer Fläche behauene Lanzenspitzen als besonders charakteristisch angefertigt worden seien. Auf der dritten Entwickelungsstufe, dem von ihm sogenannten Solutréen habe der Mensch dann schon schöne, regelmässig lanzett- oder lorbeerblattförmige, auf beiden Seiten bearbeitete Feuersteinspitzen zu schlagen verstanden. Noch weiter in der Cultur fortgeschritten (Magdalénien), habe der Mensch auf Material von Knochen oder Steinen Zeichnungen eingeritzt und sogar Relief- und Rundskulpturen angefertigt; die höchste Entwickelung in der Steinzeit endlich gipfelte in der sogenannten Epoche von Robenhausen, deren Steingeräthe sich durch schöne Politur von den Produkten der früheren Epochen unterschieden. Man erkennt die Künstlichkeit und Willkür der Mortillet'schen Eintheilung auf den ersten Blick: sie ist ein durch Verallgemeinerung ganz einzelner, specieller Fundverhältnisse gewonnenes Schema, das für die Einreihung einer Sammlung in Schränken unter Umständen bequem sein mag, aber sofort seinen Dienst versagt, wenn man seine Richtigkeit an den Thatsachen irgend eines neuen Fundes zu prüfen versucht.

Digitized by Google

Nicht nur, dass z. B. de Mortillet selbst genöthigt war, den Namen für seine erste Epoche, die er nach dem Fundort von St. Acheul benannt hatte, später zu ändern, weil er bei weiterer Ausdehnung seiner Beobachtungen erkannte, dass die Verhältnisse hier nicht in sein aufgestelltes Schema passten, es haben auch Untersuchungen, wie z. B. die in den belgischen Höhlen von Dupont angestellten, dargethan, dass der Gang der Entwickelung der Geräthe unter Umständen geradezu ein umgekehrter war, dass auf eine Zeit mit höher entwickelter Kunstfertigkeit rohere Zeiten folgten. Und dann ist es sehr gewagt, anzunehmen, dass überall zu gleicher Zeit die gleichen Geräthe gefertigt worden seien. Wie ungeheuerlich wäre die Vorstellung, dass zu einer bestimmten Zeit überall die Steingeräthe nur auf der einen Seite behauen worden seien, oder dass überall gleichzeitig sehr fein behauene Pfeilspitzen geschlagen worden seien. Solche Eintheilung mag ganz lokal genommen ihre Berechtigung haben, für eine allgemeine Chronologie der frühesten Entwickelungen des Menschengeschlechtes sind sie unbrauchbar. Es bleibt für die Zeitbeurtheilung jener weit zurückliegenden Epochen noch der paläontologisch-geologische Weg übrig, d. h. die Hilfsmittel der Geologie. Die Zeit liegt abgeschlossen hinter uns, in welcher man die Gleichzeitigkeit der Menschen mit jetzt ausgestorbenen Thieren leugnete; wir wissen jetzt, dass er nicht nur mit solchen Thieren zusammen gelebt hat, die jetzt in den Gegenden jener Fundstellen nicht mehr vorkommen, d. h. die ausgewandert sind, sondern dass er noch weit in jene viel entferntere Zeit zurückreicht, in welcher noch zahlreiche, jetzt ausgestorbene Thiere die Erde bevölkerten. Wie eben die einzelnen dieser ausgestorbenen Thiere zeitlich zu ordnen sind, darüber gehen die Meinungen noch weit auseinander; eine Klarheit darüber ergiebt sich im einzelnen Fall in der Regel nur aus der sorgfältigen Berücksichtigung der stratigraphischen Verhältnisse der einbettenden Schichten. Und so bildet die wissenschaftliche Beurtheilung der einzelnen diluvialen Ablagerungen und ihrer Entstehung zugleich auch für die Chronologie des diluvialen Menschen die wichtigste Grundlage.

Digitized by Google

Eine mehr und mehr zunehmende Temperatur-Erniedrigung bezeichnet auch für Nord-Amerika den Schluss der Tertiär-, den Beginn der Diluvialzeit; auf dem Höhepunkt der letzteren ist das ganze nördliche Nord-Amerika bis herab zum 59. Breitegrad von einer riesigen Eiskappe bedeckt, von deren gewaltiger Dicke die an den Catskill Mountains bis zu 3250', auf dem Jay Peak bis 4000', auf den Green Mountains bis zu 5000' Höhe hinaufreichenden Gletscherschliffe und Ritzungen Zeugniss ablegen. Ueberall innerhalb dieses Gebietes, das rund 20 Millionen Quadratkilometer umfasst, finden sich die Ueberreste dieser mächtigen Vergletscherung: wo Fels ansteht, zeigt er die charakteristische Form der Rundhöcker, der Felsschliffe, der Gletscherstreifung, die im Ganzen eine nordsüdliche Richtung einhält; der Untergrund ist überall gestaucht, verquetscht; ganz enorme Schuttmassen bilden typisch ausgeprägte Moränenlandschaften von einer in der alten Welt nicht gekannten Ausdehnung: das ganze ungeheure Gebiet der grossen und der kleinen Seen des mittleren Nordamerikas ist Nichts, als eine einzige grosse Moränenschuttablagerung, die sogenannte Kettle Moraine. Aber die Vergletscherung war nicht ein Process, der in langsam gleichmässigem Ablauf erst seinen Höhepunkt erreichte, um dann ebenso gleichmässig wieder abzufallen: seit der grössten Entwickelung der Vergletscherung haben ganz bedeutende Oscillationen stattgefunden, wärmere Klima-Perioden wechselten mit kalten ab und zwar sehr wahrscheinlich zu wiederholten Malen. Aber keine der nachfolgenden Kälteperioden hat an Intensität und Extensität ihrer Erscheinungen die frühere Eiszeit, den Kulminationspunkt der ganzen Diluvialperiode wieder erreicht. Was wir jetzt als eine typische Moränenlandschaft vor uns sehen, ist nur die Ablagerung späterer Eiszeitperioden; peripherisch werden diese Moränen von einem breiten Gebiet noch älterer Schuttmassen umsäumt, die freilich nicht mehr so das typische Bild der Moränen zeigen, eben dadurch nur ihr höheres Alter bekunden: durch die so viel länger dauernde Erosion, Denudation, Nivellirung ist der Charakter der Moräne mehr verwischt, das Schuttmaterial mehr gleichmässig ausgebreitet, das Gebiet durch Flüsse regelmässiger drainirt.

Digitized by Google

Dass zwischen der Ablagerung der älteren und der neueren Schuttmassen Zeiträume mit milderer Temperatur, mit geringerer Ausdehnung der Gletscher lagen, das beweisen u. A. die am Ohio zwischen zwei verschiedenen Schichten unzweifelhaft glacialen Ursprunges eingeschobenen Ablagerungen mit wohlerhaltenen thierischen und pflanzlichen Resten, ein wahres forest-bed, in welchem Knochen von Mammuth, Mastodon, Biber etc. ebensowohl, wie die Baumstümpfe das Vorhandensein eines milderen Klimas zwischen kälteren Perioden bezeugen.

Es ist somit eine Gliederung der Eiszeit in mehrere, durch wärmere Abschnitte getrennte Kälteperioden zu konstatiren. Es liegt in der Natur der Sache, dass in dem direkt von den Gletschern abgelagerten Schutt keine menschlichen prähistorischen Dokumente, weder Menschenreste selbst, noch Artefakte enthalten sind. Aber auch in den zwischen ächten Moränen eingelagerten interglaciären, aus wärmerer Zeit stammenden Schichten sind bis jetzt keine prähistorischen Funde bekannt, und es würde schlecht um unsere Kenntniss des diluvialen Menschen und seine Chronologie stehen, wenn nicht noch im Diluvium andere Bildungen vorhanden wären, in welchen die Anwesenheit des Menschen zur Zeit ihrer Absetzung unzweifelhaft sich konstatiren lässt. Es sind dies die diluvialen Schotter und der Löss.

Während der eigentlichen Kälteperioden häufte sich unter und am Rande der Gletscher eine ausserordentlich grosse Menge von Schuttmaterial an. Wenn dann aber wärmere Zeiten kamen, die Gletscher abschmolzen und sich zurückzogen, dann mussten die dadurch frei werdenden Gewässer das aufgehäufte Schuttmaterial in starken Fluthen nach abwärts führen, rollen, ausbreiten. War die älteste Vergletscherung die intensivste, so muss auch die Ausbreitung des aus ihr stammenden Schuttmaterials während der darauffolgenden Interglacialzeit am extensivsten gewesen sein: die folgenden Eiszeiten hatten weniger Schutt aufgehäuft, es wurde daher auch beim Abschmelzen und Rückzug ihrer Gletscher weniger Material durch die Flüsse ausgebreitet. Während der Zunahme der Gletscher war diese Schuttausbreitung geringer, oder ganz unterbrochen, es trat

Digitized by Google

während dieser Zeit die anbildende Thätigkeit der Flüsse mehr zurück, ihre erodirende dagegen in den Vordergrund: in das vorher deckenartig ausgebreitete Schottermaterial wurden Rinnen eingeschnitten. Auf der Höhe des zweiten Vorrückens der Gletscher schloss sich also thalabwärts an diese ein den Flüssen folgendes Schottergebiet an, in welches die letzteren selbst wieder mehr oder weniger breite und tiefe Thalrinnen eingeschnitten hatten. Schmelzen dann die Gletscher der zweiten Eiszeit wieder ab, so wiederholte sich derselbe Vorgang: in die vorhandenen Thalrinnen hinein wurde von Neuem Schotter vorgeschoben, aber, da diese Eiszeit von geringerer Intensität war, als die erste, bildeten auch diese Schotter nicht so mächtige Ablagerungen; sie erreichten nicht mehr das obere Niveau der früheren Schotter und reichten nicht so weit thalabwärts, wie die letzteren. Die ganze Summe der aufeinander folgenden Schotterablagerungen lässt sich in ihrer Anordnung mit Zwiebelschalen vergleichen: jede jüngere Schotterschicht ist in die rinnenförmige Auswaschung der zunächst älteren eingelagert. Jede solche Ablagerung schliesst nach oben mit einem, im Ganzen steigenden Niveau ab, und da die Masse jeder folgenden Schotterschicht geringer ist, als die vorhergehenden, so fallen die oberen Niveaus von den Seiten der Thäler nach ihrer Mitte, d. h. nach den jetzigen Flussläufen zu, treppenförmig (terrassenförmig) ab.

Es darf nicht unerwähnt bleiben, dass die Auffassung von der Entstehung der Schottermassen und ihrer terrassenförmigen Anordnung zur Zeit in Amerika noch nicht die herrschende ist. Sie ist zunächst in Europa gewonnen worden und zwar in erster Linie durch die eingehenden und scharfsinnigen Untersuchungen Penck's über die geologischen Vorgänge der Eiszeit. Aber die Verhältnisse in Amerika zeigen in allen Punkten eine so durchgreifende Uebereinstimmung mit jenen der alten Welt, dass wir mit Nothwendigkeit dazu hingedrängt werden, auch für dort den gleichen Entstehungsmodus, wie für die alte Welt, anzunehmen, um so mehr, als diese Erklärungsweise viel einfacher ist, und weit besser den einzelnen Erscheinungen gerecht wird, als die älteren, freilich in Amerika noch ziemlich

Digitized by Google

allgemein festgehaltenen Erklärungsversuche. Danach hätten — so nimmt man an — nachdem die Kälte ihren Höhepunkt überschritten hätte, verschiedene, sehr beträchtliche Niveauschwankungen stattgefunden. Zunächst hätten sich die centralen Theile des Landes gesenkt, die Küstengegenden gehoben. Die Folge dieser Niveauverschiebungen sei gewesen, dass bei dem verminderten Gefälle der Flüsse Ablagerungen stattgefunden hätten, die im unteren Theile des grossen centralen Beckens von Nordamerika noch immer bis zu 250 Fuss, weiter nördlich bis 330 Fuss und mehr das Niveau der jetzigen Flüsse überstiegen hätten. Zu unterst hätten sich die gröberen Massen, Gerölle, abgesetzt, in höherem Niveau dann später das feinere und feinste Material, der Löss.

Nach dieser Zeit der Senkung des Inneren des Landes und der Hebung der Küsten — eine Zeit, welche als Champlain-Epoche bezeichnet wird —, sei dann der umgekehrte Vorgang eingetreten, eine Hebung des Inneren, bei gleichzeitiger Senkung der Küsten: die Flüsse hätten dadurch erhöhte Stosskraft erhalten, und es hätte umgekehrt wie in der anbildenden Champlain-Periode, die Wegführung, die Erosion überwogen. Diese Niveauänderungen aber hätten sich nicht in gleichmässigem Gange ausgebildet, sondern in Absätzen, gleichsam ruckweise, und desshalb habe sich auch die Erosion nicht gleichmässig, sondern absatzweise vollzogen; die Wirkung dieser in ungleichem Tempo aufgetretenen Erosion sei aber die Ausbildung der so eigenthümlichen Terrassen in den Flussthälern gewesen, nach welchen diese ganze, der Champlain-Epoche folgende Zeit den Namen der Terrassen-Epoche erhalten hat.

Ist die hier in ihren allgemeinsten Zügen vorgeführte Auffassung richtig, so müssten wir wohl auf eine chronologische Einsicht in den Ablauf ihrer einzelnen Fragen, sowie auf eine Beantwortung der Frage nach der etwaigen Gleichzeitigkeit europäischer paläanthropologischer Funde verzichten Aber dieser ganzen Auffassung stehen doch sehr schwer wiegende Bedenken entgegen. Nach der Art früherer geologischer Erklärungsversuche setzt sie ganz ungeheuere geologische Vorgänge, Hebungen und Senkungen von beträchtlicher Intensität

Digitized by Google

und Ausdehnung in Bewegung und trotzdem reicht sie zur Erklärung nicht aus. Denn wir finden ganz die gleichen Anbildungs-, wie Erosionserscheinungen wie im Inneren des Kontinents, dem grossen centralen Becken des Mississippi, so auch an der Ostküste, wo das Terrain steil zum Meer abfällt und auch früher immer steil abfiel. Auch die so charakteristische Ineinanderschalung der einzelnen Schottermassen, auf welche schon Lyell hingewiesen hat, bleibt bei dieser Auffassung der Verhältnisse unerklärt und unerklärlich. Wie künstlich und willkürlich muss ferner die Annahme erscheinen, dass nicht nur in Amerika, sondern auch in der alten Welt dieselben, miteinander gar nicht in irgend welchem Konnex stehenden, komplicirten Bodenbewegungen der centralen Senkung und Küstenhebung mit nachheriger absatzweiser centraler Hebung und Küstensenkung in durchaus gleichartiger Weise aufgetreten und einander gefolgt seien. Stellen wir die beiden Erklärungsversuche nebeneinander, so trägt der eine die Merkzeichen einer guten, der andere die einer schlechten Hypothese: die letztere setzt riesige und höchst komplicirte Vorgänge voraus und kann doch die Erscheinungen nicht zufriedenstellend erklären, die andere reicht mit viel einfacheren, bestimmt nachweisbaren Vorgängen, der Succession mehrerer abwechselnder Kälte- und Wärmeperioden, aus und erklärt genügend sowohl die einzelnen Erscheinungen, als auch ihre, über das ganze Gebiet der Eiszeit sich erstreckende Verbreitung.

Fast noch mehr, als über die Genese der Schotter gehen die Meinungen auseinander über die Bildung einer weiteren diluvialen Ablagerung, deren Geschichte gerade für die Beurtheilung des Alters des Menschen von so hoher Bedeutung ist, nämlich des Löss. Derselbe zeigt in Amerika genau dieselben petrographischen und stratigraphischen Verhältnisse wie in der alten Welt, und wie hier ist er auch dort an das Vorkommen der anderen diluvialen Gebilde, insbesondere an das Gebiet der Schotter gebunden. Er besteht aus sehr feinem, bald mehr sandigem, bald mehr thonigem oder mergeligem Material; eine deutliche Schichtung ist nicht vorhanden, dagegen ist für ihn die Neigung, in vertikalen Abstürzen abzubrechen, ebenso

Digitized by Google

charakteristisch in Amerika, wie in Europa oder in Asien. Sehr gewöhnlich findet man in ihm feine vertikale Spalträume, die in ihrer Form den Abdrücken von Pflanzen oder Wurzeln entsprechen. Auch die rundlichen Koncretionen der sog. Lössmännchen oder Lösskindel sind dem amerikanischen Löss ebensogut eigen, wie dem der alten Welt. Von Fossilien kommen am häufigsten vor die Schalen von Landschnecken, wie Hyalina, Stenotrema, Helix, Helicina, Heliodiscus, Conulus, Strobila, Patula, Mesodon, Vallonia, Macrocyclis, Pupa, Succinea, Vertigo, Cionella. Aber auch Schalen von Sumpf- und Süsswasserschnecken, wie Limnaea, Physa, Planorbis, Segmentina, Pomatiopsis. Valvata, Amnicola, Sphaerium, Anidonta, sind häufige Vorkommnisse. Von Resten höherer Thiere sind zu nennen die Knochen von Mastodon, Megatherium, Mylodon, Megalonyx, Castor etc. Es treten uns unter diesen beweglicheren höheren Thieren überwiegend fremdartige, ausgestorbene Formen entgegen, während die trägeren Mollusken weit geringere Veränderungen erfahren haben und uns in den diluvialen Lössschichten fast genau in denselben Formen entgegentreten, wie sie noch jetzt in jenen Gegenden leben.

Die Verbreitung des Löss ist streng an das Vorkommen der übrigen diluvialen Produkte, speciell an das der Schotter gebunden. Die horizontale, wie die vertikale Entwickelung des Löss ist am beträchtlichsten in den mittleren Staaten, welche der Randzone der alten Moränen und der grössten Ausbreitung der älteren Schotter entsprechen: in Nebraska bedeckt der Löss 57 000 □Meilen, d. h. drei Viertel des ganzen Staates; in zweiter Linie folgen Jowa und Missouri; geringer entwickelt, jedoch noch immer beträchtlich genug, ist die Verbreitung des Löss in Michigan, Kansas, Indiana, Ohio, Illinois, Kentucky, Tennessee, Indian Territory, Arcansas, Mississippi, Alabama und Louisiana. Ueberall aber folgt der Löss den Flussthälern, oder vielmehr den in ihrem Grunde ausgebreiteten Schottern.

Die vertikale Entwickelung des Löss ist eine sehr ungleiche: an vielen Stellen reicht er bis zu Höhen hinauf, welche eine Absetzung desselben aus Wasserbecken von vornherein ausschliessen. Im Ganzen stimmt die vertikale Entwickelung des

Digitized by Google

Löss mit seiner horizontalen Ausdehnung darin überein, dass beide näher am Gebiete der ehemaligen Vergletscherung bedeutender sind, als entfernter davon. Gerade wie die Schotter nimmt auch der Löss von der Randzone der ehemaligen Gletscher flussabwärts an Mächtigkeit ab. Und überall ist er im Gebiet der ältesten, ausgebreitetsten Schotter, d. h. auf den Hochterrassen abgelagert, während die späteren, unbedeutenderen Verschotterungen, die Mittel- und die Niederterrassen nur in sehr geringem Maasse, oder gar nicht, von Löss bedeckt sind.

Wie ist nun die Bildung des Löss aufzufassen? Die ältere und bis jetzt noch immer verbreitetere Ansicht sieht in ihm noch immer den feinsten, obersten Niederschlag der in der Champlainzeit aufgestauten Seeen. Aber auch die eifrigsten Verfechter dieser Anschauung verhehlen sich die Schwierigkeiten nicht, die dieser Erklärung entgegenstehen. Woher kommen die an Zahl überwiegenden Landschnecken in den Löss, wie ist das Fehlen von regelmässiger Schichtung zu erklären, wie die auffallende, in horizontaler, wie in vertikaler Richtung von dem Vorkommen diluvialer Schotter abhängige Verbreitung, wie das fast schrankenlose vertikale Aufsteigen in Höhen, die selbst bei der kühnsten Annahme nicht mehr als ehemaliger Seeboden aufgefasst werden können? Alle diese Schwierigkeiten beseitigt die v. Richthofen'sche Annahme, dass der Löss eine subaërale, aus der Luft abgesetzte Staubbildung ist; seinen Ursprung hatte der Staub in der chemischen und mechanischen Zersetzung der massenhaften Schotter, deren beträchtlichste Ausbildung in das Ende der älteren Diluvialzeit und in die ältere Interglacialzeit fällt. Die enorme Masse dieses Staubniederschlages erscheint nicht wunderbar, wenn man den Betrag der Zerstörung betrachtet, welche die Schottermassen durch ihre gegenseitige Abreibung erleiden mussten. Noch jetzt sind die kolossalen Staubstürme, von welchen das Lössgebiet heimgesucht wird, und von welchen z. B. derjenige des Frühjahrs 1880 im Gedächtniss der Bewohner Jowa's noch für lange Zeit fortleben wird, ein schwaches Abbild von den Staubbewegungen jener Zeit, als noch die ganze Masse der Schotter, unbedeckt von Vegetation, weithin ausgebreitet dalag.

Digitized by Google

Bei der Annahme der Entstehung des Löss aus Luftstaub erklären sich alle wesentlichen Merkmale desselben: man versteht so, warum er der horizontalen und vertikalen Verbreitung der Schotter folgt, warum er auf den Hochterrassen so mächtig bis zu so beträchtlichen Höhen, auf den Mittel- und Niederterrassen so wenig oder gar nicht entwickelt ist, warum er keine regelmässige Schichtung zeigt, warum in ihm noch die Hohlräume als Abdrücke jener Pflanzen, die ihm bei seiner Absetzung Halt gaben, erhalten sind, warum sich in ihm grössere Land- aber nicht Wasserthiere finden, warum in ihm die Landschnecken überwiegen. Das Vorkommen von Sumpf- und Wasserschnecken beweist Nichts gegen diese Annahme: auch innerhalb des Staubgebietes können sich genug Tümpel und Pfützen gebildet haben, in denen die Wasserbewohner einen geeigneten Wohnplatz fanden. Dass die Haupt-Lössentwickelung in die wärmere Interglacialzeit fällt, dafür sprechen auch die zahlreichen in ihm eingebetteten Knochen grosser Säugethiere, die eine Vermischung von nördlichen und südlichen Formen zeigen.

Wenn wir nun den Verlauf der einzelnen Erscheinungen der Diluvialzeit zusammenfassend überblicken, so müssen wir uns die letztere als zusammengesetzt aus einer Anzahl von Kälteperioden denken, die durch wärmere Zeiten von einander getrennt waren. Die erste, stärkste Vergletscherung bezeichnet den Höhepunkt der ganzen Periode; ihr folgt die ältere Interglacialzeit mit bedeutend wärmerer Temperatur, Rückzug der Gletscher, gewaltiger Ausbreitung der Schotter, Bildung der Hauptmasse des Löss, Einwanderung einer Flora und Fauna, die ein Gemisch nordischer und südlicher Formen zeigen. In den folgenden, geringeren Kälteperioden fand dann immer zunächst ein Vordringen, darauf ein Rückzug der Gletscher statt; dem letzteren Vorgang entsprach jedesmal die Bildung von Niederterrassen, während die Löss-Neubildung im Wesentlichen schon abgeschlossen war.

In allen diesen Phasen können wir da, wo der Gletscher lag, also in den eigentlichen Moränen selbst, nicht erwarten, paläontologische oder speciell paläanthropologische Funde zu

Digitized by Google

machen. Dagegen versprechen uns Ausbeute die Bildungen aus den Zeiten, in welchen sich die Gletscher zurückgezogen hatten, und wo die mildere Temperatur Pflanzen und Thieren und dem Menschen eine Ansiedelung ermöglichte. Aus der älteren Interglacialzeit eröffnen uns die Möglichkeit, Spuren des Menschen zu finden, die Ablagerungen der forest beds, der Kohlenschiefer etc., dann aber auch die mächtigen Ausbreitungen des älteren Schotter (der Hochterrassen) und des Löss, aus den jüngeren Interglacialzeiten die mittleren und die Niederterrassen. Die interglacialen forest beds haben uns bisher keinen Fund geliefert, der für die Anwesenheit des Menschen bald nach der Kulmination der ersten Eiszeit spräche. Dagegen finden wir Spuren seiner Anwesenheit sowohl in den Schottern, wie in dem Löss.

Es ist Abbot's Verdienst, das Vorkommen von primitivem Steingeräth in den Schottern des Delawarethales bei Trenton mit unermüdlichem Eifer verfolgt zu haben. Diese Geräthe, in ihren Formen sehr übereinstimmend mit den im Somme-Thal und bei Hoxne in Suffolk gefundenen, kommen in allen Niveaus der Schotterablagerung bei Trenton vor; leider ist bis jetzt noch nicht genau bestimmt, in wie weit die letztere den Hoch-, Mittel- oder Nieder-Terrassen angehört, indessen ist es doch sehr wahrscheinlich, dass sie vorzugsweise der Hochterrasse, also der ältesten, aus der ersten Interglacialzeit stammenden Ablagerung zuzurechnen ist.

An diese Vorkommen in den Schottern reihen sich eine Anzahl von Lössfunden, die gleichfalls für die Anwesenheit des Menschen während der älteren Interglacialzeit sprechen. Wenn der Schädel von Rock bluff in Illinois wirklich in ächtem, ungestörtem Löss gefunden worden ist, so würde er wohl der älteste wohlerhaltene Menschenrest aus der Diluvialzeit Nordamerikas sein. In der zweiten Linie ist dann zu nennen das Beckenfragment von Natchez, dem von Lyell ein, wie mir scheint, ungerechtfertigtes Misstrauen entgegengebracht worden ist. Es stimmt in seinem ganzen charakteristischen Aussehen so sehr mit dem unmittelbar neben ihm gefundenen Megalonyx-Resten, die gleichfalls in dem Museum der Academy of natural

Digitized by Google

Sciences zu Philadelphia aufbewahrt werden, überein, dass dadurch allein schon seine gleichzeitige Einbettung in Löss wahrscheinlich gemacht ist, selbst wenn D. Dickeson's, des Finders, Zeugniss nicht vorhanden wäre, dass er das Beckenfragment eigenhändig aus dem Löss der Natchez-Klippen ausgegraben habe. Lyell's absprechendes Misstrauen war nur durch seine damalige vorgefasste Meinung erzeugt, dass der Mensch überhaupt nicht zusammen mit den ausgestorbenen Thieren existirt habe, eine Meinung, die Lyell selbst bekanntlich später ganz entschieden änderte; er hat später die frühere Verurtheilung des Natchez-Fundes, wenn auch in sehr vorsichtiger Weise, zurückgenommen.

Endlich sind auch unter den Lössfunden zu nennen menschliche Artefakte, Mattengeflechte, die im Löss der Insel Petite Anse im unteren Mississippi (Louisiana), fünf Fuss unter den Knochen vom Mammuth aufgefunden worden sind.

Alle diese Funde sprechen für die Anwesenheit des Menschen in der ersten Interglacialzeit, bald nach dem Rückzuge der ersten, grössten Vergletscherung. Dass auch in den späteren milderen Perioden der Eiszeit der Mensch diese Gegenden bewohnt habe, ist von vornherein wahrscheinlich, wenn auch bis jetzt ein entscheidender Beweis dafür nicht erbracht ist. Ein solcher würde wesentlich auf dem Nachweis des Vorkommens menschlicher Gebeine oder Artefakte im Material des jüngeren Terrassenschotter beruhen; gerade auf die Abgrenzung dieser jüngeren Schotter von den älteren ist aber bis jetzt nicht genügende Aufmerksamkeit verwendet worden; eine solche Unterscheidung ist auch wohl in sehr vielen Fällen nur sehr schwer durchführbar. Wenn die Delaware-Schotter bei Trenton aus älteren, mittleren und jüngeren Terrassenschottern bestehen und wenn sich menschliche Artefakte durch die ganze Dicke dieser Schotter hindurch finden, so wäre damit die Anwesenheit des Menschen nicht nur in der älteren, sondern auch in der jüngeren Diluvialzeit erwiesen. Jedenfalls wird bei weiteren Untersuchungen von Funden in alten Flussschottern die grösste Sorgfalt auf die Abgrenzung der einzelnen Schotterschichten und auf ihre Zugehörigkeit zu Hoch-, Mittel- und Niederterrassen zu richten sein.

Digitized by Google

Die gewonnenen Anschauungen über den Ablauf der diluvialen Vorgänge in Amerika haben uns in den Stand gesetzt, den dortigen paläanthropologischen Funden innerhalb dieser Epoche ihre zeitliche Stellung anzuweisen. Aber wie verhält sich — das ist die weitere Frage — diese ganze nordamerikanische Diluvialepoche zeitlich zu der Diluvialepoche der alten Welt, speciell Europas? Wird es möglich sein, hier zeitliche Parallelen zu ziehen?

Es ist im Laufe der bisherigen Auseinandersetzungen schon mehrfach darauf hingewiesen worden, wie in vielen Beziehungen grosse Analogie zwischen amerikanischem und europäischem Diluvium besteht: diese Analogie ist, wenn man den ganzen Ablauf der diluvialen Vorgänge betrachtet, eine vollkommene. In beiden Welttheilen folgen sich in ganz gleicher Weise das Sinken der Temperatur am Ende der Tertiärzeit bis zum Kulminationspunkte der Eiszeit, darauf der Rückzug der Gletscher beim Eintritt milderer Temperatur, Einwanderung nördlicher und südlicher Pflanzen und Thierformen, mächtigste Ausbreitung von Schuttmassen, Bildung der Hochterrassen und gewaltige Aufhäufung von Staubmaterial, d. h. von Löss. Dieser ersten, grössten Temperaturschwankung folgen in beiden Welttheilen in gleicher Weise mehrere geringere, in welchen Vordringen und Rückzug der Gletscher abwechseln, und in welchen neue kleine Schotterablagerungen gebildet und die Mittel- und Niederterrassen eingeschnitten werden.

Die Uebereinstimmung in der Aufeinanderfolge dieser Erscheinungen ist diesseits und jenseits des atlantischen Oceans eine so vollkommene, dass sich uns mit zwingender Gewalt die Ueberzeugung aufdrängt, dass wir es hier mit den Aeusserungen ein und desselben, über die ganze nördliche Hemisphäre verbreiteten Vorganges, der also die alte und die neue Welt ganz gleichzeitig traf, zu thun haben. Es würde allen Regeln der Wahrscheinlichkeitsrechnung widersprechen, wenn wir hier zwei zeitlich verschiedene, aber bis ins kleinste Detail mit einander übereinstimmende, sehr komplicirte Vorgänge annehmen wollten.

Wenn nun aber die Ablagerungen der Interglacialbil-

Digitized by Google

dungen, die Entstehung der dieser Zeit angehörigen forest beds, Schieferkohlen etc., die Bildung der Hochterrassen, des Löss zeitlich parallel verlaufen in Amerika und in Europa, so müssen wir auch die in diesen Schichten gemachten paläanthropologischen Funde als im Grossen und Ganzen gleichzeitig für Amerika und Europa ansehen. Die Zeit, in welcher die Geräthe des Menschen in den Trenton gravels eingebettet wurden, entspricht derjenigen, in welcher der Mensch die Gerölle in den alten Flussbetten Nordfrankreichs und Englands bearbeitete, die menschlichen Ueberreste, welche der Löss bei Natchez enthielt, reichen so weit in der Zeit zurück, wie die Lössfunde im oberen Rheinthal.

Aber noch mehr! Die Betrachtung der physikalisch-geographischen Verhältnisse der ersten Stadien der grossen Eiszeit zwingt uns, eine noch weit frühere Besiedelung Amerikas durch den Menschen anzunehmen. Denn wenn der Mensch schon gleich beim Rückzug der ersten grossen Vergletscherung am Südrande dieses vom Nordpol her dicht geschlossenen Eiswalles lebt, so war ihm damals und schon lange vorher der Weg von der alten Welt her gerade durch diese gewaltigen Eismassen versperrt. Er musste nothwendig schon weit früher herübergekommen sein, vordem die mächtigen Gletschermassen sich ausgebildet hatten, d. h. damals, als noch das warme Klima der Tertiärzeit den Weg von der alten zur neuen Welt offen hielt. Durch die kalifornischen prähistorischen Funde erhält diese Annahme keine geringe thatsächliche Stütze.

Und damit ist die Anwesenheit des Menschen in Nord-Amerika in eine Zeit zurückgerückt, welche ungeheuer weit zurückreicht hinter den Zeitpunkt, in welchem uns die geschriebene Geschichte den Menschen in unbestimmten Umrissen zu zeigen anfängt. Damit ist eine Mahnung zur Vorsicht gegeben, wenn wir über die Einwanderung des Menschen in Amerika aus der alten Welt urtheilen wollen. Was will es gegenüber diesem in geologische Urvorzeiten zurückreichenden Alter des amerikanischen Menschen heissen, wenn wir hören, dass die Einwanderung etwa durch Schiffe von Ostasien, oder Westeuropa, oder gar Westasien (Phönizien) stattgefunden habe;

Digitized by Google

was wollen all die Uebereinstimmungen in ethnologischen Dingen, die man mit grossem Eifer aufgesucht hat, für die Herkunft des amerikanischen Menschen beweisen? Je frappanter sie sind, je mehr sie gerade durch ihre specielle, komplicirte Ausbildung den Zusammenhang mit anderen modernen Völkern zu beweisen scheinen, um so jünger sind sie auch. Sie könnten höchstens für Berührungen mit dem Ausland in einer ganz jungen Zeit sprechen, nicht aber für die Abstammung des amerikanischen Menschen, der sicher schon die neue Welt bewohnte, als noch keine der jetzigen Rassen der alten Welt weder ihre jetzigen Wohnsitze, noch auch selbst ihre jetzige Rassen-Ausprägung gewonnen hatte.

M. Dieck. Die Ausführungen des Herrn Vorredners scheinen mir gleich der Mehrzahl der auf der heutigen Tagesordnung befindlichen Vorträge von so hervorragendem, allgemeinem Interesse, dass es mir geradezu beklagenswerth erscheint, dass es zu einer eingehenden Diskussion derselben so sehr an Zeit gebricht.

Auf die Gefahr hin, den Schluss der Sitzung über die bemessene Zeit hinaus zu verzögern, muss ich hier doch eine Beobachtung zur Kenntniss des Kongresses bringen, welche meine in British Columbia thätigen Reisenden mir mittheilten, von deren erspriesslicher Thätigkeit ich schon bei Diskussion der Nephrit-Frage ein rühmliches Zeugniss abzulegen vermochte.

Das Bild, welches der Herr Vorredner uns an die Tafel gezeichnet hat als den Typus der westamerikanischen Flussthäler oder „cañons", entspricht durchaus dem Bilde, welches die Ufer des Fraser in Brit. Columbia zeigen, deren treppenartiger Aufbau seit der ersten Entdeckung bis heute zahlreiche Forscher angeregt hat zur Aufstellung mehr oder minder geistreicher Hypothesen. Ich meine nun, dass der Herr Vorredner mit seinen höchst interessanten Ausführungen das Richtige getroffen haben wird und ich bin in der Lage, denselben eine Mittheilung hinzuzufügen, welche das Interesse für diese Frage noch bedeutend erhöhen und künftiger eingehenderer Forschung eine glänzende Perspektive eröffnen dürfte.

Digitized by Google

Der Herr Vorredner lässt als seine Ansicht durchblicken, dass Spuren und Reste prähistorischen menschlichen Daseins und menschlicher Thätigkeit, aufgefunden am Fusse der zweiten Uferterrasse westamerikanischer Flüsse, die Annahme menschlicher Existenz in der zwischen der letzten und vorletzten Eiszeit liegenden Zeitepoche uns aufzwingen müsse und gerade von der Auffindung solcher Spuren bin ich in der erfreulichen Lage hier Mittheilung machen zu können.

Meine Reisenden machten nämlich die Bekanntschaft eines der erfahrensten Goldwäscher Columbiens, welcher die Ufer des Fraser seit 30 Jahren durchforschte und jeden Winkel derselben aus eigner Anschauung kennt. Derselbe erzählte einem meiner Leute ganz zufällig, „dass er am mittleren Fraser „auf einer Bergterrasse in einer Höhe, welche das Hochwasser „des Fraser nie und nimmer würde erreichen können, Reste „einer aus Felsblöcken aufgeführten Mauer gefunden hätte, wie „dieselbe noch heutzutage von den Indianern in den Fraser „hineingebaut würden, um zum Fang der Lachse einen lokalen „Wasserrückstau zu erzielen. Am Fusse dieser Mauer hätten „sich beim Auswaschen des Gerölls nach Gold Stoinwerkzeuge ge„funden, wie sie noch heute beim Lachsfang Anwendung fänden."

Da nun mein Reisender die hohe Wichtigkeit dieser Mittheilung damals nicht ganz erfasste und seine spärlichen Mittel ihm nicht gestatteten, die Lokalität selbst aufzusuchen, so musste er sich begnügen, mir einfach von der Thatsache Meldung zu machen, ohne zugleich Situationsplan und andere Resultate eigner Nachforschung beifügen zu können.

Nachdem ich nun durch die Ausführungen des Herrn Vorredners mir bewusst geworden bin, dass hier sehr wahrscheinlich eine epochemachende Entdeckung vorliegt, will ich gern Alles thun, was in meinen schwachen Kräften steht, um Weiteres über diese Angelegenheit in Erfahrung zu bringen und damit vielleicht behülflich zu sein wissenschaftlich immer fester zu begründen, dass in der That — Amerika den Amerikanern gehört!*)

*) Leider habe ich inzwischen, nachdem der zoologisch-botanische Hauptzweck der Reise erreicht war, meine Reisenden entlassen müssen.

Digitized by Google

M. Reiss. Messieurs, nous autres qui ne sont pas des anthropologistes nous ne pouvons guère nous faire une idée de l'extérieur, de la physionomie d'une race d'après leurs crânes, moins encore d'après des mesures crâniométriques. Il est vrai, nous possedons déjà beaucoup de portraits des différentes races américaines, principalement les photographies de l'expédition scientifique de l'Amérique du Nord et les magnifiques collections publiées par le Prince Roland Bonaparte. Mais pour beaucoup de ces petits peuples il nous manque encore des reproductions authentiques. Nous espérons que vous accepterez avec indulgence une petite collection des types que nous avons rapportés de nos voyages. Ce sont des indiens et des indiennes que nous avons fait photographier soit à Quito dans l'Equateur, soit à Popayan dans la partie méridionale de la Colombie. Les héliotypies que j'ai l'honneur de vous présenter ont été exécutés directement d'après les négatives faits sur les lieux. Je remets le premier exemplaire à M. le président et je prierai Messieurs les membres du Congrès de bien vouloir les prendre eux-mêmes au secrétariat.

Nous désirions encore que tous les membres du Congrès emportassent également un souvenir du grand américaniste allemand Alexandre de Humboldt. Il existe de lui un portrait peint en Amérique par un demi-Indien, qui représente Humboldt dans le costume d'inspecteur des mines de Bayreuth, qu'il aimait à porter dans ses voyages. Le portrait est mal peint, les couleurs sont très noircies. Cependant nous en avons fait faire des reproductions d'après l'épreuve négative, et nous nous permettons également de vous les offrir. (Applaudissements.)

La séance est levée à six heures.

so dass ich die Erfüllung meines dem Amerikanisten-Kongresse gemachten Versprechens zu meinem grössten Bedauern vertagen muss. Meine Versuche, von den Behörden oder der Akademie der Wissenschaften meines Vaterlandes finanzielle Beihülfe zur Fortsetzung der Expedition zu erhalten, schlugen fehl und meine eignen geringen Mittel reichen zu einer erspriesslichen Weiterführung dieses Unternehmens nicht aus.

Digitized by Google

SÉANCE DU CONSEIL-CENTRAL.

Vendredi 5 octobre, 9 heures et un quart.

Le Président du Congrès, M. Reiss, en ouvrant la séance annonce au Conseil réuni dans la salle du musée qu'il le convoque conformément aux statuts, pour désigner le siège de la prochaine session.

Il fait part qu'il n'y a pas de propositions à cet égard et demande s'il serait possible de tenir la huitième session à Paris.

M. Hamy remarque qu'il en a déjà parlé avec des amis et que Paris est prêt à recevoir le Congrès en 1890.

M. Gaffarel tout en approuvant la proposition de M. le Président préférerait pourtant que le Congrès se réunît à Paris en 1889.

M. Cora émet l'opinion que l'intervalle de deux ans tenu jusqu'à présent d'une session à l'autre est préférable.

M. Hamy assure de nouveau que 1890 conviendrait parfaitement pour la session à Paris, mais il demande ce que fera le Congrès en 1892, époque du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique?

M. Cora, en faisant part d'une lettre de M. Brinton de Philadelphie qui propose au Congrès de se réunir en 1892 en Amérique, c'est-à-dire á Washington, ajoute que pourtant l'Italie, patrie de Christophe Colomb, aimerait bien voir aussi les Américanistes chez elle cette année-là.

Digitized by Google

M. Fabié croit que l'Amérique du Nord ne convient pas bien pour célébrer la fête du quatrième centenaire, plutôt l'Espagne, où l'on fait déjà des préparatifs pour ce but. Les riches collections et les archives de Madrid et de Séville offriraient au Congrès beaucoup de matériaux pour ses études.

M. le Président rappelle que ce n'est pas le but de la séance de discuter sur le lieu de la session de 1892, mais de celle de 1890, et demande si le conseil adopte la proposition de se réunir la prochaine fois à Paris. Personne ne demandant plus la parole sur ce sujet, la proposition est mise aux voix, et adoptée à l'unanimité. En conséquence, Paris est désigné comme lieu de réunion du Congrès international des Américanistes en 1890, et, à la demande de M. le Président, M. M. Gaffarel et Hamy se chargent de tous les arrangements.

Puis, M. Reiss fait la remarque qu'il voit un certain danger pour la réussite de l'oeuvre américaniste dans la manière onéreuse dont les villes s'acquittent de la reception du Congrès, et qu'il préférerait de beaucoup, pour éviter soit les distractions soit les dépenses, que les membres du Congrès se contentassent de satisfaire eux-mêmes aux exigenees de leurs plaisirs. —

M. Gaffarel propose de prier le Comité d'organisation d'addresser une lettre officielle de remerciments à M. M. von Siemens et Schönlank pour l'accueil*) vraimant chaleureux qu'ils ont fait aux membres du Congrès.

M. Dalla Vedova fait part qu'il vient d'être autorisé par la municipalité de Gênes à déclarer que cette ville serait aussi prête à recevoir le Congrès en 1892.

M. Morse remarque que les Américains ont un intérêt tout particulier pour les travaux du Congrès des Américanistes et promet qu'à la session de 1890 on fera une invitation formelle au Congrès de se rendre en Amérique en 1892.

M. Hamy propose au Conseil de ne pas quitter la salle sans adresser les remerciments et les félicitations les plus sincères au Comité d'organisation pour le bon succès de la session.

*) Voir à la fin de ce volume le chapitre intitulé: „Receptions, fêtes et excursion "

Digitized by Google

M. le Président, en remerciant M. Hamy des paroles bienvieillantes qu'il vient de prononcer, dit que le Comité s'est efforcé de faire de son mieux et que c'est avec le concours seulement des collègues étrangers qui ont répondu avec tant d'empressement à notre invitation, qu'on a pu obtenir quelque succès. Il remercie donc tout spécialement les membres étrangers de leur présence.

La séance est levée à dix heures.

Digitized by Google

CINQUIÈME SESSION ORDINAIRE.

Vendredi 5 octobre, 10 heures et un quart.

Le Président du Congrès, M. Reiss, fait savoir que, selon la décision du Conseil-Central, Paris a été désigné pour être le siège de la huitième session du Congrès en 1890.

Ensuite M. le Président invite M. Gaffarel à prendre le fauteuil.

M. Désiré Pector donne un extrait de son mémoire intitulé: *„Indication approximative de vestiges laissés par les populations précolombiennes du Nicaragua."* *)

Messieurs,

Permettez au délégué de la Société Américaine de France, sinon l'unique, du moins la plus ancienne association scientifique d'Europe s'occupant exclusivement d'Américanisme, de vous adresser ces quelques paroles. J'éprouve un certain embarras à le faire; car plusieurs membres actifs ou correspondants de la Société Américaine de France ici présents, tels que M. M. les Docteurs d'Irgens Bergh, Valdemar Schmidt, Seler, Hamy, Gaffarel et autres pourraient s'acquitter de cette mission avec plus de compétence que moi.

Je me soumets néanmoins aux circonstances et ai l'honneur de faire hommage au Congrès:

*) La premiére partir seulement dece mémoire a été publié dans les „Archives de la Société Américaine de France, année 1888."

Digitized by Google

1° de l'annuaire pour 1888 de l'Alliance scientifique universelle, de Paris — comprenant la Société d'Ethnographie, la Société Américaine de France, la Société sinico-japonaise et la Société orientale et africaine de France;

2° les deux premiers numéros des Archives de la société Américaine de France pour 1888 comprenant un travail de M. A. Castaing sur le Mythe de Manco-Capac du Pérou, un de votre serviteur sur la question de savoir si Christophe Colomb a débarqué ou non sur la terre ferme du Continent Américain, — un de M. le professeur Léon de Rosny sur le Mythe de Quetzalcoatl, et enfin un de M. Rémi Siméon sur quatre nouveaux manuscrits nahuas. A propos de ce dernier éminent mexicaniste, j'ai l'avantage d'annoncer au Congrès qu'il vient d'achever la traduction française des Annales de Chimalpahin, je veux dire les 6e et 7e relations du mamanuscrit de 1629 au pouvoir de M. Aubin de Paris. La date certaine la plus ancienne figurant dans cet ouvrage est 1272 et la plus récente 1591 Cette traduction est accompagnée d'annotations et d'une introduction de 40 pages. Deux lectures en ont été déjà faites le 14 septembre 1888 à l'Académie des Inscriptions et Belles lettres de Paris.

3° la première partie d'un petit essai que j'ai fait imprimer à l'intention du Congrès sur l'indication approximative de vestiges laissés par les populations précolombiennes du Nicaragua. — Mon intention n'est pas d'apporter des faits nouveaux ou des appréciations spéciales sur ce pays aprés les relations si connues d'Oviedo, Gomara, Herrera, Squier, Berendt, F. Belly, Paul Lévy, Julius Froebel, Thomas Belt, Seeman, Earl Flint, Brandsford, Brinton, Bovallius (qui vient d'offrir au Congrès son remarquable ouvrage on the Nicaraguan Antiquities). L'unique et modeste but de cette brochure est d'indiquer sommairement le genre de recherches qu'il y a encore à faire en cette région si peu connue, quoique si digne d'intérêt à tous les points de vue.

Digitized by Google

Je me permettrai de vous donner un résumé général de jette première partie ainsi que de la deuxième manuscrite que c'aurai bientôt l'honneur de remettre au Bureau du Congrès. — D'après le témoignage des historiens et voyageurs cités plus haut sur le Nicaragua et surtout ceux du professeur D. Brinton, il apparaît que la région actuelle de ce pays fut peuplée:

1° par les Chontales, qui paraissent être venus du Nord (Anahuac ou autre partie du Mexique); le nom de ce peuple Chontalli (barbarus) se retrouve encore au Nord du Nicaragua et est appliqué encore actuellement à un département de cette contrée;

2° par les Mánkemes ou Mangues, qui furent bientôt appelés Chololtecatl [de choloa-fuir, être chassé — et du suffixe tecatl] puis Cholutecas, Cholotecas, Chorotegas, Choroteganos en raison, sinon de leur expulsion entière du pays, du moins de leur scission en deux tronçons, l'un restant surtout aux environs de la ville de Masaya, et l'autre (les Orotiñans) réfugié dans la région de Guanacaste et la presqu'île de Nicoya (Costa Rica);

3° par les vainqueurs des Mangues, c'est-à-dire les envahisseurs Nahua, appelés aussi Níquirans ou Nicaraguans, du nom de leur cacique Nicarao, paraissant avoir formé la troisième et dernière couche de races du Nicaragua.

Je crois devoir, parmi les vestiges laissés par ces trois juxtapositions de races, faire une distinction entre les vestiges que j'appellerai affirmatifs et les autres négatifs:

Parmi les vestiges affirmatifs je mentionnerai:

1° ceux qui ont trait à l'architecture. Aux environs du Cerro Santiago, à quelque distance de Subtiaba (Léon) aux îles de Cocobolo (Momotombito), et de Pensacola, des colonnades, des statues de proportions énormes, des fondations et débris de teocalli, si bien décrits par Geo. S. Squier, aux îles de Zapatera (Zapotera) et Ometepe, que M. M. Brandsford et Bovallius ont dépeintes avec tant de soin, et enfin les restes de monuments près du

Digitized by Google

rio Mico ou Russwass (affluent du rio Bluefields, se déversant à la côte des Mosquitos);

2° les vestiges inscriptifs se rapportant aux gravures ou inscriptions sur roches et trouvés autour des lacs de Nejapa et Lendiri (Masaya) ainsi que dans les îles de Pensacola, Zapatera et Ometepe, et sur les rives du rio Mico. Des descriptions et illustrations de ces inscriptions ont été faites depuis longues années par Squier, Berendt, Seeman, Brandsford, Bovallius et autres américanistes;

3° les vestiges funéraires, tels qu'instruments domestiques, guerriers ou cinéraires, trouvés dans les sépultures que dans toutes les parties du territoire nicaraguan on découvre chaque jour en faisant des fouilles, pour des besoins agricoles ou industriels; tous les ouvrages sur le Nicaragua donnent des descriptions détaillées de ces objets en terre cuite ou basalte, pour la plupart. On peut en examiner quelques curieux exemplaires au superbe Museum für Völkerkunde de Berlin.

Les vestiges que j'appellerai négatifs, comprennent:

1° les vestiges linguistiques qui ne consistent qu'en analogies entre les noms de localités du Nicaragua et ceux d'autres pays tels que le Costa Rica, le Honduras, le Salvador, le Guatemala, le Mexique actuels, et dont on peut retrouver à peu près la signification. — Buschmann, dans ses „Aztekischen Ortsnamen" a tâché de faire ressortir ces ressemblances philologiques. Comme exemple nous pourrons citer: les villes de Chinandega (à rapprocher de celle de Chinantla, des Chinantecas — au Mexique), de Matagalpa, Moyogalpa, Tecolostote, Ometepe, Tola, Guanacaste, Popocatepelt (Masaya) etc. d'origine mexicaine dénotant le passage des conquérants nahua. Les mots dont l'étymologie n'a pu encore être donnée semblent être d'origine chontale ou mangue. — Comme autres vestiges linguistiques on peut citer les vocabulaires plus ou moins authentiques des langues

Digitized by Google

mangue, nagrandane, niquirane, moskito, etc., recueillis par Jesus de la Rocha, Squier, Cotheal, Berendt, Brinton;

2° les vestiges bibliographiques. On ne peut faire référence qu'aux manuscrits (au pouvoir du célèbre professeur Brinton) de la ‚Loa del Niño Dios', et du ‚baile ou comédie-farce de Güegüence. Ils sont écrits en langue franche composée de mots mangues, nahua et espagnols. Et encore serait-il assez hasardeux d'assigner absolument une origine précolombienne à ces documents hybrides. L'histoire nous apprend du reste, que le Fray Francisco de Bobadilla fit brûler en 1524 à Managua tous les documents indigènes qu'il put réunir de toutes les parties du Nicaragua;

3° les vestiges anthropologiques. Dans les sépultures souterraines, dans les cuevas (cavernes) et autres endroits du Nicaragua on n'a encore retrouvé que des débris incomplets des corps indigènes; ou, du moins, les ossements trouvés n'ont-été, à ma connaissance, encore réunis avec soin et étudiés systématiquement. Du reste l'éminent professeur Virchow n'a malheureusement rien trouvé à nous dire hier soir sur le Nicaragua, lors de sa si remarquable conférence sur la crânéologie américaine.

Il ressort de l'aperçu précédent [que le règlement du Congrès m'a forcé à faire si sommaire], que les vestiges de l'existence des populations précolombiennes du Nicaragua sont encore très-peu nombreux. Mais comme jusqu'à ce jour cette région a encore été très-imparfaitement explorée au point de vue archéologique, linguistique et ethnographique, il est bon d'indiquer qu'il y reste encore un champ très-vaste ouvert aux investigations des américanistes. Aussi me considérerai-je fort satisfait, si ces quelques recherches sans prétention ont pu jeter quelque nouvelle lumière sur l'histoire du Nicaragua, et si j'ai pu ainsi attirer un peu d'avantage l'attention des explorateurs sur une région si remarquable à tous les points de vue et au milieu de laquelle le Dr. Berendt, n'a pas hésité à placer un des centres de la civilisation américaine.

Digitized by Google

M. NEHRING fait la communication suivante:

Ueber alt-peruanische Hausthiere.

Wenn man die Hausthiere eines Volks eingehend studirt, so wird man meistens wichtige Einblicke in die Kultur-Verhältnisse desselben gewinnen. Ja, man kann behaupten, dass in vielen Fällen das Studium der Hausthiere und ihrer Herkunft die allerwichtigsten Aufschlüsse über die Vorgeschichte eines Volks zu bieten vermag.

Von diesem Gesichtspunkte aus betrachtet, gewinnt auch das Studium der alt-peruanischen Hausthiere (d. h. derjenigen Hausthiere, welche die Bewohner Perus vor der Eroberung des Landes durch die Spanier, resp. zur Zeit dieser Eroberung) besassen, ein ganz besonderes Interesse für jeden Amerikanisten. Menschliche Kultur und Hausthierzucht stehen bei den meisten Völkern in engen Beziehungen zu einander; so auch ohne Zweifel bei den Peruanern.

Die alt-peruanischen Hausthiere erwecken aber auch noch insofern ein allgemeines Interesse, als bei ihnen, mehr als bei den Hausthieren altweltlicher Kulturvölker, die Möglichkeit geboten ist, ihre Abstammung aufzuklären und die Art und Weise der Rassenbildung bei den einzelnen Species zu verfolgen. In Amerika liegen ja die Verhältnisse der Hausthiere, soweit die praecolumbische Zeit in Betracht kommt, viel einfacher, als in der alten Welt. Die meisten Völkerstämme Amerikas hatten vor der Ankunft der Spanier kein anderes Haussäugethier, wie den Hund; ja, manche Stämme (namentlich in Süd-Amerika) besassen nicht einmal diesen.

Die Bewohner von Alt-Peru standen allen übrigen Völkern Amerikas in der Zucht von Haussäugethieren voran[1]); sie allein waren über den Besitz des Hundes hinausgekommen, indem sie ausser diesem noch das Lama, Alpaca und Meerschweinchen besassen.

[1]) Die Azteken Mexicos scheinen dagegen in der Geflügelzucht und in der Zucht einiger niederer Thiere (Bienen, Cochenille) höher gestanden zu haben. Aehnliches gilt von den Mayas der Halbinsel Yucatan. Die alten Peruaner scheinen als Hausgeflügel nur die Moschus-Ente gezüchtet zu haben.

Digitized by Google

Diese Thatsache ist längst bekannt, theils aus den Berichten der älteren Chronisten, theils aus Tschudi's Fauna Peruana.[1]) Aber man hatte, so viel ich weiss, bis vor wenigen Jahren nicht versucht, aus den mumificirten Resten von alt-peruanischen Hunden, Lamas etc., welche man nicht selten in vorspanischen Gräbern Perus findet, eine exakte Kenntniss von der Beschaffenheit jener Hausthiere zu gewinnen. Diesen Versuch habe ich vor einigen Jahren gemacht, und zwar zunächst auf Grund des relativ reichen Materials, welches die Herren Dr. Reiss und Dr. Stübel aus den Gräbern von Ancon nach Berlin mitgebracht haben. Herr Dr. Reiss beehrte mich mit der Bitte um eine wissenschaftliche Bearbeitung jenes Materials und überliess das letztere demnächst der mir unterstellten zoologischen Sammlung der Kgl. landwirthschaftl. Hochschule.

Dieses Material hat dann später eine sehr willkommene Ergänzung erfahren, indem Herr Dr. J. M. Macedo in Lima so freundlich war, einige alt-peruanische Hunde-Mumien, welche von ihm an verschiedenen Orten Perus frisch ausgegraben waren, zu übersenden.

Indem ich auf meine früheren Publikationen[2]) über diese Dinge verweise, erlaube ich mir, hier ganz kurz einige Hauptresultate meiner Studien anzuführen.

1. Der Haushund.

(Canis Ingae Tschudi.)

Alle bisher mir bekannt gewordenen Ueberreste von praecolumbischen Haushunden aus Peru gehören zu Canis Ingae Tschudi. Der von Tschudi als Canis caraibicus bezeichnete

[1]) Vergl. auch Steffen, die Landwirthschaft bei den altamerikanischen Culturvölkern, Leipzig 1883.

[2]) Siehe meine Abhandlung „über Rassebildung bei den Inka-Hunden aus den Gräbern von Ancon", in „Kosmos", 1884, Bd. II, p. 94 bis 111 mit 3 Holzschnitten. Tagebl. d. Versamml. deutscher Naturf. u Aerzte in Magdeburg, 1884, p. 169 ff. Sitzungsb. d. Ges. naturf. Freunde in Berlin, v. 20. Januar 1885, p. 5—13. Verh. der Berl. anthrop. Ges. v. 21. Nov. 1885, p. 518—521. Reiss und Stübel, Das Todtenfeld von Ancon, Taf. 117—119 nebst Text. Sitzungsb. d. Ges. naturf. Freunde in Berlin v. 20. Juli 1886, p. 100 ff. und v. 18. Oct. 1887, p. 139 ff.

Digitized by Google

nackte, kleine Haushund ist bisher durch kein Exemplar vertreten. [1])

Sehr interessant ist es, dass die Mehrzahl der mir vorliegenden Individuen des Canis Ingae eine deutliche Rassebildung zeigt, sowohl in der Beschaffenheit des Haarkleides, als auch namentlich in der Bildung des Schädels und der Extremitätenknochen. Die Hauptfärbung des Haarkleides ist ockergelb; aber manche Exemplare sind hellgelb, andere dunkelgelb, eines dunkelbraun, mehrere mit braunen, unregelmässigen Flecken auf gelblichem Grunde. [2])

Die meisten Individuen zeigen kurzes, straffes, dichtes Haar; dagegen ist eines geradezu als langhaarig zu bezeichnen, ein anderes steht in der Mitte zwischen diesem und den kurzhaarigen. Der Statur nach kann man die Mehrzahl als knapp mittelgross bezeichnen; gross ist keines der Exemplare, dagegen nähern sich einige unseren kleineren Hunderassen. Alle zeigen einen kräftigen, untersetzten Körperbau.

Die Hauptunterschiede der Inka-Hunde gegenüber unseren europäischen, sowie auch gegenüber manchen von mir verglichenen amerikanischen Haushunden erkennt man, wenn man die Schädel genau vergleicht. Der Schnauzentheil ist bei den Inka-Hunden stark emporgezogen, und im Zusammenhange hiermit zeigt die Basis des Schädels eigenthümliche Niveauverhältnisse, während die Gegend der Nasenwurzel stark eingedrückt erscheint. Die Gehirnkapsel ist relativ schmal und eng, die Augenhöhle klein und scharf umrandet.

Das Gebiss zeigt in der Bildung der Reiss- und Kauzähne einen wolfs-ähnlichen Typus, die Zahnformel eine auffallende Tendenz zum Variiren. Unter den mir vorliegenden 17 Exemplaren ist kein einziges, welches die normale Zahnformel der europäischen Haushunde aufzuweisen hätte; es fehlt entweder der vorderste Lückzahn (namentlich im Unterkiefer), oder der letzte Kauzahn, zuweilen auch beide.

---

[1]) Es wäre wichtig, bei späteren Ausgrabungen alle Hunde-Reste zu sammeln und der Wissenschaft zugänglich zu machen.

[2]) Merkwürdigerweise scheint weisses Haar bei den alt-peruanischen Inka-Hunden gar nicht vorzukommen.

Digitized by Google

Nach der Form des Schädels und der Beinknochen habe ich drei Rassen der Inka-Hunde unterschieden; nämlich:

a) eine Schäferhund-ähnliche Rasse (C. Ingae pecuarius Nehring),

b) eine Dachshund-ähnliche Rasse (C. Ingae vertagus Nehring), und

c) eine Bulldog-ähnliche Rasse (C. Ingae molossoides Nehring).

a) Canis Ingae pecuarius Nehring.

Schädel relativ schlank gebaut, ähnlich dem eines kleineren europäischen Schäferhundes, Unterkiefer nicht übergreifend. Zu dieser Rasse gehört die Mehrzahl der Exemplare. Die Totallänge des Schädels variirt zwischen 164 und 180 mm, die Basilarlänge[1]) desselben zwischen 145 und 159 mm. Vergl. Tafel III Fig. 1.

Die Beinknochen sind, entsprechend dem Schädel, relativ schlank gebaut; die Olecranon- Grube des Humerus perforirt, wie bei den meisten europäischen Hunde-Rassen. — Von einem Exemplar, dessen totale Schädellänge 172 mm beträgt, hat die Scapula 115 mm in der Länge, 54 mm in der Breite; der Humerus ist 147, die Ulna 172, der Radius 140 mm lang. — Ein anderes Exemplar, dessen totale Schädellänge 170 mm beträgt, zeigt folgende Dimensionen einiger zugehöriger Knochen: Scapula 113 mm lang, 53 mm breit, Humerus 138 mm lang, Becken 128 mm und Femur 142 mm lang.[2])

Diese Rasse repräsentirt offenbar den primitiven Typus der Inka-Hunde, wie ihn Tschudi noch bei indianischen Hirten der Puna kennen gelernt hat; doch sind auch bei ihr mancherlei Variationen, sowohl in der Behaarung, als auch in der Schädelform zu beobachten, welche nach meiner Ansicht durch die mannigfaltigen Verhältnisse der Haltung und Pflege hervorgerufen sind.

---

[1]) Unter Basilarlänge verstehe ich die Entfernung von der Mitte des unteren (vorderen) Randes des Foramen magnum bis zum Hinterrande der Alveole eines der mittelsten Incisivi.

[2]) Die übrigen Knochen sind vorhanden, aber noch nicht frei präparirt.

Digitized by Google

b) Canis Ingae vertagus Nehring.

Schädel kürzer als bei a), Schnauzentheil relativ schmal, Unterkiefer nicht übergreifend, Beinknochen relativ kurz und stark gekrümmt, Olecranongrube des Humerus geschlossen, wie es bei europäischen Dachshunden die Regel ist. Die beiden Schädel, durch welche diese Rasse repräsentirt wird, haben eine Totallänge von 144 resp. 136 mm; ihre Basilarlänge beträgt 127 resp. 114 mm. Der grössere von ihnen ist durch Fig. 2 auf Taf. III dargestellt.

Die zu dem kleineren Schädel gehörigen Knochen eines Vorderbeins haben folgende Dimensionen: Scapula 79 mm lang, 51 mm breit, Humerus 96 mm lang, stark gekrümmt, Ulna 106 mm lang, Radius 92 mm lang. Siehe Reiss u. Stübel, a. a. O., Taf. 118, Fig 4 u. 4 a, Fig. 5 u. 5 a. Die Ulna ist wesentlich kürzer, als die Totallänge des Schädels, während bei der Schäferhund-ähnlichen Rasse die Ulna ungefähr die Totallänge des Schädels erreicht.

c) Canis Ingae molossoides Nehring.

Schädel kurz und breit, namentlich im Schnauzentheil deutlich verkürzt, Unterkiefer stark übergreifend, Beinknochen kurz und plump, Olecranongrube des Humerus geschlossen.

Drei Exemplare, von denen eines fast vollständig erhalten, das zweite durch einen Schädel, das dritte nur durch ein vereinzeltes Femur repräsentirt wird. Der Schädel des zweiten Exemplars ist durch Fig. 3 auf Taf. III dargestellt.[1])

Dimensionen: Die beiden Schädel haben eine Totallänge von 137 resp. 131 mm, eine Basilarlänge von 115 resp. 112 mm. Die zu ersterem gehörigen Beinknochen zeigen folgende Dimensionen: Scapula 76,5 mm lang, 51 mm breit, Humerus 96,5 mm lang, Ulna 102, Radius 87,5, Becken 98, Femur 107, Tibia 106 mm lang.

[1]) Vergl. Reiss u. Stübel, a. a O., Taf. 118, Fig. 3—3 c.

Digitized by Google

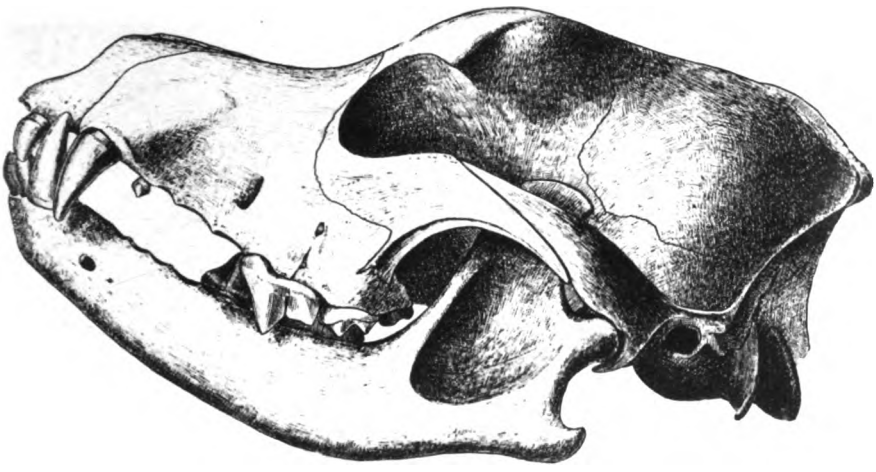


Fig. 1. **Schädel eines Schäferhund-ähnlichen Inca-Hundes**
(Canis Ingae pecuarius Nehring).

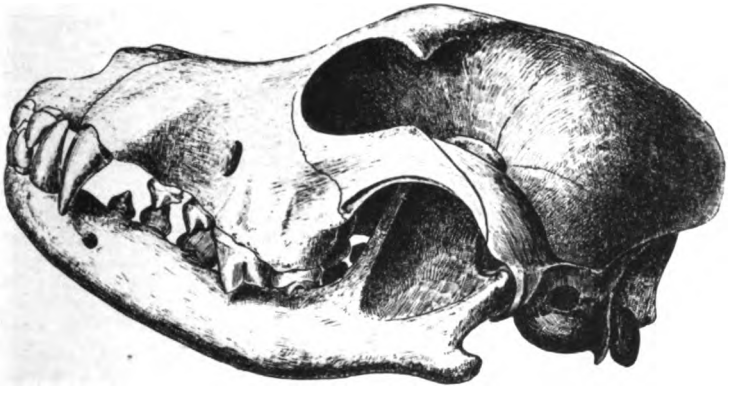


Fig. 2. **Schädel eines Dachshund-ähnlichen Inca-Hundes**
(Canis Ingae vertagus Nehring).

Fig. 3. **Schädel eines Bulldog-ähnlichen Inca-Hundes**
(Canis Ingae molossoides Nehring).

1/3 natürlicher Grösse.

H. S. HERMANN, Be

Digitized by Google

Digitized by Google

Das vereinzelte Femur des 3. Exemplars hat eine grösste Länge von 96 mm; vom Condylus ab misst es nur 92 mm.

Alle Beinknochen sind ausserordentlich dick und mit sehr starken Muskelansätzen versehen. Die Rippenknochen sind auffallend stark gekrümmt und zeigen am untern Ende eine blasige Höhlung. Bei dem oben erwähnten vollständigen Exemplare scheinen nur 12 Paare von Rippen vorhanden zu sein (statt der üblichen 13 Paare).

Bei genauer Vergleichung der einzelnen Skelettheile mit ähnlich gebauten europäischen Haushunden zeigen sich viele Eigenthümlichkeiten auf Seiten des Inka-Bulldog.

Abstammung der Inka-Hunde. Auf Grund meiner eingehenden Vergleichungen bin ich zu der Ansicht gelangt, dass die Inka-Hunde von keiner südamericanischen Caniden-Species abgeleitet werden können; dagegen sprechen viele Gründe dafür, dass sie aus Nord-Amerika herstammen. Wahrscheinlich ist der nordamericanische Wolf (Lupus occidentalis) als wilder Stammvater der Inka-Hunde anzusehen, und zwar liegt es am nächsten, die kleineren südlichen Varietäten desselben, namentlich die in Texas verbreitete Varietas rufa und die Varietas mexicana, als Stammformen in Betracht zu ziehen. Die Bedenken, welche man gegen eine solche Ableitung geltend machen könnte, glaube ich in meinen früheren Publicationen beseitigt zu haben.[1])

Den Inka-Dachshund und den Inka-Bulldog sehe ich als Modificationen des primitiven, Schäferhund-ähnlichen Inka-Hundes an, welche zur Zeit der höheren, komplicirteren Kultur des Inka-Reiches aus letzterem hervorgegangen sind. Ebenso sind die langhaarigen und die abweichend gefärbten Exemplare nach meiner Ansicht nichts weiter, als Modifikationen (Kulturformen) der primitiven Rasse, welche autochthon in Amerika entstanden sind; Anzeichen einer etwaigen Kreuzung mit importirten europäischen Hunden konnte ich bei den von mir untersuchten Exemplaren nicht beobachten.

---

[1]) Man vergleiche ausser den oben citirten Publikationen auch meine Bemerkungen in den „Zoolog. Jahrbüchern", herausg. von Spengel, Bd. III, S. 51 ff.

Digitized by Google

Viele Umstände lassen eine Vergleichung der alt-peruanischen Hunde mit den alt-mexicanischen und mit denen von Yucatan erwünscht erscheinen. Es wäre sehr wichtig, bei Ausgrabungen in Mexico und Yucatan die etwa gefundenen Hunde-Reste zu konserviren und einer wissenschaftlichen Untersuchung zugänglich zu machen. Es steht fest, dass der Hund bei den praecolumbischen Mexicanern und Mayas eine entsprechende Rolle gespielt hat, wie bei den praecolumbischen Peruanern, und dass er namentlich auch den Todten mit auf den Weg ins Jenseits gegeben wurde.[1]) Auch der Umstand, dass die alten Peruaner den bei Bestattungen verwendeten Hunden die Ohren abzuschneiden pflegten,[2]) scheint eine Uebereinstimmung zu bilden; denn den meisten der mir vorliegenden, in alt-peruanischen Gräbern gefundenen Hundemumien oder Hundeköpfen fehlen die Ohren oder doch der Haupttheil der Ohrmuscheln.[3])

2. Lama und Alpaca.

(Auchenia lama und Auch. pacos).

Es ist bekannt, welch' eine bedeutende Rolle die Lamas und Alpacas im Leben der alten Peruaner gespielt haben. Dass sie auch zu Todtenopfern verwendet wurden, geht einerseits aus den Mittheilungen der älteren Chronisten hervor, andrerseits ergiebt es sich aus dem Umstande, dass man Köpfe

[1]) Vergl. H. H. Bancroft, The native Races of the Pacific States of North-America, London 1875, Vol. II, p. 605.

[2]) Seler, der Charakter d. aztekischen u. d. Maya-Handschriften, in Zeitschr. f. Ethnologie, 1888, p. 20.

[3]) Vergl. meine Bemerkung im „Kosmos", a. a. O. p. 97. Früher glaubte ich, dass dieses Abschneiden der Ohren schon an den lebenden Hunden vorgenommen sei, wie bei unseren Pintschern und Doggen; nachdem mir aber die eben citirten Bemerkungen Seler's bekannt geworden sind, möchte ich glauben, dass man den alt-peruanischen Hunden, welche bei Begräbnissen verwendet wurden, die Ohren erst bei der Opferung resp. Tötung abschnitt.

Digitized by Google

und sonstige Ueberreste jener Thiere in vorspanischen Gräbern Perus findet.

Unsere Sammlung besitzt 6 Köpfe resp. Schädel von Auchenien aus den Gräbern von Ancon; ausserdem 2 Vorderbeine. Unter den 6 Schädeln befindet sich einer, der einem jungen, halberwachsenen Individuum mit langen, weichen, schwarzen Haaren angehört; die übrigen rühren von erwachsenen, kurzhaarigeren Individuen her, und zwar 2 von männlichen, 3 von weiblichen. Jener jugendliche Schädel dürfte wohl wegen der langen, weichen Behaarung mit Sicherheit einem Alpaca zugeschrieben werden.

Nur einer von den erwachsenen Schädeln scheint einem typischen Lama (Auchenia lama) anzugehören; er hat eine grösste Länge von 299 mm und eine grösste Stirnbreite von ca. 142 mm, wobei zu bemerken ist, dass er von einem Weibchen mittleren Alters herstammt.

Die übrigen 4 erwachsenen Schädel sind entweder dem Alpaca (Auchenia pacos) oder einer kleineren Rasse des Lama zuzurechnen.[1]) Ich bin aus Mangel an geeignetem Vergleichsmaterial über diesen Punkt noch nicht ganz ins Klare gekommen. Jedenfalls bleiben jene Schädel in ihren Dimensionen hinter den mir zugänglichen typischen Lama-Schädeln zurück; dagegen stimmen sie ungefähr mit 2 Alpaca-Schädeln der Britischen Museums in London überein, deren Dimensionen Herr Oldfield Thomas mir freundlichst mitgetheilt hat. Freilich passen die kurzen, gelbbraunen Haare, welche der eine der Ancon-Schädel noch trägt, nicht recht für ein Alpaca. Vielleicht gehört dieser letztere (Nr. 2 der nachstehenden Tabelle) einer Auchenia vicunna oder einer zierlichen Lama-Rasse an.

Ich theile in umstehender Tabelle einige Hauptdimensionen der 5 erwachsenen Auchenien-Schädel aus den Ancon-Gräbern mit.

---

[1]) Ich mache darauf aufmerksam, dass auch die auf Taf. 119 des Werks von Reiss u. Stübel von mir abgebildeten Auchenien-Schädel, welche ich dem Lama zugeschrieben habe, eventuell dem Alpaca zugeschrieben werden müssen.

Digitized by Google

Schädelmessungen in Millimetern.	grosses Lama	Alpaca oder kleine Lama-Rasse.			
		1.	2.	3.	4.
	♀ ad. mittl. Alters	♂ ad. alt!	♂ ad. mittl. Alters	♀ ad. alt!	♀ ad. sehr alt!
1. Totallänge des Schädels	299	267	258	267	265
2. Basallänge v. Vorderrande des Foramen magnum ab	271	243	237	238	241
3. Grösste Stirnbreite . .	ca. 142	141	ca. 128	133	130

Wie die Haushunde der alten Peruaner eine deutliche Rassebildung nach verschiedenen Richtungen erkennen lassen, so ist dieses bis zu einem gewissen Grade auch bei den gezähmten Auchenien der Fall, wenngleich die Abänderungen nicht so tiefgreifend sind, wie bei den so variabeln Haushunden. Im Wesentlichen beschränken sich die Abänderungen der gezähmten Auchenien auf die Körpergrösse, die Farbe und die Länge des Haarkleides. Doch sind bei genauerem Zusehen auch manche deutliche Variationen im Schädel, im Gebiss und in der Form der Beinknochen zu beobachten, soweit das mir vorliegende Material ein Urtheil hierüber gestattet.[1]) Es wäre sehr wünschenswerth, dass ein möglichst grosses Material in dieser Richtung untersucht würde.

Was die Abstammung der Lamas und Alpacas anbetrifft, so kann ich der Ansicht Tschudis in Betreff der Art-Selbständigkeit dieser Hausthiere[2]) nicht beistimmen. Den bezüglichen Angaben und Beobachtungen Tschudis stehen sehr beachtenswerthe Beobachtungen anderer Forscher gegenüber. (Man vergleiche Andr. Wagner, Die Säugethiere, Supplementband, 5. Abth., 1855, p. 480 ff.).

[1]) Drei von mir verglichene Skelette von Lamas, welche im hiesigen zoologischen Garten gelebt haben, zeigen viel kürzere und krummere Beinknochen, als die Lamas von Ancon. Die Beinknochen der letzteren sind schlanker und länger; sie ähneln stark denen des Huanaco. Offenbar sind die betr. Exemplare aus dem zoologischen Garten unter weniger günstigen (bezw. naturgemässen) Verhältnissen aufgewachsen, als die alt-peruanischen; dieses zeigt sich sehr deutlich in der mangelhaften Knochenbildung der ersteren.

[2]) Siehe „Fauna Peruana“ und Zeitschr. f. Ethnologie, 1885, p. 93.

Digitized by Google

Ich betrachte das Lama als ein aus der Zähmung des Huanaco hervorgegangenes Hausthier. Ob das Alpaca als ein gezähmtes Vicuña anzusehen ist, oder als eine besondere, etwa durch Kreuzung mit dem Vicuña hervorgebrachte Züchtungs-Rasse des Lamas, erscheint mir vorläufig zweifelhaft.

Die Mehrzahl der mir vorliegenden Auchenien-Reste von Ancon zeigt eine schwarze oder schwarzbraune Haarfarbe; eines der Exemplare ist einfarbig gelbbraun, ein anderes scheckig (schwarz-weiss) gewesen. Wie bekannt, wurden bei den Inkas vorzugsweise schwarze oder schwarzbraune Auchenien[1]) zu Todtenopfern verwendet. Man scheint bei Ancon gewöhnlich nur die Köpfe und die Beine der Lamas und Alpacas den Todten in das Grab mitgegeben zu haben. Ob diese Thiere damals in der heissen Küstengegend von Ancon gelebt haben, oder ob sie zu den Bestattungen express dorthin gebracht worden sind, lasse ich dahin gestellt.[2]) Ihre Schädel und Beinknochen beweisen durch eine sehr normale Beschaffenheit der Knochensubstanz, dass die betr. Exemplare durchaus gesund waren, was von Opferthieren allerdings als selbstverständlich vorausgesetzt werden darf; man würde sie sonst nicht als hierzu geeignet betrachtet haben.

3. Das Meerschweinchen.

(Cavia cobaya Marcgr.)

Neben dem Hunde und den zahmen Auchenien besassen die Peruaner von Haus-Säugethieren nur noch das Meerschweinchen. Dasselbe wurde von ihnen „cuy" oder „coy" genannt und spielte eine ziemlich wichtige Rolle in ihrem Leben, indem es sowohl zur Nahrung, als auch zu Opferungen vielfach verwendet wurde.[3])

[1]) Vergl. Steffen, a. a. O., p. 126.

[2]) Ich bemerke, dass auch in einem Grabe, welches Herr Dr. Macedo bei Magdalena de Mar (südlich von Lima) ausgebeutet hat, sich neben Resten eines Hundes die Schädelkapsel eines Lamas fand. Herr Dr. Macedo hat dieselbe mir freundlichst übersandt.

[3]) Vergl. Steffen, a. a. O., p. 130. Relaciones Geograficas de Indias, Peru, Bd. I, Madrid 1881, p. 125. 193. 206. 207. 212.

Digitized by Google

Aus den Gräbern von Ancon liegen mir die theilweise mit Haut und Haar erhaltenen Reste von 8 Meerschweinchen vor. Dieselben zeigen sowohl in der Färbung des Haarkleides, als auch in der Schädelbildung mannigfaltige Variationen; doch im Allgemeinen bilden sie eine gewisse Vermittelung zwischen den bei uns in Europa seit ca. 330 — 340 Jahren gezüchteten, meist in enger Gefangenschaft gehaltenen Haus-Meerschweinchen und den als Stammarten in Betracht kommenden wilden Cavia-Species. Wie mir scheint, hängt dieses einerseits damit zusammen, dass die Cuys aus den Gräbern von Ancon ihren wilden Stammeltern zeitlich näher stehen, andrerseits und hauptsächlich wohl damit, dass dieselben in den Hütten der alten Peruaner unter anderen, der wilden Lebensweise näher stehenden Verhältnissen lebten, als die in Europa gezüchteten Meerschweinchen.

Schädel eines alt-peruanischen Meerschweinchens. Aus einem Grabe von Ancon. Nat. Gr.

Die Färbung des Haarkleides ist theils einfarbig (braun oder weiss), theils zweifarbig (rothbraun und gelbweiss in unregelmässigen Flecken), theils auch fein melirt (graubraun). Die Bildung des Schädels ist durchweg zierlicher, im Schnauzentheil schmaler, im Gehirntheil gewölbter, als bei unseren heutigen, in enger Gefangenschaft gehaltenen Meerschweinchen. Die hintere Grenze der Nasenbeine variirt in ihrer Gestaltung; einige Exemplare zeigen ein spitzwinkliges Hineintreten derselben in die Stirnbeine, wie es bei Cavia aperea meistens beobachtet wird, bei anderen endigen die Nasenbeine hinten mit einer geraden (feinzackigen) Querlinie, wie man es durchweg bei unseren Haus-Meerschweinchen findet. Vergl. die Abbildnng.

Als wilde Stammart des alt-peruanischen Haus-Meerschweinchens ist wahrscheinlich das in Peru vorkommende wilde Meerschweinchen (Cavia Cutleri King, resp. Tschudi) zu betrachten. Dieses ist auch die Ansicht der peruanischen Indianer[1]),

[1]) Tschudi, Fauna Peruana, I. p. 195.

Digitized by Google

sowie der ältesten Schriftsteller, welche über die gezähmten und wilden Thiere Perus geschrieben haben.[1])

Wenn man die Angaben Garcilasso's,[2]) sowie die in den Relaciones Geograficas de Indias, Tomo I, Madrid 1881, publicirten Berichte in Bezug auf das Meerschweinchen studirt, so begreift man kaum, weshalb noch immer Brasilien als Heimath des letzteren in unseren Lehrbüchern angegeben wird. Die auf Marcgrave's und Piso's Angaben beruhende Ansicht, dass Brasilien die Heimath des Haus-Meerschweinchens und Cavia aperea die wilde Stammart desselben sei, steht auf sehr schwachen Füssen; sie beruht auf der irrthümlichen Annahme Marcgrave's und namentlich Piso's, dass die von ihnen in Pernambuco und Umgegend gesehenen Haus-Meerschweinchen, von denen vielleicht einige verwildert waren, dort seit alten Zeiten einheimisch gewesen seien.[3])

Die wahre Heimath des Haus-Meerschweinchens ist nach meiner Ansicht Peru. Die praecolumbischen Bewohner dieses Landes, welche relativ hoch cultivirt waren und namentlich für Thierzucht ein grosses Interesse an den Tag legten, haben das wilde Meerschweinchen ihres Landes domesticirt. Die bunten Farben des heutigen Haus-Meerschweinchens sind die Folgen der Jahrhunderte oder vielleicht gar einige Jahrtausende zurückreichenden Domestikation.

Wie die frühesten Berichte über Peru beweisen, spielte das Meerschweinchen im Leben der alten Peruaner eine wichtige Rolle, nicht nur als Schlachtthier für die Küche, sondern auch als Opferthier für gewisse Götter. Bei den heutigen Indianern Perus und Ecuadors wird dasselbe sehr häufig als Hausthier gehalten, ganz im Gegensatz zu den brasilianischen Indianern, welche, soweit sie noch in keine Berührung mit Europäern getreten sind, das Haus-Meerschweinchen gar nicht kennen.

[1]) Relaciones Geograf. de Indias, p. 125. 147. Garcilasso, Comment. Reales, VIII, c. 17.

[2]) Siehe bei Steffen, a. a. O., p. 130, Note 4.

[3]) Siehe G. Pisonis et G. Marcgravi Hist. Rerum Natural. Brasiliae, edidit De Laet, Lugd. Bat. 1648, p. 224, und Piso, De Indiae utriusque re naturali et medica, Lugd. Bat. 1658, p. 102.

Digitized by Google

Von Peru aus scheint die Zucht des Haus-Meerschweinchens schon in praecolumbischer Zeit sich nach Venezuela und den westindischen Inseln verbreitet zu haben; denn das von Oviedo beschriebene kleine Hausthier „Cori", welches zur Zeit des Columbus von den Indianern Hispaniola's und Venezuela's gehalten wurde, dürfte wohl mit dem Meerschweinchen identisch sein.[1])

4. Die Moschus-Ente.

(Anas moschata L.)

Nach Garcilasso de la Vega besassen die alten Peruaner nur eine Art von Hausgeflügel, nämlich eine Enten-Art, die sie wegen eines saugenden oder schmatzenden Tones, welchen dieselbe beim Fressen hervorzubringen pflegte, Nuñuma nannten. Diese Ente war grösser als eine spanische Ente, aber kleiner als eine spanische Gans.[2])

Auch Velasço erwähnt die Nuñuma, indem er hinzufügt: „ó Pato negro" (oder schwarze Ente). Auch von Cieza (Cronica, c. 66) und in der Descripcion de los Rucanas Antamarcas werden zahme Enten als Hausthiere der alt-peruanischen Indianer erwähnt.[3])

Ich vermuthe, dass diese zahme Ente der praecolumbischen Peruaner die Moschus-Ente war, und dass somit Peru die eigentliche Heimath der gezähmten Moschus-Ente darstellt, nicht Brasilien, wie man gewöhnlich annimmt; doch ist es nicht ausgeschlossen, dass auch in anderen Ländern Süd-Amerikas und in Mittel-Amerika Domestikationen derselben Species ausgeführt worden sind. Columbus soll die Moschus-Ente als Hausthier bei den Eingeborenen von Haïti vorgefunden haben.

[1]) Oviedo, Hist. general y natural de Indias. I, p. 390.

[2]) Garcilasso, a. a. O., VIII, c. 19. — Steffen, a. a. O., p. 134 übersetzt das spanische Wort „pato" mehrfach als „Gans"; es ist aber richtiger als „Ente" zu übersetzen.

[3]) Siehe Steffen, a. a. O., p. 134, Note 2.

[4]) Relaciones Geograf., I, p. 212. — Ob die von Cieza (Cronica, c. 46) erwähnte Art von Hausgeflügel, welche man Xuta nannte, mit Steffen auf eine Rebhuhn-Art zu deuten ist, erscheint mir zweifelhaft; die Bemerkung Cieza's, dass jene Art von der Grösse einer grossen Ente (de un gran pato) sei, scheint eher auf die Moschus-Ente hinzudeuten. Vielleicht war Xuta ein zweiter einheimischer Name dieser Species.

Digitized by Google

Unter den oben besprochenen Hausthieren deutet der Hund auf Verbindungen mit Central- und Nord-Amerika hin, namentlich mit Mexiko, sei es, dass die alten Bewohner Perus von dort gekommen sind, sei es, dass sie Verkehrsbeziehungen mit jenen Ländern unterhalten haben. Die übrigen Hausthiere der alten Peruaner scheinen in Peru selbst domesticirt worden zu sein.

Es wäre von grossem wissenschaftlichen Interesse, wenn man bei Ausgrabungen, welche in Peru, sowie auch in anderen Kulturländern Amerikas, namentlich in Mexiko, ausgeführt werden, alle Thierreste sorgfältig sammeln und einer exakten Untersuchung zugänglich machen wollte. Ich darf wohl hoffen, dass meine obigen Darlegungen eine gewisse Anregung nach dieser Richtung hin geben werden.

Ganz besonders möchte ich die etwa vorkommenden Hunde-Reste denjenigen Forschern, welche in den alt-amerikanischen Kulturländern Ausgrabungen veranstalten, zur Konservirung empfehlen. Ich glaube, dass durch eine exakte Untersuchung und Vergleichung derselben wichtige wissenschaftliche Resultate zu erreichen sind.

M. Seler. Der Hund spielte bei den alten Mexikanern eine ziemliche Rolle. Er wurde als Hausthier gehalten, und man mästete ihn, um ihn als Festbraten zu verzehren. Als Opferthier wird er in Yucatan erwähnt, (z. B. bei dem Feste Pacumchac im Monat Pax), wo er offenbar stellvertretend für einen Menschen eintritt, denn er wird in derselben Weise, wie dieser, durch Aufbrechen der Brust und Herausreissen des Herzens geopfert. Der Hund fungirte ferner bei den Bestattungsceremonien. Dem Mexikaner ward ein rother Hund ins Grab mitgegeben, der die Aufgabe hat, die Seele des Toten über den Chicunahui apan, den „neunfach fliessenden Strom“ oder richtiger „den Strom der neunten oder tiefsten Hölle, des Chicunahui mictlan“ in die Unterwelt zu befördern. Mit dem Bilde des Hundes endlich ward der zehnte der zwanzig Tage bezeichnet.

Der P. Sahagun (Buch XI. cap. 1. § 6) nennt uns eine Anzahl verschiedener Bezeichnungen für den Hund, die viel-

Digitized by Google

leicht Rassenverschiedenheiten entsprachen und zählt die verschiedenen Farben, in denen sie vorkommen, auf, giebt aber dann eine Generalbeschreibung. Er sagt:

Los perros de esta tierra tienen cuatro nombres, llámanse chichi, itzcuintli, xochiocoyotl, y tetlamin, y tambien teuitzotl: son de diversos colores, hay unos negros, otros blancos, cenicientos, buros, castaños obscuros, morenos, pardos y manchados. Hay algunos de ellos grandes, otros medianos, algunos de pelo lezne, otros de pelo largo: tienen largos hocicos, los dientes agudos y grandes, las orejas concávas y pelosas, cabeza grande; son corpulentos, tienen uñas agudas, son mansos y domésticos, acompañan y siguen á su amo ô dueño: son regocijados, menean la cola en señal de paz, gruñen, ladran, abajan las orejas dàcia el pescuezo, en señal de amor: comen pan, mazorcas de maiz verde, carne cruda y cocida; comen cuerpos muertos y carnes corruptas.

Von den angeführten Namen werden die beiden ersten ziemlich gleich und allgemein für „Hund" gebraucht. Das Wörterbuch von Molina gibt perro ô perra: chichi, itzcuintli. Und in der Tributliste ist in den Städtenamen Chichicuauhtla und Itzcuintepec die gleiche Hundefigur (Fig. 1.) zu sehen. Die drei andern Namen werden im Molina nicht erwähnt. Xochiocoyotl kann „der blühende, der fette Coyote" heissen, im Gegensatz zu dem eigentlichen Coyote, der immer als mager und hungrig gedacht und geschildert wird. Tetlamin heisst der Pfeilschütz. Te-uitzotl ist vielleicht im Gegensatz zu a-uitzotl gedacht, das Molina und Sahagun als Bezeichnung für ein im Wasser lebendes fabelhaftes Thier angeben, eine Art Nix, das wie ein Hund aussieht (cierto animalejo de agua como perrillo).

Weiter spricht Sahagun von haarlosen Hunden, die man des Nachts in Decken hülle. Diese Hunde waren aber nicht von Natur haarlos, sondern sie wurden von klein auf mit dem Harze oxitl (Terpentin) eingerieben, wovon ihnen die Haare ausfielen. Nur in zwei Pueblos, in Teotlixco und in Tocilan züchte man Hunde, die von Natur haarlos seien. Als Namen dieser haarlosen Hunde giebt Sahagun xoloitzcuintli — ein

Digitized by Google

Name, der ebenfalls im Molina nicht erwähnt wird, wohl aber im Herrera, und der mit „der monströse Hund" übersetzt werden kann. Denn xolotl bedeutet Zwilling, und Xolotl ist der Gott der Zwillinge und der Missgeburten.

Der tlalchichi, „Erdhund", den Sahagun dann noch erwähnt und als ziemlich niedrig, ziemlich rund und sehr wohlschmeckend beschreibt, dürfte wohl ein anderes Thier bezeichnen.

Im Zapotekischen heisst der Hund pèco, ein Wort, das sich aus dem Präfix pe und dem Radikal ìco zusammensetzt, denn „mein Hund" heisst xi-ìco-a.

Die Alten nannten den Hund pèco quìhi „porque comen loc suciedades", denn mit quìhi werden die Excremente bezeichnet. Es wird ein langhaariger und ein schwarzer Hund durch die betreffenden beigesetzten Attribute bezeichnet. Endlich auch ein haarloser Hund genannt pèco xòlo. Letzteres ist ohne Zweifel das mexikanische xolotl.

Auch in der Maya-Sprache finden wir zwei Ausdrücke für „Hund", pex und lil. Letzteres bezeichnet den haarlosen Hund.

Die Art, wie der Hund in den Bilderschriften dargestellt wird, entspricht im Allgemeinen der oben angegebenen Beschreibung des P. Sahagun. Wir sehen überall die lange Schnauze, und die grossen scharfen Zähne deutlich markirt.

In den Städtehieroglyphen des libro de los tributos und des Codex Mendoza ist der Hund regelmässig weiss und schwarz gefleckt gezeichnet (Fig 1). Ebenso im Codex Telleniano Remensis und Vaticanus A (Fig. 2). Im Codex Bologna ist er braun gemalt, im Codex Borgia braun mit schwarzen Flecken. Namentlich deutlich ist überall ein schwarzer Fleck um die Augen markirt. An all den bisher genannten Stellen ist das Ohr deutlich ausgebildet, spitz zulaufend gezeichnet. In andern Handschriften dagegen ist der Hund roth gemalt und hat Ohren, die augenscheinlich abgeschnitten oder abgerissen sind; denn der obere Rand ist zackig oder lappig begrenzt und mit gelber

Digitized by Google

Farbe gemalt, der Todtenfarbe, die regelmässig in den Bilderschriften zur Bezeichnung von Wundrändern Verwendung findet. Vgl. Fig. 4, die dem Codex Laud entnommen ist. Im Codex Fejérváry ist statt des Hundekopfes nur das Ohr gezeichnet (Fig. 5), ebenfalls mit rother Farbe; an der Seite ist ein haariger Saum zu sehen, und oben endet das Ohr mit gelbem lappigen Rand, die Wundnarbe. Eine Kombination der beiden Darstellungstypen zeigt die Fig. 3 des Codex Borgia, wo der Hund braun gemalt ist, mit schwarzem Fleck um das Auge, aber dasselbe rothe Ohr mit abgeschnittenem Ende trägt, wie die Fig. 4. Ich war schon früher auf diese Vorkommnisse aufmerksam geworden[1]), hatte mir aber gedacht, dass der Verlust der Ohrspitze entweder nur als eine zufällige, bei den Balgereien der Dorfköter erworbene Eigenthümlichkeit aufzufassen sei, oder dass eben dem rothen Hund, der dem Todten als Begleiter mitgegeben ward, die Ohren gestutzt wurden. Nach dem aber, was Herr Prof. Nehring über seine Beobachtungen an peruanischen Hunden mittheilt, glaube ich gern, dass auch bei den alten Mexikanern das Stutzen der Ohren der Hunde Sitte war. Dasselbe scheint sich aus den Maya-Handschriften zu ergeben; denn hier finden wir das Thier, welches weiss und schwarz gefleckt gezeichnet ist, gewöhnlich auch mit einem grossen schwarzen Fleck um das Auge, regelmässig mit gestutzten Ohren dargestellt. Vgl. die Fig. 6—8. Ich erwähne, dass ich auch auf Gefässen den Hund mehrfach angetroffen habe. Ich habe aus Cholula eine dreibeinige Schüssel heimgebracht, auf deren Boden der Kopf eines Hundes — weiss, mit schwarzem Fleck um die Augen und ganzen Ohren — dargestellt ist, und Herr Strebel besitzt einen schönen Teller, auf dem der Kopf eines Hundes mit gestutzten Ohren zu sehen ist.

M. Nehring. In einer Abhandlung, welche ich 1884 im „Kosmos“ veröffentlicht habe[2]), machte ich darauf aufmerksam, dass es im alten Mexico vier Rassen von Hunden gab, deren

[1]) Zeitschrift für Ethnologie XX (1888) p. 20.

[2]) Kosmos, herausg. von Vetter, 1884, Bd. II. p. 94—111.

Digitized by Google

eine zu kulinarischen Zwecken benutzt wurde. Viele dieser Hunde wurden gemästet und bildeten sich daher in mancher Hinsicht eigenthümlich aus. Es ist nicht unwichtig, von den abgeschnittenen Ohren zu reden. Die mir vorliegenden Hunde-Mumien aus den Gräbern von Ancon zeigen meistens verkürzte (abgeschnittene) Ohren, ein oder zwei Exemplare ausgenommen. Tschudi will nicht annehmen, dass die alten Peruaner ihren Hunden die Ohren stutzten. Die vorhandenen Mumien beweisen aber das Gegentheil.

M. von Ihering. An den Vortrag des Herrn Prof. Nehring anknüpfend, möchte ich die Frage aufwerfen, ob nicht auch in andern Ländern Südamerikas Ueberreste von Hausthieren anzutreffen sind. Ich habe die Sambaquis studirt, bin aber über ein für den Zoologen genügendes Studium nicht hinausgekommen. Ich habe die Konchylien untersucht. Die Fischreste sind sehr schwer zu untersuchen, das Vorhandene beschränkt sich auf Schlund und Gehör. Die Fische, welche ich herstellen konnte, sind sehr selten. Die Säugethiere gehören jedoch zu der gegenwärtigen Fauna. Ich habe auch Rehe und Stinkthiere gefunden. Von Letzteren dürfte das Ihnen befremdend vorkommen, doch findet die Thatsache ihre Erklärung darin, dass die Indianer es verstehen, die Stinkdrüsen zu entfernen. Ich möchte Herrn Nehring oder andere Herren bitten, mir mitzutheilen, ob über das Vorkommen von Ueberresten von Hausthieren in den Sambaquis näheres feststeht.

M. Nehring. Ich kenne nur die Sambaquis von Santos (an der Ostküste der brasilianischen Provinz S. Paulo) etwas genauer; aus diesen sind mir Reste von Hausthieren nicht bekannt geworden.

La parole est à M. Wittmack, qui fait une communication sur:

Die Nutzpflanzen der alten Peruaner.

Während wir Jahrhunderte lang darauf angewiesen waren, unsere Kenntniss über die Nutzpflanzen der altamerikanischen

Digitized by Google

Völker allein aus den Schriften der alten Chronisten zu entnehmen, sind wir jetzt in der glücklichen Lage, Dank den zahlreichen Ausgrabungen durch eigene Anschauung uns ein viel klareres Bild davon zu verschaffen. Ganz besonders gilt dies bezüglich der Kulturpflanzen der alten Peruaner, einmal, da, wie es scheint, kein anderes altamerikanisches Volk seinen Todten so viel Gegenstände mit ins Grab gegeben und zweitens, weil die Art der Bestattung und meistens auch die Trockenheit der Gegend zur Erhaltung der Todten wie der Beigaben ausserordentlich beitrug. In erster Reihe ist es bekanntlich das Todtenfeld zu Ancon bei Lima, welches die reichste Ausbeute geliefert hat. Nachdem de Cessac, Dr. Ludovic Savatier und Andere dort bereits zahlreiche Funde gemacht, haben die Herren Dr. Reiss und Dr. Stübel in der systematischsten Weise dieses Todtenfeld durchsucht und ihr grossartiges Werk: „Das Todtenfeld von Ancon" legt ein glänzendes Zeugniss ihrer Thätigkeit ab.

Während die botanische Ausbeute de Cessac's und Savatier's von A. T. de Rochebrune[1]) bearbeitet wurde, ward mir die ehrenvolle Aufgabe, die Reiss' und Stübel'schen vegetabilischen Funde zu bestimmen und sind die wichtigsten dieser Gegenstände im XIII. Abschnitte auf Taf. 105—107 des genannten Werkes mit kurzen Erläuterungen dargestellt. Ein ausführlicher Text über sämmtliche aus dem alten Peru bekannten Nutzpflanzen, den ich ebenfalls für dieses Werk ausarbeitete, hat leider bis jetzt nicht erscheinen können, inzwischen ist aber von Max Steffen in seiner „Landwirthschaft bei den altamerikanischen Kulturvölkern" eine kurze Uebersicht über die Kulturpflanzen, namentlich eine anschauliche Darstellung des Pflanzenbaues gegeben.[2]) — Im Folgenden werde ich mir gestatten, nur die wichtigsten Ergebnisse meiner Studien mitzutheilen, möchte aber vorher noch einige Funde besprechen, die ich während des Erscheinens des „Todtenfeldes von Ancon" noch

[1]) Rochebrune, Recherches d'éthnographie botanique sur la flore des sépultures péruviennes d'Ancon in Actes d. l. Soc. Linnéene de Bordeaux XXXIII (1879), S. 343—358.

[2]) l. c. S. 84—117.

Digitized by Google

durch die Güte des Herrn H. N. Moseley, Professor der menschlichen und vergleichenden Anatomie zu Oxford, früher Naturforscher an Bord I. M. Schiff Challenger, aus dem Anatomical Department des Museums zu Oxford erhalten habe, auf welche ich bei der Beschränktheit des Textes im Reiss' und Stübel'schen Werke damals nur kurz eingehen konnte. Prof. Moseley hat diese Gegenstände im Jahre 1885 selbst von 4 vorher nicht geöffneten Mumien entnommen, welche Commander Acland R. N. in Ancon ausgegraben und dem anatomischen Department des Universitäts-Museums zu Oxford zum Geschenk gemacht hat.

Diese Gegenstände sind:

Mumie No. I. Ein Kind von ungefähr 5 Jahren: Von einem Halsbande, das noch um den Hals hing und hauptsächlich aus kleinen, irdenen, rohen, menschlichen Figuren bestand:

1. 4 halbe, durchbohrte bohnenartige Körper, die sich als die dickfleischigen Keimblätter einer Nectandra (Fam. der Lauraceae) erwiesen, vielleicht N. mollis Nees. Es ist möglich, dass diese Samen, ähnlich wie in Brasilien die Pichurimbohnen von Nectandra Puchury Nees, als Heilmittel benutzt wurden.

2. 4 schwarze Samen. Erwiesen sich als Körner von blauschwarzem Mais. Ferner wurde

3. bei dieser Mumie gefunden: ein grosser durchbohrter kugelrunder Same von einer Hülsenfrucht, mit grossem Nabel, der vielleicht einen Theil der Halskette gebildet haben mag. Ist eine Juckbohne, Mucuna, wahrscheinlich Mucuna inflexa D. C., die in den Wäldern der Anden wild wächst, vielleicht aber kultivirt wurde. Die gepulverten Samen werden als sehr schmerzlindernd gegen Insektenstiche gerühmt.[1])

Mumie No. II. Erwachsene Frau.

4. Eine rundliche Knolle, bei dem Körper gefunden, von 32 mm Länge, 25 mm Breite und 15 mm Dicke. Die Schale hat sich von dem Innern zum Theil getrennt. Scheint gekocht, denn die Stärke im Innern ist verkleistert. Bis jetzt nicht bestimmbar.

---

[1]) Rosenthal, Synopsis plant. diaphoricarum, p. 1016.

Digitized by Google

5. Einige zerbrochene Blätter, von denen ein Sack voll neben dem Körper lag. Sind Cocablätter, Erythroxylon Coca.

Mumie No. III. Ein Kind von ungefähr 5 Jahren.

6. Eine grosse Leguminosenhülse lag quer über der Brust, daneben auch ein Bohrer aus Vicuñaknochen, eine Muschelschale (Mytilus) und Webereigeräthe. Die grosse mächtige Hülse ist von Inga Feuillei D. C. und bildet noch heute unter dem Namen Packay in Peru eine beliebte Näscherei, ähnlich vielleicht wie unser Johannisbrot.

7. Auch die Hälfte einer kugeligen Frucht und ein Same. Sind von Lucuma obovata Kth., deren Früchte gegessen wurden.

8. Ein kleiner Same, dessen beide Cotyledonen aus einander gefallen. (Bis jetzt nicht bestimmbar.)

Mumie No. IV. Erwachsene Frau mit einem neugeborenen Kinde.

9. Vier Hälften einer kugeligen Frucht (abermals Lucuma obovata) lagen zu 2 und 2 symmetrisch an jeder Seite des Körpers der Frau, zusammen mit Webereigeräthen, etc., die ebenfalls ähnlich paarweise angeordnet waren.

Herr Prof. Moseley schickte ferner einige Funde aus peruanischen Gräbern, deren genaue Lokalität nicht angegeben. Die Gegenstände sind ein Geschenk des Lieutenant Holland R. N., welcher sie selbst sammelte und an das Oxforder Museum sandte. Es sind:

10. Maisbrot in kleiner rundlicher, flach kugeliger Form.

11. Eine Bohne von der gewöhnlichen Gartenbohne, Phaseolus vulgaris L.

12. Ein Leguminosensame. Ist Ormosia, wahrscheinlich O. coccinea Jacks. aus Guiana und Brasilien, deren lebhaft rothe Samen mit schwarzem Rande noch heute viel zum Schmuck benutzt werden.

13. Eine 2theilige kleine Knolle. (Bis jetzt unbestimmbar.)

14. Fruchtbrei und Samenkörner vom Orleansbaum, die bekanntlich zum Färben dienten. Diese lagen in einem viereckigen flachen Kasten (Moseley nennt es cosmetic pot, also Schminktopf), welcher 4 Fächer hatte. Alle 4 Fächer waren voll und durch ein darüber zusammengebundenes Tuch verschlossen.

Digitized by Google

Was nun die Nutzpflanzen der Peruaner im Allgemeinen anbetrifft, so können wir sie eintheilen in 1. Getreide und andere Brotfrüchte, 2. Hülsenfrüchte, 3. Knollengewächse, 4. Obst, 5. Gemüse, 6. narkotische, 7. Gewürz- und Arznei-, 8. technische Pflanzen.

1. Getreide und andere Brotfrüchte.

Dass der Mais die einzige gebaute Getreideart in Amerika war, ist allbekannt. Er ward sowohl in Nord-, Mittel- wie Südamerika kultivirt. Die Reiss- und Stübelschen Ausgrabungen haben eine grosse Anzahl ganzer Kolben zu Tage gefördert, nach denen ich drei Unterarten: 1. gemeinen Mais, 2. spitzkörnigen, mit anliegenden Körnern und 3. genabelten unterscheiden konnte. Von diesen scheint die spitzkörnige Unterart Peru und Chile eigenthümlich; sie ist in den Gräbern zu Ancon die häufigste und typischste und wurde sie deshalb von mir als Zea Mays peruviana bezeichnet. (Siehe Reiss und Stübel Ancon l. c., ferner Wittmack in Zeitschrift für Ethnologie 1880, p. 85.) —

Eigentlicher Pferdezahn-Mais, d. h. solcher, welcher an dem vorderen Ende des Kornes eine horizontale Rinne wie die Kunden an den Schneidezähnen des Pferdes zeigt, ist nicht gefunden. Der genabelte Mais kommt ihm zwar nahe, ist aber meist viel dicker und kürzer im Kolben. Der Eindruck an dem vorderen Ende des Korns ist bei ihm nicht horizontal linienförmig, sondern rundlich oder eckig. Es lässt sich denken, dass in anderen Gegenden, wo die Kolben länger, die Körner regelmässiger und platter wurden, der rundliche, nabelförmige Eindruck sich in einen horizontalen umwandelte und wir so in dem genabelten Mais vielleicht die Stammform des Pferdezahn-Maises haben. Umgekehrt findet man häufig an Kolben des Pferdezahn-Maises die untersten und obersten Körner, welche meist rundlicher sind, statt mit einer horizontalen mit einer rundlichen Vertiefung.

Der Pferdezahn-Mais ist, so viel mir bekannt, auch in nordamerikanischen Gräbern, in den Mounds von Ohio, bis jetzt nicht gefunden, sondern nur gemeiner Mais.

Auch in den zahlreichen Nachbildungen, die ich bisher

Digitized by Google

einsehen konnte, fand sich immer nur gemeiner Mais. Um so interessanter sind daher auch von diesem Gesichtspunkte aus die Zeichnungen von antiken Kunstgegenständen, welche Herr Dr. Seler in Mexiko angefertigt und dem Kongress vorgelegt hat. Auf der einen, die ein Gefäss aus einem Grabe von Ybaa Lorito bei Zarachila darstellt, erkennt man deutlich Pferdezahnmais, mit horizontalen linienförmigen Vertiefungen. Der Kolben ist ziemlich dick und sind 4 Reihen Körner in der Zeichnung sichtbar. Letzteres ist auch bei 5 anderen Zeichnungen der Fall, wo gemeiner Mais dargestellt ist, und meint Herr Dr. Seler, die 4 Reihen seien vielleicht mehr konventionell.[1])

Wir erhalten hierdurch also zum ersten Male einen Anhalt über den vermuthlichen Ausgangspunkt des Pferdezahnmaises! Ja, der Pferdezahnmais aus Ybaa Lorito steht bezüglich seiner Dicke in der Mitte zwischen dem dickkolbigen genabelten Mais aus Ancon und dem verhältnissmässig schlanken Kolben des heutigen Pferdezahnmaises in Virginien.

Der gemeine Mais aus Ancon stimmt wegen seiner keilförmigen Samen am besten mit dem heutigen sogenannten Flintcorn in Nordamerika überein, während der gemeine Mais aus den Mounds von Ohio wegen seiner grossen platten Körner mit den noch heute in Nordamerika am allgemeinsten gebauten Sorten, z. B. dem virginischen, geradezu identisch ist. (Die Farbe lässt sich nicht entscheiden, da er verkohlt ist.)

Aus Allem ersehen wir, dass schon in alter Zeit viele Varietäten und Sorten des Maises gebaut wurden, und es ist bis jetzt nicht gelungen, die Urform aufzufinden. Wir haben aber eine Form, welche dieser wohl am ähnlichsten sein wird, das ist der bespelzte Mais oder Balgmais, Zea Mays tuni-

[1]) Die 5 andern Zeichnungen, welche nur gemeinen Mais als Ornament erkennen lassen, stellen dar: 2) ein einfaches Gefäss aus Magdalena Ala; 3) ein bemaltes Zapoteken-Gefäss mit weissem und rothem Mais; das Gefäss, dessen Herkunft unbekannt, ist im Besitz des Herrn Heinrich Hinrichs in Oaxa; 4) ein Gefäss ? aus zarachilo; 5) einen Kunstgegenstand aus Mitla, mit einer ganzen Maispflanze als Ornament, allerdings stylisirt und sehr verkürzt; 6) ein Gefäss aus Xoxo, auf dem ein Maiskolben mit Narben, stylisirt, zu erkennen.

Digitized by Google

cata Larranhaga, den Auguste de Saint-Hilaire in Paraguay fand. Bei diesem sind die Hüllspelzen (glumae) nicht so kurz, dass die Körner nackt erscheinen, wie bei den übrigen Maisvarietäten, sondern so lang, dass sie das ganze Korn umhüllen, ja oft noch mehrere Centimeter darüber hinausragen.

Ich habe früher in dem Balgmais eine Vergrünung gesehen und nicht die Urform selbst darin erkennen können[1]), und hatte dabei folgende Gründe:

1. Der bespelzte Mais, der übrigens später — angeblich wenigstens — auch aus den Rocky mountains nach London gebracht wurde (Lindley in Journ. of the Hortic. Soc. of London I. S. 114) entwickelt oft keine Samen; mitunter ist die Hälfte des Kolbens taub. Es mag das Taubbleiben in unseren Gegenden freilich vielleicht auch mit der geringeren Wärme zusammen hängen.

2. Der bespelzte Mais ist nicht konstant. Säet man ihn aus, so erhält man mindestens zur Hälfte unbespelzte Kolben, umgekehrt schlägt gemeiner Mais fast nie in bespelzten zurück.

Trotz alledem bin ich der Meinung, dass der bespelzte Mais der Urform am nächsten kommt.[2]) Vor wenigen Tagen ist mir von meinem Freunde, Herrn Dr. F. Kurtz, Professor an der Universität Cordoba in Argentinien, die Nachricht zugegangen, dass nach den Angaben seiner Studenten, denen er im Colleg eine Abbildung des bespelzten Maises zeigte, welche ich in der Gartenzeitung 1886, S. 128, vergl. auch 510, nach Schübeler veröffentlicht, in Argentinien und zwar in der Provinz Tucuman (Arrd. Ponso) und im nördlichen Santa-Fé (Arrd. Ramires) der bespelzte Mais vereinzelt in den Kulturen der normalen Form vorkommt. Wie Körnicke mittheilt, wurde nach Azara der Balgmais in der zweiten Hälfte des vorigen Jahrhunderts und nach Rengger noch in den zwanziger Jahren dieses Jahrhunderts in Paraguay gebaut. Körnicke meint,

[1]) Verhandlungen d. bot. Ver. d. Prov. Brandenburg 1874, Sitzgsber. S. 65—67, 1875 Sitzgsber. S. 11. Zeitschrift f. Ethnologie 1880 S. 87.

[2]) Auch Darwin und Körnicke sind derselben Ansicht. Siehe u. a. Körnicke in Körnicke und Werner, Handbuch d. Getreidebaues I. 1885 S. 356.

Digitized by Google

man müsse deshalb dort die Heimath des Maises überhaupt suchen.

Alph. de Candolle rechnet den Mais mit dem Weizen zu den Pflanzen, die im wilden Zustande ausgestorben, oder im Begriff sind auszusterben da sie einmal nie wild gefunden, zweitens keine Verbreitungsorgane haben und drittens nicht zu vermuthen ist, dass sie seit Beginn der historischen Zeit aus nahe verwandten Arten hervorgegangen.

Er meint, man müsse das Vaterland des Maises da suchen, wo grosse Kulturvölker wohnten, denn eine dichte Bevölkerung konnte sich nur bilden, wo sich nahrhafte Pflanzen fanden, die sich leicht kultiviren liessen. Nun wohnten aber die Chipchas und die alten Peruaner vorwiegend in einer gewissen Meereshöhe, weniger in den Niederungen, daher dürfe man in den tiefer gelegenen Gegenden, wie Paraguay und an den Ufern des Amazonenstromes nicht suchen, während Körnicke, wie oben bemerkt, gerade Paraguay, und zwar das nordöstliche, zu durchforschen empfiehlt. — In reinen Tropengegenden werden wir ihn nicht zu suchen haben, da er dort, z. B. in Guiana, nicht gut gedeiht.

Jedenfalls wäre es eine interessante Aufgabe, wenn die Reisenden in Amerika nach wildem Mais ausschauen wollten und ferner wäre wichtig, wenn es gelänge, in Mexiko oder südlicher in Mittelamerika antiken Mais zu finden.

Benutzung des Mais. Brot wurde aus Mais für gewöhnlich nicht gebacken, nur für Opferfeste und an Festtagen (çancu). Man ass ihn meistens gekocht (Mote) oder geröstet (Camcha), da das Mahlen auf einem Stein sehr mühsam war. In der Milchreife stehender Mais ward, in verschiedener Weise zubereitet, gern gegessen. Aus dem Stengel presste man eine Art Syrup. Auch bereitete man aus Mais die Chicha, das Hauptgetränk, und zwar in verschiedener Weise. Einmal eine Art Bier, indem man die Körner malzte (Vinãpu oder Sora), zweitens eine Art Branntwein, indem man die Körner kaute (am besten von alten Weibern, ähnlich wie das Kawa-Kauen in Hawai), durch das Speichelferment einen Verzuckerungsprozess einleitete und die Masse dann gähren liess. Drittens

Digitized by Google

wurde auch aus geröstetem Mais ein Getränk gemacht (Bereitung nicht angegeben).

Die trockenen Halme und Blätter dienten als Viehfutter.

Interessant ist, dass man schon damals aus dem fettreichen Keime des Maises ein Oel gewann, das statt Olivenöl oder Butter benutzt wurde, ein Verfahren, das seitens einiger grosser Brennereien erst seit wenigen Jahren auch angewendet wird und zuerst von Markmann in Delft so zu sagen wieder entdeckt ist.

Als weitere Brotfrucht ward die Quinoa, Chenopodium Quinoa L., eine Art Melde, viel gebaut, die gewissermassen den Buchweizen der alten Peruaner bildete und auch mit ihm ziemlich nahe verwandt ist. Die Quinoa soll noch bis in über 4000 m über dem Meere gebaut werden können und thatsächlich wird sie heute in allen Punas kultivirt (Wedell, Voyage dans le Nord. d. l. Bolivie 154). Ob sie früher nicht auch in niedrigeren Gegenden gebaut wurde, geht aus den Schriften nicht recht deutlich hervor. Die zarten Blätter dienten als Gemüse, die kleinen Körner assen die Peruaner in ihren Suppen. Aus denselben wurde auch Chicha bereitet, aber nach Garcilasso[1]) nur in den Gegenden, wo es an Mais mangelte. Dies ist die einzige Stelle, aus der wir vielleicht schliessen können, dass sie nur in kühleren Gegenden vorkam.

Wenn aber, wie fast anzunehmen, die Quinoa nur im Gebirge vorkam, so ist es um so auffallender, dass wir zum Auspolstern der Mumienballen, zwischen der ersten und zweiten Hülle (von innen gerechnet), eine Menge von Quinoakraut, sogar ganze Zweige mit Früchten daran, finden. Dies könnte als Beweis dafür dienen, dass auch Mumien aus dem Gebirge nach Ancon geschafft wurden und somit Ancon vielleicht doch als Central-Friedhof, als Todtenstadt diente. Andererseits könnte man aber einwenden, dass die Quinoa als Gemüse wohl überall, selbst in den nicht gebirgigen Theilen gebaut wurde.

Körner der Quinoa finden sich seltener, vielfach sind sie

[1]) Garcilasso de la Vega, Commentarios reales, p. 208.

Digitized by Google

wohl wegen ihrer Kleinheit nicht beachtet, zum Theil auch wohl aus den Netzen, in denen oft die Gegenstände im Ancon den Todten mitgegeben sind, herausgefallen.

2. Hülsenfrüchte.

Unter den Hülsenfrüchten nehmen die Bohnen die erste Stelle ein. Ich fand 2 Arten: Phaseolus Pallar Molina und P. vulgaris L.

Rochebrune[1]) will sogar 3 Arten gefunden haben: Phaseolus stipularis Lam., die nach ihm an Zahl überwiegt ferner P. multiflorus Willd., die bekannte Feuerbohne, und drittens P. Pallar Mol.

Phaseolus Pallar ist in der Reiss- und Stübel'schen Sammlung ziemlich häufig, P. multiflorus habe ich nicht gefunden, P. stipularis ist eine ganz unvollständig bekannte Species, deren Samen nie beschrieben sind, und wundert es mich, dass Rochebrune die meisten Bohnen als zu dieser Species gehörig bestimmen konnte. Ich glaube, er hat einfach die gemeine Gartenbohne unter Händen gehabt, aber, befangen in der landläufigen Ansicht, dass diese in Asien ihre Heimath habe, nicht daran gedacht, dass sie es sein könne. Vielleicht sind auch seine angeblichen P. multiflorus nur grosse Varietäten von P. vulgaris.

In der Reiss- und Stübel'schen Sammlung ist die Gartenbohne, P. vulgaris, in zahlreichen Exemplaren vorhanden und gerade durch diese Sammlung ist meiner Ansicht nach unzweifelhaft der Beweis geliefert, dass die Gartenbohne, türkische Bohne, Schneidebohne, Fisole oder wie sie sonst heissen mag, gar nicht aus Asien, sondern aus Amerika stammt. Ich habe an anderen Stellen[2]) darzulegen gesucht, dass das, was die Alten unter phaselos, faseolus verstanden, wahrscheinlich

---

[1]) Rochebrune, l. c. 346 und 350.

[2]) Verhandlungen des bot. Vereins der Prov. Brandenburg, XXI (1879), Sitzungsber. 176; Tagebl. der 53. Vers. deutscher Naturf. zu Danzig 1880, S. 207; Nachrichten aus dem Club d. Landwirthe zu Berlin, Nr. 115, 20. Juli 1881, S. 782.

Digitized by Google

eine Dolichos war und Körnicke[1]) hat in Folge dessen weiter nachgewiesen, dass es D. sinensis L. gewesen. Die Dolichos sind im Blatt und im Wuchs den Phaseolus so ähnlich, dass die Beschreibungen der Griechen und Römer von uns sehr gut auf Phaseolus bezogen werden konnten, dazu kam noch der unglückliche Zufall, dass das amerikanische Wort für Bohne: frizol oder frisol, aus dem dann das spanische frijol entstanden, leicht den Anschein erwecken konnte, als ob es von phaseolus abgeleitet sei.

Es ist eigentlich kaum begreiflich, dass man nicht früher zu der Ansicht gekommen, dass die Gartenbohne in Amerika heimisch sei. Von den 60 Arten Phaseolus kommen allein 28 in Brasilien vor und das sind meistens grosssamige Arten, während sämmtliche asiatischen Phaseolus sehr kleine Samen haben.

Fast alle alten Chronisten erzählen uns von den Bohnen in Amerika.[2]) Acosta nennt 2 Arten: Frisoles und Pallares, welche den Peruanern dienten wie den Spaniern die Kichererbsen, Saubohnen und Linsen. Garcilasso de la Vega spricht von 3—4 Arten Frisoles, von der Form der Saubohnen, aber kleiner, von den Peruanern purutu genannt, ausserdem von anderen frisoles von der Grösse der Kichererbsen, die nicht gegessen, sondern zum Spielen gebraucht wurden. Oviedo 1525—35 erwähnt sie auf S. Domingo und anderen Inseln, auf dem Festlande noch viel mehr, in der Provinz Nagrando (in Nicaragua), an der Küste des südlichen Meeres, habe er Hunderte von Scheffeln (fanegas) pflücken sehen, es gebe dort ausser der gemeinen Bohne, die er leider nicht näher beschreibt, andere mit gelblichen Samen und gefleckte.

---

[1]) Ueber die Heimath unserer Gartenbohne. Verhandl. des naturhistor. Vereins der preuss. Rheinlande, Westfalens etc. Bonn, 1885, XLII Corr. Bl. p. 136.

[2]) Acosta, Historia natural y moral de las Indias. Sevilla, 1590 S. 245. — Garcilasso de la Vega, Comment. reales etc. 1. Aufl., 208; 2. Aufl., 278. — Oviedo, Historia general y natural de las Indias, I, 285, lib. 7, cap. 18, lib. 11, cap. 1. — Navarrete, Coleccion de los viajes y descubrimientos Madrid. I, 200, 203. — Cabeza de Vaca, La Relacion etc. Valladolid 1555. — Pedro de Cieza de Leon, Cronica del Peru, 386, 417.

Digitized by Google

Ausdrücklich sagt er an einer anderen Stelle, sie seien in Nicaragua einheimisch. Cabeza de Vaca fand 1528 Bohnen, frisoles, in Florida und 1535 an der Nordgrenze seiner Wanderung in Neu-Mexiko oder Sonora. — Er nennt sie wiederholt 11,1, 12,1, 44,2, 45,1 meist in Gemeinschaft mit Kürbissen und Mais; Seite 46,1 sagt er: Sie säen 3mal im Jahre Bohnen und Mais. Pedro de Cieza de Leon sagt bei Popayan: Unser Essen waren Kräuter und Frisoles. In den Llanos bauten sie nach ihm Kartoffeln (papas) und viele Frisoles.

Inzwischen haben 2 tüchtige Gewährsmänner sich ebenfalls für die amerikanische Heimath der Gartenbohnen ausgesprochen: Asa Gray und Hammond Trumbull in ihrem „Review of Alph. de Candolle's Origine des plantes cultivées with adnotations upon certain American species".[1])

Nach ihnen fand de Soto 1539 bei seinem Landen in Florida, nahe der Tampa-Bay, Felder von Mais, Bohnen und Kürbissen, in Coligoa, westlich vom Mississipi, Bohnen und Kürbisse in grosser Menge, auch anderswo. Jacques Cartier fand 1534 bei den Indianern an der Mündung des von ihm entdeckten St. Lorenz-Stromes viel Mais und Bohnen (febues), welche die Indianer sahu oder sahe nannten; er erwähnt sie wieder auf seiner zweiten Reise 1535—36. Sagard nennt sie desgleichen in seiner Geschichte von Canada, Lescarbot sagt 1608, dass die Indianer in Maine, wie die von Virginien und Florida ihren Mais auf Hügel pflanzen und dazwischen verschiedenfarbige Bohnen, die sehr zart sind. Lawson bemerkt in seiner Voyage to Carolina (1700—1708) p. 76, 77: Die Kidney Beans, das heisst unsere Gartenbohnen, nierenförmige Bohnen waren hier, ehe die Engländer kamen, sehr reichlich in Maisfeldern. Die Bushelbeans, eine wildwachsende Art, sehr flach, weiss und mit einer purpurnen Figur gefleckt, wurden an Pfählen gezogen. Asa Gray und Trumbull setzen in Parenthese hier hinzu: Plaseolus multiflorus? Mir scheint weit eher, dass P. lunatus gemeint ist, denn die hat sehr flache Samen und solchen Fleck. Lawson nennt weiter: Miraculous Pulse,

[1]) in The American Journal of science, XXV, 1883.

Digitized by Google

Wunderhülsen, so genannt wegen der langen Hülsen und des grossen Ertrages, sehr gut im Geschmack, ferner Bonavies, Calavancies (A. Gray und Trumbull fügen hinzu: Garvances? Kichererbsen, das scheint mir nicht zu passen), Nanticoches und „eine überreiche Menge anderer Hülsenfrüchte", zu langwierig aufzuführen, welche, wie wir fanden, die Indianer (schon) besassen, als wir zuerst Amerika besiedelten.

Die Bohnen in den nördlichen Staaten wurden geradezu indianische Bohnen genannt, im Gegensatz zu den von den Engländern eingeführten Saubohnen, Vicia Faba; letztere hiessen Gartenbohnen.

In keinem ägyptischen Sarkophage, in keinem Pfahlbau Europas sind Gartenbohnen gefunden, wohl aber Saubohnen in den Pfahlbauten und neuerdings einzeln in einem ägyptischen Grabe. Zahlreicher konnte ich die Saubohnen in den Funden von Troja (Hissarlik) und Herakleia nachweisen. K. E. H. Krause[1]) berichtet andererseits, dass Nathan Chytraeus an seinen Gevatter Samuel Schönemann (Caloander) in Mecklenburg vor 1579 ein Gericht Stangenbohnen als Seltenheit mit einer Anleitung zum Kochen in lateinischen Hexametern schickte.

Aus Allem ergiebt sich meiner Ansicht nach somit unzweifelhaft, dass die Gartenbohne vor der Entdeckung Amerikas in Europa nicht bekannt war und dass sie amerikanischen Ursprungs ist. Das Studium der Funde in Ancon, ebenso die Erzählungen der Reisenden zeigen weiter, dass man damals schon viele Sorten hatte, dass es somit bereits eine alte Kulturpflanze war.

Alle Bohnen, die ich aus Peru untersuchte, sind dem Anschein nach Buschbohnen, also niedrige, und zwar theils halbflache, theils lange (sog. Dattelbohnen), theils Eierbohnen, letztere mit Uebergang zur Kugelform.

Nachtrag. Als ich nach Schluss des Kongresses mit Herrn Dr. Uhle die Probe von verkohltem Mais untersuchte, welche die Herren Prof. Morse und Baxter von der Hemmen-

[1]) „Wann ist die Bohne (Phaseolus) in Mecklenburg eingeführt?" Archiv des Vereins der Freunde der Naturgeschichte in Mecklenburg. 34. Jahrg. 1881. S. 232—235.

Digitized by Google

way-Expedition aus Los Muertos am Rio Salado in Arizona mitgebracht, fand ich zu meiner grossen Ueberraschung unter den Maisspindeln und Maiskörnern, welche übrigens denen aus der Mounds von Ohio gleichen, auch verkohlte Bohnen, Phaseolus vulgaris.

Es ist dies meines Wissens der erste Fall, dass prähistorische Bohnen in Nordamerika gefunden sind, zugleich aber ein wichtiger Beweis dafür, dass Phaseolus vulgaris dort schon lange gebaut ist. Diese Bohnen sind viel kleiner als die peruanischen, sie gleichen etwa unseren Perlbohnen. (Näheres darüber im Berichte der Deutschen Bot. Gesellschaft 1888, Heft 8, S. 574[1]).

Ausserdem fanden sich Bruchstücke einer etwas perlschnurartigen, stark gabelig geaderten platten Hülse, die ich für die sog. Mezquitebohne, Prosopis glandulosa (Algarobia glandulosa) halten möchte. Diese bildet noch heute ein beliebtes Nahrungsmittel der Indianer, welches sie etwa wie Johannisbrot verzehren, aber auch gemahlen und mit Wasser angemacht als (ungebackenes) Brot, oder, mit mehr Wasser verdünnt, als Getränk geniessen.

Diese Bruchstücke stimmen ziemlich gut mit der Abbildung der Mezquitebohne im Annual-Report of the Commissioner of Agriculture for the year 1870, Washington, S. 410, Taf. XXI, nur sind dort keine Adern auf den Hülsen angegeben, vielleicht weil die Zeichnung nicht so genau ausgeführt ist.

Lupinen. Die wenigen Lupinensamen. die ich fand, sind nur klein, 7—8 mm lang, 6 mm breit, 3—4 mm dick, stark gebräunt, auf hellerem Grunde dunkel gefleckt. Es können nicht gut die taroi sein, von denen Garcilasso sagt, dass sie etwas grösser und weisser seien, als die von Spanien. Bei der Menge von Lupinen, die in Peru vorkommen, ist eine Bestimmung schwierig.

Die Erdnuss, Arachis hypogaea, vulgo Mani oder

[1]) Daselbst ist S. 377 in Folge eines konstanten Druckfehlers die Grösse der Bohnen auf 6,7—8,9 cm angegeben, es muss natürlich mm heissen.

Digitized by Google

Ynchic, hatte für ganz Südamerika, von der Ost- bis zur Westküste, eine grosse Bedeutung. Auch ihr Vaterland galt früher als streitig, indem Rob. Brown es nach China verlegte; jetzt herrscht über ihre amerikanische Heimath kein Zweifel mehr. Aus Brasilien sind 6 andere Arten Arachis bekannt, und Bentham's Meinung, dass A. hypogaea, die man nicht mehr wild findet, aus einer von diesen durch Kultur hervorgangen, ist wohl die richtige.

Wenn Alph. de Candolle zu begründen sucht, dass die Erdnuss in Guiana, Mexiko und auf den Antillen noch nicht lange in Kultur sein könne, so ist bezüglich der Antillen dem Oviedo's Bezeichnung: „eine sehr gemeine Pflanze" gegenüber zu stellen. — Man ass sie in Peru geröstet (doch soll sie Kopfschmerz erzeugen), machte auch unter Zusatz von Honig Kuchen davon und presste endlich ein sehr mildes Oel für viele Krankheiten daraus. Heute ist bekanntlich die Oelgewinnung der Hauptzweck und wird sie zu dem Ende unter anderm auch in Westafrika sehr viel gebaut. — Von der Bereitung eines gegohrenen Getränkes aus Erdnüssen, wie es Weddell[1]) angiebt, finde ich seitens der alten Schriftsteller nichts gesagt.

3. Knollengewächse.

Hier ist in erster Reihe der Maniok zu gedenken, die schon zur Zeit der Entdeckung Amerikas in allen Tropengegenden desselben gebaut wurde. Ihren Namen „Yuca" auf den Antillen führten die Spanier bei ihrem weiteren Vordringen überall ein, wie sie überhaupt den zuerst gehörten Namen meistens beibehielten.

Die alten Schriftsteller geben ganz genaue Beschreibungen ihrer Kultur und der Gewinnung des Mehls bezw. Stärkemehls aus den an und für sich bekanntlich meist sehr giftigen Knollen. Da die Bearbeitung der Cassave zu bekannt, will ich sie hier übergehen, nur bemerken, dass Garcilasso de la Vega seltsamer Weise kein Wort von der Maniokwurzel erwähnt. — Rochebrune führt sie unter den Anconfunden auch nicht

[1]) Voyage dans le Nord de la Bolivie, 442.

Digitized by Google

auf, in der Reiss und Stübel'schen Sammlung ist sie aber vorhanden (Taf. 107, Fig. 14).

In kälteren Gegenden, auf den Gebirgen, baute man Kartoffeln, die man meistens zu Chuño bereitete, d. h. gefrieren und trocknen liess. In Ancon sind keine gefunden. Das spricht gegen die Annahme, dass auch Leichen aus der Höhe an der Küste beigesetzt wurden, denn solche Konserve wie Chuño, die sich Jahre lang hält, würde man den Todten doch gewiss mitgegeben haben.

Auch von der Oca, Oxalis tuberosa, deren Knollen gleichfalls frisch oder als Chuño auf den Gebirgen gegessen werden, fanden sich keine Proben; ebensowenig von Ignamen, (Dioscorea); dagegen nennt Rochebrune l. c. Ullucus tuberosus (colluco).

Ich hatte das Glück, auch Convolvulus Batatas oder Ipomoea Batatas, d. i. Batate oder Camote zu finden (Taf. 104, Fig. 18).

Acosta nennt noch yana-ocas, xiquimas, cochucho, totoro u. s. w., die sich aber nicht sicher deuten lassen.

Endlich wäre zu nennen die kleine weissliche, zweigliedrige Knolle aus der Oxforder Sammlung, die aus zwei spindelförmigen Theilen besteht, vergl. S. 328, N. 13.

4. Obst.

Von der Hauptfrucht, den Bananen, welche nach Acosta sehr viel gebaut und selbst zur Weinbereitung benutzt wurden, unterscheidet er, wie Garcilasso, 2 Arten, grosse und kleine. Erstere wachsen nach ihm von selbst. Ueber die letzteren giebt er nichts Weiteres betreffs des Vorkommens an. Nach Prescott ist ein Bananenblatt in einem peruanischen Grabe gefunden. Rochebrune fand eine Frucht, aber ohne Samen, also zur kultivirten Art Musa paradisiaca gehörig. In der Reiss und Stübel'schen Sammlung sind keine. Bekanntlich ist die Frage, wie die Banane, die allem Anschein nach in Südostasien einheimisch, nach Amerika gekommen, noch nicht gelöst.

Digitized by Google

Möglicherweise ist sie beiden Erdtheilen von Anbeginn an gemeinsam gewesen. Acosta sagt aber p. 247: Es ist die Frucht, welche man am meisten in Indien sieht und welche dort fast universell ist, obwohl man sagt, dass ihre Heimath in Aethiopien sei, und sie von dort käme; und in Wahrheit, die Neger benutzen sie viel und in einigen Gegenden ist es ihr Brot, auch machen sie Wein daraus.

Massenhaft findet sich in den Gräbern dagegen eine typisch peruanische Frucht: Lucuma obovata H. B. H., die „Lucuma" der heutigen Bewohner (Achras Lucuma Ruiz et Pav. Flora Peruv. et Chil. III p. 17t. 239), deren Blätter ebenfalls viel im Umhüllungsmaterial der Mumien vorkommen. Dieser Obstbaum wird nach Ruiz et Pavon in den untersten heissen Regionen und in einigen an der See gelegenen Provinzen Chile's gebaut. Der Fruchtbrei ist ziemlich trocken, daher die Frucht als Todtenmitgift geeignet, der Same ähnelt in Grösse und Ansehen sehr den Rosskastanien. Von älteren Schriftstellern erwähnen sie nur Acosta und Garcilasso.

Rochebrune giebt Lucuma lasiocarpa an, die gehört aber zu einer Abtheilung mit elliptischen seitlich zusammengedrückten Samen und ist nur aus der Provinz Rio Negro in Brasilien bekannt. Er spricht weiter von Garcinia Mangostana, der Mangostane, und bemerkt, dass diese Frucht fast stets halbirt sei. Das trifft aber genau für unsere Lucuma zu; Garcinia Mangostana ist überdies gar nicht in Amerika, sondern in Asien einheimisch.

Eine andere in Peru häufige Frucht: Lucuma Caïmito A. de Cand. ist in den Gräbern nicht gefunden. — Ebensowenig Caryocar amygdaliferum R. et. P., als welche ich Acosta's „Mandeln von Chachapoyas" ansehen möchte, die er nicht genug preisen kann.

Sehr viel wurde die Goyave, Psidium Guayava Raddi gebaut (Sauinta), die, wie noch heute, wohl hauptsächlich zu Compot benutzt wurde. Eine solche Frucht, aber ganz platt gedrückt, findet sich in der Reiss & Stübel'schen Sammlung. Rochebrune erwähnt sie nicht.

Sapota Achras L., der Breiapfel (Çapotes, Zapotes oder

Digitized by Google

Chicoçapotes) wird zwar von den alten Schriftstellern nicht ganz klar für Peru angegeben, in Ancon finden sich aber die Stücke der so charakteristischen schwarzbraunen Samenschale an Halsketten. Garcilasso nennt eine Frucht mit dem spanischen Namen Manjar blanco, was nach dem Wörterbuch Anona ist. Seine Beschreibung passt aber ziemlich zu Achras Sapota. Rochebrune erwähnt sie nicht, dagegen nennt er noch Aristotelia Maki l'Hér. und Campomannesia lineatifolia D. C.

Die Ananas soll nach Acosta in Peru nicht gebaut worden sein, Pedro de Cieza de Leon führt sie aber als piñas auf.[1]) Garcilasso hat sie ebenfalls.

Sehr beliebt scheint das Mark der grossen Hülsen der Pacay, von der schon oben S. 328 gesprochen, gewesen zu sein.

Weiter sind als hochwichtige Früchte zu nennen: Persea gratissima, die Palta oder der Avocadobaum (Abogado), Anonen, Passiflora etc.

5. Gemüse.

Eines der wichtigsten Gemüse war jedenfalls die schon erwähnte Quinoa. Ueber die anderen sind wir weniger unterrichtet. Dagegen bedürfen die Kürbisse, die gewissermassen ein Mittelglied zwischen Obst und Gemüse bilden, einer eingehenderen Besprechung. Alph. de Candolle ist der Ansicht, dass Cucurbita maxima aus der alten, C. Pepo vielleicht aus der neuen Welt stamme, während C. moschata und C. ficifolia Bouché (bekannter unter dem Namen C. melanosperma Al. Braun (ein Zierkürbis für Lauben etc.) nach ihm zweifelhaften Ursprungs sind.[2]) Nun habe ich aber gerade in den Gräbern von Ancon C. maxima und moschata gefunden und freue mich, dass auch Asa Gray und Trumbull in ihrer oben erwähnten Schrift für das amerikanische Vaterland einer oder mehrerer Arten, sie sagen zwar nicht welche, eintreten. Sie suchen ausführlich zu beweisen:

---

[1]) Cronica del Peru, cap. 66 p. 418.

[2]) Cucurbita melanosperma Al. Br. ist nach De Candolle wahrscheinlich in Mexiko heimisch. Palmer sammelte sie auch daselbst in der Prov. Jalisco, aber kultivirt; trotzdem dürfte sie dort ihre Heimath haben (siehe „Gartenflora" 1889 p. 275).

Digitized by Google

1. dass in verschiedenen Theilen Nordamerikas die Indianer eine oder mehrere Arten Kürbisse bauten, ehe die Europäer, so viel man weiss, dahin kamen;

2. dass die Varietäten den Europäern neu waren und von den Botanikern des 16. und 17. Jahrhunderts wie von den Reisenden und Kolonisten in der betreffenden Gegend als einheimisch oder eingebürgert angesehen wurden;

3. dass sie nur unter amerikanischen Namen bekannt wurden, von denen einer, „squash", Gattungsname geworden, während zwei andere, Macock und Cushaw, sich als Namen für Varietäten erhalten haben.

Sie führen nun viele Stellen als Beläge an, die ich fast alle verglichen habe, oft sogar im Original, wo ihnen nur eine englische Uebersetzung zur Verfügung stand. Leider lässt sich aber das Wort calabazas der alten Schriftsteller nicht immer durch pumpkin, Kürbis, übersetzen, wie das meist geschehen; es scheint, als wenn oft auch Flaschenkürbisse, Lagenaria, darunter zu verstehen. Wenn aber de Soto 1539 bei Apalacha, im westlichen Florida, die calabaças von Uzachil für besser und saftiger als die von Spanien erklärt, so können das keine Flaschenkürbisse gewesen sein. Auch die Bohnen und Kürbisse in Coligoa am Missisippi nennt er grösser und besser als die von Spanien, die Kürbisse hätten geröstet fast den Geschmack von Kastanien.

Selbst bis zum Lande der Huronen gab es Kürbisse, Sagard erwähnt der „citrouilles du pays", welche die Huronen in grosser Menge bauten, Lahontan nennt die Citrouilles des (südlichen) Kanada süss und verschieden von denen Europas. „Sie sind von der Grösse unserer Melonen, das Fleisch gelb wie Safran". Für uns kommt aber mehr Peru in Betracht und da finde ich, ausser bei Acosta,[1]) eine wichtige Stelle bei Garcilasso[2]) de la Vega. Er sagt: Auch giebt es calabazas oder Melonen, welche man hier in Spanien (G. schrieb 1609!) calabazas Romanas nennt, in Peru aber Capallu (Acosta hat Capallos). Sie wachsen wie Melonen, man isst sie gebacken

[1]) Lib. 4 cap. 19 p. 245
[2]) Lib. 8 cap. 10 p. 208,2.

Digitized by Google

oder gekocht (cozidos o guisados), roh kann man sie nicht essen. Calabazas, aus denen sie Gefässe machen (d. h. also Flaschenkürbisse, Lagenaria), giebt es viele und sehr gute, sie heissen Mali. Von den essbaren, wie die von Spanien (soll also wohl heissen: von wirklichen Melonen) gab es keine vor (der Ankunft) der Spanier.

Der Monograph der Kürbisse, Naudin, ebenso der Monograph der ganzen Familie der Cucurbitaceae, Cogniaux sind dafür, dass die alte Welt das Vaterland der Kürbisse sei. Ich aber bin heute geneigt, mindestens C. maxima und moschata für amerikanisch zu halten. Von den einzelnen Kürbis-Arten existirt keine genaue Abbildung oder kenntliche Beschreibung vor der Entdeckung Amerikas, erst im 16. Jahrhundert treten sie auf.[1])

Meine Freunde, Prof. Ascherson und Prof. Magnus[2]) haben bereits nachgewiesen, dass Luther die bekannte Stelle 4. Mose, Kap. 5, V. 11: „Wir gedenken der Fische, die wir in Aegypten umsonst assen und der Kürbis, Pfeben, Lauch, Zwiebeln und Knoblauch, nicht richtig übersetzt hat. Was er „Kürbis" nennt, ist eine Melonenart (Kischûîm, die auch schon in der LXX. σικύους heisst): Cucumis Chate L. gleich C. Melo L. var. α agrestis Naudin, und was er „Pfeben" heisst, sind Wassermelonen (abattichîm).

Wenn Alph. de Candolle geneigt ist, für C. Pepo Amerika als Unterland anzusehen, so wird sich das vielleicht eher auf die ähnliche Cucurbita moschata beziehen lassen. C. maxima, die ich in den Anconfunden nachgewiesen, ist einmal „anscheinend wild" (apparently indigenous) von Barter in Guinea, an den Ufern des Niger gesammelt, ein zweites Mal in Angola von Welwitsch ohne Angabe, ob wild. Daraus darf man aber nicht die alte Welt als die Heimath ableiten. Auch Prof. Schweinfurth meint, darauf sei nichts zu geben, denn überall, wo Neger sich aufhalten, seien auch Kürbisse, weil diese sie jetzt viel kultiviren. Herr Alph. de Candolle

---

[1]) Alph. De Candolle, Origine des pl. cultiv., 200 und besonders 203.

[2]) Zeitschrift für Ethnologie, IX, Berlin, 1877, p. 303.

Digitized by Google

schickte mir freundlichst Samen, die Herr Naudin in Antibes in 2. Generation von einer angeblich in Birma wild gefundenen C. maxima gewonnen. Diese Samen sind viel kleiner als die uns bekannten C. maxima. — Für C. moschata ist aus der Literatur gar kein ausschlaggebender Grund weder für das eine oder andere Vaterland zu entnehmen; die citrouilles rondes, fort douce à manger, von denen Jean de Lery[1]) in Brasilien 1557 spricht, dürften aber vielleicht auf C. moschata zu beziehen sein. Ebenso vielleicht die Stelle in Pedro de Cieza de Leon[2]): Es giebt auch grosse Mengen Melonen, von denen von Spanien und von denen des Landes.

Ein anderes Gemüse, wenn nicht Obst, sind die Tomaten, Lycopersicum esculentum, die wir zwar bisher nicht in den Gräbern gefunden haben, die aber bekanntermassen in Peru heimisch sind und schon von den alten Peruanern viel gegessen wurden.[3])

6. Narkotische Genussmittel und Getränke.

Als narkotisches Genussmittel wurde die Coca, die heut zu Tage wieder so berühmt geworden, hoch geschätzt. Zur Zeit der Incaherrschaft war sie nach Acosta dem gemeinen Volk ohne Genehmigung des Königs nicht erlaubt. Man kaute sie mit pulverisirten Knochen oder mit Kalk. Auch bei den Opfern spielte sie eine Hauptrolle. Rochebrune unterschied 2 Arten: Erythroxylum Coca L. und E. rigidulum. Er fand ausserdem die Blätter des Paraguaythees, Ilex Paraguariensis St. Hil.

Tabak wurde nicht geraucht, sondern diente nur zum Schnupfen und als Medicin.

Das wichtigste Getränk war die Chicha aus Mais, von der schon oben beim Mais die Rede gewesen. Der gegohrene Saft der Agave, die Pulque, das Nationalgetränk der Mexikaner scheint in Peru nicht Sitte gewesen zu sein, so wenigstens nach Acosta.

---

[1]) Voyage, ed. 1578, p. 217, cit. nach A. Gray & Trumbull.
[2]) Cron. de Péru, cap. 46.
[3]) Acosta, p. 246.

Digitized by Google

7. Gewürze und Arzneipflanzen.

Einen ganz ausserordentlichen Eindruck scheint auf die Spanier bei der Eroberung der neuen Welt das beissende Gewürz, das wir heute spanischen Pfeffer oder Paprika, auch Cayennepfeffer nennen, gemacht zu haben. Fast alle Schriftsteller sind des Lobes voll über den scharfen Geschmack, der den Südländern ganz besonders zusagte. Rochebrune hat 2 Arten in den Gräberfunden erkennen können: Capsicum vulgare Lin.[1]) und pubescens Ruiz et Pavon; in der Reiss und Stübel'schen Sammlung fanden sich keine.

Nicht gefunden ist ferner Canella alba, der weisse Zimmt, von dem die alten Schriftsteller auch viele Lobeserhebungen machten, wahrscheinlich in der Annahme, es sei der echte Zimmt. Dieser Baum ist übrigens auch nicht in Peru, sondern auf den Antillen und in Columbien einheimisch.

Im Uebrigen wissen wir über Gewürzpflanzen wenig. Ebensowenig über die Arzneigewächse der alten Peruaner.

Rochebrune führt als solche unter den gefundenen Gegenständen auf: Piper asperifolium R. et P., Mucuna inflexa D. C. (siehe oben S. 327), deren gepulverte Samen nach ihm purgirend wirken und Andira stipulacea Benth., deren Frucht noch heute in Peru als Mittel gegen Würmer dient. Endlich rechnet er E. Coca L. und Ilex Paraguariensis St. Hil. zu den Arzneimitteln, die wir oben unter den Narkotika bereits aufgeführt haben.

8. Technische Pflanzen.

1. Faserstoffe und Flechtstoffe.

Als Faserstoff diente vor allem ausser der Lama- und Vicuñawolle die Baumwolle, von welcher es weisse und braune gab, ferner die Wolle des Wollbaums, Bombax Ceiba, letztere aber wohl nur zum Umhüllen der Puppen, endlich der Hanf aus den Agave-Blättern, wie auch wohl von Fourcroya- und Ananas-Blättern.

---

[1]) Ein Capsicum vulgare Linné giebt es nicht, höchst wahrscheinlich ist C. annuum Linné gemeint, der gemeine spanische Pfeffer, der in vielen Varietäten und Formen kultivirt wird.

Digitized by Google

Interessant ist, dass die Leine eines mumifizirten Hundes aus Rohrkolben- (Typha-) Blättern gedreht ist, wie sich bei der Untersuchung eines Stückes, das mein Kollege, Herr Prof. Nehring, mir übergab, erwies.

Das Mark der Agave diente, um das Feuer zu unterhalten, also als Zunder. Rochebrune führt noch als Faserstoffe auf: Carludovica palmata, aus der die Panamahüte geflochten werden, sowie Microlicia inundata D. C., eine Melastomaceae, deren Stengel zu groben Tauen verwendet wurden.

2. Farbstoffe.

Zum Blaufärben benutzten die alten Peruaner wahrscheinlich eine Indigo-Art, Añir. Man hat die südamerikanischen Indigo-Arten, soweit sie wild vorkommen, noch nicht genau bestimmen können; gewöhnlich nennt man sie allgemein Indigofera Anil L., obwohl Linné sagt, dass seine I. Anil aus Ostindien stamme.

Zum Gelbfärben diente der Orleans, Bixa Orellana L., der, wie erwähnt, in der Oxforder Sammlung sich findet, ausserdem nennt Rochebrune die Blätter von Schilleria lineata Kth. (= Piper lineatum R. et P.), Dicliptera Hookeriana Mess. und Peruviana Juss., Lafoënsia acuminata D. C., die gelbe und blaue, im Gemisch grüne Farbstoffe geben. Von Lafoensia acuminata fand sich in der Reiss- und Stübel'schen Sammlung eine ganze Frucht, die leider zerfallen. Von Bignonia chica H. B. K., die noch heute in Venezuela zum Rothfärben dient, fand Rochebrune eine Frucht, von einer Krappart, Rubia nitida H. B. K., Wurzeln und Blätter.

Zum Braun- und Schwarzbraunfärben dienten die Früchte von Coulteria tinctoria H. B. K., einer Caesalpiniaceae, und die Rinde von Rhopala ferruginea Kth., einer Proteaceae, beide von Rochebrune gefunden; alle noch heute in Peru im Gebrauch.

3. Materialien zu Schmuck und zu Geräthen.

Zu den technisch benutzten Pflanzen müssen wir auch diejenigen rechnen, welche zur Verfertigung der Schmuckgegenstände verwendet wurden.

Digitized by Google

Hierzu gehören die Samen des Seifenbaumes, Sapindus saponaria L., sowie die erwähnten von Nectandra und Mucuna inflexa, welche alle als Perlen dienten. Ganz besonders interessiren uns an den Halsketten aber die dreieckigen, fast kahnförmigen, durch eine senkrechte Furche in zwei Theile getheilten Samen von Thevetia neriifolia Juss (Cerbera Thevetia L.) Fam. Apocynaceae. Diese Pflanze hat ihre Heimath in Westindien, es müssen also alte Handelsverbindungen zwischen diesem und Peru bestanden haben.

Auch kleine Querschnitte von verschiedenem harten Holz, durchbohrt, dienten als Perlen.

Die Webereigeräthe, Stäbe etc. waren nach Rochebrune aus dem weichen Holze der Porliera hygrometrica R. u. P. Sapindaceae, die Götzenbilder, die Löffel und viele andere geschnitzte Gegenstände aus dem gleichfalls weichen Holz von Pavonia paniculata Cav., während harte Hölzer zu Lanzenschäften etc. dienten. Ich möchte nicht, wie Rochebrune, es wagen, alle diese Hölzer so bestimmt anzugeben, es ist bei Holzproben oft schon schwer, die Familie zu bestimmen, geschweige denn Gattung und Art.

Halten wir uns vorläufig lieber an die Dinge, die sich genau bestimmen lassen. Es sind ihrer, wenn wir die von Rochebrune und die im Reiss und Stübel'schen Werk veröffentlichten zusammenrechnen, soweit sie sicher bestimmt sind, etwa 50. Ich meine, wir haben durch sie schon viel gelernt, wir haben nicht bloss unsere Kenntniss über Amerika bereichert, sondern dadurch zugleich die über die alte Welt mit. Wir haben erkannt, dass Manches, was wir bisher als in der alten Welt heimisch annahmen, aus der neuen zu uns gekommen, und dass Amerika von wichtigen Kulturpflanzen nicht bloss Mais und Kartoffeln, sondern auch Bohnen und zum Theil Kürbisse uns geschenkt. Meine inständigste Bitte aber geht dahin, dass die Herren Amerikanisten jeder nach seiner Weise, der eine durch Sprachforschung, der andere durch Studium der Ausgrabungen immer noch mehr Material zur Lösung der schwebenden Fragen beibringen möchten.

Digitized by Google

M. Baxter called attention to an interesting fact relating to maize — that of its extensive cultivation in the Old World within a comparatively short time after the discovery of the New. Mr. Bandelier had called his attention, while spending a day with that gentleman in Santa Fé last January, to a statement in an old book to the effect that a certain tribute of maize consisting of millions of bushels, was annually rendered to the Emperor of China by one of the western depedencies. The book was called „History of the Great and mighty Kingdom of China" by Padre Juan Gonzalez de Mendoza, Translated by R. Parke and published by the Hackluyt society in 1853. The period mentioned could not have been more than one or two centuries after the discovery by Columbus and it seemed unlikely that maize could have been cultivated so extensively in so remote a region as Central Asia if introduced in the Old World within a period so recent. There were also evidences that maize was widely cultivated in parts of southern Europe shortly after the discovery of the New World. The speaker thought that, while there could be no doubt of the fact that maize was indigenous to America, there appeared to be a possibility that it might have ben carried to the Old World by the way of Asia at some time considerably antedating the discovery by Columbus.

M. Grossi donne en italien une analyse sommaire de trois mémoires qu'il présente au Congrès, c'est-à-dire:

1° Droit et morale dans l'ancien Mexique.
2° Anthropophagie et sacrifices humains dans l'Amérique précolombienne.
3° La crémation en Amérique, avant et après Christophe Colomb.

Voilà le texte des mémoires et extraits que l'auteur a bien voulu remettre pour être inséré dans ce Compte-Rendu:

M. Grossi. *Diritto e Morale nel Messico antico.*

A primo aspetto, quello che più ci sorprende nell' organizzazione politico-sociale del Messico antico, è lo strano contrasto fra il suo diritto e la sua morale: quello, estremamente rigoroso e

Digitized by Google

spesso anche crudele, rivela all' evidenza che il suo è ancora lo stadio della barbarie; la seconda, di un carattere incomparabilmente più elevato e talvolta anche poetico, ha già sorpassato di gran lunga il periodo barbarico dell' antica società messicana, in genere, fino a raggiungere non di rado tali altezze che non temono il confronto di quelle della più pura morale cristiana.

Ma nella mente del filosofo e del sociologo lo stupore farà presto luogo alla riflessione, subito che si consideri come il medesimo contrasto fra diritto e morale si verifichi eziandio per rapporto a tutte le altre società barbare o semi-barbare dell' antichità, al Perù come nell' Egitto, in Persia come nella Cina.

D'altra parte, quantunque strana in apparenza, la cosa non poteva essere diversamente. A rigor di termini la morale comprende anche il diritto, come il tutto la parte; ma nell' evoluzione dell' umana condotta, considerata sotto l'aspetto fisico, biologico, psicologico e sociologico, il diritto precedette la morale come manifestazione esteriore dei modi di giudicare essa condotta: modi concretati dapprima in vaghe consuetudini, poscia in norme fisse o leggi. Lo stesso accadde della religione e della mitologia: questa, sebbene più comprensiva di quella, fu ciò nondimeno preceduta dalla religione come manifestazione esteriore di un culto alle potenze misteriose e soprannaturali da cui l'uomo primitivo si credeva circondato. Cosicchè si può dire che mentre il diritto e la morale stabiliscono le regole di condotta fra uomo e uomini, la religione e la mitologia fissano quelle che si suppone dover intercedere fra l'uomo e le divinità. E come più che alle buone, il culto dovette primamente dirigersi alle divinità malvagie, così prima di dar norme per la buona condotta degli uomini, — ufficio della morale — si pensò anzitutto a frenarne la cattiva per mezzo del diritto.

* * *

Non è mia intenzione d'esporre qui, nemmeno per sommi capi, la legislazione civile e penale degli antichi Messicani[1]);

[1]) Se si eccettuino le disposizioni speciali relative alle cose militari, al matrimonio, al divorzio, ed alla schiavitù, le leggi penali costituiscono pressochè tutto ciò che ci è stato conservato della legislazione degli antichi Messicani. Intorno a queste ultime, cfr. W. H. Prescott,

Digitized by Google

solo ricorderò come quest' ultima fosse ovunque e generalmente di un' estrema severità[1]).

La pena di morte v'era all' ordine del giorno. Valgano per tutti i seguenti esempî, che tolgo dall' opera meritamente celebrata del' abate Clavigero[2]):

Il traditore del Re, o dello Stato, era sbranato, ed i suoi parenti, che consapevoli del tradimento non lo avevano per tempo scoperto, erano privati della libertà.

V'era costituita la pena di morte e di confiscazione dei beni contro chiunque ardisse di usar nella guerra, o in qualche pubblica allegrezza, delle insegne dei Re di Messico, d' Acolhuacan, e di Tacuba, oppur quelle del Cihuacoatl[3]).

Chiunque maltrattava qualche Ambasciatore, o Ministro, o Corriere del Re, era reo di morte; ma gli Ambasciatori ed i Corrieri dovevano dal canto loro non isviarsi dalla strada maestra, sotto pena di perdere l'immunità.

Histoire de la conquête du Mexique, trad. Pichot, t. 1er, pp. 22—28, 28—30, 38, 136—137. Bruxelles, nouv. édit., 1864; — H. H. Bancroft, The native Races of the Pacific States of North America, vol. II, cap. XIV, pp. 433—472. New York, 1875; — L. Biart, Les Aztèques cap. XII, pp. 165—174. Paris, 1885.

[1]) „Come la maggior parte delle nazioni semibarbare, gli Aztechi erano più propensi a punire il delitto che a ricompensare la virtù..... La maggior parte del loro codice doveva, come quello di Dracone, essere stata scritta nel sangue, — cosi severe erano le penalità inflitte per delitti relativamente leggieri, e cosi brutali e sanguinarî i modi di mandare ad effetto quelle punizioni. Nel più stretto significato della frase, gli Aztechi erano governati con una verga di ferro....." (H. H. Bancroft, loc. cit., p. 464.)

[2]) Storia antica del Messico, cavata da' migliori storici spagnuoli, e da' manoscritti, e dalle pitture antiche degl' Indiani. Opera dell' abate D. Francesco Saverio Clavigero, t. II, lib. VII, § 17, pp. 130—134. In Cesena, MDCCLXXX.

[3]) „Per l'amministrazione della giustizia avevano i Messicani varj tribunali, e giudici. Nella Corte, e nei luoghi più grandi del Regno v'era un supremo Magistrato appellato Cihuacoatl, la cui autorità era si grande, che dalle sentenze da lui pronunziate o nel civile, o nel criminale, non si poteva appellare ad un altro tribunale, nè pure allo stesso Re. A lui toccava nominare i Giudici subalterni, e far render ai Riscotitori delle rendite Reali del suo distretto. Era reo di morte chiunque adoperava l'insegne, ovvero usurpava l'autorità di lui." (Id., ibid., p. 127, § 16.)

Digitized by Google

Erano altresì rei di morte coloro che cagionavano qualche sedizione nel popolo; coloro che toglievano o mutavano i termini messi ne' campi con autorità pubblica; e così pure i Giudici che davano una sentenza ingiusta o contraria alle leggi, o che facevano al Re, ovvero al Magistrato superiore un ragguaglio infedele di qualche causa, o si lasciavano corrompere con doni[1]).

Colui che in guerra faceva qualche ostilità ai nemici senz' ordine de' Capi, o li attaccava prima che fosse dato il segno, oppure abbandonava la bandiera, o violava qualche bando pubblicato nell' esercito, quegli era senza fallo decapitato.

Colui che nel mercato alterava le misure stabilite da' Magistrati, era reo di morte, la quale davaglisi senz' indugio nella stessa piazza.

L'omicida pagava colla propria vita il suo delitto, quantunque l'ucciso fosse uno schiavo.

Colui che uccideva la moglie, ancorchè da lui sorpresa in adulterio, era reo di morte; perchè a loro dire usurpava l'autorità de' Magistrati, cui spettava conoscere de' misfatti e punire i malfattori.

L'adulterio si castigava irremissibilmente con pena di morte. Gli adulteri erani lapidati, oppure schiacciavan loro la testa fra due sassi.[2]) L'adulterio del marito non si puniva, quando fosse stato commesso con donna libera o non legata da matrimonio: onde — osserva a ragione il Clavigero — non obbligavano a tanta fedeltà il marito, quanta ne richiedevano dalla moglie. — E continua: in tutto l'Impero si castigava questo delitto, ma in alcuni luoghi con maggior rigore che in altri. In Ichcatlan la donna accusata d'adulterio compariva innanzi a' Giudici, e se le prove del delitto erano convincenti, ivi senza indugio le si dava la pena, sbranandola e dividendo i brani fra i testimonj. In Itztepec l'infedeltà della donna era punita per sentenza de' Magistrati dal marito suo, il quale le tagliava il

[1]) Cfr. sull' argomento la copiosa bibliografia che ne dà il Bancroft, loc. cit., p. 446, n. 36.

[2]) Cfr. Id., ibid., pp. 464—466, e nota 83, per la bibliografia.

Digitized by Google

naso e le orecchie[1]). In alcune parti dell' Impero era pure castigato con pena di morte il marito che si congiungeva colla moglie, quando constava che essa avesse già mancato alla fedeltà.

I rei d'incesto nel primo grado di consanguinità o d'affinità erano impiccati, tutti i maritaggi fra persone in cotal grado congiunte essendo severamente proibiti dalle leggi, eccetto che fra cognati[2]).

Il reo di peccato nefando era impiccato, e se era Sacerdote il bruciavano vivo[3]).

Erano per legge impiccati così l'uomo che si vestiva da donna, come la donna che si vestiva da uomo.

Le penalità contro il furto variavano secondo l'entità del medesimo, dal semplice pagamento della cosa rubata alla lapidazione[4]). Se però il ladro aveva rubato oro o gemme, dopo averlo condotto per tutte le strade della città, lo sacrificavano nella festa che gli orefici facevano al loro dio Xipe[5]). Colui

[1]) Si ritrova qui un ricordo dell' antico diritto basato sul principio del talione, e un nuovo esempio di questa strana penalità primitiva inflitta alla donna adultera in diversi paesi e presso varie razze: dagli antichi Egiziani (cfr. Diodoro, I, 78) agli odierni Pelli-Rosse dell'America del Nord (cfr. É. Petitot, Traditions indiennes du Canada nord-ouest, p. 492. Paris, 1886), dai Sassoni d'Inghilterra agli Ashanti della costa occidentale dell' Africa (cfr. Ch. Letourneau, L'évolution du Mariage et de la Famille, pp. 263, 280).

[2]) Quest' eccezione si spiega col fatto dell' esistenza del levirato presso gli antichi Messicani; costume che si credette per lungo tempo speciale agli Ebrei, ma che i moderni studî di etnologia comparata hanno invece dimostrato essere molto diffuso. Lo si trova, difatto, presso le razze più diverse: nella Malesia, alla Nuova-Caledonia, fra i Pelli-Rosse, i Mongoli, gli Afgani, nell' India, in Abissinia, ecc. ecc. (cfr. Letourneau, Op. cit., pp. 327—330).

[3]) Per le penalità cui soggiacevano i colpevoli di delitti contro natura, cfr. Bancroft, loc. cit., pp. 467—469.

[4]) Cfr. in proposito Id., ibid., pp. 455—458.

[5]) „Xipe totec („il calvo" o „lo scorticatore") era il dio degli orefici. La sua venerazione era accresciuta dalla credenza che egli si vendicasse di quelli che ne trascuravano il culto, coll' affliggerli di mali di testa e d'oftalmie, senza contare la scabbia e gli ascessi. Si trascinavano pe' capelli le vittime destinate a' suoi altari, e i devoti si rivestivano della pelle degli uomini scorticati durante le feste. Sembra che ciò fosse una minaccia all' indirizzo di quelli che rubavano oro od argento, e cui castigavano appunto con questo terribile supplizio."

Digitized by Google

che rubava nel mercato era senz' indugio ucciso nella piazza medesima. Similmente era condannato a morte chiunque, nello esercito, rubava ad un altro le sue armi o le sue insegne.

I tutori che non rendevano buon conto della roba de' loro pupilli, erano irremissibilmente impiccati.

A simil pena soggiacevano pure i figli che scialacquavano in vizî l'eredità paterna; perchè dicevano che era un grave delitto il mettere in non cale le fatiche de' proprii genitori.

Colui che usava malie era sacrificato agli Dei.

L'ubbriachezza ne' giovani era delitto capitale: l'uomo era ucciso a colpi di bastone nel carcere, e la donna era lapidata.

A colni che diceva qualche bugìa gravemente nocevole, tagliavano una parte delle labbra e talvolta anche le orecchie. Queste erano le principali e più terribili sanzioni del codice penale degli antichi Messicani, in genere, e più specialmente della capitale[1]). Dico questo perchè, sebbene di tutti gli altri paesi d'Anahuac più conforme alla legislazione di Messico fosse quella d'Acolhuacan, ciò non toglie che non ne fosse in parecchi articoli diversa, ed anche assai più rigorosa[2]). E valga il vero:

Secondo essa il ladro veniva trascinato per le strade, poscia impiccato.

L'omicida era decapitato.

Ne' casi di sodomìa il soggetto attivo era soffocato in un mucchio di cenere; al soggetto passivo strappavano le viscere e gli empivano il ventre di cenere, poi il bruciavano.

Colui che con arti maligne cagionava discordia fra due Stati, era bruciato vivo legato ad un albero.

(L. Biart, Op. cit., pp. 93—94). — Sulle feste che si celebravano in onore di questo dio, cfr. Bancroft, loc. cit., p. 306 sgg.

[1]) „Le leggi dei diversi regni Aztechi erano essenzialmente le medesime; alcune leggiere differenze esistevano ciò nondimeno, poichè mentre il codice di Tezcuco si mostra più rigido e severo di tutti, quello del Messico, invece, appare più indulgente. . . . . Molte delle provincie soggiogate adottarono le leggi dello Stato di cui divennero soggette. Ma questo non era per niun modo obbligatorio, perchè al modo stesso che le nazioni conquistate non erano costrette a parlare la lingua dei loro conquistatori, cosi neppure erano forzate a far uso delle loro leggi." (H. H. Bancroft, loc. cit., p. 455.)

[2]) Cfr. Clavigero. loc. cit., p. 137, § 19.

Digitized by Google

Colui che s'ubbriacava fino ad uscir di senno, se era nobile era subito impiccato ed il suo cadavere gettato nel lago od in qualche fiume; se plebeo, per la prima volta perdeva la libertà, per la seconda la vita. E a questo proposito, avendo qualcuno addimandato il Legislatore[1]), perchè la sua legge fose più rigorosa riguardo a' nobili, rispose che il delitto loro era tanto più grave quanto più grande era il loro obbligo di dar buon esempio.

L'istesso re Nezahualcojotl prescrisse pena di morte contro gli storici che nelle loro dipinture pubblicassero qualche bugia[2]).

Condannò altresì a pena di morte i ladri de' campi, dichiarando che per soggiacere a tal pena bastava il rubare sette pannocchie di frumentone[3]).

Da ultimo aggiungasi che presso i Tlascallesi — i quali adottarono per lo più le leggi d'Acolhuacan — i figliuoli che mancavano gravemente al rispetto dovuto ai loro genitori, erano uccisi per ordine del Senato[4]).

---

[1]) Si fu questi il celebre Nezahualcojotl, re di Tezcuco, il quale riconquistò il trono de' suoi padri giusto un secolo prima della venuta degli Spagnuoli. Regnò quarantaquattro anni, e la sua morte fu tenuta celata al popolo, il quale credette perciò che — novello Romolo — egli fosse stato trasportato in cielo dagli Dei. Il suo nome significa „la Volpe affamata" o „a digiuno"; esso allude all' astuzia di questo principe, e alle dure vicende della sua giovinezza. (Cfr. Brasseur de Bourbourg, Histoire des Nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, t. III, p. 276, n. 3. Paris, 1858; — M. Chevalier, Le Mexique ancien et moderne, p. 41, n. 1. Paris, 2e édit., 1864.)

[2]) Cfr. in proposito H. H. Bancroft, loc. cit., p. 463, e nota 81, per la bibliografia.

È quasi superfluo ricordare qui come la scrittura degli Aztechi fosse semplicemente ideografica, e costituisse quindi una vera e propria pictografia. Le più antiche pitture messicane non sono guari che ritratti di divinità, di re, d'uomini celebri, o riproduzioni d'animali e di piante. In seguito, queste pitture rappresentarono scene od avvenimenti memorabili. Fra esse ve n'erano di mitologiche, di storiche, d'astronomiche, e d'astrologiche; altre erano veri e proprii codici, ove si trovavano consegnate le leggi civili e penali, od i riti del culto. (Cfr. L. Biart, Op. cit., p. 237; — H. H. Bancroft, loc. cit., cap. XVII, pp. 523—552.)

[3]) Cfr. Clavigero, loc. cit., pp. 137—138.

[4]) Id., ibid., p. 138.

Digitized by Google

Come si vede, a paragone del buon re Nezahualcojotl, il terribile Dracone è un legislatore pieno di mansuetudine[1]). Ed à appunto questo carattere sanguinario della sua legge penale, che attesta come la civiltà messicana di quei tempi fosse ancor lungi dall' essere completamente uscita dalla sua primitiva barbarie[2]).

Con leggi tanto severe e rigorose, parrebbe che la morale dei Messicani d'allora non dovesse essere guari migliore o più avanzata del loro diritto. I fatti, però, smentiscono categoricamente questa legittima induzione: malgrado il loro umore bellicoso e crudele, malgrado le scene orribili di sacrifizi umani e di cannibalismo, — sia pur religioso — descritteci dagli storici spagnuoli, si trova nel governo politico degli Aztechi, nei loro costumi domestici, e persino nelle loro leggi, una preoccupazione costante della giustizia e del bene generale.

Il re messicano non aveva solo dei diritti, egli aveva altresì dei doveri, ed una porzione dei balzelli che percepiva in natura era destinata a soccorrere gl'infermi e i derelitti.

Lo Stato messicano, rappresentato dal suo re, non si limita più a esigere da' suoi sudditi un' abietta sommissione, come faceva il re M'tesa dell' Uganda: quegli li domina sempre come un dio; loro comanda e non tollera la disobbedienza, ma nello stesso tempo stende pure su di loro un' efficace protezione[3]). Inoltre, quantunque il Messico avesse una

[1]) Quest' osservazione, arguta e profonda ad un tempo, è dello Chevalier, l'illustre autore del Messico antico e moderno (cfr. Id., Op. cit., p. 63).

[2]) Cfr. in proposito Ch. Letourneau, L'évolution de la Morale, pp. 243—253, passim. Paris, 1887.

[3]) Cfr. Ch. Letourneau, ibid., p. 253; — Ch. Labarthe, De l'état social et politique du Mexique avant l'arrivée des Espagnols: „Revue Américaine", 2e série, vol. XII, pp. 213—234.

E qui, a proposito della forma di governo dei Messicani, gioverà notare che gli studî recenti di due scienziati americani, — i Sigg. Bandelier e Lewis Morgan — hanno di molto modificato le opinioni regnanti sullo stato politico degli Aztechi e degli altri Nahua, al tempo della conquista spagnuola. E mentre Bancroft e Prescott, seguendo la tradizione dei primi storici spagnuoli, sostengono che il governo messicano era una monarchia feudale, le nuove ricerche permettono al contrario di credere che esso fosse molto democratico, e che le funzioni vi si ottenessero per elezione (cfr. Bandelier, On the Social Organisation

Digitized by Google

organizzazione servile, la schiavitù non vi era però ereditaria: tutti nascevano liberi, avvegnachè schiave fossero le loro madri[1]).

Le pene terribili inflitte dai loro codici al ladro ed all'adultero, testimoniano certamente di una rozza barbarie; d'altra parte, la severità delle loro leggi contro l'ubbriachezza, il biasimo e talvolta anche le non leggiere punizioni nelle quali incorrevano i bugiardi, le cautele ed il prestigio di cui circondavano la castità dei loro sacerdoti, rivelano di già tendenze morali assai elevate.

Ma egli è massimamente nel governo domestico che rifulsero non poche pregevoli qualità morali degli Aztechi.

I costumi non erano dissoluti: una sola moglie, eccettuati i Capi che tenevano molte concubine; ai principi erano permesse legalmente, e con privilegi che le toglievano all' avvilimento. „Guardare una donna con soverchia curiosità, — vi s'insegnava — è commettere cogli occhi un adulterio": sono le identiche parole di Cristo, riferite da San Matteo. Il matrimonio, circondato da formalità protettrici, si celebrava con solennità; il divorzio non era permesso che in casi determinati, ed in seguito a sentenza d'un tribunale apposito[2]). L'adulterio, come già sappiamo, era punito di morte, e la vita del ze Nezahualpilli offre appunto tre notevoli esempi del-

---

and Mode of Government of the Ancient Mexicans: „Report Peabody Museum", t. II, pp. 95, 475, 557, 600). Cosicchè, a vero dire, nè gli Aztechi nè gli altri popoli di razza Nahuatl non formavano uno Stato, nè una nazione, nè pure una società politica. Era una semplice confederazione di tribù, composte esse medesime di un'agglomerazione di clan o calpulli (cfr. Id., ibid., p. 557 sgg.). — Per tutta questa questione, oltremodo importante, cfr. ancora: Lewis Morgan, Ancient Society, parte II, cap. VII. Londra, 1877; — „Ausland", nri 23, 33, 34: Die historische Entwickelung Mexico's; — De Nadaillac, L'Amérique préhistorique, pp. 309—316. Paris, 1883.

[1]) Sulla condizione degli schiavi nel Messico antico, cfr. Éd. Biot, Mémoire sur la condition de la classe servile au Mexique, avant la conquête des Espagnols. Paris, 1840; — Clavigero, loc. cit., § 18, pp. 134—136; — W. H. Prescott, loc. cit., pp. 28—30.

[2]) Sul matrimonio, concubinato e divorzio presso gli Aztechi, cfr. Bancroft, loc. cit., pp. 251—266.

Digitized by Google

l'applicazione di questa pena[1]). La posizione sociale della donna rassomigliava molto più a ciò che noi vediamo in Europa, che non agli usi dell' Asia o dell' Africa. Le Messicane erano possibilmente esentate dai lavori faticosi, i quali venivano invece riserbati agli uomini, per un sentimento di delicatezza che potrebbe tuttora essere insegnato in molte parti dell' Europa occidentale. E questa considerazione degli Aztechi per la donna, ci è ancora attestata dal fatto della sua partecipazione alle funzioni sacerdotali[2]). Ora è noto che, secondo lo Stuart-Mill, „la condizione giuridica delle donne, il loro innalzamento o abbassamento sono il miglior criterio e la misura più sicura della civiltà di un popolo e di un secolo."

Quanto poi all' educazione della gioventù, che è — al dire di Clavigero — „il principal sostegno d'uno Stato, e ciò che fa meglio conoscere il carattere di qualsivoglia nazione", essa fu tale presso i Messicani che basterebbe da sola a confondere l'orgoglioso disprezzo che, durante tanti anni, li ha fatti considerare esseri appena ragionevoli dai loro conquistatori. „Niente, dice il P. Acosta, mi ha fatto più maravigliare, nè mi è paruto più degno di lode e di memoria, che la cura e l'ordine che avevano i Messicani nella educazione de' lor figliuoli." E il Clavigero[3]), da cui traggo queste indicazioni e le notizie che seguono, aggiunge: „È vero che viziavano i loro ammaestramenti colla superstizione; ma il zelo che mostravano per l'educazione de' loro figliuoli dovrebbe confondere la trascuraggine de' nostri padri di famiglia, e molti documenti di quelli che davano alla loro gioventù, potrebbero servir di lezione anche alla nostra. Avvezzavanli dall' infanzia a tollerar la fame, il caldo, ed il freddo; istillavano in essi orror del vizio, modestia nelle azioni, rispetto a' loro maggiori, ed amore alla fatica. Li facevano dormire su d'una stuoia; non davan

[1]) Cfr. Id., ibid., pp. 447—450.

[2]) Per tutte queste considerazioni, cfr. M. Chevalier, Op. cit., pp. 69—71.

[3]) Clavigero, loc. cit., lib. VII, p. 100 sgg. — Cfr. inoltre: H. H. Bancroft, loc. cit., cap. VII, p. 240 sgg., e specialmente p. 246, nota 8, per la bibliografia; — L. Biart, Op. cit., cap. XI, pp. 155—164.

Digitized by Google

loro altro alimento che quello che richiedeva la necessità della vita, nè altro vestimento che quel che bastava per difesa dell'onestà. Ammaestravano le fanciulle nel filare e nel tessere, e generalmente procuravano che i lor figliuoli stessero sempre occupati.

„Una delle cose che più caldamente loro raccomandavano, era la verità nelle parole, e se mai alcuno era colto in qualche bugia, gli pungevano le labbra colle spine di maguey.

„I figliuoli disobbedienti o discoli erano da' loro padri battuti con ortiche, o castigati con altra siffatta pena, proporzionata, secondo la loro maniera di pensare, alla colpa."

Allevavansi i figliuoli con sì gran rispetto ai genitori che, ancor grandi ed ammogliati, appena ardivano parlare innanzi a loro. Le istruzioni poi ed i consigli che davan loro, erano tali che non posso dispensarmi dal trascrivere qui alcune delle esortazioni che lor facevano, quali le seppero dagli stezzi Messicani i primi missionari apostolici che s'impiegarono nella loro conversione, massimamente Motolinia, Olmos e Sahagun. E poichè siffatte istruzioni, d'un padre al figlio e d'una madre alla figlia, furono fedelmente riprodotte da Zurita[1]), per ciascuna classe, io darò qui per disteso gli ammonimenti dei genitori di media classe o, come li chiama Zurita, dei cittadini, commercianti, e artigiani[2]). È ad un tempo una raccolta di precetti morali e di regole di buona creanza.

Consigli di un padre a suo figlio.

„Mio carissimo figlio, creato dalla volontà di Dio[3]), sotto

[1]) Nella sua Memoria: Rapports sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne, inserita e trodotta nella pregiata collezione del Ternaux-Compans (Voyages, rélations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, 1re série, t. X, p. 136 sgg. Paris, 1840).

[2]) Seguo in ciò fare l'esempio dello Chevalier (Op. cit., pp. 72—82). Il Prescott (Op. cit., t. III, Appendice II, pp. 305—308) citò soltanto gli avvertinenti di una madre di medio ceto, tradotti da Sahagun (Historia de Nueva España, lib. VI, cap. 10). Cfr. ancora: Clavigero, loc. cit., pp. 104—109; — Bancroft, loc. cit., pp. 247—251, e nota 10, per la bibliografia: — L. Biart, Op. cit., pp. 157—162.

[3]) Nota lo Chevalier come i termini „Dio", „Signore", fossero sostituiti dai primi raccoglitori a quelli delle divinità azteche; così pure

Digitized by Google

gli occhi di tuo padre, di tua madre e de' tuoi parenti, tu ti eserciti alla fatica come il pulcino sgusciato a volare. Non sappiamo fino a qual giorno Dio ci concederà la gioia di vederti; implora, figlio mio, la sua protezione, perchè Egli ti ha creato: Egli è tuo padre, e ti ama più di me. Sospira a lui notte e giorno; servilo con amore; Egli ti userà misericordia, e ti camperà dai pericoli. Pregalo divotamente, e osserva le solennità religiose; colui che offende Dio perirà miserabile, colpa sua.

„Onora e saluta i vecchi, consola con parole e con opere i poveri e gli afflitti.

„Rispetta, ama, servi padre e madre, e obbediscili, altrimenti non tarderai a pentirtene.

„Ama e onora tutti, e vivrai in pace.

„Non imitare i dissennati che non rispettano nè padre nè madre, e — simili a bruti — spregiano ogni consiglio.

„Guardati bene, figlio mio, dal dileggiare i vecchi, gli infermi, gli storpj, e neppure i peccatori. Non insuperbire al loro confronto, nè odiarli, ma ti umilia innanzi al Signore, e paventa di divenire sciagurato al pari di loro.

„Non avvelenare alcuno, perchè offenderesti Dio nella sua creatura; il tuo delitto sarebbe scoperto, ne avresti castigo, e tu morresti della stessa morte.

„Sii probo, cortese, e non recar dispiacere a chicchessia.

„Non immischiarti, non chiamato, ne' fatti altrui; riesciresti increscioso e indiscreto.

„Non offendere nessuno; sfuggi l'adulterio e la libidine, brutto vizio che perde chi vi s'abbandona, e oltraggia Dio.

„Non dar cattivi esempî.

„Sii modesto nelle parole; non interrompere nè impacciare chi discorre; se questi favella male, se sbaglia, appagati di non imitarlo. Taci quando non tocca a te di parlare; interrogato rispondi franco, senza passione e senza menzogna. Abbi riguardo agl' interessi altrui, e le tue parole troverranno credito.

---

quelli di „demonio“ e „spirito maligno“ indicano qualche cattivo genio della mitologia messicana; ma è fozse il solo cambiamento fatto a questi brani.

Digitized by Google

Se eviterai di ridire novelle o facezie, non avrai occasione di mentire o di seminar la discordia, cosa che torna a confusione di chi la commette.

„Non fare lo scioperato, non girellare per le vie, non gittare il tempo sui mercati o nei bagni, per tema che il demonio non abbia a tentarti e farti sua preda.

„Sfuggi l'affettazione e la soverchia cura nel vestirti, indizî di poco senno.

„In qualunque luogo ti trovi, il tuo sguardo sia modesto; non fare smorfie nè gesti impudichi, chè passeresti per libertino: le son queste trappole dello spirito maligno. Non pigliar nessuno per le mani o per le vesti, chè sarebbe indiscrezione. Quando passeggi, usa attenzione per non impacciare il cammino agli altri.

„Se ti pregano di incaricarti d'un affare, e ciò per metterti alla prova, rifiuta con buone maniere, se anche ne sperassi un qualche vantaggio: ti si dirà savio e prudente.

„Nell' entrare e nell' uscire non passar mai avanti ai superiori; lascia sempre ad essi il posto d'onore e non cerca di primeggiare, salvo che tu sii elevato in dignità, giacchè ti si direbbe ineducato. Sii modesto; l'umiltà ci acquista il favore di Dio e dei potenti.

„Non mangiare nè bere con ingordigia; quando siedi a tavola offri a chi vedi bisognoso di parteciparvi: ne avrai ricompensa. Se banchetti con altri, evita la voracità e la gola: passeresti per un ghiottone. Cibati a capo basso, e non finir prima degli altri, per tema di dar loro dispiacere.

„Non isdegnare un regalo, per quanto tenue, e non darti a pensare di meritare assai più: non guadagneresti nulla nè innanzi a Dio nè innanzi agli uomini.

„Riponi ogni tua fiducia nel Signore; da lui solo viene ogni bene, mentre tu non sai neppure quando dovrai morire.

„Io m'incarico di procurarti ciò che ti fa bisogno; soffri e aspetta con pazienza. Se vuoi prender moglie, dimmelo; e poichè sei nostro figlio, non t'ammogliare prima di confidarcelo.

„Non giuocare, non rubare; il primo vizio genera il secondo,

Digitized by Google

e sono entrambi vituperosi. Se nol farai, non verrai diffamato nelle piazze e nei mercati.

„Opera sempre il bene, o figlio mio. Semina e raccoglierai; vivi delle tue fatiche: rimazzai soddisfatto, e caro ai genitori.

„Non si tira innanzi a questo mondo che con molto stento, e non è facil cosa procacciarsi il bisognevole. Molta pena mi costò l'allevarti; ciò nonpertanto t'ho io mai abbandonato, o commesso cosa di cui arrossire?

„Se vuoi vivere tranquillo schiva la maldicenza, madre delle risse.

„Tien secreto quello che ascolti; sappiasi da altri, non da te; forzato a palesarlo, parla franco a senza reticenze.

„Non riferire ciò di cui fosti testimone. Sii prudente, chè brutto difetto è l'esser ciarloni; se mentirai n'avrai indubbiamente castigo. Taci: non si guadagna nulla a ciarlare.

„Se sei mandato ad alcuno che ti accolga sgarbatamente, o sparli di colui che t'invia, non riferire la risposta sgraziata, nè lasciala indovinare. Se ti si chiede come fosti accolto, rispondi con calma e con parole benigne; cela il male che ti fu detto, per tema che le due parti non abbiano a esacerbarsi, e venire a ferite e ad uccisioni, sicchè tu non abbia poi ad esclamare tristemente: Ah! se non lo avessi detto! Ma il rimpianto sarà tardo, e tu sarai ritenuto per un mettimale.

„Non aver rapporto alcuno colla donna altrui; vivi castamente, poichè non si vive due volte sulla terra: la vita è breve, travagliosa, e tutto ha fine quaggiù.

„Non oltraggiare alcuno, non insidiarne l'onore; renditi degno dei premj che Dio a volontà accorda a ciascuno; accetta ciò che ti sarà da lui largito, ringrazianelo, e se il premio è grande non t'inorgoglire. Umiliati e ne avrai maggior merito, e gli altri non mormoreranno contro di te; ma se tu ti arroghi ciò che non ti è dovuto, riceverai ingiurie e offenderai il Signore.

„Quando alcuno ti parla, non agitare i piedi e le mani, non sguarguatare di qua e di là, non alzarti da sedere, nè sedere se sei in piedi: passeresti per uno stordito e ineducato.

Digitized by Google

„Se servi alcuno, cerca di renderti utile e di riescirgli gradevole: non mancherai del bisognevole e sarai dappertutto il benvenuto; facendo il contrario, nessuno ti vorrà più.

„Figlio mio, se non ascolterai i consigli di tuo padre avrai fine sciagurata, e per tua colpa.

„Non inorgoglire di quanto t'ha dato Iddio, e non ispregiare gli altri: offenderesti il Signore che ti ha collocato in onorevole posizione.

„Se sarai quale devi essere, ti proporranno ad esempio quando si vorrà correggere alcuno.

„Ecco, figlio mio! i consigli di un padre che ti ama; osservali e te ne troverai bene."

Consigli di una madre a sua figlia.

„Figlia mia, io ti ho data alla luce, ti ho allevata e nutrita; l'onore del padre tuo risplende su di te; se non farai il tuo dovere non avrai posto fra le donne virtuose, e nessuno ti vorrà sposa.

„La vita costa pene e fatica; le forze si esauriscono; bisogna dunque ricorrere a Dio perchè ci sostenga, ci dia vigore e salute. Fa d'uopo essere attiva e premurosa per acquistare il bisognevole.

„Mia cara figlia, fuggi la pigrizia e la sbadataggine; sii pulita ed operosa; attendi alla casa; fa che vi regni l'ordine, e che ogni cosa sia al suo posto: tale il tuo dovere quando sarai maritata.

„Ovunque tu vada, non offendere il pudore; non camminare nè troppo rapidamente, nè ridendo, nè adocchiando qua e là gli uomini in cui t'imbatti; guarda solo la tua strada, e otterrai così riputazione di donna onesta.

„Sii cortese e parla convenientemente; le tue risposte siano brevi e chiare.

„Bada alla tua casa, fa tela e lavora; così sarai amata, meriterai il bisognevole per alimentarti e vestirti, sarai felice, e ringrazierai Dio di averti concesso attitudine a ciò.

„Non divenir dormigliosa e infingarda; non startene troppo a letto, all'ombra e al fresco; giacchè diverrai svogliata e licen-

Digitized by Google

ziosa, nè potrai vivere con onore e decoro. Le donne libertine non sono nè desiderate, nè amate.

„Seduta o in piedi, passeggiando o lavorando, i tuoi pensieri e le tue azioni, figlia mia, sian sempre lodevoli. Compii il dover tuo, obbediendo a Dio e ai genitori.

„Non farti chiamar due volte, accorri immediatamente per vedere che si vuole da te, onde non si abbia il dispiacere di punire la tua pigrizia e la tua dissobbedienza.

„Ascolta con attenzione gli ordini che ti si danno; non rispondere a sproposito; se non puoi fare ciò che si esige da te senza offendere l'onore, rifiuta con garbo, ma non mentire nè ingannare alcuno, giacchè Dio ti vede.

„Se odi chiamare un' altra persona e questa non giunga tosto, affretati d'andar a chiedere che si voglia; fa tu ciò che si voleva dall' altra, e ti vorran bene.

„Se ti si dà un buon consiglio, approfittane e non spregiarlo, per non perdere l'altrui stima.

„Il tuo incedere non sia precipitoso nè sguajato: passeresti per una donna frivola.

„Sii caritatevole; non nutrir odio o sprezzo per alcuno; schiva l'avarizia; non interpretar mai nulla sinistramente, e non invidiare i beni largiti agli altri da Dio.

„Non recar danno ad alcuno per tema non ti sia reso; fuggi il male; non cedere alle inclinazioni del cuore: potresti ingannarti, cadere nel vizio, e disonorar te e i tuoi genitori.

„Non far lega con mentitrici, infingarde, ciarliere o scapestrate: ti trarrebbero a rovina.

„Occupati della tua casa; non uscire per divertirti, non sprecare il tempo al mercato, sulle piazze, o nei pubblici bagni: cosa riprovevolissima, per cui si cade in corruzione e rovina, poichè là sorgono i cattivi pensieri.

„Allorchè uno sconosciuto ti rivolge la parola, non ascoltarlo, non guardarlo, taci e non ti curar di lui; se ti segue non rispondergli, per tema che le tue parole non ne eccitino la passione. Se non gli baderai, cesserà di pedinarti.

„Non entrare in casa altrui senza bisogno, se non vuoi che si mormori sul tuo conto.

Digitized by Google

„Visitando i tuoi genitori, sii rispettosa; fuggi l'inerzia, prendi la parte che puoi a quel che si sta facendo, e non startene inoperosa a guardare il lavoro degli altri.

„Lo sposo che i tuoi genitori ti scelgono, tu devi amarlo, ascoltarlo, obbedirgli, eseguire con piacere i suoi comandi, non volger via la testa quando ti parla; che se egli ti dirà alcunchè di sgradito, procura di superare il dispiacere. Se vive delle tue sostanze, non isprezzarlo. Non essere incivile, dispettosa, perchè offenderesti Dio e susciteresti la collera del marito; digli con dolcezza quel che credi opportuno. Non rivolgergli parole offensive al cospetto degli altri, e neppure quando non havvi alcuno, giacchè ricadrebbe su te l'onta e l'oltraggio.

„Accogli con garbo e amichevolmente chi viene a visitar. tuo marito.

„Se tuo marito non si comporta a dovere, consiglialo a ben condursi, ed eccitalo a non trascurare la sua famiglia.

„Guarda a che si lavorino le tue terre, custodisci con cura il ricolto, e tien conto di tutto.

„Non esser prodiga; ajuta il marito nelle fatiche: non ti mancherà cosi il bisognevole, ed avrai modo di provvedere all'educazione de' tuoi figliuoli.

„Se osserverai i miei avvertimenti, figlia mia, sarai amata e rispettata da tutti. Nel darteli, io adempio al mio dovere di madre; col seguirli, tu vivrai felice. Colpa tua se non sarai avventurata; t'accorgeresti tardi delle conseguenze di non avermi porto ascolto: ma non si dica che io abbia mancato di consigliarti come il doveva una madre."

Questi ammonimenti — avverte lo Chevalier — non sono certo dei capolavori letterarii; ciò nullameno essi non contengono una sola parola che, nella nostra civiltà del secolo XIX, parecchi genitori non crederebbero a proposito di dire ai loro figliuoli, e — circostanza molto più notevole ancora — quello che si avrebbe da aggiungere si riduce a ben poca cosa.

* * *

Digitized by Google

Da quanto precede, si scorge di leggieri come questa civiltà del Messico antico sia interessante al massimo grado, sotto tutti i rapporti. Essa ha il valore di un' esperienza sociologica, nella quale si assiste allo scolgersi lento e penoso dello incivilimento dalla primitiva barbarie. Questi due stadii dell'evoluzione morale del genere umano vi s'incontrano, si combinano, e si combattono a vicenda. Quale il risultato? Una morale, per certi rispetti già superiore, che va sempre più elevandosi e scostandosi da un diritto ancora quasi del tutto immerso nella primitiva barbarie. Egli è che, per la sua stessa rigidezza, il diritto è ovunque condannato ad una specie d'immobilità relativa, e non progredisce che lentamente, tanto che non riflette quasi mai fedelmente le condizioni sociali di una data epoca, bensì quelle dei tempi che la precedettero. Lo stesso avviene del rituale di un culto qualsiasi, per rapporto alle dottrine religiose e morali da esso culto inspirate.

La morale, per contra, non avendo carattere fisso e stabile, sibbene soltanto vaga e indeterminata parvenza di un corpo di dottrine, non solo riesce sempre ad adattarsi ai mutamenti essenziali dell'ambiente sociale in cui si svolge, ma non di rado le accade pur anche di precorrerli, quasi faro luminoso che guida i popoli sulla via lenta e faticosa dell' umano progresso.

Epperò, in tesi generale, si può dire che lo stato reale di civiltà di un popolo, in un dato momento storico, è quasi sempre migliore del suo diritto, ed inferiore alla morale professata da' suoi dottori: precisamente come quella profonda sentenza del Royer-Collard, in cui si avverte giudiziosamente „che non si è mai così buoni nè così cattivi come le proprie opinioni."

M. Grossi: *Antropofagìa e Sacrifizî umani nell' America precolombiana*[1]).

L'antropofagìa, il cui nome solo basta per suscitare in noi un sentimento d'orrore, ha avuto tutti i caratteri d'un costume

[1]) L' A., impedito da improvvisa e forte recrudescenza di una malattia d'occhi che lo tormenta da ben nove anni, non ha avuto tempo di dar l'ultima mano all'ordinamento delle numerose note ed appunti da lui

Digitized by Google

quasi universale, ed oggidì ancora è ben lungi dall' essere completamente scomparsa, specie fra talune razze selvaggie dell' Africa e dell' Oceania.

Non è qui il luogo di discutere se — come vorrebbe una recente, accreditata teoria — tutte le società umane, sotto l'influenza di condizioni determinate, e durante una fase della loro esistenza, abbiano regolarmente praticata l'antropofagìa; solo dirò che questa teoria mi pare troppo assoluta, e non sufficientemente suffragata da solide prove.

Comunque sia, egli sembra certo ad ogni modo che l'antropofagìa non fu costume primordiale, e che l'uomo ha incontestabilmente cominciato per non essere che quasi puramente frugivoro. Malgrado le numerose asserzioni in contrario, noi non conosciamo finora traccie sicure di cannibalismo che rimontino alle epoche primitive dell' umanità; aggiungi che — secondo De Mortillet — questo costume sarebbe amora rimasto sconosciuto durante tutta l'epoca quaternaria. Per contra, subito dopo l'introduzione della pietra levigata — cui seguì immediatamente uno stato di civiltà piu complesso, nel quale i bisogni si moltiplicano, e dove comincia a farsi sentire l'influenza di certe idee religiose, — traccie evidenti di antropofagìa, e sopratutto di sacrifizî umani, si mostrano qua e là in parecchie stazioni umane.

* * *

Venendo ora o trattare in particolar modo del cannibalismo presso i popoli dell' America precolombiana, osserverò anzitutto come il Sig. Wiener abbia constatato la sua esistenza nei cosidetti sambaquis degli antichi abitanti del Brasile, e persino in quelli cui egli attribuisce un' origine recente: fatto questo, del resto, che non deve punto sorprenderci, perchè ancora oggidì si contano in quel vasto Impero ben dieci tribù antropofaghe, la cui popolazione si fa ascendere dai 70,000 agli 80,000 abitanti.

---

raccolti intorno all'argomento in questione. Epperò, piuttosto di pubblicare detta Memoria incompleta o disordinata, egli ha preferito limitarsi a dar qui solamente un breve riassunto della medesima, riservandosi di pubblicarla poi integralmente altrove, appena la sua salute glielo permetterà.

Digitized by Google

Il Brasile non è però il solo punto del continente americano nel quale noi riscontriamo i residui di questa orribile costumanza. Il Sig. Jeffries Wyman ha raccolto nei Kjökkenmödding della Florida, ossi umani spezzati intenzionalmente e mescolati con quelli di daino o di castoro: evidentemente, il midollo degli uni e degli altri aveva servito di pasto all' uomo.

Mentre poi il Sig. Wyman provava l'esistenza del cannibalismo nei Kjökkenmödding degli Stati-Uniti del Sud, il Sig. Manly l'annunziava nella Nuova-Inghilterra, e più propriamente in un Kjökkenmödding del Maine.

E ancora: il Sig. Gillman racconta d'aver trovato nei mounds della Florida le ceneri dei morti piamente conservate in teschi, e a lato dei medesimi alcuni ossi lunghi che sembrano essere stati spezzati intenzionalmente. Ora, se questo fatto è esatto e vi si deve annettere un' interpretazione naturale, l'antropofagìa non sarebbe stata del tutto sconoscinta ai Mound-Builders, almeno in talune località.

Questo pei tempi preistorici. Ma ancora all' epoca della Conquista noi troviamo che la vendetta non andava mai disgiunta da susseguente cannibalismo; chè ogni prigioniero costituiva una vera e propria cacciagione per tutte quelle tribù confusamente mescolate della Patagonia, delle Pampas e del Brasile: Puelchi, Tehuelchi, Charrua, Toba, Abiponi, Botocudo, Guaranì, ecc. ecc.

E questa maniera di trattare i prigionieri era diffusa in tutta l'America. I Galibi della Guyana passano oggidì per essere molto buoni e pacifici; ma tutti sanno che i loro prossimi parenti, i Caraibi delle Antille — appartenenti essi pure alla famiglia Guaranì, — hanno lasciato fama di cannibali arditi e feroci.

Gli antichi Peruviani non avevano questi costumi sanguinari. Quanto ai Pelli-Rosse, pare che all' epoca della conquista bianca essi non mangiassero più che raramente i loro prigionieri: dico „pare", perchè gli esempî non mancano per dimostrare che quest' asserzione non è del tutto esatta, almeno per la maggior parte di essi.

* * *

Digitized by Google

Discorso così — brevissimamente — dell' antropofagìa culinare, funeraria, e per vendetta, nell' America precolombiana, più non ci rimane che ad esaminarla ne' suoi rapporti coi sacrifizî umani.

Notiamo anzitutto un fatto di capitale importanza: l'uomo primitivo crea gli Dei a sua immagine e somiglianza (e non viceversa, come c'insegnavano da ragazzi nelle scuole); epperò egli fa loro omaggio o sacrifizio degli oggetti e cose che tornano graditi a lui medesimo. Ora, colla scorta di questa teoria puramente antropomorfica, noi potremmo già a priori inferire che se i popoli dell' America Centrale — i quali ce ne hanno per lo appunto offerto il tipo classico, — praticavano su così vasta scala i sacrifizî umani, egli è che dovevano eziandio praticare l'ancor più barbaro costume dell' antropofagìa; o che, per lo meno, lo avevano di già avuto ne' tempi che precedettero la conquista spagnuola.

Ma la legittimità di quest' induzione è stata, pur troppo! dimostrata dai fatti: quelle offerte a divinità sanguinarie non erano che una consacrazione del loro cannibalismo; poichè sono essi, in ultima analisi, che mangiavano le vittime sacrificate. Vediamone insieme alcuni esempî, i più tipici e caratteristici:

Quantunque le divinità dei Maya sembrino essere state meno sanguinarie di quelle dei Nahua, ciò nondimeno anche esse reclamavano d'ogni tanto sacrifizî umani: si sceglievano di preferenza i prigionieri di guerra; in difetto di questi, i genitori si facevano premura di condurvi i loro figliuoli, come l'offerta che doveva tornare più gradita agli Dei.

A Chichen-Itza, nel Chiapas, questi sacrifizî erano assai numerosi. Le vittime — ordinariamente giovani vergini — camminavano trionfalmente al supplizio, rivestite d'ornamenti sontuosi e circondate da numeroso corteggio di sacerdoti e sacerdotesse.

Nel Nicaragua, ciascuno dei diciotto mesi che formavano l'anno cominciava con feste. Il gran sacerdote annunziava il numero delle vittime che dovevano essere immolate e la scelta ch'egli aveva fatto, sia fra i prigionieri come fra gli stessi abitanti della contrada. Quando la vittima era un prigioniero,

Digitized by Google

dopo che lo si era immolato sull' altare, il suo corpo veniva immediatamente tagliato a pezzi: il cuore apparteneva al gran sacerdote, i piedi e le mani ai Capi, le coscie al guerriero che aveva avuto l'onore di catturarlo, gl'intestini ai suonatori di tromba; le restanti membra erano distribuite al popolo, meno la testa che veniva sospesa ad un albero, quale religioso trofeo. Se invece si trattava d' un fanciullo, offerto o venduto da'suoi genitori, il corpo della vittima sacrificata era seppellito, la consuetudine non permettendo agli astanti di nutrirsi della carne d'uno dei loro.

Questi sacrifizî risalivano alla più alta antichità, e durarono fino alla alla conquista degli Spagnuoli. Herrera riferisce che parecchi prigionieri suoi compatrioti vennero in siffatto modo divorati, e Albornoz aggiunge che — nell' Honduras — gl'Indiani finirono per astenersene, perchè la carne di quegli stranieri era troppo dura e coriacea.

Dal Yucatan trapassando per ultimo nell' altipiano d'Anahuac, noi troviamo che di tutte le tribù di razza Nahuatl (Toltechi, Cicimechi, Aztechi) che successivamente vi dominarono, questi ultimi — gli Aztechi — furono senza dubbio i più bellicosi, e quelli il di cui culto rivestiva un carattere più cupo e sanguinario.

Come fra i Maya dell' America Centrale, anche fra gli Aztechi del Messico le vittime offerte in sacrifizio erano per lo più prigionieri, cui si aveva cura preventivamente di bene ingrassare in apposite gabbie. Le orribili cerimonie che accompagnavano e seguivano queste vere e proprie ecatombi umane, sono troppo note e ripugnanti perchè io mi arresti qui a descriverle minutamente. Solo mi limito a ricordare che d'ordinario il sacerdote apriva con molte cerimonie il petto delle vittime, a mezzo di una lama d'ossidiana, poscia ne strappava violentemente il cuore per offrirlo ancora palpitante all' idolo; il rimanente veniva poi trasportato via dai proprietari delle vittime, i quali potevano così pascersene a loro bell' agio ..... Le cerimonie del sacrifizio variavano secondo la divinità: alla festa di Tezcatlipoca, o della penitenza, ad esempio, si immolava rispettosamente e si mangiava in seguito un bel gio-

Digitized by Google

vinotto, cui si era avuto cura di saziare durante un intiero anno con ogni sorta di voluttà.....

* * *

Contradizioni o misteri del cuore umano! A giudicare dalle idee morali che regolavano la condotta individuale e sociale degli Aztechi, Messico avrebbe ben potuto pretendere, avanti Filadelfia, al nome cristiano di città dell' amore fraterno.

D'altra parte, — come osserva giudiziosamente lo Chevalier, da cui tolgo queste brevi considerazioni finali — quei sentimenti e quelle pratiche di carità, quella benevolenza e quell' equità, quelle cure e quei riguardi verso la donne — che si considerano a ragione come la prova più concludente della mitezza dei costumi e della cultura sociale, — si combinavano con orribili sacrifizî umani, con orgie mostruose di cannibali!

E la mente nostra rimarrà ancora più confusa, quando si pensi che forse queste esecrabili cerimonie non erano nemmeno — fra i Messicani — una triste eredità della barbarie, trasmessa di generazione in generazione, e cui figli più inciviliti conservassero per uno stupido rispetto verso rozzi antenati. Tale, almeno, è la leggenda riferita dall' Humboldt sull' origine dei loro sacrifizî umani.

Comunque sia, e pur ammettendo — com' è più probabile — non trattarsi qui che di uno di que' casi di survival in culture, come direbbe il Tylor, egli è certo però che più gli Aztechi avanzavano in civiltà, e più sembravano appassionarsi per quelle pratiche feroci. Si direbbe quasi ch'essi erano stati affascinati da un genio infernale, e non si stenta a comprendere come gli Spagnuoli abbiano potuto persuadersi che quel popolo avesse comunicazioni dirette con Satana!! — — —

M. Grossi: *La Cremazione in America prima e dopo Cristoforo Colombo.*

L'Autore espone brevemente al Congresso il sunto di una sua Memoria intorno a quest' argomento, già pubblicata nei fascicoli VII — X del „Filotecnico“ (Torino, giugno-ottobre 1886).

Digitized by Google

Premessa una corta introduzione sugli usi funerari, in generale, l'A. entra senz' altro a discorrere del costume del l'incinerazione nell' America precolombiana, a cominciare dagli ignoti costruttori dei tumuli prodigiosi dell' America del Nord — i cosidetti Mound-Builders, — e venendo giù giù fino ai differenti popoli di razza Nahuatl che i Conquistadores trovarono numerosi nell' America Centrale, dal Messico all'istmo di Tehuantepec.

Di poi, proseguendo queste sue modeste ricerche etnologiche attraverso l'America postcolombiana, l'A. passa successivamente in rassegna le varie e numerose razze che furono già o sono ancora use a bruciare i loro morti: Fuegini; alcune tribù di Santa Marta e di Popayan, nella Nuova-Granata; Rucuyani della Guyana; Tariana, Tucano, Cobeu, Arrauaki del l'Orenoco, ed alcune altre tribù del Brasile; abitanti della Florida; Shoshoniani e Indiani della baia di S. Francisco; a Sitka, presso i Koloci; all' isola Vancouver; fra i Pelli-Rosse, specialmente presso le tribù del versante occidentale delle Montagne Rocciose (Rocky Mountains), ecc. ecc.

Da ultimo, l'A. istituisce un curioso confronto fra la descrizione delle cerimonie funebri dei Gallinomers — una tribù di California, — fatta dal Powers (Tribes of California, p. 181. Washington, 1877), e i funerali di Patroclo, come ci vengono descritti nei canti omerici (Iliade, XVIII, 22—31; XXIII, 164—179); e conchiude col far risaltare „come i costumi funerari — i quali indicano le condizioni della civiltà e della mente umana, in un dato periodo, — siano fondamentalmente identici, cosi fra le genti barbare o semi-barbare dell' antichità storica e preistorica, come presso quelle dei tempi moderni".

M. Fabié. Los datos mas seguros para formar idea de la morál y del derecho de los Mexicanos á la llegada de los Españoles, son los que nos han conservado en sus obras los P. Sahagún y Durán, y segun ellas eran la base de aquella civilizacion las ideas religiosas que estaban en aquel momento en que se manifestaban por medio del politeismo y se suponia que las divinidades mas poderosas obraban á impulsos de

Digitized by Google

pasiones semejantes á las de los hombres, principalmente la ira y la venganza, y que para aplacarlas el medio mas eficaz eran los sacrificios humanos.

M. HARTMANN fait un discours sur *l'Anthropologie des peuples d'Anahuac au temps de Córtez*, dont il a bien voulu fournir le résumé suivant:

Die betreffenden Untersuchungen wurden an einem (sehr zerstreuten) osteologischen Material, ferner nach den Bildnissen und Bildwerken der alten Mexikaner, nach zeitgenössischen europäischen Abbildungen, nach vielen, in verschiedenen öffentlichen Museen und in Privatsammlungen aufgezeichneten, mexikanischen Alterthümern, nach den Aufzeichnungen und Ueberlieferungen der Eroberer, endlich aber nach später erschienenen Arbeiten angestellt und durchzuführen versucht. Von der Ansicht ausgehend, dass die amerikanische Eingebornenrasse eine wirklich autochthone und in ihrer Hauptmasse einheitlich gebildete sei, suchte Vortragender das Bild, welches er sich von dem physischen Zustande der alten Azteken zu machen gewusst, in Vergleich zu bringen mit der anthropologischen, der somatischen Beschaffenheit noch heut existirender Nachkommen der alten Mexikaner, der heutigen nordamerikanischen (Prairie-) Indianer, sowie der verschiedenen Stämme von Eingeborenen Central- und Südamerikas. Aus den angestellten Untersuchungen ergab sich die Annahme einer näheren physischen Verwandtschaft der Azteken mit den Indianern zwischen den Felsengebirgen und der californischen Halbinsel.

In dieser Annahme steht der Vortragende bekanntlich nicht allein da. Auch die Richtung der angeblichen Azteken-Wanderung von Aztlan, dem Lande der weissen Reiher, her, deutet auf jene Regionen hin. Da der Vortragende seine Forschungen noch fortsetzt und darüber eine umfangreichere Publikation beabsichtigt, so müssten die Einzelnheiten seiner Untersuchungsmethode später hierin selbst eingesehen werden. Der Vortrag schloss mit einer im Ganzen wohlwollenden Kritik von Lucien Biarts Werk: Les Aztèques, histoire, moeurs, coutumes, Paris 1885. Mehr als dreissig grössere selbst vom Vor-

Digitized by Google

tragenden in Aquarell und in Gouache ausgeführte Zeichnungen aztekischer und sonstiger Indianertypen dienten zur bildlichen Erläuterung.

M. STEINTHAL présente au Congrès un mémoire de M. Horatio Hale intitulé „*Was America peopled from Polynesia*", en y ajoutant les remarques suivantes.

M. Horatio Hale hat uns eine Denkschrift über die Frage übersandt, ob Amerika seine frühe Bevölkerung Polynesien verdanke. Die Denkschrift besteht aus zwei Theilen, einem ethnologischen und einem linguistischen. In dem ersten Theile handelt es sich darum, ob und mit welcher Sprache Polynesiens die 40 oder 50 Sprachenfamilien Westamerikas verglichen werden können. M. Hale hat sich der Mühe unterzogen, die sämmtlichen Sprachen untereinander zu vergleichen und hat in keiner der 40 Familien dieselben Pronomen gefunden wie in den polynesischen Sprachen. Es ist zu bedauern', dass wir von den amerikanischen Sprachen meist nur Vocabularien besitzen, da bekanntermassen die lexikographischen Vergleiche keinen grossen Werth bieten. Indessen ist anerkannt, dass die Pronomen von dieser Regel eine Ausnahme insofern machen, als sie zwischen den Worten des Lexikons als Bindeglied dienen und die grammatischen Formen andeuten. M. Hale hat auf diesem Wege gefunden, dass zwischen den amerikanischen und den polynesischen Sprachen keinerlei Verwandtschaft besteht. Im zweiten Theile seiner Schrift weist M. Hale nach, dass die Bevölkerung Amerikas weit älter ist als die Polynesiens, welch letztere höchstens 5 Jahrhunderte alt sein kann. Meine Ansicht geht auch dahin, dass man von jener Vermuthung Abstand nehmen muss, und dass das Gegentheil erwiesen ist. M. Hale hat zwar übersehen, dass sich auf den polynesischen Inseln, ausser der berücksichtigten Bevölkerung, noch eine andere, die melanesische befindet, welche sicherlich älter ist als die eigentlich polynesische. Aber auch die Melanesier und die Negritos zeigen keinerlei sprachliche Verwandtschaft mit den amerikanischen Stämmen, eben so wenig wie mit den polynesischen.

Digitized by Google

Le mémoire de M. HORATIO HALE est ainsi conçu:

Was America peopled from Polynesia?

The suggestive programme of the Congress, in presenting the question „whether there are any grammatical affinities between the languages of the western coast of America and those of Polynesia", proposes an inquiry of great interest. Authors who have written on the subject of the peopling of America have naturally had their attention drawn to the vast archipelago of small islands which seem to form stepping-stones across the Pacific between the two continents. Not a few writers, moved by certain superficial resemblances between the Polynesians and the Americans, and by well-authenticated accounts of long voyages which have been made by the islanders, have boldly assumed that at least one stream of emigration has reached the New World by this route. Some have even undertaken to point out the very course, or courses, which the voyagers pursued. On this particular point the opinions have varied widely. Some bring the Polynesian emigrants from the Hawaiian Islands to North America, while others trace them from the Tahitian group, through the Low Archipelago and the Gambier cluster, or by way of Easter Island, to the southern portion of the continent.

More cautious inquirers, however, have reserved their opinion in regard to this supposed Polynesian migration until it can be based on the only evidence which in such a question is decisive, — that of linguistic affinity. It was by this evidence that the connection between the Polynesians and the Malayans was determined. The like evidence has shown that the population of Madagascar was derived, not from Africa, as might naturally have been supposed, but from a Malayo-Polynesian source. If a genetic connection between the American aborigines and the Polynesians is to be established, it can only be by similar evidence. In this view the question proposed in the programme assumes a peculiar importance.

In attacking this problem, we are met at the threshold by what seems, at the first sight, an enormous and almost insurmountable difficulty This obstacle is found in the aston-

Digitized by Google

ishing number of totally distinct languages which are spoken in the region bordering on the west coast of America. To appreciate this difficulty, we may contrast it with the simplicity of the problem which encountered those scholars who, in the last century, had to inquire into the connection between the Polynesian islanders and the races of Eastern Asia. Here the number of continental languages was small, and several of them, composing the monosyllabic group, were so utterly alien in character to the Polynesian tongues that no connection with them could reasonably be imagined. The comparison was practically narrowed down to some five or six idioms, — the Malayan family, the Corean language, the Japanese, the Ainu, and possibly one or two more northern tongues. In making this comparison, the resemblance between the Polynesian and the Malayan idioms became so instantly and decisively apparent that no doubt as to the conclusion could be felt by any scientific student of language.

On the American side, all is different. We find a long stretch of sea-coast, extending from north to south more than seven thousand miles, and inhabited by numerous tribes, speaking a vast number of distinct idioms, no one of which has any peculiar predominance, or presents any special characteristics inviting a comparison with the Polynesian tongues. The latest researches have shown that the total number of American languages spoken on or near the Pacific coast considerably exceeds a hundred, and that these belong to at least forty distinct stocks. On the latter point I can speak with some confidence. In making the ethnographic survey of Oregon, I found within the narrow limits of that territory, extending from Puget's sound to the northern boundary of California, and covering only seven degrees of latitude, no less than twenty-three languages, belonging to twelve stocks as distinct from one another as the Malayan is from the Japanese.

But of this large number of western American families, not one half have been studied grammatically. Of the rest we have merely vocabularies. This circumstance, while it might seem to lighten the labor of the comparison, would at the same time

Digitized by Google

leave it imperfect and inconclusive. To decide upon the connection of two languages without some knowledge of their grammatical forms is seldom entirely safe. If there are actually more than twenty stock-languages in this region, of whose grammar nothing is known, it would seem clear that a comparison of the Polynesian tongues with the smaller number which have been studied can lead to no decisive result.

But this difficulty, great as it seems, may be in a large measure overcome by the resources of linguistic science. Although, as has been said, we possess only vocabularies of the greater number of American coast idioms, yet, most fortunately, these vocabularies generally include what is really that portion of the grammar of each tongue which is of the first importance for determining the relationship of languages, — namely, the pronouns. It is only in recent times that the value of these elements in ascertaining the connection of tongues has become fully apparent to philologists. By their aid some of the most difficult and important problems in linguistic science have been solved. It is mainly through the clear evidence afforded by the comparison of the pronouns in the Semitic and Hamitic (or North African) tongues that we are now enabled to speak with confidence of a Hamito-Semitic family. The certainty that all the languages of Australia belong to one linguistic stock was acquired chiefly by a comparison of their pronouns. A glance at these pronouns, as they are brought together in the great work of Dr. Friedrich Müller, his „Grundriss der Sprachwissenschaft", leaves no possibility of doubt on this head. Again, as the same high authority points out, it is mainly by a comparison of the pronouns that the connection which Buschman traced between the Nahuatl tongue and the languages of Sonora and other northwestern provinces of Mexico is made clearly manifest. And, finally, it was chiefly through a comparison of the pronouns of the Iroquois and Cherokee languages that the affinity of these languages, which had long been suspected by philologists, was finally established. This comparison, I may add, was made by me in an essay which was read in 1882 before the Section of Anthropology in the

Digitized by Google

American Association for the Advancement of Science, and was afterwards published in the „American Antiquarian" for 1883, and thence reproduced in pamphlet form. A prominent member of this Congress, in the meeting of 1884, at Copenhagen, with that pamphlet before him, criticized sharply my views on this point, and expressed his dissent from them in terms of severity not usual in scientific discussions. I think I may venture to presume that that gentleman is now satisfied of the correctness of my conclusions. He will not, I am sure, question the authority of Mr. A. S. Gatschet, the distinguished linguist of the American Bureau of Ethnology. Since my essay was published, Mr. Gatschet has carefully studied and compared the two languages, with a result entirely confirmatory of my views. This conclusion, sustained by ample data, was announced in a communication to the American Philological Association, and again in his important work on the „Migration Legend of the Creek Indians". In the second volume of this work, recently published, at page 70, he says, briefly but positively, — „The Cherokee is an Iroquois dialect from northern parts, but was settled in the Apalachian mountains from time immemorial". As the question, however, is one of much importance, and is to be decided, not by authority, but by evidence, — and as the value of this evidence has a direct bearing on our present inquiry, — its production here seems to be desirable. Recent inquiries, it may be added, have given a peculiar interest to this connection between the Iroquois and the Cherokees relative to the pre-Columbian history of North America, and especially in regard to the origin of the great earthworks of the Ohio valley. An association of Americanists cannot be willing that an error on such a point shall remain uncorrected in their published reports, however respectable may be the source from which this error proceeds. I may, therefore, be allowed to present a brief extract from my essay already referred to, comprising the grammatical evidence on which the opinion of this connection was based. Different minds have different opinions of what constitutes proof in such matters; but I think very few philologists will hesitate to

Digitized by Google

accept as decisive the evidence contained in the following passages.

„The similarity of the two tongues (the Iroquois and the Cherokee) apparent enough in many of their words, is most strikingly shown, as might be expected, in their grammatical structure, and especially in the affixed pronouns, which in both languages play so important a part. The resemblance may perhaps be best shown by giving the pronouns in the form in which they are combined with a suffixed syllable, to render the meaning expressed by the English self or alone, — „I myself", or „I alone":

	Iroquois	Cherokee
I alone	akoñhāa	akwŭñsŭñ
Thou alone	soñhāa	tsŭñsŭñ
He alone	raoñhāa (haoñhāa)	uwasŭñ
We two alone	onkinoñhāa	ginŭñsŭñ
Ye two alone	senoñhāa (Huron, stonhāa[1])	istŭñsŭñ
We alone (pl.)	onkioñhāa	ikŭñsŭñ
Ye alone	tsioñhāa (Huron. tsoñhāa)	itsŭñsŭñ
They alone	ronoñhāa (honoñhāa)	unŭñsuñ."

„If from the foregoing list we omit the terminal suffixes haa and sŭñ, which differ in the two languages, the close resemblance of the prefixed pronouns is apparent.

To form the verbal transitions, as they are termed, in which the action of a transitive verb passes from an agent to an object, both languages prefix the pronouns, in a combined form, to the verb, saying „I-thee love", „thou-me lovest", and the like. These combined pronouns are similar in the two languages, as the following examples will show:

	Iroquois	Cherokee
I-thee	koñ, or koñye	guñya
I-him	ria, hia	tsiya
He-me	raka, haka	akwa
He-us	soñkwa	teawka
Thou-him	hia	hiya
Thou-them	s'heia	tegihya
They-me	roñke, hoñke	guñkwa
They-us	yoñke	teyawka."

[1]) The Huron is the mother-tongue of the Iroquois dialects. In the words comprised in these lists, the letters have the German sounds except that the $\tilde{n}$ represents the French nasal *n*, and the $\breve{u}$ is the short English *u* in but.

Digitized by Google

A comparative list of other common words in the two languages was also given in the essay, to reinforce this evidence; but I presume the resemblance shown in these pronominal forms will be deemed to afford ample proof of my proposition. If a like similarity could be shown between the pronouns of a Polynesian and an American language, no philologist, I feel sure, would doubt that we were on the trace of a most important linguistic connection between the two continents.

Pursuing the inquiry under this point of view, I have carefully compared the pronouns in all the languages of the west coast of America, for which the materials are at hand, with those of the leading Polynesian tongues. In the latter I have had recourse to my „Comparative Grammar of the Polynesian Dialects". As this grammar, though published in 1846, has not been superseded by any later compendium, and as it is cited by Dr. Müller in his recent work as still the best authority in the subject, the reference to it for this purpose will not be deemed presumptuous. For the American languages I have consulted (besides my own collections in Oregon) the works of Gallatin, Dall, Petitot, Tolmie and Dawson, Boas, Powers, Bancroft, Brinton, Stoll and F. Müller. The comparative list of pronouns, gathered from these sources, is annexed as an appendix to this essay.

The result of this comparison must dispel all expectation, if any were entertained, of tracing a connection between the Polynesian and the American idioms, so far as these are now known. There is no resemblance between the pronouns of any one of the American languages and those of any Polynesian dialect, except such mere casual similarity as every investigator will at once ascribe to accident. The resemblance of the Thlinkit woe to the Polynesian oe, or of the Tshinuk iaχka to the Polynesian ia, is certainly not so striking as the resemblance of the Tarascan thu and the Mixe hee to the English thou and he.

It will still be proper to inquire whether among the American languages whose grammar has been studied, some

Digitized by Google

similarities to Polynesian forms cannot be found, which will seem worthy of further investigation. Such examination as I have been able to make shows, in fact, certain resemblances, but they all belong to the class which philologists are unanimous in ascribing not to direct genetic connection, but to that similar working of the human faculties in widely distant races which goes to prove the unity of the species. Among these resembling forms may be mentioned the use of reduplication in expressing the plural number. In several of the languages of Western America, particularly in those of the Mexican (or Nahuatl-Sonoran) family and some of the tongues of Oregon, the method of reduplication, usually of the first syllable of a noun or an adjective, for indicating plurality, is common. In the Nahuatl tongue, kalli, house, has for its plural kakalli, micqui, the dead, has mîmicquê, and so on. In the Pima of Sonora, hota, stone, makes hohota; in the Tarahumara, muki, woman, makes mumuki. Further northward, we have in the Kizh, a language of California, belonging to the Shoshonian stock, kitsh, house, making its plural kikitsh, and tshinui, small, making tshitshinui. In the Sahaptin of Oregon, pitin, girl, makes pipitin; tahs, good, titahs. The Malayo-Polynesian languages use reduplication for various purposes, one of which is for indicating plurality. But, rather singularly, this use in the proper Polynesian dialects is restricted to the adjective, and is not applied to the noun. Thus we find in the Samoan language, laau tele, large tree (literally „tree large"), pl. laau tetele, large trees; in the Tongan, tofoa lahi, great whale, tofoa lalahi, great whales; in New-Zealand, ika pai, good fish, ika papai, good fishes; in Paumotu, erire wiru, good woman, erire wiruwiru, good women; in Tahitian, taata maitai, good man, taata maitatai, good men.

If however, we are asked to suppose from this similarity of form a kinship between the Polynesian and American tongues, we shall be forced to extend the bounds of this kindred very widely indeed. We shall have to include in it the languages of the Japanese, of the Bushmen of South Africa, of

Digitized by Google

the Chicasas in eastern America, and several others. But, in fact, so natural is this method of expressing the plural number that our only surprise is to find it not more common. The Count de Charencey, in his treatise on the „Chichimecan family", well observes on this point: „One cannot deny that this procedure offers the mind something very logical, very satisfying. This repetition of the first syllable of the word has been, evidently, the result of the alteration of an older system, which consisted in repeating the word itself to form the plural. It is certainly more natural to resort to this method for indicating number than to employ it, as various Indo-European and Uralian idioms have done, to express the past tense of the verb."

Another apparent resemblance is seen in the double form of the first person plural, which is found in the Polynesian tongues and in several of the American languages. These idioms make the well-known distinction between the „we" which includes the person addressed and the „we" which excludes him. Examples of these distinctive forms will be found in the annexed lists. It is hardly necessary to repeat that such a mere resemblance in form, where there is no similarity of words, and where the distinction of meaning indicated by the form is a natural one, likely to occur to the first framers of any language, cannot be deemed to afford any proof of relationship. Here, also, our surprise is rather to find this form of plural so rare, and that only two of the western American tongues, the Tshinuk in the north and the Quichua in the south, seem to possess it. Among the eastern American idioms, it is more common.

The result of our inquiry is to show that no traces of affiliation between the languages of America and those of Polynesia have thus far been discovered. This, it may be added, is only what might have been expected, and that for a very plain reason. America was undoubtedly peopled long before Polynesia. However much any one may be inclined to question the claims of an immense antiquity which have been made for the earliest population of the western continent,

Digitized by Google

there can be no reasonable doubt that considerably more than three thousand years have elapsed since it was first inhabited. But late researches have shown that the peopling of the Polynesian islands is a comparatively recent event. As is well known, when these islands were first discovered by European explorers, and the fact was disclosed that they were inhabited by a homogeneous population, speaking dialects of one language, a theory was proposed to account for this fact. It was suggested that the islands were the remains of a vast inhabited continent, which in some past age of the world had sunk almost entirely beneath the waters, leaving its scattered mountain-tops as the refuges for the surviving remnants of its population. The later investigations of geologists and ethnologists have disposed of this theory. The clear traditions of the islanders, and the decisive evidence of their language, show them to be emigrants who have reached their present abodes from south-eastern Asia in modern times. It is established by unquestionable proof that the two westernmost clusters of Polynesia, the Samoan or Navigator Islands and the Tongan or Friendly Islands, were the mother-groups whence all the eastern and southern islands from Hawaii in the north to New-Zealand in the south, and the Paumotus, the Gambier group and Easter Island in the far east, have been peopled. The natives of those mother-groups (Samoa and Tonga) have themselves a tradition that their first inhabitants came from an island in the far west called Burotu, which has been supposed, with much probability to be the island of Bouro in the East Indian Archipelago. It is very unlikely, from all the circumstances, that the event commemorated by this tradition can have occurred more than three thousand years ago. But, however this may be, it is reasonably certain that the easternmost (as well as the northern) Polynesian groups have been peopled within the Christian era, and some of them at very recent dates. For these dates, and for the evidence by which they are established, I must refer to the masterly work of M. de Quatrefages, „Les Polynésiens et leurs Migrations", and to the lucid summary of our latest knowledge on the subject contained in the recent

Digitized by Google

publication of the same distinguished author, „Hommes Fossiles et Hommes Sauvages." It will be sufficient to say that the earliest settlement in eastern Polynesia, next to that of Tahiti (of which the date is uncertain), appears to have been made in the Marquesas (Nukuhiva), somewhat less than two thousand years ago. The Sandwich Islands were peopled in the seventh century after Christ, — Rarotonga and the Gambier Islands (Mangareva) in the thirteenth century, — New-Zealand in the fifteenth century and the Austral Islands less than three hundred years ago. In fact, the colonization of the Pacific islands by the Polynesian race was still going on in the time of Cook, and is even yet not completed. In the middle of the present century the eight easternmost coral islands of the Paumotu or Low Archipelago, which stretches from Tahiti to the neighborhood of the Gambier group, had not yet been peopled. And it is well known that the mutineers of the Bounty found the fertile and inviting island on which they took refuge, and conferred celebrity, uninhabited.

There is a curious synchronism between the peopling of these Pacific groups and that of some islands of the Atlantic. The Sandwich Islands were settled only about two centuries earlier than Iceland and the Faroe Islands; and the Gambier group and Rarotonga were colonized some four centuries later than these Atlantic islands. New Zealand received its population shortly before Madeira and the Azores were settled; and Rimatara and the other Austral Islands of Polynesia were peopled shortly after that event. The great wave of humanity, spreading eastward and westward from some common centre, and arrested for a time on the farthest coasts of Asia and Europe, seems to have passed those bounds and reached the islands of the two dividing oceans at nearly the same period.

It is of course not impossible, nor very improbable, that after the eastern islands of Polynesia had thus been peopled, canoes bearing natives of those islands may occasionally have made their way to the west coast of America. But if the occupants of those canoes found the coast on which they

Digitized by Google

landed already peopled, as must certainly have been the case, they would (if not massacred on landing) have been speedily absorbed in that earlier population, leaving no impression that could now be traced.

Our reply, therefore, to the question cited from the programme must be that no grammatical affinities, indicating a connection between the Polynesian idioms and those of western America, have yet been discovered. It is proper to add that a few isolated languages of the American coast are known, such as the Xinca of Guatemala, the Mangue of Nicaragua, and the Guaymi of Panama, of which the vocabularies that we have do not comprise the pronouns. Of these languages all that can be said is that the words which we possess in them are totally unlike the corresponding Polynesian words. On the whole, it may be affirmed, that so far as our present knowledge extends, the theory which would trace the origin of the population of America, or any portion of it, to the Polynesian race, finds no countenance in the testimony of language, and is made extremely improbable by the evidence of the very recent appearance of that race in the eastern Pacific islands.

Digitized by Google

Pronouns in the Languages of Polynesia and of Western America.[1])

	I	thou	he	we (inc.)	we (exc.)	ye	they
Polynesian.							
Tonga	au, u, ku	koe, ke	ia, ne	mautolu, mau	tautolu, tau	moutolu, mou	nautolu, nau
Samoa	au, o'u, 'u	'oe, 'e	ia	matou	tatou	'outou, tou	latou
Tahiti	vau	'oe	'oia	matou	tatou	'outou	ratou
Nukuhiva . . .	au	koe, 'oe	ia	matou	tatou	koutou, 'outou	atou
Hawaii	au	'oe	ia	matou	tatou	'outou	latou
Rarotonga . . .	au	koe	ia, aia	matou	tatou	kotou	ratou
New Zealand .	hau	koe	ia	matou	tatou	koutou	ratou
Paumotu . . .	au	koe	ia	mateu	tateu	koutou	rateu
Mangareva . .	au	koe	ia	matou	tatou	koutou	ratou
American.							
Eskimo	uwaña	iliut	oma	uwaχut	—	ilipse	okkoak
Tinne	si	nen	edini	nuuni	—	nuuni	eyene
Thlinkit . . .	χat	woe	hu, i	ohan, ha	—	riwan, ri	has
Tshimsian . . .	nŭrio	nŭrŭn	neudut	nŭrŭm	—	nŭrŭsúm	dúpneŭdut
Haida	tlaa, dea	dúnga	laa	etla, d'alunga	—	dalunga	laa
Kwakiutl . . .	yin	yutl	yu'k	unuhunts	—	suhdakw	lahdaku
Nootka	siya	suwa	yaúh	newa, nowa	—	sewa	ŭttçak
Selish	koiaa	anui	tsanitlts	kaenpilu	—	npilapstamp	tsaniitlts
Kutenai	kamin	ninko	ninkois	kaminatla	—	ninkonisgitl	ninkoisis
Sahaptin . . .	in	im	ipi	nun	—	ima	ima
Waiilatpu . . .	ining	niki	nip	namuk	—	nkimiç	nipik
Tshinuk	naika	maika	iaχka	ntçaika	alχaika	mçaika	tχlaitçka
Kalapuya . . .	tçi	maha	koka	soto	—	miti	kinuk
Yakon	kone	niχ	kwoutsi	kwonahatχlha	—	nihapst	kawatatχlha
Klamuth . . .	no	i	hot	nat	—	at	pat
Shaste	iaa	mai	hina	waka	—	miawut	inna
Palaik	it	piχka	piχka	ituiç	—	meo	kumche
Shohoni	kwau, ni	emai, i	ton	tami		içu (?)	imui (?)

Digitized by Google

Yurok	nek	ket	yok	nekha	—	kel	yakwa
Karok	na	im	pai	novakevavon	—	am	amku
Chimariko . . .	noot	mamot	pamot	—	—	—	—
Wishosk . . .	yil	kil	gon	kiwalth	—	—	—
Yuki	uñpil	meh, mi	kih, te	us, isa	—	mi	tsoumla
Pomo	aa	ama	hamo	aya	—	amaioh	hamutça
Wintun	ni, net	mi	witah	wineh	—	kaat	betaro
Maidu	niki	mih	momh	niçem	—	mimem	amam
Mutsun	kan	men	wak	makse	—	makam	aisa
Yokuts	nah	mah	nuttung	naan	—	maan	aman
Santa Barbara .	noo	bii	gugç	giχguu	—	meagai-giχgu	gugçnouno
Guaicuri . . .	be	ei	tutau	kate	—	pete	tukava
Nahuatl	ne	te	ye	tewan	—	amewan	yewan
Tarascan . . .	hi	thu	hinde	hutça	—	thutça	hitça
Miztecan . . .	dahu, ndza	diya, ndo	ña, ya, ta	ndoo	—	doho	ta, yukua
Matlatzincan . .	kaki	kahatçi	intewi	kakowiti	—	katçowi	intewe
Zapotecan . . .	naa, ya, a	lohui, lo	nike, ke	taono, no	—	lato, to	nike, ke
Mixe	otz	mitz	ti, hee	ootz	—	—	yao
Maya	ten, in	tetç, at	lai, are	toon, oχ	—	te-es, is	loob, χe
Orotiña	iku	ika	ikau	hetçelu	—	hetçhela	ikanu
Talamancas . .	behe	tçisi	sede	satawarke	—	sehetçte	bezo
Bribri	dje	be	ye	sa	—	ha	yepa
Yunka	moiñ	tsañ	ayo	möitz	—	tsöitç	ayoñön
Quichua . . .	ñoka	kam	pay	ñokantçχik	ñokaiku	kamtçχik	paykuna
Moluche . . .	intçe	eimi	teye	intçiñ	—	eimeñ	teyeñen
Jagan . . .	hei	sa	köndzin	keian	—	san	köndeian

[1]) This list comprises the principal Polynesian dialects, but (in general) only one American language from each linguistic stock. The vowels are to be sounded as in German (except that the ŭ represents the short English *u* in „but") — the consonants generally as in English. The ç represents the English *sh*, and the *n* the French nasal *n*. The Greek χ stands for the German *ch*. The apostrophe (') indicates a hiatus, or catching of the breath.

Digitized by Google

M. Cora. M. Hale croit que la population polynésienne ne peut être plus vieille que 4 à 5 siècles. Nous sommes ici pour nous occuper de l'Amérique, mais puisqu'on parle des affinités éventuelles des deux parties du monde, je crois pouvoir faire remarquer brièvement qu'on connaît encore trop peu les langues américaines pour pouvoir décider s'il y a de ces affinités ou non. Mais après avoir vu, ici et ailleurs, non seulement les collections américaines, mais aussi les collections polynésiennes, ayant lu beaucoup du reste sur les antiquités polynésiennes, je crois qu'il serait mieux de ne pas soulever la question de l'âge des populations de la Polynésie. Nous nous occupons d'antiquités américaines et nous croyons devoir faire remonter très loin la civilisation américaine, et l'on a recueilli en Polynésie également des objets qui permettent de parler d'une population plus ancienne que ne l'admet M. Hale.

Digitized by Google

SIXIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Vendredi 5 octobre 1888, 3 heures de l'après-midi.

Le président, M. Reiss, invite M. le professeur Cora de prendre le fauteuil.

M. Cora dit, en prenant place au fauteuil, qu'il eût désiré présenter quelques paroles de plus que de simples remercîments. Mais puisque l'ordre du jour est surchargé et qu'il aura à prononcer quelques paroles au moment de la clôture de la séance, il prie l'assemblée d'aborder les questions inscrites.

Le secrétaire général, M. Hellmann: Messieurs, pour le même motif que vient d'énoncer M. le président de cette séance je dois me borner de déposer sur le bureau les livres présentés au Congrès et de nommer seulement les titres des mémoires que quelques membres absents ont bien voulu nous remettre:

M. le comte de charencey: Etude sur la langue Mam.

M. raoul de la grasserie: Textes analysés et vocabulaire de la langue Timucua, et: De la famille linguistique Pano.

M. le Comte de Charencey. *Etude sur la langue Mam.*

La famille de langues généralement designée sous le nom de Maya-quichée, comprend, on le sait, une quinzaine d'idiomes parlés dans le Sud du Mexique et le Nord du Centre-

Digitized by Google

Amérique. Elle se partage, ainsi que nous nous sommes efforcé de l'établir dans un précedent travail, en deux groupes assez nettement tranchés et qui se distinguent notamment l'un de l'autre par certaines particularités phonétiques dont il sera parlé tout à l'heure. Ce sont:

A° Le groupe Occidental, plus archaïque de formes et qui comprend **I.** le Guatémalien, partagé en ses quatre principaux dialectes, à savoir, le Quiché parlé dans une grande partie de la république actuelle de Guatémala, spec. dans les dep^{ts} de Quiché, Totonicapan, Quetzaltenango, Retalulcu et une partie de Suchitepèques, depuis les régions élevés ou Altos jusqu'aux rivages du Pacifique. Son domaine se trouve borné au N. E. par le Pokonchi, à l'E. par le Pipil et le Pokomam, au S. E. par le Tzutuhil et le Cakchiquel, au S. O. par la mer, à l'O. par la mer encore et la langue Mame; au N. O. par le Mam et au N. par l'Ixchil et l'Aguacateca. 2° la Cakchiquel en vigneur dans les parties montagneuses du dept. de Solola, la plus grande partie de Chimaltenango, une portion notable de celui de Sacatépèques et qui se prolonge en une bande étroite, du côté des plaines de l'ouest vers Sta Lucia Cozumalhuapa; Il confine du coté du N. au Quiché, au Pokomam vers le N. et le N. E., au Pipil à l'E.; il a pour bornes le Quiché et le Tzutuhil à l'O., enfin le Pacifique au sud; 3° le Tzutuhil, usité spécialement au sud du grand lac d'Atitlan et dans les gorges de la cordillière qui bornent cette région à l'ouest. Il est borné au S. et à l'O. par le Quiché; au N. et au N. O. par le Cakchiquel et le lac d'Atitlan, enfin à l'E. encore par le Cakchiquel; 4° l'Uspanteca dont M. Otto Stoll signale l'affinité étroite avec le Quiché, bien qu'il en fasse une langue distincte, parlée dans le bourg de S^{to} Miguel Uspantan et environs. Il a pour voisins, au S., S. E. et S. O., le Quiché, à l'E., le Ixil; au N le Quekchi et à l'E. le Pokonchi.

II. Le Pokome dont les dialectes sont 1° Le Cakgi, qui domine dans la partie du dept. de la Haute Vera-Paz, placée au nord de Coban et s'étend encore à quelques lieues au sud de cette ville. Il est borné par le Chol au N., à l'E. et au S. E.; le Pokonchi au S. N.; l'Uspanteca au S. O. Dans la di-

Digitized by Google

rection de l'O., le rio Negro ou Chixoy le sépare du domaine de la langue Ixil. M. Otto Stoll pense d'ailleurs qu'à l'O. et au N., le rio Cahabon marque les limites du Cakgi. 2° Le Pokonchi lequel se parle sur les frontières des deux dep^{ts} de la Haute et de la Basse Vera-Paz, à la partie supérieure de la Vallée du Rio Polochic, en amont du bourg de Panzos. A l'ouest, il s'étend sur la région des sources du Rio Cahabon et du St Cristobal, jusqu'au rio Chixoy. Le Pokonchi se trouve borné au N., N. E. et N. O. par le Cakgi, à l'Ouest par l'Uspanteca, au S. O. par le Quiché, au S. par le Pipil, dialecte d'origine Mexicaine et enfin au S. E. par le Chol; 3° Le Pokomam, parlé sur une longue langue de terre qui part du Rio grande supérieur et comprend le région des cités de Guatémala et d'Amatitlan, jusqu'au lac de Güija, c'est à dire aux frontières de la république de St Salvador à l'E; il est borné au N. O. par le Quiché, au N. par le Pipil, au N. E. par le Chorti. Au S., nous les voyons confiner à un second domaine du Pipil. sauf sur un point où il est en contact avec le Sinca, à l'O., il a pour voisin le Cakchiquel. Une seconde région fort éloignée de celle-ci semble encore occupée par le Pokomam; c'est la langue de terre au nord du pays Mam où se trouvent situées les localités de Jocaltenango et Soloma; 4° Le Chorti, borné au N. par le Chol, au N. O. par le Pipil, au S. O. et S. par le Pokomam. Dans la direction de de l'E., il parait se prolonger dans une partie de la Vallée de Sensonti. (Rép. de Honduras.)

B. Le groupe Oriental, en usge parmi le groupe de population le plus considérable et qui au moment de la découverte, était parvenu au plus haut degré de civilisation. Il comprend 1° Le Quèlene dont les dialectes sont 1° le Tzendale ou Tzeldale en vigueur à l'Est, au Sud et au Nord Ouest de San Cristobal, dans l'Etat Mexicain de Chiapas et dont la Conjugaison a subi certaines influences Mexicaines; 2° Le Tzotzil ou Zotzlem parlé dans les villages situés à l'Ouest et au Nord-Ouest de San Cristobal, autrefois Ciudad-real de Chiapas. On ne retrouve pas chez lui, les Mexicanismes si caractéristiques de Tzendale 3° le Chañabal, parlé dans la paroisse de Comitlon, à 15 lieues environ au Sud de Ciudad-real. Ils se retrouve en vigueur dans

Digitized by Google

l'extrème Nord du dept. Guatémalien de Huéhuétenango. Il paraît dépourvu des Mexicanismes du Tzendale dont il le se procherait un peu plus quand à ses procedés de conjugaison que du dialecte Tzotzil; 4° Le Chol, un des dialectes de la famille qui s'étend sur la plus grande étendue de pays. Il domine nous dit M. Stoll dans 5 villages du dept. Mexicain de Palenqué (Etat de Chiapas), à savoir Santo Domingo del Palenqué, San Pedro Sabano, Salto de agua, Tumbalá et Tila. Quelques individus parlant la langue Chole existeraient encore, paraît-il à Tenosique (Tàbasco). Dans la rép. de Guatémala, le Chol occupe la région qui s'étend depuis le Rio de las Salinas, jusqu'au golfe de Honduras qui marque sa limite à l'E. Il est successivement borné au S. en partant de l'O. à l'E., par une languette de territoire Pokomam, par le Mam, l'Ixil, le Cakgi, le Pokonchi, le Pipil du Nord, l'Alagüilac, et le Chorti; 5° Le Chontale, lequel s'étend dans les régions basses de l'Etat Mexicain de Tabasco comprises entre le Rio Seco, bras occidental du Grijalva jusqu'à son affluent Oriental, le Tulijà.

II. Le Maya qui paraît dans les anciens temps, seul peut-être entre tous les idiôms du Nouveau Monde, avoir possedé un système graphique presqu'aussi developpé que celui de l'Egyptien. Nous citerons comme le plus important de ses dialectes, le Maya propre ou Yucatêque en vigneur dans toute la péninsule du Yucatan ainsi que dans l'île de Cozumel et la plus grande partie du Honduras Britannique. L'on peut considérer comme un simple dialecte, très peu différent de la langue classique, celui que se parle autour du lac de Peten, dans le Nord de la république de Guatémala. 2° Le Lacandon ou Lacantun exite dans une bande de Terrain s'étendant à l'Ouest de l'Uzumacinta et au nord du rio de la Passion. 3° Le Mopan est indiqué par M. Stoll dans son tableau des langues de la famille Maya-Quiché comme étroitement uni au Yucatèque, bien que dans un autre passage de son livre, il en fasse un rameau du groupe Tzendale ou mieux Quélène. Le Mopan est circonscrit au S. par le Chol, à l'E. et au N. par l'Itza ou sous dialecte Maya du Peten, à l'O. par le Lacandon. Peut-être même s'étend-il et avantage encore dans la direction l'Orient, jusqu'aux soures du rio Mopan;

Digitized by Google

4° Le Huastèque parlé dans la province de Tamaulipas au Mexique et séparé des autres idiômes congenères à peu près comme l'est le Moldo-Valaque dans l'Europe Occidentale. M. Stoll concidère cette langue comme forment un groupe à part, séparé dès les époques les plus anciennes du groupe linguistique auquel il appartient. Cette opinion nous semble difficillement soutenable. Sans doute, le Huastèque offre des traces d'usure très prononcées. Le distinction cette les conjugaisons transitive et intransitive, notamment, y apparait beaucoup moins marquée que dans les autres dialectes de la même famille. Il montre une tendance très prononcée à adoucir les gutturales, caractère que l'on observe d'ailleurs dans les dialectes du groupe Quêlène. En revanche, sous le rapport de la formation du pronom, il se rattache d'une façon toute spéciale au Maya et nous ne pouvons, par suite, guères voir en lui, autre chose qu'un membre singulièrement déformé de ce dernier groupe.

Il est toutefois un groupe de la famille Quiché, dont nous n'avons pas encore parlé, c'est le groupe Mame comprenant 1° le Mam ou Zaklohpakap, en vigueur dans le Nord-Ouest de la république de Guatémala ainsi que dans le Sud de la province mexicaine de Soconusco, 2° l'Aguacateca, parlé à Huéhuétenango et 3° l'Ixil, parlé à Nébaj et à Chajol à l'Ouest du Rio Negro ou Chixoy. Reste à nous demander quel rang occupe cet idiôme Mam au sein de la famille Maya-Quichée?

Partant de ce principe qu'en général, les langues tendent à passer de l'état synthétique à l'état analytique, nous avions d'abord supposé que le dialecte en question constituait un groupe à part, plus archaïque de formes que les dialectes congenères et jouant vis-à-vis d'eux un rôle analogue à celui du Lithuanien vis-à-vis des langues slaves ou mieux à celui du Latin vis-à-vis des dialectes romans. Effectivement, sa conjugaison semble, à première vue, offrir un caractère de complexité que n'a plus celui du Maya ou du Quiché.

Une étude plus approfondée nous démontra ce qu'avait de peu acceptable, une paraille manière de voir; d'abord, il y aurait danger à vouloir trop généraliser en matière de philo-

Digitized by Google

logie comparée et à prétendre appliquer à des idiômes encore peu développés grammaticalement, tels que ceux du Nouveau-Monde, les mêmes règles qui ont présidé à l'évolution des familles linguistiques à organisme supérieur, tels que celles de l'Europe ou de l'Asie occidentale. De savants philologues admettent aujourd'hui un lieu de parenté entre le sémitisme et l'ancien Egyptien, dont la grammaire et le vocabulaire présentent à la fois un caractère plus archaïque et plus rudimentaire. Le riche systême de déclinaison du Suomi n'est point, à coup sûr, un fait primordial, et l'on est bien aujourd'hui d'accord pour reconnaître qu'il a du se développer postérieurement à la séparation du rameau Tschoudique d'avec les autres membres de la famille Ougro-finnoise. Et sans aller chercher des exemples si loin, est-ce que sous le rapport de leurs désinences augmentatives et diminutives, l'Italien et l'Espagnol n'offrent pas un caractère plus synthétique que le Latin dont, cependant, elles dérivent?

Une des causes qui semblent avoir contribué à rendre la conjugaison du Mam si compliquée, n'offre rien de primitif. Elle n'est autre, comme nous nous sommes efforcé de l'établir dans un précédent travail que l'intrusion dans l'idiôme du Soconusco, d'éléments grammaticaux empruntés au Mexicain, langue appartenant néanmoins à une formation toute différente. En effet, la conjugaison transitive du Mam se forme, en bonne partie au moyen de particules et pronoms, différant à la fois et de ceux qu'emploient la plupart des autres dialectes congenères et de ceux auxquelles le Mam lui-même a recours pour la conjugaison intransitive. On en pourra juger par le tableau suivant

Mam		Mexicain
Conjugaison intransitive	Conjugaison transitive	
J'aime, *Ain - tzum- chim-xtalem.*	Je l'ai aimé, *Uni- xtale.*	J'ai fait, *Oni-chiuh.*
Tu aimes, *Tzum- xtalem-a.*	Tu l'as aimé, *Uti- xtali-a.*	Tu as fait, *Oti-chiuh.*

Digitized by Google

Mam		Mexicain
Conjugaison intransitive	Conjugaison transitive	
Il aime, *Tzum-xta-lem-u.*	Il l'a aimé, *Uti-xtali-hu.*	Il a fait, *O-chiuh.*
Nous aimons, *Tzum-k'o-xtalem-o.*	Nous l'avons aimé, *Uki-xtali-o.*	Nous avons fait, *Oti-chiuh-ké.*
Vous aimez, *Tzum-cha-xtalemu.*	Vous l'avez aimé, *Uki-xtali-e.*	Vous avez fait, *Oan-chiuh-ké.*
Ils aiment, *Tzum-che-xtalem-hu.*	Ils l'ont aimé, *Uki-xtali-hu.*	Ils ont fait, *O-chiuh-ké.*

L'on voit du premier coup d'oeil que le Mam a emprunté à ses voisins du Nord, le *O* signe du passé, qu'il se borne à transformer en *U;* le *ké* au *ki,* marque du pluriel, ainsi que les pronoms des deux premières personnes *Ni* et *Ti.* Nous avons fait ressortir tout ce qu'offre de remarquable, et, au premier abord, d'anormal cet emprunt de formes pronominales et de procedés grammaticaux fait par la première de ces langues à l'autre.

En outre, s'il est une particularité que nous ayons droit de considérer comme primordiale au sein des dialectes Maya-Quichés, c'est bien la distinction à établir entre les deux conjugaisons consonnante et vocalique.

Elle consiste dans certaines modifications ou abréviations qu'éprouvent le pronom ou la préfixe de temps suivant que le radical verbal qui suit, commence par une voyelle ou une consonne.

Ainsi, on dira en Quiché: *Ca nulogoh,* „Je l'aime", litt. „Nunc meum-amare", mais *Ca voyobeh,* „Je l'attends", litt. „Nunc meum-expectare" — *C'ulogoh,* „Nous l'aimons", mais *Ca Royobeh,* „Nous l'attendons" — *Ca logon,* „Il aime", litt. „Nunc amare, nunc actio-amandi" et *C'ul,* „Il arrive". Quelques vestiges seulement de cette distinction se manifestent encore en Maya, et c'est précisement un des points sur lesquels il se montre moins primitif de formes que son congenère du Guatémala. Or, nous n'avons pu trouver trace de cette particularité en Mam, ce qui semble assez peu compatible avec l'hypothèse d'un caractère plus archaïque à attribuer à ce dernier idiôme.

Digitized by Google

Enfin, même au point de vue de la phonétique, le Mam se montre souvent plus jeune, plus alteré que la plupart des autres dialectes de la même famille. Ainsi, il mouille volontiers le *g*[1]) initial devant une voyelle, c'est-à-dire qu'il le fait suivre d'un *i* purement euphonique; Ex.:

	Mam	Quiché	Maya
Feu, chaleur	*Giag*	*Gag*	*Kak*
Farine	*Giah*	*Cah*	
Fils	*Giahol*	*Qahol*	
Paresseux	*Giah*	*Qey*	
Puce	*Giag*	*Qak*	

Si nous renonçons à faire du Mam et de ses dialectes un groupe à part au sein de la famille Maya-Quiché, reste à nous demander dans lequel des deux rameaux déjà reconnus, il conviendra de le ranger. Ferat-il partie du groupe Occidental avec le Quiché et le Pokome? Devrons au contraire le ranger dans le groupe Oriental à côté du Maya et du Quélène? Avant d'entreprendre la solution de ce problême, quelques mots d'explication semblent indispensables.

Nous nous sommes déjà efforcé d'établir dans nos Mélanges de philologie et de Paléographie Americaines que deux particularités phonétiques surtout distinguent les dialectes Orientaux de ceux de la branche Occidentale. 1° Le *h* final de ceux-ci se trouve assez souvent dans les premiers, representé par un *n*; Ex:

	Quiché	Maya
Fruit de l'Avocatier	*Oh*	*On*
Iguane	*huh*	*hon, hoon*
Nous	*oh*	*On*
Mêler, retourner	*Yuh*	*Yun* (agiter)
Livre, papier	*vuh*	*Hún, Húun.*

[1]) Nous rendons par *g* ou *q*, la gutturale détonnante du Mam et du Quiché, son exprimé par un *k* en langue Maya. Le *chh* nous servira à exprimer la détonnante chuintante de ce dernier idiôme. On pourra se faire une idée assez exacte de ces sons en faisant précéder une consonne douce de la forte du même ordre, par exemple: en prononçant *gk jch* etc. Le ɔ du Maya n'est autre que le *ch* détonnant.

Digitized by Google

2° Le *R* n'existe pas dans les dialectes du groupe Oriental et s'y trouve à peu près constamment remplacé par un *Y*, qu'il soit au commencement ou à la fin du mot. Ex:

	Quiché	Maya
Aprê	*Tzar*	*Tsay* (aigu, pointu)
Enflé	*Rom*	*Yomac* (qui a conçu, enceinte), de la rac. *Yom*
Engluer, coller	*Tzar*	*Tsay* (coudre, joindre, unir)
Lancer, s'écouler	*Run*	*Yun* (se mouvoir, s'agiter)
Mûr, de saison	*Rih*	*Yih*
Vibrer, lancer	*Rum*	*Yum* (Remuer, de remuer).

Ce fait que la lettre *R* ne figure point dans l'Alphabet Mam nous décida pendant quelque temps à classer cet idiôme dans le groupe Oriental ou Maya-Huastèque. Un examen plus attentif de la question nous démontra ce qu'avait d'insuffisant un parail genre de preuve. D'abord, ce qui caractérise les dialectes du rameau Oriental, c'est à proprement parler, moins l'absence de la liquide gutturale que son remplacement constant par *Y*. Or, à cet égard, le Mam s'éloigne nettement du Maya et du Tzendale. Le *R* du Quiché et du Pokome s'y transforma assez souvent non par en une semi-voyelle comme dans les dialectes Orientaux, mais bien en une chuintante; Ex:

	Mam	Quiché	Maya
Manger	*Gux*	*Kor*, absorber	
Poisson	*Gix*	*Car*	*Cay*
Vert	*Cháax*, *chax*	*Rax*	*Yax* (Tzendal, *yax*; Huastèque, *yaxni*).

Je ne sache guères qu'un mot où le *R* primordial se transforme en *Y* aussi bien en Mam qu'en Maya, c'est *Yabil*, „douleur", dont la racine est sans aucun doute *Ya* ou *Ra*. L'on a en Maya, *Ya* ou *Yabal*, „souffrance, douleur". Ces termes doivent élidement être rapprochés du Quiché *Ra*, „douleur, infortune". Toutefois, il convient d'observer que ce dernier idiôme possêde des sortes de doublets dérivés de cette racine, la quels prennent la semi-voyelle initiale; ce sont *Yab*, „Malade"; *Yabil*, „Maladie"; *Yabil*, „Tomber malade". Il n'y a donc rien en tout ceci qui

Digitized by Google

rapproche spec. la Mam des dialectes Orientaux. Nous n'en pouvons conclure qu'une chose, c'est que l'adoucissement du *R* en *Y* qui est à peu près constant dans ces derniers avait déjà commencé à se manifester dès une époque fort ancienne; antérieure même à la séparation des divers rameaux de la famille Maya-Quiché. Un fait tendrait à le prouver, c'est que dans quelques autres termes encore, le Quiché se montre enclin de cette transformation phonétique. Citons p. ex: *Ral* ou *Yal*, „lazo, filet".

Au reste, le *R* n'est pas toujours primitif, il semble provenir parfois d'un *le* plus ancien, et ceci nous expliquerait l'affinité plus étroite, mais, en quelque sorte, accidentelle, au moins pour certains vocables, du Mam avec le Maya qu'avec le Quiché; Ex:

	Mam	Quiché	Maya
Etendre, tendre	*Lig*	*Rik*, tendre, déployer	*Likul*, procéder de, sortir
S'approcher	*Lagec*	*Rak*, s'attacher à, accompagner	*Lak*, *láak*, compagnon, aider
Brilles, resplendir	*Lemlohe*	*Renrot*	*Lelem* (pour *Lemlem*), brillant, luisant, éclatant.

On sait, du reste, qu'en Chorti, la *l* se transforme presque toujours en *R*. Ajoutons que dans la langue Aguacateca qui n'est au fond d'après M. Stoll qu'un dialecte Mam, l'emploi du *R* reparaît; p. ex. dans *Curpan*, „Jaguar" — *Curucúy*, „Nibou" — *Seron*, „Cougouar" — *Chiriquin*, „Cigale" — *Mororó*, „Mouche" — *Lenteri*, „Serpenti" — *Chorife*, „Viande" — *Chorpon*, „Soleil" — *Lúrna*, „Lune" etc.

Ainsi, le remplacement du *R* par un *y* dans les dialectes Orientaux et par une chuintante en Mam doivent être considerés comme deux phénomène absolument indépendants l'un de l'autre et s'étant produits non seulement dans des régions, mais encore à des époques très différentes.

L'on aurait tout lieu de supposer l'adoucissement de la gutturale liquide relativement moderne dans la langue du Soconusco et peut-être même due à l'influence Mexicaine.

Digitized by Google

Quant-aux mots terminés par un *h* en Quiché, tandis qu'ils prennent un *n* final en Tzendale ou en Maya, ils conservent toujours l'aspiration primitive chez les Mams; Ex:

	Mam	Quiché	Maya
Ciel	*Giah*	*Coh*	*Cáan, Cân*
Soleil	*Gih*	*Gih*	*Kin*
Papier, livre	*Uh*	*Uh*	*Vóoh*, Lettre, caractère d'écriture et *Hún, huún*, papier, lettre
Quatre	*Giahe*	*Cahib*	*Can*
Neuf (Novem)	*Belhuh*	*Beleh, Beleheb*	*Bolon*
Dix	*Lahuh*	*Lahuh*	*Lahun*

Si, par sa phonétique, le Mam se rapproche plus des dialects occidentaux que de ceux du groupe oriental, il s'en rapproche davantage également, sous le rapport du vocabulaire. Beaucoup de termes, par exemple, semblent lui être communs avec le Quiché, que nous n'avons pu retrouver en Maya; Ex.:

	Mam	Quiché
Suspendre	*Hitz*	*Hitz*
Corbeau	*Hoh*	*Hoh*
Reposer, se	*Guge*	*Cuk*, asseoir (en Cakchiquel)
Raboter	*Hug*	*Huk*
Chanter	*Bitz*	*Bix*, chant
Passer	*Igi*	*Ik*
Arracher	*Bog*	*Bok*
Bon	*Ban*	*Bom*, bon, beau
Parfumer	*Bugim*	*Buk*, parfum
Poule	*Eg*	*Aq*, coq
Dette	*Ca*	*Caz*
Odorant	*Gogoh* et *gogohol*, odeur	*Cok*, *qoq*, chose odorante
Cendre	*Tzaah*	*Chah*
Appeler	*Chog*	*Choc*
Pie	*Chog*	*Chog*
Méditer, ourdir	*Gim*	*Gin*

Digitized by Google

	Mam	Quiché
Coller	*Chaan*	*Chon*, gluant
Rider	*Cuch*	*Goch*
Maison	*Ha*	*Ha*
Bâtir, construire	*Hain*	*Hain*
Découvrir, ouvrir	*Hag*	*Hak*
Épi de Maïs	*Hal*	*Hal*
Queue	*He*	*He*
Grogner	*Hululum*	*Hil*, gémir
Désobéissant, orgueilleux	*Ahunum*	*Ahunum*
Enfermer	*Hup*	*Hip*
Fou	*Chuuh*	*Chuh*
Aiguille	*Bag*	*Bak*
Passer	*Igi*	*Ek*
Caché	*Ev*	*Eu*, caché, secret
Renvoyer, barrer le chemin	*Geb*	*geb*, dévier
Membrum virile	*Unum*	*Unum*
Racheter	*Gol*	*Colo*, sauver
Moustique	*Xenen*	*Xan*
Peur	*Xobal*	*Xob*, avoir peur, avoir honte
Perroquet	*Ixgo*	*Xco*
Grillon	*Chil*	*Xil*, *chil*, exp. d'insecte dont le contact brûle
Chouette	*Xichim*	*Xoch*
Allegresse, joie	*Tzalahbil*	*Tzal*, gai, joyeux
Nez	*Cham*	*Tzam*
Coupe, tasse	*Tzima*	*Tzima*
Yucca	*Tzim*	*Tzin*
Aveugle	*Moix*	*Moy*
Mouiller	*Muum*	*Mub*
Sentir, se souvenir	*Naom*	*Nao*, *naba*
Vermoulu	*Pog*	*Pok*
Faim	*Vuaih*	*Vaih*

Digitized by Google

	Mam	Quiché
Chauffer	*Meg*	*Mig*
Encens	*Pon*	*Pom*, Copal, gomme
Enfermer	*Hup*	*Hup*, placer sur
Cuiller	*Pag*	*Pacach*, cuiller de bois
Bande, maillot	*Paxbil*	*Paz*
Caverne	*Pig*	*Pek*
Canard	*Pumpu*	*Pumpuna*, canard sauvage, (litt. Anati similis)
Pataste, Cacao de qualité inférieure	*Peg*	*Pek*
Garder	*Gu*	*Qu*
Toile	*Chembil*	*Quem*, Toile, tisser
Avaler	*Big*	*Big*
Craquer, crier	*Gitzitz*	*Kiz*
Augure, songe	*Lap, labah*	*Lab*
Guerre	*Labal*	*Labal*
Acheter	*Log*	*Log*, précieux, cher
Animal, bête	*Chugup*	*Chicop*
Fruit	*Lobah*	*Lop, lob*, manger du fruit
Pourri	*gai*	*Gay*, amer, acide
Muet	*men*	*Mem*
Pauvre	*Meba*	*Mib*, pauvre et *meb*, être pauvre
Tromper	*Zub*	*Zub*
Mentir	*Hal*	*Hal*, changer
Peu, un peu plus	*Tzib*	*Tzip*
Nid	*Zog*	*Tzoc*
Retourner	*Mel*	*Mel*, retourner chez soi
Baiser	*Tzub*	*Tzub*
Écume	*Pulut*	*Pul*, écumer
Peau, cuir	*Tzum*	*Tzum*
Ordure, saleté	*Zzilal*	*Tzil*

Digitized by Google

	Mam	Quiché
Corne	*Uga*	*Uqa*
Moudre	*Vux*	*Ux*, pierre à moudre
Moucheron	*Uz*	*Uz*
Dresser, préparer	*Vuabam*	*Vaba*
Souffe	*Xup*	*Xup*
Mer	*Palu*	*Palo* (Cakchiqel et Zutuhil *Palouk*)
Coudre	*Tziz*	*Tziz*
Manger	*Vuam*	*Va*
Tête	*Vui*	*Vi*.

On remarquera même, que dans les termes qui sont communs aux trois idiômes, dont nous venons de parler, le vocable Mam se rapproche d'ordinaire plus, soit pour la forme soit pour le sens du vocable Quiché que de celui du Maya: Ex.

	Mam	Quiché	Maya
Branche, rameau	*Togop*	*Tak*	*Tak*, chose attachée, qui tient à une autre
Cité, tribu	*Amag*	*Amag*	*Amae*
Découdre, Esrompre	*Hix*	*Hix*	*Hitz*
Homme	*Vuinak*	*Uinak*	*Uinic*
Genou	*Cheg*	*Chek*	*Chek*, pied, mesure du pied
Écrire, peindre	*Tziban*	*Tziba, Tzib*, peinture, écriture	*ɔibtâl*, écrire; *ɔibtan*, écrit
Lier	*Gal*	*Gal*	*kal*, fermer, agraffer
Meule	*Ga*	*Ga*	*Kâa*
Mort (la)	*Gamig, Giameg*	*Camic*	*Cimil*
Noir	*Gag*	*Gek*	*Cek*
Noyer (se), étouffer	*Higui*	*Hig*	*Hokzah*, étouffer
Pou	*Ug*	*Uq*	*Uc*
Pleurer	*Ogi*	*Og*	*Aâcan*

Digitized by Google

	Mam	Quiché	Maya
Rompre	*Gat*	*gat*, couper	*Cat*, effacer, détruire
Suivre	*Xag*	*Xek*	*Tzacal*, suivre en chevauchant
Tique	*Zip*	*Zip*	*Zip*, enflé. tu méfié
2	*Gabe*	*Caïb*	*Ca*
3	*Oxe*	*Oxib*	*Ox*
5	*Hoé, hóvué*	*Oób'*	*Hó*
6	*Vuagag*	*Vakakib*	*Uac*
7	*Vug*	*Vukub*	*Uuc*
8	*Vuahxag*	*Vahxakib*	*Uaxac.*

Enfin, il est une autre particularité qui distingue nettement les dialectes du groupe occidental de ceux du groupe oriental c'est que dans les noms de nombre 11 et 12, ils placent le nom de l'unité avant celui de la dizaine, ce que ne font pas les derniers. Ainsi le Quiché p. ex. dira *Hulahuh*, „onze", litt. „Un-dix", tandis que l'on aura p. ex. en Huastéque *Lahuhun*, litt. „dix-un". De même pour Douze, le Tzendale nous donnera *lagchaem*, *laghchim*, litt. „dix-deux" par opposit. au Pokonchi *Cablahu*, litt. „deux-dix". C'est ce dernier procedé que suit le Mam. Il emploiera *hunlahuh* pour onze et *Cablahuh* pour douze. Tout ceci nous paraît décisif et il faut bien reconnaître, que par l'ensemble de ses caractères lexicographiques et grammaticaux, la langue du Soconusco se rattache étroitement non pas au groupe du Maya et du Tzendale, mais bien aux dialectes occidentaux, tels que le Quiché et le Pokome, quoiqu'elle ait subi de nombreuses influences étrangères.

M. RAOUL DE LA GRASSERIE. *Textes analysés et vocabulaire de la langue Timucua.*

Nous avons dans une série d'articles publiés dans la Revue de Linguistique de Paris donné l'esquisse d'une grammaire de la langue Timucua, autrefois parlée dans la Floride; aujourd'hui nous offrons au Congrès des Américanistes, 1° quelques textes déjà publiés par M. Gatschet, mais dont nous présentons ici

Digitized by Google

la traduction littérale et l'analyse, en qualité de Sprachproben et pour faire observer cette langue dans sa structure et dans sa vie, après en avoir étudié les éléments ailleurs, 2° un vocabulaire inédit et que nous avons extrait de textes plus nombreux.

1ère Partie.

Textes traduits et analysés.

1° Pater Noster

Heca iti-mile, numa hiban — te — ma	Nous père-notre, ciel habitant
Visa — mile — nema abo — quano — leta — haue — ma	Nom — son — (signe de nominatif exalté — étant — soit — qu'il
Valunu nanemi — ma n — oho — bo — ni — haue	Vie éternelle — signe du nominatif donne — nous — soit (oho = donner; ni, n + bo = nous; haue = que)
Mine manin — ta — qe numa — ma iso — ta monimaqui caqua uti — ma — te	Sa volonté ciel — dans soit faite comme cette terre — dans — et
N — aqui — mo — haue equela — reqe hono heno — nica equelete n — oho — bo — ni — haue	Semblablement — que jour — chaque nourriture mangeons — nous aujourd'hui donnes — nous — que
Nina ehe — bo — tema nate — quenique ni — mani — si — bo — ni — haue, heca — te naqui — mo — si — manina ehesi — bo — tema nate — quenique manis — ta — nica — la cume hio — nino — ma — te	Nos pèchés-nous-le pardonner nous — veuilles — nous-que, nous — et semblablement nous — péchant — ceux pardonner voulant — nous-sommes eux-mèmes parlant — mal — ceux — et
N — ini — bo — ha — manta ni — haue ba — tiqua n — ini — haue	Nous — pécher — nous — voulant nous — que — que pas que — nous — péchions (n + bo = nous; tïqua = indice d'impératif relatif)

Digitized by Google

Acu nate istico — lete inemi — qua ni — balu — bo — ni — haue	Tout autres maux — étant les — de nous — sauves — nous — que (inemi = indice du pluriel.)

2ème Interrogatoire avant le Baptême.

Qie-na, chi Christiano?	Fils-mon, toi Chrétien?
Ya, ni Christiano — ti — la, iti — na	Non, moi Chrétien — pas — suis, père-mon
Quie-na, hachibonoco chi mante hachibueno lapuste cho?	Fils-mon quoi te voulant quoi demandant toi?
Christiano — le — siro ni mante — la	Chrétien — être — devenir moi désirant — suis
Nocomi — coco Christiano — leqi manta pona — cho?	Vraiment — très Chrétien — être désirant viens — tu?
O nocomi — coco manda ni pono — la.	O vraiment — très désirant je viens.
Visamano hachamueno — le — siro chi man — te?	Nom lequel — être — devenir tu désires?
Iglesia — ma hachibono — co lapueste — cho?	Eglise — signe — de — cas — oblique quoi demandes — tu?
Fé—mono—ma Jesu-Christo, Dios nocomi bohono aco — ma, lapus — ta — la	Foi — signe — du — nom abstrait — signe du cas oblique Jésus - Christ, Dieu vraie croyance toute demandant — suis
Balunu nanemi — man — oho — haue — lo	Vie éternelle — signe d'accusatif moi — donnes — que
Caqui Dio — si paha — ma Iglesiate — ma, hacha-quene care-co uquata puena chica, viro care-ma, nia care-ma?	Cette Dieu — signe du génitif maison — dans Eglise — dans quels les opportant venez vous, mâles les — signe d'accusatif — femelles — les signe d'accusatif.
Viro nia — quene care uquata — pueno — nica — la	Mâles femelles — et les prenant —venus —nous —sommes.

Digitized by Google

3ème Interrogations pendant la Confession

Icori — no — le — haue equela — co — ma itori — no — ma hani — bi — cho

Jeûne — être — que jour — (signe du pluriel = co) — dans jeûne—signe d'accusatif cessates — signe du parfait — vous

Soba he — no — le — haue — ti equela — co soba — e — bi — cho

Viande manger — être — que — pas jours — signe du pluriel viande — manger (e = he) — signe du parfait — vous

Equela yoha — he — no chuqua?

Jour un — manger combien?

Hono he — ta n — acu — ta ma inibi — ti — so — te — chi — qua iqila — bo — so—bi?

Nourriture mangeant buvant le — enivrer — pas — signe du faccitif — vous — dans malades fites — vous?

En mangeant et en buvant ne vous êtes — vous pas enivrés, ne vous — êtes — vous pas rendus malades.

Manino ticote he — ta ucu — ta ebeleca — so — ta moso — bi cho?

Faim sans mangeant buvant excès — signe du faccitif — signe du participe—fites—vous?

Ano-co iqueni — bi — cho

Quelqu'un tuôtes — vous?

Ano-co nihi — hero mani — bi — cho?

Quelqu'un mourir — puisse désirâtes — vous?

Ano-co aboto — bi — cho?

Quelqu'un battites — (signe du parfait) — vous?

Ano-co namoyo co — si — ni — bi — cho?

Quelqu'un contre fites—vous?

Ano-co — una nante — reqe mati — ta istico hio — bo — bi cho?

Quelqu'un dérision — soit — de — sorte — que voulant mal dites — vous?

Ane-co iquiti — moso — ta ma — ti — ta poranacu yubana — la mueno — lehe — co mono — bi cho?

Quelqu'un — insulte — faisant voulant parce — que sodomite il — est appeler — fites — vous?

Digitized by Google

Cuaresma yoqua — na pira — ma orobini cho?

Carême pâques rouge — dans vous — confessâtes — vous?

Dio-si hubua — so ta — na — ti — la?

Dieu aimâtes — vous — pas? (ti = pas)

Isucu echa hebuatema nocomile man — da boho — bi cho?

Herbe jeteur = les orcier parlant vrai — est pensant crûtes-vous?

Nocomi — coco atichicolo — ye ati — moqua cumena — bacata Dio — si — ma boho — coco — leta, naqua mine hebua-no cumele — nima boho — te — cho?

Vraiment — très spirituel — ton maître = (le serviteur — le — sert) de — cœur Dieu — en croyant — très, dans seigneur commandement cœur — dans croyez-vous?

Hachibueno inemi ofueno — ma Dio — si — ma — qua hubuasote — cho?

Choses toutes dessus — dans Dieu — dans aimez-vous?

Dio — si hebuano n — emo qua — mima emoqua ecata istico hebuata mane — mati hebua — bi cho?

Dieu loi contre — sa — contre faite mauvaise parole ou pensée dites-vous?

Iti — mi iso — mi — quene chi nahe?

Père mère — et vous — avez?

Ite-ye icasi — ni — bi cho?

Père - votre disputâtes-vous?

4ème. Questions aux sorciers.

Holubaca qibema ituhu — bi cho?

Mois premier — sur priâtes-vous?

Iri imeta — heco manta yala — co — la ene — mi — bi cho?

Guerre vient — si — que observant vîtes-vous?

Hachibueno chebe-qe hiti — iso — no — ma iso — ta yalaco — bi — cho?

Quelque-chose perdu — étant diable action — par faisant cherchas-tu?

Uquiso hibua — bi — cho?

Pluie fites-vous?

Uqui-sono manta itufa — coco — leno — cote Dio — si — ma mane — ti — leqe uqui hele — qe — te

Pleuve — pour-que faire — magie — très — être — quoi que Dieu veut — pas — si pleuvra — pas

Chi isucu?

Toi sorcier?

Digitized by Google

5ème. Questions adressées aux femmes.

Ibirita cuyu — mate honoso heno — mate quene inti uqua — bi cho?

Eta — balu — ta cuya — leqe hachibue — no eyo — leqe quenema inti uqua — bi cho?

Eta — balu — ta taca chale quoso — bi cho? Ibiritataca chale coso — bi cho?

Ara uque napona — ye cuyu — han — ta acuhiba meleta mi — no — qe heno — lebinco he — hani — mo — ta moso — bi cho?

Taca — chu — leheco, qisa — leheco, utipassa — leheco quenehata, ibiquita — leheco, hibe — leco quenema iparu — bi cho?

Inifa — ye chi — hani — qe viro — ma — qua ni — poni — si — hero manda, nye ni — samosono — lehaue mo — ta boho — bi cho?

Cani — ma niye ni — naquila sino — leqe uti — hante mo — ta boho — bi cho?

Menstrues — en — étant poisson — ce cerf — chair — et aussi étant mangeâtes-vous?

Accouchée — étant = (faire — vie — indice du participe) poisson — et chose — autre — et mangeâtes-vous?

Accouchée — étant feu nouveau fîtes vous? Menstrues — en — étant feu nouveau fites-vous?

Ours graisse frottant — toi poisson — s'abstenant mois plusieurs passant tandis-que manger — que manger — cesser faisant fites-vous?

Charbon = (feu — noir) — et terre — et fragments — de poterie — et aussi puces — et poux — et aussi mangeâtes-vous?

Mari — tien toi — laissas — quand marì moi — retournée — puisse afin-que, herbe moi — oigne — que disant crûtes-vous?

Chapeau = palmier herbe je — parfume — si ne m'abandonnera — pas disant crûtes-vous?

6ème. Questions aux chefs.

Holata — ma beta yechino — ma cana — te — la.

Chefs vers questions — celles — sont.

Digitized by Google

Ano pequata — ye inoso — bo — chi — quê. Missaleno hani mo — bi?

Ateco anoco festa — qe nate mani — bi cho?

Ate — mima — qua inihimi chu moso — bi cho?

Echero — so — ta ano miso mareca — ma he — so — bi cho?

Nihi — taru — qe honihe halata — lesiro mani — bi cho?

Chi — quila — bo — tani — mana paha chaleca ucunu — leqe fata — orobini — hale caqua fanomano ni — nihi — hauele mo — bi cho?

Gens serviteurs — tiens, faisant — travailler — en, messe négliger — fis-tu?

Esclaves gens dormir ensemble permission voulûtes-vous?

Servante — sienne — dans concubine — tienne fis-tu?

Faisant — semaille hommes vieux six manger — fis-tu?

Meure — vite — que moi chef — devenir désiras-tu?

Vous — malade — étant (chi — bo = vous) maison neuve bâtissant me — tenant vivrai ici me — tenant moi — meure — que disiez-vous?

7ème. Superstitions des Indiens.

Ano — pira hachi — care isino — mate hiti — no — cumele — no — mate — quene ca nte — la.

Hachi — pile — co caca — leheco chulufi eyo — lehe — cote na — hebua — so — ta, caqueni — haue qeste — la mota, una — ya — ruru cate — mate caqueni — haue — qe inte — la — manta boho — bi cho?

Cuyu — pona qibe — ma intê uqua — tu ituhu — ta oquono — le — haue — le mo — bi cho?

Hommes — rouges (Indiens) choses — les divinations — et démons — propres — choses — ce — étant celles — cisont.

Des animaux — parmi quelconque oiseau — autre — avec jasant, ceci — arrivera disant, corps — ton tremblant aussi ceci — sera — que pensant crus-tu?

Poisson — pris premier étant prié — ramassé — qu'il — soit dis-tu?

As-tu ordonné de réciter des prières sur le poisson pris avoue de le mettre au provision.

Digitized by Google

2e Partie.

Vocabulaire.

A.

abo	en haut
abo	maïs
aboto	bâton, battre
abitimate	en un instant
abosinino	concourir
abara	champ de Maïs
acuhiba	lune, mois
acu	tout, chacun
acu caki	tout ceci
acu kelata	de la même manière
acu	lune
acuyano	au delà
achitilo	armes
aco	beaucoup
aco-la	il y a beaucoup
afata	chataigne
afataco-hebata	chataigne cueillant
ahono	jeune
-nia	jeune fille
aha	glaud
alifote	aller
amita	jeune frère
amuna	vêtement
amiro	plusieurs
amara	gras
anta	frères
ano	hommes, gens
ano	petits d'animaux
anorimati	marque grammaticale du détérioratif
anosipaca	id.

Digitized by Google

anoco	maître
anoleta	péché
anoya = ano eyo	un autre
anuléma	mère
apu	palmier
apeta	vite
apulu	forteresse
api	sel, poussière, cendre
apichiarama	lièvre
aqe	le vent, l'air
aqio	déja, vite
aqetu	tempête
ara	ours
aruqui	enfant
-lehe	il naquit
ara	beaucoup
ara-ti-qua	peu
areço	faire
aranino	aider
asurupa	balayures
asisuqua	écume
atofa	hibou
atulu	flèche
atafimela	vieillir
atafi	vieux
ati-moqua	maître (le serviteur le sert)
ate-mima-chu	son nègre
atichicolo	spirituel
ati	esclave
atimucu	fiel
aya	montagne
ayá	hélas
aye	le bois
aya, ya	non — signe de négatif
aya hebuano	excrément (dont on ne parle pas).

Digitized by Google

B.

balu, valu	vie
-nenemi	vie éternelle
balumo	être puni
bareta	vite
baru	prompt
banino	arc-en ciel
bapi	chose blanche
bequelo-ta	équipé
beta	vert
beta-leqe	à cause de, parceque
beraquena	vite
behene	attendre
benasaba	danser
betale	supplier
bicota	à poignée
biyoqua	de loin
biyo-coco	de très loin
bichí	suffire
bili-siva	chasseur
bohono	croire.

C.

caya	poussin, poule, perdrix
caya viro	coq
camapata	pêcher
cane caquino	tambour
care	signe du pluriel pour les substantifs
ca	particule du pluriel dans les verbes
cachinoma	amer
cachunamosi	chose belle
cani	feuille de palmier
carema	ensemble
ica-no-coro-male	concitoyens

Digitized by Google

calama	fruits
caqua	ces
cano	celui là
calabo	chauve
ca, cata, casi	ici
calama	mourir de froid
casima	las corbinas
cacare	ces choses
cachusisino	être amoureux
co, ca, cu	suffixe des cas objectifs, surtout de l'accusatif
coro	le même
uti coro-male	compatriote
cola	plumage
coloma	arc
colala	s'en aller
có . . . có	et . . . et
elu-cò acù-có	le soleil et la lune
cote	combien
coco	signe du superlatif, du pluriel, de l'intensif même, lui-même
coresono-ma	action de se laver après le repas
cote, cota	langues
cote-mano	chapitre
cote, ticote	sans
nanino-cote	sans faim
cote, ticote, ticotacu, cotacu	à moins que
coso	faire, produire
cote	particule indiquant le désir
cotente	indice de possibilité
coni	cousin, neveu
cuyu quelano	pêcher au filet
cuyu	poisson
cumele-so-ta	document
cumele	coeur
cnatimo	de tout coeur

Digitized by Google

cume-sa	de bon coeur
cume-tera	id.
cume-chuleca	id.
cupa	écorce de pin.

Ch.

cha, chi	qui
chaquenico	qui d'eux?
chale	nouveau, pur
chali	réservoir
cha, hacha	qui
chara	laver, lire
chara sama	peintre, écrivain
chara hebua sama	lecteur
amuna chara sama	lavandière
charanioqùa	le courrier
chaco	d'où
chaco hima cho?	d'où viens-tu?
chabeta	où?
cheba	perdre, manquer
chequano	signe du détérioratif
chieteia	faire
chini	nez
chequeta	quatre
chiri	petit
chequi	avec
chirico viro	petit garçon
chirico amita	fille cadette
chùca	combien de fois
chiqino	chapeau
chita	qui
chiqisono	traquer, se venger
chica	vous
chito	tête
chiama	ancien
hica-chiama	ancien du peuple
chito utasinino	attaque

Digitized by Google

chitaco	qui?
chicabino	mêler, brouiller
choco	particule de doute
chofa	foie
chorofa	geai
chocorino	forcer
chu	noir
taca chu	charbon (feu noir)
chuhobo	étoile
chucù	citrouille
chulufi	oiseau
chuca	combien de fois.

E.

eata-male	ils vont ensemble
eata	se lever, aller
eane, eaneqùa	peu-à-peu
ebahiamo	compassion
ebacalealeno	enterrer
ebuaso	la rame
ebeta	cueilli
eba	à gauche
ebo	cousin, neveu
echeso	jeter
eca	id.
echeca	herbe
ecano	fait
ecoyo	devant
echacama	(las liças)
ecaleta	accomplir, obéir
ecolayeta	gouverner
ano ecoyana	mon frère ainé
efa	chien
ehesi	péché
eke	jour
ela	soleil
elo-siba	chanteur

Digitized by Google

elono paha-ma	maison de chant
elahiti	(dondes)
elosi	siffler
ele	nouveau
emotea	chassé
ema	le bois
emoqùa	contre
emeleca	superlatif
enemi	découvrir
ene, ine	voir
ena cho	avez-vous vu?
enanco	qui voit
epa	prendre du tabac
epesoha	répondre
eqeta	diligence
epalu	bague
equete coco	plus près
equela	jour
eqete	auprès
ero, ro, hero	pouvoir
estico acola	il est très mauvais
esota	soutenu
esa	coquillage
eteco-maca	levez-vous
etecota	se lever
evo-na	mon neveu
eyoco	être devant
eye	chemin
eyabeta	ailleurs
eyo	autre
ano eyo	un autre.

F.

fabila	il avait coutume d'être
fano	se lever
faramiti	exprime le détérioratif
faramitila	être misérable

Digitized by Google

fariso	rendre
farano	á droite
fate cono	emprunter.

G.

gala	signe des nombres de dix à vingt
guanehe	loup

H.

habosotala	accepter
hasomi	race
hachinaramita	puni
hachibueno	chose
hacu	quoique
hanima-la-hacù	quoiqu'il en soit
hamila	appartenir à
haùe, lehaùe, letehaùe	devoir qu'il
hachakenenko	pourquoi
hachakene	quoi
hachakente	comment
hani	cesser
ni-he-hani-manda	que je cesse de manger
hanini	négliger
hanta	qui cesse de, qui s'abstient de
hapeta quana	vite
hare	laisser
hachi pacha	animaux (sur-terre)
habatimala	loin de
hachi	sur
haroca	prostituée
halatimala	de loin
hachinarami }	se plaindre
hebnasteta }	
hachi-pile	animaux
hebua	parole
heno	manger
heheno	id.

Digitized by Google

heso	faire manger
ni-he-hani manda	que je cesse de manger
hele	chauve
heqe	maintenant
heco	si
nante-hecó	s'il est ainsi
hetechu	il a mangé
hepo	le jonc
hebuano ecasitale	enseigner
hebuata	loi
hebuantema	habitant
hepu	trois
hebuta	criant
hero	pouvoir
hemosi	digne
na-heno-ma	cuiller
hebuana-uquano-paha-ma	(école instruction être reçu, maison)
heno-isonino pahama	cuisine nourriture être faite maison
heqebichi	quand?
hete	mangeable
hete-ti-leta	non goûté
ara-hete	chair d'ours
honi-hete	coquillage comestible
hebuano-ecastema	professeur
hete cono	emprunter
heca	nous
-iaha	nous seuls
hibe	pou
hica	peuples, village
hiyaraba	lion
hibua	être, demeurer, rester
yaqua hibua-bi-la-aquita	elle resta vierge
hio	se moquer
istico hiote cho?	avez-vous dit le mal
hiti	démon

Digitized by Google

hiti-paha	enfer
hiti-hica	démons
hiti-taca	feu de l'enfer
hibata	dit
hichichiqa	qui?
hibuata	paroles
hini	tabac
hiqùino	finir
hiqino	songer
hirihirimata	difficilement
hiqita	achever
hime	venir
hica	signe du pluriel
hica	peuple
hitu motela	ils courent
hiribala	manque
hicapaca	la rue
himiti	signe de detérioratif
hiqitima	amer
hiri hirimate	avec soin
hiatique	interprète
hibuasi	noces
hitiqiri	hibou
hibita	rivière
hibùa	pleuvoir
hibûa banino	arc en ciel
hiosa	frère aîné
holaba	maïs
holata	chef
honoso	cerf, antilope
honihe	je, moi
yaha	moi seul
-simi	id.
-cocoma	moi-même
-qua	id.
hochie	toi
honi-cheqùi	avec moi

Digitized by Google

hoi	content
homanino	aimer
hota	surveiller
paha-hota-tema	qui surveille la maison
angli-ni-na-hoto-bo-te-ma	ange gardien
horoca	prostituée
holù	salîve
hono	nourriture
hono-melu	(coquillage-sel)
homo	s'en aller
hochi	qui
homanino	aimer
hoyala	s'en aller
huta	coïre cum muliere
nia-co-huta-bi-cho:	coïsti cum muliere
hubua	aimer
hulubata	épi de maïs
hutano	saisir
hulubo-siba	laboureur
huquè	louve
huecha	demain
huru	petit
hurisino	sauveur
ano-na-hurisi-bama	sauveur
hurino, huribeta	sehors
hutano	gelée.

I.

iaha	un
iarùa	sorcier
iaiila	chose grande
ibi	rivage
ibinemola	le vin
ibine	l'eau
ibinese	se baigner
ibua	pleuvoir
ibua banino	l'arc-en-ciel

Digitized by Google

ibirita	avoir ses menstrues
ichiqui	gaspiller, jeter
ichali	réservoir à poisson
ichi	froid
ichini	narines
ichiraqùe	vent nord-ouest
ichira	hiver
icasini	quereller
ico	tous
ihiriba	large rivière
ihino	être
ikali	réservoir à poisson
ike	faire
ikeni	tuer
ilaqe	nuit
inoni	travailler
iniheti	péché
inemi	tous
intafayela	manquer
inocochieno	vénérable
inisobo	faire
inihi	époux
inibitisote	s'enivrer
inibiso	boire à l'excès
iniso	faire travailler
inino	être
inifa	après que
iohosintela	courir
iparala	manger, avaler
ipoota	arraché
ipono	arracher
iqeni	tuer
iqino	monter
iquino	tuer
iquine	mamelle, lait
iqine?	est-il monté?
iqueno	nettoyer

Digitized by Google

iqui	vieux
ano iqui	vieillard
iquimi	insulte
iqe	argile, terre
iquini	la faute
iqinela	monter
iqila	malade
iquiti	insulter
iquini	poitrine, mamelles, lait
iquinema	feu ma mère
iquaso	crier
iquileno	marié à soeur de ma femme
iriboso	couler
iri	guerre
iribitela	s'envoler
irifitimala	ils s'envolent
iribo	se lever
ista	dit
istico	mauvais
isticoco	peu
isi	le sang
isti-no-la	ils disent
isa	mère
isaima	joli
iso	faire
isucu	herbe
-echa	ensorcelé
isitico	faire saigner
itori	dernier, suivant
itori	le jeûne
itori	caïman
itele	oncle
itufa	sorcier
ituhu	prier
iùcha	deux
iùparala	chose ridée
iyorona	anguille

Digitized by Google

itele	oncle
iti	père
itore	grand père.

K.

Kala	fruits
Kalama Kiba	premiers fruits
Kaki	celui-ci
Kenele	alors
Kibe	premier
Kie	enfants, neveu
Kie-na-meso	mon enfant aîné
Kisa	terre, sol
Kisa iparubu-cho?	avez-vous mangé de la terre
Kisito	petit-fils
Koso	produire
taca chale cosobicho	avez-vous fait du feu nouveau.

L.

lacalacama	chose sale ou obscène
lapuste	demander
laqueno	à ce qu'on dit
lehe	et
leqe	id.
lehemosi	capable
leta	un certain (étant)
viro leta	un certain homme
lesiro	devenir
licafaye	nuage
licosono	teindre en bleu

M.

mani	vouloir
mani-bicho	avez-vous désiré
manta	voulu, voulant, remplit la fonction de conjonctif
ni mantela	je désire

Digitized by Google

manino	avoir faim ou soif
maqua	serviteur
ma	indice de nominatif et d'accusatif
ma	dans
ma, mo	indice du pluriel dans les verbes
mate	formatif du participe présent
marùa	cinq
mareka	six
male	indice de deux membres d'une famille
iti-male	père et fils
ma, mano	et
mate	après
mate . . . mate	et . . . et
macamacamata	avec mollesse
maracai	célibataire
mahaquano	vendre
-paha ma	boutique
hachibono inemi-mahaquano-paha ma	boutique de toutes choses, bazar
manino	penser
maca	indice de la 2e personne du pluriel de l'impératif
maha	quoique
mero, melo	chaud
meleni	jupe
melo	le sel
melo	coquillage
metele	plume
mecalela	épée
melabono	compassion
meno	se lever
melasono	être jeté dans l'eau
míne	grand, seigneur, premier, il
miso	plus grand, âge
ule-na miso	mon fils ainé

Digitized by Google

ano miso mareca	vieillards
mi, mile, mito	seigneur
misi	être devant
mirica	signe du pluriel
misono	envoyer
míma	son, sa
mino	aller
mo	parler, commander
movi-cho	as-tu ordonné?
mo-tala	je le dis, oui
mono	nommer
moso	faire
mo-ta	mot, consentir, ainsi
moqua	être serviteur
motecó	qui dit
mocoro	signe du pluriel
moca	mer
mohateno	il pourra
mueno	le nom
mûul	grand père
mucu	ait
mucu-bine	larmes
muquano	danse

N.

nabe	chacun
nacu	boire
naboto	frapper
nayo	un autre
naquila	parfum
nate	où
nayo	blanc
nanemi	éternel
nasi	gendre
naquimosi	pareil, semblable
naqua	assez
naqùa	par

Digitized by Google

napulunù	chasseur
nabucha	matin
naquanta	suffire
nabalulena	ressusciter
nate	autre
nantela	je suis
natorino	savoir
n-areco-ma	instrument
nakoconoma	hache
nacalubosono	être puni
napiqino	envier
naqosono	honorer
namoqua	en secret
napunù	mêler
naquene	est-ce ainsi?
naianieno	id.
nachicalisono	id.
naiamoque	au matin
naquena	de suite
nahia	savoir
nasequeno	scie
naribùa	vieux
na	l'article: le, lo
natori	enseigner
ano natori-so-tema	le professeur
ni-natori-so-hache	enseigne moi
chi-taco natoriso-cho	qui t'a enseigné
naquilabona	compassion
nahena-hionoba	id.
naquenique	puisque
nabosono	louer
-niainola	je suis honoré
naquosono	vanter
naquana	aussitôt que
nayoso	teindre en blanc
nalisono	teindre en jaune
naso	faire

Digitized by Google

nachiena	id.
nasonoma	faire
nareconoma	id.
natibino	ce qui se mange avec le pain
napichono	id.
nanarecama	amer
naboso-siva	qui honore
natemanino	pardonner
nate	pardonner, donner
nate chi-manisila	je te pardonne
nate ni-manisi-ni-haùe	pardonne moi
nate-chi-quenique	on te donne
napara	mépris
napara-leta-hemosi-naribua-ma	vieillard digne d'être méprisé
na	préfixe de l'instrumental
nachùa	clou
namota	silencieux
nata-ye	va-là
nata-tema	celui qui va-là
nacalubosota	jeté
nanemi	perpétuel
na ene ta	un voyant
naquostana	de quelle manière
nasonoma	instrument
nacomi-coco	vraiment
naquenemano	ainsi
naquenema	ainsi que
namoqùa	à part
nantanimano	contre
nahata	là
naba	auprès
nabatena	jusques
nahima	près
nano	ainsi
namache	indice du réfléchi et de réciproque
napona	oindre

Digitized by Google

negenino	oreiller
nebelecoco	signe du superlatif
nebeleca	grand
nela-care	publiquement
nequeno	devant
niponosi	retourner
nia	femme
nihi	mourir
niyino	mourir
niqesi	chercher
nioco	courir
nibile	rat
nia pahama	gynécée
nipita	bouche
ni mota = na-emo-ta	chassé
nimaro	garder chaud
ninacù	demander à boire
niha	frère aîné
nóro	dévotion
noho = oho	donner
noho = n-oho	donne-moi
notima	prostituée
noti	id.
nocomi	vrai
nilasi	chatouiller
numa	liec
nurabuate	message
nubaro	être sans-dessus dessous
nubata	couché
nu-te-la	savoir
nuquasi	dérober
nubùo	la bru
nubuo-mitana	beau père et belle mère

O.

obacha	embrasser
oca	cela

Digitized by Google

ocora	avec
oco	blé cuit
oconireqe inemi	de toutes parts
ocoto	entendre
ocho-beta	derrière
ofuenoma	après, selon
oho	donner
oioro	coin
onasi, ona	ici
onaqùa	assez, alors
oqùo	chair
oquestele	il a dit
ona	ceci
una oquo	tout le corps
oroco	petit
orabono	réjouissance
orobisti	vaurien
orobono	gloire du ciel
orobota	incantation
oroboso	ensorceler
orobisiono	conseil
orobini	se confesser
orobisi	châtier
orobo, oroboni	guérrier
osobotela	aller, avancer
osohaleqe	excepté
otorota	à poignée
otoco	coin
oyo, oyoma	dedans
oioro	coin
oyocho	id.

P.

pacanoqùa	enfant puîné
pacha	vieux
panta	être
patafima	en bas

Digitized by Google

parunù	coudre
paki	île
pataquila	signe du détérioratif
palunu	tisser, filet de pêche
palino	ouvrir
patù	gelée
palinima	couteau
pacanihino	insouciant
paha	maison
chucusunu pahama	teinturerie où l'on teint en noir
palucunù	avoir peur
paracusi	chef principal
pacano	subséquent, suivant
palucu-tala	avoir peur
pesola	hoyaù
pesola	pain
pecherẹca	le sol
pequata	enfant, serviteur
peramono	défier
pia, piaha	couvrir
pile	champ
piquino	se cacher
napiqino	envier
pichoco	couteau
pilaniqi	le matin
pilani	la nuit
pileno	poumons
pilunu	s'en retourner
hono pilunù	vomir
pikicha	sept
pikinachu	huit
pola	vivant
polono	tisser le palmier
pono	venir
poymala	frère et sœur
purucusta	courir
puqua	beaucoup

Digitized by Google

pulu-ta	creusé
pulucunù	avoir peur
pulunu	creuser
pufi	renard
puenomi	apporter
putua-te-la.	haïr.

R.

reqe	chaque
ono-reqe	quiconque.

Q.

qebeta	là où
qerono	effacer, roter
qe	cherchez
qe, qeno	celui-ci
qenino	être cherché
qebanico	préparer, pourvoir
beqelomino	être préparé
qelaso	traverser
qela	la plaie
qelano	se flétrir au soleil
onoqelano	se retirer
qere	particule tantôt de colère, tantôt de contentement
qere, qere	bien! bien!
qepe	chose propre, jolie
qepe	tenailles
qe	meurtrissure, tache
qela	auprès
qe	et
qen, qe	là bas
qee	jusque là
qisa	terre
qisa iparabui cho?	avez-vous avalé de la terre
qibema-	premier
-inino	première action

Digitized by Google

qibo	hier
qibenco	premier
qia-	enfant
-cocoma	le dernier enfant
quetono	laver les plaies
quenema	et
quene	et
quitino	faire du mortier
qûilunù	nettoyer
qie-mima	mon enfant
quanusunu	se farder
naquitinoma	truelle
quelo	lapin
quene	il est
quoso	faire
que	indice du pluriel dans les verbes
qua, naqua	dans
quere	ainsi
quitulu	accompagner
quisa.	belle-sœur.

S.

samota	se baigner
samota	vint
saliqu	haricots
sa	beau
nia sa	belle femme
seqeno	scier
naseqenoma	scie
siboto	prune
si	dire
si-bi	il a dit
sicono	particule d'optatif
pueno-sicono	qu'il vienne
si	indice du génitif
siro	devenir
simi	né, engendré

Digitized by Google

mime simi ni yahala	je suis son fils unique
sicali-abo	(ostiones)
sieroa	métal
-pira	l'or
sili	tomates
sile	sueur
sili	cervelle
sicuri	cigogne
sivi	suffixe indiquant l'agent
si	suffixe du refléchi et du réciproque
si qisa ma	mon père (qui m'a engendré)
soba	viandes, nourriture
sono	suffixe indiquant l'agent
so	signe du factitif
soti, sotima	avec soin
suluquita	fourmi
s-uquani	se frotter.

T.

taca	feú
tafi	belle-sœur
tapola	maïs
tamalo-ta-la	supplier
talama	prostituée
ta	suffixe du participe passé
tapala	maigre, petit
taco	qui
talama	prostituée
tarù	vite
taymo-te-la	manquer
taca-so-ha	incendier
tani	s'en aller
taca-chu	charbon (feu-noir)
tera	bon
-coco	meilleur
-cocola	il est très bon

Digitized by Google

te . . . te	et . . . et
tico	canot
tico-paha	vaisseau
tiribo	(wood pecker)
tinibo	percer
ti, te	particule négative
tiqui	poix, résine
tiqi	oreille
tiqua, tiquani	désinence de la 2e personne de l'impératif prohibitif
me-tiqùa	ne va-pas
tila	plume
tiparino	embrasser
tilipachua	fenêtre
toca	nouveau fruit
tola	laurier
toroqùa	sans
to ta	laissé
toomana	tous
tocoti	voleur
torobo	gelée
toro, torola torono	n'y a-t-il pas
tomoti	droit
tubano	ne pas pouvoir
tuba-necata	ne pouvoir dormir
tucu	chêne, gland
tuquito, tuquino	signe du pluriel
tuma	dix
tubutulu	en quantité
tuqui	affliger.

U.

ubua, uba	entier, saisir
cuyu-ma-ubua-ta-qibe	le poisson pris le premier
ubua	veuf
uchu	baleine

Digitized by Google

ucuchu	saisir
ucunu	boire
na-cunu-ma	le vase
ucuchua	la porte
ulubatari	laboureur
ulicaquino	tambour
ule	enfant
nia-ule-quana	femme qui a des enfants
uli	marmite
unan, unate	si
ùqùa	manger
uque	graisse
uqui	pluie
uquiso	faire pleuvoir
uquata hime	venir prendre
uquale	aller
uquaso	faire manger
uquata	chair, corps
uquata	porter
uru	petit
urunu	porter, accompagner
uti	terre
utina	ma patrie
utata	en secret, en particulier
uti-hanta	exilé.

V.

viro	homme
visi-mano	le nom.

Y.

yabi	os
yahino	hache
yaleno	garder
yaleno	enterrer
yaleno	embarquer
hachipacha yala siva	berger

Digitized by Google

ano nihe-yaletema	qui enterre
yaiyla	beaucoup, grand
yapi	palmier
yaha-cote	quelques-uns
yayino	force
ya	elle
ya	non
yaha-yala	onze
ya, ye	toi
yati	peu
yalebaquana	de temps en temps
yano	oui
yayi	signe du superlatif
yame	beau-frère
yacha-miso	soeur ainée
yachi-male	frère et soeur
yanacù	ou bien
yayinoma	la force
yehobeno	percer
ychiqeheno	chaussures
- pare paha-ma	cordonnerie
ychaqui	jeter
ychali	réservoir à pèche
ychacaquana	(de raiz)
ychono	vider
ychunù	jeter à terre
ychobono	percer
yereba	fer
- nayamono	argent
- nali	or
- nareka	forgeron
yechi noma	commandement
yechino	question
yhotono	percer
na-yhotono-ma	perçoir
yloano	arracher
ynihi	épouse

Digitized by Google

yoquà	percé
yobo	pierre
- hicama	carrière
yo	près de
yoroba	vipère
ypara	broyer le maïs
yosotimaquà	tristement
yqina	porter
yquasono	vanter
yquoquano	id.
yri	guerre
- iqueno	appeler à la guerre
ysapù	courir
ysi	dire
ysaqino	diviser
ytori	caïman
yuquiso	mettre de côté
yubuche	percer
yuri	trembler
yubana	sodomite
yuque	embarcadère
yu	à travers
yu-quiso	déposer à côte
yucha	deux
yuqa	le port
yubua-beta	derrière
yuquanahama	id.
yyola	vipère
yyoquana	l'autre

---

isu isota	herbe
isucu	médecin
isale	tante
isaca	secours, faveur, remercîment
isicura	enfant dernier né
isila	affirmer.

Digitized by Google

M. RAOUL DE LA GRASSERIE. *De la famille linguistique Pano.*

Sept langues Américaines, le Pano, le Mayoruna Domestica, le Mayoruna Fera, le Maxuruna, le Caripuna, le Culino, le Conibo et le Pacavara forment une seule famille linguistique; c'est cette parenté non encore constatée que nous avons à démontrer ici.

Malheureusement les preuves les plus importantes, les preuves morphologiques nous feront défaut; en effet, sauf les quelques nations grammaticales que nous donnerons à la fin de cette étude, il n'existe, et faute de textes il n'est possible de constituer actuellement aucune grammaire de ces langues.

Nos preuves seront donc d'ordre purement lexiologique, mais comme en définitive la classification essentielle et généalogique repose sur l'étymologie, nous aurons prouvé complètement, si nous apportons des ressemblances de mots, non pas isolées et possiblement fortuites, mais si nombreuses, si régulières aussi, qu'elles ne peuvent être le résultat ni du simple contact, ni encore moins du hasard.

En effet, ce qui rend le rapprochement des racines de plusieurs langues concluant, ce n'est pas tant la concordance, même l'identité, que les signes suivants: 1° la ressemblance croissante, lorsqu'on va des objets internationaux pour ainsi dire, c'est-à-dire servant aux relations entre les peuples, comme les noms de nombre, par exemple, à ceux de plus en plus personnels et incommunicables, comme les parties du corps, tandis que dans l'étymologie seulement apparente, c'est l'inverse qui a lieu, 2° la ressemblance plutôt que l'identité, c'est-à-dire celle variant telle ou telle voyelle ou telle ou telle consonne, lorsqu'on passe d'une langue à une autre, tandis que l'identité absolue soustraite aux lois phoniques particularistes dénote souvent le hasard ou l'importation, 3° la ressemblance variable, c'est-à-dire s'établissant pour une langue du groupe, tantôt avec telle langue, tantôt avec telle autre, non toujours avec la même, ce qui forme un croisement et une communauté de mots sur une large surface exclusive de l'influence de la contiguité, 4° la modification régulière de la même lettre radicale, en passant de telle langue à telle autre, suivant une varitable

Digitized by Google

lautverschiebung, ce qui écarte l'hypothèse du hasard. Or, ces moyens de contrôle peuvent être appliqués avec succès aux sept langues que nous groupons.

Nous diviserons ainsi qu'il suit la présente étude:

1° renseignements sur la situation géographique et ethnographique de chaque peuple parlant une langue de la famille linguistique Pano,

2° tableau des racines communes à ces langues,

3° examen de ce tableau,

4° notice sur la grammaire Pano.

I.

Situation ethnographique et géographique.

1° Le Pano est parlé par des Indiens habitant la région du Haut Ucayali. Castelnau en a recueilli 89 mots et a fait suivre son vocabulaire de notes sur la grammaire Pano. (Castelnau, Expéd. tome V.) M. Paul Marcoy dans Le Tour du Monde 1864, page 159, donne quelques renseignements sur les Panos. „Lorsque des Franciscains venus de Lima, dit-il, explorèrent pour la première fois la partie du Pérou comprise entre les rivières Huallaga, Marañon, Ucayali et Pachitea, ils trouvèrent établie sur les bords de la petite rivière Sarah-Ghéné (aujourd'hui Sarayacu) affluent de gauche de l'Ucayali une nation autrefois florissante et dont le type, l'idiome, les vêtements, les us et coutumes étaient communs à six tribus voisines qui paraissaient s'être détachées d'elle à une époque qu'on ne pouvait préciser. Cette nation était celle des Panos. Elle était descendue primitivement des contrées de l'Equateur par la rivière Morona, elle s'était fixée d'abord à l'entrée du rio Huallaga, où parait s'être opérée sa division en tribus. Plus tard, à la suite de démêlés avec les Indiens Xbéros elle avait abandonné ce territoire, erré longtemps à travers les plaines du Sacrement, puis s'était établie dans le voisinage de la rivière Ucayali connue alors sous le nom de Paro. Vers la fin du 17e siècle, cette nation fort amoindrie par les luttes qu'elle avait eu à soutenir après sa division en tribus des Conibos, etc. était sur les bords de la rivière Sarayacu où le P. Biedma, l'un des

Digitized by Google

premiers explorateurs de l'Ucayali (1686) la vit en passant Cent ans plus tard, les P. P. Girbal et Marquès évaluent ses forces à mille hommes dont on peut sans scrupule retrancher la moitié.

2° Le Conibo est parlé par des Indiens de ce nom qui habitent les bords de l'Ucayalé, depuis Parùitcha jusqu'à Rio Capucinia, où ils sont limitrophes d'un côté des Chontaquiros, de l'autre des Sipibos, sur une étendue d'environ soixante dix lieues. Paul Marcoy a recueilli 131 mots de cette langue (Tour du Monde 1864, II, page 182).

3° Le Pacavara est la langue d'Indiens vivant sur les bords du Beni, entre le 11° et le 12° de latitude sud. Leur vocabulaire que nous avons extrait de la Kansas city review est peut étendu.

4° Le Caripuna ou Jaun-avo est parlé près des cataractes du Madeira. Natterer en a recueilli 153 mots (Martius, wörterbuch der Brasilianischen sprachen).

5° Le Culino est parlé sur les rives du Javary, du Jutay, du Jarua, affluents de droite de l'Amazone. Spix en a recueilli 244 mots.

6° Le Maxuruna est la langue d'Indiens qui habitent la région comprise entre le Javary et le Jutai. Spix en a recueilli 137 mots.

7° et 8°. Le Mayoruna est parlé par des Indiens qui demeurent sur les bords du Tapichi, l'un des affluents de l'Ucayalé, au travers des forêts jusqu'à la rive gauche du Javary.

Castelnau a recueilli 54 mots d'un dialecte dit mayoruna domestica et 79 d'un autre dit mayoruna fera.

II.

Tableau des mots ayant une commune origine dans toutes ces langues ou dans quelques-unes.

Nous allons dresser ce tableau par ordre d'idées, et nous y compendrons successivement: 1° les noms des parties du corps, 2° ceux de parenté, 3° ceux d'animaux, 4° ceux de végétaux, 5° ceux d'êtres inanimés, 6° les verbes, 7° les adjectifs, 8° les noms de nombre.

Nous suivons ainsi, au moins pour les 5 premiers numéros

Digitized by Google

et pour le 8e une gradation descendante, c'est-à-dire commençant par l'ordre d'idées le plus concluant pour la parenté linguistique, les parties du corps occupant sous ce rapport le rang le plus élevé, et les mots de nombre, au contraire, le moins important.

Souvent la même idée s'exprime par deux racines qui se partagent le domaine des langues Pano; nous donnons alors à chacune d'elles un alinéa différent.

1° Parties du corps.

Auris — max. *papischan;* may. dom. *pabauan;* may. fera *pachuiran;* carip. *pauke;* pano *paviqué;* conibo *pabiqui;* pacavara *pasqui;* cul. *tsabynky.*

Brachium — max. *paro;* may. dom. *pora;* may. fera *poro.* carip *punya;* pano *puya;* con. *puya;* pacav. *poyana.*

Capillus — max. *pu;* may. dom. *boù;* may. fera *booù;* carip. *vooù;* pano; *woù;* cul. *wo;* con. *bu;* pacav. *vo.*

Caput — max. *maschó;* may. dom. *moho;* may. f. *machò;* carip. *mapo;* cul. *mazu.*

Collum — may. dom. *techo;* cul. *tüka.*

Cor — max. *unité;* may. dom. *wintay;* may. f. *huintai;* cul. *huaity.*

Coxa — perna — max. *zimpiz;* cul. *schiputa.*

conibo *quichi, ghüsü;* may. dom. *quesi;* carip. *kischè;* pano *quichi;* cul. *ghisi-wurena.*

maxur. *inpuku;* may. dom. *huipongo.*

Dens — max. *tschittù;* carip. *setà;* cul. *dza-kiriri-seta;* pacav. *tsena.*

Frons — max. *pumunan;* may. d. *bamana;* may. f. *humainan;* carip. *baemana;* cul. *wumana;* con. *buetongo.*

Hepar — max. *tacqua;* cul. *taghà.*

Labium — max. *guipy;* cul. *ghüba.*

Lingua — max. *âna;* pano *hana;* cul. *ine, ana;* con. *êna;* pacav. *jana.*

Mamma — max. *schuma;* earip. *srumu;* cul. *tschuma.*

Manus — max. *makoü;* may. d. *makou, maki;* car. *munkana;* cul. *mueke.*

Digitized by Google

Mentum — maj. d. *quini;* may. f. *quila.*

carip. *atsa-mutu;* pano *atsa;* con. *atsa.*

Nasus — max. *tüschan;* may. d. *dehan;* may. f. *dizan.*

carip. *eröquin;* pano *raiki;* cul. *rüky;* con. *rüqui;* pacav. *requiri.*

Oculus — max. *pora;* may. d. *bedo;* carip. *buero;* pano *buero;* cul. *würru;* con. *bueru;* pacav. *huero.*

Os — may. f. *ibi;* conib. *quebi.*

may. d. *uschà;* pano *kaishra.*

Pectus — may. f. *schitou;* cul. *sitshu;* con. *suchi;* pacav. *shipati;* may. d. *itou.*

Pes — may. d. *tacu;* may. f. *tahi;* carip. *taè;* pano *tarri;* con. *tac;* pacav. *tae.*

max. *uitas;* cul. *cahytà.*

Poples — max. *tantuscha;* cul. *ratüka.*

Sanguis — max. *ymy;* con. *imi;* cul. *ymy.*

Scapula — max. *boreschana;* con. *bapuesco,*

Supercilium — max. *kurukupeze;* may. f. *barocoupetai;* pano *boipouchko;* con. *buesco.*

Venter — max. *pokukite;* may. f. *pousa;* car. *peeschu;* con. *puru.*

2° Noms de parenté.

Filia — car. *jassa-wakö;* cul. *eyunpeky;* pac. *yosa;* car. *jussa.*

Filius — max. *auniny;* cul. *uumy;* pac. *omibaque.*

Femina — may. d. *schirawa;* may. f. *tivahua.*

pano *aiwo;* cul. *aüi;* con. *aibo;* pacav. *yusabu.*

Homo — pano *buene;* con. *huebo;* max. *tschira — bainè.*

Infans — max. *pekuschuzu;* may. d. *bakoue;* may. f. *baqui;* car. *wakö-puaska;* pano *waqué;* con. *baqué.*

Mater — carip. *kai;* pacav. *kai.*

Pater — max. *papa;* car. *papa;* pacav. *papa.*

Vir — may. d. *dara;* may. f. *dara.*

carip. *uni;* cul. *huiny.*

3° Noms d'animaux.

Ara — may. f. *cana;* may. d. *cana.*

Cervus — car. *tschassu;* cul. *tscheschò.*

Canis, tigris — may. f. *camoun;* may. f. *camo;* cul. *ghama.*

may. f. *huapa;* may. f. *tchaspu.*

Digitized by Google

Crocodilus — may. d. *capeu;* may. f *capu;* carip. *capuana;* cul. *aiwù.*

Ovum — car. *vatschè;* pano *voschi*; con. *boschi.*

Pecari — carip. *jaua;* pano *jawa;* cul. *naua;* con. *yaumanca.*

Piscis — may. d. *japa;* may. f. *iapà;* cul. *ghüma;* con. *huaca.*

Psittacus — may. d. *bawa*; may. f. *baua*; pano *bawa*; cul. *waunga;* con. *baüa;* pac. *ai.*

Serpens — may. f. *dounon;* pano *rouno;* cul. *rhunua;* con. *runi.*

Tapirus — may. d. *awa;* may. f. *hahua;* car. *au-haua;* con. *aua.*

Simius (Atèle) — car. *issu;* pano *isso*; cul. *ysu.*

4° Noms de végétaux.

Arbor — may. d. *imi;* may. fera *hibui;* carip. *j-ui;* pano *ivi;* cul. *huibi;* pacav. *ivi;* con. *gjuchi.*

Flos — max. *pimi;* pano *binié;* cul. *egpeuy*; may. f. *ihuina*; may. d. *wa.*

Fructus — carip. *viniu;* pano *beni;* cul. *wimy;* may. f. *pata.*

Herba — may. f. *huinsin*; car. *guassi;* pano *ouasi.*

Lignum — max. *yuy;* car. *j-iy;* cul. *hüyby.*

Maiz — car. *schöki*; pano *scheki;* con. *sequi.*

Mandioc — may d. *aso;* may. f. *hasa*; carip. *hatsa-mutu;* pano *atsa;* conib. *atsa.*

Musa — may. dom. *sigui;* may. f. *sincui.*

Radix — may. f. *ihustapan*; carip. *ivi-tapona;* cul. *hüy-tapí.*

5° Noms d'êtres inanimés.

Aër — cul. *neuy;* car. *niuhe.*

Aqua — max. *uaka*; may. d. *waka;* may. f. *houaca;* cul. *yako, kuhua, uaka.*

car. *ow-passua*; pano *unparse*; con. *empas.*

Arcus — car. *cannati;* con. *canati;* pacav. *carniati*; may. d. *tengatay.*

Cœlum — may. d. *abo;* may. f. *abou;* pano *naibouch.*

Cymba — con. *nai;* may. d. *nontay;* may. f. *nontey;* pano *nounti;* con. *nouty.*

Via — may. f. *baü;* pan. *ba-ï.*

Dies — pano *veté;* cul. *nutù;* con. *nete.*

Digitized by Google

Domus — max. *schubo;* may. d. *ubu;* may. f. *schubo;* con. *sabo;* pac. *sobo.*

con. *tapi;* pano *tapino.*

Fumus — may dom. *chiaqui;* carip. *cohin;* cul. *kuhi*

Fulgur — max. *ghanantes;* car. *cananna.*

Fluvius — may. d. *parou;* may. f. *parupara.*

pano *ouea;* cul. *uaka.*

Humus — max. *mapu;* cul. *mai.*

Ignis — max. *tsy;* may. dom. *si;* maj. f. *cii;* car. *tchü;* pano *schi;* con. *chi.*

Lapis — max. *nesky;* cul. *mispi;* con. *maca.*

Luna — max. *ugschy;* may. fera *hou-ji;* carip. *urschè;* pano *usdè;* cul. *oschy;* con. *uschè;* pacav. *osi.*

Mons — max. *makusch;* may. f. *makuchi;* cul. *matsy.*

Pluvia — may. d. *ouè;* may. f. *houai-oi;* con. *oui.*

Rivus — may. f. *huaca;* pano *ouca.*

Sol — max. *pary;* may. d. *baü;* may. f. *bari;* car. *baari;* pano *vari;* cul. *vari;* con. *vari;* pac. *huari.*

Stella — max. *uispa;* may. d. *ispa.*

pano *ouisti;* cul. *wizi;* con. *uirti.*

Sabulum — may. d. *massi;* may. f. *mazi;* pano *machi;* con. *mari.*

Sagitta — may. d. *tawa;* may. f. *tahua.*

Sidus — may. f. *huispa,* may. *uistui.*

Terra — may. d. *mapoa;* da. may. f. *mapo;* carip. *mai;* pano *mawi;* cul. *mai.*

Tonitru - max. *apokuré;* may. d. *abou;* may. f. *habou.*

6° Verbes.

Bibo — may. *sche-am;* pano *sceay;* pacav. *seani.*

Dormio — max. *uschè;* carip. *uurscha kia;* pano *ousray.*

Mingo — max. *ysume;* cul. *ysuny.*

Oles — max. *schüre;* cul. *schüty.*

Sternuo — max. *aritischune;* pano *atischi;* cul. *ateschanky.*

7° Adjectifs.

Niger — max. *tschüschü;* may. d. *hüyai;* carip. *tschekö;* pano *chersè.*

Digitized by Google

Paucus — max. *pazu;* cul. *hata-patschema.*

Ruber — max. *schyn;* may. f. *chinai;* carip. *chini.*

8° Noms de nombre.

Unus — con. *atchoupé*; max. *pajü;* may. f. *patxi.*

Duo — con. *rrabui;* max. *taboe;* may. f. *dabui;* carip. *erambué;* cul. *rubä.*

Tres — max. *mukenauté;* may. fera *makadilautentai.*

Quatuor — Dérive en maxuruna, en mayorua fera et en caripuna du nombre: deux.

III.

Examen de ce tableau.

Cet examen a deux objectifs: 1° l'observation de la transmutation des sons entre eux, ce qui établit une sorte de phonétique comparée de ces langues; 2° celle de la régularité de cette transmutation d'une langue à l'autre, ce qui faire découvrir au moins les amorces d'une véritable *lautverschiebung.*

1ent Observation de la permutation des sons.

1° Le *k* se change souvent en *p,* et réciproquement, exemple: *lapis,* maxur. *mesky,* cul. *mispy.*

2° le *k* se change aussi en *ts,* et *tch;* exemples: *mons,* max. *makusch,* cul. *matsy.*

3° l'*s* en *r: stella*, pano *uisti;* conibo *uirti; sabulum* may. *massi,* conibo *mari.*

4° l'*s* aussi en *z* et *ch*: *sabulum* mayor. d. *massi*, may. f. *maxi,* pano *machi.*

5° le *sch* se change en *h* ou disparaît au commencement des mots: *domus* max. *schubo*; may. *ubu; niger*, max. *tschüschü*, may. *hüizai;* pectus *schitou;* may. *itou.*

6° le *t* et le *d* en *r; serpens* may. *dounon;* pano *rouno; poples* max. *tantüscha* cul. *ratüku.*

7° le *p*, le *b*, le *v* et l'*m* permutent: *arbor.* cul. *huibi,* pacav. *ivi*, may. d. *imi*; *flos.* max. *pimy,* pano *binié,* may. d. *wa.*

8° le *p* devient *sch*; *caput* carip. *mapo;* max. *mascho.*

9° *tsch* devient *s; dens* max. *tchitta*; carip. *seta.*

Digitized by Google

10° le *t* devient *d; nasus* max. *tuschan*; may. *dehan.*

11° le *k* s'adoucit en *gh; femur* conibo *ghüsü;* carip. *kisché.*

12° l'*h*, le *g* et l'*u* permutent: *herba* car. *guassi;* may. f. *huinsin*; pano *ouasi.*

13° de même l'*y* et l'*h*; *lignum* max, *yuy*; carip. *juy*, cul. *hüyby.*

14° le *c* se change en *t*: *arcus* carip. *kannati;* may. d. *tengatay.*

15° le *q*, de même que le *sch*, tombe souvent en initiale: *os, oris,* con. *quebi;* may. f. *ibi.*

16° l'*r* s'intercale auprès de l'*s* . *dormio*, max. *uschè*; carip. *uurscha.*

17° des syllabes médianes disparaissent; le max. *aritischune,* sternuo, devient en pano *atichay.*

2me Traces de lautverschiebung.

Ces traces sont surtout remarquables dans la permutation entre les labiales, tenue, sonore et fricative.

Le *n* maxuruna devient *b* en mayoruna et en conibo, *v* en caripuna, en culino et en pano.

max. *pu,* capillus; may. *bou, boou;* conibo *bu;* caripuna *voou;* culino *wo;* pano *wou;* pacavara *vo.*

De même max. *pumunan*, frous; may. *bamana*; cul. *wumana.*

max. *pora,* oculus; may. *bedo*, cul. *würru.*

max. *pari,* sol; may. *bari;* carip. *bari;* pano, culino et conibo: *vari.*

max. *apokuré*, tonitru; may. *abou.*

max. *purukupeze*, supercilium; may. *barocoupetai.*

Le *t* maxuruna devient *d* en mayoruna, et *r* en Culino, en Caripuna et en pano

max. *taboe,* duo; may. *dabui*; cul. *rubä,* carip. *erambué*

max. *tüschan,* nasus; may. *dehan*

max. *tantuscha,* poples; cul. *ratuka*

max.... may. *dounon*, serpens; pano *rouno.*

Le *k* maxur. devient en culino: *ts*, *tch*, *p*, et en Conibo *gh.* ainsi qu'il est facile de le voir en consultant le tableau

Digitized by Google

le *sch* maxur. se change en *h* ou disparait dans les autres langues

le *tsch* max. devient *s* ou disparait ailleurs.

Le *c* max. disparait dans les autres langues ou se change en *t*.

Nous ne pousserons pas plus loin ces recherches; nous arrivons déjà à un résultat qui dans l'état des faits connus n'est que provisoire, mais qu'on peut formuler ainsi:

La *lautverschiebung* est une loi générale des langues; au sortir de la langue proethnique ou si la langue proethnique n'existe pas, dans le fourmillement des dialectes et des parlers individuels, les langues apparentées s'orientent chacune dans le même ordre de phonèmes vers l'un de ceux qui le composent, la ténue, le sonore, la fricative ou la vibrante, en renforcent ou réduisent le son, en un mot se polarisent; cette *polarisation* phonétique crée la *lautverschiebung*.

Dans la famille Pano cette loi aussi domine et peut se résumer dans le tableau suivant:

	maxuruna	mayoruna, conibo	culino, pano pacavara
labiales	*p*	*b* (*v*)	*v* (*b*)
dentales	*t*	*d*	*r*
gutturales	*k*	*gh*	*ts*, *tch*
sifflantes	*sch*	*h*	*h*
	tsch	*s*	*s*

La *lautverschiebung* est régulière en passant du maxurum au 2e groupe, elle devient moins exacte en passant du deuxième au troisième. En outre, nous pensons qu'il existe dans ces langues plutôt des amorces de ce système que le système complet; on sait, du reste, qu'il n'est point absolu dans les langues ouraliennes, ni même dans les langues. Indo-Européennes.

Nous ne voudrions pas généraliser dans une étude toute spéciale; cependant nous ne pouvons pas ne pas faire remarquer la généralité du phénomène de la *lautverschiebung*, ou *loi de substitution*, qui n'a été attentivement observé que dans les langues indo-européennes. Cette loi forme une véritable *pola-*

Digitized by Google

risation, tantôt complètement décidée, tantôt en simple voie de formation.

Dans le groupe indo-européen, la *lautverschiebung* se fait entre la sonore, la ténue et la fricative de chaque ordre, par exemple, en ce qui concerne les dentales, entre *d*, *t*, et *θ* (*th*, *dh*, *δ*).

Mais la *lautverschiebung* s'accomplit ailleurs sur un autre terrain, par exemple dans le groupe bantou, entre la ténue nasalisée, l'aspirée et la nasale, par exemple, en ce qui concerne les dentales, entre *nt*, *th* et *n*.

Enfin dans la groupe Pano, comme dans d'autres groupes, comme dans la groupe Bantou lui-même qui établit une seconde substitution, entre la ténue, la fricative et la spirante, en ce qui concerne les gutturales et les labiales, termes réduits au *t* et à l'*r* en ce qui concerne les dentales, le Pano établit les trois termes suivants de *lautverschiebung*: *ténue, sonore, aspirée*, mais met à cette dernière place l'*r* parmi les dentales, le *ts* parmi les gutturales. L'intime rapport entre le *t* (*d*), l'*s* (*th*), l'*r* (*l*) est d'ailleurs attesté par un grand nombre de langues, et par les principes de la phonétique physiologique.

Nous ne voudrions pas exagérer pourtant la force de la *lautverschiebung* signalée ici. Ce n'est qu'une substitution à un seul terme dans chaque ordre, et il ne s'opère point ce qui a lieu dans les langues indo-germaniques où chaque langue possède les différents degrés du même phonème, une gradation successive de tous les termes, ce qui lui a valu son nom.

IV.

Notice sur la grammaire de la langue Pano.

Il n'existe point de cas. *Awi* signifie à la fois, *le*, *du*, *au* et *avivou* — *les, des, aux.*

Pronoms personnels — *evi*, je; *mevi*, tu; *avi*, il; *novombi*, nous; *mivombi*, vous; *avombi*, eux.

Pronoms possessifs — *nocouna*, mon; *novombina*, notre; *mitombina, mitona*, leur.

Pronoms relatifs — *avombi*, lequel; *avombina*, lesquels; *aoue*, que; *tsona*, qui.

Digitized by Google

Verbes.

Indicatif présent: 1° *evinai,* j'aime; 2° *mevinoui,* tu aimes; 3° *avinoui,* il aime; pl. 1° *novombi-noui,* nous aimons; 2° *nivombi-noui,* vous aimez; 3° *avombi-noui,* ils aiment.

Imparfait — se forme en ajoutant *moua* à l'infinitif: *moua-evinoui* = j'aimais.

Futur — se forme en ajoutant *atia: atia-evinoui* = j'aimerai.

Impératif — très irrégulier: *noui oué* = aime; *nato-noui-oue* = qu'il aime; *ativi-noui-sou* = aimons; *mitombi-noui-no* = aimez; *avi-noui-no-so* = qu'ils aiment.

Verbe: avoir = *aouna.*

Présent 1° *evié;* 2° *meviroué:* 3° *avio;* plur. 1° *novombi-aouna,* 2° *mivombi-aouna,,* 3° *avombi-aouna.*

Imparfait — 1° *abi-aqui;* 2° *mevi-aqui;* 3° *avi-aqui;* 1° *novombi aouna-aqui,* 2° *mivombi-aouna-aqui,* 3° *avombi-aouna-aqui.*

Tout renseignement grammatical manque sur les langues congénères.

Mais les preuves lexiologiques que nous venons de fournir nous semblent bien suffisantes pour établir leur parenté avec le Pano, et justifier le groupement que nous proposons.

Mr. Baxter said that the paper from Mr. Bandelier had not yet arrived, and he would therefore content himself with a few words about his work. Mr. Bandelier is the Spanish-American Historian of the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition and having the privilege of free access to the archives in Mexico and in Santa Fé, has discovered a large number of very important documents relating to the condition of the Pueblo and other primitive populations of the Southwestern regions of the United States at the time of the Conquest and the early years of the Spanish occupation. His work, and the ethnological researches of Mr. Cushing, follow parallel lines, mutually supplementary, and coordinated. It is a gratifying testimonial to the exactness of the methods of each, that wherever the researches of the one have met upon common ground the results have, without exception, been mutually confirmatory. For instance, Mr. Cushing ascertained the names

Digitized by Google

and sites of the „Seven Cities of Cibola", described by the early Spanish explorers by working upon linguistic lines and pursuing clews afforded by Zuñi traditions, and presented his conclusions in an essay read by him before the American Geographical Society in New York. These conclusions were afterwards completely verified by the historical studies of Mr. Bandelier. This shows the value of pursuing the investigation of the primitive people occupying a given section of country by ethnological, anthropological and historical researches coordinately conducted under common auspices, as in the work carried on by the Hemenway Expedition under Mr. Cushing's direction and with the cooperation of men so able as Messrs. Bandelier, ten Kate and Wortman.

Voici le mémoire de M. BANDELIER: *The historical Archives of the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition.*

The Northamerican Southwest consists properly of four political subdivisions: of the Territories of New-Mexico and Arizona within the United States, and of the States of Sonora and Chihuahua pertaining to the Republic of Mexico. These four districts are not only geographically connected, their past history also is so closely interwoven that it becomes impossible to treat of any one without touching the others.

When the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition was organized it appeared proper to its Director and to the persons associated with him in the general management, to have special attention paid to the History of Spanish domination in the Southwest. This entailed a careful and protracted study of all the documentary sources touching upon that domination or emanating from it. The work to be carried on in the line thus traced was entrusted to me in September 1886.

In determining upon such a class of labors, Mr. Cushing was prompted by a desire to connect the traditions of the aboriginal population with the testimony of written records. The traditions of the Indians are often uncertain as to date, absolute reliance upon them leads to misunderstandings in chronology, to misappliance in regard to the particular event

Digitized by Google

or events alluded to. Historical confusion ensues frequently from over-confidence in that respect. To quote an example: there is a well-known tradition current among the Indians of the Pueblo of San-Felipe (Ka-tish-tya) on the Rio grande, to the effect, that during the general insurrection of the Pueblos in the seventeenth century the inhabitants of said village saved the life of the missionary who was said to reside at the Pueblo of Cochiti, and that in consequence of it intertribal warfare ensued, which is currently believed to have been carried on, while the Spaniards were outside of New-Mexico and the Indians exclusive masters of its soil. According to common acceptance it would therefore have occurred in the year 1680. The spanish Archives of the Expedition prove conclusively: that the tradition applies to the year 1696, or to the last bloody, though only partial, uprising of the Pueblos against the spanish power.

Another example is furnished by the traditions of Zuñi. The now abandoned village of Kia-ki-ma is given in these traditions as the place where the negro Estevan was murdered in 1539. It is therefrom inferred, that Kia-ki-ma was also the first village which Coronado occupied one year later. Documentary evidence however establishes beyond any doubt, that while tradition is certainly correct as far as the negro and the place of his death is concerned, Coronado struck the Zuñi-tribe and country at Ha-ui-cu or Ojo Caliente, a Pueblo whose ruins lie at least fifteen miles apart from the first one. This modification has important bearings upon full understanding of Coronado's route and the motives as well as the results of his movements. Examples of this nature might be gathered in relation to the most important events of New-Mexican history; it is superfluous, however, to multiply them here.

Of vast importance a thorough knowledge of documentary History appears to Archaeology and to Ethnology proper.

The number of Ruins scattered all over the Southwest is very great, and aboriginal reports concerning them are often vague and conflicting. Documents prove, that many of these Ruins, which the uninitiated takes for vestiges of a long forgotten past, are those of abodes occupied and abandoned within

Digitized by Google

the last three centuries, and that others were even built, held, and forsaken, not more than 200 years ago. To the former class belong the string of old Pueblos along the Rio grande from Bernalillo as far South as San Marcial, the Ruins of Tabirâ (erroneously called Gran-Quivira), of Tenabô (Siete Arroyos), several of the Zuñi ruins, the old Pueblos of Guin-seua (San Diego de Jemez), of Asht-ya-laqua (San Joseph de Jemez) of Amo-xium-qua (On the plateau above the Jemez Hot-springs), &c. &c. &c. — To the latter pertain the ruins on the top of Thunder-mountain near Zuñi, the ruined village above San Felipe, the Ruin on The „Potrero Viejo" near Cochiti, and others. Documentary studies circumscribe the field for each branch of investigation, they assign to strictly archaeological labors what belongs to a past whose life is unwritten, and locate the scenes of historical events in their proper geographical place.

The Ethnology of the Southwest is, to-day, vastly different from that of three centuries ago, when the Spaniards first came. Constant contact with the European, his arts of life and his creed, has modified the manners and customs of the Indian. Some of the most important changes in habits as well as in Ideas are due to this contact. The Opatas of Sonora for instance, are no longer Indians in the true sense of the term as far as social organization, beliefs, and many customs are conerned. Still we know, that there was scarcely any difference between them and the Pimas of Arizona of to-day, three centuries ago. The amount of the change wrought and the manner in which it was achieved, are both told by documentary sources, and the history of contact between the races reveals many of the most interesting features of their original condition.

In Ethnography the changes have been immense. Tribes have disappeared and others have shifted their location. This has been most striking in the State of Chihuahua. Without the documentary material, we barely would know anything of the Jumanos, Janos, Jôcomes, Sumas, and Mansos, the extraordinary spread of the Comanches, the rapid shiftings and ex-

Digitized by Google

pansion of the Apaches to the Southward and the modifications wrought thereby in the distribution and correlation of other tribes, would remain unknown to us. Documentary information extends to the numbers of population even and goes to prove, that the fate of the Indian under spanish rule has not by far been as unhappy as commonly believed, that sentimalism, viewing matters from a distance or from the heights of generous sympathy without practical knowledge is an unsafe guide in the field of historical appreciations.

To render documentary knowledge available, careful criticism is essential. Sympathies or antipathies, foregone conclusions or prejudices, whether racial, national, or religious, must be avoided and excluded. We must seek the truth, whether it be pleasing or not. In a field like that trodden by the Expedition, Ethnology of to-day is paramount. To understand the true relations between the Spaniard and the Indian, the character of the latter must be as well known as that of the former. Herein Ethnology returns to its auxiliary the services received from it. In America, two culture-epochs were suddenly thrown in contact; two stages of human developement, so widely apart from each other that conflicts could nowhere be avoided. To test the reliability of documentary information this should never be lost sight of. The picture presented by any document is always tinged; even if in the faintest possible manner. At the same time it must not be forgotten, that no motive of action is ever as impure as represented, nor is it ever as noble and generous as personal sympathy or self-interest will portray it.

The history of spanish rule, consequently of the ethnologic results thereof as far as the Indian is concerned, is quite as much written in annals of the church, its mandates, in the decrees and orders of the monarchs and the „Laws of the Indies", as in the Journals of civil, administrative, and military proceedings, or in the Records of explorations. The records of Courts of Justice, the proceeding in witchcraft cases, frequently even the plainest civil suits, they impart information on obscure points regarding the character of the aborigine and his

Digitized by Google

relations to the conquering new-comer. Thus an important modification in the Government of village-communities, the establishment of an annual term of office for the leading functionnaries of the Pueblos, is due to a royal decree [Cedula Real] dated 1620. Our knowledge of Indian medicine and Superstitions receives new light through the trials for witchcraft at Santa-Fé, Bernalillo, and Taos, in the beginning of the 17th century, and strange is the picture of marital life among the aborigines presented by apparently unimportant prosecutions at law in 1681. Such details seem superfluous on the surface; they are essential in fact.

It has been stated, on the authority of a celebrated Historian, that the chief duty of one who intends to write the History of any people or country is to be present in mind to the times whose picture he attempts. To achieve this, he must be able to command the largest possible amount of material, and be thoroughly acquainted and practically, with the nature of the regions wherein the events have transpired. Not only the present aspect of these regions must be familiar to him, he must also be able to conceive in his mind how they looked in the past. — In this respect documentary research contributes to increase our knowledge and with it, our understanding of apparently anomalous phenomena. Contrary to expectations and surmises, it establishes that no great change of any kind has taken place in the physical geography and climatology since the beginning of the sixteenth century. At the time of Coronado, New-Mexico, presented much the same appearance, generally speaking, as it does now, and its climate was very nearly similar. No great geological disturbance has interfered with the fate of its people within times of documentary knowledge. The statements, that the Pueblos of the „Médano", N. W. of Socorro, owe their destruction to a volcanic eruption is completely set aside by written testimony of the most authentic character. Periodic overflows of main watercourses have produced disoccupation of certain points, but neither in the Mexican, nor in the Northamerican section of the Southwest, have eruptive forces exercised any marked

Digitized by Google

effect previous to last year, and within the period of Spanish occupation.

It has therefore been the aim of the Hemenway Expedition, and continues to be the work under my charge, to accumulate as much documentary material as may be available for the History of the Southwest under Spanish rule. This accumulation is done mostly through copying, since the originals are to be obtained only in rare instances, and a frank avowal and honest performance of a mere copy hardly ever meets with any objection from the owner of Manuscripts. Furthermore a true copy is legible, an original frequently involves paleographic labor. Nearly all the copies being made with the Type-Writing instrument, they are as legible as print.

Withal nearly two years have elapsed since the first beginning was made, and a considerable number of documents have been secured, we must not conceal to ourselves the fact, that this is a mere beginning only, and that a complete gathering of documentary material on the Southwest is scarcely an undertaking for one generation alone. While the current opinion is, that there is a dearth of sources in relation to the past of these countries, the fact becomes more and more clearly developed that there is on the contrary an abundance amounting almost to a plethora. The difficulty rests with the unequal dissemination of that material, the inaccessibility of certain points, and the small amount of system displayed in other parts in connection with the Archives.

This latter reproach can certainly not be applied to the National Archives at the City of Mexico, the contents of which I was permitted to copy in the most liberal manner, and with every assistance the direction could afford to give; during the past year. Whatever it has been possible to assort, is so classified that the student readily acquaints himself with it. In addition to the invaluable collection made at the instances of Muñoz, there is much important material in „Tierras", and in „Reales Cedulas". — The period from 1600 to 1680 in New Mexico has heretofore appeared little better than a blank. We are now in possession of manuscripts throwing

Digitized by Google

a new light on that time, and materially changing notions on the system and methods of Spanish administration. The same can be said about the Jesuit-missions in Sonora after 1620, and previous to the close of the seventeenth century. In regard to these, the National Library at Mexico has afforded valuable contributions to our incipient Archives. More is constantly coming to light both at Mexico and at Guadalajara, and the time fast approaching when another visit to the Republic will be indispensable.

The Archives of Sonora have not yet been ransacked by us. They have, as I satisfied myself in 1884, suffered much destruction and great losses. The same happened at Durango. A part of what is missing will, however, eventually turn up in Mexico, in hands of the federal government, when it will become accessible. In Chihuahua the same complaint is proffered and outside of El Paso del Norte and Parral, of which two localities I have as yet but partially examined the first one, there is slight hopes for any noteworthy finds. In Arizona there is scarcely anything except of very modern date, but in New Mexico there is a great deal — much more than was ever supposed to exist, after the many catastrophes to which the Archives here were exposed.

The Archives of New Mexico have twice been destroyed; once in 1680 by the Indians, almost totally, and again in 1870/71 through neglect.

The latter destruction was only partial, it affected mostly a certain class of documents, and many of these, we had been sold to private parties, were afterwards recovered. The oldest records suffered through exposure, most of them are still here, badly lacerated and sometimes almost unreadable. It has been my object to copy all of these, and I may say that this object is now fully realized and the contents of these papers saved. They present a picture of events during the time when New Mexico was in the hands of its aborigines again, or from 1680 to 1692. To the subsequent period, that called of the Re-conquest, I have paid less attention, since the Journals from that time are incomplete, where as there exists

Digitized by Google

a double set of them at the City of Mexico, copies of which may be secured at any day. All the papers touching upon the insurrection of 1696, the Expeditions against the Moquis, from 1706 to 1716 inclusive, the documents concerning the Apache and Navajo wars, the Expeditions against the French in the East, etc., are copied and in my custody. I do not say too much by asserting:, that at the present stage of our work, it might be safe to attempt a History of New Mexico up to 1700 „with the material accumulated in the „Historical Archives".

In copying papers I have not been able to guide myself exclusively by chronology or subjects. On the contrary, the condition of decay or mutilation of a manuscript has frequently directed my attention to it rather than to another one, perhaps of older date. In full agreement with my esteemed friend the present territorial Librarian, Mr. Samuel Ellison, to whose devoted care it is due that the Territorial Archives were still partly saved, I was bent upon preserving the texts of such as seemed in the most precarious condition. The work done in this branch of the Expedition may, therefore, present lack of system to the eyes of an uninformed critic, the above will explain and justify this apparently desultory progress.

What I have said of the Territorial Archives applies to another, less important collection of Manuscripts, in the hands of the Indians of the Pueblo of Santa Clara or Ka-Po. This heap of papers is a remnant of the former Archives of the Franciscan order, and contains a number of valuable documents, all of which are in our possession as copies. The same may be said of the contents of the ecclesiastic Archives at Santa Cruz and at Santa-Fé. There still remain in the hands of private parties as well as in several parishes, books and paper copies of which I am certain to obtain in time. New Mexico is rich, much richer than it was ever thought, for its own local History, provided always: — that we do not look for information beyond or back of, the fatal year of 1680! —

And yet, there exist some papers ante-dating that bloody

Digitized by Google

and destructive period. I own personally a Manuscript from 1643, and have copied documents from the United-States Surveyor General's Office at Santa-Fé from 1602. — At the territorial Archives there are Manuscripts bearing date respectively: 1620, 1636 and 1664. At Santa Clara, there is one church-document from three months prior to the great Indian rebellion. They are Fragments, intensely interesting fragments, from a time about which History has, until now, gathered but very, very slight knowledge. If the Hemenway Expedition attains its ends, full light will be thrown on all these dark periods in the past of a long forgotten corner of the American continent.

A mere accumulation of material for the use of future generations, however laudable it is, could not satisfy the immediate practical wants of the Expedition. It is obvious that there should be an intimate connection between the Archives and the field-work proper. The Director of the Expedition has therefore caused me to prepare papers tending to serve as guides for certain parts of the explorations, inasmuch as they embody whatever knowledge had of the regions to be investigated. Two of these papers are ready, although the second one needs revision owing to new information on the subject.

The first paper treats of the evidence, in the documentary line, of the cluster of the Zuñi Pueblos being identical with the Cibola of Fray Marcos of Nizza and of Coronado. It need not be repeated here, that this evidence places the identity beyond all doubt, and the truthfulness of Fray Marcos above All Reproach. Ignorance of the natural features of the country and lack of ethnologic data about the inhabitants were, together with corrupted texts, the cause that, for three centuries, Cibola remained an interrogation-point, Fray Marcos an unreliable adventurer. Now that correct texts are accessible, that Mr. Cushing has unearthed the recollections of the aborigines, and that the country is explored with a view to identification of historic localities, all doubts are dispelled. — Cibola was Zuñi; not the present, comparatively modern Pueblo, but the range of the tribe in general.

The second paper purports to be a documentary History

Digitized by Google

of the Zuñi-tribe. Many difficulties were encountered in its preparation. It had to be interrupted, owing to deficiency of material. After the momentous date of 1680, there is a blank about Zuñi in the documents so far gathered. This blank, which is lamentably prominent in other periods, can only be filled with the aid of the Archives of Spain.

No government upon earth was more painstaking in having its own acts recorded, and those records preserved, than the Monarchy of Spain! — It seems as if there had been a presentiment, that future generations might do justice to what, through passions or subsequent prejudices, was held up to the reprobation of other nations. In Spain lies the source for, not only the History of the Indies, but the source of whatever reliable knowledge we may crave on the subject of America when that continent first loomed up before the eastern world in its unimpaired pristine condition. Towards Spain therefore, the attention of the Hemenway Expedition will be directed, as soon as the American sources are exhausted. May approach to the transatlantic Archives then become as easy and gratifying as the study of American Archives, here as well as in Mexico, has been made to us by the kindness of their Custodians, the liberality and generosity of their owners.

M. H. Müller prend la parole *sur les débris de cuisine (Sambaquis) du Brésil:*

Die Zeit ist so weit vorgeschritten, dass ich dem Congress nur ein kurzes Verzeichniss der neuesten Funde geben kann. Ich habe etwa 26 Küchenhaufen untersucht und dazu 3 bis 4 Tage gebraucht. Die Sambaquis ergeben, dass die Kultur der früheren Einwohner weiter vorgeschritten war, als man bisher annehmen durfte. Das ist die wichtigste Thatsache, die sich aus den Entdeckungen von 1885 bis 1887 ergiebt.

Es finden sich in den Sambaquis gebrannte Gefässe, was man bisher bestritt. Ich habe drei Sorten von Scherben gefunden.

Die früheren Einwohner beschäftigten sich ebenfalls mit Gespinnsten. Ein Gespinnst, dessen Masse noch nicht genau fest-

Digitized by Google

gestellt werden konnte, werde ich dem Museum unterbreiten. Die Mache war eine sehr entwickelte.

Auf einem der ausgegrabenen Knochen befand sich ein Gewebsfetzen, welcher den Gewebsfetzen sehr ähnlich ist, die bei Ancon gefunden wurden. Es wird sich später herausstellen, ob es wahr ist, dass die Gewebe vom Norden bis nach der Provinz Santa-Catarina gebracht oder ob dieselben von den Einwohnern selbst verfertigt wurden.

Neu ist noch, dass die Waffen bemalt wurden. Ich habe eine bemalte Steinaxt gefunden, mit Farben, welche den von den Mexicanern bereiteten nicht unähnlich sind.

Ferner ist neu, dass Teller bemalt wurden. Ich habe drei Arten davon gefunden, welche von ausserordentlicher Feinheit der Technik zeugen. Dieselben sind kaum 1 Centimeter dick und haben einen Umfang von 1 Fuss. Der Rand ist schön und gehoben.

Auch ist neu, dass sich in den Sambaquis Mörser für die Zubereitung des Mandiocamehles vorgefunden haben. Es wird behauptet, solche Mörser seien noch vor 100 Jahren im Gebrauche gewesen.

Es gab auch Bolas, was furchtbare Waffen gewesen sein mögen. Ich habe keine gefunden. Nur in Rio fanden sich Formen vor.

Es gab Schalen zum Malen und Steinplatten von $1^1/_2$ Fuss Durchmesser, welche mit ausserordentlicher Sorgfalt zubereitet wurden und noch heute zur Zubereitung von Fischen und Fleisch dienen. Die Speisen werden auf diesen Platten durchglüht. Solche Platten wurden von den früheren Einwohnern gebraucht. Es gab auch gut gearbeitete kleine Schleifwannen. Ich habe grössere für Mengen von 2—3 Centner gesehen. Es war uns nicht möglich, solche mitzubringen, weil unsere Kähne zu klein waren. Auch lässt sich aus dem Funde einer Pfeilspitze schliessen, dass die Alten Bogen von grosser Stärke hatten, 7—8 Fuss, wie ich solche bei den Guarani getroffen habe. Ferner bestehen die Funde aus fein polirten Steinwalzen; stufenförmigen Steinen, welche bei der Bereitung des Schuhwerkes dienen mussten, sehr interessanten Steinbogen, Reib-

Digitized by Google

steine für Farben, welche noch Reste von Harzfarben enthielten, wobei sich ergab, dass Roth die meist gebrauchte Farbe gewesen sein muss. Das Harz muss von einer Palmsorte herrühren.

Bei den Scherben lässt sich ein Anfang von künstlerischer Bearbeitung wahrnehmen, unter andern die Darstellung einer sitzenden Figur. Schmuckplättchen fanden sich ebenfalls vor.

Die Menschenknochen finden sich meist in der Mitte durchbrochen vor. An einem derselben befand sich eine Art Löffel, um das Mark auszunehmen. Es unterliegt keinem Zweifel, dass es Cannibalen waren.

Die Sambaquis sind durch Schichten von Asche unterbrochen, in denen sich ebenfalls Culturreste finden, darunter ein interessantes Stück, das als ein Versuch zur Darstellung von Eisen betrachtet werden kann. Muschelstücke, welche sich darunter befinden, mögen ebenfalls zu Forschungen Anlass geben. Die Thierknochen gehören verschiedenen kleinen Säugethieren an. Fischreste giebt es vom Hai, vom Walfisch und anderen Fischen, welche sich nicht genau bestimmen lassen, sowie ausserdem Reste vom Seehund, vom Wallross und von Wasservögeln. Die Walfischzähne sind von Menschenhand verarbeitet. Unter den Menschenknochen gab es solche von krankhafter Bildung. Dr. Ehrenreich, welcher die zu einem Haufen vereinigten Menschenknochen untersucht hat, schreibt denselben ein sehr hohes Alter zu. Ich habe Schädel mitgebracht und werde dieselben sachverständigen Personen vorlegen.

Die Sambaquis dürften auf 2000 Jahre zurückzuführen sein, da dieselben in drei verschiedenen Zeiten aufgehäuft wurden. Durch Anschwemmungen wurden dieselben in das Innere zurückgedrängt. Darnach entstand eine zweite Schicht, welche zurückgedrängt wurde. Die neuen Schichten sind nach dem Erscheinen der Eroberer entstanden. Ich habe das Becken eines Pferdes darin gefunden. Es wäre wichtig, den geologischen Umständen etwas grössere Aufmerksamkeit zu schenken, weil man alsdann eine genauere Altersbestimmung der Sambaquis erreichen könnte. Damit gleichlaufend könnten wir die Entwickelung der Steintechnik bestimmen. Wir haben steinerne

Digitized by Google

Gegenstände von grober Form gefunden, bei denen es häufig kaum merkbar ist, dass die menschliche Hand dieselben verarbeitet hat. Auf den grössten Hügeln waren die Steinbeile so zahlreich, dass damit wohl Holz verarbeitet wurde. In den vorderen Sambaquis haben die Steinäxte eine entwickeltere Form. Die Sambaquis der zweiten Zone sind in ihren Hochflächen bereits denen ähnlich, welche aus der dritten und letzten Periode stammen. Wir finden aber derartig gearbeitete Beile, dass man Papier damit durchschneiden kann. Schleifriemen von 6 Fuss mit senkrechten Einschnitten und kleinen Rillen müssten unbedingt in Gips abgegossen werden. Ich habe dieselben photographiren lassen. Das Material werde ich den betheiligten Fachmännern unterbreiten, um dasselbe weiter zu verarbeiten. Ich hoffe, zur Kenntniss der Sambaquis einen Beitrag geliefert zu haben, da die vorgefundenen Sachen eine vorgeschrittenere Kultur andeuten, als man bisher anzunehmen können glaubte.

M. STEINTHAL fait la communication suivante: *Das Verhältniss, das zwischen dem Ketschua und Aimará besteht,* kann unter den gegenwärtig obwaltenden Verhältnissen mit Sicherheit weder behauptet noch geleugnet werden, am allerwenigsten ausführlicher dargestellt werden. Tschudi hat in seinem ältern Werke über die Ketschua-Sprache (1853) I. S. 18 f. geurtheilt, dass beide Sprachen „einen gemeinsamen Stamm" haben. Fr. Müller in seinem verdienstvollen Werke, Grundriss der Sprachwissenschaft (II 1) behandelt sie zusammen, ohne sich jedoch über das Verhältniss der beiden zu einander auszusprechen. Aus dem Umstande, dass er, so weit es geht, die Formen beider neben einander stellt, lässt sich höchstens schliessen, dass er geneigt ist, ihre Stamm-Verwandtschaft anzunehmen; man darf aber alsdann gegentheilige Bemerkungen, welche er macht, nicht unbeachtet lassen, wie die folgende (S. 374): „Ganz verschieden von dem klaren durchsichtigen Bau des Verbums im Ketschua ist die Anlage desselben Redetheils im Aimará". Müller kann also nicht gemeint haben, dass das Aimará ein Dialekt des Ketschua sei. Endlich hat Tschudi, dieser vorzüg-

Digitized by Google

lichste Kenner des Peruanischen, in seinem letzten Werke: „Organismus der Ketschua-Sprache" 1884, S. 76 ff. beide als „von einander unabhängig" erklärt und meint, dass die Uebereinstimmungen auf gegenseitiger Entlehnung beruhen, besonders habe das Aimará vom Ketschua entlehnt, etwa 20 Procent seines Wortschatzes. Hierin sehe ich keinen Widerspruch gegen die frühere Ansicht Tschudis. Denn zwei Sprachen können recht wohl grössere als bloss dialektische Verschiedenheit haben, wie er in der Einleitung des letzten Werkes behauptet, und dennoch aus gemeinsamem Stamm entsprungen sein, indem sie sich nämlich zuerst jede unabhängig von der andern und in ganz verschiedener Weise fortentwickelt haben, dann aber durch Entlehnungen in „innigem Contact" die gegenseitigen Abweichungen wieder vielfach aufgewogen haben. Dies dürfte wohl Tschudis Meinung sein, da er in seinem Werke durchgehends auf das Aimará hinblickt und gelegentlich geradezu das „engere Verhältniss beider Sprachen" (S. 282) hervorhebt. Immerhin scheint Tschudi so wenig wie Müller zu einer entschiedenen und klaren Ansicht über das Verhältniss beider Sprachen zu einander gekommen zu sein; nur eine blosse dialektische Verschiedenheit läugnet er, wie er andererseits die allerdings weitgehende Uebereinstimmung grösstentheils für Wirkung der Entlehnung hält.

Es sei mir gestattet, diese Sachlage durch einige Fälle zu erläutern.

Es braucht heute nicht mehr gesagt zu werden. dass das Wörterbuch erst dann den Werth eines vollen Beweises haben kann, wenn die grammatische Analyse vollzogen und namentlich die Lautgesetze erforscht sind. Immerhin lässt sich bei unserer Erfahrung auf gesicherten Gebieten manches durch die blosse Betrachtung einzelner Wörter mit einem gewissen Grade der Wahrscheinlichkeit erschliessen.

In dem kurzen Vater Unser in dem Aimara fand Tschudi 13 lexikalische Uebereinstimmungen. Da das Ketschua für vornehmer gilt, so wäre es erklärlich, dass gerade in religiösen Stücken die Lehnwörter aus dem Ketschua beliebt waren und sind. Nun ist „Vater" im Aimara durch *auki* wiedergegeben. Dies

Digitized by Google

Wort aber ist im Aimara das übliche Wort für den wirklichen Vater. Im Ketschua besteht dasselbe *auki* in der Bedeutung „Herr, Vorsteher, Richter" und ist der Titel der Söhne der Incas bis zu ihrer Verheirathung. Es ist demnach kaum anzunehmen, dass hier das Aimara entlehnt habe; aber auch von den Incas ist es nicht wahrscheinlich, dass sie ihre Söhne mit dem Worte eines unterjochten Volkes benennen. — Unter 15 Wörtern, welche Theile des Körpers benennen, scheinen nur zwei übereinzustimmen, nämlich die Namen für Auge und Hals. Das ist freilich wenig; aber wie wäre es erklärlich, dass gerade für diese beiden Theile der Name entlehnt wurde, und nur für sie?

Auf die Pronomina einzugehen, ist misslich; dieser Redetheil bietet bekanntlich überall besondere Schwierigkeiten. Bald haben Anomalien, bald Zufall eine Gleichheit hervorgebracht, die keine Verwandtschaft beweist, bald hat die Entwicklung die ursprüngliche Gleichheit verdunkelt.

Die Zahlwörter gehören zu den Wörtern, welche am leichtesten entlehnt werden; und da die Incas bei Volkszählungen, wie bei Steuererhebungen diese Wörter in Anwendung zu bringen hatten, so scheint es hier besonders naheliegend, anzunehmen, dass das Aimara vom Ketschua entlehnt habe. Nun zeigt sich hier folgendes merkwürdige Verhältniss. Nur die Wörter für 3, 5, 6 und 10 stimmen offenbar überein. Wären nun diese entlehnt, warum nur sie und nicht auch die anderen Einer? Und wenn für 4 der südliche und der nördliche Dialekt des Ketschua unter sich ebenso sehr abweichen, wie vom Aimara: woher kommt das? — Ausserdem stossen wir noch auf folgende auffallende Punkte. Alle Einer sind im Ketschua durch einfache Wörter bezeichnet; dagegen sind im Aimara die Zahlen 7, 8 und 9 zusammengesetzt: $2+5$, $3+5$, $4+5$. „Neun" wird auch durch „weniger zehn" bezeichnet. Aber in diesen drei Zahlwörtern wird 5 nicht durch dasjenige Wort ausgedrückt, welches eben die Zahl 5 bezeichnet, sondern durch ein Wort, das sonst nicht im Gebrauch ist.

Endlich: wenn es schon zu erwarten steht, dass im Aimara, wie 7, 8, 9, so auch 6 zusammengesetzt sei aus $1+5$, so wird

Digitized by Google

diese Erwartung allerdings bestätigt, nur auffallenderweise so, dass dieses Zahlwort, welches dem Aimara und Ketschua gemeinsam ist, in dem vorderen 1 deutlich das Ketschuawort für 1 zeigt, nämlich 6 *sokta*, auch *sukta*, 1 *suk*, Aimara: 6 *tšokta*. Also hätte das Antschua sonst weiter keine Zusammensetzung als in 6, wobei unklar bleibt, was die zweite Sylbe *ta* bedeutet.

Die Ordnungszahlen werden in beiden Sprachen aus den Grundzahlen ganz regelmässig, aber in jeder verschieden gebildet. Hervorzuheben ist hier „der erste", das in jeder der beiden Sprachen nicht von der Cardinalzahl abgeleitet ist: es heisst im Aimara *naira*, welches Wort eigentlich „Auge", dann „vorn", „vor", „der vordere" bedeutet. Im Ketschua heisst „der erste", „der vorderste" *ñaupa*, von *ñaui* „das Auge".

Auch einige Postpositionen, welche unseren Präpositionen entsprechen, zeigen Identität: *kama* „bis", „bis zu", „bis an"; *raiku*, Aimara *laiku* „wegen". Das Suffix *-pi*, *-mpi* bedeutet im Aimara „mit", instr. und comitativ, im Ketschua bildet es den Inessiv oder Localis. Aimara: *mańka* contra, erga, Ketschua: *mań*; das Suffix *-ta* bedeutet im Aimara schnell thun oder werden, im Ketschua nur beiläufig thun, *-tamu* etwas thun und dann schnell weggehen; *-ra* Aimara und Ketschua „Dauer"; *ratša* Ketschua „Dauer", Aimara „zu lange", besonders zu unrechter Zeit thun, da eben Wichtigeres vorliegt.

Ich denke, dies beweist entschieden, dass Aimara und Ketschua zwei stammverwandte Sprachen sind, welche ausserdem noch viele Entlehnungen zeigen; daher gehen sie bald weit auseinander, bald zeigen sie volle Uebereinstimmung, bald eine Differenz, welche sich auf ursprüngliche Identität zurückführen lässt.

M. Gaffarel présente la reproduction photographique d'une très *ancienne carte de l'Amérique*. Cette carte fait partie d'un atlas appartenant à M. le comte de Malartic de Dijon. Elle a été très vraisemblablement composée dans la première moitié du XVIe siècle, car la découverte de Magellan au sud du con-

Digitized by Google

tinent, et celle de Cortez dans le mer Vermeille sont très nettement indiquées: mais en n'y remarque aucune indication sur le Brésil, ni sur les côtes Argentines et Chiliennes, pas plus que sur l'intérieur de l'Amérique du Nord. Elle constitue un des plus anciens monuments de la cartographie Américaine. Aussi bien M. Gaffarel réserve de publier un travail spécial sur ce précieux document géographique.

M. Uhle prend la parole sur: *Verwandtschaften und Wanderungen der Tschibtscha.*

Zur Zeit als Amerika entdeckt wurde, standen die südlichsten Vorposten der nahuatlakischen Völker an der Lagune von Chiriqui (Fernandez, Col. de doc. para la hist. de Costarica 1886, IV 297), und die Grenze der peruanischen Kultur war durch die Heere der Ketschua vom Süden bis Pasto vorgerückt. Nur das Gebiet, welches heute politisch unter dem Namen Colombia geeint ist, trennte die Vorposten peruanischer und mexikanischer Kultur bei ihrem Vorwärtsdringen gegen einander. Dazwischen hatten die Tschibtscha in dem Hochplateau, welches von der östlichsten der drei colombianischen Cordilleren gebildet wird, den Versuch unternommen eigene cultivirte Verhältnisse unter sich heraufzuführen. Ueber den Ursprung dieses Volkes und ihrer Kultur sind noch wenig Untersuchungen angestellt. Weit verbreitet ist die Annahme, dass die Kultur der Tschibtscha original und verknüpfungslos dastand. Nachdem jedoch die Legende des Gebrauches von Kalendersteinen (mit Spuren von Schrift zugleich) zerstört ist, bieten die Kulturmerkmale der Tschibtscha für Anknüpfung an andere Kulturen beträchtliche Schwierigkeiten nicht mehr.

Was die Tschibtscha als Stamm und Volk betrifft, so hat E. Uricoechea (Gramatica de la lengua Chibcha 1871, p. XIV) die Ansicht ausgesprochen: dass die „Tschibtscha-Rasse" ihre Wiege in der Ebene von Bogotá hatte. Die nachfolgenden Auseinandersetzungen wollen den Nachweis liefern, dass die Tschibtscha als Volk national keineswegs isolirt standen, sondern Glied einer weit verzweigten Nationalität waren, welche in älteren Perioden sogar noch eine weit beherrschendere Stellung

Digitized by Google

auf dem Boden Colombias eingenommen haben muss, als es um die Zeit der Entdeckung der Fall war.

Herr Ernst hat Zeitschr. f. Ethnol. 1885, XVII, 190 die Vermuthung geäussert, dass Stämme der Gebirge von Merida sprachliche Beziehungen zu den Tschibtscha aufweisen. Jedoch in den Zahlwörtern zeigen die kurzen von diesen vorhandenen Vocabulare wohl Beziehungen zu brasilianischen Dialecten, aber keine zu dem Idiom der Tschibtscha. Man vergleiche:

	Mirripú u Migurí	Uainumá (nach Martius)	Mariaté (nach Spix)	Tschibtscha
1.	*carí*	*apágeri*	*apâkery*	*ata*
2.	*gem*	*matschahma*	*metschema*	*boza*
		cf. Passé *packéama*		
3.	*hisjut*	*matzücke*		*mica*
	cf. Timote *suca*			
5.	*caboc*	*ahpagopi*		*hyzca.*

Mit Timote: „*piti*“ für „1“ lassen sich Tariana: *paitu*, Wapisiana: *peiteïeppa*, Atorai: *peitaghpa* am besten vergleichen.

Herrn Ernst hat anscheinend die Sage, dass Bochica, der Kulturheros der Tschibtscha, diesen von Osten her erschien, Veranlassung zu der Annahme geboten, dass venezuelische Stämme den Tschibtscha verwandt sind. Bis jetzt ist noch kein den Tschibtscha verwandter Stamm in Venezuela gefunden worden. Ebenso wenig sind bis jetzt den Tschibtscha verwandte Stämme in Brasilien, Guayana, Ecuador oder Peru gefunden worden. Einzelne lexikalische Anklänge kommen allerdings vor. Man vergleiche:

Jupua	*maipäica*,	hören,	Tschibtscha	*muypcua*
„	*götscha*,	Bein,	„	*quihycha*
Coretú	*uai*,	Fisch,	„	*gua*
Culino	*ghüma*,	„	„	*gua*
„	*oschý*,	Mond,	„	*sie*
„	*tschuma*,	Brust,	„	*chue*
„	*ymý*,	Blut,	„	*yba*
„	*tschay*,	Vogel,	„	*sue.*

Digitized by Google

Hier verhält sich sogar Culino *ghüma* zu Tschibtscha *gua*, wie Culino *tschuma* zu Tschibtscha *chue*, aber das ist keine Gleichung tieferer Wichtigkeit, und beweisendere Aehnlichkeiten sind nicht vorhanden.

Das Wort der Tschibtscha-Sprache für Mais (*aba*) stimmt mit Tupi: *avaty*, *abaty*, caribisch: *avachit*, Manáo: *auâty*, u. s. w., Tschibtscha: *suaguaia* = Cigarre, mit Macusí: *kawai*, Galibi: *tamoui*, Accawai: *tamai*, Chayma: *caguay*, u. s. w.

Aber diese Wortgleichungen beweisen nur Beziehungen der Pflanzenculturen, keine der ganzen Stämme.

E. Uricoechea hat die Idiome des Duit und des Sínsiga, von welchem das eine bei Duitama, das andere bei Tunja, beide also in Gebieten der Tschibtscha selbst gesprochen werden, als besondere Sprachen behandelt (l. c. S. XXXIII, XXXV, XLI). Das erstere scheint einen Dialekt des Tschibtscha zu bilden, soweit man eben nach einem Vaterunser als Sprachprobe urtheilen kann, für das andere ist die Nichtzugehörigkeit zum Tschibtscha wenigstens zweifelhaft (allerdings: *rasa*, Sonne!). Die Vocabulare jedoch, welche Hr. v. Lengerke aus der Gegend der Sierra del Opone veröffentlichte (Zeitschr. f. Ethnol. 1878, X 306), stehen zu dem Tschibtscha in keinen Beziehungen. In unmittelbarer Nähe des engsten uns bekannten Bereiches der Tschibtscha befanden sich also Stämme, welche sprachlich ausser Beziehungen zu ihnen standen.

Verwandte der Tschibtscha sassen in dem von ihnen entfernterem Norden und Nordwesten.

Piedrahita berichtet gegen das Ende des 4. Buches seiner werthvollen Hist. gen. de las conq. de la Nueva Granada (1676):

Quienes mas percibieron el idioma (de los Moscas), fueron Pericon, y las Indias, que se llevaron de la costa de Santa Marta, y Rio grande, que con facilidad la pronunciaban, y se comunicaban en él con los Bogotáes.

Diese bisher unbeachtet gewesene Notiz enthält schon den Hinweis auf den Tschibtscha verwandte Völker, welche in der Gegend der Sierra Nevada zwischen dem Magdalenenstrom und dem Meere ansässig waren, ein Hinweis, welcher nach dem Bekanntwerden von Idiomen der Sierra Nevada sich be-

Digitized by Google

stätigt. Zugleich scheint es nach der Notiz, dass zur Zeit der Entdeckung auch noch ein ununterbrochener Verkehr zwischen den Tschibtscha und den ihnen in der Gegend der Sierra Nevada verwandten Stämmen statt hatte.

Die indianische Bevölkerung der Sierra Nevada scheidet sich nach neueren Angaben in Goajiro, „Aruak", und Motilonen. Von diesen sind die Goajiro (deren Idiom grammatisch bearbeitet ist) den Arawaken des Ostens verwandt. Die Motilonen sind sprachlich unbekannt, jedenfalls aber ausser Verwandtschaft zu den „Aruak". Die Idiome der „Aruak" sind durch eine von Hrn. Celedon verfasste Grammatik eines Dialectes derselben seit 1885 näher bekannt geworden (Grammatica de la Lengua Köggaba).

Hr. Sievers (Zeitschr. d. Ges. f. Erdk. 1886, XVI 388) vermuthet, dass der Name für die zweite Volksgruppe noch in der Mitte des vorigen Jahrhunderts „Aurohuacos" lautete, und erst daraus „Arhuacos" entstanden ist. Der Name befindet sich aber in der Form „Aruacos" schon bei Piedrahita im 3. Buch 1. Cap. seiner Hist. gen., ist also älter als Nicolas de la Rosa's „Aurohuacos". Hr. Sievers hielt ferner die „Aruak" nicht für die Ureinwohner des Gebirges, sondern für dahin durch die Spanier versprengte Stämme der Umgebungen, weil die Spanier in der Sierra Nevada die den „Aruak" nicht zuzuzählenden „Taironen" bekämpften. Allein die Taironen sassen nur in bestimmten Theilen der Sierra Nevada, so dass die „Aruak" neben ihnen in der Sierra Nevada Sitze haben konnten. Dies entspricht auch der Annahme Piedrahita's, welcher schon um die Zeit der Entdeckung die „Aruak" dicht am Paramo wohnen lässt, die „Taironen" aber daneben. Hr. Sievers hielt die „Aruak" für keine einfache Nationalität; aber wenn auch in mehrere Dialekte (Köggaba, Guamaka, Bintukua — vergl. Piedrahita B. 11 Cap. 9: Bodiguas) getheilt, stellen sie nach den veröffentlichten sprachlichen Beweisen doch eine solche dar. Die sprachliche Stellung der „Aruak" ist bisher unaufgeklärt gewesen. Mit Recht bezweifelte schon Hr. Sievers ihre Zugehörigkeit zu den eigentlichen Arawaken, an welche nur ihr Name anklingt. Aus dem veröffentlichten sprachlichen

Digitized by Google

Materiale hat sich nun die Sicherheit ergeben, dass sie sehr nahe Verwandte der Tschibtscha sind, wodurch die angeführte Notiz Piedrahita's ihre Bestätigung erfährt.

Auch für eine Stelle des Cauca Thales, die Gegend von Manizales, ist nach Grabfunden, welche zu Gegenständen der Tschibtscha die engste Beziehung erweisen (Töpfe, Steinperlen, Thon und Steinwirtel, Thonmatrizen) gewiss, dass hier ein den Tschibtscha verwandter Stamm angesessen war. Sprachliche Proben sind aber leider gar nicht aus der Gegend vorhanden.

Hr. Pinart hat (Rev. d'Ethn. 1887, VI 33 f.) eine sehr einfache Eintheilung der Völker des Isthmus gegeben. Das Land von dem Atrato Fluss bis Chagres und Chorrera westlich theilt er den alten Coiba zu, das Land westlich von Chagres und Chorrera bis zur Lagune von Chiriqui den Guaimi, ein kleines Gebiet westlich der Lagune von Chiriqui den Dorasken und Changuinen, ein anderes den Seguas (einem mexikanischen Stamme). Allein in alter Zeit lagen die Verhältnisse so einfach sicher nicht. Westlich von Chorrera am Südrande des Isthmus wohnten in alter Zeit verschiedensprachige Stämme in kleinen Gebieten, und ebenso war möglicherweise am Ostrande von Darien in alter Zeit, den Quellen nach, eine von den genannten abweichende Bevölkerung vorhanden.

Wichtiger aber ist, dass die Guaimi, welche Veragua östlich bis Chagres bewohnen, sich als den Tschibtscha verwandt erweisen, und ebenso die verschiedenen, unter einander verwandten Gruppen der Talamanca, welche an der Ostseite von Costarica zwischen dem 9. und 10. Grade (Tiribi, Bribri, Cabeçar, Estrella, Tucurrique u. s. w.) und (durch Einwanderung von da) auch in einem kleineren an der Südwestküste entsprechenden Gebiete (Terraba und Boruca) leben. Man vergleiche die Karte bei Hrn. Bovallius, Resa, Bd. I. Die Thatsache der Verwandtschaft dieser obwohl vom südamerikanischen Festland abgesonderten Dialekte ergiebt sich aus den Sprachproben, welche von William Gabb (Proc. of the Am. Philos. Soc. 1875, XIV, Philadelphia), Hrn. Thiel (Apuntes lexicograf. de las leng. y dial. de los Ind. de Costarica 1882), und (als Vocabulare der Guaimi, Dorasken u. s. w.) von Hrn. Pinart (l. c.) veröffentlicht sind.

Digitized by Google

Ein dringendes Bedürfniss sind ausführlichere grammatische Abrisse dieser Stämme. Eine Grammatik des Bribri-Dialektes soll durch Hrn. Thiel in Aussicht stehen. Ein Theil von Hrn. Thiel's Vocabularen ist auch durch Hrn. Polakowsky, Arch. f. Anthr. 1883, veröffentlicht.

Die sprachliche Stellung der zwischen den Talamanca und der Grenze von Nicaragua wohnenden Guatuso ist jedoch nach den gegebenen Vocabularen noch vollständig ungewiss.

Vollständig in Räthsel gehüllt ist ferner die Stellung der Coiba (in Panamá und Darien), von welchen zahlreiche, aber immer nur kurze und wenig sich ergänzende Vocabulare vorliegen (vergl. Hr. Pinart S. 48: die Literatur in den Anmerkungen). Nicht als ob das Coiba keine sprachlichen Berührungen zeigte, wie etwa das Tschokó[1]) südlich von ihnen, für welches wichtigere Beziehungen noch vollständig fehlen, sondern das Coiba zeigt allerdings nicht wenige lexikalische Berührungen mit den Idiomen der Tschibtscha, besonders auch denen der „Aruak", allein sie sind nicht derartig, dass man daraus schon auf ihre verwandtschaftliche Stellung schliessen könnte. Unstreitig haben die Coiba mindestens starke Einflüsse von Seiten der Tschibtscha oder ihnen verwandter Stämme erfahren (ähnlich wie die Tschimila, wenn sie dem Tschibtscha unverwandt sind). Kulturelle, von dem Sprachstamm der Tschibtscha ausgegangene Einwirkungen sind also durch ganz Darien und Panamá erweislich. Nur gestaltet sich die historische Anschauung ganz verschieden, wenn man die Coiba, als den Tschibtscha stammfremde

[1]) Sprachlich ist das Tschokó leidlich bekannt (vergl. Hr. Bastian Zeitschr. f. Ethn. 1876, VIII 359 f.), aber noch nicht genügend geographisch. Ausgedehnte Sprachproben des Tschokó sind von Hrn. Greiffenstein l. c. 1878, X 134 f., aber unter der Anführung als Dialekt von Chamé (also Panamá) gegeben. Nördlich vom San Miguel Fluss wird aber überhaupt kein Tschokó gesprochen, daher ist die Anführung der Herkunft von Chamé irrig. Der Dialekt stammt also nur daher, woher auch Hrn. Bastian's Vocabulare herrührten (aus dem Süden). In gleicher Weise erweist sich ein Vocabular, welches in Tucará am Rio Verde (im Sinu-Flussgebiet) aufgenommen ist, und zugleich die Sprache von San Blas wiedergeben soll, als reines Tschokó. Hier muss also die Angabe von Uebereinkunft der Sprache von San Blas mit der von Tucará, wegen des nachweislichen Fehlens des Tschokó nördlich vom San Miguel Fluss, gleichfalls auf einem Irrthum beruhen.

135

Digitized by Google

Nationalität, den diesen in Veragua und Costarica verwandten Stämmen im Süden wie einen Riegel vorgelegt denken muss, oder aber unter Annahme ihrer Verwandtschaft mit den Tschibtscha unmittelbaren geographischen Anschluss der den Tschibtscha verwandten mittelamerikanischen Stämme in Süd-Amerika findet. Aehnlich ist auch noch die Stellung der Dorasken unbekannt.

Neben den sprachlichen Beziehungen zwischen Costarica Veragua und südamerikanischen Theilen Colombias stehen andere kulturelle Beziehungen, welche sich z. B. in überraschenden Uebereinstimmungen der Geräthe äussern. Die Uebereinstimmungen sind so gross, dass sie den Schluss auf eine einheitliche über diese Gebiete ausgedehnte Kulturform zu erlauben scheinen.

Die Goldfiguren Costarica's (vergl. Hr. Holmes: Rep. of the Bur. of Ethnol. 1888, VI 41 Fg.) und solche von Antioquia weichen z. T. ganz unwesentlich von einander ab, ebenso kreisförmige Brustplatten von Gold, welche in Gräbern Costaricas und des Cauca Thales (s. Kultur u. Industr. südam. Völker Th. I, Taf. 23 Fig. 11) gefunden werden. Die Steinbeile von Chiriqui (s. Hr. Holmes l. c. S. 31) gleichen vollständig Steinbeilen aus Theilen des Cauca Thales. Die keramischen Formen von Costarica (nebst Chiriqui) und Cauca Thal (unter Hinzunahme solcher der Tschibtscha) entsprechen einander. Drei Gefäss-Stile treten besonders in Costarica (nebst Chiriqui) hervor: 1. bemalte Gefässe (z. T. mit Negativmalung), 2. Gefässe mit federartigem gravirtem Muster (l. c. S. 89 Fig. 122) und 3. solche mit plastischen schnurartigen Ornamenten, welche durch Löcher kettenartig gegliedert sind. Alle drei Stile treten, sowohl im Ganzen wie z. T. auch in den einzelnen Exemplaren unterscheidungslos, auch im Cauca Thal auf. Der zweite der erwähnten Stile soll nach Hrn. Hamy zugleich der der Sierra Nevada sein, was nicht schlecht passen würde. Der dritte der Stile findet sich identisch auch auf Porto Rico (s. Hr. Mason: Smiths. Rep. 1876, S. 372 Fig. 8). Menschen und Froschfiguren, auf dem Gefäss in der Nähe des Randes angesetzt, verbinden die Keramik von Chiriqui (s. Hr. Holmes l. c. S. 63—69), mit der des Cauca Thales. Aehnliches kommt auch auf Porto Rico vor (s. Hr. Mason, l. c.: die bekannten thönernen Fratzen).

Digitized by Google

Ob diese starken kulturellen Beziehungen zwischen Costarica und Colombia wesentlich durch die Sprachverwandtschaften getragen waren, oder, noch durch andere Factoren bedingt, auf einer besonderen Linie neben jenen herschritten, ist eine Frage, welche zur Lösung noch nicht reif ist.

Schon Hr. Sievers und Hr. Herzog (s. bei Hrn. Polakowsky l. c.) haben Talamanca- und „Aruak"-Worte mit solchen anderer mittel- und südamerikanischer Sprachen verglichen. Wortvergleichungen zwischen Talamanca und Tschibtscha finden sich auch bei Hrn. Herzog, solche zwischen Talamanca und „Aruak" auch bei Hrn. Sievers. Aber alle diese Vergleichungen sind doch nur methodenlos unternommen. Sie beschränkten sich auf das reihenlose Herausgreifen einzelner Worte zu Vergleichen, welche nichts beweisen. Sie beschränkten sich dabei auch nicht auf eine kleine Anzahl für die Vergleichungen gut ausgewählter Sprachen, sondern verglichen alle möglichen Sprachen unter einander. Denn das reihenlose Herausgreifen einzelner Worte zu Vergleichen begünstigt ausserordentlich in allen möglichen Sprachen Beziehungen und Verwandte zu erkennen.*)

Die Wortvergleichungen der Herren Sievers und Herzog sind darum, selbst wo sie zufällig anscheinend richtiges bieten, wissenschaftlich wenig werthvoll.

Im Nachfolgenden sind methodischere Wege für die Vergleichung befolgt worden. Die Vergleichungen mit den Dialecten der Guaimi sind deswegen noch verhältnissmässig dürftig, weil, ausser den kurzen Vocabularen bei Hrn. Pinart, aus ihnen noch nichts veröffentlicht ist. Aber aus den weniger erkannten Uebereinstimmungen dürfte schon hervorgehen, dass die Guaimi verwandtschaftlich eng zu den benachbarten Talamanca stehen.

Ausgegangen ist von Wortvergleichungen. Wollte man bei südamerikanischen Sprachen mit der Vergleichung des Baues der Sprachen beginnen, so würde man, zumal da derselbe in seltenen Fällen so eingehend bekannt wird wie der

*) Bei Hrn. Sievers (S. 155) scheinen: „Guck", „Nu-Aruak", „Tupi" und „Cariben" noch aequivalente Begriffe zu sein. Das sollte doch 1888 nicht mehr möglich sein!

Digitized by Google

indogermanischer Sprachen, wenig Ergebnisse haben. Die gegebenen Wortvergleiche erhalten aber hier schon eine wichtige Unterstützung durch Auffindung bestehender Lautgesetze, auf welche man für gewöhnlich bis jetzt bei Vergleichungen südamerikanischer Sprachen verzichtet hat. Die Auffindung von Lautgesetzen unterstützt wissenschaftlich die Annahme tieferer Verwandtschaften der Völker. Grammatiken des Köggaba und Tschibtscha sind publicirt. Trotzdem führt eine eingehende Vergleichung des Baues dieser Sprachen an der Hand

		Tschibtscha	Aruak				
			Köggaba	Guamaka	Bintukua		Bribri
							I. Zahl-
1	Eins	ata	éizua	íschkua		1	et
2	Zwei	boza	máujua	móa	móga	2	but
3	Drei	mica	máigua	máigua	máikana	3	mnyát
4	Vier	muyhica	maké-uña	maké-gua	makéiba	4	keng, ka
5	Fünf	hyzca	hatschí-uña	atschí-gua	asé-ba	5	skang
6	Sechs	ta	taij-uña	tainn-úa	tschíngua	6	terl
7	Sieben	cuhupca	kúgua	kúgua	kóga	7	kúgu
8	Acht	suhuza				8	oschtan
	Acht		ábi-kua	ámbiegua	abé-ba		pai. pa
9	Neun	aca		ihká-gua		9	
							II. Körper-
10	Kopf	zysqui	zankalla			10	
11	Gesicht	uba	(uáca)			11	wo
12	Auge	upcua	uba	uma		12	
13	Nase	saca	niksaiñ			13	dschíkut
14	Mund	quyhyca	kahka	köhká	kahka	14	
15	Ohr	cuhuca	kúka			15	kukú
16	Kinnbacken	quynhua				16	kádschua
17	Zunge	pcua				17	kú
18	Zahn	sica				18	aká
19	Backzahn	hyco	hakáuiñ			19	
20	Haar	zye	sáiñ	schá		20	
21	Kehle	fiza, bize				21	
22	Schulter	pcuaqueba	kukúba			22	

Digitized by Google

dieser Grammatiken zur Zeit noch nicht zu Ergebnissen. Glücklicherweise ist in diesem Falle die Verwandtschaft der Stämme ganz fraglos. Wahrscheinlich liegt also die Ergebnisslosigkeit der grammatischen Vergleiche an dem Unzureichen der sprachlichen Abrisse. Hätten wir für viele südamerikanische Sprachen erst so genaue Abrisse wie für die indogermanischen Sprachen, so würden gewiss auch auf diesem Gebiete die grammatischen Vergleichungen schon weit aussichtsvoller sein.

Talamanca*)					Guaimi†)		
Cabeçar	Tiribi	Terraba	Brunca		Valientes	Murire	Muoi
wörter.							
*ét*ku			*et*sik	1	kra*ti*	gdai*te*	gdai*te*
*bót*ku	*pug*da	krá*bu*	*bug*	2	kro*bu*	gda*bu*	gda*bu*
mnyar	*myá*re	kra*miá*	*mang*	3	kro*mo*	gda*mai*	gda*meu*
kier	*pkégn*de	kra*buking*	*bách*kan	4	kro*boko*		
skera	*schkégn*de	kra*schking*	*kchis*skán	5			
*tér*lu	*tér*de	kra*tér*	*tes*chan	6	kro*ti*		gda*tiri*
kul	*kógu*de	kra*kók*	*ku*chk	7	kro*kugu*		gda*guge*
pagl			och tan	8			
				9			
theile.							
dzekung, tsuko			sagrá	10	thokua**)	čuga	čugama
wo		bokwó		11			
				12	ogua	guagava	guavama
dschik		nékwo		13		čegua	sema
kókwu,kúra	kámo		kása	14			
zgokú	kwóngwo	kwóngwa	kwága	15			
			kwátkwa	16			
ku	ku	ku		17			
ka	kowó			18			
				19			
	kógzn	kóngzn		20			
		béngso		21			
kóka				22			

*) Die von Gabb gegebenen Vocabulare sind zu Grunde gelegt. Die mit † bezeichneten Vocabeln (z. B. Guaimi ganz) stammen aus den Vocabularen von Pinart. Das Tschibtscha Glossar nach E. Uricoechea (span. Alphabet). — **) th englisch.

Digitized by Google

		Tschibtscha	Aruak			Bribri	
			Köggaba	Guamaka	Bintukua		
							II. Körper-
23	Nagel	coca	kaksoma			23	
24	Brüste	chue	sumí	túlu		24	tsu
25	Brust	fihista*)				25	betsi
26	Bauch	ie, ieta	jíja			26	nyáwe
27	Nabel	mue		madla	mŏna	27	mówo
28	Leber	hosca				28	chke (Galle
29	Niere	hete				29	dila
30	Lenden		nugha			30	tu
31	Urin	hysu	huísi			31	
31a	Blase	hysugue	huisbúnku			31a	
32	Schwanz	suhuca	núgui			32	
33	Fuss	quihycha	káza	ksá, kŏsó		33	ketscha
34	Fusssohle	fihista	bíta			34	ptu
35	Fleisch	chihica				35	tschiká
36	Blut	yba	abi	ama		36	pe
37	Adern	chihisa	tschischi-uálla	schiuána		37	
38	Schweiss	xium	uíji			38	
							III. Thiere
39	Hirsch	guahagui	sŭgui			39	
40	Tiger		karhlabe			40	
41	Vogel	sue	nuba			41	du
42	Fisch	gua	uñ, uña			42	
43	Schlange	tacbi	kebí tághbi			43	kebé
44	Schildkröte	cuegui				44	kwi
45	Kröte		maukuí			45	buké
46	Fliege	chue				46	sitschú
46a	Fliege	(ibsa)				46a	(schíbu)
47	Biene	busua				47	bur
48	Ameise	ize	iza			48	tsa
48a	Wurm	iegui	jí			48a	nya
49	Sandfloh	muyza	maschi			49	
50	Laus	cue, cumne	kúi			50	kung
51	Niss	cuiga	kuiská	kuíhka		51	
52	Tabak	suaguaia	nóai			52	dawá
53	Mais	aba	éibi	iém		53	

*) Vergl. No. 24.

Digitized by Google

Talamanca					Guaimi		
Cabeçar	Tiribi	Terraba	Brunca		Valientes	Murire	Muoi
theile.							
				23			
tsu				24			
				25			
nyá-wi				26			
mó-wo				27			
				28			
				29			
tubru				30			
				31			
				31a			
				32			
kitscha				33			
ptu				34			
				35			
pi			dschibí	36			
				37			
				38			
und Pflanzen.							
				39			
	kro-sía		kurá	40			
du			dutsút	41	nukua		
			ung	42	gua	oe	tegava
kebí			tabék	43		the-gebe*)	thekebe*)
kwi				44			
				45			
				46			
				46a			
				47			
ksá-wak				48			
dschó-nya				48a			
				49			
kung	kung	kung		50			
				51			
duwá	dowó			52	so	ču	duga
	ep	ep		53			

*) th englisch.

Digitized by Google

		Tschibtscha	Aruak			Bribri
			Köggaba	Guamaka	Bintukua	
						III. Thiere
54	Aji	quibsa			neibu*)	54 depa†*)
55	Baum	quye	kálli	kann	kann	55 kar
56	Flügel	gaca	gũihkalla		kuí	56
57	Blatt	quyeca				57 kodschuk
						IV. Erde
58	Erde	hicha				58
59	Stein	hyca	hagui			59 ak
60	Sand	guanza				60
61	Asche	sucta				61
62	Gold	nyia	niúba			62
63	Salz	nygua	náku			63
64	Wasser	sie	ni	yíra	ye	64 di
65	See	xiua	núia			65
66	Feuer		gokséiñ	gué	guéi	66
67	Sonne / Tag	sua	núi	yuí / yuía	yuía	67
68	Nacht	za	seitsún			68 tsónni (Abend)
69	Mond	chie				69 sí-wo
70	Stern	fagua				70 bék-wo
71	Wolke	faoa	móui	móña		71 mo
72	Regen	siu				72
						V. Verwandtschafts- und
73	Gemahl	sahaoa	séua			73
74	Bruder	pquyhita				74
75	Tante / Onkel	zuaia	súia			75
76	Tante	gyi	kukuí			76
77	Schwägerin	gyca				77
78	Schwiegervater	tschiquy				78
79	Freund		pebo			79

*) Lautlich regelrecht, wenn das Wort im Tschibtscha *siba* lautete.

Digitized by Google

Talamanca					Guaimi		
Cabeçar	Tiribi	Terraba	Brunca		Valientes	Murire	Muoi
und Pflanzen.							
		chiboh†*)		54	niva*)	čio*)	ceu*)
kar	kor		krang	55	kri	gli	gli
			ka	56			
gú				57			
und Himmel.							
hízhuk				58			
hak	ak		kang	59	cho**)	ke	chari**)
ksong				60			
	prúnschuk			61			
				62			
				63			
di	di	di		64		či	či
				65			
dschikó	yuk	yuk	dschíkra	66			
						čoi	čui
				67			
tsána (Abend)				68			
			tebé	69	(so)	dai	daivira
	d-be-rá-kwo			70	muke	beu	veu
mo	pong	pong	bok	71			
	schunyó	schunyó-ngwa		72			
Standes-Verhältnisse.							
				73			
kotá (Schwester)				74			
				75			
	kak			76			
				77			
	kégi			78			
hérbui	pei	pfei		79			

**) griechisch ch.

Digitized by Google

		Tschibtscha	Aruak				Bribri
			Köggaba	Guamaka	Bintukua		
							V. Verwandtschafts- und
80	Fürst	zippa				80	
81	Edler	uzaque				81	
82	Priester	chyquy*)				82	tsúgur
							VI. Geräthe und
83	Haus	güe	húi			83	hu
84	Weg	ie				84	nyoró
85	Azequia	siquie	niji			85	
86	Totuma	zokaz	touká	tóga		86	
87	Gürtel	chumbe				87	
87a	Gürtel	zimne (Faden)	niná	yíma		87a	
88	Kamm	cuza				88	kasch
89	Nadel	pchigua				89	diká
90	Name	ahyca				90	kye
91	Spitze	obta				91	betá
							VII. Zeit- und
92	gehen	inascua				92	ína (kommen)
93	kommen	ixyqui				93	ischkú
94	schlafen	aquybu	kabáschi	kaúnhua		94	kipúk
95	hauchen	bcuquy-scua				95	
96	trinken	biohoty-suca				96	
97	sterben	bgyscua				97	
98	kämpfen	ze-caxue-scua	kák-schihiñ			98	
99	leeren	ytuc-bza-scua	itu-tsung			99	
100	klein	ingue	nángutse	ingüi = 1.		100	
101	alt	tybacha	duéiba			101	

*) Vergl. Antillen: *Zeques*.

Digitized by Google

Talamanca					Guaimi		
Cabeçar	Tiribi	Terraba	Brunca		Valientes	Murire	Muoi
Standes-Verhältnisse.							
Darien: tiba				80			
Darien: saco				81			
				82			
a. Kulturerzeugnisse.							
hu	u		uh	83	xu*)	xu*)	hu
nyára				84			
				85			
dka	yigúk		dschúnkra	86			
			suámp-ka	87			
				87a			
		kúntschi	kasch	88			
				89			
				90			
				91			
Eigenschaftswörter.							
				92			
				93			
			kap	94	kobieñ		kövikae
wúkwa	bukwázong	bakwozung		95			
idschú	iózong		idscháng	96			
	bakéto			97			
				98			
				99			
				100			
				101			

*) ch griechisch.

Digitized by Google

		Tschibtscha	Aruak				Bribri
			Köggaba	Guamaka	Bintukua		
							VIII. Pronomina,
102	ich	hycha cha				102	(ye) che
103	du	mue, ma	mi, ma			103	be, ba
104	wir	chie				104	sehá
105	euer	mi	mimihí			105	
106	wer	xie	kihí hía			106	dschi
107	wenn	fica				107	
108	weshalb	npcuaco	hiangúak			108	
109	mehr	ingy				109	ki
110	oben	gyna				110	
111	nein	za, zynga				111	zhámko

Infolge der gegebenen Tabellen wird man verstehen, wie es möglich war, dass, wie Piedrahita angiebt, mit Leichtigkeit Leute aus der Gegend der Sierra Nevada sich mit den Tschibtscha von Bogotá verständigen konnten. Wahrscheinlich wurde auch mancher Köggaba-Ausdruck von den Tschibtscha, mancher Tschibtscha-Ausdruck von den Köggaba noch verstanden, wo die vorliegenden Vocabulare weit auseinander gehende Ausdrücke bieten.

Wenn die Uebereinstimmungen zwischen Tschibtscha- und Aruak-Vocabeln einerseits, Talamanca- und Guaimi-Vocabeln andererseits in den Tabellen nicht zahlreicher sind, so liegt dies einerseits daran, dass diese mittelamerikanischen Idiome gegenwärtig von den ihnen in Südamerika entsprechenden weiter abstehen, als die Aruak-Dialecte vom Tschibtscha, andererseits ist es aber auch zum Theil die Schuld der Vocabulare, indem vielfach schon die Begriffe, an deren Aequivalente man Vergleichungen anknüpfen will, in den verschiedenen Vocabularen nicht übereinstimmen.

Soweit die Zahl der lexikalischen Uebereinstimmungen der Guaimi- und Talamanca-Dialecte mit den Aruak-Dialecten und dem Tschibtscha nicht für ausreichend befunden wird, die

Digitized by Google

Talamanca					Guaimi		
Cabeçar	Tiribi	Terraba	Brunca		Valientes	Murire	Muoi
Partikeln, Adverbia.							
(yis)				102			
bas, be	pa	fa		103			
schíya	sching (wir)			104			
(unser)	schíya (unser)						
	poi			105			
dschi	i	e		106			
míga				107			
				108			
ikí				109			
kírgga	kínggo			110			
		zhémi		111			

Annahme innerer sprachlicher Verwandtschaft zu begründen, muss die Zahl der zwischen diesen Sprachen bestehenden und z. Th. streng durchgeführten Lautgesetze den Beweis dieser inneren Verwandtschaft liefern. Nachstehend seien eine Anzahl solcher bezeichnet.

Vocalischer Anlaut des Tschibtscha ist in den mittelamerikanischen Dialecten abgeworfen, vergl. die No. 1, 5, 11, 28, 29, 36, 48, 81, 90, 91, 94, 109.

Innere Kürzungen lassen sich constatiren unter No. 4, 34, 60, 86.

Ganze consonantisch beginnende Silben sind in Wegfall gekommen, siehe No. 18, 43.

Ebenso ist der Auslaut häufig gekürzt. Schlussvocale, welche (im Tschibtscha) *i*, *o* oder *u* folgen, sind abgeworfen, vergl. No. 69, 64, 106; 71; 17, 24, 27, 41, 46, 50, 83. Schlussvocale nach *c*, *p*, *t* sind abgeworfen, vergl. No. 13, 77, 59, 57, 3, 7; 53; 1, 2, 88. Ganze consonantisch beginnende Silben sind abgeworfen, vergl. No. 14, (30,) 22.

Schwierige Lautverbindungen sind vereinfacht, vergl. No. 10. Bei Verbindungen von *pc* ist gewöhnlich *p* weggefallen, vereinzelt *c*, bei vorkommendem *pch*: *p*, vergl. No. 12, 17, 7, 22, 74, 95, 89.

Digitized by Google

Regelrecht entsprechen sich:

Tschibtscha	Aruak-Dialecte	Talamanca	Guaimi
s	*n* oder *y* (selten *t*)	*d*; selten *y* oder *n*	*d*, *č*(*s*, *d*) oder *n*

vergl. No. 67, 32, 41, 52, 64 (85), 13, 80, 86, 87.

Aehnlich verhält es sich mit Tschibtscha *ch*, vergl. No. 69, 89, bisweilen tritt dafür mittelamerikanisch *ts* auf, vergl. 24, 82.

Für Tschibtscha *z* erhält sich mehrfach der Sibilant, vergl. No. 10, 5, 8, 21, 48, 49, 60, 68, 81, 88, 111.

Die Muten erfahren im Ganzen keinen Wechsel, nur die labiale geht in Aruak-Dialecten mehrfach in die Liquida (*m*) über, vergl. No. 2, 36, 53; Tschibtscha *f* erscheint in mittelamerikanischen Dialecten durch *b*, *p* oder *m* vertreten: No. 21, 25, 34, 70, 71, 107.

Ebenso existiren für den Vocalwandel bestimmte Gesetze. Tschibtscha *y* ist in den Aruak-Dialecten der Regel nach durch *a* oder *ö*, in den mittelamerikanischen durch *e* (oder *a*, *i*, *o*) vertreten. Man vergleiche No. 10, 14, 19, 33, 77, 49, 59, 36, 63, 94, 4, 5 u. s. w.

Aehnlichkeiten im Bau der Sprachen wollen sich bis jetzt nur in Bezug auf wenige Endungen und einige allgemeine Charakterzüge erkennen lassen.

Der Imperativendung *-u* des Tschibtscha entspricht die gleiche Endung des Bribri, der Präsensendung *-suca* des Tschibtscha: *-zung* oder *-zong* des Tiribi und Terraba.

Plural und Genus sind in diesen Sprachen unausgebildet. Im Köggaba kommt die Pluralendung *kuein* vor, welche durch Entlehnung der caribischen Pluralendung *kom* (vergleiche auch Ketschua: *kuna*) zu entsprechen scheint. Um so reicher scheint in allen diesen Sprachen die temporale Ausbildung zu sein.

Die Wortstellung im Satze ist im Bribri, Köggaba und Tschibtscha identisch, d. h. (der Formel nach):

Genitiv, Nominativ, Attribut; Accusativ; Verb.

Diese Stellung ist zugleich eine im Allgemeinen auffallende und giebt zugleich die genaue Inversion der Wortstellungen wieder, welche im Caribischen und Arawakischen üblich und darum gewiss mit der jener Sprachen recht wenig verwandt sind.

Nachstehend seien noch Uebereinstimmungen der Coiba-Sprache mit dem Tschibtscha und ihm verwandten Dialecten aufgeführt.

Digitized by Google

	Coiba	Tschibtscha	
Mond	*ni*	*chie*	
Kopf	*tschagla*	*zysqui*	Kögg.: *zankalla*
Auge	*imia, ibia*	*upcua*	
Mund	*kahka*	*quyhyca*	
Ohr	*hugua*	*cuhuca*	
Zunge	*quawpina*	*pcua*	
Zahn	*nukala*	*sica*	
Haar	*chagli*	*zye*	Guamaca: *schá*
Mann	*mastola*	cf.: *muisca*	
Blut	*ape*	*yba*	
Hirsch	*cogue*	*guahagui*	
Fisch	*hugua*	*gua*	
Schlange	*nagupe*	*takbi*	
Mais	*opa*	*aba*	
Baum	*car*	*quye*	Kögg.: *kalli* Bribri: *kar*
Stein	*acua*	*hyca*	
Gold	*yrabra*	*nyia*	Kögg.: *niúba*
Wasser	*ti*	*sie*	
Feuer	*cho*		„ *gokséiñ*
schlafen	*kapenai, kapie*	*aquybu*	
du	*pée*	*mye, ma*	Bribri: *be, ba*
eins	*kuasak(kontzugo)*	*ata*	Guam.: *íschkua*
zwei	*pokwa*	*boza*	Bintuk.: *móga*
vier	*pakegua*	*muyhica*	Guam.: *maké-gua*
sechs	*nerkua,indriquah*	*ta*	cf. Bribri: *ter*
sieben	*kúgule*	*cuhupca*	

Auch das Tschimila zeigt einzelne lexikalische Aehnlichkeiten. Die Aufstellung einer Grammatik und eines Lexikons des Tschimila wäre in Anbetracht der älteren historischen Bedeutsamkeit dieses Stammes noch besonders erwünscht.

Die vorstehenden Sprachvergleichungen dürften zur Genüge die sprachliche Verwandtschaft der Tschibtscha, der Aruak-

Digitized by Google

Stämme in der Sierra Nevada von Santa Marta, und der Guaimi und Talamanca Horden in Veragua und in der Südhälfte Costaricas erwiesen haben. Die drei Sprach- und Völkergebiete (in Central Amerika, der Sierra Nevada, und dem Hochlande innerhalb der dritten colombianischen Cordillere) sind vollständig von einander getrennt. In Costarica und Veragua sitzen die Stämme gelehnt an Gebirge, von zwei Seiten durch Meere gedeckt, in der Sierra Nevada in den höchsten und unzugänglichsten Theilen des Gebirges, ohne heutigentags in freiere Gebiete hinaus sich zu erstrecken. In Cundinamarca und Boyacá sassen die Tschibtscha auf Hochthälern auf einem Hochplateau, welches durch umgebende Gebirgsabhänge vor Feinden gedeckt war. Feig waren die Aruak (s. Piedrahita, B, 3. K. 1). Aruak und Tschibtscha waren beide mit Nachbarvölkern in starke Fehden verwickelt. Die Aruak der Sierra Nevada waren von den kriegerischen Tschimila zurückgedrängt, unter Botschaft gebracht und feindselig behandelt. Die Tschibtscha führten dreissigjährige lange Kriege mit den in der Ebene benachbarten Panches, welche, obwohl an Cultur zurückstehend, dennoch immer und immer wieder gegen sie aufstanden und ihre schwache Cultur bedrohten. Die Thalgebiete des Magdalenenstromes und Sinuflusses waren von den Tschibtscha und ihren Verwandten frei. Auch ist nicht bekannt, dass in der 2. Cordillere den Tschibtscha verwandte Stämme ansässig gewesen wären. Die Guaimi sollen nach Cieza bei Herrera (s. Hr. Bancroft, Nat. Races of the Pac. St. 1875, I 796) früher in der Nähe des Darienflusses ansässig gewesen sein.

Diese Merkmale der Wohnsitze der Tschibtscha und ihrer Verwandten enthalten ein deutliches Bild zugleich ihrer Geschichte. Zwischen den colombianischen Gebirgen, welche sie einnehmen, in die Ebene hinaus weit erstreckt müssen sie früher gewohnt haben. Von Aussen (natürlich aus dem Osten und Südosten) hereinfluthende Stämme unterbrachen ihr friedliches Nebeneinander, erwiesen sich ihnen überlegen, verdrängten sie aus den Ebenen ganz und verjagten sie in die höchsten Theile der Gebirge (die Sierra Nevada und das Hochland der Cordillere), wo sie, befehdet von ihren Nachbarn, in

Digitized by Google

der Geschichte noch auftreten. Die Handelsbeziehungen, welche die Tschibtscha von ihrem Gebiete nach Norden und Westen unterhielten, stehen dieser vergangenen historischen Entwickelung selbständig gegenüber.

Die Tschibtscha müssen also eine der ältesten Nationalitäten in Colombia und in früherer Zeit daselbst unvergleichlich viel bedeutungsvoller gewesen sein.

Als die Tschibtscha zusammen mit ihren Verwandten noch in den colombianischen Ebenen sassen, kannten sie schon den Mais und den Tabak. Die Ausdrücke für beide, in den Formen wie sie an dem gemeinschaftlichen Sitze entwickelt waren, nahmen die einzelnen Zweige schon in ihre besonderen Sitze mit, und entwickelten sie dort regelrecht weiter. Die Baumwolle scheint noch nicht allgemein gebraucht gewesen zu sein, vielleicht überhaupt nicht. Denn die Aruak der Sierra Nevada einigen sich im Ausdruck dafür vielmehr mit den Cariben.

Sitten, Anschauungen und Gebräuche, welche in den Ebenen ausgebildet worden waren, nahmen die einzelnen Zweige auch in ihre neuen besonderen Heimstätten mit. Sehr auffallend muthet an den Tschibtscha ihr Interesse und ihr Cult für das Wasser an, während sie doch bedeutungsvolle Gewässer in ihrem kleinen Hochplateau nicht hatten. Der Fürst badete an einem bestimmten Tage im Jahre, mit Goldstaub bedeckt, in einem für heilig gehaltenen See. Nach dem Tode wurde er in einem goldenen Kahn im See versenkt. Das Wasser erinnerte die Tschibtscha an den Tod: bei dem Bad des El Dorado befanden sich die Abzeichen des Todes am Lande (Acosta). Nach dem Tode setzten die Seelen dem Glauben nach auf einem Floss über ein Wasser ins Jenseits.

Bei den Bezügen, welche hiernach Wasserfahrten auf die vorgestellte Reise ins Jenseits hatten, erinnert man sich unwillkürlich indonesischer und polynesischer Völker, für welche auf ihren kleinen Eilanden das Land jenseits des Wassers das irdische Jenseits ist und daher die Reise zu Wasser der Weg der Seelen nach dem Tode ist.

Die Tschibtscha haben entsprechende Vorstellungen auch nicht in Cundinamarca ausgebildet, sondern dieselben fertig aus

Digitized by Google

wasserreicheren Gebieten mitgebracht. Wenn ein Häuptling bei den Stämmen des Isthmus dem Tode nahe war, so opferte man Gold in den Fluss, um seiner Seele nach dem Tode freien Weg zu sichern. War er aber gestorben, so lud man seine Habseligkeiten und ein Abbild von ihm auf einen Kahn, mit welchem jene verbrannt wurden. Diese Gebräuche entsprechen ihrer Idee nach denen der Tschibtscha. Sie beweisen also ihren historischen Zusammenhang mit denselben, und es ist wahrscheinlich, dass sie einen Theil der, mit der Sprache über alle Angehörigen gleichen Stammes verbreiteten, nationalen Vorstellungen bildeten, nicht auf pädagogischem Wege durch Ueberbringen einer fremden kirchlichen Lehre äusserlich aufgepfropft waren. Auf Vertrautheit der den Tschibtscha verwandten Stämme mit dem Wasser deutet auch hin, dass (nach Hrn. Pinart) die Guaimi alle Inseln südlich vom Isthmus von Panamá und bei der Lagune von Chiriqui inne haben.

Nicht blos ihre Vorstellungen über das Wasser haben die Tschibtscha aus den Ebenen mitgebracht, sondern wahrscheinlich auch schon die Sitte des Bades des El Dorado. Alexander von Humboldt vermuthete schon höchst geistvoll, dass die Sitte des Bades des El Dorado in einem geheiligten Wasser, in dem kühlen Hochlande von Cundinamarca geübt, aus einem wärmeren Klima stammen müsse (Reise in die Aequin.-Gegenden, dtsch. von Hauff, 1860, IV 281). Er glaubte damals freilich noch an die Herkunft der Sitte aus den Ebenen des Orinoko. Durch den Nachweis älterer Sitze der Tschibtscha in tiefer gelegenen nordwestlichen Gebieten und durch den Nachweis dazu verwandter Volksvorstellungen am Isthmus scheint die Herkunft aus niedrigeren wärmeren Gebieten und zwar solchen des Nordwestens erwiesen.

Vielleicht führte die ganze Nation in älteren, später an der Verbreitung der Nation nicht mehr wieder zu erkennenden Zeiten z. Th. ein Wasserleben, welches abschloss, als die fremden einbrechenden Stämme ihre Anwesenheit in den Ebenen nicht mehr zuliessen. Die Küsten des Golfes von Darien hätten eine von diesen Gelegenheiten zu lebhafterer Bethätigung auf dem

Digitized by Google

Wasser, neben der Möglichkeit grösserer Entfaltung nach den Strömen zu landeinwärts bieten können. Die alte lautliche Gestalt, welche das Tschibtscha zeigt, scheint dabei den Hinweis zu enthalten, dass das Hochplateau von Cundinamarca und Boyacá den ältesten Sitzen der Nation schon verhältnissmässig nahe lag.

M. Reiss présente au Congrès deux mémoires linguistiques de M. Lucien Adam.

M. Lucien Adam. *Trois familles linguistiques des bassins de l'Amazone et de l'Orénoque.*

Il est universellement admis que de simples concordances lexiologiques ne suffisent point pour établir scientifiquement la parenté originelle de deux ou plusieurs langues, et que les rapprochements de mots auxquels se complaisaient les etymologistes de l'ancienne école n'aquièrent de valeur qu'à la condition d'être corroborés par des concordances grammaticales. Or, nombre de langues des bassins de l'Amazone et de l'Orénoque ne nous étant encore connues que par des vocabulaires, on sera tenté de contester à l'auteur de cette notice, la possibilité même d'une classification véritablement scientifique. Mais, indépendamment de ce que plusieurs de ces vocabulaires contiennent des formes soit nominales soit verbales ainsi que de courtes phrases, la force même des choses a fait que la plupart des auteurs de vocabulaires de second ordre ont, à leur insu, noté un certain nombre de formes grammaticales, en même temps qu'ils notaient des mots. On sait, en effet, que dans la généralité des langues américaines, les thèmes verbaux et certains thèmes nominaux sont régulièrement affectés de particules pronominales indiquant la personne qui agit ou qui possède. Il y a donc, dans la majorité des vocabulaires de quelque importance, des éléments d'ordre grammatical d'une très-grande valeur, les pronoms qui représentent les deux premières personnes, au nombre singulier, étant de surs témoins de la parenté originelle. Quand le Caraïbe des îles s'est formé par un mélange de caribe et d'arrouague, les hommes ont continué á se servir des pronoms caribes de la 1ère et de la 2ème

Digitized by Google

personne, alors qu'ils avaient adopté l'usage des pronoms arrouagues de la 3ème personne.

I.

La famille qui a reçu, du P. Gilij, le nom de *Caribe* comprend les dialectes anciennement ou actuellement parlés par les tribus dont la liste suit:

Tamanaques, sur les rives du Cuccivero affluent de droite de l'Orénoque;

Chaimas, Cumanagotes, dans l'ancienne province de Cumana;

Cariniacos, sur la rive droite de l'Orénoque, au confluent du Rio Caura;

Akavaïs, Pianogotes, Tiverigotes, Maquéritaris, Caribisis, Voyavaïs, Paravilhanas, Macusis, Vaiyamaras, Arecunas, dans la région du Rio Branco supérieur et dans la Guyane anglaise;

Trios, dans la région des sources du Corentyn;

Yaos, sur divers points de la côte des Guyanes;

Galibis, dans la région du Golfe de Paria et dans la Guyane française;

Roucouyennes, entre le haut Oyapok et le haut Paru;

Apalaïs, sur la rive droite du Paru inférieur;

Carijonas, dans la région des sources du Yupura affluent de droite de l'Amazone;

Bakairis, dans la région des sources du Schingú.

La parenté originelle de ces langues ou dialectes est démontrée par des concordances lexiologiques profondes, et par des concordances grammaticales portant sur les démonstratifs, les pronoms interrogatifs, la représentation des deux premières personnes.

Démonstratifs.

a) Galibi *ini* cela, *ene-bo* là; Cumanagote *eni-re, tš-eni-re, tš-en* cela; Chaima *tš-en, en,* cela; Tamanaque *tš-ene-re* cette chose; Roucouyenne, Cariniaco *ine-le* lui; Bakairi *ne-la* lui.

b) Tam. *macke, mocke* ce, cette; Bak. *maka* il; Carijona *moke* cela, *mohko-ro* lui, elle; Gal. *moko, mok* celui-là, lui, il; Cum. *mueke* ce, *eki-re* il; Chaima *mueke-re* ce; Tam. *kre-re* lui

c) Cum., Chaima *metše, meze* ce, cette; Gal. *mose* celui-là, lui.

Digitized by Google

d) Tam. *mo-re* ce, cette; Cum., Chaima *mue-re* cela; Bak. *me-ra* celui-ci, *ma-l* celui-là; Akavaï *mu-rra* ce, cet.

e) Cum. *mueni-re, muen* celui-là; Gal. *moonii* cela.

f) Rouc. *se-re* celui-ci, *he-le* cela; Akav. *se-rra* ce; Bak. *ši-l* celui-ci; Gal *ye-ri* ceci, celà.

Pronoms interrogatifs.

a) Personnes: Tam., Chaima *ane-k* qui? Gal. *ana-k, ano-ke, no-ke, ne-k;* Carin. *ano-ke;* Cum. *ene-ke;* Rouc. *eni-k.*

b) Choses: Chaima *eti* quoi? Rouc. *eti-he, ete;* Macusi *etu;* Gal. *ete, ote;* Cum. *et;* Carij. *ete-ke;* Bak. *oti, oti-hi-l, oti-ma-l.*

Indices des deux premières personnes.

a) Tam. *y-apoto-i* mon capitaine, *a-v-apoto-i* ton capitaine.
Rouc. *y-apoto-ri* mon capitaine, *a-d-apa-ri* ton bras.
Cum. *y-apue-r* mon bras, *a-y-apue-r* ton bras.
Chaima *u-y-apue-r* mon bras, *a-y-ezen* ton maître.
Akav. *y-enu-ru* mon oeil, *o-y-akwa-ri* ton âme.
Gal. *i-preti* ma femme, *y-enu-ru* mon oeil; *a-muru* et *o-muru* ton fils.
Yao *y-ape-li* mon bras, *ho-pata-li* ta bouche.
Carij. *y-enu-ru* mon oeil, *a-pana-ri* ton oreille.
Parav. *j-epe-lü* mon front, *a-pana-lö* ton oreille.
Macusi *i-manatü* mon lait, *o-entsa* ta main.
Bak. *i-y-ume* mon père, *o-ume* ton père.
Trio, Caribisi, Vaiyamara, Arecuna *y-enu-ru* mon oeil.
Maquéretari, Pianogote *y-oana-ri* mon nez; Voyavaï *y-una-ri* mon nez; Apalaï, *y-anu-ru* mon oeil; Tiverigote *u-pti* mon pied.

b) Cum. *hu-ara'še* je le porte, *m-ara-tše* tu.
Chaima *tš-enea-z* je le vois, *m-enea-z* tu.
Tam. *t-are-i* je l'ai porté, *m-are-i* tu.
Gal. *s-onu-i* je l'ai mangé, *m-onu-i* tu.
Bak. *s-itale* je vais, *m-itale* tu.
Rouc. *s-eta-i* je l'ai entendu; Carin. *s-enuda* je bois. *m-usa* tu vas; Apal. *s-inek-se* je dors; Parav. *adia m-elö* où vas-tu?

Le parler des hommes dans le caraïbe des îles était le débris d'un dialecte foncièrement caribe, Ex.: *i-mulu* mon fils,

Digitized by Google

i-bata-li ma bouche, *a-tšanum* ta mère, *e-y-eti* ton nom. Quant aux dialectes caraïbes actuellement parlés dans l'Amérique centrale, je ne connais que les quelques mots utilisés par M. K. von den Steinen et j'y note le possessif *u-j-apu* ma main.

Je n'ai fait figurer dans la famille caribe ni le *Pimenteira* parlé dans la région comprise entre les Rios Paruahyba et San Francisco, ni le *Palmella* parlé dans la région comprise entre les Rio dos Baures et le Rio San Miguel affluents de tête du Madeira, parce que toute indication grammatticale faisant défaut, les concordances lexiologiques ne sont point confirmées.

II.

La famille qui a reçu, du P. Gilij, le nom de *Maïpure*, dénomination à conserver en l'honneur du grand américaniste, est loin de présenter, au point de vue lexiologique, la même homogénéité que la famille caribe. Il y a un certain fond commun primitif, mais cette famille se divise en sous-groupes suffisamment accentués, et les discordances y alternent avec les concordances de telle sorte que l'ensemble forme comme un écheveau irrémédiablement embrouillé. Elle comprend les langues anciennement ou actuellement parlées par les tribus dont la liste suit:

Maïpures, sur les rives du Ventuari et du Sipapu affluents de droite du haut Orénoque;

Banivas, sur les rives des Rios Tomo, Maroa, Javita, Içanna, Ixié, Atahuapo;

Barés, sur les bords des Rios Guainia et Atahuapo;

Manaos, sur les bords du Padauiry affluent de gauche du Rio Negro;

Uirinas, Jabaanas, sur les bords du Marari et du Marauia affluents de gauche du Rio Negro;

Piapocos, sur les rives du Rio Guaviare inférieur;

Tarianas, sur les bords du Rio Uaupes affluent du Rio Negro;

Uainumas, dans la région comprise entre le Cauinari affluent du Yupura et le Rio Upi affluent de l'Iça-Putumayo;

Cauixanas, auprès du Lac Acunauy, dans la région du Yupura;

Mariates, dans la région de l'Iça-Putumayo inférieur;

Digitized by Google

Jumanas, entre le Yupura et l'Içа-Putumayo, au confluent du Joami et du Pureos;

Passés, dans la région du Yupura inférieur;

Marauhas, entre le Javary et le Jutaï affluents de droite de l'Amazone;

Moxos, entre les Rios Mamore et Guapore affluents de tête du Madeira;

Baures sur les bords du Rio de ce nom;

Avrouagues, entre les embouchures de l'Orénoque et celle du Surinam;

Goajiras, dans la péninsule de ce nom;

Antis ou *Campas*, dans la région du Santa Ana et de l'Apurimac.

La parenté originelle de ces langues ou dialectes est démontrée par des concordances grammaticales portant sur la distinction générique et sur l'expression de la personnalité, ainsi que par un certain ensemble de concordances lexiologiques.

Distinction générique.

Arrouague: *Kaimat-i* méchant, *Kaimat-u* méchante; *l-u-bbaru-n* la hache de lui, *t-u-bbaru-n* d'elle; *l-i-peru-n* le chien de lui, *t-i-peru-n* d'elle; *l-e-hebbe* la vieillesse de lui, *t-e-hebbe* d'elle.

Goajira: *anash-i* bon, *anas-e* bonne; *manoisa-i* muet, *manoisa-re* muette; *na-japo* la main de lui, *sa-japo* d'elle; *nö-i* la main de lui, *sö-i* d'elle; *n-ou* l'oeil de lui, *s-ou* d'elle.

Maïpure: *kurrikatua-ri* compatissant, *kurrikatua-u* compatissante; *aj-i* frère, *aj-a-u* soeur; *ani* le père de lui, *yu-ani* d'elle.

Piapoco: *kayave-ri* bon, *kayave-tso* bonne; *i-atua* la mère de lui, *u-atua* la mère d'elle.

Uainuma: *er-i-kiapi* la main de lui, *er-o-ieto* la fille d'elle.

Anti: *ir-i-ro* lui, *ir-o-ro* elle; *i-bango-te* la maison de lui, *o-bango-te* d'elle.

Baure: *re-pero* la servante de lui, *ri-pero* d'elle.

Moxo: *ma-ibope* le pied de lui, *su-ibope* d'elle.

Expression de la personnalité.

Anti: *nu-poro* mon visage, *pi-poro* ton; *nu-tzoque* j'arrache, *pi-tzoque* tu.

Digitized by Google

Maïpure: *nu-ani* mon fils, *pi-ani* ton; *nu-nava* je vois, *pi-nava* tu.

Moxo: *nu-muiria* mon vêtement, *pi-muiria* ton; *nu-nico* je mange, *pi-nico* tu.

Baure: *ni-tene* mon urine, *pi-tene* ton; *ni-imoco* je dors, *pi-imoco* tu.

Baniva: *no-bitsare* mon hamac, *bi-bitsare* ton; *no-tamaä* je danse, *pi-tamaä* tu.

Baré: *nu-kabi* ma main, *vi-kabi* ta; *nu-nica* je mange, *vi-jisa* tu veux.

Uainuma: *nu-ira* mon sang, *pa-noma* ta bouche, *p-eštako* ton nez; *no-irakha* je bois, *pi-atakuni* va prendre.

Tariana: *no-numa* ma bouche, *pa-pada* ton ongle; *nu-maka* je dors, *pi-teiguda* va prendre.

Piapoco: *nu-atua* ma mère, *pi-kapi* ta main; *na-yaka* je mange, *pi-yaka* tu.

Arrouague: *da-baru-n* ma hache, *bu-baru-n* ta; *d-ari* ma dent, *b-ari* ta; *d-a-tta* je bois, *bu-tta* tu.

Goajira: *ta-japo* ma main, *pa-japo* ta; *nö-i* ma mère, *pö-i* ta; *n-ou* mon oeil, *p-ou* ton; *ta-unjur-in* je cache, *pa-unjur-intu*.

Manao; *no-imiri* mon mari, *nu-tana* mon bras, *n-ay* ma dent, *po-é-ang* ta maison; *no-tüira* je bois.

Marauha: *no-para* mon ongle, *ni-siri* mon nez, *n-atu* ma dent; *pe-ziua* tu manges, *po-harra* tu cries.

Jabaana: *nu-kanu* mon bras, *na-ida* ma dent, *fu-iudagu* ta tête.

Mariate: *no-bida* ma tête, *nu-itako* mon nez, *pi-babada* ton coeur, *pi-ima* ton corps.

Jumana: *ni-kapy* ma main, *nu-pu* mon ongle; *nu-pana* ma maison, *po-pana* ta.

Passé: *no-kapi* ma main, *na-napaka* ma femme, *pa-napaka* ta.

Uirina: *n-aku-ke* mon oeil, *bi-bata* ton ongle.

Cauixana: *no-näne* ma langue, *na-ota* ma fille; *noa* moi, *pua* toi.

Le parler des femmes dans la langue Caraïbe était un dialecte foncièrement arrouague, Ex.: *niankei-li* petit, *niankei-ru* petite; *l-u-ku-šuru* la mère de lui, *t-u-kušuru* d'elle; *l-i-tsanum* la

Digitized by Google

mère de lui, *ti-tšanum* d'elle; *n-arametoyem* je cache, *b-arametoyem* tu.

Je n'ai point fait figurer dans la famille Maipure le *Pareni*, le *Caouiri*, le *Jucuna*, le *Cariay*, l'*Araicu*, le *Kustenau* qui sont cependant lexiologiquement apparentés de très-près avec le *Maïpure*, le *Piapoco*, le *Jumana* et d'autres dialectes, parce que les concordances de mots ne sont ici corroborées que par la présence de l'indice de la 1ère personne: *nu-*, *no-*, *ni-*, *na-*, *n.* M. K. von den Steinen a rencontré juste pour l'Anti où il se trouve que la 2ème personne est réprésentée par l'indice *pi-*, *p-* et où existe la distinction du Genre; mais, vu l'état lexiologique de la famille, la prudence conseille d'attendre que d'autres témoignages aient été produits.

III.

La famille Tupi Guarani est représentée, dans le bassin de l'Amazone, par les dialectes des tribus dont la liste suit:

Oyampis, dans la région comprise entre le haut Oyapok, les sources du Maroni et le Paru supérieur;

Araquajus, sur les rives du Paru inférieur;

Omaguas, sur les rives de l'Içа-Putumayo inférieur;

Cocamas, dans la région dont Nauta est le centre;

Apiacas, *Cayovas*, dans la région comprise entre les Rios Arinos et Paranatinga, affluents de droite du Tapayoz.

La parenté originelle est démontrée par un ensemble de concordances profondes, ainsi que par des concordances portant sur les indices de personnalité et sur des accidents phonétiques dont la loi peut être empiriquement et sommairement énoncée en disant: que, dans ces dialectes, comme dans le Guarani et le Tupi, nombre de thèmes subissent certaines modifications au contact soit des indices personnels ou possessifs, soit des mots avec lesquels ils se composent, tandisque nombre d'autres thèmes se comportent différement. Ainsi, par exemple, *teté* corps, *oga* ou *oca* maison, *pé* chemin, deviennent: 1° en Guarani, *che-reté* mon corps, *nde-reté* ton corps, *heté* le corps de lui, *gueté* son propre corps; *che-roga*, *nde-roga*, *hoga*, *guoga*; *che-rapé*, *nde-rapé*, *hapé*, *guapé*; 2° en Tupi, *che-reté*, *nde-reté*, *çeté*, *gueté*. Au contraire,

Digitized by Google

potia poitrine, *namby* oreille, *quê-r* dormir, demeurent tels: *che-potia* ma poitrine, *i-namby* son oreille, *a-qu'ê-r* je dors.

Oyampi: *e-rouva-pé* „frons"; Guar. *toba* front, visage, *che-roba, che-roba-pi* mon.

E-rea „oculus"; Guar. *teça* oeil, *che-reça* mon.

E-rembé „labia"; Guar. *tembé* lèvres, *che-rembé* mes.

E-rayi „dentes"; Guar. *tay* dents, *che-ray-n* mes.

E-retouma-n „femur"; Guar. *tetyma* jambe, *che-retyma* ma.

E-redyba „mentum"; Guar. *tendyba* menton, *che-rendyba* mon.

E-acang „caput"; Guar. *acang* tête, *che-acang* ma.

E-poua „digiti"; Guar. *po* doigts, *che-po* mes.

E-pocia „pectus"; Guar. *potia, che-potia.*

O-kê-tte „dormire"; Guar. *quê-r* dormir, *o-quêr* il dort.

O-ki-te „pluere"; Guar. *qui-r* pleuvoir, *o-qui-r* il pleut.

O-manou „mori"; Guar. *mano* mourir, *o-mano* il dort.

Araquaju: *Çe-resa* „oculus"; Guar. *teça, che-reça.*

Çe-aua „capillus"; Guar. *aba, che-aba.*

Çe-uru „os, oris"; Guar. *yuru, che-yuru.*

O-mériry „filius"; Guar. *o-membi-r* son propre fils.

Omagua: *Si-sasay* „oculus"; Guar. *che-reça.*

Si-rika „venter"; Guar. *tié, che-rié.*

Seme „labium"; Tupi *çembé* sa lèvre.

Say „dens"; Guar. *hay* sa dent.

Sapua „radix"; Tupi *çepo* sa racine.

Sutüema „femur"; Tupi *çetyma* sa jambe.

Y-aua „capillus"; Guar. *aba, y-aba* ses cheveux.

Te-putia „pectus"; Guar. *potia, che-potia.*

U-manu „mori"; Guar. *o-mano* il meurt.

U-may „videre"; Guar. *o-maé* il voit.

Cocama: *Chisa* „oculus"; Guar. *che-reça, heça* son oeil.

Soutema „femur"; Tupi *çetyma* sa jambe.

U-que-ri „dormire"; Guar. *o-qué-r* il dort.

Senipe „genu"; Guar. *tenypia, henypia* son genou.

Apiaca: *ai-repe-jaba* „cilia", paupière-poils; Guar. *topé* paupière, *che-ropé* ma paupière.

Ai-ragna „dentes"; Guar. *tay, che-ray-n* mes.

Ai-nembia „auris"; Guar. *namby, che-namby* mon.

Digitized by Google

E-rouaza „cauda"; Guar. *tuguai* queue, *chu-ruguai* ma.

E-rtoum-cana „crus"; Guar. *tetyma* jambe, *che-retyma-cang* mon os de la jambe.

I-membouera „filia"; Guar. *i-membyra* la fille de lui.

A-kie-ra „dormire"; Guar. *a-quér* je dors.

Cayowa: *che-reisa* „oculus"; Guar. *teça*, *che-reça* mon.

Che-roué „venter"; Guar. *tebé*, *che-rebé* mon.

Chi-toya „senex"; Guar. *che-tuya* ma vieillesse.

Chi-roeu „frigus"; Guar. *che-roi* j'ai froid

Si-acan „caput"; Guar. *che-acang* ma tête..

Cho-meubou „filia"; Guar. *che-membi-r* ma fille.

Fougue „sanguis"; Guar. *tugui* sang, *hugui* son sang.

A-karou „edere"; Guar. *a-caru* je mange.

A-ou „bibere"; Guar. *a-u* je bois.

A-kie „dormire"; Guar. *a-qué-r* je dors.

O-ken „pluvia"; Guar. *o-qui-r* il pleut.

Je n'ai fait figurer dans la famille Tupi ni le *Mundrucu*, ni le *Yuruna*, ni le *Manitsáua*, parce que les concordances lexiologiques ne sont ici confirmées par aucune concordance d'un autre ordre.

Pendant que M. K. von den Steinen explorait la région du haut Schingù et y faisait la mémorable découverte du Bakairi, j'étais arrivé à dresser une *Sprach-Karte* à peu près identique à celle qu'il allait publier. Mon mémoire n'ayant pas vu le jour par des causes indépendantes de ma volonté, la priorité appartient sans conteste à l'intelligent et heureux explorateur. Cette courte notice a donc pour unique objet de confirmer les parties principales de sa classification par des concordances grammaticales plus nombreuses et plus probantes.

M. LUCIEN ADAM. *Bibliographie des récentes conquêtes de la linguistique Sud-Américaine.*

En attendant qu'on fasse pour les langues de l'Amérique du Sud ce que M. J. Constantine Pilling a commencé de faire pour les langues de l'Amérique du Nord, j'ai pensé que le relevé méthodique des conquêtes accomplies par la linguistique dans cette partie du Nouveau monde, depuis l'institution du

Digitized by Google

Congrès international des Américanistes (1875), rendrait service aux personnes que les progrès de l'Américanisme intéressent; et il m'a paru expedient d'adopter l'ordre géographique, en partant du nord de la Colombie et en faisant le tour du continent.

Colombie.

1— *Coleccion de linguistica y etnografia americanas, publicada por* **A. L. Pinart.** Tomo IV. Noticias de los Indios del departamento de Veragua, y vocabularios de las lenguas Guaymi, Norteño, Sabanero y Dorasque (por el R. Padre Blas José Franco). San Francisco. Imprenta de A. L. Bancroft y ca, Calle de Market 1882.

2 — Chiriqui, Bocas del Toro — Valle Miranda. *Communication adressée, par M.* **A. L. Pinart,** *à la Société de Géographie de Paris, dans sa séance du 20. Février 1885.*

3 — Les Indiens de l'Etat de Panama, par M. **A. L. Pinart.** *Revue d'Ethnographie publiée par le Dr Hamy.* Paris, Ernest Leroux, 1887.

Guaymi. Le P. Franco, dont le manuscrit date des premières années du siècle, divise les Indiens guaymis en deux nations (Norteños et Sabaneros) parlant des langues *entièrement distinctes.* Il a néanmoins fait précéder les vocabulaires *Norteño* et *Sabanero,* d'un vocabulaire *guaymi* sans indiquer sur quel point du Veragua était parlé ce dialecte d'ailleurs apparenté de très près au Norteño.

De son côté, M. A. Pinart, après avoir exploré le territoire de cet ancienne province où il a réussi à se procurer des vocabulaires plus étendus que ceux du P. Franco, divise les Guaymis *en trois familles distinctes parlant des dialectes fort différents l'un de l'autre*: 1° le *Muoi,* 2° le *Valiente* ou *Norteño,* 3° le *Murire-Bukueta* ou *Sabanero.*

Il parait résulter du rapprochement des trois dialectes du P. Franco et des trois dialectes de M. Pinart qu'en réalité, les Indiens Guaymis forment deux groupes parlant des langues qui, nonobstant un certain nombre de concordances lexiologiques, auraient été originellement indépendantes l'une d'autre. Dans le tableau qui suit, les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6 réprésentent le

Digitized by Google

Muoi, le Murire, le Sabanero, le Valiente, le Guaymi et le Norteño.

Soleil: 1 *čui*, 2 *čoi*, 3 *chui*; 4 *noaña*, 5 *ninguana*, 6 *nono*
Lune: 1 *daivira*, 2, 3 *dai*, 4 *so*, 5 *goo*, 6 *so*
Eau: 1 *či*, *ča*, 2 *či*, 3 *chi*, *ñoi*, 4, 5 *ño*, 6 *ñu*
Homme: 1 *waimi*, 2 *kuiya*, 3 *cuia*, 4, 5, 6 *ni-toqua*
Mère: 1 *čivima*, 2 *čevia*, 3 *chevia*, 4 *meyé*, 5, 6 *ti-mé*
Père: 1 *ame*, 2 *inea*, 3 *enu*, 4 *du*, 5, 6 *ti-gue*
Tête: 1 *čugama*, 2 *čuga*, 3 *chuga*, 4 *Θokua*, 5, 6 *hugua*
Oeil: 1 *guavama*, 2, 3 *guagava*, 4, 5, 6 *ogua*, *ocua*
Ner: 1 *séma*, 2, 3 *sé*, 4 *ni-doñ*, 5, 6 *ni-domo*
Pied: 1 *greda*, 2 *seragda*, 3 *sera*, 4 *ngoto*, 5 *noto*, 6 *ngoto*
Maïs: 1 *heu*, 2 *eu*, 3 *eu-guba*, 4 *xi*, 5 *ni*, 6 *jo*
Manger: 1 *blita*, 2, 3 *blire*, 4 *morore*, 5 *merare*, 6 *merore*.

Entre les pronoms personnels du Muoi-Murire-Sabanero et ceux du Valiente-Guaymi-Norteño, il existe une discordance des plus caractéristiques.

Sing.	I	II	III.	Plur.	I	II
Muoi	*ča*	*ba*	*ya, ho*		*ule*	*bule*
Murire	*ča*	*ba*	*ya*		*ča-gle*	*ba-gle*
Sabanero	*cha*	*pa*	?		?	?
Valiente	*ti*	*mo*	*ni, ye*		*ti-ri, nu*	*ni-ri, mu*
Guaymi	*ti*	?	*ni*		?	?
Norteño	*ti*	*ma*	*ni*		?	?

On ne connaissait des dialectes guaymis qu'un petit nombre de mots recueillis vers 1850, sous la dénomination de *Savaneric* par M. Berthold Seeman *(The aborigenes of the Isthmus of Panama)*.

Dorasque. On lit dans les *Noticias* du P. Franco „Los indios Dorasques, Changueras, Chirihues, Irbolos, Chalivas y Suasimis se hallan mezclados con los Guaymis, y antiguamente componian solo una grande nacion . . . . . Tienen todos un mismo idioma".

La langue *dorasque*, parlée aujourd'hui encore dans les environs de Bugabita-Bagaba, de la Caldera et de Potrero de Vargas était absolument inconnue. M. A. Pinart en a recueilli, sur place, un vocabulaire qui complètera celui du P. Franco.

Digitized by Google

Le Dorasque n'est apparenté ni au Guaymi ni à aucune autre langue connue.

4 — *Documentos sobre Panama (Chiriqui, Veraguas, Darien).* N° 1. Vocabulario Castellano-Cuna, compuesto por el Sor D^{n} **Alfonso L. Pinart.** Panama, 1882—84. N° 3. Pequeño catecismo cristiano traducido en la lengua Cuna ò de los Indios del Darien, por el R. P. Fr. **Pedro de Llisa,** mis° cap°, y revisto por los S. S. D^{n} **A. L. Pinart** y Dr **T. y Carranza.** Panama, 1884.

Les Indiens de la famille **Cuna** auxquels s'appliquent les dénominations de *Mandingas, Darienites, Chucunaques, Cunacunas, Bayanos, Tules, Yules, San Blas* & habitent la région du Darien proprement dit, ainsi que la partie septentrionale de l'Etat de Cauca. Leur langue n'était connue que par les courts vocabulaires de Wafer *(Darien)*, du Dr Cullen *(Tule)*, de M. Berthold Seeman *(Bayano)*, et par les noms de nombre reproduits, dans l'Atlas de Balbi et dans le Mithridates *(Cunacuna, Darien)*, lorsqu'en 1874 l'*American philological Association* publia, dans ses *Transactions*, un vocabulaire de quelque étendue dont les éléments avaient été recueillis à San Blas et à Caledonia Bay, par M. **Edward P. Lull**, commander U. S. Navy.

Grâce aux publications de M. A. Pinart, la langue *cuna* est sortie de l'obscurité dans laquelle la contribution d'ailleurs fort méritoire du Commander Lull l'avait laissée; le vocabulaire en a été porté de 400 mots à 1000, et les lignes principales de sa grammaire peuvent être déterminées.

5 — En 1876, la *Zeitschrift für Ethnologie* de Berlin a publié sous le titre de „Bericht über die Sprache, welche die Chamies-, Angaguedas-, Murindoes-, Cañasgordas-, Rioverdes-, Necodaes-, Caramantas-, Tadocitos-, Patoes-, Curasambas-Indianer sprechen" une courte grammaire, 205 phrases et 380 mots d'une langue dite *Embera bede* laquelle est le **Cholo** de M. M. Cullen et Seemann, et le *Chocoe-Noanama-Citarae* de M. Pinart.

6 — *Le Compte-rendu de la 4ème session du Congrès international des Américanistes* qui s'est tenue à Madrid en 1881, comprend un mémoire en langue espagnole intitulé „Gramática y vocabulario de la lengua que hablan los Indios Darienes que habitan la region comprendida entre las desembocaduras del Atrato en

Digitized by Google

el Atlantico y del San Juan en el Pacifico, y la cordillera en que limitan las antiguas provincias del Choco y Antiochia. Obra escrita por el Señor Doctor Don José Vicente Uribe, durante su residencia en aquella comarca." Malheureusement, cette prétendue grammaire et ce prétendu vocabulaire ne sont que la moindre partie du travail publié cinq ans auparavant par la *Zeitschrift für Ethnologie;* le nombre des phrases a été réduit de 205 à 33, et l'auteur (ou la Commission) a laissé de côté le vocabulaire tout entier!

M. A. Pinart qui compte publier prochainement les résultats de son exploration du Choco et de l'Etat de Cauca, a inséré dans la *Revue d'Ethnographie* un court vocabulaire du dialecte parlé par les indiens du Rio Sambu.

	Cholo de Seeman	Cholo de Cullen	Embera bede	Sambu
Homme:	*chu-maquira*	*mochima*	*muguira*	*a-moxina*
Femme:	*huena*	*wuena*	*uena*	*a-woera*
Lune:	*jedeco*	*hedeco*	*jedeco*	*edexo*
Arbre:	*panijo*	*pachru*	*pacuru*	*paxuru*
Maison:	—	*dhe*	*te*	*te*
Rivière:	—	*tho*	*to*	*to*
Tigre:	—	*imama*	*ibama*	*imama*
Main:	*jua*	—	*jua*	*hua*
Oeil:	*taju*	—	*tau*	*tau*
Un:	*aba*	—	*aba*	*haba*
Deux:	*ume*	—	*ome*	*ome*
Trois:	*umpea*	—	*ompea*	*ompea*
Quatre:	*quiramani*	—	*guimame*	*kimari*
Cinq	*guasoma*	—	*tuasoma*	*kuasoma.*

8 — *Bibliothèque linguistique américaine*, tome V. Gramática Catecismo y vocabulario de la lengua **Goajira** por **Rafael Celedón,** con una introduccion i un apendíce, por E Uricoechea. Maisonneuve et Cie, Paris, 1878.

Les Guajurus ou Goajiras habitent la péninsule qui se projette de 10°, 5′ à 12°, 20′ Lat. nord, à l'ouest du golfe de Vénézuela et du lac Maracaïbo. Leur langue, apparentée à l'Arrouague, était inconnue.

Digitized by Google

9 — Dans un appendice au *„Resumen de las actas de la Academia Venezolana leïdo en junta publica de 27 de Octubre de 1886"* figurent deux vocabulaires qui ont été recueillis, dans la Goajira venezuélienne, le premier par el Sor D^n^ **Julio Calcaño**, le second par le Général D^n^ **José Ramón Yepes.** Il n'y a que de légères différences dialectales entre le Goajira colombien et le Goajira vénézuélien.

10 — *Bibliothèque linguistique américaine,* tome X. Gramática de la lengua **Köggaba** con vocabularios y catécismos, por el presbitero **Rafael Celedón.** Maisonneuve et Cie, Paris 1886.

Les quatre langues qui font l'objet de cette importante publication sont actuellement parlées dans la Sierra Nevada de Santa Marta: le *Köggaba* dans les pueblos de San Antonio, Pueblo - viejo, San Miguel; le *Guamaka* à Marocasa et à Rosario; le *Bintukua* à San Sebastian de Rabago; le *Chimila* sur les bords du Rio Ariguani.

Il parait résulter de la comparaison des formes grammaticales et des vocabulaires: 1° que le *Chimila* n'est apparenté à aucune des trois autres langues; 2° que, sauf en ce qui concerne les noms de nombre, il n'y a point de concordances entre le *Guamaka* d'une part, le *Köggaba* et le *Bintukua* d'autre part; 3° que ces deux dernières langues appartiennent à une même famille.

11 — Il a été publié, en 1877, dans la Zeitschrift für Ethnologie de Berlin, sous le titre de „Memoria sobre algunas tribus del territorio de San Martin en los Estados unidos de Colombia" une notice ethnographique à la suite de laquelle l'auteur, **M. Nicolas Saenz** donne une liste de quelques mots de la langue **Churruye** parlée par les indiens qui vivent à El Pinal, au sud de San Juan de Azama et à peu de distance du Rio Güejar.

12 — *Bibliothéque linguistique américaine,* tome II. Vocabulario **Paez**-Castellano, catecismo, nociones gramaticales i dos platicas, conforme à lo que escribió el Señor Eujenio del Castillo i Orosco cura de Talega, con adiciones, correcciones, i un vocabulario Castellano-Paez, por **Ezequiel Uricoechea.** Maisonneuve et Cie, Paris, 1877.

Digitized by Google

Les Paeces ou Paos dont la langue était inconnue, habitent la region de la Cordillère centrale, entre 3°, 0′ et 2°, 12′ Lat. nord.

13 — *Revue de Linguistique de Juillet 1879.* Notice (sans nom d'auteur) sur plusieurs langues indiennes de la Nouvelle Grenade. Maisonneuve et Cie, Paris.

On y lit „Les trois villages de Silvia, Polindara et Totoró parlent un même idiome. Les villages situés en deçà et au delà en parlent un autre. Tous ces villages sont dans les montagnes d'où descendent le Rio Magdalena et son affluent principal le Cauca. On va donner un petit échantillon de chacun de ces deux langages, échantillons recueillis, le premier dans le village de Paniquita, le second dans celui de Totoró."

Paniquita. En 1755, Paniquita était le siège de l'une des onze cures *paezes* relevant de l'évêché de Popayan; et, il ressort de la comparaison des vocabulaires et aussi de celle des formes grammaticales, car le missionnaire anonyme ne s'est pas borné à noter des mots, que l'idiome de ce village est un dialecte paez.

Totoró. L'échantillon recueilli consiste en 31 mots, 13 phrases de catéchisme et trois verbes conjugués. Le *Totoró* n'est apparenté ni au Paez ni à aucune autre langue connue.

14 — *Tour du Monde,* tome XLV, 1883. L'Amérique équinoxiale, par M. **Ed. André.**

L'auteur de ce voyage a recueilli, chemin faisant, 24 mots et 3 petites phrases de la langue parlée par les Indiens qui vivent sur les bords du Rio **Telembi** affluent du Rio Patia.

15 — *Compte-rendu de la quatrième session du Congrès international des Américanistes.* Grammatica, frases, oraciones, cathezismo, confessionario y bocabulario de la lengua **Chibcha**. Madrid.

Sous ce titre, M. **Quijano Otero** a publié un manuscrit attribué au P. Fr. Joaquin de San Joaquin, et qui se trouve être l'un des „tres manuscritos antiguos, anònimos e inéditos" dont le regretté Ez. Uricoechea s'est servi pour composer la Grammaire de la langue chibcha publiée en 1871, par Maisonneuve et Cie.

Équateur.

16 — Original-Mittheilungen aus der ethnologischen Abtheilung der Königlichen Museen Erster

Digitized by Google

Jahrgang, Heft I. Notizen über die Sprache der **Colorados** von Ecuador. Berlin, 1885.

Sous ce titre, **M. Ed. Seler** a publié un vocabulaire de 227 mots, et une sorte de catéchisme suivi d'un commentaire grammatical.

Les Colorados dont la langue était inconnue, habitent les villages de Santo Domingo, San Miguel et Cocaniguas situés dans la région des sources des Rios Daule, Chones et Toachi.

Pérou.

17 — Organismus der **Khetšua**-Sprache von **J. J. von Tschudi.** Leipzig, F. A. Brockhaus, 1884.

Cet ouvrage est de la plus haute importance pour l'étude scientifique de la langue des Incas.

Les linguistes doivent à la munificence de **M. Julius Platzmann,** la réimpression en fac-simile des ouvrages composés, de 1603 à 1612, par le jésuite italien Ludovico Bertonio, sur la langue **Aymara.**

18 — Arte de la lengua Aymara compuesta por el P. Ludovico Bertonio, publicada de nuevo por Julio Platzmann. Leipzig, Teubner, 1879.

19 — Vocabulario de la lengua Aymara compuesto por el P. Ludovico Bertonio, publicado de nuevo por Julio Platzmann. Leipzig, Teubner, 1879.

M. Fried. Müller a donné dans son Grundriss der Sprachwissenschaft, II. Band, I. Abtheilung, une esquisse grammaticale de la langue **Yunga** autrefois parlée dans le royaume de Chimu lequel comprenait les vallées de Paramunka, Huallmi, Sana, Huanapu, Chimu, ainsi que la province actuelle de Truxillo.

20 — En 1644, le R. D^{n} Fernando Carrera, né d'un père espagnol et d'une mère de race yunga, avait publié, à Lima, un *Arte de la lengua de los valles del obispado de Trujillo.* En 1881, un liméen, D^{n} **Carlos Paz Soldan** a donné une seconde édition de cet ouvrage devenu introuvable.

21 — Dans un appendice à *Perou et Bolivie,* Paris, 1880, **M. Ch. Wiener** a publié un vocabulaire Campa comprenant

Digitized by Google

180 mots recueillis dans la vallée du Santa Ana, l'un des affluents de tête de l'Ucayali. La langue Campa ou **Anti** était connue par deux vocabulaires plus courts dus à Castelnau (Expedition V) et au voyageur qui a pris le pseudonyme de Paul Marcoy (Tour du Monde, 1864). L'auteur de ce relevé bibliographique publiera prochainement, dans la Collection linguistique américaine de M. M. Maisonneuve et Charles Leclerc, un manuscrit du siècle dernier comprenant: un Arte, des Observations grammaticales, des phrases, et un vocabulaire à peu prés complet. Cet ouvrage a paru en Decembre 1889.

Bolivie.

22 — *Bibliothèque linguistique américaine,* Tome VI. Arte y vocabulario de la lengua **Chiquita** sacados de manuscritos inèditos del Siglo XVIII, por **L. Adam** y **V. Henry.** Maisonneuve et Cie, Paris, 1880.

Le Chiquito n'était connu que par le resumé grammatical incomplet que le P. Gilij en a donné.

23 — *Bibliothèque linguistique américaine,* Tome VII. Arte de la lengua de los Indios Baures de la provincia de los Moxos, conforme al manuscrito original del P. Antonio Magio de la Compañia de Jesus, y Gramàtica de la lengua de los Indios Baures por el P. Francisco de Asis Coparcari, por **L. Adam** y **Ch. Leclerc.** Maisonneuve et Cie, Paris, 1880.

Cette langue apparentée de très près au Moxo était absolument inconnue.

24 — Dans un ouvrage publié, en 1881, à Rio de Janeiro, sous le titre de *Viagem ao Redor do Brasil, 1875—1878,* M. le Dr **João Severiano da Fonseca** a inséré un vocabulaire *baure* dont je reproduis quelques articles, en mettant en regard de chacun d'eux les mots qui ont été recueillis, par les missionnaires de 1749 à 1767, et par d'Orbigny au cours de son voyage.

	S. da Fonseca	Missionnaires	d'Orbigny
Homme:	*hiro*	*ehiro*	*hijira*
Femme:	*etno*	*eteno*	*etenon*
Mère:	*n-ene*	*n-eno*	*n-enan*
Frère:	*ni-pireure*	*ni-piri*	*ni-piri*

Digitized by Google

	S. da Fonseca	Missionnaires	d'Orbigny
Oeil;	*kiça*	*quise*	*i-kise*
Dent:	*ucerio*	*n-isero*	*isera*
Epaule:	*polse*	*pobose*	*i-poosi*
Ongle:	*dipo*	*tipo*	*tipo*
Parler:	*p-uvecah*	*p-abeco*	*p-ebeca*
Feu:	*hioké*	*yoqui*	*yaki*
Fleche:	*ekiririco*	*corireco*	*keliraca.*

Dans le même ouvrage, **M. da Fonseca** a inséré 226 mots de la langue **Itonama** qui n'était connue que par une version de l'Oraison dominicale (Mithridates).

M. da Fonseca a découvert, dans la région des sources du Madeira, par 12° 51′ de Lat. sud et 19° 44′ de Long. ouest (méridien de Rio de Janeiro), une tribu d'indiens **Palmellas,** dont la langue, mélangée d'éléments *manaos* et d'éléments *baures,* parait appartenir à la grande famille caribe.

25 — Sous le titre de „Dialects of Bolivian indians gathered during three years residence in the Department of Beni in Bolivia", **M. Edwin R. Heath** a publié dans *The Kansas City Review, April 1883,* sept vocabulaires: **Cayuaba,** 48 mots; **Maropa,** 176 mots; **Tacana,** 163 mots; **Mosetena,** 174 mots; **Mobima,** 166 mots; **Canichana,** 165 mots; **Pacavara,** 52 mots.

Cayuaba. Les indiens de ce nom habitent, sur les bords du Rio Mamore, le pueblo Exaltacion. Leur langue était connue par 21 mots insérés dans le Mithridates.

Maropa et *Tacana.* Les indiens de ces noms habitent, les premiers sur la rive droite du Beni, les seconds à l'ouest de ce fleuve dans les villages de Tumupasa et de Ysiamas. Leurs langues, de très près apparentées étaient connues par 21 mots insérés dans le Mithridates, sous la dénomination de *Sapibocona.*

	Sapibocona	Maropa	Tacana
Homme:	*reanci*	*dreja*	*dèja*
Femme:	*anu*	*dnu*	*dno*
Père:	*tata*	*qui-tata*	*rema-tata*
Mère:	*cua*	*qui-cua*	*quema-cua-ra*
Tête:	*echuja*	*echuja*	*echu*

Digitized by Google

	Sapibocona	Maropa	Tacana
Oeil:	*etuachuru*	*etachundru*	*etadrundru*
Langue:	*eana*	*eana*	*eana*
Nez:	*evi*	*evi*	*evieni*
Main:	*eme*	*eme*	*éma*
Pied:	*ebbachi*	*evátri*	*equátri*
Lune:	*bari*	*bantrí*	*bádi*
Feu;	*cuati*	*cuáti*	*quáti*
Eau:	*eubi*	*yúvi*	*eave.*

Mosetena. Les Indiens de ce nom habitent les missions de Muchanes, Santa Ana et Covendo situées dans la région où les Rios Cochabamba et La Paz se réunissent pour former le Beni. Leur langue était connue par une plaquette publiée à Rome, en 1834, par la Propagande, sous le titre de „Doctrina y oraciones cristianas en lengua mosetena, compuestas por el P. Fr. Andres Herrero misionero apostolico, y traducidas en español palabra por palabra, para la major inteligencia de los demas misioneros que de nuevo vayan á catequisar en aquella nacion.“

	P. A. Herrero	M. Heath
Homme:	*tsoñi*	*zoñi*
Femme:	*pen*	*phen*
Père:	*mumu*	*mumu*
Village:	*boetye*	*boyenye*
Ventre:	*guoco*	*voco*
Coeur:	*coghi*	*cotchi*
Parler:	*mic*	*misi*
Tuer:	*ujate*	*ejati*
Venir:	*atsi, ayi*	*atsi*
Feu:	*tsi*	*tsi*
Terre:	*jac*	*ac.*

Mobima. Les Indiens de ce nom habitent la mission de Santa Ana, sur les bords du Rio Yacuma. Leur langue était connue par une version de l'Oraison dominicale et une liste de 18 mots *(Mithridates).*

Digitized by Google

	Mithridates	M. Heath
Homme:	*irilacua*	*itilaqua*
Femme:	*cuéya*	*cuéya*
Ciel:	*benra*	*vendra*
Jour:	*emes*	*jejmas*
Lune:	*yehcho*	*yéche*
Eau:	*tomi*	*tomi*
Tête:	*bacuacua*	*baquaqua*
Oeil:	*chora*	*tsora*
Langue:	*zulcua*	*ruchlan*
Tu:	*ilcoah*	*ulcua*
Nous:	*isti*	*itli.*

Canichana. Les Indiens de ce nom habitent les villages de San Pedro et de Trinidad. Leur langue était absolument inconnue.

Pacavara. Les Indiens de ce nom vivent sur les bords du Béni, entre 11° et 12° de Lat. sud. Leur langue appartient à la famille **Pano** dont plusieurs dialectes sont connus par des vocabulaires plus ou moins étendus.

a) *Caripuna* ou *Jaun-Avo* parlé dans le voisinage des cataractes du Madeira. Natterer en a recueilli 153 mots ou phrases (**Martius.** Wörtersammlung brasilianischer Sprache).

b) *Culino* parlé sur les rives du Javary, du Jutaï et du Jurua, affluents de droite de l'Amazone. Spix en a recueilli 244 mots (Même ouvrage).

c) *Maxuruna* parlé dans la région comprise entre le Javary et le Jutaï. Spix en a recueilli 137 mots (Même ouvrage).

d) *Mayoruna* parlé sur les bords du Tapichi l'un des affluents de l'Ucayali. Castelnau en a recueilli 133 mots (Même ouvrage).

e) *Pano* parlé dans la région du Haut Ucayali. Castelnau en a recueilli 89 mots et un certain nombre de formes grammaticales (Castelnau, *Expédition*, V).

f) *Conibo* parlé dans la même région. Paul Marcoy en a recueilli 131 mots (*Tour de Monde*, 1864, II).

26 — *Le Compte-rendu de la seconde session du Congrès des Américanistes* qui s'est tenue à Luxembourg, en 1877, comprend un vocabulaire de la langue **Atacameña** parlée dans les villages

Digitized by Google

de San Pedro, Toconado, Calama et Chinchin, par 22° à 23°, 5' de Lat. sud, 71° à 72° Long. ouest. (191 mots recueillis par Mr **Moore**).

Cette langue était connue par deux vocabulaires dûs, le premier au Dr Philippi (56 mots), le second à M. von Tschudi (53 mots) qui a, en outre, inséré dans le Tome V de ses *Reisen durch Südamerica*, deux version de l'Oraison dominicale.

Chili.

M. **Julius Platzmann** a fait réimprimer deux ouvrages importants.

27 — Chilidugu sive tractatus linguae chilensis, opera Bernardi Havestadt, editionem novam immutatam curavit Dr Julius Platzmann. Lipsiae, in aedibus Teubneri, 2 vol., 1883.

28 — Arte,vocabulario y confesionario de la lengua de Chile, compuestos por Luiz de Valdivia, publicados de nuevo por Julio Platzmann. Edicion facsimilaria. Leipzig, Teubner, 1887.

Terre de Feu.

La linguistique de cette région a été l'objet de plusieurs publications.

29 — *Gospl Luc Ecamañaci* — The gospel of S. Luke translated into the **Yahgan** language. London, 1881. Printed for the british and foreign Bible society, Queen Victoria Street.

30 — Glossar der Feuerländischen Sprache von **Julius Platzmann**. Leipzig, Druck und Verlag von Teubner, 1882.

31 — Dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* des 14 et 21 Mars 1883, M, **R. Garb** a publié, sous le titre de l'ouvrage qui précède, un travail dans lequel il a utilisé des matériaux inédits recueillis par le missionaire anglais Brydges.

32 — Grammaire de la langue jâganne, par **Lucien Adam.** Maisonneuve et Charles Leclerc, Paris, 1885.

Brésil.

Dans l'ouvrage mentionné sous le no 24, **M. da Fonseca** a inséré 114 mots de la langue parlée, par les Indiens **Quiniquinaux,** au Nord-est d'Albuquerque (Province de Mato Grosso).

Digitized by Google

Le Quiniquinau est apparenté, non au *Guana*, mais bien au *Guaycuru* ou *Mbaya*.

Deux vocabulaires reproduit par Martius sont dus, le premier à Hervas (?), le second à Castelnau.

	M. da Fonseca	Hervas	Castelnau
Homme:	*heliode*	*uneleigua*	*c-onailaigo*
Oeil:	*kekerehe*	*ni-güecogüe*	*co-gaicoguo*
Dent:	*codohe*	*n-ogue*	*codoai*
Nez:	*himigo*	*nimigo*	*codeimie*
Soleil:	*allighêra*	*alijega*	—
Lune:	*hepenai*	*epenai*	*aipainahi*
Feu:	*nolédi*	*inuledi*	*noola*
Eau:	*nogodi, niogo*	*niogodi*	*niogo.*

M. **da Fonseca** a inséré dans le même ouvrage 75 mots de la langue **Layana**, dialecte *guana* parlé par des Indiens qui habitent dans le voisinage des Quiniquinaux.

	Layana	Guana
Homme:	*hapohitê*	*hapohitai*
Femme:	*zehena*	*zeeno*
Cheveux:	*doote*	*dooti*
Oeil:	*ongheh*	*onguei*
Bras:	*dahaki*	*dahaki*
Pluie:	*huco*	*ouco*
Tonnerre:	*hunohobote*	*ounoboti*
Arbre:	*ticote*	*ticoti.*

33 — Durch Central-Brasilien, Expedition zur Erforschung des Schingú im Jahre 1884, von **Karl von den Steinen**, Dr. med. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1886.

L'auteur de ce magnifique ouvrage a eu la bonne fortune de découvrir, sur les bords de l'un des affluents de tête du Schingú, entre 13°, 15′ et 12°, 30′ de Lat. sud, plusieurs groupes d'Indiens parlant le **Bakairi** dialecte caribe qui était absolument inconnu. Après avoir recueilli 488 mots ou phrases, il a réussi à déterminer nettement les lignes principales de la grammaire.

A quelque distance du dernier village habité par ces In-

Digitized by Google

diens, **M. K. von den Steinen** a découvert la tribu jusqu'alors ignorée des **Kustenaux,** et il a recueilli 71 mots de leur parler. En annonçant, dans la *Revue de Linguistique* la publication de Durch Central-Brasilien, j'ai affirmé, avec l'auteur, que le Kustenau appartient à la grande famille *Maïpure;* j'incline aujourd'hui à penser que, pour porter un jugement définitif sur la question d'origine, il convient d'attendre que nous connaissions d'autres formes grammaticales que celle qui consiste en la préfixation de l'indice possessif *nu-* aux noms des diverses parties du corps.

Par 11°, 11′ de Lat sud, **M. K. von den Steinen** a découvert les Indiens **Suyas,** et il a recueilli 131 mots de leur langue laquelle est manifestement apparentée à l'Apinagê et à l'Aponegicran, dialectes appartenant à la famille *Gés* de Martius.

Par 8°, 33′ et 4°, 34′ de Lat. sud, l'heureux exploration a découvert cinq villages habités par les Indiens **Yurunas,** et il a recueilli 128 mots de leur langue qui parait appartenir à la grande famille *Tupi-Guarani.*

Enfin, **M. K. von den Steinen** a recueilli, auprès d'Indiens **Manitsauas** retenus en captivité par les Suyas, 65 mots d'un idiome présentant avec celui de ces derniers, un certain nombre de concordances lexiologiques.

La langue **Tupi** a été l'objet de plusieurs publications dont voici la liste:

34 — Apontamentos sobre o Abañeénga tambem chamado Guarani ou Tupi. Dr **C. D'A. Nogueira.** Rio de Janeiro, 1876.

35 — O selvagem i curso da Lingua Geral. Dr **Couto de Magalhaes.** Rio de Janeiro, 1876.

36 — Grammatica da lingua do Brasil composta pelo P. Luiz Figueira, novamente publicado por **Julio Platzmann,** fac-simile da edição de 1687. Leipzig, Teubner, 1878.

37 — The Brazilian Language and its Agglutination, by **Amaro Cavalcanti,** LL. B. Rio de Janeiro, 1883.

Guyanes.

Les résultats des conquêtes de la Linguistique dans cette région à laquelle se rattache géographiquement la partie septentrionale du Brésil ont été consignés dans deux publications:

Digitized by Google

38 — *Bibliothèque linguistique américaine* Tome VIII. Grammaires et vocabulaires roucouyenne, arrouague, piapoco, et d'autres langues de la région des Guyanes, par **J. Crevaux, P. Sagot, L. Adam.** Paris, Maisonneuve et Cie, 1882.

39 — Archives de la Société américaine de France, Tomes III et IV. Paris 1885 et 1886.

Oyampi. Le regretté Dr **Crevaux** a noté dans la région comprise entre le Haut Paru et les sources de l'Oyapock, 92 mots de la langue Oyampi, laquelle était connue par un vocabulaire publié, en 1834, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris.* L'Oyampi appartient à la famille *Tupi-Guarani.*

Roucouyenne. Les Indiens de ce nom vivent dans la même région que les Oyampis. Leur langue qui était absolument inconnue, appartient à la famille caribe; le Dr **Crevaux** en a recueilli 403 mots et 157 phrases ou formes grammaticales.

Apalaï. Les Indiens de ce nom vivent à l'ouest du Paru, entre 0°, 25' de Lat. nord et 2° de Lat. sud. Leur langue, dont le Dr Crevaux a recueilli 64 mots, appartient à la même famille que la précédente; elle était également inconnue.

Galibi. Durant un séjour qu'il a fait dans le quartier de Mana, Guyane française, M. le Dr **Sagot** a recueilli 181 mots et 25 phrases (1851).

Le Galibi était connu par trois vocabulaires dûs, le premier à Boyer (1643), le second à Biet (1652), le troisième au P. Pelleprat (vers 1654), vocabulaires à l'aide des quels M. d. L. S. a composé *le Dictionnaire galibi présenté sous deux formes.* Paris, chez Bauche, Libraire, Quai des Augustin, 1763.

	Dr Sagot	Boyer	Biet	P. Pelleprat
Cheveux:	*iounceto*	*ioncai*	*ioncé*	*yoncetti*
Oeil:	*iénoro*	*enourou*	*enouro*	*yénourou*
Bras:	*iapolé*	*apori*	*apori*	*yaboule*
Soleil:	*vèeiou*	*veïou*	*veïou*	*hueïou*
Vent:	*pépéito*	*epebeita*	*peperito*	*bebéito*
Pierre:	*toobou*	*taupou*	*taupou*	*tobou*
Poisson:	*ooto*	*oto*	*oto*	*ouotto*
Diable:	*irouka*	*jeroucan*	*iroucan*	*yolocan*

Digitized by Google

Arrouague. En conversant avec un indien originaire de la Guyane anglaise, Mr le Dr **Sagot** a recueilli, en 1852, 250 mots de cette langue qui était connue: 1° par un court vocabulaire composé vers 1598 et inséré par Laet dans son *Novus Orbis;* 2° par une notice grammaticale mise à la suite de *Nachricht von Surinam* de C. Quant, 1807; 3° par un mémoire que M. D. G. Brinton a publié, en 1871, sous le titre de *The Arawak Language of Guiana in its linguistic and ethnological relations.*

Dans le Tome VIII de la Bibliothèque linguistique américaine mentionné plus haut sous le N° 38, **M. L. Adam** a publié, en l'abrégeant, le *Deutsch-Arawakisches Wörterbuch,* et intégralement, la *Deutsch-Arawakische Sprachlehre* composés de 1748 à 1755, par Theophilus Schumann, missionnaire.

	Dr Sagot	Schumann	Laet
Oeil:	*dakouchi*	*dakussi*	*wakosye*
Bouche:	*dalero*	*dalleruku*	*dalerocke*
Dent:	*dari*	*dari*	*darii*
Jambe:	*dadam*	*daddana*	*dadane*
Pied:	*dakoti*	*dakutti*	*dackosye*
Arbre:	*adda*	*adda*	*hada*
Arc	*tschimalabo*	*simarahabü*	*semarape*
Soleil:	*hadali*	*haddali*	*adaly.*

Cariniaco. Les Indiens de ce nom vivent sur la rive droite de l'Orénoque, à quelque distance de l'embouchure du Rio Caura. Le Dr **Crevaux** a recueilli 218 mots de ce dialecte caribe jusqu'à lui demeuré inconnu.

Carijona. Les Indiens de ce nom vivent dans la région des sources du Yupura affluent de gauche de l'Amazone. Le Dr **Crevaux** a recueilli 112 mots de cette langue caribe jusqu'à lui inconnue.

Makuchi. M. **Henri Coudreau,** professeur d'histoire au Lycée de Cayenne a publié, dans l'ouvrage mentionné sous le N° 39, un vocabulaire *Macouchi* comprenant 127 mots et 20 phrases recueillis par lui, au cours d'une exploration du Rio Branco supérieur.

Digitized by Google

Cette langue qui appartient à la famille caribe était connue par deux vocabulaires dûs, le premier à Natterer (116 mots), le second à Schomburgk (19 mots).

	M. Coudreau	Schomburgk	Natterer
Soleil:	*ouéi*	*weh*	*wéi*
Lune:	*capoui*	*kapoi*	*kapoi*
Feu:	*apo*	*apo*	*apo*
Terre:	*non*	*nung*	—
Eau:	*touna*	*tuna*	*duna*
Tête:	*oupaye*	*opuvei*	*jubae*
Oeil:	*yéénou*	*yenuzu*	*iénu*
Nez:	*yéouna*	*uyeuna*	*uiéuna*
Bouche:	*ounta*	*undak*	*unda*
Chien:	*arimerac*	*arimaragha*	*alimalago.*

Wapichiane. Dans le même ouvrage, M. H. **Coudreau** a publié un vocabulaire *ouapichiane* comprenant 314 mots, et 103 phrases dont la plupart ne peuvent être analysées.

Les Indiens de ce nom vivent dans la même région que les Makuchis; leur langue était connue par une liste de 18 mots due à Schomburgk.

	M. Coudreau	Schomburgk
Soleil:	*camo*	*kamo*
Lune:	*cairrit*	*keiirh*
Etoile:	*ouerré*	*weri*
Terre:	*aimée*	*emu*
Feu:	*tiquierre*	*tegherre*
Oeil:	*ouaoueune*	*ungwawhen*
Bouche:	*mbacou*	*untaghu*
Un:	*baïdéoue*	*peiteïeppa*
Deux:	*diâétamé*	*tiattang*
Trois:	*ériquiniaré*	*itikineita.*

Baniva. En 1877, dans *El Tiempo,* journal paraissant à Caracas, **M. F. Montolieu,** alors gouverneur du territoire vénézuélien d'Amazonas, a publié: 1° un vocabulaire *banivá* comprenant 225 mots ou formes grammaticales; 2° un vocabulaire *Yavitero* „dialecto de Banivá en Yavita" comprenant 127 mots, formes grammaticales et phrases.

Digitized by Google

J'ai relevé, en 1882, sur les carnets du Dr **Crevaux** 103 mots et formes grammaticales banivas recueillis dans le région de l'Atabapo, affluent du Rio Guaviare.

Enfin, en 1886, il a été publié dans *Resumen de las actas de la Academia venezolana,* ouvrage mentionné plus haut sous le n° 9, un vocabulaire baniva composé, sans indication du lieu de provenance, par Dn **Sixto Melgarejo,** et comprenant 146 articles.

Le Baniva était connu par trois vocabulaires dont Wallace avait recueilli les éléments sur les bords des Rios Tomo et Maroa, Javita, Içanna.

	Tomo et Maroa	Javita	Ixanna
Homme:	*henumi*	*caténimuni*	*atchinali*
Femme:	*nèyau*	*thalinafemi*	*nuina*
Maison:	*panisi*	*panithi*	*panthi*
Aviron:	*nehewpa*	*nehew*	*tiwe*
Eau:	*wèni*	*wèni*	*uni*
Cassave:	*caca*	*ahosi*	*périté.*

	Ban. Montolieu	Yavitero	Dr Crevaux	Dn Melgarejo
Homme:	*enami*	*enami*	*énami*	*enam*
Femme:	*neiaiia*	*nayoguisi*	*néyaoua*	*neyagua*
Maison:	*panisi*	*fanisi*	—	—
Aviron:	*neïuta*	*nejo*	—	*neyupa*
Eau:	*ueni*	*ueni*	—	*weni*
Cassave:	*caca*	*afosi*	*caca*	—

Baré. Deux vocabulaires dont les éléments ont été recueillis dans la région du Cassiquiare et du Guainia, par M. **Montolieu** et par le Dr **Crevaux,** sont venus s'ajouter aux vocabulaires composés par Spix et par Wallace.

	Montolieu	Dr Crevaux	Spix	Wallace
Oeil:	*vi-jiti*	*nu-iti*	*nau-ity*	*nu-iti*
Bouche:	*vi-numa*	*nu-numa*	*nu-numa*	*no-numa*
Cheveux:	*yta-jai*	*nitha*	*notha*	*nita*
Nez:	—	*bi-ti*	*no-ty*	*nu-ti*
Main:	*vi-cavi*	*nu-cabi*	*nu-kaby*	*nu-cabi*
Ventre:	*bi-dora*	*no-doré*	*nu-tula*	*no-dullah*
Maison:	*pani*	—	*pany*	*pany.*

Digitized by Google

Piapoco. Les Indiens de ce nom habitent trois villages situés sur les bords du Rio Guaviare à une faible distance de son embouchure. Le Dr **Crevaux** a recueilli 338 mots, formes grammaticales et phrases de leur langue jusqu'à lui demeurée inconnue.

Caouiri. Les Indiens de ce nom vivent, comme les précédents, sur les bords du Rio Guaviare; leur langue est apparentée de très près au Piapoco. Le vocabulaire composé sur les notes du Dr Crevaux comprend 46 mots et formes grammaticales.

Puinavi. Les Indiens de ce nom vivent sur les bords de l'Inirida affluent de droite du Rio Guaviare.

L'étude du vocabulaire dont les éléments ont été recueillis par le Dr **Crevaux** (70 mots et formes grammaticales) permet d'affirmer que si, d'après Gilij et Humboldt les *Guipunabis* originaires de la région de l'Inirida parlaient une langue appartenant à la famille Maïpure, le Puinavi actuellement parlé dans cette même région n'est pas l'idiome qu'ont eu en vue ces deux grands américanistes.

Piaroa. Les Indiens de ce nom vivent sur la rive gauche de l'Orénoque, à une faible distance de l'embouchure du Mataveni. Le Dr **Crevaux** a recueilli 37 mots de leur langue.

Guahibo. Les Indiens de ce nom sont riverains du Vichada affluent de gauche de l'Orénoque.

Deux vocabulaires de leur langue ont été composés, l'un comprenant 95 mots par le Dr **Crevaux**, l'autre comprenant 72 mots par Dn **Sixto Melgarejo.**

	Dr Crevaux	Dn Melgarejo
Eau:	*méra*	*mera*
Pluie:	*ema*	*emma*
Bon:	*canapana*	*kanepana*
Femme:	*pihaoua*	*pijagua*
Hamac:	*bou*	*bu*
Mauvais:	*abéhé*	*ambeje.*

Yarouro. Les Indiens de ce nom vivent sur la rive gauche de l'Orénoque, en aval des Guahibos.

Digitized by Google

Le vocabulaire composé sur les notes du Dr **Crevaux** comprend 40 mots. Cette langue était connue par un vocabulaire plus court dû à Gilij.

	Dr Crevaux	Gilij
Soleil:	*do*	*do*
Savane:	*tchiri*	*tchiri*
Eau:	*ouï*	*ui*
Tigre:	*ouparene*	*joppaneme*
Etoile:	*boé*	*boé-boé.*

Otomaque. Les Indiens de ce nom vivent sur la rive gauche de l'Orénoque, en aval des Yarouros.

Le vocabulaire composé sur les notes du Dr **Crevaux** comprend 45 mots. Cette langue etait connue par un vocabulaire plus court dû à Gilij.

	Dr Crevaux	Gilij
Eau:	*ia*	*ia*
Feu:	*noua*	*nua*
Femme:	*ondoua*	*ondua*
Homme:	*andoua*	*andua*
Bon:	*téa*	*tenuma*
Non:	*aémi*	*aemme.*

Guaraouno. Les Indiens de ce nom vivent dans le delta de l'Orénoque. Le Dr **Crevaux** a recueilli 134 mots et formes grammaticales de leur langue.

Il a été, depuis, publié, à Londres, sans date ni nom d'auteur, une sorte de catéchisme ayant pour titre: *Questions on the Apostles' Creed with other simple instruction for the Warau Indians, at the missions in Guiana.*

Akavai. Les Indiens connus sous les noms de Akavais, Accavais, Accowoios, vivent dans le sud de la Guyane anglaise.

Il a été récemment publié, à Londres, sans date ni titre ni aucun nom, une plaquette illustrée contenant l'Oraison dominicale, deux versets de Saint Luc et le Symbole des Apôtres en *Accowoio.* Cette langue était connue par un vocabulaire de 18 mots dû à Schomburgk.

Digitized by Google

Tariana. Les Indiens de ce nom vivent sur les bords du Rio Uaupes affluent du Rio Negro.

M. **H. Coudreau** a publié, dans les *Archives de la Société américaine de France*, un vocabulaire comprenant 116 mots de cette langue qui était connue par un vocabulaire un peu plus court dû à Wallace.

	M. Coudreau	Wallace
Oeil:	*nu-tida*	*no-ti*
Nez:	*itacu*	*no-takhu*
Dent:	*uedape*	*no-pada*
Bras:	*pa-capi*	*no-capi*
Pied:	*oaipama*	*no-hibama*
Homme:	*aciary*	*tchiali*
Canot:	*ita*	*ita.*

Tucano ou **Dacé.** — Les Indiens de ce nom vivent dans la même région que les Tarianas.

M. **H. Coudreau** a publié, dans le même recueil que dessus, un vocabulaire comprenant 347 mots de cette langue qui était connue par un vocabulaire beaucoup plus court dû à Wallace.

	M. Coudreau	Wallace
Bras:	*amucâ*	*ómogha*
Doigt:	*amûmpicary*	*ómoghpia*
Dent:	*upiry*	*opiri*
Bouche:	*seró*	*igsero*
Feu:	*pécaméê*	*pekhámi*
Soleil:	*muipu*	*uipo*
Etoile:	*jacunhà*	*uàhcoa.*

Le 8 Décembre 1887, M. le Professeur **Chaffanjon** a bien voulu me faire connaître sommairement les résultats linguistiques de son récent voyage aux sources de l'Orénoque: „J'ai rapporté de mon voyage d'exploration, des vocabulaires des divers idiomes parlés dans le bassin de l'Orénoque. J'ai, sur quelques uns, des phrases, des conjugaisons de verbes, et une foule de notes ..... Les idiomes que j'ai étudiés sont: le *Guaraouno*, le *Yarouro*, le *Baniva*, le *Baré*, le *Piapoco*, le *Guahibo*, le *Maquiritare*, le *Piaroa*, et la *Lingua Geral.*" Le 15 Mai

Digitized by Google

dernier, M. Chaffanjon m'a informé que la publication de ces documents était confiée à la *Société américaine de France.*

Vénézuela occidental.

L'appendice au *Resumen de las actas de la Academia Venezolana* comprend plusieurs vocabulaires dont les éléments ont été recueillis: 1° dans la section de Guzmán, ancienne province de Merida, par Dⁿ **José Ignacio Lares**; 2° dans la même section, Etat de los Andes, par Dⁿ **Tulio Febres Cordero**; 3° à Siquisique, Etat de Lara, ancienne province de Barquisimeto, par M. le Général Dⁿ **Juan Tomáz Pérez.**

1° *Mirripú,* 11 mots,
Mocochís, 58 mots,
Migurí, 34 mots,
Mocochis del Torondoy, 3 mots,
Tiguino, 2 mots,
Escaguey, 2 mots,
Timotes, 8 mots,
Los Andes, 15 mots.

2° *Maripuyes de él Morro,* 46 mots,
Mucuchies de él Cenicero, 14 mots.

3° *Siquisique,* 111 mots.

Bien que la diversité intrinsèque de ces vocabulaires ne permette qu'un petit nombre de rapprochements, il paraît qu'au moins, en majeure partie, les dialectes parlès dans la section de Guzmán appartiennent à une même famille.

41 — Archiv für Anthropologie, Bd. XVI, Berlin, 1884. Ueber die Verwandtschaftsbeziehungen der costaricensischen Indianer-Sprachen mit denen von Central- und Süd-Amerika, von Pfarrer **Wilhelm Herzog.**

Après avoir relevé un certain nombre de concordances lexiologiques entre les langues de Costa-Rica d'une part, et le Moskito, le Wulwa, le Lenca, le Tule, le Chami, le Quichua, le Tupi, le Caribe, et le Chibcha d'autre part, l'auteur conclut ainsi „Appuyé sur ces comparaisons de mots, on pourrait s'aventurer à affirmer que les plus anciens habitants de Costa-Rica dont il ne reste plus qu'un petit nombre, appartiennent

Digitized by Google

à cette grande famille linguistique qui a été dénommée *Coco* ou *Ghuk* par Martius, et qui serait peut-être plus exactement dénommée *Tupi-Caribe.*"

Je me bornerai à constater que M. K. von den Steinen a demontré, jusqu'à l'évidence, l'inexistence de la famille *Ghuk* ou *Coco,* et que le procédé exclusivement etymologique employé par M. le Pasteur Herzog est à bon droit aujourd'hui répudié.

Comme il est question, dans ce mémoire, des langues de Costa-Rica, je crois utile de noter ici les conquêtes faites depuis 1875, dans cette partie de l'Amérique centrale.

41 — On the Indian tribes and languages of Costa-Rica by **Wm. M. Gabb** *read before the American Philosophical Society, Aug. 20, 1875.* Philadelphia, 1875.

42 — Apuntes lexicograficos de las lenguas y dialectos de los Indios de Costa-Rica, reunidos y alfabéticamente dispuestos, por **Bernardo Augusto Thiel** obispo de Costa-Rica.

I. Parte: Lenguas y dialectos de los Talamancas ó Biceitas: **Bribri, Cabécar, Estrella, Chirripó, Tucurrique** y **Orosi.**

II. Parte: Lenguas de **Terraba** y **Boruca.**

III. Parte: Lengua de los **Guatusos.**

43 — Archiv für Anthropologie, Bd. XVI, Berlin 1884. Vocabularium der Sprachen der **Boruca-, Terraba-** und **Guatuso-**Indianer in Costa-Rica von Bernhard August Thiel, Bischof von Costa-Rica, übersetzt und mit Anmerkungen versehen von Dr **H. Polakowsky.**

Je ne puis mieux clôre ce relevé bibliographique qu'en constatant que M. le Dr **Friedrich Müller** a analysé dans son Grundriss der Sprachwissenschaft jusqu'à 31 langues ou dialectes de l'Amérique du Sud (1882—1888).

Son Excellence, M. von Gossler, ministre d'État, entre dans la salle et prend place au bureau.

M. Le Prèsident. L'arrivée de M. le ministre est une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il prend à nos travaux. Nous ne pouvons que le remercier vivement. Avec sa permission, je donnerai la parole à M. Seler sur le calendrier astrologique d'Aubin.

Digitized by Google

M. SELER donne en allemand un résumé de son mémoire intitulé:

Das Tonalamati der Aubin'schen Sammlung und die verwandten Kalenderbücher.

Zu der werthvollen Sammlung mexikanischer Manuskripte, welche im vorigen Jahrhundert durch den bekannten Historiographen und Antiquar Boturini zusammengebracht wurde, gehört auch eine Darstellung des Tonalamatl, des bekannten astrologischen Jahres von 13 × 20 = 260 Tagen. Das Dokument gelangte — mit der Hauptmasse der dem Besitzer abgenommenen Schätze, scheint es — in den Besitz der Franziskanermönche des weltberühmten Klosters von Mexiko und wurde von diesen gegen eine Bagatelle (ein religiöses Buch „Genio del Christianismo, ed. Cumplido", im Werthe von 8 mexikanischen Dollars oder 32 Francs)[1]) an Herrn Aubin verkauft, der es nach Europa brachte, und nach dem seither das Dokument gewöhnlich benannt wird. Auf Betrieb des unermüdlichen D. José Fernando Ramirez liess Herr Aubin einige lithographische Abzüge herstellen, von denen indess nur wenige ganz kolorirt sind. Die Direction der Anales del Museo Nacional de México hat sich den besonderen Dank aller derer, die an der centralamerikanischen Alterthumswissenschaft Antheil nehmen, dadurch erworben, dass sie in dem IV. Bande der Anales einen Neudruck dieses wichtigen Dokumentes veranstaltet hat.

Von dem Tonalamatl existiren in den Bilderschriften verschiedene Darstellungen. Das Aubin'sche Dokument schliesst sich an diejenigen an, die im Codex Vaticanus A, Tafel 17—56, Codex Telleriano Remensis II, Tafel 1—33, Codex Borgia, Tafel 45—54, und Codex Vaticanus B, Tafel 29—48, gegeben sind.[2]) In dem Codex Telleriano Remensis fehlen einige Blätter und im Codex Vaticanus A sind die Tafeln verstellt. Es gehören zusammen:

---

[1]) Vgl. Chavero in Anales del Museo Nacional III, p. 243.

[2]) Siehe meine Abhandlung in den Verhandlungen der Berliner Anthropologischen Gesellschaft, Sitzung vom 22. Januar 1887 [Zeitschrift für Ethnologie XIX, p. (105) — (113)].

Digitized by Google

1. Woche: (Cod. Tell. Rem. fehlt) Cod. Vat. A, 17 und Cod. Tell. Rem. II, 1 = Cod. Vat. A, 40,
2. „ Cod. Tell. Rem. II, 2 = Cod. Vat. A, 41 und Cod. Tell. Rem. II, 3 = Cod. Vat. A, 22,
3. „ Cod. Tell. Rem. II, 4 = Cod. Vat. A, 23 und Cod. Tell. Rem. II, 5 = Cod. Vat. A. 18,
4. „ Cod. Tell. Rem. II, 6 = Cod. Vat. A, 19 und Cod. Tell. Rem. II, 7 = Cod. Vat. A, 20,
5. „ Cod. Tell. Rem. II, 8 = Cod. Vat. A, 21 und Cod. Tell. Rem. II, 9 = Cod. Vat. A, 24,
6. „ Cod. Tell. Rem. II, 10 = Cod. Vat. A. 25 und Cod. Tell. Rem. II, 11 = Cod. Vat. A, 26,
7. „ Cod. Tell. Rem. II, 12 = Cod. Vat. A, 27 und (Cod. Tell. Rem. fehlt) Cod. Vat. A, 28,
8. „ (Cod. Tell. Rem. fehlt) Cod. Vat. A, 29 und Cod. Tell. Rem. II, 13 = Cod. Vat. A, 30,
9. „ Cod. Tell. Rem. II, 14 = Cod. Vat. A, 31 und (Cod. Tell. Rem. fehlt) Cod. Vat. A, 32,
10. „ (Cod. Tell. Rem. fehlt) Cod. Vat. A, 33 und Cod. Tell. Rem. II, 15 = Cod. Vat. A, 34,
11. „ Cod. Tell. Rem. II, 16 = Cod. Vat. A, 35 und Cod. Tell. Rem. II, 17 = Cod. Vat. A, 36,
12. „ Cod. Tell. Rem. II, 18 = Cod. Vat. A, 37 und Cod. Tell. Rem II, 19 = Cod. Vat. A, 38,
13. „ Cod. Tell. Rem II, 20 = Cod. Vat. A, 39 und (Cod. Tell. Rem. fehlt) Cod. Vat. A, 42,
14. „ (Cod. Tell. Rem. fehlt) Cod. Vat. A, 43 und Cod. Tell. Rem. II, 21 = Cod. Vat. A, 44,
15. „ Cod. Tell. Rem. II, 22 = Cod. Vat. A, 45 und Cod. Tell. Rem. II, 23 = Cod. Vat. A, 46,
16. „ Cod. Tell. Rem. II, 24 = Cod. Vat. A, 47 und Cod. Tell. Rem. II, 25 = Cod. Vat. A, 48,
17. „ Cod. Tell. Rem. II, 26 = Cod. Vat A, 49 und Cod. Tell. Rem II, 27 = Cod. Vat. A, 50,
18. „ Cod. Tell. Rem. II, 28 = Cod. Vat. A, 51 und Cod. Tell. Rem. II, 29 = Cod. Vat. A, 52,

Digitized by Google

19. Woche: Cod. Tell. Rem. II, 30 = Cod. Vat. A, 53 und
Cod. Tell. Rem. II, 31 = Cod. Vat. A, 54,
20. „ Cod. Tell. Rem. II, 32 = Cod. Vat. A, 55 und
Cod. Tell. Rem. II, 55 = Cod. Vat. A, 56.

Im Codex Borgia beginnt die Darstellung auf Blatt 54 unten, schreitet von hinten nach vorn fort bis Blatt 45 und setzt sich dann von Blatt 45 oben bis Blatt 54 oben fort.

Das Aubin'sche Tonalamatl schliesst sich am nächsten den Wochenkalendern des Codex Telleriano Remensis und des Vaticanus A an. Aber die Zeichnung erscheint den anderen Kalendern und namentlich dem des Codex Borgia gegenüber ziemlich degenerirt. Offenbar ist es eine späte Kopie. Die Darstellung selbst aber weist eine Reihe Besonderheiten auf, die der Erwähnung werth sind, und die es zu einem der wichtigsten Dokumente dieser Klasse machen.

Die Namen der Tage — die in Wochen von je 13 Tagen abgetheilt, auf 20 Blätter vertheilt sind — sind in dem Aubinschen Tonalamatl und ebenso in den obenangeführten Stellen des Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis, und wie ferner auch in dem Tonalamatl des Codex Bologna, von den Bildern der 9 Gottheiten, den sogenannten Señores de la noche, begleitet. Der Aufeinanderfolge der 260 Tage entspricht also eine Aufeinanderfolge von 29 × 9 Gottheiten, weniger einer. Um diese 29 × 9 voll zu machen, scheint es, hat der Maler des Aubin'schen Dokuments noch die eine überschüssige Gottheit (Tlaloc) der letzten auf den 260. Tag fallenden Figur beigefügt. Im übrigen ist, während auf den ersten 18 Blättern die Reihen der 9 Gottheiten ganz regelmässig einander folgen, gerade auf den letzten beiden Blättern die Ordnung vollkommen umgestürzt. Auf dem vorletzten Blatt scheinen die Gottheiten, statt von oben nach unten und von rechts nach links, von links nach rechts und von unten nach oben einander zu folgen. Doch würde auch so die Reihe noch zwei Lücken aufweisen. Und auf dem letzten Blatt ist gar keine Ordnung mehr erkennbar. — Die Unregelmässigkeiten, die auf den anderen Blättern vorkommen, scheinen gewissermassen nur Schreib-

Digitized by Google

fehler zu sein. Zweimal (Blatt 8. 4 und 13. 2) ist statt Mictlantecutli's die Figur Xiuhtecutli's hingemalt, einmal (Blatt 14. 12) statt Xiuhtecutli's die Figur Piltzinteotl (Tonatiuh)'s. Auf Blatt 11. 7. 8 haben Itztli und Piltzinteotl, auf Blatt 15. 2. 4 Chalchiuhtlicue und Cinteotl ihre Stellen getauscht.

Die neun Herren sind an drei Stellen der Codices besonders und in schöner Ausführung dargestellt: auf Blatt 25 des Codex Borgia, Blatt 67—71 des Codex Vaticanus B und Blatt 43—41 des Codex Fejérváry. Was die Darstellung des Aubin'schen Dokuments betrifft, so schliesst sich die Figur des ersten (Xiuhtecutli, Gott des Feuers) in Zeichnung und Farbe an die Art an, wie derselbe Gott im Codex Borgia abgebildet ist: das Gesicht roth, nur der untere Theil und ein Strich über die Augen schwarz, die Haare gelb (feuerfarben), und über der Stirn zwei wie Flammen aufzüngelnde Locken. (Vergl. Fig. 1.)

Die zweite Gottheit (Itztli, „das Dunkle, Scharfe, Schneidende, der Obsidian" von den Interpreten genannt) ist im Codex Borgia 25 und ebenso im Codex Fejérvary 43 mit den unverkennbaren Merkmalen Tezcatlipoca's gezeichnet. Hier ist der Gott, ähnlich wie in dem Tonalamatl des Codex Bologna, einfach als Opfermessergott aufgefasst. Nur ist zu bemerken, dass er dasselbe feuerfarbene Haar und die wie Flammen aufzüngelnden Stirnlocken trägt, wie der Feuergott Xiuhtecutli und wie ein anderer Gott, den ich unten noch zu erwähnen haben werde, der von den Interpreten Tlahuizcalpantecutli genannt wird und der gewisse Beziehungen zu Camaxtli aufweist. Das Gesicht ist roth gefärbt, und der hintere Theil durch besondere Farbe markirt, — eine doppelte Kontourirung, die der besseren Abgrenzung der verschiedenen Farbenfelder dient. (Vergl. Fig. 2.)

Die dritte Gottheit wird von den Interpreten Piltzinteotl genannt. Nach Boturini[1]) wäre das der Gott der kleinen Kinder. Nopil heisst allerdings „mein Sohn", aber nopiltzin „mein Fürst". Piltzinteotl ist der Gott der Fürsten, der Edlen, d.h. der Sonnengott, als solcher überall und unverkennbar gezeichnet. Unser Dokument zeichnet den Gott in Gestalt der Figur 3.

[1]) Idea de una Nueva Historia General de la America Septentrional § III. 11. p. 16.

Digitized by Google

Das Gesicht ist rosa gefärbt, der untere Theil des Gesichts und die drei sichelförmigen Zeichnungen hinter den äusseren Augenwinkeln roth. Statt des Haares ist das Haupt mit einer Krone von steifen rothen Federn geschmückt, aus der zwei wallende grüne Quetzalfedern heraushängen. Umgürtet ist diese Krone mit einem Band von grünen Chalchihuitl-Scheiben, dessen Endschleife noch hinter dem Ohr zu sehen ist. Und über der Stirn ist mit diesem Band ein besonderer Schmuck verbunden, der offenbar die Form wiedergiebt, die in den Figuren des Sonnengottes im Codex Vaticanus A und Codex Telleriano Remensis zu sehen ist. Vgl. Fig. 4. (Cod. Vat. A. 25.) In den anderen Codices (Codex Borgia, Vaticanus B., Fejérváry, Viennensis) ist statt dessen über der Stirn ein Vogelkopf zu sehen. Vgl. Fig. 5. (Cod. Borgia 44.) Man könnte versucht sein, die Form, welche dieser Schmuck in unserem Dokument und im Codex Vaticanus A aufweist, nur als Degenerationen des Vogelkopfes aufzufassen. Doch habe ich auf dem mit nicht minderer Sorgfalt als der Codex Borgia gezeichneten Wandfries des grossen Palastes von Mitla gegenüber einem mit dem Vogelkopf an der Kopfbinde geschmückten Gott einen anderen gesehen, der an Stelle des Vogelkopfes einen Schmuck in Gestalt

Digitized by Google

der Fig. 6 zeigt. Von besonderem Interesse sind an der Zeichnung des vorliegenden Dokuments die drei sichelförmigen Zeichnungen hinter dem äusseren Augenwinkel. Dieselben sind ebenso in der Zeichnung der ganzen Figur des Sonnengottes auf Blatt 10 unseres Dokumentes zu sehen. Ich habe dieselben aber bisher in keiner anderen bildlichen Darstellung dieses Gottes gesehen.

Die vierte Gottheit — Cinteotl, die Gottheit der Maisfrucht — ist in den Listen der neun Herren, welche auf Blatt 25 des Codex Borgia, Blatt 67—71 des Codex Vaticanus B und auf Blatt 41—43 des Codex Fejérváry verzeichnet sind, in männlicher Gestalt zu sehen, mit dem Maxtlatl, der Schambinde, bekleidet. Sehr häufig wird indess von den Historikern unter dem Namen Cinteotl eine weibliche Gottheit aufgeführt. In der That gab es eine männliche und eine weibliche Form der Gottheit der Feldfrüchte, die neben einander verehrt wurden, und denen u. a. das vierte Monatsfest, Hueitoçoztli, gefeiert ward. Der Name Cinteotl im engern Sinne kommt der männlichen Gottheit zu, während die weibliche Gottheit von Sahagun und Durán mit dem Namen Chicome coatl „Sieben Schlange" bezeichnet ward. Die letztere ist aber ohne Zweifel eine wichtigere und allgemeiner verehrte Gottheit, und gewissermassen auch die natürlichere Form der Gottheit der Feldfrüchte. So ist es denn auch natürlich, dass wir im Codex Vaticanus A die Feste Toçoztontli und Hueitoçoztli durch das Bild der weiblichen Gottheit bezeichnet finden. Und auch in der Liste der neun Herren ist sowohl im Codex Tell. Rem. und Vaticanus A, wie in unserm Dokument (Fig. 7), als vierte Gottheit, als Cinteotl, eine weibliche Gottheit dargestellt. Das Gesicht ist roth (die Farbe der Maisgöttin), und aus der Kopfbinde ragen zwei Maiskolben mit langen Narbenbüscheln und zwischen ihnen eine grüne Quetzalfeder empor.

Die fünfte Gottheit — Mictlantecutli, der Herr der Todtenwelt — ist im Codex Borgia, Vaticanus B, Fejérváry gewöhnlich als Skelett, oder wenigstens mit dem fleischlosen Todtenschädel als Kopf gezeichnet. Im Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis dagegen erscheint er als der grause

Digitized by Google

König, in nächtliches Dunkel gekleidet, aber das Haupt mit dem Xiuh-huitzolli, der Königskrone, geschmückt. In unserm Dokument sieht man ein gewöhnliches menschliches Gesicht (vgl. Fig. 8), allerdings gelb, d. i. mit Todtenfarbe, gemalt. Aber das Haupt ist mit demselben wirren, nächtlichen und mit Augen umsäumten Haar bedeckt, wie es die Todtenschädel der oben genannten Codices zeigen. Eine dunkele punktirte Fläche mit Augen am Rand ist ein bekanntes Symbol der Nacht, bzw. des Sternenhimmels. Nur einmal, und zwar auf Blatt 3, ist in unserm Dokument statt des gelben Gesichts ein richtiger Todtenschädel gezeichnet. Vgl. Fig. 9.

Als sechste Gottheit der Reihe wird Chalchiuhtlicue, „die mit dem Smaragdgewand", die Gottheit des fliessenden Wassers genannt. Als solche ist sie in der Reihe der neun Herren, welche neben den Zeichen der Tage in dem Tonalamatl der Codd. Vaticanus A und Telleriano Remensis gezeichnet sind, durch die blauen Wasserstrahlen, die aus der Kopfbinde der Göttin hervorbrechen, und in den Aufzählungen der Codd. Borgia, Vaticanus B und Fejérváry durch das blaue Wasser mit welliger Oberfläche, in dem oder vor dem die Göttin steht, gekennzeichnet. In unserm Dokument ist ein Gesicht mit einem Kopfputz, ähnlich dem der Cinteotl, gezeichnet. Vgl. Fig. 10. Nur fehlen natürlich die Maiskolben in demselben. Dagegen ist an ihm ein blauer Streif und eine doppelte Reihe Perlen zu erkennen. Die Perlenschnur ist auch aus anderen Stellen als Symbol des befruchtenden Wassers bekannt. Und den Namen Epcoatl „Perlenschlange" führte eines den Tlaloquê, den Berg- und Regengöttern, gewidmetes Heiligthum in Mexiko[1]). An der Stirnseite scheint eine Feder als Schmuck angebracht zu sein, die aber nur hier und da in den Zeichnungen zu sehen ist. Auch der rechteckige schwarze Fleck auf der Backe ist nur hier und da zu sehen. Er erinnert an die zwei ähnlichen Flecke, mit der das Gesicht der Göttin regelmässig im Codex Borgia verziert ist, und die auch bei einigen Frauenköpfen zu sehen sind, welche zur Composition von Städte-

[1]) Sahagun, Buch 2, Anhang.

Digitized by Google

hieroglyphen in dem Libro de los tributos und im Codex Mendoza verwendet sind.

Die siebente Gottheit ist Tlaçolteotl, die „Göttin der Liebe", die Göttin der Weiblichkeit — wie ich an anderer Stelle nachgewiesen habe, identisch mit der Göttin der Erde, der Göttermutter, Teteo in nan[1]). Die auffälligsten Merkmale dieser Göttin sind eine aus Baumwolle hergestellte Kopfbinde und ein aus ähnlichem Material gefertigtes Band, das aus der Oeffnung des Ohrpflocks heraushängt, ferner in das Haar oder in die Kopfbinde gesteckte Spindeln, das Wahrzeichen weiblicher Thätigkeit. Beide Merkmale sind gut zu erkennen in den Figuren 10 und 11, die der Aufzählung der neun Gottheiten im Codex Borgia 25 und dem Tonalamatl des Codex Vaticanus A entnommen sind. In den Figuren unseres Dokuments (Fig. 12) sehen wir dieselbe aus Baumwolle gefertigte Kopfbinde und das aus der Oeffnung des Ohrpflocks heraushängende Band. Aber statt der Spindeln im Haar liegt über dem Scheitel ein Federschmuck, aus einem Federball, zwei dunklen Federn (Adlerfedern?) und zwei wallenden grünen Quetzalfedern gebildet. Das Gesicht ist über und hinter dem Auge gelb, in der unteren Hälfte weiss gefärbt.

Die achte Gottheit wird von den Interpreten Tepeyollotli „Herz der Berge" genannt. Es ist eine merkwürdige Gottheit, auf die ich unten noch näher zu sprechen kommen werde. In der Aufzählung der neun Herren, die in den oben erwähnten Stellen des Codex Borgia, Codex Vaticanus B und Codex Fejérváry gegeben ist, hat er menschliche Gestalt, aber dem Gesicht ist durch die stark entwickelten Augenbrauen und den langen Bart ein wildes, thierisches Ansehen gegeben. Vgl. Fig. 13 (Cod. Borgia 25). Die Stimme des Waldes, das Echo, das nach dem Interpreten der Name des Gottes bedeutet, scheint durch das Schall von sich gebende Muschelhorn angedeutet, welches vor dem Munde des Gottes zu sehen ist. Zahmer ist der Gott im Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis gezeichnet, wo nur die grüne Farbe der Kopfschleifen und in der Kopfbinde steckende Waldfrüchte auf die besondere

[1]) Zeitschrift für Ethnologie, XX (1888), p. 28. Vgl. unten die Gottheit des 13. Zeichens.

Digitized by Google

Natur des Gottes hinweisen (Fig. 14). In unserm Dokument ist der Gott in Form der Figur 15 gezeichnet. Das untere Drittel des Gesichts ist roth gemalt, wie beim Sonnengott, der obere Theil dagegen durch eine über das Auge verlaufende Längsscheidelinie in eine vordere gelbe und eine hintere dunkle Hälfte getheilt. Das Scheitelhaar ragt in zwei hügelartigen Wülsten über der Kopfbinde empor. Einmal ist auf Blatt 20 statt des blossen Kopfes der Kopf des Gottes auf einem Berge gezeichnet. Das erinnert an das im Codex Bologna mehrfach beobachtete Vorkommen, wo man statt des Bildes des Gottes gewissermassen seine Namenshieroglyphe abgebildet sieht: — ein Berg, von dem Wasser herabrinnt, und darauf ein Herz.

Die neunte Gottheit endlich ist Tlaloc, der Regen-, Gewitter- und Sturmgott, der auf den hohen Bergen haust und von dorther seine Wasserfluthen und seine Blitze sendet. Er ist überall in der üblichen Weise gezeichnet: mit dem runden, von einem blauen Ring umgebenen Auge, der blauen Schlange über den Lippen und den langen Raffzähnen (Fig. 21a).

Dass die Kalendertage von den Reihen der neun Gottheiten begleitet werden, ist schon ein nicht überall beobachtetes Vorkommen. Es fehlt z. B. in den Kalendern des Codex Borgia und des Codex Vaticanus B. Aber es kommt, ausser in unserm Dokument, auch in dem Tonalamatl des Codex Bologna und in denen des Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis vor. Eigenthümlich aber ist unserm Dokument, dass ausser den beiden Kolumnen der Kalendertage und der neun Gottheiten noch eine dritte und vierte Kolumne sich vorfinden, die auf allen 20 Blättern, also in allen 20 Wochen, sich in gleicher Weise wiederholen, die wir daher wohl als einen Ausdruck der den Zahlen 1—13 innewohnenden Qualitäten werden ansehen müssen.

Die erste dieser beiden, also der Gesammtordnung nach die dritte Kolumne, enthält die Köpfe einer Reihe von Gottheiten und zwar auf einem merkwürdigen, mit weisser Farbe gemalten Vehikel, wie es unter dem Kopf des Feuergottes in Fig. 16 zu sehen ist (unten p. 532).

Digitized by Google

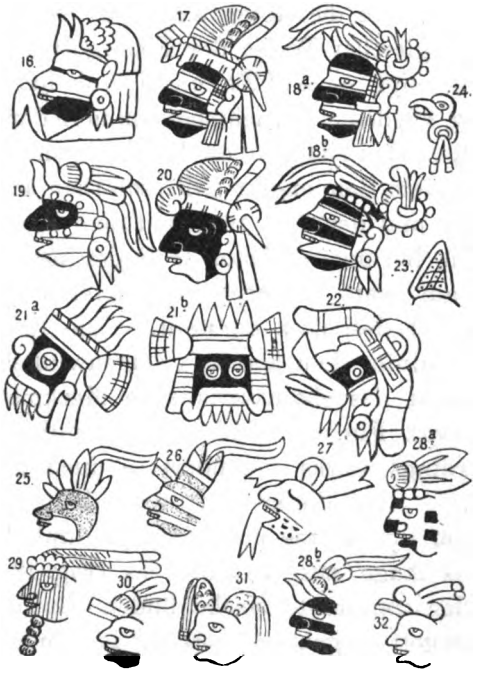
Die erste Gottheit ist Xiuhtecutli, der Feuergott, ganz in der Weise der Fig. 1 gezeichnet. (Vgl. Fig. 16.) Nur einmal, auf Blatt 12, ist statt der beiden wie Flammen aufzüngelnden Stirnlocken die Fig. 23 zu sehen — wie mir scheint, das Stirnblatt eines Xiuhhuitzolli. Denn Xiuhtecutli wird, ebenso wie Tonacatecutli, der Himmelsgott, und Mictlantecutli, der Todesgott, als König dargestellt. So wenigstens im Codex Vaticanus A und Codex Telleriano Remensis. — Die zweite Gottheit der dritten Kolumne ist Mictlantecutli, ganz in der Weise der Fig. 8 gezeichnet. Doch haben auf Blatt 4, 9, 10 die beiden ersten Gottheiten ihre Stelle getauscht, und es steht Mictlantecutli an erster Stelle. — Die dritte Gottheit ist Chalchiuhtlicue (Fig. 10). — Die vierte, der Sonnengott Piltzinteotl, in der Weise der Fig. 3 gezeichnet, aber von einem Sonnenbilde umgeben. — Die fünfte Gottheit ist Tlaçolteotl (Fig. 12). — An sechster Stelle steht ein Gott (Fig. 17), der die Gesichtsbemalung Tezcatlipoca's — gelbe und schwarze Querstreifen — mit Todessymbolen verbindet, ähnlich wie der Tezcatlipoca, der auf Blatt 10 des Aubin'schen Dokuments dem Sonnengott gegenüber dargestellt ist, wo die übrigen Bilderschriften Mictlantecutli abbilden. — An siebenter Stelle steht wieder der Sonnengott Piltzinteotl (Fig. 3), diesmal aber ohne Sonnenbild; dagegen sieht man hinter dem Gott den Kopf eines Vogels (Fig. 24), der auf dem einen Blatt in das Ohr des Gottes zu beissen scheint, auf dem anderen eine Perle der Kopfbinde im Schnabel hält. — Der achte Gott ist Tlaloc, gewöhnlich, wie in der vorigen Reihe, im Profil gezeichnet (Fig. 21a), einmal aber, auf Blatt 11, en face (Fig. 21b). — Dann folgt der Windgott Quetzalcoatl (Fig. 22), das Gesicht dunkelgrün gefärbt, mit einem schwarzen von oben nach unten über das Auge verlaufenden Streifen, der Mund, nach Art des Idols von Cholula, vogelschnabelartig verlängert. Einige Mal ist unter dem Kopf des Gottes auch das Halsband von Schneckengehäusen zu sehen, das seinen gewöhnlichsten Schmuck bildet. — An zehnter Stelle steht Tezcatlipoca, kenntlich durch den blauen rauchenden Spiegel am Ohr und die charakteristische aus dem Codex Borgia wohlbekannte Gesichtsbemalung, die

Digitized by Google

übrigens in ganz gleicher Weise auch an dem Bildniss des Gottes, welches Cod. Vat. A zur Bezeichnung des Monats Toxcatl dient, sowie an den Bildern des Sahagun-Manuskripts der Biblioteca Laurentiana zu Florenz zu sehen ist. Das Haar ist, wie beim Feuergott, feuerfarben mit zwei über der Stirn aufzüngelnden Locken (Fig. 18a). Oder es ist an Stelle dessen ein dunkler mit blauen Scheiben besetzter Kranz zu sehen (Fig. 18b), wie ihn in ganz gleicher Weise der Feuergott auf Blatt 20 unseres Dokuments zeigt. — Auf Tezcatlipoca folgt an eilfter Stelle ein Gott (Fig. 20), dessen Gesichtsbemalung in derselben Weise angeordnet ist, wie bei Piltzinteotl, dem Sonnengott. Nur ist das, was bei dem Sonnengott hellrosafarben erscheint, tief schwarz gefärbt, und der Gott trägt auf dem Kopf denselben Putz, welchen wir bei dem sechsten Gott der Reihe sehen, und welcher, wie auf Blatt 10 unseres Dokuments zu ersehen ist, Merkmale des Todesgottes darstellt. Die drei sichelförmigen Zeichnungen hinter dem äusseren Augenwinkel, welche in unserem Dokument das charakteristische Merkmal des Sonnengottes bilden (vgl. Fig. 3), sind — auf einigen Blättern wenigstens, allerdings etwas verändert — auch an dieser Figur zu erkennen. — Auf diesen Gott folgt dann an zwölfter Stelle ein Gott, der durch eine merkwürdige dunkelfarbige Halbmaske um das Auge ausgezeichnet ist (Fig. 19). Dieselbe dunkle, von Perlen umsäumte Maske finden wir bei dem Gott, der, dem Feuergott gegenübergestellt, im Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis, im Codex Borgia, Vaticanus B und in unserem Dokument als Patron der neunten Woche figurirt und von den Interpreten Tlahuizcalpantecutli genannt und mit dem Morgenstern identifizirt wird. Dieselbe Maske finden wir aber auch in der Figur des tlaxkaltekischen Gottes Camaxtli, wie ihn Duran Trat. 2, Lam. 6 zeichnet, und an dem Bilde Paynal's, des sogenannten Vikars, des jüngeren Bruders des Kriegsgottes Huitzilopochtli, wie es in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca Laurentiana zu Florenz zu sehen ist. Ich werde weiterhin zu erwähnen haben, dass in der That eine Beziehung zwischen diesen drei Gottheiten besteht. Die Figur unseres Dokuments zeigt neben der

Digitized by Google

Halbmaske eine der Bemalung Tezcatlipoca's ähnliche, aber aus abwechselnden hellfarbigen und gelben Querstreifen bestehende Gesichtsbemalung. Das Haar ist feuerfarben, wie beim Feuergott, mit zwei über der Stirn aufzüngelnden Locken. Ueber dem Haar liegt ein Federschmuck, ähnlich dem, welcher auf dem Kopfe Tezcatlipoca's (Fig. 18) zu sehen ist. —



Den Schluss dieser Reihe macht endlich, an dreizehnter Stelle wieder, die Figur Mictlantecutli's, des Todesgottes, genau in der gleichen Weise, wie in der zweiten Kolumne (Fig. 8). und wie an der zweiten Stelle der vorliegenden dritten Kolumne.

Die hier aufgezählte Reihe ist interessant und wichtig, weil es eine den Ziffern 1—13 parallel gehende Götterreihe ist, für welche, meines Wissens, keine Parallele aus anderen Dokumenten bekanntist. Einzig in Frage kommen könnte die Reihe der dreizehn Gottheiten, die Boturini in den ersten Abschnitten seines Werkes[1]) aufführt. Es ist die folgende:

1. Tezcatlipoca, Sinnbild der göttlichen Vorsehung, begleitet von Teotlamacazqui, dem Sinnbild der Priesterschaft. (= Nr. 10.)

2. Tlaloc, gleichsam Diener der göttlichen Vorsehung, schreckt die Menschen mit Donner und Blitz. (= Nr. 8.)

3. Macuixochiquetzalli, Patronin der Ehe, Begleiterin Tlaloc's. (= Nr. 13.)

[1]) l. c. p. 11—30.

Digitized by Google

4. Tlaçolteotl, Göttin der sinnlichen Triebe. (= Nr. 5.)

5. Piltzinteuctli, unter dem Thronhimmel sitzend, Gott der Kinder, oder vielmehr der ehelich und edel Geborenen. (= Nr. 4.)

6. Teotlacanexquimilli, „das Gesicht der Finsterniss"; ihm kommt, wie es scheint, auch der Name Tlaltèuctli [Herr der Erde, Gott der Erde] zu. Er bestraft die Ehebrecher und ist begleitet von der Tlaçolteotl. (= Nr. 11.)

7. Xiuhtecutli, Gott des Feuers. (= Nr. 1.)

8. Tlatocaocelotl, steht in Beziehung zur Ausrottung der wilden Thiere und zur Begründung des Ackerbaus. (= Nr. 6.)

9. Quetzalcohuatl, Gott der Luft, wird angerufen, damit er Regen auf die Saaten fallen lässt. (= Nr. 9.)

10. Chalchiuhcueitl, Sinnbild des Wassers. (= Nr. 3.)

11. Teoyaotlatohua huitzilopochtli, Gott des Krieges und Hüter der Saaten. Seine Begleiterin Teoyaomicqui, die die Seelen der Gefallenen und der Geopferten in Empfang nimmt. Sein Symbol und sein Schmuck das Teotecpatl, das göttliche Steinmesser. (= Nr. 12.)

12. Hahuiatlteotl, Gott der fahrenden Gesellen, der Spieler und Gaukler. (= Nr. 7.)

13. Mictlantecutli, Gott der Unterwelt. (= Nr. 2.)

Ich werde auf diese Reihe hier und da später noch zu sprechen kommen. Mehrere der Ausführungen, die Boturini macht, sind beherzigenswerthe Fingerzeige. Nimmt man an, — was sehr denkbar ist —, dass Boturini aus philosophisch-wissenschaftlichen Gründen nach den Prinzipien, die er in den einzelnen Gottheiten verkörpert sah, die ursprüngliche Anordnung geändert hat, so könnte sich jene Reihe mit der im Aubin'schen Dokument gegebenen decken. Man müsste dann annehmen, dass No. 12 den Teoyaotlatohua Huitzilopochtli, No. 11 das Gesicht der Finsterniss Teotlacanexquimilli, No. 6 den Tlatoca ocelotl, der zweite Sonnengott, No. 7, den Hahuiatlteotl, der zweite Todesgott, No. 13, eigentlich eine Todesgöttin bezeichnen soll, die dann der Macuixochiquetzalli, d. i. der Teteoinnan, gleichgesetzt werden könnte.

Digitized by Google

Es bleibt nun noch die vierte Kolumne des Aubin'schen Dokuments zu besprechen. Dieselbe wiederholt sich, wie oben schon erwähnt, ebenso wie die dritte, genau in gleicher Weise auf allen 20 Tafeln, muss also ebenfalls mit den Eigenschaften der Ziffern 1—13 in Verbindung stehen. Wir haben in dieser Kolumne nicht mehr einzelne Köpfe von Gottheiten, sondern Vogelfiguren in ganzer Gestalt und hinter oder neben ihnen die Köpfe von Gottheiten. Die Vogelfiguren sind sehr uniform und ziemlich flüchtig gezeichnet, hier und da durch Farbe unterschieden, aber im Uebrigen zoologisch sehr schwer zu rekognosciren. Glücklicherweise gibt es eine Parallele zu diesen Vogelfiguren, und zwar auf Blatt 44 des Codex Borgia. Auf diesem prächtig gezeichneten Blatt sehen wir in der Mitte den Sonnengott thronen — auf einem Stuhle, zu dem das Sonnenbild gewissermassen die Lehne bildet — Schild und Speerbündel in der einen, Wurfbrett und Banner in der andern Hand. Wasser rinnt auf der einen, ein Strom von grünen Quetzalfedern auf der andern Seite von dem Sonnenbilde herab. Ueber dem Gotte ist, von andern Bannern umgeben, als Banner aufgesteckt das Zeichen ce xochitl „eins Blume" zu sehen — der Name des Sonnengottes. Unter ihm steht das Datum nahui olin „vier Bewegung", sein Symbol und Name des ihm geweihten Kalendertages. Der Gott trinkt das Blut einer Wachtel, deren eben abgerissenen Kopf ein sonderbares Wesen — von Affengestalt, mit Todtenkopf, und die ganze Figur in grünes Malinalli-Gras gekleidet — in die Höhe hält. Am Boden, der durch den aufgesperrten Cipactli-Rachen dargestellt ist, liegt ein anderer abgerissener Wachtelkopf. Darüber ist das Zeichen ce acatl „eins Rohr" zu sehen, die Hieroglyphe des Morgensterns, und neben dieser, von nächtlichem von Augen-(sternen) umsäumtem Dunkel sich abhebend, ein Halbring aus Todtengebein, der in wässrigem Blau das Bild eines weissen Kaninchens zeigt — das Sinnbild des Monds, wie ich an anderer Stelle nachgewiesen[1]). Die ganze Darstellung, die ohne Zweifel Sonne, Mond und Planeten, die am Himmel wandelnden und

[1]) Zeitschrift für Ethnologie, XX (1888), p. 29.

Digitized by Google

die Zeit bestimmenden, zum Ausdruck bringt, — ist umgeben von 13 Vogelfiguren mit den beigeschriebenen Ziffern 1—13. Und zwar haben wir:

1. einen langschnäbeligen blauen Vogel,
2. einen langschnäbeligen grünen Vogel,
3. einen Raubvogel ohne Federhaube,
4. Wachtel,
5. Adler,
6. Schopfeule,
7. Schmetterling,
8. Adler,
9. Truthahn,
10. Ohreule,
11. rother Guacamayo,
12. Quetzal,
13. grüner Loro.

Diese Reihe ist ident mit der Kolumne 4 des Aubin'schen Tonalamatl. Denn auch in dieser haben wir an sechster und zehnter Stelle, wie auf allen Blättern deutlich erkennbar, eine Eule, an siebenter Stelle ein Insect, das allerdings mehr wie eine Biene aussieht; der Vogel an fünfter Stelle trägt auf Blatt 19 ein Steinmesser, wie der Adler im Codex Borgia von Steinmessern umgeben ist. Der Vogel an zehnter Stelle hat auf Blatt 19 dieselben langen, rothen Schwanzfedern mit blauen Spitzen, wie der Guacamayo No. 10 des Codex Borgia. Und der Vogel an vierter Stelle gibt sich als Wachtel zu erkennen durch den blauen Schnabel, die Furchen um das Auge und das mit kreisrunden Flecken besetzte Gefieder. Wir werden also nicht fehl gehen, wenn wir überall die gut gezeichneten und deutlichen Figuren des Codex Borgia zur Interpretation dieser Kolumne verwenden.

Was nun die Götterköpfe angeht, die hinter und neben diesen Vögeln — im Aubin'schen Tonalamatl, nicht im Codex Borgia — zu sehen sind, so haben wir wieder eine neue Reihe vor uns, die nur an einzelnen Stellen mit der vorigen sich deckt. — Sie beginnt mit Tlahuizcalpantecutli-Camaxtli der in der vorigen Reihe an zwölfter Stelle stand. Dann folgt

Digitized by Google

an zweiter Stelle ein Gott, dessen Gesicht die gleiche Vertheilung verschieden gefärbter Felder aufweist, wie das des Sonnengottes (Fig. 3) und das des Gottes, der in der vorigen Reihe an elfter Stelle stand (der Sonnengott in der Verdunkelung, Fig. 20). Nur ist nicht recht auszumachen, welche Farbe der oberen Hälfte des Gesichts zukommt. In meinem Exemplar ist auf Blatt 19 und 20 der betreffende Gesichtsabschnitt deutlich grün gemalt. In der Reproduction des Blattes 19, welche in De Rosny's „Essay sur l'interprétation de l'Écriture Hiératique de l'Amérique Central" gegeben ist, ist derselbe Abschnitt ebenso deutlich gelb gemalt. Ist letztere Bemalung richtig, wie mir nicht unwahrscheinlich ist, so würden wir diese Figur ebenfalls als Sonnengott (Tonatiuh oder Piltzinteotl) ansprechen dürfen. Als Kopfputz trägt der Gott hier einen Kranz von Federn, aus dem eine lange grüne Quetzalfeder heraushängt (Fig. 25). An dritter Stelle folgt ein Gott, der die Bemalung Tezcatlipoca's aufweist, nur dass das, was bei dem echten Tezcatlipoca schwarz erscheint, hier roth gemalt ist. Wir dürfen ihn wohl als den Tlatlauhqui Tezcatlipoca, den rothen Tezcatlipoca, den Durán nennt, und der sehr schön z. B. auf Blatt 18 des Codex Borgia dem schwarzen Tezcatlipoca gegenüber zu sehen ist, anzusprechen haben. Als Kopfputz trägt der Gott zwei Steinmesser, zwischen denen eine Quetzalfeder aufragt (Fig. 26). An vierter Stelle folgt, neben der Wachtel, ein Gott, dessen Gesicht in der oberen Hälfte roth, in der unteren gelb mit schwarzen Tigerflecken gemalt ist, der auf dem Haupt die rothen, flatternden Bänder Xipe Totec's trägt, und einmal, auf Blatt 15, auch das geschlossene Auge dieses Gottes zeigt (Fig. 27), den ich daher als Xipe Totec anspreche. An fünfter Stelle steht, neben dem Adler, ein Gott, dessen eigenthümliche Gesichtszeichnung ich in Figur 28a wiedergegeben habe. Der Gott kehrt, genau in gleicher Weise, auch an zehnter Stelle, neben der Eule, wieder. Sieht man genauer zu, so erkennt man, dass hier die Gesichtszeichnung Tezcatlipoca's zu Grunde liegt. Nur ist die Vertheilung der hellen (gelben) und dunklen (schwarzen) Streifen nur in der vorderen Gesichtshälfte die normale, in der hinteren gerade umgekehrt. Das ist

Digitized by Google

eine Bemalung, die in ähnlicher Weise bei Omecatl, dem Gott der Bankette, und dem Tlacochcalco yaotl, dem Gott der Krieger des Tlacochcalco, in den Sahagun-Manuskripten zu sehen ist. Auf dem Kopf trägt der Gott einen Federschmuck und darunter sind die hellen Perlen auf dunklem Grunde zu sehen, wie sie der Feuergott auf Blatt 20 unseres Tonalamatls und wie sie auch der Tezcatlipoca der dritten Kolumne trägt. (Vgl. Fig. 18b.) Gelegentlich treten statt dessen auch die beiden flammenförmigen Stirnlocken auf, die wir ebenfalls bei dem Feuergott und bei Tezcatlipoca antrafen. (Vgl. Figg. 16 und 18a.) Und einmal, Blatt 20, ist an der zehnten Stelle der vierten Kolumne (neben der Eule) auch ein richtig gezeichneter Tezcatlipoca zu sehen (Fig. 28b). — An sechster Stelle steht, neben der Eule, der Kopf eines Gottes, den ich in Fig. 29 wiedergegeben habe. Ein roth und weiss gestreiftes Gesicht mit einer Fülle weisser, steifer Federn über der Stirn, aus welchen zwei lange, rothe Guacamayofedern herausragen. Um den unteren Theil des Gesichts hängt ein aus vier Federbällen gebildeter Streifen herab. Mit Federbällen besteckt erscheinen in verschiedenen Handschriften die zum Opfertode Bestimmten. — An siebenter Stelle folgt, neben dem Insect, der Feuergott, Xiuhtecutli (Fig. 30.) An achter Stelle, neben dem Adler, und an neunter, neben dem Truthahn, der Regengott Tlaloc, in der üblichen Weise, wie Fig. 21a, gezeichnet. An zehnter Stelle folgt, wie oben schon erwähnt, neben der Eule, ein den Figuren der fünften Stelle identer Gott, Tezcatlipoca, wie ich oben nachwies. An elfter Stelle, neben dem rothen Arara (Guacamayo), ein den Figuren der dritten Stelle identer Gott, Tlatlauhqui Tezcatlipoca (Fig. 26). An zwölfter Stelle steht neben dem grünen Quetzalvogel die Göttin Cinteotl (Fig. 31). An letzter, neben dem gelben Loro, die Göttin Xochiquetzal (Fig. 32), mit der Blume auf dem Haupt.

Das sind diese beiden merkwürdigen und dem Aubin'schen Dokument eigenthümlichen Reihen, deren eigentliche Bedeutung bezw. mystische Beziehung zu den Ziffern 1—13 allerdings noch zu eruiren bleibt.

Digitized by Google

Wie in den übrigen Kalendern dieser Gattung, sind ausserdem an hervorragender Stelle auf den Blättern unseres Dokuments die den Wochen präsidirenden Gottheiten in ganzer Figur und mit verschiedenen Attributen dargestellt. Ich habe schon an anderer Stelle nachgewiesen[1]), dass die Reihe dieser Wochenregenten im Allgemeinen ident ist mit der in verschiedenen Handschriften in gleicher Weise wiederkehrenden Reihe der den einzelnen Tageszeichen präsidirenden Gottheiten. Nur eine Unregelmässigkeit ist zu verzeichnen. An einer Stelle ist in der Reihe der 20 Tutelargottheiten der Tageszeichen ein Gott eingeschoben, der in der Reihe der Gottheiten der Wochenanfänge fehlt, und dafür ist am Schluss der letzteren Reihe der Feuergott, begleitet von Xipe Totec, hinzugefügt. Von dem in der Reihe der Tageszeichengötter eingeschobenen Gott habe ich in der oben zitirten Stelle fälschlich angenommen, dass es der Feuergott sei. An anderer Stelle[2]) habe ich ausgeführt, dass es vielmehr ein besonderer Gott ist. Ueber seine eigentliche Natur gedenke ich am Schluss dieser Arbeit noch einiges hinzuzufügen.

Was nun die Art betrifft, in welcher diese den Wochen präsidirenden Gottheiten in unserem Dokument dargestellt sind, so erkennen wir auch hier eine Reihe Besonderheiten, die uns manche wichtige Schlüsse in Betreff der Natur dieser Gottheiten zu machen erlauben.

Die Reihe beginnt in der ersten Woche (ce cipactli) „eins Krokodil", der das erste Tageszeichen cipactli entspricht, mit Tonacatecutli, dem „Herrn unseres Fleisches", der nach den Interpreten als Weltenschöpfer gedacht ward, und dem nach ihnen die Namen Tloquê-Nahuaquê, „Herr des mit und Herr des bei", Tlalticpaquê, „Herr dieser irdischen Welt", Teotlalê, „Herr des Götterlandes oder des Landes der Ahnen, d. h. des Nordens", Matlahua, „Herr der Netze", Tepehua, „Herr der Berge" zukamen; der aber auch in

[1]) Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft 22. Jan. 1887 [Zeitschrift für Ethnologie XIX, p. (112)].

[2]) Vgl. meine Bemerkungen in Zeitschr. f. Ethnol. XX, p. 23.

Digitized by Google

Zeichnung, Farbe und Attributen sich dem auf dem ersten Blatt des Codex Vaticanus A abgebildeten, im Omeyocan, im obersten Himmel residirenden Himmelsgotte Ometecutli, dem „Herrn der Zeugung", ident erweist.

In Cod. Borgia 30, wo dieser Gott als Patron des Tageszeichens cipactli fungirt, sieht man denselben in lichter gelber Farbe gemalt, mit feuergelbem Haar und ebenso gefärbtem wallendem Flammenbart. (Fig. 33.) Ein sonderbares unter der Oberlippe herabhängendes ringförmiges oder scheibenförmiges Gebilde habe ich schon anderwärts [1]) als missverstandene Bildung gedeutet, deren Grundform der eingekniffene Mundwinkel ist, durch den dieser Gott in anderen Handschriften als der alte ursprüngliche, der Vater von Göttern und Menschen bezeichnet wird. Aehnlich ist der Gott im Codex Borgia 54 dargestellt, wo er als Patron der ersten Woche fungirt; nur fehlt ihm der gelbe Flammenbart. Als Kopfschmuck trägt der Gott in beiden angezogenen Stellen, sowie an den correspondirenden Stellen des Codex Vaticanus B die mit Türkis- oder Chalchihuitl-

[1]) Zeitschrift für Ethnologie XX, p. 14.

Digitized by Google

Scheiben besetzte und an der Stirnseite mit einem Vogelkopf geschmückte Kopfbinde, die wir oben schon als Kopfschmuck des Sonnengottes kennen gelernt haben (vgl. Fig. 5).

Die Codd. Vaticanus A und Telleriano Remensis weichen in der Manier der Zeichnung etwas ab. Der Gott ist hier (im Cod. Vaticanus A; dem Cod. Telleriano Remensis fehlt die entsprechende Darstellung) in lichte rosenrothe Farben gekleidet, das Haar ist, wie in diesen Codices üblich, nur markirt, aber ebenfalls feuergelb. Und der Vogelkopf an der Kopfbinde erscheint in eigenthümlicher Weise metamorphosirt. (Fig. 34.)

Als Attribute sind unserem Gott an all den angeführten Stellen ein Menschenpaar beigegeben, ohne Zweifel, um ihn als Herrn der Zweiheit, als Herrn der Zeugung zu bezeichnen. Die Vereinigung der beiden — die von den Interpreten des Codex Vaticanus A als die Huehue, die beiden Alten, d. h. das erste Menschenpaar bezeichnet werden — ist im Codex Borgia 54 dadurch zum Ausdruck gebracht, dass dieselben ihre Seele, die aus dem Munde strömende Lebensflüssigkeit vereinigen. An anderen Stellen sind sie unter einem prächtig gestickten Mantel halb verborgen, und zwischen ihnen ragt ein chicahuaztli empor, der Rasselstab, den die Gottheiten des befruchtenden Wassers, der Erde und Xipe führen, oder (Cod. Vaticanus A) ein Steinmesser und zwei Pfeilrohre, die vielleicht das mámalhuaztli, das Feuerreiben, versinnbildlichen. Daneben ist im Cod. Vaticanus A ein mit Maiskolben angefülltes Xiuhhuitzolli (mexikanische Königskrone) (Fig. 35) — gewöhnlich uncorrecter Weise von den Autoren copilli bezeichnet —, im Codex Borgia 54 dagegen und in der correspondirenden Stelle des Codex Vaticanus B ein brennender Tempel und eine Feuerschlange zu sehen. Das erstere ist verständlich, denn der Gott ist zugleich der König, der Herr und Erhalter, der Herr der Lebensmittel. Ja wir können die Fig. 35 einfach als seine Namenshieroglyphe, als Ausdruck des Wortes Tonacatecutli auffassen. Die anderen genannten Symbole aber sind nach dem, was wir bisher über den Gott wissen, nicht ohne Weiteres klar.

Digitized by Google

Hier ist nun das Aubin'sche Dokument geradezu von entscheidender Wichtigkeit. Denn hier sehen wir, wo wir Tonacatecutli erwarten sollten, als Patron der ersten Woche ganz einfach den Feuergott Xiuhtecutli abgebildet, genau ebenso wie er auf Blatt 9 desselben Dokuments Tlahuizcalpantecutli gegenüber, und noch einmal auf dem Schlussblatt Itztapaltotec gegenüber abgebildet ist. Darnach erscheint also Tonacatecutli, dieser Herr der Schöpfung, der Herr der Zeugung, der im obersten Himmel residirt, den die Interpreten mit Gott Vater identifiziren, ganz einfach als besondere Auffassung, oder besondere Wandlung des Feuergotts, der Feuergott in einer besonderen Rolle. Dazu stimmt, dass in der Stelle der Anales de Quauhtitlan (p. 16), wo Tonacacihuatl und Tonacatecutli als die Gottheiten angeführt werden, an welche Quetzalcoatl seine Gebete richtet, Tonacatecutli als tecolli-quenqui yez-tlaquenqui, „der sich in Kohle kleidet, der sich in Blut kleidet", d. h. der roth und schwarz, mit den Farben des Feuergottes gemalte genannt wird.

Längst bekannt ist ja auch, dass der Feuergott den Namen des „alten Gottes" (Huehueteotl) führt. Sahagun sagt von ihm (1. 13): „Und alle Welt hielt das Feuer für seinen Vater, wegen der Wirkungen, die es hervorbringt, weil es brennt, und weil seine Flamme Licht und Gluth gibt." Und in der Rede, welche der Fürst seinen Kindern hielt, welche Sahagun (6. 17) uns überliefert, wird er der „Vater aller Götter" genannt, „der in der Wasserherberge residirt und zwischen den Blumen, den zinnengekrönten Mauern, eingehüllt in Wolken von Wasser. Das ist der alte Gott, der Ayamictlan [„ewiges Leben"] und Xiuhtecutli [„Herr der Jahre"] genannt wird." — Das Feuer, die Wärme wird eben als Prinzip des Lebens gedacht, darum ist der Gott des Feuers einerseits der Schöpfer aller Dinge, der an den Anfang der Zeiten gesetzt wird, der Urgott, andererseits und insbesondere der Gott, der das einzelne Leben schafft, der Herr der Zeugung. Tonacatecutli, „Herr unseres Fleisches", „Herr der Lebensmittel", ipal nemoani, „durch den wir leben", Ometecutli, „Herr der Zweiheit", sind deshalb ihm wohl zukommende Namen. Aber es ist doch

Digitized by Google

nicht das Feuer schlechtweg, das unter diesen Namen gedacht wird, sondern das vor aller Zeit, d. h. vor Erschaffung der Sonne und des Mondes vorhandene, das auch in der Nacht leuchtende, der Sternenhimmel. Darum führt er den Namen Citlalatonac, „Sternenglanz", und wird ihm als Gemahlin Citlalicue, „die mit dem Sternengewand", zugesellt, welche wohl auch direct als Name der Milchstrasse genannt wird. Und so wird er zum Himmelsgott überhaupt, der in Omeyocan oder Chiucnauhnepaniuhcan, „dem neunfach geschichteten oder aufgebauten" (das will der entstellte Name des Interpreten des Codex Vaticanus A „Zivenavichnepanincha, *che vuol dire . . . le VIIII composture*" besagen), d. h. im obersten Himmel residirt, der im Codex Ramirez „Herr des Tages und der Nacht" und „Herr der Winde", d. h. der vier Windrichtungen, des nach den vier Richtungen ausgedehnten Himmels genannt wird.

Als Urgott ist er endlich der in der Urheimath hausende, in Tamoanchan[1]), im Haus des Herabsteigens, dem Westen — wie ich unten gelegentlich des fünfzehnten Zeichens näher begründen werde — wo die Urvorfahren der Mexikaner sassen, und das sie verliessen, um eine neue, ihre spätere Heimath zu suchen[2]). Dasselbe wird, entsprechend der Natur unseres Gottes, als ein Land des Ueberflusses und der Fülle gedacht, eine Art irdischen Paradieses[3]) und deckt sich in gewisser Weise mit Tula. In alten Liedern an die Götter, die ich in dem aztekisch geschriebenen Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio zu Madrid entdeckt habe, wird Tamoanchan mit tlamacaz ecatlan identifizirt, was man mit „das Reich des Regens und des Windes" übersetzen mag (denn der Regengott heisst Tlaloc tlamacazqui oder Tlalocan tlamacazqui), das aber richtiger wohl als „wo der Windgott den Dienst versieht oder Priester ist" gedeutet werden muss, und das ist Tula. Tonacatecutli ist der Gott, der von dem Quetzalcoatl von Tula angerufen wird: auh motenehua, mitoa, ca ilhuicatl

[1]) Cod. Telleriano Remensis II. 23.
[2]) Sahagun 10, cap. 29. § 12.
[3]) Sahagun, Prólogo.

Digitized by Google

yytic yn tlatlauhtiaya yn moteotiaya auh yn quinotzaya Citlaliycue Citlalaltonac, Tonacaçihuatl, Tonacatecutli tecolliquenqui, yeztlaquenqui, tlallamanac tlallichcatl (? tlalizcalli) „auch wird berichtet und gesagt, dass inmitten des Himmels er (Quetzalcoatl) inbrünstig betete und verehrte und anrief Citlaliycue, Citlalaltonac, Tonacaçihuatl, Tonacatecutli, der sich in Russ kleidet, der sich in Blut kleidet, der die Erde begabt, das Wachsthum der Erde“ [1]). Sahagun bezeugt es auch ausdrücklich, dass die Tolteken die im obersten Himmel residirenden Götter Ometecutli und Omecihuatl verehrten, *los cuales dos así se llamaban para dar á entender que ambos señoreaban sobre los doce cielos, y sobre la tierra*[2]). Und Tonacatecutli ist ohne Zweifel auch der durch unblutige Opfer, durch Opfer von Schlangen und Schmetterlingen verehrte Gott Quetzalcoatl der Tolteken, den Sahagun an derselben Stelle nennt, und der sich später mit dem Windgott Quetzalcoatl verschmolz.

Auf den in der Urheimath, in Tula, residirenden Gott beziehen sich ohne Zweifel die anderen oben für Tonacatecutli angeführten Namen: Teotlalê „Herr des Norden“ — so haben wir das Wort teotlalli hier aufzufassen, das im Molina als „Steppe“ *(valle ó desierto de tierra llana y larga)* übersetzt, aber in den Anales de Quaúhtitlan dem Worte mictlampa „Norden“ gleichgesetzt wird [3]) — ferner die Namen Matlahua „Herr der Netze“, Tepehua „Herr der Berge“, die den Gott als Jäger, als chichimekischen Gott, bezeichnen.

Ganz der Natur des Feuergottes gemäss ist es dagegen, wenn Tonacatecutli und das Zeichen, welches er repräsentirt, als ein besonders glückliches, als uneingeschränkt glückliches, Reichthum, Ueberfluss und Gedeihen, auskömmliches Dasein und ehrenvolle Stellung verbürgendes gedacht wird. Denn

[1]) Anales de Quauhtitlan (abgedruckt in Anales del Mus. Nac. México), p. 16.

[2]) Sahagun 10, cap. 29. § 1.

[3]) An. de Quauhtitlan p. 11. *noyuhqui in mictlampa teotlalli yytic antlaminazque* „in gleicher Weise sollt ihr nach Norden oder im Norden schiessen“.

Digitized by Google

auch dem Feuergott und den Zeichen, die mit ihm in Verbindung stehen, ward solche glückverbürgende Kraft zugeschrieben. Der Feuergott ist der Gott der Fürsten und der Reichen.

Im Codex Borgia 54 und der entsprechenden Stelle des Cod. Vaticanus B (48) ist als Patron der ersten Woche nur Tonacatecutli gezeichnet. Im Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis dagegen wird ihm seine Gattin Tonacacihuatl gegenüber gestellt. Dieselbe wird von den Interpreten des Codex Vaticanus A 23 Xochiquetzal genannt, die Göttin, „welche die Erde mit Blumen schmückte". Und in der That sieht man in beiden Codices hier vor Tonacatecutli eine Göttin, die in Gestalt, Bemalung und Tracht mit der Xochiquetzal der neunzehnten Woche derselben Codices übereinstimmt. Der Interpret des Codex Telleriano Remensis (II. 1) gibt als anderen Namen der Göttin Chicome couatl „Sieben Schlange" an und sagt, sie sei diejenige, welche die Hungersnöthe veranlasst. Chicome cohuatl ist, wie aus Sahagun und Durán bekannt, ein Name für die Göttin der Maisfrucht. In der Bestimmung „sie verursacht die Hungersnöthe", spricht sich nur die Doppelnatur aus, die mehr oder minder allen mexikanischen Gottheiten zugeschrieben ward, die Empfindung, dass Wohl und Wehe von den göttlichen Mächten abhängt. Es ist also an dieser Stelle dem Feuergott, dem Urquell alles Lebendigen, die Erde gegenübergestellt, die aus ihrem Schoosse alles Lebendige gebiert und alles Lebendige mit Nahrung versorgt. Tlallamanac, „der die Erde begabt", und tlallichcatl, was wohl für tlalixcatl, „der die Erde kocht", oder tlalizcalli „das Wachsthum der Erde" steht, wird ja in der oben angeführten Stelle der Anales de Quauhtitlan der Gott Tonacatecutli genannt.

Das Aubin'sche Tonalamatl schliesst sich an die Codd. Vaticanus A und Telleriano Remensis an, indem auch in ihm dem Tonacatecutli-Xiuhtecutli gegenüber eine weibliche Gestalt gezeichnet ist. Aber es ist weder Xochiquetzal, noch Cinteotl-Chicomecoatl, sondern eine Figur, die geradezu ident ist mit der auf Blatt 5 gezeichneten Chalchiuhtlicue, der Göttin des fliessenden Wassers, der Quellen und Bäche. Nur

Digitized by Google

werden dort in dem Strom, der unter dem Stuhl der Göttin hervorbricht, Menschen und allerhand Kostbarkeiten weggerissen, während hier in dem Wasser nur ein schuppiges Wesen — ein Fisch, oder vielleicht auch der Fisch cipactli, das Symbol der fruchtbaren Erde? — zu sehen ist. Diese Assoziirung Tonacatecutli's mit Chalchiuhtlicue wird uns unten noch einmal begegnen. Wir finden an einigen Stellen des Codex Vaticanus B den Gott Tonacatecutli gezeichnet, wo der Ordnung nach die Göttin Chalchiuhtlicue stehen müsste und wo in der entsprechenden Stelle des Codex Borgia auch die unverkennbare Gestalt der Chalchiuhtlicue gezeichnet ist. Es darf uns diese Assoziirung nicht Wunder nehmen. Das Wasser ist eben in gleicher Weise Fruchtbarkeit und Gedeihen spendend, wie die himmlische Wärme und die innere treibende Kraft der Erde. So wird denn auch von dem Interpreten des Codex Telleriano Remensis die Chalchiuhtlicue als die bezeichnet, welche nach der Sintfluth übrig blieb, d. h. die erste Frau, die Erzeugerin von Göttern und Menschen.

Patron des zweiten Tageszeichens, ehecatl, „Wind", und der zweiten Woche, ce ocelotl, „eins Tiger", ist Quetzalcoatl. Der Name ist verschieden erklärt worden, theils als „grüne Federschlange" oder „Schmuckfederschlange", theils als der „wunderbare Zwilling". Die letztere Erklärung, die von Becerra und Veytia herrührt[1]), ist eine späte künstliche Deutung, dazu bestimmt, den Gott mit dem Apostel Thomas zu identifiziren. Für den ersteren Namen tischt Las Casas ein Märchen auf, dass es in Tabasco und Xicalanco Schlangen gebe, die auf dem Wirbel des Haupts ein Büschel grüner Federn trügen, und dass diese sich zu Zeiten in Vögel verwandelten[2]). Wir haben in dem Wort die beiden Elemente quetzalli Schmuckfeder (Schwanzfeder des Phacromorus mocinno) und coatl, welches „Schlange", aber auch „Zwilling" bedeutet. Das erstere Wort wird allgemein im Sinne von „Schatz, Kostbarkeit, geliebter Gegenstand" gebraucht. nopiltze, nocozque, no quetzale „mein

[1]) vgl. Brinton, American Hero Myths p. 66, 67.

[2]) Historia apolog. cap. 22.

Digitized by Google

geliebter Sohn, meine Perle, meine Schmuckfeder" redet der Vater den Sohn an. In dem zweiten Wort ist die Bedeutung „Schlange" entschieden die ursprüngliche, denn dasselbe hängt wohl mit der Wurzel cua „essen", „beissen" zusammen.

Wenn man über die Bedeutung dieses Gottes ins Klare kommen will, so wird man zunächst wohl von den kosmogenischen Qualitäten absehen müssen, die auf diesen Gott mehr als auf irgend einen andern gehäuft worden sind, und ihn einfach als den auffassen müssen, als welcher er ganz allgemein bezeichnet wird, nämlich als Windgott. Dass man dem Genius des Windes seine Verehrung bezeugte, denselben durch Opfer und Gebet für sich zu gewinnen suchte, hat seinen einfachen natürlichen Grund. Der Windgott, sagt Sahagun[1]), fegt dem Regengott die Strasse. Und damit übereinstimmend bemerkt Boturini, ohne Zweifel sehr richtig, dass man dem Windgott schon in ältester Zeit viele Feste gefeiert hatte, „damit er das Wasser nicht zerstreue, sondern auf die Saaten fallen lasse".

Aus seiner Ñatur als Windgott aber, meine ich, begreift sich auch ganz gut die besondere Art der Verehrung, die ihm gezollt wird, und die besondere Ausgestaltung seiner Figur. Fegt der Wind dem Regengott die Strasse, so übt er damit eine Thätigkeit aus, die das Fundament des Kultus, die erste und ursprünglichste Kultushandlung darstellt; diejenige, womit am Morgen die Priester ihr Tagewerk beginnen[2]), diejenige, welche zu üben die Zöglinge des calmecac zunächst angehalten wurden. „Auf dem Coatepec lebte eine Frau Namens Coatlicue" (die Mutter Huitzolopochtli's), berichtet Sahagun[3]) „*y esta Coatlicue hacia penitencia barriendo cada dia en la sierra de Coatepec.*" Der Windgott ist also der Priester, der für sein Volk durch die Kasteiungen, die er sich auferlegt, die Gunst des Gottes zu gewinnen sucht. Das ist die Bedeutung, die für den Gott am bezeichnendsten geworden ist. Der Magueydorn, die stachelige Blattspitze der Agavepflanze, auf der man das bei den Kasteiungen herausfliessende Blut sammelte, und der

[1]) I. cap. 5 u. a. a. O.
[2]) Sah. 3. App. cap. 8.
[3]) Sah. 3. cap. 1. § 1.

Digitized by Google

spitze blutige Knochen sind überall seine stehenden Attribute und überall zu sehen, wo der Gott nur einigermaassen vollständig gezeichnet ist. Chalchiuh-huiztli (so emendire ich das von dem Interpreten gegebene Chalchihuitztli), d. h. „*la piedra preciosa de la penitencia ó sacrificio*" wird seine Mutter, Chicunauh-huitzcatl, „der Ort der neun Dornen" (so emendire ich das von dem Interpreten gegebene Zivenauitzcatl), wird sein Geburtsort genannt, und seinem Bild gegenüber der Büsser dargestellt, der Ruthen durch die durchlöcherte Zunge zieht. Mit seinem Namen wurden die Oberpriester in Mexiko benannt — die Nachfolger Quetzalcoatl's, — und die Stadt, wo sein berühmtestes Heiligthum stand, Cholula, war das mexikanische Rom, die Stadt der Priester und Brüderschaften.

Und weil er Priester ist, ist er der Vermittler zwischen den Menschen und den Göttern, und steht als solcher den Menschen näher, darum heisst es von ihm: *Este solo tenia cuerpo humano y como los hombres, y los demás dioses no tenian cuerpo*[1]).

Darum wird er auch der erste Mensch genannt, und darum verknüpfen sich mit ihm insbesondere all die Sagen, die von Welt- und Menschenschöpfung handeln.

Quetzalcoatl wird in den Bilderschriften in doppelter Weise dargestellt: bald mit einfach menschlichen Zügen (vgl. Fig. 36[2]), die dem Codex Borgia 53, und Fig. 37, die Blatt 3 des Aubin'schen Tonalamatl entnommen ist), bald mit eigenthümlich schnabelartig verlängerter Mundpartie (vgl. Fig. 38: Codex Borgia 30, und Fig. 39: Codex Vaticanus A 41, und oben die Fig. 22). In beiden Fällen ist die Partie um den Mund bezw. die schnabelartige Verlängerung roth gemalt; das übrige Gesicht schwarz, wie auch der ganze Körper schwarz ist; oder die vordere Hälfte des Gesichts ist gelb, die hintere dunkel gemalt, und ein breiter, tiefschwarzer Strich, der das Gesicht der ganzen Länge nach durchzieht, trennt dann die beiden Farbenfelder (vgl. Fig. 22). Die roth gefärbte Partie um den Mund, bezw. der Schnabel, sind nicht selten von einem Bart

[1]) Cod. Tell. Rem. IV. 2.
[2]) oben p. 539.

Digitized by Google

umzogen, der, in einzelne Zotten ausgezogen, den Eindruck einer den Schnabel umgebenden Befiederung macht.

Der Schnabel selbst, an dessen Bildung sich häufig auch die Nase betheiligt, indem auch sie in eine rüsselartige, nach vorn sich verbreiternde und ebenfalls roth bemalte Verlängerung auswächst, ist ohne Zweifel aus der Darstellung des zum Blasen vorgestreckten Mundes entstanden. Das ist recht gut an einer Reihe älterer Statuen zu sehen, z. B. an der Bildsäule des Windgottes, die jetzt in einem unweit des grossen Tempels von Texcoco belegenen Kegelgarten aufgestellt ist und die, wie mir versichert wurde, von dem Ort des grossen Tempels selbst stammen soll.

Nicht selten auch ist bei den Bildern des Windgottes das Auge aus seiner Höhlung herausgetrieben, das blutige untere Ende von gelbem Saum, der Todtenfarbe, der Farbe der Wundränder, umgeben. Mit aus der Höhlung tretendem Auge sind z. B. sämmtliche Bilder Quetzalcoatl's auf dem grossen Fries der Nordseite des Hofes des Palastes No. 1 zu Mitla dargestellt, der, wie ich glaube, das Leben und die Schicksale Quetzalcoatl's und seine Beziehungen zu einer Reihe anderer mythologischer Gestalten schildert. Das Ausbohren des Auges ist Sinnbild des Opfers, und Ausbohren des eigenen Auges Sinnbild der Kasteiung des eigenen Fleisches, der Verwundungen und Blutentziehungen, die man zu Ehren der Götter an sich vornahm, eine Art des Kultus, deren Erfindung Quetzalcoatl zugeschrieben ward.

Der Kopf des Gottes ist in Fig. 36 mit einer Schlange umwunden. Dasselbe sieht man in der Fig. 39 des Blattes 41 des Codex Vaticanus A. Nur ist hier auf derselben noch eine Figur gezeichnet, die in den Städtenamen des Codex Mendoza als Hieroglyphe für das Wort xihuitl „Türkis" verwendet wird. Die um den Kopf gewundene Schlange ist in gleicher Weise an zahlreichen Steinbildern des Windgottes aus dem Thal von Mexiko und der Umgegend von Cholula und Tlaxkala zu sehen.

Nicht minder charakteristisch für den Windgott und die zu ihm in Beziehung stehenden mythologischen Figuren ist der schleifenförmige Kopfputz, den die Figuren 37 und 39 zeigen.

Digitized by Google

Die Grundfarbe der Schleife ist weiss, aber die Enden und ein Streif in der Mitte sind braun, bezw. braun und punktirt gezeichnet. Dieselbe Färbung zeigt auch das vorn herabhängende Ende der Schambinde, sowie der hinten wie ein Schwanz herabhängende und in zwei Zipfeln endende Streif. Wie die Punktirung erkennen lässt, sind diese farbigen Streifen eigentlich in Tigerzeichnung gedacht.

Ueber der Schleife ist in Figg. 22 und 37 ein von dunklem Rande eingefasstes Auge zu sehen. Dasselbe entwickelt sich in Fig. 36 zu länglicher, nach oben anschwellender Form und trägt nicht nur im Innern ein Auge, sondern ist auch aussen von Augen umsäumt. Wir werden dasselbe unten wieder bei Tlaloc und ein Paar anderen Göttern treffen. Es ist das im Dunklen Leuchtende, der schwarze Spiegel, wohl Symbol des dunklen bezw. des wolkenbedeckten Himmels.

Statt dieses von Dunkel umgebenen Auges trägt der Gott in Fig. 38 eine spitze, halb blau, halb roth gefärbte Mütze mit einem in der Mitte, auf der Trennungslinie der beiden Felder, angebrachten Auge. Auch dies ist wohl ein Symbol des Himmels, des hellen Tag- und des dunklen Nachthimmels, gleich den beiden Feldern des Tageszeichens olin[1]) Statt der zweifarbigen Mütze trägt der Gott nicht selten eine ähnliche spitze, aber mit Tigerfell überzogene Mütze. In dem ersten Buche Sahagun's und ebenso in einer Beschreibung des Ausputzes des Gottes Quetzalcoatl (Quetzalcoatl inechichiuh), die in einem den Putz sämmtlicher Gottheiten aufzählenden Kapitel des aztekisch geschriebenen Sahagun-Manuskripts der Biblioteca del Palacio zu Madrid enthalten ist, wird dem Gott auch ausdrücklich die spitze mit Tigerfell überzogene Mütze (i-ocelocopil) zugeschrieben. Und eine *„Mitra de cuero de tigre"* wird auch unter den zur Tracht Quetzalcoatl's gehörigen Schmuckgegenständen erwähnt, welche Motecuhzoma dem von ihm für den wiederkehrenden Quetzalcoatl gehaltenen Cortes als Geschenk entgegengeschickt[2]). Die Bilder des Windgottes auf dem

[1]) Vgl. meine Bemerkungen über den Sinn dieses Zeichens in Zeitschrift f. Ethnologie XX (1888) p. 32.

[2]) Sahagun 12, cap. 4.

Digitized by Google

schon genannten Fries der Nordseite des Hofes des grossen Palastes No. 1 zu Mitla tragen sämmtlich den ocelo-copilli, die spitze, mit Tigerfell überzogene Mütze. Und ebenso fast ausnahmslos die Quetzalcoatl-Figuren des Wiener Codex, des Codex Sanchez Solis und einiger anderer, denen gleich jenen vermuthlich zapotekischer oder mixtekischer Ursprung zuzuschreiben ist. Das Tigerfell bildet, wie wir noch weiter unten sehen werden, ein auszeichnendes Kennzeichen in der Tracht des Windgottes. Ich glaube, dass auch dies mit seiner himmlischen Natur zusammenhängt, und ich betrachte demnach den ocelo-copilli als direktes Homologon der spitzen halb blau, halb roth gefärbten Mütze, bezw. des vom Dunkel umgebenen Auges.

Die spitze, von einer Schlange umwundene Mütze bleibt auch in späteren Darstellungen des Gottes eines der ihn am meisten auszeichnenden Ausstattungsgegenstände. Und auch in den Steinbildern pflegt der Windgott gewöhnlich mit dieser Mütze bedeckt dargestellt zu sein.

Ein auffälliges und merkwürdiges Schmuckstück ist das Ohrgehänge des Gottes. Dasselbe besteht aus dem eigentlichen Ohrpflock und einem daran befestigten weissen, am Ende hakenförmig gekrümmten, anscheinend aus einer Muschelschale geschliffenen Stück. In dem Sahagun-Manuscript der Biblioteca del Palacio wird dasselbe mit den Worten tzicoliuhqui teocuitlatl in inacuch („dornig gekrümmt und golden ist sein Ohrschmuck") beschrieben. Und genau ebenso ist es auch in der oben erwähnten Aufzählung der Schmuckstücke Quetzalcoatl's beschrieben, die Motecuhzoma dem Cortes entgegenschickt: *„unas orejeras redondas de mosaïco de turquesas con un garabato de oro que llamaban ecacozcatl"*, „Windgeschmeide" oder „Geschmeide des Windgottes".

Wie dieser Schmuckgegenstand ursprünglich vermuthlich aus Muscheln geschliffen gedacht und nur bei den Statuen, aus natürlichen Gründen, in Gold nachgebildet wurde, so spielen auch sonst noch Muscheln in dem Ausputz des Gottes eine wesentliche Rolle. Er trägt ein Halsband von Schneckengehäusen: y teucuitla acuech-cuzqui, „sein goldenes Wasserschneckenhalsband", nennt es das Sahagun-Manuskript. Und

Digitized by Google

auf der Brust trägt er an zwei Lederriemen befestigt einen weissen Schmuckgegenstand, der ganz wie der Querschliff einer grossen Seeschnecke der Gattung Strombus oder verwandter Flügelschnecken aussieht. Vgl. die Figg. 40, 41, 42, die zu den Köpfen Figg. 36, 37, 39 gehören. Ich habe solche Querschliffe in der That — unzweifelhaft alte Schmuckgegenstände — im Original in der Gegend von Tampico angetroffen (Fig. 41a). Und ganz die gleichen Gegenstände in Sammlungen aus Cholula, das heisst dem Ort, wo in alter Zeit die vornehmste Kultusstätte des Windgottes sich befand. Durán freilich beschreibt das Schmuckstück, das er an seiner Figur des Windgottes recht deutlich abbildet,[1]) als: *„un joyel de oro grande a la hechura de una ala de mariposa, colgado de una cinta de cuero colorado"*. Aber Durán war über die Natur und Bedeutung der einzelnen Schmuckstücke nicht gerade gut unterrichtet. Beschreibt er doch auch den Ohrschmuck dieses Gottes als: *„á la misma hechura de unas orejas"*. Sahagun führt bei seinen Bildern des Windgottes diesen Schmuckgegenstand nicht auf, zeichnet ihn aber als Emblem auf dem Schilde, den der Gott in der Hand hält (Fig. 43). In dem betreffenden Kapitel des spanisch geschriebenen Werkes[2]) beschreibt Sahagun dieses Schildemblem als: *„una pintura con cinco angulos; que llaman el joel del viento"*. In dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio dagegen wird der Schild als: „yn i chimal heca illacatz cuzcayo" beschrieben, d. h. „sein Schild mit dem spiralig gedrehten Windgeschmeide".

Die spiralige Drehung des Schneckengehäuses ist Sinnbild des Wirbelwindes, der Staubwolken, die der Wind aufwirbelt, bezw. der verschiedenen Richtungen. Das ist der Sinn dieses Geschmeides, bezw. des beschriebenen Schildemblems.

Der Windgott, den Durán abbildet, und der, wie der Quetzalcoatl der Codices, das eca-ilacatz-cozcatl auf der Brust trägt, hat als Emblem auf dem Schilde eine Wirbellinie. Und die beiden Figuren des Windgottes, welche einer am

[1]) Atlas Tratado 2. Lam. 6.
[2]) Sahagun I, cap. 5.

Digitized by Google

Schluss des Atlas zu Durán reproduzirten Liste der mexikanischen Jahresfeste[1]) angehängt sind, führen das Andreaskreuz im Schilde, das Sinnbild der vier Himmelsrichtungen (Fig. 46).

Im Uebrigen liegt in der Verwendung der Schneckengehäuse als Schmuck wohl auch eine landschaftliche Eigenthümlichkeit. Wir werden ähnlichen Schneckenhalsbändern und muschelgeschliffenen Ohrgehängen bei dem chichimekischen Huehuecocotl, sowie bei dem Tanzgott mit dem Coyoteohr, bei Xolotl und den Pulquegöttern begegnen, und auch an der Tracht der huaxtekischen Tlaçolteotl rasseln Cuechtli-Schnecken.[2])

Ein weiterer charakteristischer Bestandtheil der Tracht Quetzalcoatl's ist der Vogelflügel, den er als Nacken-, bezw. Rückenschmuck trägt. In den Codices, wo derselbe selten fehlt — er fehlt u. a. den Figuren des Aubin'schen Tonalamatl — ist er gewöhnlich am Nacken, bezw. hart am Kopfschmuck, wie als Bestandtheil des Kopfschmucks gezeichnet. In den Figuren Sahagun's dagegen trägt er ihn auf dem Rücken. So beschreibt ihn auch Sahagun als einen auf dem Rücken getragenen Federschmuck. Der Schmuck zeigt, bei aller Variation im Einzelnen, gewisse sehr charakteristische Merkmale, deren vornehmstes das ist, dass aus dem Flügel einzelne verlängerte Federn hervorragen, die in den gut gezeichneten Codices regelmässig roth gemalt sind. In der spanischen Bearbeitung seines Werkes beschreibt Sahagun diesen Federschmuck mit den Worten: *„llevaba acuestas por divisa un plumage, á manera de llamas de fuego"*.[3]) In dem Sahagun-Manuscript der Biblioteca del Palacio dagegen heisst es: „cueçal-uitonqui yn qui mamaticac".

Das Wort uitonquitl oder uitoncatl gehört zu den nicht wenigen Worten dieses kurzen Kapitels, die man im Molina vergebens sucht. Ueber seine Etymologie will ich mich hier

---

[1]) Dass dies der Inhalt des Manuskriptes ist, habe ich in den Verhandlungen der Berliner Anthropolcgischen Gesellschaft, Sitz. v. 19. Febr. 1887, nachgewiesen [Zeitschr. f. Ethnologie XIX, p. (172)—(176)].

[2]) Vgl. weiter unten.

[3]) Sahagun I, cap. 5.

Digitized by Google

nicht auslassen; was das Wort besagen will, geht aus den Bildern zur Genüge hervor. Das Wort cueçalin oder cuetzalin heisst allerdings Feuerflamme, oder *llama de fuego*, wie Sahagun in seinem spanischen Texte übersetzt. Mit demselben Worte bezeichnet man aber auch die langen rothen Federn des Schwanzes und des Flügels des Vogels Alo, d. h. des rothen Guacamayo[1]). Es ist also diese Devise des Windgottes nichts anderes als der Flügel des rothen Guacamayo.

Der rothe Guacamayo ist der Vogel der Sonne, der Xilohuela copijcha, wie die Zapoteken sagen, der Cuetzaltonameyotl, wie es auf Mexikanisch heisst, d. h. „der rothe Papagei, der Abglanz der Sonne", der Bruder des Quetzaltototl. Der Guacamayo und der Quetzalvogel sind die beiden Himmelsvögel, die im Wiener Codex (Blatt 17) zu sehen sind, einen Ballspielplatz (tlachco), das Symbol der vier Bewegungen (nahui olin), d. i. das Symbol des Himmels, auf den Fittigen tragend. Mit seinem Schmuck, dem Cuetzaltonameyotl, wird am Tage nahui olin das Bild des Sonnengottes geschmückt. Der rothe Guacamayoflügel charakterisirt also Quetzalcoatl als den Gott der vier Bewegungen (nahui olin), d. h. der vier Richtungen, oder des Himmels.

Endlich ist noch der Beinschmuck zu erwähnen, der ebenfalls bei diesem Gott besonders und abweichend ist. Die unterhalb des Knies angebrachten Ringe bestehen bei ihm aus Tigerfell und sind mit Muscheln, statt der Schellen, behangen.[2]) Besonderheiten, die, wie wir gesehen haben, mit dem übrigen Ausputz des Gottes in Einklang stehen.

Die Symbole, mit denen der Windgott sonst ausgestattet ist, oder die ihm in die Hand gegeben werden, entsprechen in den Codices in der Regel der priesterlichen Natur, die diesem Gotte innewohnend gedacht ward. In dem Kopfputz fehlen selten der Knochendolch, der an einem Ende zugespitzte Röhrenknochen, mit dem man sich die Zunge, die Ohren oder die Muskulatur der Beine und Arme durchlöcherte, und die sogenannten Magueydornen, die abgeschnittenen Spitzen der Agave-

[1]) Vgl. Sahagun I, cap. 2, § 2.
[2]) Sahagun I, cap. 5.

Digitized by Google

blätter, auf denen man das herausträufelnde Blut sammelte, um sie dann, in Grasknäuel gesteckt, dem Gott, dem man diente, als Beleg der vollzogenen Kasteiung vorzulegen. Den spitzen Knochen sieht man in den Figg. 36, 38, 39 auf der rechten Seite des Kopfes angebracht. Ein Blutstrom geht in Fig. 39 von demselben aus, der oben in einem blumenartigen Ornamente endet. In Fig. 36 ist statt dessen nur eine Blume gezeichnet. Die Blume ist in den Bilderschriften häufig Symbol des vollzogenen Opfers, des herausgerissenen Herzens, des aus dem Munde fliessenden Bluts, und war vermuthlich auch in der Sprache symbolische Bezeichnung dafür. Den Magueydorn sieht man in Fig. 36 an der linken Seite des Kopfes stecken, der Schnittrand (oben) ist gelb gemalt und zerfetzt, wie alle Wundränder. Die Quetzalcoatl-Figuren des Codex Telleriano Remensis und des Vaticanus A halten den Magueydorn in der Hand, und in der andern Hand eine Kugel, die in eine Blume ausgeht, und an der ein Busch Quetzalfedern herabhängt. Bei der Undeutlichkeit der Zeichnung vermag ich nicht zu bestimmen, was dieser Gegenstand bedeuten soll.

Ein sonderbares Instrument ist in den Abbildungen Durán's und Sahagun's und auch in den beiden Figuren des oben genannten im Anhang zu Durán publizirten Manuskripts dem Gotte in die Hand gegeben. Ich habe in der Fig. 45 dasselbe wiedergegeben, wie es in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca Laurentiana zu Florenz dargestellt ist. Durán[1]) beschreibt es als *„una segur a hechura de hoz, la qual era de palo pintada de negro blanco y colorado, y junto á la empñadura tenia una borla de cuero blanco y negro“*. Sahagun im spanischen Text[2]) schildert es als: *„un cetro á manera de báculo de obispo, en lo alto era enroscado como báculo de obispo, muy labrado de pedreria; pero no era largo como el báculo, parecia por donde se tenia como empuñadera de espada“*. In dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio heisst es: y chicuacul içentlapal imac icac „sein chicuaculli befindet sich in seiner einen Hand“. Auch das hier genannte Wort sucht man in

[1]) Trat. 2, cap. 84.

[2]) Sahagun 1, cap. 5.

Digitized by Google

den Lexicis vergebens. Vielleicht ist es chico-acolli „an der einen Seite gekrümmt (gleich einem Schulterblatt)". Doch wäre auch dann nur die Form beschrieben, und über den Gegenstand daraus nichts weiter zu entnehmen. In den Quetzalcoatl-Bildern des mehrfach genannten Frieses von Mitla habe ich als Emblem des Gottes neben seinem Schilde die Fig. 45a abgebildet gefunden — ein Banner, aus einem Fahnenstab gebildet, mit daran befestigtem Tigerschwanz. Es erscheint mir nicht unmöglich, dass dieses Banner mit dem nach der einen Seite herabhängenden Ende des Tigerschwanzes die ursprüngliche Form des chicoacolli ist. Denn im Sahagun, wie in den Bildern des im Anhang zu Durán publizirten Manuskripts, ist eine sich über die ganze Fläche des Instruments erstreckende fleckige Zeichnung deutlich angegeben.

45a

Die Tigermütze, das Tigerbanner, die Tigerfellmanschetten und das Zeichen ce ocelotl „eins Tiger" als Zeichen des Windgottes, was haben sie bei diesem Gotte zu bedeuten? Hat das nur eine gewisse landschaftliche Bedeutung? Oder spielen hier die Balam mit, die Tiger, welche bei den Maya die Gottheiten der vier Himmelsrichtungen bezeichnen? — Ich vermag aus den Mythen nichts beizubringen, was in dieser Frage Licht verschaffen könnte und spreche nur als meine Ansicht aus, dass wie die Tigerfellmütze das Homolog der doppelfarbigen, und diese wiederum das Homolog des vom Dunkel umgebenen Auges ist, so auch die Tigerzeichnung, die bunte, die gleichen Vorstellungen wird erweckt haben müssen wie die letztgenannten Symbole, d. h. dass auch sie den Windgott als den Gott der himmlischen Höhe bezeichnet.

Von dem Windgott übertrug sich übrigens die Verwendung des Tigerfells auch auf seine Nachfolger, die Priester. Die Beutel, in denen die Priester das Räucherwerk bei ihren gottesdienstlichen Prozessionen mit sich führten, war nur bei den gewöhnlichen Priestern aus gemeinem Stoff, bei den hohen Priestern aus Tigerfell.

Neben der Hauptfigur, dem Windgott selbst, ist an den

Digitized by Google

Stellen der Codices, wo Quetzalçoatl als Regent der zweiten Woche fungirt, noch eine Menge Beiwerk zu sehen. Die Codd. Telleriano Remensis und Vaticanus A stellen ihm einen Büsser gegenüber, der Ruthen durch die durchlöcherte Zunge zieht. Im Codex Borgia und Vaticanus B ist dem Gotte gegenüber ein adorirender Priester gezeichnet. Ausserdem ein Bündel Speere, ein Haus mit einer Kugel (Figg. 48, 49) ein Gefäss mit Gaben (Fig. 50), ein Bündel Speere mit einer eigenthümlichen, anscheinend auch aus einer Muschel geschliffenen Figur (Fig. 51), und das Symbol von Tag und Nacht (Fig. 52)[1]). Das Aubin'sche Tonalamatl endlich zeigt eine aus konzentrischen Kreisen bestehende Figur mit daran hängenden Quasten (Fig. 53) und darunter ein Männlein und ein Weiblein, die, wie es scheint, Blumen zerpflücken.

Besonderes Interesse beanspruchen die Stellen, wo Quetzalcoatl nicht als Regent des zweiten Wochen-, sondern des zweiten Tageszeichens dargestellt ist. Wie hier bei dem ersten Tageszeichen, im Cod. Vaticanus B 10, als Regent nicht der typische Tonacatecutli erscheint, sondern ein Gott, der die spitze zweifarbige Mütze und den rothen Guacamayoflügel Quetzalcoatl's trägt, so tritt bei dem zweiten Tageszeichen im Codex Vaticanus B 76 statt des typischen Quetzalcoatl ein Gott auf, der in Haltung und Federkopfputz den Tonacatecutli-Figuren derselben Handschrift gleicht. Nur ist der Körper dunkel (blau) gemalt. Der Gott trägt einen hakenförmig gekrümmten Ohrschmuck und das eca-ilacatz-cozcatl des Windgottes und hat in der Perrücke den spitzen Knochen, das Kasteiungszeichen stecken. Das Durcheinandergehen und Ineinanderspielen der beiden Figuren, des uralten Himmelsgottes und des in bestimmter Weise ausgeprägten Windgottes, das wir bei dem sogenannten Quetzalcoatl von Tula gleich noch zu besprechen haben werden, kommt also hier in den Figuren in klassischer Weise zum Ausdruck.

Als Nebengestalt ist an allen drei in Betracht kommenden Stellen (Codex Borgia 30 und Vaticanus B 10 und 76 eine vom

[1]) Abbild. unten p. 566.

Digitized by Google

Pfeil getroffene Feuerschlange zu sehen — vielleicht Symbol der wohlthätigen Wirkung, die man von der Thätigkeit dieses Gottes erwartete, und die in dem Aufhören der Dürre und in dem Herbeiführen des befruchtenden Regen gipfelte.

Ehe ich nun aber den Windgott Quetzalcoatl verlasse, muss ich noch der Sagen gedenken, die diesen Namen in Zusammenhang bringen mit dem mythischen Priesterkönig, der — nach Las Casas aus Yucatan stammend — in Tollan oder Tula seine Herrschaft begründet, Kalender- und Gottesverehrung eingeführt und seine Unterthanen, die Tolteken, in allen Künsten unterwiesen hätte; darnach aber durch die Ränke Tezcatlipoca's aus seinem Reiche vertrieben, mit seinen Schülern wandernd von Ort zu Ort gezogen und schliesslich im Osten, bezw. im Meere des Ostens, oder in Huehue tlapallan, „dem alten Rothlande", verschwunden sei —, nachdem er seinen Schülern seine Wiederkunft verkündet hatte.

Auf den Gegensatz, der hier zwischen Quetzalcoatl und Tezcatlipoca hervortritt, haben in neuerer Zeit besonders zwei Autoren grosses Gewicht gelegt: Brinton in den *American Hero Myths* der in diesen beiden Figuren den Kampf des Lichts und der Finsterniss verkörpert sieht, und Chavero, nach welchem diese beiden Figuren den Morgenstern und den Mond bezw. den astronomischen Wechsel dieser Gestirne zum Ausdruck bringen. Ich möchte zunächst hervorheben, dass bei diesem Gott entschieden zunächst nicht an den Windgott Quetzalcoatl gedacht werden darf. Durán unterscheidet auch scharf zwischen dem Mann von Tula, den er Hueimac nennt und als ehrwürdigen Mann, mit langem grauröthlichem Bart und Warzen auf der Nase und in lang herabfallendes Gewand gekleidet beschreibt und abbildet, und dem Idol von Cholula, dem Windgott mit schnabelförmig vorgezogener Mundpartie. Auch Sahagun (3. 15) nennt einen Huemac, aber als weltlichen Herrscher von Tula, während der (durch unblutige Opfer von Blumen und Schmetterlingen verehrte) Gott von Tula, sowie sein Priester, den Namen Quetzalcoatl führen. Als Gegner, bezw. als Verderber des Heros von Tula werden im Sahagun die drei Zauberer Huitzilopochtli, Titlacahuan (d. i. Tez-

Digitized by Google

catlipoca) und Tlacahuepan (d. i. Paynal, der jüngere Bruder Huitzilopochtli's) genannt. Nach Durán (II. 79) aber erliegt er der Verfolgung der Zauberer Tezcatlipoca und Quetzalcoatl!

An den Namen Tonallan, Sonnenland, der wie es scheint im Tezozomoc einmal für Tula gebraucht ist, und an den, scheint es, gleichbedeutenden Namen Huehue tlapallan, „das alte Land der Röthe" anknüpfend, betrachtet Brinton diese Gestalt als eine Art Lichtheros. Mir scheint, man hat eher an einen Gott des Ueberflusses, des Gedeihens, der sprossenden Kraft der Erde, der belebenden Wärme zu denken. Die Schilderung, welche die Anales de Quauhtitlan und Sahagun von dem Reiche von Tula und der Herrschaft Quetzalcoatl's entwerfen, hat bedeutsame Aehnlichkeit mit Tlalocan, dem Reiche des Ueberflusses, in welchem Tlaloc, der Regengott, herrscht und mit Tamoanchan, dem Paradiese, wo der Urgott residirt. Im Codex Vaticanus ist, wie ich unten zu erwähnen haben werde, das Reich von Tula mit der vierten Weltperiode identifizirt, in der Xochiquetzal, die Göttin der fruchtbaren Erde, herrscht. Und Xochiquetzal wird auch in einigen der Berichte die Frau, bezw. die Buhlerin, genannt, deren Verführungen unter dem Einflusse des genossenen Pulques der fromme Büsser erliegt. Alles in Allem betrachtet, scheint mir der Gott kaum etwas anderes zu sein, als der, ebenfalls ohne Opfer verehrte Gott des Ueberflusses und des Gedeihens, dem das erste Zeichen, Cipactli, gewidmet ist, das Symbol der lebensprossenden fruchtbaren Erde — Tonacatecutli oder Ometecutli, den wir oben als eine Form oder Wandlung des alten Gottes, des Feuergottes, erkannten. Mit dem Windgott deckt sich diese Figur anscheinend nur deshalb, weil die Priester von Cholula ihren Gott mit dem alten ehrwürdigen Gott von Tula, dem wir in anderer Verkleidung noch einmal begegnen werden[1]), amalgamirten. Oder weil die lebenspendende Wärme als das Wesen aller Dinge gedacht wird, und der in

[1]) vgl. unten Huehuecoyotl, den Gott des vierten Zeichens ce xochitl.

Digitized by Google

der Luft herrschende Gott niemand anders sein kann, als der in der himmlischen Höhe residirende Lebenspender.

Aber mit der eigensten Natur des Gottes von Tula hängt es zusammen, wie ich unten erst klarer werde ins Licht stellen können, dass von dem Quetzalcoatl gesagt wird, er habe nach seinem Tode sich in den Morgenstern verwandelt, sei zum Tlahuizcalpantecutli, zum „Herrn der Morgenröthe" geworden[1]).

Als Patron der dritten Woche ce maçatl, „eins Hirsch", und des dritten Tageszeichens calli, „Haus", folgt nun der merkwürdige Gott Tepeyollotli, den ich oben schon als achten der *Señores de la noche* genannt habe. Der Name Tepeyollotli bedeutet „Herz des Berges" oder „Herz des Orts (des Dorfes, des Landes)". Denn tepetl heisst nicht bloss „Berg", sondern auch „Ort, Dorf, Land". tepec ist der generelle Bestandtheil einer Unzahl mexikanischer Ortsnamen. Und wenn die letzteren nicht einfach tepetl, sondern gewöhnlich altepetl genannt werden, s. v. a. „Wasserberg" oder „Berg voll von Wasser", so kommt das nach Sahagun (11. 12, § 1) daher, dass die Alten sich die Berge als grosse Wasserbehälter vorstellten, *„como si fuesen vasos grandes de agua, ó casas llenas de ella."* Der P. Olmos gebraucht atl und tepetl selbstständig nebeneinander im Sinne von *„pueblo"*, atilia und tepetilia selbstständig nebeneinander im Sinne von *„poblar"*[2]). tepepan heisst „im Ort, im Land", cecen tepepan, „an jedem Ort". Der Interpret des Codex Telleriano Remensis nennt den Gott nicht Tepeyollotli, sondern Tepeolotlec. Das ist vielleicht nur Verdrehung des vorigen, könnte indess auch aus dem Worte Tepeololtic „was in den Bergen rollt", entstanden sein, und letzterer Name dürfte dann wohl als eine Umdeutung des dem Gott eigentlich zukommenden Namens aufzufassen sein[3]), dazu bestimmt, ge-

[1]) vgl. weiter unten.

[2]) Arte, ed. Rémi Siméon, p. 219: „rije bien el señor que puebla bien, honra y adorna su pueblo, *tlaatilia, tlatepetilia, tlauecapanilia, tlapantlaça, tlateyotia, tlamauiztilia in yauh, in ytepeuh.*

[3]) Vgl. Tzinteotl, der „ursprüngliche Gott" für Cinteotl, „Gott der Maisfrucht".

Digitized by Google

wisse Beziehungen, die von dem Gotte angegeben werden, aus seinem Namen zu erklären. Denn der Interpret berichtet, dass der Name „Herr der Thiere" bedeute, und dass das Wort „soviel als Widerhall der Stimme" besage, „wenn es in einem Thal von einem Berg zum andern widerhallt". (*Este* Tepeolotlec *es lo mismo que el retumbo de la voz, quando retumba en un valle de un cerro á otro.*)

Zu der Bedeutung „Herr der Thiere" passt sehr wohl das wilde, thierische Ansehen, das diesem Gotte gewöhnlich gegeben wird. Vgl. oben die Figg. 13, 14, 15, und passt noch besser die Gestalt, in der der Gott hier, als Patron der dritten Woche (und des dritten Tageszeichens) erscheint. Als solcher ist er nämlich entweder direct als Tiger gezeichnet, oder aus dem aufgesperrten Rachen eines Tigers heraussehend. Weitere Andeutungen über die Natur des Gottes macht dann aber der genannte Interpret des Codex Telleriano Remensis, indem er (II, 5) angibt, dass man „diesen Namen Tiger der Erde beigelegt habe, weil der Tiger das wildeste Thier sei" (*ponenle este nombre de tigre á la tierra, por ser el tigre el animal mas bravo*). — Als Herr der Thiere des Waldes also und als Gott der Erde wird dieser Gott bezeichnet. Darum ist er auch im Codex Borgia und Vaticanus B über einer Berghöhle sitzend gezeichnet. Und darum wohl ist ihm auch das dritte Tageszeichen gewidmet. Denn dieses, das Haus, bedeutet nichts anderes als das dunkle Haus der Erde, die Region der Finsterniss, welchen Begriff das dem Zeichen „Haus" correspondirende Maya-Tageszeichen akbal s. v. a. „Nacht" direct an die Hand gibt.[1])

In den Historikern, welche nahe der Hauptstadt, inmitten aztekisch redender Bevölkerung lebten, also ihre Nachrichten hauptsächlich oder ausschliesslich aztekischen Quellen entnahmen, sucht man vergebens nach einer Notiz über diesen Gott. Weder Sahagun, noch Durán, noch Motolinia, noch Mendieta nennen diesen Gott. Dagegen finden wir bestimmte Angaben über ihn in den Schriftstellern, die uns von den Alterthümern des zapotekischen Landes berichten. So erzählt Burgoa,

[1]) Vgl. darüber meine Bemerkungen in der Zeitschrift für Ethnologie XX (1888), p 52.

Digitized by Google

dass man in der Mixteca, in dem berühmten, auf steilem Berge gelegenen Heiligthum von Achiuhtla, einen Gott Namens Corazon del pueblo verehrt habe, und dass dieser Gott durch einen grossen Smaragd dargestellt gewesen wäre, auf dem ein Vogel und eine eingerollte Schlange eingravirt gewesen wäre. Ferner berichtet er, dass auf einer Insel der Laguna, unweit Tehuantepec, die nachmalen S. Dionisio del mar genannt ward, sich ein Höhlentempel befunden habe, in welchem das Corazon del reyno verehrt ward. Von diesem Gotte erzählten die Leute, dass er die Erde auf seinen Schultern trage, und wenn er sich bewege, so gäbe es Erdbeben. Endlich berichtet der Bischof Nuñez de la Vega, dass Votan, der Kulturheros der Tzental, mit dessen Namen bei den Tzental auch das dritte Tageszeichen benannt ward, in einigen Dörfern auch Corazon de los pueblos genannt werde.

Ich habe auf diese Stelle schon früher aufmerksam gemacht[1]) und nachgewiesen, dass der Ausdruck Corazon del pueblo (wie der Ausdruck Corazon del reyno) nichts anderes als eine Uebersetzung des Namens Tepeyollotl ist. Dass das richtig ist, wird nach dem, was ich oben über die Bedeutung des Wortes tepetl angeführt, klar sein. An der citirten Stelle habe ich es auch wahrscheinlich zu machen gesucht, dass selbst der Name Votan oder uo-tan, mit dem die Tzental gerade das dritte, das dem Gotte Tepeyollotl geweihte Tageszeichen benannten, nichts anderes bedeute, als „Herz der Ausdehnung, Herz der Erde". In der That, an der Identität der drei Gestalten Tepeyollotl, Corazon del pueblo und Votan ist wohl kaum zu zweifeln. Tepeyollotl ist im Codex Borgia und Vaticanus B über einer Berghöhle sitzend gezeichnet, und seine Stimme vernahm man in dem dumpfen Echo der Berge. Votan heisst Herr des *palo hueco*, der Holzpauke. Er hat in Huehuetlan in Soconusco einen unterirdischen Tempel und dringt, als er von den Menschen scheidet, durch eine Höhle in die Unterwelt ein und gelangt so an die Wurzel des Himmels. An all den Stätten, wo das Corazon del pueblo verehrt ward,

[1]) Vgl. Zeitschrift für Ethnologie XX (1888), p. 51.

Digitized by Google

wird direct von Höhlentempeln berichtet. Das Zeichen akbal endlich, womit die Maya von Yucatan das dritte, dem Gotte Tepeyollotl geweihte und mit dem Namen des Gottes Votan benannte Tageszeichen „Haus" ausdrückten, ist, wie mir unabhängig von den hier auseinandergesetzten Beziehungen klar ward, nichts anderes als ein Bild der Berghöhle, des Erdrachens.

Die eigentliche Bedeutung des Gottes liegt natürlich nicht in der Berghöhle. Es wäre mindestens wunderbar, wenn ein Volk darauf käme, gewissermassen einen Genius der Höhlen zu seinem Haupt- und Nationalgott zu erheben. Ich habe, um über die Natur dieses Gottes ins Klare zu kommen, mich nach zapotekischen Quellen umgesehen. Letztere sind nun aber sehr spärlich vorhanden. Ausser in den schon angeführten Werken des P. Burgoa, die hier in Europa auch kaum zu haben sind, und die ich wenigstens im Original nicht einsehen konnte, sind über die alten Verhältnisse des Zapotekenlandes in den Schriftstellern nur zerstreute und unsichere Angaben zu finden. Eine lautere Quelle aber ist vorhanden und das ist die Sprache. Und in letztere habe ich einen Einblick gewonnen durch das unschätzbare und mit wunderbarem Fleiss gearbeitete *„Vocabulario en Lengua Çapoteca"* des P. Fr. Juán de Córdoba, von dem mir durch die Güte eines in Oaxaca ansässigen befreundeten deutschen Kaufmanns, des Herrn Enrique Hinrichs, ein Exemplar zur Benutzung überlassen worden ist.

Ich habe mich nun zunächst darnach umgesehen, ob ein dem Namen Tepeyollotl entsprechender Ausdruck — der etwa Lachi-tani, oder Lachigueche, oder Lanitani, Lanigueche oder Liyootani, Liyoogueche, gelautet haben müsste — im Zapotekischen vorhanden ist, habe aber einen solchen nicht gefunden. Dagegen ist es mir wahrscheinlich geworden, dass der Name Tepeyollotl aus dem Namen Gueche layoo, irrthümlich oder fälschlich als Gueche leyoo oder Gueche liyoo aufgefasst, entstanden ist. Der Ausdruck Gueche-layoo (zusammengesetzt aus gueche „Einfriedigung, Dorf", la = loo „an" oder „auf" oder „Theil einer Sache" und yoo „Erde") bedeutet einen abgegrenzten Theil der Erdoberfläche: Land, Provinz, Distrikt, wird aber auch ganz

Digitized by Google

allgemein im Sinne von „Erde“ oder „Welt“ gebraucht, gleichbedeutend dem mexikanischen tlaltipac. Setzt man aber für diesen Ausdruck den anderen, Gueche-leyoo, so haben wir in diesem das Wort gueche „Dorf“ (= tepetl) und leyoo (liyoo) „das Innere, der Kern einer Sache“ (= yollotl); der letztere Ausdruck konnte daher von den Mexikanern ganz leicht als Tepeyollotl aufgefasst und direkt übertragen worden sein. Wir hätten uns dann vorzustellen, dass der betreffende Gott von den Zapoteken als pitào guèche-layòo, was „der Gott des Landes“ aber auch „der Gott der Erde“ bedeuten kann, bezeichnet worden sei.

In dem Vocabular des P. Juán de Córdoba sind unter dem Titel „*Dios*“ auch eine Reihe Worte angegeben, welche die Zapoteken für ihre alten Heidengötter verwendeten. Wir finden dort neben Bezeichnungen, die dem schöpferischen Urgott galten (xèe-tào, pixèe-tao, cilla-tào, piye-tào, piye-xòo, coquixee-coquicilla), eine Göttin der Geburten genannt (Quichàana, cochàna), welche von den Kreissenden angerufen wird, einen Gott des Regens (cocijo), einen Gott der Unterwelt (pitào-pezèlao), einen Gott der Erdbeben (pitào-xòo), einen Gott der Ernten (cozòbi), einen Gott der Jagd (cozàana oder pitòo-cozàana), einen Gott des Reichthums, einen Gott der Vorzeichen, einen Gott der Träume, einen Gott der fleischlichen Liebe u. a. m.

Ein pitào-guechelayoo, wie ich eben postulirte, ist hier allerdings nicht genannt. Aber der letztere Ausdruck, den, wie ich anführte, die Mexikaner als Tepeyollotl auffassen konnten, bedeutet vermuthlich weiter nichts als „der Gott des Landes, der einheimische Gott, unser Gott“. Dagegen scheint mir der cozàana oder pitòo-cozáana, den der P. Juán de Córdoba als „Gott der Jagd“ und den er weiterhin als „Gott der Thiere, welchem die Jäger und Fischer opferten, damit er ihnen hülfe“ bezeichnete, recht gut auf unseren Tepeyollotl, den Tiger, den Herrn der Thiere zu passen.

Das Wort cozáana bedeutet „der Erzeuger“ und pitòo-cozàana „der zeugende Gott“ oder „die zeugende Sonne“[1]), und

[1]) Vgl. „Sol, *copijcha, pitòo*“. Juán de Córdoba, Vocabulario, s. v.

Digitized by Google

an anderer Stelle ist „die Sonne als Erzeuger" („*Sol, conforme al engendrar las cosas que las engendra*") mit cozàana-tào quizàha lào „der grosse Erzeuger aller Dinge" übersetzt. So hätten wir denn, scheint es, diesen Gott, Tepeyollotl, den Herrn der Thiere, als zapotekischen Sonnengott oder richtiger wohl als den zapotekischen Feuergott, die zapotekische Form des schöpferischen Urgottes, aufzufassen. Und für diesen wäre in der That der Tiger, das reissende Thier, das Sinnbild der Stärke, ein ganz angemessenes Symbol.

Dass derselbe vom P. Juán einfach als „Jagdgott" bezeichnet wird, würde dieser Erklärung keinen Eintrag thun. Wir begegnen bei den Nationen des mexikanischen Völkerkreises ganz allgemein der Assoziation des Sonnen- und des Feuergottes mit den Begriffen Jagd und Krieg. Der alte Feuergott, Tonacatecutli, der zeugende Gott, wird, wie wir sahen, Tepehua, Matlahua „Herr der Berge, Herr der Netze" genannt, d. h. der Jäger. Dem Feuergotte wurde an seinem Feste Jagdbeute dargebracht. Umgekehrt besteht ein von den Priestern Camaxtli's verordneter Wildzauber darin, dass man gelobte, dem Feuergott das Beste der Jagdbeute im Holokaust zu opfern. Jagdgott κατ' ἐξοχήν war bei den Mexikanern der Mixcohuatl oder Camaxtli, wie wir sehen werden, ein Gott der Wetterwolken, des Blitzes. Nicht in dem Zeichen ce tochtli „eins Kaninchen", dem Zeichen der Erde, wurden die Thiere erschaffen, sondern unter dem Zeichen ce tecpatl „eins Feuerstein"[1]) — dem Zeichen der grossen Götter Huitzilopochtli und Camaxtli, den Blitzdämonen, den furchtbaren Söhnen des Feuergottes.

Diese doppelte Natur Tepeyollotl's spiegelt sich übrigens auch in der Bedeutung wieder, welche Sahagun in dem betreffenden Kapitel[2]) dem vorliegenden dritten Zeichen ce maçatl „eins Hirsch" zuschreibt. Einerseits nämlich sagt er, dass die in diesem Zeichen Geborenen über Gebühr furchtsam seien, gleich dem Hirsch, und feige, *pues cuando oia tronidos, reldm-*

[1]) Vgl. Cod. Telleriano Remensis II, 33.
[2]) Sahagun 4. Cap. 3.

Digitized by Google

pagos ó rayos, no les podia sufrir sin gran miedo, y alguna vez les aconteceria que moria del rayo aunque no lloviese, ni huviese nublado, ó cuando se bañaba ahogárase — bei welcher Angabe die Vorstellung des vom Pfeil getroffenen Hirsches, d. i. die vom Blitz getroffene Erde oder die vom Regengott erschlagene Dürre mitspielen mag.[1]) Das Zeichen ist ferner nach ihm eines der fünf, an denen die Cihuateto, die Erdgöttinnen, zur Erde nieder stiegen, denen man daher an diesen Tagen Opfer brachte. Andererseits gehört das Zeichen aber doch auch zu denen, die Reichthum und Glück, mühelosen Erwerb, angesehene adlige Stellung und Kriegsruhm verbürgen, gleich all den Zeichen, in welchen der Feuergott mächtig ist.

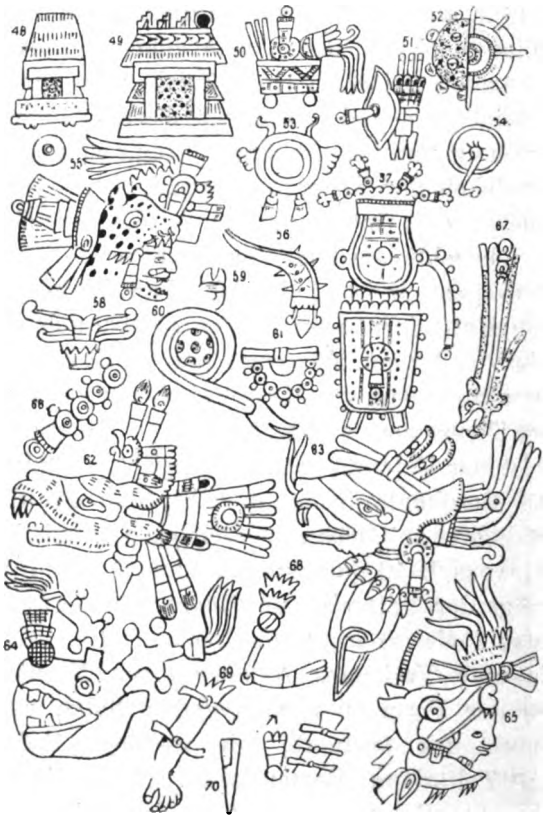
Ueber das Ansehen des Gottes, wo er — wie bei den neun Herren — mit menschlichen oder doch nur verwilderten menschlichen Zügen dargestellt ist, habe ich oben schon gesprochen. In unseren Kalendern erscheint er gewöhnlich als Tiger. Nur im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A guckt ein dunkel gemaltes grimmiges Menschengesicht aus dem geöffneten Rachen des Tigers hervor (Fig. 55). Codex Borgia 52 und Vaticanus B 46 ist der Tiger über einer Berghöhle sitzend gezeichnet, und eine Berghöhle bedeutet wohl auch das die Mündung nach vorn kehrende Gefäss, in welcher sitzend der Tiger im Codex Vaticanus B 10 dargestellt ist.

Als Schmuck trägt der Gott ein aus Flügel und Schwanz eines Vogels gebildetes Federornament am Nacken. Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A aber einen Nackenschmuck, den ich in der Figur 55 wiedergegeben habe, und der an den Nackenschmuck erinnert, mit welchem Codex Vaticanus A 63 und Telleriano Remensis I 1 die Huixtocihuatl, die Göttin des Salzes, dargestellt ist, die dort zur Bezeichnung des ihr gefeierten Festes, des siebenten der 18 Jahresfeste, Tecuilhuitontli steht. Huixtocihuatl heisst „Olmeca Frau" oder „Göttin der Olmeca Huixtotin", der Bewohner der atlantischen Tierra caliente. Der Nackenschmuck des Tigers also, sowie die grüne Farbe desselben, scheint ein

[1]) Vgl. weiter unten.

Digitized by Google

Hinweis auf die tropischen Waldwildnisse zu sein, in denen dieser Gott heimisch gedacht wurde. In den letztgenannten beiden Codices trägt der Gott einen einfachen schellenbesetzten Federkragen. Im Codex Vaticanus B dagegen an rothem Lederriemen befestigte Schneckengehäuse, ähnlich dem Schmuck Quetzalcoatl's, und ähnlich den Halsbändern, die wir unten bei Huehuecoyotl und den Pulquegöttern antreffen werden.



Im Codex Borgia und Vaticanus B ist vor dem Gott das Zeichen des Krieges zu sehen, Schild und Speerbündel. Neben letzterem aber noch die eigenthümliche Waffe Fig. 56, die sonst nur bei wenigen anderen Gottheiten (Huehuecoyotl, Pantecatl, gelegentlich auch einmal bei Tezcatlipoca) vorkommt und die eine Waffe barbarischer Nationen darzustellen scheint. Ausserdem ein Gefäss mit Maiskörnern und daneben ein Topf, in welchem eine helle, Blumen auf der Oberfläche tragende Flüssigkeit schwimmt, — vielleicht Pulque (Fig. 57). Durch beides scheint mir der Gott als Herr der Lebensmittel gekennzeichnet werden zu sollen, oder vielleicht das Land, wo er zu Haus ist, — die Tierra caliente, als

Digitized by Google

xochitlalpan, tonacatlalpan „das Land der Blumen, das Land der Lebensmittel", — Ausdrücke, die Sahagun für die Huaxteca (auch ein Tierra caliente Gebiet) gebraucht.

Im Aubin'schen Tonalamatl ist vor dem Tiger zunächst eine Muschel abgebildet, die hier vielleicht — wie in Fig. 13, das Hohle, Tönende, *„el retumbo de la voz"* der Interpreten, die Stimme des Waldes zum Ausdruck bringt. Darunter ein Paar Magueydornen. Ferner die Fig. 58 ein Gefäss, aus dessen Mündung eine von Rauchwolken umhüllte Schlangenzunge hervorsieht, — ohne Zweifel ein tlecuilli darstellend, ein Feuerbecken, wie es in den Tempeln und bei den Opfern Verwendung fand. Die Schlange daneben ist wohl als tlemaitl, als Räuchergefäss zu deuten, und der Pfeilschaft dürfte Beziehung zum mamalhuaztli, zum Feuerbohrer, haben — alles drei jedenfalls Elemente, die die ursprüngliche Natur des Gottes, den Licht- und Feuergott, zum Ausdruck bringen. Die Fig. 60, die noch daneben zu sehen ist, sieht wie ein von einer Schleuder umwundener Rundschild aus.

Dem Gotte gegenüber ist im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A. und ebenso in dem Aubin'schen Dokument der Gott Quetzalcoatl zu sehen, in der einen Hand einen Gegenstand haltend, den ich in der Fig. 59 wiedergegeben habe, und der, wie aus der Zeichnung des Aubin'schen Dokumentes am deutlichsten ersichtlich, eine Schelle darzustellen scheint. Mit der andern Hand hat er einen Menschen am Haarschopf gepackt und hält ihn dem Gott in Tigergestalt entgegen, bezw. legt ihn vor dem Tiger nieder. Im Codex Borgia dagegen und Vaticanus B steht vor Tepeyollotl die Erdgöttin Teteo-innan — Tlaçolteotl, einen gebundenen Gefangenen ihm entgegenhaltend. Ueber ihr ist ein eigenthümliches Symbol angegeben (Fig. 61), das fast wie ein schellenbesetzter Halskragen aussieht, und das im Codex Vaticanus B. auch an dem Waffenbündel des Gottes selbst angegeben ist. Unter ihr ist die Feuerschlange gezeichnet.

Dieselbe Göttin ist sinnbildlich auch in der Reihe der den Tageszeichen präsidirenden Gottheiten im Codex Borgia und Vaticanus B. dem Gotte Tepeyollotl gegenüber dargestellt.

Digitized by Google

Denn hier sehen wir in allen drei korrespondirenden Darstellungen einen Exkremente essenden Menschen dargestellt, d. h. einen tlaelquani, einen Dreckfresser. Tlaelquani, „die den Dreck frisst", „die Sünderin", ist ein bekannter Name der eben genannten Erdgöttin. Auf dieselbe Gottheit weist auch noch das Sinnbild der Nacht und des Mondes, das über dem Dreckfresser an den genannten Stellen der Codices angegeben ist.

Das eben genannte Symbol Fig. 61, über dessen eigentliche Bedeutung ich mich noch nicht auszusprechen wage, das aber in unsern Kalendern nirgend sonst vorkommt und dem Gotte Tepeyollotl eigenthümlich zu sein scheint, habe ich im Codex Vaticanus B. 72 neben einer Göttergestalt angetroffen, in der die thierischen Züge Tepeyollotl's unverkennbar sind, genau in der Weise umrissen, wie in dieser Handschrift der Gott sonst (z. B. unter den neun Herren) dargestellt ist. Der Gott trägt aber hier die spitze Mütze und den Nackenflügel Quetzalcoatl's. Der, wie das Gesicht, roth gemalte Leib ist in eine Tigerhaut gehüllt, die ihn umgiebt, wie die ausgespannte Flughaut einer Fledermaus. In der Hand hält er abgeschnittene Menschenköpfe. Der Gott steht hier und an einer korrespondirenden Stelle Codex Fejérváry 4 für den Regenten der Himmelsrichtung des Ostens — eine Himmelsrichtung, in welcher sonst, in entsprechenden Darstellungen, der Sonnengott gezeichnet ist und mit Recht gezeichnet ist, denn der Osten ist ja das „Haus der Sonne". Das ist also ein weiterer Beleg für das, was ich oben als die eigentliche Natur des von dem Interpreten als „Herrn der Thiere" und „Echo des Waldes" bezeichneten Gott angegeben habe. Es ist die Sonne der Tierra caliente, der Jagdgott der tropischen Waldwildniss des Südens.

Ich erwähne noch, dass im Codex Borgia 14, als vierter im Bunde, zusammen mit Tlaloc, Camaxtli, Xipe ein Gott mit den unverkennbaren Zügen Tepeyollotl's dargestellt ist, auch hier augenscheinlich die Himmelsrichtung des Ostens vertretend. Aus seinem Munde sieht man aber hier eine Schlange sich ringen, der an einer entsprechenden Stelle des

Digitized by Google

Codex Vaticanus B ein Bündel Steinmesser entspricht. Das hat mich auf die Vermuthung gebracht, dass auch der in den zapotekischen Handschriften, insbesondere im Wiener Codex, nicht selten auftretende Gott mit der Schlange im Mund — nach zapotekischem Brauch mit dem Namen seines Tages als nahui coatl, „vier Schlange", bezeichnet, mit unserm Tepeyollotl zu identifiziren sei. Und ist dem so, dann kann wohl auch kein Zweifel mehr bestehen, dass das eigenthümlich verschnörkelte Gesicht, das man auf den zapotekischen Figurengefässen sieht, und das, wie ich an anderer Stelle auseinandersetzte[1]), aus einem menschlichen Gesicht mit eingesetztem Schlangenrachen entstanden ist, ebenfalls unsern Gott bezeichnet — wofür ja auch schon die bei diesen Figuren regelmässig beobachtete wulstige Augenumränderung spricht. Und dann dürften wohl auch die nicht minder zahlreichen Tigerfiguren, die man an Gefässen und auf Reliefs im Zapotekenlande findet, derselben weitverehrten Gottheit zuzuschreiben sein. — Wie dem auch sei, dass der Gott Tepeyollotl im Zapotekenlande und weiter südwärts seine Wurzeln hat, und dem eigentlichen aztekischen Olymp fremd ist, darüber kann nach dem oben Auseinandergesetzten kein Zweifel mehr obwalten. Und das ist ein bedeutsamer Fingerzeig, der uns bei der Frage nach dem Ursprung dieses ganzen originellen Zeitrechnungs- und Zeitbezeichnungssystems wird leiten müssen.

Bei der vierten Woche (ce xochitl, „eins Blume") und dem vierten Tageszeichen (cuetzpalin „Eidechse") begegnen wir wieder einem Namen, der in den gangbaren Historikern nicht vorkommt, und wiederum scheint die Figur einen besonderen landschaftlichen Ursprung zu haben.

Der Gott ist in den Bilderschriften als Coyote oder mit Coyotekopf dargestellt, und wird von den Interpreten als Huehuecoyotl bezeichnet, „der alte Coyote", oder, wie derselbe Interpret weiter sagt „soviel als der alte Mensch, der erste Mensch". Und eine Randglosse bezeichnet ihn als Taca-

[1]) Mittheilungen aus dem kgl. Museum f. Völkerkunde, Berlin.

Digitized by Google

coada, „Gott der Otomí". — Der besondere landschaftliche Ursprung, der ihm in der letztgenannten Glosse zugeschrieben ist, scheint für die Beurtheilung des Gottes als nächster Anhalt dienen zu müssen.

Ich habe schon anderwärts[1]) rücksichtlich dieses Gottes an den Coyotlinahuatl (den „sprechenden Coyote" oder den „Coyotemenschen") erinnert, den in Coyotefell gekleideten Gott, welchen Sahagun uns als den Hauptgott der Amanteca, der kunstfertigen Federarbeiter des Quartiers Amantlan, nennt.

Die letzteren rühmten sich[2]), die ersten chichimekischen Ansiedler in México zu sein, i con ipixoani mexiti „die zuerst den Samen für die Mexiti ausstreuten". Das heisst mit andern Worten: sie fühlten sich als Tolteken, sie wollten aus Tula, dem alten sagenberühmten Kulturcentrum, das im Norden im Chichimekenlande, im Lande der Otomí lag, gekommen sein. In der That sind ja auch amantecatl und toltecatl ganz gleichbedeutende Ausdrücke, beide im Sinne von *„oficial de arte mecanica"* „kunstfertiger Handwerksmann" gebraucht. Und um ihren Ursprung aus Tula zu dokumentiren, rüsteten sie auch ihren Gott mit den der Landschaft eigenthümlichen Attributen aus, sie bekleideten ihn mit Schuhen aus den Fasern des icçotl, der Yucca, dem *palmillo* der Spanier, gefertigt, und gaben ihm als Helmmaske den Kopf des Coyote.

Wenn aber das Coyotefell den Gott der Tolteken bezeichnet, so liegt der Schluss nahe, dass auch unser Huehuecoyotl den Gott von Tula bezeichnet, d. h. dass er ident mit dem Huemac oder dem Quetzalcoatl des Sagenkreises von Tula ist. Das geht in der That auch ganz klar aus den Bemerkungen hervor, die der Interpret des Codex Telleriano Remensis bei der Figur Huehuecoyotl's macht, und die durch diese Substitution erst verständlich werden. Er beginnt nämlich seine Bemerkungen damit, dass er sagt „zu diesem Tage wurde vier Tage vorher gefastet für den Quetzalcoatl von Tula, den, welcher den Namen des ersten Quetzalcoatl erhielt; und heute würde er „eins Rohr" (Ce acatl) genannt, das ist der Morgen-

[1]) Zeitschrift für Ethnologie XX p. 16.
[2]) vgl. Sahagun 9, c. 18.

Digitized by Google

stern, von dem die Fabeln erzählt werden, die unter diesen Leuten im Schwange sind." — Weiter sagt der Interpret: „Huehuecoyotl, das bedeutet Unruhstiftung, den Betrogenen, oder der sich betrügen liess" (Gueguecoyotl, ó malsin, el engañado, ó el que se dejò engañar): y aqui se celebrava la fiesta de la discordia, ó por mejor decir, davan à entender por esta figura, la discordia que ay entre los hombres. Auch diese Bemerkungen werden verständlich, wenn wir an den Held von Tula denken. Denn da dreht es sich doch wesentlich um die Betrügereien, die von Tezcatlipoca, dem Zauberer, vorgenommen werden, und deren Gegenstand Quetzalcoatl-Huemac und seine Tolteken sind. Und die Väter des Kriegs, die Kriegsgötter, sind es, deren Machinationen der Held von Tula erliegt.

Und wenn dann weiter der Interpret sagt, dass man in eben dieser vierten Woche, der Woche Huehuecoyotl's in den Jahren, die mit dem Bilde des Kaninchens (dem Symbol der Erde) bezeichnet seien, fastete „zum Andenken an den Fall des ersten Menschen", und dass darum der Gott Huehuecoyotl genannt würde „s. v. a. der alte Mensch", so ist auch das wieder auf den Quetzalcoatl von Tula zu beziehen, der eben der erste Quetzalcoatl, der Urmensch ist, und von dessen kläglichem Fall, bezw. seiner Vertreibung aus Tula die oben erwähnten Sagen melden. Auch das Portentum *(agüero)*, von dem er berichtet, dass nämlich am Tage „eins Blume", im Jahre „eins Kaninchen" eine Blume aus der Erde aufschiesse und gleich darauf vertrockne, ist ein Hinweis auf die vergängliche Herrlichkeit des Reiches Tula. Endlich die Notiz, dass die am Tage „eins Blume" Geborenen Sänger, Aerzte, kunstfertige Weber und ansehnliche Personen würden — eine Angabe, die auch in dem Kapitel des Geschichtswerkes Sahagun's, welches von der Vorbedeutung dieses Zeichens handelt[1]), in ausführlicher Weise bestätigt wird — fällt in den Rahmen derselben Vorstellung. Der Tag, an welchem der Gott von Tula herrscht, verleiht toltecayotl, d. h. Kunstgeschicklichkeit.

---

[1]) Sahagun 4, Cap. 7.

Digitized by Google

Der Gott dieses Zeichens ist im Codex Borgia und im Codex Vaticanus B als Coyote dargestellt. Codex Borgia 51 erscheint er mit einem Halsband, das aus an rothem Lederriemen befestigten Gehäusen von Seeschnecken der Gattung Conus besteht, wie wir es ähnlich bei Quetzalcoatl antrafen, und an einem auf der Brust herabhängenden Lederriemen trägt er einen spitz ausgezogenen Ring (Fig. 63) der hier im Codex Borgia blau gemalt ist, der aber auch wohl aus einem Schneckengehäuse geschliffen gedacht ist, denn bei der Figur der entsprechenden Stelle (Blatt 45) des Codex Vaticanus B hat er die weisse roth punktirte Färbung der Muschel. In der Kopfschleife stecken zwei mit Augenflecken versehene Schwungfedern. Und am Nacken hängt ein Federschmuck, der augenscheinlich auch aus einem Flügel mit hervorstehenden Schwungfedern besteht, und in der Figur des Codex Borgia 29 deutlich als Flügel und Schwanz des rothen Guacamayo zu erkennen ist, dessen Kopf auch vorn über dem Scheitel des Coyote angegeben ist (Fig. 62). Also der cueçaluitonquitl Quetzalcoatl's, über den wir oben ausführlich gesprochen. In Codex Borgia 29 ist er hier noch combinirt mit einem Doppelpaar steif abstehender, in ein Federbüschel endender Bänder, wie wir es unten bei Camaxtli-Mixcoatl sehen werden.

In dem Aubin'schen Tonalamatl trägt der Gott nicht nur das Muschelhalsband, sondern auch das eca-ilacatz cozcatl, den Brustschmuck Quetzalcoatl's (Fig. 41). Die Ohren des Coyotekopfes sind abgeschnitten, und ein Blutstrom schiesst aus den Wunden hervor (Fig. 64). Das ist ein Zug, der eine gewisse Verwandtschaft dieser Figur mit Xolotl zu bekunden scheint — eine Figur, auf die wir unten noch zu sprechen kommen werden, und die ebenfalls in gewisser Verwandtschaft zu Quetzalcoatl steht.

Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A schaut ein in lichten Farben (rosa und roth) gemalter Gott aus dem geöffneten Rachen des (ebenfalls roth gemalten) Coyotekopfes heraus (Fig. 65). Die letztere Darstellung erinnert an die Beschreibung, die im Sahagun von dem Auftreten Coyotli-

Digitized by Google

nahuatl's, des Gottes der Amanteca, gegeben wird, und wie der letztere, trägt auch der Huehuecoyotl des Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A einen Korb voll wallender grüner Quetzalfedern, einen quetzalcomitl, auf dem Rücken.

Im Codex Borgia 29 und Codex Vaticanus B 7, wo der Gott als Patron des vierten Tageszeichen fungirt, hält er in der einen Hand eine Perlenschnur (Fig. 66), an Stelle welcher an der entsprechenden Stelle Cod. Vat. B 9 eine mit dem Kopf den Boden berührende Wolkenschlange tritt (Fig. 67). Das ist wohl ein Symbol des goldenen Zeitalters, des Ueberflusses von allen Dingen, der der Sage nach zu der Zeit des Reiches von Tula herrschte', bezw. der Reichthümer, die seine gelehrigen Söhne zu sammeln verstanden. — Im Codex Borgia 51 und Codex Vaticanus B 45 hat der Gott die Hände einfach offen und frei ausgestreckt. Im Codex Telleriano Remensis dagegen und Vaticanus B hält er in der einen Hand ein mit Bändern und Blumen verziertes Instrument (Fig. 68), das wohl als Rassel oder Klapper zu deuten ist, die andere Hand hält, zugleich mit einem mit Schleifen geschmückten Brett (?), einen abgeschnittenen menschlichen Arm (Fig. 69). Durch letzteren scheint mir die Kenntniss in geheimen Wissenschaften zum Ausdruck gebracht werden zu sollen, die den Tolteken nachgesagt ward. Denn, wie uns Sahagun[1]) erzählt, bedienten sich die Zauberer, die auszogen, um nächtlicher Weile ein Haus zu plündern, des Unterarmes einer im ersten Kindbett gestorbenen Frau, um, damit auf den Boden klopfend, die Bewohner des Hauses in Schlaf oder Unbeweglichkeit zu bannen. Der Patron dieser auf Plünderung und Diebstahl ausgehenden Zauberer — temacpalitotiquê, „die mit Jemandes Handfläche tanzen", oder tepopoxaquahuique, „die Jemand einschläfern", werden sie genannt — war Ce ecatl (eins Wind) oder Quetzalcoatl, dessen Bildniss die Bande bei ihren nächtlichen Zügen sich vortragen liess. Ein ausgerissener Arm endlich ist auch ein sehr häufiges Attribut Tezcatlipoca's, der ja *κατ' ἐξοχήν* als

[1]) IV. cap. 31.

Digitized by Google

der Zauberer gilt (vgl. Cod. Fejérváry 1). — In dem Aubin'schen Tonalamatl endlich hält der Gott statt der Rassel ein Paar Magueydornen (Fig. 70) in der Hand, das bekannte Symbol der Kasteiung, bezw. Quetzalcoatl's. Der abgeschnittene Arm fehlt, nur das schleifengeschmückte Brett (?) ist in der anderen Hand des Gottes zu erkennen.

Im Codex Borgia 51 und Cod. Vat. B 45 befindet sich vor dem Gott eine Trophäe, die aus Schild, Speerbündel, Banner und der eigenthümlichen Waffe (Fig. 56) besteht, die ich oben schon bei Tepeyollotl erwähnt habe. Ich bin geneigt, sie der Waffe gleichzusetzen, die in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio zu Madrid der daselbst abgebildete Otontecutli (Gott der Otomí) und Amimitl, d. i. der Gott von Michhuacan trägt, und die daselbst als tzioac-tlacochtli, als „Stachelspeer" bezeichnet ist.

An denselben Stellen und ebenso an den Stellen, wo der Gott als Patron des vierten Tageszeichens fungirt (Cod. Borgia 29 und Codex Vaticanus B 7 und 9) ist neben dem Gott die Gestalt eines fallenden oder am Boden liegenden Menschen gezeichnet, vielleicht ein Sinnbild des Sturzes des Reiches von Tula, vielleicht auch Symbol der Sünde, denn der Sünde erliegt der Heros von Tula.

In sämmtlichen Kalendern ist dem Gott Huehuecoyotl eine Frau gegenübergestellt, die mit abgewandtem Gesicht auf einem Stuhle kniet, reichlich Thränen vergiessend, — oder vielleicht auch sich das Wasser aus den Augen wischend. In der Hand hält sie im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A den Gegenstand Fig. 72, der von dem Interpreten als *Mierda* „Schmutz, Excremente" bezeichnet wird. In dem Aubin'schen Tonalamatl dagegen die Fig. 73, die ohne Zweifel ein Gefäss mit Asche bedeutet. Die Interpreten nennen sie Ixnextli und übersetzen „Blendung des Auges durch Asche" *(ojos ciegos con ceniza)*. Sie vergleichen sie der Eva und Huehuecoyotl mit Adam und bringen sie mit dem Sündenfall in Verbindung. Ohne Zweifel liegt hier ein Correlat zu der Beziehung vor, die durch den fallenden Menschen zum Ausdruck gebracht wird. Ich erinnere ausserdem daran, dass ixnextia s. v. a.

Digitized by Google

„betrügen" oder „durch Betrug sich bereichern" bedeutet. Es könnte also auch der Gott von Tula wiederum als der Betrogene oder Ueberlistete dargestellt werden sollen. Vielleicht spielt auch ein Hinweis mit auf das Verfahren seiner Söhne, durch Handel und Wandel zu irdischem Reichthum zu gelangen.

Neben der Ixnextli ist im Codex Borgia 51 und Vaticanus B 45 eine Figur dargestellt in barbarischer Tracht und von barbarischem Ansehen, mit am Kopf befestigtem Coyoteohr, einem aus einer Muschel geschliffenen Ohrgehäng und mit dem Muschelhalsband und dem Brustschmuck des Gottes Huehuecoyotl angethan (Fig. 74) und augenscheinlich in Tanzstellung. Die Figur ist im Codex Borgia, in einer mit den Ziffern 2—26 versehenen Reihe, der Göttin Xochiquetzal gegenüber dargestellt. Einmal (Cod. Borgia 56) ein Beil in der Hand haltend und an einer um den Hals gelegten Smaragdschnur von der Göttin geführt. Das andere Mal aber (Cod. Borgia 55) schlägt er die auf dem Boden stehende mit Fell überzogene Trommel, das tlalpan-huehuetl, während ihm gegenüber die Göttin eine Schellenrassel schwingt. In der der genannten Stelle des Codex Borgia entsprechenden Stelle (Blatt 86) des Codex Vaticanus B ist an Stelle des Gottes mit dem Coyoteohr ein alter, blau gemalter, die Meerschnecke am Kopfputz führender Gott gezeichnet. Aber auch er schlägt die Pauke, schwingt in der anderen Hand die Rassel und ist in deutlicher Tanzstellung dargestellt. Und auch die Göttin ihm gegenüber macht mit der Rassel Musik. Noch an dritter Stelle ist diese merkwürdige Reihe von Götterpaaren dargestellt und zwar im Cod. Laud. Und auch hier sehen wir in der der Stelle des Cod. Borgia 55 entsprechenden Abtheilung (auf Blatt 34 des Codex Laud.) den alten blauen Gott die Pauke schlagend, die er hier zwischen den Beinen hält, und in der anderen Hand die Rassel schwingend, während ihm gegenüber die Göttin, die Rassel hoch emporhebend und in lebhafter Tanzbewegung dargestellt ist.

Dass es sich bei dieser Figur um Musik und Tanz handelt, wird auch durch das Aubin'sche Tonalamatl erwiesen, denn in diesem sehen wir an der vorliegenden Stelle dem

Digitized by Google

Coyotegott gegenüber ein ganzes Orchester: zwei Figuren, mit dem Coyotekopf bekleidet. In der Hand halten beide die Rassel, der eine spielt die Pauke (tlalpan-huehuetl), während der andere zu tanzen scheint. Letzterer hält in der linken Hand einen Gegenstand (Fig. 75), der oben über der Gruppe noch einmal wiederholt ist, und der dem dunklen Gegenstande zu entsprechen scheint, welchen in den oben angeführten Stellen des Codex Borgia, Vaticanus B und Codex Laud. die Göttin Xochiquetzal in der Hand hält. Ich halte letztere Figur, die auch im Wiener Codex häufig abgebildet ist, für eine aus pachtli (Tillandsia usneoïdes) geflochtene Strähne, da solche nachweislich bei den Tänzen zu Ehren der Götter eine grosse Rolle spielten.

Tanz und Musik gehören auch zum toltecayotl, und von den Tolteken wird gesagt, dass das Verderben sie ereilte, weil sie, dem Tanz und Spiel ergeben, der ernsten Dinge vergassen[1]). In Mexiko führte man am Tage ce xochitl, dem Tage des vorliegenden vierten Zeichens, grosse Tänze auf. Und als Namen der an diesem Tage getanzten Tänze nennt Sahagun[2]) cuextecayotl, tlauancacuextecayotl, uexotzincayotl und anauacayotl, „den huaxtekischen Tanz, den Tanz der betrunkenen Huaxteca, den Tanz von Huexotzinco und den von Anahuac", d. h. also Tänze der Chichimeken und der Tierra caliente-Leute. — In diesem Zusammenhang ist die Frage wohl nicht ohne Berechtigung, ob die oben gegebene Erklärung des Namens Huehuecoyotl „der alte Coyote" die richtige ist, und ob man nicht eher übersetzen muss: „der Coyote mit der Pauke" (huehuetl).

Eine besondere Darstellung haben wiederum die Stellen der Codices, wo Huehuecoyotl als Patron des vierten Tageszeichens erscheint (Codex Borgia 29 und Codex Vaticanus B 7 und 9). Hier ist neben dem Coyote ein Vogel zu sehen, der zoologisch schwer zu bestimmen ist, mit blauem (d. h.

[1]) Vgl. Codex Vaticanus A gelegentlich der Besprechung des vierten Weltalters, des Reiches von Tula.

[2]) Sahagun 4. cap.

Digitized by Google

dunklem) Gefieder gezeichnet ist und, in einem Bilde wenigstens, deutlich den kahlen rothen Kopf des Geiers zeigt, ein anderes Mal aber eher wie eine Eule aussieht. Der Coyote verschluckt eine Feuerschlange, und der Vogel scheint sich von dem Blute zu nähren, das dabei dem Munde des Coyote entströmt.

Als Patron der fünften Woche ce acatl, „eins Rohr", und des fünften Tageszeichens Coatl, „Schlange", folgt nun Chalchiuhtli oder Chalchiuhtlicue, die Göttin des fliessenden Wassers. Wir haben oben diese Göttin schon einmal angetroffen, wo eigentlich Xochiquetzal zu erwarten war. Damit stimmt überein, wenn der Interpret von unserer Göttin angibt, dass sie es gewesen sei, die nach der Sintfluth übrig geblieben. Denn als solche wird sonst gewöhnlich Xochiquetzal genannt. Die Göttin der Quellen und Bäche kann ihre Verwandtschaft zu der Mutter Erde, den Mächten, welche Fruchtbarkeit und Gedeihen geben, und die die besonderen Patroninnen der Weiblichkeit sind, nicht verleugnen. Darum trägt sie auch Spinnrocken und Webeholz in der Hand, wie die Xochiquetzal, und wie die anderen Gottheiten der Erde und der Weiblichkeit, Teteoinnan, Cihuacoatl und Ilamatecutli.

Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A ist die Göttin gekennzeichnet durch die lichtblaue Farbe des Gewandes und durch die Wasserströme, die aus dem Kopfputz hervorbrechen und einen Pfeilschaft (Sinnbild des Rohrs oder des Pflanzenstengels), welcher zwei Maisblätter trägt, umfassen (Fig. 77). Im Codex Borgia und Vaticanus B ist die Göttin mehr als Sinnbild der Fruchtbarkeit aufgefasst, indem ihr Gesicht aus dem geöffneten Rachen eines cipactli herausschaut (Fig. 76). Kopfputz, namentlich der schön gestickte und in zwei blumenartige Quasten ausgehende Nackenschleier, und Tracht im Uebrigen ganz ähnlich wie bei der Xochiquetzal, die auch gelegentlich aus dem geöffneten Rachen eines cipactli herausschauend gezeichnet ist. Nur fehlen die beiden aufrechten Federbüsche, die das besondere Abzeichen der Xochiquetzal sind. Besonderheiten unserer Göttin sind der in zwei Schlangen-

Digitized by Google

köpfe endigende Nasenschmuck und die beiden schwarzen Zeichnungen auf der Backe, auf die ich oben (Seite 527) gelegentlich schon aufmerksam gemacht habe. Die Figur auf Blatt 5 des Aubin'schen Tonalamatl weicht nicht wesentlich von dem Bilde ab, welches in demselben Dokument für die Göttin in der Reihe der 9 *señorcs de la noche* gegeben ist (Fig. 10). Die doppelte Perlenreihe, die den Kopfputz der Göttin umzieht, ist in gleicher Weise an vielen, meist wohl aus dem Valle de México stammenden Steinbildern zu sehen.

Das bewegliche Element des Wassers ist Sinnbild der Veränderlichkeit der menschlichen Dinge. In dem Wasserstrom, der von der Göttin ausgeht, sieht man Männer, Weiber und mit Mais und Kostbarkeiten gefüllte Kisten fortgerissen. Denn, wie die Interpreten sagen, so reich und so tüchtig auch einer sein mag, alles muss zu Grunde gehen. Darum fastete man an ihrem Feste vier Tage im Hinblick auf den Tod.

Im Codex Borgia ist neben der Göttin noch ein Speerbündel, ein Haus mit dunkler Thüröffnung — vgl. die ähnlichen Attribute bei Quetzalcoatl! — und die Figur 78 zu

Digitized by Google

sehen, die, wie es scheint, eine Schachtel mit Quetzalfedern darstellt. In dem Aubin'schen Dokument ist die letztere Figur durch die beiden Figuren 79 und 80 vertreten, die, wie es scheint, ebenfalls Schmuckfedern und Baumwolle darstellen — das Material zur Anfertigung von künstlichen Geweben und Prachtmänteln. Daneben steht noch die Figur 81 — ein Feuerbecken, das unter den Rauchwolken ein Stück Baumwolle birgt. Das Aubin'sche Dokument stimmt dann mit den Codd. Telleriano Remensis und Vaticanus A noch darin überein, dass der Göttin Chalchiuhtlicue gegenüber, oder vor der Göttin, der Kopf der Tlaçolteotl zu sehen ist, eine Darstellung, die den anderen beiden Codices fehlt. Diese Association soll ohne Zweifel wohl den Zusammenhang zum Ausdruck bringen, der zwischen der Göttin der Quellen und Bäche und der dunklen Gottheit der Erde, der Patronin der Weiblichkeit, besteht.

Eine besondere Darstellung finden wir unter unseren Kalendern wiederum an denjenigen Stellen, wo es sich nicht um den Patron der fünften Woche, sondern des fünften Tageszeichens (coatl) handelt. Hier tritt schon in der Persönlichkeit der regierenden Gottheit eine Variation auf. Während im Codex Borgia 28, getreu und unverkennbar, die Göttin Chalchiuhtlicue gezeichnet ist, sieht man an den entsprechenden Stellen des Codex Vaticanus B dagegen den Gott Tonacatecutli abgebildet — genau, oder fast genau in derselben Gestalt, wie er in denselben Kalendern als Patron des ersten Tageszeichens dargestellt ist. Die Attribute aber, die neben der einen und der anderen Gottheit verzeichnet sind, weichen ganz ab von denen, die wir oben aufgezählt haben. Man sieht, und zwar an allen drei hierher gehörigen Stellen, den cozcaquauhtli, den Halsbandadler oder Königsgeier *(rey de zopilotes)* abgebildet, und hinter ihm strecken sich zwei Hände empor, deren eine, wie es scheint, ein Bündel Rohre hält.

Bemerkenswerth ist, dass in dem Kapitel Sahagun's, welches von der Bedeutung des vorliegenden fünften Zeichens handelt, nicht Chalchiuhtlicue, sondern Quetzalcoatl als regierende Gottheit genannt wird. Dass Quetzalcoatl mit diesem Zeichen in Zusammenhang gebracht wird, begreift sich. Ce acatl wird

Digitized by Google

als Geburtsdatum Quetzalcoatl's genannt, und an diesem Tage ward in Cholula dem Windgott das grosse Fest gefeiert, zu dem von weither das Volk zusammenströmte. Was die vorbedeutende Kraft dieses Zeichens betrifft, scheint indess auch eine gewisse Verwandtschaft zwischen der Göttin des bewegten Wassers und dem wirbelnden Winde zu bestehen. Wie das Wasser das Sinnbild der Vergänglichkeit ist, so ist es, vielleicht in noch höherem Grade der Wind. Und so gibt Sahagun an, dass den unter dem Zeichen Quetzalcoatl's Geborenen Unglück im Leben beschieden sei, weil alles, was sie erwürben, der Wind wieder entführte.

Als Patrone der sechsten Woche, ce miquiztli, „eins Tod", stehen in den Kalendern, mit denen wir uns hier beschäftigen, der Sonnen- und der Mondgott einander gegenüber. Als Patrone des entsprechenden sechsten Tageszeichens aber, welches ebenfalls miquiztli ist, sehen wir (im Codex Borgia und Vaticanus B) nur den Mondgott gezeichnet. Der Schwerpunkt liegt also auf diesem, und die Sonne ist ihm gegenüber gezeichnet, weil, wie der Interpret sich ausdrückt, *siempre anda topándose con el,* weil der Mond immer der Sonne auf dem Fusse folgt.

Der Mondgott wird in der Regel nur selten mit dem Namen des Gestirns (Metztli oder Meztli), das er repräsentirt, bezeichnet. Sein vornehmster Name ist Tecciztecatl oder Tectziztecatl, „der mit der Meerschnecke". Denn der Mond hat Beziehung zu den Weibern, und gilt daher als derjenige, der die Fortpflanzung der Menschen bewirkt. Die Meerschnecke aber ist Symbol des Mutterleibes, denn „gleich wie die Schnecke aus ihrem Gehäuse hervorkommt, so kommt der Mensch aus dem Leibe seiner Mutter".

Der Gott ist im Codex Borgia und Vaticanus B als alter Gott dargestellt, mit eingekniffenem Mundwinkel, bezw. mit demselben eigenthümlichen Anhängsel, welches wir oben bei Tonacatecutli fanden, den wir mit Huehueteotl, dem alten Gott, identifiziren müssen. Statt eines Mannes ist im Cod. Borgia 28 (wo es sich um den Patron des sechsten Tageszeichens

Digitized by Google

handelt) eine weissgekleidete Frau gezeichnet (Fig. 82). Aber auch sie trägt das ringförmige Anhängsel, welches dem eingekniffenen Mundwinkel des Greisen entspricht. Und vorn an der Stirn ist die grosse Meerschnecke zu sehen, wodurch sich auch diese Figur als Tecciztecatl, als „die mit der Meerschnecke" erweist. Die Meerschnecke ist auch an der Figur Codex Vaticanus B 78 zu sehen (Fig. 83), fehlt aber dem Mondgott des Codex Borgia 49 und Vaticanus B 43. Dagegen zeigen die letzteren Figuren einen anderen charakteristischen Schmuck des Mondgottes, einen Blumenkranz im Haar (Figg. 84, 85). Im Codex Vaticanus A ist ein mit den Farben des Sonnengottes gemalter Gott zu sehen, und ähnlich auch im Codex Telleriano Remensis, nur dass die Färbung hier blässer, hellrosa, statt leuchtend roth erscheint, und dass im Gesicht dunkle Querstreifen markirt sind, ähnlich denen Tezcatlipoca's. Hinter dem Nacken der Figur ist in beiden Codices die Meerschnecke zu sehen, und das Haupt ist geschmückt mit einem Blumenkranz, aus welchem hinten noch eine grosse Blume hervorragt (Fig. 87). So ähnlich die Figur beim ersten Anblick der Figur des Sonnengottes erscheint, so ist sie doch sehr bedeutsam von der ihr gegenübergestellten Figur des letzteren dadurch unterschieden, dass ihr die Haltung gegeben ist, in der auf einem der nachfolgenden Blätter die, ebenfalls dem Sonnengott gegenübergestellte Figur des Todesgottes gezeichnet ist, d. h. mit ausgebreiteten Händen, wie um die Lebendigen in Empfang zu nehmen, während der Sonnengott selbst an beiden Stellen in der rechten Hand das Symbol des Krieges, Schild und Speerbündel, in der Linken einmal das Wurfbrett, das andere Mal einen buntgefiederten Vogel hält.

Das Tonalamatl von Aubin endlich weist an dieser Stelle eine bemerkenswerthe Besonderheit auf. In der Mitte des Blattes ist, gross gezeichnet, die Meerschnecke zu sehen (Fig. 86a). Zur Linken derselben ein Gott (Fig. 86), der in den Zügen und in den wesentlichsten Einzelheiten mit der Figur des Sonnengottes übereinstimmt, wie letzterer auf einem der folgenden Blätter dem Todesgotte gegenüber dargestellt ist. Nur fehlt das Symbol des Krieges, das dort hinter dem Sonnengott zu sehen ist, es fehlen — Flüchtigkeit oder Versehen? — die drei

Digitized by Google

charakteristischen halbmondförmigen Zeichnungen hinter dem äusseren Augenwinkel, und in der Rechten hält er eine Netztasche, während auf Blatt 10 der Sonnengott, wie es scheint, ein Wurfbrett hält. Zur Rechten der Meerschnecke dagegen ist nicht der Mond, sondern Tezcatlipoca gezeichnet mit seiner charakteristischen Gesichtsbemalung, dem rauchenden Spiegel oberhalb des Ohrs und dem aus einem Schmuckfeder-Rückengestell hervorragenden Banner — ganz ähnlich der Ausstattung, die dem Gott in Codex Vaticanus A 61 und Codex Vaticanus A 68 und Telleriano Remensis I, 6 gegeben ist, wo er das fünfte, bezw. zwölfte der innerhalb des Jahres gefeierten Feste repräsentirt. — Unter den Bilderkalendern steht, wie erwähnt, das Aubin'sche Tonalamatl vereinzelt da. Die Angabe selbst aber findet sich auch anderwärts. Auch Sahagun[1]) schreibt das vorliegende sechste Zeichen (ce miquiztli) dem Tezcatlipoca zu, und leitet all die besonderen Kräfte, die das Zeichen ausübt, aus der Natur dieses Gottes ab. Jedermann fürchtete, nach Sahagun, an diesem Tage, seines Ansehens, seiner Macht, seines Reichthums beraubt zu werden. Man nahm den Sklaven das Halsholz ab, bewirthete sie und hütete sich ihnen das geringste böse Wort zu sagen, um nicht den Zorn des Gottes zu erregen, der Titlacahuan, „wir sind seine Sklaven", genannt ward, und von ihm in Verderben und Elend geschleudert zu werden, oder gar selber in Knechtschaft zu gerathen.

Bekanntlich hat in neuerer Zeit Alfred Chavero angenommen, dass Tezcatlipoca ursprünglich den Mond bezeichnet, und diese Theorie sehr lang gesponnenen Auseinandersetzungen in den Anales del Museo Nacional de Mexico zu Grunde gelegt. Es könnte scheinen, dass das vorliegende Blatt des Aubinschen Tonalamatl in Verbindung mit der Angabe Sahagun's für die Theorie des genannten Autors eine ungeahnte Stütze beibringt. Auch hier indess liegen andere Gründe vor. Ich werde unten noch ausführlicher über die eigentliche Natur dieses Gottes zu reden haben, und erwähne nur, dass Tezcatlipoca die Beziehung zum Monde mit allen Erdgottheiten theilt. Denn im

[1]) Sahagun 4, cap. 9.

Digitized by Google

Zeichen ce tochtli, dem Zeichen des Kaninchens, ward die Erde erschaffen, und gerade das Bild des Kaninchens sahen die Mexikaner auch auf der Scheibe des Mondes.

Ausser den beiden Hauptfiguren ist, sowohl im Codex Borgia und in den entsprechenden Stellen des Codex Vaticanus B, wie auf dem Blatt des Aubin'schen Tonalamatl noch eine Menge Beiwerk gezeichnet, das im Einzelnen nicht immer leicht zu enträthseln ist.

Im Codex Borgia 49 und Vaticanus B 43 sehen wir ein Bündel Speere und einen ein Bündel Speere tragenden Menschen, daneben ein Gefäss mit Maiskörnern und eines, wie es scheint, mit warmem Blut. Diese Attribute beziehen sich wohl auf den Sonnengott, den kriegerischen, der nach Menschenherzen und Blut verlangt, um dessen Durst nach Menschenherzen zu stillen der Krieg erfunden ward, wie der Codex Fuenleal erzählt. Darunter sieht man ein tecpatl (ein Opfermesser) und daneben die Ziffer 12 und das Zeichen tochtli (Kaninchen). Das Feuersteinmesser ist Sinnbild gleichzeitig der harten Erde und der Sonne. Im Zeichen „eins Feuerstein" wurden nach dem Interpreten des Codex Telleriano Remensis die Thiere erschaffen. Das Kaninchen ist Abbild des Mondes, denn um das mit gleichem Glanz wie die Sonne aufgehende Gestirn zu verdunkeln, warfen ihm die Götter ein Kaninchen ins Gesicht, dessen Figur seitdem auf der Fläche des Mondes zu sehen ist. Die Ziffer 12 in Combination mit dem Kaninchen könnte die ganze Woche ce tochtli bezeichnen, d. h. die letzte Woche des Tonalamatl, die, in welcher der Feuergott, das irdische Feuer, und Xipe regieren.

Im Aubin'schen Tonalamatl ist neben dem Sonnengott eine mit Steinsplittern besetzte Keule und ein Feuerbecken zu sehen und unter ihm die Figur 100, ein von Dunkel umgebenes Auge, wohl das in der Nacht leuchtende Licht, oder der dunkle Himmel. Vgl. die Figur, welche die Bilder Quetzalcoatl's und Tlaloc's im Kopfschmuck tragen. Darunter ist aber noch von besonderer Linie umrahmt eine ganz merkwürdige Darstellung zu sehen, ein, wie es scheint, in einer Schlinge gefangener Hirsch, und die Figur 88, eine Degeneration

Digitized by Google

des aufgesperrten Erdrachens, der in dem Tlalchitonatiuh auf Blatt 16 desselben Dokuments wieder zu erkennen ist.

Die Stellen, wo es sich nicht um die sechste Woche, sondern um das sechste Tageszeichen handelt, weichen in den Attributen ab. Wir sehen über dem Gott, bezw. der Göttin, die dort die Mondgottheit repräsentirt, einen Quetzalvogel und ein von einer Feuerschlange umwundenes Gefäss, in welchem Holz und eine Kautschukkugel zu sehen ist. Das letztere ist vielleicht Sinnbild des Feuerheerdes, und beide Attribute zusammen vielleicht Sinnbilder der Sonne.

Es folgt die siebente Woche, ce quiahuitl, „eins Regen", und das siebente Tageszeichen, maçatl, „Hirsch". In ce quiahuitl regiert gebührendermassen Tlaloc, der Regen- und Gewittergott, der zugleich der Gott der Berge ist. Denn an den Bergen ballen sich die Wolken zusammen, die Berge selbst sind die grossen Behälter, von denen das Wasser zu Thal rinnt auf einem hohen Berge im Osten liegt Tlalocan, das Paradies Tlaloc's, wo alle Ströme der Welt ihren Ursprung haben[1]). Im Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis ist der Gott daher in der Regel mit einem Berge als Hintergrund gezeichnet.

Der Gott ist überall deutlich erkennbar durch die eigenthümlichen Besonderheiten, die ich oben schon in der Figur 21 gezeichnet habe. Was die eigentliche Bedeutung dieser Besonderheiten betrifft, so habe ich mich schon an anderer Stelle[2]) dahin ausgesprochen, dass diese ohne Zweifel daher rühren, dass die Züge des Gesichtes dieses Gottes von den Windungen zweier Schlangen gebildet wurden. Von den in der Mitte der Oberlippe zusammenstossenden Köpfen dieser Schlangen, bezw. von den weit nach unten vorspringenden Fangzähnen dieser Schlangen, rühren die langen Raffzähne her, die das Gesicht dieses Gottes so eigenthümlich gestalten. In den Sammlungen des königlichen Museums für Völkerkunde befindet sich eine Steinfigur, die diese ursprüngliche Bildung des Tlaloc-Gesichts

[1]) Vergl. Sahagun 11, cap. 12, § 1.

[2]) Vergl. Führer durch die Sammlungen des königl. Mus. f. Völkerkunde, Abschnitt Alt-Mexiko.

Digitized by Google

noch deutlich erkennen lässt. Und zu den Schmuckgegenständen, die Moctezuma dem nahenden Cortes, d. h. dem wiederkehrenden Quetzalcoatl, entgegen schickt, und die den priesterlichen Ausputz Quetzalcoatl's, d. h. des Quetzalcoatl Tlaloc tlamacazqui oder Quetzalcoatl Tlalocan tlenamacac, des Oberpriesters Tlaloc's bilden[1]), gehört in erster Linie eine aus Mosaik von Türkisen gebildete Maske, die ebenfalls die angegebene ursprüngliche Bildung des Tlaloc-Gesichts noch deutlich erkennen lässt: — *tenia esta máscara labrada de las mismas piedras una culebra doblada y retorcida cuya doblez era el pico de la nariz, luego se dividia la cola de la cabeza, y la cabeza con parte del cuerpo iba por sobre el un ojo, de manera que hacia ceja, y la cola con parte del cuerpo iba por sobre otro ojo, y hacia otra ceja. Estaba esta máscara engerida en una corona alta y grande, llena de plumas ricas, largas y muy hermosas, de manera que, poniéndose la corona sobre la cabeza, se ponia la máscara en la cara.* — Dass diese Maske wirklich das echte Tlaloc-Gesicht darstellt, und nicht etwa, wie man aus dem Namen Quetzalcoatl schliessen könnte, dem Windgott, oder einfach dem Oberpriester angehört, geht unzweifelhaft daraus hervor, dass gleich darauf unter dem Ausputz Tlalocan tecutli's, (der ebenfalls, nebst dem genannten oberpriesterlichen Schmuck, sowie Schmuckgegenständen Tezcatlipoca's und des Windgottes Quetzalcoatl's, dem nahenden Cortes entgegengeschickt wird) auch eine Maske erwähnt wird, mit ihrem Federschmuck „gleich der oben beschriebenen" *(como la que se dijó arriba).*

Dieses ursprüngliche Gesicht, das in Stein und Holz wohl gut herauszuarbeiten, schwieriger aber im Profilbild wiederzugeben war, veränderte sich zu der conventionellen Form, in der wir das Gesicht Tlaloc's in den Malereien der Bilderschriften, und dann weiter auch gar nicht selten in Stein wiedergegeben finden. Der Kopfputz, mit dem dieser Gott dargestellt ist, ist gewöhnlich reich und schwer, aus Binde, Papierkrone und Federbusch bestehend. Im Codex Telleriano Remensis und

[1]) Sahagun 12, cap. 4.

Digitized by Google

Vaticanus A trägt er eine blaue Papierkrone, mit gleichgefärbter breiter Nackenschleife. Aus dieser Krone ragt ein Busch von Reiherfedern — yaztatzon wird es im Manuskript der Biblioteca del Palacio bezeichnet — und aus diesem hängen dann die üblichen grünen Quetzalfedern heraus. Im Codex Borgia und Vaticanus B hat er über der Papierkrone eine halb weiss, halb grün gefärbte Binde, einen aus Flügel und Schwanz eines Vogels bestehenden Federschmuck und über der Binde ein von dunklem Rande umschlossenes Auge, ähnlich dem, welches wir oben schon in Bildern des Windgottes Quetzalcoatl bemerkten (Figg. 22, 36, 37), — auch hier ohne Zweifel wohl Symbol der Wolkenbedeckung oder des Himmels.

Als der Regen spendende, das Wachsthum der Feldfrucht verbürgende Gott, hält er in der Figur, durch welche Codex Vaticanus A 62 Etzalqualiztli, das sechste Jahresfest, sein Hauptfest, dargestellt ist, in der Hand einen Topf mit Wasser und eine blühende Maispflanze. In den Abbildungen des P. Sahagun — wo übrigens nicht der Gott selbst, sondern ihn repräsentirend sein Priester, der Tlaloc tlamacazqui dargestellt ist — sieht man in seiner Hand einen Stab mit Papierblumen, der in der Beschreibung des aztekisch geschriebenen Manuskripts der Biblioteca del Palacio zu Madrid als aztopilin, „Binsenstaude", bezeichnet wird, — wohl dasselbe Wort wie aztapillin, *„juncias muy largas, y todo lo que está dentro del agua, es muy blanco"* (nach Sahagun), aus denen die grün und weiss karrirten Matten geflochten wurden, auf welchen die Opfergaben vor seinem Bilde ausgebreitet wurden.

In den Bilderschriften ist sonst sein Symbol die Blitzschlange, und diese scheint auch in unsern Kalendern im Codex Vaticanus A und im Aubin'schen Tonalamatl durch das hin und her gekrümmte Holz dargestellt zu sein, das in der einen Hand des Gottes zu sehen ist. An Stelle der Blitzschlange findet sich in den Bilderschriften nicht selten auch ein Beil gezeichnet, wie jene, ohne Zweifel den Blitz bezeichnend, mit dem der Gott die Lebenden erschlägt. In der andern Hand hält im Kalender des Codex Vaticanus A und im Aubinschen Tonalamatl der Gott das xiquipilli, die quastenverzierte

Digitized by Google

Tasche, in welcher die Priester das Räucherwerk bei sich führten. Dasselbe xiquipilli ist auch in Codex Borgia 48 vor dem Gotte zu sehen, und zusammen mit ihm der spitze Knochen und der blutbedeckte Magueydorn, die Werkzeuge der Kasteiung, bezw. gottesdienstlicher Handlung. Für das Gedeihen der Saaten und die Ernährung des Volkes waren reichliche Regen von erster und entscheidenster Wichtigkeit. Diese für das Volk zu sichern, darauf zielte ein grosser Theil der im Laufe des Jahres vorgenommenen Kultushandlungen. Und das obengenannte Hauptfest des Regengottes, das in den Anfang der Regenzeit fiel, ist bezeichnet durch solenne und energische Kasteiungen der gesammten Priesterschaft. — Neben dem genannten priesterlichen Handwerkzeug ist im Codex Borgia 48 und der entsprechenden Stelle des Cod. Vaticanus B noch ein abgerissener Tigerfuss und eine in Gestalt eines Gefässes oder Sackes zusammengekrümmte Schlange zu sehen (Fig. 89). Die Innenseite dieses Sackes, bezw. der Rücken der Schlange ist mit Wasserwellen ausgekleidet, während auf der Aussenseite Rauchwolken oder Feuerzungen hervorbrechen. Es ist das wohl ein Symbol der Gewitterwolke, vergleichbar den von einer Schlange gebildeten Wassersäcken der Maya-Handschriften[1]). — Im Aubin'schen Tonalamatl ist als Beiwerk noch ein Feuerbecken (vergl. Fig. 58), eine Räucherpfanne tlemaitl in Gestalt einer Schlange, wie solche gerade bei den Tlalocfesten gebraucht wurden (Fig. 90), ein Gefäss mit Darbringungen (etzalli-Kuchen?), ein Topf und ein Hund mit der Ziffer drei (?) gezeichnet. Gegenüber dem Gott ist im Codex Borgia 48 noch ein Berg gezeichnet, der eine Höhle umschliesst, und von dem ein Strom herabrinnt, an dessen einer Seite ein Weg entlang zieht. Auf dem Berge sitzt ein Priester, der xiquipilli und Kasteiungswerkzeuge in der einen, ein Büschel grünes Kraut in der andern Hand hält, und in dem Wasser ist die hineingestürzte Figur eines Priesters zu sehen. Den Wasserstrom mit der hineingestürzten Figur des Priesters erkennt man auch an der entsprechenden Stelle des

[1]) Vgl. z. B. Codex Dresden 33b.

Digitized by Google

Codex Vaticanus B, sowie im Aubin'schen Tonalamatl. Es bezieht sich diese Darstellung wohl auf eine Prozedur, die an dem Etzalqualiztli, dem oben genannten Hauptfeste des Gottes, vorgenommen wurde. Am Schluss des viertägigen Fastens nämlich veranstaltete man eine feierliche Prozession zum Rande der Lagune, wobei dem Wasser geräuchert, Kopal, Kautschuk und Papierfähnchen verbrannt wurden, und dann wurde an den Priestern, die im Laufe des Jahres sich irgendwie vergangen hatten, eine sehr energische Bestrafung vollzogen, die in Schlagen, Stossen, Untertauchen im Wasser, ja, halbem Ertränken bestand.

Endlich sind noch die Attribute zu erwähnen, die in Codex Borgia 27 und den entsprechenden Stellen des Codex Vaticanus B (8 und 79), wo der Regengott Tlaloc als Patron des siebenten Tageszeichens fungirt, den letzteren begleiten. Es ist ein Wasserstrom mit Wasserthieren, und ein brennendes Haus, auf dem ein flammendes Beil liegt. Beides leicht verständliche Symbole, die die Natur des Gottes zum Ausdruck bringen.

In den Kalendern des Codex Borgia und des Codex Vaticanus B. ist in der vorliegenden Abtheilung nur die eine Hauptfigur des Regengottes Tlaloc gezeichnet. Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A dagegen steht dem letzteren Gott eine andere Götterfigur gegenüber, die in merkwürdiger Weise Attribute Tlaloc's und des Windgottes Quetzalcoatl vereinigt. Während Kopfputz, Ohrgehänge, Schambinde und das korbartige Rückengestell genau ident sind denen, mit welchen in denselben Codices der Windgott Quetzalcoatl ausgestattet ist (vgl. Fig. 39), zeigt die Figur die ringartige blaue Umränderung des Auges, die kleine Lippenschlange und die Brustplatte Tlaloc's, und in der Hand hält sie eine blaue Schlange, die in dem geöffneten Rachen ein Feuersteinmesser hält, während das Schwanzende in Blumen und Schmuckfedern ausgeht. Die Figur wird von den Interpreten als Nahui ehecatl „die vier Winde" bezeichnet, d. h. die Gottheit der vier Weltgegenden, des weiten Himmels, der weiten Welt. Dass dies die eigentliche Bedeutung dieser Figur ist, geht aus der Beschreibung hervor, die uns

Digitized by Google

Sahagun überliefert hat, von der Art und Weise, wie dieses Zeichen oder diese Gottheit von den Grosskaufleuten des Quartiers Acxotlan gefeiert wird. Dieselben pflegten nämlich an diesem Tage alle ihre aus fernen Gegenden zusammengebrachten Handelswaaren in dem Hofe ihres Parochialtempels (cal pulco) auszubreiten, und ihnen zu räuchern und zu opfern. Am Abend dagegen gab es ein solennes Trinkgelage, und dabei renommirten sie mit den Handelsreisen, die sie in fernen Gegenden unternommen hatten, mit den Reichthümern, die sie von dorther zusammengebracht, und mit den Gefahren, die sie dabei ausgestanden. Und sie verhöhnten die andern, die immer hinter dem Ofen und hinter dem Ladentisch sitzen geblieben waren *(afrentaban á otros que no habian ido á lejas tierras, y decian les que siempre habian estado tras el fuego, y que no sabian otros mercados sino el tianquiztli* (d. h. Markt), *que està junto à su casa)*. Aber andererseits ergab sich ihnen auch aus dieser Bedeutung des Zeichens ein merkwürdiger Aberglaube. Sie fürchteten, wenn sie sich an diesem Tage ausser dem Hause sehen liessen, in die weite Welt entrückt zu werden. Darum sperrten sie sich sorgfältig in ihrem Hause ein, oder rasteten, wenn auf der Reise befindlich. Auch fürchteten sie, wenn sie an diesem Tage stolperten, immer zu stolpern, darum hüteten sie sich zu tanzen oder Leibesübungen sich hinzugeben.

Der Gott Nahui ehecatl hatte in Mexico einen besonderen Tempel, Chililico genannt, der eine gewisse Bedeutung gehabt zu haben scheint, und wo ihm, am ersten Jahresfeste, Atlcahualco, dem Feste Tlaloc's, Gefangene geopfert wurden.[1]) In Nicaragua ward mit dem Namen Chiconahui ehecatl (Chiquinaut y Hecat) der Gott der Luft bezeichnet.[2])

Dass die Figur des Nahui ehecatl dem Bild Tlaloc's gegenüber gestellt wurde, hat zunächst seinen natürlichen Grund darin, dass dieser Tag in die Woche fiel, der Tlaloc vorsteht. Die vier Winde und Tlaloc sind aber auch eine natürliche Combination. Wir finden in den Bilderschriften

---

[1]) Sah. 2. Appendix.
[2]) Oviedo 42, cap. 3.

Digitized by Google

ein Paar sehr interessanter und charakteristischer Blätter, auf die ich schon an anderer Stelle aufmerksam gemacht habe,[1]) auf denen die vier Himmelsrichtungen, bezw. die vier Jahre, die ihnen entsprachen, durch vier verschiedene Bilder Tlaloc's dargestellt sind.

Auch in dem Aubin'schen Tonalamatl endlich steht dem Regengott noch eine zweite Götterfigur gegenüber, das ist aber hier nicht die Gottheit der vier Winde, sondern dem Gott des befruchtenden Regens ist die Göttin der Feldfrüchte, die Maisgöttin, gegenübergestellt, Chicome coatl, mit mächtigem Kopfputz, in welchem Banner und Schleifen stecken, und in jeder Hand ein paar Maiskolben tragend. Der Kopfputz entspricht dem von Sahagun als miotli bezeichneten viereckigen Kopfputz, mit welchem am Schluss ihres Festes die Göttin Teteoinnan geschmückt ward. Die Maiskolben werden in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio als das cenmaitl der Göttin „ihre aus Maiskolben bestehende Hand" bezeichnet.

Genau so wird auch von Duràn die Maisgöttin, Chicome coatl abgebildet, und alle Museen sind voll von Steinbildern dieser Göttin, theils roherer, theils feiner Ausführung, — die übrigens, wie es scheint, fast alle aus dem Thal von Mexiko oder den angrenzenden Hochflächen von Cholula und Huexotzinco stammen, — und bei denen man denselben riesigen Kopfputz und die Maiskolben in der Hand erkennt, nur häufig vergesellschaftet mit dem chicauaztli, dem Rasselstab der Erdgottheiten.

Als Patron der achten Woche (Ce malinalli) und des achten Tageszeichens (tochtli) ist Mayahuel angegeben, die Göttin der Magueypflanze, der Agave americana und ihrer Verwandten, welche den berauschenden Pulque liefern. Und nicht ohne Bedacht scheint es, hatten die alten Theologen und Kalenderweisen das so bestellt, denn tochtli „das Kaninchen" ist den Mexikanern ein sehr geläufiger Ausdruck für „Rausch"[2]) und malinalli „der aus Gras gedrehte Strick" ist ein Symbol

[1]) Verhandl. d. Berliner Anthropol. Gesellsch. 22. Jan. 1887 (Zeitschr. f. Ethnol. XIX p. (113).

[2]) Vgl. Sahagun 4, cap. 5.

Digitized by Google

der Vergänglichkeit, Unhaltbarkeit, des Dahinsterbens und Wiedererwachens, gleich dem Gras des Feldes und gleich der Betäubung des Trunkenen.[1])

Die Göttin ist überall deutlich in ihrer Natur gekennzeichnet durch die mehr oder minder realistisch gezeichnete Magueystaude, von der sich ihre Gestalt abhebt. In Codex Borgia 47 und in Codex Vaticanus A ist sie mit besonderen grossen blau und weissen Quasten am Kopfputz gezeichnet. Anderwärts weist Gestalt und Ausputz keine bemerkenswerthen Besonderheiten auf. In Codex Borgia 27, und mehr noch im Aubin'schen Tonalamat, erinnerten Tracht und Züge an die Art, wie in denselben Handschriften Chalchiuhtlicue, die Göttin des fliessenden Wassers, gezeichnet ist. Doch ist im erstgenannten Codex die untere Gesichtshälfte blau, im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A schwarz, nach Art der Erdgöttinnen, bemalt.

Vor der Göttin steht im Codex Borgia und Vaticanus B der Pulquetopf, mit Fähnchen und Papierstreifen besteckt, aus dessen Mündung die Flüssigkeit herausschäumt (Fig. 91). Gegenüber die Figur eines Trinkers. Ferner das Symbol von Tag und Nacht (Fig. 52), bezw. des Himmels, und ein auf einen Pfahl gestecktes Herz. — Im Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis fehlen die letzteren Symbole, dagegen ist der Göttin gegenüber eine Figur gezeichnet, die in der Hand, wie in Freude, ein Federbanner schwingt und auf dem Rücken ein Gefäss mit Maiskolben trägt. Der Interpret des Codex Telleriano Remensis erklärt. „*Principe de los dioses, singnifica la hartura*", also „der erste oder ursprüngliche Gott, bedeutet das Sattsein". „*Principe de los dioses*" ist ohne Zweifel eine Uebersetzung des mexikanischen Tzinteotl, und letzteres Wort wohl nur eine Spielerei für Cinteotl. Somit haben wir hier den Gott der Maispflanze — der auch im Sahagun mit diesem Namen genannt und als Gemahl der Xochiquetzal bezeichnet wird — der Göttin der Magueypflanze gegenübergestellt. —

[1]) Vgl. die Formen dieses Zeichens und meine Bemerkungen darüber in Zeitschr. f. Ethnol. XX (1888) p. 22 u. 23—24.

Digitized by Google

Im Aubin'schen Kalender endlich sehen wir, — wie öfter schon beobachtet, — die Besonderheiten der verschiedenen Codices vereinigt. Wir sehen den Pulquetopf dargestellt, von nächtlichem Dunkel umgeben, und unten ein Paar Trinker oder Betrunkene, Männlein und Weiblein. Daneben aber auch eine dem Tzinteotl der oben genannten Codices entsprechende Figur, die wie diese ein Federbanner in der Hand trägt; nur auf dem Rücken ist, statt des Gefässes mit Maiskolben, eine Stange zu sehen, auf der ein Paar Herzen aufgespiesst sind.

Die neunte Woche, ce coatl, „eins Schlange" und das neunte Tageszeichen (atl, „Wasser") sind Xiuhtecutli, dem Gott des Feuers, gewidmet.

Der Name dieser wichtigen Gottheit erfordert zunächst ein paar Worte der Verständigung. Gewöhnlich wird der Name als „Herr des Jahres" erklärt, und darauf bezogen, dass diesem Gotte das letzte Fest im Jahre gefeiert ward. Mir scheint diese Erklärung ein wenig künstlich. Das Wort xihuitl oder xiuh- bedeutet allerdings „Jahr" und wird in dieser Bedeutung in einer ganzen Reihe von Zusammensetzungen gebraucht. Das ist aber erst eine spätere, abgeleitete Bedeutung. Ursprünglich bedeutet xihuitl das „frische, grüne Gras" und „den hellen grünlich-blauen Stein, den Türkis", und diese Bedeutungen sind es, die auch dem grössten Theil der Composita des Worts zu Grunde liegen. Wird nun die Frage gestellt, welche von diesen beiden Bedeutungen wir in dem Namen Xiuhtecutli vorhanden anzunehmen haben, so schwanke ich keinen Augenblick, mich für die erstere zu entscheiden. Ich habe schon oben, bei Besprechung Tonacatecutli's, der, wie ich nachwies, nur eine Wandlung, eine besondere Form, eine besondere Auffassung des alten Feuergottes darstellt, darauf hingewiesen, dass der letztere als der zeugende, der schöpferische Gott aufgefasst wird, die belebende Wärme, die Wachsthum und Gedeihen bewirkt. Und so schwanke ich keinen Augenblick, den Namen Xiuhtecutli als den Herrn des Grases, des frisch aufspriessenden Grüns, des Wachsthums, des Gedeihens zu erklären. Dass diese Auffassung die richtige

Digitized by Google

ist, wird in bestimmter Weise durch den Namen des Festes bewiesen, das ihm am Schluss des Jahres gefeiert ward, und durch gewisse Cärimonien, die an diesem vorgenommen wurden. Das Fest nannte man izcalli, d. h. „Wachsthum" *(que quiere decir crecimiento)*, wie Sahagun[1]) erklärt, und wie verschiedene abgeleitete Worte beweisen. (Vgl. z. B. izcaltia, *„criar niño"* und izcallo in quauitl *„árbol que tiene guia ó pipollo"*[2]). Und die besonderen Cärimonien, die man an diesem Feste vornahm, bestanden darin, dass man die Kinder an den Schläfen in die Höhe hob, „damit sie wüchsen", und dass man draussen die Maguey- und Nopalpflanzen beschnitt, ebenfalls „damit sie wüchsen"[3]). So ist denn auch das Fest selbst, das Fest des Feuergottes, im Durán einfach durch einen grünen Baum bezeichnet.

Der Name Xiuhtecutli ist indes nicht der einzige, der dem Gotte zukommt. Fast ebenso häufig findet man ihn als Ixcoçauhqui bezeichnet, der mit dem gelben Gesicht, und Huehueteotl, „der alte Gott" heisst er, weil er der älteste Gott, der „Vater aller Götter", ist.

In unsern Kalendern tritt der Gott, ausser auf dem vorliegenden Blatt, noch einmal, als Nebenfigur, in der zwanzigsten Woche auf. An beiden Stellen ist er, in denselben Codices, in gleicher Weise gezeichnet. Und ebenso stimmt die Figur „des Feuergottes", welche im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A das letzte (achtzehnte) Jahresfest, das Fest des Feuergottes, bezeichnet, in allen wesentlichen Einzelheiten mit der Art und Weise überein, wie derselbe Gott an den anderen Stellen derselben Codices zur Anschauung gebracht ist.

Im Codex Borgia und Vaticanus B ist der Gott gewöhnlich roth gemalt, mit schwarzem Querstreifen über das Auge und schwarzer unterer Gesichtshälfte. Die gleiche Art der Bemalung zeigt das Aubin'sche Dokument. Im Sahagun[4]) ist die

[1]) Buch 2 cap. 37.
[2]) Molina. Vocabulario II. s. v.
[3]) Sahagun 2 cap. 37 und 38.
[4]) Ms. Biblioteca Laurentiana Florenz.

Digitized by Google

Grundfarbe des Gesichtes gelb, statt roth, — entsprechend dem Namen Ixcoçauhqui —, der schwarze Querstreif über das Auge, und die schwarze untere Gesichtshälfte sind aber auch hier deutlich markirt. In Codex Telleriano Remensis I. 12 und Codex Vaticanus A. 74, wo der Gott als Sinnbild des Monats Izcalli, des letzten im Jahre gefeierten Festes steht, ist er in gleicher Weise gelb und schwarz gemalt. Nur hebt sich hier eine Partie um die Lippen von der schwarzen unteren Gesichtshälfte durch rothe Farbe ab. An den übrigen Stellen der letztgenannten beiden Codices endlich, erscheint der schwarze Querstreif über das Auge auf eine feine Linie reduzirt, die rothe Partie um die Lippen ist deutlich hervorgehoben, und die schwarze Bemalung des übrigen Theils der untern Gesichtshälfte scheint vergessen.

Nach der Beschreibung, die Sahagun[1]) von dem Bilde Gottes entwirft, war die untere Hälfte des Gesichts mit schwarzem Kautschuk beschmiert. Und dasselbe sagt auch das Sahagunmanuskript der Biblioteca del Palacio von dem Gotte aus; — mo-ten-ul-copin-t-icac „am Kinn ist er mit Kautschuk bemalt". Der Feuergott theilt diese Art der Bemalung mit der Cihuacoatl, der Teteo-innan, Chantico und Chalmécacihuatl. An seinem hohen Feste aber trug das Idol eine Maske, und zwar war diese bei dem Fest am 10. Tage des Monats Izcalli aus (hellen) Türkisen mit Querstreifen von (dunkleren) Smaragden gefertigt. Bei dem eigentlichen Hauptfest aber, das am 20. Tage dieses Monats, dem Schlusstage des Jahres gefeiert ward — so kann man den Tag wohl bezeichnen, denn die noch übrigen 5 nemontemi wurden nicht gerechnet. — trug der Gott eine Maske, die sich aus röthlicher Muschelschale (tapachtli) und schwarzem Jet (teotetl) zusammensetzte, während die Augen aus metallisch glänzendem „Spiegelrauch" (tezcapoctli) gefertigt wurden. Aus dem schwarzen teotetl wurde die untere Hälfte des Gesichts und ein Streif über das Auge gemacht[2]). Das ist also

[1]) Buch 1 cap. 13.

[2]) Sahagun 2, cap. 37. Die Beschreibung dieser Maske lautet wörtlich folgendermassen: — „*ponianle una carátula ò máscara, hecha de*

Digitized by Google

eine Zeichnung, die genau der Gesichtsbemalung entspricht, die im Codex Borgia und Vaticanus B und im Aubin'schen Tonalamatl dem Feuergotte gegeben ist.

Die Art, wie der Gott im Codex Borgia dargestellt wird, zeigen die Figg. 92 und 93. Am Haar sieht man in Fig. 93 (Codex Borgia 54) die beiden über der Stirn wie Flammen aufzüngelnden Locken. Charakteristisch sind auch die beiden Federbüsche, die, wie es scheint, je einer an jeder Seite des Kopfes abstehend gedacht sind. An der Kopfbinde, die übrigens ebenfalls bestimmte Form und Zeichnung aufweist, ist im Codex Borgia 46 und 26 (Fig. 92) ein Ornament zu sehen, das, wie es scheint, einen Vogel mit ausgebreiteten Schwingen (einen xiuh tototl?) darstellt.

Die Codices Telleriano Remensis und Vaticanus A zeichnen den Gott als König, mit der königlichen Stirnbinde bekleidet, dem copilli, wie dieses Abzeichen gewöhnlich genannt wird, dem aber, wie aus Tezozomoc hervorgeht, richtiger wohl der Name xiuh-huitzolli zukommt. Vgl. Fig. 94. In gleicher Weise werden in diesen beiden Codices auch die andern beiden Gottheiten, die das Element tecutli, „Herr, Fürst", in ihrem Namen enthalten, nämlich Tonacatecutli und Mictlantecutli, regelmässig mit dem xiuh-huitzolli auf dem Haupte dargestellt.

Das Aubin'sche Dokument gibt ihn mit hoher Papierkrone, an der blaue Türkisscheiben befestigt sind (Fig. 97). Aehnlich die Abbildung Sahagun's[1]). In der letzteren ragen

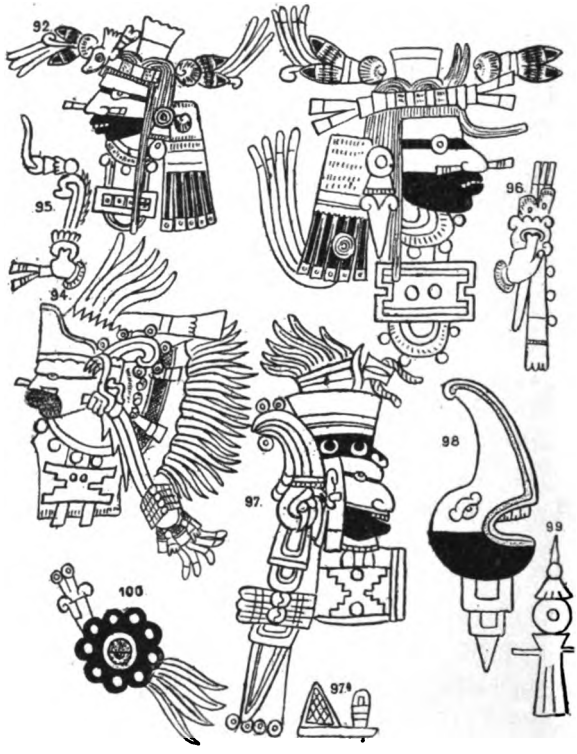
---

mosáico, de pedacitos de conchas que llaman tapachtli; la barba y hasta la boca tenia esta máscara de piedras negras que llamaban teutetl, tambien tenia una banda de piedras negras, que atravesaba las narices; y ambos rostros eran hechos de unas piedras que llaman tezcapuctli." — den letzten Satz übersetzt Jourdanet: — „*tandis que le reste du visage des deux côtés, se compasait de* tezcapoctli." — Das ist entschieden ein Missverständniss. Aus dem ganzen Context geht hervor, dass hier mit „*ambos rostros*" nur die beiden Augen gemeint sein können. Und diese sonderbare Bezeichnung für die beiden Augen ist ohne Zweifel dadurch entstanden, dass in dem aztekischen Originaltext das Wort ixtli stand, das für gewöhnlich ja „*rostro, haz ó cara*" bedeutet, aber auch für ixtelolotl „*ojo*" gebraucht wird.

[1]) Ms. Biblioteca Laurentiana Florenz.

Digitized by Google

ausserdem vorn aus der Papierkrone die hinteren Enden zweier Speere heraus. Das stellt, glaube ich, dasjenige dar, was das Sahagunmanuskript der Biblioteca del Palacio als y-tlaʻcuch tzon, „sein aus Speeren bestehendes Haar", bezeichnet. Ich stehe nicht an, dieses Wort und diese Speerenden als sinnbildlichen Ausdruck der beiden aufzüngelnden Stirnlocken zu betrachten, die ich oben bei den Figuren des Codex Borgia erwähnt habe.



Charakteristisch für den Feuergott ist die bald einfach viereckige (Fig. 92), bald an den Seiten mehr oder minder stufenförmig ausgezackte (Fig. 93, 94, 97) Platte von Metall oder Türkismosaik, mit zwei grossen eingesetzten Steinen, die fast alle in den vorliegenden Kalendern abgebildeten Figuren des Gottes auf der Brust tragen. Das ist unstreitig das Schmuckstück, welches im Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio als chalchiuhtetelli bezeichnet wird (y chalchiuhtetel ynicpac contlaliticac), denn dass unter tetelli ein stufenförmiger Bau verstanden wird, ist z. B. aus der Hieroglyphe der Stadt Quauhtetelco u. a. ersichtlich. Das Schmuckstück ist unter den Göttern der Bilderschriften sonst nur noch bei Mixcoatl-Camaxtli zu finden. Und dass dieser in nahen

Digitized by Google

Beziehungen zum Feuergott steht, werde ich unten zu erweisen haben. Das chalchiuhtetelli tragen ferner noch die Figuren, die auf dem temalacatl König Tiçoc's (jetzt gewöhnlich nach Orozco y Berra's Interpretation als quauh xicalli bezeichnet) dargestellt sind. Die Figuren erweisen sich durch den vorgestreckten linken Fuss, der, statt eines Menschenfusses, ein paar Rauchwolken zeigt, als Repräsentanten Tezcatlipoca's gedacht. Es würde demnach hierdurch das Schmuckstück auch dem letzteren Gotte zugeschrieben werden. Ich werde indess auch an ihm zu erweisen haben, dass er in manchen Beziehungen zum Feuergotte steht.

Auf dem grossen Kalenderstein in Mexiko ist in den Winkeln, die von den obern Armen des nahui olin-Zeichens und dem das letztere in der Längslinie theilenden Pfeil gebildet werden, auf der linken Seite eine prächtig ausgearbeitete Königskrone zu sehen, darunter das chalchiuhtetelli, und an der Krone eine Figur, wie eine Blume, aus deren Gipfel eine Rauchwolke hervorschiesst — etwa vergleichbar der vierten bei dem Sonnengott gezeichneten Fig. 108a. Auf der rechten Seite steht in dem bezeichneten Winkel ein nicht minder schön gearbeitetes Feuersteinmesser, mit einem rauchenden Spiegel daran, und davor die Ziffer eins (bezeichnet durch einen Kreis), also ce tecpatl „eins Feuerstein". Letzteres ist das Zeichen Huitzilopochtli's und Camaxtli's, die erstere Gruppe dagegen ist wohl zweifelsohne als Hieroglyphe Xiuhtecutli's zu deuten. Wir hätten also hier über die Sonne, die beiden Feuergötter angegeben, die Repräsentanten der beiden vereinigten Städte Tlaltelolco und Tenochtitlan.

Ein nicht minder wichtiges und interessantes Abzeichen des Feuergottes ist der Gegenstand, gewissermassen das Banner, das er auf dem Rücken trägt, wenn das letztere auch nicht an allen Figuren des Gottes zu sehen ist. Sahagun beschreibt dasselbe[1]) folgendermassen: — „*tenia acuestas un plumage hecho á manera de una cabeza de dragon, labrado de plumas amarillas, con unos caracolitos mariscos.*" Und dieser Beschreibung

[1]) Buch 1 cap. 13.

Digitized by Google

entspricht genau die Zeichnung dieses Gegenstandes (Fig. 98), die an der Figur des Feuergottes in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca Laurentiana zu Florenz und in der mit letzterer übereinstimmenden Figur in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio zu Madrid zu sehen ist. Unverkennbar ist aber dieses Attribut auch in der Figur des Feuergottes auf Blatt 9 des Aubin'schen Tonalamatl dargestellt (Fig. 97) und ebenso auch kaum zu verkennen im Codex Telleriano Remensis II. 33 (Fig. 94). An den andern Stellen der Codices ist dieses Abzeichen durch ein anders gestaltetes Federornament ersetzt.

Das hier geschilderte Abzeichen ist in dem aztekisch geschriebenen Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio zu Madrid als xiuh-coa-naualli bezeichnet — y xiuhcoanaual yn qui mamaticac „seinen Feuerschlangenzauber" (oder „sein Feuerschlangensymbol", so können wir das Wort übersetzen) „trägt er auf dem Rücken". Dasselbe Abzeichen wird in demselben Kapitel auch noch dem Gotte Huitzilopochtli zugeschrieben, aber ausser dem Feuergotte nur noch dem Gotte Huitzilopochtli, dem furchtbaren Stammgotte der kriegerischen Tenochca. Das ist ein bedeutsamer Fingerzeig, der uns für die Bestimmung der eigentlichen Natur des letzteren Gottes wird leiten müssen. Der xiuhcoatl als Abzeichen Huitzilopochtli's ist übrigens eine längst- und wohlbekannte Thatsache. Mit dem xiuhcoatl erschlägt er die Coyol xauhqui, die feindliche Schwester. Den xiuhcoatl hält sowohl er, wie seine Mutter, die Coatlicue, in der Hand, und an seinem Hauptfeste, Panquetzaliztli, kommt der xiuhcoatl, eine aus Holz gefertigte Schlange. aus deren Rachen ein Büschel rother Federn gleich Feuerflammen hervorschiesst, von der Höhe des Tempels herab, um die in dem Quauhxicalco aufgehäuften Opferpapiere zu verzehren.

Schon diese Beschreibung des xiuhcoatl beweist, dass derselbe nichts anderes vorstellt, als ein Symbol des Feuers, des fressenden, verzehrenden Elements. Und noch deutlicher wird dies klar durch die regelmässige Vergesellschaftung dieses Wortes mit dem Worte mamalhuaztli, welches den Feuer-

Digitized by Google

bohrer bedeutet. So findet sich in der Grammatik des P. Olmos unter den mexikanischen Idiotismen folgende Phrase aufgezeichnet: — Xiuhcoatl mamalhuaztli tepan quimotlaxilia tepan qui mochiuilia in Dios „*da Dios hambre y enfermedad*" (eig. „der Gott wirft auf Jemand die Schlange des Feuergottes, den Feuerbohrer"). Und in dem ersten Kapitel des ersten Buches des Geschichtswerkes des P. Sahagun heisst es von Huitzilipochtli: — ca itechpa mitoaya, tepan quitlaça in xiuhcoatl, in mamalhuaztli „auch wurde von ihm erzählt, dass er auf die Menschen die Schlange des Feuergotts, den Feuerbohrer wirft".

Ist nun dieses Abzeichen, das Sahagun dem Feuergott zuschreibt, in unsern Kalendern wenigstens in ein Paar Abbildungen deutlich wiederzuerkennen, so fehlt ein anderes der von Sahagun beschriebenen Attribute in den Figuren der vorliegenden Kalender ganz. Es ist der Tlachieloni, der „*miradero ó mirador*" (auch itlachiaya „womit er sieht" genannt), welchen nach Sahagun die Statue des Gottes in der Hand hält, und den er als „*una manera de cetro, que era una chapa de oro redonda ahujerada por el medio, y sobre ella un remate de dos globos, uno mayor y otro menor, con una punta sobre el menor*" beschreibt, und das nach ihm den erwähnten Namen erhalten habe, *porque con él ocultaba la cara y miraba por el ahujero de enmedio de la chapa de oro.* Es ist das ebenfalls ein wichtiges und bemerkenswerthes Abzeichen des Feuergottes, wichtig besonders deshalb, weil es den Feuergott mit einer zweiten wohlbekannten Gottheit zu verknüpfen scheint, dem Gotte Tezcatlipoca, welchem das Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio zu Madrid dasselbe Instrument zuschreibt, es auch in derselben Weise abbildend, während Durán dieses Instrument, welches er itlachiaya nennt, als einen Spiegel beschreibt, den Tezcatlipoca in der Hand hielte. Aus Durán's Abbildung aber, und mehr noch aus der entsprechenden Abbildung des Codex Ramirez geht deutlich hervor, dass es dasselbe Instrument ist, wie das, welches Sahagun in der oben angeführten detaillirten Weise unter dem Namen Tlachieloni von dem Feuergotte beschreibt.

Digitized by Google

In unsern Kalendern ist, wie gesagt, das tlachieloni bei keiner der Figuren des Feuergottes zu sehen. Doch begegnen wir hier andern, nicht minder bedeutsamen Symbolen. Im Aubin'schen Tonalamatl hält er einmal (auf Blatt 20) das xiquipilli, den Kopalbeutel, in der einen, ein Paar Agavedornen in der andern Hand. Das andere Mal aber (Blatt 9) hält er einen Vogel hoch in die Höhe, ähnlich wie im Codex Telleriano Remensis II. 10 und Codex Vaticanus A 25 der dort dem Mondgott gegenüberstehende Sonnengott. In Codex Borgia 54 dagegen und der entsprechenden Stelle des Codex Vaticanus B, sowie in Codex Vaticanus A 56 und 74, Codex Telleriano Remensis II. 33 und I. 12 trägt der Gott in der Hand ein Wurfbrett (atlatl), wie ich es in den Figg. 95 (= Codex Vaticanus A 56) und 96 (= Codex Borgia 54) wiedergegeben habe. Im Codex Vaticanus B 29 und Codex Vaticanus A 74, Telleriano Remensis I. 12 ist ausserdem in der andern Hand des Gottes die nothwendige Ergänzung zu diesem Instrument, das Bündel Speere, zu sehen. Das Wurfbrett scheint characteristisch für den Feuergott zu sein. Im Codex Vaticanus A wird er an unserer Stelle geradezu als Xiuh-atlatl „das blaue Wurfbrett" — oder wenn man will, „das Wurfbrett des Feuergotts" und als *„avvocato della guerra"* bezeichnet.

Unter dem Beiwerk, das auf den vorliegenden Blättern, neben das Bild des Feuergotts gesetzt, verschiedene Seiten seines Wesens zur Anschauung zu bringen bestimmt ist, ist zunächst das, was an den Stellen, wo der Gott als Patron des neunten Tageszeichen fungirt (Codex Borgia 26 und Vaticanus B 80 und 8) neben dem Gott zu sehen ist, verständlich genug: — ein brennendes Haus und ein Skorpion. Der Skorpion ist auch auf den Blättern Codex Borgia 46 und Vaticanus B 40 zu sehen, und Rauchwolken und Flammen, die unter dem Sitz hervorbrechen, vervollständigen das Bild. Daneben ist aber merkwürdigerweise an allen den genannten Stellen ein Wasserstrom zu sehen. Allerdings scheint es kein gewöhnlicher Wasserstrom zu sein. Im Codex Borgia 26 sieht man in dem Wasser gelbe und braune flammenartige Figuren, und im Codex Borgia 46 sind an den Auszweigungen des Stromes, statt der weissen

Digitized by Google

Muscheln, gelbe und braune Figuren gezeichnet, die wie die Scheeren und der Schwanzstachel des Skorpions aussehen, oder wie die Exkremente (cuitlatl) bzw. das Gold und Silber (teocuitlatl) in den Städtehieroglyphen der Tributliste und des Codex Mendoza. Hier ist wohl an die oben angeführte Stelle aus Sahagun[1]) zu erinnern, wo von dem Feuergotte gesagt wird, dass „er in der Wasserherberge residirt und zwischen den Blumen, den zinnengekrönten Mauern, eingehüllt in Wolken von Wasser." Die einfache natürliche Grundlage für diese Vorstellungen ist die, dass bei dem Feuer eben nicht nur an das irdische Feuer, sondern auch an den aus der Wolke zuckenden Strahl und an das vom Himmel leuchtende gedacht ward. Heisst doch auch Agni, der indische Gott des Heerdfeuers, apâṁ napât, „der Sohn des Wassers" und anderwärts „der im Wasser erzeugte Stier". Es ist also hier wiederum, wie bei der ersten Woche nicht der Feuergott schlechtweg gemeint, sondern eine bestimmte Wandlung desselben, der in der Wolke hausende. Dass man an diesen aber bei den Vorstellungen, die man mit dem Feuergott verknüpfte, in sehr bestimmter Weise dachte, das erklärt uns wohl zum Theil, wie es kam, dass der Feuergott vor allem als der Spender des Glückes, des Reichthums, der Fülle sich darstellt.

Von andern Attributen und Symbolen ist noch hervorzuheben der an dieser Stelle im Codex Borgia neben dem Feuergott gezeichnete Stuhl (teo-icpalli) mit darüber gebreitetem Tigerfell. Dieser soll wohl die königliche Würde repräsentiren. Der Feuergott galt als der König und der Vater aller Götter und als der Patron der Könige, die gewissermassen seine lebenden Vertreter waren. In Mexiko wurde, nach Sahagun's Angabe, bei dem Feste Izcalli die Statue des Feuergottes mit dem Schmuck und den Kleidern des jeweiligen Königs angethan. Und in der Rede des Vaters an seine Kinder, die Sahagun uns aufbewahrt hat[2]), heisst es: — „einigen übergibt der Gott das Amt, das Volk nach Recht und Gerechtigkeit zu

[1]) Sahagun 6, cap. 17.
[2]) Sahagun 6, cap. 17.

Digitized by Google

regieren und setzt sie zur Seite des Feuergottes, der der Vater aller Götter ist" u. s. w.

Auf die königliche Würde scheint sich auch die Figur 97a zu beziehen, die auf Blatt 9 des Aubin'schen Tonalamatl unter dem Bilde des Feuergottes zu sehen ist. Ich glaube nämlich, dass man darin den Köcher und die Pfeile zu erkennen hat, die nach der Angabe Tezozomoc's[1]), nebst einem Bogen, der König zur Rechten seines Thrones zu stehen hatte, als Ausdruck seiner Gewalt über Leben und Tod, — *que al que él sentenciaba, le arrojaba una flecha de aquellas, y luego los capitanes le llevaban fuera de su palacio, y allá le acababan de matar.*

Zum Schluss erwähne ich noch, dass in dem Kapitel, wo Sahagun von der Bedeutung dieses neunten Wochenzeichens spricht[2]), der Feuergott zwar nicht genannt ist, aber er nennt das Zeichen ein glückliches, Reichthum und Gedeihen verbürgendes. Und er gibt an, dass dieses Zeichen den Kaufleuten besonders günstig sich erweise und von diesen besonders verehrt worden sei; und ebenso[3]), dass es günstig sei für den Auszug in den Krieg.

Beide Angaben haben direct Bezug auf den Feuergott als Patron dieses Zeichens. Denn es ist eine bekannte Thatsache, dass dem Feuergotte besondere Verehrung gezollt ward in Tlaltelolco, wo die reichen Kaufleute wohnten, die durch diese besondere Verehrung des Feuergottes wohl ihre ursprüngliche Tepaneca-Abkunft bekunden. Bekanntlich war Tlaltelolco ursprünglich ein besonderes Gemeinwesen, das selbstständig neben Tenochtitlan, dem eigentlichen Mexiko, bestand. Und erst unter Axayacatl wurde dieser Selbstständigkeit ein Ende gemacht. Und wenn dieses neunte Zeichen sich für den Auszug in den Krieg besonders günstig erweisen soll, so müssen wir wohl daran denken, dass der Feuergott, wie oben angeführt, *„avvocato della guerra"* genannt wird, und dass auch der furchtbare Kriegsgott der Tenochca in gewisser Weise wieder eine Wandlung von ihm darzustellen scheint.

[1]) Crónica Mexicana, cap. 36 und cap. 56.
[2]) Sahagun 4, cap. 16.
[3]) Sahagun 4, cap. 19.

Digitized by Google

Dem Feuergott steht an dieser Stelle eine Figur gegenüber, die von den Interpreten Tlahuizcalpantecutli genannt wird. tlahuia heisst als transitives Verbum „Licht anstecken", als intransitives „hell oder roth werden", tlahuiz-calli demnach „das Haus des Hellwerdens", und dem entspricht die Bedeutung die Molina gibt: „Morgenröthe oder Glanz der Morgenröthe". Tlahuizcalpantecutli wäre demnach der Herr der Morgenröthe. Als solcher wird er auch von den Interpreten erklärt, die ihn mit dem Morgenstern identifiziren; gleichzeitig sei er aber auch Herr der Abenddämmerung, und er bezeichne das erste Licht, das in vorsintfluthlicher Zeit, d. h. vor Erschaffung der Sonne, der Erde geleuchtet habe.

Die Figuren zeigen einen Gott, dessen Gesicht um die Augen herum, wie mit einer schwarzen Halbmaske bedeckt ist, um welche sich kleine runde Kreise reihen. Vgl. die Figg. 101, 102, 103, von denen die erstere dem Codex Borgia, die zweite dem Codex Telleriano Remensis, die letzte dem Aubin'schen Tonalamatl entnommen ist. Der übrige Theil des Gesichts und der Körper sind weiss oder weiss und roth gestreift. Nur eine

Digitized by Google

Partie um die Lippen hebt sich durch rothe Färbung von der übrigen Gesichtsbemalung ab. Die weiss und rothe Streifung scheint hierbei, wie überhaupt in den Codices, nur Vertreterin der weissen Farbe zu sein, um die als weiss bezeichneten Körperflächen von der weissen Fläche des Papiers zu unterscheiden. Die Figuren des Codex Telleriano Remensis und des Aubin'schen Tonalamatl stimmen, ausser in der Form der Maske, auch noch in eigenthümlichen spitz eiförmigen Ornamenten überein, die gleich Schmucksteinen an der Kopfbinde angebracht sind, und in dem mit gleichem Kopfschmuck versehenen Todtenschädel, der in der Aubin'schen Figur hinten am Kopfputz herunterhängt, in der Figur des Codex Telleriano Remensis dagegen, als Helmmaske, den Kopf des Gottes sammt seinem Kopfputz in seinem aufgesperrten Rachen aufnimmt. In der Figur des Aubin'schen Dokuments bricht ausserdem aus der Spitze des Kopfputzes ein Wasserstrom hervor, und eine eigenthümliche wurmartig gekrümmte Figur, die mit den verschiedenfarbigen Feldern und Zeichnungen bedeckt ist, durch welche in den Städtehieroglyphen die dunkle Ackerfläche bezeichnet wird.

Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A ist neben dem Gott das Zeichen ce acatl, „eins Rohr" (Fig. 102a) zu sehen, das von den Interpreten einstimmig als Symbol bezw. als Name des Morgensterns erklärt wird. Das Aubin'sche Dokument zeichnet neben den Gott zunächst die Fig. 103a, die ich vor der Hand nicht weiter erklären kann. Darunter die Fig. 103b, eine Figur ähnlich der, die aus dem Kopfputz hervorbricht, in Gestalt eines Wurms und mit den verschiedenfarbigen Feldern und Zeichnungen bedeckt, die man in den Städtehieroglyphen des Libro de tributos und des Codex Mendoza auf den die Erde oder den Acker bezeichnenden hieroglyphischen Elementen sieht. Darunter folgt ein Thier (Fig. 103c) und unter diesem ein Netz mit Handgriff und ein Wurfspeer (Fig. 103d).

Ist das Symbol ce acatl ohne Weiteres aus der oben angegebenen Bedeutung des Namens dieses Gottes verständlich, so weiss man von den letztgenannten Symbolen zunächst absolut nicht, wie sie zu der von den Interpreten gegebenen Be-

Digitized by Google

deutung der Figur stimmen. Nun gibt es aber einen Gott, der im Durán mit derselben schwarzen Halbmaske und mit gestreiftem Körper abgebildet ist, und der in der einen Hand Pfeil und Bogen, in der andern eine Netztasche trägt, „wie sie die Jäger brauchen, um die nöthigen Lebensmittel mitzunehmen" *(una esportilla de red, donde llevaba. la comida al monte quando iba á caça)* (Fig. 104), vor dem zudem ebenfalls ein Thier, augenscheinlich ein Kaninchen, abgebildet ist. Das ist der Gott Camaxtli (Camachtli, Camastle), der Gott von Huexotzinco und Tlaxcala, der auch Mixcoatl, „Wolkenschlange", genannt und als Jagdgott verehrt ward.

Die Zeichnung dieses Gottes ist so charakteristisch, und die Netztasche ein so auszeichnendes Symbol — sie findet sich in den Wochen- und Jahreskalendern sonst nur noch in der Hand der Figur 105, die im Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis den vierzehnten Monat (quecholli) bezeichnet, an welchem in Mexiko dem Mixcoatl, dem Jagdgott, Feste gefeiert wurden —, dass ich keinen Augenblick anstehe, den in unsern Codices gezeichneten Gott, welchen die Interpreten Tlahuizcalpantecutli nennen, mit Camaxtli zu identifiziren. Nur möchte ich bemerken, dass die Netztasche sich wohl kaum auf die Mitnahme von Proviant bezieht, wie Durán will, sondern dass sie ein Ausdruck des Fangens im Netz ist. Kaninchen und anderes Gethier wurde im Netz gefangen. Und dass dieser Bezug hier vorliegt, geht daraus hervor, dass auch Amimitl, der Gott des Fischfangs, in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio mit der Netztasche (matla-uacalli) in der Hand gezeichnet ist.

Welche Beziehungen hat nun aber Camaxtli und Tlahuizcalpantecutli, der Morgenstern, zum Feuergott, wie kommt er dazu diesem gegenübergestellt zu werden?

Camaxtli war der Gott von Huexotzinco und Tlaxcala, nach Las Casas[1]) Bruder Huitzilopochtli's, des Stammgottes der Azteken, und Tezcatlipoca's, der in Texcoco als Herr und Gott verehrt ward. Sahagun an verschiedenen Stellen,

[1]) Hist. apolog. cap. 122.

Digitized by Google

und nach ihm Clavigero, identifiziren geradezu Huitzilopochtli und Camaxtli. Und in der That zeigt das Bild Huitzilopochtli's, wodurch im Codex Telleriano Remensis I. 9 das fünfzehnte Jahresfest Panquetzaliztli bezeichnet wird (Fig. 106), dieselbe schwarze Halbmaske um die Augen und den gestreiften Körper, die das Merkmal Camaxtli's bilden. Anderseits trägt er am Kopfputz den rauchenden Spiegel Tezcatlipoca's (vgl. Fig. 107, die den letzteren Gott darstellt, wie er im Codex Telleriano Remensis I, 6 zur Bezeichnung des zwölften Monats verwendet ist). Und in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca Laurentiana zu Florenz ist Huitzilopochtli mit derselben Gesichtsbemalung dargestellt, die das auszeichnende Kennzeichen Tezcatlipoca's bildet. — Und wie Huitzilopochtli wird auch Tezcatlipoca mit Mixcoatl, d. i. mit Camaxtli identifizirt. Der Codex Fuenleal berichtet von Tezcatlipoca, dass er nach der Sintfluth sich in Mixcoatl verwandelt habe.

Nach Las Casas[1]) wäre weiter Camaxtli noch ident mit Quetzalcoatl, dem Gotte von Cholula. Andere Quellen[2]) bezeichnen Quetzalcoatl als Sohn Camaxtli's, dem hier noch der Name Iztac Mixcohuatl zugetheilt wird. Der Codex Fuenleal endlich, die *„Historia de los Mexicanos por sus pinturas"* — ein werthvolles Manuskript, das sich im Besitze des Herrn Joaquin Garcia Icazbalceta in Mexiko befindet und in den Anales del Museo Nacional, Tomo II p. 85—92, zum Abdruck gebracht ist — führt als die erstgeborenen Söhne der Urgötter Tonacatecutli und Tonacacihuatl (Xochiquetzal) folgende vier Brüder an:

1. Tlatlauhqui Tezcatlipoca, der rothe Tezcatlipoca, der in Huexotzingo und Tlaxcala Camaxtle genannt werde.

2. Yayauhqui Tezcatlipoca, der schwarze Tezcatlipoca, der alsbald grösser und schlimmer als seine Brüder sich erwiesen habe.

3. Quetzalcoatl oder Yahualli checatl.

---

[1]) l. c.

[2]) Mendieta II. 5. p. 89 und II. 33. p. 146.

Digitized by Google

4. Ometecutli oder Maquezcoatl, der von den Mexikanern Huitzilopochtli genannt werde.

Wollen wir in diesem Wirrwarr nicht untergehen, so müssen wir über die einzelnen dieser Figuren zu genaueren Bestimmungen vorzudringen suchen.

Ich beginne mit Camaxtli. Aus dem Namen Camaxtli ist nicht viel zu entnehmen. Die Etymologie ist dunkel. Möglich, dass der Name mit camatl „Mund" (aufgesperrter Rachen?) zusammenhängt. Um so bezeichnender ist der andere Name Mixcoatl „Wolkenschlange", mit dem der Gott in Mexiko gewöhnlich genannt wird. Und ich habe schon angeführt, dass der letztere Name gelegentlich auch mit dem Attribut iztac „weiss" versehen wird — eine Bezeichnung, die durch die Bilder dieses Gottes gerechtfertigt wird, in welchen er, wie wir sahen, mit weisser Farbe, bezw. der der weissen Bemalung gleichwerthigen roth und weissen Streifung dargestellt ist. Unter dem Namen Iztac Mixcohuatl „die weisse Wolkenschlange" wird ein im Norden, in Chicomoztoc, der Urheimat, hausender Gott genannt, von dem und dessen Gemahlin Ilancueye („die alte Frau im Weiberrock") nach Motolinia und Mendieta die verschiedenen Stämme Mexikos sich ableiten. Hier erscheint also der Gott direkt ident dem sonst als Tonacatecutli „Herr unseres Fleisches" bezeichneten Urgott.

Das hervorstechendste Merkmal Camaxtli's bildet, neben der weissen (bezw. roth-weissen) Körperbemalung die schwarze halbmaskenartige Zeichnung, welche das Auge umgiebt. Wir sahen, dass dieselbe gelegentlich auch bei Huitzilopochtli auftritt, assoziirt mit der weissen (bezw. roth-weissen) Bemalung Camaxtli's. In den Sahagun-Manuskripten der Biblioteca Laurentiana zu Florenz und der Biblioteca del Palacio zu Madrid ist ausserdem noch der Gott Paynal, der eilige, der Stellvertreter, oder jüngere Bruder Huitzilopochtli's, sein Vorläufer, mit dieser selben halbmaskenartigen schwarzen, von kleinen runden Kreisen umgebenen Zeichnung um das Auge dargestellt. Und in dem letztgenannten Manuskript noch ein weiterer, vierter Gott, Atlaua, dessen Namen ich anderwärts

Digitized by Google

noch nicht angetroffen habe, und dessen Attribute ihn als Todesgott charakterisiren.

In dem Manuskript der Biblioteca del Palacio wird diese eigenthümliche Gesichtsbemalung bei Paynal bezeichnet mit den Worten: mixquauhcalichiuhticac, inipan ixayac mix-çitlalhuiticac, moteneua tlayoalli, d. h. „im Gesicht ist ihm ein Gitter gemacht, an Stelle einer Maske ist er im Gesicht mit Sternen versehen, die den Namen Finsterniss führen". Und bei dem Gott Atlaua ist dieselbe Gesichtsbemalung mit den Worten gekennzeichnet: motenchichillo, mixtetlilcomolo, mixçitlaluiticac „am Kinn ist er roth gefärbt, im Gesicht ist er mit Furchen oder Streifen schwarzer Farbe versehen, im Gesicht ist er mit Sternen bedeckt". — Die schwarze, von Kreisen eingefasste Halbmaske um die Augen ist also, wie aus dieser Beschreibung hervorgeht, gleichwerthig den dunklen von Sternenaugen umsäumten Flächen, durch welche in den Codices die Nacht, der Sternenhimmel oder die dunklen Wolken bezeichnet werden. Dieses besondere Abzeichen des Gottes Camaxtli führt also wiederum auf die Wolke, die in dem anderen Namen des Gottes, Mixcohuatl „die Wolkenschlange", ausdrücklich genannt ist.

Als die dunkle Wolke, die wetterschwangere Wolke, scheint es daher, werden wir diesen Gott aufzufassen haben. Und in der That, unter Zugrundelegung dieser Auffassung, erklären sich die Attribute und die verschiedenen Seiten des Wesens dieser Gottheit und des ihm eng verbündeten Huitzilopochtli in befriedigendster Weise. Aus der Wolke quillt der Segen, aber auch „ohne Wahl, zuckt der Strahl". Darum gehen diese Gottheiten zusammen mit dem Gott des Regens, der Blitze und der Berge, Tlaloc, dessen Kapelle und Standbild, Wand an Wand mit der Huitzilopochtli's, auf der Plattform des grossen Tempels in Mexiko stand. Darum aber auch die nahen Berührungen mit dem Feuergott, die Feuerschlange in der Hand Huitzilopochtli's und die besondere Ausgestaltung des Wesens dieser beiden Gottheiten als Gottheiten der Jagd und des Krieges.

Digitized by Google

In Mexiko wurde dem Jagdgott Camaxtli oder Mixcohuatl das vierzehnte Jahresfest gefeiert, das den Namen Quecholli führt. Man fertigte zu diesem Feste grosse Quantitäten von Kriegswaffen und füllte die Arsenale damit. Man veranstaltete grosse Jagden, und Gefangene wurden dem Mixcohuatl, seiner Frau, der Coatlicue, „die mit dem Schlangengewand", die anderwärts Mutter Huitzilopochtli's genannt wird, dem Pulquegotte Izquitecatl und dem Gotte Tlamatzincatl geschlachtet. Das Fest wurde unmittelbar vor dem grossen Feste Huitzilopochtli's gefeiert, ohne Zweifel wohl, weil man Camaxtli-Mixcohuatl für den älteren der beiden Brüder hielt.

Dieses Fest Quecholli nun „*ó Cuelebra de las nubes*", wie der Interpret sagt, erklärt der Interpret des Codex Telleriano Remensis I. 8. als „*la fiesta de la bajada del* Miquitlantecotli, *y del* Zontemoque *y los demas*", d. h. als das Fest des Herabkommens der Todesgötter, und darum, sagt er, bildete man diese Figur im Kriegsschmuck ab, weil durch sie der Krieg in die Welt gekommen sei. Weiter fährt er fort: „*Propriamente se a de dezir la cayda de los demonios, que dizen que eran estrellas y asi hay aora estrellas en el cielo que se dizen del nombre que ellos tenian, que son estas que se siguen,* Yzacatecuytli (d. i. Iyacatecuhtli, der Gott der Kaufleute), Tlahuizcalpantecuytli (der Herr der Morgenröthe), Ceyacatl (der Morgenstern), Achitumetl, Xacupancalqui, Mixcohuatl, Tezcatlipoca, Çontemoctli (d. i. Tzontemoc, der Todesgott); *como dioses llamavanse de estos nombres, antes que cayesen del cielo y aora se llaman* Tzitzimitli, *como quien dice cosa monstruosa ó temerosa.*"

Hier begegnen wir also dem Namen Tzitzimimê, womit die Mexikaner eine Art Drachen, Schreckgespenster, Todesdämonen, bezeichneten, und dem Namen Tetzahuitl (das ist das mexikanische Wort für „*cosa monstruosa ó temerosa*"), ein bekannter Name des aztekischen Kriegsgottes Huitzilopochtli.

Wenn Mixcohuatl und seine Genossen hier Tzitzimimê genannt werden, so haben wir selbstverständlich nicht an einfache Gespenster zu denken, wozu die spätere Verwendung des

Digitized by Google

Wortes Veranlassung geben könnte, die tzitzimitl gewöhnlich mit coleletli assoziirt. Noch weniger haben wir an einen Sternkultus zu denken, wie die Bemerkung des Autors, dass mit diesen Namen noch gegenwärtig bestimmte Sternbilder am Himmel bezeichnet würden, vermuthen lassen könnte. Sondern gerade der Name Tzitzimimê führt uns auf dieselbe Grundbestimmung, die wir oben aufstellen zu müssen glaubten In der unschätzbaren *Crónica mexicana* Tezozomoc's, die in schlichter, einfacher Form den verworrenen Haufen der alten historischen Traditionen uns überliefert, ohne an ihnen zu mäkeln, und ohne den Versuch zu machen, aus diesem Haufen ein Geschichtswerk nach Art des Livius oder der Commentare des Julius Caesar herzustellen, wird erzählt, dass die Vollendung des Baues des grossen Tempels in Mexiko, den schon der alte Motecuhzoma begann, sich verzögert hätte, weil die Statuen der Tzitzimimê nicht fertig gewesen seien. Diese Tzitzimimê bezeichnet er nun hier an der einen Stelle[1]) als Tzitzimimê Ilhuica-tzitzquiquê *„angelos de aire, sostenedores del cielo"* oder Petlacatzitzquique *„tenedores del tapete de caña"*, und etwas weiterhin spricht er von ihnen als den *„tenedores y sustentadores del cielo"* und giebt an, dass sie in der Zahl von sechs, d. h. in der der verschiedenen Himmelsrichtungen (die Richtung von unten nach oben, und von oben nach unten eingerechnet) vorhanden gewesen seien. An einer anderen Stelle[2]) nennt er die Statuen derselben *„las figuras de sus santos que llamaban* Tzitzimimê, *que eran, segun decian,* dioses de los aires, que traïan las lluvias, aguas, truenos, relámpagos y rayos, *y habian de estar á la redonda de* Huitzilopochtli.

Die aus den Wolken stürzenden, den Blitz in den Händen tragenden Dämonen, die sind es also, die das Gefolge Huitzilopochtli's und seines älteren Bruders Camaxtli bilden, und in denen ohne Zweifel das eigenste Wesen dieser beiden Gottheiten sich widerspiegelt. Eine gewaltige, ursprüngliche, das Wohl und Wehe der Menschen mehr als irgend eine andere

[1]) Crónica Mexicana, cap. 88.
[2]) Crónica Mexicana, cap. 59.

Digitized by Google

bewegende Naturerscheinung hat in ihnen ihren Ausdruck gefunden. Darum die hervorragende Stelle, die ihnen im Kultus eingeräumt wird. Und darum die weite Verbreitung, die ihr Kultus und der mit ihnen verwandten Gestalten bei den Völkern Centralamerika's gefunden. Ich habe schon in früheren Abhandlungen mehrfach Gelegenheit gehabt, auf die grosse Rolle hinzuweisen welche diese Wolken- und Blitzdämonen in den Maya-Codices und in den Maya-Hieroglyphen spielen. Wir sehen sie dort nicht selten in Gestalt von Thieren, die, den Blitz in den Händen haltend, aus den Wolken herabstürzen. Und zwar sind es mit Vorliebe Hunde, die als Blitzdämonen fungiren. Es wäre nicht unmöglich, dass dieselben dadurch als Diener des Feuergottes bezeichnet werden sollten. Denn diesem Gotte ist der Hund und das Zeichen des Hundes, wie wir unten noch zu erwähnen haben werden, geweiht.

Es wäre nun noch zu prüfen, wie zu der so gewonnenen Auffassung die verschiedenen auszeichnenden Attribute der beiden Gottheiten Camaxtli und Huitzilopochtli stimmen. Hier ist zunächst die weisse Farbe zu erwähnen, die diesen Göttern, wie es scheint, insgesammt eigen ist. Dass die Streifung nur eine Variation der weissen Farbe ist, habe ich schon erwähnt. Die weisse Farbe nun scheint diesen Gottheiten gegeben zu sein, um dem hellen Licht gegenüber, das durch gelbe oder rothe Farbe zum Ausdruck gebracht wird, das unvollständige Licht, die Dämmerung, zu bezeichnen. Und darum auch ohne Zweifel werden diese Gottheiten mit dem Tlahuizcalpan tecutli, dem Herrn der bleichen Morgenröthe, identifizirt. Die Dämmerungsgestalten *κατ' ἐξοχήν* sind die Ciuapipiltin oder Ciua teteo, die Seelen der im Kindbett gestorbenen Frauen, die gespenstischen Weiber, die im Westen hausen und in der Nacht auf den Kreuzwegen ihr Wesen haben. Und auch diese werden in weisser Farbe dargestellt. *„La imágen de estas diosas tiene la cara blanquesina, como si estuviese teñida con color muy blanco como es el titzatl, lo mismo los brazos y piernas“*[1]); die weisse Farbe theilen

[1]) Sahagun I. cap. 10.

Digitized by Google

übrigens mit den genannten Gottheiten Coatlicue, die Gemahlin Mixcohuatl's und Mutter Huitzilopochtli's, die im Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio auch direkt Iztac ciuatl „die weisse Frau" genannt wird. Ferner Amimitl, der Gott des Fischfangs, und Gott der Michhuaquê, und Otontecuhtli, der Gott der Otomí[1]), beide wohl, weil sie als Brüder des Jagdgottes, des chichimekischen Gottes Mixcohuatl, gedacht wurden.

Andere Attribute charakterisiren diese Gottheiten als die mit dem Blitz treffenden, die tödtenden, die den Tod in die Welt gebracht haben. Darum die Angabe des Codex Fuenleal, dass Huitzolopochtli oder Uchilobi, wie ihn der Schreiber nennt, *„naciô sin carne, sino con huesos"*. Und daher auch der Todtenschädel, der im Codex Telleriano Remensis und im Aubin'schen Dokument an der vorliegenden Stelle die Helmmaske Tlahuizcalpantecutli's bildet.

Huitzilopochtli führt, wie oben angeführt, den xiuhcoatl und das mamalhuaztli, die Schlange des Feuergotts und den Feuerbohrer. Camaxtli schiesst mit dem Pfeil, und in seiner Lade finden sich, neben Pfeil und Bogen und den Federn von allerhand Vögeln, auch Schwefelkies und Kieselstein, die Instrumente zum Feuerschlagen.

Verwunderlich ist die wurmförmige Figur 103b, die an dem Aubin'schen Tonalamatl vor der Figur Tlahuizcalpantecutli's und auch, mit einem Wasserstrom vereint, aus dem Kopfputz desselben hervorbrechend zu sehen ist. Dass es ein Symbol der Erde ist, scheinen die Zeichnungen auf der Fläche derselben zu beweisen. Und in der That stimmt das Symbol recht gut zu der Figur, welche Clavigero unter seinen hieroglyphischen Symbolen als Hieroglyphe der Erde aufführt. Was hat aber dies Symbol bei diesem Gotte zu bedeuten? Ich meine, es soll den Gott als den Tzitzimitl, den zur Erde herabkommenden, bezeichnen. Wir werden dieser Gedankenverknüpfung noch bei andern Gestalten begegnen. In ihr beruht unter anderm, wie wir sehen werden, Tezcatlipoca's räthselhaftes Wesen.

[1]) Sahagun Ms. der Biblioteca del Palacio zu Madrid.

Digitized by Google

Dieselbe Beziehung scheint sich noch in einer andern Trachteigenthümlichkeit Camaxtli-Mixcoatl's zu bekunden. Wie wir unten sehen werden, erscheinen die Erdgöttinnen in der Regel am Kopf, und zum Theil auch auf den Gliedmassen, an Händen und Füssen, beklebt mit den feinen weissen Flaumen des Adlers. Nun, eine solche Federballperrücke, ein quauhtzontli, trägt auch Mixcoatl. Das ist zwar kaum, oder nur schlecht an den Figuren der vorliegenden Stelle, aber deutlich im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A an den Figuren zu sehen, die dort das vierzehnte Fest, das Fest Mixcoatl's, bezeichnen. Noch schöner sieht man diese Perrücke in zahlreichen Bildern Mixcoatl's im Codex Borgia, hier regelmässig gesellt mit den zwei über der Stirn aufstrebenden Locken, die ich oben bei den Bildern des Feuergotts, wie sie in dem genannten Codex gezeichnet werden, beschrieben habe. Dieselben eigenthümlichen Kennzeichen fand ich bei einer Götterfigur, die — gleich Tezcatlipoca mit Wurfbrett und Speerbündel ausgerüstet — in regelmässiger Wiederholung, immer mit anderen wechselnden Symbolen alternirend, auf dem Fries der Westseite des Hofes des grossen Palastes No. 1 (jetzt Pfarrhofes) zu Mitla dargestellt ist.

Die Borte, welche an dieser Seite den Fries umzieht, besteht aus grossen Augen, die von punktirtem Grunde sich abheben, während an der gegenüberliegenden Ostseite der Fries von einer Borte eingefasst ist, die aus Elementen des Sonnenbilds besteht, zwischen denen Bilder des Sonnengottes oder eines Lichtgottes herabsehen[1]). Es kann gar kein Zweifel bestehn, dass die letztere Borte den hellen Taghimmel, die erstere den dunklen Nachthimmel zur Anschauung bringen soll. Ist also Camaxtli-Tlahuizcalpantecutli als Gott der Nacht gedacht? Ich glaube nicht. In den verschiedenen Himmelsrichtungen wurden verschiedene Gottheiten wirksam gedacht, und als Regent des Westens scheint mir Camaxtli hier dargestellt zu sein, — der Dämmerige in der Region der Däm-

[1]) Vgl. die Abbildungen in „Die archäologischen Ergebnisse meiner Reise in Mexiko", oben p. 135.

Digitized by Google

merung, der Herabsteigende in der Region des Herabsteigens, der alte Feuergott in dem Paradiese Tamoanchan[1]). Nicht immer indess ist Camaxtli dieser Himmelsrichtung koordinirt. Im Codex Vaticanus B finden wir an zwei Stellen (Blatt 65 und 73) ihn zweifellos dem Norden zugeschrieben. Und so wohl auch auf dem schönen Blatt 14 des Codex Borgia, wo Tepeyollotl, Camaxtli, Xipe, Tlaloc, den Zeichen cipactli, tecpatl, quiahuitl, xochitl koordinirt, sich um das Symbol matlactli olin gruppiren. Die Zuweisung der Himmelsrichtung des Nordens an Camaxtli beruht wohl auf der Vorstellung des Iztac Mixcoatl, der über Chicomoztoc, dem Ursprungsland der Nationen, regiert. Denn letzteres wird im Norden gedacht.

Noch ist hervorzuheben, dass die Figur Tlahuizcalpantecutli-Mixcoatl-Camaxtli's sich im Codex Borgia überall da unterschiebt, wo es sich um Geopfertwerden, um Aufschneiden der Brust und Herausreissen des Herzens handelt. Das hat ohne Zweifel ebenfalls darin seinen Grund, dass Mixcoatl als der Herabsteigende, der zur Erde, zur Unterwelt Herabsteigende gedacht ist. Diese Darstellung der mythologischen Schriften hat ihre Parallele in geschichtlichen Berichten, ihren Grund in thatsächlichen Gebräuchen.

In dem historischen Theil des Codex Telleriano Remensis und des Vaticanus A wird die Unterwerfung einer Stadt gemeldet durch den zum *Sacrificio gladiatorio* gekleideten Gefangenen neben der Hieroglyphe der Stadt. Dieser Gefangene zeigt die rothe Bemalung um die Lippen, die schwarze Bemalung um die Augen, wie der Tlahuizcalpantecutli der Codices, er ist mit weisser Diatomaceenerde (tiçatl) angestrichen, wie der letztere, und sein Haar mit Federballen besteckt, wie der Camaxtli des Codex Borgia und des Frieses von Mitla. Wenn in dem alten Mexiko einer Stadt der Krieg erklärt wurde, so sandte man dem Fürsten derselben weisse Diatomaceenerde (tiçatl) und Federn (ihuitl) und Schild und Keule oder Wurfspeer[2]), d. h. man rüstete ihn symbolisch zum *Sacri-*

[1]) Vgl. weiter unten.

[2]) Vgl. Tezozomoc, Crónica Mexicana, cap. 8 und 28.

Digitized by Google

ficio gladiatorio aus. Und daher ist die Phrase: „ich bestreue jemand mit weisser Erde und mit Federn" — tiçatl iuitl nictlalia, s. nicchiua, wie das Vocabular von Molina angiebt, oder motzontlan, moquatlan nicpachoa in tiçatl, in iuitl, wie Olmos unter seinen Mexikanismen anführt, einfach zum Ausdruck für „ich warne dich" geworden.

Sind nun aber Camaxtli und Huitzilopochtli die Götter, die in der wetterschwangeren Wolke hausen und die segenverheissende Dunkelheit am Himmel emporziehen lassen, so darf es uns nicht weiter Wunder nehmen, dass sie als Brüder Quetzalcoatl's, des Gottes der Luft, genannt werden, dass der Camaxtli von Huexotzinco gewissermassen das Aequivalent des Quetzalcoatl von Cholula, und beider Aequivalent wiederum in Mexiko gewissermassen der Kriegsgott Huitzilopochtli ist.

Es bleibt nun noch der vierte der oben genannten Brüder, Tezcatlipoca, dessen Name, neben Mixcohuatl, fast an allen Stellen, wo der Interpret von den Tzitzimimê spricht, unter denselben aufgeführt ist. Wir sind dem Gott schon oben, in der Liste der neun Herren begegnet, wo er unter dem Namen Itztli „Obsidian", also als der Messergott, aufgeführt ist. Im Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis ist mit seinem Bild das fünfte und das zwölfte Monatsfest bezeichnet. Und bei den regierenden Gottheiten der Kalender, mit denen wir uns hier beschäftigen, werden wir ihn unten noch öfter zu nennen haben.

In seinem Aeusseren, so wie der Gott im Vaticanus A und Telleriano Remensis zur Bezeichnung der genannten beiden Jahresfeste verwendet ist (Fig. 107), weicht er nicht wesentlich von dem Bilde ab, welches der zur Bezeichnung des fünfzehnten Jahresfestes verwendete Huitzilopochtli uns vor Augen führt. Gleich den meisten Bildern Huitzilopochtli's, zeigt auch Tezcatlipoca im Gesicht eine Reihe abwechselnd heller (gelber) und dunkler (schwarzer) Querstreifen. Yixtlan tlaanticac bezeichnet dies das Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio zu Madrid.

Im Kopfschmuck ist bei beiden ein rauchender Spiegel angebracht, und vollständig gleich ist auch das riesige fächer-

Digitized by Google

artige Federbanner, das beide auf dem Rücken befestigt haben. Aber Tezcatlipoca ist am Körper schwarz gefärbt, nicht weiss und gestreift, wie Huitzilopochtli. Er heisst darum auch Yayauhqui Tezcatlipoca „der schwarze Tezcatlipoca". Es fehlt ihm der Vogelkopf, der die Helmmaske Huitzilopochtli's bildet — in ipan ixayac xiuhtototl „als seine Maske, der xiuhtototl", sagt das Manuskript der Biblioteca del Palacio. Und am Kopfputz hat Tezcatlipoca einen Kranz von Feuersteinmessern (tecpatzontli inicpac contlaliticac), während Huitzilopochtli nach dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio ein Aufbau von gelben Papageienfedern zukommt (y tozpulol quetzaltzoyo inicpac mani). Am Oberarm trägt nach demselben Bericht Huitzilopochtli einen mit Quetzalfedern geschmückten Ring (quetzalmapanca inimac) — ohne Zweifel derselben Art, wie ihn in den Abbildungen Durán's die mexikanischen Könige tragen. Tezcatlipoca hat auch hier statt der Federn ein Messer (tecpatl yn imapanca ca). Selbst die Sandalen, die bei Huitzilopochtli einfach als fürstliche bezeichnet werden (y tecpilcac) haben bei Tezcatlipoca die schwarze Farbe des Obsidians oder sind mit Obsidiansplittern besetzt (y hitzcac). Im Allgemeinen verhält sich also Huitzilopochtli zu Tezcatlipoca als der helle zu dem dunklen. Für Huitzilopochtli wird gelegentlich der Name Ilhuicatl xoxouhqui angegeben[1]), „der blaue, d. h. der helle Himmel." Es erscheint mir nicht undenkbar, dass der in der Aufzählung der verschiedenen Himmel im Codex Vaticanus A, neben dem letzteren genannten Ilhuicatl Yayauhqui der Himmel Tezcatlipoca's ist.

Eine Besonderheit Tezcatlipoca's, die allerdings im Sahagun weder erwähnt, noch gezeichnet ist, die aber in den Codices, namentlich im Codex Borgia, fast ausnahmslos zu bemerken ist, bildet der die Stelle des einen Fusses einnehmende Spiegel, an dem Rauchwolken hervorbrechen, oder aus dem, wie an den oben angeführten Stellen des Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis, eine Schlange, ein Wasserstrom und

[1]) Sahagun, 2. App.

Digitized by Google

Feuerflammen hervorschiessen (Fig. 107a). — Dass Sahagun und Duràn dem Gott das tlachieloni oder itlachiaya, das „Sehwerkzeug", zuertheilen, welches derselbe Autor als auszeichnendes Attribut bei dem Feuergott aufführt, habe ich oben schon erwähnt.

Fragen wir nun nach der Bedeutung dieses Gottes, so ist nicht zu leugnen, dass Tezcatlipoca unter den Göttern des mexikanischen Pantheons derjenige ist, der einem am meisten zu rathen aufgibt. Er vereinigt die widersprechendsten Namen und Eigenschaften in sich. Immer haftet ihm etwas Dunkles, Geheimnissvolles, Fürchterliches an. Er ist der unsichtbare Gott, ohne Körperlichkeit, nur Luft und Dunkel, daher sein Name Yoalli-ehecatl. Er herrscht in den drei Reichen, im Himmel, auf der Erde und in der Unterwelt. Unsichtbar und allgegenwärtig, sieht er daher alle Frevel und straft sie mit Aussatz und geheimen Krankheiten. Deswegen in Demuth Titlacahuan „wir sind seine Untergebenen, seine Leute" genannt. Er stiftet Zwietracht an und verursacht die Kriege. Darum heisst er Yaotzin, „der Krieger", und Necoc yaotl, „*que quiere decir, sembrador de discordias de ambas partes*"[1]). Er ist Ursache des Wechsels der menschlichen Dinge, indem er nach Gutdünken dem einen Reichthümer zuertheilt, und sie dem andern nimmt. Darum wird er Moyocoyatzin, „der nach Gutdünken Handelnde", genannt, woraus Spätere, wie Clavigero, eine „*divina providencia*" gemacht haben. Er ist endlich der ewig junge, Telpochtli. Darum wird das zwölfte Jahresfest, Teotleco, wo die Götter aus fernen Landen zurückkehren, mit seinem Bilde bezeichnet, weil er, als der jüngste, zuerst anlangt, während Xiuhtecutli, der Feuergott, und Jyacatecutli, die beiden alten Götter, einen Tag später als alle andern anlangen. Besonders verehrt wurde er in Texcoco, wo, wie Las Casas[2]) berichtet, von ihm erzählt wurde, dass er sich lebend in den Popocatepetl gestürzt habe und von dorther den Texkokanern einen Knochen seines Oberschenkels geschickt habe.

---

[1]) Sahagun I, 3.

[2]) Hist. apologetica cap. 122.

Digitized by Google

Für die Auffassung seines Wesens scheint nicht ohne Bedeutung zu sein die Rolle, die ihm, als kosmogenischer Potenz, zugetheilt wird. Der Codex Fuenleal erzählt: — Als die Urgötter sahen, dass die von ihnen erschaffene halbe oder unvollständige Sonne zu wenig leuchte, habe zunächst Tezcatlipoca sich zur Sonne gemacht. Das ist die erste Sonne oder erste Weltperiode, die 13 × 52 Jahre währte, in ihr lebten die ungeschlachten eichelfressenden Giganten. Sie kam zum Ende, indem Tezcatlipoca von Quetzalcoatl ins Wasser gestürzt wurde; im Wasser verwandelte er sich in einen Tiger, und von dem Tiger wurden die Menschen des ersten Zeitalters, die Giganten, verschlungen. Darnach folgt als zweite Sonne, oder als zweite Weltperiode Quetzalcoatl, der Windgott. Sie dauert ebenfalls 13 × 52 Jahre und kommt zu Ende durch den Sturz Quetzalcoatl's und durch einen grossen Sturmwind. Was von den Menschen dabei übrig bleibt, wird in Affen verwandelt. Dann folgt die dritte und vierte Weltperiode, — die ebenfalls insgesammt 13 × 52 Jahre umfassen, — in welcher Tlaloc und Chalchiuhtlicue als Sonnen fungiren. Die dritte findet ihren Abschluss durch einen Feuerregen, die vierte durch die grosse Sintfluth, in der alle Menschen ertranken oder in Fische verwandelt wurden. Darnach beginnt mit dem Emporheben des am Schluss der vorigen Weltperiode eingestürzten Himmels die fünfte, die gegenwärtige Weltperiode. Tezcatlipoca, als Mixcoatl, erreibt das Feuer neu. Cinteotl, die Göttin der Maisfrucht, wird geboren. Mit dem ausgesprochenen Zwecke, das Material für Opfer herbeizuschaffen, wird die Institution des Krieges begründet. Endlich am Ende der zweiten Jahresdreizehnheit wird es Licht in der Welt. Ein Sohn Quetzalcoatl's, ein Sohn Tlalocantecutli's, springen, sich selber zum Opfer darbringend, in die Flammen und steigen darauf als Sonne und Mond am Himmel empor. Das darauf folgende Jahr ce tecpatl, „eins Feuerstein“ (A. D. 1168), ist das erste geschichtliche Jahr, von ihm an rechnet die Geschichte der verschiedenen Stämme.

Mit dieser Darstellung stimmt im Wesentlichen überein der Bericht, der in den Anales de Quauhtitlan gegeben ist.

Digitized by Google

Nur ist die Reihenfolge eine andere. Es beginnt der Atonatiuh, „die Wassersonne", die Weltperiode, welche durch eine grosse Fluth ihr Ende findet. Als zweite folgt der Ocelotonatiuh, „die Tigersonne", die Weltperiode, in welcher die Giganten lebten, und in welcher die Sonne sich verfinsterte und gefressen ward. Dann kommt der Quiyauh tonatiuh, „die Regensonne", die Weltperiode, die durch einen Feuer-, Sand- und Steinregen ihren Abschluss findet. Der vierte ist der Ecatonatiuh, „die Windsonne", die durch grosse Wirbelstürme ihr Ende findet; die fünfte endlich, die gegenwärtige Periode, die einmal durch Erdbeben und allgemeines Dahinsterben ihren Untergang finden soll. Als Regenten dieser fünf Perioden werden in den Anales die Tage nahui atl, „vier Wasser", nahui oceotl, „vier Tiger", nahui quiyahuitl, „vier Regen", nahui ecatl, „vier Wind", und nahui olin, „vier Bewegung", angegeben. Und das ist eine ausnehmend interessante Notiz, weil es genau dasjenige ist, was wir auf dem berühmten, unter der Regierung König Axayacatl's angefertigten sogenannten Kalenderstein des Museo Nacional de Mexico sehen, wo in der Mitte das Zeichen nahui olin angegeben ist, als Symbol der gegenwärtigen fünften Weltperiode, während auf den vier Armen die Zeichen nahui atl, nahui ocelotl, nahui quiahuitl, nahui ehecatl — die Symbole der vier prähistorischen Weltperioden — zu sehen sind.

Mit den genannten Berichten stimmt endlich im Wesentlichen auch noch die Darstellung des Codex Vaticanus A überein, nur dass die Reihenfolge hier wieder eine andere ist. Es folgen sich Sintfluth, Sturmwind, Feuerregen und Blut und Pestilenz. Und die letzte Periode, welche dem Ocelotonatiuh der Anales de Quauhtitlan, der Herrschaft Tezcatlipoca's des Codex Fuenleal entspricht, ist hier durch die Figur der Xochiquetzal gekennzeichnet, und sie wird als die Zeit des Toltekenreichs unter Quetzalcoatl bezeichnet.

Diese vier auf einander folgenden prähistorischen Weltperioden hat man von jeher, und gewiss nicht mit Unrecht, als auf einander folgende Herrschaft der vier Elemente aufgefasst, Wasser, Erde, Feuer, Luft, und ist dem so, so müsste

Digitized by Google

eben die Herrschaft Tezcatlipoca's als der Tlaltonatiuh Clavigero's, das Zeitalter der Erde, Tezcatlipoca selbst als eine Gottheit der Erde aufgefasst werden. Dazu stimmt, dass das seiner Herrschaft entsprechende Zeitalter im Codex Vaticanus durch die Göttin Xochiquetzal dargestellt wird, dass die erdgeborenen Giganten das seiner Zeit entsprechende Geschlecht bilden, dass er selbst — nach dem Codex Fuenleal — in einen Tiger sich verwandelt und als Tiger dem Geschlecht seines Zeitalters, den Giganten, ein Ende macht, dass endlich sein Zeitalter als das Ocelotonatiuh, die Tigersonne bezeichnet wird, in welchem Verfinsterung eintrat und die Sonne von dem Raubthier verschlungen wurde — niman tlayohuaya in onotlayohuac, niman tecualoya. Denn den Tiger und das nächtliche Dunkel der Berghöhle haben wir ja oben schon assoziirt gefunden in der Gestalt des zapotekischen Tepeyollotl. Dazu stimmt ferner der Gegensatz, in welchen Tezcatlipoca immer zu Quetzalcoatl gestellt wird, die Erde und das Reich der Luft, die Dunkelheit und das lichte Reich des Himmels. Auch die besondere Art der Verehrung, die ihm dadurch gezollt wurde, dass man ein paar Brocken Erde aufnahm und diese hinunterschluckte, könnte mit seiner Natur als Erdgott zusammenhängen. Die Legende endlich, welche Mendieta uns überliefert, und die den Gott als Herrn der Pauke und der Trommel erscheinen lässt, deutet wiederum auf einen Zusammenhang mit Tepeyollotl, den Gott der Berghöhle, des hohlen Erdinnern.

Mit dem Worte „Dämon der Erde" ist indess das Wesen dieses Gottes in keiner Weise erfasst. Das erklärt weder seine besondere Erscheinung, noch die besondere Art seines Kultus, noch die oben angeführten Beziehungen, die zwischen ihm und Huitzilopochtli, und die, welche zwischen ihm und dem Feuergott bestehen.

Bei sämmtlichen Festlichkeiten, die im alten Mexico gefeiert wurden, nahmen einen grossen Raum ein gewisse scenische oder mimische Vorstellungen, die darin bestanden, dass ein als Opfer für den Gott erlesenes Individuum, in der Tracht und dem Schmuck des Gottes die verschiedenen Phasen

Digitized by Google

seines Lebens spielte, oder die verschiedenen Seiten seines Wesens mimisch zum Ausdruck brachte.

Bei Tezcatlipoca bestand nun die Besonderheit, dass nicht nur in der kurzen Reihe von Tagen, die das eigentliche Fest dauerte, der Gott gespielt ward, sondern dass ein ganzes Jahr hindurch ein erlesener Krieger, einer der Tapferen, die man bei den Kämpfen mit Huexotzinco und Tlaxcala zu Gefangenen gemacht hatte, in der Tracht des Gottes den Gott repräsentirte, sich frei bewegend (nur von zwei Wächtern begleitet), von Allen als Gott verehrt und gefeiert. Nahte dann das eigentliche Fest selbst, so wurden noch einmal alle Herrlichkeiten, alle Freuden der Welt ihm zur Disposition gestellt. Darnach aber, nachdem er einer Anzahl hervorragender Kultusstätten seinen Besuch abgestattet, nahm er Abschied von seinen Weibern und von seinen Genossen, an dem Berge des Scheidens, Cahualtepec, da wo man aus dem Gebiete von Mexiko in das von Chalco, der Heimath des Gottes, gelangt. Und dort, am Wegrande, auf der Spitze eines elenden kleinen Tempels, dessen Stufen er, die Flöten zerbrechend, auf denen er vormals gespielt, rasch emporstieg, endete er auf dem Opfersteine sein Leben.

Alle Berichterstatter, die von dem Opfer Tezcatlipoca's reden, und denen man mehr oder minder sämmtlich den tiefen Eindruck anmerkt, welchen die Erzählung auf sie selbst gemacht, sind darin einig, dass in diesem Opfer Tezcatlipoca's die Vergänglichkeit des irdischen Daseins zum Ausdruck gebracht werden sollte. Tezcatlipoca ist ohne Zweifel der, den der Chronist meint, wenn er von dem Gott spricht — *que fué dios mancebo y murió malogrado en el mundo, antes que fuese al reino del infierno*[1]), obwohl die Worte an der Stelle selbst auf eine andere göttliche Wandlung, auf Totec, den Tlatlauhqui Tezcatl, Bezug haben. Und Tezcatlipoca ist ohne Zweifel auch gemeint, wenn es in den Anales de Quauhtitlan[2]) von dem Quetzalcoatl von Tula heisst, dass er neben den im obersten

[1]) Tezozomoc, Crónica Mexicana cap. 81.
[2]) p. 16.

Digitized by Google

Himmel residirenden Urgöttern Tonacatecutli und Tonacacihuatl, auch die Götter anrief, die „mit Bewusstsein oder aus freien Stücken in Traurigkeit geriethen“ (huel nomattinenca tlaocox tinenca). Wenn irgendwo im mexikanischen Gebiet, so liegt hier und in der Figur Tezcatlipoca's ein Hinweis auf die Vorstellungselemente, die sich bei den Quiché in der Person von Hunahpu und Xbalanque, bei den Tzental in dem Namen Votan verkörpert haben, und die wohl auch der Figur Tepeyollotl's zu Grunde liegen, — die Vorstellung des zur Erde herabkommenden und die Erde erwärmenden Lichts, der zu den Todten herabsteigenden und den Todten leuchtenden, die Mächte der Unterwelt überwindenden Sonne. Darum heisst es auch von ihm, dass er im Himmel, auf der Erde und in der Unterwelt zu Haus sei, und von seinem Herabkommen auf die Erde, von seinem Verschwinden in der Erde ist in den Mythen vielfach die Rede.

Gleich den andern, ursprünglich in der Höhe hausenden, zur Erde herabkommenden Feuergöttern, gehört demnach auch Tezcatlipoca in die Kategorie der Tzitzimimê, der *„sustentadores del cielo“*, der Luft- und Wolkendämonen, die den Blitz in der Hand führen. In dieser Eigenschaft führt ihn der Codex Fuenleal vor, wenn er ihn, zusammen mit Quetzalcoatl, dem Gotte der Luft, den nach der grossen Sintfluth eingestürzten Himmel wieder emporheben lässt. Beide Götter verwandelten sich zu dem Zwecke, wie der Bericht meldet, in Bäume: Tezcatlipoca in den Spiegelbaum (tezcaquahuitl), Quetzalcoatl in die grosse Schmuckfederblume (Quetzalhuexoch). Und weil Tezcatlipoca ursprünglich nichts anderes ist als einer der Tzitzimimê, darum sagt auch der Codex Fuenleal, dass er, nachdem die Aufrichtung des Himmels vollbracht war, sich in Mixcoatl, in die „Wolkenschlange“, verwandelte.

Als das von der Erde verschluckte Licht, ist Tezcatlipoca weiter der dunkle, schwarze, nächtige, der Yoalli-ehecatl, „Nacht und Wind“, der Unsichtbare, Körperlose, Schattenhafte, der in der Nacht umherstreift und seine Anwesenheit den Sterblichen nur durch den Ton seiner Flöte verräth, dem, gleich den Cihuateteo, die das gespenstische Gefolge der

Digitized by Google

Erdgöttin bilden, an den Kreuzwegen Ruhesitze oder Altäre (momoztli) errichtet wurden, endlich der Prototyp der Nachtgestalten, der Wehrwölfe, der Zauberer, der in Tigergestalt die Menschen erschreckt.

Aber er ist auch das in der Dunkelheit leuchtende Licht, darum dem Monde gleich gesetzt und der Sonne gegenüber dargestellt[1]). Und darum auch der Unbeirrbare, dem keine Sünde verborgen bleibt, der das im tiefsten Dunkel Verborgene ans Licht zieht. So wird er zum verkörperten bösen Gewissen. Wenn der Gott seine Flöte ertönen lässt, — *los ladrones ó los fornicarios ó los homecidas ó cualquier genero de delinquentes, era tanto el temor y tristeza que tomavan, y algunos se cortavan de tal manera que no podian disimular, haver en algo delinquido, y así todos aquellos dias, no pedian otra cosa, sino que no fuesen sus delitos manifestados*[2]).

Wie die Nachtsonne, so ist Tezcatlipoca auch die Wintersonne, wie das verschlungene Licht, so auch das verschlossene Wasser, Repräsentant der dürren, der trockenen, der regenlosen Zeit. In der letzteren wurden ihm, wie den anderen Feuergöttern, Feste gefeiert. Aber während das Fest des Feuergottes selbst in der Mitte der trockenen Zeit, zur Zeit der Wintersonnenwende, stattfand, fällt das Hauptfest Tezcatlipoca's — dasjenige, in welchem eben jenes oben geschilderte Opfer dem Gotte gebracht wurde — in unseren Monat Mai, d. h. in die Zeit, wo, unmittelbar vor dem Eintritt der Regen, in dem Hochthal von Mexico die Sonne am heissesten herniederbrennt. Das Fest führte den Namen Toxcatl, und das soll, wie Durán erkundet haben will, soviel als Trockenheit und Dürre bedeuten. Er führt als Beweis die Phrase an: titotoxcahuia, welches soviel als „*secarse de sed*" bedeute. Man bekränzte an diesem Fest das Idol und die Tragbahre des Gottes und die an dem Tanz zu Ehren des Gottes Theilnehmenden mit Schnüren aus gerösteten Maiskörnern, die, aufgeplatzt, den weissen mehligen Inhalt zeigen

[1]) Vgl. oben p. 582.
[2]) Duran cap. 82, Trat. 2.

Digitized by Google

„que cada grano es como una flor blanquisima". Sahagun giebt für diese den Namen momochtli an. Es scheint aber, dass ihnen ursprünglich der Name toxitl zukam, denn eine Schnur weisser Perlen bezeichnet im Codex Mendoza 16. 2. die Stadt Toxico.

Bei diesem Fest erscheint also Tezcatlipoca als der Gott der Dürre, des harten, in Schollen aufgeborstenen Erdreichs, der Vernichter des Reichthums, der Moloch des mexikanischen Pantheons. Und darin beruht ja auch eigentlich die Rolle, die diesem Gotte gegenüber den Mächten zugeschrieben wird, die den Ueberfluss und das Gedeihen symbolisiren — wie der Quetzalcoatl von Tula, und wie, wie wir unten sehen werden, der Pulquegott Ometochtli. — Aber nicht bloss als der Moloch wurde dieser Gott angesehen. Gleichzeitig ist er auch der sich Verjüngende, Erneuende, Telpochtli, der ewig Junge. Wie nach Vollzug des Opfers, an Stelle des Geopferten sofort ein anderer Jüngling trat, der schönste und erlesenste unter den Kriegsgefangenen, der in dem nun beginnenden Kreislauf des Jahres den Gott zu vertreten hatte, so erwartete man auch in der Natur, nach dem Absterben derselben zur Zeit der höchsten Dürre, das Wiedererwachen mit den beginnenden Regen. Und darin, in dem Wiedererwachen nach dem Absterben, liegt die tiefere Bedeutung des Kultus dieses Gottes, der dadurch in gewisser Weise ebenbürtig neben den alten Gott von Tula und seine anderweitigen Vertreter sich stellt.

Mit dem dem Hauptfeste Tezcatlipoca's folgenden Fest (Etzalqualiztli) treten die Götter der Berge, der erquickenden Regen, der schwellenden Frucht, der Vegetationsfülle und der Fülle der Lebensmittel in ihr Recht. Das Volk wird gespeist (Tecuilhuitontli). Man feiert in Freude das Fest des jungen Mais (Hueitecuilhuitl), man bekränzt mit Blumen die Altäre (Tlaxochimaco) und richtet im Triumph den Mastbaum auf, von dessen Spitze der Vogel des Feuergottes herabgeholt und seiner Waffen entkleidet wird (Xocotl huetzi). Und zum Schluss wird das grosse Fest der Erdgöttin gefeiert, der Kehraus (ochpaniztli), der alles Unheil aus Dorf und Stadt fegt.

Digitized by Google

Dann aber in dem folgenden Monat, wo im Herbst die ersten Fröste sich einstellen, wie der Interpret angiebt[1]), da kommen auch wieder die Feuergötter, die im Sommer, während der Regenzeit, verreist waren, in das Land zurück. Und als erster derselben erscheint der junge Gott Tezcatlipoca, und mit seinem Bilde wird daher in den Codices auch dieser Monat bezeichnet, der Teotleco, d. h. „der Gott ist angekommen" genannt wird.

Als Gott der Dürre, des Frostes, der die Saaten vernichtet, ist Tezcatlipoca der Scharfe, der Schneidende. Sein Federschmuck besteht am Kopf und Oberarm aus Steinmessern, er selbst wird unter dem Namen Itztli „das scharfe Obsidianmesser" genannt. Das tlapitzalli, die Thonflöte mit dem scharfen schrillen Ton, ist das ihm zugehörige Instrument.

Als der scharfe Gott ist er der Gott der Kasteiung und der Busse, dem in den Codices, wie wir unten sehen werden, das Bild des sich Kasteienden gegenübergestellt wird, und dem seine Priester mit Nacht für Nacht an ihrem Leibe vollzogenen harten Kasteiungen dienten. Sein Tempel in Texcoco hiess Huitznahuac[2]), „der Ort der Messer"[3]).

Als der die sengende Gluth der Sonne repräsentirende Gott ist Tezcatlipoca selbstverständlich auch Gott des Krieges. Am fünfzehnten Jahresfest Panquetzaliztli opferte man in Mexiko dem Kriegsführer Huitzilopochtli, in Chalco dem Kriegsführer Tezcatlipoca, so meldet der Interpret[4]). Und bei der Feier seines Festes zeichneten sich, wie Durán berichtet, die Krieger durch besondere Devotion aus. Aber er ist, Huitzilopochtli und Camaxtli, oder gar Xiuhtecutli gegenüber, der jüngere Gott. Er ist der Präsident des telpochalli, des Cadettenhauses, der Exercierschule, wo die unverheirathete waffenfähige Mannschaft wohnte und schlief, und wo die jungen Krieger für ihren Beruf geübt und geschult wurden.

[1]) Codex Telleriano Remensis, I. 2.

[2]) Tomar, Relacion de Texcoco (MS.).

[3]) Tezozomoc gebraucht das hispanisirte Wort *viznaga*, d. i. ohne Zweifel huitznahuatl für „Messer".

[4]) Cod. Tell. Rem. I. 9.

Digitized by Google

Im eigentlichsten Sinne einheimisch ward Tezcatlipoca bei den Umwohnern des Vulkans, in Chalco Atenco und im Gebiet der Acolhua. Das geschah ohne Zweifel, weil in ihm auch das im Erdinnern verborgene, das vulkanische Feuer gedacht ward. Darum erzählten die Leute von Texcoco, er habe sich lebend in den Vulkan gestürzt — ohne Zweifel um durch dieses Opfer unsterblich, um dadurch zur Sonne zu werden, gleich Nanahuatzin, dem *dios de las bubas*, von dem die Sagen von Teotihuacan berichten. Von dorther habe Tezcatlipoca den Bewohnern von Texcoco einen Knochen seines Schenkels geschickt — d. h. seine eigene Person. Mit andern Worten, als Vulkangott ist Tezcatlipoca zum Gott von Texcoco geworden. Denn das bedeutet der Schenkelknochen. Wenn beim Feste Omecatl's das teoqualo, die Communion, die Cärimonie des Gottessens geübt ward, so bildete man aus Teig einen Schenkelknochen, der in drei Stücke gebrochen und unter die Theilnehmer vertheilt ward, die dadurch des Gottes selbst theilhaftig wurden[1]). Und wenn der Krieger einen erbeuteten Gefangenen dem Gott zum Opfer gebracht hatte, so hing er einen Schenkelknochen des Geopferten an hohem Maste vor seinem Hause auf — ein bleibendes Zeichen seines Triumphes über diesen Feind[2]).

In der Umgegend des Vulkans hat sich auch die Verehrung Tezcatlipoca's noch bis in späteste Zeit erhalten — in dem Dorfe S. Juan Evangelista Tianguizmanalco, einstmalen eine berühmte Kultusstätte Tezcatlipoca's, des Telpochtli, „des Jünglings", dem aber die Mönche klug den apostolischen Jüngling, den Evangelisten Johannes, unterzuschieben wussten[3]).

In dieser Form also wird Tezcatlipoca, gleich Huitzilopochtli und gleich Camaxtli, nur eine Wandelung des alten Feuergotts. Und so gewinnt die Bemerkung Sahagun's, dass „der Feuergott von Jedermann als Vater angesehen ward", noch seine besondere Beleuchtung.

In der ältesten Zeit waren die Vormacht im Thal von Mexiko die Tepaneca von Azcapotzalco, Tlacopan und Coyoacan.

[1]) Sahagun 1, cap. 15.
[2]) Sahagun 2, cap. 22.
[3]) Sahagun 11, cap. 12, § 6.

Digitized by Google

Bei ihnen und bei den unzweifelhaft in naher verwandschaftlicher Beziehung zu ihnen stehenden Bewohnern von Tlaltelolco ward der Feuergott in seiner eigensten Gestalt und unter den bekannten Namen verehrt. Bei den Azteken schob sich ihm die Figur Huitzilopochtli's unter, der vorwiegend als Kriegsgott ausgestaltet ward. Bei den Chichimeca von Tlaxcala und Huexotzinco die des pfeilschiessenden Camaxtli, des Herrn der Thiere, des Gottes der Jagd. Und den Anwohnern des Vulkans endlich wandelte er sich in die furchtbare Gestalt Tezcatlipoca's, in dem die Begriffe des aus der Wolke drohenden Verderbens und des unter der Erddecke lauernden Feuers sich vereinigten, und in dem daher das Dunkle, Verborgene, überall Vorhandene, mit plötzlicher Vernichtung Drohende zur vorherrschenden Wesenheit ward.

Alle vier Götter aber, der Feuergott, der, wie wir nachgewiesen haben, mit dem alten Gott, dem schöpferischen Urgott, Tonacatecutli, ident ist, und die drei genannten Brüder, Camaxtli, Huitzilopochtli, Tezcatlipoca, denen sich im Codex Fuenleal noch Quetzalcoatl beigesellt, haben das gemein, dass sie vor der Zeit liegen. Es sind Urgötter. Nachdem 600 Jahre, erzählt der Codex Fuenleal, nach der Geburt der letztgenannten vier Götter, mit Nichts und in Nichts verflossen waren, beginnen sie damit, das Feuer zu schaffen und eine halbe, d. h. unvollständige Sonne, die nur schwach leuchtete, und das erste Menschenpaar, Oxomoco und Cipactonal, und die Götter der Unterwelt, Miquitlantecutli und Miquitecacihuatl, und die Götter des Wassers, Tlalocantecutli und Chalchiuhtlicue, und den Fisch cipactli, und aus ihm die Erde (Tlaltecutli). Und dann erst beginnen die vier Weltperioden, nach deren Ablauf die Sonne erschaffen ward, und die historische Zeit beginnt.

Es sind also Gottheiten, die der Morgendämmerung der Welt angehören, als noch keine Sonne den Menschen leuchtete. Sie sind älter als Sonne und Mond, und sind höher als Sonne und Mond. Sonne und Mond — *andan por el aire, sin que lleguen á los cielos,* sagt der Codex Fuenleal. In der Aufzählung der verschiedenen Himmel, die im Codex Vaticanus A, Blatt 2, ge-

Digitized by Google

geben ist, folgt unmittelbar über der Erde der ilhuicatl tlalocaipan metztli, wo Tlalocan, das Reich der Regengötter, liegt, zugleich auch die Sphäre, in der der Mond sich bewegt. Dann der ilhuicatl citlalicue, der Sternenhimmel, dann der ilhuicatl Tonatiuh, der Himmel in dem die Sonne sich bewegt Und darüber erst folgt der chiucnahuinepaniuhcan, das neunfach übereinander Aufgebaute, die neun Himmel, die Himmel der Feuergötter, der oberen Götter, die in Omeyocan, dem Himmel Tonacatecutli's, gipfeln. Sie beginnen unten mit dem ilhuicatl Huixtotlan, dem Himmel der Huixtocihuatl, d. h. wohl des Erdfeuers, der Erdgöttin. Dann folgt der ilhuicatl mamalhuacocan, der Himmel des Feuerreibers; der ilhuicatl yayauhcan, der dunkelgrüne Himmel, — wie ich oben vermuthete, der Tetzcatlipoca's; dann der ilhuicatl xoxouhcan, der hellgrüne Himmel, d. i. Huitzilopochtli, wie oben ebenfalls erwähnte. Dann der Itztapal nanatzcayan, wo die Steine krachen, der Himmel Itztapal totec's, d. i. Tlatlauhqui Tezcatl's, oder vielmehr Camaxtli's. Denn von diesem, der ja auch im Codex Fuenleal direct als Tlatlauhqui Tezcatlipoca bezeichnet wird, heisst es im Codex Fuenleal, dass er im achten Himmel seine Residenz hat, und der achte Himmel, von unten gezählt, ist der Itzapal nanazcayan. Auf den letzteren folgen weiter die drei Lichthimmel (teotl), der weisse, gelbe und rothe. Und endlich Omeyocan, der Sitz Tonacatecuhtli's.

Als die alten Götter, die der Morgendämmerung der Welt angehören, werden diese Götter weiter mit dem Morgenstern in Verbindung gebracht. Sie sind die Vorläufer der Sonne. Sie sind, wie der Interpret sich ausdrückt — *„la primera claridad que fué criada antes del diluvio"*, das erste in vorsintfluthlicher Zeit und vor Erschaffung der Sonne erschaffene Licht. Und das ist Quetzalcoatl, und das ist auch der Gott, der auf unserm Blatt dem Feuergott gegenübersteht, — wie wir nachgewiesen haben, ident mit Camaxtli, dem älteren Bruder und Verwandten der beiden mächtigen Götter Huitzilopochtli und Tezcatlipoca.

Digitized by Google

Chavero ist daher auf einem ganz falschen Wege, wenn er die Mythenbildung und die Gottesverehrung ausgehen lässt von der Beobachtung der Gestirne. Die alten Mexikaner waren keine Sternanbeter. Aber sie waren, nach ihrer Weise, recht sinnig spekulirende Kosmotheoretiker.

Wie diese Götter aber vor der Zeit liegen, der Morgendämmerung der Welt angehören, so sollten sie auch in der Abenddämmerung der Welt, wenn dieser ganzen belebten Schöpfung Vernichtung droht, eine Rolle spielen. Denn sie sind die Tzitzimimê, von denen es in einem Gebet an Tlaloc[1]) heisst, dass sie — „eines Tags die Erde mit allem, was darauf ist, zerstören sollen, damit die ganze Welt mit Dunkel und Finsterniss bedeckt und ohne Leben sei".

Ich gehe über zur zehnten Woche, ce tecpatl, „eins Feuerstein". Dieselbe gehört, ebenso wie das zehnte Tageszeichen (itzcuintli, „Hund") dem Herrn der Unterwelt, Mictlantecutli. In der Tageszeichen Reihe des Codex Borgia (26) und in den entsprechenden Stellen des Vaticanus B (80 und 7) ist nur der Todesgott zu sehen, oder vielmehr seine Frau, Mictlancihuatl, die Herrin der Unterwelt, und neben ihr Symbole von Krankheit und Tod. In den Stellen aber, wo der Gott als Patron der zehnten Woche fungirt, ist ihm regelmässig der Sonnengott gegenübergestellt — wie der Interpret sich ziemlich undeutlich ausdrückt — *por ver, si podrá llevar algunos de los que tomó el Señor de los muertos, porque* Miquitlan *quiere dezir los muertos de trabajo.* Das soll wohl so viel heissen als „weil der Herr der Unterwelt nur die an Krankheit Gestorbenen in Empfang nimmt, während die andern, die im Kriege Gefallenen oder auf dem Opferstein Geschlachteten zum Sonnengott gehn".

In dem entsprechenden Kapitel Sahagun's, welches von der Bedeutung des Zeichens ce tecpatl handelt[2]), ist weder von dem Sonnengott, noch von dem Todesgott die Rede, son-

[1]) Vgl. Sahagun 6, Cap. 8.
[2]) Sahagun 4, cap. 21.

Digitized by Google

dern das Zeichen wird einfach Huitzilopochtli oder Camaxtli, dem Gott von Huexotzinco, zugeschrieben. Das kann seinen Grund darin haben, dass der Feuerstein, das Messer, das scharfe, schneidende, ein leicht verständliches Symbol des Kriegers ist. Richtiger aber wird man hier wohl an Huitzilopochtli als den todtbringenden Gott, die Personification der Todesmächte, denken. Ich erinnere an die Teoyaomiqui, die nach Boturini die Genossin Huitzilopochtli's ist, und an das kolossale Steinbild, das, wie es scheint, über dem Eingangsthor des Hofes der grossen Tempelpyramide in Mexiko stand, und das gewöhnlich auch mit dem Namen Teoyaomiqui bezeichnet wird, obwohl ihm, wie mein verehrter Freund Herr Dr. Peñafiel vermuthet, richtiger wohl der Name Coatlicue zukommt, und das eine wahre Vereinigung von Tod und Schrecken darstellt — *„es el sueño más espantoso de la Mitologia Mexicana: todos los atributos de la muerte, todos los horrores de la vida están amontonados en esa figura, clasica representacion de lo absurdo, de lo inconexo, y de lo bárbaro de las principales deidades mexicanas"*.[1])

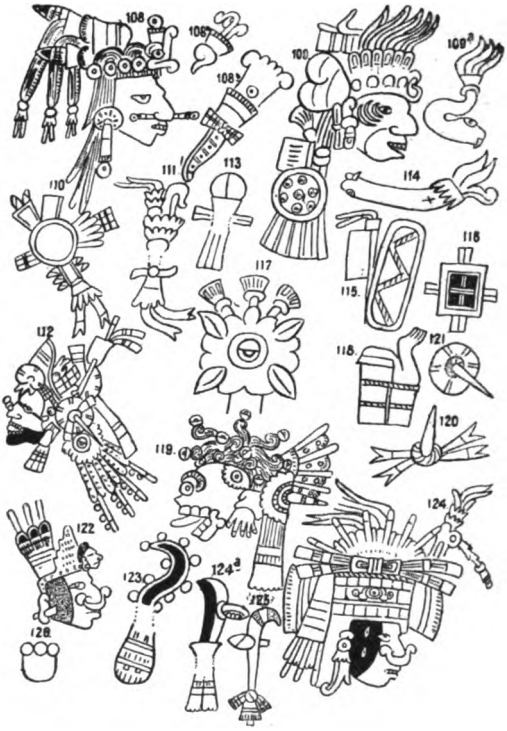
Der Todesgott ist im Codex Borgia 45 und der entsprechenden Stelle (Blatt 39) des Vaticanus B schwarz gemalt, mit Todtenschädel, auf einem Thron von Knochen und ausgerissenen Herzen sitzend, dessen Lehne ein Blutstrom bildet. Der Todtenkopf selbst (Fig. 119), wie üblich, mit Todtenauge und wirrem, dunklen, augenbesetzten Haar. Als Ohrpflock hängt eine menschliche Hand heraus. Als Kopfschmuck trägt er den Flügel eines Nachtvogels, der augenartige Zeichnung auf den Federn und verlängerte Schwanzfedern hat. Darunter als Nackenschmuck oder Emblem eine schildartige roth- und weiss- (oder eigentlich roth- und rothweiss-) gestreifte Figur, mit ähnlich gefärbtem herunterhängendem Band, ein cuexcochtechimalli, der unten gezeichneten Fig. 121 entsprechend auf die ich gleich noch zu sprechen kommen werde.

Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A ist ein Skelett gezeichnet, auf einem Todtenschädel stehend, mit dunklem

[1]) Monumentos Mexicanos p. 16.

Digitized by Google

Gesicht und dunklen Händen und Füssen. Die untere Hälfte des Gesichts tief schwarz, wie bei dem Feuergott, und wie bei den Erdgöttinnen Tlaçolteotl und Chantico. Das Haupt ist (vgl. Fig. 112) mit einem xiuhhuitzolli, einer Königskrone, geschmückt, entsprechend seinem Namen Mictlantecuhtli, welcher „Fürst der Unterwelt" bedeutet. Die Krone selbst aber natürlich nicht blau, wie sonst üblich, gemalt, oder wenigstens nur eine kleine obere Spitze derselben, der übrige Theil ist dunkel, wie der ganze Gott. Um diese Königskrone herum ist aber noch ein anderer Schmuck gelegt, welcher aus einem Strick, einer vorderen schneckenartig eingerollten Scheibe und einer hinteren Scheibe besteht, aus deren Mitte eine Spitze hervorragt. Die letztere habe ich in Fig. 121 noch besonders gezeichnet. Darüber steckt im Haar noch ein Banner mit flatternden Bändern. Der Strick mit den beiden Scheiben und die flatternden Banner sind der eigentliche und charakteristische Schmuck des Todesgottes, wie ich gleich noch näher beleuchten werde. Sonst ist an der Fig. 112 noch bemerkenswerth der Flügel des Nachtvogels, der dem der Figur des Codex Borgia gleicht. Nur ist hier noch auf der Fläche ein Auge gezeichnet. Ein Auge trägt der Gott auch auf dem Handgelenke, gewissermassen der Edelstein seines Armbands Und vom Kreuz hängt



Digitized by Google

hinten ein Streif herab, aus Lederriemen bestehend, an denen Schneckengehäuse hängen. Als Knopf sitzt oben auf den Streifen ein Todtenkopf. Dieses Kleidungsstück entspricht genau dem citlalicue der Erdgöttin Tlaçolteotl, welches ich unten noch näher zu erläutern haben werde.

In dem Anfangskapitel des Werkes Sahagun's, in welchem er die verschiedenen Gottheiten, die die Mexikaner verehrten, aufzählt, ist der Todesgott nicht genannt, ebensowenig wie der Sonnengott. Darum sind auch in dem Manuskript der Biblioteca Laurentiana von diesen beiden Göttern keine Abbildungen gegeben.

Aber in dem Kapitel, welches ich in dem aztekischen Manuskript der Biblioteca del Palacio entdeckt habe, und welches von dem Ausputz der verschiedenen Gottheiten handelt, sind wenigstens die Todesgötter beschrieben. Sie werden hier aber nicht Mictlantecutli und Mictlancihuatl, sondern Chalmecatl (oder vielmehr in der Mehrheit Châchalmeca) und Chalmecacihuatl genannt — ein Name, der sich aus challi „offener Rachen" und mecatl „Strick" zusammensetzt, und die beide wohl im Sinne von „Tod und Verderben" oder dem offenen Grabe stehen. Denn für challi das gleichbedeutende Wort tlaxapochtli „Loch" einsetzend, gibt der P. Olmos die Phrase: — tzoaztli, tlaxapuchtli, mecatl, quimoteaquililia, inic teatoyauia, tetepexiuia in dios, anoço in tlatoani, was wörtlich bedeutet: — „in die Schlinge, in das Loch, in den Strick lässt Jemanden fallen, stürzt Jemanden, schmettert Jemanden hinab der Gott oder der Fürst", und was Olmos mit: *„castiga dios con mortandad, ó el Señor"* übersetzt.

Den Kopf der Châchalmeca habe ich an einer andern Stelle, unten Fig. 151h p. wiedergegeben. Als Kopfputz sehen wir hier, wie bei der Fig. 112, den Strick, die vordere schneckenförmig eingerollte Scheibe, die hintere Scheibe mit der Spitze und das Banner mit den flatternden Bändern. Letzteres wird im Text pantoyaualli „Fahnenerguss" genannt. Die beiden Scheiben werden als Schilder bezeichnet, das vordere als Stirnschild (ixquatechimalli), das hintere als Hinterhauptsschild

Digitized by Google

(cuexcochtechimalli), der ganze Schmuck wird ausdrücklich als Besonderheit des Todesgottes hervorgehoben: — y chalmeca tlatqui yn contlaliticac, y ixquatechimal, y cuexcochtechimal, y pan toyaval inicpac icac.

Das hintere Schild erinnert an die Figur, mit welcher in den Codices der Gott Xipe und was mit ihm zusammenhängt (sein Fest, sein Tempel) hieroglyphisch bezeichnet werden (vgl. Fig. 120). Die flatternden weissrothen Bänder des Banners sind ebenfalls ein bekanntes Ausstattungsstück dieses Gottes. Und ich werde unten noch zu erwähnen haben, dass das Andreaskreuz, welches auf dem pantoyaualli der Chachalmeca des Sahagun-Manuskripts (Fig. 151 h) zu sehen ist, ein weiteres Symbol des Gottes Xipe ist.

Abweichend von den bisher genannten Bilderschriften zeichnet das Aubin'sche Tonalamatl in der vorliegenden zehnten Woche, an Stelle des Todesgottes, einfach Tezcatlipoca, ähnlich wie in diesem Dokument Tezcatlipoca in der sechsten Woche an Stelle des Mondgotts, dem Sonnengott gegenüber, abgebildet ist. Der Gott trägt hier am Nacken seinen fächerartigen Federschmuck, ähnlich dem in der Fig. 107 gezeichneten, und über dem Rücken hängt ein Prachtmantel (xiuhtlalpiltilmatli, wie ihn die Könige trugen, und wie er bei Festen getragen ward). Aber als Kopfbinde dient ihm, gleich der Fig. 112 des Codex Telleriano Remensis, das chalmeca-tlatquitl, „die Habe des Todesgotts“ [1]) — d. h. der Strick und die Schilder. Allerdings ist nur das hintere Schild vorhanden; von dem vorderen ist nur die Schleife zu sehen. Darüber noch andere Todessymbole: — der befiederte Stab, eine rothe Guacamayo-Feder und ein Bündel, welches vielleicht den Mumienballen zur Anschauung zu bringen bestimmt ist.

An den Stellen endlich, die von der Gottheit des zehnten Tageszeichens handeln, ist nicht der Todesgott, sondern die Todesgöttin gezeichnet, in variirender Ausstattung, aber das cuexcochtechimalli und das pantoyaualli sind im Vaticanus B deutlich angegeben. Ueber der Figur ein Exkremente

---

[1]) vgl. die Fig. 17 oben p. 532.

Digitized by Google

und Harn lassender Mensch, mit einem Bündel Kräuter in der Hand. Augenscheinlich Symbol von Krankheit.

Vor den Figuren ist im Codex Borgia 45 eine Art Rahmen mit aufgespannten Stricken zu sehen und daneben ein Fähnchen (Fig. 115). Im Codex Borgia 26 ein ähnlicher Rahmen mit aufgespannten Stricken über einem offenen cipactli-Rachen. Beides wohl Ausdruck des challi, mecatl, also Todessymbole. Im Codex Borgia 45 und der entsprechenden Stelle des Vaticanus B ausserdem noch die Fig. 116, über deren Bedeutung ich mich nicht auszusprechen wage. Sie erinnert an die aus Rohrstäbchen und über Kreuz gesponnenen Wollfäden gebildeten Täfelchen, die in peruanischen Gräbern an und neben den Mumien gefunden werden. Der Rahmen mit den darüber gespannten Stricken ist auch in dem Aubin'schen Tonalamatl auf der linken Seite des Bildes neben der dort dargestellten Sonne zu sehen.

Der Sonnengott ist in allen hierher gehörigen Stellen in üblicher Weise dargestellt. Im Codex Borgia lichtgelb, mit gelbem Haar und der Edelsteinkopfbinde, mit Vogelkopf an der Stirn, die ich oben schon erwähnte (vgl. Fig. 5)[1]). Als Kopfschmuck trägt er, scheint es, den Flügel eines Adlers, und drei lange, am Ende (durch Goldknöpfe?) beschwerte Federn hängen aus demselben heraus. Die maxtlatl-Enden sind roth, wie beim Feuergott, und haben einen Saum von Adlerfedern.

Im Codex Vaticanus A und Telleriano Remensis ist der Gott roth gemalt und trägt als Devise am Nacken die Sonnenscheibe. An der Edelsteinkopfbinde, an Stelle des Vogelkopfes die Figur, deren ich oben ebenfalls schon erwähnte (vgl. Fig. 4). In der einen Hand hält der Gott das Symbol des Krieges, Schild und Speerbündel. In der andern einmal einen Vogel (Wachtel?), das andere Mal ein mit Blumen und Federn geschmücktes Wurfbrett (atlatl) — gleich dem Sonnengott, der, vom Sonnenbilde eingerahmt, auf dem schönen Relief der A. v. Humboldt'schen Sammlung im königlichen Museum für Völkerkunde zu Berlin zu sehen ist.

---

[1]) oben p. 525.

Digitized by Google

Die Figuren des Aubin'schen Dokuments (Fig. 3, 86, 109) weichen, wie ich oben schon erwähnte, von allen übrigen durch die drei sichelförmigen Zeichnungen ab, die hinter dem hintern Augenwinkel im Gesicht des Gottes zu sehen sind. Ich erwähne indess, dass eine Andeutung dieses Merkmals in den andern Bilderschriften nicht ganz zu fehlen scheint. Ein offenbares Analogon derselben sind die beiden rothen Streifen, die im Codex Borgia 49 auf der gelben Fläche des Gesichts des Gottes, über Stirn und Schläfe ziehend, also den hintern Augenwinkel umgebend, zu sehen sind. Die Kopfbinde stimmt im Wesentlichen mit dem Codex Telleriano Remensis. Aber eine Besonderheit bildet der flügelartig gebildete Nackenschmuck. Es erscheint mir nicht unmöglich, dass derselbe eine gewisse Verwandtschaft hat mit den Strahlenaugen oder Flügeln, die in der Borte des Frieses von Mitla die Köpfe der herabsehenden Sonnengötter umrahmen. Hinter dem Gotte ist Schild und Banner gezeichnet. Ersteres zeigt als Emblem die fünf Federbälle, welche in dem Schilde Huitzilopochtli's (Fig. 106b) und der mexikanischen Könige figuriren.

Im Codex Borgia 45 sind vor dem Sonnengott die beiden Figuren 108a und 108b dargestellt — die erstere wohl brennendes oder leuchtendes Gold bezeichnend. Im Aubin'schen Tonalamatl sieht man vor dem Gott eine Schlange mit Quetzalfederschwanz (Fig. 109a). Unter ihm, in der linken unteren Ecke des Bildes, die Sonnenscheibe; gegenüber, unter Tezcatlipoca, eine Räucherpfanne.

Zwischen den beiden Hauptfiguren finden sich im Codex Borgia und Vaticanus B noch einige besondere Darstellungen. In den ersteren beiden Codices sieht man einen Menschen, der in das Wasser getaucht, oder im Wasser ertränkt wird. Das könnte sich auf Mitlantecutli als den Tzontemoc, den „mit dem Kopf nach unten Stürzenden", beziehen, ist aber vielleicht richtiger als ein Symbol des Untertauchens, des Untergehens der Sonne, der Wandlung des Tonatiuh in den Mictlantecutli zu deuten. Derselbe Gedanke ist im Aubinschen Dokument durch die Fig. 118 zum Ausdruck gebracht. Auch hier sieht man ausserdem ein Wassergefäss, hinter ihm

Digitized by Google

ragt aber ein Baum in die Höhe, der auf seiner Spitze die Fig. 117 trägt — ein Auge, von dem vier Strahlen ausgehn, und ein Mensch klettert an dem Stamm desselben in die Höhe. Sollte hier die Richtung von oben nach unten und von unten nach oben zum Ausdruck gebracht worden sein?

Die eilfte Woche (ce oçomatli, „eins Affe") und das zwölfte Tageszeichen (malinalli) — denn an dieser Stelle tritt die oben besprochene Differenz zwischen der Götterreihe der Wochenanfänge und der der Tageszeichen ein — gehören den Pulquegöttern. Die Interpreten des Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A nennen den hier dargestellten Gott Pantecatl. Sahagun[1]) nennt den ersten und hauptsächlichsten der Pulquegötter Tezcatzoncatl und zählt weitere 12 Brüder oder Vettern von ihm auf, deren Namen meist Gentilbildungen von Ortsnamen hergenommen, sind, und unter denen der Name Pantecatl ebenfalls vertreten ist.

Ich habe über die Natur der Pulquegötter und die tiefere Bedeutung des Kultus derselben an anderer Stelle schon gesprochen[2]). Sie stehen in naher Beziehung zu den Regengöttern. Wie diese dem Erdreich, so geben sie dem Menschen Kraft und Stärke. Und wie der Regengott den Himmel mit Wolken überzieht, so verdüstern sie das Bewusstsein des Menschen. Auch Tezcatzoncatl ward, gleich Tlaloc, „der Henker, der Erwürger" genannt, und das Beil ist die Waffe der Pulquegötter, wie es die Tlaloc's ist. Auch an ihrem Tage endlich, gleich dem Tage ce quiahuitl, wo Tlaloc herrscht, steigen die Dämmerungsgestalten, die gespenstischen Weiber, die Cihua teteô zur Erde herab, die Kinder mit Krankheit (Epilepsie) schlagend und die Männer zur Unzucht und Sünde verleitend. Der Regengott wird Tlaloc, „Wein der Erde", genannt, und in den Sagen der Landschaft Meztitlan, die einer der zu Zeiten König Philipp's II. von Spanien eingeforderten Berichte uns erhalten hat, stellt der Pulquegott Ometochtli

[1]) Buch 1, cap. 22.
[2]) Zeitschrift für Ethnologie XX (1888), p. 25.

Digitized by Google

das zeitweilig von der Dürre und dem Tode überwältigte sprossende Leben der Natur dar. Darum fiel auch das Hauptfest der Pulquegötter in den Monat Tepeilhuitl, wo man den Berg- und Regengöttern Feste feierte. Doch wurden sie auch neben Mixcoatl, dem Gotte der Jagd, verehrt, unzweifelhaft wohl, weil sie das kraft- und muthgebende Getränk, das Getränk der Krieger darstellen, wie ja auch die starken Thiere, der Adler und der Tiger, ihre Symbole sind.

In den Bildern dieser Gottheiten ist die hervorstechendste Eigenthümlichkeit ein halbmondförmiger, an beiden Enden hornartig eingerollter Nasenring, der nicht nur in den Figuren der vorliegenden Codices zu sehen ist, sondern auch in dem Tezcatzoncatl des Sahagun-Manuskripts der Biblioteca Laurentiana zu Florenz, in dem Totochtin und dem Totoltecatl (beides ebenfalls und auch aus andern Quellen bekannte Pulquegötter) des Sahagun-Manuskripts der Biblioteca del Palacio zu Madrid, und sogar noch in der sehr entstellten Figur des *„Dios del vino"* auf dem Titelblatt zu Band I der Decadas des Herrera zu erkennen ist. Und wo dieser Nasenschmuck einmal fehlt, wie bei dem Macuiltochtli des Sahagun-Manuskripts der Biblioteca del Palacio zu Madrid, da ist wenigstens auf dem Schilde, den der Gott in der Hand hält, der goldene Halbmond dargestellt. Dieser Ring hat gewöhnlich die oben beschriebene und in den Figuren 122 und 124 sichtbare Form. Mitunter aber ist es auch ein einfacher Halbmond. So bei dem Tololtecatl des Manuskripts der Biblioteca del Palacio. Und andrerseits ist mitunter auch die untere Rundung noch reicher verziert, durch nach beiden Seiten sich schneckenartig einrollende Fortsätze. So habe ich es an dem Totochtin des Manuskripts der Biblioteca del Palacio gesehen, und noch schöner zeigt diese Form eine auf einem Stück Knochen eingeritzte Figur in der mexikanischen Sammlung des königlichen Museums für Völkerkunde zu Berlin. Der Ring wird in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio yaca metztli „Nasenmond", bezw. iyaca metz „sein Nasenmond" genannt.

Im Codex Borgia 26 trägt der Gott eine Art copilli, das aber, mit Fell überzogen, an der Stirnseite den Kopf eines

Digitized by Google

Affen trägt, also gleichsam aus Kopf und Leib eines Affen gebildet ist (Fig. 122). Bei der entsprechenden Figur des Vaticanus B (79) ist ein deutliches Xiuh huitzolli gezeichnet, das aber vorn an der Stirnseite ebenfalls einen Affen (?) oder Menschenkopf zeigt.

Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A ist der Gott mit riesigem Kopfputz geschmückt (Fig. 124), dessen Hauptbestandtheil eine grosse Bandschleife bildet, welche genau so gefärbt und genau so gebunden ist, wie die, welche in denselben Codices die Figuren Quetzalcoatl's tragen. Auch der spitze Knochen mit dem Blutstrahl erinnert an Quetzalcoatl, und die Ohrgehänge des Gottes haben dieselbe merkwürdige Form (tzicoliuhqui teocuitlatl in inacuch), die wir sonst nur an den Figuren Quetzalcoatl's und der ihm verwandten Gestalten bemerken. Im Codex Vaticanus B 7 trägt der Gott auch die spitze zweifarbige Mütze und den Federschmuck, den wir von den Figuren Quetzalcoatl's kennen — nur hier kombinirt mit dem Affen- (?) oder Menschenkopf vorn an der Stirnbinde. Und in der Figur des Aubin'schen Dokuments, die ganz ungeheuerlich aussieht in Folge der Verschmelzung des grossen Nasenrings mit der Nase, ist der Kopf von einer Schlange umwunden, ganz wie es die zahlreichen Steinbilder des Windgottes aufweisen. Quetzalcoatl's rother Guacamayoflügel ist an den Bildern der Pulquegötter überall deutlich zu erkennen. Nur sitzt er bei der Figur des Codex Telleriano Remensis nicht hinten am Nacken, sondern ragt gleichsam über den Kopfputz hervor. Er wird im Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio den Totochtin, den Pulquegöttern, ausdrücklich zugeschrieben: — y cueçal-uitoncauh qui mamaticac. Während sonst, endlich, die gewöhnliche Waffe der Pulquegötter das Steinbeil ist — itztopolli nennt es das Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio zu Madrid — so bei den Figuren der Codices Telleriano Remensis und Vaticanus A, bei dem Tezcatzoncatl und den andern Pulquegöttern der Sahagun-Manuskripte von Florenz und Madrid und bei den *Dios del vino* des Titelblatts zu Band I von Herrera zu sehen (vgl. Figuren 124a, 125), — hält in dem Aubin'schen

Digitized by Google

Dokument der Gott ein sichelförmiges Instrument in der Hand (Fig. 123), das unbestreitbare Aehnlichkeit hat mit dem chicoacolli, welches in den Bildern Durán's und Sahagun's die Waffe des Windgottes bildet.

In diesem Zusammenhang gewinnt der Mythus, den ich oben schon berührte, der in der Landschaft Meztitlan erzählt wurde, besondere Bedeutung. In diesem, an der Grenze der Huaxteca gelegenen Gebiet — ein Tierra caliente Gebiet, aus tief eingerissenen Schluchten und einer Vega mit abflusslosem See bestehend — wurden Ometochtli, der Pulquegott, ferner Tezcatlipoca und die grosse Mutter Erde Hueitonantzin, verehrt. Und dort erzählte man, dass Tezcatlipoca den Ometochtli erschlagen habe, mit dessen eigener Zustimmung, um ihn auf diese Weise unsterblich zu machen. Denn, wenn er nicht stürbe, so müssten alle die, welche Wein tränken, des Todes sterben; der Tod dieses Ometochtli sei aber nur wie der Schlaf eines Trunkenen gewesen; nachher wieder zu sich gekommen, sei er wieder frisch und gesund gewesen wie zuvor. Wenn dieser Mythus erfunden zu sein scheint, die besondere Natur des Rausches zu charakterisiren, so scheint doch gerade durch die Hereinbeziehung Tezcatlipoca's eine tiefere Bedeutung desselben angezeigt zu sein. Der Pulque und der ihm folgende Rausch symbolysiren das Absterben und das Wiedererwachen der Natur. Darum die besondere religiöse Bedeutung, die dem Weingenuss zugeschrieben ward, und die schweren Strafen (Todesstrafe), die auf den nicht privilegirten Weingenuss gesetzt waren. Andererseits ist aber auch in diesem Mythus eine Beziehung zu Quetzalcoatl, insbesondere dem Quetzalcoatl von Tula unverkennbar. Bekanntlich erliegt auch Quetzalcoatl den Umtrieben Tezcatlipoca's, und auch er prophezeit bei seinem Verschwinden, bezw. bei seinem Tode, dass er wiederkommen und sein Reich wieder antreten werde.

Nun liegt es mir ja fern, die Pulquegötter direct mit dem Quetzalcoatl zu identifiziren. Aber ich meine, es spricht sich in diesen beiderseitigen Sagen und in der vielfach übereinstimmenden Ausstattung der Figuren dieser beiden Gott-

Digitized by Google

heiten ein gemeinsamer landschaftlicher Zug aus. Sowohl Quetzalcoatl, wie der Quetzalcoatl von Tula, gehören dem Chichimekengebiet an, dem Hügellande im Norden und den Llanos, die im Osten und Norden, jenseits der hohen, das Thal von Mexiko im Osten begrenzenden Bergkette, sich dehnen. Und eben dieses Gebiet ist zweifellos die Heimath des Pulque. Noch heute ziehen sich daselbst endlos die Reihen von Magueyfeldern hin, und ganze Eisenbahnzüge führen täglich das dort erzeugte Getränk der Hauptstadt zu. In den alten Sagen wird berichtet,[1]) dass unter den Olmeca Huixtotin der Pulque erfunden worden sei. Mayahuel habe die Kunst gelehrt, den süssen Saft aus den Agaven zu gewinnen, und Pantecatl habe die Wurzeln gefunden, die die berauschende Kraft des Pulque steigern. Auf dem Berge Chichinauhyan („dem Ort der vier Hunde"), auch Popoçonaltepetl („der Berg des Schäumens") genannt, sei das erste Gelage gefeiert worden, und hier hätten sich die Cuexteca, das sind die Huaxteca, besonders durch Unmässigkeit hervorgethan, die seitdem auch keine Schambinde (maxtlatl) trügen. Die Olmeca Huixtotin sind ein Urstamm, der, wie erzählt wird, den Tolteken, den ersten Einwanderern, unmittelbar auf dem Fusse folgte, dann aber sich nach Osten wandte, und von dem die Anauaca-Mixteca, d. h. die Bewohner der atlantischen Tierra caliente, der alten Provinz Cuetlaxtlan, heute Cotastla genannt, und der Mistequilla abstammen. Nun ist natürlich nicht daran zu denken, dass die Alten die Erfindung des Pulque in die Tierra caliente verlegt haben sollten, denn in der Tierra caliente gedeiht die Magueypflanze nicht, die den Pulque liefert. Aber andere Sagen berichten, dass die Olmeca Huixtotin vor Alters am Berge Matlalcueye, dem Berge von Tlaxcala, gesessen hätten, und von dort durch die Teochichimeca, das sind die Tlaxcalteken, verdrängt worden seien. Und das ist nicht unglaublich. Denn ein immer weiteres Vordringen der nahuatlakischen Stämme in das Gebiet der Olmeca Huixtotin und der ihnen benachbarten Totonaca ist historisch bezeugt. Gerade das

[1]) Sahagun 10 cap. 29 § 12.

Digitized by Google

Gebiet zwischen dem Matlalcueye und den Bergen von Pachuca ist es nun aber, wie schon oben erwähnt, welches noch heutzutage das Hauptproduktionsgebiet des Pulque ist. So glaube ich, lässt sich die alte Sage mit den thatsächlichen Verhältnissen recht gut vereinen. Mit dieser Bestimmung stimmt auch überein, dass im Codex Fuenleal Camaxtli, der Chichimekengott, als Erfinder des Pulque genannt wird — *en que los chichimecas se ocuparon y no entendian sino en borracheras.*

Direct als toltekische Götter, als Diener des Quetzalcoatl von Tula, characterisiren sich die Pulquegötter nicht nur dadurch, dass der eine derselben Toltecatl, ein anderer Totoltecatl genannt wird, sondern auch durch die Kleidung. Bei der Beschreibung der Tolteken sagt Sahagun, dass sie Tücher getragen hätten, auf denen blaue Skorpione gemalt gewesen seien. Das Idol des Pulquegottes Totochtin aber, dessen Schmuck im Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio beschrieben wird, trägt als Hüftentuch ein colo-tlalpilli, „in welches Skorpione (statt Edelsteine) eingeknüpft waren" (colo tlalpilli ic motzinipilticac). Und in demselben Manuskript ist das Hüftentuch, welches Quetzalcoatl trägt (tentlapalli „am Rande roth gefärbt"), auch den Pulquegöttern Totoltecatl und Macuiltochtli zugeschrieben.

Eine etwas andere, aber auch verwandte Lokalität spricht sich in dem Namen aus, mit welchem in unseren Codices der Pulquegott bezeichnet wird, und in dem Schmuckgegenstand, der, wie ich oben anführte, das hervorstechendste und characteristischste Abzeichen der Pulquegötter bildet. Die Interpreten nennen, wie schon oben angeführt, den Pulquegott Pantecatl. Das ist derselbe Name, der in der oben angeführten Sage als der des Entdeckers der narkotischen Wurzeln genannt ist. Dieser Name besagt aber weiter nichts als der aus Pánuco, der Huaxteke. Der halbmondförmige Nasenring aber ist, wie ich gleich zu erwähnen haben werde, wie bei den Pulquegöttern, auch ein characteristisches Abzeichen der Erdgöttin Teteoinnan oder Tlaçolteotl. Und auch diese Göttin erscheint in gewisser Weise als eine huaxtekische, denn es wird von ihr berichtet, dass sie von den Huaxteken insbesondere verehrt

Digitized by Google

wird, während im Westen von Mexiko ihr Kultus unbekannt geblieben sei, und ihre Diener, die an ihrem Feste ihr bewaffnetes Gefolge bilden, sind als Huaxteca gekleidet. Nun kann es sich wiederum hierbei nicht um die eigentliche Huaxteka handeln. Das wäre ein fremdes Gebiet und gehört der Tierra caliente an, welcher der Pulque fremd ist. Aber mit den Huaxteca wurden in gewisser Weise confundirt die Bewohner von Meztitlan und der angrenzenden Distrikte, die auch Schulter an Schulter mit den Huaxteca gegen die mexikanischen Kriegsheere fochten und unter anderm König Tiçoc ziemlich ruhmlos heimschickten.[1]) Und hier sind wir in dem richtigen Gebiet. Hier sind wir den Llanos nahe, die die Heimath des Pulque bilden. Hier krystallisirte sich, wie oben angeführt, die uralte Sage, statt in der Person Quetzalcoatl's, in der Person Ome tochtli's, des Pulquegottes. Hier endlich wird neben dem Pulquegott und neben Tezcatlipoca die grosse Erdmutter verehrt, Hueitonantzin, die nichts anderes ist als die schon genannte Göttin Teteoinnan oder Tlaçolteotl.

Aus dem Zusammenhang, der zwischen dem Pulquegott und der letztgenannten Göttin besteht, erklärt es sich zweifellos auch, dass gelegentlich (Codex Borgia 45) an unserer Stelle nicht, wie sonst, ein männlicher Gott gezeichnet ist, sondern eine Göttin, und zwar eine Göttin, die in Ansehen, Tracht und Haltung in jeder Beziehung der, zwei Blätter weiter, in demselben Codex gezeichneten Göttin Teteoinnan gleicht. Nur ist das Gesicht nicht gelb, sondern roth gefärbt, wie beim Pulquegott, und der Kopfputz ist ein anderer, mehr an die Art erinnernd, wie in demselben Codex der Kopfputz des Sonnengottes gezeichnet ist.

Die Pulquegötter sind kriegerische Gottheiten, denn der Pulque ist das Getränk des Kriegers, *y los hombres que han bebido eran valientes,* wie der Interpret sich ausdrückt.[2]) Darum ist neben dem Gott das Symbol des Krieges dargestellt: Schild, Wurf-

[1]) Tezozomoc, Crónica mexicana, cap. 57.
[2]) Cod. Tell. Rem. II. 16.

Digitized by Google

brett und Speerbündel, und daneben auch die eigenthümliche Waffe Fig. 56, die wir bei Tepeyollotl und Huehuecoyotl fanden, und die gelegentlich auch bei Tezcatlipoca zu sehen ist. Und dem Gott gegenüber ist ein schreitender Tiger gezeichnet (Codex Borgia und Vaticanus B) oder ein Tiger und ein Adler (Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A. und Tonalamatl Aubin), bezw. ein in Tiger- und ein in Adlertracht einhergehender Krieger, der quauhtli-ocelotl, d. h. der Krieger. Im Codex Borgia 26 ist der Tiger vor einer Berghöhle gezeichnet, und auf der Spitze des Berges sind ein Paar blutige Magueydornen zu sehen. Die Berghöhle mag der Ideenassociation ihren Ursprung verdanken, die dem Mexikaner bei dem Bilde des Tigers sich bildete (vergl. Tepeyollotl). Und die Dornen mögen an dem Namen huitztli „Dorn" erinnern, ein Wort, mit welchem auch der frische Pulque (der „scharfe, prickelnde") bezeichnet ward.

Im Aubin'schen Tonalamatl sind neben dem Gott noch ein Pulquetopf, ein Gefäss mit Darbringungen (Fig. 126) und das Symbol des Himmels, Tag und Nacht, zu sehen (vgl. Fig. 52). Letzteres Symbol haben wir auch bei Quetzalcoatl angetroffen.

In dem Kapitel, in welchem Sahagun von der Bedeutung der Zeichen ce oçomatli handelt, ist kein bestimmter Gott genannt. Und was er angiebt, hat mehr Beziehung zu den Vorstellungen, die sich aus dem Namen des Zeichens (oçomatli „Affe") ergeben, als zu dem Gott, der in den Codices als Regent des eilften Zeichens genannt ist.

Als Herr der zwölften Woche ce cuetzpalin „eins Eidechse" und des dreizehnten Tageszeichens acatl „Rohr" erscheint ein sonderbarer Gott, den die Interpreten Itztlacoliuhqui nennen und als Herrn der Kälte, sowie als Herrn der Blindheit und der Sünde bezeichnen. In der Woche, in der er regierte, fürchtete man in keiner Sache die Wahrheit erkennen zu können und suspendirte deshalb die Gerichtssitzungen. Vor seinem Bilde steinigte man die Ehebrecher. —

Der Gott erscheint überall mit verbundenen Augen. In Codex Borgia 27 ist einfach ein Tezcatlipoca gezeichnet,

Digitized by Google

aber mit verbundenen Augen, und über der Stirn neigt sich ein Quetzalvogel herab (Fig 127). Aehnlich ist in der correspondirenden Stelle Cod. Vaticanus B. 6 ein nackter Gott, ohne Augen, gezeichnet, und mit Tezcatlipoca-Streifen im Gesicht. In der anderen Stelle des Vaticanus B. (Blatt 79) sieht man einen Gott, dessen Kopf ganz in ein weisses Tuch gehüllt ist, mit ausserdem noch über dem Auge markirter Binde. Ueber der Stirn auch hier wieder der Quetzalvogel. In Cod. Borgia 46 ist eine Figur ohne Hände und Füsse gezeichnet, das Gesicht (Fig. 128) mit einem weissen Tuche bedeckt, in dessen Mitte ein breiter schwarzer Streif herabzieht. Eine Binde über die Augen ist ausserdem noch angegeben. Der Kopf mit einer weiss und blauen Binde umgeben, und darüber eine Art Hut, derselben Färbung wie das das Gesicht verhüllende Tuch. Die Spitze des Hutes ist nach hinten gekrümmt und eingerollt. In dem Hute steckt ein in zwei Stücke gebrochener Pfeil. Die Codd. Telleriano Remensis und Vaticanus A haben wieder eine ausgeführte Figur, zur Hälfte weiss (d. h. weiss und roth gestreift), zur Hälfte schwarz gemalt.

Digitized by Google

Das Gesicht (Fig. 129) von einem ähnlichen zweifarbigen Tuch verhüllt, mit über den Augen markirter Binde. Der Kopf auch hier mit dem zweifarbigen, nach hinten eingekrümmten Hut bedeckt. Aber der First desselben ist mit hahnenkammartigen Zacken besetzt, und Todtenauge und Todtenzähne, — d. h. Messerschneide — sind an ihm angegeben. Im Hut steckt auch hier ein befiederter Pfeil. Eine Menge Bänder flattern nach hinten. Die Figur des Aubin'schen Tonalamatl schliesst sich der der letztgenannten Codices an, nur einfacher und gröber gezeichnet, Farbe einfach weiss und gestreift, und das Gesicht ohne Augen.

Der sonstige Ausputz des Gottes lässt sich kurzweg als Todessymbole oder Symbole eines Todesgottes charakterisiren. Dahin gehören der mit Federballen besetzte Speer, der im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A in der hahnenkammartigen Kapuze des Gottes angegeben ist, die Figur 121, das cuexcochtechimalli, welches in den letztgenannten beiden Codices, sowie im Aubin'schen Tonalamatl, an seinem Kopfputz angebracht ist, wie es in denselben Codices an gleicher Stelle die Figur des Todesgottes zeigt, endlich wohl auch das Steinbeil, das ihm im Aubin'schen Tonalamatl in die Hand gegeben ist. Andere Attribute, wie die mit Baumwolle versehene Spindel, das aus dem Ohrpflock heraushängende Band, das Bündel trockenen Grases (Besen), das er im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A in der Hand hält, endlich der halbmondförmige Nasenring, der in Figur 129 zu sehen ist, charakterisiren den Gott als Begleiter und Genossen der Tlaçolteotl.

Unter dem Beiwerk fällt am meisten in die Augen der Exkremente lassende und Exkremente fressende Mensch, der im Codex Borgia 27 und den entsprechenden Stellen des Codex Vaticanus B — die Stellen gehören der Götterreihe der Tageszeichen an — zu sehen ist. Wohl Symbol der Sünde, oder Namenshieroglyphe der Tlaelquani, der „Dreckfresserin", d. i. der Tlaçolteotl, der unten noch näher zu besprechenden Form der Erdgöttin Teteoinnan oder Toci. Der Königsstuhl, mit dem flammenden Beil darauf, der an derselben Stelle des

Digitized by Google

Codex Borgia noch daneben zu sehen ist, scheint ein Sinnbild der strafenden Gerechtigkeit, der Strafe, die den Sünder ereilt, zu sein. Im Codex Borgia 46 und Vaticanus B. sind zunächst vor dem Gott ein Pulquetopf und ein zu Boden stürzender Mensch zu sehen, die ohne Zweifel wohl die Sünde symbolisiren sollen. Und dem Gotte gegenüber das Bild Tezcatlipoca's, des Gottes, der die Sünde sieht und die Sünder straft. Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A sind an Stelle dessen die Bilder der gesteinigten Ehebrecherinnen angegeben, desgleichen im Aubin'schen Tonalamatl der gesteinigte Pulquetrinker und die gesteinigte Ehebrecherin.

Ich habe schon in meiner Arbeit über die Tageszeichen erwähnt[1]), dass sowohl der Name itztlacoliuhqui von Sahagun genannt wird, wie auch das eigenthümliche Ausstattungsstück, der nach hinten gekrümmte Hut, den hier der Gott der Sünde trägt, von Sahagun genau beschrieben wird. Der Name Itztlacoliuhqui, berichtet Sahagun[2]), bezeichne den *„dios de las heladas"*, den Gott der Fröste, den Gott der Erstarrung und Eisbildung. Den Hut, der den Namen dieses Gottes trägt, beschreibt er als — *„un capillo de pluma que estaba pegado á un hábito de pluma que tenia sus mangas y su cuerpo: la punta del capillo, que era larga, estaba hecha una rosca ácia atrás: tenia un lomo como cresta de gallo en la rosca"*. Den Hut trug, bei dem Feste Ochpaniztli, der Jüngling, der den Cinteotl, den Sohn der Toci, spielte. Und mit dem Hute verband er eine das Gesicht zweifelsohne vollständig verdeckende Maske, die aus der abgezogenen Schenkelhaut der am Feste zu Ehren der Göttin geopferten Frau hergestellt und mexayacatl genannt ward.

Also Cinteotl, der Sohn der Erdgöttin, das ist dieser Gott des Frostes, der Blindheit und der Sünde. Und in der That, die verwandtschaftlichen Beziehungen zur Erdgöttin sprechen sich ja schon in verschiedenen Stücken seiner Ausrüstung und in verschiedenen Symbolen dieses Gottes aus.

[1]) Zeitschrift f. Ethnologie, XX (1888) p. 27.
[2]) Sahagun 2, cap. 30.

Digitized by Google

Auch die Erdgöttin heisst Tlaçolteotl, „die Göttin der Liebe, d. h. der sündlichen Liebe", und auch bei ihr treffen wir die Angabe, dass man vor ihrem Bilde die Ehebrecherinnen steinigte.

Wie lassen sich aber die anderen Angaben über den Gott mit dieser Bestimmung vereinen? Und was für einen Sinn hat diese ganze bizarre Gestalt?

Die alten Mexikaner waren gewohnt, in ihren Gottheiten zwei Seiten anzuerkennen, eine wohlthätige und eine furchtbare Macht; und es war die letztere, die in dem Empfinden und Vorstellen der Mexikaner überwog. Die allernährende Maisgöttin verursacht Hungersnoth im Lande, die Sonne ist das vom Dunkel verschlungene Licht. Fast meint man, dass sie keine freundliche Erscheinung sich vorzustellen im Stande waren, ohne alsbald in ihr Gegentheil sie verkehrt zu sehen. So ist denn auch die Erde — das kann man an den verschiedenen Wandelungen der Erdgöttin deutlich verfolgen — viel weniger die Allgebärerin, als die starre harte Kruste, das das Leben vernichtende Gestein. Der Sohn der Urältermutter Toci kann daher nichts anderes sein als der harte, der feste, der scharfe Stein, das Sinnbild des Erstarrens, der Inbegriff des Verschlossenseins. Wie aus diesen Begriffen sich die Vorstellung eines Gottes der Fröste, und der Blindheit und der Verblendung entwickeln konnte, brauche ich nicht weiter klar zu legen.

Dass der Stein der Grundbegriff des Gottes dieses Zeichens ist, das beweist nicht nur der Name itztlacoliuhqui „der scharfe, gekrümmte", dessen hieroglyphischer Ausdruck gewissermassen nur sein eigenthümliches Attribut, der nach hinten gekrümmte und eingerollte Hut, ist, das beweist auch der Zusammenhang, in welchem dieser Gott mit Tezcatlipoca gesetzt wird. Wir haben schon gesehen, dass an mehreren Stellen unserer Kalender ein Tezcatlipoca mit verbundenen Augen für Itztlacoliuhqui eintritt. Und anderwärts treffen wir den echten Tezcatlipoca mit dem gekrümmten und eingerollten Hut itztlacoliuhqui. So an zwei hervorragenden Stellen — Codex Borgia 65 und Codex

Digitized by Google

Bologna 12 — wo Tezcatlipoca als Regent des Nordens genannt ist. Tezcatlipoca aber ist, das prägt sich namentlich in seinen Festen aus, so recht eigentlich das Sinnbild der Dürre, der Trockenheit, des noch nicht Eingesetzthabens des Regens, und des Aufhörens der Regenzeit.

Dass endlich der harte, feste, mit dem Gott dieses Zeichens gemeint ist, das giebt sich auch deutlich in den Bemerkungen kund, mit welchen Sahagun in dem betreffenden Kapitel sich über die Bedeutung des Zeichens ce cuetzpalin äussert. Er sagt, die unter diesem Zeichen Geborenen würden harte, kräftige Leute (*muy esforzados, nervosos y sanos del cuerpo*). Kein Fall thut ihnen Schaden, gleichwie eine Eidechse, die von oben herabfällt, sich keinen Schaden thut, sondern gleich weiter läuft.

Wie kommt nun aber der Gott des Steins dazu, als Gott der Sünde erklärt zu werden? — Ein mit dem biblischen Sprachgebrauch Vertrauter dürfte antworten: „Verstockung, Verhärtung, das ist die Sünde". Ich glaube, die Gedanken der Mexikaner bewegten sich in anderen Bahnen: — Gesteinigt wurden die Ehebrecher, mit dem Knüttel erschlagen die unbefugten Pulquesäufer. Darum wurden in der Sprache die Worte tetl „Stein" und quahuitl „Knüttel" einfacher Ausdruck für Strafe — ic tepan coliui y uey tetl, y uey quauitl, auh in ilhuicatl ic nanatzca, auh in tlalli olini lautet eine Phrase bei Olmos, die er übersetzt: *„da dios pestilencia y contrarios tiempos"*, die aber in Wirklichkeit lautet: — „da auf ihn wirbelt seinen grossen Stein, seinen grossen Knüttel (der Gott), und der Himmel kracht und die Erde bebt". Und darum ist auch der Gott des Steins ganz selbstverständlich der, welcher die Ehebrecher straft.

Ich habe vorhin erwähnt, dass die eine Figur Itztlacoliuhqui's, die, zu welcher der Kopf Fig. 128 gehört, die Figur des Codex Borgia 46, ohne Gliedmassen gezeichnet ist, ein unter einer Decke verhüllter Rumpf und darauf der Kopf. Unter den 13 Gottheiten der Mexikaner, die Boturini im Anfang seiner *„Idea de una Nueva Historia general de la America Septentrional"* aufführt, nennt er einen Teotlacanex-

Digitized by Google

quimilli, der der Patron der Bastarde und von der *„Diosa Venus que diximos rustica y deshonesta"* begleitet gewesen sei. Das Wort Teotlaca nexquimilli erklärt er als *„Vulto ciniento, vulto de obscuridad, y neblina, ò dios sin pies, ni cabeza"*. Und zum Schluss scheint er ihn zu identificiren mit Tlaltèuctli *„dios que vengaba con rigorosas penas los adulteros"*. Tlaltèuctli heisst aber „Herr der Erde", „Gott der Erde".

Auf den Erdgott folgt, als Patronin der dreizehnten Woche (ce olin, „eins Bewegung"), bezw. des vierzehnten Tageszeichens (ocelotl, „Tiger"), die Göttin, die von den Interpreten Tlaçolteotl, „Göttin der Liebe", oder auch Ixcuina, „die mit dem doppelten Gesicht", oder Tlaelquani, „die Schmutzfresserin", genannt wird. Den Namen Tlaçolteotl erklärt der Interpret *Diosa de la vasura y desverguënza*, und Boturini bezeichnet die Göttin direct als *Venus deshonesta, plebeya y abominable*. Der Begriff „Sünderin" liegt allerdings in dem Worte Tlaelquani. Trotzdem dürfte die Göttin eher als Juno, denn als Venus zu bezeichnen sein. Vor ihrem Bilde steinigte man die Ehebrecherinnen. Und diejenigen, welche sich in diesem Punkte vergangen hatten, waren genöthigt zu ihren Priestern zu gehen und dort ihre Sünden zu beichten[1]). Nach mexikanischer Auffassung wurden sie aber durch diese Beichte ihrer Sünde vollständig quitt, straflos auch der weltlichen Gewalt gegenüber. Darum gibt der Interpret an, dass die Göttin die Ehebrecher beschütze. Verehrt wurde die Göttin nach Sahagun hauptsächlich von den Mixteca und Olmeca — d. h. nach seiner Nomenklatur von den Bewohnern der atlantischen Golfküste — und von den Cuexteca, d. i. den Huaxteca, während im Westen, in Michoacan, ihr Kultus ganz unbekannt geblieben sei.

Ich habe oben in den Figg. 10—12 einige Bilder dieser Göttin gegeben. Sie ist in der Regel mit den beiden über der Stirn wie Hörner aufrecht stehenden Flechten — der bekannten altmexikanischen Weiberfrisur — abgebildet, das Haar ausserdem durchflochten mit einem baumwollenen Band, in

[1]) Vergl. Sahagun 1, 12.

Digitized by Google

welchem gewöhnlich ein Paar Spindeln stecken. Ein ähnliches Band hängt aus der Oeffnung des Ohrpflocks heraus. Die Partie um den Mund, mitunter auch die Nasenspitze einschliessend, ist mit einer Lage schwarzen Kautschuks bedeckt, und in der Nase trägt sie, im Codex Borgia regelmässig und auch sonst gewöhnlich, den halbmondförmigen Nasenring, den wir bei Pantecatl kennen gelernt haben. Vergl. die Fig. 130, die im Codex Telleriano Remensis II, 9 gegenüber der Chalchiuhtlicue gezeichnet ist, und Fig. 131 aus Codex Borgia 27.

Die Göttin ist unzweifelhaft im Wesen ident der allverehrten Göttin, die den Namen Teteo innan („Göttermutter") oder Toci („unsere Grossmutter") führt, und diese wiederum der Tonantzin, der grossen Erdmutter, deren Namen wir an den verschiedensten Stellen des Landes begegnen. Sahagun freilich beschreibt die beiden als zwei verschiedene Göttinnen, und im Manuskript der Biblioteca Laurentiana sind auch eine besondere Teteo innan und eine besondere Tlaçolteotl abgebildet. Beide stimmen aber in der Bemalung und in wesentlichen Stücken ihres Ausputzes (der baumwollenen Kopfbinde und dem Besen, den sie in der Hand führen) überein. Und in der im übrigen sehr vollständigen Götterliste des Sahagun-Manuskripts der Biblioteca del Palacio (inic. v. parapho ypan mitoa in quenin mochichiuaya yçeçeyaca teteu) ist zwar Teteu y nân mit ihrem Putz geschildert, aber eine besondere Tlaçolteotl fehlt.

Die Bilder aber der Tlaçolteotl oder Ixcuinan, wie die Interpreten die Göttin an dieser Stelle nennen, die hier der dreizehnten Woche präsidirt, entsprechen in jeder Beziehung den Beschreibungen, die die Historiker von der oben genannten Erdgöttin entwerfen, und entsprechen auch in den wesentlichsten Stücken dem Bilde, welches im Codex Vaticanus A und Codex Telleriano Remensis von der Teteoinnan oder Toci, der am eilften Jahresfeste (Ochpanitzli) gefeierten Göttin, gegeben ist. Wir sehen die Tlaçolteotl hier (im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A, und auch im Aubin'schen Dokument) mit weissen Federballen beklebt und in die abgezogene Haut des Opfers gekleidet (vgl. Figg. 132

Digitized by Google

und 133), ganz wie die Toci, die an ihrem Fest durch einen Priester repräsentirt ward, der mit der abgezogenen Haut einer zu Ehren der Göttin geköpften Frau einherging, und deren Diener nach Durán die Namen iztac tlamacazcauh und itlilpotoncauh führen, d. h. „ihr weisser Diener" und „ihr mit Federn beklebter". Die Göttin Toci selbst wird von dem Interpreten[1]) „Göttin der Sünde" genannt: „Suchiqueçal *fué la primera que pecó, y aqui* (d. h. an diesem Fest, dem Ochpaniztli, dem Fest der Toci) *la llaman* Yzpapalotle, *Diosa de la vasura ó peccado.* Und ihr Hauptfest charakterisirt sich einfach als Sündentilgungs- oder Unheilaustreibungsfest: „Ochpaniztli *se interpreta alimpiamento, y así en este mes barrian todos particularmente sus casas y los caminos. . . . La razon de este alimpiamento era, porque tenian creido, que haciendo aquella ceremonia se yrian todos los malos del pueblo.*"

Die Göttin des Reinigungsfestes wird „Mutter der Götter" (Teteo innan), „Herz (d. h. Inneres) der Erde" und „unsere Ahne" (Toci) genannt[2]) — Als Göttin der Erde ist sie Göttin der Pflanzen. Den letzteren opferte man an ihrem Feste und brachte sie nachher in ihren Tempel[3]). Insbesondere aber ist sie Göttin der heilsamen Kräuter und der Medizinen. Die Aerzte, die Hebammen, die Medizinleute jeglicher Art, die Looswerfer, die aus dem Wasserspiegel prophezeien, die Fädchenknüpfer und die, welche Würmer und Steinsplitter aus dem leidenden Theil saugen, bis auf die Hydrotherapeuten, waren ihre besonderen Verehrer. Als Patronin der letzteren wird sie Temazcalteci, „die Grossmutter der Dampfbäder", genannt[4]).

Mit dem Begriff der Erde verbanden sich dem Mexikaner aber noch gar mancherlei andere Vorstellungen. Die Erde ist die alte, die unter dem Himmel sich hinstreckt, die Gemahlin des Himmels, die erste Frau. Als solche Repräsentantin der Weiblichkeit und weiblicher Thätigkeit. Spindel und Webe-

[1]) Codex Telleriano Remensis I, 2.
[2]) Sahagun I, cap. 8, Ueberschrift.
[3]) Cod. Tell. Rem. I, 2.
[4]) Sahagun l. c.

Digitized by Google

geräth sind ihr stehendes Symbol, aus der gesponnenen Baumwolle, dem Webematerial, ist ihre Kopfbinde und ihr Ohrschmuck gefertigt. An ihrem Feste sitzt die Göttin, bezw. die sie repräsentirende, zum Opfer für sie bestimmte Frau, am Webstuhl und bringt das selbstgesponnene Gewebe zu Markt. Und wenn, wie eben angegeben, Toci als besondere Patronin der Aerzte, der Wahrsager und der Zauberer galt, so hängt auch dies mit ihrer Natur, als des Weibes *κατ' ἐξοχήν*, der ersten Frau, zusammen. Denn, wie im Codex Fuenleal erzählt wird, als die Götter den ersten Mann und die erste Frau schufen, befahlen sie ihnen das Land zu beackern, und ihr zu weben und zu spinnen, und es sollten von ihnen die *macehuales* (das gemeine Volk) geboren werden, und sie sollten nicht feiern, sondern immer arbeiten, und (fährt der Chronist fort) — *à ella le diéron los dioses çiertos granos de mahiz, para que con ellos ella curase, y vsase de adeuinanças y hechizerias, y ansi lo vsan oy dia á facer las mugeres.*

Insbesondere aber ist diese Göttin die deflorirte Frau. Wohl weil man bei ihr an das hohle Erdinnere dachte, oder weil sie eben die erste verheirathete Frau ist. Dem Mexikaner verbanden sich die Begriffe Durchlöcherung und Defloration. Für beides dient dasselbe Wort xapotla. Ein Loch ist daher das Schildemblem der Göttin (y chimal teucuitlaxapo, „ihr Schild mit einem goldnen Loch versehen"), und ein Loch trägt sie auf dem Kopfe, wie der merkwürdige Ausdruck in dem aztekischen Manuskript lautet (tlaxapochtli incontlaliticac). In der Zeichnung sieht man auch über der Kopfbinde eine nach vorn ausgehöhlte Kugel, von welcher nach hinten der Federbusch herabhängt. Aus dem spanischen Text freilich ist dieses merkwürdige Verhältniss nicht zu erkennen. Denn von dem Kopfschmuck ist dort gar nichts gesagt, und der Schild ist mit den Worten beschrieben: — *una rodela con una chapa de oro redonda en el medio* —, d. h. also mit einer goldenen Scheibe, während ohne Zweifel stehen musste: „mit einer goldenen vertieften oder durchlöcherten Scheibe".

Als Patronin der deflorirten Frau heisst sie eben Tlaçolteotl, „Göttin der Liebe", und Tlaelquani, „Sünderin", und

Digitized by Google

wird sie die erste und vornehmste der Cihuateteo, der „Göttinnen“ *κατ' ἐξοχήν* oder Cihuapipiltin, „Fürstinnen“, genannten Wesen, von denen unten noch weiter die Rede sein wird. Aber auch Patronin der verheiratheten Frau und Hüterin der Ehe, die von dem versöhnt werden muss, der gegen die Heiligkeit der Ehe verstossen.

Das tiefe Erdinnere ist ferner der Sitz der Dunkelheit und der Nacht. Darum begleiten Nachtvögel und Symbole des Monds und der Nacht ihr Bild. Bei ihrem Feste bilden nächtliche Scenen, nächtliche Kämpfe (moyoalicali) eine bedeutsame Rolle. Sie selbst wird von dem Interpreten Gemahlin des Höllenfürsten genannt.

Endlich ist die Erde auch das Reich des Feuers, der Sitz des Vulkanismus. Und dies ist es, scheint es, die besondere Form, in der die Göttin in Texcoco, und wohl auch anderwärts gedacht ward. Sie verursacht die Erdbeben, berichtet Durán. Wenn am Feste Ochpaniztli der mit der abgezogenen Haut des Opfers bekleidete Priester vom Blute trinkt, so krümmt er sich vor Schmerz, und die Erde bebt. Das wurde, wie Durán berichtet, von Allen empfunden und geglaubt. Darum ist das Zeichen der vorliegenden dreizehnten Woche ce olin „eins Bewegung“ ihr passendes Symbol. Auh in tlalli olini „und die Erde bebt“, heisst es bei Olmos. Das Zeichen olin ist in den historischen Berichten eine bekannte Hieroglyphe für Erdbeben.

In einer Sage, die der Codex Ramirez uns aufbewahrt hat, und die auch im Durán sehr ausführlich berichtet wird, wäre Toci eigentlich die Tochter des Königs Achitometl von Culhuacan (d. h. nach dem Sprachgebrauch des Codex Ramirez, des Königs von Texcoco), gewesen. Auf Geheiss Huitzilopochtli's hätten die Mexikaner dieselbe von den Texkokanern erbeten, auf dass sie Grossmutter ihres Gottes, des genannten Huitzilopochtli's, würde, hätten sie aber dann geopfert und geschunden. Und dieses Mädchen sei von der Zeit an als Grossmutter Huitzilopochtli's verehrt worden. Diese Sage weist also auf Texcoco als die Heimath der Toci hin, und dazu stimmt, dass Durán, der in Texcoco

Digitized by Google

zu Haus war, uns verhältnissmässig mehr über die Göttin zu sagen weiss, als Sahagun. Texcoco aber war, wie wir gesehen haben, auch das Vaterland Tezcatlipoca's. Wir werden nicht fehlgehen, wenn wir annehmen, dass die besonderen Tendenzen, welche in dieser Gottheit sich geltend gemacht haben, auch in der Gestalt der Toci wiederzufinden sind.

Als Göttin des Erdfeuers, des vulkanischen Feuers, tritt die Toci gleich den anderen Feuergöttern, als Kriegsgöttin auf. „*Madre de la discordia*" „Mutter des Streits" wird sie im Codex Ramirez und im Durán genannt, und mit Waffen in der Hand erscheint sie. Der Kampf bildet an ihrem Feste eines der wesentlichsten Elemente der Schaustellung. Mit Ballen von cempoal xochitl (Tagetes erecta), von pachtli (Tillandsia usneoïdes) und Nopal-(Cactus-)stengeln kämpfen die Hebeammen und die Medizinweiber mit einander[1]). Die Göttin selbst steigt, mit dem kriegerischen Gefolge ihrer Huaxteken, in der Nacht vom Tempel herunter und schlägt den Ansturm der bewaffnet andringenden Krieger der Stadt ab. — moyohual icali „sie kämpft in der Nacht" wird diese Cärimonie genannt[2]). Die Feinde *κατ ἐξοχήν*, kriegsgefangene Tlaxcalteken, wurden an ihrem Feste vor dem Cihuateocalli, dem Tempel der Göttin, mit Pfeilen erschossen[3]). Und das Fest endete damit, dass man an der feindlichen Grenze, d. h. an der Grenze gegen Tlaxcala am Berge Popotltemi den mexayacatl, das Stück Schenkelhaut, aus dem die Maske für Cinteotl Itztlacoliuhqui gearbeitet gewesen war[4]), deponirte[5]).

Ich erwähne noch, dass der Interpret die Göttin als „Herrin des Salzes" bezeichnet. Damit meint er wohl die von den Leuten der atlantischen Tierra caliente, von den Olmeca Huixtotin, verehrte Göttin. Denn Huixtocihuatl ist die Göttin des Salzes.

Die Göttin Tlaçolteotl ist im Codex Borgia in doppel-

[1]) Sahagun 2, cap. 30.
[2]) Durán II, p. 188.
[3]) Durán Trat. I., cap. 62.
[4]) Vgl. oben p. 646.
[5]) Sahagun 2, cap. 30.

Digitized by Google

farbiges, halb roth, halb schwarz gefärbtes Gewand gekleidet, aus Enagua (cueitl) und quechquemitl bestehend — letzteres ein vorn und hinten als dreieckiger Zipfel herunter hängender Schulterüberwurf, wie ihn noch heute die Weiber in der Huaxteca und in angrenzenden mexikanischen Distrikten tragen. Hier ist also die Göttin die echte Tlaçolteotl, die von den Huaxteca verehrte, oder die Hueitonantzin von Meztitlan. Als Verzierung sind auf beiden Kleidungsstücken grosse gelbe (goldene) Halbmonde angebracht. (Fig. 135.) Ein huipilli (Weiberhemd) trägt die Göttin nicht, und die hinten verknotete Schnur, welche die Enagua um die Hüften festhält, ist auf der Schleife mit einem als Vogelkopf ausgearbeiteten Knopf geschmückt, wie er sich bei den männlichen Gottheiten zum Festhalten des um die Hüften geschlungenen und hinten verknoteten Gürteltuches[1]) oder zum Festhalten der Maxtlatl-Schleife angegeben findet. In Codex Vaticanus B 28 fehlt auch das quechquemitl, die Enagua ist sehr kurz, und der Knoten der Gürtelschnur wird hinten durch einen Knopf festgehalten.

Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A hat die Göttin die gewöhnliche Tracht, huipilli und Enagua. Aber die letztere ist ebenfalls ziemlich kurz und besteht an der vorliegenden Stelle aus Streifen gefärbten Leders mit angenähten Schneckengehäusen, und hinten hängt über der Enagua noch ein Schurz, der in gleicher Weise aus Lederstreifen mit Schneckengehäusen am Ende gebildet ist. An letzterem sitzt oben als Knopf ein Todtenkopf auf. Dieser Schurz entspricht genau dem, was Sahagun[2]) bei der Tracht der Ilamatecutli beschreibt und als citlalin icue „Sternengewand" bezeichnet: — *„encima de las enaguas ponianle otras enaguas de cuero cortadas y hechas correas por la parte de abajo, y de cada una de las correas*

[1]) Ueber die Art der Befestigung dieses Tuches vgl. die Beschreibung der zum Schmuck der verschiedenen Götter gehörigen Gewänder, welche Motecuhzoma dem nahenden Cortes als Geschenk entgegen geschickt (Sahagun 12, cap. 4): — *„llevaban tambien una manta rica. — esta manta se ponia por la cintura, atada por las esquinas al cuerpo: sobre esta manta iba una medalla de mosaico, atada al cuerpo sobre los lomos"*.

[2]) Sahagun 2, cap. 36.

Digitized by Google

llevaba un caracolito colgado. A estas enaguas llamabanle citlalin icue (— oder citlallicue, im Text steht verderbt citlallxicue), *y á los caracolitos llaman* cuechtli: *cuando iba andando esta muger, los caracolitos se tocaban unos con otros, y hacian gran ruido que se oía lejos.*" — Das citlallicue schreibt auch das Sahagun-Manuskript von Madrid der Teteoinnan zu (cuechtli inicue in imitoa çitlallicue). Aber in den Abbildungen Sahaguns ist dasselbe nicht deutlich zu erkennen.

Das citlallicue ist übrigens, gleich dem quechquemitl, und gleich dem halbmondförmigen Nasenring huaxtekischer Trachtbestandtheil (bezw. zur Tracht von Meztitlan? gehörig). Denn die Huaxteca trugen, wie Tezozomoc berichtet[3]) — *„en la cinta como sonajeras que llaman* cuechtli, *que resuena como cascabel bronco, para poner más espanto*".

Auf dem Rücken trägt die Göttin unserer Kalender, und ebenso die Teteoinnan, welche in denselben Codices das achte Jahresfest, Ochpaniztli, das Fest der Besen, darstellt, ein Banner (Fig. 134), das fast wie ein am Pfahl befestigtes, in Arbeit befindliches Gewebe aussieht. Auf ihm sind dieselben goldenen Halbmonde angebracht, wie auf den Gewändern der Göttin des Codex Borgia.

Im Aubin'schen Tonalamatl sind die abgezogene Menschenhaut, in die sie gekleidet ist, und die weissen Federbüschel, mit denen die Hände beklebt sind, sehr deutlich markirt. Auf der Enagua ist auch hier eine Reihe Halbmonde zu sehen. Und auf ihrem Rücken oder hinter ihrem Nacken hängend ist ein Todtenkopf angegeben, der mit Federkopfschmuck und der baumwollenen Kopfbinde der Göttin geschmückt ist.

In der Hand hält die Göttin im Codex Telleriano Remensis I. 5 und Codex Vaticanus A 67, wo sie zur Bezeichnung ihres Festes, des achten Jahresfestes, steht, ihr Symbol, den Besen, und in der anderen Hand Schild und Speerbündel. Im Codex Telleriano Remensis II. 18 dagegen und der entsprechenden Stelle des Vaticanus A ein Gefäss, aus dem ein Menschenkopf, ein Herz, der Schwanz einer Schlange und eine

[3]) Crónica Mexicana, cap. 29.

Digitized by Google

Edelsteinkette herausragen. Im Aubin'schen Tonalamatl ein Gefäss, in welchem ein Herz, eine Hand und eine Feder sichtbar sind.

Der Göttin gegenüber sieht man im Codex Borgia 27 und den entsprechenden Stellen des Vaticanus B einen Tempel mit dunkler Thüröffnung und darin eine Eule, die wohl das dunkle Haus der Erde bezeichnet. Im Codex Borgia 47 hat der Vogel mehr das Ansehen eines cozcaquauhtli, und es ist ausser dem Tempel noch eine Feuerschlange gezeichnet.

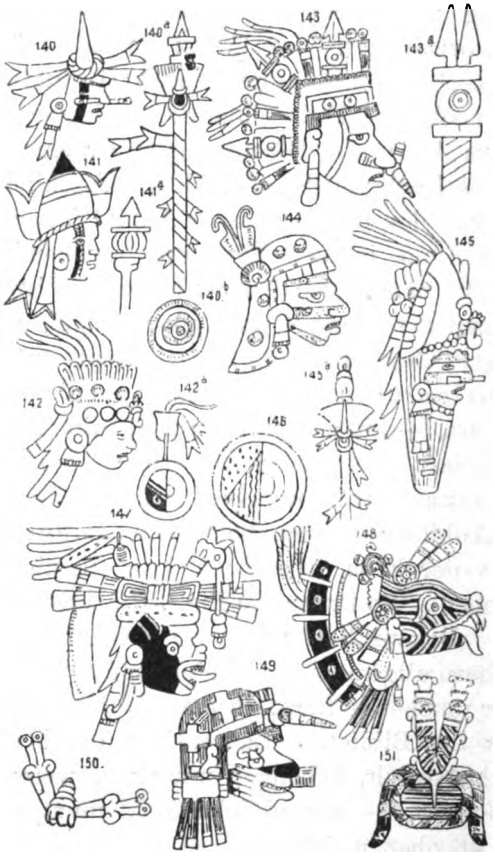
Im Codex Vaticanus A ist der Göttin gegenüber eine in das dunkle Gefieder eines Nachtvogels gekleidete menschliche Gestalt dargestellt, die von den Interpreten als Abbild Tezcatlipoca's erklärt wird, und in der That den rauchenden Spiegel am Kopfschmuck trägt. In dem Aubin'schen Tonalamatl endlich sieht man den Tempel und einen Vogel, der den rauchenden Spiegel Tezcatlipoca's am Kopf trägt, — ganz ähnlich dem Chalchiuhtotolin Tezcatlipoca's, der auf Blatt 17 dargestellt ist, — ausserdem aber noch die merkwürdige Figur 137, die fast wie ein olin aussieht, gebildet von dem Windgott Quetzalcoatl und einer, wie es scheint, weiblichen Figur. Die Abbilder und Symbole Tezcatlipoca's könnten die Dunkelheit der Erde, aber auch das vulkanische Feuer bedeuten (siehe oben). Soll man die Fig. 137 als Symbol des Erdbebens deuten? Bekanntlich wird das Zeichen olin in den historischen Büchern allgemein verwendet, um Erdbeben zu bezeichnen. Und der rauchende Berg, Popocatepetl, wird im Sahagun-Manuskript der Biblioteca Laurentiana durch das Bild Quetzalcoatl's dargestellt, behangen mit einem weissen Kautschuk betropften Papier, — die übliche Bekleidung der Berggötter. (Vgl. Fig. 46 oben p. 539.)

Patron der vierzehnten Woche ce itzcuintli „eins Hund" und des fünfzehnten Tageszeichens quauhtli „Adler" ist die merkwürdige Figur Xipe's, „des Geschundenen", nach Durán auch Totec „unser Herr" und Tlatlauhqui Tezcatl „der rothe Spiegel" genannt — des Gottes, der in die abgezogene Haut des Opfers gekleidet einherging, und dem das zweite

Digitized by Google

Monatsfest, Tlacaxipehualiztli „das Menschenschinden" gefeiert ward.

Ich gebe die Figur dieses Gottes zunächst in der Gestalt, wie er im Codex Vaticanus A zur Bezeichnung des zweiten Jahresfestes, Tlacaxipehualiztli, abgebildet ist (Fig. 140).



eine Zeichnung, mit der die, natürlich stark degenerirten, Abbildungen der Sahagun-Manuskripte (Fig. 141) im Wesentlichen übereinstimmen. Der Gott trägt hier die spitze Mütze mit den flatternden Bändern, die sein besonderes Abzeichen ist, und die in der Regel auch die hieroglyphische Bezeichnung seines Festes, des zweiten Jahresfestes, bildet (vgl. Fig. 120 oben p. 531). Im Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio wird dieselbe yopitzontli genannt — yyopitzon contlaliticac icpac maxaliuhqui. Die Bänder gehen in divergirende Zipfel aus, wie auch die Enden der Schambinde des Gottes, und sie ist roth und weiss gefärbt, wie der Stab, den er in der Hand hält und wie der Federbehang seines Schildes. Der Gott ist in die abgezogene Haut des Opfers gekleidet, (comaquitica yn euatl yyeuayo tlacatl), die durch gelbe Farbe (Todtenfarbe) von der rothen Körperfarbe des Gottes sich abhebt. Um die Hüften hat er

Digitized by Google

ein kurzes frauenrockartiges Gewand gegürtet, das aus dachziegelartig übereinanderliegenden grünen Schuppen sich zusammensetzt, — wohl ursprünglich aus grünen Zapoteblättern gedacht, denn tzapocueitl bezw. itzapucue sein „Zapoteweiberrock" wird es im Sahagun-Manuskript bezeichnet. Grüne Zapoteblätter spielten auch bei seinem Fest eine Rolle. Aus ihnen wurden Sitze aufgeschüttet für die in der Gestalt des Gottes von Haus zu Haus ziehenden Krieger.[1]) Für das Idol wird dieser Rock indess aus grünen Schmuckfedern gefertigt, *que hacian unas bandas por todas ellas que parecia como enverdugado*[2]) d. h. er umgab die Hüften wie ein Wulst. In der Hand hält der Gott an dieser Stelle Schild und Speerbündel und den Rasselstab, den wir gleich noch besprechen werden.

Als Patron der vierzehnten Woche erscheint er im Codex Vaticanus A (Fig. 142) fast in der Gestalt des Sonnengottes, auch wie dieser (auf Blatt 25 desselben Codex) einen blaugefiederten Vogel (Xiuhtototl? oder Wachtel?) in der einen, Schild- und Speerbündel in der andern Hand haltend. An Xipe erinnern nur die Hände der abgezogenen Menschenhaut, die neben seinen Händen herunterhängen, und die Gestalt des Banners (Fig. 142a.). Auch trägt er das kurze unterrockartige grüne Zapotegewand, das wir oben erwähnten, und auf seinem Schilde ist die eigenthümliche Zeichnung zu sehen, die wir gleich noch besprechen werden.

Characteristischer ist sein Gesicht in Codex Borgia 48 (Fig. 143) und der entsprechenden Stelle auf Blatt 35 des Vaticanus B. Man sieht hier den offenen Mund — moten maxaloticac, nennt dies das Manuskript der Biblioteca del Palacio — und die breiten rothen Streifen über die ganze Länge des Gesichts, die das Bild dieses Gottes so eigenthümlich gestalten. Als Nasenpflock trägt er hier gewissermassen eine verkleinerte Ausgabe des Yopitzontli, seiner spitzen Mütze. Auf dem Haupt trägt er eine mächtige Federperrücke, in der

[1]) Sahagun 1. 18.
[2]) Sahagun 9. 15.

Digitized by Google

Rasselstäbe stecken. Der grüne Zapoterock fehlt. Ebenso fehlt die Menschenhaut.

Im Aubin'schen Tonalamatl weisen Gesicht und Kopfputz keine bemerkenswerthen Besonderheiten auf. Aber die sich über seinen Gliedern runzelnde abgezogene Menschenhaut ist deutlich markirt. Er trägt eine Art Gürtel aus Zapoteblättern, und ist auch hier auf Zapoteblättern sitzend dargestellt. Auf dem Rücken trägt er ein Banner, und der Schild zeigt dieselbe eigenthümliche Zeichnung, wie bei dem Xipe der dieser Woche entsprechenden Stelle des Vaticanus A.

Im Codex Borgia 28 endlich und auf Blatt 78 des Vaticanus B, wo der Gott der Patron des fünfzehnten Tageszeichens ist, erscheint er einfach als Tlatlauhqui Tezcatlipoca, als rother Tezcatlipoca. (Fig. 144). Kopf und Nacken sind mit einer rothen, mit Federbällen besetzten Kaputze bedeckt. Keine Menschenhaut, kein Zapoterock. Und in der Hand hält die Figur einen abgerissenen menschlichen Unterarm, wie einen gleichen der schwarze Tezcatlipoca in der Hand hält, der auf Blatt 1 des Codex Fejérváry abgebildet ist. — Aber an der den beiden angeführten entsprechenden anderen Stelle des Vaticanus B, auf Blatt 5, wo es sich ebenfalls um den Patron des fünfzehnten Tageszeichens handelt, ist wieder ein richtiger Xipe gezeichnet, mit dem offenen Mund, dem erloschenen Auge, einem Nasenpflock wie in Fig. 143 und hinten am Kopfputz eine Art yopitzontli, aber ähnlicher der Fig. 121[1]), dem cuexcochtechimalli, die ich bei dem Ausputz der Todesgötter erwähnt habe.

Der Gott kehrt in unsern Kalendern noch einmal, als Patron der zwanzigsten Woche wieder, daselbst dem Feuergott Xiuhtecutli gegenübergestellt. Hier hat er auch im Codex Borgia (Blatt 54) und in der entsprechenden Stelle des Vaticanus B (Blatt 29) die abgeschundene Haut des Opfers angethan, die seine besondere Tracht bildet. Aber das Gesicht, welches dasselbe charakteristische Ansehn hat, wie in der Fig. 143, schaut hier aus dem geöffneten Todtenkopfrachen eines Steinmessers heraus. Ein Zapoterock oder Zapotegürtel

[1]) oben p. 531.

Digitized by Google

ist auch hier wiederum nicht zu bemerken. Der Gott hält Rasselstab und Steinmesser in der Hand.

Das Steinmesser als Helmmaske, und zwar noch charakteristischer als im Codex Borgia gezeichnet, ist auch in den entsprechenden Stellen des Codex Telleriano Remensis (II. 32) und Vaticanus A (Blatt 55) zu sehen (Fig. 145). Aber aus demselben schaut hier ein einfacher Tlatlauhqui Tezcatlipoca. Wie in den andern Stellen dieser Codices trägt der Gott den Zapotegürtel. In der einen Hand hält er den Rasselstab, in der andern eine grosse Seemuschel.

Im Aubin'schen Tonalamatl endlich ist ein grosses Steinmesser gezeichnet, in welchem der Kopf, bezw. das Gesicht des Gottes sich vollständig verliert. Der Zapotegürtel ist markirt. In jeder Hand hält der Gott ein Steinmesser.

Unter den Attributen des Gottes ist, neben Kriegshandwerkzeug, Steinmesser und Muscheltrompete, besonders der mehrfach erwähnte Rasselstab bemerkenswerth, dessen verschiedene Formen ich in den Figg. 140a, 141a, 143a, 145a wiedergegeben habe. Es kommt ihm, wie aus der Beschreibung des Sahagun-Manuskripts der Biblioteca del Palacio hervorgeht, der Name chicahuaztli zu: (y chicauaz ynimac icac). Sahagun[1]) beschreibt ihn als: *„cetro à manera de adormidera* (nach Art eines Mohnkopfes) *donde tiene su semilla, con un casquillo de saeta encima empunado"*; und an anderer Stelle[2]) als: *„báculo que estába hueco de dentro, y tenia sonajas, el cual en moviéndolo para andar, luego estas hacian su son"*. Und ähnlich beschreibt ihn Durán[3]) als: *„báculo con unas sonajas al cabo, a su modo injeridas en el mismo báculo"*. Das chicahuaztli ist ein bekanntes Attribut der Feld-, Berg- und Regengottheiten. Im Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio wird dasselbe, ausser Xipe, noch der Xillone, der Göttin der jungen Maisfrucht, der Tzapotlatenan, der Göttin der heilsamen Kräuter, ferner der Wassergöttin Chalchiuhtlicue, der Berggöttin Yyauhqueme und dem Opuchtli, dem Gott der Fischer,

[1]) Sahagun 1, cap. 18.
[2]) Sahagun 9, cap. 15.
[3]) Durán Trat. II, cap. 87.

Digitized by Google

zugeschrieben, der nach Sahagun's Angabe eine Art Tlaloc ist[1]). Bekannt sind die grossen Steinbilder der Maisgöttin, mit dem ungeheuren viereckigen Kopfputz, von welchem Quasten herunterhängen, und mit dem Doppelpaar von Maiskolben in der einen, dem chicahuaztli in der andern Hand. Auch in Thon und klein ausgeführten Bildern, sowohl der Maisgöttin, wie der Chalchiuhtlicue, sieht man dies Instrument häufig genug. In der alten Uhde'schen Sammlung des königlichen Museums für Völkerkunde zu Berlin befinden sich eine ganze Anzahl solcher Stücke. Auch bei der Beschreibung der den Berg- und Regengöttern vollzogenen Ceremonien wird das chicahuaztli des öftern erwähnt. Wenn am Etzalqualiztli, dem Feste Tlaloc's, die Priester, nach der Kasteiung, in Procession zum Bade ziehen, so wird ihnen ein Rasselbrett vorangetragen, das dort ayauh-chicauaztli[2]), d. h. das „Nebel-Rasselbrett", genannt wird. Und als König Ahuitzotl die Leitung fertig gestellt hat, welche das Wasser der in der Gegend von Coyoacan befindlichen Quelle Cuecuexatl zur Hauptstadt bringen soll, geht der Oberpriester in der Tracht der Chalchiuhtlicue dem Wasser entgegen, um es feierlichst in die Stadt einzuführen. Hier wird zu seiner, bezw. der Chalchiuhtlicue, Ausstaffirung gehörig ein Rasselbrett genannt, das der Chronist[3]) an der betreffenden Stelle zwar als omi-chicahuaztli bezeichnet und als *„cuerno de venado acerrado que iba resonando. y le daban con un caracol"* beschreibt, das aber unzweifelhaft, wie aus den bei der Erzählung desselben

[1]) Sahagun I, cap. 17. (*„le contaban con los dioses que se llamaban* Tlaloques".)

[2]) Sahagun 2, 25. — Im Text steht einmal ayauh-chicauaztli. das andere Mal ayo-chicauaztli („Kürbisrassel"? „Schildkrötenrassel"? Nach Durán I, p. 388 trägt der als Chalchiuhtlicue gekleidete Priester — *unas sonajas hechas á manera de tortugas!*). Das letztere Wort scheint mir einfach irrthümlich für ayauh-chicauaztli zu stehen. Denn die verschiedenen bei diesem Feste gebrauchten Gegenstände erhalten fast regelmässig den Zusatz ayauh, „Nebel", wodurch sie als dem Gott des Nebels, der Wolken zugehörig bezeichnet werden. Rémi Siméon verbessert (Sahagun edid. Jourdanet p. 107 und 110), höchst unnöthig und willkürlich, in beiden Fällen ayacachicaualiztli.

[3]) Tezozomoc Crónica Mexicana cap. 80.

Digitized by Google

Vorgangs bei Durán[1]) und im Codex Ramirez[2]) gegebenen Abbildungen ersichtlich ist, ein Instrument ganz im Stile des chicahuaztli ist, welches die Götter der Feldfrucht und des befruchtenden Wassers führen, und welches, wie wir sehen, auch ein charakteristisches Abzeichen des Gottes Xipe ist.

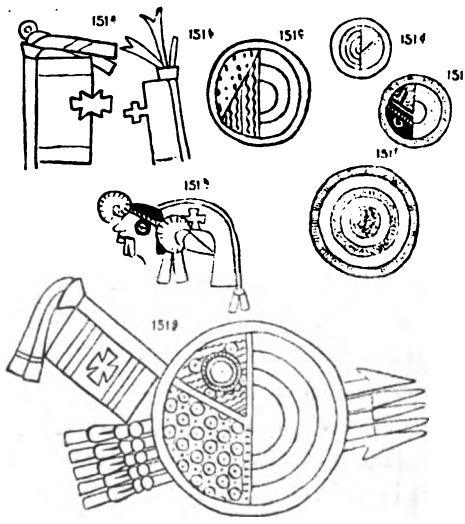
chicahua heisst „wachsen, stark und kräftig werden", chicahuac oder chicactic „stark und kräftig" oder „ausgewachsen". chicahuaztli muss demnach „Wachsthum" heissen, — nichts anderes als das Wort izcalli, welches wir oben beim Feuergott zu besprechen Gelegenheit hatten. Es ist ohne Zweifel Symbol der befruchtenden, das Wachsthum und das Gedeihen der Feldfrucht befördernden Eigenschaften der Regengötter. Darum wird auch im Sahagun für dasselbe der andere Name nacatl quauitl „Holz des Fleisches" oder „Baum des Lebens" gegeben. Wenn das chicahuaztli in der Hand der Regengötter diese Bedeutung hatte, so ist nicht gerade anzunehmen, dass es bei Xipe eine andere gehabt hätte. Ich glaube aber auch einen directen Beweis dafür anführen zu können, dass das chicahuaztli Xipe's denselben Sinn hat. Aus der Chronik des Tezozomoc geht hervor, dass die mexikanischen Obergenerale der späteren Zeit die Tracht und die Attribute Xipe Totec's annahmen, wozu insbesondere ein rothbefiederter Vogel mit ausgebreiteten Schwingen als Helmdevise (tlauhquechol tzontli), ein Schild nach Art der in der Tierra caliente gebrauchten, eine kleine vergoldete Handpauke (yopi huehuetl) und das chicahuaztli gehören, was der Chronist allerdings auch hier wieder als omi-chicahuaz „Knochenrassel" bezeichnet. Wir finden so z. B. in Codex Vaticanus A 128 unter dem Jahre „neun Haus" = A. D. 1501 den spätern König Motecuhzoma als Sieger über Toluca in der vollständigen Tracht Xipe's und mit seinem chicahuaztli dargestellt. Und bei dem Angriff auf Nopalla lässt ihn der Chronist[3]) wenigstens mit den vier oben aufgezählten, unzweifelhaft Xipe angehörigen Attributen auftreten. Hier heisst es nun: — „*y*

[1]) Trat. 1. Lam. 17.
[2]) Lam. 15.
[3]) Tezozomoc Crónica Mexicana cap. 84.

Digitized by Google

como llevó la delantera el rey Moctezuma, se subió en un gran paredon de la Fortaleza de los enemigos: subido allí .— comenzó á tocar el atamborcillo dorado, y de cuando en cuando las sonajas, animando à los Mexicanos"; und dadurch gewinnen dieselben solchen Muth, dass sie wie Blitzstrahlen in die Reihen der Feinde fielen u. s w. Es scheint mir unzweifelhaft zu sein, dass hier auch dem chicahuaztli Xipe's der Einfluss zugeschrieben wird, stark und kräftig zu machen — kräftig zunächst allerdings in dem, was den Mexikanern als die eigentliche Domäne Xipe's galt — im Krieg.

Besonderheiten sind noch an der Fahne, welche Xipe auf dem Rücken trägt, und an dem Schilde des Gottes zu bemerken. Erstere ist, wie alle Ausrüstungsgegenstände Xipe's, roth oder roth und weiss gefärbt, und zeigt bei der Figur des als Xipe gekleideten Motecuhzoma in Codex Vaticanus A. 128 (Fig. 151b), sowie auf unserm Blatt des Aubinschen Dokuments (Fig. 151a) ein dem Rande oder der Fläche aufgesetztes Andreaskreuz. Es ist sehr bemerkenswerth, dass wie die flatternden Bänder der Fahne, das pantoyaualli, ein sehr gewöhnliches Attribut der Todesgötter sind, so auch die Fahne selbst, (bei den Chachalmeca des Sahagun-Manuskripts der Biblioteca del Palacio Fig. 151h), gleich der Fahne Xipe's, das Andreaskreuz auf der Fläche zeigt.



Das Schild wird in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio einfach als rothes rundes oder ein mit rothen Ringen versehenes (—y-chimal tlauh-tecuilaca chiuhqui) bezeichnet. Und dementsprechend zeigen auch die Abbildungen

Digitized by Google

Sahagun's und ebenso die in Codex Vaticanus A. 58, nur einen runden Schild mit rothen und weissen, bezw. mit heller und dunkler rothen konzentrischen Kreisen. (Fig. 151 f — der äussere Rand ist blau, die inneren Kreise abwechselnd heller und dunkler roth.) Im Aubin'schen Tonalamatl dagegen, und ebenso bei dem Xipe auf Blatt 43 des Codex Vaticanus A. und bei dem als Xipe verkleideten Motecuhzoma auf Blatt 123 desselben Codex, ist die innere Fläche des Schildes in ihrer ganzen Ausdehnung halbirt. Die eine Hälfte zeigt dieselben konzentrischen abwechselnd roth und weiss gefärbten Ringe, wie das Rundschild Fig. 151f. Aber die andere Hälfte ist durch einen schrägen Strich in ein oberes kleineres und ein unteres grösseres Segment getheilt. Das untere Segment ist im Aubinschen Dokument (Fig. 151c) mit Wellenlinien bedeckt, die unzweifelhaft das Bild einer Wasserfläche geben sollen. Das obere Segment zeigt eine fleckige Zeichnung, welche die fleckige Zeichnung des Tigerfells ausdrücken zu sollen scheint. An den beiden angeführten Stellen des Codex Vaticanus A. hat das Schild die Zeichnung, die ich in den Figg. 151e und d wiedergegeben habe. Dass derselbe Grundcharacter vorliegt, wie bei der Fig. 151c ist klar. Aber bei der lüderlichen Art, in welcher der ganze Codex Vaticanus A. gezeichnet ist, würde man sich keine weiteren Schlüsse zu machen getrauen. Nur so viel hebe ich hervor, dass in Figur 151e das obere kleinere Segment der linken Hälfte blau gemalt ist, also ebenfalls Wasser bedeuten könnte, und dass die Reihe von Stricheln am oberen Rande des unteren Segment, das in Fig. 151e schwarz gehalten, in Fig. 151d aber gelb gemalt ist, den der Bauchseite des Tigerfells entsprechenden stärker behaarten Rand des Tigerfells wiederzugeben scheint, der in den Zeichnungen des Codex Borgia regelmässig durch weisse Färbung und Strichelung von der gelben schwarz gefleckten übrigen Fläche des Tigerfells sich abhebt. Glücklicherweise kann ich aber den drei genannten Bildern ein viertes von einwurfsfreier Genauigkeit gegenüberstellen. Das ist der Schild, der auf dem, schon von Dupaix abgebildeten chimalli Stein zu sehen ist — einem mächtigen Block aus hartem vulkanischen Gestein, der wie

Digitized by Google

ein Findling auf einer zum Rancho de Quintana gehörigen Wiese liegt, auf der andern Seite der tiefen Barranca, welche die Stadt Cuernavaca im Osten begrenzt. Ich habe diesen Schild oder vielmehr die ganze Trophäe, aus Speerbündel, Schild und Banner bestehend, in der Fig. 151g wiedergegeben, die ich mit möglichster Sorgfalt nach einer Photographie des Steins, welche ich der Güte des Herrn Licenciado D. Cecilio A. Robelo in Cuernavaca verdanke, hergestellt habe.

Dass dieser Schild dieselben wesentlichen Charactere aufweist, wie der Schild Xipe's im Aubin'schen Tonalamatl (Fig. 151c) ist klar. In der rechten Hälfte sieht man die konzentrischen Kreise; das kleinere obere Segment zeigt die Wellenlinien und den Spiegel, welche das Wasser kennzeichnen. Das grössere untere Segment bringt, wenn auch in etwas steifer Anordnung, die runden Flecken des Tigerfells zur Anschauung, und die Strichelungen an der rechten Seite den durch stärkere Behaarung und weisse Farbe sich auszeichnenden, der Bauchseite des Thieres entsprechenden Rand des Fells. Auch das Banner ist das Banner Xipe's, als solches gekennzeichnet durch die gestreiften flatternden Bänder und das Andreaskreuz, das den in den Figg. 151a und b gezeichneten Kreuzen entspricht.

Ueber dieser Trophäe, aber auf der schon etwas nach oben sich wölbenden Fläche des Steins, befindet sich ein Datum, dessen sehr verwischte Zeichnung Dupaix sehr unkorrekt wiedergegeben hat, und das er als ce quauhtli „eins Adler" erklärt. Diese Angabe Dupaix's ist seitdem fast von allen Autoren, selbst solchen, die den Stein selbst gesehen haben, ohne Prüfung wiederholt worden. Als ich im vorigen Jahre mit meinem verehrten Freunde, Herrn Dr. Peñafiel, von der gemeinschaftlich unternommenen Expedition nach der berühmten Pyramide von Xochicalco zurückkehrte, haben wir unter Führung des Herrn Robelo diesen Stein ebenfalls besichtigt. Hier war uns beiden sofort klar, dass dieses Zeichen nicht einen nach links gewendeten Adlerkopf, sondern den nach rechts gewendeten Kopf eines Raubthieres darstellen müsse. Wir glaubten damals in ihm den Kopf eines Tigers zu er-

Digitized by Google

kennen. Ich möchte aber jetzt vielmehr annehmen, dass es der Kopf eines Hundes ist, — diese beiden Thiere sind bei der verwitterten Zeichnung sehr leicht zu verwechseln, — denn ce itzcuintli „eins Hund" ist das Zeichen Xipe's, das Anfangszeichen eben der Woche, bei der wir stehen.

Auf der andern Seite des Steins befinden sich zwei Daten, von denen das eine yei calli, „drei Haus" ein bestimmtes Jahr, das andere macuilli olin „fünf Bewegung" einen bestimmten Tag bezeichnet. Das Jahr yei calli entspricht dem Jahr 1469, und das ist das Todesjahr Motecuhzoma's des älteren und das des Regierungsantritts seines Nachfolgers Axayacatl. Von dem letzteren aber berichtet der Chronist,[1]) dass er, nachdem er Tlaltelolco gedemüthigt und einen glücklichen Krieg gegen die Matlatzinca von Toluca geführt hatte, dem „neuen Gott" Tlatlauhqui Tezcatl (d. i., wie ich angegeben habe, nur ein anderer Name für Xipe) mit besonderer Feierlichkeit (wozu die Könige von Cempoala und Quiahuixtlan geladen wurden) das Fest Tlacaxipehualiztli gefeiert habe, gleichzeitig damit den neu angefertigten Stein temalacatl, den Stein, auf welchem das *Sacrificio gladiatorio* stattfand (die besondere Form, in welcher Xipe die Opfer gebracht wurden), einweihend. Dieses geschichtliche Ereigniss ist, das scheint mir so gut wie gewiss, auf dem chimalli-Stein von Cuernavaca verewigt worden: — „Axayacatl, der Verehrer Xipe's, oder der grosse Xipe, trat im Jahre „drei Haus", am Tage „fünf Bewegung" seine Regierung an"

Es erscheint mir nicht ohne Bedeutung, dass auch das Jahr, wo im Codex Vaticanus A der jüngere Motecuhzoma in der Tracht Xipe's dargestellt ist, — das betreffende Blatt fehlt leider in dem korrekter gezeichneten Codex Telleriano Remensis — das dem Regierungsantritt dieses Herrschers unmittelbar vorangehende Jahr ist.

Zum Schluss erwähne ich, dass die beschriebenen Symbole auf den Schildern Xipe's, die rothen Kreise, das Wasser und der Spiegel und das Tigerfell, augenscheinlich nichts anderes

[1]) Tezozomoc Crónica Mexicana cap. 49 und 50.

Digitized by Google

als den Namen des Gottes, Tlatlauhqui Tezcatl „der rothe Spiegel", zum Ausdruck bringen.

Von den anderweitigen Symbolen, die in unseren Kalendern noch neben oder gegenüber dem Gotte Xipe gezeichnet sind, ist das wichtigste der Drache, die grüne Federschlange — „*la culebra* Queçalcoatl" — nennt sie der Interpret. An den Stellen, wo Xipe als Patron der vierzehnten Woche dargestellt ist, sieht man einen Menschen kopfüber in den Rachen der Schlange stürzend, oder mit dem Kopf von dem Rachen der Schlange gepackt. Wo aber der Gott in der Tageszeichenreihe vorkommt, da scheint ein Kaninchen dem geöffneten Rachen zu entsteigen. Das Aubin'sche Tonalamatl hat hier wieder eine wichtige Besonderheit. In ihm ist neben dem in den Rachen stürzenden Menschen das Zeichen nahui olin „vier Bewegung", das Symbol der Sonne, gezeichnet. Dieses Etikett macht die beiden abweichenden Darstellungen, und macht das ganze Symbol erst verständlich. Die erstere Darstellung, der in den Rachen stürzende Mensch, bezeichnet das Untergehen der Sonne, das Verschwinden derselben im Erdrachen. Die andere das Aufgehen des Mondes. Denn dass das Kaninchen den Mond bedeutet, darauf habe ich schon an verschiedenen Stellen aufmerksam gemacht.[1])

Endlich ist noch im Codex Borgia 48 und der entsprechenden Stelle des Vaticanus B ein Topf mit heller, Blumen auf ihrer Oberfläche tragender Flüssigkeit (Pulque?) gezeichnet, ähnlich dem bei Tepeyotlotl dargestellten (Fig. 57, oben p. 566). Im Aubin'schen Tonalamatl ein Topf mit Federn und flatternden gestreiften Bändern, in denen ein chicahuaztli, ein Rasselstab, steckt. In dem letzteren Dokument endlich ist noch der (abgerissene?) Kopf eines Adlers, einer Wachtel, und hinter dem Gott der Kopf eines Hundes zu sehen.

In dem Kapitel, in welchem Sahagun von der Bedeutung des Zeichens ce itzcuintli handelt,[2]) ist von Xipe gar nicht die Rede, sondern wird einfach gesagt, dass es Xiuhtecutli,

[1]) Vgl. oben p. 583 und Zeitschrift für Ethnologie XX. (1888) p. 29.
[2]) Sahagun 4 cap. 25 u. 26.

Digitized by Google

dem Feuergott geweiht war. Die reichen Kaufleute opferten an diesem Tage Papiere, Schmuckfedern und Edelsteine ins Feuer, schlachteten Wachteln und räucherten dem Feuergotte. Die Könige nahmen Glückwünsche in Empfang und die neu erwählten Herren rüsteten zum Kriege, denn die neue Würde musste mit dem Blut geopferter Kriegsgefangenen gefestigt werden.

Die Hundezüchter endlich, welche Hunde zum Verkauf mästeten, färbten an diesem Tage ihren Zöglingen die Köpfe roth.

Was nun die Bedeutung des Gottes angeht, der in unseren Kalendern dem Zeichen ce itzcuintli präsidirt, Xipe Totec, d. h. „Xipe, der Herr, der Fürst" genannt, so ist zunächst festzuhalten, dass die Gestalt dieses Gottes nicht in dem Hochthal von Mexiko, noch in dem benachbarten chichimekischen Gebiet erwachsen ist, sondern in den Tierra caliente Distrikten, die sich an die Thäler von Cuernavaca und Matamoros schliessen, den Distrikten Tepecacuilco, Tlachmalacac und Chilapan, sowie Tlapan, von denen aus man zu dem heissen Küstenlande von Acapulco und Ayotlan herniedersteigt. Dieses Gebiet, das von Sahagun mit den weiter südlich gelegenen Distrikten von Tehuantepec zusammen unter dem Namen Anahuac Ayotlan „das Küstenland von Ayotlan, das pacifische Küstenland" inbegriffen ward — im Gegensatz zu dem Anahuac Xicalanco, den am Golf von Mexiko gelegenen Küstenstrichen[1]) — wurde

[1]) Sahagun, Tezozomoc, wie überhaupt die unterrichteten älteren Autoren, gebrauchen das Wort Anahuac ausschliesslich im Sinne von Küstenland. Und Sahagun macht hierbei die Unterscheidung, die ich oben angegeben habe. Der Name ist verständlich, a-nahuac „amWasser", und verständlich auch die merkwürdige Vokabel anaucayotl, welche Molina gibt: „*cosas que se traen de tierras comarcanas*", d. h. „was die Händler bringen, ausländische Waare", denn der Haupthandelsaustausch ging von dem Hochland nach der Tierra caliente und umgekehrt. Der einzige der älteren Autoren, der das Wort in anderem Sinne gebraucht, und zwar im Sinne von *Nueva España*, d. h. das Land Mexiko, ist Motolinia (vgl. z. B. Tratado II cap. 7), und von ihm haben Mendieta, Torquemada und alle die anderen Abschreiber diesen Gebrauch übernommen. Die Verwendung des Wortes in diesem Sinne beruht aber augenscheinlich auf einem Missverständniss, hervorgerufen vermuthlich dadurch, dass im

Digitized by Google

in alter Zeit von zwei verschiedenen Völkerstämmen bewohnt, den Cohuixca, die ein mexikanischer Stamm, und den Yopi, die den Mixteca und den Tzapoteca verwandt gewesen zu sein scheinen. Dieselben müssen indess in ihren Sitten viel Aehnlichkeit mit einander gehabt haben, denn sie werden oft confundirt, und beide werden als reiche Nation geschildert.[1]) Ihre besondere Eigenthümlichkeit war, dass sie sich roth schminkten, daher Tlapaneca *„hombres almagrados"* genannt, *„porque se embijaban con color."* Als Gott dieser Leute wird nun der Totec tlatlauhqui Tezcatlipoca angegeben, *„quiere decir idolo colorado"* — wörtlich „unser Herr, der rothe rauchende Spiegel" — *„porque su ropa era de este color, y lo mismo vestian sus sacerdotes"*[2]), d. h. der Gott Xipe, dessen Namen und Attribute ich oben ausführlich auseinandergesetzt habe. Mit dieser bestimmten Angabe, die sich in dem ethnologischen Theil von Sahagun's Geschichtswerk findet (Buch 10 cap. 29, *que trata de todas las generaciones que á esta tierra han venido a poblar*), stimmt das Uebrige, was wir von dem Gotte wissen, mehr oder minder gut überein.

Zunächst sein Name Xipe, der vermuthlich aus xiuh-ê entstanden, ursprünglich den Herrn des Smaragds, den Reichen, oder wohl auch den Feuergott bezeichnet, dann aber, in der späteren Verwendung des Wortes im Mexikanischen, in jeder Beziehung gleich mit yope gebraucht wird — vgl. yopeua,

---

Mexikanischen cem-anahuac „Ganz Anahuac", d. h. „das ganze Land, die beiden Küstenstriche mit einbegriffen", im Sinne von „die ganze Welt" gebraucht wird. Vgl. cem-acolli „die ganze Schulter" „der ganze Arm, die Schulter mit einbegriffen" (*„braço, medida del un hombro á la mano"*. Molina). Den Widerspruch zwischen dem Sinne des Wortes und dieser Verwendung fühlend, haben Spätere gemeint, dass das Wort anahuac eigentlich das Land an den Seen, das Hochthal von Mexiko, bezeichnet habe. Von dieser Verwendung des Worts ist aber bei keinem der älteren Autoren eine Andeutung zu finden. So ist es so weit gekommen, dass man sogar nahuatl und nahuatlaca von anahuac hat ableiten wollen. Leider wird noch immer in geographischen Handbüchern und Reiseberichten das Wort anahuac in jener gänzlich irrigen Bedeutung gebraucht.

[1]) Sahagun 10 cap. 29 S. 9

[2]) Sahagun l. c.

Digitized by Google

onitlayopeuh *„despegar algo“* und xipeua, onitlaxipeuh *„desollar, descortezar, ó mondar havas“* etc.

Ferner, dass die verschiedenen Dinge, die auf Xipe Bezug haben, mit dem Worte Yopi, d. h. seinem Stammlande, charakterisirt werden. So heisst sein Tempel Yopico „im Yopi-Land“, sein Priester Xipe Yopico teohua. Seine spitze Mütze (Fig. 120 oben p. 631, vgl. Fig. 140) yopitzontli. Und die kleine Holzpauke *(el atamborcillo dorado)*, welche er im Kampfe erklingen lässt[1]), *„que era del tamaño, y ni más ni menos como el que traen los bailadores de el palo,* cuahuilacatzoque“[2]), und welche im Codex Vaticanus A 158 auch deutlich auf dem Rücken des als Xipe gekleideten Motecuhzoma zu erkennen ist, wird von dem Chronisten yopi-huehuetl genannt.

An Angaben, welche nur ganz allgemein davon sprechen, dass Xipe im Küstenlande zu Hause ist, mangelt es nicht. So wird unter den Göttern, die in Teotihuacan bei der Geburt von Sonne und Mond anwesend waren, neben Quetzalcoatl und den Mimixcoa, auch Totec genannt, der auch die Namen Anauatli tecu („Herr des Küstenlandes“) und Tlatlahuic Tezcatlipoca „der rothe Tezcatlipoca“ führe[3]). Das Idol, welches die Goldarbeiter zum Feste tlacaxipehualiztli schmücken, wird mit einem goldenen Schild ausgerüstet, ähnlich denen, „welche die Bewohner von Anahuac trugen“[4]). Und der als Xipe die Schlacht leitende Motecuhzoma trägt am Arm einen Schild, wie ihn die Küstenleute tragen *(una rodela dorada de los costeanos muy fuerte)*[5]).

Wenn aber der Interpret des Codex Vaticanus A angiebt, dass Xipe einer der Götter der Zapoteken gewesen sei, und Sahagun[6]) erzählt, dass er von den Leuten des Küstenlandes verehrt worden sei, und aus Zapotlan, einem Orte der Provinz Xalisco stamme, so ist die erstere Angabe vermuthlich eine

[1]) Vgl. weiter oben.
[2]) Tezozomoc Crónica Mexicana cap. 88.
[3]) Sahagun 7, cap. 2.
[4]) Sahagun 9, cap. 15.
[5]) Tozozomoc Crónica Mexicana cap. 84.
[6]) Sahagun 1, cap. 18.

Digitized by Google

einfache Ungenauigkeit, die zweite Angabe aber weist auf das im Norden von dem Zapotekengebiet gelegene Gebiet, wo längs der Küste mexikanisch sprechende, den Cohuixca verwandte Stämme weit nach Norden sich zogen.

Eben weil im Tlapaneca-Lande Xipe und sein Kult einheimisch war, darum ward vermuthlich in Cuernavaca, der ersten Etappe auf dem Wege dahin, das oben erwähnte Denkmal errichtet, welches das Wappen Xipe's und den Regierungsantritt seines eifrigen Verehrers in Mexiko, des Königs Axayacatl, meldet.

Und wenn die Goldarbeiter in Mexiko dem Gotte Xipe so besondere Verehrung zollten, dass dieser Gott bei den späteren Historikern allgemein unter dem Namen der Gott der Goldarbeiter geht, so hat dies sicher ebenfalls seinen Grund darin, dass die Goldarbeiter Mexiko's eben aus dem goldreichen Lande, der Heimath Xipe's, stammten.

Ist nun über den Ursprungsort des Kultus dieses Gottes, meine ich, kein Zweifel möglich, so sind auch die Grundzüge seines Wesens verständlich genug. Die abgezogene Menschenhaut und das chicahuaztli gesellen ihn den Göttern der Erde und der Feldfrüchte zu. Denn überall, wo der Erdgöttin ein Fest gefeiert ward, mag dieselbe nun Tlaçolteotl — Teteoinnan — Cihuacoatl, mag sie Xochiquetzal, mag sie Cinteotl — Chicome coatl genannt werden, war eines der Hauptbestandtheile des Festes die Opferung einer die Göttin repräsentirenden Frau und nachheriges Schinden derselben. Bei dem dritten der achtzehn im Jahre gefeierten Feste, Toçoztontli, gesellt sich Xipe der von den Kranzwindern des Quartiers Coatlan verehrten Göttin Coatlicue bei. An diesem Tage ward ihm in seinem Tempel (Yopico) mit Schellen Musik gemacht, und die Erstlinge der Blumen brachte man ihm dar. Auch bei seinem eigentlichen Feste, dem zweiten Jahresfeste, Tlacaxipehualiztli, brachten ihm die Goldarbeiter aus ungekochtem zermahlenem Mais gefertigte Kuchen (huilocpalli) und die Erstlinge der Blumen dar. Auf dem Blatt 20 unseres Kalenders, wo Xipe dem Feuergott gegenübersteht, nennt ihn der Interpret des Codex Telleriano Remensis

Digitized by Google

Iztapaltotec, und er erklärt iztapalli, *propriamente quiere decir loza, ó este asiento de la tierra.*

Andererseits steht Xipe aber doch in engen Beziehungen zum Feuergott. Ihm ist er auf Blatt 20 unserer Kalender gegenübergestellt, während hier, in der vierzehnten Woche, das Zeichen beginnt (ce itzcuintli), das Sahagun ausdrücklich als das Zeichen Xiuhtecutli's bezeichnet. So scheint sich in ihm dieselbe Verschmelzung zu vollziehen, die in Tezcatlipoca, d. h. dem schwarzen (Yayauhqui Tezcatlipoca) vorliegt. Und mit Recht wird er daher Tlatlauhqui Tezcatlipoca „der rothe Tezcatlipoca" — vielleicht richtiger „der Tezcatlipoca der rothen Leute", der Tlapaneca, der Cohuixca und Yopi — genannt, und als solcher gezeichnet. Von dem Interpreten des Codex Vaticanus A wird ihm daher auch gegenüber Quetzalcoatl und den Tolteken dieselbe Rolle zugetheilt, die sonst in diesen Mythen Tezcatlipoca spielt.

Die Aehnlichkeit mit Tezcatlipoca spricht sich auch in einer Notiz aus, die wir dem Chronisten Tezozomoc verdanken. Derselbe erzählt[1]), dass König Ahuitzotl, als er sein Ende nahe fühlte, und niedergedrückt durch das Unglück, das während seiner letzten Regierungsjahre sein Volk betroffen, als Vorbereitung zum Tode die Ausmeisselung seiner Statue in dem Felsen von Chapultepec — wie es bei den mexikanischen Königen Sitte war — befohlen habe, und zwar in der Gestalt des Gottes Totec, der aufrecht dargestellt werden sollte, mit der rothen Federdevise (tlauhquechol tzontli) und dem omichicahuaz. Und hier beschreibt er Totec als den — *que fué dios mancebo y murió malogrado en el mundo antes que fuese al reino del infierno.*

Hier ist also direkt Bezug genommen auf Telpochtli, den jugendlichen Gott, und das Opfer Tezcatlipoca's, das in der Rolle, welche von ihm im Verlauf des Jahres gespielt wird, doch nur das zur Anschauung brachte, was man für die Lebensgeschichte des Gottes selbst hielt.

[1]) Crónica Mexicana cap. 81.

Digitized by Google

Gleich Tezcatlipoca endlich ist auch Xipe der nächtliche: die untergehende Sonne, der aufsteigende Mond sein Symbol. Nur dass eben beide bei ihm in der besonderen Weise dargestellt sind, wie ich oben angegeben habe, durch den in den Rachen der Federschlange stürzenden Menschen und das dem Rachen derselben entsteigende Kaninchen.

Weit mehr indess als Tezcatlipoca selbst, bringt Xipe die Seite, welche ja im Uebrigen all diesen Gottheiten, den Emanationen oder Wandelungen oder landschaftlichen Auffassungen des alten Gottes, des Feuergottes, gemein ist, — das kriegerische Element, zum Ausdruck. Er wird zum direkten Symbol des Sieges in der Schlacht, des Triumphes über die Feinde. Mit Kriegsgefangenen ward sein Fest gefeiert, Krieger nahmen an ihm Theil, die Feinde lud man als Zuschauer, und in Art eines Kampfspiels ward es gefeiert. Und nach Schluss des Festes hing der glückliche Opferer einen Schenkelknochen des Geopferten auf hohem Maste inmitten des Hofes auf als bleibendes Zeichen seines Triumphs.

Wie kamen nun aber die Mexikaner dazu, diesem eigentlich auf fremdem Gebiete einheimischen Gott einen so hervorragenden Platz in ihrem eigenen Kultus einzuräumen? Hier ist wohl zunächst zu erwägen, dass die Nation, der sie diesen Kultus entnahmen, ihnen nicht eigentlich fremd, sondern ursprünglich stammverwandt und gleicher Sprache war, und dass ja auch die Gottheit selbst, wie wir sahen, dieselben Vorstellungselemente enthält, die ihnen von ihren eigenen Gottheiten her geläufig waren. Im Uebrigen dürfte in Bezug auf diese Frage eine Bemerkung einen Fingerzeig geben, welche Durán gelegentlich der Besprechung des Gottes Camaxtli macht. Er sagt, dass dieser Gott in Mexiko und Texcoco nicht verehrt worden sei, weil die Mexikaner und Texkokaner in beständigem Krieg mit Huexotzinco gelegen hätten, und diese weder gütlich den Mexikanern das Idol gegeben, noch letztere dasselbe von Huexotzinco hätten erobern können. Wird ein Gott nicht verehrt, weil man seine Verehrer nicht unterwerfen und das Idol nicht erobern konnte, so könnte man umgekehrt schliessen, dass Xipe, der Gott der Cohuixca und der Yopi in

Digitized by Google

Mexiko akzeptirt ward, weil man sein Volk unterwarf und das Idol eroberte, oder weil man in gütlichem Austausch von dem Volke das Idol erhielt. Der eine der beiden letzteren Fälle scheint nun in der That vorzuliegen. Dass das Gebiet der Cohuixca und der Yopi schon unter Motecuhzoma dem älteren unterworfen, bezw. der mexikanischen Herrschaft friedlich angeschlossen ward, geht aus den historischen Quellen mit Bestimmtheit hervor. Und wie ich oben anführte, gerade der Nachfolger des älteren Motecuhzoma ist es, unter welchem der Kultus Xipe's zum ersten Mal in Mexiko in feierlicher Weise Aufnahme fand.

Dass übrigens die bizarre Gestalt dieses Gottes über weite Strecken des Gebietes sich verbreitete, ist zweifellos. Die Strebel'sche Sammlung enthält aus Atotonilco im Staate Vera Cruz — einem Orte, der an der alten Völkerstrasse gelegen ist, die von dem Hochland in das von den Totonaken bewohnte Küstenland führte — das Bruchstück eines Gefässes, welches in wohlgelungener Ausführung das Gesicht des Gottes Xipe zeigt, mit dem breiten rothen Streifen, der jederseits über das Gesicht in seiner ganzen Länge sich hinzieht und überragt von der spitzen Mütze mit den flatternden Bändern, dem yopitzontli. Ich selbst habe im vorigen Jahre in Mitla, auf dem halb oder grösstentheils zerstörten Fries des Palastes No. 4 das wohlgetroffene und authentische Bild desselben Gottes sehen und abzeichnen können.

Ich gehe über zur fünfzehnten Woche (ce calli „eins Haus"). Als Patron dieses Zeichens, sowie des sechzehnten Tageszeichens (cozca quauhtli, der Königsgeier, oder *rey de zopilotes*), wird ein Dämon genannt, der den Namen Itzpapalotl führt, d. h. der Obsidianschmetterling.

Im Codex Borgia ist ein wirklicher Dämon gezeichnet, mit Todtenkopf und Adlerklauen, welche Tigerfärbung und Tigerflecken zeigen. Das Gesicht weiss und roth gestreift, also gespensterhaft, und mit schwarzer unterer Gesichtshälfte und schwarzem Querstreifen in der Höhe des Auges, ähnlich der Bemalung des Feuergottes. Der Kopf mit einer Federball-

Digitized by Google

perrücke, bedeckt, nach Art Camaxtli's. Quechquemitl, wie bei der Teteoinnan, aber in Gestalt eines Schmetterlingsflügels und mit Steinmessern besetzt. Enagua ebenfalls wie bei der Teteoinnan, aber schwarz gefärbt; auf der Fläche, an der einen Stelle die Zeichnung eines Herzens, an der anderen die eines Feuersteinmessers zeigend, und am unteren Ende, ebenso wie das Ende der Gürtelschnur, mit Steinmessern besetzt. Auf dem Knoten der Gürtelschnur sitzt auch hier, wie bei der Teteoinnan, an deren Tracht überhaupt die ganze Tracht des Dämons erinnert, ein als Vogelkopf gestalteter Knopf.

In Cod. Telleriano Remensis II, 23 und der entsprechenden Stelle des Vaticanus A ist ein die Krallen des Tigeradlers an Händen und Füssen aufweisender Dämon in männlicher Tracht gezeichnet, mit Wamms, Hüftentuch und maxtlatl bekleidet, wie es in denselben Codices die männlichen Gottheiten zeigen. Aber statt des hinteren maxtlatl-Endes hängt ein Anhang herab, der aus am Ende mit Schneckengehäusen besetzten Lederstreifen besteht, das huaxtekische citlallicue der Tlaçolteotl derselben Codices. Und da, wo die maxtlatl-Schleife erwartet werden müsste, sitzt auch hier, wie über dem citlallicue der Tlaçolteotl, ein Todtenkopf. Das Gesicht steckt in dem aufgesperrten Rachen eines Insekts. Letzteres hat Schmetterlingsflügel, die mit Feuersteinmessern und Federballen besetzt sind. Und ein Bein oder Arm dieses Insekts streckt sich neben oder unter dem rechten Arm des Dämons selbst aus.

Im Aubin'schen Tonalamatl ist eine weibliche Figur gezeichnet, welche gefiederte Klauen an Stelle der Hände und Füsse trägt. Hinter dem Kopf ist auch hier der aufgesperrte Rachen eines Insekts zu sehen.

Im Codex Vaticanus B 34 und 28 endlich ist ein eigenthümlich stilisirtes Insekt gezeichnet, mit Schlangenrachen, Adlerklauen und feuersteinbesetzten Schmetterlingsflügeln.

Neben dem Dämon ist im Codex Borgia 49 und Codex Vaticanus B 34 ein Haus mit dunkler Thüröffnung, ein in den Abgrund stürzender Mensch und ein Mensch mit verbundenen Augen zu sehen.

Digitized by Google

Im Aubin'schen Tonalamatl dagegen eine Muschel, ähnlich der, die auf Blatt 6 desselben Dokuments neben dem dort an Stelle des Mondgottes dargestellten Tezcatlipoca zu sehen ist. Ferner Spindel und tzotzopaztli (Holzmesser zum Festschlagen der Gewebefäden), ein umgestürzter Wasserkrug und eine Räucherpfanne (vergl. Fig. 90 p. 578 und Fig. 114 p. 631). Endlich ein Näpfchen (unzweifelhaft wohl derselben Art, wie sie von den mexikanischen Frauen gebraucht wurden, um das untere Ende der rotirenden Spindel zu stützen), in dem eine Spindel und ein Vogelkopf stecken. Eine Wachtel mit abgerissenem Kopf, der Kopf eines Menschen mit verbundenen Augen, und ein auf einem Piedestal stehender Mensch mit abgerissenem Kopf, aus dessen Halsöffnung zwei Schlangen sich winden.

An allen Stellen, sowohl in der Reihe der Wochengottheiten, wie in der Reihe der Gottheiten der Tageszeichen, ist neben dem Dämon die Figur eines Blüthenbaums zu sehen, aus dessen geknicktem Stamm ein mächtiger Blutstrom hervorquillt.

Der Interpret des Codex Telleriano Remensis bezeichnet den Dämon Itzpapalotl als — *uno de los que cayeron del cielo con los demas que de allá cayeron, que son los que siguen:* Queçalcoatle (d. i. Quetzalcoatl), Ochuluchesi (d. i. Huitzilopochtli), Tetzcatlipoca (d. i. Tezcatlipoca), Oaletecotle (Yoalli-tecutli, der Herr der Nacht) *y* Tlauitzcalpantecoatli (d. i. Tlahuizcalpantecutli, der Herr der Dämmerung, der Morgenstern). *Estos son hijos de* Citlalicue *y* Citlalatona (d. h. des Tonacatecutli und der Tonacacihuatl). Ausserdem sagt er: — „*Deziase* Xounco (d. i. Oxomoco), *y despues que pecó, se dice* Itzpapalotle *ó cuchillo de mariposas, quiere dezir navaja de mariposas, y así está cercado de navajas y alas de mariposa.*"

Die erste Angabe bringt den Dämon also in Zusammenhang mit den Tzitzimimê, den Wolkendämonen, die den Blitz führen, den Dämmerungsgestalten, von denen wir oben ausführlich gehandelt haben. Und mit dieser Angabe stimmt, dass im Anfang der Anales de Quauhtitlan Itzpapalotl neben Mixcoatl genannt ist.

Digitized by Google

Die zweite Angabe identifizirt den Dämon mit der erstgeborenen Frau, Oxomoco, der Gemahlin Cipactonal's, die beide — einmal als erste Menschen, als Erfinder von Handfertigkeit und Wissenschaft (Kalenderwesen) genannt, andere Male aber auch direkt mit den beiden schöpferischen Urgöttern, Tonacatecutli, Tonacacihuatl, alias Citlalatonac und Citlalicue identifizirt werden. „Tamagostat *é* Cipattonal, Oxomogo *é* Chalchitguegue *é* Chicociagat *criaron al hombre é á la muger é á todas las cosas. Son nuestros dioses mayores, á quienes llamamos teotes*" — sagt in Nicaragua vor dem inquirenden Francisco de Bobadilla der Cazike Misesboy von Teoca aus.[1])

Und damit stimmt, dass der Baum mit geknicktem Stamm. aus dem Blut fliesst, von den Interpreten übereinstimmend als Tamoanchan bezeichnet wird. Denn dieser Name, der von Sahagun in der Vorrede zu seinem Geschichtswerk zur Bezeichnung einer Art irdischen Paradieses gebraucht wird, wird hier[2]) und anderwärts[3]) direkt als Wohnsitz Tonacatecutli's und Tonacacihuatl's angegeben.

In dem Kapitel, in welchem Sahagun von der Bedeutung des Zeichens ce calli handelt[4]), giebt er an, dass das Zeichen ein unheilvolles sei, denn an diesem Tage stürzen die Cihuateteo vom Himmel herab, das mancherlei Unheil stiftend, von dem er an anderen Stellen berichtet. Die an diesem Tage Geborenen fürchteten im Kriege zu fallen, oder auf dem Opferstein ihr Leben zu enden, oder noch fürchterlicheren Opferungsarten barbarischer Völker zu erliegen. Und wenn das nicht, so fürchteten sie Ehebrecher zu werden, oder elende verkommene Subjekte, die sich schliesslich selbst, um ihren Bauch zu füllen, in die Knechtschaft verkauften. Die an diesem Tage geborenen Weiber aber waren dazu verdammt, Huren zu werden, die immer den „chewing-gum" (tzictli) im Munde haben, faule,

[1]) Oviedo 42, cap. 2.
[2]) Cod. Tell. Rem. II, 23.
[3]) Cod. Tell. Rem. II, 28.
[4]) Sahagun 4, 27.

Digitized by Google

verschlafene Geschöpfe, zu nichts gut, als höchstens zum Schlachten, als Opferthiere für irgend eine Göttin, verkauft zu werden.

Diese Angaben verknüpfen also das Zeichen, und zweifellos auch den ihm präsidirenden Dämon, mit den Cihuateteo oder Cihuapipiltin, den gespenstischen Weibern, den Seelen der im Kindbett gestorbenen, und wohl auch der den Göttern geopferten, Frauen, dem weiblichen Correlat der in der Schlacht gefallenen oder auf dem Opferstein ermordeten Krieger. Und mit Recht. Denn während die gefallenen Krieger im Osten hausen, im „Haus der Sonne", und von dort aus die aufgehende Sonne mit Gesang und Tänzen zum Zenith begleiten, ist der Westen (cihuatlampa) die Region der Cihuateteo, welche dort die dem Untergang sich neigende Sonne in Empfang nehmen. Das Zeichen calli, „Haus", aber bezeichnet eben den Westen, das dunkle Haus der Erde, wo die Sonne von dem Drachen verschlungen wird, das akbal der Maya, die Nacht. Eben der Westen aber ist auch unzweifelhaft das Tamoanchan, von dem hier die Interpreten reden. Denn Tamoanchan, welches Sahagun an einer Stelle[1]) als Contraction aus tictemoa tochan *„vamos á buscar nuestra casa"* erklärt, ist ohne Zweifel nichts anders als temoa in chan, „das Haus, wo man hinabsteigt", d. h. wo die Sonne von der Erde verschlungen wird. Auch der Interpret sagt: Tamoanchan *quiere decir en romance, allí es su casa donde abajavan.* In Tamoanchan hausen, wie Sahagun an einer anderen Stelle[2]) angiebt, die Urahnen der Mexikaner, und ziehen von dort nach Osten, um nach Tollan, Teotihuacan und den anderen Orten ihrer spätern Heimath zu gelangen.

Die Cihuateteo bilden das Gefolge der Erdgöttin, insbesondere der Form derselben, welche als Tlaçolteotl, die Göttin der Sinnenlust bezeichnet wird. Wie diese gehen sie gekleidet einher, z. B. auf den Tafeln 67 und 68 des Codex Borgia und 18—20 des Codex Vaticanus B, wo, wie ich an

[1]) Sahagun 8. Prol.

[2]) Sahagun 10, cap. 29. § 12.

Digitized by Google

anderer Stelle nachgewiesen habe[1]), die fünf Zeichen oder Wochen verzeichnet stehen, an denen die Cihuateteo zur Erde niedersteigen. Wie die Erdgöttin selbst sind es nächtliche Wesen. Aber während die Tlaçolteotl ihren Namen eher mit Unrecht führt, insofern sie, zwar Repräsentantin der Weiblichkeit, doch eher Beschützerin der Ehe, als Beschützerin der Ehebrecher genannt werden kann, sind die Cihuateteo gewissermassen die gespenstische Ausgestaltung der Tlaçolteotl. Sie verleiten zur Sünde, sie reizen zum Ehebruch, und die in ihrem Zeichen Geborenen sind, wie ich oben erwähnte, dazu verdammt, Wollüstlinge, Ehebrecher oder Huren zu werden. Aber, gleich der Tlaçolteotl selbst sind sie Sündentilger, wenn man sich ihnen in der Nacht auf den Kreuzwegen, wo sie ihr Wesen haben (otlamaxac manca ciuapipiltin moteneuaya), naht und ihnen, nach Busse und Gebet, die Kleider, die man trug, zum Opfer liess. Denn die Cihutateo wurden bald weiss gekleidet, bald vollkommen nackt gedacht.

Dass die hier genannte Itzpapalotl in diese Gesellschaft, bezw. zur Tlaçolteotl gehört, wird dadurch direkt bewiesen, dass der Interpret des Codex Telleriano Remensis I. 2., gelegentlich des Besenfestes Ochpaniztli, für die an diesem Feste gefeierte Göttin, die er Otlacotlently oder Tulzin (d. i. Toci *„nuestra madre"*, eig. unsere Grossmutter) nennt, auch den Namen Yzpapalotle *„Diosa de la vasura ó peccado"* anführt. Und immer derselbe Ideenkreis ist es, wie aus dem oben Angeführten hervorgeht, wenn der Interpret an der vorliegenden Stelle den Dämon mit der Xounco, d. i. Oxomoco identifizirt. Der Name Itzpapalotl selbst, „das umherflatternde Verderben" passt auf die Cihuateteo genau.

Auch die verschiedenen Symbole, die an den vorliegenden Stellen der Codices angegeben sind, reihen sich in den Rahmen derselben Vorstellung. — Das Haus mit dunkler Thüröffnung bezeichnet den Westen oder das Haus der Erde; der stürzende Mensch, das umgestürzte Wassergefäss, das Herabsteigen; die

[1]) Verhandl. der Berliner anthropologischen Gesellschaft. Sitzung v. 22. Jan. 1887. (Zeitschr. f. Ethnologie XIX, p. (111).

Digitized by Google

verbundenen Augen die Sünde. Der Webeapparat ist Symbol der Erdgöttin und der Weiber, und die Muschel bezeichnet den Mutterschoss (vgl. oben p. 580). Der geköpfte Mensch auf dem Piedestal verweist wohl auf die Art des Opfers, die bei den Erdgöttinnen gebräuchlich war, und darin bestand, dass die die Göttin repräsentirende Frau von einem Priester auf den Rücken genommen, daselbst geköpft und dann geschunden ward.

Indem die Interpreten Tamoanchan als das Paradies erklären, und als Synonym für diesen Namen das Wort xochitlicacan angeben, „wo die Blumen aufrecht stehen", fassen sie den geknickten Baum, aus dessen Wunde Blut fliesst, als Verlust des Paradieses, als Geburt der Sünde auf. — *Este lugar que se dice* Tamoanchan *ó* Xuchitlicacan, *es el lugar donde fueron criados estos Dioses que ellos temian, que es tanto como decir Paraïso terrenal; y así dicen que estando estos dioses en aquel lugar, se desmandaron en cortar rosas y ramas de los arboles; y que por esto se enojó mucho el* Tonacateutli; *y la muger* Tonacacigua *y que los echó de aquel lugar; y asi venian unos á la tierra, y otros al infierno y estos son los que á ellos ponen temor.* [1])

Vielleicht ist das ganze Symbol nichts anderes als ein Ausdruck des Blumenbrechens, letzteres selbstverständlich in dem Sinne gemeint, welchen der mittelhochdeutsche Dichter im Auge hat, wenn er singt:

„wîzer unde rôter bluomen weiz ich vil,
die stênt sô verre in jener heide:
dâ sie schône entspringent,
und die vogele singent,
dâ sule wir sie brechen beide."

Vielleicht aber auch bezeichnet der aufrecht stehende Blüthenbaum wirklich das Land Xochitlicacan oder Tamoanchan. Nur ist dadurch, dass derselbe als geknickt gezeichnet ist, das Tamoanchan als die verlassene Urheimath, die todte Urheimath gekennzeichnet, — wie die Gegenstände, die man dem Todten ins Grab mitgab, vorerst geknickt, zerbrochen, für menschlichen Gebrauch untauglich gemacht wurden.

---

[1]) Cod. Telleriano Remensis II. 23.

Digitized by Google

Und bei dieser Auffassung wären die Interpreten vollkommen im Recht, wenn sie den blühenden Baum als das verlorene Paradies bezeichnen.

Die sechzehnte Woche ce cozcaquauhtli „eins Königsgeier" und das siebzehnte Tageszeichen olin „Bewegung" gehören Xolotl, der als Gott der Zwillinge und Missgeburten bezeichnet wird. Ich habe schon in meiner früheren Arbeit erwähnt, dass den Mexikanern eine Zwillingsgeburt als etwas Unnatürliches, als Monstrosität, als ein Portentum galt, und dass daher gleich bei der Geburt der eine von beiden Zwillingen getödtet ward. Der Zwilling ist also der, der getödtet werden muss. Darum wird der Gott der Zwillinge zum Repräsentanten des Menschenopfers. Als solcher erscheint er in den Mythen. Als die eben geschaffenen Lichtgestirne, Sonne und Mond, nicht weiter gehen wollten, beschlossen die Götter sich zu opfern, um durch ihren Opfertod den Gestirnen Leben und Bewegung zu verleihen. Nach Sahagun ist Quetzalcoatl derjenige, der das Opfer vollzieht, und Xolotl der, welcher sich weigert, sich tödten zu lassen, so weint, dass seine Augen aus den Höhlen treten, und flieht, schliesslich aber doch erwischt und getödtet wird. Nach Mendieta ist Xolotl derjenige, der das Opfer an seinen Brüdern vollzieht und danach sich selber opfert. Nach einem andern Mythus erbietet sich Xolotl, zu den Todten hinabzusteigen und von dort den Menschenknochen zu holen, aus dessen zerbrochenen Stücken die Menschen entstehen.

In unseren Kalendern ist überall ein mehr oder minder ungeheuerlich gestaltetes Wesen gezeichnet: Adlerklauen mit Tigerflecken, wie bei der Itzpapalotl, und eine Art Thierkopf, dessen merkwürdigstes Kennzeichen das ist, dass die Thierohren (die abgeschnitten sind und lappigen, gelbgefärbten Wundrand zeigen) combinirt sind mit einem mit Ohrpflock versehenen Menschenohr. So ist es wenigstens im Codex Borgia 50 und Vaticanus B 33 deutlich zu erkennen, und mit einiger Mühe im Aubinschen Tonalamatl. Und so ist es auch an dem Xolotl-Kopf zu sehen, der im Codex Mendoza 13, 14 und

Digitized by Google

Codex Mendoza 53, 6 als Hieroglyphe für den Namen der Stadt Xolotlan steht, sowie an den Köpfen, die auf dem korbartigen Gestell einer bestimmten, als quaxolotl bezeichneten Helmdevise zu sehen sind.[1]) Die abgeschnittenen Ohren weisen darauf hin, dass der Thierkopf ursprünglich als Hundekopf gedacht ist. Und so wird auch überall von den Autoren der zu der Helmdevise quaxolotl gehörige Xolotl-Kopf gedeutet (*cabeza de perro sin orejas*).[2])

Die Figur ist an allen Stellen mit dem hakenförmig gekrümmten Ohrpflock Quetzalcoatl's geschmückt, trägt das Muschelhalsband und auf der Brust die grosse Muschelplatte, das eca-ilacatz-cozcatl, gleich Quetzalcoatl, und das Haupt ist mit dem Kopfschmuck Quetzalcoatl's bedeckt — genau entsprechend der Art, in welcher sonst in den betreffenden Codices der Kopfschmuck des letzteren Gottes gezeichnet ist. Vgl. die Fig. 148, die dem Codex Borgia 50 und die Fig. 147, die dem Codex Telleriano Remensis entnommen ist. Nur die baumwollene Binde und die Spindel, die in der letztgenannten Figur zu sehen sind, stellen eine Abweichung dar. Sie gehören nicht zu Quetzalcoatl, sondern zu den Erdgottheiten. Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A trägt Xolotl auch das Rückengestell, das in diesem Codex dem Quetzalcoatl gegeben wurde. Und der schwarze Streifen, der in dem Xolotl-Kopfe der Hieroglyphe von Xolotlan und der Helmdevise quaxolotl das Gesicht seiner ganzen Länge nach durchzieht, ist eine Eigenthümlichkeit des Windgottes, die in der Regel da markirt ist, wo der Gott nicht mit dem Vogelschnabel, sondern mit menschlichen Zügen dargestellt ist. — Diese weitgehenden Uebereinstimmungen, welche hier aufgezeigt sind, könnten wiederum, wie bei den Pulquegöttern, auf landschaftlicher Gleichheit beruhen. Ich erinnere daran, dass der erste „Chichimekenkaiser", der in Texcoco die Herr-

[1]) Vgl. meine Abhandlung über militärische Rangabzeichen in „Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft", Sitz. v. 19. Jan. 1889. (Zeitschr. f. Ethnologie XXI. p. (78) Fig. 38.)

[2]) Vgl. Sahagun 8, cap. 12. Tezozomoc Crónica Mexicana, cap. 57 und 87.

Digitized by Google

schaft begründete, den Namen Xolotl führt. Vielleicht ist aber auch diese Ausstattung mit den Attributen Quetzalcoatl's nichts anders als gewissermassen eine Namenshieroglyphe. Coatl heisst, wie ich oben anführte, der Zwilling. Und Xolotl wird für alle möglichen Arten von Zwillingsbildungen gebraucht. So für eine Gemination der Maispflanze und des Maiskolbens[1]) und für die (zu zweien an gemeinsamem Stiel sitzenden) feinen Deckfedern des obern Flügelrandes und des Schwanzes der Papageien[2]); mexolotl ist eine Gemination der Magueypflanze,[3]) texolotl heisst der Tejolote, der an beiden Enden kugelig anschwellende Stein, mit welchem die Ingredienzien des chilmolli, der Chilesauce, im molcaxitl dem Molcajete, zerrieben werden.

Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A. ist Xolotl mit ausgestreckten Armen und ausgebreiteten Händen gezeichnet, wie um das Opfer in Empfang zu nehmen, — genau gleich der Haltung, die in denselben Codices der Todesgott zeigt. Im Codex Borgia 50 dagegen hält er die Stücke des zerbrochenen Menschenknochens in der Hand, unzweifelhaft wohl eine Anspielung auf die oben erwähnte Sage. Im Aubin'schen Tonalamatl dagegen, ist ihm in die eine Hand ein Kopalbeutel, in die andere ein Steinmesser gegeben (Fig. 150) — Symbol des Kultus, und der Vollziehung des Opfers.

An Stelle der in dem Obigen beschriebenen Figur ist in Codex Borgia 29, wo Xolotl als Regent des sechszehnten Tageszeichens erscheint, ein schwarzer Gott gezeichnet, mit verkrümmten wie zu Stein gewordenen Händen und Füssen, der einen menschlichen Unterkiefer als Brustschmuck trägt, und dessen Gesicht die merkwürdige monströse Form aufweist, die ich an der Figur 149 wiedergegeben habe: — gewissermassen ein Tezcatlipoca, aber über Mund und Lippen liegt eine weisse menschliche Hand, und die Augen treten aus den Höhlen. Als Xolotl kennzeichnet sich diese merkwürdige Figur nicht nur durch seine Missgestalt, sondern insbesondere

[1]) Sahagun 7, cap. 2.
[2]) Sahagun 11, cap. 2. § 2.
[3]) Sahagun 7, cap. 2.

Digitized by Google

auch durch das zuletzt angegebene Merkmal. Wie ich schon in einer anderen Arbeit gelegentlich angemerkt habe,[1]) ist das Ausbohren des Auges Sinnbild des Menschenopfers. Auch in der von Sahagun überlieferten Sage heisst es ja, dass Xolotl, als ihn die anderen Götter zum Opferstein schleppen wollen, so weint, dass seine Augen aus den Höhlen treten.[2])

In den der letztangeführten Stelle des Codex Borgia entsprechenden Stellen des Vaticanus B endlich (Vat. B. 4 und 77) ist nur ein gefleckter Hund gezeichnet, mit gesträubtem, fast wie stachelig aussehendem Haar, der, wie es scheint, fliehend sich nach seinen Verfolgern umsieht.

Dem Gott Xolotl gegenüber sind im Codex Borgia 29 und den entsprechenden Stellen des Vaticanus B im Topf kochende menschliche Körpertheile dargestellt — ein Symbol des Menschenopfers, bezw. des Menschenfressens, das ja gelegentlich des Menschenopfers als religiöser Gebrauch geübt ward.

Im Codex Borgia 50 und Vaticanus B 33 ist eine in Stücken zerrissene Feuerschlange, ein am Boden liegendes Gefäss mit Quetzalfedern, ein Gefäss mit einem Hirschfuss und das Zeichen nahui olin zu sehen.

Im Codex Vaticanus A und Codex Telleriano Remensis erscheint Xolotl gegenüber ein Ungeheuer mit aufgesperrtem Rachen (von den Interpreten als der Tod erklärt), das in Gestalt und Ausstattung genau übereinstimmt mit den Ungeheuern, die auf der Unterseite der kleinen Steinnäpfe zu sehen sind, von denen Jesus Sanchez in Band III der Anales del Museo Nacional de México mehrere abgebildet hat. Ich habe in meiner früheren Abhandlung eine Abbildung von der Zeichnung der Codices und von einem Ungeheuer gegeben, das auf der Unterseite eines Steinnapfes des königl. Museums für Völkerkunde dargestellt ist[3]). Das Ungeheuer auf der Unterseite der Steinnäpfe verschluckt ein Feuersteinmesser. Das an den ent-

[1]) Verhandl. d. Berliner Anthropologischen Gesellschaft. Sitz. v. 19. März 1887 (Zeitschr. für Ethnologie XIX. p. [242] Anm.)

[2]) Sahagun 7, cap. 2.

[3]) Zeitschrift für Ethnologie XX (1888). p. 33.

Digitized by Google

sprechenden Stellen des Codex Telleriano Remensis und Vaticanus B gezeichnete dagegen verschluckt eine Figur, welche, ähnlich wie der Nahuiehecatl des Cod. Telleriano Remensis II. 12 und Vaticanus A 28, die Attribute Tlaloc's und Quetzalcoatl's vereinigt, welche aber auf ihrem Rücken eine halbe Sonnenscheibe trägt, von der, wie es scheint, eine Feuerschlange ausgeht. Ganz ähnlich sieht man in dem Aubin'schen Tonalamatl der Figur Xolotl's gegenüber einen aufgesperrten Ungeheuer-Rachen, in ihm die Figur Tlaloc's mit der Sonnenscheibe auf dem Rücken. Doch ist ausserdem das ganze Bild, einschliesslich Xolotl's, von einem Wasserstrom umzogen.

Die eben erwähnten Steinnäpfe, die übrigens höchst sorgfältig gearbeitet sind, tragen auf der Innenseite das Bild der Sonne oder das Zeichen nahui olin, das Symbol der Sonne. Das von dem Ungeheuer verschluckte Steinmesser, das auf der Unterseite dargestellt ist, kann demnach, meiner Ansicht nach, nichts anderes bedeuten als die von der Nacht verschluckte Sonne, den Untergang der Sonne oder die Sonne, die den Todten leuchtet. Genau ebenso erklären die Interpreten die Figuren, welche im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A der Figur Xolotl's gegenüberstehen, als Tlalchitonatiuh, „die erdnahe Sonne", als das Herabsteigen der Sonne zur Erde, als Sonnenuntergang, Dämmerung *(entre la luz y tinieblas)*, als die Wärme, welche die Sonne der Erde mittheilt, als die Sonne, die sich anschickt, den Todten zu leuchten — *asi dicen que quando el sol se pone que vá á alumbrar á los muertos.* Nach dem, was ich oben über Xolotl angeführt, ist die zu den Todten hinabgehende Sonne sein ganz passendes Symbol.

Im Aubin'schen Tonalamatl ist in der Mitte des Bildes noch eine Frucht gezeichnet. Ich vermag dieselbe nicht bestimmt zu agnosciren, und kann daher auch über die Bedeutung derselben nichts angeben.

Es folgt die siebzehnte Woche ce atl, „eins Wasser", und das achtzehnte Tageszeichen tecpatl, „Feuerstein". In dem Kapitel des vierten Buchs seiner Geschichte, in welchem Sahagun von der Bedeutung dieses Zeichens redet, ist dasselbe,

Digitized by Google

entsprechend dem, was der Name atl besagt, der Wassergöttin Chalchiuhtlicue zugeschrieben, und die Schicksale der unter diesem Zeichen Geborenen vollziehen sich, nach ihm, entsprechend der wandelbaren Natur des genannten Elements. In den Codices dagegen ist als Regent dieses Zeichens ein Vogel angegeben, und zwar die mehr oder minder realistisch gezeichnete Gestalt des Truthahns. Die Interpreten bezeichnen diesen Vogel aber nicht mit dem ihm eigentlich zukommenden Namen (huexolotl, woraus in der heutigen spanisch-mexikanischen Sprache *guajolote* geworden ist), sondern nennen ihn Chalchiuhtotolin, das „Smaragdhuhn", und identifiziren ihn mit Tezcatlipoca, der in dieser Gestalt dargestellt worden sei, weil man von ihm oft weiter nichts als den Fuss eines Huhns oder Adlers sähe. *(Esta era ymagen de* Tetzcatlipoca. *Pintanlo así, porque dicen que no veian al diablo, sino solamente los piés de gallo, ó aguila).* Der Truthahn hat in der That im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A den rauchenden Spiegel am Kopf, gleich Tezcatlipoca und dem diesem verwandten Huitzilopochtli.

Mir scheint hier eine doppelte Beziehung vorzuliegen. Einerseits scheint mir der Name Chalchiuhtotolin direkt auf Chalchiuhtlicue, oder richtiger auf das Wasser als Element zu deuten. Andererseits ist der Truthahn in der That ein Sinnbild Tezcatlipoca's. Denn er trägt von Natur einen rauchenden Spiegel, nämlich die Strähne haarartiger Gebilde, die ihm vorn an der Brust herabhängen. Die letzteren sind, z. B. in Codex Vaticanus B 77, auch fast als rauchender Spiegel gezeichnet. Und in dem Hofe des grossen Palastes Nr. 1 in Mitla sah ich auf dem Wandfries, der dort über den drei Thüren der Nordseite sich hinzieht, den Kopf eines Truthahns über einem Berge gezeichnet, dessen Fläche mit den Bildern dreier grosser Spiegel bedeckt war. Aber ich meine, das Chalchiuhtotolin, der Truthahn, vertritt hier nicht den Gott Tezcatlipoca in seiner eigensten Gestalt, so wie ich ihn oben näher charakterisirt habe, sondern es ist der Tezcatlipoca gemeint, als Herr der Nacht, als Mond. Das scheint mir in bestimmter Weise hervorzugehen aus einem Symbol, welches im Codex

Digitized by Google

Borgia 51 und der entsprechenden Stelle Blatt 32 des Codex Vaticanus B vor dem chalchiuhtotolin, dem Truthahn, dargestellt ist. Es ist der Fuss eines Vogels, eines Adlers, oder vielleicht richtiger eines Truthahns selbst (denn die den Fuss bekleidende nackte Haut ist roth gemalt), welcher dem Schnabel des Truthahns eine dornartig gekrümmte oder wie ein cuitlatl (Hieroglyphe für Excremente und für Gold) aussehende Figur entgegenhält, die an der genannten Stelle des Codex Vaticanus B aus von Sternenaugen umsäumtem nächtlichem Dunkel besteht. Nun haben wir aber im Codex Borgia 28 und im Codex Vaticanus B 78, wo bei dem Tageszeichen miquiztli, „Tod", die Mondgöttin, bezw. der Mondgott gezeichnet ist, nicht nur vor diesen Gottheiten eine ähnliche, dornartige, an dem einen Ende nach Art eines cuitlatl eingerollte, aus von Sternenaugen umsäumtem nächtlichem Dunkel bestehende Figur dargestellt, sondern über der Göttin ist auch im Codex Borgia 28 noch ein Vogel zu sehen, der einen gekrümmten, dunkel (blau und schwarz) kolorirten Dorn in den Krallen hält.

Das bleiche Licht des Mondes ist Sinnbild der wässerigen Feuchte, sein Spiegel imitirt das in der Landschaft mit mattem Schimmer leuchtende Auge des Sees. Darum wird die Scheibe des Mondes mit den Wellenlinien des Wassers gezeichnet. So in dem merkwürdigen Mondbilde, das ich schon in meiner früheren Arbeit[1]) abgedruckt habe, wo der Mond dargestellt ist durch einen aus Knochen gebildeten Halbmond, dessen Inneres erfüllt ist von Wasserlinien mit dem Bilde eines weissen Kaninchens, während derselbe aussen von dem von Sternenaugen umsäumten Dunkel umgeben ist — Sinnbild der Nacht oder des dunklen Himmels. Dieses Symbol ist, wie ich oben anführte, zugleich mit dem Zeichen ce acatl „eins Rohr", dem Namen des Morgensterns, auf dem schönen Blatt 25 des Codex Borgia, welches die 13 Vogelfiguren enthält, neben dem Sonnengott zu sehen. Es bildet, zusammen mit einer Feuerschlange, ein häufiges Attribut der Erdgöttin Teteoinnan oder Tlaçolteotl.

---

[1]) Zeitschrift für Ethnologie XX (1888), p. 55, Fig. 150.

Digitized by Google

Dass in unseren Kalendern der chalchiuhtotolin als der wässrige Spiegel, also als der Mond gedacht wird, geht auch aus dem Symbol hervor, welches in Codex Borgia 29 neben dem Truthahn zu sehen ist, und welches in klarer Zeichnung einen Spiegel und einen Wasserstrom zeigt. Und den dunklen Spiegel soll wohl auch die Figur 100 bedeuten, die wir im Aubin'schen Tonalamatl am linken unteren Rande des vorliegenden Blattes 17 dieses Dokuments dargestellt finden, und die wir in gleicher Weise auch auf dem Blatte 6 derselben Handschrift antrafen, wo dem Sonnengott gegenüber Tezcatlipoca als Mondgott auftritt.

Die anderen Symbole, die an der vorliegenden Stelle in unseren Codices neben dem Truthahn abgebildet sind, beziehen sich auf Kasteiung und Blutentziehung.

Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A, und so auch im Aubin'schen Tonalamatl, ist der sich kasteiende Jüngling selbst dargestellt, wie er mit spitzem Vogelschnabel das Ohr sich durchbohrt. In der Hand hält er einen Kopalbeutel und eine gelbe Figur, die kaum anders als cuitlatl „Excremente, Schmutz" gedeutet werden kann. Eine ähnliche gelbe Figur ist neben dem aus dem Ohr strömenden Blute zu sehen, und so besagt wohl diese Darstellung, dass mit dem herausströmenden Blute auch der Schmutz der Sünde weggeht. Im Aubin'schen Tonalamatl ist der Excrementhaufe etwas realistischer gezeichnet, und es steckt in ihm ein blutiger Magueydorn, als blutiger gekennzeichnet durch die an ihm sichtbare Figur einer Blume (vgl. oben p. 554). Zwei ähnliche Excrementhaufen, der eine mit darin steckenden Magueydornen (Fig. 150), der andere mit Schmuckfedern verziert, sind im Aubin'schen Dokument noch vor dem sich Kasteienden zu sehen.

Im Codex Borgia 29 und der entsprechenden Stelle (Blatt 4) des Codex Vaticanus B ist innerhalb einer verschiedenfarbigen geflochtenen Umzäunung, die als Symbol des Fastens gilt[1]), ein Jüngling zu sehen, der mit dem spitzen Ende eines Knochens das Auge aus seiner Höhle treibt. Das Herausreissen des Auges

[1]) Vgl. unten p. 692.

Digitized by Google

ist Sinnbild des Opfers[1]), das Herausbohren des eigenen Auges daher Zeichen der Selbstkasteiung.

Im Codex Borgia 51 endlich sind zwei blutige Magueydornen gezeichnet. Das Blut tropft herab in den dunklen, blauen, mit Wasserlinien erfüllten Inhalt einer Schleife, die von einem zweifarbigen (grün und weiss) geflochtenen Bande, dem Sinnbild des Fastens, umgeben ist. (Vgl. Fig. 151.)

Diese Bilder der Kasteiung beziehen sich ohne Zweifel wohl auf die Busse, welche nächtlicher Weile, vor den Bildern der Tlaçolteotl oder der Cihuapipiltin von denen vorgenommen wurde, die sich in puncto Veneris vergangen hatten und Strafe fürchteten. Wird doch hierbei gerade, bezw. bei der Beichte, die der Busse voraufging, Yoalliehecatl „Nacht und Wind", d. h. Tezcatlipoca, die furchtbare Verkörperung der Strafe, angerufen — *„desnúdate, hecha fuera todas tus vergüenzas en presencia de Nuestro Señor, el cual se llama* Yoalli-ehecatl, *esto es* Tezcatlipoca — ermahnt der Beichtiger den reuigen Sünder.[2]) Darum hier auch bei dem sich Kasteienden die Bilder des Schmutzes, die in der zweiten Woche (ce ocelotl), wo dem Windgott (Quetzalcoatl) gegenüber eine ganz ähnliche Büsserfigur dargestellt ist, fehlen. Denn an letzterer Stelle ist die Büssung als religiöser Gebrauch gedacht, als Mittel, das gewünschte Geschenk von den Göttern zu erhalten.

Es folgt die achtzehnte Woche ce ehecatl „eins Wind" und das neunzehnte Tageszeichen quiahuitl „Regen". Als Patron dieser Woche wird eine Gottheit genannt, die den Namen Chantico oder Quaxolotl (d. h. doppelköpfig) führt, und die als Herr des Chile der rothen Capsicum Pfefferschote bezeichnet wird, was soviel bedeute als „gelbes Weib" *(Este era señor de estos 13 dias, señor del Chile, que quiere decir muger amarilla).* Der Capsicum Pfeffer oder Chile (chilli auf mexikanisch, nach einem der Haytisprache entnommenen Wort auch axi oder aji genannt) war in alter Zeit, wie noch heute, das beliebteste

[1]) Vgl. oben p. 548, p. 685 und Anm. daselbst.
[2]) Sahagun 1 cap. 12.

Digitized by Google

und alltäglichste Gewürz in Mexico. Es gehörte so zur täglichen Nahrung, dass die Enthaltung von ihm denselben Werth hatte, wie in der christlichen Zeit die Enthaltung von Butter und Fleischspeisen. Mit andern Worten, die ohne Pfeffersauce genossenen Tortillas waren Fastenspeise. Die Gottheit des Capsicum Pfeffers ward deshalb zum Sinnbild des Fastenbruchs. Nach den Interpreten ist Chantico der erste Fastenbrecher, der, weil er vor dem Opfer — in dieser Zeit war das Fasten allgemeine Vorschrift — einen gebratenen Fisch ass, von den Göttern zur Strafe in einen Hund verwandelt ward. Nach dem Tage dieser seiner Geburt führt er den Namen Chiconahui itzcuintli „neun Hund", und dieser Tag „neun Hund" war der Tag, an welchem die Zauberer und die Wehrwölfe, die Menschen, die sich in wilde Thiere und Schlangen verwandeln, Macht hatten. Darum war dieser Tag sehr gefürchtet, und man schloss sich in die Häuser ein, um nicht diesen unheimlichen Gestalten zu begegnen.

Und nicht nur dieser eine Tag, das ganze Zeichen wird von Sahagun in dem Kapitel seines vierten Buches, wo er von der Bedeutung dieses Zeichens handelt[1]), als Zeichen der Zauberer erklärt, insbesondere derer, die er temacpal itotiquê (die mit Jemands Handfläche tanzen) oder tepupuxaquauique (die Jemand einschläfern) nennt, die nächtlicher Weile mit dem Bilde Ce ecatl's und dem Unterarm einer im ersten Kindbett gestorbenen Frau ausziehen, durch Klopfen mit dem letzteren auf die Schwelle eines Hauses die Bewohner desselben in Schlaf oder in Unbeweglichkeit zaubern und dann das ganze Haus ausräumen und zum Schluss noch mit den Weibern des Hauses allerlei Unanständigkeiten vornehmen.

Dass es sich bei der Gottheit dieses Zeichens um Fasten und Eingeschlossensein handelt, ist aus den Abbildungen deutlich genug zu erkennen. Im Codex Borgia 30 und den entsprechenden Stellen des Vaticanus B sieht man der Gottheit gegenüber einen Jüngling, der auf der Schulter einen Krug hält und die Muscheltrompete zum Blasen ansetzt, umgeben von einem

[1]) Sahagun 4 cap. 31.

Digitized by Google

grün und weissen binsengeflochtenen Kranz, ähnlich dem, welcher in den Hieroglyphen der Könige Neçahaualcoyotl und Neçahualpilli, in dem historischen Theil der Codd. Telleriano Remensis und Vaticanus A, das Element neçahualli, d. h. „Fasten", zum Ausdruck bringt. Im Codex Borgia 52 und Vaticanus B. 31 sieht man einen aus der Oeffnung eines Kastens stürzenden Menschen, der Magueydornen in der einen, einen Büschel Gras oder Laubzweige in der andern Hand hält. Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A endlich, und ebenso im Aubin'schen Dokument, ist innerhalb einer Einzäunung ein Priester zu sehen, der Laubzweige in der einen und Kopalbeutel in der andern Hand hält, bezw. (im Aubin'schen Dokument) Laubzweige in der einen und ein Messer in der andern Hand — letzteres vielleicht das Messer bezeichnend, mit dem man sich die Wunden beibrachte, um das Blut herausfliessen zu lassen, vielleicht aber auch hier als Attribut des Priesters, und zwar des obersten Priesters, der das Menschenopfer vollzog, gedacht. Im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A ist hinter der Figur das Zeichen ce acatl „eins Rohr" zu sehen, und die Figur wird daher von den Interpreten für Quetzalcoatl, den an diesem Tage geborenen Gott, erklärt. Natürlich kann hier mit dem Namen Quetzalcoatl nur der Priester gemeint sein, der als Nachfolger Quetzalcoatl's den Namen dieses Gottes als Titel führt, denn die Ausstattung der Figur enthält nichts, was an den Windgott gleichen Namens erinnerte.

Zum Fasten zog man sich in einen besonderen geschlossenen Raum zurück, und für den König, wie für die Oberpriester, waren zu diesem Zweck besondere Gebäude im Hofe des grossen Tempels errichtet. Dies Eingeschlossensein ist hier durch die Einfriedigung, die zuklappende Kiste und durch den binsengeflochtenen Ring — die Hieroglyphe für neçahualli — zum Ausdruck gebracht.

Im Codex Borgia 52 und der entsprechenden Stelle des Vaticanus B ist neben der geschilderten Figur, ausserdem noch ein brennendes Haus, ein Gefäss mit heissem Inhalt und eine Muschel mit einem darin eingeschlossenen Thier zu sehen. Im Aubin'schen Tonalamatl noch ein Bündel mit blutigen Maguey-

Digitized by Google

dornen, ein Gefäss mit Darbringungen, ein Feuerbecken, und über der Hauptfigur ebenfalls eine Muschel.

Stimmen nun die oben angeführten Attribute wohl gut zu dem, was der Interpret zu der Gottheit des vorliegenden Zeichens anmerkt, so stimmen die verschiedenen Gestalten, in welchen diese Gottheit selbst in unsern Codices dargestellt ist, weder unter sich überein, noch lassen sie sich, scheint es, mit der Schilderung zusammenreimen, die der Interpret von der Gottheit unseres Zeichens entwirft.

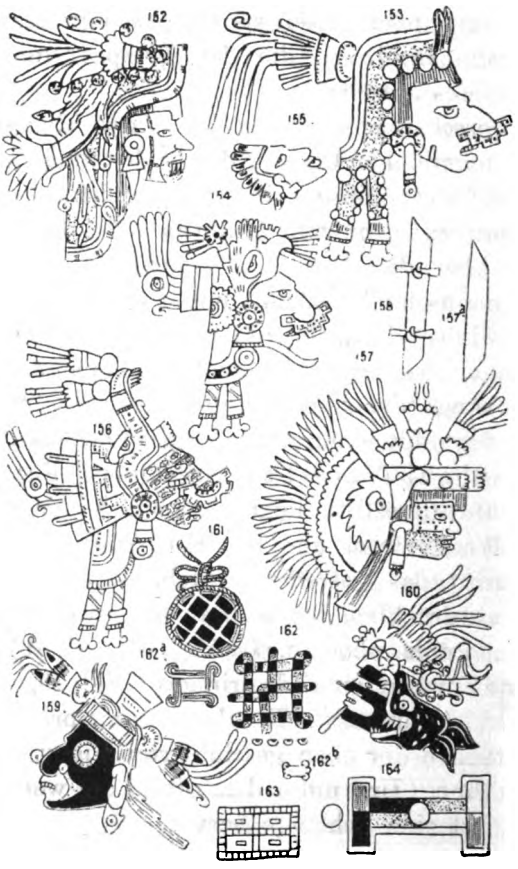
Als Hauptfigur erscheint im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A ein männlicher Dämon, der in der Bekleidung des Rumpfes und der Extremitäten in jeder Beziehung dem als männlicher Dämon gezeichneten Itzpapalotl, derselben Codices entspricht Aber der Dämon hat nicht Adlerklauen, wie dieser, sondern menschliche Hände und Füsse. Das Gesicht ist nicht, wie bei dem Itzpapalotl mit dem Gebiss eines Todtenschädels versehen, sondern zeigt ein Gebiss langer, über die Unterlippe herabhängender gekrümmter spitzer Raubthierzähne. Und der Kopf ist mit einer rothen Kapuze bedeckt, die an die Kapuze Tlatlauhqui Tezcatl's erinnert (vergl. Fig. 144, oben p. 658). Aber auf derselben liegt hier ein Federbusch, unter welchem ein Wasserstrom und ein Feuerstrahl hervorbricht. Als Feuer wird das betreffende Gebilde wenigstens von den Interpreten ausdrücklich bezeichnet, obwohl es in der Zeichnung entschieden an das oben (p. 603 Fig. 103 u. 103b) bei Mixcoatl abgebildete Zeichen der Erde erinnert. Vgl. Fig. 152.

Die Gottheit des Aubin'schen Tonalamatl entspricht in allen wesentlichen Stücken der eben geschilderten Figur. Nur fehlen die Raubthierzähne. Und unter dem Stuhl, auf welchem die Gottheit sitzt, stürzt eine Schlange hervor.

In Codex Borgia 52 und der entsprechenden Stelle des Vaticanus B ist eine Göttin gezeichnet (Fig. 153), mit der stufenförmig abgesetzten Nasenscheibe der Xochiquetzal geschmückt, das Haupt, an der die zwei aufrecht stehenden Flechten der altmexikanischen Weiberfrisur deutlich markirt sind, mit einer rothen Kapuze bedeckt, an der weisse Scheiben befestigt sind, und von der zwei ähnlich

Digitized by Google

gefärbte und geschmückte, in Blumen ausgehende Enden herabhängen. Rothes, am Rande mit bunten Federn besetztes quechquemitl. Weisse Enagua (cueitl), die aber auf der Fläche applicirte bunte streifige Muster zeigt. Doppelte, verzierte, schellenbesetzte Ringe um das Handgelenk. Selbst die Schnallen der Sandalen verziert, in Gestalt von Blumen gebildet, was sonst keine andere männliche oder weibliche Gottheit dieses Kalenders aufweist. Unter dem Stuhl endlich, auf dem die Göttin sitzt, ein dunkel gemalter Krug; die, wie es scheint, durch einen Deckel verschlossene Mündung nach unten gekehrt.



Im Codex Borgia 30 und den entsprechenden Stellen des Vaticanus B (Blatt 3 und 76), wo es sich nicht um den Gott der achtzehnten Woche, sondern des neunzehnten Tageszeichens handelt, ist wieder ein männlicher Gott gezeichnet, aber wiederum ganz anders geartet, als der Dämon der hier an erster Stelle genannten Codices. Es ist ein ganz und gar roth gefärbter Gott, der entweder direct den Kopfputz des Sonnengottes trägt, oder die Edelsteinbinde des Sonnengottes mit Federornamenten vereinigt, wie sie dem Feuergott oder auch

Digitized by Google

Tlahuizcalpantecutli eigen sind. Als Halskragen trägt er im Codex Borgia ein Sonnenbild. Die herunterhängenden Enden des roth gefärbten maxtlatl haben einen Besatz von Adlerfedern, was sonst wiederum nur an der Tracht des Sonnengottes und des Feuergottes bemerkt wird.

Der Name Chantico oder Quaxolotl, den der Interpret als den Namen der Gottheit des achtzehnten Zeichens nennt, wird in der spanischen Redaction des von dem P. Sahagun ursprünglich in aztekischer Sprache niedergeschriebenen Geschichtswerkes nur einmal genannt. Das ist in dem Anhang zum zweiten Buch, wo die verschiedenen innerhalb der Ringmauer des grossen Tempels belegenen Gebäude aufgezählt werden. Als das 29. derselben wird hier das Tetlanman genannt, und dazu bemerkt, dass dasselbe ein der Göttin Quaxolotl Chantico[1]) geweihter *Cú* (d. h. Tempelpyramide) gewesen sei, und dass man daselbst am Tage ce xochitl (*reinante el signo que se llamaba* ce xochitl) Sklaven geopfert hätte. In dem unmittelbar vorher unter der Nummer 27 genannten Tetlanman calmecac wohnten die dem Dienste der Göttin geweihten Priester (*y en él moraban sátrapas y ministros del Cú dedicado à la diosa* Chantico, *alli servian de dia y de noche*).

In dem aztekisch geschriebenen Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio zu Madrid aber ist in dem Abschnitt, in welchem von dem Ausputz der verschiedenen Gottheiten die Rede ist, auch der Putz der Göttin Chantico beschrieben, und von der Göttin selbst ein Bild gegeben. Und hier ergiebt sich ohne Weiteres, dass diese Göttin Chantico oder Quaxolotl nichts anderes ist als die altberühmte Cihuacoatl oder Quilaztli, die Göttin oder, wenn man will, Ortsheilige von Xochimilco, wie wir aus Durán[2]) und dem Codex Fuenleal[3])

[1]) So verbessert schon Rémi Siméon ganz richtig das im Texte stehende Quoxototlcantico. In seinem „*Dictionnaire de la langue nahuatl*" s. v. Chantico verweist Rémi Siméon auf das Wort Chancoti Clavigero's als Hauptform. Das ist schwer begreiflich, denn das Wort Chancoti steht offenbar fälschlich für das Chantico der guten alten Autoren.

[2]) Durán II. cap. 91.

[3]) Anales del Museo nacional de México II p. 92.

Digitized by Google

wissen. Denn in demselben Kapitel des aztekischen Sahagun-Manuskripts von Madrid wird ein paar Blätter vorher auch die Göttin Cihuacoatl selbst abgebildet und beschrieben. Und Bild und Beschreibung hier, wie auch das Bild der Cihuacoatl, das sich in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca Laurentiana zu Florenz findet, stimmen in allen wesentlichen Zügen mit dem in dem Manuskript von Madrid gegebenen Bilde der Chantico überein: — Das in der oberen Hälfte roth, in der unteren durch aufgeschmierten Kautschuck schwarz gefärbte Gesicht (y xaual mo-ten-ol-copin, çentlacul chichiltic çentlacul tliltic), das Haar von weissen Adlerfedern gebildet (y quauhtzon) das rothe quechquemitl (— y ya xochia uipil yn pani d. h. ihr die Farbe der axochiatl (= Senecio vernus) tragendes oberes Hemd), die weisse Enagua (y yztac cue). Endlich der Schild, der bei beiden die gleiche merkwürdige Zeichnung Fig. 153a zeigt. Das obere Segment ist weiss, das untere mit der Zeichnung ist roth gefärbt. Der Schild ist im Text als y chimal quauh pachiuhqui bezw. quapachiuhqui bezeichnet. Letzteres Wort ist eigentlich quappachiuhqui zu schreiben und ist durch Assimilation aus quauhpachiuhqui entstanden, ähnlich wie Xippalli „*color turquesado*“ (Molina) aus Xiuhpalli entstanden ist. Quauh pachiuhqui heisst „in dem ein Adler eingedrückt ist“. Und

das Bild eines Adlerfusses soll auch ohne Zweifel in dem unteren rothen Segment der etwas degenerirten Zeichnung Fig. 153a des Sahagun-Manuskriptes dargestellt sein. Schöner und deutlich gezeichnet sieht man den Adlerfuss auf Schilden, die in der Tributliste des Codex Mendoza abgebildet sind. (Vgl. Fig. 153b.) Diese, ebenfalls in der oberen Hälfte weiss, in der unteren Hälfte roth gemalten Schilder gehören zu Rüstungen, die als Helm- bezw. Nackendevise einen Schmetterling haben — Rüstung und Schmetterling im Codex Mendoza 23 übrigens ebenfalls halb roth, halb weiss gemalt. — Und Rüstungen und

Digitized by Google

Schilde werden als Tribut der Chinampaneca, der auf schwimmenden Gärten (chinamitl) hausenden Umwohner des Sees von Xochimilco angegeben. Es ist also kein Zweifel, dass sie die Tracht oder, wenn man will, das Wappen der Göttin von Xochimilco, der Cihua coatl, darstellen sollen. Der zugehörige Schmetterling dürfte wohl als Itzpapalotl zu deuten sein.

Wenn in dem genannten Kapitel des Sahagun-Manuskripts von Madrid also überhaupt zwei verschiedene Göttinnen gezeichnet sind, die eine als Cihuacoatl, die andere als Chantico bezeichnet, so hat das seinen Grund offenbar nur darin, dass mit diesen beiden Namen zwei verschiedene Seiten des Wesens dieser Gottheit bezeichnet wurden, ähnlich wie die Erdgöttin von Texcoco einmal als Tlaçolteotl und Tlaelquani, die Sündentilgerin, das andere Mal als Toci und *„madre de la discordia"*, die Mutter des Kriegs, erscheint. So hat denn auch in dem Sahagun-Manuskript von Madrid die Cihuacoatl ein tzotzopaztli, das Holz zum Festschlagen der Gewebefäden, die Chantico aber den Stab (Fig. 153c) in der Hand, der im Text ynitopil yn itlaque tlaitzcopintli „ihren Stab, dessen Umhüllung mit spitzen Figuren (Blitzfiguren?) bemalt ist" genannt wird, und dessen Hauptelement wir oben mehrfach in dem Ausputz von Todesgöttern angetroffen haben.

Ausser den beiden Namen Chantico und Quaxolotl giebt der Interpret des Codex Telleriano Remensis noch einen dritten Namen für die Gottheit des achtzehnten Zeichens an. Er sagt: — *Llamavase „Nueve Perros" de su nacimiento*, d. h. also Chicunahui itzcuintli, übrigens ein Tag, der der Woche ce ehecatl, der vorliegenden achtzehnten Woche, angehört. Nun, unter dem Namen Chicunaui itzcuintli verehrten, wie uns Sahagun erzählt[1]), die in Mexiko ansässigen Steinschneider eine Göttin, die den Putz und Schmuck der Weiber erfunden haben soll. Die Göttin war in weisse und rothe Gewänder gekleidet, trug als Nasenschmuck eine Goldplatte in Gestalt eines Schmetterlings und war in der einen Hand mit einem

[1]) Sahagun 3, cap. 17.

Digitized by Google

Stab, in der andern Hand mit einem Schilde ausgerüstet, auf welch letzterem ein Fuss dargestellt war. Die Steinschneider feierten ihr Hauptfest in Xochimilco, *porque decian que los abuelos y antecesores de los lapidarios habian venido de aquel pueblo, y de allí tienen origen todos estos oficiales.* Dass also auch die Chiconahui itzcuintli mit der Göttin von Xochimilco, mit der Cihuacoatl ident ist, unterliegt gar keinem Zweifel.

Die auszeichnenden Züge der Cihuacoatl oder Quilaztli liegen nun aber auch in dem Bilde vor, welches im Codex Borgia 52 und der entsprechenden Stelle des Codex Vaticanus B als Gottheit des achtzehnten Tageszeichens, — die Gottheit, die von dem Interpreten Chantico ó Quaxolotl genannt wird — dargestellt ist: — das rothe quechquemitl, die weisse Enagua (cueitl), wie in den Bildern der Sahagun-Manuskripte, die flügelartig gestaltete Nasenplatte wie bei der Chiconauiitzcuintli der Steinschneider, der ganze fürstliche Schmuck, den ich oben ausführlich geschildert habe. Nach Sahagun erschien die Cihuacoatl, wie die Mexikaner glaubten, ihnen oftmals in Gestalt einer mit fürstlichem Putz beladenen Frau *(como una señora compuesta con unos atavios como se usan en palacio)*[1]. Und das besondere Kennzeichen, welches Sahagun an derselben Stelle von der Göttin angiebt, die bekannte hörnerartige mexikanische Weiberfrisur — *y los cabellos los tocaba de manera, que tenia como unos cornezuelos cruzados sobre la frente* —, eine Frisur, die an den zahllosen Thonpüppchen der Gottheit, mit dem Kind im Arm, die im Thal von Mexiko und in der Umgegend gefunden worden sind, in mannigfachen Variationen, aber stets deutlich ausgeprägt zu erkennen ist, ist auch in dem Bilde des Codex Borgia unverkennbar gezeichnet.

Wie kommen nun aber die andern, in den andern Codices an dieser Stelle dargestellten Figuren dazu, dieser Göttin parallelisirt zu werden?

Die Göttin Cihuacoatl oder Quilaztli vereinigt, wie so manche andere der mexikanischen Gottheiten, eine Reihe widersprechender Züge. Sie ist zunächst die grosse Erdmutter, die

[1]) Sahagun I, cap. 6.

Digitized by Google

Tonantzin, *que quiere decir „nuestra madre“*[1]), die Göttin, die zum ersten Mal Kinder zur Welt gebracht hat. Als solche wird sie den Kreissenden als Vorbild vorgehalten: — *„Hija mia, esfuerzate . . . haz como muger varonil haz como hizo aquella diosa que parió primero, que se llamaba* Cinacoatl *y* Quilaztli“ und wird bei schweren Geburten um Hilfe angerufen[2]). Sie wird mit dem Kinde im Arm gedacht, wie die Thonpüppchen die Göttin gewöhnlich darstellen, und setzt sich unter die Weiber auf den Markt, auf dem Rücken die Wiege mit dem Kind umgebunden, wie die Indianerinnen zu Markte gehen[3]).

Und sie wird, wie ich oben anführte, mit dem tzotzopaztli, dem Holz zum Festschlagen der Gewebefäden, dem Sinnbild weiblicher Thätigkeit in der Hand, dargestellt.

Aber gleichzeitig zeigt ihr Wesen auch eine furchtbare Seite. Auf dem Markte unter den Weibern sitzend, verschwindet sie plötzlich, ihre Wiege wie in Vergesslichkeit zurücklassend. Und wenn dann die Weiber die vergessene Wiege bemerken, so finden sie in derselben, statt eines Kindes, ein Steinmesser[4]). Sie heult in den Lüften und ist die Göttin, die Unheil und Leiden auf die Menschen bringt (*decian que esta diosa daba cosas adversas, como pobreza, abatimiento, trabajos*)[5]). Die in Xochimilco in Stein ausgearbeitete Göttin ist mit grossem, offenem Mund und langen, fletschenden Zähnen dargestellt, und sie hat ewig Hunger nach Menschenfleisch[6]). Ihr Haupttempel steht in Xochimilco, aber auch in Mexico und Texcoco hat sie Kultusstätten und überall steht auf der oberen Plattform der Pyramide ein Haus, das auf allen vier Seiten geschlossen ist, bis auf ein kleines Loch, durch welches man kriechend ins Innere gelangt. In diesem Haus (tlillan „der Ort der Schwärze“ genannt) sind, an die Wand gelehnt, die Bilder sämmtlicher Berggötter der Runde aufgestellt, mit ihren kautschukbetropften

[1]) Sahagun I, cap. 6.
[2]) Sahagun 6, cap. 28.
[3]) Sahagun I, cap. 6.
[4]) Sahagun I. cap. 6. Durán II. cap. 91.
[5]) Sahagun I. cap. 6.
[6]) Durán II. cap. 91.

Digitized by Google

Papieren behangen. Und wenn Dürre droht, oder Pestilenz, oder Hunger, oder der Krieg in Aussicht steht, so nimmt man eines nach dem andern dieser Bilder heraus und zieht in Prozession damit „zu dem Berge oder der Höhle, nach der das Bild genannt ist" und fleht um Abstellung der Nöthe[1]).

In der letzten Schilderung scheint mir das eigentliche Wesen der Göttin gekennzeichnet zu sein. Wir verdanken sie Durán, der, in Texcoco geboren, über diese Göttin vielleicht besser unterrichtet war als Sahagun, dessen Aufzeichnungen auf den Mittheilungen beruhen, die er von den Indianern von Tlaltelolco erhielt. Darnach wäre also Cihuacoatl die dürstende Erde, die das Wasser verschlossen hält. Darum wird sie auch im Codex Fuenleal der Hirsch Mixcoatl's genannt (*salieron desde* Sochimilco, *y sacaron su dios, que dezian* Quelazcli, *y era el venado de* Mixcoatl *que esta dicho*[2]); denn der Hirsch ist, wie der Interpret des Codex Vaticanus A ausdrücklich bezeugt, Symbol der Dürre. Mixcohuatl, die Wolkenschlange, erlegt mit dem Pfeil (dem Blitz) den Hirsch (die Erde), und der Regen strömt auf die dürstenden Saaten. Diese einfache, ursprüngliche Vorstellung ist es, die unzähligen mythologischen Kombinationen zu Grunde liegt. Der vom Pfeil getroffene Hirsch ist auch auf einem Blatt des Codex Borgia zu sehen, Blatt 13 Kingsborough'scher Zählung. Darunter die Tageszeichen-Kolumne ocelotl, miquiztli, tecpatl, itzcuintli, ehecatl, die Zahlen der Columne von rechts nach links einander folgend, und oben am letzten Zeichen sind 12 Punkte angegeben, die zweifellos die Woche, die mit ce ehecatl „eins Wind" beginnt, vervollständigen sollen. Somit wäre hier der vom Pfeil getroffene Hirsch direkt der Woche ce ehecatl zugeschrieben, d. h. der Woche, in der Chantico, d. h. Cihuacoatl oder Quilaztli, regiert. Gegenüber ist auf Blatt 13 des Codex Borgia ein todter weisser Hirsch zu sehen, dessen Zunge eine Wasserwelle bildet, und der einen Blumenkranz um die Schultern trägt und mit

[1]) Durán l. c.
[2]) An. Mus. Nac. Mex. II. p. 92.

Digitized by Google

Federn geschmückt ist. Derselbe ist in ähnlicher Weise der Woche ce atl „eins Wasser" zugeschrieben, d. h. der Woche, in welcher der Chalchiuhtotolin, der wässerige Spiegel, regiert, das Zeichen, welches, wie Sahagun angiebt, der Wassergöttin Chalchiuhtlicue geweiht ist. Dass hier Dürre und Wasserreichthum, die Wochen ce ehecatl und ce atl, die Göttin Chantico oder Cihuacoatl und das Chalchiuhtotolin oder die Chalchiuhtlicue einander gegenübergestellt sind, scheint mir zweifellos. In Mitla sah ich auf dem halb zerstörten Fries der Westseite des Hofes des grossen Palastes No. 1 unter den Symbolen, welche dort, immer abwechselnd mit Figuren Mixcohuatl-Camaxtli's, angebracht sind, nicht nur den vom Pfeil getroffenen Hirsch, und zwar mit einer Art *Enagua* bekleidet, die am unteren Rande mit Feuersteinmessern besetzt ist, sondern auch einen doppelköpfigen Hirsch und daneben drei flammende Speere. Ich zweifle nicht, dass dieser die Quaxolotl Chantico, die zweiköpfige Chantico, oder die Quilaztli *„el venado de* Mixcoatl *que esta dicho"* darstellen soll.

Ist aber Chantico, d. h. Cihuacoatl oder Quilaztli, das dürstende Erdreich, die Erde, welche in ihrem dunklen Schoosse, dem tlillan, die Regengötter gefangen hält, so begreift sich der ewige Hunger der Göttin, von dem Durán berichtet, und der, wie er angiebt, alle acht Tage gestillt werden musste. Es begreifen sich aber ferner auch die merkwürdigen Parallelisirungen, die in unseren Kalendern in Betreff der Gottheit der achtzehnten Woche, bezw. des neunzehnten Tageszeichens, vorliegen. Die anderen Gestalten, die in den anderen Codices, an Stelle der Cihuacoatl, gezeichnet sind, bezeichnen einfach den Hunger, oder, wenn man will, die Gottheit des Hungers, Apizteotl *„dios del hambre"*, der im Durán gelegentlich einmal erwähnt wird[1]), dessen Namen wir als Bisteot *„dios del hambre"* sogar in dem fernen Nicaragua begegnen[2]). Das ist ohne weiteres klar bei dem Dämon, der im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A gezeichnet ist, dessen

[1]) Durán Trat. 3, Cap. 3, § 6.
[2]) Oviedo lib. 42, cap. 3.

Digitized by Google

lange fletschende Zähne fast eine Niederschrift der Beschreibung zu sein scheinen, welche Durán von der ewig hungrigen Göttin von Xochimilco entwirft. Und der Gott des Codex Borgia 30, in dem wir das Ansehen und die Attribute des Sonnen- und des Feuergottes vereinigt fanden, bezeichnet zweifellos die sengende Gluth, die vom Himmel herniederbrennt. Die Symbole des Fastens bezeichnen wieder den Hunger, der zuklappende Kasten das Verschlossensein — theils auf das Fasten, theils auf das Verschlossensein des Himmels zu beziehen. Die heisse Speise, das brennende Haus — die sengende Gluth. Und wenn die Chantico von dem Interpreten als *Señor del chile* bezeichnet wird, so hat das vielleicht ebenso seinen Grund in der brennenden Natur dieses Gewürzes, wie in den oben, in der Einleitung zu diesem Abschnitt, auseinandergesetzten Beziehungen. Heisst es doch von dem Priester, der in dem Tetlanman, dem Tempel der Chantico thätig ist: — *El* Tetlanman teohua (so ist wohl das im Texte stehende Tecamma teuhoa zu amendiren), *tenia cargo de aprestar las teas para hacer hachones, y tambien almagre, tinta, cotaras, unas xaquetas y coracolitos mariscos, lo cual todo era necesario para esta fiesta de la diosa del fuego*[1]).

Es folgt die neunzehnte Woche ce quauhtli „eins Adler" und das zwanzigste Tageszeichen xochitl „Blume".

In Betreff der Bedeutung dieses Zeichens begegnen uns wiederum verschiedene, anscheinend differirende Bestimmungen. Einerseits nämlich wird als Regent desselben eine Göttin angegeben, deren Namen und deren Bestimmungen unwillkürlich freundliche Bilder erwecken, Xochiquetzal, die Göttin der blumigen Erde, wie der Interpret des Codex Vaticanus A erklärt *(dicono che quella donna fece che la terra fiorisse)*, die welche das Spinnen und Weben erfand *(esta fué la que primera tejió y hiló)*,[2]) die Repräsentantin weiblicher Handfertigkeit und künstlerischen Schaffens, dieselbe, der wir schon einmal begegneten

[1]) Sahagun 2. App.
[2]) Codex Telleriano Remensis II. 30.

Digitized by Google

unter dem glückverheissenden ersten Zeichen — ce cipactli „eins Krokodil" — wo sie dem Gott Tonacatecutli als Gemahlin, als Tonacacihuatl, gegenübergestellt ist.[1]) Andererseits erklärt der Interpret,[2]) das Zeichen habe Beziehung zu den Kriegern, weil an diesem Tage Schaaren von Adlern vom Himmel herabkämen und die Gestalten von Mädchen annähmen. An diesem Tage kämen die Dämonen vom Himmel herab, und die an ihm geborenen Mädchen würden böse Weiber. Und das gälte für die ganze Woche, und insbesondere auch für den siebenten Tag derselben, der neben der Ziffer 7 das Zeichen cipactli führt, dasselbe mit welchem ja, woran ich eben erinnerte, auch die Göttin Xochiquetzal in Verbindung steht.

Mit der letzteren Angabe des Interpreten stimmt genau, was Sahagun in dem betreffenden Kapitel über die Bedeutung des Zeichens ce quauhtli berichtet. Er sagt, dass es ein unheilbringendes sei, weil an diesem Tage die Ciuateteo vom Himmel herabkämen, und zwar die jungen Ciuateteo, welche die gefährlichsten wären, und Knaben und Mädchen das ärgste Böse zufügten, denn sie führen in diese (*se embestian en ellos*) und schnitten ihnen Grimassen (*les hacian visages*). Darum drängte man sich an diesem Tage zu den Altären dieser Göttinnen und brachte ihnen kautschukbetropfte Papiere, Speise und Trank und Räucherwerk dar.

Die an diesem Tage geborenen Männer erhielten nach Sahagun alle Tugenden und Laster, die den Soldaten eigenthümlich sind: Sie sind tapfer, unerschrocken, aber auch frech und hochmüthig, Renommisten und Aufschneider, und verlangen, mit Höflichkeit behandelt zu werden. Ein klägliches Ende im Kriege ist ihnen gewiss. — Die unter diesem Zeichen geborenen Mädchen aber würden böse Zungen und Klatschweiber, die ihre Genossinnen mit Faustschlägen behandelten und ihnen das Gesicht zerkratzten, mit allen zankten und den anderen Weibern die Kleider zerrissen.

---

[1]) Vgl. oben p. 544.
[2]) Cod. Tell. Rem. l. c. Sahagun 4, cap. 23.

Digitized by Google

Die hier anscheinend vorliegende Differenz der Bestimmungen könnte man dadurch aus der Welt zu schaffen suchen, dass man annimmt, die letzteren Angaben wären lediglich ein Ausfluss dessen, was man sich bei dem Zeichen quauhtli „Adler", dem räuberischen starken Thiere, dachte. Indessen müsste dann doch wieder festgestellt werden, wie Xochiquetzal dazu kommt, Regentin dieses kriegerischen Zeichens zu werden. Der thatsächliche Sachverhalt ist einfach der, dass auch die Xochiquetzal verschiedene, anscheinend incongruente Seiten in ihrem Wesen vereinigt.

Die Xochiquetzal wurde, wie Durán uns ihr Bild beschreibt, als jugendliches Weib gedacht, in kostbar gesticktes Gewand gekleidet und reich mit Schmuck versehen, Blumen in beiden Händen und die Arme wie im Tanz erhoben. Aber sie war nicht wie ein Weib, sondern männlich frisirt, *con una coleta de hombre, cercenada por la frente y por junto á los hombros*), und wie die Kriegshäuptlinge trug sie den Haarschopf mit einem Lederriemen umwunden, an dessen Enden zwei Federbüsche nach Art der quetzaltlalpiloni befestigt waren, nur dass diese bei ihr nicht, wie bei den Kriegern, hinten herabhiengen, sondern aufrecht in die Höhe standen,[1]) so die beiden aufrecht stehenden Haarflechten der mexikanischen Weiberfrisur imitirend.[2]) Augenscheinlich galt die Göttin als Prototyp und gleichzeitig als Protectorin der Weiber, welche die Bevölkerung des cuica calli, der Gesang- und Tanzschule, bildeten, der gefälligen Genossinnen der Krieger, die mit den Kriegern am Feste Tezcatlipoca's den toxcachocholoa tanzten, und auch bei dem grossen Herrenfeste (dem Huei tecuilhuitl) am Tanz der Krieger sich betheiligten. Von den vier Gemahlinnen, welche in den letzten Tagen vor seinem Ende dem Opfer Tezcatlipoca's beigelegt wurden, führte die erste den Namen Xochiquetzal. Die andern hiessen Xilonen (Göttin des jungen Maises), Atlatonan (die Mutter der zwischen dem Wasser

[1]) Duran II. cap. 94.

[2]) Kleine Thonbildchen der Göttin mit den beiden aufrecht stehenden Federbüscheln gehören zu den häufigsten Vorkommnissen unter den aus dem Thal von Mexico stammenden Alterthümern.

Digitized by Google

Hausenden) und Huixtocihuatl (die Göttin des Salzes, oder die Göttin der Anwohner der Meerküste). Als Genossin der Krieger kennzeichnet sich die Göttin auch dadurch, dass ihr kleines, aber reich geschmücktes Heiligthum dicht neben dem Huitzilopochtli's stand, und dass die Priester Huitzilopochtli's auch ihren Dienst besorgten.[1])

In gewisser Weise erscheint die Göttin als ein weiblicher Tezcatlipoca, denn ihr Fest fiel zusammen mit demjenigen, welches am Beginn der trockenen Jahreszeit gefeiert ward, wo die Götter des Feuers und der Dürre, die zugleich die Götter des Krieges sind, die während der Regenzeit verreist waren, wieder Besitz von ihren alten Kultusstätten nahmen. Das Fest wird von Durán direct als *„despedimiento de las rosas"* — Blumenfastnacht, wenn man so will — bezeichnet, *que era dar á entender que ya venian los hielos y se habian de secar y marchitar.*[2]) An dem genannten Fest wurden der Göttin von Texcoco ein paar Mädchen adliger Geburt geopfert, und die Weberinnen und Stickerinnen und die anderen Kunsthandwerker feierten ebenfalls das Fest durch Opferung einer die Göttin repräsentirenden Frau und durch Maskentänze.

Die Göttin hat indess auch einen bestimmten landschaftlichen Hintergrund. Im Monat Pachtontli, d. i. der Monat Teotleco, wo die Götter, und allen voran Tezcatlipoca, von der Reise zurückkehrten, feierten die Leute von Matlatzinco dem Gotte Xochiquetzal ein Fest, sagt der Interpret des Codex Telleriano Remensis.[3]) Das steht vollkommen in Uebereinstimmung mit dem Character, der der Göttin zugeschrieben wird, denn die kunstfertigen Stickereien, insbesondere die kunstvollen Federarbeiten haben von jeher ihren Sitz in den nordwestlich an das Hochthal von Mexiko angrenzenden Gebieten gehabt. Das an die Matlatzinca angrenzende Mechoacan ist heute noch das einzige Gebiet, in welchem sich Trümmer der letztgenannten alten Kunstfertigkeit erhalten haben. Aus den metallisch schimmernden Federn von

[1]) Duran l. c.
[2]) l. c.
[3]) II. Lám. 2.

Digitized by Google

Papageien, Kolibris u. a. Schmuckvögeln, aus denen man in alter Zeit farbenprächtige Mäntel, Rüstungen und Schilde fertigte, werden jetzt Bilder unserer lieben Frauen und anderer Kirchenheiligen zusammengeklebt. Der westliche Ursprung der Göttin Xochiquetzal spricht sich auch in einem schönen kleinen Gedicht aus, das zu einer Sammlung von Liedern gehört, die in alter Zeit zu Ehren der Götter gesungen wurden, und die ich die Freude hatte, in dem Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio zu Madrid zu entdecken. Es heisst daselbst: atl ayauican nixochiquetzalli tlaciauiuitz ayamo tencaliuan tamoancha ay, „Aus dem Lande des Wassers und des Nebels kommt Xochiquetzal zum Besuch, aus ... Tamoanchan." Tamoanchan aber ist, wie ich oben nachgewiesen habe, das Haus des Herabsteigens, der Westen. Und Tamoanchan deckt sich auch, wie ich bei dem Gott des ersten Zeichens, bei Tonacatecutli, näher begründet habe, in gewisser Weise mit Tula. Darum ist auch das Zeichen, welches in der Tageszeichenreihe, gebührender Weise, unserer Göttin Xochiquetzal koordinirt ist, das Zeichen xochitl, „Blume", da wo es als Anfangszeichen für eine ganze Woche, die vierte der hier in unserem Kalender aufgeführten Wochen, bedeutend wird, dem Coyote, dem Gott von Tula, dem Gott der Otomi, dem Coyotegott der kunstfertigen Amanteca zugeschrieben.

Der bestimmte oben genannte landschaftliche Hintergrund involvirt aber noch andere Beziehungen. Die Matlatzinca, die sich selbst Nentambati nennen, und Pirinda von den benachbarten Tarasca oder Mechuaque genannt werden, sind eine den letzteren stamm- und sprachverwandte Nation, die in dem Westen des Thals von Mexiko das zwischen diesem und dem seenreichen Mechuacan gelegene Hochlandsgebiet bewohnen, welches nach dem Hauptort gewöhnlich als Thal von Toluca bezeichnet wird, und über welches der Nevado de Toluca seine schneeschimmernde Krone erhebt. Die alten Azteken wollten, wie ich oben schon einmal gelegentlich angeführt habe, aus dem Westen eingewandert sein, und zwar hielten sie dafür, dass ein Theil ihrer Nation in Mechuacan

Digitized by Google

zurückgeblieben sei, ein anderer Theil mit einer Frau, Namens Malinalxoch, die sich als ältere Schwester Huitzilopochtli's bezeichnete, in dem zwischen Mechuacan und dem Thal von Mexiko gelegenen Gebiet absichtlich zurückgelassen worden sei, weil letztere eine böse Zauberin gewesen und durch ihre Künste den Mexikanern vielen Schaden zugefügt habe. Von dieser Frau und ihrem Gefolge stammten, wie man glaubte, die Bewohner des Ortes und der Landschaft Malinalco ab, die in unmittelbarer Nachbarschaft von Toluca gelegen ist. Und diese sowohl, wie die Matlatzinca selbst, galten auch in späterer Zeit noch als in Zauberkünsten besonders erfahren.[1])

Es unterliegt wohl keinem Zweifel, dass die Xochiquetzal mit der Zauberin Malinalxoch ident ist. Denn auch erstere wird nicht selten Schwester Huitzilopochtli's genannt. Und zur weiblichen Handfertigkeit, zur weiblichen Kunstfertigkeit gesellt sich auch der Begriff: „in allerhand schnöden" oder „in allerhand geheimen Künsten erfahren."

Die Xochiquetzal ist in unsern Kalendern überall in reicher Tracht und mit Zierrath behangen dargestellt: — bunt gestickte oder mit Federbesatz versehene Enagua, buntes Frauenhemd, und über demselben (im Codex Borgia) das bunte, am ganzen Rand mit Federbesatz versehene quechquemitl. Bei den Figuren des Codex Borgia hängt auch über dem Nacken eine Kapuze, die in zwei bandartige, am Ende mit Blumen geschmückte Streifen ausgeht, wie ich sie ähnlich bei den Figuren der Chantico oder Cihuacoatl beschrieben habe. Ein Ohrpflock, aus dessen Oeffnung, oder von dessen Unterseite ein Band mit einer Schelle am Ende herabhängt; und die schmetterlingsflügelartige metallene Nasenplatte, die ich ebenfalls schon bei der Chantico erwähnt habe. Selbst das Gesicht ist verziert. Auf dem gelben Grunde, durch welchen die zartere, blassere Hautfarbe der Weiber zum Ausdruck gebracht wird, heben sich rothe Punkte (Codex Telleriano Remensis

[1]) Vgl. Tezozomoc Crónica Mexicana cap. 1. und Codex Ramirez, (ed. José Vigil) p. 28 u. 29.

Digitized by Google

vgl. Fig. 157 oben p. 694) oder ganze Streifen rother Farbe, mit ausgesparten kreisförmigen Flecken, ab (Codex Borgia vgl. Fig. 156). Es erscheint mir nicht unmöglich, dass der Name Coyolxauhqui, der „mit Löchern bemalt" bedeutet, sich auf diese Art der Bemalung bezieht, und dass die Person selbst, die diesen Namen trägt, die streitbare Schwester Huitzilopochtli's, die, weil sie die Schaar der Brüder zum Kampf gegen ihn und seine Mutter führt, von Huitzilopochtli auf dem Coatepec mit dem xiuhcoatl erschlagen wird,[1]) nichts anders ist als unsere Xochiquetzal oder die Malinalxoch der chronistischen Ueberlieferung. Ich erwähne auch noch, dass die Stadt Otompan (Otumba), die im Norden von Mexiko nicht weit von den berühmten Ruinen von Teotihuacan gelegen ist, und deren Name „im Lande der Otomi" oder vielleicht auch „Banner der Otomi" bedeutet, im Codex Mendoza (3.8) dargestellt ist durch einen Berg (die bekannte Bezeichnung für „Ort") mit einem Kopf darauf, der in ähnlicher Weise auf der gelben Farbe des Gesichts rothe in Längs- und Querstreifen angeordnete Bemalung zeigt. Man kann darnach vermuthen, dass diese Bemalung eine landschaftliche Eigenthümlichkeit der nördlichen und westlichen Striche war. In der That scheint auch aus einer Angabe Sahagun's hervorzugehen, dass auch bei den Tolteken gelbe und rothe Bemalung üblich war: — *emplumaronle la cabeza y tiñeronle todo el cuerpo con color amarillo, y la cara con color colorado, . . . este es el regalo que solian hacer à los que venian triumfantes de la guerra.*[2])

Da die Xochiquetzal als Mann, bzw. als Kriegshäuptling frisirt ist, so trägt sie auch eine Helmdevise, wie die Kriegshäuptlinge. Als solche dient ihr im Codex Telleriano Remensis (Fig. 157 oben p. 694) und Vaticanus A, sowie im Codex Borgia 30 (Fig. 154) der Kopf eines Vogels, der wohl als quetzal tototl gedacht ist, der Trogon splendens oder Phacromorus mocinno, der die schönen grünen, glänzenden Schmuckfedern liefert. Im Codex

[1]) Sahagun 3, cap. 1, § 1.
[2]) Sahagun 3, cap. 5.

Digitized by Google

Borgia 53 dagegen (Fig. 156) und der entsprechenden Stelle des Vaticanus B. schaut ihr Gesicht aus dem geöffneten Rachen eines cipactli heraus, des Krokodils, des Symbols der fruchtbaren Erde, das ihr, der Genossin Tonacatecutli's, angemessenes Wappenthier ist. Die beiden aufrechten Federbüsche, die das besondere Kennzeichen der Göttin Xochiquetzal bilden, sind im Codex Telleriano Remensis (Fig. 157) über dem Kopf der Göttin aufragend zu sehen, und haben dort eine Blume zwischen sich, — wie wenn sie den Namen der Göttin Xochi-quetzal hieroglyphisch zum Ausdruck bringen sollten. In den Figuren des Codex Borgia (Fig. 156) und Vaticanus B sind diese beiden aufrechten Federbüsche über der Schnauzenspitze des ihre Helmdevise bildenden cipactli angebracht.

Abweichungen in der Tracht zeigt die Figur des Aubinschen Tonalamatl. Der Kopf der Göttin ist hier einfach mit einer Häuptlingsbinde (ein Lederriemen, der den Haarschopf auf dem Wirbel zusammennimmt) geschmückt, und einer mächtigen Blume darüber. (Vgl. die Fig. 32 oben p. 532.) Und hinten am Rücken trägt sie eine Art nahualli, ein Abzeichen oder Banner, das oben mit einem Vogelkopf geschmückt ist, und das fast genau mit dem nahualli übereinstimmt, welches auf dem folgenden letzten Blatt des Kalenders der Feuergott auf dem Rücken trägt.

Von Ausrüstungsgegenständen sind zu erwähnen das tzotzopaztli (Holzmesser zum Festschlagen der Gewebefäden, Figg. 157a, 158), welches im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A der Göttin in die Hand gegeben ist — Symbol ihrer Herrschaft über das weibliche Kunstgewerbe, — und der Schlangenstab, den sie im Aubin'schen Tonalamatl in der Hand hält. Letzterer, der coa-topilli, wird in den Sahagun-Manuskripten als Ausrüstungsstück Huitzilopochtli's und seiner Mutter Coatlicue beschrieben, bzw. abgebildet. In ihm kommen also wiederum die Beziehungen zum Ausdruck, welche die Göttin Xochiquetzal mit dem Kriegsgott verbinden.

Die Schlange, die man im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A, sowie im Aubin'schen Tonalamatl, unter dem

Digitized by Google

Stuhle der Göttin hervorkommen sieht, wie der rothe Hund, der im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A aus dem vom Nacken der Göttin herabhängenden Federschmuck herausstürzt, sind unzweifelhaft Symbole des Feuergottes, gleich dem nahualli, welches, wie ich oben anführte, die Göttin im Aubinschen Tonalamatl auf dem Rücken trägt.

Besonderes Interesse beanspruchen die an den genannten Stellen neben der Göttin dargestellten Symbole: — Im Codex Borgia 53 und der entsprechenden Stelle (Blatt 30) des Codex Vaticanus B sehen wir einerseits eine in ein Netz eingeschnürte schwarze Masse (Fig. 161) und dann die Fig. 162 — ein aus durchsichtigen Fäden gesponnenes Netz, unter welchem vier Zeichnungen in Gestalt eines doppelten Halbkreises oder eines halbirten Auges angebracht sind. Im Aubin'schen Tonalamatl dagegen sieht man ein tlachco dargestellt, d. h. einen Ballspielplatz (Fig. 164) und daneben, wie es scheint, die Kautschukkugel, mit der das Spiel gespielt wird. Ferner die Figur 163, die eine gewisse Analogie mit der Fig. 162 nicht verleugnen kann; die Zeichnung eines Feuerbeckens und die schwarz gemalte Figur eines Menschen mit abgerissenem Kopf, der von oben herabzustürzen scheint.

Das tlachco könnte eine gewisse Parallele bilden zu der Fig. 161, denn es ist mir wahrscheinlich, dass letztere einen in Stricke eingeschnürten Kautschukballen zur Anschauung bringt. Demnach würden die Figg. 161, 162 des Codex Borgia und die Figg. 164, 163 des Telleriano Remensis einander entsprechen. Was aber besagen die merkwürdigen Figg. 162 und 163?

Die Figur 162, deren Grundform ohne Zweifel das einfache Schleifen-Viereck Fig. 162 a ist, habe ich genau in gleicher Art und gleicher Färbung auf Blatt 20 und Blatt 23 des Wiener Codex wiedergefunden. Dieselbe trägt aber dort im Centrum das Tageszeichen olin, das Symbol der Bewegung, Zeichen der Sonne und Hieroglyphe des Erdbebens. Den vier augenförmigen Zeichnungen, die in der Fig. 162 unten zu sehen sind, entsprechen dort 36 ähnliche (einmal schwarz mit roth-, das andere Mal weiss mit gelb gemaltem inneren Halbkreis), die

Digitized by Google

mit 6 die Gestalt eines Röhrenknochens wiedergebenden Zeichnungen (Fig. 162b) abwechseln. Daneben ist ein viereckiges Stück zu sehen, blau bzw. schwarz gemalt und mit sich kreuzenden welligen Linien, wie es an den Bildern des cipactli im Codex Borgia und auf der Schildkröte der Maya-Handschriften zu sehen ist. Zur andern Seite folgen Packete Holz (für Fackeln) und Kautschukballen. Unter dem Ganzen ist auf Blatt 20 wieder ein tlachco zu sehen, von vier viereckigen Schildern eingefasst, welche bunte Stufenmuster zeigen. Und daneben steht auf einer Binsenmatte ein Gott, der lange Zähne hat, und Todtenköpfe, Steinmesser, Augen und der Figur 121 ähnliche, an die Xipe-Mütze erinnernde Objekte (unzweifelhaft ebenfalls Todessymbole) im Haar trägt, und neben dem als Name das Datum des Tages nahui olin „vier Bewegung" geschrieben ist. Ihm bringt eine andere, mit Adlerhelmmaske versehene Person einen Vogel als Opfer dar, und darunter stehen drei Priester, der eine mit der Fackel, der andere mit dem Räuchergefäss in der Hand, der dritte das Muschelhorn blasend. Auf Blatt 13 ist statt des tlachco das Bild des Himmels zu sehen, dargestellt durch die Strahlenaugen, die vom blauen Grunde sich abheben, und die Huldigungen empfangen hier zwei Götter, deren einer als Namenshieroglyphe das Datum XI. cipactli, der andere das Datum IV. cipactli trägt.

Die mannigfaltigen vielgestaltigen Symbole, mit welchen die Seiten des genannten interessanten Codex, — dessen zapotekischen Ursprung ich übrigens nicht mehr bezweifele — gefüllt sind, ist es mir noch nicht gelungen, in ihrem Zusammenhang und ihrer Entwickelung zu erfassen. Dass aber hier das Symbol, welches unsere Figur 162 wiedergiebt, in die Vorstellungsreihe gehört, welche die Symbole des tlachco und des Tageszeichens olin erwecken, scheint mir zweifellos. Die Vorstellungen aber, welche durch das tlachco und durch olin, durch den Ballspielplatz und die rollende Kugel, bzw. den Kautschukball oder den Kautschuk an sich, hervorgerufen werden, sind, wie ich schon mehrfach Gelegenheit hatte anzuführen, die des Himmels, bzw. der vier Richtungen, in denen der Himmel ausgedehnt ist, und der Bewegung der Sonne über

Digitized by Google

den Himmel, bzw. Tag und Nacht. Dass dem so ist, scheinen die genannten Blätter des Codex Viennensis deutlich zu beweisen, einmal nämlich dadurch, dass, an Stelle des tlachco auf Blatt 20, auf Blatt 13 die Zeichnung des Himmels selbst zu sehen ist, und dann durch die Art der Zeichnung des tlachco selbst, welches zur Hälfte glänzend roth, zur Hälfte schwarz und punktirt (Nebelzeichnung) gemalt ist.

Eine ähnliche Bedeutung nun, wie dem tlachco, scheint mir auch dem Schleifenviereck der Figur 162 innezuwohnen. Ich bin nämlich geneigt, dasselbe als den nach vier Himmelsrichtungen gespannten Strick, oder als die vier Kammern, die vier Abtheilungen des Himmels, aufzufassen. Dieses scheint mir zunächst durch die vier halben Augen angedeutet zu sein, die in Fig. 162 unten zu sehen sind, bezw. durch die 6 Figuren 162b, eingefasst von $6 \times 6 = 36$ Halbkreisen. Denn die Zahl der Himmelsrichtungen ist entweder vier, oder, wenn man die Richtung nach oben und nach unten hinzurechnet, sechs. Und als anderen wichtigen Beleg führe ich die merkwürdigen Perlmutterschmuckplatten an, welche die sorgsamen Ausgrabungen der Amerikaner aus den Mounds von Tennessee und der angrenzenden Staaten der nordamerikanischen Union zu Tage gefördert haben.[1])

Auf diesen Schmuckplatten, den unzweifelhaften Zeugen eines Handelsverkehrs[2]), der in vorkolumbischer Zeit zwischen

---

[1]) Second Annual Report of the Bureau of Ethnology pp. 282 ff., pl. 58, 59 ff.

[2]) Beweisend ist mir hierfür besonders die pl. LXXIII, p. 300 abgebildete Platte, die eine menschliche Figur mit einer Art Fächer in der Hand darstellt, dessen Stielende in einen Menschenkopf ausläuft. Die Figur ist mit dem maxtlatl bekleidet! hat eine Art breiten Gürtel, der fast an den der Figuren von S. Lucia Cozumahualpa erinnert, und trägt ein Rückengestell, wie es ganz ähnlich bei den — einen Fächer ähnlicher Gestalt in der Hand haltenden — hundsköpfigen Gestalten in der oberen Abtheilung der Blätter 15—28 der Dresdener Mayahandschrift zu sehen ist. Dass übrigens gerade aus den Mayagegenden stammende verzierte Perlmutterscheiben weit vertrieben wurden, beweist ein Stück mit Maya-Charakteren, welches in Tula gefunden wurde. Ich will nun nicht gerade behaupten, dass die in den Mounds von Tennessee gefundenen Perlmutterscheiben direkt aus Mexiko importirt worden sind, aber

Digitized by Google

den Stämmen des unteren Mississippithals und den Küstenbewohnern von Tampico, Vera-Cruz und Coatzacualco bestanden haben muss, sieht man eingerollte Schlangen, Spinnen mit einem stark markirten Kreuz auf dem das Centrum der Zeichnung bildenden Thorax, ferner das Hakenkreuz und die damit verwandte Spiralscheibe (das mexikanische Zeichen ilhuitl, „Tag"), endlich unser Schleifenviereck (in Gestalt der Fig. 162a), welches ein Sonnenbild mit die Scheibe theilendem Kreuz einschliesst, und auf dessen vier Seiten aussen je ein Vogelkopf aufsitzt.

Schon Holmes, dem wir die Abbildung und Beschreibung dieser interessanten Objekte verdanken, fiel die Aehnlichkeit dieser Zeichnungen mit den mexikanischen auf, und er fügte daher den Tafeln eine Abbildung des besprochenen Schleifenvierecks des Wiener Codex, Blatt 20, bei. Und Cyrus Thomas[1]) bemerkt, dass die vier gleichmässig nach links gewendeten Vogelköpfe diesem Wind- bezw. Himmelsrichtungsschema denselben Sinn der Drehung ertheilen, wie es in der Himmelsrichtungstafel des Codex Fejérváry 44 und Vaticanus B 65, 66 sich darstellt.

Ist nun aber dies die Bedeutung des Schleifenvierecks oder der Figur 162, so ist ohne Weiteres klar, dass die Figur 163 dasselbe bedeuten muss. Sie ist ein Miniaturbild des Rahmens — in Cod. Borgia 43 durch vier Schlangen gebildet —, in welchem die Zeichen der vier Himmelsrichtungen eingeschrieben sind. Es sind also die Figg. 163 und 164 (Tonalamatl Aubin) und Figg. 162 und 161 (Cod. Borgia, Cod. Vat. B) genaue Homologe, und beide Symbole des Himmels, des Sonnenlaufs, der vier Windrichtungen.

Was haben diese Symbole aber bei der Göttin Xochiquetzal zu thun? Nun, da müssen wir daran denken, dass Xochiquetzal eben die Gemahlin des Himmelsgottes Tona-

---

es müssen ihnen wenigstens importirte Stücke zum Vorbild gedient haben. Sie würden sich demnach vielleicht zu den Schmuckgegenständen der Maya-Völker, wie die gallischen Münzen zu den römischen und griechischen verhalten.

[1]) Third Ann. Rep. Bureau of Ethnology p. 61.

Digitized by Google

catecutli ist, dass sie als Omecihuatl neben ihm, dem Ometecutli, im zwölften Himmel sitzt. Dass indess der Himmel, bezw. die vier Himmelsrichtungen hier in dieser besonderen Weise ausgedrückt worden sind, dass das tlachco des Aubin'schen Tonalamatl im Codex Borgia und Vaticanus B durch einen in ein Netz eingeschnürten Kautschukballen zur Anschauung gebracht ward, das hat vielleicht noch einen besonderen Grund. Es ist vielleicht der Ausdruck dafür, dass die Göttin in Matlatzinco einheimisch gedacht ward, im Lande der Matlahua, der das Netz handhabenden Leute, die das tematlatl, die Steinschleuder, führten, die den Mais entkörnten, indem sie die Kolben in ein Netz schütteten und in dem Netze ausdroschen, die selbst ihre Opfer in der Weise brachten, dass sie den unglückseligen Gefangenen in einem Netz zusammenschnürten, bis ihm die Eingeweide aus dem Leibe traten[1]).

Der Göttin Xochiquetzal, der Hauptfigur des neunzehnten Zeichens, steht im Aubin'schen Tonalamatl eine Art Tiger gegenüber, bei dem die Tigerzeichnung aber durch blaue und rothe Flecke zum Ausdruck gebracht ist, die sich von einer dunklen schwarzen Gesammtfärbung abheben. Am Rücken trägt er eine Art Gestell, aus dem zwei breite, in rothe Federbüsche endende Quasten herabhängen.

Ein ähnlicher schwarz und blaugefleckter Tiger ist im Codex Telleriano Remensis und Vaticanus A der Göttin gegenüber zu sehen. Aber aus dem geöffneten Rachen desselben scheint hier der Kopf Tezcatlipoca's hervor, als solcher durch die aus hellen und dunklen Querbändern bestehende Gesichtszeichnung, den Feuersteinmesserkranz (tecpatzontli) und den rauchenden Spiegel in der Federkrone deutlich gekennzeichnet (Fig. 160). Also ein in einen Nachttiger verwandelter Tezcatlipoca. Auf dem Rücken trägt das Ungeheuer eine Art Korb oder Köcher, dessen Mitteltheil schwarz gefärbt und mit weissen Federbüschen besetzt ist.

In Codex Borgia 53 und der entsprechenden Stelle Blatt 30

[1]) Sahagun 10, cap. 29, § 6.

Digitized by Google

des Codex Vaticanus B ist der Göttin gegenüber eine Figur gezeichnet barbarischen Ansehens und anscheinend in Tanzstellung, ähnlich wie die Figur, die man in denselben Kalendern vor Huehuecoyotl, der Gottheit des vierten Zeichens, abgebildet sieht. Die Figur (vgl. Fig. 159) hat das gleiche runde, von einer Art Eulenschleier umgebene Auge, wie die vor Huehuecoyotl tanzende Gestalt des Gottes mit dem Coyoteohr. Aber Gesicht und Leib sind schwarz gemalt — abgesehen von einer kleinen Partie um die Lippen, die roth gemalt ist, mit einer weiss und schwarz punktirten Umränderung, die der punktirten Lippenumränderung des Gottes mit dem Coyoteohr entspricht. Die Figur trägt das feuerfarbene Haar und die aufstrebenden Stirnlocken, sowie die Federbüsche des Feuergottes (vgl. die Figg. 92, 93 oben p. 596), hat ein aus einer Muschel geschliffenes Stück als Ohrschmuck und trägt auf der Brust eine blutumflossene Scheibe. Also ebenfalls eine Spukgestalt, — vielleicht ein barbarischer Tezcatlipoca, oder der Coltzin, den die Matlatzinca verehrten, der vielleicht mit dem Copil oder Cohuil, dem Sohn der Malinalxoch, dem feindlichen Dämon der Mexikaner, ident ist.

Die Interpreten, welche die Xochiquetzal für die Urmutter Eva nehmen, erklären den Nachttiger, den Tezcatlipoca, für den Satan, die Schlange, welche die Eva verführt. Mir scheinen alle drei Gestalten, der Nachttiger, Tezcatlipoca und die spukhafte Gestalt Fig. 159, den Währwolf, den Zauberer, bezw. den Gott der Zauberer und der zauberkundigen Leute darzustellen, entsprechend dem Zusammenhang, der, wie ich oben ausgeführt, zwischen der Xochiquetzal und der Zauberin Malinalxoch unzweifelhaft besteht. Dass die Figur hier im Codex Borgia und Vaticanus B in Tanzstellung dargestellt ist, widerspricht dieser Erklärung nicht, denn Sahagun berichtet ausdrücklich, dass die temacpalitotique oder tepupuxaquauique, die Zauberer, die nächtlicher Weile ausziehen, um die Häuser anderer Leute auszuplündern, tanzend sich an den Ort begeben, wo sie ihre Thaten auszuführen gedenken. Die Assoziation künstlerischer Handfertigkeit (toltecayotl), von Tanz und Spiel, mit Zauberei, haben wir ja auch

Digitized by Google

oben schon bei dem Coyotegott, dem Regenten der vierten Woche, getroffen. Auch er führt, wie ich angab, gleich Tezcatlipoca den ausgerissenen Arm, mit welchem die tepupuxaquauiique die Bewohner des betreffenden Hauses in Schlaf und Unbeweglichkeit zaubern, als ihm zugehöriges Attribut in der Hand.

Es bleiben nun noch die Stellen zu besprechen übrig, wo die Göttin Xochiquetzal nicht als Regent des neunzehnten Wochen-, sondern des zwanzigsten Tageszeichens auftritt. Hier ist zunächst die Besonderheit zu verzeichnen, dass, während im Codex Borgia 30 die Göttin Xochiquetzal mit all ihrem characteristischen Ausputz unverkennbar dargestellt ist, während auch die Figur der entsprechenden Stelle auf Blatt 3 des Vaticanus B, wenn auch etwas flüchtiger gezeichnet, immer noch als Xochiquetzal deutlich zu erkennen ist, in der andern entsprechenden Stelle, auf Blatt 76 des Codex Vaticanus B. offenbar nicht Xochiquetzal, sondern ihr Gemahl Tonacatecutli, der grosse Himmelsherr, dargestellt ist, ähnlich der Figur, die in demselben Kalender unter dem ersten Zeichen diesen Gott repräsentirt, und noch characteristischer an unserer Stelle durch die mächtige Federkrone, die ganz an die Federkrone erinnert, mit der auf Blatt 52 des Wiener Codex die auf dem Bilde des Himmels hockenden Himmelsgötter Tonacatecutli und Tonacacihuatl abgebildet sind. Wie dieser Himmelsherr selbst aufzufassen ist, dafür bietet die letztgenannte Stelle (Blatt 76) des Codex Vaticanus B einen weiteren wichtigen Beleg, indem wir hier neben ihm einen Skorpion dargestellt finden, das Thier des Feuergottes, das in unsern Kalendern bei dem neunten Wochenzeichen neben dem Feuergott zu sehen ist.

Während aber in der Hauptfigur diese drei genannten Stellen, die den Regenten des zwanzigsten Tageszeichens zur Anschauung bringen, eine Differenz aufweisen — eine Differenz, die allerdings das Wesen der Sache nicht berührt, denn „Mann und Frau sind ein Fleisch", sagt die Bibel — stimmen in der Nebendarstellung alle drei auf das Schönste überein. An allen drei Stellen ist nämlich neben der Hauptfigur eine Frau am Mahlstein (metlatl) gezeichnet. Am hübschesten

Digitized by Google

im Codex Borgia 30. Man sieht die drei Füsse und die nach vorn abfallende Fläche des Steins. Die vulkanische Beschaffenheit des Materials ist durch schwarze Farbe gekennzeichnet. Auf dem Stein ist durch gelbe Körner der Mais bezeichnet, und die zerriebene Masse fliesst ab in ein flaches Gefäss, das an der vorderen, niedrigeren Kante des Mahlsteins angebracht ist. Auch der metlapilli fehlt nicht, die steinerne Rolle, mit der auf dem Stein die gekochten Maiskörner zerrieben werden. Aber der metlapilli fliegt, in zwei Stücke zerbrochen, der Arbeitenden aus der Hand, und Blut fliesst aus der Wunde. Die Arbeitende selbst ist die alte Göttin, mit dem ringförmigen Anhängsel am Mund gezeichnet, und in weisse Gewänder gehüllt, gleich der Mondgöttin auf Blatt 28 desselben Kalenders. Aber die Göttin trägt hier das quauhtzontli, die weisse Adlerfederperrücke der Erdgöttinnen. Es ist also die erste Frau, die Urmutter, die hier über der Xochiquetzal abgebildet ist, die Frau, die zum ersten Mal die Maismasse für die Tortillas bereitet hat. Das in der Vergangenheit liegende, Uralte, längst Gestorbene ist hier wieder durch den Bruch des Geräths zum Ausdruck gebracht, wie bei dem Xochitlicacan oder Tamoanchan, dem Blüthenbaum, der bei der fünfzehnten Woche dargestellt ist. Sucht man nach einem bestimmten Namen, so bietet sich der Name Ilamatecutli dar, „die alte Fürstin", das weibliche Namenscorrelat zu Huehueteotl, dem alten Gott, d. i. dem Feuergott, deren Fest (Tititl) unmittelbar vor dem Fest des Feuergottes gefeiert wird, die, gleich der Xochiquetzal, das Webeholz tzotzopaztli in der Hand hält und weisses Hemd, weisse Enagua und weisse Federperrücke trägt, gleich der hier, im Codex Borgia, am Mahlstein beschäftigten Frau.

An den andern beiden Stellen ist die Scene nicht so hübsch und deutlich gezeichnet. Aber die alte Frau, metlatl und metlapilli, der Bruch des Geräths und das herausfliessende Blut sind an beiden Stellen deutlich zu erkennen.

Es folgt nun die letzte, die zwanzigste Woche ce tochtli, „eins Kaninchen". Als ihr Patron erscheint der Feuergott

Digitized by Google

Xiuhtecutli, und ihm gegenüber Xipe im Opfermesser — hier von dem Interpreten Itztapaltotec genannt, was nach ihm *pedernal ó cuchillo del guerreado, ó desdichado ó dolorido*", oder genauer „*pedernal ensangrentado del dolorido*" bedeuten soll.[1]) In Wahrheit heisst es „unser Herr, der grosse scharfe Stein" — itztapalli „*losa*" hier ähnlich, wie das Wort itztli „Obsidian", welches als Name für Tezcatlipoca gebraucht wird, die Erde selbst vertretend, was der Interpret zu dieser Stelle auch ausdrücklich bezeugt.[2])

Das Kaninchen ist, gleich cipactli, dem ersten Zeichen, Sinnbild der Erde, denn in ce tochtli, „eins Kaninchen", ward die Erde erschaffen. Darum theilt das Zeichen tochtli mit dem Zeichen cipactli dessen Reichthum und mühelosen Erwerb verbürgende Kraft. Und diese Kraft wohnt, wie wir gesehen haben, all den Zeichen inne, über welche der Feuergott, der lebenspendende, Gewalt hat, als dessen weibliche Ergänzung, wie wir gesehen, die Erde gedacht ward.

Ueber den Feuergott und über Xipe habe ich oben schon ausführlich gesprochen und auch Abbildungen gegeben. Vgl. Figg. 92—99 p. 596 und Figg. 140—146 p. 658. Die Figur 100, die auf dem zu dieser Woche gehörigen Blatte des Aubin'schen Tonalamatl zwischen den beiden Hauptfiguren zu sehen ist, und die ich oben zu den Bildern des Feuergottes gezeichnet habe, gehört richtiger zu Xipe, als dem Tlatlauhqui Tezcatl, dem rothen Spiegel. Es ist das in der Dunkelheit Leuchtende, der Spiegel, der sich ganz ähnlich auch auf Blatt 6 des Aubin'schen Tonalamatl findet, wo dem Sonnengott gegenüber der schwarze Tezcatlipoca gezeichnet ist. Ausser dieser Figur ist auf Blatt 20 des Aubin'schen Tonalamatl auch ein Gefäss mit Darbringungen zu sehen (vgl. Fig. 126 oben p. 531) und ein Feuerbecken (vgl. Fig. 58 oben p. 566 und Fig. 81 oben p. 578). Im Codex Borgia sieht man statt dessen zwischen Xipe und dem Feuergott ein Gefäss, aus dem Smaragdschnüre sich emporringeln. Wohl der Xiuhcoatl, aber hier als Smaragdschlange gedacht, als Sinnbild des Reichthums.

[1]) Codex Telleriano Remensis II. 32.
[2]) Codex Telleriano Remensis II. 33.

Digitized by Google

Auf dem ersten Blatt unserer Kalender, bei dem Zeichen cipactli „Krokodil", dem Symbol der fruchtbringenden Erde, erscheint uns der Feuergott als das schöpferische Urprinzip aller Dinge, der uranfängliche Gott, der oberste Himmelsherr. Auf dem neunten Blatt, dem Zeichen coatl „Schlange", wo er Camaxtli-Mixcohuatl, der Wolkenschlange, gegenübersteht, ist der Feuergott als das in der Wolke, der Wasserherberge, verborgene Feuer gedacht. Das vorliegende letzte Blatt zeigt uns ihn als den auf der Erde wirkenden Gott, den Spender des Reichthums, den die Kaufleute verehren, deren Beruf es war, aus dem heissen Küstenlande, dem Vaterlande Xipe's, die kostbaren Steine zu holen, die glänzenden Federn, das Gold und all das Uebrige, was das Herz des Mexikaners erfreute und ihn vor seinen Genossen ansehnlich machte.

Das sind diese zwanzig Gottheiten — eine wichtige Reihe, wichtig nicht nur deshalb, weil es eine solenne Reihe von Gottheiten war, die von den alten Theologen gewiss nicht ohne Bedacht zusammengestellt worden war, sondern auch und insbesondere deshalb, weil diese in den verschiedenen Bilderschriften so verschiedenen und immer reich ausgestatteten Figuren uns von zuverlässiger Seite, von Interpreten, die mit Eingeborenen in Verkehr standen, welche noch der alten Traditionen sich erinnerten, die Bilderschrift und die geheimen Beziehungen der Symbole kannten, als diese bestimmten Gottheiten benannt und bezeichnet worden sind.

Ich habe schon im Anfang hervorgehoben, dass diese Reihe, die Reihe der Tutelargottheiten der zwanzig Wochen, der Götterreihe entspricht, welche in andern Stellen der Codices als Tutelargottheiten der Zeichen der aufeinanderfolgenden Tage angegeben sind — mit einer Ausnahme allerdings: — Nach den ersten zehn Gottheiten wird bei dem elften Tageszeichen (oçomatli „Affe") ein neuer fremder Gott eingeschoben und dafür fällt am Schluss der Reihe der Feuergott weg, so dass die Tageszeichenreihe mit Xochiquetzal, der Göttin des neunzehnten Wochenzeichens, schliesst. Diese eigenthümliche Differenz mag seinen Grund darin haben, dass man bei dem

Digitized by Google

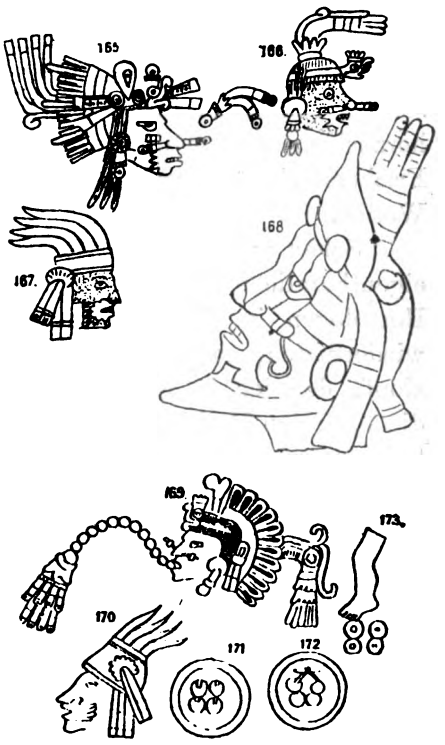
bedeutsamen letzten Zeichen xochitl „Blume", eine Uebereinstimmung zwischen Gottheit und Zeichen herzustellen wünschte, die der im Anfang der Reihe naturgemäss bestehenden Uebereinstimmung entsprach. Vielleicht aber auch darin, dass man eine Zweideutigkeit zu vermeiden wünschte, die unzweifelhaft eingetreten wäre, wenn dieselbe Gottheit dem eilften Tageszeichen und dem eilften Wochenzeichen koordinirt worden wäre. Denn das eilfte Tageszeichen und das eilfte Wochenzeichen sind, ähnlich wie das sechste Tages- und das sechste Wochenzeichen, ident.

Ich habe in dem Obigen die Reihe der Gottheiten der 20 Wochenanfänge in stetem Vergleich mit den Figuren der Tageszeichenreihe besprochen. Der Vollständigkeit halber füge ich noch ein paar Worte über die Gottheit bei, die unter den Gottheiten der Wochenanfänge fehlt, die nämlich, die beim eilften Tageszeichen (oçomatli „Affe") abgebildet ist. Der Name derselben erhellt aus den Interpreten nicht, da Interpretationen nur für die Wochenanfänge vorliegen. Aber vielleicht lässt sich aus den Merkmalen und Symbolen der Figur etwas Näheres über seine Natur, und so auch über seinen Namen, ableiten.

Im Codex Borgia ist bei dem eilften Tageszeichen (Blatt 26 dieses Codex) ein roth gemalter Gott zu sehen, mit feuerfarbenem Haar, der aber in der Kopfbinde, wie es scheint, von zwei Türkisen eingefasst, das von Dunkel umhüllte Auge zeigt, welches wir in dem Kopfschmuck Tlaloc's und des Windgottes Quetzalcoatl antrafen. Im Uebrigen hat der Kopfputz vorn den stylisirten Vogelkopf der Kopfbinde des Sonnengotts, und hinten Flügel und Schwanz des Quetzaltototl. Besonders auffällig ist das Gesicht, das in der obern Hälfte gelb gemalt ist, in der untern dagegen blau, bis auf eine Partie um die Lippen, die sich als eine weisse Hand mit fünf nach hinten, nach der Ohrgegend hin ausgespreizten Fingern erweist (Fig. 165). Vor dem Munde ist eine Blume mit zwei heraushängenden Bändern gezeichnet.

Digitized by Google

Weniger characteristisch, oder vielmehr abweichend sind die Figuren der entsprechenden Stelle des Codex Vaticanus B. Auf Blatt 80 sehen wir einen Gott (Fig. 169), der in Ansehen, Haltung und Kopfschmuck ident ist dem alten Gott, Tonacatecutli, welcher in demselben Kalender auf Blatt 76 des Codex bei dem letzten Tageszeichen (xochitl „Blume") abgebildet ist. Aber der Gott ist hier nicht hell (weiss und gelb), wie an der letztgenannten Stelle, sondern dunkel (blau) gemalt, der lang herabwallende hahnenkammartig gestaltete Kopfschmuck besteht nicht aus grünen, sondern aus schwarzen Federn, und aus dem Munde ringt sich eine Edelsteinschnur, die am Ende in eine Blume ausgeht, aus welcher eine Anzahl schellenbesetzter Bänder herabhängen.



An der dritten Stelle endlich (Codex Vaticanus B 7) ist bei dem Zeichen oçomatli wiederum ein blauer Gott, aber mit gelbem, um das Auge roth gefärbtem Gesicht gezeichnet, der im Ansehen wenig charakteristisches hat. Aber aus dem Munde ringt sich auch hier eine edelsteinbesetzte Schnur, die am Ende in eine Blume ausgeht.

Sind also auch an den genannten drei entsprechenden Stellen die Hauptfiguren verschiedene, so sind sie doch durch das gemeinsame Merkmal der aus dem Munde sich herausringenden, bezw. vor dem Munde gezeichneten Blume mit

Digitized by Google

einander verknüpft. Und ebenso verknüpft sie die Nebendarstellung, die im Codex Borgia und im Vaticanus B 80 einen im Wasser mit dem Handnetz Fischenden uns vorführt. Im Codex Borgia trägt der Fischer einen Blumenkranz auf dem Haupt, und vor seinem Munde ist ebenfalls eine Edelsteinschnur gezeichnet, mit einer Blume am Ende, von der Bänder heraushängen. Im Codex Vaticanus B 7 sieht man, statt des Fischers, ein Wassergefäss, darauf ein Beil und aufschlagende Wellen.

Sehen wir uns nun nach Vergleichstellen um, ob wir die eigenthümlichen Züge des Gottes des Codex Borgia, oder seines Homologon im Codex Vaticanus B, nicht irgendwo anders wiederfinden, so erscheint mir zunächst von Wichtigkeit ein Kopf, den ich in Fig. 166 wiedergegeben habe, und in dem die über den Mund gelegte weisse Hand augenscheinlich gleichfalls zu erkennen ist. Derselbe kommt im Codex Fejérváry in einer Reihe von sechs Götterpaaren vor, die dort einen Zeitraum von 2 × 20 (durch die betreffenden Zeichen, bezw. durch Punkte markirten) Tagen koordinirt sind — eine Reihe, der eine ganz ähnliche im Codex Vaticanus B entspricht. Unter den Götterpaaren spielt die Erdgöttin oder die alte Göttin eine bedeutende Rolle. In zwei der Gruppen sind es zwei verschiedene Wandlungen der Göttin selbst, die einander gegenübergestellt sind, in dreien steht sie einer männlichen Gottheit gegenüber.

Die übrige sechste Gruppe besteht aus zwei männlichen Gestalten. Im Codex Fejérváry (Blatt 21) erscheint die eine derselben als ein zur Hälfte roth, zur Hälfte tigerfarben gemalter Gott, der ein Halsband aus Tigerklauen trägt, und mit dem Kopf, den ich oben in Fig. 166 wiedergegeben habe. Die andere Gestalt ist ähnlich, hat ebenfalls ein Halsband aus Tigerklauen und gleichen Kopfputz. Aber das Gesicht ist schwarz gemalt, hat die Umränderung um die Augen, und die weisse nach hinten spitz auslaufende Zeichnung um den Mund, die wir oben bei dem Tanzgott mit dem an der Schläfe befestigten Coyoteohr antrafen (vergl. Fig. 74 oben p. 578). In der entsprechenden Gruppe auf Blatt 58 des Codex Vaticanus B ist

Digitized by Google

die eine, dem erstbeschriebenen Gott entsprechende Gestalt roth gemalt, mit blauer Partie um die Lippen. Die andere hat dunkle (blaue) Gesichtsmaske. Beide aber tragen an der Schläfe, scheint es, das Coyoteohr oder ein ihm entsprechendes Ornament.

Demnach, scheint es, hätten wir den im Codex Borgia dargestellten Gott des elften Tageszeichens mit dem Gott, der das Coyoteohr an der Schläfe trägt, mit Tanz und Musik, in Zusammenhang zu bringen. Und dazu stimmt, dass, wie beim elften Tageszeichen der rothe Gott des Codex Borgia im Vaticanus B ersetzt ist durch einen dunklen (blauen) Tonacatecutli, so auch in der oben angeführten Reihe[1]), wo der Gott mit dem Coyoteohr an der Schläfe der Göttin Xochiquetzal gegenüber tanzt und spielt, der Coyoteohrgott des Codex Borgia im Codex Vaticanus B und im Codex Laud ersetzt ist durch einen alten, blaugemalten Gott, der im Codex Vaticanus B die Meerschnecke an der Stirnbinde trägt.

Sieht man die Reihe der Abbildungen durch, welche in den beiden Sahagun-Manuskripten zu Florenz und Madrid den aztekischen Text begleiten, so trifft man zwei Götter, welche mit dem beim elften Tageszeichen im Codex Borgia abgebildeten Gott in dem Merkmal der über dem Mund liegenden nach hinten ausgestreckten weissen Hand übereinstimmen. Es ist der Gott Macuilxochitl, „fünf Blumen" (Fig. 167), und der Gott Macuiltochtli, „fünf Kaninchen" (Fig. 170). Die erstere Abbildung ist dem Manuskript der Biblioteca Laurentiana, die letztere dem der Biblioteca del Palacio zu Madrid entnommen. Die flüchtige Zeichnung der Fig. 167 könnte Zweifel bestehen lassen, ob die weisse Partie um den Mund wirklich eine Hand darstellt. Aber in der Beschreibung heisst es, sowohl bei Macuilxochitl wie bei Macuiltochtli: — motemacpalhuiticac, „er ist mit der Zeichnung einer Hand dargestellt".

Dass in diesen beiden Namen als erster Bestandtheil das Wort macuilli vorkommt, welches „fünf", eigentlich „die

[1]) Vergl. oben bei dem vierten Wochenzeichen p. 575.

Digitized by Google

zusammengenommene Hand" oder „wenn man die ganze Hand genommen, alle fünf Finger abgezählt hat", bedeutet, lässt zunächst vermuthen, dass diese merkwürdige handförmige Gesichtszeichnung nichts anderes als ein Hinweis auf den Namen des Gottes ist, dass wir also auf einer richtigen Fährte sind, wenn wir unseren Gott unter denen suchen, die das Wort macuilli, „fünf", in ihrem Namen enthalten. Nun sind ja deren allerdings nicht weniger als 20 möglich, da es zwanzig verschiedene Tageszeichen giebt, die sich mit der Ziffer fünf zusammensetzen und so den Namen eines Tages, bezw. des an diesem Tage geborenen Gottes, bilden können.

In der That wird im Sahagun z. B. ein Macuilcalli, „fünf Haus", als Gott der Steinschneider von Xochimilco genannt, neben Macuiltochtli noch ein Macuilocelotl, „fünf Tiger", als einer der Coyotegötter der Amanteca[1]). In dem Hofraum des grossen Tempels zu Mexiko hatten ein Macuilmalinalli, „fünf Gras", und ein Macuilcipactli, „fünf Krokodil", besondere Tempel[2]). Und ein dritter Tempel, der, in welchem man die ertappten feindlichen Spione zerhackte, wird Macuilquiahuitl, „fünf Regen", oder Macuilcalli, „fünf Haus", genannt[3]). Bei genauerem Zusehen reduzirt sich indess diese Zahl nicht unbeträchtlich. Dass Macuiltochtli und Macuilocelotl Parallelfiguren sind, habe ich oben erwähnt. Und Macuilquiahuitl wird, wie wir sahen, an der letztangeführten Stelle des Sahagun homonym mit Macuilcalli gebraucht. Von letzterem Zeichen aber heisst es an einer anderen Stelle des Sahagun[4]), dass es dem Gotte Macuilxochitl geweiht sei. Und von dem Tempel Macuilmalinalli's wird erwähnt, dass man dort auch dem Zeichen Xochilhuitl Opfer brachte. Letzterer Name ist aber, wie Sahagun ausdrücklich bezeugt[5]), nichts anderes als der Name des Festes, welches Macuilxochitl gefeiert ward. So weisen die verschiedenen

[1]) Sahagun 9, cap. 18.
[2]) Sahagun 2 App.
[3]) Sahagun 2 App.
[4]) Sahagun 4, cap. 13.
[5]) Sahagun 1, cap. 14.

Digitized by Google

Namen auf Macuilxochitl als die eigentliche Hauptperson hin. Und es erscheint mir nicht unmöglich, dass der Macuiltotec, „der fünffache Herr", dem am Feste Panquetzalitzli im tlacochcalco (Arsenal) Quauhquiyahuac Opfer gebracht wurden, ebenfalls nichts anderes als der genannte Macuilxochitl ist.

Gerade dieser Macuilxochitl ist es nun aber, mit dem die beim eilften Tageszeichen im Codex Borgia abgebildete Figur die entschiedenste Aehnlichkeit hat. Auch er ist roth gefärbt, — *„cǫmo un hombre desnudo que està desollado ó teñido de vermellon"* — sagt Sahagun[1]), und die untere Gesichtshälfte ist bei beiden blau gemalt, die Kontrastfarbe für die derselben aufliegende weisse Hand. Dass auch im Ausputz sich Uebereinstimmungen zeigen, werde ich gleich noch zu erwähnen haben.

Der Gott Macuilxochitl „fünf Blumen", der auch Xochipilli der . Blumenprinz" genannt wird, wird im Sahagun gleich nach dem Feuergott aufgeführt mit der Bemerkung — *tenianle por dios como al arriba dicho, que es el dios del fuego.*. Insbesondere sei er der Gott derjenigen gewesen, die ihre Heimstätte in den Häusern der Fürsten und den Palästen der Vornehmen hätten. Er verursacht die Syphilis, die als Strafe galt für während der Festtage verübten Coitus. Ihm wurde das Xochilhuitl, das Blumenfest, gefeiert, an dem man fünf länglich runde *tamales* mit eingestecktem Pfeil, ferner zwei Kautschukbälle (oder an Stelle deren zwei rothgefärbte Teigklumpen), blitzartig gekrümmte Brote oder Brote in Gestalt von Schild, Pfeil oder steinbesetzter Keule (maquahuitl) darbrachte. An seinem Feste wurden die an der feindlichen Grenze gemachten Gefangenen den Schatzverwaltern in Mexiko übergeben.

Auf Macuilxochitl lässt Sahagun den Omecatl, d. i. Ome acatl „zwei Rohr" folgen, den Gott der Feste und der Gelage, und darnach Ixtlilton „das kleine Schwarzgesicht" oder „das schwärzliche Gesicht", auch Tlaltetecuin „die

[1]) Sahagun 1, cap. 14.

Digitized by Google

Herren der Erde" genannt, eine merkwürdige Gottheit, die in der Trübung oder Verunreinigung verdeckter Wassergefässe geheime Sünden erkannte, die den Anbruch oder Anstich der Pulquetöpfe vorzunehmen hatte, und die durch im eigenen Hause veranstaltete Tänze und Gesänge verehrt wurde[1]).

Durán nennt[2]) Macuilxochitl als Spezialgott des Würfelspiels, und nennt neben ihm als Gott der Spiele überhaupt Ome tochtli „zwei Kaninchen", den Pulquegott, der beim Spiel durch einen daneben gesetzten Pulquekrug repräsentirt worden sei.

Aus den Abbildungen und Beschreibungen der Sahagun-Manuskripte erhellt, dass Macuilxochitl, der im Manuskript der Biblioteca del Palacio zweimal, einmal als Macuilxochitl, das andere Mal als Xochipilli, gezeichnet ist, — der letztere gewissermaassen eine vornehmere Ausgabe des ersteren — in engster Verwandtschaft steht zu Ixtlilton, und dass er auch zu den Pulquegöttern, wenigstens zu einem derselben, zu Macuiltochtli, Beziehungen habe. Auch dass Durán im Recht ist, wenn er ihn als Gott des Würfel- oder vielmehr Bohnenspiels (patolli) bezeichnet, — aber gleichzeitig ergiebt sich auch, dass das nur eine gewissermaassen oberflächliche Seite seines Wesens darstellt, dass das Bohnenspiel, gleich dem Spiel mit den Kautschukbällen eine tiefere mythologische Bedeutung hatte, und daher, von ihrem Standpunkt aus, mit Recht von den Missionaren verboten ward — *y este juego, y él de la pelota, hanlo dejado por ser sospechoso de algunas supersticiones idolátricas, que en ellos hay* — sagt Sahagun[3]).

Die gemeinsamen Abzeichen der beiden Figuren Macuilxochitl's und Ixtlilton's sind ein über den Scheitel verlaufender Federkamm (quachichiquilli), der aber bei Ixtlilton aus Steinmessern oder mit Federn abwechselnden Steinmessern besteht (y tecpa-quachichiquil); ferner ein Flügel, den sie gleich den Pulquegöttern und gleich Quetzal-

[1]) Sahagun 1, cap. 16.
[2]) Durán cap. 100. Trat. II, p. 237.
[3]) Sahagun 8, cap. 10.

Digitized by Google

coatl[1]) auf dem Rücken tragen (ihuitoncauh qui mamaticac), ein Stab mit einem Herzen (yollo topilli), den sie in der Hand tragen, und ein merkwürdiges Emblem, das sowohl auf ihrem Schilde (Fig. 171, 172), wie auf dem in dem Flügel steckenden Fähnchen abgebildet ist, und welches Sahagun in dem spanischen Text[2]) mit folgenden Worten beschreibt — *en la mano izquierda una rodela, la cual era blanca, y en el medio tenia cuatro piedras puestas de dos en dos juntas* —, welchem aber, wie aus dem aztekischen Text erhellt, der Name tonallo zukommt — y tonalo chimal inimac mani; — ipan icac itonalopan quetzaltzoyo.

Nun dieses Emblem, das auf den Schildern Fig. 171 und 172 zu sehen ist — erstere Figur ist dem Macuilxochitl des Manuskripts der Biblioteca del Palacio, letztere dem der Laurentiana entnommen — ist weiter nichts als die vier Bohnen, mit denen das Bohnenspiel (patolli) gespielt ward, welche Sahagun ausdrücklich als — „*cuatro frisoles grandes, y cada uno tiene un ahugero*“[3]) — beschreibt. Die Worte passen genau auf die vier Kugeln, welche wir in der Fig. 171 abgebildet sehen. In Fig. 172 sind sie noch (aber das ist die einzige Figur, die das zeigt) durch eine Schnur verbunden. Aber aus dem Namen, der hier diesem Emblem gegeben ist, erhellt, dass die vier Bohnen nur sinnbildlich für eine ganz andere Vorstellung stehen. Der Name tonallo kann nur mit tonalli „Sonnenglanz, Sonnenwärme“ in Beziehung stehen. Und genau in gleicher Weise treten die vier Kugeln als hieroglyphisches Element in einem Städtenamen des Codex Mendoza für das Wort tonalli ein, in der Hieroglyphe Fig. 173, die in dem Codex Mendoza 11.1 als Namen für die Stadt Tonalli imoquetzayan „wo die Sonne sich erhebt“ gegeben ist. Das Aufrichten, Sicherheben ist hier durch den Fuss zum Ausdruck gebracht, entsprechend der Vokabel moquetza „*estar levantado en pié*“, und

[1]) vgl. oben pp. 638. 552.

[2]) Sahagun 1, cap. 14.

[3]) Sahagun 8, cap. 10. Durán ist ohne Zweifel falsch unterrichtet, wenn er angiebt, dass mit fünf Bohnen gespielt wurde; augenscheinlich hat er sich das nach dem Namen des Gottes zurechtgelegt.

Digitized by Google

das Wort tonalli durch die vier Kugeln. Die Art, wie in der letzteren Hieroglyphe die vier Kugeln gezeichnet sind, dass nämlich der innere Kreis durch rothe Farbe von dem peripherischen weissen Ring unterschieden ist, erinnert an die Art und Weise, wie in den Codices die Kautschukbälle dargestellt sind[1]). Und es unterliegt wohl keinem Zweifel, dass diese vier Bälle einfach das nahui olin „die vier Bewegungen" zum Ausdruck bringen, das bekannte Symbol der Sonne.

Es ergiebt sich hieraus, dass dieselbe mythische Bedeutung, die dem tlachtli, dem Spiel mit dem Kautschukball, untergelegt wird, auch bei dem patolli, dem Würfeln mit den vier Bohnen, angenommen wird. Und das lehrt ja auch eigentlich schon die Figur, die auf der Matte, auf der man spielte, gezeichnet ward. Diese Figur, welche Durán in seinem Atlas (Tratado 2ª, Lámina 11ª) reproduzirt[2]), ist doch weiter nichts als eine Zeichnung der vier Himmelsrichtungen, ähnlich den vier bunten Streifen, die auf Blatt 2 des Codex Vaticanus B von dem in der Mitte befindlichen Feuersteinmesser (tecpatl) divergiren.

Ist aber die Bewegung nach den vier Himmelsrichtungen der Sinn, der dem tonallo Emblem zu Grunde liegt, und der dem Spiel mit den vier Würfelbohnen seine mystische Bedeutung verlieh, so werden wir, unter voller Aufrechterhaltung der Bestimmung Duràn's, den Gott Macuilxochitl nicht einfach als Würfel- und Spielgott bezeichnen dürfen. Wir werden ihn mit dem Himmel, mit dem Lauf der Sonne in Beziehung setzen müssen. Daran erinnern ja auch klar die beiden Kautschukbälle, bzw. die beiden rothen Kugeln, die man dem Gott an seinem Feste zum Opfer brachte.

Nächst den Emblemen auf Schild und Banner, ist mit das Auffälligste an der Tracht der Götter Macuilxochitl und Ixtlilton der Federkamm auf dem Scheitel und der Flügel

---

[1]) Vgl. z. B. Codex Mendoza 48, 47 u. 48.

[2]) Eine ganz gleiche Figur habe ich auf meiner jüngsten Reise in der Huaxteca auf einer Steinplatte eingravirt gefunden, die aus dem alten Orte Tampaláx oder Palachó, unweit der Sierra de Topila am Pánuco, stammte.

Digitized by Google

auf dem Rücken. Ich glaube, dass durch beides die beiden Götter als Vögel bezeichnet werden sollen, der eine als Vogel des Tags, als Sonne des Tags, der andere als Vogel der Nacht, als Sonne der Nacht. Der erstere in gewisser Weise mit dem Feuergott sich deckend, der andere mit Tezcatlipoca. Darum ist der erstere roth gemalt, der andere schwarz und mit Feuersteinmessern im Kamm. Macuilxochitl ist der Sonnenpfeil, dem man Brote in Gestalt von Blitz und Waffen darbrachte, der Gott der Leute, die in den Palästen der Fürsten ihre Heimstätte haben. Ixtlilton entdeckt, gleich Tezcatlipoca, geheime Sünden. Und sein Sinnbild und seine „Medizin" zugleich ist das tlilatl, das Schwarzwasser, das dunkle klare Wasser, das fleckenlose, durch keine Verunreinigungen getrübte — d. h. der Spiegel. Und wenn die Syphilis dem Macuilxochitl zugeschrieben ward, so erinnert auch das wieder an den Sonnengott. Denn Nanahuatzin, *el dios de las bubas*, war es, der in Teotihuacan in das Feuer sich stürzend, darnach als Sonne am Himmel emporstieg. Sahagun ist daher sehr im Recht, wenn er Macuilxochitl unmittelbar dem Feuergott folgen lässt.

Trotzdem ist Macuilxochitl nicht der Sonnengott schlechtweg, es ist der Sonnengott, der Feuergott, der alte Urgott in bestimmter landschaftlicher Auffassung, mit den besonderen dieser Landschaft eigenthümlichen Charakteren. Nun, und auch die Heimath dieses Gottes glaube ich bestimmen zu können. Als ich vor wenigen Monaten von meiner nach Mitla und weiter hinaus unternommenen Reise zurückkehrte, habe ich in Teotitlan del camino, einem alten noch in aztekisch redendem Gebiet, am Fuss des Gebirgslandes der Mazateca und an den Grenzen der Mixteca gelegenen Ort, eine alte Kultusstätte Macuilxochitl's constatiren können. Zahlreiche schön ausgeführte, bunt bemalte Thonbilder dieses Gottes kamen mir dort zu Gesicht, theils ganz, theils in Stücken, und ein schönes vollständiges Exemplar habe ich mit meiner übrigen Sammlung noch heimbringen können. Alle zeigen das Gesicht des Gottes in dem aufgesperrten Rachen eines Vogels, dessen scharf gezeichneter Federkamm über dem Scheitel aufragt. Die obere Hälfte des Gesichts ist hell, nicht selten zur Hälfte gelb, zur Hälfte

Digitized by Google

bunt gemalt. Der untere Theil des Gesichts zeigt um den Mund die weisse handförmig gelappte Zeichnung, das characteristische Abzeichen des Gottes Macuilxochitl. (vgl. Fig. 168)

Ausser diesem, „an der Strasse", am Wege nach Oaxaca gelegenen Teotitlan, giebt es noch ein anderes, „im Valle", im eigentlichen Zapotekenland, gelegenes Teotitlan. Und unweit davon liegt am Fusse eines steil aufragenden Hügels ein Ort, der noch heute den Namen Macuixochitl führt. In letzterem habe ich, des kurzen Aufenthalts wegen, nur wenig von alten Resten sehen können. Aber in dem benachbarten Teotitlan fand ich hier und da zerstreut, in Häusern und Kirchen eingemauert, die schönen Steinornamente der Palastwände von Mitla und flach gearbeitete Reliefs. Unter letzteren den Tiger und den Sonnenvogel, das Gesicht des Gottes aus dem Vogelschnabel herausschauend, der Vogelkopf selbst mit scharf ausgedrückter Federhaube, — entsprechend den Thonbildern von Teotitlan del Camino. Von diesem zapotekischen Teotitlan, dem Teotitlan del Valle, aber wissen wir aus Burgoa, dass daselbst in alter Zeit ein berühmter Tempel stand, und dass man von dem Idol, welches daselbst verehrt wurde, annahm, — *„su origen haber venido del cielo, en figura de ave, en una luminosa constelacion."* Dass ich denselben Sonnenvogel auf dem Fries der Ostseite des grossen Palastes zu Mitla angetroffen habe, habe ich oben in dem summarischen Bericht über meine Reiseergebnisse angeführt.[1])

In dem Zapotekenland also und in den angrenzenden, von der Descendenz Xelhua's bevölkerten Gebieten haben wir die Heimath des Kultus dieses Gottes zu suchen. Wozu ist nun aber dieser Gott in der Auffassung der Mexikaner geworden? — Das spricht sich sehr characteristisch darin aus, dass Duràn ihn einfach als Gott des Spiels bezeichnet, und mit dem Pulquegott zusammenstellt, dass Herrera ihn in dem Titelblatt zum ersten Bande seiner Decadas als *dios de los truanos* abbildet, dass in Mexiko sein Fest als das xochilhuitl, das Blumenfest, gefeiert ward. Die Blume deckt sich, wie wir

[1]) Siehe weiter oben.

Digitized by Google

oben bei dem vierten Zeichen gesehen haben, mit toltecayotl, mit künstlerischer Handfertigkeit, mit Tanz und Spiel und weiblicher Leichtfertigkeit. Hier kommen wir also auf dasjenige zurück, was uns das Bild des Codex Fejérváry vermuthen liess, die Gruppe, die den rothen Macuilxochitl dem schwarzen Ixtlilton gegenüber zeigt, und die sich homolog erwies den das Coyoteohr an der Schläfe tragenden Tanzgöttern. Im Süden, im Lande der Tlalhuica, erzählt uns Duràn, wurde der Gott der Tänze verehrt. Dort liegt ja auch, auf ragender Bergkette, das herrliche Bauwerk, das noch in unseren Zeiten den Namen „Haus der Blumen" führt — Xochicalco. In diese Gestalt also verwandelte sich der Sonnenvogel des Südens. Darum führt Sahagun, zusammen mit Macuilxochitl und Ixtlilton, Omęcatl den Gott der Festlichkeiten und der Gelage auf.

Ist aber das die Natur des Gottes, den wir dem in unseren Codices beim eilften Tageszeichen dargestellten Gotte gleich zu setzen haben, so begreift sich auch, warum gerade dieser Gott mit dem eilften Tageszeichen in Verbindung gesetzt wird. Der Affe ist das Sinnbild der Fröhlichkeit, das Prototyp eines lustigen, leichtfertigen Gesellen. Gesang, Tanz und Spiel gehören zu ihm wie der Küster zur Kirche.

Die besondere Natur und Auffassung, die dem Sonnenvogel der Xelhua Rasse zugeschrieben wird, gilt nicht für Macuilxochitl allein, sondern auch für Ixtlilton, sein Widerspiel, seine dunkle Ergänzung. Darum wird der rothe Gott des eilften Tageszeichens, und darum wird der Tanzgott des Codex Borgia im Codex Vaticanus B und im Codex Laud vertreten durch den dunklen alten Gott, den dunklen Tonacatecutli, den dunklen Lichtgott, der die Meerschnecke am Stirnband hat, das Sinnbild des Erdschosses und des Mondes.

Am meisten zu rathen giebt einem die Nebendarstellung, das Bild des fischenden Menschen. Soll dadurch Macuilxochitl in Beziehung gesetzt werden zu dem Gott der Fischer, zu Opochtli? Man könnte es vermuthen. Denn Opochtli ist nicht nur Gott der Fischer, sondern auch der Vogelsteller. Er erfand die Ruder und die Fischnetze. Aber er erfand auch das minacachalli,

Digitized by Google

den mit dem Wurfbrett geschleuderten Fischspeer, — *que es como fisga, aunque no tiene sino tres puntas en triángulo como tridente*, mit dem man aber nicht bloss Fische, sondern auch Vögel erlegt (*con que hiere à los peces, y tambien con él matan áves*). Und er erfand die Schlingen, in denen man die Vögel fängt.[1]) Opochtli wird von Sahagun gleich hinter der Dreiheit Maxuilxochitl, Omecatl, Ixtlilton aufgeführt. Und er führt als Emblem im Schild eine vierstrahlige Blüthe — *traia una rodela teñida de colorado, y en el medio de este campo una flor blanca con cuatro hojas à manera de cruz, y de los espacios de las hojas salian cuatro puntos que eran tambien hojas de la misma flor*,— ein Emblem, das im Sahagun-Manuskript der Biblioteca del Palacio, gleich den vier Kugeln Macuilxochitl's und Ixtlilton's als tonallo als Sonnenemblem bezeichnet wird, ohne Zweifel weil die vier Strahlen der Blüthe als Ausdruck der vier Richtungen oder der vier Bewegungen aufgefasst wurden, des nahui olin, des Symbols der Sonne.

Eine Beziehung zwischen dem Gott der Fischer Opochtli und Macuilxochitl-Ixtlilton besteht also in der That. Und diese wird hier durch das Bild des Fischers zum Ausdruck gebracht — in ähnlicher Weise wie wir, in der Tageszeichenreihe neben Tepeyollotl die Erdgöttin Tlaçolteotl dargestellt fanden durch das Bild des tlaelquani, des Exkremente fressenden Menschen.

Worin wurzelt aber diese Beziehung zwischen diesen beiden, auf den ersten Blick so verschiedenen Gottheiten, des Gottes des Gesangs und des Spiels, und des Gottes der Fischer? die Erklärung liegt in demjenigen, was ich oben bei Tepeyollotl an zapotekischen Vokabeln entwickelte, dass der pitòo cozàana-tào „der Sonnengott, der grosse Erzeuger" zugleich der von den Jägern und Fischern verehrte Gott, der Gott der Jagd, ist. Daher auch die sonderbare Notiz, dass am xochilhuitl, am Feste Macuilxochitl's die in dem Grenzgebiet eingefangenen Feinde den Beamten der Schatzverwaltung übergeben wurden.

[1]) Sahagun 1. Cap. 17.

Digitized by Google

Zum Schluss möchte ich eine Frage, die sich hier naturgemäss erhebt, wenigstens noch berühren — die Frage, wie die alten Theologen dazu kamen, gerade diese Götter diesen betreffenden Zeichen zu koordiniren. Wie aus dem oben Angeführten hervorgeht, komplizirt sich diese Frage dadurch, dass wir nicht nur für die Zeichen der Wochenanfänge, sondern auch für die Tageszeichenreihe einen Grund zu suchen haben, warum gerade diese Gottheiten denselben koordinirt wurden. Mit andern Worten, die betreffenden vorstehend angeführten und erläuterten Gottheiten haben ihre Verwandtschaft nicht nur zu einem, sondern im Allgemeinen zu zwei Zeichen zu erweisen. Denn Uebereinstimmung in Zeichen und Gottheit findet nur bei dem sechsten Zeichen der beiden Reihen statt. Hier möchte ich nun zunächst hervorheben, dass das System dieser Koordinationen augenscheinlich (— in der Sprache der Naturwissenschaft geredet —) nicht ein künstliches, sondern ein natürliches war, d. h. die Uebereinstimmungen wurden nicht nach einem durchgreifenden Merkmal gesucht, sondern, je nach den verschiedenen Seiten, die man in den Gottheiten sah und erkannte, wurden dieselben bald dem einen, bald dem andern Zeichen zugeschrieben. In der Tageszeichenreihe scheinen z. B. für das 1. 2. 3. 8. 20. Zeichen die Beziehungen klar:

cipactli (Krokodil, Sinnbild der Erde, der Fruchtbarkeit) — Tonacatecutli.

ehecatl (Wind) — Quetzalcoatl.

calli (Haus, das dunkle Haus der Erde) — Tepeyollotl.

tochtli (Kaninchen, Symbol des Rausches) — Mayahuel.

xochitl (Blume) — Xochiquetzal.

In der Reihe der Wochenanfänge habe ich an verschiedenen Stellen ebenfalls einfache und verständliche Beziehungen nachgewiesen. Vgl. z. B. das 1. 7. 13. 15. und 19. Zeichen:

cipactli (Krokodil) — Tonacatecutli (wie oben).

quiahuitl (Regen) — Tlaloc.

olin (Bewegung, Symbol des Erdbebens) — Teteoinnan.

calli (Haus, das dunkle Haus der Erde, der Westen) — Itzpapalotl.

quauhtli (Adler, Zeichen der Krieger) — Xochiquetzal.

Digitized by Google

Mitunter scheint aber auch die Beziehung zwischen der Gottheit und der Woche nicht so sehr in dem Anfangszeichen, sondern in einem andern besonders ausgezeichneten Tage der Woche zum Ausdruck zu kommen. Ich habe schon erwähnt, dass Chantico nach dem neunten in ihre Woche fallenden Tage den Namen Chicunahui itzcuintli „neun Hund" führt. In gleicher Weise finden wir im Wiener Codex neben der Göttin Chalchiuhtlicue als Namenshieroglyphe den Tag Chicunahui cipactli „neun Krokodil" angegeben. Das ist der neunte Tag ihrer Woche, der Woche, die mit ce acatl „eins Rohr" beginnt. Und genau ebenso ist in demselben Codex der Windgott Qetzalcoatl allgemein durch das Datum Chicunahui ehecatl „neun Wind" bezeichnet. Und das ist wiederum der neunte Tag seiner Woche, der zweiten, mit ce ocelotl „eins Tiger" beginnenden Woche. Es ist für die Frage nach dem Alterthum dieses ganzen astrologischen Systems von schwerwiegender Bedeutung, dass genau mit demselben Namen (Chiquinaut y Hecat)[1]) auch die Nicaragua, die ohne Zweifel lange Jahrhunderte vor der Conquista von ihren Stammesbrüdern sich getrennt hatten, den Windgott bezeichneten.

Ueberblicken wir nun noch einmal die Gesammtreihe dieser den Wochen und den Tageszeichen koordinirten Götter, so springt eine Thatsache bedeutsam in die Augen. Die alten Götter von Tula sind unter denselben vertreten, die chichimekischen Pulquegötter, der Gott von Huexotzinco, der Windgott von Cholula, der Feuergott der Tepaneca, die Erdgöttinnen von Texcoco und Xochimilco, der am Vulkan verehrte Tezcatlipoca, die Göttin der westlichen Hochlandsdistrikte, der rothe Gott der südlichen Tierra caliente und der Tiger und der Sonnenvogel, zwei unzweifelhaft zapotekische Gestalten. Aber der aztekische Huitzilopochtli fehlt, wie überhaupt in der ganzen Masse der Bilderschriften der aztekische Kriegsgott nur an zwei Stellen — wo er Symbol des ihm in der Haupt-

[1]) Oriedo lib. 42 cap. 3.

Digitized by Google

stadt gefeierten Festes ist —, und sonst nirgends erwähnt ist, während die ihm äquivalente Wolkenschlange in den Codices eine nicht unbedeutende Rolle spielt. Die Kalenderwissenschaft und die augurische Kunst ist also keine aztekische Erfindung, sondern gehört, wenn sie mexikanisch ist, den älteren Stämmen, den Nahua, der toltekischen Descendenz, an. Die Beziehungen reichen aber über das von nahuatlakischen Stämmen bewohnte Gebiet hinaus und weisen entschieden eher nach dem Süden, als nach der im Norden, in Mitten barbarischer Stämme belegenen Stadt, von der, der Tradition nach, Wissenschaft und Kunst ihren Ursprung genommen haben sollen. So wenig ich daher ein historisches Tula bezweifle, noch bezweifeln kann, so klar ist mir doch, dass die toltekische Wissenschaft dort wohl ihren Ursprung nicht gehabt haben könne. Sie ist unzweifelhaft da zu Hause, wo die Nahua Stämme mit Zapoteken und Mixteken und mit Völkern der Maya Familie grenzten. Im Maya Gebiet sind die Abweichungen bedeutende. Aber im Zapotekenland, in Mitla, fand ich eine Reihe der hervorragendsten Gestalten der Bildercodices an den Wänden des Hofes in schönen, characteristischen, in energischem Stil gezeichneten Bildern verewigt. Wie weit hier blosse Entlehnung vorliegt, und wer der Entlehnende war, die Frage zu beantworten, muss späteren Studien vorbehalten bleiben. Dass beide Nationen aber ein einheitliches grosses Kulturgebiet darstellen, dessen einzelne Theile in regem gegenseitigen Austausch standen, das bringt jede neue Thatsache immer klarer zu Tage.

M.M. Reiss et Uhle présentent une publication du „Museum für Völkerkunde" avec les remarques suivantes:

M. Reiss. Messieurs! Au Congrès de Copenhague, Don Juan Dios de la Rada appelait l'attention des Américanistes sur ce fait très remarquable que de tous les vases péruviens si célèbres par leur ornementation il n'existait jamais deux exemplaires tout-à-fait égaux dans aucun Musée de l'Europe. Le savant directeur du Musée de Madrid se croyant justifié de conclure que chaque vase avait été modelé par un artiste ou tout au moins par un artisan bien expert.

Digitized by Google

D'après les observations que j'avais en l'occasion de faire, tant en Amérique que dans les Musées de l'Europe, j'étais arrivé à des conclusions tout-à-fait opposées. La plupart des vases péruviens comme ceux de l'Amérique centrale ont été faits au moyen de moules. Il devait exister beaucoup d'exemplaires de la même forme, et si dans les Musées ne se trouvent point de duplicats c'est qu'on ne voulait pas acheter deux fois le même objet ou que, s'il y en avait, on s'en est débarrassé en les échangeant contre des objets qui n'étaient pas encore représentés dans la collections.

Je suis heureux, Messieurs, que la direction de notre Musée ait bien voulu faire figurer, dans la publication faite en l'honneur du Congrès, un certain nombre de moules que nous possédons du Pérou, du Yucatan et du Mexique. La manufacture royale de porcelaine a reproduit quelquesuns des Canopas d'après les moules antiques. Si jusqu'à présent on n'a pas encore découvert les moules des vases entiers, on peut bien prouver qu'ils se composent de différents pièces dont chacune a été moulée séparément.

Il est inutile d'entrer dans les détails. Vous trouverez toutes les explications réunies, par un savant plus compétent que moi, dans la première livraison de la susdite publication du „Museum für Völkerkunde."

Mais ce n'est pas seulement pour les poteries qu'on employait le moulage: une grande partie des ornements en or qu'on trouve dans la Colombie est fabriquée de la même manière. Les calendriers chibcha ne sont, d'après les recherches de M.M. Voss et Hamy, que des formes sur lesquelles étaient fabriquées de minces planches d'or moulées. Vous tous connaissez ces ornements d'animaux, de formes humaines etc., que les indiens appliquaient sur les vêtements, et pourtant il ne vous serait pas facile de distinguer ceux faits par l'habile maître-orfèvre, M. Telge, sur le soi-disants calendriers de notre Musée, des exemplaires trouvés dans les tombeaux de Cundinarmaca ou d'Antioquia.

Digitized by Google

M. Uhle. Die Tafeln der Festschrift behandeln sieben verschiedene Stoffe, welche für die amerikanische Ethnologie von hervorragendem Belange sind.

Zunächst ein hervorragendes Unicum aus Yucatan (Taf. 1), eine Thonfigur fast klassischer Schönheit, welche durch eine äusserst subtile und sehr eingehende Bezeichnung der Gesichtstätowirung ausgezeichnet ist.

2. Eine andere hervorragende Figur aus Yukatan (Taf. 10), welche stilistisch an die schönen Reliefs von Palenque am nächsten anschliesst und auch sonst eigenthümliche Bekleidung und Haltung zeigt. Dieselbe dürfte als Darstellung eines Priesters zu deuten sein.

3. Die sogenannten „Kalendersteine" der Tschibtscha. Natürlich nimmt heutigen Tags Niemaud mehr mit dem Padre Duquesne an, dass dieselben wirklich zur Ordnung des Kalenders gedient haben, sondern es muss als erwiesen gelten, dass dieselben einfach ein Geräth von Metallarbeitern für mechanische Vervielfältigungen einfacher Goldfiguren und Geräthe darstellen. Der ausführliche Nachweis dafür ist aber noch nicht publicirt worden. Diesem Zwecke sind die hier zahlreich abgebildeten „Kalendersteine" des Berliner Museums gewidmet. Die erste Mittheilung über den handwerksmässigen Gebrauch der Kalendersteine erfolgte in der Sitzung der Berl. Gesellsch. f. Anthropologie am 21. Okt. 1882.

4. Peruanische Töpferformen. An dieselben knüpft sich die seit dem Kopenhagener Kongresse (1884) vertagte Frage an, ob die wegen ihrer Künstlichkeit staunenswerthen peruanischen Gefässe Erzeugnisse einfacher Handfertigkeit, oder unter Benutzung von Formen hergestellt sind. Herr Reiss trat bei dem Kongresse, auf Grund der bei Ancon gemachten Funde thönerner Formen, gegenüber Herrn de la Rada für die Anfertigung jener Gefässe mittels Formen ein. Die Herren Theilnehmer des Kongresses können in diesem Jahre im Berliner Museum diese Thonformen selbst prüfen, und werden hoffentlich an der Hand derselben thatsächlich erwiesen finden, dass die Peruaner zu Anfertigung der künstlicheren Gefässe sich fast ausschliesslich thönerner Formen bedient haben müssen.

Digitized by Google

Die folgenden Gruppen weisen recht nachdrücklich zugleich darauf hin, welch ein Gewinn für die Ethnologie schon die Ausführlichkeit einzelner grosser Museen ist. Durch die Anhäufung von Thatsachen stellen sich in grossen Museen ganz neue grosse Gesichtspunkte ein, welche für die Ethnologie im Ganzen von grösster Wichtigkeit sind.

5. Die Schädelmaske des Berliner Museums aus Mexiko, zugleich ein hervorragendes Erzeugniss altmexikanischer musivischer Arbeit, bildet einen der eigenthümlichsten Beweise des Vorkommens identischer Sitten und Gebräuche an verschiedenen Stellen der Erde. Auf Tafel 2 sind Schädelmasken aus Neu Britannien daneben gestellt. Die Beziehungen, welche zwischen ihnen walten, sind keine anderen historischen, als die, dass die Verfertiger jener und dieser Menschen waren, welche durch ähnliche psychische Entwickelungen zur Hervorbringung gleicher Erzeugnisse geführt wurden. Auch die Schädelmaske aus Mexiko hat dem Ahnenkultus gedient, wie die neubritannischen, was im Text weiter ausgeführt werden soll.

6. Infolge Besitzes einiger grösserer Sammlungen besitzt das Museum auch überraschende Belege von der Gleichartigkeit zur Anfertigung von Baststoffen benutzter Geräthe an den verschiedensten Stellen der Erde. Den mexikanischen und yukatekischen identische Geräthe kommen in Celebes, den colombianischen (stabförmigen) ähnliche in Afrika und Polynesien vor. Auf Tafel 3 sind solche amerikanische Geräthe mit den ihnen in anderen Erdtheilen entsprechenden abgebildet.

7. Die Aehnlichkeit der Lippenpflöcke aus den verschiedensten Theilen Amerikas (Alaska, Mexiko, Südamerika bis zum La Plata Fluss) untereinander ist eine das Denken sehr eigenthümlich anregende Erscheinung. Fast scheint es, als ob innere kulturelle Ausgleichungen im ganzen Kontinente zu gewissen Zeiten stattgefunden hätten, während die einfache Annahme sonst diese wäre, dass historische Beziehungen, zumal zwischen Eskimos und dem südlichen Südamerika, in ähnlicher Ausdehnung nie stattgefunden haben. Auf Tafel 4 sind eine grosse Zahl solcher Lippenzierrathen aus allen Theilen des amerikanischen Kontinentes abgebildet.

Digitized by Google

M. Förstemann prend la parole sur *Die Entzifferung der Maya-Handschriften.*

Seitdem ich in meinen „Erläuterungen zur Maya-Handschrift der Königl. öffentlichen Bibliothek zu Dresden (Dresden 1886)“ das Zahlensystem der Mayas, sowie die in der Handschrift vorkommenden Zahlenreihen dargelegt habe, ist es mir gelungen, über einige wichtige Punkte, die hiemit eng zusammenhangen, weitere Aufklärung zu erhalten. Ich hebe hier drei dieser Punkte hervor, indem ich Anderes zurückhalte, was zur Veröffentlichung noch nicht reif erscheint.

1. Die in rothe Kränze eingeschlossenen Zahlen.

Diese Gebilde, die ich in meinen „Erläuterungen“ noch als räthselhafte bezeichnen musste, bestehen darin, dass an einer Anzahl von Stellen der Handschrift eine oder zwei von mehreren über einander stehenden Ziffern von einem Kranze in rother Farbe umgeben sind. Ich verzeichne hier die Stellen und deute dabei die Kränze durch Parenthesen an:

Blatt 24.	Blatt 31.	Blatt 43.	Blatt 45.	Blatt 58.
6	(6) (0) 7	17	1	. 1
2	(1) (17) (2)	(12)	(10)	7
(0)	14			(11)
	5			

Blatt 62.	Blatt 63.	Blatt 70.
1 6	11 0 7	1 4 4 10
4 (1)	(15) (17) 2	12 10 (6) (8)
(16)	14	(6) (6)
	(19)	

Von diesen sechzehn Gruppen von Ziffern sind fünfzehn vollkommen richtig und bedürfen keiner Verbesserung; nur bei der dritten Gruppe von Blatt 31 hat sich der Schreiber wegen Mangel an Raum eine höchst sonderbare Abkürzung erlaubt. Er schreibt nämlich mit schwarzer Farbe unter einander die Ziffern 7, 2 und 14 und fügt an die 14 ohne Zwischenraum noch eine rothe 5. Diese 5 soll aber weder eine selbst-

Digitized by Google

ständige Ziffer, noch mit der 14 zusammen eine 19 bedeuten, sondern bezeichnet, dass ausser der 14 noch eine 19 gemeint ist. So ist also hier 7, 2, 14, 19 zu lesen, grade dieselbe Gruppe, die sich auch auf Blatt 63 findet; bestätigt wird dies schon dadurch, dass auch die beiden andern Gruppen von Blatt 31 (6, 1 und 0, 17) auf Blatt 62 und 63 vorkommen.

Näher treten wir der Bedeutung dieser Gruppen, wenn wir erkennen, dass die rothen Kränze sich nicht nur auf diejenigen Ziffern beziehen, die von ihnen umgeben sind, sondern auf die ganze Gruppe, und dass sie nur aus Rücksicht aut Raumersparniss und aus kalligraphischen Gründen bloss je einer oder zwei Ziffern der Gruppe zugetheilt sind. Jede Gruppe bildet also eine einzige Zahl, die nach den von mir in meinen Erläuterungen Seite 5 mitgetheilten Regeln zu lesen ist. Die Zahlen sind also folgende:

Blatt 24: 2200.
Blatt 31: 121, 17, 51419.
Blatt 43: 352.
Blatt 45: 30.
Blatt 58: 511.
Blatt 62: 456, 121.
Blatt 63: 235, 17, 51419.
Blatt 70: 606, 1646, 86, 208.

Zu diesen 16 Zahlen füge ich noch vier andere hinzu, welche in der Handschrift zwar keine rothen Kränze zeigen, nach meiner festen Ueberzeugung aber diese Kränze wieder nur aus Rücksicht auf den Raum entbehren, da ihre Aufgabe ganz dieselbe ist, wie bei jenen andern Zahlen. Diese vier Zahlen sind folgende:

1. Blatt 70, vierte Spalte 15, 9, 15, 14 (ich setze die Ziffern neben, nicht unter einander) = 111554.
2. Blatt 70, vierte Spalte, roth zwischen die vorige Zahl geschrieben 14, 2, 16, 12; hier bessere ich die 16 in 14; ein Rechenfehler um zwei Einheiten ist in der vorletzten Ziffer wegen des Zahlensystems der Mayas sehr natürlich; also = 101812.
3. Blatt 73, vierte Spalte 11, 11, 15, 14 = 83474.

Digitized by Google

4. Blatt 73, fünfte Spalte 4, 16, 8, 12 = 34732.

Alle diese zwanzig Zahlen haben aber, um es kurz heraus zu sagen, die Aufgabe, von einer in der Nähe stehenden grossen Zahl abgezogen zu werden, damit der Rest einen bestimmten gleichfalls in der Nähe stehenden Tag bezeichne. Näher erklären werde ich mich sogleich.

2. Die grossen Zahlen.

Auf Seite 36 meiner „Erläuterungen" findet man ein Verzeichniss von vielen Zahlen, deren einige damals allerdings noch nicht richtig gelesen wurden, die aber das Merkwürdige zeigten, dass sie fast alle zwischen einer Million und anderthalb Millionen liegen. Der Lösung des Räthsels, welches bisher noch ein vollkommenes war, glaube ich durch die Hypothese erheblich näher zu kommen, dass jede dieser Zahlen einen bestimmten Tag im Verlauf der Geschichte bezeichnet. Denn ein anderes Mittel, einen Tag mit völliger Bestimmtheit anzugeben, scheinen die Mayas nicht gekannt zu haben. Bezeichneten sie nämlich einen Tag nur durch seine Zahl innerhalb der dreizehntägigen Woche und durch seine Lage in der Reihe der zwanzig Tageszeichen, so passte diese Angabe auf eine ganze Menge von Tagen, die in Abständen von 260 wiederkehren; diese Angabe aber konnte nur in gewissen Fällen genügen.

Genauer konnte man schon verfahren, indem man zu der Wochentagezahl und zu dem Tageszeichen noch den Monat und die Lage des Tages in diesem Monate hinzufügte. Auch diese Weise wurde, wie wir unten sehen werden, häufig angewandt, doch auch sie war noch immer nicht vollkommen dem Irrthum entzogen, da diese vier Angaben auf jeden Tag passen mussten, der nach genau 52 Jahren wiederkehrte. Dass es Sitte gewesen sei, durch die Angabe des betreffenden *ahaukatun* von 312 Jahren die Bestimmtheit zu erhöhen, davon finde ich keine Spur.

Eine vollkommen zweifellose Rechnung ergab sich erst dann, wenn man sich entschloss, von einem bestimmten Tage

Digitized by Google

(der Weltschöpfung? der Geburt eines Hauptgottes?) auszugehen und von dieser Null ab einfach die Tage zu zählen. Als Nullpunkt aber muss, wenn nicht Alles täuscht, ein vierter Wochentag gegolten haben, der in der Tagesreihe die siebenzehnte Stelle einnahm (also nach der jetzt eingeführten Bezeichnung ein Tag IV 17 oder IV *ahau*) und der ausserdem die Eigenschaft hatte, dass er der siebente Tag des achtzehnten Monats war, was nur in einem Jahre 9 *ix* der Fall sein kann. Dieser wichtige Tag ist also ein IV *ahau* 7 *cumku*.

Es ist nun nicht schwer einzusehen, dass jede Zahl, wenn man von diesem Nullpunkt ausgeht, einen ganz bestimmten Tag bezeichnen muss. Ist diese Zahl durch 260 ohne Rest theilbar, so ist natürlich wieder ein Tag IV 17 gemeint; bleibt dagegen ein Rest, so braucht man nur um diese übrigbleibende Zahl im Mayakalender vom Tage IV 17 ab weiterzuzählen, um den gesuchten Tag zu finden. Es führen also die Reste 1, 2, 3, 4 u. s. w. auf die Tage V 18, VI 19, VII 20, VIII 1 u. s. w., die Reste 256, 257, 258, 259 auf die Tage XIII 13, I 14, II 15, III 16. Es ist in Folge dessen z. B. der Tag 1201114 ein IX 11, 1202032 ein IV 9, 1233985 ein III 2 u. s. w.

Ebenso wird man aber den gesuchten Tag natürlich finden, wenn man nicht um den bei der Division durch 260 bleibenden Rest von dem Tage IV 17 vorwärts, sondern auch, wenn man von IV 17 um so viele Tage zurück zählt, als 260 weniger jenen Rest sind. Ob man 174 vorwärts oder 86 rückwärts, 52, 25, 243 vorwärts oder 208, 235, 17 rückwärts zählt, ist also ganz gleich. Und diese rückwärts gezählten Zahlen sind, wie ich oben andeutete, die mit den rothen Kränzen versehenen. Prüfen wir zunächst sie alle zwanzig.

Blatt 24: Zwei grosse Zahlen, 1366560 und 1364360, Differenz beider mit rothem Kranze 2200; der erste Tag ist ein IV 17, der zweite ein I 17, und beide Tage sind wirklich am unteren Rande verzeichnet.

Blatt 31: 1272544, Kranzzahl 121; gemeint ist also der Tag 1272423, das heisst ein Tag XIII 20 und die letztere Angabe steht wirklich dabei.

Digitized by Google

Blatt 31: 1268540, Kranz um 17, also 1268523, also wieder XIII 20, welche Angabe auch hier wiederholt ist.

Blatt 31: 1538342 (ich lese nicht 10, 13, 3, 13, 2, sondern 10, 13, 13, 3, 2), Kranz bei 51419, wie oben auseinandergesetzt wurde, also 1486923, wiederum XIII 20, welcher Tag auch hier verzeichnet ist.

Blatt 43: 1435980, Kranz bei 352, also 1435628 = III 5, wie dabei zu lesen ist.

Blatt 45: 1278420, Kranz bei 30, also 1278390 = XIII 7, was darunter steht.

Blatt 58: Zwei grosse Zahlen, 1426360 und 1386580, Kranz bei 511, also 1425849 und 1386069, beides = XIII 6, welches Datum das Blatt wirklich verzeichnet.

Blatt 62: 1272921, Kranz bei 456, also 1272465 = III 2, wie dazwischen steht.

Blatt 62: 1272544, Kranz bei 121, also = 1272423 = XIII 20, welches gleichfalls dazwischen steht, wie Blatt 31.

Blatt 63: 1234220, Kranz bei 235, also 1233985 = III 2, was auch die Handschrift hat.

Blatt 63: 1268540, Kranz bei 17, also = 1268523 = XIII 20, das die Handschrift verzeichnet wie Blatt 31.

Blatt 63: 1535004 (ich lese nicht 10, 8, 3, 16, 4, sondern mit Hinzufügung eines Striches 10, 13, 3, 16, 4), Kranz bei 51419, also 1483585 = III 2, der Handschrift entsprechend.

Blatt 63: 1538342, Kranz bei 51419, also 1486923 = XIII 20, in der Handschrift wie Blatt 31; die 51419 ist also für zwei Zahlen gemeinsam geltend.

Blatt 70: 1394120, Kranz bei 606, also 1393514 = IX 11, wie in der Handschrift.

Blatt 70: 1437020, Kranz bei 1646, also 1435374 = abermals IX 11, vergl. die Handschrift.

Blatt 70: 1201200, Kranz bei 86, also 1201114 = wieder IX 11, das auch diesmal hier steht.

Blatt 70: 1202240, Kranz bei 208, also 1202032 = IV 9, wie auch die Handschrift zeigt.

Digitized by Google

Es folgen nun die vier Stellen, bei denen, wie ich bemerkt habe, die Kränze fehlen, obgleich die Functionen der betreffenden Zahlen, die sonst ganz unerklärlich wären, dieselben sind, wie bei den mit Kränzen versehenen:

Blatt 70: 1567332—101812 (nach der oben mitgetheilten Conjectur) = 1465520.

Blatt 70: 1520654—111554 = 1409100.

Beide letzten Restzahlen sollen der Tag VIII 17 sein; nun steht gerade in der Mitte des Blattes der Tag X 17 verzeichnet, über der X aber ganz fein als Correctur eine VIII.

Diese beiden letzten grossen Zahlen sind nun auch, ohne noch ein zweites Mal verzeichnet zu sein, die Minuenden in den beiden letzten Fällen; die Subtrahenden aber, denen eigentlich die Kränze gebührten, stehen nicht hier, sondern auf Blatt 73 oben in der vierten und fünften Columne am andern Ende der Zahlenreihen, die von Blatt 70—73 reichen, da sie auf Blatt 70 keinen Platz mehr hatten. Wir lesen also

Blatt 70: 1567332 — (Blatt 73) 34732 = 1532600, wieder = VIII 17.

Blatt 70: 1520654 — (Blatt 73) 83474 = 1437180, abermals = VIII 17, wie wir Blatt 70 corrigirt lesen.

So bestätigt sich also aus 21 grossen und ebenso vielen kleineren Kranzzahlen, und zwar unter Anwendung von nur wenigen und unbedeutenden Conjecturen, dass erstens die Kränze gewissermassen das Minuszeichen (—) der Mayas waren und dass zweitens die grossen Zahlen stets bestimmte Tage bedeuteten. In der Regel ist also die grosse Zahl der Minuendus, die Kranzzahl der Subtrahendus, während der Rest nicht durch eine Zahl, sondern durch den ihm entsprechenden Tag in der Handschrift wiedergegeben ist.

Nun finden sich aber noch auf Blatt 51 und 52 sechs grosse Zahlen ohne solche Subtrahenden mit Kränzen, leider theilweise recht unklar und wohl verderbt. Zuerst auf Blatt 51 die Ziffern 8, 16, 4, 11, 8. Liest man hier statt der 11 eine 8, so ergiebt das die Zahl 1268800, also jenen wichtigsten aller Tage IV 17, der auch darüber zu stehen scheint. Zwischen diese Ziffern sind nun in rother Farbe die Ziffern 10, 19, 6, 0,

Digitized by Google

8 eingeklemmt; wenn man hier statt der 0 eine 1 setzt, so ist das 1578988, also der Tag XII 5, und dieser steht allerdings darunter verzeichnet.

Das folgende Blatt 52 enthält rechts oben vier grosse Zahlen, wiederum zwei schwarze und in sie hineingeschrieben zwei rothe, zwei in der fünften und zwei in der sechsten Spalte. Die beiden in der sechsten befindlichen machen gar keine Sorge; es sind 1412848 und 1412863, und darunter befindet sich der Tag XII 5 und I 20 angegeben, die den Zahlen wirklich entsprechen; Zahlen wie Tage haben die Differenz 15. Dagegen wollen die Zahlen der fünften Spalte nicht stimmen; die Handschrift liest 9, 16, 4, 10, 18 und 9, 19, 8, 7, 8; ich schlage vor, in der ersten Zahl statt der 10 eine 11, in der zweiten statt der ersten 8 eine 5 zu lesen; dann bedeuten die Zahlen 1412878 und 1434748, und diese entsprechen wirklich den Tagen III 15 und VII 5, die darunter angemerkt sind; auch ist wirklich die erste der beiden Zahlen sowie der erste der beiden Tage von der zuletzt vorher erwähnten Zahl 1412863 und dem zuletzt vorher erwähnten Tage I 20 um die Differenz 15 entfernt; weniger sicher ist, wie ich gestehen muss, meine Conjectur bei der letzten Zahl. Doch entspricht sie insofern der Forderung, die Differenz 30 wie bei den entsprechenden Tagen aufzuweisen, als sie von der vorletzten Zahl um 21870, also um $84 \cdot 260 + 30$ entfernt ist; Vielfache von 260 sind ja hier naturgemäss indifferent.

Es bleibt nun von sämmtlichen Millionenzahlen der Handschrift nur eine, und zwar die höchste (mit Ausnahme der in den Schlangen auf Blatt 61, 62 und 69 stehenden) unbesprochen, nämlich die 2804100 auf Blatt 31 in der vorletzten der oberen Spalten. Sie ist vollkommen glaubwürdig, da sie $= 10785 \cdot 260$ ist, also dem mehrfach in der Nähe angegebenen Tage IV 17 entspricht; ausserdem ist sie $= 147 \cdot 18980 + 14040$, also 147 *katuns* von 52 Jahren, vermehrt um die in der Handschrift ausserordentlich wichtige, aber noch räthselhafte Zahl 14040.

Die oben erwähnten in den fünf Schlangen befindlichen zehn Zahlen, die sich bis auf die Höhe von 12 Millionen zu erheben scheinen, lasse ich diesmal unbesprochen, da ihre

Digitized by Google

Deutung zur Veröffentlichung noch nicht reif ist, obgleich schon merkwürdige Verhältnisse durchblicken.

Aus meiner Darstellung geht meines Erachtens auch das mit Sicherheit hervor, dass diese grossen Zahlen nicht von der Zukunft zur Vergangenheit, sondern von der Vergangenheit über die Gegenwart zur Zukunft aufsteigen. Und zwar scheinen die höchsten unter ihnen, wenn nicht alles täuscht, wirklich in die Zukunft hineinzureichen, also mit Prophezeiungen verknüpft zu sein. Da entspringt nun die Frage, an welchem Punkte der Zahlenreihe die Gegenwart liegt, oder auch die Frage, ob der Schreiber an verschiedenen Stellen seiner Arbeit verschiedene Punkte als Gegenwart angenommen hat. Mir scheint, wenn ich diese Vermuthung aussprechen darf, die erste hohe Zahl der ganzen Handschrift, die 1366560 in der zweiten Spalte von Blatt 24, die meisten Ansprüche auf die Deutung als Gegenwart zu haben; sie bezeichnet den Ablauf von 12 *ahau katuns* zu 312 Jahren, also 3744 Jahre.

Schliesslich hier noch die Bemerkung, dass mir keine der grossen Zahlen irgend eine Andeutung von einem den Mayas schon bekannten Jahre von $365^1/_4$ Tagen liefert; in diesen Rechnungen wenigstens, die als Behandlung heiliger Dinge erscheinen, mag die Darstellung, wie es zu geschehen pflegt, hinter der inzwischen erlangten Kenntniss zurückgeblieben sein; man denke an den russischen Kalender.

3. Die Kalenderdaten.

Ich meine hier nicht jene kurzen Verbindungen von Wochentagezahl mit Tageszeichen, denn diese sind längst sowohl im Einzelnen als in ihrer Verknüpfung zu Tagesreihen bekannt, sondern die genaueren und für 52 Jahre stets unzweideutigen Angaben, in denen zu jener Zahl und jenem Zeichen noch die Stellung im Monate und das Monatszeichen selbst hinzugefügt werden. Es sind das, um gleich mit dem häufigen (auf Blatt 24, 31, 51, 52, 58, 62, 63, 69, 70 der Dresdner Handschrift zum Theil mehrmals begegnenden) Null-

Digitized by Google

punkt der Mayazeitrechnung zu beginnen, die Gebilde von der Form

IV 17. Tag. oder IV *ahau.*
8, 18. Monat. 8 *cumku.*

Im Folgenden werde ich diese Gruppen, die in der Handschrift die mitgetheilte Form zu haben pflegen, nur in einer Zeile schreiben, also IV 17; 8, 18. M.

Nun fällt es gleich bei dieser gewöhnlichsten aller Gruppen auf, dass sie einen ganz unmöglichen Tag zu bezeichnen scheint, da jeder Monat mit einem der Jahresregenten (dem 1., 6., 11. und 16. Tag) beginnt, folglich der 17. Tag niemals die achte Stelle im Monat haben kann. Es ist demnach diese Gruppe so zu verstehen, dass sie den Tag IV 17 bezeichnet, auf den der achte Tag des 18. Monats unmittelbar folgt. Man muss also stets von der vor dem Monatszeichen stehenden Zahl eins abziehen, um den gemeinten Tag zu finden; diese Regel bestätigt sich in allen Fällen, wo nicht eine Verderbniss vorliegt. Solche Bezeichnung durch den folgenden Tag hat nicht viel Auffallendes; man denke an den lateinischen Gebrauch von *pridie*, an die griechische Bezeichnung durch *τῇ προτεραίᾳ* oder an Rückwärtszählungen wie *ἐννάτῃ φθίνοντος;* ja auch unser „heiliger Abend" vor den Festen ist etwas Aehnliches. Selbst im Mayakalender werden ja die Perioden von 24 Jahren, die *ahaus*, nicht nach den Neujahrstagen, sondern nach den zweiten Tagen des Jahres gezählt (Erläuterungen S. 22).

Nach diesen Vorbemerkungen wollen wir die in unserer Handschrift vorkommenden Kalenderdaten durchgehen und namentlich ihre gewöhnliche Verbindung mit den Kranzzahlen und den grossen Zahlen erwägen; ich muss mich dabei kurz fassen und der eigenen Rechnung viel überlassen.

Blatt 24. Unten in den drei ersten Spalten die drei Daten:

IV 17; 8, 18. M. — I 17; 18, 17. M. — I 17; 18, 3. M.

Diese Daten fallen in die Jahre 9 *ix*, 3 *kan* und 10 *kan*. Um nun den Zeitabstand zwischen ihnen festzustellen, muss

Digitized by Google

man von rechts nach links lesen. Nun verfliessen vom 18. Tage des dritten Monats im Jahre 10 *kan* bis zum 18. Tage des 17. Monats im Jahre 3 *kan* 32 Jahre und 280 Tage, also 11960 Tage, eine in unserer Handschrift (z. B. Blatt 51—58) höchst wichtige Zahl. Vom 18. Tage des 17. Monats im Jahre 3 *kan* bis zum 8. Tage des 18. Monats im Jahre 9 *ix* sind aber 6 Jahre und 10 Tage, also 2200 Tage, und diese 2200 steht, wie wir oben sahen, mit einem Kranze versehen wirklich dabei und bezeichnet die Differenz zwischen den beiden darüber befindlichen grossen Zahlen.

Blatt 31, unterste Zeile des oberen Drittels zweimal die Angabe IV 17; 18. M., wo offenbar der Schreiber vor dem Monatszeichen die 8 vergessen hat. So viel wir jetzt sehen, ist hier nur der bekannte Nullpunkt für die darüber stehenden grossen Zahlen angegeben; Genaueres würden wir wohl hier wie in vielen Fällen wissen, wenn nicht die oberste Zeile des Blattes zerstört wäre.

Blatt 46—50, über die ich in den Erläuterungen Seite 34—35 und 65—66 näher gesprochen habe (doch finden sich an der letztgenannten Stelle noch mehrere Fehler in den Tages- und Monatsangaben), enthalten nicht weniger als 780 solche Kalenderdaten, was man auf den ersten Blick für ganz unmöglich halten wird, aber sich ganz sicher so verhält. Links oben enthält jedes Blatt nämlich 52 einfache Tagesangaben, bestehend aus Wochentageszahl und Tageszeichen, darunter aber in drei von einander getrennten Zeilen zusammen 12 Daten, bestehend aus den Monatszeichen mit der vorhergehenden Tageszahl. Nun bildet jede jener 52 Tagesangaben mit jeder der drei gerade darunter stehenden Angaben ein vollständiges, vollkommen passendes Kalenderdatum und diese einzelnen Daten haben auch den richtigen in meinen Erläuterungen dargelegten und den scheinbaren Venuslauf darstellenden Abstand von 90, 250, 8 und 236 Tagen. Jedes Blatt hat also $52 . 3 = 156$, alle fünf Blätter in der That 780 Kalenderdaten; dieselben ordnen sich in 39 Zeilen mit 4 Daten auf jedem Blatte; die Zeilen aber sind stets über alle fünf Blätter hinweg zu lesen. Ich will wenigstens, da die vollständige Wiedergabe mir hier nicht

Digitized by Google

möglich ist, die erste, also aus 20 Gliedern bestehende dieser 39 Zeilen hersetzen:

III 13; 4, 7. M. — II 3; 14, 11. M. — V 13; 19, 5. M.
XIII 1; 7, 6. M. — II 17; 3, 18. M. — I 7; 8, 4. M.
IV 17; 18, 16. M. — XII 5; 6, 17. M. — I 1; 17, 10. M.
XIII 11; 7, 15. M. — III 1; 12, 9. M. — XI 9; 0, 10. M.
XIII 5; 11, 3. M. — XII 15; 1, 8. M. — II 5; 6, 2. M.
X 13; 14, 2. M. — XII 9; 10, 14. M. — XI 19; 20, 18. M.
I 9; 5, 13. M. — IX 17; 13, 13. M.

Die Angabe 0, 10. M., wohl falsch geschrieben 20, 10. M., in der zwölften Stelle ist natürlich so viel als 20, 9. M. Es lassen sich nun auch die Jahre berechnen, in denen diese zwanzig Daten liegen müssen; es sind folgende:

11 *ix*, 11 *ix*, 12 *cauac*, 12 *cauac*, 12 *cauac*, 13 *kan*, 13 *kan*, 13 *kan*, 1 *muluc*, 1 *muluc*, 2 *ix*, 2 *ix*, 3 *cauac*, 3 *cauac*, 4 *kan*, 4 *kan*, 4 *kan*, 4 *kan*, 5 *muluc*, 5 *muluc*.

Das erste Datum der zweiten Zeile ist, wie ich noch hinzufügen muss, XI 13; 4, 7. M. und weist auf ein Jahr 6 *ix*. Da nun aber vom Jahre 11 *ix* bis zum Jahre 6 *ix* acht Jahre verfliessen, so werden sich alle 39 Zeilen über 312 Jahre oder einen *ahau katun* erstrecken, doch bemerke ich gleich, um nicht der Unachtsamkeit geziehen zu werden, dass mir die Lücken nach der 13. und 26. Zeile nicht entgangen sind.

Blatt 51 links oben ist jedenfalls das Datum IV 17; 8, 18. M. halb verwischt. Darunter steht sicher wieder ein Datum, nämlich XII 5 und dazugefügt wahrscheinlich das Zeichen des 13. Monats mit einem davor gezeichneten *kin* (Sonne). Ich möchte 1, 13. M. lesen und die über dem *kin* hinzugefügte 8 als einen Irrthum ansehen, indem der Schreiber voreilig die darunter stehende Zahl, die mit einer 8 beginnt, anfangen wollte, ehe er das Kalenderdatum geschrieben hatte. Die Sache ist hier wegen der oben besprochenen Unsicherheit der grossen Zahlen nicht klar.

Blatt 52 oben rechts hat jedenfalls halb verwischt das Normaldatum IV 17; 8, 18. M. zweimal.

Blatt 58 unten rechts finden wir wieder das Normaldatum und daneben ein zweites, nämlich XIII 6; 11. M. Es ist

Digitized by Google

also vor dem Monatszeichen eine Zahl ausgefallen, nach meiner Ansicht eine 2. Das weist auf das Jahr 8 *muluc* und zeigt (von rechts nach links) 1 Jahr und 146 Tage Entfernung von dem Normaldatum, also 511 Tage, gerade dieselbe Zahl, die wir oben in der hier stehenden Kranzzahl fanden.

Blatt 61 hat in der ersten und zweiten Spalte in der Mitte das Normaldatum, am unteren Ende dagegen IX 1; 12 17. M. (also das Jahr 4 *ix*), welches Datum sich in der dritten und vierten Spalte oben noch einmal wiederholt. Da hiermit keine Zahlen in Verbindung stehen, so ist Weiteres darüber nicht zu bemerken.

Blatt 61—62 enthalten ferner vier Schlangen; über der vierten wiederholt sich zum dritten Male das zuletzt genannte Datum. Unter jeder der Schlangen aber stehen zwei Daten, mit Ausnahme des ersten nach meiner Regel ganz correct gebildet, obwohl namentlich auch das zweite noch eine Verderbniss enthalten könnte. Ich führe diese acht Daten von der rechten zur linken hier an.

III 1; 16, 2 M. — XIII 20; 1, 14. M. — III 3; 14, 17. M. — III 11; 7, 5. M. — III 1; 12, 12. M. — III 2; 13, 7. M. — III 2; 13, 16. M. — III 2; 18, 6. M.

Statt der 16 im ersten Datum möchte ich 17 lesen; die Daten aber weisen auf die Jahre 7 *muluc*, 1 *kan*, 9 *ix*, 9 *muluc*, 7 *ix*, 2 *ix*, 4 *ix*, 4 *muluc*. Die Zeitabstände der Daten aber sind 2779, 12483, 4992, 5330, 2821, 8580 und 14040 Tage; die letzte Zahl 14040, ist, wie schon erwähnt, eine der wichtigsten in unserer Handschrift. Mit den in den Schlangen stehender Zahlen haben sicher diese Daten und ihre Abstände eine Verbindung, doch wage ich mich noch nicht darüber auszusprechen.

Blatt 62 und 63, jenes in den beiden letzten, dieses in den beiden ersten Spalten, enthalten eine sehr schöne und klare Verbindung von grossen Zahlen, darunter stehenden Kranzzahlen und Daten. Obgleich ich schon oben über die beiden ersteren, die Zahlen, gesprochen habe, setze ich die Stelle in Umschreibung hier ganz her:

Digitized by Google

1272921	1272544
III 2; 13, 3. M.	XIII 20; 11, 1. M.
(456)	(121)
IV 17; 8, 18. M.	IV 17; 8, 18. M.
1234220	1268540
III 2; 13, 14. M.	XIII 20; 6, 18. M.
(235)	(17)
IV 17; 8, 18. M.	IV 17; 8, 18. M.

Nur in der zweiten Gruppe habe ich mir in dem oberen Datum eine leichte Conjectur erlaubt; ich lese 11, 1. M., die Handschrift 15, 1. M.; ich nehme also an, dass der Schreiber einen Strich statt eines Punktes gesetzt hat. Betrachten wir nun die Abstände der oberen Daten von dem unten stets stehenden Normaldatum, so ist zu erwähnen, dass die ersteren auf die Jahre 4 *ix*, 4 *ix*, 5 *ix* und 7 *cauac* führen, das letztere, wie schon erwähnt, auf 9 *ix*. Nun sind die Abstände vom nächsten Normaldatum folgende:

44 Jahre + 295 Tage = 16355 = 62 . 260 + 235 Tage.
44 Jahre + 337 Tage = 16397 = 63 . 260 + 17 Tage.
4 Jahre + 75 Tage = 1535 = 5 . 260 + 235 Tage.
15 Jahre + 2 Tage = 5477 = 21 . 260 + 17 Tage.

Die über die Vielfachen von 260 überschiessenden Tage sind also gleich den Kranzzahlen der dritten und vierten Gruppe.

Ueber diesen Gruppen steht ihre Erklärung in leider noch unerkannten Schriftzeichen. Doch sind diese 28 Zeichen in Folge von sehr starker Wiederholung der einzelnen nur so wenige, dass ich hier wie auf Blatt 24 das volle Verständniss für sehr nahe bevorstehend halte, namentlich da mehrere dieser Zeichen zu den häufigsten der Handschrift gehören.

Auf der dritten Spalte von Blatt 63 ist noch oben ein unsicheres, unten das Normaldatum zu bemerken.

Blatt 69 zeigt in den zwei mittleren Spalten in der Mitte das Normaldatum, unten aber das Datum IX 1; 12, 17. M., welches sich auf der fünften und sechsten Spalte oben noch einmal wiederholt; es ist dasselbe, welchem wir schon auf

Digitized by Google

Blatt 61 und 62 dreimal begegneten. Ferner zeigt das Blatt 69 unten rechts die beiden für die letzten Blätter der Handschrift sehr wichtigen Tagesangaben IV 9 und IX 11; leider sind die darunter stehenden Monatszeichen mit den vorhergehenden Zahlen völlig zerstört. Da hier die fünfte grosse Schlange der Handschrift steht, so wäre eine Vergleichung mit den Daten unter den Schlangen von Blatt 61 und 62 von grosser Wichtigkeit.

Blatt 70 hat das Normaldatum nicht weniger als sechs Male, in der Mitte und am Ende der ersten und zweiten Spalte, sowie halb verwischt am Anfange der dritten und vierten. Am Schluss der vierten Spalte endlich zeigt sich das Datum IX 11; 12, 1. M., welches auf das Jahr 12 *kan* führt; wahrscheinlich ist danach die rechte untere Ecke von Blatt 69 zu ergänzen. In der Mitte des Blattes scheinen sich noch vier Daten zu finden; die beiden oberen müssen verderbt sein und ich wage daher auch nicht mit Gewissheit zu behaupten, dass die beiden unteren VIII 17; 13, 7. M. (7 *muluc*) und IV 9; 10, 15. M. (2 *kan*) zu lesen seien.

Hiermit sind die Kalenderdaten unserer Handschrift und damit meine diesmalige Aufgabe beendigt. Ich habe mich diesmal sehr kurz fassen müssen und stelle daher an den Forscher, der meinen Darlegungen genau folgen will, die Anforderung, dass er mit den bisherigen Ergebnissen der Mayaforschung einigermassen vertraut ist; doch hoffe ich auch so dem Einen oder Andern den Anstoss zu weiterem Vordringen auf diesem Felde gegeben zu haben. Noch könnte ich viele einzelne Bemerkungen über diese oder jene Stelle der Handschrift machen, doch kam es mir für diesmal bloss darauf an, drei wichtige, sich oft wiederholende Erscheinungen in helleres Licht zu setzen. Nur von den förmlich zu Bündeln vereinigten Wiederholungen des achten Tages *chuen*, die sich auch in den anderen Handschriften finden, will ich kurz bemerken, dass sie, auf Blatt 25—28 jedesmal zu dreien verbunden, sicher den Ablauf von 24 (3.8) Tagen des letzten Monats bezeichnen, da diese Blätter sich ja mit dem 24. und 25. (eigentlich zu gar keinem Monate mehr gehörigen) Tage

Digitized by Google

beschäftigen. Auf Blatt 42, 43, 45 unten zeigen sich jedesmal sechs solche *chuen*-Bilder; zum Zeichen, dass sechs Mal acht Tage verlaufen, wie in der Zeile darüber angegeben ist; auf Blatt 44 sehen wir, wohl bloss wegen Raummangels, nur vier von diesen sechs Zeichen.

M. Borsari fait un discours *sur la classification chronologique des monuments architectoniques de l'ancien Pérou*[1]).

M. Gaffarel présente un memoire de M. Léon Douay, qui porte le titre: *Contribution à l'américanisme du Cauca (Colombie).*

Généralités.

Parmi les régions dont l'étude peut fournir d'utiles matériaux à l'américanisme, la contrée, dont nous allons nous occuper, doit être signalé à l'attention des savants.

Lors de la conquête espagnole, sauf une légère portion au sud du rio Mayo, le territoire actuel de l'état[2]) du Cauca formait un ilot moins policé au milieu des civilisations de l'Amérique septentrionale, du Cundinamarca et du Pérou qui, en s'avançant chacune de leur côté, auraient fini par s'y rencontrer.

Séparé de l'état de Panama par la serrania du Darien qui court d'une mer à l'autre, l'extrême nord du Cauca a été nécessairement la voie terrestre qu'ont dû suivre les migrations allant vers l'isthme ou en venaut. Enfin, sans prétendre mettre en doute que les Kicluros et les Chibchas aient pu communiquer par d'autres voies, nous rappellerons qu'aujourdhui le chemin

---

[1]) Par la même raison que j'ai déjà indiquée dans la note de la page 105, je ne suis pas à même de publier ce discours ni d'en donner un court extrait.

Le secrétaire général
G. Hellmann.

[2]) La Confédération colombienne étant abolie, les états s'appellent aujourdhui provinces.

Digitized by Google

de Quito à Bogotà passe par Popayan et, par un tracé un peu plus au sud, a toujours traversé le Cauca depuis la conquête.

Laissant de côté l'ancienne partie péruvienne de l'état, voici, à grands traits, comment se répartit sa population.

Aujourdhui les Indiens ont disparu de la grande et fertile plaine du Cauca assez peuplée par les races blanche et nègre. Outre une très faible population de cette dernière origine, quelques races autochtones habitent la côte où, sauf quelques très rares sentiers, les communications ne peuvent avoir lieu que par les cours d'eau ou la mer ainsi que nous l'expliquons ailleurs. — Pourtant vers le Nord, il y a encore d'assez nombreux indigènes qui sont à moitié indépendants. La Cordillère occidentale est presque déserte. Sauf sur certaines parties de son parcours et sur ses sommets dépourvus de végétation arborescente,[1]) la Cordillère centrale est assez peuplée principalement par les Indiens qui habitent les environs de Popayan, la capitale de l'état. Dans cette région se sont conservés en plus grand nombre les indigènes les plus purs, parmi lesquels brillent au premier rang les fameux Paezes qui, quoique refoulés depuis la conquête, occupent encore aujourd'hui sept villages sur le versant occidental et quatorze de l'autre côté. A côté d'eux, sur ce même versant occidental, vivent d'autres Indiens qui, quoique moins nombreux, occupent pourtant divers villages du nom desquels on les a nommés diversement, mais que nous appellerons Moguexs du nom indigène que leur donnent les Paezes. Enfin, d'après une confidence faite à notre frère Séraphin Douay par le sath paez Guaynas, il existerait encore dans la partie déserte de la cordillière au nord du Huila quelques faible débris des vaillants Pigaos[2]) qui, unis aux Paczes, ravagèrent tant d'établissements espagnols.

---

[1]) Ces sommets sont désignés sous le nom de paramo.

[2]) Au mot Bemb, nom sous lequel le Père Del Castillo désigne ces Pigaos, nous avons été heureusement surpris de voir le lexicographe paez confirmer cette assertion que Guaynas a faite un siècle après lui.

Digitized by Google

Si les Indiens ont disparu en grande partie de la surface du Cauca, quelques unes de leurs coutumes ont survécu ou ont été apportées par les conquistadores venus du Pérou ou du Cundinamarca. Entr'autres nous citerons celle de pêches avec du stramonium, qui sert en outre à donner des hallucinations pendant lesquelles on est censé acquérir le don de seconde vue. L'usage, pour voyages, des petacas, le curieux divertissement appelé au Mexique la danse ou le jeu des oiseaux, les cadeaux, les ponts suspendus et, ce qui les remplace, les tarabas, corde inclinée allant d'une rive à l'autre, sont encore des choses qui appartiennent en propre à la vie américaine. Dans les quelques rares habitations de la côte, on trouve la marimba qui perd sa sonorité à une certaine altitude, mais qui du reste ne serait pas indigène, si on en croit des auteurs très compétents comme M. Désiré Charnay. L'art de creuser les pirognes s'est conservé, et sur la côte il en est encore de très grandes portant trois mâts et faisant au cabotage des traversées relativement très longues.

Dans tout l'état il y a de nombreux tumuli dont la plupart ont été exploités. Il y a également des grottes creusées de main d'homme et dans lesquelles la croyance populaire voit les refuges des indigènes traqués lors de la conquête, ou les lieux où ils ont enfoui leurs trésors. Quelques unes d'entr'elles sont très spacieuses, ont plusieurs chambres, et occupant le sous-sol d'une colline, ont des issues sur ses différents versants. Celles de ces cavernes qui ont été fouillées, ont parfois donné, non les trésors cherchés, mais les objets trouvés d'ordinaire dans les guacas. Il serait curieux de déterminer si les indigènes ont eu, simultanément ou à des époques diverses, le mode de sépulture dans les tumuli et celui dans les grottes et si celles-ci n'ont pas été antérieurement les demeures de peuples troglodytes.

Les historiens de la conquête nous représentent comme des barbares les indigènes qui habitaient alors le Cauca et, sans accepter complètement cette donnée, on peut se demander si on doit leur attribuer les chemins, dont on voit encore les vestiges dans la cordillière centrale non loin du Guanacas et

Digitized by Google

sur le versant occidental du Huila[1]) et dans la Cordillière occidentale aux environs de Chapa.[2])

Nous ne nous occuperons ici que des indigènes des environs de Popayan,[3]) Moguexs et Paezes qui restent dans la Cordillère centrale où, au milieu de nos amis de toute couleur, nous avons vécu plusieurs années.

Les indigènes sont cuivrés, mais il y a pourtant chez eux de très légères nuances. Nous dirons ailleurs[4]) ce que nous pensons des indiens blancs ou ayant une teinte rouge.

Les indigènes n'habitent pas à proprement parler de villages. Ce qu'ils appellent ainsi, n'est qu'une noyau de quelques habitations[5]) autour duquel s'éparpillent au loin leurs demeures sises souvent dans un endroit écarté — au village se trouvent l'église, les maisons de quelques particuliers blancs, sang-mêlés ou indiens et celles, par fois de propriété commune, où se donnent les grandes fêtes. En pz beaucoup de noms de village ont pour finale *coo* ou *coh* „bal" ce qui indique bien l'usage que font les indigènes de leur petit chef-lieu.

La propriété foncière individuelle n'existe point chez les autochtones. Lors de la conquête espagnole, les terrains sont devenus la propriété des conquistadores ou restés indivis sous le nom de *resguardos de indígenas* — quoique la loi espagnole ait cherché à protéger la propriété indigène en prohibant l'aliénation de ces terres, celles-ci, sur le versant occidental, par suite de tromperies ou de violations de loi couvertes par une longue possession, ont en partie passé aux mains des races immigrées.

Par suite de la faible densité de la population, cette com-

---

[1]) Une chaussée a été trouvée dans la partie déserte de la cordillère, à l'est du village paez de Cacueyo (où nous avons résidé) sur le versant du Huila.

[2]) Nous avons vu ce chemin à Boca del Monte d'où il paraît se diriger vers la mer: sa largeur est d'environ 1 m 60 cm.

[3]) Il y a vers la sud et l'ouest de cette ville des Indiens qui ne parlent plus que le castillan.

[4]) Voir notre introduction à nos Mémoires endogènes.

[5]) A moins pourtant que ce ne soit en même temps un village de blancs.

Digitized by Google

munauté du sol n'a jamais amené, à notre connaissance, de dissentiments entre les co-propriétaires qui ne travaillent pas la terre en commun. Le premier occupant est considéré comme le possesseur légitime. Du reste la communauté a son chapitre[1]) devant lequel peuvent être portées toutes les contestations ayant trait à la propriété indivise.

Les indigènes qui habitent ailleurs que sur un sol de leur propriété, qui préfèrent, disent-ils, rester là où leurs ancêtres ont vécu et sont morts que d'aller travailler des terres libres, sont obligés de payer aux propriétaires, outre une redevance pécuniaire pour la pôture de leur bétail, un fermage qu'ils soldent par un travail personnel de 60 à 90 jours par an.

L'agriculture savante est encore un mystère pour les indigènes qui se contentent de défriches, de brûler sur place les bois abattus et de défoncer grossièrement la terre à qui ils confient la semence. Pourtant, dans les hautes altitudes, pendant les nuits claires de la saison sèche, ils donnent une preuve de leur esprit d'observation en mettant le feu aux herbes et aux broussailles afin de préserver leurs semailles de la gelée et même d'amener de petites pluies par la résolution des nuages formés.

Comme au Mexique, pour surveiller les semailles, on élève parfois, au milieu des champs, une petite plate-forme à moitié recouverte reposant sur quatre poteaux et où le surveillant est à l'abri de l'humidité et des animaux.

Depuis la conversion des Indiens au catholicisme, le clergé espagnol ayant fait fort habilement coïncider ses fêtes avec celles qu'ils célèbraient avant la conquête, beaucoup de restes de leurs anciennes croyances sont restées dissimulées sous les pratiques de leur nouvelle religion. Dès leur naissance, ils font baptiser leurs enfants dont les parrains, si cela est faisable, sont pris de préférence, parmi les blancs et les métis, car le compérage et le commérage jouent un rôle dès plus importants dans l'Amérique espagnole. Ce lien spirituel est regardé comme

[1]) *Le cabildo de indigenas* est composé de cinq ou sept membres portant chacun leur titre et il est présidé par l'indigène appelé pompeusement „*el gobernador*".

Digitized by Google

une très proche parenté et il est au moins aussi rare de voir survenir des dissensions entre compères qu'entre frères. *Compadre* est le mot employé par le blanc quand il veut traiter l'indien avec bonté et l'indigène y répond parfois par le même terme pour marquer la réciprocité [1]).

Un trait commun à tous les Américains unit nos indigènes à leurs congénères: l'amour immodéré des fêtes portant toutes aujourd'hui des noms catholiques. Dans ces occasions, les maisons qui sont au village et ne servent souvent qu'à ces célébrations, sont remplies par la foule des alentours. Nous reviendrons sur ces fêtes, où le son d'une espèce de tambour de basque marque la mesure de la danse qui est animée par les accents d'une flûte à cinq trous, joyeux pour la circonstance [2]).

Sauf à nous compléter dans nos articles particuliers, disons dès maintenant quelques mots des qualités des Indiens qui, lorsqu'ils rendent visite à quelqu'un dont ils ont reçu un service, arrivent les mains pleines des produits de leurs champs ou de leurs basses cours, car ils ont au plus haut dégré la ressouvenance. Le Moguex, mais non le Paez, oublie même les injures pour ne se souvenir que des bienfaits — aussi un proverbe caucano, très exact surtout dans sa dernière partie, dit-il qu'il faut traiter le nègre par la violence et l'indien par les bons procédés [3]). La moindre chose donnée, le moindre service rendu vous attachent l'indigène qui est tout à fait conquis si vous ne le trompez point [4])

De même qu'il est loyal, l'indien est véridique si on le laisse s'exprimer en toute liberté, sans lui laisser voir quelle

---

[1]) Lors de notre arrivé au milieu des populations indiennes, par suite de notre ignorance de l'usage du mot *compadre*, nous nous servîmes du terme *amico* qui dès lors nous fut donné par nos bons amis cuivrés.

[2]) Souvent dans les demi-solitudes des Andes nous avons entendu retentir cette flute dont les accents mélancoliques nous allaient au coeur.

[3]) El negro por mal i el indio por bien.

[4]) Au milieu des temps les plus troublés, alors que tout le monde fuyait de Silvia et unaniment nous engageait à en faire autant pour ne pas être assassiné, nous avons pu rester seul au milieu des Paezes qui avaient occupé le village, et nous en faire respecter.

Digitized by Google

est la réponse qu'on préfèrerait, car il faut bien prendre garde qu'il ne cherche à vous faire plaisir. Pourtant à moins d'être un de ses anciens et fidèles amis, parmi lesquels les Européens sont au premier rang, il ne faut accueillir qu'avec beaucoup de réserve tout ce qu'il vous dit sur ses anciennes croyances, les trésors, les mines, les sources salées etc.

Les indigènes tissent encore la fibre du moguey, mais aujourdhui tous les *ponchos* des hommes, teints en noir par un produit végétal, sont faits avec la laine de mouton. Pour se garantir de la pluie, certains Indiens portent des espèces de manteaux imperméables faits de fibres végétales non filées.

Il doit exister chez les indigènes un esprit bien louable de solidarité, car on ne voit jamais un des leurs solliciter une aumône[1]).

Ostensiblement il ne reste plus de traces de la coutume d'enterrer avec le défunt les objets de sa propriété; mais pourtant beaucoup d'Indiens enterrent ou cachent leur argent et leurs objets les plus précieux avec l'espérance de les retrouver dans une autre vie. Si les choses cachées sont retrouvées par d'autres indigènes, elles sont presque toujours, si non toujours, respectées comme ayant appartenu aux ancêtres.

Lorsqu'ils traversent les hauts sommets de la Cordillère, beaucoup d'indigènes croient encore aujourdhui apaiser l'esprit de la montagne en lui faisant une offrande de petites pierres et ils disent que si un homme osait gravir certains pics le *paramo* se mettrait en fureur.

La coutume de macher la coca est générale parmi les Indiens, quoique ce soit un produit spécial de tierra adentro. Selon le climat, leur boisson favorite est la *chicha* faite avec le maïs ou le *guaropa*[2]), jus fermenté de la canne à sucre, mais le *pulque* leur est inconnu.

La venue des conquistadores du Pérou, le voisinage de

[1]) Il nous est arrivé de donner une faible somme à des indiens vieux et pauvres qui ne manquaient, au bout de quelque temps, de nous apporter un petit cadeau, marquant ainsi qu'ils ne recevaient pas d'aumône même d'un ami comme nous.

[2]) Du k^{a} huarapu.

Digitized by Google

l'Empire des Incas, peut-être une certaine similitude de langages, ont amené beaucoup de provincialismes kichuas dans le castillan parlé au Cauca. Dans le sud de l'état certains noms géographiques ont une signification dans cette langue comme:

bambo (village) de *tambu* ou *tambo* „auberge", hangar, édifice.

Chapa (Village d'où on peut observer une partie du pays) de *chapa* „sentinelle".

Mayo (rivière) de mayu rivière.

On sait par le petit vocubulaire publié par M. André, que les Indiens de la côte extrême sud du Cauca (belembi) ne parlaient pas le kichua. Un seul mot *chillo* „ciel" ressemble à *killa* „lune". *Yall* „maison" se rapproche aussi du k[a] *llacta* „ville" et du pz *yath* „maison".

On trouve dans les territoires paezes des noms de villages dont la finale est *coo* ou *coh*[1]) (bal) et d'autres *yo* (eau). Il est possible que ces deux suffixes soient entrées avec la même signification dans des noms géographiques du Cauca et d'Antioquia. Dans tous les cas *yo* est entré dans la composition du fameux rio Vinagre, le pasambio, en pz *pos* signifiant „acide, aigre". Les noms de *Dagua* (une rivière où on trouve des arbres à caoutchouc) Popayan (une ville) et yumbo (un village) viennent probablement du pz *dagua* „caoutchouc" *paya* „appeler", nommer et *yombo*, rivière.

Avec un zèle digne d'être encouragé chez tous les Américains instruits, M[r] le Dr Uribe nous a donné, sur les tribus du Darien, quelques renseignements linguistiques malheureusement trop incomplets où on remarque le mot *namana* „parlà" qui a dû entrer dans la composition du nom de Panama. L'auteur a fait de curieuses remarques sur la fréquence des permutations de lettres qui, dans la même peuplade, font prononcer la même parole de différentes façons. Mr Wyse Bonaparte nous a donné aussi quelques termes des mêmes Indiens.

En disparaissant du centre de l'état, les indigènes n'ont

[1]) Généralement dans les langues américaines *co* signifie lieu. — L'origine en serait-elle là?

Digitized by Google

laissé aucune trace de leurs langues sauf quelques mots que nous allons citer d'après Cièza de León

(à Cartago)	*Batata bati*	allons jouons[1])
(à Anserma)	*Anser*	sel
(à Pozo)	*Xijarama*	le diable
(id)	*Tamaraca*	les Espagnols
(à Cali)	*Curi curi*	ornement de métal
(id)	*Gorrou*	sorte de poisson.

Moguexs[2]).

Entr'autres villages, les Moguexs habitent Silvia qui portait autrefois le nom de Guambia, d'où on les appelle en castillan: Guambianos. Il est difficile de savoir s'ils ont un nom particulier pour se désigner eux-mêmes, car, interrogés à ce sujet, lorsqu'ils ont à le faire, ils se servent de l'espagnol *natural*. Nous avons adopté le mot paez „Moguexs" qui a le mérite d'être indigène. *Guexs* est une particule de pluriel, mais nous n'avons pas pu découvrir la signification de *mo*.

Quand les Moguexs se disputent entr'eux en castillan, langue qu'ils affectionnent dans ces circonstances, ils considèrent comme une insulte le mot *„indio"*, et *„paez"* a la même signification quand ils l'emploient avec leurs voisins.

A l'oreille, la langue des Moguexs est beaucoup plus gutturale que celle des Paezes qui ne la comprennent pas, quoique, comme nous l'établirons plus loin, elle ait de grandes analogies avec leur dialecte. De même qu'ils n'ont pas de nom pour se désigner, ils appellent leur idiome: *la lengua de nosotros*.

Si, ce qui est fort douteux, il existe encore chez eux des traditions, ce ne serait que parmi certaines familles de leurs chefs qui portaient autrefois le titre de *Son*, mais comme les

---

[1]) Mots par lesquels les Indiens conviaient à la lutte.

[2]) Notre ancien collaborateur et ami, Mr Pedro Carvajal (né á Silvia) nous a fourni tous les éléments de ce travail spécial que nous avons traduit et coordonné et auquel nous n'avons fait que de très légères additions. Nous ne sommes donc ici qu'un traducteur. Le mot Moguex que nous empruntons au pz a peut-être pour équivalent ces moguex *muek* (*gurunt*) homme. (Voir la note au mot *espiritu* du vocabulaire.)

Digitized by Google

caciques réduits à la misère ont fini par se marier en dehors de la noblesse, ils ont perdu la considération de leurs compatriotes, qui auparavant les regardaient comme des êtres supérieurs.

Croyances diverses. Les Moguexs croient qu'ils doivent connaître le jour du jugement dernier, tels qu'ils étaient le jour de leur mort. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui ils enterrent leur argent et qu'anciennement on leur mettait des vivres et des ustensiles dans les tombes.

Le gémissement des tourturelles est chez eux un signe de malheur.

S'ils ont des ennemis, ils croient que ceux-ci peuvent leur faire des maléfices en mettant sur leur chemin des lucioles enveloppées dans certaines feuilles appelées *Sta Maria*. Aussi marchent-ils avec le plus grand soin pour éviter ces lucioles, car, si malheureusement ils passaient par-dessus, ils seraient perdus ou tout au moins obligés de s'adresser à un sorcier qui conjure ces sortes de maléfice.

Un animal qu'un de leurs ennemis a introduit dans leur estomac, leur tête ou toute autre partie de leur corps, est supposé la cause de toutes leurs maladies. Dans cette croyance, ils appellent un de leurs divins guérisseurs, qui apporte avec lui du tabac, de la coca, de la *yacuna*, du *chundur* et de l'eau de vie. Vers le soir, après avoir vu le malade, le sorcier se rend à une des dépendances de l'habitation ou à une maison voisine, où il s'enferme dans la chambre la plus obscure possible. Là, pendant toute la nuit, il mâche les choses solides qu'il a apportées, boit l'eau-de-vie et crache dans toutes les directions. Le lendemain matin, il se rend près du patient à qui il donne les remèdes ou à qui il déclare ne pouvoir le guérir. Dans cette dernière alternation, le malade se considère comme perdu et, se disposant à mourir, fait appeler le curé pour se confesser.

Les remèdes favoris ordonnés par le sorcier sont de l'eau de vie avec du barbasco, du *chundur* ou du *choleo*.

Le sorcier est aussi appelé quand on ne retrouve plus un objet, mais alors, avant de s'enfermer et de se livrer à ses

Digitized by Google

conjurations, il a soin de prendre toutes les informations possibles. Le lendemain matin, il dit où peut se trouver l'objet égaré.

Les éclipses de lune ou de soleil effraient beaucoup les Indiens. Celui d'entr'eux qui s'en aperçoit le premier, donne l'alarme et immédiatement tout le monde sort avec des tamcours et fait le plus de bruit possible jusqu'à la disparition du phénomène.

Funérailles. Si un enfant vient à mourir, le parrain qu'on a pris parmi les blancs, donne le linceul et, neuf jours après le décès, bénit le cadavre qu'on lui porte avant d'aller au cimetière. Le compérage est dès lors rompu et les parents évitent même d'aller chez le parrain.

Pendant les neuf nuits qui précèdent l'enterrement, on danse dans la maison des parents ou dans celle d'autres personnes à qui, pour la circonstance, on a prêté le petit cadavre. Après l'enterrement, on danse de nouveau dans la maison des parents ou des amis.

Dès leur jeunesse, les indigènes preparent le bois qu'on doit brûler le jour de leur enterrement et s'il se pourrit ou devient trop vieux, ils en ramassent de nouveau.

De même ils économisent l'argent nécessaire pour payer un froc de St François et les divers frais de leur enterrement.

Quand une mort survient, tous les parents et les amis se rendent à la maison mortuaire, porteurs d'argent de vivres et même de boir à brûler. Pendant trois jours on laisse dans l'habitation le cadavre autour duquel les invités prient et pleurent pendant la nuit. Dans la journée la plupart d'entr'eux travaillent pour le compte de la famille du défunt. Le quatrième jour, on met, sur une claie drapée d'un poncho noir, le cadavre vêtu chez les pauvres d'une espèce de camisole blanche ou bleue, chez les riches d'un froc de St François. Le mort repose les moins croisées tenant une petite croix de bois. Sans couvrir les pieds, on jette et on assujetit un second poncho sur le cadavre. Ensuite deux porteurs mettent la civière sur leurs épaules et rompent la marche où, par ordre de parenté, prennent d'abord place soit les hommes, soit les femmes selon

Digitized by Google

le sexe du défunt. La morche est bruyante et accélérée, car les porteurs se relaient sans s'arrêter. Arrivé au village, le cortège se dirige vers la maison[1]) où le mort allait boire de préférence et où il est censé aller faire ses adieux qui sont célébrés par des libations d'eau de vie achetée ou donnée par le propriétaire de la maison. Ensuite si le défunt est riche on le porte à l'église, mais s'il est pauvre directement au cimetière où, pendant qu'on creuse la terre, on entoure le cadavre de lumières. Le corps étant descendu dans la fosse, le plus proche parent commence à y jeter les premières pelletées de terre, exemple qu'imitent successivement tous les assistants par ordre de parenté ou de préséance.

Avant de quitter le cimetière, les habits qui couvraient la claie et le cadavre, et avaient été retirés en temps opportun, sont formés en un paquet qui est remis au plus jeune fils du défunt, à sa femme ou à son jeune parent. La famille et les invités retournent au village y faire des libations après lesquelles ils se dirigent vers la maison mortuaire. A leur arrivée, ou suspend, au dessus du feu pour l'enfumer, le paquet renfermant les dépouilles du mort, après quoi ses habits et le cuir qui lui servait de couche, sont portés à la rivière où on les laisse pendant neuf jours[2]) avant de les remettre en usage.

Pendant cette neuvaine, tous les invités travaillent pour les parents du défunt, mangent et dorment dans la maison mortuaire. Le dernier jour, on tue une tête de bétail et on fait un festin abondamment arrosé de chicha et d'eau de vie, après lequel tout le monde prie jusqu'à minuit. Ensuite après avoir éteint toutes les lumières de l'habitation, les assistants en sortent un par un, par ordre de parenté et vont en sanglotant jusqu'à la prochaine éminence, où ils continuent à pleurer bruyamment. Seul un sorcier reste dans la maison afin de reprendre l'âme de défunt, ce qu'il exécute dans l'obscurité en mâchant de la coca, crachant dans toutes les directions et

[1]) Dans presque toutes les maisons on vend de l'eau de vie.

[2]) Il faut remarquer que ce chiffres 9 jours qui joue un rôle chez nos Indiens est la moitié moins un d'un mois de l'Amérique c^le^ et du Mexique et trois semaines chibchas. (?)

Digitized by Google

frappant partout avec des batons. Pendant ce temps, on sême à la porte de la cendre fine qu'on égalise soigneusement avec un balai. Ayant terminé ses incantations, le devin attire le feu, allume les lumières et tout le monde revient pour examiner avec lui les traces que présente la couche de cendres. Les indigènes ne sont pas d'accord sur l'interprétation de ces signes. Les uns disent que si l'on trouve un pied d'ange, le défunt est sauvé, mais que si l'on voit une patte d'oiseau, il est damné. Les autres tirent les mêmes conclusions des pattes de tourterelle et de celles d'une espèce de chouette. Enfin, d'autres encore appuient leur augure sur les traces laissées par les poules ou tout autre oiseau. Dans tous les cas, le sort du défunt est considéré comme définitivement fixé et, avant le jour, tous les invités se dirigent vers leurs demeures respectives.

Habitations. La maison se compose de deux pièces dont la première n'a qu'une petite porte avec des claires-voies qui, pouvant se boucher à volonté, font l'office de judas. Cette chambre sert de magasin pour les choses destinées à être vendues, de salle de réception et de danse et de lieu de veillée des morts. La seconde pièce qui ne recoit de jour que pas une porte donnant sur l'antichambre, sert de véritable habitation. Elle renferme les vivres, la boisson, les ustensiles de cuisine, au centre le foyer formé par des pierres informes sur lesquelles reposent la marmite et autour du feu les cuirs secs qui servent de lit à toute la famille [1]).

La maison est presque toujours construite dans un endroit où il y a de l'eau que, dans le cas contraire, on détourne parfois à de grandes distances.

Les matériaux employés sont le bois et le torchis pour les murs et la paille pour le toit. Les gros madriers sont trainés sur d'autres bois que les Indiens font successivement rouler en accompagnant leur travail d'une espèce de chant.

Suivant les touchantes traditions de solidarité des indigènes, tous les parents et les amis viennent prêter leur con-

[1]) Les Indiens dorment aussi sur des claies reposant sur quatre poteaux.

Digitized by Google

cours à l'édification de la nouvelle demeure qui s'élève comme par enchantement. Si les propriétaires sont riches, le curé, en compagnie d'un parrain[1]) et d'une marraine, est appelé à baptiser, à bénir la maison.

Antérieurement toute maison dans laquelle était mort un Indien[2]) était abandonnée et une nouvelle habitation s'élevait près de l'ancienne ou des anciennes.

Costumes. Les femmes indigènes portent deux jupons, un blanc et un noir pardessus, maintenus à la taille par une ceinture brodée. Une espèce de châle ou de morceau d'étoffe attaché par des agraffes de cuivre ou d'argent leur couvre le sein et les épaules. Leur chapeau de drap bleu foncé a des ailes rondes qui sont en dessous doublées de bandes alternatives d'étoffe jaune et rouge. Un sac en filet d'agave suspendu derrière les épaules leur sert à porter différentes choses parfois à côté de l'enfant à qui on fait une espèce de sac dans le châle qui couvre le tronc.

Comme bijoux, les Indiennes portent de grands pendants d'oreilles et des bagues en argent ainsi que de lourds colliers, qui arrivent jusqu'à la ceinture et sont composés de toutes sortes de coquille, de verroterie et d'ornements d'argent.

Lors de leur marriage, les deux jupons sont blancs.

La veuve porte retourné le chapeau, comme le font aussi les autres femmes quand il pleut.

Les hommes portent un court pantalon ou caleçon qui leur arrive jusqu'au genou, un poncho noir attaché á la ceinture et par-dessus un autre poncho semblable. Un chapeau pesant de grosse paille leur sert de coiffure. Quand ils sont fiancés, un sac d'agave tissé par la fiancée complète leur toilette.

Pour la cérémonie du mariage, le fiancé et son premier témoin sont vêtus de ponchos blancs.

---

[1]) Il y a quelque part dans les Andes une maison dont nous avons été parrain.

[2]) On sait que dans les idées hindoues tout cadavre est impur.

Digitized by Google

Conditions de la femme. Les Moguexs n'ont pas perdu l'habitude de prendre leurs femmes à l'épreuve, mais cette coutume s'est modifiée depuis la conquête.

La fille qui veut être prise à l'épreuve, doit avoir une bonne santé, de l'activité, savoir filer et tisser des vêtements et des sacs en fil de maguey, connaitre la cuisine, les semailles et la moisson.

La beauté et même l'âge sont des considérations secondaires dans le choix de l'Indien, qui n'hésitera pas à s'unir à une veuve agée qui a déjà fait ses preuves.

Une fois choisie, la future se rend à la maison des parents de son fiancé ou, à défaut de ceux-ci, à l'habitation d'une Indienne mariée ou d'une veuve respectable.

Les fiancés vivent ainsi comme frère et soeur, mais en s'acquittant respectivement des soins du ménage. La future accompagne le jeune homme aux fêtes où il se rend, mais elle n'y accepte rien sans son consentement.

Si les parents de la jeune fille ou le gouverneur de la parcialité (fraction de tribes) remarquaient quelque infraction à la loi de chasteté[1]), ils baignent la coupable dans la rivière voisine, humiliation la plus grande qu'on puisse faire à une jeune femme.

Si enfin au bout de l'épreuve, qui ne dure jamais plus d'un an, le fiancé n'est pas décidé à se marier, il amène la jeune fille à la maison paternelle. Souvent alors, il se présente un autre jeune homme qui contracte ainsi une obligation plus étroite d'épouser à la fin du second essai.

La condition de l'épouse n'est pas des plus enviables.

La femme travaille aux champs avec le mari, qui se repose à la maison, pendant qu'elle vaque aux travaux du ménage.

En route, pendant que l'époux marche sans fardeau et même à cheval, sa compagne le suit à la file indienne chargée

[1]) Ceci est probablement une modification survenue depuis la conquête.

Digitized by Google

de l'enfant et des objets qu'on porte au marché ou qu'on rapporte à la maison.

Trop souvent le mari est sec, jaloux, peu généreux et bat sa femme, qui reçoit les coups avec résignation et qui, si la chose est publique, ne manque pas de dire à tout blanc, qui veut intervenir en sa faveur: „blanc sans vergogne, de quoi te mêles-tu? Laisse-le me frapper; ne vois-tu pas, qu'il est mon mari?“ [2])

Quand l'épouse est sur le point d'accoucher, on lui élève, près de la maison, un hangar où se fait la parturition. Son premier aliment est un grossier ragout fait avec de la farine de maïs non blutée. Le deuxième jour, on creuse une grande fosse en terre, on y fait entrer jusqu'au cou l'accouchée, qu'on arrose de la tête aux pieds avec une infusion de feuilles de moquita, après ce bain, sans prendre d'autres soins, la femme va laver ses effets et ensuite reprend ses travaux.

Pendant la nuit, la femme entretient le feu autour duquel repose la famille et où est déjà le déjeuner, qu'elle achéve de préparer de 2 à 4 heures du matin. A ce moment les hommes se lèvent à leur tour et tout le monde prend le repas, composé de maïs et de différents légumes, arrosé de chïcha et assaisonné par un morceau de sel gemme qui, suivant les préséances, passe successivement dans la bouche des assistants. S'il fait beau, un peu avant le jour, toute la famille se dirige vers les champs dont le plus éloigné est toujours cultivé le premier de préférence. S'il n'y a plus rien à faire sur celui-ci ou s'il pleut, on travaille les terres près de la maison.

Pendant toute la journée de travail, les indigènes ne prennent qu'une calebasse de chicha vers midi, mais ils mâchent de la coca pendant leurs repos.

Chargée des vivres récoltés, d'un enfant si elle en a un tout jeune, la femme retourne la première à la maison où elle prépare le souper. Toute la famille étant rentrée soupe et se couche ensuite autour du feu sur les cuirs secs disposés à cet effet.

---

[2]) Les Indiens tutoient tout le monde.

Digitized by Google

Vivres et boissons. Les indigènes mangent très peu de viande et, à part le gibier, préfèrent celle de porc — quand ils tuent pour eux une tête de bétail, ils parviennent à en conserver longtemps la chair en la fumant sans la saler.

Ils conservent aussi leurs pommes de terre dans des espèces de silo où ils mettent ce légume sous des branches qui sont ensuite recouvertes elles-mêmes d'une couche de terre. Ils n'ouvrent ce dépôt que quand leur autre provision est épuisée et parfois on retrouve des silos dont le propriétaire est inconnu. Du reste, sous leur apparente fraicheur, les pommes de terre ainsi conservées deviennent comme gélatineuses à la cuisson en répandant une odeur peu appétissante.

Ils préparent leur boisson favorite, la chicha, en faisant de tout le maïs humidifié une sorte de gâteau qu'on cuit légèrement sous la cendre. Ensuite hommes, femmes et surtout enfants mâchent ce maïs et rejettent dans un récipient à leur portée le produit de ce machâge qui y fermente[1]).

Danses et fêtes. Il y a parmi les Indiens des danseurs attitrés qui sont payés pendant les fêtes dont nous parlerons plus tard.

Les indigènes arrivent à jouer des instruments de musique et même à toucher de la harpe.

Comme leurs congénères, les Moguexs aiment passionnement la danse et les boissons qui l'accompagnent. Cette danse est une espèce de menuet ou comme on dit dans le Cauca de bambuco, mais où tous les couples dansent à la fois, les femmes le chapeau en arrière.[2]) Toute la nuit, la musique invite les danseurs à se livrer à leur exercice favori pendant qu'autour de la salle circulent la chicha et l'eau de vie. Souvent vers le matin, danseurs et musiciens reposent fraternellement sur le sol, fatigués physiquement et la tête alurdie par les libations. Si la fête ne dure qu'un jour, avant dix heures du matin tout le monde est levé et a repris le chemin de sa demeure,

[1]) Bien entendu la chicha faite dans tout le Cauca n'est pas obtenue par ce procédé des indigènes.

[2]) Toute cette fin de paragraphe s'applique aux Moguexs et aux Paezes.

Digitized by Google

mais si les plaisirs doivent continuer, les assistants mangent et reprennent de nouvelles forces pour la nuit suivante. Avant le soir, la musique fait entendre ses accords, la danse recommence avec fureur et les boissons enivrantes recoulent à petites gorgées mais à flots continus.

Le chant des Indiens est si triste qu'on pourrait croire qu'ils se plaignent ou pleurent. Leur musique a parfois aussi ce caractère de tristesse. Dans certaines occasions, tout en mâchant de la coca, les femmes, chantent en affectant de le faire du nez.

Pour chaque indien adulte, la coutume de se déguiser au carnaval est obligatoire pendant sept ans. S'il meurt avant ce terme, un membre de sa famille achève pour lui cette période afin d'assurer le salut du défunt.

Les Moguexs n'ont pas de fêtes fixes qui leur soient particulières, car ils ne paraissent célèbres aujourd'hui que les fêtes de l'église catholique. Pourtant, outre le mariage et les funérailles, ils considèrent comme de jours de festivité, les mingas,[1]) réunion de personnes qu'on a invitées a fin d'aider à construire une maison ou à travailler un champ. Pendant que les hommes sont à la besogne, les femmes restées à la maison préparent les repas et la chicha, en chantant quelque mélodie d'une voix nasillarde.

Outre ces jours de réjouissance privée, les Indiens saisissent avec plaisir l'occasion de célèbrer les jours fériés catholiques.

Pendant la semaine sainte, les Moguexs prennent part aux cérémonies de l'église depuis le dimanche des Rameaux pendant lequel ils sortent en portant des palmes.

Le matin du jour de chaque procession nocturne par laquelle, dans les pays hispano-americains, on célèbre la semaine sainte, les indigènes, vêtus de noir, se réunissent à la maison de celui d'entr'eux qui, moyennant une contribution de six francs, a obtenu le privilège de porter l'étendard. Après leur

[1]) Ce mot doit être moguex mais ressemble au k' minka journalier, ouvrier.

Digitized by Google

arrivée, ils boivent chacun une calebasse de chicha fournie par le propriétaire de l'habitation. Ensuite on commence à organiser la marche en tête de laquelle se place l'étendard qui consiste en une croix d'argent sur une longue hampe couverte d'une étoffe noire maintenue par un ruban rouge. Le porte-étendard est vêtu d'une poncho noir, d'une chemise blanche et de calzoncillos garnis de dentelles; il a un mouchoir blanc autour du cou et sur la tête un chapeau à haute forme. A ses côtés, prennent place deux de ses compagnons, puis viennent en rang les autres hommes et enfin les femmes qui ferment la marche. Un peu avant d'arriver chacun des assistants allume une chandelle.

La procession étant sortie de l'église, les Indiens se mettent à sa tête, le porte-étendard gardant seul sa coiffure, au milieu d'un silence profond qui n'est troublé que par les sons d'un petit tambour et d'une petite flûte qui, à des très courts intervalles, marquent la mesure.

Les moguexs fêtent aussi divers saints en prenant part aux cérémonies de l'église et ensuite à des banquets et des bals dans certaines de leurs habitations.

Au mois de mai, les Indiens célèbrent la fête de la croix qui dure neuf jours. Ils revêtent une croix de bijoux, d'ornements et de fleurs. Pendant la nuit ils dansent, mais dans la journée, ils travaillent pour celui d'entr'eux qui les reçoit dans sa maison.

Lors de la Fête-Dieu, sur le chemin qui doit parcourir la procession, ils élèvent des arcs de verdure ornés de jolies fleurs des bois.

A la St. Jean, à l'exemple des blancs, ils font des courses à cheval pendant lesquelles un cavalier parte un coq suspendu à une corde. Le coureur qui parvient à arracher la tête du coq, est proclamé chef de la prochaine fête pour laquelle il doit fournir les coqs et les boissons enivrantes qui forment l'accompagnement indispensable de toute réjouissance.

En novembre, pour la fête de morts, les Moguexs[1]) se

[1]) C'est aussi une coutume paez.

Digitized by Google

réunissent dans l'église où ils ont opporté toutes sortes de semences et de vivres qu'ils surmontent de chandelles allumées. La cérémonie religieuse terminée, ils rassemblent les objets qu'ils ont apportés et qu'ils laissent dans l'église, à l'exception d'une petite part consistant surtout en semences considérées dès lors comme bénites. Ils offrent aussi de l'argent mais cette offrande n'est que le privilège des hommes.

Avant de partir pour l'église, les Indiens ont eu soin de laisser dans leurs demeures, des vivres, des boissons et de la coca afin que les âmes de leurs ancêtres puissent faire leur repas. A leur retour, ils disent que tout a diminué. Au bout de deux ou trois jours et quelque soit l'état de conservation des aliments, ils mangent les restes laissés par les esprits, coutume qui leur coute parfois jusqu'à la vie. Un bal qui dure neuf nuits consécutives, couronne les cérémonies de la fête.

A la fin de l'année (aguinaldos), le gouverneur indien de chaque village ou partialité, fait dire une messe pendant les neuf jours que durent les fêtes. Du 24 au 28 décembre, les indigènes organisent de mascarades en se déguisant avec de vieux habits achetés aux blancs et en se noirrissant la figure avec un enduit composé de graisse, de mélasse et de charbon. Tous les individus ayant quelques notions musicales y jouent des instruments variés comme le petit tambour, une espèce de chapeau chinois (sonaya), la flûte, le triangle, le petit tambour de basque et même le violon, la harpe et une espèce de mandoline. Le 25, les hommes seuls vont, les uns après les autres, danser devant la crèche de l'enfant Jésus. Les premiers qui se livrent à cet exercice sont les quatre danseurs attitrés[1]) portant un costume spécial composé de calzoncillos avec des dentelles rouges, d'une espèce de manteau ou poncho rouge, d'un mouchoir blanc autour du cou et d'une espèce de turban orné de quatre petits miroirs et de rubans aux couleurs vives. Ils ont en outre des grelots aux jambes, un mouchoir dans la main gauche et un baton dans la droite. La mesure est mar-

[1]) Auparavant ils étaient seize.

Digitized by Google

quée par un seul musicien jouant à la fois de la flûte et du tambour.

Moral. A part les reproches qu'on peut faire aux Moguexs sur leur manière de traiter leurs femmes, d'après probablement leurs traditions à ce sujet, on n'a que peu de critiques et beaucoup d'éloges à faire de leur caractère. En général ils sont soumis, cherchent toujours à rendre le bien qu'on leur a fait, aident leurs compagnons dans le besoin, ne se volent jamais entr'eux et si, très rarement, ils dérobent une petite chose aux blancs, jamais ils ne le font par la violence, car l'assassinat est pour ainsi dire inconnu parmi eux. Leur sentiment de l'honnêteté est tel que leurs maisons, ne fermant pas à clef[1]), restent seules des journées entières.

Les Moguexs ont horreur de la guerre et, pendant les sanglantes révolutious omineuses pour ces admirables pays de l'Amérique espagnole, qui pourraient être un eden terrestre, on n'a jamais pu leur faire prendre le fusil et on est obligé de les employer comme porteurs ou bêtes de somme humaines.

Pourtant dans leurs disputes qui n'ont lieu surtout que quand la chicha ou l'eau de vie ont excité leur courage, ils en arrivent aux mains, mais, avant d'entrer en combat singulier, ils se défient pendant longtemps et se jettent à la face des injures de préférence en espagnol afin que les blancs puissent les comprendre. Il s'ensuit une courte lutte qui est parfois exceptionellement suivie de nouveaux défis, de nouvelles insultes et d'un nouveau combat, mais tout se termine toujours par la loyale reconnaissance de la valeur du vainqueur qui, quelle que soit sa race, devient dès lors l'ami intime du vaincu[2]).

Une de leurs plus grandes craintes est de perdre du sang dont ils ont horreur, car ils ne se servent jamais d'armes tranchantes et même à la chasse, ils n'emploient que des filets ou des chiens. Si dans leurs risées, ils sont atteints de façon à

[1]) Nous avons vécu dans une case semblable d'un village paez.

[2]) Dans notre avant-propos, nous avions d'abord inséré la teneur de ce paragraphe qui a plutôt sa place marquée ici, tout en faisant observer, que les choses se passent de la même façon chez les vaillants Paezes.

Digitized by Google

saigner, ils perdent courage et se salissent le corps et les vêtements avec leur sang que, dans leur affolement, ils vont même jusqu'à manger.

Petit vocabulaire moguex[1])

comparé avec le lexique paez.

Castillan-Moguex.		Paez[2]).
Arena[3])	*topak*	
Aguacate	*okze*	*oze*
Alcalde	*ganyit*	*Scasnas,*
Adivino	*teej*	*i* brujeria; *tëë,* viejo: diiji, hechicero
Araña[3])	*topa*	
Aguja	*kalt, pit*[4])	*Konj; caz* coser
Agua[5])	*pïi*	*yo*
Arracacha	*Guaud*	*ans*
Arbol	*zietuchds*	*Dïto, vitö*
Baile	*coo*	*Coo, coh*
bancas buenas	*tubot egud*	*Eu* bueno
brazo	*cuald*	*Cota*
Boca	*chidbchab*	*yugue*
Batata	*allut*	*Nut*
Brujo	*pigmabit*	(voir adivino)
Caballo	*jimba*	*Shimba*[6]); *Shimba-conch,* danta

[1]) Il y a trois ans, deux jeunes élèves du collège de Popayan, Mrs Carvajal et Adriano Paz nous ont envoyé ce vocabulaire, dont nous les remercions cordialement, en leur envoyant tous nos encouragements à continuer des travaux originaux dont les américanistes apprécient la valeur.

[2]) Nous ne répondons pas d'avoir relevé toutes les analogies du Moguex et du Paez.

[3]) Il y a-t-il confusion entre (topak et topa) arena et araña.

[4]) Pit parait venir de l'Espagnol américain *pita,* fil.

[5]) Nous soupçonnons que le Moguex a aussi la forme *ya.*

[6]) Dans le Dictionnaire Paez Mr Uricoechea pense à tort selon nous, que *cheval* vient de *shimbe,* jambe, parce que les Indiens ont pu croire que cet animal était les jambes du cavalier.

Digitized by Google

Castillan-Moguex.		Paez.
Caballos	*jimba koc*	*Co*, mucho
Caballos buenos	*jimba egud*	*Shimba eu*
Ciruela	*chonde*	*zonde*
Cerbotana	*yootaat*	
Casa	*yaatk, yaud*	*yath*
Cielo azul	*cielo kzeit*	*zein*, azul
Cielo (d'après le g[al] Mosquera)	*palash*	
Cabeza	*pusro*	*Dieté*
Casco, uñas	*suguld, sugulds*	
Cuero	*kaluzch*	*Cati*
id (rejo)	*kaluzchit*	*Vith*, hacer
Candela (fuego)	*nagued*	*Spi; achach*, cosa caliente
Carbon	*naguestresch*	*Spi chancha*
Choclo	*pild*	*zuth*
Ceniza	*urzigt*	*acoz*
Chicha	*puezikt*	*Deca*
Carne	*Szant buak-got*	*Chich*, ña, ñixs
Culebra	*olt zoinguet put*	*Ol*
Caña de maïz	*puranzuzit*	
Caña dulce	*zazinguist pizungat*	*Nuxsa*
Dedos	*kanbild*	
Duende	*chiondt*	*Suzapoth*
Durasno[1])	*pitchid*	
Demonio (d'après le g[al] Mosquera)	*cuai*	*Echaguus*
Espiritu	*puarigt, arunt*[2])	*Pneuma: punxsi*, exparcir, separarse
Espiritu (d'après le g[al] Mosquera)	*manche*	

[1]) Ce fruit ne doit pas être indigène. Viendrait-il d'un vieux mot espagnol ressemblant au français pêche?

[2]) L'z n'est pas paez; il faut noter la terminaison *arunt* que nous retrouvons peut-être dans *muekgarunt* „homme", *schutgarunt* „femme", *mazineg arunt* „jeune homme" et *nonek arunt* „frère". Arunt viendrait-il du K[a] *runa* homme etc. ou de *emani* créer, former.

Digitized by Google

Castillan - Moguex.		Paez.
Flores (las),	*oyagat benuts*[1])	*quite*
Fuego,	*ipt*	*Spi*
Frijol,	*Cheguit*	*os, osgual*
Gobernador,	*totenkza*	*botenas*
Gallinazo,	*megueitk*	*Smegnuëi*
Gato,	*miss*	*mixs*
Gallina,	*atagual*	*atalloy* (*oĩ* hembria)
Gallo-pollo,	*atagual*	
Gusano,	*puilent-put*	*gues*
Hijo,	*laague*	*Nechic, alacue*
hierba,	*kandt*	*Cambo*, planta, arbusto
Harina,	*pumbuit*	*Coch*
hombre[2]),	*muckgurunt*	*Piz*
Hombres,	*muckzetanrutis*	
Hierro,	*tuzunks*	*Unze*, cortarse
Hueso,	*zukzikt*	*Dith*
Hermano,	*Nonek arunt*	
Hojas,	*kunichigt*	
Iglesia,	*taguiat*[3])	*baquiyath*
Jóven,	*mazineg-arunt*	*Mashi*, trabajar?
Jóvenes,	*mazineg-arunts*	
Juez,	*chuchit*	
Luz (la),	*kalut guent*	*Quicqui*
Lagartija,	*kaluny iit put*	*Alacueh*
Luna,	*pulne burud pachat*	*Ate*
Luna[4]), (d'après le Gal Mosquera),	*puil*	
Loma,	*Suitks*	

[1]) L's qu'on rencontre dans les mots pluriels du vocabulaire me parait un néologisme.

[2]) En nous reportant à la note du mot espiritu on peut conclure que le mot py moguex vient du radical moguex muek (homme?).

[3]) Nous avons par le pz que ce mot signifie „maison du soleil" d'où il faut conclure que les Moguexs adoraient cet astre et que le terme soleil (noir sol) pouvait se rendre par plusieurs mots.

[4]) D'après l'auteur considérée comme le génie du mal tandis que le soleil est celui du bien.

Digitized by Google

Castillan - Moguex.		Paez.
Laguna,	*inkit*	*Hic*
Leña,	*eckit*	*Equiz*
Llano,	*punaambuga*	*Ocuc nonda*
Llanten,	*pichamizikts*	
Mano,	*coze*	*Cose*
Mosca,	*mouchette*	
Marrano,	*cudchi*	*Cocho*
Moutaña,	*kanched*	*Yoc*
Madera,	*kizchit*	
Maiz,	*pourat*	*Cocaví*
Mejicano[1]),	*queld*	
Mujer,	*schut garunt*	*Oi*, hembra, mujer
Mujeres,	*schut garuntis*	
Madre,	*urzingut arunt*	*Epe, neshi, ni*
Misa,	*maigango*	
Macho[2]),	*mula itiguat kos*	
Mesa buena,	*gud mechachit*[3])	
Niño, niña,	*unekt, unckte*	*alacuc, guesacuc*
Naríz,	*kind*	*Inz*
Nevado, paramo,	*guape*	*Guepe*
Negro,	*ynkchit*	*Conchi (quiech* el negro)
Orejas,	*calo*	*bognue*
Ojos,	*cap*	*yafi*
Pueblo,	*champt*	*yathxsambo*
Pié,	*kadzigd*	*Chinda*
Pelo,	*puchu guizik*	*Dicas (puchugua,* sombrero)
Perro,	*Wguerad u got*	*alco*
Puro (vasijo),	*pistard*	*bovi*

[1]) Sorte de fève ou haricot.

[2]) Mulet; le mot mula y figure; ïti en pz, la vie, vivre. C'est un néologisme composé.

[3]) Dans Caballos buenos et mesa buena, l'adjectif moguex gud n'est pas à la même place; mechachil parait un néologisme venant de mesa „table" en castillan.

Digitized by Google

Castillan-Moguex.		Paez.
Pluma,	*szigd*	*yacuc*
Piedra,	*sutd*	*Cueth*
Pantano,	*childigucinbuts*	
Papas,	*yed*	*Caca*
Paja,	*puod*	*biz*
Puerta,	*yuskap*	*Vite* (*yugue*, boca)
Padre,	*mucschat-arunt*	*Eyc, nei*
Plata,	*anyuntichi*	*Gueyochime* (*chiti gueyo*, plomo)
Ruana,	*zeyochk*	*Atipech*
Rio,	*piit gualak*	*Yombo, yo*
Sacerdote,	*chicuate*	*bierre*
Sueño fuerte,	*chachat denkchet*	(*Chaucha*, fuerza; *deshe*, dormir)
Sombrero,	*'cuarit*	*Pechugua*
sol,	*puizarun* (*piuchr* Mosquera)[1])	*Staqui, taqui*
sobrino, sobrina,	*kuchit, kuchite*	*Dojeue, dojues*
santo,	*boutí*	
Señor,	*Yemíchita*	(*Sath*, cacique)
Sangre,	*ani guent*	*É*
Tierra (la),	*kigua*	*quiguein*
Tierra,	*pirot*	
Trigo,	*zgoi*	(*Tiz coqui*, grano del trigo)
ternero, ternera,	*cabichit, cabichica*	
Vivora,	*ul put*	(*Ol*, culebra)
Vaca, vacas,	*guagra, guagrads*	
Volcano,	*keched*	(*Guepe*, páramo)
Virgen,	*puchelat*[2])	*Squiapi*
Venado,	*punestran-kanbuzt*	*Chavi*

[1]) Il doit y avoir d'autres termes ainsi qu'on le verra plus tard dans (el sol alumbra) jek-jikiit. Pour nom jikiit doit renfermer le mot soleil. Dans le mot „iglesia" on a rendu soleil par taqui.

[2]) Probablement du vieux castillan poncela „pucelle".

Digitized by Google

Castillan - Moguex.		Paez.
yuca,	*lon*	*quigue ña*
zapollo,	*apet*	*ape, apetoz*
Yo soy,	*anguitk zokt*	*Anquiith*
Tu eres,	*inguit got*	*Suguing*
El es,	*kiat*	*quina a*
Nosostros somos,	*okcuest too*	*Cucuex tau*
Vosostros sois,	*ik cuest ki guet*	*Scuex icu*
Ellos son,	*kiat guest takt*	*quina ya*
Este canta,	*na memeht*	(*ana*, este; *memoz*, cantar)
Esta llora,	*na ounckt*	(*une*, llorar)
Aquel rie,	*na chicat*	
Estos beben,	*na tonguikt*	(*Stongui*, beber)
Estas comen,	*na negueecht*	(*Ö*, comer)
Ese espera,	*na oitazozakt*	(*Oitans*, esperar)
Esa muere,	*na uksa*	(*o, vito*, morir)
Esos tienen,	*na gueecht*[1]) *ipba*	(*Ship*, tener)
Esas hallan,	*na gueecht guaguasdat*	
Me vé U.	*ten gostga*	(*beng*, ver)
Lo oncontró el,	*uinga*	(*Ôi*, buscar)
Te dará eso,	*pestmah*	(*Spes, mes*, dar)
Volveras tu,	*chaguantd mangd*	(*Xsagnuend*, volver)
Vive cerca,	*utcha ya juat*	
Se casa hoy,	*akche guena*	(*Ugne, cuugne*, casarse)
Mañana vendrá,	*koscait pajakna*	(*Coscay*, mañana; *pashanen*, veremos si llega)
Pronto muere,	*dond ouna*	(*Oñi*, cosa muerta)
Muy tarde,	*taayagnet juikyet*	
Esta temprano,	*eik*	(*Ei*, temprano)
Es de noche,	*kokza*	(*Cos*, noche)
A mediodia,	*e piakt*	

[1]) Nous soupçonnons que gueecht est une particule de pluriel oubliée dans estos beben.

Digitized by Google

Castillan - Moguex.		Paez.
A quien busca,	*kina paquet*	(*Quim*, quien; *pacue*, buscar)
De que habla,	*kina guaguat*	(*Gneu*, hablar)
Viene de Silvia,	*Guambia yok juat*	(*oj*, irse; *ojho*, andar)
grande,	*gnakla*	(*Gula*, cosa grande)
No le ama,	*gneu yist met*	(*Gnuendi*, amor; *meth*, no, yamos)
Mucho dolor,	*guala ak*	(*aca*, dolor; *guei*, mucho)
Cuan hermosa,	*guala chichignet*	(*Dichcue*, bonito)
Dile que si,	*gui ji*	(*Ghi*, decir)
No la engañes,	*gamit no*[1])	
Cuidala bien,	*eum got eut*	
Estimala mas,	*taguet guet yit*	
Mujer! que te aflige,	*oit*[2]) *kijuet peigajat*	(*oi*, femme)
Hijo, no llores, duerme,	*laguet, ou nenot undet*	(*alacuc*, niño; *une*, llorar; *deshe*, dormir)
No lo asustes,	*ut not*[1])	(*agnuc*, espantarse)
Bebe poca agua,	*lechegaetkok tonguet*	(*Stongui*, beber)
El sol alumbra[3]),	*zek-jikiit*	(*Quicqui*, luz, estar claro; *sec*, el calor del sol)
Levantote muy temprano,	*kozikat tagnest kozikt*	
Duerme sobre el banco,	*pangot*[4]) *enabenagat degt*	(*Cocucte*, sobre; *doshe*, dormir)
Des grana maiz-blanco,	*yokit kadant chande*	(*Coqui*, grano; *cocavi*, maiz; *chime*, blanco)
El buey negro esta muerto,	*buey jochit ugat*	(*conchi*, negro; *ö*, morir)

[1]) No est ici un néologisme qu'on trouve aussi dans le paez.

[2]) Oit doit signifier femme pour le quel les auteurs nous ont donné aussi schut garunt.

[3]) Il est à remarquer que les mots pour soleil donnés par les auteurs et le Gᵃˢ Mosquera n'entrent pas dans cette phrase.

[4]) Néologisme qui vient du castillan banco.

Digitized by Google

Castillan-Moguex.	Paez.
Vale real i medio, *timint merio*[1])	
Se embriaga en el camino, *jikak tung*	(*boonas*, borracho; *ôjho*, andar)
Le duele el estomago, *mikt aka*	(*aca*, dolor)

Paezes.

Le père del Castillo i Orosco[2]) a laissé un vocabulaire paez qui a été publié par Mr. Uricoechea. D'après ce dictionnaire, on peut reconstituer une partie des coutumes qu'avaient encore les Paezes il y a plus d'un siècle. Dans l'introduction de cet ouvrage, on en trouve déjà d'intéressants aperçus.

A la mort d'un des leurs ou à la naissance d'un enfant, les Paezes abandonnaient leur demeure. Aujourd'hui cette coutume tombe en désuétude d'autant plus qu'ils avaient soin de sortir de l'habitation les agonisants.[3])

Nous n'avons pas pu découvrir pourquoi les Paezes respectaient les chiens blancs de peur que ceux-ci ne les mordissent à leur entrée en paradis qui s'appelle „le pays de la chicha".

Il est regrettable que le père del Castillo ne nous ait pas laissé plus de renseignements sur le civilisateur et le prophète des Paezes, Guequiau qui, selon des témoignages suspects d'avoir cherché à faire plaisir aux curés catholiques, aurait fini par être noyé.

Nous ne pouvons partager l'opinion de M. Uricoechea, quand il croit retrouver un dieu de la lubricité chez les Paezes dont les bals parfois duraient, dit-il, des jours entiers. D'abord parfois est presque de trop, car les grandes fêtes y durent neuf jours. Comme chez les Moguexs, dans la journée, on se

---

[1]) Cette phrase est la corruption du castillan tomino i medio, le mot vale n'étant pas rendu; elle jette un certain jour sur la façon dont les Moguexs rendent les sons et la phrase castillans.

[2]) Il y 20 ans que nous avons connu chez les Paezes des curés s'appelant del castillo ou orosco, peut être des arriere neveux de l'auteur.

[3]) Ce sont là des coutumes semblables à celles des Hindous.

Digitized by Google

repose et puis les hommes vont chercher des aliments et de quoi fabriquer de la chicha ou du guarapo, pendant que les femmes font la cuisine et préparent les boissons. Le soir et la nuit sont consacrés au plaisir. Nous ne dirons pas que pendant ces fêtes, où la danse et les boissons fermentées se combinent pour exciter les sens, tout se passe d'une façon irréprochable chez des gens qui ne se font point de l'amour[1]) le même idéal que nous et qui n'attachent pas à la virginité et à la chasteté la même valeur que nous, mais nous croyons qu'avant la lubricité, les indigènes font passer la boisson et même la danse et que, somme toute, il n'y a pas plus d'abus dans un bal indien que pendant les fêtes de villages européens.

Voici, d'après le Père del Castillo, la nomenclature de leurs principaux bals. (coo.[2])

Gueyo coo, bal où on demande de l'argent.

Vito coo,[3]) bal du madrier.

Xsita coo. Nom tiré de deux conques marines dont ils jouent pendant ce bal qui s'appelle aussi de l'armadille.[4])

Onza coo, le bal du rat.[5])

Imegnuei coo, le bal du vautour.

Ech covi coo, le bal de flûtes du fantôme?[6])

Bel covi coo, le bal des grandes flûtes?[7])

Quimb coo, le bal du tambour.[8])

---

[1]) Dans les affinités lexicographiques nous avons amis tous ces mots et même d'autres comme quiti, ressuciter; quigue, terre, quizen enchanter etc. etc.

[2]) Le mot aime moi, traduction très libre, est peu édifiant en pz., mais nous avons vu pourtant des Indiennes l'entendre sans rougir le moins du monde.

[3]) Izotzil acot.

[4]) Vitocoo serait le bal de la mort. Vito sans accent.

[5]) La danse de l'armadille était aussi connue dans l'Amérique centrale.

[6]) Ces désignations pourraient être des allégories chez les Pz. et dans l'Amérique centrale.

[7]) C'est nous qui traduisons.

[8]) Grand tambour suspendu en bois creux dont tous les hommes battaient dans cette fête.

Digitized by Google

Comme leurs voisins moguexs, les Paezes croient à l'augure de certains oiseaux et que leurs maladies et leur mort sont causées par les maléfices de leurs ennemis.

Il est probable que la camiseta ancha dont parle Rodrigez, est le poncho que portent aujourd'hui les Paezes.

Nous n'avons pas pu découvrir pourquoi Mr. Uricoechea dit „que le chapeau des Paezes fait croire qu'ils ont eu des relation avec Péruviens" car nous ignorons en quoi consiste la coiffure de ces derniers. Les Paezes portent un chapeau de paille grossière.[1]) Nous ne trouvons absolument que des termes analogues, puchugua en pz. et chucu en ka., mais justement ces analogies n'ont pas été relevées par l'auteur, comme quelques autres du reste. Muchai „baiser sans respect" pas exemple, a son correspondent en ka. muchani, baiser, embrasser.

A l'exception de l'art de tisser, nous ne connaissons plus aujourd'hui d'autre industrie aux Paezes qui ont renoncé à se peindre avec du racou.

Sous l'influence du catholicisme, la consommation du mariage à l'épreuve, n'est plus, comme autrefois, admise officiellement chez les Paezes.

Mr. Uricoechea a fait établir par Mr. Gavino Pacheco Zegarra une liste des affinités lexicographiques du pz. et du ka., mais cette nomenclature aurait besoin d'être complétée, ainsi que nous l'avons fait observer plus haut. La parenté de ces deux langues s'expliquerait tout naturellement si le dire du dernier cacique, Guainas, à notre frère, était absolument basé sur des faits authentiques. Sans préciser une date qui du reste ne pourrait être qu'antérieure à la venue des Espagnols dans le Cauca, ce chef a affirmé que les Paezes étaient originaires du Pérou. Nous ne nous portons garants que de la véracité de Mr. Séraphin Douay.

Mr. Uricoechea n'a point relaté quelques faits curieux dont nous parlerons d'après le père del Castillo.

---

[1]) On sait que dans les grandes occasions ils ornaient leur tête de plumes comme les Pèruviens. Mr. Uricoechea a. t. il confonde coiffure et chapeau?

Digitized by Google

Une sorte de sauterelle annonçait aux indigènes la vie ou la mort, la bon ou le mauvais sort. Elle partageait donc ce privilège avec l'oiseau combin dont malheureusement nous ne connaissans pas le nom castillan. Faisons remarquer que combi est cascabel c'est à dire „grelot" et aussi „serpent à sonnette."

Comme dans les autres théogonies américaines, le corps mort, le fantôme „*ech*" parait jouer un grand rôle dans les idées des Paezes. *Ech* est aussi le renard qu'on retouve également dans plusieurs autres systèmes religieuses. Il est très possible que *echagnus* „le diable" soit un néologisme composé de *agnus*, cœur, âme, ce qui nous donnerait: „l'âme du fantôme". M. Uricoechea dit que *echagnus* traduit littéralement veut dire: „l'esprit bête ou mauvais", mais nous ne trouvons absolument rien qui justifie cette acception et nous croyons que ce mot a pour étymologie véritable *agnu*, peur ou *agnuc* s'épouvanter. *Echagnus* serait donc: „le fantome effrayant". *Ech* a formé *echcue* (*acue* enfant) orphelin, *echoi* (*oi* femme) veuve, *echquigue* (*quigue* lieu) enfer et probablement *echifi* (rien à ifi) âme séparée du corps.

Au mot *ix* menstrue qui nous parait venir du quiché *iq* lune, on trouve ce détail curieux[1]) que les femmes passaient tout le temps de la menstruation entassées dans une case à part, car on croyait que, si elles étaient restées dans leurs demeures, elles y auraient causé des maladies et la mort.

A *necue* „défie" nous trouvons la preuve que les combats singuliers étaient en faveur chez les Paezes qui sont encore aujourd'hui de vaillants soldats[2]). Dans ces circonstances, ils se servaient d'un bouclier en cuir de tapir qui était du reste leur arme défensive.

Les Paezes, principalement ceux de rang, portaient des anneaux au nez[3]) et leurs caciques avaient sur la poitrine une espèce de cuirasse ou plastron en forme de perroquet[4]) d'or.

[1]) Comme chez les Hindous, la mort et la menstruation sont impures.

[2]) Nous avons assisté à un combat où 300 Paezes mal armées, mais avec quelques officiers blancs, misent en déroute 1200 soldats colombiens.

[3]) Encore une coutume des femmes hindoues.

[4]) Le perroquet aurait-il été l'emblème du soleil?

Digitized by Google

Comme nous l'avons indiqué, la langue des Paezes a de grandes affinités avec celle des Moguexs et on peut dire que les mêmes analogies se retrouvent dans les coutumes des deux tribus voisines qui ont pourtant des caractères différents.

Autant les Moguexs sont pacifiques et ont horreur du sang, autant les Paezes sont belliqueux, se battent avec la plus complet mépris de la mort et tombent sans se plaindre.

La condition sociale de la femme est la même chez les deux peuples qui ont la même profonde honnêteté[5]), quoique le Paez se laisse aller à l'assassinat, sans but de lucre, par vengeance politique ou autre, et même au pillage pendant la guerre.

L'isolement plus grand dans lequel vivent les Paezes leur donnant moins de besoins, ils vivent et s'habillent moins bien que leurs voisins, et même presque toutes les femmes marchent tête nue. Pourtant ils tâchent d'améliorer leur sort en allant chercher du travail dans les régions avoisinantes et prêtant leurs enfants comme domestiques.

Plus encore que les Moguexs, les Paezes ressentent, comme une injure, le refus d'une écuelle de chicha ou de guarapo qu'ils ont offerte.

Il y a moins de trente ans les vingt et un villages paezes, surtout ceux situés sur le versant oriental appelé *Tierra adentro*, reconnaissaient l'autorité d'un seul *sath* nommé Guainas, beau-frère du dernier cacique qui, lui, descendait directement de Calambas, chef fameux lors de la conquête. En 1859, à la mort de Guainas, aucun de ses fils n'eut le prestige nécessaire pour

[5]) Dans notre séjour à Tacuyó, où nous ne pouvions obtenir des vivres que contre de la quincaillerie donnée longtemps d'avance, tous les objets donnés nous furent toujours intégralement payés. Pendant une guerre civile, le bourg de Silvia, abandonné par ses habitants, fut occupé par les Paezes au milieu desquels nous nous trouvâmes seuls. Un Indien du Pitayó, entrée chez nous avec plusieurs de ses compatriotes armés, ayant tenté à de nous vendre un taux quinquina que nous refusions, un indigène de tierra adentro voulut nous forcer à l'acheter — comme nous nous étions jetés sur le Paez qui nous menaçait, son compatriote qui avait essayé de nous tromper accourut à notre secours en criant que nous avions raison et lui tort et nous aida à expulser l'intrus dont pas un ami ne prit la défense.

Digitized by Google

conserver intact le pouvoir qui fut saisi et partagé par des indigènes influents et depuis lors l'autorité du gouvernement colombien, autrefois nominale, n'a cessé de grandir.

Malgrè son voisinage avec le chibcha, le paez n'a avec cet idiome[1]) que des analogies beaucoup plus rares qu'avec le kichua et c'est dans les langues de l'Amérique centrale, surtout dans le quiché, que nous allons relever le plus grand nombre d'affinités lexicographiques, quoique notre travail soit encore incomplet.

M. VON DEN STEINEN: *Linguistique des peuples qui habitent le centre de l'Amérique du Sud.*

Bei der vorgerückten Zeit möchte ich es nicht mehr unternehmen, Ihre Aufmerksamkeit für ein Thema zu beanspruchen, welches wegen seines specialistischen Inhalts für die Allgemeinheit von zweifelhaftem Interesse ist und dessen Behandlung sich desshalb mehr für den Leser als für den Hörer eignet. Gestatten Sie mir nur anzuführen, dass die linguistische Aufgabe auf unserer zweiten Schingú-Expedition eine ganz besondere Berücksichtigung erfahren und sehr glückliche Ergebnisse zu verzeichnen hat. Meine Hypothese, dass die Karaiben vom Centrum des Kontinents nach dem Norden gewandert sind, gegen die man mit einigem Proteste einwenden konnte, dass die durch die erste Expedition im Quellgebiete des Schingú und Tapajoz festgestellten karaibischen Reste nur eine sehr schwache Bevölkerung darstellten, hat eine wesentliche Stütze durch die Entdeckung eines neuen und grossen Karaibenstammes erhalten. Man darf sagen, die Hauptbevölkerung in dem bezeichneten Gebiet ist karaibischen Ursprungs. Mit den Tupis, obwohl deren in unmittelbarer Nachbarschaft vorhanden sind, haben sie in ihrem Wortschatz nicht das geringste gemeinsam, und ich glaube desshalb, dass die oft behauptete Verwandtschaft von Tupis und Karaiben, soweit sprachliche Beweismittel in Frage kommen, fürderhin nicht mehr aufgestellt werden kann. Auch der Klassification der Nu-

[1]) Citons le pz *ipechuncue* semaine sainte et le chibcha *chunsua* santuaire; quigue „terre" et le chibcha *quica* „terre".

Digitized by Google

Aruakgruppe ist durch neue Beobachtungen eine erfreuliche Bestätigung zu Theil geworden. Ich bringe etwa ein Dutzend neuer Vocabularien mit; unter diesen zeichnet sich das bei den Bakaïrí, den Ur-Karaiben, gesammelte Material durch eine Reichhaltigkeit aus, welche mich in Stand setzen wird, eine vollständige Grammatik zu liefern. Als die schönste und wichtigste Erwerbung betrachte ich eine Anzahl Sagen der Bakaïrí, die sich auf die älteste Ahnengeschichte beziehen, in ihrem genauen, wie es scheint, stereotypen Wortlaut; dieselben gewähren mit ihrer sprachlich wie gedanklich wunderbaren Ursprünglichkeit einen höchst anziehenden Einblick in die geistige Werkstatt der südamerikanischen Aboriginer. Aber alles das bedarf noch einer gründlichen Bearbeitung.

M. Reiss présente les photographies de figures péruviennes en argent, dont M. Lüders donne les explications suivantes:

Ueber die Silberfiguren, die hier in Photographien vorliegen und die sich seit ca. 5 Jahren im Original in Hamburg befinden, herrschte bisher ein geheimnissvolles Dunkel. Man konnte nicht ganz klar werden, wo solche genau herstammten, und ob sie verkauft werden sollten oder nicht. Ich habe mir meine eigene Kombination darüber gemacht und glaube nicht ganz fehl zu gehen, wenn ich annehme, dass diese Figuren, die zusammen ein Silbergewicht von ca. $17^1/_5$ kg haben, ein Kirchen- oder Klosterschatz aus alter Zeit sind. Ob sie präcolumbianisch oder schon aus der Spanierzeit stammen, wage ich nicht entschieden zu sagen, obgleich ich sie wohl als erstere betrachten möchte. — Als der Krieg zwischen Chile und Peru 1880/81 wüthete, wurden auch die Kirchen und Klöster in Mitleidenschaft gezogen und mussten einen Theil ihrer Schätze für Kriegskontribution hergeben, und da werden wohl die Priester in Cuzco diesen Silberschatz, um ihn zu retten, eingepackt und nach Europa geschickt haben. Nach längeren Verhandlungen ist man nun wohl geneigt, denselben abzustehen, denn die Figuren werden jetzt zum Verkaufe ausgeboten. — Es ist sicher nicht zu leugnen, dass diese Figuren von grossem Inter-

Digitized by Google

esse sind und wohl wenige mehr in so grossen Dimensionen gefunden werden dürften, aber der verlangte Preis scheint mir etwas hoch gegriffen, denn er ist mehr denn der fünfzehnfache Silberwerth!

M. Hamy. Etant donné le poids considérable des pièces, je voudrais demander si elles ne rentrent pas dans la catégorie de celles que j'ai vues plusieurs fois. Je ne sais pas si elles ont été altérées de prime abord ou si c'est le vendeur qui les a falsifiées. Je possède de ces pièces très lourdes. L'artisan y a pratiqué un trou dans le bas, et l'on a pu constater qu'elles étaient toutes remplies de plomb. Quant au travail extérieur il est parfaitement authentique.

A ce propos, permettez moi de provoquer, non pas un voeu, mais une enquête auprès du comité et du Congrès tout entier, sur un fait des plus déplorables. Depuis que le Congrès des Américanistes existe, l'industrie des faussaires américanistes développe dans des proportions extraordinaires. Ici et chez nous, nous sommes en défiance, par principe, au sujet des pièces fausses qui nous arrivent de partout. Mais nos collègues des Musées de l'Amérique et de l'Europe ne sont peut-être pas complètement renseignés, parce qu'ils sont peut-être moins souvent exposés aux tentatives des fraudeurs. Je serais donc tout disposé à provoquer pour le prochain Congrès une sorte d'enquête accompagnée, si possible, d'une petite relation, afin que ceux d'entre nous qui s'occupent d'antiquités américaines soient prévenus que tel et tel type faux est fabriqué en tel endroit et qu'il faut se défier de telle ou telle provenance. Pour ne citer qu'une fabrique connue, je dirai à toutes les personnes qui s'occupent de céramique mexicaine, qu'il existe au nord du Mexique, une industrie assez développée de statues en terre. A Portorico, il y a un faussaire espagnol qui fabrique des statues en pierre avec des inscriptions inédites. Dans l'Alleghani il existe un autre faussaire qui a fabriqué à l'usage d'un de nos confrères américains toute une intéressante collection, mais pas authentique. Sur la côte du Pérou, il y a également une fabrication d'un ordre tout particulier qui s'adresse aux

Digitized by Google

amateurs d'une chose difficile à définir; là, on fabrique des objets dans le style le plus attrayant, en rouge et en noir. A Changaï, on fabrique de faux bronzes; entre autres, un dieu inconnu est représenté quotidiennement sous la forme astronomique la plus remarquable. Il serait bon d'avoir un catalogue de toutes les choses fausses fabriquées. (Applaudissements.)

M. LE PRÉSIDENT. Il n'y a pas que les américanistes qui soient exposés aux falsifications. Autrefois, il y avait une fabrique d'objets faux à Jérusalem. Mais nous pouvons faire fruit des observations de M. Hamy.

M. NETTO. Je pourrai donner des renseignements sur la fabrication d'objets faux aux Amazones. Il y en a quatre fabriques au Brésil.

M. REISS. Les falsifications qu'on vend à la côte du Pérou ne peuvent être considérées comme telles, parce que les objets sont fabriqués pour l'usage journalier des habitants. Là, les industriels exercent leur métier sans aucune arrière-pensée. Leurs produits sont expédiés par chargements complets de bateaux. Il peut donc s'agir tout au plus d'une curiosité du pays et non pas d'une contrefaçon.

M. BASTIAN. Cela peut être vrai pour les vases, mais pour les bronzes, c'est certainement avec une intention de fraude qu'on les fabrique.

M. REISS. Je ne nie point les falsifications, mais il est intéressant de voir qu'au Pérou les traditions se sont maintenues au point qu'on fabrique encore aujourd'hui les vases qu'on faisait au temps des Incas.

M. HAMY. Les vases qu'on vend cher aux étrangers sont d'un caractère spécial sur lequel je ne veux pas insister.

M. FALB. Ich wollte blos bemerken, dass Quichua und Aymará nicht nur in der Hypothese, sondern in der Wirk-

Digitized by Google

lichkeit mit den semitischen Sprachen im Zusammenhang stehen. Ich bin unabhängig und spreche nicht bloss nach meiner Anschauung, sondern auch nach den Ansichten von Young, welcher bereits im vorigen Jahrhundert eine Abhandlung verfasst, wonach die Wahrscheinlichkeitsrechnung für wenigstens 1000 Vocabeln den Zusammenhang ergiebt. In meiner Schrift weise ich denselben für 52 Vocabeln nach. Ich hätte Ihnen dieses länger ausführen und einige besondere Fälle aufzählen wollen, was indessen wegen der vorgerückten Stunde nicht mehr angeht. Ich gestatte mir aber, dem Kongress meine Arbeit mit der Bitte zu überreichen, dieselbe nicht als oberflächlich zu betrachten. Sie können sich davon überzeugen, dass diese Beziehungen bestehen und dass dadurch die ganze Frage eine andere Richtung erhält. Ich möchte dem Kongress für die Zukunft empfehlen, dieser Richtung mehr Bedeutung als bisher zuzuerkennen.

M. Bastian. Unsere gegenwärtige Wissenschaft wird als eine exacte betrachtet und derartige Forschungen können nur von sachverständigen Personen vorgenommen werden. Bis zu welchem Punkte Sie Linguist sind, ist uns nicht bekannt. Wir sind damit zufrieden, dass Sie ein Buch eingereicht haben, und wir werden dasselbe, uns auf die Fachwissenschaften stützend, einer gründlichen Prüfung unterziehen, dess mögen Sie versichert sein.

M. le président. Messieurs, permettez moi de vous adresser quelques mots au moment de finir nos assemblées. Dès le début des travaux préparatoires du Congrès de Berlin, le comité d'organisations avait exprimé le désir que S. M. le Roi d'Italie, qui avait été le protecteur du Congrès à Turin et qui avait délégué son frère, S. A. R. le Duc d'Aoste, pour prendre part à nos travaux, voulut bien continuer à accorder son haut patronnage au Congrès pour la session de Berlin. Puisque l'occasion de vous faire cette communication ne s'est pas encore présentée, j'ai l'honneur de vous informer que, d'après ce que m'a dit M. le comte de Launay, Sa Majesté a

Digitized by Google

été fort flattée de la demande qui lui a été adressée et a chargé son Excellence. M. l'ambassadeur d'Italie de faire exprimer au Congrès tous les voeux pour le succès de la réunion de Berlin à laquelle il porte un grand intérêt. Son Excellence m'a chargé de vous faire cette communication. En même temps, le gouvernement italien, en envoyant ici un délégué officiel, a voulu montrer quelle importance cette réunion avait pour les études en général et pour les études américaines en particulier. M. Boselli, notre ministre de l'instruction publique, a été tout frappé par le fait que S. Exc. M. von Gossler devait prendre une part active à nos travaux et il a saisi cette occasion pour me faire exprimer ici les sentiments de sympathie de l'Italie ainsi que les sentiments personnels pour l'appui que le gouvernement de S. M. le Roi de Prusse a bien voulu accorder à la septième session du Congrès. J'ai reçu également de la part des municipalités de Turin et de Gênes qui ont eu l'honneur de recevoir le Congrès, la mission d'exprimer leurs sentiments de sympathie et de fraternité à la glorieuse capitale de l'Empire allemand.

Messieurs, ayant eu l'avantage d'organiser la précédente session du Congrès à Turin, j'ai aussi l'honneur de pouvoir conclure les travaux de la session de Berlin. Avant de donner la parole à M. Reiss, permettez moi d'exprimer ici, tant au nom de mon gouvernement qu'au nom de tous les membres du Congrès, le voeu qu'une dépêche soit adressée à S. M. l'Empereur d'Allemagne, qui a daigné honorer le Congrès de sa haute protection.

Je crois que votre approbation, quoique muette, n'en est pas moins unanime.

M. Reiss. En répondant aux paroles flatteuses de M. Guido Cora, je voudrais avant tout vous proposer d'adresser nos remerciments à S. M. le Roi d'Italie pour l'intérêt qu'il a pris et qu'il prend encore à notre Congrès. Je peux dire que de même que le Roi d'Italie, le Roi des Belges, le Roi du Danemark et l'Empereur du Brésil témoignent de l'intérêt à notre oeuvre. Je proposerai donc au Congrès de nous charger d'envoyer des télégramnes à ces augustes Souverains.

Digitized by Google

Messieurs, j'ai eu le plaisir d'ouvrir mardi la septième session du Congrès des Américanistes. Aujourd'hui, j'ai le regret que les journées que nous avions attendues si longtemps soient passées. Nous avons vu réunis à Berlin les Américanistes pour leur montrer nos collections et nos travaux. Nous avons eu la satifaction d'entendre la relation des travaux qui se poursuivent dans leurs pays. Pour nous, c'était une fête que de voir les savants, accourus de tous les points du globe. Je ne veux pas récapituler les travaux du Congrès, je veux seulement dire que la septième session du Congrès marquera toujours pour nous comme un événement heureux, car, pour la première fois, l'Amérique a été représentée au Congrès par des savants spécialistes représentant les études dont nous nous occupons. Nous avons eu parmi nous les représentants des grands Musées et des grandes expéditions; le Nord et le Sud ont été représentés d'une manière caractéristique. Nous avons compté parmi les nôtres M. Netto, directeur du Musée national de Rio-de-Janeiro, lequel a pris une haute importance sous la protection éclairé de S. M. l'Empereur du Brésil; le Nord nous a envoyé deux savants qui se sont occupés d'une expédition organisée par des moyens particuliers: à savoir d'une expédition Hemenway. Voilà donc l'initiative gouvernementale d'un côté, l'initiative privée de l'autre, deux méthodes différentes de favoriser la science.

En déclarant close la septième session du Congrès des Américanistes permettez-moi, Messieurs, de vous assurer que le comité d'organisation a eu la meilleure volonté de faire tout ce qui lui était possible pour vous rendre le séjour à Berlin aussi agréable qu'utile. Nous vous prions de juger avec indulgence les résultats de nos efforts, et nous vous remercions d'avoir honoré le Congrès de votre présence.

Et maintenant, au revoir à Paris!

La session est levée à six heures et un quart.

Les augustes Souverains ont daigné répondre de la manière la plus gracieuse aux susdits télégrammes.

Digitized by Google

RÉCEPTIONS, FÊTES ET EXCURSION.

Au lieu de donner un rapport détaillé des banquets offerts aux membres du Congrès et des toasts qu'on y a improvisés, je me bornerai à reproduire ici le programme des visites aux établissements scientifiques et des fêtes, en y ajoutant quelques notes explicatives.

Lundi 1 Octobre.

8 *h.* du soir: Rendez-vous des membres du Congrès dans l' „Architectenhaus".

Réunion, non cérémonieuse, mais nombreuse et animée.

Mardi 2 Octobre.

9 *h.* du soir: Réception par la Municipalité de Berlin à l'Hôtel-de-Ville.

Dans la grande salle des fêtes où avait eu lieu, le même jour, l'ouverture solennelle du Congrès, les membres, à l'invitation des autorités municipales, se réunirent à un *raout*. L' „Ober-Bürgermeister", M. VON FORCKENBECK, et l'édilité berlinoise firent les honneurs de la réception et accueillirent les invités aussi gracieusement que généreusement. Un corps de musique joua des morceaux tirés du répertoire des pays représentés, et l'on porta plusieurs toasts fort applaudis.

Son Excellence le Ministre d'État, M. VON GOSSLER, honora l'assemblée de sa présence, ainsi qu'il daigna prendre part aux autres fêtes offertes aux membres du Congrès.

Digitized by Google

Mercredi 3 Octobre.

De 9 à 11 *h.* du matin: Visite de l'Institut géologique, de l'Académie d'agriculture et du Musée des sciences naturelles.

De 10 à 11 *h.* $^1/_2$: Inspection des manuscrits relatifs à l'Amérique, dans la Bibliothèque Royale.

4 *h.* de l'après-midi: Dîner offert aux membres étrangers par le Trésorier du Congrès, M. le Consul Général William Schönlank.

Ce dîner auquel prit part aussi un grand nombre de membres allemands avait lieu dans la grande salle du restaurant du Jardin de Zoologie. Tout le monde était enchanté de l'accueil empressé de M. Schönlank qui fit les honneurs de sa manière courtoise si bien connue.

Le même soir nombre de membres étrangers assistèrent à l'Opéra pour lequel M. l'Intendant des Théâtres Royaux avait bien voulu mettre des billets à leur disposition.

Jeudi 4 Octobre.

De 8 à 11 *h.* du matin: Inspection de la collection des crânes anthropologiques à l'Institut pathologique et de 9 à 11 *h.* à l'Institut anatomique, et des collections de Pergamon et d'Olympie aux Musées Royaux.

7 *h.* du soir: Soirée offerte par M. le Conseiller intime Werner von Siemens.

Réception chaleureuse et brillante de presque toute la totalité des membres du Congrès, ainsi que d'un nombre de savants et d'élite de la société berlinoise. Des dames charmantes embellissaient cette réunion par leur présence. Les salons spacieux du célèbre électricien étaient magnifiquement décorés et éclairés à l'électricité d'une manière toute féérique pour la circonstance. Quelques artistes de talent s'y sont aussi fait entendre et applaudir.

Vendredi 5 Octobre.

7 *h.* du soir: Dîner officiel du Congrès au „Kaiserhof".

Banquet fort joyeux, égayé par bien des toasts.

Samedi 6 Octobre.

9 *h.* du matin: Visite à l'Ecole polytechnique de Charlottenbourg.

11 *h.*: Visite des Palais Royaux à Potsdam.

Digitized by Google

Par ordre de S.M. l'Empereur d'Allemagne, les membres étrangers du Congrès avaient été invités à visiter les jardins et les châteaux Royaux à Potsdam. Accompagné par le conseiller intime M. SCHÖNE, Directeur des Musées Royaux, les invités, auxquels s'étaient associés quelques membres du bureau, partirent par le chemin de fer pour Potsdam, où des équipages de la Maison Royale les attendaient pour les conduire aux différents châteaux.

Le même soir la plupart des membres étrangers assistait à la séance ordinaire de la Société de Géographie de Berlin.

Digitized by Google

LIVRES PRÉSENTÉS AU CONGRÈS.

ABEL, Carl, *Ueber Wechselbeziehungen der ägyptischen, indoeuropäischen und semitischen Etymologie.* Heft 1. Leipzig 1888. in-8vo.

ALFARO, Anastasio, *Anales del Museo Nacional, Republica de Costa Rica.* Tomo I. Año de 1887. San José 1888. gr. 8vo.

ALLAIN, Emile, *Contes indiens recueillies* par M. le Général Couto de Magelhães et traduits par E. A. Rio de Janeiro 1883. in-8vo.

Alliance scientifique universelle. Annuaire de la Société d'Ethnographie. Société américaine de France, Section orientale et africaine de France. Société Sinico-japonaise. 1888. Paris 1888. 1 vol. in-8vo.

Archiv für Post und Telegraphie. Beiheft zum Amtsblatt des Reichspostamts. Ergänzungsheft. Berlin, Septbr. 1888. 1 cahier in-8vo. (Contient un mémoire sur: „Das altperuanische Reich und sein Verkehrswesen".)

Archivos do Museu Nacional do Rio de Janeiro.

Vol. I. 1. Trimestre 1876.
Vol. I. 2. e 3. Trimestre 1876.
Vol. 1. 4. Trimestre 1876.
Vol. II. 1., 2., 3. e 4. Trimestre 1877.
Vol. III. 1. e 2. Trimestre 1878.
Vol. III. 3. e 4 Trimestre 1878.
Vol. IV. 1., 2., 3. e 4. Trimestre 1879.
Vol. V. 1, 2., 3. e 4. Trimestre 1880.
Vol. VI. 1., 2., 3. e 4. Trimestre 1885.
Vol VII. 1., 2., 3. e 4. Trimestre 1887.

10 vol. in-4to. Rio de Janeiro.

Digitized by Google

DE ARMAS, Juan Ignacio, *La Zoologia de Colon, y de los primeros exploradores de América.* Habana 1888. in-8vo.

Arte del idioma Tarasco, por el P. Fr. Diego Basalenque, año de 1714, reimpreso en 1886 por acuerdo del secretario de Fomento General Carlos Pacheco. Mexico 1886. in-4to.

BAMPS, Anatole, *La quatrième session du Congrès international des Américanistes à Madrid.* Compte-Rendu présenté à la Société belge de géographie. Bruxelles 1882. in-8vo.

— *La Science américaniste,* à propos du Congrès international de Madrid (25—28. Sept. 1881). Louvain 1882. in-8vo.

— *L'exposition d'antiquités américaines ouverte à Madrid à l'occasion de la 4e session du Congrès Intern. des Américanistes.* (25—28. Sept. 1881.) Bruxelles 1883. in-8vo.

— *La Céramique américaine, au point de vue des éléments constitutifs de sa pate et de sa fabrication.* Copenhague 1884. in-8vo.

— *Le Calendrier Aztêque.* (Extrait du Muséon.) Louvain 1886. in-8vo.

— *Les Antiquités équatoriennes du Musée royal d'antiquités de Bruxelles.* S. l. n. d. in-8vo.

— *Tomebamba, antique cité de l'empire des Incas.* (Extrait du Muséon.) Louvain 1887. in-8vo.

BASTIAN, A., *Die Culturländer des alten Amerika.* Schlussheft. — Dem Internationalen Congress der Amerikanisten zur siebenten Sitzung überreicht vom Verfasser. Berlin, Oktober 1888. 1 vol. in-8vo. (2 exemplaires.)

BAXTER, Sylvester, *The old new world.* An account of the explorations of the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition in 1887—88 under the direction of Frank Hamilton Cushing. Salem, Mass. 1888. in-8vo.

DE BAYE, le Baron J., *Congrès international des Américanistes.* Cinquième session. Copenhague. Tours 1883. in-8vo.

— *Congrès international des Américanistes.* Sixième session. Turin. Châlons-sur-Marne 1886. in-8vo.

BECKER, Joh. H., *Zur Deutung urzeitlicher Ueberlieferung.* Leipzig 1889. in-8vo.

Digitized by Google

Beiträge zur Ethnographie von Amerika, aus dem internationalen Archiv für Ethnographie. Herausgegeben bei Gelegenheit des VII. Internationalen Amerikanisten-Congresses zu Berlin. Leiden 1888. 1 cahier. in-4to.

Biblioteca Boliviana. Catálogo del archivo de Mojos y Chiquitos. Santiago de Chile 1888. in-8vo.

Biblioteca Boliviana IV. La lengua de Adan y el hombre de Tiahuanaco. Resúmen de estas obras por el Doctor Villamil de Rada. Con una introduccion del Doctor Nicolás Acosta. La Paz 1888. in-8vo.

BOBAN, Eugéne, *Cuadro arqueologico y etnografico de la república Mexicana.* New York, Clinton Place 1885. 1 feuille.

Boletin y Catalogo del Archivio Nacional. Publicacion periódica eventual. Redactor: Ernesto O. Rück. Tomo I, No. 1 à 21. Sucre 1886 à 1888.

BORSARI, Ferdinando, *La letteratura degl' indigeni Americani.* Napoli 1888. in-8vo.

BORZELLI, Angelo, *Una poetessa italiana del secolo XVI.* (Gaspara Stampa, 1523—1553.) Napoli, 1888. in-8vo.

BOVALLIUS, Carl, *Antiquités céramiques trouvées dans le Nicaragua en 1882—1883.* (Ausschnitt aus der Antiquarisk Tidskrift för Sverige IX.) in-8vo.

— *Nicaraguan Antiquities.* Stockholm, 1886. in-4to.

— *Resa i Central Amerika*, 1881—1883. Upsala, 1887. 2 tomes. in-8vo.

Bulletin de l'alliance scientifique universelle publié par Daniel Weil, secrétaire général, A. C. A. Pret, secrétaire adjoint. Paris, 1887. in-8vo.

CHARNAY, Désiré, *Une princesse indienne avant la conquête, Roman historique.* Paris, 1888. in-8vo.

Congrès international des Américanistes. Compte-Rendu de la Cinquième Session. Copenhague, 1883. Copenhague, Imprimerie de Thiele, 1884. in-8vo.

CORA, Guido, *Cosmos, communicazioni sui progressi più recenti e notevoli della geografia e delle scienze affini.* Torino, 1 cahier. gr.-8vo.

Digitized by Google

CORA, Guido, *I precursori di Cristoforo Colombo verso l'America.* Conferenza tenuta alla Soc. Geogr. ital. il 30. Marzo, 1885. Roma, presso la Soc. Geogr. ital., 1886. in-8vo.

Costarica, 81 photographies de. in-8vo.

DABRY DE THIERSANDT, P., *L'origine des Indiens du Nouveau-Monde et de leur civilisation.* Paris, 1883. gr.-8vo.

FALB, Rudolf, *Die Andessprachen in ihrem Zusammenhange mit dem semitischen Sprachstamme.* Leipzig, 1888. in-8vo.

Fernschau. Jahrbuch der Mittelschweizerischen Geographisch-Commerziellen Gesellschaft in Aarau. Tome II. Aarau, 1888. in-8vo.

FLETCHER, Alice C., and STEVENSON, T. E., *American Association for the Advancement of Science.* Report of the Committee on the Preservation of Archaeologic Remains in the Public Lands. Washington, D. C., July 18, 1888. 2 feuilles. in-8vo.

Fragment d'un Atlas appartenant à Mr le comte le Malartie (de Dijon). Reproduction photographique au $^{50}/_{100}$. 2 cartes photogr. in-4to.

Führer durch die Sammlung des Kunstgewerbe-Museums. 7. Auflage. Mit 2 Plänen. Herausgegeben von der General-Verwaltung der Kgl. Museen. Berlin, 1887. in-8vo. (50 ex.)

Uebersicht über die Amerikanischen Sammlungen des Königl. Museums für Völkerkunde. Zusammengestellt für die 7. Tagung des Internationalen Amerikanisten-Kongresses. Berlin, 1888. in-8vo. (300 ex.)

Führer durch die Sammlungen des Museums für Völkerkunde. Erster Nachtrag. Indische Sammlung. 1. Saal. Herausgegeben von der Generalverwaltung. Berlin, 1888. in-8vo. (50 ex.)

Führer durch die Sammlungen des Museums für Völkerkunde. Herausgegeben von der Generalverwaltung. Berlin, 1887. in-8vo. (50 ex.)

— *durch die Sammlungen des Reichs-Postmuseums in Berlin*, Leipzigerstr. 15. Berlin, 1888. in-8vo.

GARMAN, Samuel, *An Andean Medal.* (From the Bullet. of the Essex Institute, XX, 1888.) in-8vo.

Digitized by Google

Gramática de la lengua Zapoteca por un Autor Anonimo. El manuscrito tiene intercalada la fecha de 1823. Mexico 1886. in-4to.

— *y Vocabulario Mexicanos por el Padre Antonio del Rincon. 1595.* Reimpresion de 1885. Mexico 1885. in-4to.

GRASSERIE, RAOUL DE LA, *Etudes de grammaire comparée. De la conjugaison objective.* Paris 1888. in-8vo.

GROSSI, Vincenzo, *Fra i Pelli-Rosse d' America.* Curiosità ethnografiche. Torino 1888. in-8vo.

— *Folk-Lore Peruviano.* Torino 1888. in-8vo.

— *Le Mummie nell' antico e nel nuovo mondo.* Torino 1888. in-8vo.

— *Teocalli e Piramidi.* Torino 1888. in-8vo.

HALE, Horatio, *Race and Language.* Reprinted from „the Popular Science Monthly" January 1888. in-8vo.

— *The Development of Language.* A Paper read before the Canadian Institute, Toronto, April 1888. Toronto 1888. in-8vo.

— *The Origin of Languages and the Antiquity of Speaking Man.* An address before the section of anthropology of the american association for the advancement of science, at Buffalo, August 1886. Cambridge 1886. in 8vo.

HAMY, E. T., *Decades Americanae.* Mémoires d'Archéologie et d'Ethnographie Américaines. 1ère à 3ème Livraison. Paris 1884. 3 cahiers in-8vo.

HANSEN, Søren, *Lagoa Santa Racen.* En anthropologisk Undersøgelse af jordfundne Menneskelevninger fra brasilianske Huler. Med et Tillaeg om det jordfundne Menneske fra Pontimelo, Rio de Arrecifes, La Plata. Kjøbenhavn. in-4to.

Histoire de l'alliance scientifique universelle durant la période quinquennale 1880—1885. Publié par Octave Pitrou, Agent du Conseil central. Paris 1885. in-8vo.

HORSFORD, Eben Norton, *Discovery of America by Northmen.* Address at the Unveiling of the statue of Leif Eriksen

Digitized by Google

delivered in Faneuil Hall Oct. 29, 1887. Boston and New-York 1888. in-4to.

HUGUES, Luigi, *Sul nome „America“*. Seconda memoria con un' appendice. Roma, presso la societá geogr. ital. 1888. in-8vo.

HYDE, Clarke, *The picts and preceltic Britain*. London 1887. in-8vo.

— *The Khita and Khita Peruvian Epoch. . . .* London 1877. in-8vo.

— *Prehistoric Names of Weapons.* in-8vo

— *Examination of the legend of Atlantis in reference to protohistoric communication with America.* London 1886. in-8vo.

JORRIN, José Silverio, *Disquisiciones Colombianas.* Varios autografos inéditos de Cristobal Colon, y el cuarto centenario del descubrimiento de America. Habana 1888. in-8vo.

— *Cristobal Colon y la critica contemporanea.* Habana 1883. in-8vo.

LENZ, Felix, *Pasilingua contra Volapük.* Allgemeine Betrachtung über die Weltsprache und die Systeme Volapük und Pasilingua . . . Berlin 1887. in-8vo.

LEWIS, T. H., *Effigy mounds in Jowa.* in-8vo. 2 feuilles.

— *Effigy Mounds in Northern Illinois.* (Science XII, Nr. 292) in-4to.

— *Notice of some recently discovered effigy mounds.* 2 feuilles in-8vo.

— *Ancient Rock Inscriptions in eastern Dacota.* 2 feuilles in-8vo.

— *The „Monumental Tortoise“ Mounds of „De-Coo-Dah“.* St. Paul, Minnesota, Dec. 28, 1885. 3 feuilles in-8vo.

— *Incised Boulders in the Upper Minnesota Valley.* St. Paul, Minn., April 6, 1887. 2 feuilles in-8vo.

— *Snake and snake-like mounds in Minnesota.* St. Paul, Minn., April 6, 1887. 2 feuilles in-8vo.

LEWIS, *The „Old Fort“ earthworks of Greenup County, Kentucky.* St. Paul, Minn. 1887. in-8vo.

LOVISATO, Domenico, *Appunti etnografici con accenni geologici*

Digitized by Google

sulla Terra del Fuoco. Torino 1884. in-8vo. (Cosmos, VIII, 4—5.)

MILLA, José, *Historia de la America central*, desde el descubrimiento del pais por los españoles (1502) hasta su independencia de la España (1821). Tomos I y II. Guatemala 1879. 2 vol. in-8vo.

MOSER, Hans, *Zur Universal-Sprache.* Kritische Studie über Volapük und Pasilingua. Berlin 1887. in-8vo.

NETTO, Ladislao, *Revista agricola do imperial instituto fluminense de agricultura.* Publicada trimensalmente debaixo da immediata protecção de Sua magestade Imperial O Senhor D. Pedro II sob a direcção e redacção do Dr. L. N. Volume decimo nono. N. 1. Março de 1888. N. 2. Junho de 1888. Rio de Janeiro. 2 cahiers in-8vo.

— Ladislao, *Observaciones sobre la teoria de la evolucion, leidas en la sociedad cientifica argentina.* Buenos Aires 1882. in-8vo.

— Ladislao, *Conférence faite au Muséum national en présence de L. L. M. M. Impériales le 4. Novembre 1884.* Rio de Janeiro 1885. in-8vo.

Nombres geograficos de Mexico. Catalogo Alfabetico de los nombres de lugar pertenecientes al Idioma „Nahuatl". Estudio jeroglifico de la Matricula de los Tributos del Codice Mendocino por el Dr. Antonio Peñafiel. Avec un atlas. Mexico 1885. in-4to.

PEABODY, *Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University.* (circulaire). 1 feuille in-4to.

PECTOR, Désiré, *Archives de la Société Américaine de France*, Tom. VI., Parties 1 und 2. Paris 1888. 2 cahiers in-8vo.

PLATZMANN, Julio, *Algunas obras raras sobre la lengua cumanagota. Vol. I.* Arte bocabulario doctrina christiana y catecismo de la lengua de cumana, compuestos por el R. P. Fr. Francisco de Tauste, publicados de nuevo por (J. Pl.). Leipzig, B. G. Teubner, 1888. 1 vol. in-8vo.

Digitized by Google

PLATZMANN, Julio, *Algunas obras raras sobre la lengua cumanagota. Vol. II.* Principios y reglas de la lengua cumanagota, compuestos por el R. P. Fr. Manuel de Yangues con un diccionario, publicados de nuevo por (J. Pl.). Leipzig, B. G. Teubner, 1888. 1 vol. in-8vo.

— *Algunas obras raras sobre la lengua cumanagota. Vol. III.* Arte y Tesoro de la lengua cumanagota por Fr. Matias Ruiz Blanco, publicado de nuevo por (Jul. Platzmann). Leipzig, B. G. Teubner, 1888. 1 vol. in-8vo.

— *Algunas obras raras sobre la lengua cumanagota. Vol. IV.* Confessionario mas lato en lengua cumanagota por Fr. Diego de Tapia, publicado de nuevo por (Jul. Platzmann). Leipzig, B. G. Teubner 1888. 1 vol. in-8vo.

— Arte, vocabulario y confessionario de la lengua de Chile, compuestos por Luiz de Valdivia, publicados de nuevo por (J. Pl.). Leipzig, B. G. Teubner, 1887. 1 vol. in-8vo.

— Chilidúgu, sive Tractatus linguae Chilensis opera Bernardi Havestadt. Editionem novam immutatam curavit Dr. J. Pl. Vol. I., II. Lipsiae, B. G. Teubner, 1883. 2 vol. in-8vo.

— *Glossar der feuerländischen Sprache.* Leipzig, B. G. Teubner 1882. 1 vol. in-8vo.

— *Vocabulario de la lengua mexicana compuesta por el P. Fr. Alonso de Molina, publicado de nuevo por (J. Pl.).* Leipzig, B. G. Teubner, 1880. 1 vol. in-4to.

— *Arte de la lengua Aymara, compuesta por el P. Ludovico Bertonio, publicado de nuevo por (J. P.)* Leipzig, B. G. Teubner, 1879. 1 vol. in-8vo.

— *Vocabulario de la lengua Aymara compuesta por el P. Ludovico Bertonio Publicado de nuevo por (J. P.).* Parte primera y parte segunda. Leipzig, B. G. Teubner, 1879. 2 vol. in-8vo.

— *Grammatica da lingua do Brasil, composta pelo P. Luiz Figueira, novamente publicado por (J. Pl).* Leipzig, B. G. Teubner, 1878. 1 vol. in-16.

Digitized by Google

PLATZMANN, Julio, *Arte de la lengua Guarani por Antonio Ruiz de Montoya, publicado do nuevamente sin alteracion alguna por (J. Pl.).* Leipzig, B. G. Teubner, 1876. 1 vol. in-8vo.

— *Bocabulario de la lengua Guarani, por Antonio Ruiz de Montoya, publicado nuevamente sin alteracion alguna por (J. Pl.).* Leipzig, B. G. Teubner, 1876. 1 vol. in-8vo.

— *Tesoro de la lengua Guarani por Antonio Ruiz de Montoya, publicado nuevamente sin alteracion alguna por (J. Pl.).* Leipzig, B. G. Teubner, 1876. 1 vol. in-8vo.

— *Catecismo de la lengua Guarani por Antonio Ruiz de Montoya, publicado nuevamente sin alteracion alguna por (J. Pl.)* Leipzig, B. G. Teubner, 1876. 1 vol. in-8vo.

— *Arte de grammatica da lingoa mais usada na costa do Brasil feita pelo P. Joseph de Anchieta.* Publicada por (J. Pl.). Leipzig, B. G. Teubner, 1876. 1 vol. in-8vo.

— *Grammatik der Brasilianischen Sprache mit Zugrundelegung des Anchieta.* Herausgegeben von (J.P.) Leipzig, B. G. Teubner, 1874. in-8vo.

— *Joseph de Anchieta. Arte de grammatica da Lingua mais usada na costa do Brasil.* Novamente dado á luz por J. Platzmann. Leipzig, B. G. Teubner, 1874. 1 vol. in-8vo.

POTONIÉ, Dr. H., *Naturwissenschaftliche Wochenschrift.* III. Band No. 1, 2 und 3, II. Band No. 1 und 22 (Zeitschrift.) 5 cahiers.

RANKE, Johannes, *Die XVIII. allgemeine Versammlung der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte zu Nürnberg vom 8. bis 12. August 1887.* München 1887. 3 cahiers in-4to.

READ, M. C., *Archaeology of Ohio.* Cleveland s. d. in-8vo.

Revista da Exposição Anthropologica Brazileira, dirigida e collaborada por Mello Moraes Filho. Desenhos de Huascar de Vergara, gravuras de Alfredo Pinheiro & Villas-Bôas. Rio de Janeiro 1882. in-4to.

Revue Scientifique de la France et de l'Étranger. Sommaire du Nr. 43. L'Américanisme et le congrès internat. de Nancy par M. L. de Rosny. Sommaire du Nr. 15. Le congrès

Digitized by Google

international des Américanistes à Bruxelles par M. L. de Rosny. 2 cahiers in-4to.

RINK, H., *Om de Eskimoiske Dialekter, som Bidrag til bedommelsen af sporgs maalet om eskimoernes herkomst og vandringer.* Kjobenhavn 1885. in-8vo. (2 exemplaires.)

— *The Eskimo Dialects, as serving to determine the relationship between the Eskimo Tribes.* London 1885. in-8vo. 6 exempl.

— *Dialectes de la langue Esquimande.* Copenhague 1884. in-8vo. 9 ex.

— *Le recenti explorazioni danesi nella Groenlandia (1876—1887.)* Studi e considerazioni. Cosmos IX, 1886—88. in-8vo.

— *Tales and Traditions of the Eskimo.* Translated from the Danish by the Author, edited by Dr. Robert Brown. Edinburgh and London 1875. in-8vo. (2 ex.)

— *Eskimoiske Eventyr og Sagn.* Kjobenhavn 1866. in-8vo. (4 ex.)

— *The Eskimo Tribes.* Copenhagen 1887. in-8vo. (7 ex.)

Kaladlit Okalluktualliait. Kalâdlisut kablunâtudlo. Attuakat sisamai. Noungme 1863. in-8vo. 3 ex.

RÖMER, *Volapük und deutsche Professoren.* Polemische Arabeske. Berlin 1888. in-8vo.

SCHNELLENBACH, E., *Entwurf einer ältesten Grammatik des Ompiluch und Ari, nebst Nachweisen ihrer Spuren in den jüngeren Sprachen.* Berlin 1888. in-8vo. 10 ex.

SOLER, Mariano, *America Precolombiana.* Ensayo etnologico . . . dedicado á la Sociedad de Ciencias y Artes. Montevideo 1887. in-8vo.

STEINER, P., *Elementas Pasilinguas.* Kurze Zusammenstellung des Wesentlichen über Wortbeugung und Wortbildung nebst Uebungsstücken zur Pasilingua. Berlin 1888. in-8vo.

— *Offenes Sendschreiben über Weltsprache, Volapük und Pasilingua an den Ausschuss und die Mitglieder des amerikanischen philologischen Vereins und die gesammte amerikanische Nation.* Leipzig 1888. in-8vo.

Digitized by Google

STÜBEL, Alphons, *Ueber altperuanische Gewebemuster und ihnen analoge Ornamente der altklassischen Kunst.* Sonderabdruck aus der „Festschrift zur Jubelfeier des 25jährigen Bestehens des Vereins für Erdkunde zu Dresden". in-8vo.

STÜBEL, A. und REISS, W., *Indianer-Typen aus Ecuador und Colombia.* 28 Lichtdruck-Bilder. Den Mitgliedern des VII. Internationalen Amerikanisten-Kongresses gewidmet. Berlin 1888. in-8vo.

Veröffentlichungen aus dem Königlichen Museum für Völkerkunde. Herausgegeben von der Verwaltung. Oktober. Berlin 1888.

VIDAURRE, Pedro N., *Relacion cronologica de los alcaldes que han presidido el ayuntamiento de Lima desde su fundacion hasta nuestros dias.* Lima 1889. in-8vo.

VIRCHOW, Rudolph. *Descendenz und Pathologie.* (Aus dem Archiv f. pathol. Anat. CIII, 1). (1886.) in-8vo.

— *Ueber den Transformismus.* in-4to. 5 ex.

WESCH, Carlos, *Les Civilisations antiques de l'Amérique. Version allemande.* Leipzig 1888. in-8vo.

ZERDA, Liborio, *El Dorado. Estudio historico, etnografico y arqueológico de los Chibchas, habitantes de la antiqua Cundinamorca, y de algunas otras tribus.* Bogotá 1883. in-4to.

Digitized by Google

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

P. 11. — Au lieu d'Adrian lisez Andrian.

P. 237. — On trouve la même relation (tirée de livre de P. Martyr) chez Las Casas, Apologética Historia. Chap. 244 (dans le 5ème vol. de l'Historia de las Indias, publ. par le Marquis de la Fuensanta del Valle et D. José Sancho Rayon, Madrid 1875. 1876, p. 529. 530).

P. 596. 597. — Das Wort chalchiuhtetelli scheint chalchiuhtentelli gelesen werden zu müssen, und scheint sich nicht auf die stufenförmig ausgezackte Brustplatte des Feuergottes, sondern auf die Edelstein-Stirnbinde, die er trägt, zu beziehen.

P. 721. 722. — Die Beschreibung der Figur des Codex Fejérváry bezieht sich nicht auf den p. 721 Fig. 166 abgebildeten Kopf. Letztere Figur gehört zu einem Macuilxochitl, der Codex Fejérváry 8 der Göttin Xochiquetzal gegenüber abgebildet ist. Die letztere Gruppe gehört in eine andere Reihe von 6 Götterpaaren Codex Fejérváry 10—8, der die Reihe Codex Borgia 58 entspricht, und die eine etwas anders angeordnete, aber aus denselben Grundvorstellungen hervorgegangene Gruppirung von Wandlungen der Erdgöttin und ihr verwandter Gestalten darstellt. Der Irrthum ist dadurch entstanden, dass ich bei der Niederschrift die Zeichnung schon eingeliefert und nicht mehr vor Augen hatte.

IMPRIMERIE DE H. S. HERMANN À BERLIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

FROM
HEMENWAY EXPEDITION,
40 MT. VERNON ST.
BOSTON, MASS.

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

AMÉRICANISTES.

COMPTE-RENDU

DE LA

SEPTIÈME SESSION.

BERLIN 1888.

BERLIN.

LIBRAIRIE W. H. KÜHL.

1890.

HEMENWAY EXPEDITION,
40 MT. VERNON ST.
BOSTON, MASS.

Digitized by Google

Case *Shelf*.

HARVARD UNIVERSITY.

LIBRARY

OF THE

PEABODY MUSEUM OF AMERICAN ARCHÆ-OLOGY AND ETHNOLOGY.

HEMENWAY COLLECTION.

GIFT OF

MARY HEMENWAY.

Received June 29, 1896.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DATE DUE

Digitized by Google

L.SOC.189.3 (7th)
Compte-rendu de la septieme session
Tessier Library AXO0367
3 2044 043 460 864

This book is not to be
taken from the Library

Digitized by Google

Digitized by Google